



Ex libris Bibliothecæ quam Illustrissimus  
Archiepiscopus & Prorex Lugdunensis  
Camillus de Neufville Collegio S.S.  
Trinitatis Patrum Societatis JESU  
Testamenti tabulis attribuit anno 1693.











S. 315

317740

1177

St  
Savere

LE LIVRE

## DES PRINCES

CONTENANT PLUSIEURS

NOTABLES DISCOVERS, POVR

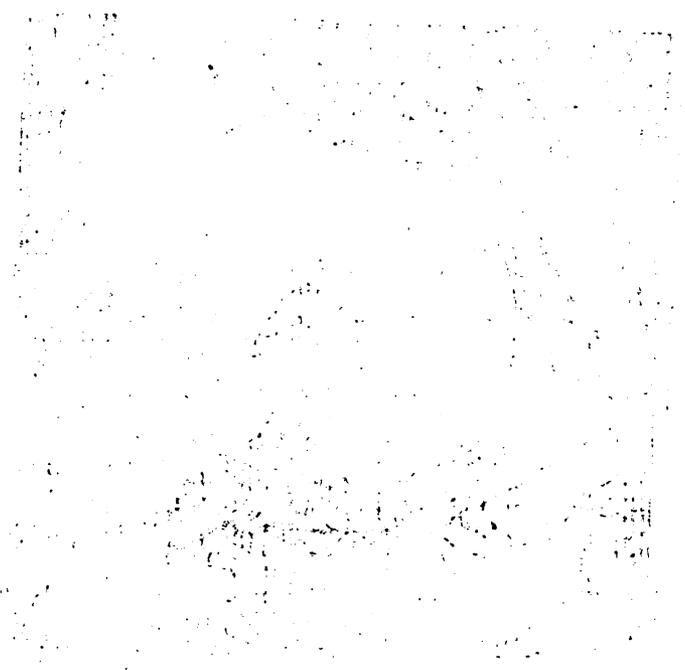
l'instruction des Roys, Empereurs  
& Monarques.Par *P. DE LANCRE* Conseiller du Roy en la Cour de  
Parlement de Bordeaux.*Melius est à sapiente corripri quàm stultorum adulatione decipi, Eccles. Cap. 7.*

A PARIS,

Chez NICOLAS BIVON, rue saint Jacques à l'enseigne  
S. Claude, & de l'homme Sauvage.

M. DC. XVII.

*Avec privilege du Roy.*





# A V R O Y.

**S**IRE,

Ce n'est pas sans cause que les Anciens ont dict, que la Nature formoit les corps de l'impureté des elemens, pour les ames basses & cōmunes: mais que les Dieux auoient un soin particulier, d'estoffer richement de la plus noble matiere du ciel, ceux qui deuoient servir aux ames Royales, esleues au plus haut point de la felicité humaine cōme celle de v. m. Car (SIRE) considerant le premier iour de vostre naissance, qui fut le premier de nostre meilleure fortune, & passāt par toutes les parties de vostre vie: ne diray-je pas que les destinées, non seulement ont assisté à cet heureux enfantement, pour affermir le repos de la France, comme celuy de Latone l'Isle de Delos auparauant vagante, & vous donner les vertus propres à un Prince pour ce faire: mais aussi que la Diuinité a prins un singulier plaisir, iettant le fondement doré de vostre heureuse eslevation, de faire comme un crayon de soy-mesme? Aussi les Roys sont de l'ouurage des mains de Iu-

EPISTRE.

piter, qu'Homere nous a figuré pour le tout puis-  
 sant, lequel vous a donné un rayon de sa beauté,  
 un bras de sa puissance souveraine, & quelque  
 acheminement à son immortalité: afin de sçauoir  
 manier vos vertus à l'aduantage de vostre peuple,  
 & temperer la souueraineté de vostre puissance,  
 avec la liberté de vos sujets. Ce sont ces vertus,  
 & tant d'autres belles qualitez, qui se recognois-  
 sent des-jà en vous, qui tesmoignent que Dieu  
 vous chérit comme son image racourcy, que l'Egli-  
 se vous hōnore comme son premier filz, & tous les  
 peuples voire les plus barbares, vous tiennēt pour le  
 premier Roy de l'Uniuers. Ainsi on ne doit point  
 trouuer estrange, si la temperance a deuancé le  
 temps de vostre virilité, si la magnanimité n'a  
 point attendu la perfection de vostre accroissement,  
 si la clemence a rendu vostre ame un autel de frā-  
 chise. Bref si toutes les vertus Royales, ont ramené  
 tout ce qu'elles auoient de beau & de precieux,  
 pour vous redre quelque iour aussi puissant qu' A-  
 lexandre, qui plia le col de l'Uniuers soubz le pou-  
 uoir de ses armes. SIRE vous auez iusques icy fait  
 voguer heureusement la Nef de la France, & ne  
 reste plus, pour continuer vostre navigation avec  
 un ciel aussi serain, qu'euiter certains escueils pe-  
 rilleux & diffamez de naufrage, fermer l'oreille  
 à ces Flateurs, vrais Sirenes du monde, qui ont  
 accoustumé d'attacher les Princes par les aureil-

## ÉPISTRE.

les, esleuer leurs ames foibles hors leur siege, pour les porter dans quelque ciel imaginaire de vanité. Gens qui n'ont point l'esprit teint ny abreuvé, d'opinions saines & profitables pour le service des Roys, ny l'ame & la conscience en bonne assiette, leur bouche est empoisonnée de mots flatteurs, qui travaillent à secretes atteintes. Leur parole comme un visage à tous regards, ressemble ce demy cercle de diuerses couleurs, qui se forme dans le ciel, contre une nuee grossie de vapeurs confuses par la refraction de nostre veüe: car nulle solidité ne se trouue en leurs discours, que leur propre utilité: n'ayās autre visée, & ne souhaitās de voir le Prince grād, que pour les pouuoir esleuer en grandeur.

Mais (SIRE) s'il est vray, que les viperes se plaisent à l'ombre des bois plus odorans, ne permettez pas que la pureté de vos lys, soit infectée de la corruption de ces petits animaux, qui ne taschent qu'à ronger les plus belles fleurs des Royaumes. Nous croyons que nos desirs s'affermissent avec l'assurance d'un beau iour, que nous promet vostre belle aurore. Si bien qu'à mesme que le Soleil de vostre aage s'esleue vers son midy, l'esperance de voir diminuer les ombres de nos mal-heurs croist peu à peu. Que si le venin de la flaterie, qui a accoustumé de faire sommeiller & assouppir doucement les Princes, noircit de ses vapeurs la candeur & serenité de vostre ame: nous debuons apprehender

à ij

## EPISTRE.

à l'aduenir, peut-estre par le train commun des affaires, ce que vos vertus nous deffendent maintenant de craindre par raison. Mais il faut surmonter tout cela & passer au dessus, puis qu'il se peut vaincre par vostre seul courage. Les difficultez, qui s'y opposeront, serviront d'eschelons à vostre gloire. SIRE ce n'est pas si grande gloire d'acquiescer un Royaume par les armes, cōme de l'auoir meritē, & le scauoir bien conseruer par les vertus. La plus grande victoire est contre ces Adulateurs, lesquels n'estans qu'amis fardez, & ennemis couuerts, ont plus de part en la ruine d'un grand Monarque (comme vous SIRE) que ses propres ennemis. Et puis que le plus grand de tous les vices, est cette flaterie qui s'esleue contre l'hōneur des Roys: le dernier acte du triomphe de vos actions glorieuses, doibt estre leur deffaicte. Esloignez dōc (SIRE) de vos yeux, ces images reuestus de soye, ces ames corrompues, qui regardent plustost les riches presans que la fortune verse dans vostre couronne, qu'ils n'admirent l'esclat de vostre vertu, qui luit autour d'un si puissāt Diademe. Fuyez ces faux Genies, que l'Ambition retient plustost à vostre suite, que l'affection naturelle de seruir fidelement leur Prince: affin que tout ce genre pestilant d'esprits, qui sue à la poursuite des honneurs, sans prendre garde aux obligatiōs de leur naisance, ne se flate & se nourrisse deormais de l'esperāce de vostre

## EPISTRE.

*débonnaireté & douceur.*

*Le moyen de les cognoistre, ne depend point de l'usage ny du temps, les Pierres fauces blanchissent soudain à la graueure. Je n'auray pas beaucoup de peine d'en tracer le chemin à v. m. son esprit qui est par tout, & qui ne doibt estre en nulle part tās qu'è soy-mesme, scait trouuer & rendre chascque chose à son element, comme la poudre de depart, & separer l'or pur des autres metaux imparfaits. Que si soubz l'espaisseur & feuillage de ces grossieres paroles, v. m. peut rencontrer quelque remede propre pour guerir la piqueure de ces Frelons, qui ne font que bourdonner autour des aureilles des Princes. Je m'estimeray aussi heureux en ce rencontre, que cōtant d'auoir avec toute sorte d'obeissance & de fidelité, seruy en vne Cour Souueraine trente quatre ans vos tres-illustres predecesseurs, & d'obliger le reste de mes iours tous blāchis de vieillesse, au service de v. m. puis que la Nature m'a doné la vie à cette condition, que de l'user à vostre service, & de me dire pour marque de ma gloire.*

SIRE

Vostre tres-humble tres-fidelle &  
tres-affectionné subiect & seruiteur,  
P. DE LANCRE.

---

*Extrait du Priuilege du Roy.*

**P**AR grace & Priuilege du Roy, donné à Paris le 26. iour de Ianuier 1617. il est permis à Nicolas Buon, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & distribuer pendant le temps & espace de dix ans, à conter du iour de lacheuement de la premiere impression, vn liure intitulé. *Le liure des Princes, contenant plusieurs notables discours pour l'instruction des Roys, Emperours & Monarques, par P. de Lancre Conseiller du Roy, au Parlement de Bordeaux,* avec deffences à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soiēt de l'imprimer, ou faire imprimer, soit par extrait abregé, & en quelque facō & maniere que ce soit, de n'en vēdre ny distribuer aucun exemplaire autre que de l'impression dudit Buon, ou de son consentement, à peine de confiscation, & de millē liures d'amende, & de tous dommages & interests: comme plus à plain est declaré par l'original des lettres sur ce donnees à Paris le iour & an que dessus, sceelles du grand seel de cire iaune, & signees en queuē, Foullé Maistre des Requestes.

Par le Roy en son Conseil.

RENOVARD.

*Acheué d'imprimer pour la premiere fois,  
le 1. iour de Mars 1617.*



## ADVERTISSEMENTS.



**L'**ADULATION s'est tellement establie il y a desia plusieurs siecles, & a fait vn tel progrez en toutes Monarchies Empires & Estats, que nul ne la prend des meshuy pour chose vitieuse : qui est cause qu'elle est, & a tousiours esté iusqu'icy presque comme irremediable : le remede ne pouuant estre appliqué es lieux, esquels le Medecin est absent ou mesprisé, & la maladie en prix & presque tenue pour santé.

C'est donc parauanture, parmy tant de belles & grandes propositions, qui se sont faittes de tout temps aux Dietes & Estats des Empires & Royaumes, celle qui seule estant la plus considerable de toutes, se trouue neantmoins auoir esté iusqu'icy la moins considerée : le monde ayant prins l'Adulation ou pour vn mal commun, ou pour vn deffaut incurable. Chacun estant si habitué à louer ou flater en sa sorte (car déguisant simplement les affaires à son Prince, c'est vne espece d'Adulation des plus dangereuses) qu'il ne s'entend pour le iourd'huy chose quelconque qui soit plus ordinaire.

Si bien qu'on ne donne ny ne demande rien qu'avec des paroles flateuses, rien ne s'obtient que par priere par seruitude & par soubsmission, qui sont les plus fortes Adulations avec lesquelles on attire & mesnage le cœur des personnes. A quoy les accorts flateurs, & autres gens semblables qui sont prez les grands, adioustent la fraude la suggestion la complaisance & autres mauvais artifices pour mieux assaisonner & assortir leurs desseings, ou mauvais aduis & conseils, circonuenir la simplicité & bas aage des ieunes Princes, & la debonnaireté des plus sages & prudens.

b

## ADVERTISSEMENS.

C'est pourquoy j'ay prins resolution d'y faire vn bon effort, & voyant le siecle si maling & peruers, m'essayer d'y apporter quelque remede, dediant mon ouurage au Roy, pour donner l'enuie & la curiosité à tous Princes Empereurs & Monarques de le voir. Remede si vtile, que toute l'Europe, voire l'Vniuers & les Potentats qui le gouuernent, s'en pourront aisément seruir & accommoder: l'empruntant & tirant de la France, la Monarchie de laquelle attendu sa longue durée excelléce & splendeur, a tousiours seruy & seruira desormais en cela & en toute autre chose, d'exemplaire à toutes nations.

Et pour particulariser & descouurer vn peu l'affaire, remettât le reste à ceux qui s'en daigneront esclaircir plus amplement par la lecture entiere d'iceluy. Qui est-ce qui peut nier, que la flaterie & les Flateurs ne soient maintenant en regne à la Cour des Roys Princes & Potentats, aussi bien qu'és siecles passez? Qui peut nier que les Adulateurs n'ayent perdu de tout temps les plus grands Monarques, lesquels avec leur ruyne ont attiré celle de leurs Estats & Empires? car il est certain que l'Adulation perd le Prince, lequel perdu laisse communément son Estat en precipice.

Et pour ce qui est de la France, l'Adulation est vn mal qui a longuement regné en ce Royaume, tout ainsi qu'en la Cour des autres Roys & Palais des Grands, & par tout ailleurs. Neantmoins c'est vn deffaut que tout le monde tient en mespris, n'en sçachant bien; ou faisant semblant d'en ignorer l'importance. Tellement qu'on ne s'est mis iusqu'icy en esmoy de se descouurer pour y remedier, ny les flateurs en nul debuoir de s'en despoüiller & deffaire.

Et quelques beaux & ingenieux esprits, quelques rares & fidelles personages qu'il y ait près des Roys, l'Adulation demeure si couuerte, & roule dans le monde sous le manteau de tant de choses specieuses, qui ne semblent rien moins qu'Adulation: qu'il ne faut trouuer estrange si on ne s'est essayé iusqu'icy de guerir vn mal, qu'abusiuemet on a creu plustost bien que mal, plustost fanté qu'indisposition, vertu que vice, & crnement que deffaut.

Mais afin qu'auant engager le monde à la lecture entiere de ces discours, on ait quelque cognoissance de mon dessein, ie poseray quatre Aduertissemens. Et diray pour le premier, qu'il

## ADVERTISSEMENS.

ya entre autres, certains Adulateurs auprès des Princes, qui font les gracieux & affables, pleins de courtoisie, & tres-officieux en apparence, mais Courtifans accorts & dangereux en effect, qui sont toujours aux aguets pour faire leurs coups de surprise. Ces Adulateurs qui parlent ainsi si gracieusement, qu'on trouue perpetuellement bandez, qui ne s'expriment iamais qu'avec des paroles de soye de miel & de sucre, ont toujours esté estimez plus nuisibles aux Princes, & autres personnes releuées que les ennemis ouverts.

Ce sont de ceux-là iustement, que Demaratus disoit, qu'il sen falloit garder à bon escient, parce que, *Qui ad gratiam loquantur, magis nocent quam qui cum odio.* Ce sont des gens qui disent qu'il ne faut iamais porter aux oreilles des Princes, ny mal, ny nouvelles de mal quelconque: & que le seul mot de mal, porte malencontre à ceux auxquels il est prononcé.

Sur quoy est notable, ce que souloit dire vn faux Courtisan à son maistre, qui auoit fait vne perte notable. Monseigneur, ie ne pense point à vous surprédre, & songe encore moins à tromper vos passions: on ne peut manier doucement vne playe si rebelle (disoit-il pour mieux l'attraper) & ne veul rien soustraire de vos douleurs. Puis il luy alloit allegeant & déguisant vn certain Accidant qui luy estoit suruenu, lequel estoit neantmoins si furieux & si grand, qu'il sembloit estre non seulement irremediable, mais encore qui le rendoit miserable à iamais: le luy faisant si petit & de si peu d'importance, & le ballotant de façon, qu'il le conuoit plustost à le mespriser, qu'à y pouruoir: afin que le mauuais euenement de ce defastre luy tombât sur les espaulles tout entier, & sans aucun essay de remede, le pauure Prince succombat plus aisément souz le faix, & en demeurast accablé & opprimé tout à fait.

Ces Princes Philocoles, qui se plaisent ainsi avec ces Flateurs gracieux, qui sçauent adoucir les espines, & qui prennēt à toutes heures, & en toutes leurs actions leçon d'eux, courent grand fortune de perdre leur vie & leurs Estats. C'est vn doux venin, & vne gracieuse trahison des Roys, des Royaumes & des Empires.

Et m'estonne comment Seneque, qui estoit si grand Philosophe, ose louer Crispus Passienus, qu'il dit estre le plus grand esprit qu'il ait iamais cognu, sur tout à reprendre & guerir les

## ADVERTISSEMENS.

vices : auquel il fait dire, qu'il falloit tout bellement fermer la porte à la Flaterie, sans vsfer d'aucun effort, tout ainsi qu'on la pousse contre quelque Amie qui veut entrer, laquelle dōne du plaisir si elle heurte brusquement, & encore plus, quand elle enfonce la porte imperieusement & violamment. Car laissant toutes ces douceurs & adouciffemens, qui ne font qu'enuenimer les maladies ou mauuais Accidās des Princes, il faut donner de bonne heure de si rudes empeschemens aux Flateurs, qu'ils n'ayent le courage de heurter à la porte des Princes comme Amis, & encore moins la hardieffe de l'enfoncer comme Adulateurs.

Il faut rendre les Roys & les Princes mal affectionnez à ces genslà : il les faut separer & desvnr d'eux, si on ne peut leur persuader de les bannir & exiler tout à fait, leur monstrant la perte imminente de leurs Estats, & le peril de leur vie : à quoy neantmoins il est aisé de pouruoir, si leur plaist d'auoir patience qu'on les leur descouure & face recognoistre.

Je n'ay plus affaire de memoire ( disoit vn caut & ruzé Flateur ) puis que j'ay perdu mon Maistre. Mais ie veux faire en sorte, que les Princes vsant des mesmes paroles, disent tout haut qu'ils n'ont plus affaire de memoire pour y tenir si chèrement ces Adulateurs, qui couchent ainsi la ruine des Princes si mollement.

Regarde (dit le Philosophe Stoique) combien de taches s'escoulent de nos Ames : les esprits les plus parfaits, & qui sembloient estre les plus tendus au bien & à la droicture, n'ont peu porter la bonne opinion qu'on auoit de leur Adolescence, iusques en leur Vieillesse : ains ils se font parfois renuersez entre deux, si bien qu'il est aduenü, qu'un mauuais appetit ou desir de luxure, arriué tard, & par consequent plus hors de saison, les ayant saisis, les a contraints de flestrir & deshonnorer des principes & commancemens fort specieux. Il n'y a portion de nostre vie, qui soit si tendre & si fragile, que celle qui est la plus auenante : qui fait que le vice des Adulateurs, n'estant que de reglement & faute de mesure, s'y attache volontiers, quelque generosité ou vertueux naturel qu'ait vn Prince, mesme quand il est poussé ou circonuenü par vne forte Adulation.

Les Flateurs qui sont à l'entour des Princes, sçauēt fort bien peser leur Constance & mesurer leur Foiblesse : ce sont les Es-

## ADVERTISSEMENS.

pions domestiques de leur courage & magnanimité. Ils voyent clairement à quoy panchent les inclinations de leur aage, & se gouernent par là pour les surprendre. C'est pourquoy il faut de bonne heure aduertir les Princes de se tenir fermes, & leur mettre au deuant des yeux comme dans vn Miroir, tous les insignes traits d'Adulation & anciens & modernes, qui se trouuent dans les liures, & autres qui se pratiquēt aujourd'huy qui se sont trouuez depuis, tout autant qu'il sera possible: leur faisans voir les Princes qui en ont esté surprins, & ceux qui ont le bon-heur d'en estre eschappez.

D'ailleurs il faut tellement descouuir les Flateurs, & leur donner vne terreur si forte, qu'ils n'ayent oncques plus la hardiesse d'abuser de la bonté & bonne grace des Princes, ny esperer pardon des vices & deffauts ny autres accidens, esquels ils ont accoustumé les engager, par le moyen de leur Adulation.

Pour le second Aduertissement, ie diray, qu'en ces discours où ie traite des Adulateurs, faux Courtisans, Parasites, Plaisantins Complaisans & autres seducteurs du bon naturel des Princes, ie montre euidentement qu'ils les charment, les ensorcellent les enchantēt & les aueuglent, comme Malings esprits & mauuais Demons, en telle sorte qu'il leur est presque impossible de s'en garantir.

Qui a meü Platon d'appeller l'Adulateur, vne Beste pestilēte & contagieuse à tout le genre humain, semblable à vn mauuais & impur Demon, souillant continuellement les Ames incautes, soubz l'amorce d'vne damnable & pernicieuse volupté, & en mille autres façons qui seroient longues à déduire: leur proposant des falletes & ordures du corps, par où se perdent ordinairement les ieunes Princes, les plus vieux à peine s'en pouuant deffendre & desmesler.

Et dans l'Epitaphe ou le Menexene, il compare l'Adulateur au Sorcier ou Præstigiateur tant public que priué, pire & plus cruel (di&-il) que cette fameuse Circé, portant plus de poison & de dommage à l'homme, qu'elle ny toutes ses compagnes: d'autant qu'on ne di& d'elles, sinon qu'avec leurs Potions & Breuuages, elles transformoient l'exterieur de l'hōme en beste, & l'Adulateur par ces douceurs artificielles & cauteleuses, transforme tout à fai& l'interieur, plongeant l'homme raisonnable dans les vices d'vne infinité de bestes irraisonnables, cent

## ADVERTISSEMENTS.

fois plus execrables, que ceux des bestes mesmes: les Naturalistes ayant obserué, que les bestes brutes abhorrent beaucoup plus toute sorte de vices qui sont cõtre la nature, que les hommes qui y sont portez le plus souuent, par quelque damnable curiosité, de laquelle les Animaux & bestes brutes sont du tout exemptes.

A quoy on peut adiouster, que l'Adulateur se rend du tout semblable à Sathan, par vne autre raison, que l'experience nous fait voir tous les iours. Car ce mauuais Demon ayant vne fois prins possession de nos Ames, il n'est plus serpõt foible & craintif: & quoy qu'au parauant il redoutast si fort l'homme, que le voyant armé seulemēt d'vne simple baguette, il s'en fuyoit aussi tost: neantmoins quand il est paruenü à ce point, & qu'il s'est fait maistre absolu, il garde en Tyran, l'ame ou la maison qu'il a vsurpée en subornateur. L'Adulateur fait le mesme, car des lors qu'il est entré dans le cõeur d'vn Prince, & a troublé & perverti sa raison, & deuoyé ses meilleures pensées, il possede & garde en Tyran, ce qu'il a gagné en Flateur: puis le Prince vaincu, tous les siens tombent & s'engouffrent en pareil malheur & precipice.

Ainsi cette contagion Adulatoire, qui attaque principalemēt les Princes Roys & Monarques, est de si haute consideration, & de si pernicieuse consequence, pour les circonstances que leur ruine mene à leur suite, qu'on peut veritablement soutenir, que c'est le charme le plus important & le plus dangereux qui se puisse trouuer.

Le troisieme Aduertissement est, qu'on pourroit aussi trouuer estrange, que ie conte plusieurs choses, & les mets au rang des Adulations, lesquelles ie tiens pour pernicieuses, qui sont neantmoins tres-bonnes, & telles, qu'elles ne se peuuent bonnement prendre en mauuaise part: comme il semble que ie veuille qu'on prenne pour Adulation les Adoptions, Electiõs, Remerciemens, Recommandations, Sollicitations, Compassions, Congratulacions, Consolations, & qui plus est les Sciences, & vne infinité d'autres choses semblables.

Sur quoy ie desire qu'on sçache, que ie n'ignore pas, que les Sciences & toutes ces choses en soy ne soient tres-bonnes: mais ie dy & est tres-veritable, que le monde est si adonné, voire accoustumé à flater, que rien presque pour le iourd'huy ne se dit,

## ADVERTISSEMENTS.

ne se fait, ne s'enseigne, ne s'apprend & ne s'obtient, sans quelque espece d'Adulation : si bien qu'elle se trouue tellement meslée, en tout ce qui est du commerce des actions du monde, que tout est plastre ou emplastre : voire ce plastre s'est glissé & assis par degrez, des actions, sur la face & sur la langue d'une infinité de monde. Tellement que les Visages les Paroles les Discours les Actions, presque tout est fardé masqué & déguisé.

Ainsi ie veux monstrier, que tout ce que ie mets au rang d'Adulation : ces sciences & autres choses qui s'escoulent en nos Discours, sont tous traits ou instructions de flaterie, glaiues à deux trenchans, lesquels se peuuent prendre en bien & en mal, selon l'occasion les circonstances, & les bonnes & sinistres intentions de ceux, qui les veulent ou bien ou mal exploiter.

Le quatriesme Aduertissement est, que quoy que ie donne tous ces discours de flaterie, comme instructions à tous Princes & Grands, pour se garder de toute sorte d'Adulateurs, faux Courtisans Plaisantins Fols & autres gens semblables. Neantmoins ils semblent defectueux en ce qu'on ne les voit point ranger par bons principes, ny estallez par certains Axiomes & Maximes, comme il semble qu'il seroit requis, mesme pour l'instruction des ieunes Princes.

A quoy la responce est, que cela sentiroit plus sa leçon propre à vn enfant commun, que non au vray discours digne de grands personnages, & propre à l'esprit d'un Prince ingenieux. En quoy la Minorité ny la Jeunesse des Princes n'est aucunement considerable. Car la maiorité des Roys, qui n'est reglée à vingt & cinq ans comme celle du commun : n'estant que ceremonie, puis que les Loix du Royaume l'ont plus remise à leur discretion, qu'à aucun iuste compte d'années, il faut plus considerer en leurs majestez l'esprit que le corps. Or l'esprit & l'entendement surnaturel, que Dieu donne le plus souuent à ces nobles & genereuses ames, auxquelles par preuention & anticipation, il fait laisser longuement les années en arriere, pour tesmoigner en toutes leurs actions, que quoy que tout y soit prématurément & par aduance, qu'il y est neantmoins tres-dignement : fait qu'il n'y faut rechercher autre soing où curiosité, que la simple lecture de ce qu'on leur veut proposer.

D'ailleurs quand le Prince a atteint la Puberté, c'est vn aage legitime, que les loix en toutes Republicues bien reglées, ont

## A D V E R T I S S E M E N S .

estimé capable de toute sorte de gouvernement, & des actes les plus importans qui soient parmy le commerce des hommes. La raison est, d'autant que les peuples desireux de rechercher & se maintenir en cette belle prerogative de la nature qui est la liberté: tenoient la Tutelle & Curatelle à iniure, comme estant vne espece de seruitude, & comme vn joug intolérable à vne personne libre, à plus forte raison à vne Royale, qui n'est dans le monde que pour commander.

Si bien qu'ils ne consideroient principallemēt en eux, qu'vn aage capable de generation, & propre pour les exploits militaires: ce qui leur a tousiours seruy de regle, mesurans les hommes & sur tous leurs chefs, seulement par la force qui est requise, & pour la guerre & pour le mariage.

Outre que les enfans qui ne font qu'estre sevez & sortir de la mammelle, oyans discourir publiquement & perpetuellemēt des affaires d'Estat, & de leurs Royaumes (car on ne leur parle presque iamais d'autre chose lors qu'on les veut entretenir sericusement) se trouuent pour le iourd'huy plus promeus & suffisans à quatorze ans, que les enfans communs ne font à vingt-cinq: parce qu'ils ont vn autre sens & vn autre entretien.

Je sçay bien que plusieurs ont creu, que cela estoit vray és Republicques, où tout le monde est admis, & oit parler des affaires d'Estat aux assemblées publiques, & non és Monarchies.

Mais il est euident, que c'est maintenant tout le contraire: car outre que és Republicques les enfans qui sont en bas aage, ne sont receus és assemblées publiques, la verité est, que quand ils y seroient tous admis pour s'instruire, qu'il y a biē difference d'en instruire mille, ou deux mille ou plus, comme il aduient droit és grandes Republicques, ou d'en instruire vn seul, & prendre le soing de luy porter & rendre raison, de tout ce qu'on feroit à ces deux mille.

Dieu preuient & preoccupe tellement l'esprit des ieunes Roys, que comme on disoit des Cæsars, la seule naissance n'entourne pas seulement leurs testes de Couronnes, ains la remplit de gentillesse & d'esprit capable de gouvernement. Ils sçauent presque aussi tost commander que parler, ils ne laschent guiere parole qui ne soit substantielle & remarquable, & qui ne porte commandemēt & soubmission. C'est pourquoy on recueille si volontiers les paroles de l'enfance & Adolescence des  
Roys

## ADVERTISSEMENS.

Roys, lesquelles se mettent parmy leurs subiects & autres au rang des dictz notables. Ce sont graces de Dieu, reseruees pour les personnes sacrees des ieunes Roys qui sont oingts de Dieu.

Surquoy est fort à propos, la responce notable de ce ieune enfant, lequel estant enuoyé par le Duc de Florence, pour entretenir quelques Ambassadeurs qui ne faisoient qu'arriuer, trouuant cet entretien puerile aussi indigné d'eux, qu'il estoit esloigné de leur aage: le Duc au contraire, qui pensoit le leur auoir enuoyé par miracle, leur ayant demandé quelle opinion ils auoiét de l'esprit merueilleux de cet enfant, ils respōdirent: *Questo putto, quanto piu andara dinanzi, tanto piu ingrossera d'ingegno.* L'enfant oyant la mauuaise opinion qu'iniustement ils auoient conceuë de luy, puis qu'ils estoiet contens du present, mais que sans raison ils presageoient mal de l'aduenir, leur repartit aussi tost, *Credo Sig<sup>r</sup> ambasciatori, ch'essendo gioueni come io sono, le Sr<sup>e</sup> vostre, doueuano essere di grand' Buffali.* Ils auoient tort d'offencer le bel esprit de cet enfant, & le mettoient à mesme par le sinistre iugement qu'ils en faisoient, estant tenus pour gens qualifiez & bien sensez, de perdre la bonne grace de son Prince, & par ce moyen interuertir & faire rompre le col à sa fortune.

Et pour iustifier que le genie des ieunes Roys, est tellement preuenue de la grace du S. Esprit, qu'en leur esleuation, l'aage n'est mis que fort peu en consideration: les exemples sacrez & profanes y sont en si grand nombre, que si on vouloit recueillir tous ceux qui ont esté seulement ramenez en la presence de sa Majesté, au Parlement de Paris, le Roy seant en son liët de Iustice: & en tous ses autres Parlemens, il y en auroit vn iuste volume: parmy lesquels exemples les plus domestiques & plus asseurez, sont ceux du Roy S. Louys, & du Roy Charles IX. avec le premier desquels, le Roy a vne merueilleuse conformité, & de Royaume & de nom, & d'esperance de saincteté: & avec le second conformité de naissance & d'esleuation, par vne Royne tres-illustre portant mesme nom de Medicis.

Ainsi ces ieunes Princes, qui comme le Soleil ont les pieds en terre & la teste au ciel, estant majeurs d'esprit, auant la Majorité du corps, qui se regle par les années seulement és hommes communs, ayant vn esprit transcendant fort & vigoureux, bien nourry & bien esleué: il ne leur faut presque autre instruction,

c

## ADVERTISSEMENTS.

puis qu'ils ne passent par l'enfance qu'imperceptiblement, & comme en volant, que la simple proposition.

Les ieunes Princes bien esleuez, voyent tant de choses rares, qu'ils se trouvent en leurs actions aussi souuerains en esprit, cōme ils le sont en qualité relluée. Et comme dict Pline, l'esprit royal des ieunes Roys, ressemble tout à fait vne certaine espine royale, qui croit & s'estene contre tout ordre de nature en telle soudaineté, qu'elle pousse & bourgeonne dès le premier iour qu'elle est plantée.

Ainsi ce seroit folie & inconsideration, leur voulant proposer quelque vtile discours que la nature leur explique assez, de les faire passer par des regles de l'escole. Que sil se trouue quelque traitt espineux qui les ennuye, voire seulement qui les arreste, il faut passer outre, apres le leur auoir doucement representé, car les Roys ne peuuent souffrir ny resistance ny opposition pour ieunes qu'ils se trouvent.

C'est pourquoy ie supplie tres-humblement leurs prudens gouverneurs, de prendre garde qu'ils ne se rebutent de la lecture de ces discours, pour quelque petite espine laquelle au premier rencontre les pourroit mettre en degoust. Je sçay bien que les liures sont bons pour les Princes qui se plaisent à la lecture, mais ordinairement les Grands ne sy plaisent guiere: tellemēt que la voix d'un Adulateur, fait beaucoup plus d'effort, que ne font les propres yeux d'un Prince quand il les iette sur quelque Liure, pour vtile & delectable qu'il soit. La voix de l'Adulateur tient le Prince par les oreilles tout autant qu'il luy plaist: & avec vne langue & des discours bien affilez, il le tient si longuement en attētion qu'il veut, si bien qu'on ne peut empescher que le Prince ou l'Adulateur ne ferment le Liure, à toutes heures & momens que bon leur semblera.

De façō que le plus souuēt ils sont reduicts eux mesmes, à vser de flaterie & de certain adoucissement enuers les ieunes Princes, lors qu'ils s'essayent & se trouvent en peine de leur persuader quelque chose qu'ils ont tāt soit peu à contre-cœur: lequel adoucissement ie tiens en semblable occasion tres-bon tres-vtile & hors de tout blasme, parce que la bonne actiō à laquelle on veut attirer le ieune Prince, bonifie les douceurs & flateuses paroles qu'on y employe pour l'y faire ioindre.

Reste maintenāt à faire sçauoir à tous Princes Pairs de Fran-

## ADVERTISSEMENTS.

ce, Officiers de la Couronne, & mesme à tous honnestes & parfaits Courtisans & autres gens d'honneur, que la fortune a portez & conduits chez les Roys & Monarques, comme seruiteurs domestiques, ou comme gens qui ont accoustumé les assister de conseil, & autres personnes honorables qui sont appellez aux plus grandes charges des Monarchies & Empires: n'ayant autre dessein que de les honorer & servir: que ie n'entends parler d'eux qu'avec tout le respect honneur & decence, qui pourroit estre deubs à leur merite & à leurs qualitez. Que s'il y a quelque chose laquelle des esprits trop subtils veuillent tirer contre mon intention à double sens: outre que ie suis tout prest à la supprimer, ie leur en demanderay volontiers pardon.

Sçachant bien que le siecle est venu à tel point, que qui veut trop librement parler & escrire des Grands, il faut qu'il ait vn corps sans teste, ou vne teste sans langue, pour les occasions que chacun sçait.

Ie sçay que les Aduertissemens & Corrections libres, sont perilleuses à l'endroit des Souuerains. Mais qu'ils se souuiénent que ceux qui ne les aduertissent ou admonestent qu'en les louant & flasant, ne font pas mieux pour eux. La Correctiō ou Aduertissement, destrempez dans les douces & trompeuses eaux de la louange qui s'escoule de la bouche freche des Adulateurs, perdent leur pointe & leur vigueur, & presque se noyent sans faire aucun bon effect. Aussi fait-il croire que la fauce louange de l'Adulateur, & le semblant qu'il fait d'aymer ce qu'il loue, est vne dilection simulée, qui ramollit les esprits, & les deuoye du vray sentier de la verité, & parfois à suite de la vertu.

L'Hiene a cette proprieté, que les Chiens marchés sur son ombre ne peuent abayer, ains demeurent muets. De mesme les Flateurs, marchans sur la seule ombre de leurs Seigneurs, pour peu qu'ils s'en approchent, ne peuent abbayer ny cōtraier en rien à leurs mauuaises inclinations: s'ils en ont: & moins les redresser, ny leur donner nul bon Aduertissement, ains ils deuiennent muets tout à fait: & s'ils abbayent ou veulent dire chose dont ils puissent tirer quelque vtilité, c'est entre les dets & si bas, qu'ils ne la peuent entendre ny s'en preualoir.

Après tout ie sçay le danger qu'il y a de marquer les faux pas des Grands, & principalement des Princes. P'adresse simplement mes discours à l'encontre des Adulateurs, Parasites, faux

*S. August.  
Psal. 62.  
Falsa Lani  
Adulatoris  
& simulata  
dilectio mē-  
tis à rigore  
veritatis  
emollit.*

## ADVERTISSEMENS.

& vicieux Courtifans , & contre quelques autres Officiers & seruiteurs des Grands, lesquels par suggestion complaisance ou autrement abusans de la facilité de bonnaireté ou bas aage des Princes, quand mesme ils ne les trouueroient penchés à aucun vice, & n'y recognoistroient aucune sorte d'inclination, sçaués neantmoins tres-bien les conuier semondre & attirer à ce qu'ils veulent.

Et où ils les rencontrent aisez & volontaires, ou qu'ils font semblant d'y vouloir prester l'oreille tant soit peu, ils y courent à force, & tachent par tous moyés à leur faire obtenir l'accomplissement de leurs desirs pour dereglez qu'ils soient : les portés tousiours où ils voyent que souffle le moindre petit vent de leurs appetits. Et voyans parfois que l'ingenuité des Princes fait qu'ayans mesme par malheur plustost que par dessein, plôgè le pied dans quelque borbier, ils font demonstration ou sont sur le point d'en retirer bien tost l'autre.

Ils leur sçauent fort bien dire, que le soing de cacher & forcer leur naturel est vne gehenne : estre conterollé és delices qu'on appete, est vne confusion à gens de leur sorte, & qu'il n'est nul tel contentement, que de viure sans contrainte & au naturel : iusqu'à faire iouier en fin leur souueraineté & puissance absolue, faisans marcher en esgale ballance leur pouuoir avec leur vouloir, sans considerer si leurs desirs sont vicieux, & leurs actions iniustes tyranniques & contraires au bien de leur Estat. Si bien que trouuans parfois l'occasion & le temps de passer outre, ils font de plus grands desseins, tirans mesme les Princes bien souuent de leur costé.

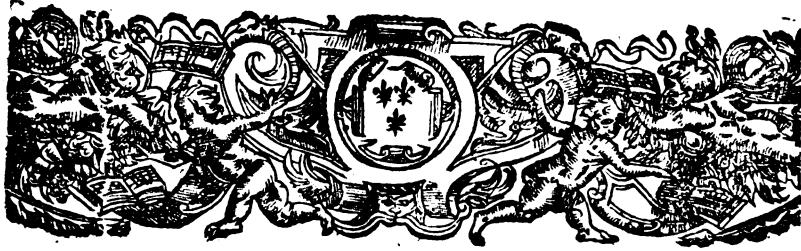
Mais (ô gens de bien) ie vous aduise qu'il ne faut en nulle occasion estaller la puissance des Grads, pour deffendre leur vice, ny faire semblant de redresser par cette mauuaise voye leurs affaires, lors qu'on les voit en mauuais estat : ains il s'y faut employer de cœur & d'ame, comme le debuoir y oblige tous bons subiects pour grande & releuée qualité qu'ils ayent atteint. Il est tousiours plus honorable & vtile à ceux qui sont près des Princes, de secoüer leurs vices & defauts que de les excuser, & les ayder à bon escient que par feinte.

Que si les Adulateurs y contribuent leurs Adulations pour les y pousser ou amorcer, n'ayant les yeux bandez qu'à leur propre interest, il est certain qu'ils boiront le Calice de l'indi-

## ADVERTISSEMENTS

gnation du Sauueur, enuers lequel ils seront comptables, non seulement de la ruine de la personne sacrée de ces oingts de Dieu, ains de la perdition & desolation entiere de leurs Empires Monarchies & Estats, lesquels perdus, il ne leur restera plus autre occupation, que s'esbatre & iouier au Roy dépoüillé.

Et parauanture encore alors, les Adulateurs qui en ferōt cause, ne daigneront leur tenir compagnie: car ce sont gés sans raison & sans pitié, qui ne pleurent & n'ont regret de la ruyne & misere des Princes, quand mesme ils l'ont procurée. Outre qu'il est certain que par tous lieux & en tous endroicts, l'eau du monde qui se seche le plustost, est celle des larmes qui n'ont autre source que la pitié des miseres d'autrui.



T A B L E  
DES DISCOVRS  
DV PREMIER LIVRE.

- I**  *V'IL n'y a rien si ordinaire en la Cour des Roys Empereurs & Monarques que l'Adulation: ny si preiudiciable à leurs personnes & à leurs Estats, que les Adulateurs.* 1
- II** *De l'Amittié; & quelles marques doit auoir le vray & parfait Amy.* 39
- III** *De l'Adulation, & les moyens de cognoistre & discerner le vray & parfait Amy de l'Adulateur.* 86
- III** *Qu'on est bien souuent trompé à recognoistre l'Adulation, à cause des diuers noms qu'elle prend, soubz la diuersité desquels, elle roule & demeure à couuert dans le monde.* 135
- V** *Qu'il y a plusieurs Sciences bonnes & utiles de soy, lesquelles neantmoins les Adulateurs ne font seruir que d'instrumens, pour amorcer & corrompre plus aisement le bon naturel des Princes.* 190
- VI** *Combien les Autheurs ont flaté les Grands en escriuât leur vie, leurs gestes, & leurs humeurs: & combien par fois ils se sont entrelouëz & exalté eux-mesmes.* 298
- VII** *Que plusieurs pour n'auoir voulu vser de Flaterie enuers les Grands: & d'autres pour en auoir vsé avec trop d'excez:*

Et par fois les Grands mesmes enuers les Petits, ont esté fort rudement traictez. 291

VIII Que les Grands prennēt vn singulier plaisir à estre louez: Et voyans ne l'estre assez par la bouche des Courtisans, ils se louēt eux mesmes, & baillēt par fois le ton à leurs louāges. 288

IX Que les Corrections qui se font hors de temps & de saison, blessent si fort les Princes, que bien souuent ils les releuent, comme si c'estoient des iniures. Et au contraire par fois ils recherchent ce qu'on dit d'eux & de leurs deffauts avec des curiositez si estranges, qu'ils en sont en mespris. 333

X Que les Princes, les Caualliers, la haute Noblesse & la basse, les Magistrats populaires, les moindres soldats iusqu'à la lie du peuple, se flatent en Blazons, Armoiries, Deuises, Epitaphes, & choses semblables. 359

---

## D V S E C O N D L I V R E .

I C'Est vne bien dangereuse Adulation de persuader à vn Prince de se donner licence de toutes choses, soubz pre-  
texte qu'il est souuerain, & au dessus des Loix. 409

II De la Cour & du faux Courtisan. 446

III La Vie du faux Courtisan, son Discours & ses Maximes. Et combien d' Auantures estranges, & funestes Accidans rencontrent ceux qui suivent la Cour, pour gens de bien, grands & releuez qu'ils soient. 496

IIII Des Fols, Diseurs de Sornetes, & autres Plaisans qui font estat de faire rire tout le monde, pour donner du plaisir aux Princes, & les tenir en vne perpetuelle complaisance. 554

V Que les Bons Mots & Rencoures donnent aux Grands

- aussi bien qu'aux Petits de bonnes & notables attaintes, qui les releuent par fois de grandes cheutes. 577
- V I Que les Animaux sont capables d'Adulation, & en sçauent prendre & donner aussi bien que les hommes. 619
- V II Qu'il n'y a rien si ennemy de l'Adulation que la Verité: Neantmoins que ceste mesme Verité ne se dict ny ne se represente pour le iourd'huy sans Flaterie, & sans quelque déguisement. 652
- V III Que la Renommée est un Faux Tesmoin, qui par son Adulation releue bien souuent & donne credit aux plus indignes. 693
- X Que les blandices d'Amour font de plus grands efforts, que toutes les autres flateries qui se coulent parmy les actions des hommes. 731
- X S'il faut bannir de la Cour tous ces Flateurs Adorateurs & Idolatres qui chargent les Princes de louange au delà de leur merite: ensemble tous ces faux Courtisans, lesquels par Applaudissement Suggestion Complaisance & autre mauuais artifice, taschent à corrompre les bonnes meurs des Princes, & visent d'un autre œil à leur propre interest, qu'au bien de l'Estat. 761





LE LIVRE  
DES PRINCES.  
CONTENANT PLUSIEURS  
NOTABLES DISCOVERS POUR  
L'INSTRUCTION DES ROYS,  
Empereurs & Monarques.



LIVRE PREMIER.

*Qu'il n'y a rien si ordinaire en la Cour des Roys, Empereurs  
& Monarques, que l'Adulation, ny si preiudiciable à  
leurs personnes & à leurs Estats que les Adulateurs.*

- 1 Pourquoi les Egyptiens avoient mis un Cerf dans leurs Hieroglyphes.
- 2 Definition de l'Adulation.
- 3 Que l'Adulation est un lien qui serre & estraint par trop les Princes.
- 4 Combien on charge les Princes de beaux noms, titres & eloges d'honneur.
- 5 Que l'Arrogance est le haut mal des Princes.
- 6 Que les Adulateurs sçavent

*adoncir les accidens qui surviennent aux Grands, pour facheux & rudes qu'ils soient, & leur font passer pour commoditez dignes de loüange & de recommandation.*

- 7 Semence qui oste aux hommes la memoire des choses facheuses.
- 8 Qu'anciennement les Flateurs, croyans ne pouvoir assez releuer les Princes par les choses du monde, les rele-

A

- verent par celles du ciel, & les estimerent Dieux.
- 9 Pourquoi les Adulateurs ont introduit la Pluralité des Dieux.
- 10 Que non seulement les Princes, Roys & Empereurs furent estimez Dieux, mais encore leurs vices & les instrumens d'iceux.
- 11 Que l'Adulation montant à son plus haut degré, a mis les Roys deuant les Dieux, & les leur a fait mespriser.
- 12 Que les Flateurs ont tiré en enuie enuers les Princes Iupiter le plus grand des Dieux, leur faisans croire, qu'il venoit en terre, s'accointer des Roynes, pour engendrer des Roys.
- 13 Pourquoi les Princes communément prennent tant de plaisir à estre flatez.
- 14 Il faut que les Princes bouchent l'oreille à toute sorte d'Adulation.
- 15 Les Adulateurs sortent de la Cour à foules tout ainsi comme font les Rats des maisons ruineuses.
- 16 La Fortune enuoye par fois de petits accidans aux Princes, pour les tenir esueillez contre les Flateurs, & pour ne perdre l'occasion de les bannir d'auprés d'eux.

## DISCOURS I.

Pourquoy les Egyptiens auoient mis vn Cerf dās leurs Hieroglyphes. PIERRE l. 7. chap. 1.



Les Egyptiens ayans representé dans leurs Hieroglyphes vn Cerf, lequel s'appriuoise par le son d'vn instrument de Musique, & se laisse tellemēt aller à cette douceur, qu'on le mene aisément comme vne victime où il plaist aux Veneurs, nous ont voulu apprendre: que le Flateur, lors qu'il assiege & occupe les oreilles d'vn Prince, le sçait si bien appriuoiser avec son discours plein d'artifice, & le raualer de sa Grandeur, que le rendant Serf & esclau de ses volontez, il le mene en fin par cette pippérie de paroles bien concertées, la part où la malice de ses intétions le veut precipiter.

A quoy se rapporte aucunement ce que Ælian

## DES PRINCES.

racôte, qu'il y a aux Indes des Cerfs, lesquels tesmoignent vne merueilleuse allegresse, lors qu'au doux bruiët d'vne Lyre on remplit leurs oreilles d'vn son delicat & trompeur. Et que Ptolomée en ses ieunes ans eut cette curiosité, d'en faire nourrir vn dans son Palais Royal, lequel tesmoignoit vn singulier contentement au son d'vn instrument de Musique, l'ayant mesme rendu capable d'entendre la langue Grecque. Qui n'est aussi que pour nous enseigner qu'il se trouue des Princes, qui ne se plaisent qu'au bruit de leurs loüanges, à oüyr resoner mollement cette delicate Lyre de Paris, mesprisant celle d'Achille, au son de laquelle on chante veritablement, les faiëts memorables des plus Grands Capitaines.

Ce qui donne occasion de s'estonner de la mollesse de ceux qui se laissent ainsi surprendre si aisémët, à ces paroles deguisees d'vne eloquence fardée: veu qu'ils vivent dans la pureté d'vn air serain & tranquille, estans effleuez dans le monde à si haut point de felicité, qu'il semble que les noires vapeurs de la Flaterie, ne peuët arriuer à leur grandeur sans leur consentement. Tout ainsi que les Philosophes nous asseurent, que la plus haute region, n'a point les impressions ignees qu'on voit en la moyenne region de l'air, à cause que les vents n'estendent si haut leur Empire, & sont logez au dessoubz. Mais l'experiance nous faiët voir le contraire: veu que les plus Grands, pour estre tomblez de riches presans de la fortune, ne laissent d'estre subieëts aux moindres impressiõs de la Flaterie, & à ces tourbillons d'entendemët, qui agitent & tempestent les Ames basses & communes.

Et si est véritable, ce que les Grecs nous ont laissé par écrit, que les Dieux entendent avec plus de plaisir le son des Flustes, que non la voix simple & la parole des Hommes. On dira que les Princes nommez Dieux dans l'Escriture Sainte, sont saisis d'une plus grande ioye, lors que les Flateurs les poussent dans le ciel à force de louanges, ne pouans s'assouvir du plaisir de ces Flustes, quoy qu'elles n'ayent qu'un vent trôpeur qui passe soudainement: que lors qu'on parle à eux véritablement & du fonds de l'estomac, comme Vlisse dans Homere.

L'harmonie est meilleure & plus douce tirée d'une Fluste faite de l'os d'un Ane que d'un Cerf ny de tout autre animal.

D'où vient peut estre que les faiseurs de Flustes, reiettent les os des ieunes Cerfs, & choisissent & prennent plus volontiers ceux des Asnes, comme les meilleurs, & dont l'harmonie nous ravit & nous esmeut d'avantage, que lors qu'elles sont faites de quelque autre matiere: pour dire que les Grands tout de mesme reiettent souuent la douce harmonie & les prudés aduis de leurs meilleurs seruiteurs, & choisissent & prestét plus volontiers l'oreille à celle des Asnes qui sont les Adulateurs plus grossiers, qui leur sont à l'entour. Ce que les Romains ont voulu marquer, & par auanture blasmer en Nerua, assez subiect aux persuasions d'une flateuse eloquence: lors qu'ils ont mis au reuers de ses Medailles deux Asnes qui paissent, quoy que quelques vns y donnent vne signification toute contraire.

Mysterieux sacrifices des Egyptiens. Plus. autr. d'Isis & d'Osiris.

Il y auoit aussi parmi les Egyptiens quelques mysterieux Sacrifices, esquels ils diffamoient la puissance de Typhon, parce qu'ils iniurioient & outrageoient les hommes Rousseaux. Qui plus est ils pre-

## DES PRINCES.

cipitoient les Asnes Roux, comme souloient faire les Coptites, pour autât que Typhon estoit de mesme couleur. Et les Busirites & Licopolites ne sonnoient iamais des Trompettes, d'autant que leur son ressemble, & est aucunement approchant du cry de ces animaux.

Les vrais Typhons lesquels reçoivent des Sacrifices, qui auilissent & deshonnorent leur qualité & leur puissance, sont certains Princes & Monarques, qui se plaisent aux tristes fumees de certains Sacrifices, qui ne leur apportent que diffamation & vitupere. Tellement que les Flateurs faisans semblant de les adorer, les enuoloppent parfois en des accidans si estranges, par leurs flateuses Adulations & pernicious conseils, qu'on peut dire à la verité, qu'abusans impudemment de leur debonnaireté & grandeur, ils les tiennent non seulement comme Typhons, ains comme ces Animaux encore plus grossiers, qu'on fait courir *al Pallio* dans les villes d'Italie.

Les Adulateurs qui sont les vrais Typhons, ne sont aux Princes que des Sacrifices propres pour leur diffamatio.

Les Flateurs sont les vrais Trompettes, qui sous quelque beau pretexte publient la vie & les actions des Grands: lesquels croyans que leurs faitts & gestes plus memorables, soient proclamez par le cry guerrier & son honorable de la Trompette: ils trouvent en fin qu'ils sont publiez seulement, par la simple voix de quelque mauuais Typhon.

La bouche de l'adulateur n'est pas la trompette honorable pour publier & proclamer les louanges d'un Prince.

Et ne faut attribuer ce vice à la seule lie du peuple, ny aux gens qui ne volent que sur le commun: car Tacite dict que Tybere sortât du Senat, fest plaint souuentefois, de ce qu'il voyoit les Senateurs (qui estoient en leur siecle les plus grands personages

Cene sont pas seulement les Petits qui se meslent de flater.

de l'Vniuers) si laches si flateurs & si disposez à la seruitude & soubmission, comme ils se monstroient ordinairement en son endroiçt. Et lors que l'Empereur Commodus crea vingt cinq Consuls en vne seule année, ie ne sçay si ce fut plustost pour auoir recognu ce mesme deffaut parmy eux, ou bien pour estre touché de jalousie de leur trop grande aucto- rité.

Ainsi la verité est que tout le monde s'en mesle, le simple valet s'en sert enuers son maistre, le Client enuers son Mecenas, le Courtisan enuers le Grand, le Grand enuers le Prince, le Prince enuers le Roy, le Roy enuers la Dame qui possede son cœur. Tellement que celuy qui pour le iourd'huy ne s'adonne à ce vil & meschin office de flater, est prins pour en- uieux & arrogât. Et sommes desia venus à tel poinçt de folie (suiuant la plainte du Philosophe Stoïque) que celuy qui ne sçait flater que modérément, est tenu pour malicieux.

Combien de gens plus releuez en suffisance, que les Princes qu'ils ont loüez n'estoient en vertu, ont escrit des Panegires & Protreptiques en leur faueur? Sinesius, Dion, Drepanus, Nazarius & autres Adu- lateurs en font foy. Que sil s'en trouuoit d'aussi par- faitts comme ils les descriuēt, les plus fiers Animaux sortiroient de leurs Repaires, les Oiseaux abandon- neroient l'air pour venir en terre, les Ecchos forti- roient des rochers, pour prendre non les dernieres syllabes, ains la parole toute entiere, les Plantes & les Arbres prendroient du sentiment, & les Abeilles d'elles mesmes choisiroient les fleurs, pour leur aller

Lamprid.  
& Xiphil.  
en l'abbre-  
gé de Di6.

Senec. lib. 4.  
Natu. quest.  
Et eo iam  
remittit ui-  
nimus, ut  
qui parca a-  
dulator, pro  
maliguo sit.  
Nous som-  
mes desia  
venus à tel  
poinçt de  
folie, que  
qui ne sçait  
flater que  
fort peu,  
est tenu  
pour mali-  
cieux.

Combis a-  
ou escrit de  
Panegires  
faux en h6-  
neur des  
Princes?

au deuant tous ensemble s'esioüir de leur rencontre,  
& leur porter des couronnes.

Ainsi c'est faire le Prince que ne vouloir flater.  
Mais quoy le Prince ? La necessité de ses affaires le  
iette souuent en telle extremité, qu'il flate parfois  
plus sordidement, qu'un homme de petite condition.

C'est faire le Philosophe, qu'abhorrer la Flaterie  
(qui est encore au delà du Prince) & bien qu'il ait un  
esprit transcendant duquel les Idees volent au des-  
sus du Ciel, & qu'il sache commander aux plus  
grands Monarques, voire mesme dire aux Alexan-  
dres tenant leur grandeur en mespris, de se mettre à  
l'escart & à l'ombre, pour luy laisser la lumiere & le  
Soleil entier.

Si est-ce que la necessité, qui foule aux pieds la  
Philosophie, & toute sagesse & prudence humaine,  
a reduit bien souuent les plus celebres, à flater des  
Tyrans, & ne possedans nuls biens, à souffrir neant-  
moins leur Tyrannie & la torture en leurs esprits:  
Platon en ayant autrefois esté conuaincu par Ze-  
non, & plusieurs autres grands Philosophes de son  
temps.

D'où j'ay prins occasion d'aduertir les Princes, &  
leur dire, qu'il est tres-necessaire de sçauoir les  
moyens, pour se garantir des Rets de ces Chasseurs,  
& boucher non seulement les oreilles pour euitier  
le chant, la voix, les sornettes & les Panegires des  
Adulateurs, mais encore pour donner quelque in-  
struction, & vne volonté ferme à tous Princes Roys  
& Monarques, de n'vser iamais d'Adulation à mau-

uaife fin, ny de l'approuuer en autruy: ains de chasser & bannir tout à fait les Adulateurs de la Cour, & de leurs Palais & maisons Royales.

Le Lyon qui a toujours la fiebure, recouure sa santé si on luy jette vn Singe animal flateur. Mais au cōtraire le Prince & son Estat recourent leur santé s'il iette le flateur & le bannit de la Cour.

On dit que le Lyon ayant la Fiebure recouure sa santé, si on luy jette & approche vn Singe animal flateur. Or le Comique appelle proprement les Adulateurs & Parasites, *Populares Simias*, lesquels à contre-poil du Lyon, qui guerit quand on luy jette vn Singe, estans jettez bannis & exilez de la Cour, le Prince qui est le Lyon, recouure aisément son embonpoint.

Car pendant que les Flateurs assiegent ou sont à l'entour du Prince, la Republique est malade (disoit vn Ancien) neantmoins elle guerit tout aussi tost qu'ils s'en esloignent.

Mais affin qu'on puisse mieux reconnoistre & l'Adulation & les Adulateurs (car les Anciens l'ont exprimée par diuers mots) il est remarquable que ce grand orateur Ciceron, le maistre des belles paroles, la definit ainsi: l'Adulation est vn défaut qui procede d'vne vaine louange, dictée en faueur de quelqu'vn, avec dessein de luy plaire.

2. Définitio  
de l'Adulation.

Cicer. au 2.  
des Tusculan.

*Adulatio est peccatum in sermone vana laudis alii tibi exhibita animo ac intentione placendi.*

Etrolamo  
Ruscelli Vè-  
niziano.

Les Italiens qui sont assortis d'vne langue la plus attrayante & flateuse, & de laquelle vn Italien n'a eu honte de dire, que comme pour le peché de la superbe, d'vne seule langue, que Dieu auoit simplement donnée au commencement du monde, il fit la diuision en vne infinité de lāgues: de mesme qu'on pouuoit esperer avec raison, que le monde entier venāt à la fin, reuiendra sous vne seule langue comme il estoit

estoit en son principe, qui sera celle que parle le chef de l'Eglise du Sauueur, le souuerain des ames qui doiuent aller voir ceste haute tour du ciel, pour parler toutes conformement, sans diuersité ny confusion, le mesme & seul l'agage des Anges. De maniere que ceste douce langue Italienne (adiouste-il) *e in corso di monarchia*, & court fortune d'estre la Royne de toutes. Il faut donc croire, puis qu'ils sont plus flateurs, & que leur langue s'y adonne le mieux, & y est si propre, qu'ils ont tres-bien definy la flaterie, qu'ad ils ont dit, que l'*Adulatione, e una finta imagine d'amicitia, una falsa demonstracione d'amore & riverenza, condisegno di propria utilita.*

Car la verité est, que les grands, en la cour & palais desquels l'Adulation a plus de vogue, abhorrent sur toutes choses, les parties principales de l'amitié, qui sont la liberté des admonitions & aduertissemens, & la licence & franchise des honnestes & vtilles corrections. Le Flateur ressemble vn eccho: Car bien qu'on die, que c'est vne pucelle pleine de honte, par ce qu'elle se tient perpetuellement en silence, & ne dit mot qu'estant interrogée: Si est-ce qu'elle confirme tousiours ce qu'on dit: N'estant possible de la faire parler autrement, que comme celuy qui l'interroge, voire elle ne reedit que la fin des periodes, ne ramenant iamais que la derniere syllabe. De mesme en est-il du Flateur, lequel le plus souuent affecte le silence deuant son Mœcenas, & ne parle que lors qu'il est interpellé par luy, ou à quelque bon rencontre: confirmant tousiours ce qu'il a dit, voire comme l'eccho, ne redisant que la lie des mots, laif-

B

fant le gros de l'affaire & le sens en arriere, & ne faisant seulement retentir que les dernieres paroles, pour donner plus de tesmoignage de son dernier adieu, & plus proche consentement.

C'est pourquoy l'Adulateur, qui est proprement l'eccho de celuy, qui porte la voix de sa flaterie iusqu'aux oreilles d'autruy : tasche à se porter si conformément, & se rendre si priué du Prince qu'il veut decevoir, que s'il a nulle bonne partie ou perfection en soy, il la luy quitte aduantageusement, prenât à prix fait de se rendre inferieur, à toutes les qualitez de l'ame & du corps de celuy, auquel il veut appliquer son Adulation. Et quand le Prince souffre quelque passion, le flateur en tesmoigne tousiours vne plus forte tendant à mesme fin : & fait semblant de ne recognoistre iamais chose ny pire ny meilleure, que celle qui procede de son Prince, & ce pour mieux paruenir à son point, & assortir ce que dit l'Italien, *Il dissegno di propria utilita.*

Ilz disent donc tres-vray, pour en auoir fait l'essay: que l'Adulation *e la piu corta, e forse sola via d'acquistar la gratia.* En telle sorte qu'il n'y a plaisir requis, ou qui se requiere, qui n'ait vne flaterie attachée au bout. Et aduient rarement, qu'on emporte les bien-faiçts de haute luitte, & sans quelque espece de soubzmission extraordinairement flateuse.

Après ces deffinitions, & autres que chacun se peut forger, selon l'Adulatiō qu'il souffre estant flaté par quelqu'un, ou qu'il veut exploicter luy mesme voulant flater autruy. Il est tres à propos de scauoir & entendre, qu'on vse communément de trois

mots differends pour exprimer l'Adulation, que nous auons tiré des Romains, qui sont, *l'Adulation*, *l'Assentation*, *les Blandices* : ayant reconu qu'il n'estoit possible (tant elle gist en multiplicité & variation) de la representer par vn seul.

L'Adulation tirée du mot *Adulari*, est vne vile soubzmission & caption ou surprise pour meriter faueur, à laquelle on tasche de paruenir, soit par actions ou paroles gracieuses, soit par indignes soubzmissions, tiré du Grec *ὑποτιμωδω* qui veut dire *Seruus*, par ce que l'Adulation est chose seruite illiberale & contraire à l'ingenuité & franchise.

L'Assentation tirée du verbe *Assentari*, est pleine d'embusches, & ne tasche qu'à se concilier acquiescer & gagner la bonne grace d'un Prince, ou de quelque autre grand: A quoy chacun vise pour son profit & interest particulier, en le loüant trop excessiuement, ou luy complaisant impudemment ou indignement en toutes choses. Car les Adulateurs ne croyent, qu'il y ait vn plus grand merite, que de rencontrer la bonne grace de leur Prince, par quelque voye & à quelque prix que ce soit.

Le Blandice tiré du mot *Blandiri*, appartient proprement à l'attouchement, & neantmoins abusiuement se refere aussi à tous les autres sens corporels: voire par fois en quelque façon à l'ame, laquelle se laisse reblandir, chatouïller & infecter par leur moyen, aussi bien que le corps.

Tellement qu'il faut croire, qu'un accort & délié Courtisan, qui se sçait aider de ces trois sortes de flatterie, & les mener & ramener comme bon luy sem-

B ij

*Vallatib. 5. cap. 10.*

*Senecius*

*Antiquitatum conuincialium lib.*

*2. cap. 4.*

*Adulation.*

*Adulari Assentari Blandiri.*

*Cicer in Lelio ne les met en ordre comme les autres.*

*Assentatiō.*

*Ut non credant maius esse meritum quam gratiam inuenisse rogantium.*

*Cassiod.*

*Blandice.*

ble, peut aisément selon les occurrences, rehausser & rabaisser le courage des Roys Princes & Monarques, & les pousser à telles actions qu'il veut.

3 Quel'Adulatio est vn lien qui serre & estreint par trop les Princes.

Surquoy le Philosophe desirant esueiller le Prince, luy souloit dire tres-à propos, *malum hominem blande loquentem, agnosce laqueum tuum esse*. Reconnois (ô Prince) que les paroles emmiellées du Courtisan, sont autant de cordes, avec lesquelles il lie tes affaires, & les bayes qu'il te donne par fois pour t'adoucir, sont autant de licols, avec lesquels il t'entraîne, & te mene à ta ruïne.

Les Adulateurs sont de vrais oiseaux de proye, lesquels volans par dessus des corps morts non enseuelis, leur jettent de la terre sur les yeux. Les corps morts sont ces Princes sommeillans & insensibles, & parauanture trop indulgés, auxquels ces Flateurs, (vrais oiseaux de proye) jettent imperceptiblement la poussiere aux yeux, en telle sorte qu'ils ne peuuent descouurer la verité & le iour.

Le Flateur est vn miroir qui est toujours au deuant des Princes.

Le Flateur est vn miroir qui se met tousiours au deuant des grands, dans lequel le Prince ne peut ietter ses yeux, qu'il n'y voye sa contenance contrefaite. Et n'a garde de souffrir (s'il le peut empescher) qu'on luy en presente pas vn qui soit veritable, car si par rencontre ou autrement, le Prince qui est adonné au vice, s'y pouuoit bien mirer : le Flateur qui est vn singe, ne manqueroit aussi tost de luy persuader, de faire comme le vray singe, qui rompt le-miroir dans lequel il a veu ses defformitez.

Il faiët côme ceste vieille Grecque nommée *Acco*, laquelle souloit parler dans vn miroir à son ima-

ge comme à sa compagne. Il trouue moyen d'abrutir le Prince iusqu'à ce point, qu'il le prend pour miroir, & parle à luy comme à son compagnon, & comme à son image & vray pourtraict.

Mais venons aux beaux noms titres & qualitez releuees, que les Adulateurs donnoient ordinairement aux Princes, & en considerons les effects. On appelloit la cruauté du Roy Assuerus, le iuste courroux du Roy. Et celle de Denys Tyrá de Siracuse & de Phalaris, iustice & haine des meschans. On appelloit faucelement certains Roys & Empereurs, peres de la patrie, les delices du monde, l'amour des peuples, serenissimes, tres-augustes, tres-clemés, qui n'estoient bien souuent ou n'auoient esté que tyrans, voleurs & la peste des Monarchies, Empires & Estats.

4 Combien on charge les Princes de beaux noms, titres & eloges d'honneur. Qu'on fait bñ marché de ces mots parlant aux Princes, pere de la Patrie, Auguste, serenissime, & autres semblables.

A quoy se raporte ce que dit Tacite, que l'Empereur Claudius, fut vn iour si fort loué par le Consul L. Vipsanius, disant qu'il deuoit estre appelé Pere du Senat, par ce que le nom de pere de la Patrie estoit deuenu trop commun, que l'Empereur Claudius luy mesme le fit taire honteusement, comme le flatant par trop. Ces beaux noms & faux eloges d'honneur, qu'on baille ainsi indignement aux grands, les font entrer en vaine gloire, en telle façon, que mesurant leur grandeur à vne fausse mesure, ils deuiennent de iour en iour plus vicieux & arrogans.

Tacite liu. 11. chap. 8. de ses Annales.

On appellera quelque petit Prince *Pishon formosus*, comme qui diroit *semper apud pueros formosus*: beau par excellence parmy les enfans, mais seulement esti-

mé tel parmy eux qui trouuent communément les singes plus beaux, que les plus beaux hommes, d'où vient qu'ils se ioüent si volontiers avec eux. Mots anciens qui s'accommodoient à ceux, lesquels estant peu veritablemēt loüez par les Courtisans Flateurs, leuoient arrogammēt la teste, comme Roys & Monarques pleins de perfection. Les singes sont de mesme, & ont cela de particulier, qu'ils prennent plaisir d'estre loüez & flatez: Tellement que les Naturalistes disent, qu'ils sentent les loüanges cōme les hommes, & prennent plaisir comme font les creatures raisonnables à se voir dans les miroirs, qui a fait dire à plusieurs, que les Adulateurs sont appellez les singes des Princes, & leur Adulation vray singe de l'amitié.

3 Que l'arrogance est le haut mal des Princes.

Cette arrogance qui se mesle par ce moyen parmy les grands, & s'influë dans leur ame par semblables Adulations, a esté appellée par les anciens mal sacré. C'est la maladie des grands, que les Poetes ont attribué à Hercules, d'où sont tirez ces mots, *Herculanus morbus*. C'est le haut mal qui ne va que trop souuent se saisir des plus releuez hommes de l'vniuers, qu'on tient estre incurable: non pas (comme dit Apulée) d'autant que c'est vn mal diuin, ains pour ce qu'il viole la partie diuine, c'est à dire la partie raisonnable de l'ame: & que les hommes les plus approchans de la diuinité, qui sont les plus doüez de raison & de pouuoir, en estant touchez, le sont si furieusement, qu'il n'y a moyen d'en guerir que par la seule mort. Vouls dire que l'arrogance ou vaine gloire, qu'ambitieulement le Prince contracte, par l'audition de

ces tirrés releuez, est vne tumeur incurable de l'ame, dont il ne guerit guere iamais que par la mort.

Mais Lucian au discours qu'il faiët avec Timon, raconte que certains flateurs, voulant gagner la bõne grace de ce Prince, à force de le flater & le loüer: ne manquerët de luy dire, qu'il estoit plus beau que Nereus, & quelque autre, qu'il estoit plus fort que Cecrops, plus rusé qu'Ulisses, plus riche que Cræsus, & autres semblables Adulations sordides, ausquelles recongnouissant de la fauceté, il leur respondit qu'ils ne valloient pas tous vn vieux denier. Il ne les punif- soit pas à l'esgal de ce que meritoit leur fauce & ef- frontée Adulation: il tournoit seulement l'excez de leurs loüanges en rabais.

*Lucianus  
Timone.*

Mais quel Prince ne sentiroit les douces attain- tes de la flaterie, quand il auroit autät de sagesse que l'ancien Socrates, si on luy venoit dire, qu'il sçait es- clarer & tõner cõme Iupiter, ainsi qu'õ faisoit acroi- re à Caligula? Et le voyant perdu d'amour, qu'il sçait aimer, vaincre & forcer les belles Dames cõme luy. Et lors qu'il prend vne lyre, qu'il sçait appaiser tout ainsi que Clinias, les passiõs de l'ame, & que sa main la touche plus doucemët qu'Apollon. Et s'il est noyé à force de boire, que c'est vne qualité diuine, & que Bacchus prend vn singulier plaisir, à luy voir la grã- de coupe des Dieux pleine de Nectar dans la main. S'il faiët gloire de ses richesses, espraintes de la sueur de son peuple on excusera ses voleries par les larre- cins de Mercure. Si les forces ne manquët à sa violã- ce & domination tyrannique, on luy donnera cõme à l'Empereur Cõmodus, la peau du lyon d'Hercules.

*Les fables  
des Poetes  
n'ont attri-  
bué aucune  
qualité aux  
Dieux,  
qu'ils ne  
l'ayent ap-  
pliquee aux  
hommes  
mortels.*

Louange  
excessiue.

Vn Flateur loüant excessiue-ment la valeur de son maistre, quoy qu'il le recognut peu excessif en generosité & courage, n'auoit pas honte de dire, qu'il seroit plus aisé de destourner le Soleil de sa carriere, que de le faire rebrousser de la sienne.

Par fois il se trouue quelque honneste homme prés des grands, qui leur fait cognoistre l'ineptie des louanges qu'on leur done.

Les loüanges que les Flateurs donnent si volontiers aux Princes, se trouuent le plus souuent si extraordinaires & si peu conuenables, que les habiles hommes qui sont prés d'eux les oyans, sont cōtraints bien souuent d'en monstrier & descouuir le deffaut.

A quoy on applique l'exemple des compaignons de Demosthene, ambassadeurs vers le Roy Philippus, lesquels disoient qu'il estoit beau, eloquent, & bon beueur: Demosthene se moquant d'eux, dit que c'estoient loüanges, qui conuenoient mieux à vne femme qu'à vn Orateur, & à vne esponge qu'à vn Roy.

Vn Prince estant assiegé de tous les allechemens qui font trespucher les plus asseurez, c'est vn miracle si continué en sa vertu.

O peruers & maling ce Courtisan, lequel s'accommodant aux volonte- & affecti- ons dereglees d'un Prince trop libertin, luy souloit dire, si tu es en cholere venge toy hardiment, si tu crains fuis viste- ment, si tu entres en soupçon croy legerement, si tu es attaqué de la concupiscence iouy delicieusement.

C'est vn mauvais coup de souuerain de se marier contre les loix.

Tu es Cæsar (dit Iulia à l'Empereur Caracalla) mot de pernicieuse Adulation, qui fut cause qu'il fit vn tres-mauuais coup de souuerain: car il l'espousa, bié qu'elle fut sa marastre. Surquoy il a esté tres-bien dit, que la Dame qui applaudit ainsi à son Prince

en

en choses vitieuses, n't luy porte vne vraye amitié. Seneca;

*Ista omnia non sinceram amicitiam, sed meretriciam significant* (disoit le Stoïque)

C'est vn mal-heur, au lieu d'exciter vn Prince à vertu, & le disposer au bien faire, on luy represente le pouuoir absolu, qui le met en commodité de se contenter de toutes choses, pour pernicieuses qu'elles soient.

Et c'est en ce haut relief de souueraineté, qu'on a remarqué ce défaut en la vie des grands, qu'en toutes sortes d'exercices soit de l'esprit soit du corps, ils n'ont aucune part aux essais de vertu, où il eschoit & prix d'honneur, & iuste & honorable contention de jalousie: ains tout le monde se tient pour vaincu, le tenant maître & absolu par tout, chacun aimant mieux celer ou affoiblir sa valeur, & trahir sa propre gloire, que de heurter ou esgratigner tant soit peu, celle de son souuerain.

Communément les Princes n'ont nulle partés es-fais d'honneur, & exercices de vertu.

Voire on est venu iusques là, que le Flateur n'osant pas seulement dire la verité, ny en rien deprimer & aneantir le labeur de son Prince pour chetif qu'il soit: ains taschant à releuer sa faincântise autant que faire se peut, s'efforce bien souuent, desguisant les affaires, à luy donner la mesme loüange, que se donnoit la fourmis, laquelle s'estant reposée tout vn iour sur les cornes d'vn bœuf, dit nous auons labouré tout le iour. Ou comme vn homme ignare, lequel pour s'estre trouué au discours d'vn sçauant homme, se vante & dit mal à propos, qu'il a discouru tout le iour. On fait croire aux Princes plus faineas, qu'ils ont sericusement employé la iournée en faiçts

Plaisante louage que se donnoit la fourmis.

C

heroïques, & qu'ils ont discouru prudemment, & avec grande suffisance : bien que parauanture ils ayent esté oisifs, & n'ayent dit de tout le iour, vn seul mot digne de consideration : ains qu'ils l'ayent entierement consommé, à entendre des Comediens sales & desbordez. Ils n'oublient pas le traict, duquel souloit vser Cassiodore escriuant à l'Empereur Theodoze, pour l'excuser quand il perdoit le temps en pareils exercices. *Ista voluptuosa querenda sunt, ut per ipsa seria compleantur.* O qu'ils feroient bien mieux de dire aux Princes en pareilles occasions, ce que saint Augustin estant aduertie que les Comediens deuoient représenter vne Naumachie sur le Theatre, dit à ses disciples, *Isti crastina die habent mare in theatro, & nos habeamus Christum in portu.*

Les Adul-  
tateurs sca-  
uent adou-  
cir les acci-  
dés qui sur-  
uiennent  
aux grands  
pour fa-  
cheux &  
rudes qu'ils  
soient, &  
leur faire  
passer pour  
commodi-  
tez dignes  
de louange  
& de reco-  
mandatiō.

Consola-  
tiō flateuse  
d'un Prince  
qui a perdu  
vn enfant.

O qu'ils sçauent bien destourner la plainte, des mauuais accidens qui suruiennent, & arriuent aux grands! Qu'ils sçauent bien plastrer & faire trouuer bons, les sinistres conseils qu'ils leur donnent : fefayans de les leur mettre en approbation par des traicts mal entendus & mal appliquez.

Lors que quelque Prince a perdu vn enfant, lequel il regrette si fort, qu'il en est au desespoir, les Flateurs n'oublient pas à luy représenter, que les enfans donnent tant de peine à leurs peres, que les plus sages ont creu, qu'il falloit mespriser le soing de faire ou auoir des enfans. Et alleguent aussi tost l'exemple de Stobœe, lequel dit qu'Aristippus, ne voulant auoier ny faire cas de son fils, sa femme s'en plaignant luy dit, Si est-il né de toy : A quoy il respon- dit crachant, Si est bien cet excrement qui m'est du tout inutile.

Quand le Prince est tombé en quelque inconstance, ils tachent par belles paroles à luy persuader, que tout est au fort & à la fortune, au vent & au rencontre: que nul ne peut estre dit parfaitement vertueux & constant, parce que nul ne peut iamais bié estre, ce qu'il n'est pas tousiours. Or s'il estoit perpetuellement constant & vertueux, il seroit tousiours & en toutes choses parfait: qui est chose impossible, & au dessus des facultez de l'homme.

*Paroles flatteuses qu'on donne à un Prince, pour excuser & plastrer son inconstance.*

Et quand il est tout à fait decheu de fortune, ils luy chantent aux oreilles pour trait de consolation, qu'il faut imiter le Roy Dionisius, ou le Philosophe Demetrius, lesquels (disent ils) quoy que ce fussent Roys & Princes, dont la fortune estoit déplorée & entierement abbatuë, viuoient non comme hommes necessiteux & mesprizez, ayans faute de toutes choses qu'ils souloient autrefois auoir en abondance, ains comme les ayans mises en depost, chez ceux qui en estoient les possesseurs, & qui les leur auoient rauies.

*Consolatiō à un Prince decheu de fortune.*

Plusieurs Princes sont nourris entre les flots & les vagues de la mer, où on n'oit rien plus doux que le vent, & les vanitez des Flatteurs: des louanges ou trop longues, ou du tout dessaisonnées. Et tout ainsi qu'une longue médifance, montre qu'il y a de la malice: de mesme vne louange trop longue & affectée, tesmoigne qu'il y a de l'Adulation.

On dit que Selim fils de ce grand Bajazeth, auoit accoustumé tous les iours, de prendre par la bouche, vne semence qui naist en Turquie, qui oste aux hommes la memoire des choses facheuses, & qui ne

*7 Semence qui oste aux hommes la memoire des choses facheuses.*

leur peuuent seruir à autre chose qu'à les ennuyer: & au contraire les rend libres deliberez & allegres, & dure pour quelques heures, si bien qu'ils prennent cette herbe pour ne s'apfondir en aucune mauuaise pensée.

O que bien-heureuse seroit la contrée, dans laquelle il naistroit quelque semence, qui nous ostast la memoire des choses flateuses, qui nous iettent en mille mauuaises pensées, & ne nous poussent qu'à de mauuais dessains: nous ostant la memoire des choses serieuses, pour la nous remplir d'inutiles.

Alexandri-  
fer.

Mais passons outre, & poussons nostre consideration vn peu plus auant. On ne se contentoit pas anciennement, de donner aux Princes des eloges & titres d'honneur & de grandeur: les Flateurs estimans les moindres, autant que les Alexandres qui portoient le nom de grand, comme fit Apollophanes, lequel pensant releuer Antigonus, & le flater & rehausser fort auantageusement, luy souloit dire deuant tout le monde, que sa fortune Alexandrisoit.

Jetter es  
chemins  
les robes  
& manteaux  
soubz les  
pieds des  
Princes, estoit vne  
espece d'adulation  
prati-  
quée par  
my les an-  
ciens.

Ains laissans par fois les paroles, ils jettoient leurs robes & manteaux soubz les pieds des Princes en signe de soubzmission, lors qu'ils faisoient leur entrée es villes de leur Empire: Honneur que les Flateurs arracherent premierement aux Dieux, pour le conferer & départir aux Princes.

Puis se trouuans par fois dans leurs cabinets, ornés de riches tapisseries & paremens, ils affectoient que les Princes leur crachassent plustost au visage, que voir souiller de beaux ornemens, receuans à faueur toutes les ordures qui venoient de leur part,

mendians leur faueur par ces faletez.

Comme on dit du Roy Dionisius, lequel auoit des Flateurs si sordides, que sachant son humeur capable d'Adulation, ils luy presentoient la face lors qu'il vouloit cracher, & alloient ainsi receuant ses immondicitez, fouillant la plus noble partie de leur corps, sans se souuenir de l'outrage qu'ils faisoient au Tout-puissant, & à son image & semblance.

Le Roy  
Dionisius  
pratiqueoit  
en sa cour  
de fort fa-  
les adula-  
tions.

Ce n'est pas tout : car ils lechoient les superfluitez de son corps, & après auoir rendu sa gorge, ils engorgeoient ses vomissemens, 'faisans semblant après les auoir aualez, qu'ils estoient plus doux que miel.

Et les miserables n'aduisoient pas, qu'ils s'en moquoient eux-mesmes, & en faisoient des risées. Telsmoin Agefilaus, lequel ayant receu plusieurs bien-faiçts des Thasiens, il fut resolu entre eux de l'honorer en leurs Temples comme Dieu, & luy fut enuoyé des Ambassadeurs pour cet effect. Mais Agefilaus se mocquant de leur inepte adulation, leur demâda, sçauoir mon si leur patrie auoit droit & pouuoir de faire ainsi des hômes Dieux : lesquels ayans respondu qu'ouy, Faiçtes vous donc plustost Dieux vous autres (adiousta-il) puis ie croiray que vous auez cette mesme puissance de me faire Dieu.

Ce qui se voit encore plus clairement en ce beau traitçt du Roy Amasis, lequel se voyant mesprisé par les vassaux d'Egypte, & par les Courtisans & domestiques, pour rentrer & se remettre en leur bõne grace, souloit conuier & festiner les plus grands, & faisant semblant de les honorer, leur faisoit lauer les

pieds & les mains dans vn grand vaze d'or, leur disant que s'ils auoient enuie de vomir, qu'ils deschargassent hardiment leur estomac, dans ce mesme vaze ou vaisseau. Et apres en auoir ainsi vsé quelque temps, il le fit fondre, & en fit vne tres-belle Idole, laquelle ayant mise dás vn temple, comme il vit que tout le monde l'alloit adorer, il leur dit pour se moquer d'eux: Ha pauures abusez! cet idole est composé de l'or de ce vaze, dans lequel vous souliez n'aguiere descharger toutes vos ordures & vomissements: & maintenant vous l'honorez, comme si c'estoit quelque chose sacrée, ou quelque diuinité. C'est dequoy Tertulien crie, reprochant à plusieurs Adulateurs mauuais Chrestiens, qu'ils adoroient plus volontiers leurs Empereurs que leurs Dieux; & les tenoient en plus de respect, iurát par tous les Dieux plustost que par le seul Cæsar. *Citius apud vos per omnes Deos quam per vnũ genium Cæsaris pejeratur.* (dit-il)

Tertul. in  
Apolog.

8 Que les  
Adulateurs  
croyans ne  
pouoir as-  
sez releuer  
les Princes  
par les cho-  
ses du mō-  
de, les esti-  
merent  
Dieux.

Puis l'adulation des peuples, par l'entremise de leurs Courtisans & fauoris, fut si dereglee, que la plus-part n'estans que des hommes miserables & mortels: pource qu'ils estoient neantmoins grands ou puissans Princes, ou bien ingenieux, permirent & furent bien aises que les Flateurs les appellassent Dieux, aucuns durant leur vie, d'autres apres leur mort, pour flater & rehausser leur posterité. C'est d'où vient l'idolatrie, laquelle au moins en plusieurs Prouinces, print sa source de ces impies, mais ineptes Adulations.

Les Roys  
des Assyriés  
Babyloniés

Ainsi en arriua-il de Bel premier Roy des Assyriens, auquel on erigea vn nôbre infiny de statuës,

lesquelles deuidrent par apres & furent tenuës pour Idoles, d'où sont sortis le nom de Bal, de Baalim & de Bel. De maniere qu'à suite de cela, ils furent adoréz par plusieurs Hebrieux, Babyloniés & Perfes, & tenus pour faux Dieux. Et quant à ce Bel, ces Prestres maudits, pour flater le Roy de Perse, & pour assouvir leur propre gourmandise, faisoient croire qu'il engorgeoit tous les iours vne merueilleuse quantité de viures: bien que ce fut eux mesmes & leurs femmes & enfans, qui en faisoient bonne chere, aux despans du Roy & du ieufne de l'idole. Et en aduint tout autant de quelques Princes d'Ægypte.

& Perfes,  
Bel Bal  
Baalim fu-  
rēt des pre-  
miers te-  
nus pour  
idoles.  
En Daniel  
14.

D'où sont venuës aussi diuerfes fausses deitez entre les Grecs & les Romains, & ces noms apostez de Saturne, de Iupiter, & autres hommes infinis, auxquels pour auoir esté ou grands Seigneurs, ou inuēteurs de quelque art ou mestier, vtile ou necessaire à la vie humaine, on donna la prerogatiue de Deité: soit par flaterie signalée, soit pour l'interest notable, ou commodité que chacun en tiroit en particulier, aprez qu'il auoit apprins leurs belles & ingenieuses inuentions.

Ou bien ils prindrent leur nom, des forces ou affections de l'ame, qui a fait dire à la Sybille, *sibi quisque profecto est Deus*. Et dans l'Æneide,

Au 8. de la  
Metamor.  
d'Ouide.

Virg. 8.  
Æneid.

*Nisus ait, Diue hunc ardorem mentibus addant*

*Euriale? an sua cuique Deus sit dira Cupido?*

Mais y a-il Philosophe Poëte ny Orateur, qui peut mieux flater & persuader la licence de tous vices, que par ce moyen? nous ayans forgé des Dieux addonnez à toute sorte de voluptez, pour mettre les

vices en credit, par des exemples si releuez, & oster & enleuer du monde, tout blasme & toute vergongne du peché.

*Senec. lib. de  
vita beata  
cap. 26.*

Le m'esmerueille (dit Seneque) comme le grand Iupiter; supporte les inepties des Poëtes, desquels l'un luy donne des ailles, l'autre luy impose des cornes, l'autre le forme & represente comme adultere & ribleur, en quoy ils n'ont voulu faire autre chose, qu'oster aux hommes la vergongne de pecher.

Et quand les Poetes par vne occulte mais pernicieuse flaterie, nourrissans l'erreur des mortels, leur ont descrit les embrassemens de Iupiter, & que pour auoir accointance avec Alcmena, il auoit triplé les nuitcs, & autres choses semblables qu'ils disent des Dieux. *Quid aliud est (dit-il) quam vitia nostra incendere, auctores illis inscribere Deos, & dare morbo exemplo diuinitatis excusatam licentiam?*

9 Pourquoi est-ce que les Adulateurs ont introduit la pluralité des Dieux?

C'est ainsi que les Flateurs ont pourueu, & peuplé le monde de faux Dieux, pour à quoy mieux paruenir, estans la plus part ou courtisans madrez, ou pauvres souffreteux, ou autre sorte de gens qui aspiroiet à quelque charge ou dignité, ou desirans de faire fortune auprès des Princes & Monarques: s'estans aperceus qu'on pourroit iustement estimer adulation, si on approprioit le nom venerable de Dieu à des hommes mortels, ils tascherent de persuader, & faire croire peu à peu la pluralité des Dieux, & l'introduire parmy les peuples, le diable les y aidant merueilleusement, & les y poussant cauteleusement.

Que les Sophistes, faux Phi-

Et si l'on trouuoit qu'ils n'eussent l'esprit assez bon, pour paruenir à ce point & à cette inepte persuasio,

ils

ils s'approchoient des Sophistes & Philosophes ambitieux, necessiteux, & neantmoins superbes, lesquels en ce temps là, se trouuoient à la suite de quelques Princes Roys ou Empereurs.

losophes  
ou deuius  
pour s'in-  
troduire es  
cours des  
Princes,  
ont fait des  
liures de  
cette plu-  
ralité des  
Dieux.

De maniere que les Sophistes, faux Philosophes & deuius en ont composé des liures, & se sont esfayez de prouuer cette pluralité par voye de science, bien que capricieuse, impie folle & ignorante. Ce qui ne procedoit, que de l'adulation qui s'establi-  
soit par ce moyen, & prenoit place honorable es  
cours des Roys & Empereurs, lesquels par succession  
de temps, les adulateurs maintindrent estre Dieux.  
Dieux que ces mesmes Philosophes mendians & a-  
postez, scauoient certainemēt n'auoir esté qu'hom-  
mes, voire la plus part insolens, & remplis de vices  
abominables.

C'est par le moyen de cette effrontée & impuden-  
te flaterie, qu'ils firent croire à Alexandre, à Augu-  
ste Cæsar, & à vne infinité d'autres, qu'ils estoient  
Dieux, quoy qu'impies & meschans: Frenesie qui se  
guinda si hault, que bien tost apres Caius Caligula,  
desirant voler au ciel plus que tout autre, se le per-  
suada de luy mesme, sans adulateur estrange: &  
mettant son statuë entre Castor & Pollux, il se fai-  
soit adorer comme Dieu, par tous ceux qui entroiēt  
dans ce temple.

Caius Cali-  
gula se per-  
suada luy-  
mesme,  
qu'il estoit  
Dieu sans  
qu'il eust  
besoin d'a-  
dulateur e-  
stranger.  
Suetone li.  
4. ch 22.

Et comme la flaterie alloit s'augmentant, de mes-  
me le mal & la superstition s'alloit tousiours rengre-  
geant. Car non seulement elle fit Dieux les hommes  
vicieux & imparfaicts, ains pour les flater d'auanta-  
ge, ils s'essayerent, de monstrer par raisons supersti-

10 Que nō  
seulement  
les Princes  
furent esti-  
mez Dieux,  
mais enco-  
re leur vi-

D

ce, & les in-  
strumens  
d'iceux.

tieuses, que non seulement leurs Princes estoient Dieux, mais bien toutes les choses qu'ils sçauoient leur estre agreables, deifians les hommes & leurs vices, voire les instrumens d'iceux. Dequoy les exemples sont si vulgaires, voire si sales, que ie ne les sçauois loger icy sans vergongne. Et ainsi en est-il de toutes autres choses, que les Empereurs & autres grands tenoient en delices: iusqu'à parer leurs Temples, des beaux visages & portraicts des plus celebres Courtisanes: comme tesmoigna Cecilius Metellus, qui fit mettre celuy de Flora au temple de Castor & Pollux, si bien que peu à peu on la tint pour Deesse.

Les Fla-  
teurs ont  
deifié & a-  
dore des  
herbes puâ  
tes pour  
celebrer le  
haut goust  
des Prin-  
ces.

Ce qui fut si complaisant aux peuples, qu'il y eut des Flateurs, lesquels trouuâs les Princes desgoustez des viandes exquisés, & les voyâs se ietter à des hauts gousts dépraués, & manger des herbes puâtes, n'eurent vergongne de les celebrer & faire tenir pour Dieux & Deesses: deifians vne infinité d'herbes de mauuaise haleine. En quoy les Egyptiens par dessus tous les autres, se monstrerent superstitieux, trouuâs plus facile de faire des Dieux que des hommes. Comme on dit d'Harpocrates, lequel ils firent & adorerent comme Dieu du silence, tournant son imperfection à gloire: car la nature l'ayât fait moins qu'homme, puis que luy ostant le benefice de la langue, elle l'auoit fait muet, neantmoins ils le firent Dieu.

La science  
de Diuina-  
tion & la  
superstitio  
se sont glif-  
fees par fla-  
terie es  
cours des  
Princes.

Leur flaterie s'estendit & passa encore plus outre: car forgeans certaine science de diuination, expliquans les paroles & iusques aux moindres gestes des grands, voire interpretans les songes & resueries des Princes, leur faisans considerer les victimes des sa-

crifices, les nombres des oiseaux, les entrailles des animaux, & leurs cris, leurs tonnerres, iusqu'au rencontre des fouris: pendant qu'ils amusoient les Princes par tels moyens illicites & pleins d'impieté, ils les eslançoient ou retiroient, de tout ce qui leur venoit en fantasie.

En fin plusieurs flâteurs, montant l'Adulation en son plus haut degré, se sont trouvez si passionnez, qu'ils ont mesme fait les Roys & les Empereurs plus grands que les Dieux. Et pour mieux y parvenir, ils ont persuadé aux Princes, pour esleuer leur grandeur, de mespriser & vilipender les Dieux.

Ils s'en prirent mesme à Iupiter, le plus grand & releué de tous: parce qu'on leur auoit donné entendre, qu'il estoit descendu du ciel en terre, pour auoir accointance avec leurs meres & leurs femmes, pour semer & engédrer des Roys & des Empereurs: luy donnant pour cet effect, ce grand nom de pere des Dieux & des hommes. Qui donna parauanture occasion à Caligula, de faire briser la teste, à vne infinité de statuës de Iupiter, & mettre la sienne en sa place, par le bon conseil de quelque excellent Adulateur.

Et afin que desormais cette esleuation du ciel n'y mit quelque differance: les Flateurs semerent le bruit, que les Dieux auoient rauy & tiré droit au ciel Romulus, premier Roy des Romains: & donnerent enuie aux mortels d'en tirer raison. Si bien que depuis les Romains debellans les peuples voisins, fils demeuroient victorieux, ils menoient leurs Dieux captifs: & estans prins dans les villes qu'ils tenoient

11 Que l'adulation montant en son plus haut degré a mis les Roys deuât les Dieux, & les leur a fait mespriser.

12 Que les Flateurs ont tiré en enuie le plus grand des Dieux Iupiter, leur faisans croire qu'il venoit en terre s'accointer des Roynes pour engendrer des Rois. Caligula fit plusieurs statuës de Iupiter, pour y placer & mettre des siennes.

Les Romains menoient par fois captifs les Dieux des nations estrangees qu'ils

avoient  
vaincu.

en protection, ils ne manquoient de les mener prisonniers dans Rome, pour honorer leur triomphe.

*Tertul. in  
Apolog.*

Mais il ne faut trouver étrange, qu'ils fussent ainsi offensés par des hommes mortels, puis que dit Tertulian: *Qui nihil sentiunt, tam impune læduntur, quam frustra coluntur.* Et les Poètes encore plus Flateurs, feignirent que certains Géans, entreprendrent d'escalader le raur & guerroyer le ciel, pour les dénicher de là.

Les Roys  
& les géans  
ont voulu  
dénicher  
les Dieux  
du ciel, qui  
est vne feinte  
& adulation  
des  
Poetes.

C'est le progrès des faintes des Adulateurs, voila leurs inuentions fabuleuses, qui ont chatoüillé si trompeusement les grâds, que jadis parmy plusieurs peuples, la fable est passée en creance formée, & la foiblesse des Princes, en puissance & effort, & en essais violans & tyranniques, accompagnez de tous les plaisirs & voluptez illicites, tirez de l'escole d'Epicure, tant s'en faut qu'ils eussent rien approchant de la diuinité.

Or c'est par cette voye principalement, que les Adulateurs donnent place à Satan, & l'introduisent és cœurs des Princes: Car il ne vise à autre chose, qu'à deifier les hommes mortels, & immortaliser & donner reputation à des statuës, ou à des hommes peruers & malicieux: voulant soubz ce pretexte, & ne trouuant vn meilleur moyen que celuy là, pour se faire adorer luy mesme.

Excellent  
enseignement  
d'Vlyse  
parlant à son  
fils Telemachus.

Tout à rebours de ce grand Vlyses, lequel parlant dans Homere, à son fils Thelemachus, luy souloit dire & chanter ce vers, qu'il faudroit mettre à l'entree des Palais & maisons Royales, & au frontispice de toutes les annales de ces Flateurs, qui veulent faire passer des hommes mortels pour Dieux.

*Nullum ego sum numen, quid me immortalibus aequas?*

Vers si excellent, que Plutarque admoneste les Princes, de l'auoir tousiours au deuant des yeux, & graué en l'entendement, comme vn emplastre & remede presant contre le venin de l'adulation, afin qu'ayans par iceluy cognoissance, qu'on les louë indignemét, cette fauce louiange, ne les precipite en vaine gloire.

Que les grands mesmes qui enuient ces faux titres se souuiennent, qu'Agrippa Roy de Iudee, fit vne fois des jeux celebres pour sa santé, le second iour desquels, il se presenta sur le theatre vestu d'vne robe richement estoffee & toute parfemee de pierrieres precieuses, laquelle estant frappée des rayons du Soleil, rendant vn grand esclat, donnoit quelque certaine veneration, qui apportoit de l'estonnemét aux regardans: ce que voyans les Adulateurs, ils se mirent tous à le saluer comme Dieu, le priant qu'il leur fut propice, laquelle Adulation il ne reietta ny chastia: mais vn peu apres iettant les yeux sur luy mesme, voyant sur sa teste vn gros crapaut pendu à vne ficelle, il recognut en peu d'heure, que c'estoit le nonce de sa misere. Car tout à vn instant il sentit de si violantes trenchées en son ventre, & si douloureuses, que se voyant pres de sa fin il ne se peut tenir de dire, ayât tourné les yeux vers ses amis, Helas (dit-il) moy qui estois par vous appellé Dieu, ie suis neantmoins trainé à la mort: surquoy tout le peuple se mit à prier Dieu pour sa santé. Et luy s'estant retiré en sa chambre, regardant tant de gés prosternez par terre, cōme s'ils l'eussent tenu pour Dieu, ne se peut abstenir de pleurer; & sa douleur ayât continué sans

relascher aucunement, l'espace de cinq iours, il se trouua si abbatu qu'il en mourut.

Donc si le Prince qui sera ainsi loüié indignement & mal à propos, ne rougit luy-mesme du menfonge : qu'à tout le moins il apprehende le malheur, & les rudes accidens qui ont accoustumé de suiure & accompagner ces faux vsurpateurs du nom de Dieu, & l'adulateur encore plus, suiuant l'aduis de Tertulien, qui dit : *Si non de mendacio erubescit adulator, hominem Deum appellans, timeat saltem de infausto.*

13 Pour-  
quoy les  
Princes cõ-  
munement  
prennent  
tãt de plai-  
sir à estre  
flatez.

Mais quel malheur est-ce que les Princes, (i'entés des Chrestiens, car des autres ce n'est pas grand merueille) prennent si grand plaisir à cette Adulation: que ne se souuiennent-ils que dans l'Apocalypse, les 24. Roys assis à l'entour du throsne de Dieu, le iugeans seul digne de couronne, les luy donnerent & cederent toutes entierement : maintenant vn seul voudroit, non seulement la couronne de tous les Roys, mais encore celle du Roy des Roys, sil luy estoit possible.

Souhais  
del'Empe-  
reur Maxi-  
milian.

Comme il se voit clairement par le discours de l'Empereur Maximilian, lequel tenant vn iour propos avec ses amis, & parlant des Empires Royaumes & Estats: faisant là dessus & sur le choix plusieurs beaux souhaits, dit franchement, que s'il estoit possible, qu'vn Empereur comme luy fut Roy du ciel, qu'ayant l'Empire & deux fils, il voudroit que l'aisné fut Dieu apres luy, & le puisné Roy de France. Il ne se contentoit pas estant le premier Empereur de l'Europe, s'il n'estoit le premier Roy de la Chrestienté: & apres cela il desiroit encore estre Roy & Dieu

du ciel, & en pouuoir laisser & transmettre la couronne à son fils. Cela surpassoit & alloit au delà toutes les mesures, & tous les vœux que faisoient anciennement les Empereurs & Roys Payens: lesquels se contentoient seulement d'enuier celle de leurs faux Dieux, qui n'estoient que fumées, ombres & figures simulées du grand Dieu Tout-puissant: & n'estoient rien au respect du souhait de Maximilian.

O que Cæsar se monstra ennemy, des flatteurs, lors qu'il recognut le besoing qu'il auoit d'estre pensé comme vn ours: duquel on dit que se trouuant la teste poissante & mal disposée, il a accoustumé de rechercher les ruches des mouches à miel, nō pas pour en gouster la douceur, mais afin qu'elles le piquent & luy tirent du sang: Car en cette façon, sa teste se descharge, & son mal l'abandonne. Il n'y a rien de plus souuerain à la teste d'un Prince, que les paroles des hommes sages & prudens, lesquels sont autant d'aiguillons pour l'exciter à la vertu, & le deterrer du vice. C'est ce qui leur descharge la teste, en donnant par leurs bons aduis, vne bonne & aisée conduite en leurs affaires.

*Pourquoy Cæsar disoit qu'il auoit besoin d'estre pensé comme vn ours.*

Il faut donc que les Princes bouchent les oreilles à ces voix dangereuses. Ce sont des instrumens dont l'harmonie est trompeuse, car elle ne s'escoule cōme les autres, ny ne s'estouffe aussi tost que le sō est finy: Si bien qu'il n'est pas aisé d'en secoüer, & supprimer la douceur quand on veut, ains elle nous suit par tout, se soustient, & par interualles reuiet en nostre souuenir.

*14 Il faut que les Princes bouchent les oreilles à toute sorte d'Adulation.*

Et ne faut pas s'endormir. Car deslors seulement

que cette harmonie a eu quelque entrée, & s'est fait & tracé quelque petit commencement, elle est beaucoup plus dangereuse: car elle fait comme vne playe & vlcere dans l'ame, qui s'augmente si fort, qu'on n'en guerit à peine iamais: nous affectant à des qualitez si mauuaises, qu'on ne reconnoist plus en nous que maladie vice & imperfection.

Les Flateurs sçauent tellement acoupler, & joindre à leurs discours emmiellez, la douceur des faulces loüanges, & des hauts titres qu'ils chantent ordinairement aux Princes: qu'il n'y a si bon esprit qu'ils ne troublent, ny bonnes mœurs qu'ils ne corrompent. Ils aiguissent leurs langues, iusqu'au fil le plus subtil de la persuasion, pour les endormir & amorcer: assaillans leurs cœurs tendrelets, de persuasions si fortes, que les plus sages prudens & aduisez seroient presque en peine de les euitter. Ce sont des basteleurs ou prestigiateurs, qui ne iouent, & ne se seruent que d'illusions, pour aueugler le monde.

Il déploré (dit le Stoïque) l'infortune des Princes, que l'adulation va ruinant. Car la liberté & la foy esteintes, & soubzmises à vne obeysance seruile, pendant que nul ne parle, ne suade ny ne dissuade selon son cœur, on peut dire qu'auprès d'eux ce n'est qu'un vray exercice de flaterie. C'est le seul office, auquel tous ceux qu'ils croyent estre leurs meilleurs amis s'employent. Leur douce contention est, qui les trôpera plus doucement & plus finement. Et le prouue par l'exemple de Xerxes, lequel voulant faire la guerre aux Grecs, assembla vne grosse armée, avec laquelle ses adulateurs luy presageoient vne victoire certaine

certaine & indubitable: sauf le seul Demaratus Lacedemonien, lequel luy disant la verité, luy presageoit toute ruine. Si bien que Xerxes chassant tous ces Adulateurs, luy rendit vne infinité de graces. Et en recompense luy permit de faire vne entrée Royale, dans la plus grande ville d'Asie nommée Sardes, monté sur vn char triomphant, avec vn diademe ou thiare sur la teste: honneur qu'on auoit accoustumé de reseruer seulement pour les Roys de Perse.

Il eut esté besoing que Crassus, eut eu quelque autre Demaratus près de luy, lors que Andromachus Carrenus son Adulateur & Parasite, & auquel il communiquoit tous ses secrets, luy rauissant la victoire, qu'il estoit presque sur le point d'obtenir contre ses ennemis, le trahit & le liura aux Parthes. Comme fit aussi Patroclides, Adulateur & Parasite de Philippus: lequel fut cause qu'il fut vaincu par les Romains. O combié est miserable cette nation, parmi laquelle il ne s'y trouue vn seul hōme qui die la verité à son Prince, sinon parauanture celuy, qui a accoustumé se la dire à soy-mesme.

Aristote meritoit vne pareille ou plus grande recompence que Demaratus. Car vn grand Adulateur Roy des Indes, ayant malicieusement nourry tout expres vne tres-belle fille, d'vn certain venin qu'on appelle Napel: venin si puissant & si dangereux, que cette fille estoit capable de son seul attouchement, soit par la contagion de sa sueur, soit par la puanteur de son haleine, de le faire mourir & le perdre tout à fait: en donna aduis à Alexandre, & l'aduertit de se garder curieusement, de l'adulation & des amorces

Volaterran  
lib. 28. Phi-  
losoph.

Polybe.

Merueilleuse adulation, avec laquelle Aristote donna aduis à Alexandre, qu'il le vouloit empoisonner.

E

flateuses de ce Roy perfide: qui s'estoit persuadé, que voyant cette fille d'une si parfaite beauté, à peine Alexandre se pourroit contenir de ses embrassemens impudiques, & que par ce moyen il le feroit mourir.

Ha Flateurs! Souris de cour, Rats Pallatins, ainsi nommez par l'Empereur Licinius, qui rongez les oreilles & les tables des Princes. Adulateurs, dôneurs de bons iours, & de mauuaises & fauces louïanges, semeurs de ioyeuses nouvelles, supprimans les veritables pour fonder vostre credit. Amis de fortune & de rencontre, amis de iournée, & souuent de momens.

Esprits louches, vous jettez voz yeux d'un costé, & portez la veüë d'un autre: vostre regard semble estre droict, mais vostre visée est oblique. Aueugles, que ne vous fourrez vous aussi tost dans la maison d'un berger, que d'un Roy?

Vazes trouëz des Danaïdes, percez par l'infidelité, pourquoy versez vous tant d'inconstances & d'infidelitez, pour affoiblir & eluder la generosité des grands?

Courtisans doubles & fardez, qui dressez des embusches au bon & doux naturel de ceux, qui vous esleuent en les trompant. Mignons qui faictes pencher les pensées des Princes, en telle part qu'il vous plaist, n'enuiez plus les places honorables de leurs bons & assurez seruiteurs, de leurs domestiques affidez & certains, qui n'ont que la generosité sur le front, & la fidelité dans l'ame.

Volages & legers, scauriez vous commettre vne

plus grâde lacheté, que vous desdire ainsi à tous momens de vostre science ? le Seigneur ou Mœcenas que vous seruez, ne vous faiët il pas desdire, quand il luy plaist, & tenir tout le contraire, de ce que vous sçauéz le plus certainemët ? Ne vous faiët il pas tomber les larmes des yeux, quand il veut ? & pourquoy ne sentez vous alors, que la vertu & la fidelité vous tombent du cueur. A mes effeminees, laches & degenerantes, on vous estime heureux, par ce que vos paroles emmiellées, sont receuës des Roys à pleines & fauorables oreilles : que vos discours leur descendër iufqu'au cœur, & si auant qu'il vous plaist.

Rats de maison ruineuse, qui ne manquez d'abandonner vos maistres, aussi tost que vous voyez leur fortune esbranlée, à la façon de Melampe : lequel estant malade dans vne chetifue maison, si caduque qu'elle s'en alloit par terre, cognut qu'il en faloit desloger, voyant vn monde de rats en sortir à foules : Vos affections deslogent aussi tost, que les ruines arriuent en la maison des Princes que vous seruez.

15 Les Adulateurs semblés les Rats qui sortent à foules des maisôs ruineuses.

Mouches qui suiuez le miel, & les douceurs de la bonne fortune des Princes. Formis qui vous nichez és grands monceaux de froment. On peut dire de vous, ce que disoit le Philosophe, *prædam sequitur ista turba, non hominem.*

Abeilles flateuses, desquelles Dieu mesme parlant par son Prophete Royal, a appris aux Roys & aux grâds de se plaindre, & d'en estre au guet, *Circumdederunt me sicut apes.* vous enuironnez les Princes, & leur estes ordinairement à l'entour comme mouches à miel, portant la fleur & le doux miel en la bouche,

Les flateurs enuironnēt les Princes & leur sont à l'entour,

comme  
mouches à  
miel.

mais par apres vous decochez le cauteleux aiguillon, & empoisonnez la piqueure d'un si puissant venin, qu'ils en ressentent toute leur vie le dommage.

Gratieux qui faictes les chiens couchans. Limaçons qui rampez tousiours le nez en terre, léchant & baliant avec la bouche & les yeux, toutes les ordures des chemins par où passent les grands: n'avez vous point de honte, de leur faire ainsi passer les vices, soubz le nom & le masque de vertus? pourquoy cachez vous leur temerité soubz le nom de constance, leur paresse soubz le nom de moderation, & leur temerité soubz le nom de seureté.

L'Adulation blandissante aplaudit à tout le monde (dictes vous) elle louë vn chacun, ouy mais c'est fausement: car elle appelle les prodigues liberaux, les auares espargnans & sages, les lascifs courtisans, les obstinez constans, & les parleurs affables.

Les louanges  
pour faul-  
ses qu'elles  
soient, sont  
des fleches  
qui frap-  
pent aussi  
tost le cœur  
des grâds.

*Hæc sagitta leuiter volat & cito infligitur*, dit vn ancien: c'est vn traiçt qui blesse bien tost le cœur des grands. Vous errez par deffain en ces titres d'honneur, & en toutes vos autres flateries, au grand detrimement de leurs subiects. Et ne deburiez ainsi couvrir & plastrer leurs vices & deffauts, pour les leur faire mesconnoistre.

16 La fortune en-  
uoye par  
fois de pe-  
tits acci-  
dens aux  
Princes,  
pour les  
tenir es-  
ueillez, cõ-  
tre les Fla-  
teurs.

Il ne faut donc s'endormir au chant de ces Sirenes si dangereuses. Que les Princes prennent garde que la fortune leur enuoye par fois, certains petits accidens comme auantcoureurs, pour les tenir esueillez: tenant les afflictions pour les plus hautes, & les plus seures echelles pour nous guinder vers le ciel. Et comme on dit, pour seconds sacremens ou renforts,

par le moyen desquels, Dieu faiçt icy bas l'essay de la valeur des hommes. Ce sont les meilleures leçons, qu'on pourroit enseigner aux grands. Mais tous les bons aduis de la fortune, ayant esté longuement mesprizez par les Princes, elle sennuye si fort, & par fois se despite de façon, qu'elle les gratte volontiers pour les endormir en son sein, croyant alors les surprendre mieux, & leur creuer le cœur plus aisément.

Si bien qu'il seroit tres-necessaire, de perdre tout à faiçt ces gens-là, sans laisser passer occasion quelconque de s'en defaire. Tenant pour certain, que les Poëtes n'ont feint sans cause, que les occasions estoient personnes fugitiues, & apres leur fuite & esloignement, si nonchalantes & tardiues à leur retour, que bien souuent elles trouuent les Princes au desespoir, pour ne s'en estre voulu seruir quand ils pouuoient: traictant tout de mesme toute autre sorte de gens, lesquels les ayans vne fois en main, les ont laissé eschapper, & se sont inutilement amusez à les attédre ou courir apres: d'où nous apprenons, que l'occasion est l'ame des actions importantes.

Qu'il ne faut perdre l'occasion de bannir les Adulateurs de la cour, quand on les trouue.

Il faut donc prendre l'occasion aux cheueux, & bannir de la Cour ces Adulateurs. Que les Princes se ressouuiennent, que toutes les Annales de France, sont chargées de ce traict d'heureuse memoire, que le Roy Philippe fils de Louys, & qui laissa vn autre Louys pour successeur, duquel est sorty ce grand S. Louys: fut appellé Philippe Dieu-donné, pour auoir seul parmy tous les Roys de France, chassé les Flateurs de son Royaume: comme les estimant la

Du Haillan au liu. 1. de l'Etat & Succes des affaires de France.

ruine & vraye peste des Princes. Apres laquelle actiō, & parauēture en consequēce d'icelle, il fut honoré de ces deux autres beaux nōs, de Conquerāt & d'Auguste. Il faut pour acquerir ce riche & excellēt nō de Dieu-dōné, que les Roys, Empereurs & Monarques de toute sorte d'Empires, chassent les adulateurs de leurs Royaumes & Estats; & donnent lieu & place honorable aux gens de bien, & bons Conseillers d'estat: lesquels ayēt la volonté & le courage, de leur dire hardiment la verité. Afin que fils les voyent par fois trop s'esleuer sur les fauces ailles de la grandeur, & soubz l'inconstante banniere d'vne fortune fauorable, ils puissent leur apprendre à se conseruer, & se tenir en quelque estat de vie bien reglée, & si agreable à Dieu, qu'elle puisse estre tirée en exemple de tout le mōde, & mesme de leurs subiects. A quoy sur toutes choses doiuent tendre les bons Roys & Monarques, & tous autres Princes vertueux & bien disciplinez, qui desirent faire vne belle fin, & sortir honorablement de cette vie mortelle.

De l'Amitié, & quelles marques doit auoir le  
vray & parfait Amy.

- 1 Que le Soleil est le vray symbole de l'Amitié.
- 2 Définition de l'Amitié.
- 3 L'Amy est le vray tesmoin du cœur.
- 4 Que quoy que le sage soit content de luy seul, il faut neantmoins qu'il ait un amy.
- 5 Qu'il y a plus de plaisir de se faire & choisir un amy, que de l'auoir desja tout fait & choisi.
- 6 Il ne faut que l'Amitié soit impie.
- 7 Il faut que les consolations qu'on veut donner à l'amy, & celles qu'on veut prendre pour soy-mesme soient chrestiennes.
- 8 Qu'il y a bien différence entre l'Amitié & l'Amour.
- 9 En quelle maniere il faut chercher le vray Amy, & en quelle part.
- 10 Les vrais Amis ont esté de tout tēps si rares, que les histoires és armées Grecques, ny guere ailleurs, n'en ont quasi point trouué d'exemple.
- 11 Que les exemples des Anciens tirez des liures des Pagens, sont deffectueux, parce qu'ils ne sont reglez. suivant les loix Chrestiennes.
- 12 S'il faut aymer son amy avec ses imperfections.
- 13 Les amis se doiēt iuger par la loy de Dieu, & non par certaines loix des hommes, qui les establiſsent par la communauté & société de toutes choses.
- 14 Que l'amitié coniugale est plus parfaicte que celle des Anciens, & encore plus celle qui est contractée par un mariage spirituel.
- 15 Defauts és amitez des anciens d'Orestes & Pilades & autres semblables.
- 16 Deux Amis en certaine sorte & en certains poincts, ne peuuent bonnement conuerser ensemble sans heurter les loix Chrestiennes.
- 17 L'amy qui souffriroit la communauté des femmes, n'aymeroit bien comme il faut son amy ny sa femme.
- 18 Que les vieux exemples des amis communs qui se trouuent dans les histoires, ne peuuent conuenir aux Roys Emperours & Monarques.
- 19 Qu'il faut de la moderation à un Roy pour faire grand un de ses subiects, pour ex-

- cessive amitié qu'il luy porte.*
- 20 *Qu'il ne faut pour tous re-  
straindre si fort les amitez  
des Princes, qu'ils ne puis-  
sent agrandir & releuer des  
hommes fort communs.*
- 21 *Sçavoir si ce dire d'Aristote  
est veritable, domini ad  
feruum non est amici-*

tia.

- 22 *Le lys est Hieroglyphe de  
l'amitié, & plusieurs belles  
choses sur le mort de Lysis.*
- 23 *Conuenances du Roy & son  
epouse.*
- 24 *Grains de Grenade & pour-  
quoy la nature a donné une  
couronne à ce seul fruit.*

## DISCOVRS II.

**I** Que le  
Soleil est  
le vray sym-  
bole de  
l'amitié.



Velques Philosophes anciens nous ont donné pour enseignement, que le Soleil estoit le vray symbole de l'amitié. Et Ciceron entre autres voulant monstrer dans son *Lœlius*, quelles commoditez apporte l'amitié parmy les mortels, a dit qu'il sembloit que ceux qui vouloient oster & defraciner l'amitié du monde, en voulussent tout à fait oster & arracher le Soleil: & non seulement ceux de ce temps là auoient accoustumé d'vser de cette forme de parler, ains plusieurs autres depuis. Ce qu'ayant esté monstré & suiuy de quelques gens doctes de ce siecle, ie me contenteray de dire, leur en laissant l'honneur & l'inuention.

Que comme le Soleil est vnique en son espee dans le monde, aussi l'amy doit estre vnique, l'vnion ne pouuant souffrir vn troisieme: ces mesmes anciens nous ayans appris, que l'homme ne peut auoir qu'un seul parfait amy, par ce que les vrais & parfaicts amis ne vont qu'au pair, & les familiers & autres amis communs en foule. Mais ie n'entends parler de

cette

cette amitié qui engendre vne charité surnaturelle, par ce que telle sorte d'amitié prouenant de Dieu, embrasse & faict bien à tout le mode. Comme aussi vne amitié naturelle peut estre entre plusieurs, mais vne exacte parfaite & constâte amitié, à peine peut elle souffrir vn troisieme, puis que mesme entre deux seuls, elle se rencontre si rarement.

C'estoit le conseil que souloit donner Senèque à son amy Lucille : Je te conseille (dit il) d'estre amy d'un seul, & ennemy de personne. Car faire estat d'auoir plusieurs amis, apporte quant & soy vne certaine importunité, laquelle semble diminuer aucunement l'amitié: par ce que considerant la liberté du cœur, c'est chose impossible qu'un seul, se conforme & se lie à l'humeur & condition de plusieurs: & encore moins que plusieurs, soient satisfaits de celle d'un seul. Ainsi l'amy peut diuiser ses moyens, mais il ne peut my-partir ny diuiser son cœur, il faut qu'il soit donné tout entier à vn seul.

L'exemple en est beau de Ciceron & de Saluste. Ciceron auoit tous les plus grands personnages & les plus puissans citoyens de Rome pour amis, & M. Antoine seul pour ennemy: Ciceron luy dit donc vn iour, que peux-tu faire Saluste, quel pouuoir as-tu de me nuire, puis que tu n'as dans toute la ville de Rome qu'un seul amy sans plus, qui est M. Antoine, & moy ie n'ay qu'un seul ennemy qui est luy-mesme. Saluste luy respondit, tu te vantes & glorifies par trop Ciceron, disant que ie n'ay qu'un seul amy qui est ton seul ennemy : Car j'espere avec la grace des Dieux, que ce seul ennemy que tu as, sera assez puis-

~~G~~ F

fant pour te perdre: & quoy qu'il soit mon feul amy, il le fera assez pour me conseruer. Ce qui aduint de la façon, car peu de iours apres, M. Antoine confirmant le dire de Saluste, luy rendit de si grands tesmoignages d'amitié, qu'il le priua de son ennemy, & fit mourir Ciceron, & esleua si haut la fortune de Saluste, qu'il le mit au dessus de tous ces ennemis.

Mais par ce qu'il se trouue tant de conuenances entre l'amitié & la flaterie, que bien souuent elles se présentent & concurrent ensemble, voire par fois par mesconte on prend l'vne pour l'autre, mesme que la flaterie qui est masquee, & ne se presente guiere qu'à couuert, se trouue si fauorablement receüe des grands, qu'elle est tousiours preferée à l'amitié.

Pour bien  
reconnoi-  
stre le vray  
amy, il faut  
reconnoi-  
re le fla-  
teur qui  
est le faux  
amy.

C'est pourquoy j'ay creu qu'il falloit premierement sçauoir qu'est-ce qu'Amitié, & les marques & enseignes que doit auoir le vray & parfaict amy, car apres il sera beaucoup plus aisé de le choisir discerner & cognoistre: reseruant de former le Flateur au disours suiuant, & donner bien entendre qu'est ce qu'adulation & flaterie.

2. Defini-  
tion de l'a-  
mitié.  
Platon in  
Lysi dit A-  
micitiā  
esse honestā  
perpetua vo-  
luntatis com-  
munionem.

Les vrais  
amis doi-  
uent estre

Platon au traicté de Lysis, definit l'amitié vne hō-  
neste communauté & cōuenance en vne perpetuelle  
volonté. Oū son commentateur Marsille Ficin nous  
apprend, que par ce mot honneste, toutes saletez  
entre amis & toutes choses mauuaises & illicites  
doiuent estre excluses: & par ce mot de communau-  
té, il marque qu'il faut qu'ils ayent principalement  
communauté de religion, la vraye & parfaicte ami-  
tié n'en pouuāt souffrir la diuersité. C'est pourquoy

il adiouste ces paroles, *huius amicitia finis est, ut è duobus animis, vnus voluntate fiat, ex vna voluntate vita vna, ac demum ex vna vita, numinis vnius eiusdemque fruitio.* Il faut auoir mesme Dieu, & mesme créace sur tout. *Nam qui ex vno pendens* (dit-il) *in vnum per vnum atque ad vnum reuertitur nituntur.* C'est parauéture ce que veut dire Ciceron parlant de l'amitié. *Magnum est habere eadem monumenta maiorum, & eisdem vii sacris.*

de mesme religion.

Cic. i. offic.

Aristote definit l'Amitié vne bien-veuillâce manifeste de paix, vn consentement vniuersel d'affections & de volonte. Et le Philosophe Secundus, vne egalité d'esprits : & le mesme Ciceron, vn consentement és choses diuines & humaines, avec bien-veillance & charité. Sainct Augustin, vne affectiõ qu'on porte à quelqu'vn, luy desirant choses bonnes & vtils, pour son profit particulier, avec vne pareille & reciproque volonté de sa part.

Autre définition de l'amitié.

Arist. lib. 8. Eth. Amicitia est benevolentia pacis non latens studiorum omnium voluntatumque consensus. Secundus Philosoph.

Equalitas animorum. Cic. in La-liorum diminuarum est humanarum cum benevolentia & charitate consensus.

L'amitié est vn traité & confœderatiõ de sage-  
se. Et ioincte avec la foy, ce sont deux choses tres-sainctes. Elle est & tient aux riches, lieu de grace & de bien-faict, aux pauures de moyens, aux bannis de patrie, aux foibles d'appuy, aux malades de medecine, & aux morts de vie. Son plus doux entretien est la sincerité des affections, l'egalité des volonte, les offices reciproques, & vne foy constante & inuiolable. Car la vraye amitié a accoustumé de naistre entre gens de bien, profiter & s'auâcer parmy les meilleurs, & se consumer & rendre parfaicte, parmy ceux qui sont encore estimez plus excellens, & plus vertueux.

S. Aug. epist. 45. Amicitia est voluntas erga aliquem, bonorum rerum, illius ipsius causa quem diligit, cum eius pari voluntate. Amicitia est fœdus quoddam sapientia. Cic. 1. de Finib.

Ce mot d'amitié est vne parole d'honneur, pour

*Amicitia & fides duo res sanctissimae. Cic. pro Roscio. Petr. Blesen. lib. de amic. Christ. Que ce mord' amicitie est vne parole d'honneur & de respect.*

laquelle l'amy a tant d'hardiesse pour l'amy. C'est vne parole de majesté & de respect, par ce qu'elle domine en quelque certaine façon, toutes les puissances superieures & inferieures. C'est vne parole de confort & consolation, par ce qu'elle adoucit tous ennuis, par vne occulte & puissante vertu. C'est vne parole riche, par ce qu'elle regarde tousiours par vn soing genereux, les thresors plus prisez en cette vie mortelle, qui sont la communauté ciuile, la patrie, la femme, les enfans, & sur tout le souuerain bien. Car cōmunément on iette son cœur sur ces choses, comme les plus precieuses qui soient parmy nous. Et comme entre les elemens le feu est le plus noble, aussi entre les affections l'amitié est la plus illustre, par ce que c'est la mesure, & celle qui tient l'empire sur toutes les autres, les moderant comme il luy plaist.

*Le vray amy est ennemy de Rhetorique.*

Le vray Amy ne se fert, & n'vse d'aucunes fleurs de Rhetorique, pour s'insinuer, & moins encore pour s'entretenir en la bonne grace de son amy. Il n'employe aucuns discours flateurs ny periphraSES, ne met en jeu nul auant-propos, ne consume & ne perd le temps pour gagner faueur, ou preparer la bien-veillance. L'amitié qui est entre les gens d'honneur, est bien autre chose que celle qui est entre des meschās, desquels l'amitié n'est qu'vn certain commerce, qui n'a autre consideration ny visée que de s'opposer à la vertu. Comme est le plus souuent l'amitié des ieunes gens, laquelle ne consiste pour la pluspart qu'à estre compagnons de crime ou peché, & associez à offencer Dieu.

*3 L'amy est*

L'amy est le vray tesmoin du cœur, celuy qui ou-

ure le liure le plus secret de nos pēsees, qui lit & choisit au dedans nostre vouloir & non vouloir, qui sent & recognoist les offices reciproques & seruices mutuels, & qui a le courage disposé à souffrir pour l'amy, trauaux, tortures, supplices, & la mort mesme, s'il est besoin. C'est pourquoy les Roys ne se dédaignēt d'appeller ceux qui les seruent bien & loyalement, leurs amis, supprimant celuy de seruiteurs: à l'exemple de ce grand Roy IESVS-CHRIST, lequel ne voulant donner ce nom à ses douze tres-humbles seruiteurs les Apostres, sçachant deslors qu'ils estoiet non pas simplement en volonté de souffrir, mais bien qu'ils souffriroient tout à fait cēt mille morts pour luy, leur dit ces belles paroles: *Iam non dicam vos seruos, sed amicos.*

le vray es-  
moia du  
cœur.

Il n'y a rien qui resioüyffe tant l'ame qu'une amitié fidelle. O le grand bien que c'est, quand l'amitié a si bien préparé le cœur de l'amy, que nos secrets pour importants qu'ils soient, y peuuent descendre pour y loger en toute seureté! Bon est l'amy duquel tu crains moins la conscience que la tienne, duquel la parole allege ton soin & tes maux, son aduis simple te sert de bon conseil, la ioye qu'il te donne dissipe tes ennuis, & le seul regard te porte mille contentemens.

Ainsi bien que le sage soit content de luy seul, si est ce qu'il faut qu'il ayt vn amy, quand ce ne seroit que pour exercer l'amitié, afin qu'une vertu si notable ne demeure inculte & en arriere.

Mais sur tout il faut euitter, qu'elle ne se contra-cte pour l'utilité ny pour aucun interest particulier,

4 Que quel  
que le sage  
soit contēt  
de luy seul,  
il faut neāt-  
moins qu'il  
ayt vn ami.  
L'amy ne  
doit ietter  
les yeux sur

l'utilité, &  
moins en-  
core sur la  
prosperité.

car elle ne dureroit non plus, que cette mesme utilité.

La solitude  
cherche les  
gens abba-  
eus, & les a-  
mis s'escar-  
tent volont-  
iers pour  
n'estre mis  
à l'espreu-  
ue.

Il ne faut aussi qu'elle vise ny iette les yeux sur la prospérité, laquelle ordinairement pendant qu'elle est, nous fournit & environne d'amis à troupees, l'aduersité rendant les amis rares, & par consequant plus parfaits. *Circa euersos ingēs solitudo est, & inde amici fugiunt vnde probantur.* D'où est venu la feinte des Poëtes, que les compagnons de Diomedes, furent par les Dieux transformez en Cygnes: qui ne veut dire autre chose, sinon que les compagnons, apres que le Roy Daunus qui l'auoit appellé à son secours l'eut tué, & fait ietter ses statues dans la mer, firent semblât de se plaindre de l'ingratitude de Daunus: Mais ils prindrent aussi tost des ailles pour l'abandonner plus vïstement & s'esloigner de luy. Par ce que des lors que la mort ou quelque aduersité attaque l'homme du monde le plus fortuné; elle donne des ailles à ses amis ou compagnons, tant elle les dispose à la fuite. L'affliction nous iette dans la solitude des amis, nos dangers les escartent: & volontiers les amis foibles fuient les lieux frequentez, se craignans d'estre mis à l'espreuue.

Il faut que  
le vray amy  
le soit par  
tout & en  
toutes oc-  
cassions.

Il faut qu'un amy soit amy par tout, & en toutes occasions pour perilleuses qu'elles soient. Car si tu y mets de la distinctiō, on te pourra dire iustement, *Ista quam tu describis negotiatio est, non amicitia.* C'est vn traicté ou commerce, & non vne amitié. Tellement que Themistocles, auoit raison de se plaindre des Atheniens, ausquels il souloit dire en temps d'orage, Vous recourez à moy, cōme à l'abry d'un arbre, & puis quād

le beau temps est venu, vous en arrachez chacun vne branche en passant & m'abandonnant.

Il faudroit tousiours cultiuer vne amitié pour la rendre parfaite, l'accompagner continuellement de bons offices, sans la laisser croupir ny vieillir. Car plusieurs vsent de leurs amis comme de leurs vestemens, desquels ils ont vn soing merueilleux pendât qu'ils sont neufs, que l'vsage ne leur a fait perdre le poil, ny le temps le lustre: mais deslors qu'ils commencent à vieillir, ils les reiettent & mesprisent comme estoffes effacées, & habits qu'o ne porte plus. De mesme plusieurs reiettent leurs amis anciés, lors que la vieillesse leur a changé le poil, & les tiennent cōme gens effacéz, & comme amis surannez faitts à l'antique.

Plusieurs vsent de leurs amis comme de leurs vestemens, ils les reiettent dès qu'ils commencent à vieillir.

Comme aussi Aristote nous enseigne, que les amis qui se tiennent & habitent ainsi loing à loing de ceux avec lesquels ils font professiō d'amitié, ne sont gueres amis: non pas que la distance des lieux oste tout à fait l'amitié, mais elle interrompt & empesche les bons offices, lesquels distraicts comme nourrissons de l'amitié, elle s'esuanouyt, ou pour le moins a-elle accoustumé de s'affoiblir grandement.

L'esloignement & l'absence dénouët merueilleusement l'amitié.

Nous dirons donc, que le premier contentement qu'on doit tirer de l'amitié, c'est à se faire ou choisir vn amy, suiuant l'aduis du Philosophe Arctalus, lequel souloit dire qu'il y auoit beaucoup plus de plaisir de s'en faire vn, que d'en auoir vn tout fait: parce que par fois il se trouue pris à la haste & par hazard: tout ainsi qu'un peintre a plus de plaisir, pendant qu'il a le pinceau à la main, & qu'il traueille à faire

Il y a plus de plaisir de se faire & choisir vn amy, que de l'auoir tout fait & choisy.

Sen. ep. 6.  
Incumbens  
est amicorum

*facere quam habere quomodo artificii iucundius est pingere quam pin-*  
 son tableau, que de l'auoir acheué & accompli tout a fait. C'est à quoy se rapporte ce dire commun, *Nunquam manum de tabula.*

Estant certain, que celuy qui a desia osté la main de dessus vn ouurage le tenant comme parfait, ne reçoit pas vn pareil contentement, que celuy qui a encôre les yeux & la main dessus. Et tout ainsi comme on dit que l'adolescence est plus forte & plus fructueuse, que l'enfance, mais l'enfance est plus douce & plus complaisante. De mesme la naissance d'vn pourtraiçt, comme celle d'vn enfant, nous porte des contentemens de plus longue durée que la perfection, qui ne nous laisse rien plus à esperer. Et comme l'amour ioüyssant, s'estouffe en ses plaisirs, de mesme le tableau parfait, finit les contentemens de l'ouurier, & par la perfection termine & assouit tous ses desirs. En fin les tableaux sont comme les fleurs, qui plaisent beaucoup plus quand elles sont nouvelles: le croissant en est plus agreable, que la perfection absoluë, parce qu'elle vise vers le declin.

*Delibere toutes choses avec ton amy, mais delibere de luy premierement.*

Delibere donc de toutes choses avec ton amy, mais delibere de luy premierement: car apres l'amitié contractée, il le faut croire absoluëment, mais deuant l'establir, il faut conferer avec luy, le sonder & l'espreuuer amiablement. Il te le faut choisir tout autre que n'est le hautbois, qui sonne par la lague d'autruy, car les bons amis doiuent auoir mesme langue & mesme cœur.

*Il ne faut que l'amitié soit impie.*

Sur tout il ne faut que l'amy ny l'amitié soient impies, ny que les effects que tu pretens d'en tirer, heurtét la vertu & les bonnes mœurs, côme fit celle de

de Laodamie, laquelle plaignit si fort son amy Protefilaus, qu'elle aimoit desesperémēt, qu'ayant receu la nouvelle qu'Aiax l'auoit tué, affublée de duciel, esblouie de pleurs, & transportée de rage, elle requit les Dieux, qu'elle peut voir en quelque façon l'ame de son amy trespassé: Ce qu'elle obtint, mais le loyer que ces iniustes & faux Dieux en tirerent, fut si rude: qu'elle rendit l'ame entre les bras de cette ombre, qui luy donna la mort, pendant qu'elle cherchoit la vie de son amant.

Encore moins faut il imiter celle de ces deux amis, Asuith & Asmond, lesquels ayans contracté alliance & amitié ensemble, & promis & iuré qu'ils ne s'abandonneroient iamais l'un l'autre, ne vifs ne morts, Asuith estant decédé le premier, Asmond se confina au sepulchre du deffunct, où estant il ne cessa d'estre tourmenté du maling esprit, qui se saisit du corps d'Asuith, & luy mangea l'oreille; de sorte qu'Asmond fut contraint de couper la teste au deffunct, & crier à l'aide si haut, qu'il fut ouy du Roy de Dannemarc qui passoit par là, auquel il raconta sa triste fortune, & comme il auoit esté contrainct, pour se deliurer du tourment de ce mauuais esprit, qui vouloit broüiller les bons offices de ces deux bons amis, de couper la teste à son amy, afin que le mauuais demon n'y entrat plus.

*Exemple  
d'Asuith &  
d'Asmond.  
Saxo Gram-  
maticus, &  
Loyer des  
Spectres.*

O bien-heureux l'esprit ou l'ame de celuy, qui est regie par ce seul amour qui regit le ciel! On ne doit estimer vraye amitié celle qui se maintient au preiudice de la vertu. Ainsi l'amy doit vsfer de memes termes dont vsloit Seneque escriuāt à son amy.

*Boetius de  
consolat. lib.  
2. Metra. 9.*

G

Tu dois croire, Lucille, qu'il n'y a homme en tout l'Empire Romain que j'ayme plus que toy, mais nostre amitié n'est pas si estroite, que pour l'amour de toy j'osasse rien faire qui ne fut honneste: parce que si l'amitié que ie te porte, t'a fait maistre de maliberté, la raison me concede aussi que ma vertu demeure libre & en franchise.

*Nisi speciem  
pra te viri  
boni feras.  
Cicer. lib. 1.  
offic. nam si  
omnia faciē-  
da sunt qua  
amici velint  
non amicitia  
sed coniura-  
tiones putā-  
de sunt.  
Il ne se faut  
ieter és  
mains de  
Sata ny en  
desespoir  
pour son a-  
my.*

Et quant on ne se voudroit mesme escarter des loix du monde, celuy qui cherche vn parfait amy, doit prendre garde à s'entretenir avec luy de bons & sages propos: ce qui est malaisé, si l'vn ou l'autre ne sont gens de bien. Car s'il faut faire tout ce que les amis veulent, s'il faut garder toutes les mauuaises conuentions qu'ils ont fait ensemble, *non amicitia, sed coniurationes putanda sunt*, disoit le grand Orateur Romain.

Il faut mourir pour son amy, pourueu que ce soit honnorablement & iustement. Mais il ne se faut ieter par desespoir és mains de Satan, cōme fit Laodamie, ny se ioüier à le combattre pour garder le sepulchre de son amy, comme fit Asmond, ny mourir ignominieusement és mains de la iustice, l'innocent pour le coupable, comme Damon & Pythias, ny se tuer de sa propre main, ou emprunter celle d'autrui, pour le seul regret de l'amy decedé, comme ont fait plusieurs.

*Volumnius  
pria M. An-  
toine de le  
faire mourir  
près du  
corps de  
Lucillus son  
amy.*

Marc Antoine ayant fait mourir Lucullus, parce qu'il auoit soustenu le party de Brutus & Cassius, Volumnius qui estoit son amy intime, le pleurant incessamment, estant mené deuant Marc Antoine, le pria instamment qu'il commadast à quelqu'vn, de

le mener promptemēt près du corps de Lucullus, afin qu'estant là le faisant mourir il peut aller voir son amy en l'autre monde : n'estant raisonnable de suruiure apres celuy, auquel il auoit donné ce mauuais conseil, de se ietter en ce party qui luy auoit esté si defaistré. Il faut mourir avec honneur, par la main de son ennemy, si l'occasion s'y addonne: mais non iamais emprunter vne main estrangere, qui n'a nulle volonté de rechercher nostre mort, & moins encore tremper la main, que la nature nous a donnée pour deffence, dans nostre propre sang, pour quelque occasion que ce soit.

Je ne veux non plus, que les amis tombent en cette frenaisie, soubz couleur ou pretexte de secours, de se creuer les yeux: comme firent ces deux Scythes, Dandamus & Amifoca: le premier desquels, croyant tirer son amy & compagnon hors de captiuité, se creua les yeux, & les donna pour la rançon de son amy. Ce que voyant Amifoca, ne pouuant souffrir que son amy eut perdu les yeux pour l'amour de luy, se les creua aussi tost, ne voulant auoir des yeux, pour voir la misere que son amy auoit encouruë, pour le tirer de prison. Il y auoit trop d'excez. La rançon est trop chere, qui se paye par vne piece de nostre corps, & encores la plus noble, sans laquelle la vie de l'homme ne peut auoir de conduite.

Je sçay bien que l'amitié a vne certaine cōfiance, de pouoir souffrir toute sorte d'incōmoditez: de beler toutes choses, pour horribles & espouuantes qu'elles soient. Que si ie ne sçay quel destin, que quelques anciens Philosophes inconsiderez fai-

Dandamus  
& Amifoca  
furent si  
amis qu'ils  
se creuerēt  
les yeux  
l'un pour  
l'amour de  
l'autre.

gnoient faussement, se pouvoit vaincre par l'amitié: & que deux amis bien vnis le peussent forcer & violanter, ie serois d'aduis qu'ils combatissent hardiment. Mais c'est chose impossible, outre que cela n'est pas.

Ains on pourroit beaucoup mieux croire & soutenir, que ces amitez que les amis veulent porter & estendre ainsi au delà de cette vie mortelle, sont du tout hors le naturel & commun des hommes, les affaires desquels, ne peuuent franchir ny outrepasser les barrières de la mort. Si bien que ie trouue ces conventions chatoüilleuses, qui se font entre amis, de reuenir de l'autre monde. Comme le Cardinal Baro-  
 nius raconte de Marsile Ficin, lequel reuint apres sa mort pour donner aduis à Michel Mercier son intime amy, de l'immortalité des ames, suiuant la convention qu'ils auoient faicte entre eux pendât leur vie, que le premier mort, en rapporeroit certaines nouvelles au suruiuant. De maniere que le soit estât  
 tōbé sur Marsile Ficin, il se mit en deuoir de cōfirmer son traicté de l'immortalité de l'ame, par son retour, & par les nouvelles qu'il en porta de l'autre monde.

Il ne faut point flater, extenuer, ny amoindrir les accidens funestes de l'amy, lors qu'il sera affligé. Ce n'est pas tousiours contre la raison & la prudence qu'il se plaint. Il ne faut parlât à l'amy, & le voulant consoler, faire son affliction petite. Et vaut mieux d'abbord s'attrister avec luy, que l'amadoüer; comme firent les amis de Iob, desquels il est dit au chapitre second de son histoire, qu'ils pleurerent crians & le regretans grandement: & déchirans leurs veste-

*Baronius  
 Annal. 4.  
 to. 5. anno  
 412. suiuit  
 vne belle  
 & docte  
 Epistre de  
 Marsile Fi-  
 cin, de ani-  
 mi Dei  
 immortali-  
 tate, qui se  
 trouue par  
 my les œu-  
 res de mi-  
 chel Mer-  
 cier.*

*Inclamatis  
 plorauerunt  
 scissisque vi-*

mens, ietterét en haut vers le ciel de la poussiere sur  
 • la teste, & demeurèrent pres de luy assis en terre l'es-  
 pace de sept iours, & personne ne luy disoit mot, le  
 voyant en si grande angoisse. Donc que tout le iour  
 se passe en pleurs à l'accoustumé. Qu'on iette hardi-  
 ment & verse sur luy vn deluge de larmes. Que cha-  
 cun de ceux qui le regrettent, ne donne autre borne  
 à son dueil que son infinité. que la tristesse voulant  
 prendre cōgé & se retirer, s'exerce mesme avec quel-  
 que petite espee d'impatience, si cela profite quel-  
 que chose.

*sibus sparsi-  
 rans super  
 caput suum  
 puluerem in  
 celum, &  
 sederunt cum  
 eo septē die-  
 bus in terra,  
 & nemo lo-  
 quebatur ei  
 verbum, vi-  
 debant enim  
 dolorem esse  
 vehementem.*

Mais si par plaintes & regrets les choses ne se  
 • peuuent reuoker : si ce que Dieu a ordonné & de-  
 creté, ne se change par nulle sorte de misere, ains si la  
 Mort retient pour iamais, ce qu'elle a vne fois arra-  
 ché & rauy : que la douleur qui est perie pour le de-  
 funct, perisse pour le viuant qui reste, sans s'amuser  
 contre l'ordre de nature, à faire le Suisse & garder le  
 tombeau de celuy, qui n'y est qu'en poussiere ou en  
 pourriture. C'est chose plus propre à vn Barbare  
 qu'à vn Chrestien. Cette pensée qui faict qu'on luy  
 rēd ce dernier debuoir avec extrauagance, anime &  
 échauffe plus les ignorans & impies, que les suffisans  
 & les vrais Amis.

Vn homme de bien est de grande consideration  
 enuers les Dieux (disoit le Stoïque) c'est pourquoy  
 l'Amy doibt porter patiemment tous les accidans qui  
 pourroient arriuer à son Amy, sans recourir à au-  
 • cune sorte d'impieté. Car il doibt sçauoir que cet in-  
 conuenient, & la mort mesme, luy sont aduenus par  
 la volonté ou permission de Dieu. La douleur est pe-

*7 Il faut  
 que les Cō-  
 solations  
 qu'on veut  
 donner à  
 l'Amy, &  
 celles qu'o  
 doit pren-  
 dre pour  
 soy mesme,  
 soient chre-  
 stiennes.*

G iij

tite & legere, puis qu'elle est commune, si l'opinion ne l'aggrave & ne luy donne nul accroissement. Le meilleur est à l'Amy viuant, de mener son mal & ses regrets à leur fin le plustost qu'il peut. Il faut quitter & secoïer viftement le souuenir d'vn vieux & funeste accident. Il est mal faict de se plaindre de ce qui est aduenu à quelqu'vn, puis qu'il doit aduenir à tous, *Quos amissimus sequimur*. C'est vne consolation, nous suiurons ceux que nous auons perdus, *Interuallis distinguimur, exitu equamur*. Tu trouueras mieux & plustost ton Amy en mourant, qu'en viuant & gardant son sepulchre: tu penses l'obliger gardant son cercueil, *Nulli minus gratus est dolor tuus, quam ei cui prestari videtur*. C'est vne grâde vanité de vouloir paroistre bon Amy apres la mort, & tremper seul en la douleur, sans que t'õn Amy mort en ait cognoissance plaisir ny aduantage: Plusieurs voulans estendre leurs Amitiez au delà de la mort, les manient avec tant de confusion, qu'à peine les conduisent-ils en iuste balance iusqu'à leur decez.

On iette  
maintenât  
son Amitié,  
non sur des  
hommes,  
pour en  
former de  
vrais Amis,  
ains sur des  
choses de  
ueant.

La vanité des choses terriennes, porte l'Amitié & l'affection de la plus-part des hommes, à des choses de neât, & les rend indignes du tout de ce beau nom d'Amy, & de la perfection d'vne vraye Amitié. Le mode est pour le iourd'huy plein de fausses Amitiez, & de faux & simulez Amis. Car au lieu que les hommes & les femmes ont accoustumé de s'entr'aimer, la terre est pleine maintenant de gens qui ayment les voluptez les voyages les richesses & vne infinité d'autres choses de neât. Ce qu'vn Philosophe a tres-bien exprimé disant, que leur principal soing & af-

Max. Tyr.

faire estoit, de mesler & confondre toutes choses, & les porter haut & bas, ne capter autres richesses, que celles qu'on ne peut acquerir qu'avec grandes difficultez & traueux, descouvrir les choses les plus cachees, suiure les metaux plus esloignez, rechercher les raretez, desenseuelir les thresors, remplir les bources & munir les coffres. *Quorum omnium causa referenda est in amicitiam minime creditam, in amorem habendi infinitum, in metum inopiae, in cōsuetudines prauas, in appetitum voluptatis: à quibus verus amor depulsus obortus demersusq;, vix vestigia quadā incerta atque exilia seruat.*

De maniere que Silla surnomé l'Heureux, semble auoir eu raison parmy ses plus grandes prosperitez, d'en conter particulièrement deux: l'vne qu'il n'auoit pas destruit la ville d'Athenes, l'autre qu'il auoit eu bonne amitié & nullemét flateuse avec Metellus.

Les deux grandes prosperitez de Silla.

Heureux qui peut auoir vn bon amy & bien senté: mais le bon amy ne s'entend pas pour le suporter contre les hommes, & contre les Dieux. Car si ton amy veut que tu portes faux tesmoignage pour luy, il faut que tu faces comme fit Pericles, & que tu luy diés, que tu es son amy iusques à l'autel. Il ne faut porter ton amitié si auant que Dieu en soit offensé: pensant secourir & assister vn amy commun, tu offencerois le grand amy general, ton meilleur & plus particulier amy, le plus precieux, le plus reserué, le plus seur & le plus priuilegé qui soit point, qui ne veut entrer en comparaisón ny en société, avec nul autre qui se puisse trouuer.

Comment ce doit entendre 'ce mot de bñ amy & iusques où le bon amy se doit estendre.

Au surplus, ce n'est pas tout d'auoir vn amy fidele. Car il faut avec sa fidelité, qu'il soit suffisant & capa-

L'amy ne doit pas seulement

estre officieux, ains suffisant & capable de nous priver & tirer de danger.

ble de te tirer de tous boubriers, ou par effort, si faire se peut, ou pour le moins par consolation fondée sur l'honneur & sur la vertu. Surquoy la maxime des Anciens est tres-bonne, qui nous ont aprins, que si l'amy est plus sçauât, il luy faut obeïr & prendre loy de luy. S'il l'est également, il faut encore estre de son aduis. Et s'il l'est moins, il le faut persuader luy mesme, & le mener doucement & avec moderation au nostre.

Voila pour l'amy, & pour les qualitez qu'il doit auoir, qui nous donnera quelque entrée & quelque peu de lumiere, pour le sçauoir discerner du faux amy & du Flateur: remettant d'en dire en autre lieu, & mettre au long les differences qu'il y a entre eux.

Il faut distinguer l'amitié de l'amour.

Quant à l'amitié que deux hommes pourroient contracter ensemble, la moins flateuse semble estre la meilleure, & s'approcher le plus de la perfection: la plus amourachée & la plus passionnée, n'est pas celle que ie prise le plus: Car l'amour deregulé & la passion, la rendent trauersiere, & luy contribuent ou conferent certains defauts, qui la desuoient du sentier de la perfection. Et quiconque ne sçait distinguer l'amitié de l'amour intéperé, ne cognoist l'eau pure, tirée d'une viue source d'une claire fontaine, d'avec celle, laquelle ayant longuement souffert le feu, sort à force, & s'il faut ainsi dire, se vomit par le canal estroit d'un alâbic: cet amour sent à l'eschauffé, & ne sort qu'à larmes, qui tesmoignent qu'elle n'est en ioye avec l'amy, & qu'elle pleure en fin à grosses gouttes, pour l'ardeur qu'elle sent, & la violéce qu'elle souffre: au lieu que l'amitié est tousiours riante, ioyeuse,

ioyeuse consolée & pleine de contentemens. Tellement qu'en vne parfaicte amitié, l'ame se trouue illuminée & raffinée: au lieu qu'en l'amour, elle est & se trouue perpetuellement ondoyante & enyurée.

Il faut bien amadoüer l'amy, lequel est sur le point d'eschapper, & se ietter en quelque precipice, pour le ramener par iuste & hõnorable persuasiõ, au chemin de la vertu duquel il est desia presque sorty. mais il ne le faut caresser ny adoucir comme vn enfant, qu'on peut rapaiser avec des noix ou choses semblables: Il le faut ramener avec des paroles fortes vigouereuses & bien seantes, & par fois si besoing est avec des rudes & menaçantes. Et en cette espeece, ce n'est pas propremēt vne adulatiõ, puis qu'elle tēd au bien & à la vertu. De maniere qu'elle ne se peut prendre en mauuaise part, ains ces mesmes aigreurs doiuent plustost passer pour adoucissements, que pour rudesses: qui a fait dire à plusieurs, que meilleures sont les aigreurs, voire les iniures des amis, que les baisers & autres douceurs des flatteurs, qui sont couuertis ennemis.

Où faut il donc chercher vn franc amy? *quare inter liberales artes, inter honesta & recta officia, quare in laboribus: ad mensam ista res non queritur* (nous apprend le sage Stoicien) il ne se trouue pas à la table. Les bõs amis sont si clair semez, qu'à peine s'en trouue il en toute l'histoire de l'vniuers, cinq ou six exemples de vrais & parfaicts, & qui ayent esté iugez tels par approbation generale & commune.

Car on a obserué, que quoy que l'armée des Grecs fut composéé de mille grands vaisseaux de guerre,

H

Quant est-ce qu'il est loisible de flater l'amy.

En quelle maniere il faut chercher le vray amy, & en quelle part.

Les vrais amis ont esté de tous

temps si ra-  
res, que les  
histoires des  
armées  
Grecques  
n'en ont  
quasi point  
trouvé d'ex-  
emples.

lors qu'elle nauigea en Asie, & qu'elle eut vescu dix ans soubz mesmes tentes, mesmes loix & mesme police : Si est ce qu'Homere la descriuant, n'a trouué pendant vn si long temps, dans vn si grand corps d'armee, aucune amitié qu'il peut honnestemét celebrer, que celle d'vn ieune Theffalien avec vn citoyen de Locres, tant la vraye amitié est rare. Car tout le reste qui est chanté par luy, n'est autre chose que conuoitises menaces coleres combats & autres choses semblables, desquelles les euenemens, n'ont esté que plaintes pleurs morts & calamitez deplorables, & n'ont eu nulle part en la vraye & sincere amitié.

Et parmy les Atheniens, on a celebré vne seule amitié de deux hommes de bien, qui pour tuer le tyran qui estoit de leur temps, auoient vn mesme dessein, vne mesme espée, & encoururent vne mesme mort : hors de celles là elles furent toutes de neant corrompues & desloyales, rongées d'enuie de colle-re & d'ambition.

*Max. Tyr.*

Et quand tu y employerois tous les exemples de la Grece (dit vn Philosophe Grec) tu n'y trouueras que des tristes narrations de certains homes, qui ont esté ennemis des hommes, des citez ennemies d'autres citez, des Prouinces d'autres Prouinces, nō pas le Dorien à l'Ionique seulemēt, ny le Boetien à l'Attique, mais bien les Ioniques à l'Ionique, les Doriciens au Dorien, les Boëtiens au Boetique, les Atheniens à l'Attique, & les Thebains au Thebain. Et s'il en faut croire ce grād rechercheur d'amitiés Ciceron, à peine en auoit on recognu trois iusques à son siecle. Il

*Cicero lib 1.  
de Fimbriis,  
ne compte*

n'y a rien de plus grand que l'amitié (dit il) *Quod quam magnum sit veterum fabulæ declarant, in quibus tam multis tamque varijs, ab ultima antiquitate repetitis, tria vix amicorum paria reperiuntur, ut ad Orestem peruenias, profectus à Theseo.*

que trois exemples de vrais amis.

Laiſſons donc ces exemples des Gentils, puis que l'antiquité nous les fait si rares & singuliers, que c'est folie de bastir & esleuer vn si excellent edifice que l'amitié & si frequent, sur chose si particuliere & mal-aisée.

Outre qu'ils y mettent tant de precautions pour la bien estayer & asseurer, ils y adioustent d'ailleurs tant de differences, pour distinguer l'amitié d'avec l'amour, qu'il ne faut pas trouuer estrange, si ce peu d'auteurs qui en ont parlé, n'en peuuent estre creüs absolument, & fussent-ils tous si autorisez, que ce grand Orateur Romain en son Lælius.

Je viendray donc à d'autres vn peu plus modernes, qui en ont parlé le mieux, parce qu'ils en ont parlé chrestiennement. Et diray qu'ils ont tres-bien obserué, que les exemples anciens, pour n'estre reglez suiuant les loix Chrestiennes, ont esté estimez iustement deſfectueux.

11. Que les exemples des amis anciens tirez des Mures des payés sôt deſfectueux, parce qu'ils ne sont reglez suiuant les loix chrestiennes.

Tellement que S. Augustin, trouuant estrange la definition de l'amitié donnée par Ciceron, soustient qu'il a ignoré les regles de la vraye amitié: voicy ses paroles. *Constat mihi Tullium vera amicitia ignorasse virtutem, cum eius principium finemque Christum penitus ignorauerit.*

Saint Augustin de Amicitia.

Peut-estre le disoit-il, parce qu'il luy sembloit, que ne cognoissant le vray Dieu, il ne cognoissoit pas la

charité: car parlant de l'amitié il raisonne ainsi. *Quid est Amicitia, (Tullius ait) Amicitia est rerum humanarū & diuinarum cum beneuolentia & charitate consensus.* A quoy Sainct Augustin, voyant que Ciceron mesloit la charité dās la definition de l'amitié, adiouste. *Quis huic gentili, fortem charitatis affectum, beneuolentiaque operum expressit?*

On n'est pas tenu d'aimer les ennemis d'vne si par faite amitié que les amis.

La charité ou amitié Chrestienne, est bien autre que l'amitié formée par ces anciens: car elle n'ayme pas seulement les amis, ains les ennemis, qui est vn excez merueilleux, bien qu'on ne soit tenu de les aymer de pareille amitié que les amis.

12. S'il faut aymer son amy avec ses imperfections.

Et en la personne des amis, les anciens en leurs amitez n'excluoient pas tout à fait les imperfections, ains ils soustenoient qu'il falloit ayment les amis, tollerer leurs imperfections & deffauts.

Horat. Sermon lib. 2, Sa-  
17. 3.

*At pater ut gnati, sic nos debemus amici,  
Si quod sit vitium non fastidire.*

Et en voicy la raison.

*Nam vitium nemo sine nascitur, optimus ille est,  
Qui minimis urgetur.*

*Et mihi dulces,*

*Ignoscent si quid peccauero stultus amici?*

Qui semble contrarier aucunemēt aux loix de Dieu, qui ne nous permettent bonnemēt d'aymer, & viure tousiours en estroite societé, d'vn hōme qui s'entre-tiēt avec le vice & ne veut laisser ses deffauts. Ayāt appris du Philosophe, que qui supporte les deffauts de son amy, il les fait siens. Et de S. Gregoire, *cum incaute malorum amicitijs iungimur, eorum culpis ligamur.* Sinō entant que nous esperons par douces & fraternelles

Amici vitia si fratres, facit tua.

Et Greg. in Pastorali.

correctiōs, le ramener hors de là, & le tirer du bourbier au plustot.

Tellement qu'il faut croire, qu'il vaut beaucoup mieux former l'amitié parfaite, & le vray amy, selon la loy de Dieu, & en la forme & maniere suiuant laquelle le vray Chrestien a accoustumé se gouverner, que non sur le modele de celle des anciens. Et quoy que malaisément parmy eux il se puisse trouver vn vray & parfait amy, voire selon les loix du mode: si est-ce qu'à comparaison de celle qui estoit entre deux hommes quand bien elle se pourroit trouver.

13: Les amis se doiuent iuger par la loy de Dieu & non par certaines loix des homes qui les establisent par la cōmunauté & societé de toutes choses.

On peut dire & soustenir, que l'amitié qui se conçoit entre le mary & la femme, bien reglez, qui sont liez par le S. Sacrement de Mariage, est ou peut estre beaucoup plus parfaite, que toute autre: & encore plus celle qui est contractée entre des ames saintes & voüees à Dieu par vn mariage spirituel, en tant qu'elle est plus aprochate de l'amitié du Fils de Dieu & de son espouse.

14 Quel'amitié coniugale est plus parfaite que celle des anciens, & encore plus celle qui est contractée par vn mariage spirituel.

Et Dieu mesme semble l'auoir ainsi iugé, ayant formé la femme tout aussi tost apres l'homme, pour luy donner vn subiect qu'il peut aymer & cherir, & l'attirer à vne amitié reciproque & à pareils offices & deuoirs.

Dieu mesme & l'Escriture sainte semble auoir iugé que l'amitié coniugale seule est la vraye & parfaite amitié.

Et depuis en la loy Euangelique, cette belle amitié cōiugale s'est formée de façō, qu'elle se trouue maintenant pourueüe & parée, de tout ce que celle des anciens auoit de bon vertueux & de parfait: mais outre ce elle s'est encore raffinée & perfectionnée par les loix Chrestiennes, qui l'ont rendue plus appro-

chante de la diuinité, qui est la souueraine perfectiõ qu'on y peut desirer.

Pourquoy  
Dieu à  
pris cette  
qualité  
d'Espoux.

Si bié que le Sauueur mesme a prins ce nom d'Espoux, qui n'est autre chose qu'une qualité de parfait amy, voire la mesme perfection: d'où on peut tirer, que l'amour de l'espoux & de l'espouse, surpasse tous les autres, esquels il ne se trouuera rien plus, que certains titres specieux pour esueiller le monde. Car le titre de Roy, de Patrie de Pere de Frere d'amy & autres semblables, sont des titres & obligations, qui nous lient le plus estroitement que faire se peut parmy les hommes: toute l'vnion consiste en ces titres, que les hommes, la nature ou la fortune ont engendré & fait naistre. Mais entre l'espoux & l'espouse, qui sont mots inuentez ou sortis de la bouche du Sauueur, quoy qu'ils se puissent adapter au mariage corporel, celebré dans l'Eglise par ce S. Sacrement: c'est bien autre chose, car tout est vnion, tous lassets & nœuds Gordiens sacrez, qui sont indissolubles, sauf par la seule mort.

Excelléces  
de l'amitié  
coniugale.  
S. Basile.

Premierement il y a vnion de chair, *erunt duo in carne una*. Et cōme dit vn saint Pere, ces deux chairs de l'espoux & de l'espouse sont vnies d'une façon si spirituelle & si agreable à Dieu, que si l'vnion eut esté seulement charnelle, & sans lien de sacré Mariage, ce n'eut pas esté vne figure & vn Sacrement, denotant & representant l'amour qui est entre Iesus-Christ & son Eglise.

Elle est ac-  
compagnée  
d'un tres-  
auguste Sa-  
crement.

Tous les  
titres d'a-  
mour & d'a-  
mitié con-  
uient à

Secondement, quoy que tous les titres d'amour qu'on peut s'imaginer, qui sont parmy les hommes, conuient à l'amour que Iesus-Christ porte à l'Eglise,

qui est son Espouse, cōme celui de chef de pasteur d'amy de pere de frere & autres semblables: si est-ce que quand il se daigna nommer Espoux, & l'Eglise son espouse, il esleua l'amour au plus haut degre de sa gloire, & partāt beaucoup plus que tout cela: Car l'amour, l'vnité, le plaisir, la douceur, la conformité de l'esprit de l'amy & de la volonté, tout y est en excez. Et parmy nous, deslors que nous auons prins cette mesme qualité d'espoux & d'espouse, il y a cōmandement exprez de quitter pere & mere, & autres gens qui portent tous ces titres specieux, pour adherer ensemble.

ce bel amour que Jesus-Christ portea, son espouse.

Il y a aussi vniō d'esprit entre l'espoux & l'espouse: car c'est ou doit estre le but principal entre eux: par ce que s'il n'y auoit que l'vniō qui a accoustumé de se trouuer és mariages communs, ce seroit chose peu agreable au vray espoux, veu que les corps s'infectent par fois aux mariages corporels & charnels, & les ames & les corps se deifient és mariages spirituels. L'espoux veut aussi pour soy tout le cœur de l'espouse, parce qu'il est ialoux, & ne peut souffrir de compagnon.

Outre l'vniō du corps il y a vniō d'esprit en l'amour de l'espoux & de l'espouse.

Ces amitez pourtant qui sont ainsi selon la loy de Dieu, reçoient plus ou moins de perfection, selon qu'elles sont plus faictes sur le modelle, & selon les regles que le Sauueur en prescrit aux siens, & à ceux qui ont esté le plus en sa grace.

Les amitez qui sōt les plus ap-prochées de Dieu sōt les plus parfaites.

Et quant à ce qu'ils allèguent, pour destruire la perfection de ceste amitié coniugale que nous appellons mariage, qui est vne conionction licite, approuuée par les loix diuines & humaines, pour la

Raisons pas lesquelles on pretend que l'amitié coniugale n'est

ny la plus  
forte ny la  
plus par-  
faicte.

Responce  
aux susdi-  
es raisons.

Il faut tou-  
siours ex-  
cepter les  
amitez spi-  
rituelles  
pour estre  
plus parfai-  
tes.

procreation des enfans legitimes, que cette amitié quoy qu'elle soit au commencement libre, se reduict par apres à vne seruitude forcée.

On respond, qu'à estre tousiours bien & perpetuellement content, il n'y a nulle force ne contrainte: sinon qu'on voulut dire, qu'il y ayt de la force à demeurer en contentement perpetuel. Or és mariages bien faicts, & où il n'y a rien à redire, l'amitié se recognoist parfaicte: Car elle s'y trouue entiere & plaine de contentement tout le long d'iceluy, voire par fois augmentée pendant iceluy, parce qu'au commencement le peu de cognoissance qu'on auoit l'un de l'autre, ou la trop grande ieunesse, les bõs offices & les enfans n'auoient encore nouë si heureusement, ny si bien estably & foudé ceste affection, comme elle se trouue nouëe sur sa fin.

C'est donc cette amitié matrimoniale, laquelle en comparaison de celle des anciens, est la mieux réglée, & la plus parfaicte de toutes, par ce qu'elles ne sont qu'auanturieres & fortuites, comme il appert par leurs exemples. Et se peut soustenir comme chose tres-veritable, que hors celle-là toutes sortes d'autres amitez se trouuans estrangeres, & hors de leur naturel, sont importunitez, les plaisirs qui s'y rencontrent, espines, les delices, tribulations & angoisses, les douceurs incommoditez & vices intolerables, lesquels en fin n'engendrent que gehennes & supplices, sans autre fondement, que quelque petit office, parauanture seul remarquable en toute la vie de deux amis: Comme il se trouue és exemples d'Achilles & Patroclus, d'Orestes & Pilades, d'Amon & Pithias,

Pithias, Theseus & Pinthous, de Graccus & de Blofius, d'Eudamidas Charixenus & Aretheus, & autres semblables.

Et qu'il soit vray, qu'on s'essaye de trouuer deux intimes amis en quelque part que ce soit, qu'on les face amis au modele de ces anciens, qui ne connoissoient ny mien, ny tien, lors que tout estoit en communauté : cela se trouuera tout à fait resister aux loix chrestiennes, au preiudice desquelles, nulle amitié ne peut estre declairee parfaite, car la femme ny les enfans, ne leur peuuent estre communs : Et neantmoins il se trouuera en la France vn milion de mariages, où l'amitié coniugale se verra clairement si bien ordonnée, si ferme & si bien establie, qu'il n'y aura rien à desirer pour vne parfaite amitié.

Et pour ce qu'ils proposent au contraire, qu'elle ne peut estre si égale, que celle qui est entre deux hommes, parce que la femme ne peut faire sa moitié si forte que celle de l'homme: si bien que le Mariage à leur cõpte est vne conionction ou liaison de deux cordes inegales, vne forte qui est le mary, avec vne foible, qui est la femme: laquelle ne peut tirer l'homme de danger, ny le garantir des perils & accidens, qui luy peuuent faire perdre la vie, à cause de sa foiblesse & insuffisance, comme feroit bien l'homme à la femme.

La verité est, qu'il s'est trouué & se trouue encore des mariages si parfaicts, que nulle foiblesse ny inegalité de courage ny scauroit paroistre : plusieurs femmes estãs si genereuses, & de telle magnanimité vigueur & affection, qu'elles exposeroient mille vies

15 Defauts es amitez des anciens, Orestes & Pilades & autres semblables.

Sçauoir si l'amitié qui est entre le mary & la femme peut estre aussi egale & aussi fidelle qu'entre deux hommes. *Luca Salomandictum Proverb. c. 34. mulierum fortem quis inueniet?*

Qu'il se trouue plusieurs mariages parfaicts.

pour leurs maris: si bien que plusieurs les ont suivis par le monde, & quittans l'aïse & la douceur de leur patrie & la grandeur de leurs parens, les ont accompagnés à toute sorte d'auentures, sans considerer le peril longueur ny difficulté des chemins, auantures estranges escueils naufrages pauureté vergongnes, ny autres accidens humains. Si bien que tout cela n'a iamais peu destourner ny saouler le desir de s'entr'aymer & s'obliger incessamment & reciproquement l'un l'autre.

Plinc.

Et comme le serpent *Dipsas* est de ce naturel que ceux qui en sont piquez, sentent vne tres-grâde soif, laquelle pensant esteindre en beuuant incessamment ils l'augmentent: de mesme les traicts & efforts de l'amour coniugal, lequel surmonte toutes autres affections, qui ne sont estayees & soustenuës de l'honesteté comme celle-cy, sont autant de morsures du serpent *Dipsas*, qui altere les conioints d'un perpetuel desir de s'aymer & s'entr'obliger. On a beau se desalterer, boire continuellement, & se redre & departir reciproquement toute sorte de bons & mutuels offices courtoisies & seruices: on a beau se remplir d'affectiōs, iamais on ne s'en trouuera assouuy d'une part ne d'autre. Car comme la source d'une parfaicte amitié ne tarit iamais, l'hydropisie ny l'alteration de viure tousiours ainsi & en faire le semblable ne manque non plus iamais.

Et quād tout le defect de cette amitié cōiugale, seroit seulement en cete foiblesse, & en l'ignorance de la femē: Ce n'est pas à dire pourtāt, que l'amitié qui est entre eux, ne soit plus nette plus noble & plus parfai-

Estre que celle des anciens : Car ces mesmes incōueniēs se reconterōt en l'amitiē de deux hommes, dōt l'vn se trouuera tousiours, ou le plus souuent inegal à l'autre, de force de courage ou de suffisance. Mais de vouloir maintenant s'enquerir commēt, & en quoy consiste cette inegalitē, seroit d'autant ou de plus difficile recherche, que la perfection de l'amitiē mesme que nous cherchons.

D'auantage, quels effectz d'amitiē de courtoisie & de plaisir, peuuent produire les affaires qui se passent entre deux amis, eu egard à ceux qui se traictent entre vn mary & vne femme hōnestes & vertueux? Premièrement pour l'amour coniugal, il a bien d'autres complaisances & d'autres contentemens, j'entens honnestes & licites, & qui ne peuuent estans bien reglez, egratigner tant soit peu cette perfection d'amitiē que nous cherchons. Il a bien d'autres consolations beaucoup plus cordiales, que non pas l'amitiē des hommes, tirée des exemples anciens : qui ne peut estre qu'indecente, en la plus part de ses courtoisies, & outre ce fort foible & de peu d'effect, hors la charitē, & les bons offices qu'ils peuuent attendre les vns des autres en cas de necessitē. Que si deux amis se trouuoient exempts des coups de fortune, & de toute sorte d'accidens, les offices dont ils auroient besoing entre eux, seroiēt si bas si vils & si meschins, qu'il n'en faudroit faire aucun estat.

Que si on y adiouste encōre les enfans, qui peuuent estre & vaillans, pour la deffence & protection de la Republique, & de la patrie, & moralemēt tres-vertueux pour seruir d'exemple à tout le monde : &

Quel'amitiē coniugale a bien d'autres douceurs que les amitiēz communes.

Les enfans se mettent au nombre des meilleures fortunes du mariage.

le prenant encore plus haut, qui peuvent estre de si bonne & saincte vie, qu'ils se trouuēt dignes du ciel: quels pareils ne approchans effectz peut engendrer cet autre amitié entre deux hommes?

Celuy qui ne iugera l'amitié du mary & de la femme exceller par dessus toutes autres amitez, se fera declarer incapable de mariage, & impropre pour auoir des enfans.

Tellement que ceux qui ont laissé par escrit, que l'amitié coniugale n'estoit plus parfaicte que celle des anciens, se trouueront par auanture auoir esté incapables de mariage & d'enfans legitimes, & n'auoir peu prédre ny receuoir les plaisirs licites & permis par iceluy, ny gouster les contentemens de l'esleuatiō des enfans vertueux: qui sont beaucoup plus à estimer, que l'emprunt du corps d'un amy, pour l'exposer à vn gibet pour son amy, ou le tirer de quelque autre necessité beaucoup moindre, en quoy gist principalement l'excez de l'amitié, de tous les exemples anciens & modernes, qui s'est iusqu'icy trouuée entre deux amis.

La cōmunauté des biens par laquelle on veut recommander les amitez cōmunes est chose fordide.

Car pour les moyens, & departement ou cōmunauté d'iceux, que faict vn amy à l'autre: C'est chose si fordide, & de si peu de considération entre deux parfaicts amis, qu'elle ne doit estre mise en ligne de compte.

Deux amys en certaine sorte & en certain point ne peuuent

Laisant donc cet exemple si releué du Sauueur, ie ne pense faillir de dire, que parmy nous qui sommes chrestiens, il n'y a doute quelconque, que l'amitié coniugale ne soit plus parfaicte que celle des anciens: & par consequent que ee ne soit elle, qui se ressent moins du vice & deffaut d'Adulation: n'ayāt nulle indecence, comme peut auoir celle qui est entre deux amis, lesquels ne peuuent bonnement conuerfer ensemble, sās heurter les loix publiques, bles-

ser la police humaine, & donner yn mauuais visage aux apparences, que chacun est obligé de garder au public, quand mesme il n'y auroit autre plus grand deffaut que celuy-là. Au lieu que la liaison d'vne amitié coniugale & chrestienne est vne liaison naturelle tres-honorable, hors de souilleure & de blafme, que Dieu a fait pour l'homme & la femme, laquelle se soustient par toute sorte de loix, voire par les plus sainctes.

bonnemēt  
conuerfer  
ensemble  
sās heurter  
les loix  
Chrestien-  
nes.

De maniere que tel qui a dit en son discours de l'amitié, voulant monstrier que l'antiquité ne luy auoit laissé que des exemples lasches sur ce sujet, au prix du sentimēt qu'il en auoit : & pour recomman-der & exalter l'amitié, qui estoit entre luy & vn sien amy gentil auenant & fort ieune: que son amy estoit avec luy à moitié de tout: en telle façon, que mesme apres la mort de son amy, il luy sembloit encore (disoit-il) qu'il luy auoit desrobé sa part: ayāt vne tres-belle & vertueuse femme, eut esté bien marry que la chose fut allée si auant, comme il l'a couchée par escric. Veu que ces mots (à les prendre cruëment & à voir & entendre les regrets) destruisent entierement la foy coniugale, laquelle est vne amitié reciproque, qui ne peut estre à moitié, n'estāt deuë qu'à vn seul.

17 L'amy  
qui souffri-  
roit com-  
munauté de  
sa femme  
n'aymeroit  
bien com-  
me il faut  
son amy ny  
sa femme.

Cette amitié coniugale ne peut souffrir ny amy ny maistre, ny compaignon. L'amy Chrestien doit posseder sa femme tout entierement, & ne la peut prester comme faisoient les anciës, sans soupçon de quelque mauuais marché. Qui a tiré ces belles paro-les de Tertulié. Toutes choses sont communes parmy nous (dict-il parlant des Chrestiens) excepté les

Sine suspi-  
cione turpis  
conuentionis  
Tert. in A-  
polog.

femmes. En cet endroit nous brisons & rompons la société, en laquelle seule les autres hommes l'entretennent : qui n'usurpent & ne broüillent pas seulement le mariage de leurs amis, ains avec vne incroyable patience, ils troublent les leurs propres, suiuant comme ie croy, la doctrine de ces grâds & tres-sages hommes, sçauoir du Grec Socrates & du Caïon Romain, qui presterent volontairement & communiquerent leurs femmes à leurs amis, lesquelles ils auoient espousees pour auoir des enfans, mais qui deuoient estre faicts de l'ouurage d'autrui. Et ne sçay si c'estoit contre leur gré, car qu'auoient elles à faire de prendre nul soing à garder leur chasteté, laquelle leurs maris auoient si facilement prostituée? O rare exemple de sagesse Attique & de grauité Romaine!

*Quid ergo mirum si sua charitas conuolatur.*

*Leno est Philosophus & Censor* (dit il) Pourquoi se faut il donc esmerueiller, si vne si grande charité est reprouuée? Que si Socrates le plus sage des Grecs a presté sa femme, *tanquam armenti matricem*, comme la plus prolifique du troupeau, & la plus fertile du haras pour auoir des enfans: qui ne craindra dotefnauant le reproche d'estre si peu amy, que de ne vouloir prester la sienne?

Mais en nostre exéple de celuy qui disoit estre avec son amy à moitié de tout, à dire le vray, ie croy que ce n'estoit que p'dur exaggerer l'amitié qu'il portoit à son amy. Comme faisoit cet autre qui appelloit le sien *dimidium animæ meæ*, publiant par tout, que son ame & celle de son amy n'estoit qu'une seule ame en deux corps, à force qu'ils s'aymoient: que luy mort il auoit en horreur sa vie, & ne vouloit viure plus lō-

*S. August. lib. 3. c. 5. ff.*

*Sed idcirco mori metuebam, ne latui*

guement: craignant neantmoins de mourir, de peur que son amy ne mourut tout entier.

Et approchant encore plus pres de mon subiect, voulant faire seruir mes discours principalement pour dōner aduis aux Roys Princes & Monarques, afin qu'ils puissent se choisir vn bon amy, & le sachent bien discerner du Flateur. Je puis dire veritablement, que les axiomes qu'ils establissent, & les exemples qu'ils donnent de leurs vrais amis, ne peuvent nullement conuenir aux Roys, ny leurs regles faccommoder qu'à des hommes communs, & en quelque façon egaux.

Car quelle egalité pourroit-on trouuer entre le Roy & le subiect? veu que de Roy à Roy, de Monarque à Monarque, d'vn Roy avec vn Prince fort au dessoubs de luy, quand il s'y recognoistroit quelque egalité ou conuenance, la cōuersation s'y trouueroit à dire: attēdu qu'ils n'ont nulle frequentatiō ensemble, chose qui est desirée & couchée en leurs regles.

Autre est donc l'amitié & les amis des Princes, autre l'amitié & les amis communs. Quand on menoit à la mort Pithias, qui auoit respondu pour Damon, en cas que Damon ne fut reuenu, semblable accidēt ne pourroit iamais aduenir entre deux Roys, ny entre vn Roy & vn sien fauory, soit son subiect ou autre: le respondant estant Roy, seroit de trop haute leuée, pour souffrir mort pour celuy pour lequel il auroit respondu.

Outre que nos loix ciuiles & chrestiennes, ne peuvent souffrir vne si forte & preiudiciable representation: non pas mesme és hommes communs, & de

*illo morare sur.*

18 Que les vieux ex-  
ples des a-  
mis com-  
muns qui se  
trouuent  
dans les hi-  
stoires ne  
peuent  
venir aux  
Roys Em-  
pereurs &  
Monar-  
ques.

L'egalité  
ne se pou-  
uant trou-  
uer és per-  
sonnes des  
Roys com-  
me de Roy  
à Roy, elle  
se trouue-  
roit encore  
moins en  
leurs moies  
pouoir &  
Empire.  
Le Roy ne  
pourroit  
responde  
ny cautiō-  
ner de la  
vie pour vn  
autre Roy  
son amy.

mediocre fortune, veu qu'un homme commun, qui a promis de représenter un autre, ne peut estre condamné à mourir à faute de le représenter.

Cette perfection d'amitié es amis communs est maintenant en ce siecle vne chose imaginaire.

Il faut donc confesser ingenuement, que toutes ces perfections d'amitez & d'amis, sont en ce temps des choses imaginaires, si bien que parlât des Princes (qui est mon vray subiect) quand on dit qu'il est bon, qu'ils se sçachent choisir de vrais & parfaicts amis, & les discerner des Adulateurs, cela s'entend de bons & vtils seruiteurs, pour le moins de ceux qui conuersent avec eux, ou qui manient l'estat & les affaires; ou qui ont charge de leurs personnes & de leur eslevation.

Or ces seruiteurs & Conseillers d'estat, officiers de la Couronne ou autres, pour fauoris qu'ils fussent, ne pourroient auoir ceste communauté, que les Anciens requeroient entre amis egaux, avec le Monarque & le Roy leur souuerain: ains ce seroit vn crime de leze-majesté, seulement de le desirer, & de rechercher les moyens d'y atteindre.

Il peut simplement les faire grands, les charger d'estats & de thresors: mais il ne les peut faire ny Roys ny les compagnons qu'indignement, ne pouuant leur acquerir des Royaumes, & encore moins leur ceder sa place: Car le Royaume ou l'Empire, s'il ne gist en eslection, est deu à ses enfans, ou en leur deffaut à ses freres; Et puis à suite aux Princes les plus proches du sang.

19 Qu'il faut de la moderatiō à vn Roy pour faire

Encore faut-il de la moderation, s'il en aime quelque vn, à le faire grand. Et afin que ie face parler ceux qui enuient la bonne fortune & la grande eleuation

&

& prosperité des fauoris, & facent eux-mesmes leur plainte: Ils ont accoustumé de dire, qu'il est tres-dágerieux à vn Prince de faire le fauory si grád, qu'il ne le puisse deffaire: Et que luy faisant des priuautéz & faueurs extraordinaires, il le red odieux, & luy donne tous les grands pour ennemis, & tous les communs pour enuieux.

grád vn de les subiects pour excessiue amitié qu'il luy porte.

Qu'vn Prince qui n'ayme qu'vn seul, semble de-daigner & haïr tous les vertueux de son Royaume: & en cherir ainsi vn deux ou trois seulement, avec excez desmesuré & extraordinaire, a tousiours esté censé vne pure seruitude à celuy qui domine.

Il est bien dange-reux à vn Prince de n'aymer qu'vn seul.

Que ce n'est pas le faict d'vn sage Prince, d'attirer confusion sur soy, pour maintenir en auctoritè le vassal qu'il a faict grand: & qui ne se veut rendre ay-mable à tous, ains seulement à deux ou trois fauoris, ne peut bonnement viure en tranquillité: qu'il n'y a point de plus grand supplice contre les grands, que la haine publique, causée par l'excez de cette amitié particuliere.

Outre que ç'a tousiours esté vne plainte generale, insupportable aux Princes & aux grands d'vn Royaume, de voir vn nouveau courtisan (comme Suilius souloit appeller Seneque dans Tacite) sortir hors de sa riuè, par le reflux de ses prosperitez, & les bien-faiçts immenses & dereglez de son Prince. Qui faict que les Roys n'ont accoustumé de vouloir ny supérieurs, ny compagnons. Et se trouuera parmy les Romains peu d'exemples des Empereurs, qui ayent eu des associez au gouuernement de l'Empire, dont le regne n'ait en fin esté tragique. A quoy ils appli-

Tacit. lib. 13.  
Annal. c. 10.

K

Triano Boc  
caliuno i  
Ragguo.

quét l'aduis del'Italian qui diét, *chogni saggio principe, doueua guardarsi d'al fallo grauissimo, di allenarsi compagno o fratello nel suo stato: essendo certissimo, che quei Monarchi piu sicuramente si vedeuano regnare al mondo, che tra la loro grandezza, & la bassezza di loro subditi, sapeuano far nascere sp'oportion maggiore.*

C'est vne  
parole mal  
seante &  
trophardie  
à qui que  
ce soit, dire  
qu'il est  
aussi bica  
Gétilhôme  
que le Roy.

Que c'est vne effronterie en France, de ce que les plus simples Gentils-hommes auoient cette temeraire & trop hardie parole en bouche, qu'ils estoient aussi nobles que le Roy leur Souuerain : comme s'il n'y auoit pas differance entre vn fuseau & vn mast de nauire, entre vne mouche & vn Elephât : & comme si entre le commander & le seruir, il y pouoit auoir proportion quelcôque qui peut rendre le Prince & le subiect egaux. C'est pourquoy les Ottomâs ne veulent qu'il y ait en leur estat, ny marque ny ombre de pretension de noblesse.

D'ailleurs les moyens d'un Prince sont fort mal dispensez, quand vn seul est assure d'auoir tout, laissant tous les autres en queste. C'est vn grand mal de cœur à tous les bons & fidelles seruiteurs, de voir que quand le Prince veut gratifier quelqu'un, il ne luy donne & confere pas seulement ses graces & bien-faiçts, mais il les dissipe & les esparpille comme fettus iettez au vent, tant il en fait bon marché, si bien qu'on diroit qu'il ne luy reste plus qu'à m'y-partir le Royaume avec luy. C'est dequoy l'Empereur Claudius fut grandemét blasmé, d'auoir esleué trois serfs affranchis plus riches que luy, Narcisse Pallas & Calisthe, l'un desquels qui est Pallas, il enrichit & releua de façõ, que sur la plainte que l'Em-

L'Empe-  
reur Clau-  
dius ayant  
espuisé son  
estat & ses  
thresors à  
force de  
donner à

pereur faisoit de la pauvreté de son estat, il luy fut donné conseil si en vouloit eschapper & se faire riche, de se faire adopter par luy.

trois de ses  
affranchis,  
on luy con-  
seilla de se  
faire ado-  
pter à Pal-  
las qui es-  
toit le plus  
riche.

Et ne faut s'estonner si de tout temps on a crié contre ces fauoris, que les Princes enrichissoient outre mesure. Car il fut dict à Seneque, que Nerō auoit enrichi si monstrueusement qu'il en estoit hay & enuié de tout le monde: qu'il estoit tousiours aduenu, que les richesses immenses de qui que ce soit, acquises en peu de temps, portoient fort peu de bõne reputation. Et qu'à la douceur de si riches & grands thresors, il falloit de necessité que fut conioincte l'aigreur ou amertume, d'une murmuration & crierie publique.

Que ce n'est pas vn vray & parfait amy que le Prince s'acquiert, car en recompense ce fauory ne contribue rien en cette amitié, ains bien souuent il est aduenu qu'il l'a aidé à contracter plusieurs vices, courant simplement à ses appetits: s'estant bien gardé de luy dire, que comme les vertus reçoient dommage & sont souillees par vn seul vice, qu'aussi toutes les bonnes qualitez d'un Prince, sont bien souuent fletries par vn seul subiet. Voila vne partie de leurs raisons & de leurs plaintes, lesquelles particulierement chacun grossit selon son interest.

Faut-il donc tant restraindre les biens faicts & liberalitez des Roys, qu'ils ne puissent aimer cherir voire enrichir & releuer des homes fort communs? qu'ils ne les puissent agrandir & porter si haut, que les enuieux les mescontans & la fortune mesme ne les puissent abbattre?

20 Qu'il ne  
faut pour-  
tant re-  
straindre si  
fort les a-  
mitiez des  
Princes  
qu'ils ne  
puissent re-  
leuer & ag-

grandir des  
hōmes fort  
communs.

Cest le propre d'un Roy & grād Monarque d'en  
vser ainsi, & ne fut iamais autrement. De maniere  
que quand on luy voit recompenser vn bō & fidele  
seruiteur, si on ne se laissoit aueugler de malignité &  
d'enuie, ains que sans passion on considerait ses me-  
rites, ils appelleroient liberalité vertueuse, ce qu'ils  
appellent & estiment prodigalité vitieuse: deuoir de  
gratitude & iuste & honorable affection, le nom  
deshonorable qu'ils ont accoustumé luy donner,  
l'appellant idolatrie de mignons.

Tacite lib.  
6. Annal.

Mais il n'appartient aux hommes communs (dict  
Tacite) de penetrer *abditos principis sensus & si quid  
ocultius parant*. D'où vient que les ignorans tombent  
aisément en cet erreur, qu'ils tiennent pour vice  
d'une ame abiecte, le vertueux proceder d'un Prin-  
ce, lequel donnant ainsi largemēt, s'acquite par fois  
seulemēt de ce qu'il doit. A la verité il en faut oster la  
profusio & l'extrauagāce, & leur dōner entēdre dou-  
cement, que la liberalité du Prince a besoin de cer-  
taines bornes & barrieres, cōme le reste de ses actiōs:  
& tousiours constammēt le tenir ferme en ce point,  
qu'il ne doit auoir ny maistre ny compagnon ny  
coadjueteur, ny homme quelconque près sa person-  
ne, qui s'essaye & face semblant de vouloir aller au  
pair avec luy, les Empires de ceux qui ont admis &  
receu des compagnons, ne s'estans iamais trouuez  
heureux ni de longue durée.

Qu'il sem-  
ble estrāge  
que les  
Rois & les  
Princes ne  
puissent a-  
uoir vn par-

Mais quoy, les Rois Princes & Monarques, ne  
peuent ils auoir vn vray amy, ny contracter vne  
parfaicte amitié avec personne quelconque? à la ve-  
rité il semble que non, si on les veut seulement mou-

ler sur les regles & exemples des anciens.

Aristote a esté des premiers qui nous a appris, que la vraye & parfaicte amitié ne fut iamais egale, ny bien balancée entre le Roy & le subiect, le maître & le valet. *Domini ad seruum non est amicitia* (dict-il) entant qu'homme ouy, mais non entant qu'il est subiect & seruiteur, parce qu'il demeure tousiours inegal & dissemblable. *Nec regna socium ferre nec tede sciunt* (dit Seneque) le Prince n'est pas né pour seruir son seruiteur, quelque affectiō qu'il luy porte: comme l'amy a accoustumé de seruir l'amy qui luy est egal, ny comme le seruiteur a accoustumé de seruir son Prince. Qui a faiçt chanter le Poëte Ouide.

*Tu quoque formida nimium sublimia semper,  
Propositiue memor contrahere vela tui.*

*Viue sine inuidia, mollesque in glorijs annos*

*Exige, amicitias & tibi iunge pares.*

*Vsibus edocto, si quicquam creditis amico,*

*Viue tibi & longe nomina magna fuge.*

Quand toutes choses sont egales de tous costez, l'amitié se trouue bonne: mais quand l'un est plus relevé que l'autre, il y naist de l'enuie & de la haine, d'où s'engendrent les discordes & les indignations.

*Dulcis in expertis cultura potentis amici,*

*Expertus metuit.*

C'est vne folie à des subiects, de rechercher d'auoir des Roys pour amis communs, veu qu'ils ne peuuent iamais leur estre semblables: & quand ils deuiendroient ou Roys, ou si grands qu'ils approchassent des Roys, il seroit en danger que cette grande prosperité ne changeat leur humeur, suiuant l'ad-

faiçt amy.

21. Seauoir si ce dire d'Aristote lib. 8. Ethic. est veritable, *domini ad seruum non est amicitia secundum quod seruus sed secundum quod homo, quia secundum quod seruus, est dissimilis.*

Seneq. trag. 8.

Ouide lib. 3. de Tristibus eleg. 4.

Diō Cassius lib. 39 Hist. Rom.

L'amitié ne peut estre iuste ny bien proportionnée, si elle n'est egale.

Horas. ep. lib. 1.

Senec.

*Quanti tales Amicos habere voluerit & ipsi tales esse non possunt.*

D'Isidore  
lib. 3. de in-  
mo bono.

uis d'Isidore, qui dict qu'en prosperité, l'amitié est incertaine: Car on ne sçait si c'est la personne qu'on ayme, ou la felicité & la bonne fortune: par ce que souuent par les honneurs, les mœurs se trouuent tellement changées, que ceux qui les possèdent mesprisent ceux qui leur estoient auparauant liez par vne estroicte amitié. Si bien que les grandeurs & authoritez des subiects, ou personnes extraordinairement agrandies, peu souuent sont de longue durée: ou pource que l'une partie se fache, ne pouuant plus rien donner, ou pour ce que l'autre a tant eu, qu'elle ne peut rien plus souhaiter.

Outre qu'il se trouue souuent vn grand inconuenient, qui est que les Princes ayans prins en affectio vn beaucoup moindre qu'eux, les trop grands & obligéans seruices qu'ils en peuuent auoir receu, effacent ordinairement & estouffent cette affection. Ils ne prennent plaisir de se voir surchargez d'obligation, par des gens moindres qu'eux. Les seruices & obligations comme les monnoyes, ayans vne fois esté deposees en la main des Princes, cōme en main forte & souueraine, ne peuuent estre repetees en temps opportun: ains le merite de quelque seruice pour signalé qu'il soit, se perd aisémēt, tout aussi tost qu'on faict semblant de le vouloir retirer, & souhaiter qu'on le tienne en compte. Tellement que pour toute gratification ou recompense, les petits ont accoustumé seulement d'en rapporter la haine des grands, & encourir leur mauuaise grace; suiuant l'aduis du Politique, bien entendu en l'amitié des Princes, qui nous a appris que, *beneficia eo vsque lata*

Tacite lib.  
4. Annal.

*sunt, dum videntur exolui posse: ubi multum anteuenerit, pro gratia odium redditur.*

Le clorray ce discours par ces bons mots de Saint Hierosme, *Amicitia parem aut facit aut accipit: ubi inequalitas, & alterius eminentia alterius subiectio, ibi non tam Amicitia, quam Adulatio est.* La subiectiō est tousiours voisine & subiecte à l'adulation.

S. Hierosme  
Super  
Michaam  
Prophet.

Tellement qu'il n'y a qu'une seule sorte d'amitié qu'ils puissent contracter, en laquelle ils sont obligez par les loix diuines & humaines de viure au pair, tout autant que faire se peut & se doit: qui est cette amitié coniugale, de laquelle nous auons parlé cy deuant. Si bien qu'il faut auoüer & reconnoistre de bōne foy, qu'ē ce tēps, & selō les loix suiuaēt lesquelles nous viuons, il n'y a nulle amitié qu'on puisse maintenir estre parfaicte de tous poincts: mais la plus approchante de la perfection, que c'est celle-là seule: reseruant neantmoins tousiours l'auantage à celle qui est spirituelle.

Ainsi il faut que sa Majesté face part de ses lys à sa chere espouse, avec laquelle il a déjà contracté vne parfaicte amitié. Le lys qui est le vray symbole & Hyerogliphe d'amitié, n'estant pas deriué de ce mot *lis litis*, qui signifie contentiō & inimitié: mais biē de cet autre *lys lysis*, tiré du Grec *λύσις* qui veut dire *Solutio*, à *luo*, c'est à dire *Soluo*: ce qu'on préd de ces mots du grand Orateur, *ex quo ipsam agritudinem & λύσιν Chrisippus quasi solutionē totius hominis appellatam putat.*

22 Le lys  
est le hie-  
roglyphe  
d'amitié.

Cicero au 3.  
des Tuscul.

Tellement que si on l'applique cōme Ciceron & Chrisippus, à ce que la maladie dissout entierement l'homme, on le peut aussi prendre pour santé, d'au-

tant que l'amy se dissout & ouure entierement son cœur à son amy.

Et le faisant deriuier du verbe *Luo* & de *Luere*, le prenant en autre sens, pour solution ou payement, que l'amy a souuent accoustumé de faire pour l'amy: c'est vn des plus grands signes d'amitié, & des meilleurs offices qu'on scauroit rendre à son amy qui est en necessité. Aussi dit Iulius Pollux, qui semble presque l'vsurper de la façon, *Deos omnes qui auer-runcandi mali gratia colebantur, Lysios vocari*. Les amis sont des Dieux qu'on adore, qui ostent l'amy de peine & de fascherie, payent pour luy, & l'acquittent de tous debtes & de tous maux: ce sont les Dieux qui luy arrachent les infortunes d'alentour, & le comblent de biens.

*Lysimachia*  
plâte amie  
de cõcorde

C'est d'où Platon a tiré l'inscription de son traité de *Amicitia*, qu'il a tres-à propos & iustement pour cette occasion appellé *Lysis*: d'où est venu le nom de cette belle plâte qu'on appelle *Lysimachia*, que Pline diët estre amie & capable de cõcorde & amitié, nous assurant, *tantam huic herbæ componendorum dissidiorum vim inesse, ut discordantibus etiam iumentis iugo imposita, asperitatem eorum cohibeat*.

Pline par-  
lant de *Lysimachia*.

Il y en a de trois sortes, dont la troisieme est selõ aucuns si amie de l'homme, qu'elle porte vn nom d'homme, & s'appelle Antoine, qui est celle mesme qu'on appelle *filius ante patrem*.

Antoine  
ou Anto-  
ni.

Alexand. r  
*Farra in sē-  
ptenario.*  
*Zara fictio*  
2. mēbro 13.

Sur quoy est notable ce qu'un auteur a laissé par escrire à ce propos, scauoir que les muses suiuant l'aduis d'Orphée, n'estoient autre chose que les ames des spheres celestes, & les Bacchus leurs interets particuliers:

culiers: si bien qu'il tire de là qu'on a donné vn Bacchus à chaque Muse, & que ces ames qu'on a ainsi appellées Muses, qui meuent harmonieusement les cieus, engendrent par leur concorde vne merueilleuse melodie. Tellement qu'ils disent que la Lune a pour ame Bacchus Lychintus, & Venus *Iyfis*: ayans donné à Venus pour ame *Iyfis*, pour signifier vne ame parfaitement amie & conioincte d'amitié avec Venus deesse des amans.

Mais laissant les lys armoiries de la France, & present du ciel, pour venir à vne infinité d'autres biens que nous auons receus, puis que cette parfaite amitié coniugale a esté contractée: & pour monstrier les conuenances qui sont entre leurs Majestez qui tesmoignent la perfection de cette mesme amitié.

Je diray que le mariage est vn Sacrement qui cõfere grace pour gaigner le ciel, & ne laisse de donner moyen d'obtenir plusieurs biens en terre: car il maintient l'Eglise en paix, qui est chose qui vise & touche le Royaume du ciel: & vnit les grands Monarques & leurs Estats avec des nœuds de paix & d'amour, qui vise & concerne les Royaumes de la terre.

C'est pourquoy le mariage est appellé le grand Sacrement, voire plus grand que les autres: parce qu'outre la grace qu'il baille comme eux, il est grad en signification & representation. Si bien que c'est vn Sacrement de representations, de semblances, d'egalitez, & de rapports.

De representations, car il represente l'Incarnation du Fils de Dieu, & l'vnion & mariage qu'il fit avec nature humaine, qui est le Sacrement des Sacremens.

L

S. Paul aux  
Ephesiens.

De semblances, parce que l'homme est plus semblable à la femme, que n'est l'homme à vn autre homme: Dieu ayant formé la femme de la mesme chair, & des mesmes os que l'homme.

D'egalitez, parce que nos espoux sont si egaux en chrestienté, en religiō, & sang Royal, qu'ils ont vne proportion spirituelle & temporelle: en primogeniture & droit de naissance, par ce qu'ils sont tous deux premiers nais, & de mesme aage, & ont droit de succession Royale. D'ailleurs par vn si noble & illustre mariage, ils ont lié les deux plus grāds Roys, & les deux plus grands Royaumes de l'vniuers, ayans ioinct le Catholique au Tres-chrestien.

De rapports, parce qu'on diroit que la nature les a faiçts tous deux plus que iumeaux, & qu'ils sont mariez ensemble, dès la premiere heure de leur naissance.

Si bien qu'il nous faut croire, que desia il s'est engendré entre eux vne amitié si excellente & parfaite, qu'elle sera en exemple à tout l'vniuers: tenant pour certain, que comme cette belle & illustre alliance, est ce doux miel que Samson trouua il y a plusieurs siecles, dans la bouche du lyon mort, qu'aussi sa majesté est cette belle fleur produisant ce doux miel, que nostre Samson François, nostre valeureux Henry le Grand, auoit il y a ja long temps trouuée en la bouche du lyon mort feu Philippes II.

24 Grains  
de grenade,  
& pour.  
quoy la nature  
a donné  
né vnc

C'est cette douce grenade du Roy Darius, dont il desiroit autant de Zopires qu'il y trouua de grains. C'est cette chere espouse tirée de ce grand Darius, non seulement Roy de Grenade, ains de plusieurs

autres grands Royaumes, les doux grains de laquelle, qui sont ses vertus & perfections, la rendent si agreable à tout le monde, que Dieu semble l'auoir referuée de tout temps, pour estre le perpetuel zopire du Roy.

courōne à ce seul fruit. Zopires, c'est à dire de bons amis.

Et comme c'est le seul fruit auquel la nature a donné vne courōne, pour marquer & designer qu'il est seul digne d'un Roy. Aussi a-on donné cette tres-illustre Princesse à sa Majesté, pour en contre-eschange receuoir de ses mains Royales, cette couronne sacree de Roine de France.

Et ne faut trouuer estrange l'application & conuenance de ce mot d'espoux, attendu que le Roy est l'oingt de Dieu, & le premier fils de la premiere espouse du Sauueur qui est l'Eglise. Veu que cette ancienne republique de Venise, a bien prins pour marque d'honneur ce mesme mot d'espouse, ayant accoustumé d'espouser la mer, & en celebrer solennellement la feste le iour de l'Assension.

Pourquoy la Republique de Venise tiēt la mer Adriatique pour son espouse.

C'est donc l'espoux & l'espouse, sur lesquels toute la chrestienté a meshuy ietté les yeux. Si bien que tous les Princes & Monarques chrestiens, ayans esté appelez à un si grand & auguste Sacrement, il se peut dire que c'est le grand banquet des Dieux de la terre, cy deuant conuiez par le Dieu Hymenée. Les bons viures de ce banquet Royal, sont les bōs-heurs & benedictions des peuples, qui seront cause par leurs vœux & prieres solennelles, qu'il croistra tant de Monarques de ces deux tyges florissantes, que cō-

La maison de Bourbon illustre d'alliances.

la Chrestienté d'alliances Royales, si ce sont enfans, ce seront autant d'Empereurs & Roys, qui la protegeront à iamais, contre les infidelles & ennemis de Dieu.

C'est pourquoy afin que la chose y fut mieux disposée, tous les Dieux & les Princes cy deuant conuoquez à cette feste si celebre, ont forcé le Dieu Ianus, de clorre & fermer son temple pour les siecles à venir, y apportant le Nectar & l'Ambroisie de la paix : laquelle est si bien establie par cette sainte v-nion, qu'il s'en engendrera vn repos eternal entre tous les Princes chrestiens, sans qu'il soit en la puissance de tout le reste de l'vniuers, d'y pouuoir apporter trouble destourbier ny empeschement quelconque.

La France  
& l'Espa-  
gne s'ont les  
balances qui  
pesent toute  
la chrestien-  
té.

Aussi la France que le Roy possede ( Royaume le plus puissant & complet qui se puisse trouuer ) & l'Espagne dont sa Majesté l'a tirée, qui contiét en soy tant de Royaumes, qu'on peut dire que leurs frontieres n'ont autres bornes que l'Ocean, ny autres confrontations & limites que l'horizon, sont les balances qui pesent tout le reste du mode, il en sera deormais le deffiniteur.

Tellement qu'en cette qualité d'Espoux, de Dauphin de la chrestienté, de premier fils Tres-chrestié de l'espouse du Sauueur, de Louys petit fils de saint Louys, il se trouuera que c'est le vray & vnique exemple de vrais & parfaicts amis, sur lesquels se deburôt mouler tous autres pareils exemples de vraye & parfaite amitié, dans laquelle ils viuront si longuemét & heureusement, suiuant les vœux de tous leurs bōs

subiects : que pleins de gloire & de triomphe, comblez d'honneur & d'annees, ils iront chacun en son temps se presenter à saint Louys, pour les establir dans le ciel, & là les ioindre avec cet Espoux celeste le Sauueur: qui est le but auquel cette belle & parfaite amitié, & tous les bons & saints desirs de leurs Majestez, doiuent principalement viser. Et non simplement à des offices mutuels, sur lesquels seuls semble auoir esté fondee l'amitié des anciens.

L iij

De l'Adulation, & les moyens de cognoistre & discerner le  
vray & parfait amy de l'Adulateur.

- |  |  |
|--|--|
| <p>1 Fable d'Atteon expliquée.</p> <p>2 Le nom de Parasite estoit anciennemēt honorifique graue &amp; sacré.</p> <p>3 Belle description &amp; plainte d'un Parasite, lequel estant conuē en un festin, par malheur n'eut moyen de sy trouuer.</p> <p>4 Seconde descriptiō d'un autre Parasite, qui se plaint de ce que son maistre est tellement addonné à la philosophie, qu'il ne faiçt plus bonne chere.</p> <p>5 Qu'il y a trois sortes de Parasites.</p> <p>6 De tous les flatteurs les plus odieux sont ceux qui se meslent de charger les Princes de louange.</p> <p>7 Quel moyen il y a de recognoistre le flatteur, &amp; le discerner du vray &amp; parfait amy.</p> <p>8 Discours d'un Philosophe qui nous en apprend le moyē, que l'auteur n'a voulu varier ny entrecoupper, pour ne luy oster son sens ny sa grace.</p> | <p>9 Qu'il y a maintenant en ce siecle principalement deux sortes de flatteurs.</p> <p>10 Plusieurs flatteurs artificiels font semblant de parler franchement, pour acquerir reputation d'estre vrais &amp; parfaicts amis.</p> <p>11 Le flatteur qui a sa visée seulement à la table, n'est si dāgereux que celui qui l'a au cabinet.</p> <p>12 Opinion &amp; trait notable de S. Gregoire touchant l'Adulation.</p> <p>13 Le flatteur a beau imiter son maistre pour s'unir &amp; lier avec luy, il ne laisse pourtāt de se trouuer tousiours dissimblable.</p> <p>14 Les similitudes ne sont pas sans vn, comme les différences &amp; dissimilitudes sont autre.</p> <p>15 Bel exemple d'un fidel amy enuers son Prince, pendant qu'il estoit en aduersité.</p> <p>16 Bel enseignement pour bien &amp; fidellement seruir le Roy.</p> |
|--|--|

## DISCOVRS III.



EVX qui ont expliqué la fable r Fable d'Acteon expliquée. d'Acteon, & les mysteres qui nous sont representez soubz son escorce & obscurité, ont voulu donner

entendre, que non seulement les hommes communs qui sont trop enclins & affectionnez à la chasse, deuiennent pauvres à l'occasion des grands frais qu'on a accoustumé de faire pour l'entretien d'icelle. Mais aussi que les flateurs suiuanz d'ordinaire la table des Princes, & autres hommes oppulens, viennent à la fin à les deuorer, les rendans souffreteux & pauvres, à cause de la despence qu'il conuient faire pour entretenir telle sorte de gens. De maniere que comme Acteon fut mangé des chiens, qu'il nourrissoit, de mesme les grands sont mangez par les Adulateurs qu'ils ont accoustumé de nourrir.

On en dit tout autant de Diomedes Roy de Thrace, qui nourrissoit de grands cheuaux fiers & cruels, auxquels il faisoit manger ceux qui l'alloient voir & visiter. Surquoy les Poëtes fabuleux, ont basti vne des plus grandes vaillances & auantures d'Hercule, lequel combatit de façon Diomedes, qu'il le liura, & le fit manger à ses propres cheuaux. Ce que Palephatus, & autres rapportent à son patrimoine, lequel Diomedes auoit cōsumé à entretenir ses cheuaux, & aux grands frais qu'il faisoit pour leur nourriture & entretien, comme Acteon pour celle de ses chiens : voulant monstrer que les Flateurs, Fable de Diomedes expliquée.

montans sur leurs grands cheuaux avec la faueur des Roys & des Princes, deuiennent si fiers & arrogans, que mangeans tous leurs moyés, voyans en fin leurs maistres necessiteux & rongez iusqu'aux os, ils les mesprisent & les foulent aux pieds. Ce sont les Harpies à l'étour de Phineus Roy d'Arcadie qui luy mangeoient & dissipoiēt les biens, & voloient sur sa table pour deuorer & gaster les viures.

Et comme le bois qui augmente & nourrit le feu, est consommé par le feu : De mesme les richesses des Princes, qui nourrissent & esleuent les Adulateurs, sont perdues & cōsommées par eux, d'où viēt qu'on les appelle *Adulatores*, quasi *Adulteratores rerum & verborum*, corrupteurs des choses & des paroles.

Le nō de Parasite estoit anciennemēt honorifique & graue honnelle & sacré. *Stucrus An tiquitatum conuulsiu lib. 2. cap. 4.*

Surquoy est remarquable que le nom de Parasite estoit anciennement nom graue honorable & sacré: ce qui se tire d'Atheneé, d'autant que les anciens Grecs appelloient ainsi celuy auquel estoit commise *sacrarum epularum eligendarum cura*. Et monstre par l'authorité de Polemon Samius, Heraclides, Mopseas, & autres graues Autheurs de ce temps là, que ce nom n'estoit à mespriser, ayant esté accompagné de quelque honneur parmy les anciens.

*Collegium Epicurum Arist. in politis.*

*Plur. en la vie de Solō est autem & hoc ē Solōnis institutus,*

Ce que tesmoigne assez Pollux, en ce qu'il dict que c'estoit tout de mesme, comme parmy les Romains le college des Epulons. Qui a fait dire à Aristote que, *in Meihonensium republica, principibus bini erant parasiti, ductoribus autem singuli*, qui auoient soin de certaines viandes: ce que ces mots de Plutarque en la vie de Solon expliquent tres-bien: Or cecy est encore de l'institutio de Solon (dict il) de faire vn festin

stin en public, lequel il appelle *Σουρτίς* cōme qui diroit *ad cibum sumendum accumbere.*

Et Thomas *in Atticismis* soustiet, qu'ō n'appelloit pas seulement Parasites ces Adulateurs, qui alloient courant les tables des riches: mais bien ceux lesquels pour auoir bien seruy la Republique, estoient nourris dans le Pritanee aux despés du public. A quoy aludant Diogenes, voyant que les sours couraient sur sa table, souloit dire, me voila bien-heureux, puis que i'ay mes parasites aussi bien que les autres.

Et Lucian en son dialogue du Parasite, rapporte tant de choses honorables de ce mestier, quoy qu'il semble ne les auoir proferées que par gallanterie, & comme en se ioüant suiuant sa coustume: qu'il prouue clairement, qu'il y a cent fois plus de vanité, en ceux qui s'estiment Philosophes, qu'en ces autres qu'on appelle Parasites. Tenant formellement, que la Parasitique est vn art beaucoup plus vtile & conuenable à l'homme, que la Rhetorique l'Arithmetique la Philosophie & la Musique.

Tellement que par son aduis tant s'en faut qu'on se doibue offenser d'estre appellé Parasite, que Simon parlāt à Tychiades, dans le mesme Lucian, luy dict ces paroles: quand tu me voudras escrire, tu m'honoreras beaucoup plus de mettre à l'inscription de la lettre, *Simoni parasito*, & me gratifieras d'auantage, que si tu m'escriuois avec ce titre *Dioni Philosopho*. De façon qu'il proteste qu'il se plaist & resioüyt plus de ce nom, que si quelqu'vn le tenoit pour ce grand & ancien statuaire Phydias: Car (dict-il) ie ne me plais pas moins de mon art de Parasite,

M

*in publico plebi conuiuium exhibere, quodū appellat*

*μαργουρτίς, quasi dicas ad Cibū sumendū accumbere.*

*Thomas Magister in Atticismis.*

*Sed & eos qui ob rem egregia gestā publicosupem in Pritanea alebantur.*

*Ecce & Diogenes suos habet parasitos. Lucian in Dialog. de Parasito.*

La Parasitique.

Lucian en son Dialogue du Parasite introduict Simō scriuant à Tychiades auquel il donne entendre que quād il luy escriira il lui fera plus de plaisir de mettre au dessus de la lettre,

*Simoni Parasito &*

*impēsum mi-  
hi gratifica-  
beris inquit  
quam si hoc  
seculo nobis  
scripseris Dio  
ni Philoso-  
pho.*

*Que la Pa-  
rasitique  
doit estre  
mise au rāg  
des arts li-  
beraux  
micux que  
tous les au-  
tres.*

que Phidias a prins autre fois plaisir d'auoir moulé son Iupiter.

Et pour môstrer que la Parasitique doit plustost estre mise au rang des arts liberaux, que nul des autres: il adiouste, que l'art ou mestier de Parasite, duquel il faiçt profession, merite beaucoup plus iustement d'en porter le titre, que nul autre: & prouue que c'est le meilleur le plus aisé & le plus profitable de tous: Car il consiste à boire & à manger, qui sont des actions sans lesquelles la vie de l'homme ne peut subsister. Et n'est comme les autres arts, qui ne s'apprennent sans sueur sans labour sans veilles & sans larmes. Car qui est iamais sorty du festin pleurant, comme font les enfans sortans de dessoubz la verge? qui en est fortly triste ni seure, comme sont ceux qui estudiant és autres arts, esquels il faut longuement trainer auant de les bien sçauoir & entendre? outre qu'ils ne sont inuentez que pour acquerir le moyen de viure: au lieu que le Parasite sans nul estude, a sa vie toute acquise, simplement dès aussitost qu'il commence son mestier de Parasite.

*Le Parasiti-  
que est vne  
science de  
conuersa-  
tion qui en  
gendre en  
fin la vraye  
amitié.  
Lucian ibid.*

La Parasitique est vne science de conuersation, qui nous acquiert le titre de vrais & parfaicts amis:

Ce sont les premiers signes & auspices d'amitié, *Amicitia nomen, nihil aliud est quam parasitica auspiciū.*

Par ce qu'il faut de necessité, que le Parasite *ante cum illo amicitiam contraxerit, quam cum libationis & mensæ*

*participem fecerit, atque ad huius artis mysteria admisserit:*

qui sont les mots substantiels dont vse le mesme Lucian, pour dire qu'auant admettre vn Parasite à sa table, il le faut establir dans son cœur, & le receuoir pour amy.

De façon qu'il reprend Epicure, de ce qu'il a destourné la volupté, & le contentement d'estre & se feoir à vne bõne table, & l'a desrobé à la Parasitique, pour l'attribuer à sa felieité, & en composer son souverain bien. Et neantmoins cette sorte de volupté n'est pas proprement la vraye fin d'Epicure, mais bié du Parasite. Car Epicure marque ainsi & décrit sa volupté, quant à moy (dict il) i'estime volupté premierement vn estat tranquille pour le corps, & puis pour l'esprit ne l'auoir chargé d'aucun trouble ny soïn facheux: ce qui est tres-conuenable au Parasite, lequel vit si nonchalámét, qu'il imite tout à fait ce qu'on dict d'Olofar Roy des Poltrons, lequel estoit tousiours gifant en si grande oisuieté, qu'il se laissoit gratter les pieds iusqu'aux serpens, qui le trouuoient couché sur l'herbe.

*Ego voluptatem existimo primum tranquillum spiritum sanum corporis, deinde neque mentem, vlla perturbatione aut molesta cura onerari.*

Et sil faut particulieremét mettre en cõparaison la parasitique avec la philosophie, la principale de tous les arts. Il faudroit que les Philosophes fussent premierement d'accord, qu'est-ce que philosophie: Car *omnino alius, aliam rem philosophiam esse contendit & comminiscitur* (dict il) & de fait elle est toute différente chez le mesme Epicure, & chez les Academicieés Peripateticiens & Stoiciés. Ainsi la philosophie n'estant vne, ains diuerse, les Philosophes & leur secte ayás tous diuerses fins, les fins mesmes en estans ambigües muables & opposites, il n'y peut auoir en elle ny certitude ny perfection.

*Cõparaisõ de la Parasitique avec la Philosophie.*

*At si philosophiã quis tanquam necessariam susciperet, unã & simplicem non existentem, ac fere ubique ipsã secum discrepantem.*

*Lucian ibid.*

Il y a bien plus (dict il) car les hommes les plus sages, & les meilleurs & plus sçauans Philosophes, suivant l'opinion des plus graues auteurs, ont esté Pa-

*Quod si per se esse essent earum cognitiones nõ*

*Foras ambi-  
gua aut mu-  
sables.*

rasites. Nestor dans Homere, & Idomeueus fils de Iupiter, estoient Parasites d'Agamemnon, & Patroclus d'Achilles, Aristippus & Platon le furét de Dionisius, Euripide d'Archelaus, Anaxarque d'Alexandre, Aristides d'Armodius, & Aristote n'a pas laissé d'en gouster. Et apres tout, c'est vn chié dans vn bain qu'vn philosophe dans vn festin en comparaison d'vn Parasite.

*Ac mihi pro  
festo tale  
quiddam sim-  
positio videtur  
esse philoso-  
phus quod  
canis in Bal-  
neo. Lucian.  
ibid.*

Et en ce qui est de la vaillance, vn Parasite com- me mieux nourry que toute autre sorte d'hommes, peut mieux supporter les trauaux de la guerre ; laquelle ne manque pas d'auoir ses Parasites, & plus vaillans que tous les autres. Si bien qu'Vlisse dans

*Homereen  
Iliis dicit,  
Militum unū  
nequaquā in  
aerem addu-  
cendum.*

Homere montre avec vn assez long discours, qu'il ne faut mener iamais vn soldat à ieun, en aucun exploit militaire. Et Theocrite parlant en general au Prince, luy souloit dire *Impera satur* : surquoy à suite Ciceron a dict, qu'il n'y a rien si enjoué ny si allegre, qu'vn peuple qui est saoul. Si bien qu'apres cela, il a esté tenu pour certain, qu'vne armée qui est à ieun, ne peut se tenir en discipline.

*Theocrite  
in Siraculis  
imperatur.  
Cicero dicit  
Populo saturo  
nihil esse  
Latius aut  
alacrius.*

Ainsi il tient que la Parasitique est vne singuliere & principale sapience, par le moyen de laquelle, le Parasite sçait mieux prendre & attraper les leuraux, que le meilleur chien de chasse qu'on pourroit trouuer. Et quand bien la mort surprendroit le Parasite en festin, & qu'il y mourroit de mort soudaine, il s'en va si viste en l'autre monde, qu'on diroit qu'il s'en est volé tout mort. Concluant apres ces raisons & plusieurs autres, que cet art ou faculté, est vne Deesse laquelle a accoustumé d'excuser les fautes des

*Disciplinam  
seruare non  
potest iuiu-  
um exerci-  
tum.  
Calliodore  
Parasiticus est  
singularis ac  
pre. ipus qua  
dā sapiens.  
Parasitus  
Lepusculos  
magis inse-  
ctur quam  
villos canis  
venaticus.  
Hanc artem*

delinquans, pour estre la maistresse de toutes celles qui se commettent: en prenant & transferant sur soy entierement toute la coulpe & les deffauts. De façon qu'il conseille à tout le monde d'auoir tousiours vn Parasite près de soy, tenant pour maxime de grandeur, que le riche se presentant en public sans en auoir pas vn à l'entour, est tenu pour mendiant.

*esse De à quã delinquentes erroris excusare solet, quasi horum omnium magistratorem, culpam uniuersam in se transferentem. Lucian.*

Si bien qu'en ce temps là le nom de Parasite estoit honorable & serieux, veu qu'il ne signifioit autre chose, qu'un honneste conuiue ou gardien & administrateur des choses sacrées. Mais bien tost apres il commença à estre ignominieux & plein d'infamie, estant prins seulement pour vn Adulateur glouton, qui sçauoit (dict Lucian) l'art de trouuer le soupper & le disner chez autruy, & en auoit les paroles propres & agreables au maistre de la maison.

*Dines progre diens in publicum nõ comitãto Parasite, mendicus est. Lucian ibid.*

En telle façon que depuis, tous les noms qu'on leur donnoit, exprimoient clairement, que leur fin & intention n'estoit autre, que de faire curée de ceux qu'ils flatoient, & trouuer leur bource ouuerte, & leur table preste. Ainsi Gnato a prins son nom de la grande auidité de manger. Et Saturio dans Perse de l'assouissement. Ainsi dans Plaute le flateur & Parasite est dict Artatrogus, comme vn deuorateur de pain. Et ailleurs Peniculus de ce qu'il nettoie comme vne esponge, tout ce qui eschappe & tombe de la table. Et parfois *Cuscutio* quasi *Gurgulio*, ainsi appellé, de ce petit ver qui ronge le froment, ou bien Colax, de certain oiseau qu'on estime estre le Melancoriphe, & vulgairement Parachicole, tirant ce nom du grand appetit qu'il a de manger. Et dans Anthi-

*Nõs qu'on dẽnoit anciennemẽt aux flateurs qui suiuoient les tables d'autruy.*

*Stuckius antiquitatum comitãtium lib. 2. cap. 4. Plante in melle gloriose. Artatrogus. In meuchmis.*

*Colax Alciat. 4. part. arg. c. 16.*

Clément  
Alexandrin  
pedagog. lib.  
2. cap. 1.

phanes & Clement Alexandrin, ils sont appellez mouches: par ce qu'ingenieusement impudens facheux & importuns, ils vont volletans sur les tables d'autruy comme mouches.

Plut. sympos.  
7.

Je ne veux oublier ces autres que Plutarque appelle vmbres, lesquels n'estans inuitez par celuy qui faisoit le festin, trouuoiet moyen de s'y faire mener par quelqu'un des conuiez. Ils se coulent és festins comme gens sans adueu, comme ombres sans corps: mais non à la verité sans corps, car sortans de la table, ils en ont vn beaucoup mieux farcy que cet autre corps, à l'ombre duquel ils se sont trouuez au festin. En fin ce sont tous amis de table, desquels dict tres-bien Suidas *in ζεο feruet olla, viuit amicitia*. A quoy ie trouue merueilleusemēt conuenable le mot de celuy qui appelle le Parasite *σοφοκλῆς* qui veut dire *landicanus*, ou cet autre que luy donne Scaliger l'appellant *Cenaturionem*.

Scaliger in  
Ceparu Comedia.

Plut. au tr.  
comm. on  
pour dis.  
scrner.

De maniere que l'escornifleur Melanthus dans Plutarque, comme on luy demandoit en quelle facon Alexandre son maistre estoit decedé, respondit fort plaisamment & à propos, qu'il estoit mort d'un coup d'espée, lequel luy donnant dans la teste estoit parueniu iusqu'à son ventre. Il auoit raison de conter son ventre, pour celuy principalement qui auoit receu le coup mortel d'Alexandre, car il en receuoit plus de dommage que son cœur & son affection, laquelle estoit toute dans son ventre & rien ailleurs.

Libanius de-  
clam. 7.  
3 Belle des-  
cription &  
plainte d'un

Libanius Sophiste ancien en décrit vn de merueilleuse facon, qui merite d'estre mis en ce lieu. Vn Parasite (dict il) appellé en quelque festin, print vn

cheual du Cirque pour s'y trouuer plus viste. *Cum vero ante ianuam atriensem esset ara, equus metam esse ratus flexit, & correptum in sefforem parasitum abduxit.* Le Parasite fraudé du festin se plaint le lendemain aux Iuges en cette sorte.

Parasite ie-  
quel estant  
conuît en  
vn festin  
par mal-  
heur n'eut  
moyen de  
s'y trouuer.

Messieurs, ie n'ay ny vionny temps que pour vous conter mô desastre, & vous dire qu'ayant esté le iour d'hier inuité en vn festin somptueux, ne pouuant estre oiseau comme ie desirois, pour voler plus soudainement, & me trouuer aux bônes tables, ie louïay vn cheual de ceux qui ont accoustumé de courir au Cirque, lequel allant comme le vent, ne me donnoit loisir de parler, ny saluer ceux qui s'enqueroient de moy par curiosité, où i'allois si viste: ains les outrepassant, la responce de ce qu'on me demâdoit, estoit portée à tel qui ne m'auoit fait la demande. En fin le cheual arriué près le lieu où l'apprest se faisoit, prenât l'Hostel qui estoit au deuat, pour borne, m'exporta hors de là: côme c'estoit la coustume des cheuaux du Cirque, estâs paruenus au bout de leur carriere, de ramener leur cheualier en arriere au mesme endroit où ils l'auoiēt prins. De maniere qu'eludé de ce beau festin, i'ay demeuré avec ma fain entiere, qui a tousiours creu depuis, & croist à tous momens si fort, qu'à peine ay-ie loisir de le vous raconter.

O diuin Homere, vous àuez feint avec apparences toutes choses, mais celle cy exprimée par ce vers.

*Res miserranda famas, si quem male suada trucidat.*

Est plus veritable que toute autre. Si bié qu'il sêble qu'à point nommé vous ayez chanté ce vers pour moy seul, me faisant tenir la place d'Ulisse, languy &

abbatu de fain.

Le vous demande donc cette grâce, Messieurs, que vous celebriez ma mort, par quelque honorable libation & sacrifice : y adioustant vn tableau ingénieur, qui puisse exprimer mon defastre, & représenter en iceluy des conuiues, & vn aprest somptueux: & moy miserable couché en forme d'hôme grâdemment volontaire, reculé pourtant & fort esloigné de la table.

Mais pour le cheual, que nul personnage ne face semblant, & ne soit en action d'homme qui me le présente: qu'il ne l'approche de mon tombeau, qu'on ne peigne personne à cheual: Car là mesme il m'affligeroit, & entrerois aussi tost en apprehension, qu'il m'emportat pour la seconde fois trop legerement, vuide à ieun & le vêtre creux. Quand on y voye quelque excez de mangeurs, qui s'engorgent de bons viures: mais à tout le moins, que i'y fois représenté sobre & temperant, comme ie fuz à mon grand regret ce iour là.

Voila vn homme merueilleux, qui laissoit ses iuges en doute s'il estoit plus glouton & affamé, qu'il n'estoit parasite. Le traict est singulier & de nouvelle inuention. Car quel defastre pouuoit il encourir plus grand? N'estoit-il pas plus à plaindre que Tantale? auquel c'estoit vne espece de contentement, de voir en aproche, & odorier les viures, sans en estre reculé tout à fait, ny destourné d'une veuë si agreable? Au lieu que le malheur fut tel pour ce Parasite, qu'il ne vit, ny ne flaira iamais chose quelconque: ains la vitesse du cheual, & l'air qu'il humoit en sa course,

course, l'engorgeât de vent & de desirs, rengregeoit de plus en plus son auidité & sa faim.

Le Comique est tout remply de traiçts de ces parasites, qui cherchent les tables d'autruy. Si bien qu'il faiçt dire au Parasite Ergasilus.

*Quasi mures, semper edimus cibum alienum.*

Puis montrant avec quelle presse, ils ont accoustumé d'aller aux festins, le Parasite Curculio diçt:

*Date viã mihi noti atque ignoti, dũ ego hic officium meum,*

*Fugite omnes, abite & de viã secedite..*

Vn autre Parasite se plaint de son Prince, parce que festant addonné nouvellement à la Philosophie, il ne tenoit plus si bonne table qu'il souloit, tellement qu'il diçt fort plaisamment dans le mesme autheur: Quand mon maistre n'estoit Philosophe, & menoit encoire sa premiere vie, *nullum triste negotium, nullum operosum habebam: disescebam nihil possidens, deliciabar nihil impendens, sed per beatus vir, ignauus, segnis, mensarum affecla.*

*Plaut. in casinum.*

*Plaut. in Curculio.*

4 Seconde description d'un autre parasite qui se plaint de ce que son maistre s'est tellemēt addonné à la Philosophie, qu'il ne faiçt plus bonne chere, tiré de la *Declamatio. xi. du Sophiste Libanius.*

Quand on me demandoit, si estoit heure de dîner, ie faisois halter l'horologe, puis estant à table, ie me remplissois de viande, maniant toutes choses: i'approuuois & trouuois bon le second seruire, mais ie ne manquois iamais de me ruer sur le premier, cōme le plus assure: tres-marry que ie n'auois le ventre à triple estage. *Erans quippe copiosa cuncta, & saburra disrumpebar.* Si bien que maintenant, que mon Seigneur est deuenu Philosophe, *priorem meam felicitatem, arbitror esse cladem.*

Je ne sçay si ce sont Orateurs ou Philosophes, ils ont corrompu mon Roy, & l'ont enforcelé avec vn

*illi meũ regem corrupitum fascino serunt verba*

N

*vum flumi-  
ne.*

torrent de paroles. Quant à eux, ils ne souffrent rien à deffaut de table: mais ils ont seulement enuié la félicité de mon maistre: f'estans mis en debuoir de faire en forte, qu'il ne soit pas seulement miserable, mais bien qu'ils le voyent plongé en mesme malheur qu'on a communément accoustumé de les voir. Enchanteurs qu'ils sont, & mauuaises gens; qui ont cette faculté, de pouuoir persuader tout ce qui leur plaist. C'est pourquoy la fortune les a iustement cōdamnez aux peines qu'ils souffrent ordinairement: estans tourmentez de la pauureté, de la folie & de la fain: & de plus, à demeurer comme morts parmy les viuans. Ce sont ces gens, qui ont ainsi gasté & corrompu le bon naturel de mon Prince: lequel en fin harassé de tous ces discours, voulant faire sa retraite sur le soir, reuiet dans la maison *Caninam cœnam sumpturus*.

*Et ut mori-  
sus inter ho-  
mines exi-  
stant.*

*Domi reuer-  
titur caninā  
cœnam sum-  
pturus.*

C'est donc la verité, que l'enuie ptesse souuent les gens, qui auoient accoustumé de faire bien leurs affaires comme moy. Et au contraire, la pitié ne se rue iamais, & ne vient au secours des mal-heureux. Or celuy qui estoit mon Mœccenas & mon tout, s'est maintenant mis à philosopher: qui ne veut dire autre chose, sinon qu'il est mort pour moy. Toute sorte de mort est facheuse, mais la plus miserable de toutes, est celle qui nous prend à la gorge, & nous fait mourir de fain; laquelle se peut éuiter (chose pourtant horrible) si on boit vne bonne fois tant de ciguë, qu'on n'ait plus besoing d'aucun apprest: ce qui aduient communement à des gens qui sont au desespoir comme moy.

*Et quod di-  
ctum perinde  
est, etiam in-  
terit mibi.*

Voila les beaux & honorables discours que ces Parasites ont accoustumé tenir és cours des Princes. C'est ce qui les destourne & des sciencés, dont ilz peuuent tirer de bonnes instructions, & de tous bõs & louables exercices: car il s'en trouue plusieurs qui n'ont pas faute d'esprit.

En fin le Comique décrit si bien leur miserable forme de vie, qu'ils semblét la detester eux mesmes, concludant apres vn grand discours par cette execration. *Il licet parasitice arti in malam crucem.*

*Plut. in Ca-*  
*ptini, en*  
*ces vers*  
*qui com-*  
*mencent*  
*miser homo,*  
*est, &c.*

Que si Caton le Césur ne trouua bon, de voir vn certain homme parmy les legions, par ce qu'il estoit trop gras, le tenát par ce moyé incõmode à la Republique, cõme estás toutes les parties de sõ corps, qui sõt puis le gosier iusqu'à la ceinture, soubz la domination & subjection de son vêtre: à cõbié meilleure raison eut il peu censurer & bannir ces parasites, qui cherchèt de s'engraisser és tables d'autruy, qui ne sõt bons ny en tēps de paix, ny en tēps de guerre: n'ayás autre meilleure penséé pour seruir le public, que de paistre leur vêtre, & estre és bõnes tables à l'engrais.

*Cuius inter-*  
*guttur & in-*  
*guem concta*  
*sub ventris*  
*domino su-*  
*rent.*

Ces amis de table n'eussent esté bons en ces lieux, où la leuée des banquets se faisoit au son de la trompette, qui estoit lors que le chef d'une armée, traictoit vn autre chef: comme quand Corbulus fit festin à Tiridates Roy d'Arménie. Il seroit besoing quand vn Flateur ou Parasite se glisse, ou se presente effrontément en vn festin celebre, ou en la table des grands, que la leuée non du festin, ains du Flateur, se fit au son de la trompette: afin qu'il fut hautement publié & proclamé par tout, qu'il fut cognu & hué

*Tacit. lib. 15,*  
*cap. 7.*



de tout le mode. Et bien que les courtoisies de la table parmy les ames genereuses, soient les moindres: qu'il ne reçeut iamais cette grace & faueur, de s'approcher ou leuer de la table des grâds, qu'avec cette diffamation publique: ils ne s'y presenteroient pas si souuent comme ils font.

s. Trois sortes de Parasites.

Or de ces parasites & autres semblables gens, il y en a de trois sortes: l'une de ceux qui avec fornettes & petits rencontres recherchent les tables d'autrui, qui sont appellez par le Comique *derisores*.

Plaut. in Cap. suis.

L'autre de ceux qui cherchent à manger en endurant des coups de baston, & autres indignitez, du nombre desquels se trouue Irus dans Homere, & duquel Vlisse se fait Antagoniste & aduerfaire: L'on appelloit ceux cy flagronez, à raison des fleaux & verges desquelles ils estoient fouëtez. Et Plaute les appelle *plagipatida ac Lacones*, à l'exemple de ces petits enfans Laconiciens, qui se fouloient fouëter volontairement, dans le temple de Diane. Ce sont proprement ceux cy dont parle Tertulien. Les Parasites & Gnatonz quoy qu'ils soiēt libres (dict il) font neantmoins gloire d'estre en seruitude & souffrir des contumelies, qui n'est que pour en receuoir la recōpense & auantage de pouuoir satisfaire à leur ventre.

Tert. in Apolog  
Parasiti Gnatonque etiam si liberi sunt gloria loco ponunt seruitutem, & contumelias, ob eam sane mercedem & autoramentum, ut ventris satisfaciant.

La troisieme sorte est de ceux qui louent à tout propos les actions d'autrui, bonnes ou mauuaises, pour leurs propres commoditez, desquels parle le Comique.

Terent. in Eunuch.

*Sed his vltro arrideo & eorum ingenia admiror simul.*

*Quicquid dicunt, laudo: id rursus si negant, laudo: id quoque.*

*Negat quis, negotiis, aio. postremo imperavi egomet mihi.*

*Omnia assentari, is questus nunc est multo uberrimus.*

Le Poëte Martial semble auoir publié le mesme, en vne Epigramme à Pontilian.

*Mentiris, credo, recitas mala carmina, laudo:*

*Cantas, canto: bibis, Pontiliane bibo.*

Or de toutes ces trois sortes de Parasites, ceux de ce dernier genre, qui se trouue en ce tēps abondāt & fertile, sont beaucoup plus dangereux que les autres. C'est de ceux cy que parle vn ancien, qui sçauent porter aux oreilles des Princes des choses si douces, qu'ils en demeurent charmez, qui leur sçauent oindre la teste de l'huile amiable d'adulation, leur mettre des couffins soubz les coudes & genoux, secoüer leurs manteaux & habits, pour faire tomber la poussiere qui n'y est pas, & oster les plumes & ordure que personne ne voit qu'eux. *Huius pestis pestilentia, percussunt principum laterales, palatini canes, adulationis artifices, fabri laudis, figuli falsitatis. Hi sunt qui magniloqua cōmēdationis tuba, in diuitum auribus citharisunt: qui medicæ adulationis fauos, foras eructant. Qui ut emungant munera, caput diuitis, oleo adulationis inungunt: Prælatorum auribus, puluinaria laudum subijciunt, qui ab eorum pallijs, aut fictitium puluerem excutiunt, aut vestem fictitiæ deplumant inplumem.*

Il faut se garder sur tout du poison de leur langue, qui est doux & agreable à ceux qui le reçoient: mais aussi mortel que le chant des Sirenes, lesquelles par la douceur de leur voix, attiroient dans de gouffres de miseres & malheurs, ceux desquels elles auoient celebré les actes & chanté les loüanges. Il se trouue

*Mart. Enig.  
lib. 12. ad  
Pontilianū.*

6 De tous les fa-  
teurs, les plus dan-  
gereux sōt ceux qui se meslent de charger les Princes de louange.

Theophras-  
te de Adula-  
sione.

Alanus de  
Complanctu  
natura.

peu d'Vlisses, qui s'attachét au mast de la raison, pour esuiter ces dangereux escueils. Peu qui à la façon des compagnons, de ce prudét & aduisé Gregeois, bouchent leurs oreilles, pour rejeter ces feintes & deceuantes musiques : tant la nature humaine se trouue amoureuse d'elle mesme, & imbecille & ignorante, à vsfer de precaution, pour éuiter ces attaques : qui n'apportent que ioye & plaisir à l'entree, mais à la fin, se tournent en fiel & mescontentement.

*Cicer. Reth.  
lib. 1.*

*Habet ad-  
latio princi-  
pia iucunda  
eadem excisus  
amarissimos  
habet.*

Car l'adulation a ses commencemens ioyeux, & ses yssues tres-ameres, souloit dire Ciceron: ce qui se remarque principalement en la cour des Princes & Roys, desquels le plus miserable est celuy, duquel les oreilles sont fermées de façon, que toutes choses vtilles leur sont ameres: & n'y a rien que les ioyeuses & nuisibles, qui soient de leur goust. Cet Empereur est miserable, chez lequel on supprime les choses veritables (dict Capitolin en la vie de Gordian) C'est vne espece de mensonge fort pernicieux, quand on dict quelque chose, laquelle ne se dict simplement que pour plaire. veu que la verité, n'estant dicté qu'à cette seule & mesme fin, seroit deplaisante & rejettable: parce que le Prince, se mirant dans les discours flateurs de ces Courtisans, cōme au trauers d'vne fausse glace, ne peut recognoistre ses deffauts & imperfections, pour les corriger & s'amender: ny voir là où ses actions sont deffectueuses, pour y apporter la reparation necessaire. *Deprehendas te oportet, priusquam emendes. Sanitatis initium est, sentire sibi opus esse remedio,* nous apprend vn Philosophe.

*Senecq.*

C'est pourquoy, tousiours entretenus en leur

aveuglement par la langue de leurs flateurs, ils ne se recognoissent iamais que par quelque grãd malheur qui leur arriue, commẽçans lors à sçauoir (mais trop tard) que ces èsclaves de Cour, lesquels ont accoustumé loïer chez les Princes toutes choses soit honnestes ou deshonestes, ne leur chantent aucun air de loïange, ny font aucun discours que pour leur propre interest : & ne leur bourdonnent rien aux oreilles qu'avec fiction & simulation, & pour leur profit & vtilité.

C'est merueille que les Princes ne veuillent recognoistre, vne chose qui leur est à toute heure deuant les yeux, sçauoir les exains des Adulateurs, & les troupes de ceux qui leur rient au nez, & qui dependent tout à fait de ce qu'ils diront & lairront fortir de leur bouche. Les Adulateurs ne font sentir qu'ils aiment les Princes que du bout des leures. La iuste affection ne les mene point, ains le seul esmolument & auantage qu'ils en esperent : leur amitié ne vise qu'à la remuneration. Les loüanges qu'ils donnent aux Princes, sont communément esloignées de la verité : ils ne les louent que pour les perdre & les rẽdre miserables. Ils ressemblẽt ces familles d'Afrique, par la loüange desquelles, les arbres les plus assurez meurent, & les enfans deuiennent mehaignes & languis. Et de fait ils sont plus nuisibles que les ennemis couuerts, desquels on preuoit les ruses les forces & la puissance : & se desiant d'eux, raremẽt en est on surprins.

Il seroit donc à propos de recognoistre ces ennemis domestiques, & d'en donner des marques, par le

Tacite.  
Cicer. ad Q.  
fratrem lib.  
1.º p. 1.  
Quin aures  
eorum ficto  
& simulate  
quasus sui  
causa omnia  
insuffrant.

Pline.  
Quarum  
laudatione  
intercisi, pro-  
bata arbores  
arescunt, &  
moriuntur  
infantes.

Sen. ep. 36. moyen desquelles apres les auoir recognus, l'on tachat de les chasser comme pestes publiques. Car il est malaisé qu'un homme assiegé de plusieurs, voye clairement de quelle sorte de gens il est enuironné: veu qu'ils courēt tous vers luy, comme font les ruisseaux dans vn lac, pour espuiser ou sa bource, ou sa table, ou troubler ses affaires, ou luy mesme.

La parole est le truchement de l'ame, & le miroir & messager du cœur.

L'on dict que la parole est le truchement & l'image de l'ame, le miroir & le messager du cœur, par lequel tout ce qui est dedans sort dehors & se met en veüe: parle (disoit Socrate à vn enfant) afin que ie te voye. Et comme on cognoit au son si les vaisseaux sont rompus ou entiers, pleins ou vuides, & les metaux à la touche: ainsi l'homme se cognoit & se iuge par la parole, laquelle la nature a donné à l'homme, tout ainsi que si c'estoit le Prince du cœur, pour exprimer au vray ses conceptions: & neantmoins le flateur change la destination de la nature à vne contraire fin, qui est d'exprimer par la langue ainsi que par l'instrument du mensonge, des fausses couleurs & peintures, soubz lesquelles il cache, non en partie à la façon de ceux qui peignent les visages en pourfil, mais entierement tout ce qu'il a en l'interieur: semblable à ceux qui erigerent la statuë de Pericles, lesquels luy mirent vn armet en teste pour en couvrir les defauts: car il cache par des fauses paroles le visage, & le vray dessein de son ame, toute tauelee & defectueuse.

7 Quel moyen il y a de recognoistre le flateur, & le

Il sera donc bien difficile, de pouuoir recognoistre le flateur par les seuls traiçts du pinceau, que la nature a donné à l'homme, lors qu'elle l'a mis au monde.

monde. Neantmoins il faut tacher d'en dōner quelques petites marques, lesquelles nous le feront discerner du vray & parfaict amy. Que si ce n'est d'une cognoissance claire & distincte, à la façon des choses que nous voyons d'une veüe proche & certaine: ce sera au moins d'une cognoissance aucunement apparante, à guise des obiects qui ne sont pas tout à fait esloignez de nos sens.

La premiere marque par laquelle on peut descouvrir le flateur est, que comme le Tarende receuant en soy la couleur de toutes choses, l'empruntant des arbres des fleurs des fructs & des lieux auxquels il s'attache, trompe la veüe des chasseurs, qui fait qu'il ne se peut prendre que fort mal-aisément.

De mesme si nous recognoissons, que celuy qui fait estat de nous voir, se transforme par imitation en nos passions, affections vices & autres mouvemens, & en approuve & represente en soy les images: si est inconstant & muable, & se tourne en plusieurs façons, sans droicte affection: nous pouvons dire hardiment que c'est vn flateur, ou vn Tarende, qui reçoit toute sorte de couleurs, par les diuers obiects qui luy sont representez, qui fait qu'on ne le peut surprendre que difficilement.

Car le flateur reçoit aisément les diuerses impressiōs des mœurs & façon de ceux, en la grace desquels il veut frauduleusement s'insinuer; ainsi que les flateurs d'Alexandre prenoient plaisir de cōtrefaire le ply de son col. Et ce qui luy manque en ce point est, qu'il ne peut represente les effects d'une solide & sincere vertu, ny d'une embrazée amitié: qualitez qui nous

discerner  
du vray &  
parfait a-  
my.

Premiere  
marque  
pour desc-  
couvrir le  
flateur.  
*Pl. parlant  
du Taren-  
de liu. 8.  
ch. 34.  
Colorē om-  
nium arbo-  
rum fructū  
florum loco-  
rum quored-  
dit mutans  
in quibus la-  
tescit de quo  
raro capitur.*

font representées, par les couleurs du blanc & du rouge, que le Cameleon qui est vn autre animal fort changeant ne peut prendre ny recevoir. Et c'est par cette marque, qu'on vient à discerner les flatteurs, d'auec ceux qui ne le sont pas: d'autant que la vertu constante & non muable, est le nœud d'une veritable amitié: & l'amitié, l'instrument qui desliela langue, laquelle fait retentir la voix & la parole, & la porte doucemēt aux oreilles de l'amy, ou du grand, pour apres la faire descendre au cœur: marques qui ne se trouuēt & ne se recognoissent point au flatteur.

La seconde  
marque  
pour co-  
gnoistre le  
flatteur.

La seconde marque du flatteur est, quand il ne reprend nos vices avec liberté, & ne loue nos vertus avec amour. Que si parfois il fait semblant, de rapporter & contrefaire les traicts d'un amy vertueux, si est-ce toutefois qu'on voit clairement, qu'il n'exploite & ne met iamais en œuure vne correction pleine de franchise, qui est vn des plus notables signes d'une solide amitié.

Plot. in me-  
valib.

Car tout ainsi que Patroclus se reuestant des armes d'Achilles, & menant ses cheuaux à la guerre, n'osa toucher la iaueline, ains la laissa seule & à part. Ainsi le flatteur se masquant, prenant les marques & enseignes d'un vertueux & veritable amy, laisse la seule franchise de parler librement, qui est l'instrument honorable, & la iaueline de Patroclus, sans y oser toucher: comme estant le baston propre, que la seule amitié vertueuse, & le seul vray & parfaict amy, doit porter & manier & non autre.

La troisieme  
marque  
pour co-

La troisieme marque est l'aduersité, laquelle tout ainsi que l'or s'esprouue dans la fournaise, de mesme

sert elle de fournaise pour faire l'espreuve, & discerner le flatteur d'avec le vray & parfait amy. gnoistre le flatteur.

C'est pourquoy Alcibiades, voulant discerner les vrais amis d'avec les faux, par la touche de l'amitié, feignit luy estre arriué vn grand accident: supposant le simulachre d'vn homme mort, priant vn chacun de ceux qui luy faisoient la cour, de le vouloir recevoir chez luy, en cas qu'il en fut recherché. Mais d'vn si grand nombre, il ne se trouua que Callias fils d'Hipponicus, qui se mit en debuoir de luy donner le secours qu'il recherchoit. C'est pourquoy il ne faisoit estat que de Callias, comme d'vn vray amy, mettant les autres au rāg des flatteurs, qui le courtoisoient pour leur interest particulier.

Et comme les escus faux & qui ne sont de bon aloy, representent seulement le lustre & le seul esclat de l'or. Aussi le flatteur, contrefaisant seulement la douceur & agreable façon de l'amy, se montre tousiours ioyeux & plaissant, propre à delecter & resioüyr son maistre: mais comme estant de faux aloy, il n'est iamais de mise, ains tousiours inutile & de neant.

Et Aristote passant outre, condamnant la flat- Le flatteur est pis que le faux monnoyeur. rie, dict que l'amy flatteur faict pis, que celuy qui faict la fausse monnoye: parce que prenāt vne fausse monnoye pour bonne, la perte que nous en receuōs n'en est pas fort grande: mais prenant vn amy feint & simulé, pour vn vray & fidelle amy, on en peut recevoir vn grand dommage.

Si bien que ie trouue qu'Auguste auoit raison Auguste auoit bien raison de en son extreme vieillesse, de crier en soupirant, lors

rappeller  
deux de ses  
meilleurs  
amis, quoy  
qu'ils fus-  
sent dece-  
dez.

qu'il estoit retiré dans son cabinet, & comme r'ap-  
peller Mœcenas & Agrippa, ses intimes amis qui  
estoient decedez. Comme aussi on remarque qu'A-  
lexandre en appelloit deux autres, Ephestion & Cra-  
terus. Tant y a, ils faisoient beaucoup mieux que  
Dionisius, qui permettoit à cet insigne flateur A-  
ristippus Cyreneus disciple de Socrates, de le suiure  
par tout comme vn petit chien, quoy qu'inutile-  
ment: qui donna occasion à tout le monde, de l'ap-  
peller chien Royal, & chien de Cour, tant on auoit  
odieuse son adulation ordinaire. C'a donc esté touf-  
iours chose bien mal-aisée, de recognoistre & bien  
discerner le flateur, d'auec le vray & parfaict amy. Et  
qui a donné plus de peine aux plus sçauans Philoso-  
phes, que tout autre affaire, qui se soit traictée en la  
cour des grands.

Senec. lib. de  
liber. educat.  
Les Philo-  
sophes ont  
mesme creu  
qu'il estoit  
malaisé de  
discerner  
l'amy d'a-  
uec le fla-  
teur, tant  
ils sont par-  
fois sem-  
blables.  
Senec. ep.  
46.

Ils sçauoient bien dire & s'escrier, *Seclestissimum ho-  
minum genus, amicitia simulatores, assentatores, fortuna  
liberi, electione serui.*

Mais Senecue mesme apres auoir balancé toutes  
choses, a esté contraint de confesser ingenuément,  
qu'il estoit tres-difficile.

*Adulatio (dict-il) quàm similis est amicitia: doce quem-  
admodum hanc similitudinem dignoscere possim, venit ad  
me pro amico blâdus inimicus, vitia nobis sub virtutum no-  
mine obrepunt, in his magno periculo erratur. His certas no-  
tas imprime.*

Je sçay aussi ce que disent ces grâds courtisans Ita-  
liés: qu'il semble estre fort aisé de les descouurir, par  
ce que tous ceux qui les couurent & les soustiennēt,  
voire toute la creance & bonne opinion qu'on a de

leur faueur, depend seulement, *de la volonta ingannata d'alcuni pochi, bauendo ogn'altro per nemico.*

Mais de nous donner des moiens certains pour les cognoistre & discerner, leur a semblé comme à nous chose presqu'impossible.

Si est-ce pourtât que plusieurs ont taché de mettre au iour, & estaller certaines maximes desquelles i'estime les meilleures, celles qui sôt plus approchées de nostre siecle : les autres s'estans moisiés avec le temps, & s'il faut ainsi dire presque mises hors d'usage: les flateurs ayans prins de nouvelles leçons pour couvrir leurs flateries, esuiter & aneantir ou rendre les remedes anciens qui se trouuent dans nos liures du tout inutiles. Neantmoins ie coucheray icy premieremēt le discours d'un ancien philosophe, d'autant qu'il me semble qu'il en a parlé selō son temps, fort doctement & fort perpinemment.

Hercules (dict il) à ce que content les fables, estât sur le poinct d'entrer en son adolescence, & sentant aucunement son homme, fut conduict par Prodicus sur vn chemin qui menoit en deux diuerfes voyes. A l'entree de l'une estoit la vertu, à l'entree de l'autre estoit la volupté, pour luy seruir de guides: l'une desquelles se presenta à Hercules, avec vn port graue & majestueux, vne demarche paisible & reposée, vne parole agreable, & bien ordonnee, vn visage doux & assure, en habit simple & de peu de monstre. L'autre au contraire se presenta toute fastueuse & enorgueillie, à cause de sa pompe, parfummée de senteurs & d'ongués, en habit tout parsemé de fleurs, d'une façon impudente & effrontée, vne

*Discours d'un Philosophe Platonicien, qui nous apprend à discerner le flateur d'avec l'amy, que ie n'ay voulu ny varier ny entrecouper, pour ne luy oster son sens & sa grace. Max. Tyr. ser. 4.*

demarche brusque, & non iamais arrestée, vne parole decoufue, & difsemblable à foy.

Hercules, comme c'estoit le debuoir de celuy qui estoit yffu du sang de Iupiter, porté par la seule force & bonté de son esprit, dict adieu à la volupté, & se donna à la vertu.

Mais puis que les Poëtes se dōnent cette liberté, de faire des fables à leur plaisir, prenōs aussi cette liberté pour nous si tu le trouues bon; & faisons en vne. Representons-nous vn homme de bien dans diuerses voyes, par lesquelles il ait à conduire sa vie: deux conducteurs qui luy seruent d'adresse, mettāt l'amy en la place de la vertu, & le flateur en celle de la volupté.

Que ces deux aussi soient differens en façon, en visage en habit en parole en demarche; que l'vn se presente comme ioyeux & faisant le plaisant, l'autre comme franc & veritable. Que celuy-là se souzriant & luy baisant la main, le louë le prie le coniuire par toutes sortes de supplications de le suivre, plustost qu'à l'autre: qu'il luy offre des voluptez grandes & delicieuses, des prez perpetuellement florissans, des oiseaux chantans melodieusement, vn air benin & salubre, vn chemin plain & vny, des campagnes libres & ouuertes, des iardins abondans en toute sorte de fruiçts. Que l'autre au contraire parle peu, mais veritablement, qu'il luy remonstre franchement, que le chemin par lequel il le conduira, doit estre pour la plus part rude & raboteux: qu'à celuy qui s'y veut engager & en sortir avec hōneur, il luy conuient franchir vn nombre infiny de tra-

taux & d'incommoditez, sans faire estat de se reposer, que fort peu. Les discours de l'un & de l'autre estans si contraires, aufquels est-ce qu'il se lairra persuader? & en fin à quelle voye est-ce qu'il s'acheminera plustost?

Respondons à cette fable, & difons que si par hazard, ce voyageur se rencontre estre ou Straton Phenicien, ou Nicocles, Cypriot, ou Sybarite, ou Assirien, il n'y aura aucun doubte qu'il ne haïsse à outrance l'un de ses cōducteurs, & qu'il ne le tiene pour rude, non traictable & mal conditionné, & qu'il n'accueille l'autre comme gracieux gentil & plein de toute courtoisie. Sus donc, que ce beau conducteur préne la charge de gouverner cet homme, où est-ce qu'à la fin il le menera? Ne fera-ce pas dans le feu, comme l'Assirien, ou dans la paureté, comme le Phenicien, ou dans vne prison comme le Cypriot? ou par la representation de quelque fausse & imaginaire volupté, ne le comblera-il pas d'un vray & notable dommage? au contraire s'il est imitateur d'Hercules, il se donnera au veritable conducteur: ie dis à l'amy, comme fit Hercules à la vertu.

Mais c'est assez quant aux fables, que nostre discours se porte ailleurs, & qu'il considere plustost absoluëment & en soy, quelle chose est-ce, laquelle principalement nous peut faire recognoistre & discerner l'amy d'auec le flateur. Car veu que la nature nous a donné vne pierre, par laquelle nous pouons faire espreuve de for, & discerner le vray d'auec le faux, auroit elle traicté l'homme si peu fauorablement, qu'en vn subiect de si grande importance, tel

*La nature  
n'a point  
si fort ca-  
ché & ob-  
scurey les  
marques  
d'une vraye  
& parfaite  
amitié, qu'e*

ne la puisse  
discerner  
de l'adula-  
tion.

qu'est l'amitié & la flaterie, elle ne luy eut donné aucune marque & indice, pour recognoistre & discerner l'une d'auec l'autre? non veritablement.

Mais cette marque ou espreuue, d'où la tirerons nous? sera ce en les employant toutes deux, & nous seruans en nos affaires & de l'une & de l'autre? mais si nous attendons cela, il est à craindre qu'il ne nous arriue quelque signalée incommodité, plustost que nous ne puissions auoir vne parfaicte preuue de ce que nous cherchons. Car il est necessaire qu'auant de commencer à se seruir de quelque chose, on l'aye premierement iugee & recogneuë. Autrement si le iugemēt se fait apres qu'on s'en sera seruy, plustost que de la iuger, si tāt est qu'on se repente de s'en estre seruy, on ne pourra tirer aucune vtilité du iugement qu'on en aura fait.

Sçauoir si  
nous pou-  
uōscognoi-  
stre & dis-  
cerner le  
vray & par-  
fait amy  
du flateur  
par la ioye  
ou la tristesse  
se qu'un  
chacun  
d'eux a ac-  
coustumé  
nous don-  
ner.

Veux tu dōc que nous regardiōs, si la ioye & la tristesse serōt des suffisātes marques pour recognoistre & distinguer l'une d'auec l'autre? nō certainemēt: car il arriue quelquefois, que le flateur, quoy que ce soit contre la verité, fera le dolent & le triste, là où l'amy sera tousiours ioyeux, principalement sil a causé quelque bonheur à son amy.

Encore ne sçay-ie, si le proffit & le dommage, seront des preuues assez fortes pour les discerner. Car le flateur lors qu'il reçoit quelque dommage, en faueur de celuy qu'il flate, ou c'est en se plongeāt dans la volupté, qui est vn dommage plaisant, ou en perdant ses commoditez; qui est vn dommage leger. Et l'amy souuēt pour faire plaisir à son amy, encourra ou vn banissement, ou la perte de ses biens, & quelquefois la mort.

Par

Par quel moyen donc pourrons nous discerner l'amy d'auecques le flatteur? puis que ce n'est, ny par le seruice que nous en pourrons tirer, ny par la ioye, ny par le dommage? Sus dōc, iusques icy nous auōs consideré l'amy, & le flatteur tous deux ensemble: & par des qualitez qui sont communes & à l'vn & à l'autre: considerons-les maintenant separement, & par des qualitez qui conuiennent à l'vn & priatiuement à l'autre.

Le flatteur ne se peut discerner de l'amy par le seruice que nous en pouuōs tirer, par la ioye ny par le dōmage.

L'amy ne fera- ce point celuy, en la conuerfation duquel nous sentons du plaisir? car il est bié raisonnable, que puis que l'ēnemy est celuy qui nous cause du desplaisir, que l'amy soit celuy-là qui nous cause le contraire? ce qui pourtant n'est pas vray, car entre les Medecins celuy est le plus humain, qui est le plus rude: parmi les Capitaines, celuy qui est le plus seuer. Les peres n'ayment-ils point leurs enfans? les maistres d'eschole leurs disciples? & qu'y a-il de plus contraire aux enfans que les peres, aux disciples que leurs maistres?

Vlisses qui aymoit tant ses compagnons, & en faueur desquels il auoit tant souffert, s'estant rencontré parmi vne troupe d'hommes dissolus en toute sorte de volupté, lesquels viuās à la façon des bestes, ne songeoient qu'à manger le lot (c'est ainsi qu'Homere baptise la volupté) & voyant que ses compagnons, meslez parmi ses gens, se laissoient emporter à leur dissolution, les ramena tous pleurans au nauire, c'est à dire au trauail. Mais Eurymachus ne se comporta pas ainsi à l'endroit de ceux qui estoient à sa cour: car il leur permit de manger & de boire d'au-

P

tant; corrompre par finesse l'honneur des femmes mariées, & dormir toutes les nuits avec des Courtisannes.

Veux-tu donc qu'à la fin nous esclairsissions ce dequoy il est question, sans faire estat de recognoistre l'un d'avec l'autre par ces deux marques desquelles nous venons de parler, qui sont la douleur & le plaisir? car aussi voyons nous bien souuent l'amitié accompagnée de plaisir, & la flaterie de douleur. Les meres & les nourrices aymēt les vnes leurs enfans, & les autres leurs nourrissons: & en toutes leurs actions ne tendent qu'à leur donner du plaisir: & par ce qu'elles leur donnent quelque espece de complaisance elles sont dites les aymer.

Œcouir si Agamemnon exhorte Menelaus à louer tout le monde de le conuoit à estre flateur.

Agamemnon dans Homere exhorte Menelaus à louer tout le monde, & à contraindre son humeur qui le rendoit desdaigneux: & toutefois il ne le conuoit pas à estre flateur. Vlysses apres son naufrage, comme il se fut rendu en la terre des Pheniciens, se leua vne nuit tout nud pour s'aller promener, & rencōtra par fortune des Damoiselles qui se ioüoiēt ensemble, parmy lesquelles ayant recognu la Roynne, il la loüa infiniment de sa beauté, l'accompara premierement à Diane, puis à vne tres-belle plante, & toutefois aucun n'oseroit accuser Vlysses d'estre flateur, lequel est distingué & separé de l'amy, par vne affection & habitude d'esprit, & par le but & la fin qu'il s'est proposé tout autre que l'amy.

Vn soldat volontaire & vn mercenaire v-  
sent bien

• Vn soldat volontaire & vn mercenaire, v-  
sent tous deux de semblables armes, & si aucun ne Œcauroit recognoistre la differēce qui est entre eux, par les mon-

uemens de leurs bras, & de leurs armes. Mais plustost apres auoir bien consideré le desseing que chacun d'eux s'est proposé, on iugera que l'vn sert pour vne fin, & l'autre pour vne autre: car l'vn ne seruant que d'affection, ne cherche seulement que le bien de son Prince. L'autre combatant pour le gaing se preste à tout le monde, celuy là se donne, cetuy cy se vend. L'vn par fois sera fidele aux ennemis, l'autre par fois infidele aux amis.

tous deux de mesmes armes, mais ils ne les exploitent pas avec pareille affection.

C'est ainsi que l'amy & le flateur sont differens entre eux: car il arriue souuent que tous deux se meslent en mesmes compagnies, qu'ils manient de semblables affaires: mais la difference se cognoist, par la diuersé habitude & disposition de leurs esprits, & par le diuers dessein que chacun d'eux s'est proposé. Car l'amy veut que le bien qu'il croit estre veritablement bien, luy soit commun avec son amy, quoy qu'il soit plaisant ou nō plaisant: & en veut iouir avec luy par moitié. Le Flateur, ne visant qu'à assouir sa propre conuoitise, ne se mesle au commerce du monde, que pour en tirer du gaing qui soit tout à luy. L'vn passe la moitié de sa vie avec son amy, pour suiure la vertu; l'autre s'en reserue à luy seul la plus grande partie, pour suiure son plaisir; l'vn se resioüissant avec son amy, luy parle librement, l'autre se soubzmetât, parle reserueement. L'vn songe au bien qui doit arriuer à son amy, mesmes à l'aduenir: l'autre se contente de ses bonnes graces, desquelles il iouit pour le present. L'amy regarde les affaires de son amy comme communes à tous deux, l'autre comme estrange- res. L'amy ne gouste que legerement les bonnes for-

Marques ou moyens pour discerner le vray amy du flateur.

tunes de son amy, & n'en prend que fort peu, mais des mauuaises il en prend la moitié: le flatteur au contraire ne se peut remplir de l'vne, & ne veut pas seulement sauouer vn peu l'autre. L'vn & l'autre des amis se faisans tantost du plaisir, tantost en receuans, se rapportent reciproquement l'vn à l'autre, & le flatteur non. Car celuy qui a besoing de quelque chose, & qui pour l'obtenir fait des soubmissions à celuy qui la luy peut donner, d'autant qu'il ne respond pas de son costé, au desir qu'il a de receuoir du plaisir, descouure l'inégalité qui est en l'amitié, & montre qu'elle n'est pas reciproque. Si vn amy reçoit du dommage pour vn sien amy, à peine le peut il sentir: & le flatteur ne sent rien autre chose. L'amitié si on la met à l'espreuue, se fortifie d'autant plus: la flaterie appliquée à la pierre de touche se rompt & se dissout. L'amy tant plus il va en auant, tant plus se rend il assésuré. Le flatteur par succession de temps, se lasche & s'affoiblit.

Que s'il y pouuoit auoir quelque sorte de commerce & de communication entre les Dieux & les hōmes, celuy qui les honnoreroit franchement & avec verité, seroit leur amy, celuy qui les honnoreroit avec vanité & superstitieusement, seroit leur flatteur: l'vn desquels est estimé heureux, l'autre tres-misérable.

Doncques comme celuy qui se confie en sa propre vertu, a recours aux Dieux hardiment & sans apprehension, ainsi celuy qui à cause de sa meschance est failly de cœur, les fuit ou les craint comme s'ils estoient tyrans. De mesme entre les hommes, l'ami-

tié est toute plaine d'espoir & de confiance, la flaterie de crainte: Or est il que pas vn n'est amy d'un tyran, pas vn n'est flateur d'un Roy. Et la Royauté est quelque chose de plus honorable que n'est la tyrannie. Et si tant est que l'amitié soit vne esgalité & conuenance de mœurs, le mechant ne pourra estre amy ny de soy mesme, ny d'un homme de bien: car il ne scauroit se cacher de luy, & s'il se met à mesme de flater vn méchant, si ce méchant se trouue estre flateur, il ne le pourra pas flater long temps: d'autant que cette sorte de gens ne souffre pas volontiers, qu'en deuis familiers on luy rende la pareille. Et si ce mechant n'est point flateur, il ne pourra estre amy de celui qui le flate.

Le gouvernement des Optimates est remply d'amitié, le populaire au contraire de flaterie: or est-il que le premier vaut beaucoup mieux que l'autre: car il ne se trouue point, que s'y Cleon ny Hyperbolus, ayent trauaillé les Lacedemoniens qui auoient leur gouvernement Aristocratique, comme ils ont fait les Atheniens, qui l'auoient populaire. Eupolis eut bon marché de Callias, quant aux festes Bacchanales, il le contraingnit de se rendre à ses cageoleries; d'autant que Callias comme homme particulier, ne peut pas resister aux delices du boire & du manger, à ouir des menestriers, voir des femmes de ioye, & autres tels menus passetemps.

Le gouuer-  
nemēt des  
Optimates  
est remply  
d'amitié, &  
celuy du  
populaire  
de flaterie.

Mais quel Comique est ce qui pourra ainsi mener & contenter vn peuple? vn peuple dis-ie parmy lequel il y a vn nombre infiny de diuers flateurs, qui ne demandent pas de petites recompences, comme

sont les plaisirs du ventre & de Venus : mais vne generale subuersion de la Grece. Que si les Atheniens, ayans chassé ceux là, se fussent donnez à Pericles & Nicias, ils eussent indubitablement, au lieu de ses flatteurs, rencontré de bons amis qui les eussent conduicts.

Inconueniens qui aduient aux Princes par la flaterie.

Regardons s'il n'est pas ainsi aux Royaumes. Mardonius flatte Xerxes, vn barbare vn barbare, vn fol vn fol, vn malheureux valet vn maistre desbauché, de cette flaterie qu'est-ce qu'il en arriue? toute l'Asie se met en armes, on dresse des ponts sur l'Helespont, on perce le mont Athos. Et quelle fin eurent ses entreprinſes, vne signalée perte, vne honteuse fuite, & au bout du jeu, la mort, pour le Flateur.

Les Macedoniens flatent Alexandre, qu'est-ce qu'il en arriue? on l'habille à la Persienne, on l'adore à la façõ des barbares, on luy faict oublier Philippe, Hercules, & toutes les familles des Grecs. Il n'est pas besoing de parler des tyránies, car là où est la crainte dans le cœur des peuples, où la licence & la domination oppriment les subiects, il est force que la Flaterie y regne, & que l'amitié soit mise sous les pieds.

Il y a maintenāt en ce siecle, & principalement deux sortes de flatteurs.

Voila comment parloit cet ancien & excellent Philosophe. Mais reuenant à nostre siecle & à ce qui s'y voit tous les iours, on peut dire, qu'il y a principalement deux sortes de Flatteurs. Les vns peu cauts & rusez, se contentent de mettre le nez non dans les affaires, ains sur la table, ne desirans que rouler & viure du iour à la iournée. *Qui cum audiuntur postquam manibus infusa est aqua* (dit Senecque) leur lāgue serui- le se dénouē apres les mains lauées, & apres qu'ils ont

Senecq.

recogneu leur place à la table des grands. Les anciés les appelloient *Glossogastores*, qui ont la langue venale, ne difans rien que ce qui profite au ventre. Et peut-on les mettre au rang que Diogenes mettoit les Megarenfés, lesquels se faouloient comme fils eussent deu mourir ou creuer le lendemain.

*Megarenfes  
inquit obse-  
nant quasi  
crastina die  
moriuri.*

Les flateurs qui se promenant ordinairement pour rencontrer les bonnes tables, ne peuuent nier, que la gourmandise ne soit le vent qui souffle & refoule la giroüette de leurs appetits. Que ce sont les bons morceaux, lesquels entrans dans leur corps, font sortir & esclorre de leur bouche tant de mauuaises paroles, dont la puanteur infecte aussi tost le gouft & les appetits des Princes. Si bien que ce qu'on dict du grand cuisinier du Roy d'Assirie, qu'ils appellent Nabuzardan, est en bon rencontre, disant que c'est luy principalement qui fit ruiner de fonds en comble, les murs de la ville de Hierusalé; car les Flateurs avec leur ventre & leur gourmandise destruisent & mettent bas les murs de toutes les vertus, dont les grands pourroient auoir cimenté leur ame.

La roze ne sent quasi rien en temps de pluye, non plus le Prince qui est abbreuüé de plusieurs traicés d'un Flateur, mouillé & trempé dans les delices de sa bonne table. Et trouue que cet ancien qui arrousoit ses plantes de vin, pour leur donner par cet arrousement vne force nouvelle, estoit flateur luy mesme, les apprenant à boire & à yurongner comme luy. En quoy est notable & digne d'imitation, le traict genereux de ce grand Euesqué de Tours S. Martin, lequel estant inuité par l'Empereur Maximin, & prié

de boire à ses bônes graces, il beut à celles de son Secretain : qui fut cause que l'Empereur admirant sa vertu ennemie d'adulation, lacha ces belles paroles en son honneur, & dict que les autres Euefques le fouloient flater mesme dans le temple, mais quant à S. Martin, qu'il ne vouloit rien rabattre de l'honneur & reuerence qu'il debuoit à la dignité Sacerdotale, non pas mesme à la table d'vn Prince.

*Allos quidē  
Episcopos  
etiam in tē-  
plo illi adu-  
lari, Marti-  
num vero  
nec in men-  
sa principis,  
sacerdotali  
reuerentia  
liquid immi-  
nuere velle.*

Les autres plus fins & rufez ne se soucians de la table, veulent qu'on les tienne non seulement pour amis tres-fideles & tres-assurez, ains pour hommes tres-suffisans: si bien qu'ils tachent à penetrer dans la negociation, & se rendre amis vtiles, voire entendus & necessaires.

*Plu-  
sieurs fla-  
teurs arti-  
ficiels font  
semblāt de  
parler fran-  
chement,  
pour ac-  
querir la  
reputation  
d'estre  
vrais &  
parfaits a-  
mys.*

Et y en a parmy eux de si accorts, & qui sçauent si bien couvrir leur adulation de quelque sorte de franchise, qu'il n'y a Prince qui ne croye, que la chose qu'ils luy representent, est beaucoup plus à son profit & honneur, qu'au leur propre.

Le flateur Agis, voyant qu'Alexandre faisoit quelques grands presens à quelques personnes de peu & fort ridicules, s'escria hautement, & dict, ô chose grandement absurde! & Alexandre estant excité de cette voix luy repartit, qu'est-ce que tu dis? Je confesse dict Agis, que ie ne puis guere bien souffrir de voir, que vous autres qui estes descendus de Iupiter, vous delectiez ainsi tous à auoir des Flateurs & Parasites. Car ie voy aussi que Iupiter a Vulcan pour plaissant, que Hercules se plaist d'auoir les Cecropes, & Bacchus les Silenes, avec lesquels ils ont accoustumé s'esioüyr. Nous voyons combié tu estimes & fais

fais grand cas de telles gens.

C'est vne pestilente & contagieuse sorte d'adulation, de reblendir les Princes sous pretexte & couleur de quelque liberté & franchise. Comme il se voit en l'exemple de cet autre adulateur, lequel voyant Tybere entré dans le Senat, se leua criant tout haut, qu'il falloit parler librement, sans taire ny dissimuler ce qui concernoit le bien & le salut de la Republique : à quoy chacun prestant l'oreille entendant cette voix si rehaussée, voire même Tybere : Oyez donc sacrée Majesté (dict-il) en quoy nous vous reprenons tous, bien que nul de ce lieu ne le vous ose dire : vous nous priez de vous mesme à nostre grand preiudice, ruynant vostre corps à trauailler nuit & iour pour la Republique : & continua disant ainsi plusieurs choses, flatant vilainement, sous pretexte de parler librement. Mais Seuerus grand Sénateur prenant la parole, s'écria aussi tost, & dict d'un ton encore plus reueillé, afin que le Senat le peut entendre : cette grande liberté & franchise fera perdre cet adulateur.

Duquel faut-il donc se garder? ou de celui qui ne sçait cacher sa flaterie, & qui va droit vers la table s'il peut, qui se trouue rouant à l'entour des cuisines, obseruant & mesurant l'ombre pour ne manquer à l'heure du repas. Ou bien de celui qui mesprisant la table, vise tousiours au cabinet, où il se rend curieux d'estre participat & soigneux des affaires d'un Prince, & digne de ses secrets: voire si accortement, que le plus souuent il propose son adulation sous le voile de franchise, avec tant de finesse, qu'il n'y a

11 Le flatteur qui vise à la table n'est si dangereux que celui qui vise au cabinet.

Q

homme qui n'y fut trompé.

Les anciens Philosophes ont iugé, que ce dernier estoit le plus dangereux, & son amitié plus preiudiciable captieuse & tragique. *In summa*, diét le Stoïque, *iste est tragicus amicitia histrio, non satyricus aut comicus*. Les meschantes inuentions d'un Courtisan Adulateur, sont estimees moins mauuaises, quand il trouue moyen d'en rendre le Prince participant, & partant plus à craindre, par ce qu'elles sont auctorisees du maistre. Et tout ainsi que Platon escrit, que c'est vne extreme iniustice, de faire semblant d'estre iuste quand on ne l'est pas: de mesme faut il estimer, que la pire flatterie est celle qu'on tient couuerte, afin qu'on ne soit iamais tenu de la confesser, laquelle ne se ioue pas ouuertement, ains masquée faiét à bon escient, & frappe sourdement de grands coups.

L'adulation feinte & eniouée, est beaucoup plus dangereuse, pour estre plus couuerte, que la serieuse, & celle dont on faiét profession ouuerte. Et ne suis de l'aduis de celuy qui a diét, *seria adulatio magis urget quam ludicra*. Car celuy qui faiét à bon esciét, descouure bié tost l'imperfection qu'il a, & bié qu'il ne soit pas sage, si ne peut-il estre fort lógument meschât, parce que ne la pouuant cacher ny dissimuler, il donne facilement moyen & commodité de l'esuiter. Au lieu que celuy qui faiét semblant de se iouer, n'attire les yeux de personne sur soy: de maniere qu'il faiét son ieu comme il veut.

Ce grand Philosophe Diogenes, qui souloit se moquer des Empereurs & Monarques plustost que les flater, auoit accoustumé de dire, qu'il n'y a point

*Sen. lib. de  
discer.  
adulat. &  
amicitia.*

*Plat. au tr.  
comme on  
pourra dis-  
ser. l'adu.*

*L'adulatio  
cachée est  
beaucoup  
plus dange-  
reuse que  
la descou-  
uerte.*

d'embuches plus cachées & tenebreuses, que celles qui se couurent ou soubz le nô & le manteau d'amitié, ou soubz la simulatiō & pretexte de quelque bō office. | Car celuy qui est ennemy couuert, oste tout moyen de deffiance, & estaint toute sorte de soupçon : Tellement qu'on ne peut se deffendre, ny empêcher qu'on ne tombe bien souuent dans le piege secret qu'il a tendu. Et le cheual tant chanté par Homere, ne trompa & deceut les Troyens par autre raison ny en autre maniere, que pour s'estre caché soubz la forme de la Deesse Minerue. Qui a faict dire à Seneque, que Cæsar craignoit plus Brutus & Cassius pasles & couuerts, qu'Antonius & Dolabella yures & subiects au vin. *Aperte enim vel odisse est magis ingenuum, quam fronte occultare sententiam.*

*Val. Max. de  
vita Philoh.*

Le Flateur couuert & dissimulé, rencontrant vn Prince amoureux de la chasse, ne crie pas tout haut, se decourant tout au premier coup ce que Phœdra dict aux Tragœdies, *per Deos gestio canibus dilacerare seruos Maculosos cassibus implicans.* Car il n'a nul dessein sur la beste, mais il entrelasse seulement s'il peut, & tache d'enferrer & enuelopper le chasseur. Surquoy les Politiques disent fort bien, & tiennent pour maxime, que n'auoir aucune part, & ne se meller és affaires, *lucunda quidem res est, sed humilis & ingloria.*

N'auoir au  
cune part  
& ne se  
meller és  
affaires, est  
chose qui  
s'ëble ioyeu  
se & à desirer,  
par ce  
qu'elle est  
sans peine,  
mais aussi  
est elle basse  
& sans  
gloire ny  
honneur.

Il seroit donc besoing que ceux qui font profession de rechercher la table des grands, fissent comme ce gentil-homme, lequel estant conuié par vn Seigneur de la cour de la religion pretenduë reformée, voyant son buffet si bien garny de vases d'or & d'argent, se mit dès l'entrée de la salle à genoux, avec

Traict liq.

Qij

Gulier d'un  
Gentil hō-  
me Catho-  
lique inui-  
té par vn  
huguenot.

respect & reuerence, commençant à entonner tout haut, quelque oraison & suffrage qui se di& en l'Eglise en honneur des Saints : dequoy la compagnie estonnée, comme on le pria d'en dire l'occasion : Ne voulez vous pas (di& il) que j'hōnore les vases sacrez, & les chasses des corps Saints tirez de nos Eglises, qui ont souffert tant de martyres pour gagner Paradis?

Il trouue qu'il ne flatoit pas trop son hôte, & qu'il le piquoit à bon escient, le taxant honnestemēt de sacrilege. Aussi pouuoit on dire, qu'il auoit fait cōme endurer vn second martyr à ces bons saints, ayant bruslé leurs corps & leurs saintes reliques, & desrobé les chasses & les beaux vases où ils estoient enferrez. Ce sont des gens que les grands deburoi& appeller & receuoir en leurs festins. Ils feroi& paroître leurs deffauts, & fussent ils aux fins fonds de leurs vazes les plus riches, & de plus haut pris.

La partie  
de l'ame  
qui croit &  
se fie volō-  
tiers est  
plus ais& à  
surprendre.

La partie de l'ame qui croit & qui se fie, (di& on) est la plus ais& à surprendre. Mais aussi la plus dure & la plus obstinée & incorrigible, ne laisse par fois de receuoir de bonnes impressions par des paroles, quoy qu'elles picqu& iusqu'au sang : pourueu quelles soient assises & profer&es en temps & lieu, qu'elles se disent comme à trauers champ à l'impourueu & sans dessein, portant la seule verité, & non le venin sur le front.

Les flatteurs  
semblent  
les veneurs  
qui ne fla-  
sent leurs  
chiens que  
pour les

Ces flatteurs qui ne caressent leurs maistres que pour les surprendre, & mettre à l'attache, font tout de mesme que ces veneurs, qui appellent & caressent leurs chiens pour les mettre au collier. Les Abeilles.

se tiennent mieux sur leurs gardes, car qui les appelle pour les enfermer & nicher dans leurs ruches, elles s'approchent, mais c'est pour piquer de toutes parts, ceux qui les veulent contraindre & ammonceller. Il vaudroit mieux que les Princes fussent traictez en Abeilles, & que ceux qu'ils conuient & appellent près leurs personnes, les piquassent de tous costez, pour les tenir cueillez à la vertu, & les mettre en occasion de reparer leurs imperfections & deffauts; au lieu que les carettes dont les flateurs vsent en leur endroict, rendent les Princes insensibles, lesquels se rendroient parfaicts & bien dressez à la vertu, s'ils vouloient imiter les bons cheuaux, qui se dressent & rendent parfaicts en les picquant.

Aussi a-on recognu de tout temps, que le cheual qui est le plus souple & obeyssant qu'autre animal qui se puisse trouuer, quoy qu'il ait très-bonne part en la bonne grace & gentillesse, voire au bon cueinement des exploicts militaires de son maistre, ne peut neantmoins le flater, ains s'il est mauuais homme de cheual, & s'il le pique hors de leçon & de téps, le porte aussi tost par terre qu'à son valet.

Les flateurs d'aujourd'huy sont pis que cheuaux, car ils seroient bien marris de renuerfer leurs maistres, ny les porter par terre pour mal dressez ny faconnez qu'ils soient, ils ne voudroient pour rien du monde, les destourner de la carriere de leurs mauuaises inclinations.

Ils seroient plus volontiers espaule, & se presenteroient brutalemét au montoir pour seruir d'eschelle, comme ces femmes Syriennes qu'on appelloit

Q iij

mettre à l'attache.

Le cheual est l'animal le moins flateur.

Climacides.

*Plot. au tr.  
commét il  
faut discer-  
ner l'adu-  
lateur du  
vray amy.  
Cal. & hod. l.  
2. chap. 13.  
aucuns les  
appellent  
Colacides.*

Climacides, qui veut dire flateuses ou eschellieres, lesquelles à dos courbé, se presentoient aux Roynes de Syrie pour monter dans leurs carrosses.

Qui a donné subiect à plusieurs grands personages qui auoiét bié pensé les actions qui se passent és cours des Rois de regretter les pauvres Princes, & leur mettre au deuant le traict du Roy Alphóse, qui disoit que les Roys & Monarques assiegez de tout le móde lors qu'ils sont à table, estoient de pire condition que les moindres & plus vils animaux, lesquels on laisse paistre à leur aise: au lieu que les Roys ne peuuent obtenir cette commodité de ceux qui leur sont à l'étour.

Les heures de leur repas, les heures de leur sommeil & celles de leurs plus vrgentes & naturelles necessitez, sont interrompuës & violétees: les premieres par tout le monde indifferemment, les secondes par les Courtisans, les dernieres par les plus fauoris, qui ne se contentans de ouïr les plus belles & honorables actions des Princes, font gloire de les assister & accópagner en ces autres, que la nature a fait les plus seules, & les plus secrettes, parce qu'elles sont aussi les plus sales, & qui ont moins besoin de temoins.

*12 Opinió  
& traict no  
table de S.  
Gregoire  
touchant  
l'adulatió.  
In 3. cap.  
Iob lib. 4.  
Moral. sur  
le mot qui  
estatusube-  
ru.*

L'adulation represante vne amitié malade ou mal disposée: car ou elle louë les choses vituperables, ou bien elle vitupere celles qui sont fort louables.

Plusieurs louent (dict S. Gregoire) ou releuent mesmes plusieurs choses mal faictes, qui est cause que la faute & coulpe croit & va continuellemét, nourrie & honorée de faueurs, & cultiuée de louanges. Or on n'a pas accoustumé de faire aucun effort de gue-

rir ny s'effayer de porter aucun remede à ce qui semble digne d'honneur & de recompense, quand on le voit ainsi prisé. D'où il a esté bien dict par Salomon, contre telle sorte de gens qui allaitét ainsi les grâds & nourrissent & esleuēt leurs vices de fauces recommandations. *Filij mi si te lactauerint, peccatores enim lactant, cum vel perpetranda mala, blandimentis inferunt, vel perpetrata fauoribus extollunt.* Proverb. i.

Le trompette prins en la guerre par les soldats ennemis, leur souloit dire pour les tirer à cōmiseratiō, qu'ils n'auoient occasion quelconque de le faire mourir, veu qu'il n'auoit tué personne: les soldats luy respondirent, qu'il estoit vray, mais neantmois qu'il auoit excité tous les autres à faire mille meurtres, chose qui meritoit la mort. O combien proprement le flateur est comparé à ce trompette de guerre. Car par la trompette de sa langue chatouillant les grâds, par les flateries il les pousse à la mort de l'ame: ce sōt trompettes de guerre, qui sonnent aux assauts, animās les grâds aux vengeāces & passions, qui causent mille troubles, mille meurtres & mille assassins.

La flaterie est vne Courtisane qui courtise tousiours la grandeur, & mesprise la bassesse & tout ce qui va vers le declin: tescmoin ce qui est dict en la Genese, qu'apres que le Patriarche Iacob fut decedé, tout le Royaume d'Egypte en porta le dueil, & pleura sa mort plus de deux mois, mais il ne se trouue pourtant, qu'ils ayent pleuré seulement vn iour, à la mort & trespas de son fils Ioseph: traict signalé de flaterie, & par lequel on cognoist bien que les Egyptiens n'auoient tant regretté la mort de ce bon pe-

La flaterie est vne Courtisane qui courtise tousiours la grandeur. *Genes. 50. Fleuitque cum Egyptus 70. diebus.*

re Jacob, que pour cōplaire à sō fils Ioseph, qui estoit sur son orient, & qui gouernoit lors entierement le Royaume. Mais ce fils estant decedé, il n'y auoit plus personne en cette famille, rellué de grandeur, sur qui ils peussent appliquer leurs flateries. Combié y en a-il auiourd'huy dans le monde de semblables, lesquels au trespas des peres, tesmoignent plus d'affection par leurs larmes & regrets, que si c'estoiét les leurs propres, mais ce n'est que pour l'amour des enfans, à la grandeur desquels, ils ont les yeux tourneez. Que si la mort finit cette grandeur, leurs larmes cessent; & tout s'enseuelit & s'enterre à la fois, enfans grandeur regrets & amitié tout ensemble.

13 Le flateur a beau imiter son maistre pour s'vnir & lier avec luy, si se trouue il tousiours dissemblable.

Il est donc aisé par toutes ces marques & moyens. de discerner l'Adulateur du vray amy, & n'y a Prince qui n'en ait quelque cognoissance. De maniere que si on y veut bien prendre garde, le flateur a beau se desguiser & transformer en bon amy, il ne peut se rendre si semblable à son Prince qu'il veut deceuoir, qu'il ne le cognoisse dissemblable. L'art d'vniō n'est pas assez cogneu par tels & semblables Protees, ains la desvniō se voit dans leur discours, comme dans vn miroir.

S'vnir & se ioindre ensemble de bonne foy & pour bon respect, est chose naturelle esloignée de tout artifice. Le flateur voulant soudier son adulatiō dans l'amitié d'un Prince, la soudure fait vn nœud, & rend le lieu où les pieces s'attachēt raboteux, faisant voir à clair vne dissemblance & liaison inegale, indecente & forcée.

Rien ne se vuide & se remplit tout à vn coup, dict le grand

le grand Orateur, mesmement quand les parties ou les pieces sont inegales, comme sont l'adulation & la vraye amitié.

*Cicer. lib. x.  
de orat. ca. 1.  
Quod se  
vniuersum  
profundat, &  
quod totum  
repenti eno-  
let.*

Il faudroit pour estre tel, auoir tousiours l'esprit tēdu à bien, estre tousiours amy iamais flateur. *Semper idem*, sont paroles qui ne conuiennent qu'à la diuinité, & point du tout aux hommes ordinairement si dissemblables, que l'vn est naturel, l'autre est artificiel.

Qui a faiēt dire à Plutarque, que les similitudes ne sont pas tant vn, comme les differences font autre, & qu'on ne semble pas vn : la difference faisant paroistre les choses, & les personnes plus differentes, que les similitudes ne les nous faiēt voir semblables. Il n'est pas ainsi des ouuriers cōmuns, lesquels pourroient biē faire des choses si semblables, qu'on n'en sçauroit recognoistre la difference. Comme ce bouclier de cuiure tombé du ciel, que Numa creut luy estre enuoyé des Dieux, pour la conseruation de la ville de Rome, lequel il tenoit si precieux, que craignant qu'il fut desrobé, & afin que le larron se mescontast le desrobant, il en fit fabriquer vnze autres tous pareils : mais il se trouua vn Veturius Mamurius si excellent ouurier, qui les fit si semblables, que Numa mesmes perdit la cognoissance du premier. Il n'en va pas ainsi des ouurages de la Nature, veu qu'elle s'est plus estudiée, & prend communément plus de complaisance, à faire paroistre la variété & dissemblance en toutes choses, que la semblance ou similitude.

*14 Les similitudes ne sont pas tant vn, cōme les differences & dissimilitudes font autre.  
Plus au tr.  
de l'Euie &  
de la hayne.*

R

Car ou plus de choses seroient semblables, moins paroistroit son excellēce, laquelle ne gist qu'en cette mesme varieté & diuersité, qui est vne des plus hautes considerations & recherches, qui pourroit entrer en l'entēdement du plus suffisant homme du monde, & la plus difficile enqueste qu'on sçauroit faire, si on vouloit s'enquerir, comment est-ce que tant de choses dissemblables naquirent d'une mesme part.

Ainsi quoy que le flateur, tasche par tous moyens à faire voir, qu'il est en tout & par tout esgal & semblable à celuy qu'il veut flater, si est-ce qu'il imite si foiblement cette égalité, qu'il demeure, si on le considere bien, tousiours inegal & dissemblable.

Le Flateur, comme celuy qui n'a pas vn seul domicile en ses mœurs, & qui ne vit pas d'une vie qu'il ait esleuë de soy & à son gré: ains qui se forme & cōpose au moule d'autruy, n'est iamais simple vniforme constant & semblable à soy-mesme, ains variable & tousiours changeant.

En fin le flateur a beau se cacher, dissimuler, & esuiter les yeux & les oreilles du mode, l'adulation est vne trompette qui se fait entendre de routes parts, & qui attire les yeux de toute vne cour sur soy, qui le regardent de trauers. *Adulatio turbam aduocat*, diēt le Stoiique fort à propos.

Donc quand nous verrons des effets vertueux, en celuy qui fera estat de nous aymer: recognoiſsons veritablement, que ce ne sont point les traicts d'un flateur, ains d'un amy fidelle. Et beaucoup plus, quand nous estans en aduersité, nous nous trouue-

ros neãtmoins assistez de nos amis lors mesme qu'ils sont en leur plus grande prosperité. Car à ces deux marques, pourrons nous recognoistre les vrais & solides amis, & les discerner d'avec les flateurs & Courtisans.

Et pour temoigner la verité de mon disçours, & rendre cecy vtile aux Roys, par l'exemple mesme de leurs predecesseurs, sans mendier les exemples des anciens, la plus part alterez ou par l'antiquité, ou par la vanité de la passion des escriuains.

Je rameneray icy l'exemple de Childeric quatrief-  
me Roy de France, lequel à ce que racótent n'os Hi-  
storians François, fut si amateur des Dames, que les  
plus grands de son Royaume, luy voyant pourchaf-  
ser leurs femmes & filles, se banderent tellement cõ-  
tre luy, qu'il fut contraint de quitter son diadesme,  
& se retirer en Turinge vers ses amis & parens pa-  
ternels, attendant en ce lieu, le retour de sa bonne  
fortune & son reſtabliſſement.

15 Bel ex-  
ple d'un  
fidele amy  
enuers son  
Prince, pẽ-  
dant qu'il  
estoit en  
aduersité.  
Paul Emile  
& du Hail-  
lan au liu.  
de l'Estat  
des affaires  
de France.

Mais deuant son depart, ayant communiqué &  
traicté de ses affaires avec Guyemans, l'un de ses plus  
fideles amis, homme ingenieux & de gentil esprit:  
ils partirent vne piece d'or, dont Childeric luy en  
donna la moitié, & accorderēt ensemble, qu'ils n'ad-  
iouſteroient foy à messager quelconque, qu'à celuy  
qui porteroit vne de ces moitez, de peur que le Roy  
ne fut surprins par ses ennemis. Cette fidele amitié,  
fut seule cause du recouurement de son Royaume;  
cet amy seul luy ayant fait plus de seruire, qu'une  
grosse & puissante armee.

Paul Emile  
l'appelle  
Vidomar,  
& du Hail-  
lan liu 1. de  
l'Estat &  
sucez des  
affaires de  
Frãce, l'ap-  
pelle Guye-  
mans.

Durant l'exil de Childeric, les François esleurent

R ij

pour Roy vn citoyen Romain, simple gouerneur de Soissons nommé Giles. En l'eslection & durant le regne duquel, Guyemans se sceut si bien feindre, & tout ensemble le flater, qu'on le pensoit sur tous autres ennemy capital de Childeric: dissimulant aussi parfaitement son affection enuers luy, comme il l'aymoit & seruoit fidelemēt. Et au contraire témoignant tant de bonne volonté & d'ardeur au seruice de Giles, qu'on eut dict qu'il n'auoit amitié que pour luy.

Qui fut cause, avec ce qu'il estoit homme tres-accort & de bon conseil, qu'il fut grâdement fauorisé de Giles, lequel regna huit ans en France, durant lesquels, la plus part des ennemis de Childeric, vindrent à mourir, & les autres quitterent le maltalent qu'ils luy portoient. Et d'autres encore s'ennuyèrent d'obeir au Romain estrangier: & ceux qui luy estoient ennemis, furent accusez par Guyemans de certains crimes: & entre autre de luy estre peu fideles. De sorte que plusieurs ayās esté chassés, il en demeura fort peu à la cour, qui peussent empescher son retour. Dequoy Guyemans aduertit soudain Childeric, luy enuoyant la moitié de la piece d'or, pour enseigne & pour marque de son aduertissement tres-veritable. Dequoy il print vne telle confiance, qu'il reuint aussi tost en France, d'où par le moyen de ses plus fideles amis, qui le reçeurent en tres-grâd ioye, il chassa Giles, lequel Guyemans n'auoit flaté, que pour l'amitié parfaicte qu'il portoit à Childeric son vray Prince, & le restablir en son Royaume.

C'estoit vn bon amy, lequel doibt seruir de mo-

delle en toutes cours des Princes & Monarques & à tous bons subiects qui sont auprès des grands. Toute l'antiquité à peine pouuant fournir l'exemple d'un seruiteur plus entier, & lequel plus dextrement & heureusement, & sans aucune bataille sanglante, voire sans aucun effort ny combat digne de consideration, a remis le sceptre és mains Royales de son maistre : n'estant poussé que d'une vraye & sincere amitié. C'est à quoy il faut discerner semblables amis des Adulateurs, par les bons seruices qu'ils font à leurs maistres en aduersité, lors qu'ils ne sont poussez de nul profit particulier. Car puis qu'il estoit fauory, & estimé de Giles, qui estoit sans luy Roy paisible; qu'auoit il à faire de mettre sa bonne fortune bien establie en compromis, & se mettre en hazard de se faire trécher la teste, si ce Roy nouveau eut peu descouurir son dessain? Outre l'incertitude qui pouuoit estre, à ramener à effect le reestablissemēt de Childeric, & cent mille autre difficultez qui se presantent en pareilles occurances.

O le beau miroir pour nos Courtisans, lesquels deburoient employer leur bel esprit, leur courage & leurs armes pour secourir nos Roys en leurs vrgentes necessitez, nos guerres dernieres leur en ayans founy tant de belles & notables occasions! C'est la seule leçon, qu'ils deburoient soigneusement estudier. C'est l'aduis aussi que peuuent & doibuent prendre tous Princes, Officiers de la Couronne, & autres bons & fideles Conseillers d'Etat.

Il ne leur faut pour estre riches à foison autre thresor, ny autre piece d'or, que cette moitié, qui a

R iij

16 Bel en  
seignemēt  
pour biē &  
fidelement  
seruir le  
Roy.

composé & reuuy la piece entiere, & restably tout le Royaume en la main de son Roy, & Prince naturel: avec laquelle ils pourront rendre vn temoignage vniuersel, qu'ils ont le vray caractere, & la vraye marque de la fidelité qui est deuë à leur Prince: à la conseruation duquel, apres le seruice de Dieu, ils sont principalement obligez.

Le François de son naturel, est moins flateur que nul autre, de quelque nation que ce soit. Telsmoin Guyemans parfaict amy, bõ seruiteur, & fidelle subject de son Roy. Et quant il a fallu qu'il ayt vsé de flaterie, ç'a esté enuers les estrangers: mais seulement pour mieux assortir le seruice & les affaires de son maistre. Bonne adulation, quand elle se faict à bonne fin, & reussit au plus grand bien, que le Prince pourroit desirer.

Après tout on ne sçauroit nier, qu'il n'ait eu le cœur Royal net & assis en bõ lieu, & partât qu'il ne se soit rendu tres-digne de l'amitié du Roy, suiuant le dire de l'Ecclesiastique, où cet enseignemēt se trouue, *Qui diligit cordis munditiam, habebit amicum Regem.* Qui a vn bõ zele & qui marche de bon pied, ne peut manquer, d'estre bien aymé de son Prince, & d'auoir tousiours le Roy pour amy.

Qu'on est bien souuent trompé à recognoistre l'adulation, & cause des diuers noms qu'elle prend, sous la diuersité desquels elle roule & demeure à couuert dans le monde.

- 1 Es choses du monde on s'attache plus tost au nom qu'à la chose.
- 2 L'adulation se monstre par fois si conuerte, qu'on est en peine de la cognoistre.
- 3 Les Princes ne prennent plaisir d'estre appellez ny chaulx ny simples, ny d'autres noms qui marquent leurs deffauts.
- 4 L'adoption est une adulation qui d'one des enfans à tel qui n'en a, & qui n'en peut faire.
- 5 Les elections ne sont iamais sans brigue, sans flaterie, ny sans fausse louange.
- 6 Les consolations sont flateries fondées sur la fauce louange & merite de celuy, qu'on fait semblant de regretter.
- 7 La pape excessive des funerailles est une espece de flaterie pleine de vanité, & d'ostentation, pour estaller la grandeur & les moyens du deffunct, & de sa famille.
- 8 Merueilleux testamens & funerailles de nouvelle forme, de Ludouic Corsusius Docteur à Padoue.
- 9 Il ne faut que le magistrat ny autre superieur, se ramollisse, par la louange & flaterie du criminel, auquel il fait le procez.
- 10 Qu'il n'est possible de traiter & bien assortir un mariage sans adulation.
- 11 Un maistre qui est forcé d'user de flaterie enuers son valet, ou il deuiet criminel ou il se rend son esclaue.
- 12 Les noms saincts & sacrez ou de chose saincte & sacrée, ne se deburoient donner aux choses sales & indecentes.
- 13 Les institutions captatoires ne sont exemptes de suggestions flateuses.
- 14 Le miroir est un vray instrument de flaterie.
- 15 Les prieres, les intercessions, les sollicitations, les recommandations, sont especes d'adulation.
- 16 Lettres d'amour, & (il faut entre amis que les lettres soient longues ou courtes.
- 17 Les dons liberalitez & bienfaits, ne sont exemptes d'adulation.
- 18 Les tentations sont en quelque façon des flateries for-

*dangeruses.*

19 *Que la dance est vne flaterie plus attrayante, & plus pratiquée que toute autre.*

20 *Que les prix d'honneur se distribuent par flaterie.*

21 *Que les habits s'ont en quelque sorte flateurs, & seruent d'amorce pour attirer & gagner reciproquement, la bonne grace ores des Dames, ores des amans.*

## DISCOVRS IIII.

Les choses du monde on s'attache plus tost au nom qu'à la chose



On s'attache plus volontiers au nom que chaque chose porte, qu'à la chose mesme. On ne voit souuent l'estoffe que par le bout, sans voir la piece au dedans. Le nom seul du liure degoust & desuoie par fois le lecteur, mais bien souuent il s'amorce & l'engage soubz la vanité du titre, & soubz la superbe du froitispice releué. Souuent vn riche fourreau n'a au dedans qu'une lame de plomb: & vn vase doré, ne contient que des liqueurs pernicieuses. La belle boëtte de Pandore, ne seroit que des liqueurs, ou des maux propres seulement pour endommager les mortels. Ainsi c'est folie de se contenter des apparences & des titres, car souuent vn homme porte le nom d'un Hercule, qui n'est qu'un pigmee & n'est pas demy homme. Il faut donc prudemment & exactement esplucher les choses, & ne suffit de rompre le gasteau, il faut rechercher la febue, & encore par apres ne serons nous Roys que par simulation, pour vn soir, voire pour vn moment.

Les choses sales ne debuient jamais porter ny s'ex-

Les choses sales ne se doibuent couvrir d'une belle couuerture, ny le manteau des choses utiles se donner aux inutiles preiudiciables & nuisibles, quand l'ennemy

l'ennemy se couure du manteau d'adulation, pour faire semblant qu'il est bon amy, c'est vne trahison bien dangereuse.

Ils semblent ces mauuais maistres, que le Philosophe appelle *mancipiorum mangones*. Ils font comme ces mauuais Medecins, lesquels pour ramollir le naturel robuste des personnes qui leur tombent en main, & les rendre debiles & floüets, prenans cette force naturelle pour maladie, corrompent & affoiblissent leur santé & bon naturel, par des cures sophistiques ou autre mauuais artifice.

L'adulation se couure par fois de façon, qu'on a peine de la recognoistre. Et les flatteurs prennent tât de plaisir à cela, qu'ils font tout ce qu'ils peuuent, non seulement pour couvrir les deffauts des grands & de leurs maistres, ains pour les imiter tout à fait, & les contrefaire autant qu'il leur est possible. Surquoy ie puis dire auoir veu en vne compagnie Souueraine de ce Royaume, vn des principaux si ennemy de la blâcheur de ses cheueux, que les ayant fait noircir par artifice, vn des officiers de la mesme compagnie son amy, de mesme aage & de mesme poil, pour le flater & luy faire plaisir en fit le mesme, si biẽ qu'aujourdhuy blancs & demain noirs, ils comparurent en l'audience avec tant d'admiration & de risée, qu'on eut dict que c'estoient des comediens.

Ils sembloient cet Athenien Lysicrates, contre lequel s'en prend Aristophane, de ce qu'il paignoit ses cheueux desia blâcs en couleur noire, afin de paroistre ieune. Ou bien ce Theophrastus Clius homme venteur & lascif, lequel estant venu en ambassade à

primer par de beaux noms.

Max. Tyr.

ser. 12. qui cum accepit corpora simplicia sub puro aere educata, vna brachi educatione molientes, naturalem illam corporis firmitatem, artificiose omni curatione, meliorem labefactant.

2. L'adulation sembleroit par fois si couuerte qu'elle est en peine de la recognoistre.

Aristophanes, quod capillos iam Canes nigro colore infecerit ut iuuenis etiam cum videretur. J

S

*Ælia. de va-  
ria. hystor.*

Lacedemone, ayant teint ses cheueux blâcs en noir, pour couvrir & deguifer sa vieillesse: Archidamus se leuant dict au Senat, *Quid inquit veri hic dicet, qui etiam capillis mentitur*: voulât dire que celuy qui est infidele en ses cheueux, le pourroit bien estre en sa bouche.

*Bodin liu.  
4 chap. 6.*

Et pour n'oublier les exemples de nos Roys de France, on a veu en cette cour le Roy François I. fectant faiçt tondre, pour mieux guerir d'une playe qu'il auoit receuë à la teste, soudain les Courtisans, puis tout le peuple firent abattre leurs perruques, si bien que deslors on se moquoit à la Cour des longs cheueux, qui estoit pourtant l'ancienne marque de beauté & de noblesse des François: estant mesme defendu aux roturiers, de porter les cheueux longs. Coustume qui dura iusques au tēps de Pierre Lombard Euesque de Paris, qui fit leuer les deffences, par la puissance que les Euesques auoient pour lors sur les Roys.

*Parmy les  
Æthiopiēs  
le Roy clo-  
chant tous  
ses Courti-  
sans estoiet  
boiteux.*

Diodorus dict que parmy les Æthiopiens, quand le Roy estoit deffectueux en quelque partie de son corps, tous les Courtisans & domestiques faisoient seblât d'estre atteints de mesme maladie ou defect: Tellement que luy clochant ils estoiet tous boiteux: estimans reprochable, que leur Roy allast à cloche-pied, & qu'ils marchassent à pied droict.

*Plut. en la  
vie de Co-  
riol.*

Et quoy que Plutarque die, que parmy les Romains on appelloit vn aueugle aueugle, vn noir noir, accoustumant sagement les hommes, à ne proster les oreilles à aucune adulation de ce costé là, & n'estimer point que la perte de la veuë, ny autres tels

accidens ou de nature ou de fortune, fussent choses reprochables & honteuses, ains à y respondre franchement, comme si c'estoient leurs vrais & propres noms.

Et que Iunon dans Homere voulant flater Vulcain, ou mesme le loïer, l'appelle boiteux, pour montrer que les perfections ou imperfections du corps, ne peuent apporter ny gloire ny blasme. Comme aussi Vlisses ne disoit à Ther sites comme par forme de deffaut ou iniure, qu'il fut boiteux ou bossu, mais bien qu'il estoit baudard: & au cōtraire sa propre mere en le flatant, ne craignoit de l'appeller boiteux.

Neantmoins il est certain, que les Princes n'ont jamais trouué bō, qu'on les nommast par le nom de leurs deffauts ou soubriquets. Car borgne boiteux bossu & autres deffauts semblables, sont qualitez & titres plustost de messeance que d'honneur: & partant qui ne peuent estre que desagreables. Et quoy qu'estans acquis à la guerre & en champ de bataille, ce soiēt des marques de courage & de generosité: si est-ce qu'il est malaisé qu'on les prenne en bonne part. Je sçay qu'il y a eu des Capitaines anciens & des plus belliqueux, qui estoient borgnes, comme Philippus Antigonus Hannibal Sertorius: & d'autres boiteux, comme Agesilaus. Alexandre plioit le col comme font ordinairement les bossus. Si est-ce qu'ils n'eussent prins plaisir qu'on les eut nommez de cette chetive nomination, que le monde tient communément à titre d'iniure.

Et les Annales des Princes & grands Monarques, qui les marquent & designent par ces appellations,

Les Princes ne prennent plaisir à estre appellez ny chauxes ny simples ny d'autres noms qui marquent leur deffauts.

ne sont nullement flateuses. L'œil est le miroir de la nature, qui orne le corps comme le Soleil fait le monde, & le défigure tout ainsi que l'absence, ou la seule eclipse du Soleil, défigure vn beau iour. C'est pourquoy Antigonus se faisoit tousiours peindre en pourfil, ne montrant que le costé du bon œil, & cachant le defaut de l'autre. Comme aussi plusieurs aueugles, flatans leurs defauts, veulēt paroistre clairvoyans. Et j'en ay veu qui manioiēt vn cheual, danfoient, & estoient en conuersation comme fils eussent eu bonne veüe. Les boiteux tachent deuant le monde à marcher droict, & ont peine à se dresser. Et les Dames bossées prennent soing & sont curieuses de mesnager leur taille, par l'embourrure de leurs robes.

Celuy qui naist son pere estât absent ou en voyage, estoit appellé à Rome Proculcius: ce fut apres luy vn nom commun à tous ceux qui estoient de pareille naissance. Et Sylla fut appellé Sylla, par ce qu'il estoit couperouzé. Et a on obserué en luy cette bizarrerie & inepte scrupule és noms, qu'ayāt perdu sa premiere femme Ilia, il en chercha vne, de laquelle le nom fut le plus approchant que faire se pourroit de celuy de la premiere, & ainsi tousiours à suite tant qu'il fut à marier. Car apres Ilia, il espousa Ælia, apres Ælia; Cœlia, apres Cœlia Cœcilia, & puis n'en trouuant parauēture plus de ce ton ou de ce récontre, il print Metella: noms qui ont tant de conformité en soy, qu'ils semblēt marquer ou ne nommer qu'vne mesme personne, flatant & comme se consolant de la perte de l'vne, par le recouurement d'vne

autre portant presque vn pareil nom. Et Pericles fut appellé teste d'oignon, & Artaxerxes Roy de Perse fut appellé boiteux de la main, parce qu'il en auoit vne beaucoup plus longue que l'autre. Et Publicola fut ainsi nommé, parce qu'il estoit aymé du peuple.

Agrippa estoit vn nom infaute & mal-heureux, qu'on donnoit à ceux qui estoient nez les pieds les premiers, *quasi agre parti* comme furent tous ceux de l'ancienne race d'Agrippa, lesquels on tenoit pour defastrez & de peu de vie: ce qu'on disoit de Neron fils d'Agrippa, & de ce magicien Agrippa, qui fit vne si mauuaise fin. Comme aussi on tenoit le nom de Seneca pour infortuné, & pour le nom de celuy qui se tuë luy meisme, *quasi se necans.*

Et ne peut on dire qu'en Allemagne on ait appellé vn de leurs Empereurs Henry l'Oiseleur, & en France parmy nos Roys Clodion le cheuelu, Childebert le Lourdaut, Louys de Neant, Charles le Chauue, & Charles le Simple, Philippes le Long, & vn de leurs Cōnestables Grise gōnelle, pour les gratifier de ces beaux titres, quoy qu'vn peu plus adoucis que les autres.

Ainsi ie trouue que c'estoit vne beaucoup plus grande flaterie de les imiter en leurs deffauts, que de les nommer par leurs deffauts. C'est vn malheur, les iniures de la naissance, se presentēt tousiours & sortēt les premieres de la bouche des mesdisans. Neatmoins nous sommes en vn siecle qu'ō les préd pour loüanges, tant on les adoucit & prepare auant les lascher.

L'adulation est comme l'amour (dict Platon) & les

Bodin en sa  
Republi-  
que dit  
qu'on ap-  
pelloit  
Childebert  
le lourdaut.  
rythoudit  
parlant de  
Louys 4. Es  
à peccato  
quod nihil  
est, vocatus  
fuit Ludou-  
cus nihil.

Sen. lib. de  
officiis audi-  
tor.

adulateurs comme les amans, qui louent bien souuent des choses, desquelles les autres se tiennent offencez comme si c'estoient des iniures: comme plusieurs appellét les noirs lors qu'ils les aymét & qu'ils les veulent flater, forts & courageux, ceux qui ont le nez aquin, Royaux ou proches de l'Empire, les camus d'amiable complexion, les passés ils leur disent par blandice, qu'ils imitent la douceur & couleur du miel, les rouges cordiaux & prompts à defendre leur amy. Tellement qu'ils mettent à titre de loüange ces choses pour desse&ueuses qu'elles soiét. Car à quoy ne nous pousse l'amour ou l'adulation? elles estallent tousiours quelque chose qui est & se trouue de mise, à laquelle ils s'attachent & se ioignent volontiers.

Sur tout le bossu semble le moins flaté, & le plus mal assorty; aussi le tient-on pour le plus malheureux que tous les autres: qui a conuié les Italiens de dire, *disgraziato come vn gobbo che non si stende ne morto ne vino*. La nature tout aussi tost qu'elle voit naistre quelque mauuais enfant, ayant en horreur la malice des hommes, faiét comme le potier ou imageur: car elle leur creue vn œil, leur rompt vn bras, & souuent par mespris leur casse vne iambe: & avec ces euidentes marques, attachât la clochete au cheual qui ruë, & mettant du foin aux cornes du bœuf qui tire, & iouë de la corne; admoneste vn chacun de faire large avec semblables animaux, & se garder de cette dangereuse beste: qui donna parauenture occasion aux Perles de ne vouloir iamais de Roys cōtrefaiets.

Tellement qu'il semble qu'un Prince ayant plu-

seurs enfans les successeurs, peut iustement n'aymer pas tant celuy qui seroit laid & bossu, & l'estimer le moins, Dieu mesme luy en ayant rabatu cela, du prix commun & estimation de la forme naturelle des autres. C'est pourquoy Dauid voulant blasmer son esprit, de ce qu'il estoit ainsi courbé & penchant vers la terre, l'a merueilleusement bien exprimé par ces mots *incuruatus sum, & humiliatus sum usquequaque*. Et puis que Dieu a donné aux hommes la droicture du corps pour viser tousiours vers le ciel, quiconque est priué de cette droicture, semble estre moins fauory de la nature, & presque moins propre au seruice de Dieu: aussi n'estoient anciennement les bossus admis au Sacerdoce.

*Psal. 118.  
Saint Gre-  
goire homil.  
32. in euang.*

Les beaux enfans estoient nourris, & les laids cõtrefaitcs & flouïets, estoient iettez dans vne fondriere aupres du mont Taigete, qu'on appelloit anciennement les depõsitoires.

Mais nous lairrons ces discours des noms qu'on baille aux Princes, & des defauts & soubriquets pour venir à vne infinité d'autres choses lesquelles d'abord semblent ne tenir rien de l'adulation, neãmoins bien considerées & recognees, on ne scauroit nier qu'elles ne soient flateuses tout à fait, ne se faisant ny se disant ny s'exploitant, qu'avec vne notable adulation & flaterie.

L'adoption qui se fait communément par feinte & simulation, a esté introduite pour flater le monde: & quoy qu'elle semble imiter la nature, si est ce vne espece d'adulation, pour consoler au-  
cunement ceux ausquels elle a dénié des enfans le

*4 L'adop-  
tion est vne  
adulation  
qui donne  
des enfans  
à tel qui n'  
a & n'en  
peut faire.*

*L. si pater fa.  
s. vis. § l.  
seq. l. Adro-  
gato de A-  
dop. D.*

gitimes: car deslors que ce desir de generation ou de posterité, inspiré de la nature és creatures raisonna- bles, estoit eludé en l'homme, soit par le vice ou le defaut d'elle mesme, quand ceux qui estoient con- ioincts par vn iuste hymenée, se trouuoient steriles d'vne part ou d'autre: soit par quelque coupe-gor- ge ou sinistre accidant de fortune, les enfans venans à deffaillir, ilz ne trouuoient raisonnable d'estre tel- lemét reduits à ce desespoir, qu'au moins ils ne peuf- sent imiter par art, ce qui leur estoit desnié par la na- ture, & enleué par la fortune: afin que la perte lu- ctueuse d'vn ou de plusieurs vrais enfãs, fut au moins réparée par l'ombre & l'image d'vn enfant aposté.

Mais cette fiction du droit Romain, n'a peu si bien faindre ny former cette imitatiõ, pour la rédre de tout en tout semblable, qu'elle ne se soit trouuée bien tost après en plusieurs endroiçts deffectueuse. Tellemét que les Romains s'aduiferét deslors, & en- cores beaucoup mieux depuis, qu'ils auoient trop embrassé les fictiõs de leurs Legislatteurs, dõnãs vne trop longue courroye, & vne trop effrenée esteduë à leurs adoptions flateuses. Si bié que cette puissance trop libre, qu'ils donnoient ainsi à leurs citoyens, de se feindre & approprier vn enfant pendant sa vie, & vn heritier apres sa mort, quoy qu'au commence- ment specieuse, & avec quelque apparence de iusti- ce, fut bien tost recognuë pour iniuste: Car deslors qu'vn homme non marié, voire qui n'eust iamais ny ne fut capable de femme, eut licence d'adopter: & vne femme sans mary de mesme: & qu'il fut permis à vn pere qui auoit des enfans legitimes, repudiant les douceurs

*Lo mulierum  
d. adop. C.*

douceurs veritables & plus sensibles de la nature, d'en adopter de feints & supposez: les peres semblent auoir perdu le sens tout à fait, estant chose dénaturée qu'il se trouvat vn pere si fauage, qui voulut ainsi obscurcir par l'ombre adoptée d'un sang estrangier, la lumiere de son propre sang luisant en sa maison, entant vne tyge franche, sur vn tronc ou sauuageau du tout differend de son espèce.

C'estoit aussi vne grande adulation à vn pere, qui n'auoit que des enfans contrefaits ou idiots & incapables de faire seruire à la Republique, de pouuoir adopter vn enfant brave genereux & ingenieux de quelque famille beaucoup plus releuée que la sienne, come il aduint au Plebee Fonteius, adoptant Clodius, lequel aussi de son costé semble aueugle, de se laisser ainsi entrainer dans vne famille estrangere & moins honnorable, pour quelque petite commodité. Aussi (dict la loy) qu'un aueugle peut adopter, & estre adopté.

*L. per adoptionem de adop. D.*

*L. etiam casus de adop. D.*

D'auantage par l'adoption, vn pere se rend plus ennemy qu'imitateur de la nature, quand il se deffait d'un honneste fils, pour le donner à vn autre, l'alienant & le liurant à vn estrangier, entre les mains duquel on ne sçait qu'il deuiendra.

*Par l'adoption vn pere se rend plus ennemy qu'imitateur de la nature.*

D'ailleurs quelle imitation fausse & flateuse, de bailler des enfans en adoption à des hommes qui parauenture ne peuuent engendrer? Et quel hazard courent les belles femmes & filles, qui se iettent ainsi à ces adoptions ou arrogations?

*Les spadés qui ne peuuent engendrer peuuent adopter.*

*L'adoption seble estre ennemie de la chasteté*

Mais sçauroit-on trouuer vne adulation ou adoption plus pernicieuse, que celle dont Tacite fait

*L. Nam & famina de adop. D.*

T

L'adoption  
estoit vn ar  
tifice pour  
obtenir des  
magistratu-  
res.

Tacite lib.  
15. *Annal.*  
cap. 4.

mention en les Annales, de certains peres qui adop-  
toient des enfans, pour obtenir des magistratures,  
puis s'en defaisoient aussi tost?

Quand le iour (dict-il) de demander les magistra-  
tures ou gouuernemens des Prouinces approchoit,  
ceux qui n'auoient point d'enfans feignoient d'en  
adopter, ayàs esté receus par cette ruze à tirer au fort  
entre ceux qui estoient vrayemét peres, pour obte-  
nir les Proctures & prouinces, & les ayans obtenuës  
par apres tout soudain ils émancipoient ceux qu'ils  
auoient adoptez. Dequoy les vrais peres firét plain-  
te au Senat, remonstrans qu'on n'auoit plus d'esgard  
au droit de nature, & à la peine qu'il y a de bien  
nourrir des enfans, ains simplement à la fraude ruse  
& briefueté des adoptions. Qu'aux peres feints & si-  
mulez, la faueur les honneurs & toutes autres char-  
ges se presentoient tout à leur aise, & sans aucune  
charge: mais pour leur regard, la longue attente des  
choses qui leur estoient promises par les loix, ne leur  
seruoiét qu'à faire qu'on se moquast d'eux: puis que  
d'aucuns faitts peres sans soucy, & perdans leurs en-  
fans sans larmes, égaloient soudain les tardiues attē-  
tes ou souhaits de ceux, qui auoient de vrais enfans.  
Tellemét qu'il fut dict par arrest (au rapport de Ta-  
cite, que les feintes adoptions ne seruiroient en au-  
cune maniere, pour paruenir à quelque dignité ou  
charge publique: non pas mesme pour receuoir les  
hereditez & succeffions.

Voila l'adulation des adoptions, chose si dange-  
reuse, que sil estoit permis à tout le monde. adopter  
ainsi enfans & filles indifferemment, outre qu'il se

trouueroit plusieurs adoptions frauduleuses & faictes contre les bonnes mœurs, les familles seroient en grande confusion & desordre. Car le riche qui auroit force biens, & n'auroit qu'un petit auorton de fille, seroit bien aise de la charger avec un pauvre, à qui la nature en auroit donné quelque autre d'une excellente beauté, pour la marier avec quelque Prince ou grand Seigneur. De mesme des enfans, lesquels estant nez destituez, n'ayans moyen de soustenir le lustre & la grandeur de leurs maisons, pourroient estre chassés de leurs familles par des peres iniustes & desnaturez, qui en mettroient d'autres en leur famille de plus belle forme.

Mais passons aux effectiōs des Empires Royaux, & autres plus eminentes dignitez s'il y en a, offices magistratures & autres charges publiques & priuees: combien s'écoule-il d'adulation à les faire? combien de brigues, combien de grandes & fausses loüanges pour y porter des poursuiuans, & combien peu de merite pour y paruenir? & lors qu'on y est arriué, combien de faux complimens, combien de faux semblans, combien de dissimulations, combien d'embrassemens contraincts, combien de ioyes simulees pour loüer les esleus & les eslecteurs: combien de vaines paroles laissent-ils escouler, pour exalter la maison, la vertu la noblesse & le courage des esleus?

Les effectiōs ne se font pas sans brigue, sans flatterie, & sans fausse loüange.

On peignoît anciennement un cuirasse, & un rat auprès qui le rongeoit, pour signifier la guerre & le mal qui en reuient: car la guerre pour petite qu'elle soit, ronge le fer: si bien que les Romains tenoient en tres mauuaise opinion, ceux à qui les rats auoient

Pourquoy on peignoit anciennement un cuirasse & un rat auprès.

rongé quelque chose, voulans signifier, que pour eslire vn bon chef de guerre, il falloit esuiter ces rongeurs, & ces Aueruches qui digerent le fer. Si bien que Perseus desmit vn Cheualier de sa charge, par ce qu'en ce moment qu'on l'eslisoit, luy dormant quelque charge honorable, il y passa vn rat à la veüe de tout le monde. O combien de rats & souris de cour sont sur le dos, & rongent la cuirasse des Princes! Cōbien de rats & de mauuais Flateurs se trouuent aux eslections des Magistrats, pour estre esleuz eux mesmes, ou pour faire eslire indignement quelqu'vn. Et combien d'Electeurs rongent non le fer, mais bien l'or de ceux, qui par adulation, par suggestiō, & par leurs moyens tachent de paruenir à des éminentes magistratures, & autres dignitez, releuées soit Ecclesiastiques soit militaires: où à leur tour y estans paruenus, ils ne font que gratter & ronger le pauvre peuple.

Et si parauéture le merite s'y trouue, les eslecteurs ne manquent pourtant, pour obliger les esleus, de leur rencontrer & faire valoir, combien ils ont genereusement combattu. Ils n'oubliēt pas de leur dire qu'ils estoient perdus sans leur assistance, leur racontans, avec combien de paroles & d'aigreur, ils ont repoussé ceux qui tenoient le parti contraire, qu'ils les ont querellez & aneantis tout à fait.

Flaterie de  
preud'hō:  
mes com-  
mune en  
France en  
toutes esle-  
ctions.

Certains preud'hommes, qui assistēt aux eslectiōs des Consuls, Escheuins & Iurats, en nos meilleures villes de France, sont si coustumiers de flater & louer indignement ceux qu'ils veulent porter en ces charges, qu'on peut dire qu'ils parlent souuent & haran-

guent, avec vne bouche & vne langue qui n'est pas leur, l'ayans exposée en vente ou loüange, ou prestee par credit ou cōmodité: ou l'ayans relachée de crainte ou respect en la presence de quelque grand. De maniere qu'on peut dire d'eux, ce qu'on dict des adulateurs, lesquels s'uyans plustost le vent de la fortune, & le cours du marché, que nō la personne qu'on met sur les rangs, transportent les mesmes loüanges d'un poursuiuat, à l'autre: accōmodans leurs flateries & paroles de récommādation, ores à celuy qui est ja receu, ores à l'autre qui suit, & est sur le point de l'estre. *Itu* (disoit Seneque) *ista verba que iam ab alio magistratu, ad alium cum lictoribus transeunt, fertō ad alium.* Retire toy donc Adulateur avec tes loüanges, que tu as desia employées en l'election & recommandation de plusieurs, & faiēt passer de l'un magistrat à l'autre, donnant à ces magistrats nouveaux les mesmes licteurs & officiers de iustice que tu auois cy deuant donné à leurs deüanciers.

Que si les adulateurs, lors qu'ils essisent quelqu'un, loüent & exaltent les poursuiuans outre mesure, les esleus ayans obtenu les charges qu'ils desirent, sont si transportez de ioye, & sçachās leur peu de merite, se trouuent si chargez d'obligations enuers les eslecteurs, qu'il n'y a adulation ny parole flateuse qui se puisse trouuer, qu'ils n'employent pour les remercier. En voulés vous voir vne merueilleuse & de nouvelle inuention, pour monstrier la ioye excessiue, en laquelle nous iette le transport d'une charge & dignité obtenüe par eslection?

• Ciccō d'Adria ayant vn iour esté esleu Prince, &

Flaterie  
merueilleuse

T iij

se en l'ellection de Ciecco d'Adria.

premier Magistrat en la ville d'Adria, voulât remercier ceux qui l'auoient esleu, vsa de paroles si flatueuses, que ie m'esmerueille commét il les a peu rencôrrer. *Prima* (diët il) *ch'io commädassi à gli altri, che renderefsero vbidienza al principe: commandai a me stesso, chio accetassigrado di principe: dunque io ho vbidito a voi, prima que voi habbiate vbidito a me. Di modo che voi sette stati principi miei, prima ch'io sia stato prencipe vostro. La vostra ectione, a posto legge a me, prima ch'il mio volere habbi posto legge a voi. Io non voleua che li vostri voti fossero vuoti. S'intendesti, quanta forza ho fatto a me stesso, per non far forza a la vostra ectione, renderesti mi le gratie chio rendo a voi, essendo piu vago di meritare che d'ottenere. Ores il les remercioit & les flatoit en homme fort commun: ores il se rehaussoit en Prince.*

Et voulant louër la promotion que fit le Pape Gregoire XIII. d'un certain Cardinal son amy, il diët le flatant dextrement, que le Pape pour le faire Cardinal, *sprono diece giorni piu auanti gli anni: donna à chaque annee des coups d'esperon pour l'auancer de dix iours, tant il auoit de haste de rencontrer le temps, & le iour qu'il auoit destiné de faire & eslire des Cardinaux: afin que celuy qu'il veut recommander en peut estre. S'il eut esté Pape ou Eslecteur & Promoteur luy mesme, ie croy qu'il eut bien donné d'autres coups d'esperon, & eut reformé le Calendrier de plus de iours que ne fit Gregoire: qui songoit plus en cette action à sçauoir le temps & la saison & quelle place il falloit donner aux planettes, que non quelles personnes il falloit placer & promouvoir près de luy.*

Le trouue bien plus à propos le remerciement que fit P. Aemilius, quand il dict aux Romains, qu'à la verité il auoit demandé le premier consulat pour l'amour de luy, mais qu'il auoit accepté le second pour l'amour d'eux; & en leur seule consideration, sçachât qu'ils auoient besoing d'un capitaine. Au moyé de quoy il ne croioit leur en auoir aucune obligation, & que s'ils auoient opinion, que cette guerre se peut mieux conduire par autre que par luy, qu'il luy en cederait volontiers la charge. C'estoit vn remerciement genereux, & vrayement digne d'un Capitaine. Il estoit de l'aduis de Ciceron, lequel parlât de l'eslection de C. Lælius, dict que bié que le sage & homme de bien comme estoit Lælius, ne soit mis sur les rāgs en l'eslection consulaire, & ne se trouue parmy les suffrages, si est-ce qu'il faut plustost dire, que le peuple a souffert le refus d'un bon Consul, que non pas qu'il en ait souffert le deboutement par vn peuple plein de vanité.

Souuēt l'eslection avec paroles de louage, ou promotion de qu'elqu'un en quelque charge, se fait au mespris de deux ou de plusieurs: tesmoin ce qu'on dict à Philippus, lequel procurant au Senat, avec force parolles d'honneur & flatterie, que Pompée fut enuoyé en voyage en Espagne, cōment (dict qu'un) veux tu qu'il y aille comme Proconsul? non (dict il) mais bien *pro consulibus*, c'est pour remplir deux places, & y estre au lieu de deux Cōsuls Metellus & Catullus, qui n'estoient gens de guerre, ni vail-lans comme luy: pour flatter Pompée, il se moquoit & rabaissoit l'eslection de ces deux Consuls.

Remercie-  
ment de P.  
Æmilius  
lors de son  
eslectiō au  
consulat.

Plut. in P.  
prio.

*L'ipsum lib.  
de monit. &  
exempl. Po-  
liti. de elect.  
sup. 3.*

J'ay compassion de plusieurs elections brutales. Certains peuples du Peru qu'on nomme Aruncani, ne sont pas trop bons electeurs : car ils eslisent pour Roys non les plus vertueux & magnanimes d'entre eux, ains les homes les plus capables de porter vn grand poids : & pour faire l'essay ils leur chargent vn grand fardeau sur les espauls comme à vn portefaix.

*Sçauoit si  
les plus  
forts &  
robustes  
doibuent  
estre esleus  
pour com-  
mander.*

Les Orateurs d'Athenes, voulans flatter Timothée & Iphicrates tres-suffisants & habiles vieillards, despoüillerent vn nommé Chares qui estoit en la fleur de son aage, fort & robuste de sa personne : & disoient tout haut qu'ils desiroient, que celuy qui auroit à estre capitaine des Atheniés, fut tel & d'aage & de corpulence: A quoy Timothée respondit, non pas, les Dieux nous en preseruent: ouy bien son valet qui auroit à porter son bagage apres luy: mais bien plustost (dict il) ô mes amis! seroit-il à desirer, que ce fut quelque Agesilaus, quelque Phocion ou Massinissa, qu'un ieune homme comme moy, pour robuste qu'il fut.

*Les con-  
solations  
sont flate-  
ries fôdées  
sur la faul-  
se loüange  
& merite  
de celuy  
qu'on fait  
semblât de  
regretter.*

Les consolations ordinaires, sont des flateries, qui ne sont fondees que sur les fauces loüanges de celuy qu'on fait semblant de plaindre & regretter, & ce seulement pour appaiser & consoler ceux qui ont le plus d'interest à sa mort.

Comme estoit celle qu'un certain Flateur escriuit à vn fils, qui auoit perdu son pere : quant à vostre pere Monsieur (luy mandoit il) vous vous feriez tort de chercher consolation de sa mort, car il n'a plus dans le monde autre chose ny autre droict, que la dou-  
leur

leur & les regrets. *Di modo che il ristoro fara, il doler sene, accioche con inconsolabil dolore, dignamente sia celebrata la lode di chi e morto, el damno di chi viue.* Il auoit plus de quatre vingts ans, neantmoins il semblera à vn chacun que celuy soit mort trop tost, lequel tant plus il viuoit, se rendoit de tant plus digne de viure. De maniere que sa vertu peut faire que mesme d'un vieillard suranné & tout à fait decrepite, la mort semble precipitée.

C'est vne sorte d'adulation des plus artificielles qui soit point, que de sçauoir bien consoler, & ramener vn pauvre affligé qui a fait vne perte insigne & notable, à quelque repos & tranquillité d'esprit: commuant son deuil inutile, & le ramenât au soing particulier des affaires & necessitez de la famille, & le disposât en sorte qu'il soit plus mordu de soing que d'ennuy. Comme fit ce Philosophe, lequel voulant consoler la Roynne Arsinge de la perte de son fils, luy fit vn conte, que Iupiter distribuant les hōneurs entre les Dieux ou demy Dieux, le deuil estant arriué apres la distribution, & demandant quelque chose, Iupiter se trouua bien empesché: mais en fin il luy donna l'honneur que l'on fait aux trespassez, qui sont les larmes & les regrets. Or tout ainsi que les autres demons & petits dieux, aymēt tous ceux qui les honorent, aussi fait le deuil. Parquoy si vous le mesprisez (dict-il) Madame, il ne retournera iamais chez vous: là où au contraire, si vous le seruez & honorez comme vous faites, le caressant par les honneurs & prerogatiues qui luy ont esté données autrefois par Iupiter, qui sont regrets larmes & lamen-

Il faut que l'adulation soit bien artificielle pour consoler vn homme qui est affligé, ayant fait quelque perte irreparable. Finissē dōc vsā vn philosophe pour consoler vne Roynne de la perte de son fils.

tations, il vous aymera si fort, qu'il vous enuoyera tousiours de quoy le seruir & honorer continuellement: par cette inuention ce Philosophe persuada si bien la Royne, qu'elle se desfit de son deuil.

C'est vne folie d'auoir le cœur si mol, qu'on ne se sçache recueillir. Ceux qui se laissent ainsi aller au deuil, chastient bien souuēt leur corps, qui n'en peut mais, & contraignent ce qui n'est pas malade, de l'estre. On commanda aux Lyciens quād ils vouldroiet mener deuil, qu'ils se vestissent de robes de fēmes, leur voulans donner entendre par là, que c'est vne passion feminine, qui ne conuient nullement à gens de courage. Il faut louer le mort pour resiouir le vif: & mesme par fois exaggerer au pauvre affligé, la perte qu'il a faicte de son pere de sa mere, & le pere & la mere d'un fils ou d'une fille vnique, bien nez & d'une merueilleuse esperance: il faut que le mari cōfolant la femme, de la perte d'un enfant vnique, le seul soustien de leur famille, au lieu de le deprimer le louë, & encherisse & rellue sa perte pour témoigner à sa compagne, qu'il participe à ses iustes douleurs. En quoy les peres & les meres, & les maris enuers leurs femmes, nonobstant la maturité de leur aage, laissent par fois escouler des paroles flateuses si pueriles & abiectes, qu'ils ont plus de besoing qu'on pardonne à leur simplicité, que non qu'on tire leurs belles paroles de consolation, en exemple ou admiration.

Que les peres & meres les plus sages, laissent escouler parmy leurs afflictions, des paroles si pueriles, qu'on diroit qu'ils sont venus en enfantillage.

C'est foiblesse de se douloir quand on ne profite rien en se plaignant. Cest la coustume des mortels, il n'y a rien qui leur plaise tant que ce qu'ils ont per-

du. Ils font iniustes enuers ce qui leur reste , à force de desirer iniustement ce qui leur deffaut. Ainsi ie donnerois pour conseil & aduis à vn pere, & luy dirois volontiers ce que dict vn Stoïque, parlant à vn sié amy, *Lamentationes & eiulatus, per quæ fere muliebris dolor tumultuatur, amouë.*

Et Senèque voulant consoler Polybe, se moque gentiment de luy, & luy faiçt comme reproche de ce qu'estât si fauory de Cæsar, il est impossible qu'accident quelconque le puisse troubler : luy voulant neantmoins montrer que Cæsar pour puissant qu'il soit, est foible pour le guarentir de toutes les attain-tes de la fortune : hé comment est il possible (dict il) que Polybe sente douleur quelconque de la mort de son frere? *Facinus indignum luget Polybius, & aliquid propitio luget Casare? Hoc sine dubio impotens fortuna captasti, ut ostenderes neminem contra te, ne à Casare quidem posse deffendi.*

*Senec. au tr. de consolat. ad Polybi. Les mi- gnôs & fa- uoris des Roys ne debuoiët donner la peine à leurs amis de les con- soler, veu qu'estât en faueur, ils semblët estre exéptés de toute douleur.*

Les consolations Chrestiennes qui nous esleuent l'ame & l'entendemét vers le ciel, ont bien plus d'efficace: celles des anciens ne parlent que moralemét, pour nous contenir en bonne mine, & nous faire paroistre constans, & sauuer comme on dict les apparences : par ce qu'une personne affligée ne peut se contenir en belle forme deuant le monde, ayant cõmunément la teste basse, les yeux humides, & le visage triste, moüillé defiguré & ridé. Au lieu que le consolateur Chrestien, amollit les accidans qui nous surprennent dans le monde, & nous donne des consolations si fortes, nous auoisinans du grand & souuerain consolateur, que les choses precieuses qu'il

*Totius coronaboris, quoniam resurrisit.*

nous rend cōme presentes, font que tous nos maux pour furieux qu'ils soient, sont ou du tout aneantis, ou grandement allegez: nous reuenans à tres-grand bien prins en patience, & nous tournans à salut, estans soufferts pour la gloire & l'honneur de Dieu.

7 La pōpe  
excessive  
des fune-  
railles, est  
vne espece  
de staterie  
pleine de  
vanité &  
d'ostenta-  
tiō, pour e-  
staler la  
grādeur &  
les moyēs  
du deffunct,  
& de sa fa-  
mille.

De maniere que la vanité & la pompe des funerailles, lors qu'elle va sur l'excez, & hors la portee des moyens du deffunct & de sa famille, tant de torches allumées, tant de chandelles ardantes, tant d'armoiries tymbrées, tant de musique excellente, tant d'oraisons funebres (car ie n'entends parler des autres fonctions & sainctes ceremonies de l'Eglise) ne seruent que pour esclairer & faire voir nostre derniere vanité, & chanter la vaine gloire & l'ambition qui nous accompagne iusqu'au tombeau. L'aumosne qu'on donne estant conferee par credit, & non par merite, & souuent à des indignes, plustost qu'à des gens vrayement pauures, semble estre vn present qu'on faict, pour louer la charité du deffunct qui n'y pensa iamais. Merueille que les torches allumées dās l'Eglise, ne s'estaignent par l'abondāce de tant de larmes que versent communément ces pleureuses: larmes qui ne touchent au cœur, qui ne sont iettées que pour estre veuēs, & tarissent si tost qu'elles ne sont plus regardées: mais encore plus de merueille, que tant de sospirs qui se tournent en ioye, dès que les funerailles sont faictes, ne les r'allument aussitost. Tellement que si les abeilles auoient cognoissance de la fraude, elles auoient quelque iuste raison de se repentir, d'auoir produict la cire qui est employée à des offices si fardez. Ainsi, *bonū est*, disoit quelqu'un,

*subtrahere oculis acerba funera, neque falsis laudationibus aut nimia pompa detinere.*

Il me souuient que passant à Padouë, recherchant avec curiosité les beautez de la ville, on nous monstra à saincte Sophie, le tombeau de Ludouic Cortusius docteur en l'Vniuersité de Padouë, homme fort estimé durant sa vie : lequel deffendit par son testament, que le iour qu'on le porteroit en terre, aucun de ses parens n'eut à le plorer, comme on a accoustumé de faire és funerailles du commun, croyant que la plus part des larmes qui se versent en semblables occasions, sont apostees, & partét plus des yeux que du cœur: qu'on bannit tous ornemens, tapisseries, & draps de deuil, chargeât son heritier d'vne grosse amende, s'il manquoit en rien à cette sienne dernière volonté: & ordonna au contraire que portant son corps en terre, au lieu de pleureurs, on appellast à son conuoy toute sorte de ioueurs d'instrumens, avec vne musique d'excellentes voix qui allassent au deuant du corps, & vne autre qui suiuit apres, iusqu'au nombre de cinquâte, à chascun desquels il legua demy ducat. Il voulut aussi que douze ieunes filles vestues de verd, (couleur de ioye) portassent son cercueil, leur permettant (car il n'eust esté decét de leur enioindre) de chanter à haute voix des chansons de ioye: assignant à chacune certaine somme pour la marier. Ce testamét si extraordinaire & de si nouvelle forme, ne deterra aucunement les Ecclesiastiques, car toute sorte de Religieux qui ont accoustumé d'assister és plus celebres & religieuses funerailles, ne manquerent de sy trouuer, sauf les ve-

Merueilleux testament & funerailles de nouvelle forme de Ludouic Cortusius Docteur à Padouë, Hierosme Scardeō en l'histoire des Iuristes. I. 2. classe 8. Philippus Camerarius lib. 1. cap. 12.

stus ou barrez de noir, qu'il exclut nommément, de peur que cette couleur seule, n'obscurcit la gayeté qu'il desiroit que chacun recogneut en ses funerailles. Il deceda le 17. Iuillet 1418. comme on apréd par son Epitaphe. Je croy que fil eut vescu apres cet autre Docteur Paul de Castro, lequel a dict en la *l. quidam de Cond. inst. C.* que ce testament estoit faiët par vn homme qui n'estoit en son bon sens, qu'ils eussent bien eu de la dispute ensemble. Car ayant eu l'approbation de tous les autres Docteurs ses collegues, qui sont en ceste fameuse Vniuersité, ensemble de tout le clergé & autres Magistrats & officiers de la ville, il semble que la partie estoit forte de son costé, non obstant la *l. Seruo §. vlt. de leg. 1. D.* où Papinië dict, *ineptas voluptates defunctorum circa sepulturam, veluti vestes, aut si qua alia superuacua, vs in funus impendatur, non valere:* & qu'à la pluralité de voix la cōsultatiō & executiō passa par sō aduis. Je croy neātmoins que les Ecclesiastiques y auoient plus d'interest que les docteurs: car il y a en ce testament des choses, qui sont plus de l'academie d'Epicure, que de la police Ecclesiastique, que ie lairray pour n'estre de mon subject.

Les amitiés  
dōt les an-  
ciens fai-  
soient de-  
monstra-  
tion en  
leurs fune-  
railles, es-  
toient  
pleines  
d'vne adu-  
lation fu-  
neſte.

Les adulations dont les anciens vsoient en signe d'amitié en leurs funerailles, estoient bien plus bizarres, mais elles estoient accompagnées d'vne resioiïssance funeste & déplorable. Car ils enseuelissoient leurs plus grāds amis, & ceux desquels en leur vie ils auoient receu de plus notables seruices, fut hommes cheuaux ou chiens domestiques. Tellement que soubs vne amitié simulée, & faisans sem-

blant de les honorer, ils estoient iettez dans le feu, lors qu'on brusloit le corps du maistre, comme si les meilleurs amis, les amies, & tous les bons cheuaux, & les chiens fideles, ne deussent suruiure au pere de famille qui estoit decedé.

De maniere que dans Homere, quand Patroclus fut enterré, on ne voyoit que soldats de toutes parrs, qui couppoient flateusement leurs perruques, & les donnoient au mort. Et mesme Achilles luy donna la sienne pour porter aux enfers quant & luy. Si bié qu'ayant fait dresser vn bucher long & large de cent pieds, & mis le corps dedans : apres qu'il eut sacrifié plusieurs bœufs & brebis autour de ce bucher, & eut jetté quatre cheuaux, que Patroclus auoit le plus aymez en sa vie, & semblablement deux de ses chiens de table, & douze soldats Troyés qu'il auoit prins en guerre, & liez pour estre bruslez avec luy, Achilles y mit le feu: rude & brutale flaterie, & laquelle iustement de tout temps a esté abhorrée des Chrestiens.

Surquoy est fort à propos ce que disent les Poëtes, lesquels ont feint que Pluton fils de Saturne & d'Ops, mauuais & funeste Flateur, estoit tenu Dieu des enfers, pour auoir inuenté les obsèques & pompes funebres, principalement celles qui sont subiectes à estre conterolles : ce qui aduient lors qu'elles font accuser le deffunt qui les a parauenture prescrites & commâdees, de vanité de vaine gloire de nouveauté & pompe bizarre, & de despence excessiue, laquelle outrepasse les moyens du decedé, & ne se trouue en rien conuenable à la famille dont il est yf-

Plutō Dieu  
des obsèques, &  
pourquoy,

Pli. lib. 12.  
ch. 19.

fu. Dequoy ie me contenteray d'en donner le seul exéple de Poppee Sabine femme de Neron, rapporté par Pline, aux obseques de laquelle, il dict qu'il fut employé plus d'encens en vn iour, que n'en produit l'Arabie heureuse en vn an.

Il ne faut que le magistrat ne autre supérieur se ramollisse par la louange ou adulation du criminel auquel il fait le proces.  
S Gregoire.

1. Reg. cap.  
25. lib. 6. ex-  
positionum  
fol. 1491.

Il y a vne autre espece de flaterie, qui sort de la bouche de ceux, qui veulent empecher leurs supérieurs precepteurs ou magistrats, seigneurs & autres, par adulations & paroles de louange, de parler à eux que doucement, sans aucune sorte de paroles qui tendent à aigreur ny correction. C'est tout de mesme (dict saint Gregoire) que si le magistrat ou le iuge, se moquoit avec vne honneste gravité, de celuy qui le louë, disant, *qui me laudas? loqui tibi dura non possum.* Demeure donc en silence & me permets de parler, preste seulement bien l'oreille à ce que ie te diray: qui est que les Adulateurs pensans estre plus gracieux & complaisans, lors qu'ils louënt quelqu'un, croyent facilement que ceux qu'ils louënt, ne leur diront chose qui leur puisse desplaire. De maniere que Saul, estant sur le point d'entendre seulement des choses vtils & plaisantes, commença à dire à celuy qui le vouloit louër, *Loquere, sed electi viri, cum laudes suas audiunt, inter fomenta laudis à rigore iustitia non mollescunt. Nam qui verborum acta despiciunt, excipere verba nequaquam possunt: quia ergo flecti laudibus nequeunt, laudatotes improbos, & subtili ratione discutunt, & districtis sententijs insequuntur.*

Il ne faut que le Iuge ou le magistrat se ramollisse par les louanges & adulations du criminel: il ne faut pour tout cela qu'il en rabatte chose quelconque du cours

cours de la iustice.

Moins encore doit le iuge le flater ou louer, imputant le crime pour lequel il est detenu, plustost à quelque cas fortuit qu'à forfaiture & meschanceté pourpensée, ny nul autre deuant luy. Et en fut fait vne loy à Rome, par laquelle il estoit deffendu aux Sénateurs, de louer publiquement aucune sorte de criminels. Neantmoins Pompee ne laissa de louer Plancus : mais pendât qu'il le loüoit, Cató qui estoit plus religieux obseruateur des loix que luy, se boucha les oreilles, disant qu'il estoit deffendu, & partât qu'il ne vouloit escouter vne adulation ou louange prohibee. De façon que Plancus ne laissa d'estre condamné.

Le magistrat ne doit non plus louer ny excuser le criminel.

Je ne veux parler de la flaterie des Iuges qui se fait pour de l'argent, qui est à la verité la plus commune & la plus forte adulation qui soit point. Nous en auons assez parlé en nostre 1. tome au discours des Magistrats. Je diray seulement que c'est vn malheur pour les bons Iuges, de ce qu'on a si mauuaise opinion d'eux, que le Dante Poëte Italien celebré a osé dire vn peu trop generally, que les iuges ont ordinairement quelque ame damnee, ou quelque truchement secret, *che fa (dict-il) l'occhietto, & intendendosi col giudice non sano, per denari del (non) sa fare vn' (ita est.)*

De la flaterie & autres defaut des Iuges & magistrats voy en mon 1. so. au disc. de l'inconstance des magistrats.

Le traité du mariage, est vrayement plein d'adulation. De maniere que les anciens ont voulu, que l'image de Venus la fœconde, fut colloquée, ioignât celle du faconde Mercure, comme voulant par là donner entendre, que l'assortissement & le traité du mariage, auoit besoing d'vne eloquente & flateuse

10 Qu'il n'est possible de traiter & bien assortir vn mariage sans adulation,

X

parole, comme celle que les anciens attribuoient au Dieu Mercure, pour bien amorcer & ioindre à cette liaison, les plus discordantes affections qui se pourroient récontrer. D'où vient ce qu'on dict communément, que pour bien & heureusement attacher le Dieu Hyménée, il faut métrir, il faut plastrer, il faut loüier pour destourner les contractans de toute autre particuliere passion, & les ramener au point d'une conionction forcée, laquelle se fait le plus souvent, (mesmes entre les plus grands) par le ministère d'autrui: c'est pourquoy on voit tant de mariages mal assortis, où on trouue qu'on s'est tropé au marché, & qu'on nous a fait prendre plus d'os que de chair, & par fois plus d'argent que de femme.

La nécessité publique fait & dispense bien souvent les mariages des grands & en guerit les défauts.

D'ailleurs la nécessité publique fait bien souuét les mariages des grands, plus que leur volonté propre: leurs articles de mariage font le repos general. Tellement que tout grâds qu'ils sont, quelque grâd dame qu'ils espousent, parauéture ne l'aggreeroiét-ils pas quand ils seroient beaucoup moindres. Qui a fait dire à Plutarque aux preceptes de mariage, qu'il ne se falloit marier au rapport d'autrui, ny par vn truchement estrangier & flateur, comme font ordinairement les grands Monarques, ny à l'appetit de ses yeux, parce que le bandeau de ce petit Cupidon flateur, est si grand, qu'il voile & couure les yeux de tous les amans: ny au rapport & à l'Arithmetique de leurs doigts, comme font plusieurs, lesquels mesprisans & ne tenans conte des vertus de celles qu'ils recherchent, comptent seulement sur leurs doigts, combien leurs femmes ont d'escus.

Il y a encore vn autre point à obseruer en mariage : c'est que nourrir son enfant est vne espece de flaterie, que sur tout les grâds dames font à leurs maris, quand elles en veulent prendre la peine, car pour le commun de celles qui sont en mediocre fortune, celles qui ne nourrissent leurs enfans, on ne les tient meres qu'à demy.

Nourrir son enfant est vne adulation qu'on impute à la mere en consideration du pere.

Mais quoy, les valets ne sont-ils iamais à leur tour pour estre flatez de leurs maistres pour grands qu'ils soiēt? vn combat vn réconte, vn duel, vne cheute en vn iour de bataille, & mille & mille hazards esquels les Princes & les maistres se trouuent, lors que leurs seruiteurs les vont tirer de la presse au peril de leur vie, se trouuans en pareils accidens, ne sont-ils pas contraincts de les appeller à leur secours, les encourager & exhorter d'auoir soing particuliet d'eux? les prier, les caresser, & les flater, leur promettans des montagnes d'or, & de les faire grands s'ils eschappēt quelque peril eminent qu'ils ont encouru pour les sauuer. A la verité tout ce qui se rencontre en ces occasions d'honneur, & autres auentures louïables, qui ne s'esloignent iamais de la vertu, ne pourroient engendrer ny former que des adulations louïables.

Il Vn maistre qui est forcé d'vser d'adulation enuers son valet, ou il deuiet criminel, ou il seré esclau.

Mais celles qui naissent de quelque action vitieuse, ou le maistre plongé en quelque vice abominable, est contrainct de flater son valet pour le tenir secret, voire luy tenir la bource bien garnie, pour ne le rendre criminel & ne le defferer de forfaiture: *seruis enim & honesta, & turpia omnia dominorum, nota esse consueverunt*, nous appréd Lucian: ce sont des adulations serviles, les plus pernicieuses qu'il est possible, es-

Lucian Dialog. Lib. 2. cum suis & sum.

quelles le maistre deuiet non seulement valet, mais bien esclau tout à fait, & nō pour quelque temps, ains pour toute sa vie. Car sa domination premiere se change par le vice du maistre, en vne perpetuelle & miserable seruitude, les seruiteurs sont les trompettes publiques de nos fautes priuées. Et comme dict tres-bien vn moderne: *Dōmini, nisi cupiditatibus suis imperent, ne seruis quidem suis imperare possunt: habent enim seruos assiduos suorum facinorum testes.* Le seruiteur de celuy qui commet quelque horrible peché deuant luy, n'est plus son seruiteur, mais son maistre. *Miserissima igitur* (adiouste-il apres) *est impure ac turpiter uiuentium conditio: quibus ad cetera damna, illud etiam accedit, ut in quos imperium excercere debuerant, eos reuereri ac metuere adigantur.*

Muret en  
ses Miscel-  
lances.

C'estoit le dire du Comique.

*Sic seruitutem ulciscuntur serui mali.*

à laquelle il est tres-sainctement & veritablement respondu par le valet Strophile

Strophilus  
seruum au-  
tularia Plan-  
ti.

*Inique domini seruis uiuntur suis.*

*Et serui inique dominis nunc parent suis.*

*Sic fit neutrobi quod fieri iustum foret.*

12 Les nōs  
sainctz &  
sacrez ou  
de chose  
saincte &  
sacre ne se  
deuroiēt  
dōner aux  
choses sa-  
les & inde-  
centes.  
Mazar. disc.  
9.

C'est aussi vne bien sale adulation, quand on baille de beaux noms & des plus venerables aux choses les plus sales qui soient parmy le commerce des hommes: comme cette ville en Italie, qui a donné au lieu le plus debordé & le plus sale d'icelle, ce nom auguste de Paradis, le plus beau de tous les noms apres ceux qu'on applique à Dieu seul. Et en vn autre endroit à la plus rude & tyrannique Dace ou imposition, on donna ce beau nom & Chrestien, *Di Monte*

*de la Pieté.* Je ne sçay pourquoy la plus part adoucis-  
sent flateusement la dureté de certaines choses, qui  
d'elles mesmes sont odieuses, en les couurant com-  
me par flaterie, & diminuant par douces & gracieu-  
ses appellations: comme quand ils appellent les Pu-  
tains les Amies, les Tailles Contributions, les Gabe-  
les Dôs Aides, les Garnisons qu'on met par force és  
villes les Gardes, la Prison la Maison, l'Abolition des  
debtes inuentée par Solon, Décharge.

Les Institutions *Fideicommiss* Donations & Legats,  
se trouuent bien souuent faitz avec tât. d'Adulatiō,  
que les Iuriconsultes les voyans assortis de la façon,  
les ont appellez Captatoires. L'exemple y est formel  
quand le Mary institué par le Testament de sa fem-  
me, laquelle sur la fin de ses iours offensée par auan-  
ture de ce qu'il l'auoit induite & forcée à ce faire, la  
trouuant sur le point de le reuoquer par son Codi-  
cille, & que pour l'empescher & l'appaier il vse de  
paroles flateuses, *Veluti* (dict Paulus) *Quādo Maritus*  
*offēsam agræ mulieris maritali sermone placauerat.* La Loy  
dict à la verité, que ce n'est pas vn crime, mais neant-  
moins que c'est vne flaterie si importāte qu'elle oste  
iniustement les moyens de la femme à ses plus pro-  
ches, pour les conferer à vn mary cruel, lequel peut  
estre l'a tousiours mal traictée.

Tout de mesme comme quād vne Marastre pour  
enleuer le bien aux enfans d'vn premier lic̄t, vse de  
flaterie & de certains attraiçts pippeurs enuers son  
mary, exprimez dans la loy par ces mots. *Nouerca!*  
*bus delinimentis*, qu'accurse a tourné gentiment, *De-*  
*ceptionibus*:tenant les persuasions flateuses, pour plus

13 Les In-  
stitutions  
Captatoi-  
res ne sont  
exemptes  
de sugges-  
tions ha-  
teuses.

L. vi. si quis  
aliquē Test.  
prohib. D.

L. 4. de Inoff.  
Test. D.

grandes deceptions que les contraintes.

Surquoy on a obserué que dans Homere, qui a descrit la vie & la mort d'une infinité de milliers d'hommes, il n'est fait mention quelconque des Testamens. Si bien qu'encore du temps de l'Empereur Iustinian, on auoit accoustumé de supposer au Testateur mourant, vn faux & simulé Acheteur, auquel il vendoit son Heredité à si vil prix, mettât vne petite piece d'argent dans vne des Balances, qu'o eut prins cela pour vne Donation plustost que pour vne vente. C'estoit déguiser les choses, tout ainsi que parmy les Corinthiens estant deffendu de donner, ils vendoiēt des Nauires à leurs voisins à cinq Dragmes la piece, qui sont dixsept sols des nôtres: c'estoit eluder les loix, & peu à peu les changer: car ils trouuoient iniuste de les violer tout à fait.

Et pourquoy pensez-vous qu'on ait mis plus de formalité és Testamens, qu'en tous autres actes des hommes? & que les loix & les Legislaturs les ayent munies de tant de solemnitez, sinon pour oster les flateries suggestions suppositions & importunittez, qu'on faisoit aux pauvres Testateurs, lesquels on surprénoit foibles en mauuais estat, & le plus souuent encore en vne tres-mauuaise volonté? Et aussi d'autant qu'ils ne pouuoient estre contredicts par les Testateurs ja decedez, scachant bien que les Testamens ne peuuent estre ouuerts, que les Testateurs ne soient couuerts de terre.

Vn Testateur suit souuent l'attraiēt des Adulatiōs & le fard des Blandices, plustost qu'une iuste legitime & saine affection: se rendant trop indulgent &

lasche enuers ceux qui le flatét, & trop seüere enuers ceux qui sont offensé, selon qu'il est diuersement poussé de son aigreur, ou plaisir particulier, qui luy troublent l'entendement à l'heure de la mort. De maniere que la flaterie a plus de part aux testamens que toute autre action des nostres, soit des peres, & autres parens enuers les leurs, soit des estrangers enuers des estrangers. Vn petit office faict à l'article de la mort, se paye souuent au prix de tout l'heritage de celuy qui l'a receu: si bien qu'il preuaut à tout droit de sang & de proximité.

Tout de mesme en est-il du seul souuenir, d'auoir receu quelque petit plaisir ou faueur d'une Dame: la honte se perd dans les tenebres de la mort, & la droiture s'escarte facilement en ce mauuais passage. Tesmoin l'exemple de ce pere, lequel ayant exheredé son fils aisné, & donné peu de chose au puisné, institua la Courtisane Pudentille, vous pouuez penser si ce fut sans adulation & suggestion.

Surquoy est à noter ce que dict S. Hierosme, que mesme la plus part de ceux qui flatent les Roys, ce n'est le plus souuent pour autre chose, que pour capter les heredités des estrangers, accumuler des richesses lesquelles ils perdent en vn moment, sans sçauoir à qui les laisser. *Qui adulatur regibus, hereditates captat alienas, & opes congregat, quas in momento cui sit relicturus ignorat.* Puis il adioste: ô bien heureuse l'ame qui ne

S. Hieron.  
ad Damasum, de filiis prodi.

flâte iamais, ny ne croit au flateur: qui ne deçoit autruy, & ne se laisse deceuoir, bref qui ne faict aucun mal ny n'en souffre.

S. Hieron.  
ad Demetriadem. Beati mens inquit qua nro adulatur a liqudo, nec a dulati crede.

Le miroir est le vray outil & instrument de flate-

14 Le miroir est le  
vray instrumēt de flaterie.  
L'agécemēt & le fard est vne adulation prohibee cōme l'adultere.

rie, duquel les femmes se seruent pour flater leurs visages, se parer & tromper le monde, c'est vne vraye allumette d'amour, qui leur donne le feu, lequel ne les esclaire que pour les perdre. *Illecebra veneris est cultus corporis.* Les femmes cherchent le secours des miroirs pour se rendre plus belles, ne pouuans sans miroir se farder s'embellir ny s'agencer. Il y en a fort peu qui ne s'en seruent pour laides qu'elles soient, & quelque cognoissance qu'elles ayent de leur laideur, prenans plaisir, d'estre estimées & tenuës pour belles, bien qu'elles ne le soiēt point, & quoy que la laide paree soit communément trouuée plus laide, si est ce que ne le pouuant ny ne se le voulant persuader, elle préd plaisir à se parer se farder & se peindre.

Ce que les sainct̄s Peres ont trouuē si mauuais, que sainct̄ Augustin a soustenu que les crimes qui viennent & deriuent de l'adultere, sont plus tollera- bles que ceux qui viennent du fard que la femme cōmet en se peignāt & se fardāt. *Fucare figmentis, quo vel rubicundior vel candidior, vel verecundior appareat, adulterina fallacia est. Quanta amentia effigiem mutare natura, picturam querere. Tollerabiliora propemodum in adulterio crimina sunt: ibi enim pudicitia, hic natura adulteratur.* C'est plus grand peché, de corrompre & adulterer la nature que de prostituer sa chasteté, colorer & plastrer l'image & semblance de son Createur, pour en defigurer le vray naturel, le deguyser, & le faire paroistre tout autre que Dieu n'a voulu: *Deles picturam Dei mulier, si vultum tuum materiali candore oblinisti, dicit vn autre sainct̄ Pere.*

Sainct̄ Am- broise.

Les Dames n'estiment

Nos Dames n'estiment cela que galanterie, quand il est

il est bien mis. Car il y en a desquelles on pourroit dire, ce que dict Petronius de quelqu'une de son temps: *inter rugas malarum, tantum erat creta, ut putares desectum parietem nimbo laborare.*

le fard que galanterie.

Ainsi plus elles le posent dextrement, & hors les yeux du monde, plus elles en estiment le mestier, & le fard excellent: au lieu que les peres anciens, le tenoient pour vn des plus grâds crimes esquels la femme eut peu tomber: qui a fait dire à S. Ciprien, que celles qui portent les mains sur leur visage pour le farder, les mettent & imposent sur Dieu mesme.

Saint Cyprien, *fama manus Deo inferunt quando illud quod ille formavit, reformant contentum.*

Et ce qui est encore le plus facheux en ce point, c'est que par cette ordure & saletté elles ne deuiennent plus belles. Ains le fard au lieu de les embellir les rend beaucoup plus laides & deffigures. C'est l'eau du fleuve Sibaris, laquelle au lieu de nettoyer & blanchir noircit la peau de ceux qui en boient & les rend flettris vsez, & fenez leur ostant ce que nature auoit mis de beau & de vermeil en leur visage.

Dailleurs par ce moyen elles ne paruiennent guiere iamais & ne font l'effect qu'elles desirent, car se fardans pour estre plus belles & par consequent plus agreables & plus aimées, *perche* (dict l'Italien) *chi nasce bello nasce auenturato*. La verité est, que la beauté purement naturelle, oblige & contraint les plus reueches volontez aux effects de la volupté. Et au contraire l'artificielle & fardée, rebutte les plus affectiōnez & les plus ardents, & les oblige aux effects du desdain & du contre-cœur, si bien que meshuy on tient le fard & l'ajancemēt pour leurre des seuls idiots, de quoy on rend quatre raisons notables.

Y

La premiere, par ce que comme le premier beau, apres auoir creé quelque chose belle, nous incline à l'aymer : ainsi luy, premiere verité, pour le grand & haut prix du vray & d'icelle verité, nous porte & nous incline à suiure ce vray & cette verité, avec vn amour inuisible. Si bié que la tromperie du fard decouuerte, laquelle bien souuent lie les ames des ieunes gés peu accorts, les amás viennent dédaigneux, & s'escaient volontiers de semblables subiects.

La seconde est, parce qu'oultre la haine du faux, qui se cache au dessous de cés fards, l'art ny l'artifice d'vne maistresse main, employée à embellir le corps, ne plaist pas : d'autant qu'en ce point on cherche seulement le benefice de la nature. Comme au contraire, en ce qui concerne la beauté de l'ame, l'art & l'usage ou l'employ de l'esprit, est entierement recherché & approuué.

La troisieme, parce que tout objet alteré de son estre naturel, quasi comme estant hors de son siege, se corrompt & se destruit bié tost : ce qui se voit en toutes choses naturelles, estant certain que les femmes qui se font belles par artifice, leur beauté naturelle manque aussi tost. C'est pourquoy on les hait comme celles qui ont failly, contre la liberalité & les graces de nature.

La quatrieme est, par ce que les amans, argumens de telle fausseté du corps, à la fausseté & *dopiezza de l'animo* (dict l'Italien) craignás que l'ame ne soit double aussi bien que le visage, d'autant que le sens & l'organe corporel, n'exploite & n'opere iamais le faux, & ne se jette le premier à commettre fausseté,

que beaucoup de temps auparauant, l'esprit ne soit falsifié, & qu'il n'y ait le premier presté consentement. Ayans descouuert que le corps & l'ame sont souillees d'une telle & si grande tache, il aduiét que nul autre que vicieux ne peut aymer semblables femmes faulxaires d'elles mesmes & tromperesses d'autrui, si bien qu'ils les bannissent tout à fait de leur memoire. *Di modo che le donne in questo modo, ne in tal genere, non fanno effetto d'amore, ma piu presto di disprezzo & di vil concetto.*

Tellement qu'on peut dire, que les belles de ce temps, ainsi parées de cette sorte de beauté emmâtée & encroustée, ressemblent ces beaux Pauots doubles, lesquels ne pouans porter fruit, s'ouurent se fendent, & tombent en fin en escailles: que si estans encore entiers, on les porte au nez, on les trouue si puans, qu'il n'y a nulle odeur si desplaisante. Aussi la plus-part de ces belles, ne voulās qu'on recognoisse en elles autre fruit que la beauté, s'ouurent iusqu'aux entrailles pour se faire voir. Que si on s'en approche tant soit peu, on les trouue si plastrées, qu'il n'y a hōme si passionné que la mauuaise odeur n'ē recule.

Encore si elles ne faisoient voir leur fard qu'après leur decez, comme font les Italiens, lesquels déguisent & fardēt les corps morts qu'ils exposent en veuē de tout le monde, si bien que par fois tous morts, ils sont plus beaux qu'ils n'ont iamais esté en vie: cela seroit aucunement pardonnable. Car ce n'est pas le mort qui a voulu tromper le monde, ny se déguiser & plastrer comme font les femmes. Outre qu'il semble raisonnable que les parens du mort l'exhibēt au

peuple, qui ne le doit iamais plus reuoir, en la plus grande beauté & bien-seance que faire se pourra, afin que quelque belle imagination leur en demeure, & qu'ils le puissent mettre en l'idée d'autruy aussi beau qu'il a iamais esté, & que la memoire en soit belle. Et aussi pour reparer aucunement l'horreur de la mort, & la laideur qu'elle a desia imprimée en son visage, appriuoisant par ces flateries & deguifemens tous ceux qui le voyent en cet estat à ne la craindre ny apprehender.

Les prieres, les intercessiōs, les sollicitations, les recommandatiōs sont especes d'adulatiō.

Je ne veux oublier le fard des belles paroles qu'on a accoustumé d'éployer lors qu'on veut faire des prieres enuers les grands ou pour soy ou pour autruy: les intercessiōs, les sollicitatiōs, & les recōmandations, ne sōt aussi nō plus guieres iamais sās adulatiō. Elle se melle par tout, entre toutes ces choses il n'y a differēce que du nō, voire encore à vray dire, le nō s'en auoisine si fort, qu'à les bié peser, il sēble que ce soit quelque espee de flaterie. *Hac vna voti mei cura est, ut favorē cōmēdatus acquirat, redeatq; laudator beneficiorū tuorū, quorū utilitas ad illius commodum, ad meum sensum gratulatio redundabit* (dict Simmachus: ) mais l'Italien qui l'entendoit mieux que luy, qui se doutoit que les recommandations qu'il faisoit pour vn sien amy, tout ainsi que les recommandatiōs communes, qui se font ordinairement par importunité, & par maniere d'acquit, seroient de peu d'effect enuers vn autre sien amy, & prinles pour neant, luy escriuit, *le Recommendationi sono vna spetie di borra, ma queste ch'io vi diro, vorrei che voi l'haueste per buona empitura.* Il sçauoit bien qu'on faisoit aussi peu de conte des inter-

cessions pour autruy, des prieres ny des recommandations, que si c'estoit de la bourre, ce n'est pas bon remplissage.

Et quant aux sollicitations, on a souuent accoustumé de prier celuy qu'on sollicite, de faire cette courtoisie d'asseurer & dire à l'amy, ou à l'importun pour lequel on parle, qu'on a prié & sollicité pour luy: bien qu'on n'ait dict vn seul mot du fait. C'est gagner vne obligation sur autruy à fort bon compte. C'est simplement faire ostétation de la sollicitatiō & priere, & en faire & supprimer le subiect.

Les lettres d'amitié ou d'amour, sont des flateries qui ont des langues, veu qu'elles parlent: & des pieds & des aisles, veu qu'elles marchent & vont si loing. Elles ont accoustumé d'estre courtes & de contenir si peu de mots, qu'on n'y voit iamais vne bonne & sincere amitié bien exprimée. Je hay és lettres la chicheté & parsimonie des bonnes paroles (disoit vn ancien) la briefueté des lettres entre personnes qui s'entraymēt, est plus fastidieuse, qu'officieuse. Je hay les lettres qui fluent du bout des leures, & cherche seulement celles qui deriuēt du fons du cœur. *Abstine Epistolis quæ sunt instar edicti* (dict-il) ne t'amuse à faire des lettres si courtes, qu'on diroit que c'est plustost vn edict ou lettre patente d'vn Prince, qu'vne lettre d'vn amy, & ne suy de l'aduis de Senecque, qui nous a laissé cet enseignemēt, qu'vne lettre d'amy ne doit emplir la main gauche de celuy qui la lit. Vne lettre c'est vne ambassade à peu de bruiēt (souloit dire Epictete) ce sont des messagers muets: & tous ces petits presens que nous enuoyons, & que nous releuons,

16 Lettres  
d'amour,  
& s'il faut  
entre amis  
que les lettres  
soit  
courtes ou  
longues,

*Symmachus.*

& faisons valoir, par la douceur d'une lettre bien tissuë, & avec des mots flatteurs de mon cœur, de mon ame, accompagnez de fermesses à la façon nouvelle, ne conuiennent à vne amitié sainte. Et comme gentiment nous donne aduis S. Hierosme, *Blandas ac dulces litterulas sanctus amor non habet, mel meum, lumen meum, meum desiderium, omnes delicias & lepore, & risu dignas urbanitates, & ceteras ineptias amatorum, in comedijs erubescimus: in seculi hominibus detestamur.* Et dans ses lettres, *quæ ibi turpitudines, quæ blanditia* (dict il.)

S. Hierosme en l'opitire *ad Nepotianum*, se moque des lettres d'amour, & des flatteurs qui s'y voyent ordinairement  
Lettre d'une ieune fille escrite à son amy, laquelle luy fut rendue toute ouuerte.

C'est pourquoy vne ieune Dame, ayât sceu qu'une lettre qu'elle pensoit auoir escrit fort secretemēt, & encore qu'elle eut esté renduë fort fidellement, estoit neātmoins tombée toute ouuerte és mains de son amy: luy escriuit flatueusemēt pour excuse, qu'elle n'auroit iamais paix avec sa mauuaise fortune, puis qu'elle auoit permis qu'avec vne si grande innocēce dōt elle faisoit profession, elle fut tōbée en si grands deffauts. Puis elle adiousta se plaignant de son malheur: la lettre que ie vous ay escrite sēble vne espouse vierge, laquelle bien qu'elle puisse estre veuë de toute sorte d'yeux, & menée au bal de cette main & de cette autre, neantmoins ses beautez plus secretes, ne sont destinées qu'à vn seul. Que mille yeux & mille pensers, pechent tāt qu'ils voudront, pourueu que l'espoux en soit le seul possesseur. Tout de mesme ma lettre, par disgrace a esté par l'exterieur exposée aux yeux de tout le monde, & à toute sorte de mains: mais pour l'interieur, celuy à qui elle est escrite qui est vous, en doibt ioiyr, & luy seul la doibt rōpre & en auoir le pucelage: & si vn estrāger l'ouure,

il peche, comme celuy qui auant le mary emporto-  
roit la virginité qui est deuë à l'espoux. Je ne scay fil  
y auoit autât de trôperie que d'adulatiô. Elle parloit  
parauenture en nouvelle espouse, à laquelle quel-  
qu'autre que son espoux auoit ouuert la lettre d'a-  
mour, & emporté le secret: car elle confessoit que la  
premiere ouuerture luy en estoit deuë: mais neant-  
moins que par disgrâce, quelque autre l'auoit ouuer-  
te. L'excuse en estoit flateuse & aucunemét accepta-  
blé, s'ils eussent esté en differend de quelque autre  
chose moins precieuse, & entre autres personnes  
moins affectionnées & qui se deussent moins de  
respect l'un à l'autre.

Vne lettre contenant aduis de quelque accident  
qui nous est suruenü, est vne flateuse semonce ou  
prière d'y pouruoir. Si bien qu'Attilius Regulus e-  
stant en Affrique, où il dorroit la chasse aux Cartha-  
ginois, ayant escrit vn petit mot de lettre au Senat,  
par laquelle il luy donnoit aduis, que son mettayer  
estoit mort, si bié que sa mettairie demouroit incul-  
te: cette lettre fut vne si opportune & pressante fla-  
terie, que le Senat y pourueut aussi tost. Et Regulus  
gaigna ce point, que n'ayant aucun seruiteur, tout le  
peuple Romain s'obligea de l'estre.

Tout de mesme comme on dict, que la pauureté  
de Scipion, qui laissa ses filles sans dot, fut vne si fla-  
teuse recômandatiô, qu'estâs mariées & dottées aux  
despens du public, on disoit lors par tout en signe de  
resioüissance, qu'heureux estoient leurs espoux, veü  
qu'ils auoient le peuple Romain pour beau-pere.

Les dons liberalitez bien faités ou remunera-

Vne lettre  
donnant  
aduis à vn  
amy de  
quelque  
accidēt est  
vne flateu-  
se semonce  
d'y pour-  
uoir.

Scipion es-  
toit si pau-  
re que ses  
filles furent  
dotees aux  
despens du  
public.

17 Les dōs

liberalitez  
& bien-  
faits con-  
tiennēt en  
leur excez  
quelque ef-  
pece d'adu-  
lation.

Que les  
Rois & les  
Monar-  
ques font  
parfoys des  
bons tyrā-  
niques,  
qu'il n'est  
utile de re-  
cevoir.

tions que les grands font enuers les petits, ou les Princes enuers leurs subiects, soit pour les obliger, soit pour recompenser leurs merites, tiennēt en leur excez de l'adulatiō. Et quoy que le Prince soit grād, & puissant en faculté de dōner: & le subiect des plus petits en besoing de receuoir, il faut neantmoins es- uiter en ce point (dict le Philosophe) la sordiditē, & que telles & semblables remunerations, ne se tournent en forme de negotiation ou enchere.

Car si le subiect reçoit à cette intention seulemēt, de retirer de son Prince pour vn petit seruice, vn si grand present, que sa fortune en sera releuée toute sa vie: cela marque plus la vileté & le peu d'affectiō du subiect, qui met le seruice qu'il doibt naturellement à son Prince, à l'enchere, que non l'interest propre du Prince, lequel donnant, ne peut esuiter de donner selon sa qualité: en quoy faisant il rend le plus souuent odieux celuy à qui il donne plus qu'il ne doibt, considerant le grand prix de la chose donnée, & la vileté ou bassesse de celuy qui la reçoit.

Si Publico-  
la fit mal  
d'abattre  
sa belle  
maison.

Comme à tel homme donneroit vn Prince vne maison si fastueuse, que peut estre seroit il cōtraint de l'abattre & desmolir: comme fit Publicola celle qu'il auoit bastie, voyant que le peuple, pour estre cette maison trop superbe, l'estimoit tyrannique.

Et si le Roy, comme fit Alexādre, dōnoit à quelque pauvre miserable vne bonne & grosse ville, & qu'il vint à la refuser, peut estre ne feroit il pas trop mal, voulant esuiter l'enuie d'vn si grand & inusité present. C'est donc le meilleur que tout soit bien proportionné, & le don, & le merite. Estant tousiours  
plus

plus à propos, de considerer la qualité de celuy à qui on donne, que la grandeur ou qualité du Prince ou remunerateur: afin que l'adulation la tyrânie & l'en- uie, ne se trouuent enuironner tellement le bien- faict, que celuy qui le reçoit en demeure tout à faict opprimé. Il faut que les dons & les recompéses puissent estre & loger chez celuy à qui on les donne, avec plaisir honneur contentement & repos.

Il se pourroit encore trouuer vne autre certaine sorte de presens, dont la flaterie seroit vn peu dangereuse. Car celuy qui prendroit, ou qui a desia prins des presens d'vn Prince estrange, luy demeure tellement engagé, que ou par crainte, ou pour auoir vne pension plus forte, ou quelque autre present encore plus grand, il est cōtrainct de faire pour luy ce qu'il veut, & par fois mesme se soubstraire de l'obeyssance de son Prince naturel, quand ce ne seroit que l'apprehension seule qu'il peut iustement auoir, *ne idem existat accusator qui corruptor.*

Les Aumosnes mesmes (i'entends les publiques) Aumosnes. lors qu'elles sont excessiues, ont accoustumé d'estre censées non seulement flateuses, mais bien tres-dangereuses en toutes Republicques & Estats. La flaterie & l'ostentation manifeste en descouurent par fois le dessein en telle façon, qu'és Republicques mieux policées il a esté autrefois prohibé, d'vser enuers les pauvres de cette sorte de charité, qui sentoit plus à l'ambition, qu'elle n'estoit odorifferente de bon zele d'vne vraye pieté, & qui mettoit tout le monde en soupçon. Estant certain que telle sorte d'aumosnes generales, estoient plus faictes pour gagner flateu-

Z

sement la bonne grace des peuples, & acquerir par ce moyen les Principautez de la terre, que pour gagner le Royaume du ciel.

Remerciements.

Les Remerciements qui se font, d'ordinaire plus grands, pour vne petite chose que pour vne grande, pour vn petit plaisir receu, que pour vn grand:tiennent de l'adulation, & se font à dessein, pour couier le monde à continuer souuét. Le plaisir qu'on fait à quelqu'un ne couste par fois guiere à celuy qui le fait, mais il ne laisse de seruir de beaucoup, & estre grandement vtile à celuy qui le reçoit. Voulez vous vn trait de flaterie plus ingeniux que cette forme de remerciement dont vsa celuy, lequel ayant esté fait Cardinal par l'entremise de quelque grand Prince qui auoit presté l'espaule à sa promotion, le remercia avec ces belles & flateuses paroles. *Aggiunga V. S. tanto piu di sicurtà in commandarmi, quanto ella crede che possa essere cresciuto in me la commodità di seruirlo.*

Paroles de faueur dices au Prince pour l'amy.

Par fois vne parole dictée en faueur d'un amy à vn Roy ou à vn Prince, à temps & à propos, est de si grand poids, & se trouue ellancée à si bonne heure, qu'elle luy vaut & acquiert tout à fait sa bõne grace. Ainsi le remerciement qu'on fait à celuy qui l'a auancée est vne espece d'adulation, pour l'exciter à continuer cet entretien, & ses bonnes paroles.

Les Reuerences, Salutations, Congratulacions, Soubmissions, Visites, Complimens, Promesses,

A quoy il faut adiouster les Reuerences, les Salutations, les Congratulacions, les Soubmissions, les Visites, les Complimens, les Promesses, les Adiurations, Compassions, Protections, Hospitalitez.

Accompagner quelqu'un, se mettre à sa suite, festiner quelqu'autre, le conuier l'excuser, deffendre sa

cause, luy seruir de second, l'entretenir par lettres & ambassades, sont tous traicés de flaterie, lesquels se peuuent tourner & contourner à bié & à mal, selon l'occasion, & les bonnes & mauuaises intentions de ceux qui les mettent en vsage.

L'erubescence qui se voit peinte au visage des vierges & des petits enfans, a vne grâde affinité avec la flaterie. Le respectueux pinceau de la nature, grauant vn vermeillon sur le visage des vierges & des enfans, flate les regardans mal informez, & insinüe leur innocéce dans le cœur de ceux qui les preuient de quelque legere forfaiture. Si bien que ie ne sçay par quelle secrete flaterie, ils leur font faire aussi tost vn iugement nouveau, les tenans exempts du vice, duquel d'abbord ils les tenoient coupables. De maniere que ce vermeillõ qui teint les rozes de leurs ioüies, est vn secours de la nature, qui comme vne esponge secrette, dissippe les nuages de l'accusation, & efface la coulpe dès sa naissance auant qu'elle soit formée.

Les Dissimulations, entant que la flaterie n'est iamais sans dissimulation, sont pieces de cour si iointes & meslees ensemble, qu'elles sont presque sœurs. La Dissimulation est comme le fard qui dure pour vn iour, mais par apres son grand lustre s'en va, & laisse le teint si terny & cendré, qu'il n'y a celuy qui ne le recognoisse. Elle faiçt de mesme, car elle se lit au visage de celuy qui en vse, lequel se change & se varie comme celuy d'vn Protée.

Les Apprentissages sont tout pleins de flaterie, mesme ceux des ieunes Princes, & ordinairement de

Adiuration,  
Compassions,  
protection,  
Hospitalitez.  
Acompagner quel-  
qu'un, le se-  
stiner, le  
côuier l'ex-  
cuser, des-  
fendre sa  
cause, luy  
seruir de se-  
cond, l'en-  
tretenir  
par lettres  
& ambas-  
sades.  
L'erubescence &  
rougeur  
qui monte  
au visage  
des enfans  
& des vier-  
ges com-  
ment elle  
se peut ap-  
peller adu-  
sation.

Les dissi-  
mulations.

Les apprê-  
tissages des  
Princes &

des grands,  
ne peuvent  
bonnemēt  
estre sans  
flaterie.

tous les enfans qui sont rellueuz de naissance. Car leurs precepteurs & gouverneurs, sont plus soubz la verge que non les enfans mesmes. Il les faut semondre gracieusement & courtoisement, & les flater & prier. Leur bonne volonté non plus que leur memoire, ne veut estre ny contrainte ny chargée. Tout se faiēt là par adoucissement, par flateuses caresses & par douceur. Le gouverneur craint plus, & apprehende le mescontentement du ieune Prince, que le ieune Prince celuy de son gouverneur. Et fest veu l'exemple de plusieurs, qui ont porté presque toute leur vie impatiemment, iusques aux petites rudesses qu'ils auoient receu pendant leur enfance: voire si sensiblement, qu'ils en auoiēt en horreur leurs gouverneurs: lesquels n'estans veus de bon œil, ne se sont iamais preualus de la grandeur de leurs nourrissons.

Les Com-  
positiōs de  
guerre se  
tournēt &  
composent  
en adulatiō  
captieuse.

Les Compositions de guerre qui se font par les Princes le plus souuent à double entente, sont fort dangereuses. Lors que le Roy Henry d'Angleterre estoit maistre de la Ville de Paris, avant assieger Melun: les François par faute de viures firent composition, qu'ils sortiroient vies & bagues sauues: estant entré il les enuoya à Paris, & les ayans tous mis en vne perpetuelle prison, il maintint qu'il leur auoit tenu promesse. C'estoit vne composition flateuse mais pleine de caption: l'adulatiō estoit, qu'on presentoit vne composition, que des plus braues hommes du monde ont faiēte & acceptée plusieurs fois, selō les occasiōs & la necessitē des places qu'ils occupoient: mais l'interpretation en estoit captieuse. Car la vie d'vn homme condamné en prison, n'est pas

fauue, ains elle iette par fois l'homme en plus grand defespoir, que si on luy donnoit vne briefue mort.

Les Tentations sont des essais flateurs, pour cognoistre & esprouer la force de nostre ame: elles nous poussent par fois à la vertu par fois au vice. Et comme dict S. Paul *Nulla sunt sine tentationum experimēto, opera virtutum*: mais souuent pour bien tenter, il faut vser de plusieurs dangereuses flateries. C'est pourquoy ceux qui en vsent dextrement ont accoustumé de mettre en visiere, & proposer la recompēse des plaisirs deshonestes: au lieu qu'il faut viure gratuitement dans la carriere de la vertu. Et où les tentations sont plus vigoureuses, plus elles releuent les vertus, & font paroistre les resistances: *multum adiciit sibi virtus laceffita* (dict le Philosophe.)

18 Les Tē-  
tatiōs sont  
en quelque  
certaine fa-  
çon des fla-  
teries fort  
dangereu-  
ses.

Sen. ep. 13.

Il y a de bonnes & mauuaises Tentations, comme il y a de bonnes & mauuaises flateries. Et comme nostre vie ne peut estre sans flaterie, aussi ne peut elle bonnement estre sans tentation. Car comme les hommes se flatent les vns les autres, tout de mesmes se tentent ils les vns aux autres: & par fois passant trop auant, ils entreprennent & hazardent de tenter Dieu mesme.

Il y a de  
bonnes &  
mauuaises  
tentations.  
S. Aug. in  
Psal. 60.

On tente l'amy, luy tastant le poux & le sondant, lors que nous faisons semblant d'auoir affaire de sa bource, pour sçauoir si aduenant l'occasion, & nous rencontrans en necessité nous pourrions cheuir de ses moyens.

On tente vn bon valet, quand on luy expose sa bource en toute cōmodité, pour essayer s'il est loyal.

Quelquefois celuy qui nous veut tenter se con-

forme tellement à nous, qu'on diroit qu'il souffre vn mesme interest que nous, & qu'il est touché de nos propres passions.

Que les  
tentations  
qui nous  
viennent  
de la part  
de Dieu  
sont tres-  
bonnes.

Les Tentations qui nous viennent de la part de Dieu sont tres-bonnes, par ce qu'elles nous poussent tousiours au bien & à la perfection, iamais au vice ny au mal : & par icelles Dieu nous veut exalter & releuer le thresor de vertu, de laquelle il tire vn monde de bons effects, lesquels il nous enuoye, tant pour honorer celuy qui la possede, que pour donner exemple à amorcer les autres.

Tentations  
de Satan.

Les Tentations qui nous viennent de la part de Satan, nous conuient & nous poussent tousiours à mal faire : mais la verité est, qu'elles sont si foibles, qu'elles nous y peuuent bien prouoquer & inciter, mais non iamais forcer.

Le monde  
est vn grand  
tentateur.

Le monde est aussi vn grand tentateur, & par cõsequent grand adulateur. Car pour nous attirer à sa cordele, il nous iette l'amorce au bout de l'hameçon de ses richesses dignitez & honneurs, & neantmoins en fin, il ne nous donne que miseres : & biẽ que ceux qui suiuent le monde, & qui y sont plongez iusqu'aux oreilles, qui les rend sourds à tout bien, sçachent assez qu'ils s'y perdẽt & s'y noyent, si est ce qu'aussi tost qu'on leur parle de reformation, visans tousiours dans le mode, ils n'ont autre responce en la bouche, sinon que le monde se moqueroit d'eux. De maniere que la seule moquerie du monde, leur est si fort en apprehension, & la tentation d'iceluy les presse si violemment, qu'ils la preferent à Dieu mesme : le diable ou le monde les emporte.

Le premier traict duquel (le monde) se sert pour alterer nos bonnes mœurs, c'est de nous ietter dans la curiosité, laquelle se niche tellement dans nostre pensée, qu'elle est perpetuellement agitée de la delectation de la volupté, & des plaisirs & delices du monde, desquels s'engendre le peché.

Le second est du desir qui blesse la volonté, & l'inclinant à rechercher l'experience des plaisirs imaginez, nous presse à en assouvir nos appetits.

Il y a outre ce des Tentations occultes, lesquelles presentent & proposent plusieurs maux, & les laissent escouler soubz l'apparence de biens, qui sont aussi tres-pernicieuses. Tellement qu'à la verité, ce n'est pas flaterie de resister virilement à la tentation, mais bien de se laisser vilement dominer & asservir à icelle: suiuant l'aduis des Peres, qui nous ont appris, que *Aliud est peccato tentanti resistere, aliud dominanti seruire.*

Et est remarquable que les tentations venans de Dieu, du diable, ou du monde, sont si flateuses, que celui de tous ces maistres auquel on donne la premiere heure du iour, & la premiere audience, est & demeure facilement en possession de la iournée entiere.

Ainsi ie t'aduise, qu'il est plus aisé d'exclurre les tentations des choses pernicieuses, que de les regir & conduire apres qu'on leur a donné quelque entrée. *Si tentationi in corde nascenti festiuè non resistitur, hac eadem qua nutritur mora roboratur.* Si on leur laisse faire tant soit peu de sejour dans nostre ame, le mesme point pour peu de temps qu'il dure, qui leur don-

Tentations  
occultes.

Dés qu'on a donné la premiere heure à la tentation elle se maintient facilement en possession toute la iournée. Il est plus aisé d'exclurre & n'admettre la tentation que la reiecter l'ayant vne fois admise.

ne l'entree & accueil, les renforce & les assure: & festâs mises en possession, elles sont plus puissantes, que celuy qui en pense estre le gouverneur. D'auantage, la raison qui deburoit estre leur frain s'estant meslée avec elles, se trouue desia soüillée, & ne peut arrester ses autres mauuaises raisons contraires, que la tentation a desia mises fort auant: qu'elle pourroit neantmoins au commencement reietter & n'admettre point: tellement qu'il est danger que les ayâs admises, nous ne chantions quelque iour nous mesme cette chanson de Hieremie en execration de nostre naissance: Maudite soit la iournée en laquelle ie fus né; oyant les malings esprits, qui nous diront apres nous auoir tentez, Maudites creatures, qui auez donné consentement à nos flateuses tentations, receuez quant & nous à jamais, le guerdon de vos pechez.

Hieremie  
29.

En telle façon qu'il faut croire que nous aurons les mesmes esprits malins pour punisseurs en enfer, que nous auons eu pour tentateurs en ce monde.

19 Que la  
dance est  
vne espece  
de flaterie,  
& des plus  
atrayâtes.

La dance ne s'en esloigne non plus, car c'est vne agitation ou mouuement du corps réglé à pas contez, & à certaines cadances. Il y a de la flaterie à estre pris souuent, ou bien de l'ostentation: car c'est signe ou qu'on est bien aymé, ou qu'on entéd bien le mestier. Outre qu'il y a des dances qui escoutent, qui parlent, qui baisent: & d'autres qui traictent & marchandent, avec des gestes si adulateurs & si passionnez, que le silence ne laisse de tesmoigner le desir: & n'y a fille si réglée dansant la Sarabande, & autre sorte de dances semblables, laquelle en quelque façon n'eschappe, & ne sorte du rōd de la modestie: & plus elle

se en sort, & plus y paroist excellente.

Et le débordement en est tel, qu'à Venise & en plusieurs autres lieux, on ne fait difficulté de faire dancer des filles de quinze ans toutes nuës : ayans aprins de cette grâde Dame de l'Isle d'Hayty appelée Anacharna, laquelle pour acharner les ieunes hommes, fit vne. dance publique de trois cens filles toutes nuës, belles par excellence, & en aage d'estre mariées.

*Gonsalo de  
Ouedo l. 5.  
c. 1. de l'hi-  
stoire na-  
turelle des  
Indes.*

Il se dresse des balets non seulement à la cour des grâds, mais en toutes leurs bonnes villes, où les femmes conuiennent & s'associent chacune avec son respondant, & les hommes de mesme, chacun choisissant flateusement avec amour & dessein, & par aventure ne prend il celle qu'il croit dâncer le mieux, mais bien celle qu'il ayme le plus, ou de laquelle il croit receuoir & recueillir plus dauantage. Tellement qu'en fin la chose va si auât, qu'on dance le balet de Theseé, que les Deliens souloient appeller le balet de la Gruë, à l'entour de l'autel appelé Keratô; c'est à dire fait de cornes toutes prinſes du costé gauche de la beste, entrelassees ensemble si gentiment, qu'elles faisoient vn autel sans autre liaison.

C'est la dance de ce siecle composée d'amâs choisis, qui erigent cet autel appelé Keraton, à ce faux Dieu Cupidon autheur du fol amour: autel tissu de cornes plantées à gauche & à droite à ceux qui les souffrét en leurs maisons, & qui exposent leurs femmes & leurs filles, au sacrifice de l'autel de ce Dieu infame.

En fin la dance est chose si flateuse & attrayante,

A a

qu'Herodes promit & donna la moitié de son Royaume à la fille de sa femme prétendue, pour auoir prins quelque petit plaisir dansant avec elle : qui a tiré ces belles paroles d'un saint Pere. *Turpe regnum pro saluatione dedisse, crudele iurejurando se adstrinxisse.*

S. Ambro. li.  
3. offic.

20 Les prix  
d'honneur  
se distri-  
buent par  
flaterie.

Les prix d'honneur se distribuent par flaterie, en tant qu'ils se donnent le plus souuent sans merite, & pour quelque autre occasion, qui ne deriue & n'a de dependance de la vertu. Les plus grands allechemens qui nous excitent le plus à les rechercher & obtenir, sont les commoditez & richesses, lesquelles y sont ordinairement attachees. Car les grands gages & salaires qui accompagnent les doctorats és grandes Vniuersitez, poussent plus le mode à enuier les chaires, que l'honneur qu'il y a entre plusieurs grâds Antagonistes, d'en demeurer vainqueur. De maniere que les Italiens tiennent communément, que pour y attirer les plus sçauans hommes, il faut tout au contraire qu'elles soient fort peu stipendiees : estimans que c'est vne grande prudéce, de maintenir en pauureté & bassesse telles charges, quand ce ne seroit qu'afin qu'elles soient pourueuës d'hommes excellens en vertu & en suffisance, en faueur du public: estant certain qu'estans dotées de gros salaires, les ignorans & les riches, attirez de la soif d'une extreme auarice, s'essayent d'y paruenir par l'entremise & la brigue des faueurs, que ces ignorans se sçauent si bien procurer, par des moyens mesme sales & illicites, qu'il est presque impossible, ou pour le moins tres-mal-aisé, de les leur tirer des mains.

21. Quelos

Oferay-je dire que les habits sôt par fois attrayâts,

**Luxurieux & flatteurs**, & ont des amorces comme des personnes, conuians le monde à nous regarder, voire à nous admirer, & qui pis est bien souuent courir apres nous tout à fait. On commença apres le peché d'vser des vestemens, pour couvrir seulement nostre nudité, & se deffendre contre l'iniure du ciel: & aussi pour cacher la turpitude de nostre corps, & les deffauts & imperfections d'iceluy. Mais finalement on vint à tel point & abus, qu'on les employa pour bien-seance ornemét & beauté, & pour attrait & flaterie: puis on s'en seruit pour exciter l'amour, & nous prouoquer à luxure. On en souloit aussi marquer & discerner nos dignitez qualitez & puiffances. Puis encore on en vfa, pour dissimuler se masquer & desguiser, parler à couuert aux fêmes deuant les maris, & apres leur auoir porté le momó, & le cartel de deffy, les appellans en duel, les couvrir d'adultere & d'oppropre: dequoy les fêmes ont sceu de tout réps & sçauent encor mieux vser que les hômes.

Agrippina (dict Tacite) se sçauoit vestir si gentiment, & se parer si flateusemét, que pour retenir son autorité, elle nè trouuoit vn meilleur moyen, que sur le midy lors que Neron se chaufoit de la liqueur de Bacchus & de viandes, se presenter à luy, iolie vestuë pompeusement, & mignardemét attiffée, preste à commettre l'inceste: dequoy plusieurs les voyants venir aux approches, & se baiser, estoient grandemét en peine: & entre autres Senecque, lequel tachoit à faire esuanouïr cette flatterie impudente, par vne autre non guiere moindre impudence: y enuoyant Acté la cōcubine & affrâchie, pour l'en destourner.

Aa ij

habits sont en quelque sorte flatteurs, & seruent d'amorce pour attirer & gagner reciproquement la bonne grace, ores des Dames, ores des Amans.

*Ad lasciuia  
& irrita-  
mentum li-  
bidinis.*

Tacite li.  
14. ch. 1. de  
ses Anna-  
les.

Plut. au tr.  
quel'on ne  
sçaur.viu.  
ioyent. se-  
lon la do-  
ctrine d'E-  
picure.

C'est pourquoy Periander brusla avec le corps de sa femme, ses habillemens & ses bagues : non pas comme dict Plutarque, qu'il luy fut aduis, qu'elle les luy demandast, pour ce qu'elle enduroit froid : mais bien pour dire, que perdant sa femme, il temoignoit qu'il ne se soucioit de perdre ses habits & ioyaux, qui estoient toute la delicateffe, & mignardise de sa maison, suiuant l'aduis des anciens, qui croyoient allegger leur douleur, & la perte qu'ils faisoient des personnes, quand ils enterroient les armes, les meubles les bagues & vestemens, dont souloient vser leurs fauoris, ou leurs femmes amies ou concubines, lors qu'ils alloient porter leurs corps en la terre ou au feu.

Soubz le lu-  
xe & gen-  
tillesse des  
habits on  
faict la  
guerre aux  
bonnes  
mœurs.

Il n'y a donc point de doubte, que soubz le luxe & dissolution des habits, & soubz l'amorce & l'attrait d'iceux, Satan n'ait accoustumé de faire la guerre ouuerte aux bonnes mœurs, & principalement à la chasteté des Dames: qui faict qu'il est tres-à propos, que chacun porte des habits conuenables à sa qualité, & tels que l'ennemy commun des hommes ne s'en puisse preualoir, à l'encontre des personnes simples, qui se laissent flater piper & deceuoir, à la moindre chose qu'on leur met en obiect.

Il y a vne  
infinité  
d'autres  
choses par-  
my le mô-  
de qui ne  
se manient  
ny ne se  
traictent ia-  
mais sans  
flaterie.

Il y a vne infinité d'autres choses, qui se coulent sous les iours parmy les actions des hommes, qui ne se traictent, ne se disent, ny ne se font iamais sans adulation : qui sont neantmoins aussi aisees à decouurer, que celles dont nous auons parlé cy deuant, pourueu qu'on ne se veuille flater soy-mesme en les considerant & iugeant. Dequoy chacun peut aisé-

ment faire son profit les voulant exploiter, s'il ne veut tourner la pointe & le venin des adulations contre luy mesme, & se courir du beau nom & specieux, que bien souuent on donne aux choses qu'on veut faire méconnoistre : qui est le manteau, dont la plus part de ceux qui veulent se seruir de l'adulation, ont accoustumé de courir & enuelopper leurs mauuais desseins, & les affaires qu'ils veulent ramener au but qu'ils ont proietté.

Aa iij

Qu'il y a plusieurs sciences bonnes & utiles de soy, lesquelles neantmoins les Adulateurs ne font servir que d'instrumens, pour amorcer & corrompre plus aisément le bon naturel des Princes.

- 1 Que l'usage & l'exercice des sciences est venu à tel point, que presque on ne s'en sert que pour mieux trouver l'art & le moyen de flater.
- 2 L'art oratoire fait profession ouverte d'instruire le monde à bien parler, pour pouvoit mieux persuader ce qu'on veut, soit iuste ou iniuste.
- 3 Belle contention d'un Capitaine contre un Orateur.
- 4 Les Poëtes & les Philosophes ont de merueilleux artifices pour flater, & lequel des deux en a le plus.
- 5 Qui a mieux parlé des Dieux, les Poëtes ou les Philosophes.
- 6 Contention de flaterie entre le tyran Polocrates & le Poëte Anacreon.
- 7 Les Espagnols tiennent que celui qui ne sçait faire un vers est un sot, mais aussi que celui qui en sçait faire deux, est un fol.
- 8 Que la philosophie a esté sophistiquée.
- 9 Que l'histoire a esté blazonnée de tout temps de mensonge & d'adulation.
- 10 Flaterie de la Medecine, & de ceux qui en font profession.
- 11 Que la Magie influë dans la Medecine, & à ses flateries encore plus dangereuses.
- 12 Que la Peinture est le vray art de flaterie, & la represente le mieux au naturel.
- 13 Regrets d'un peintre amoureux & passionné de son ouvrage.
- 14 La Musique est une flaterie propre pour desbaucher, & perdre insensiblement les hommes.
- 15 Que les harangues & prefaces qui se font es ouvertures & entrées, sont ordinairement flateuses.
- 16 Que la fin principale des sciences n'est autre que de trouver moyen de gagner sa vie.
- 17 Pourquoi les Roys & Princes ne s'amusent à estudier.
- 18 Quelles sciences sont propres pour les Princes, & à quels estudes ils doivent vaquer.

## DISCOURS V.



N dict qu'il n'y a science, si elle est bien exactement considerée, qu'on n'y trouue des cachots & des niches, où il n'y paroist rien que du vuide. Mais parauenture a on dict cela, à cause de la mauuaise faço de laquelle on vse, pour mettre les sciéces en vsage. Car la plus part comme elles sont enseignées apprinses & exploictées pour le iourd'huy, ne font qu'autant d'instructions & enseignemés, pour s'auctoriser par artifice par dessus le commun, & produire & mieux estaller sa meschanceté estant armée de suffisance. Si bien que l'apprentissage des lettres & des sciences, nous est tout à fait inutile, si nous ne nous en seruons ou les appliquons à quelque bonne fin. Car à quoy faire leur cognoissance ou intelligence, sans action ou quelque bonne application? il faut donc après les auoir bien sceuës & entenduës, les mettre en œuure & ramener à quelque bon effect.

Et tout de mesme comme és choses spirituelles, il ne suffit de cognoistre Dieu: ains pour paruenir à la beatitude celeste & à nostre souuerain bien, il faut l'aymer & le bien seruir. Ainsi pour tirer les sciences par le bon bout, il ne suffit de les sçauoir & entendre, si nous ne les ramenons à leur vraye fin, ou pour nous, ou pour autruy.

Pour autruy, comme la iustice, laquelle on fait exerce & rend plus aux autres qu'à soy-mesme. C'est pourquoy les sages l'appellent *bonum alienum*. Mais

1 Quel' sage & l'exercice des sciéces est venu à tel point, qu'on ne s'en sert presque pour autre chose que pour mieux trouuer l'art & le moyen de flater.

Les sciéces comme elles sont pour le iourd'huy enseignées & apprinses, ne seruent que pour s'armer de suffisance pour mieux persuader ce qu'on veut.

La cognoissance des lettres & l'intelligence des sciéces ne font rien, sans la bonne application.

Es choses spirituelles il ne suffit de cognoistre Dieu, ains il le faut aimer & seruir.

La iustice se fait & s'exerce plus pour

autrui que  
pour soy  
mesme.

La cognoif-  
sance des  
sciences,  
n'est que  
l'apprentif-  
sage, mais  
l'exploict  
& la bonne  
applicatiõ  
en est le  
chef d'œu-  
ure.

La science  
fert gran-  
demet aux  
flateurs,  
pour don-  
ner le goust  
ou degoust  
des affaires  
qu'ils trai-  
tent.

les autres trois Temperance Force & Prudence, en-  
core bien que nous nous en seruions par fois, pour  
aider & subuenir charitablement à autrui : si est ce  
qu'elles ont leur principale reflexion, sur celuy qui  
les a acquises. Il faut donc faire nostre apprentissa-  
ge, & apprendre à cognoistre les choses : mais il faut  
faire nostre chef-d'œuvre, à les appliquer employer  
& s'en seruir vtilement.

Or en cette application, est merueilleusement  
considerable l'adulation & flaterie. C'est vne dro-  
gue de laquelle le monde se sert le plus, pour venir  
chacun à son point en toutes choses, & donner aux  
autres le goust ou degoust de l'affaire qu'on traite.  
De maniere que celuy qui sçait le mieux flater, four-  
nit plus à point sa carriere, & rencontre plustost la  
fin & le bon effect qu'il recherche : se seruant de la  
science, comme de bouffole ou instrument de con-  
duite, pour surgir plus aisément au port qu'il desire.

Ainsi la verité est, qu'on diroit que la plus-part  
des sciences ne s'enseignent & ne s'apprennent, ne  
se traittent & ne se manient, que pour flater & per-  
suader ce qu'on veut. Si bien que la flaterie & la per-  
suation, sont les mains qui ioignent les deux bouts  
du filet, qui fournit & acheue la vtaye contexture de  
tous desseins affaires & entreprises. Et pour le faire  
voir plus clairement, ie diray vn mot de chaque sciē-  
ce, que l'estime adulateire, & tascheray à faire voir  
les flateries dont elle vse, car chacune a les siennes  
à part. Mais aucunes de soy, & en quelque sens & fa-  
çon qu'on les prenne, y sont beaucoup plus propres  
& disposees que les autres,

L A

LA RHETORIQUE ou art oratoire, qui est la vraie profession de flaterie & de persuasion, excelle en ce point par dessus toutes les autres sciéces. Aussi a elle en son eschole trois les plus excellés precepteurs qui se puissent trouver, la Nature l'Art & l'Exercitation, qui font perpetuellement profession, en toutes sortes de gères, Demônstratif Deliberatif & Iudiciel, d'éseigner delecter & esmouuoir: & ceux qui en sont les meilleurs maistres, sont tenus & reputez les plus suffisans orateurs, comme ayans vne fin plus vtile & plus parfaicte: ramenans leurs discours à vn accomplissement plus entier & plus parfaict que les autres. C'est pourquoy en la cause de Ctesiphon, Æschines qui enseignoit seulemēt, fut vaincu par Demosthene qui esmouuoit.

Non pas que ie veuille dire, qu'un homme soit indigne d'estre estimé bon Orateur, pour n'auoir sceu à tout son eloquence persuader ou esmouuoir: car que l'Orateur ou l'Aduocat persuade ou ne persuade, il n'est pas pourtant tousiours digne de loiiage ou de blasme. Et soit qu'il puisse ou ne puisse persuader, il ne doibt pour cela estre estimé bō ou mauvais orateur. Tout ainsi que quelqu'un ne laisse d'estre estimé bon Pilote, quoy qu'il ait fracassé son vaisseau, & tel autre bon Capitaine, quoy qu'il se soit laissé vaincre, parce qu'il se trouue plus de force & violence és accidens, que non en l'art du pilote, ny en la capacité du Capitaine.

C'est pourquoy dans Homere, Minerue dict à Ullises, *propterea & te non possum permittere infelicem esse, quoniam tu es facundus ingeniosus & prudens.* En quoy

Bb

La Rhetorique.  
L'art oratoire fait profession ouuerte de bien parler & de bien flater pour mieux persuader ce qu'on veut.

L'orateur ne persuade pas tousiours.

Le pilote ne tient pas tousiours la bonne route.

Le bon Capitaine n'est pas tousiours assuré d'emporter la victoire.

Beau trait dans Homere par-

tant de l'e-  
loquécce &  
bien dire.

on remarque deux traicts notables, l'un que mettât *facundus*, deuant *ingeniosus* & *prudens*, c'est à dire que l'Orateur disert, est logé deuant l'ingenieux & prudent. L'autre est qu'il n'estime pas plus mal-heureux, ny moins Orateur celuy qui a perdu sa cause, comme s'il disoit, *propterea & te non possum dicere infelicem, & si non potueris mouere, quoniam tu es facundus ingeniosus & prudens.*

C'est cet art oratoire, lequel nous fait eloquens, & cette eloquence qui fait que chacun peut estre au dessus de l'homme, voire au dessus d'une infinité d'hommes. Car il se peut authoriser & prendre auantage sur chacun, pippant le monde avec l'excellence de son bien dire : & accortement faisant force sans vsfer de force, il peut surmonter & vaincre vne chose inuincible, qui est l'esprit de l'homme.

Auec l'elo-  
quence &  
bien dire  
les anciens  
ramenerét,  
les peuples  
& les enfer-  
merent d'as  
les villes.

C'est à cette eloquence, à laquelle les anciens du premier aage, Amphion Orphée & plusieurs autres, s'attendirent si bien, qu'ils ramenerent les hommes de la brutalité rusticité & conuersation des bestes parmy les champs, à vne vie ciuile & policée, dans la closture des murs & enceinte des villes.

Auec l'elo-  
quence vn  
vil serui-  
teur se fait  
bien souuet  
suiure à plu-  
sieurs grands  
maistres.

C'est cette Lyre, avec l'harmonie de laquelle, on bastit les murailles de Thebes, arrestans les bestes plus fieres, & les forçans de l'escouter. C'est cette eloquence avec les douceurs de laquelle vn vil serui-  
teur, qui a accoustumé d'aller & suiure apres les au-  
tres, se fait suiure à plusieurs maistres, ramene & at-  
tache à sa suite, vne plus grand troupe & compagnie  
de gens honorables, que tout autre grand Prince  
que ce soit.

Car les Orateurs avec leur bonnelangue, leurs belles figures de Rhetorique, les douces & viues couleurs, riches nombres, ingenieuses methaphores, & autres paroles choisies, dont ils ont accoustumé d'vser nous persuadans le faux, tyrânifent nostre esprit, & avec les douceurs de leurs discours emmiellez, nous trompent & pippent côme Sirenes, ce qu'ils ne sçauoient faire exposans la verité: & comme dict Maximus Tyrius. *Orator ut sycophanta adulat, orationem aduersus orationem exacuens, iusto iniustum, honesto muniens turpe.* Qui faisoit que Diogenes souloit appeller la douceur d'vne oraison adulatoire, *melleam pro orationem*, vn licol emmiellé, lequel delectoit à la verité par flaterie, mais par apres il estrangloit celuy qui l'auoit escouté. Qui faisoit aussi que les anciens estimoient, que non seulement les couruées, mauuais chemins, & les longueurs des voyages, estoient adoucis par l'eloquent Mercure, mais bien toute sorte de trauaux.

Les Orateurs sont les Tyrans des esprits.

Maximus Tyrius sermo 4.

Plac. in Mox. nexte.

C'est l'Orateur (quand la fortune porte qu'il se iette à vne bonne & iuste persuasion) qui sçait comment il faut imprimer le iuste, dans le cœur mesme de l'iniuste, persuader l'honneste au deshonneste, rendre la verité croyable au mésonger. Il sçait comment il faut esueiller vne ame forte & vigoureuse, & la rendre genereuse tout à fait. Il entend comme il faut plier vn cœur à misericorde, comme l'exciter & porter à la liberalité, comme il luy faut grauer le seu de prudence & d'amour en la poitrine. C'est l'or que par secret mystere Dieu commanda, que les Hebreux ostassent des mains des Ægyptiens. C'est

Vertu de l'art Oratoire quand il est bien appliqué.

le miel que Dieu voulut luy estre reserué pour pre-  
 mices. Par l'eloquence ou art oratoire, Amphion  
 merita d'auoir la Cithre de Mercure. Auec celle cy  
 Mercure expose les ambassades des Dieux. C'est par  
 son moyen que Lucius Cotta se vançoit, auoir fla-  
 teusement & artificiellement arraché vne bonne  
 cause des mains de son aduerfaire. C'est auec la dou-  
 ceur de l'eloquence que Hippias elegât flateur por-  
 toit tyranniquement au dire del'Orateur Romain,  
 au bout de sa langue la vie ou la mort de celuy qu'il  
 vouloit deffendre. Et Ægesias persuadoit si viue-  
 ment les incommoditez de la vie humaine, qu'il en-  
 gendrait & faisoit naistre és cœurs des hommes, vn  
 desir forcené de mourir. Qui fut cause que M. Catō  
 persuada aux Romains, de ne vouloir escouter ces  
 trois grands Orateurs Atheniens Carnedes Crito-  
 laus & Diogenes, de peur qu'ils ne leur persuadassent  
 tout ce qu'ils voudroient.

Auec l'elo-  
 quence Æ-  
 gesias fai-  
 soit naistre  
 és cœurs  
 des hom-  
 mes qui l'e-  
 coutoient,  
 vn desir for-  
 cené de  
 mourir.

Cæsar se  
 moquoit  
 de l'elo-  
 quence de  
 Ciceron en  
 celle façon,  
 qu'il ne  
 croyoit pas  
 qu'il le  
 peust con-  
 traindre de  
 pardonner  
 Ligarius:  
 neantmoins  
 il le luy re-  
 mit en gra-  
 ce maugré  
 luy, & le cō-  
 traignoit de  
 ietter par  
 terre les in-  
 formations

L'exemple de Ciceron est encore plus celebre, le-  
 quel voulant racheter son amy Ligarius de la haine  
 de Cæsar, le pria instamment de vouloir entendre sa  
 deffence & iustification: mais Cæsar auoit conceu  
 vne telle animosité contre Ligarius, qu'il ne vouloit  
 escouter personne quelcōque qui parlast pour luy.  
 Neantmoins il fut si fort importuné de Ciceron,  
 qu'il se disposa contre son cœur de l'entēdre, se mo-  
 quant de luy: croyant chose impossible de luy pou-  
 uoir oster le plaisir de se venger, & la resolution qu'il  
 auoit faicte de le perdre entierement: & auec ce des-  
 fein tenant pour vain l'effort de l'eloquence de Ci-  
 ceron, luy qui n'ignoroit aucunement. l'art de bien

parler: il l'escouta par importunité, & comme par maniere d'acquit, ayant prins en sa main tous les actes & procedures criminelles, en vertu desquelles il le tenoit conuaincu: resolu de prester seulement l'oreille, mais neantmoins de le tenir tousiours esloigné de son cœur, & ne luy pardonner iamais. Toutefois Ciceron sceut si bien moderer ses passions, & le ramener, qu'il n'eut pas dict à demy son oraison, qu'on vit ce grand courage de Cesar chancellant, & luy changeant tout à fait de couleur & de contenance, orés se leuer & s'impatier de façon, qu'il fut plusieurs fois sur le point de s'en aller, & n'escouter plus. De maniere qu'auant que Ciceron eut acheué, il se trouua que Cesar auoit laissé tomber à terre tous ses papiers & procedures, comme vn homme vaincu rauy & presque hors de foy. Et non seulement il luy pardōna, ains le print en grace & amitié: qui mōstre ce que peut cet art de bien dire, mesme contre vn homme si puissant si courageux & si resolu qu'estoit Cesar.

qu'il auoit  
contre luy.

O tres-puissante oraison! ô tres-efficace eloquence, si tu te voulois tousiours aussi bien employer à bien faire qu'à bien dire! Combien de grandes & innombrables querelles as tu appaisé? combien de haines & de rancunes as tu puissamment abbatu? combien de cœurs de lions & de viperes as-tu rendu agneaux doux & pleins de mansuetude? combien de furies infernales as-tu fait deuenir douces colombes? combien de flambeaux ardens as-tu conuertty, en douces & agreables lumieres? avec ta douceur, combien de tumultes horribles as-tu foulez & pro-

Qu'est ce  
que peut  
l'eloquence  
bien appli-  
quée, &  
quand le  
bien dire ne  
rend, qu'à  
prester le  
monde &  
l'inciter à  
bien faire.

stituez aux pieds de la paix? O admirable douceur! combien as-tu plié ramolly attédry & ramené d'esprits rebours! Combien as-tu par tes flateries, fait languir & mourir d'ames esprises d'amour! Combien as-tu rapaisé & radoucy de mouuemens impetueux! combien as-tu mis sus, & releué d'esperances mortes & perduës tout à fait! C'est toy qui tiens la bouche & le mors des auditeurs, qui enchaines les esprits & volonte, les appetits les pensees les desirs, & les tourne & cõtourne cõme il te plaist par le seul ply & reply de ta langue: en telle façon qu'il se peut dire, que la langue qui est la maistresse de l'eloquence, de l'oraison & de la persuasion, est maistresse de nostre vie & de nostre mort. Car plusieurs choses qui ne sont concedees aux hommes, encore qu'ils les demandent à mains iointes, ne peuuent estre refusées aux voix lamétables, aux humbles prieres, & aux paroles emmiellees & flateufes de la langue. C'est donc la langue seule qui commande, c'est elle qui persuade souuent, mais bien extorque ce que la main ne peut forcer de faire: d'où est venu ce sainct & tres-veritable prouerbe, *Mors & vita in manibus lingua.*

La langue est la maistresse de nostre vie.

L'eloquence vint à Rome à si haut prix, que les Empereurs furent contraincts de taxer le bien dire. Tacit. lib. 6. c. 12. Le beau parler anciennement

De maniere qu'il ne faut s'estonner si en fin l'eloquence fut à Rome chose si rare, qu'elle vint & monta iusqu'à vn prix inestimable. Si bien que les Empereurs furent contraincts de taxer le bien dire, & le la-beur des harangueurs Orateurs & Aduocats.

Tacite qui estoit bien proche du siecle, de ces grands Aduocats & Orateurs Romains, dict que l'Orateur Suilius, remonstra à l'Empereur Claudius que le bien dire estoit vn secours apresté, pour en

vfer cōmunément en tous affaires qui se presentoiēt. Que les Orateurs estoient necessaires, pour empêcher qu'aucun ne fut subiect à se soubzmettre à la mercy des plus puissans. Neantmoins que l'eloquēce ne s'acqueroit, & ne s'employoit pour neāt: car on delaissoit les affaires propres de sa maison, pour travailler son esprit, & se rendre soigneux des affaires d'autruy.

Qu'ils pouuoient montrer par exemple, à quel grand & estrange prix P. Claudius & C. Curion souloient haranguer deuant le peuple: qu'en ostant les recompences & loyer des honnestes exercices, les mesmes exercices se perdoient quant & quant comme occupations destituées d'honneur. L'Empereur pensant que le dire de Suilius & Cossutianus ne fut sans raison, arresta qu'on pourroit prendre iusqu'à deux cens cinquante escus, pour auoir oré & plaidé quelque belle cause: laquelle somme estant outrepassée par quelque Orateur pour excellent qu'il fut, il seroit coupable de concussion & de deniers mal prins. Mais parmy les Grecs le bien dire estoit bien à plus haut prix, veu qu'Isocrates n'eut vergongne de prendre douze mille escus, pour vne simple oraison qu'il fit en faueur de quelqu'un.

Et les Empereurs trouuerent eux mesmes tant de goust à bien parler, & haranguer deuant le peuple, qu'ils s'en voulurēt mesler: & en vindrent iusques là, que Nerō ieune Empereur declama vne oraison cōposée par Seneque, tres-belle & bien ornée, selon le naturel de cet homme qui auoit l'esprit gentil & accommodé aux oreilles de ce temps là. Enquoy les

fort vité à Rome.

Tacite dict que du temps de l'Empereur Claudius il fut arresté que on ne pourroit prendre que deux cens cinquante escus, pour auoir plaidé quelque cause importante que ce fut. Tacite lib.

13. cap. 6. Les Empereurs anciennement se mesloient de haranguer.

Neion fut  
le premier  
de ceux qui  
auoient  
commandé  
dans Rome  
siant be-  
soing du  
beau parler  
d'autruy.  
Le Prince  
qui rencō-  
tre vn fla-  
teur elo-  
quent, &  
armé de  
plusieurs  
sciences  
semble le  
pilote, le-  
quel pen-  
dant qu'il  
attend le  
vent tōbe  
en bona-  
ce, qui le  
detient en  
quelque  
mauuaise  
rade.

*Max. Tyr.  
L. 1. c. 15.*

vicillards remarquoiet, que Nerōn estoit le premier de ceux qui auoient commandé à Rome, ayant be-  
soing du beau parler d'autruy.

Donc si vn Prince rencontre vn flatteur eloquent facetieux & delectable, outre qu'il perd le temps, & recule ses affaires, il ne se donne garde, que se com-  
plaisant en la gaieté de ses paroles, il se trouue com-  
me vn vaisseau, lequel n'ayant daigné prédre le vent pendant qu'il l'auoit en poupe, tombe en bonace, & demeure à sec en quelque mauuaise & perilleuse coste. Suiuant le dire d'un Philosophe, qui nous ad-  
uise, que quand vn Prince entend quelque discours chatouilleux, duquel il ne recognoit le dol, il ne lais-  
se pourtant d'en aymer la douceur ou gratieuseté, de laquelle peu à peu il se trouue rauy: ne sentant pas, qu'il est ainsi enleué par ces fleurs & gentilleses qu'il oit incessamment.

Et comme certains Pilotes, lesquels ne pouuans suiure leur droicte route, pour n'auoir le vent à propos, pendant qu'ils l'attendent par malheur rencontrent cependant la bonace, qui les iette ou detient dans quelque mauuaise rade d'où ils ne peuuent sortir. Ainsi en aduient il à ceux lesquels s'estans endormis, & laissez aller à ce doux flux de paroles, tombēt en premier lieu dans quelque ignorāce cachée, puis pour vouloir prendre par trop leur plaisir, se trou-  
uent portez dans des lieux plus vastes, que ceux qui sont dās la mer, & plus dangereux que les plus mau-  
uais escueils, embrassans eux mesmes leur erreur, & fesiouïssans du plaisir & contentement qu'ils sen-  
tent en leur ame.

Or

Or qu'est ce que cherchét les Orateurs, *Lepore orationis* (dit vn anciē) *quid significacionibus oculis, dissimulationeq; sermonis?* qu'est ce qu'ils cherchét avec tous ces deguifemés, sinō de flater & piper le mōde: soustennans des choses iniustes, loüans & releuans des des-honestes, adulterans les veritables & les faisans paroistre odieuses? Partant Socrates se moque des Orateurs, lesquels par toute sorte d'embusches, tachent à mendier & acquerir la faueur populaire: loüans desmesurément les autres, afin qu'ils puissent estre loüez eux mesmes à leur tour: manians & traitans cette vanité & chose de si peu d'importance, si serieusement & avec vne si longue prémeditation, qu'on diroit que c'est quelque grand merueille; tenans en ce lieu les Orateurs, pour flateurs d'agereux, & preiudiciablés à la Republique.

Qu'est-ce que cherchent les orateurs avec tant de belles paroles.

Comme Lucian au Dialogue du Parasite, conte & met *Æschines* entre les Adulateurs & Parasites de Denis Tyran de Syracuse, & *Aristides* entre ceux d'*Armodius*.

Lucian in parasite.

Tellement qu'on louē merueilleusement la candeur & magnanimité, de ce vaillāt & anciē Capitaine: lequel disputa tres-à propos avec vn Orateur, & luy rendit contentieuse la recompense militaire, parce qu'il auoit mis hors l'ennemy, simplement par son eloquence & beau parler. Disant que la loy qui donne recompense à ceux qui le chassent n'est point iustement & efficacement satisfaiete & accomplie, quand cela se faiēt sans nulle sorte de combat, sans exploit de guerre & sans peril. Celuy qui par adulation & douceur de paroles, faiēt leuer le

3 Belle cōtention d'vn Capitaine cōtre vn orateur. *Libanus Declam. 31.* Sçauoir si vn orateur qui a chassé l'ennemy en parlant merite vne pareille recompence, que le Capitaine ou chef de guerre qui

Cc

la chasse en  
combatant

siège à l'ennemy, n'acquiert par bonne & legitime voye la liberté de sa patrie, si bien que perdre l'ennemy sans hazard, est vn triomphe non merité. Qui a fait soustenir à plusieurs, que *merito contradicit vir militaris, quod armis vincenti, non autem verbis persuadenti, lege premia decernantur.*

Aussi a on accoustumé de tout temps, d'oster les recompences à ces parleurs, qui ne les ont meritees, puis qu'ils les ont enleuées seulement en gazouillât. Tesmoin les trois cés statuës, que le peuple auoit erigé à cet orateur celebre Alexandre Phalerée, tant il l'auoit sceu bien flater par son bien dire, lesquelles furent toutes demolies de son viuant, & luy banny & refugié en Ægypte.

Raisons de  
l'orateur.

Surquoy l'Orateur entrant en deffence, disoit, qu'il meritoit mieux la recompéce, que s'il auoit liuré vne grosse & sanglante bataille, qui ne se peut faire sans espancher le sang de plusieurs bons citoyés: la vraye victoire estant celle qui donne fin à la guerre, *victoriam iure desinio & voco belli solutionem* (disoit-il) en quelque façon qu'elle soit acquise. Vous auez beau appeller mon eloquence *imbellem ac vilem scientiam*, & soustenir qu'une recompence qui se tire de la guerre ne se peut demander, si on n'a point fait de guerre. Car le vray & seul coup d'estat, est de se deffaire de l'ennemy au meilleur marché qu'on peut. Et puis que i'ay fait en sorte disoit l'orateur, qu'il a cedé à mon beau parler, il se peut dire sainement, que i'ay rendu ce trait veritable, que *Aduersarius cedens, plus est quam iudex absoluens.*

Il vaut  
mieux estre  
iugé inno-  
cent & ab-  
soubz par

Qui fait que Petronius Arbitr semble auoir tai-

son de se mocquer des peres, qui enuoyent avec tât de soing & de frais leurs enfans à l'eschole, pour appréndre cette science de bien parler & estre eloquens, comparés ces grands harágueurs, & autres qui font cette professiõ d'instruire le monde à cet exercice, à ces faux adulateurs, qui recherchént les belles paroles & les contes facetieux à la table des gráds, pour estre agreables à toute la compagnie : tenans pour certain, qu'ils n'obtiendront iamais par autre voye ce qu'ils demandent. Comme voulát dire que ou celuy qui faiçt estat d'enseigner cet art de bié parler, a accoustumé de mettre vn si bõ appást au bout de l'hameçõ cõme faiçt le pescheur, que les poissons y courent à force, de peur de demeurer longuement sur le rocher, sans esperáce de proye. Tout de mesme qu'õ a voulu dire de Mercure que bien qu'il ait vne tres-gráde faculté de persuader ce qu'il veut par le moyé de son eloquẽce: si est-ce que les Poètes l'ayans peint avec vn baston d'or en la main, duquel il endort & esueille les gens quand il luy plaist, & mene & ramene les ames aux enfers: semblent nous auoir voulu donner aduis qu'il a cette faculté de persuader, autant par la force & en consequence de son baston d'or, que de son eloquence.

sa partie  
que par le  
Iuge.

Celuy qui  
faiçt pro-  
fession  
d'ésigner  
cest art de  
bien dire  
faiçt cõme  
le pescheur  
qui met vn  
bon apást  
au bout de  
l'hameçõ:  
sans cela  
ny l'vn ny  
l'autre,  
n'apprend,  
& ne prend  
rien.  
Mercure  
persuade l'  
autant par  
vertu de  
son baston  
d'or que de  
son bien  
dire.

Tellemét que les parés ont tort, de precipiter ainsi avec tât de peine & de despéce leurs enfans avec des estudes tous cruds, & les pousser és barreaux des cõpagnies souueraines, pour les rendre eloquens, au temps mesme qu'ils ne font qu'asi que naistre.

Aussi est-il prouué clairement par Isocrates dans Platon, que l'eloquence n'est ny art ny science, à la-

Isocrates  
dans Platõ  
diçt que

Peloquen-  
ce n'est ny  
art ny sciē.  
ce.

Le parler  
des gens de  
bien doit  
proceder  
du cueur  
& nō d'au-  
cun mau-  
vais artifi-  
ce.

Cicc. lib. 2.  
off. & en  
plusieurs  
autres  
lieux.  
Le discours  
du parfaict  
orateur de  
Ciceron ne  
fut approu-  
uē de Bru-  
tus.

Aul. Gell. li.  
15. Noct.  
Attic. c. 11.  
Et Suce-  
tione.

Edict con-  
tre les Rhe-  
toriciens.

quelle on doibue prédre la peine d'appliquer la ieu-  
nesse. Ains vne certaine astuce, qui n'est ny bonne  
ny honorable, & vne seruite & vergogneuse adu-  
lation. Qui fut cause que les Lacedemoniens la reiet-  
terent iustemēt, disans que le parler des gés de bien,  
ne debuoit proceder d'aucun artifice, ains simple-  
ment du cœur.

Et pour la Rhetorique, quelque loüange que luy  
eut donné ce grand Orateur Ciceron, si est-ce que  
son discours du parfaict Orateur, ne fut communé-  
ment approuuē de tout le monde: ayant esté mesme  
suspect à son grand amy Brutus, homme de singu-  
liere integrité & recommandation parmy les Ro-  
mains. Et Aule-Gelle atteste, que pour la faire ad-  
mettre & receuoir à Rome, pendant le Consulat de  
Strabō & de Messalla, il fut faiçt vn Edict, par lequel  
on remit entierement son establissement ou ban-  
nissement au Preteur Pomponius. Et que de là  
à quelques annees le Senat en fit vn autre, par le-  
quel la Rhetorique comme chose pernicieuse, fut  
entierement bannie: & ce suiuať l'aduis d'Oenobar-  
bus & Licinius Crassus pour lors Censeurs, lequel ils  
nous ont laissé conceu en ces mots. *Renunciatum est  
nobis, esse homines qui nouum genus disciplinae instituerunt,  
ad quos inuentus in ludum conueniat: eos sibi nomen impo-  
suisse Latinos Rhetoras: ibi homines adolescentulos dies to-  
tos desiderare. Hac noua quae prater consuetudinem ac morem  
maiorum sunt, nec placent nec recta videntur. Qua propter  
ijs qui eos ludos habent, & ijs qui eo venire consueuerunt,  
uisum est faciundum, ut ostenderemus nostram sententiam,  
nobis non placere.* Neantmoins depuis les Rhetoriciēs

& Philosophes venans peu à peu en supreme autorité, on les attira encorç à Rome : mais tost apres l'Empereur Domitian les bannit derechef de Rome & de toute l'Italie.

*Gellius ibid.*

Il fera d'oc mieux à propos & beaucoup plus vtile, de faire estudier la ieunesse à choses serieuses & profitables au public, que de leur faire employer le teps à apprendre tant de paroles charmeresses, dont on a accoustumé d'vser pour flater & corrompre le bon naturel des Princes & autres grands, & les pousser à quelque tyrannique & mauuaise action, de laquelle celuy qui fait mestier de persuader aiec artifice, paruenant à sa fin, se rend plus comptable deuant le Tout-puissant, que le Prince mesme qui en a receu le venin, si d'auenture l'orateur venant à la fin de ses iours, n'est assez eloquent, pour extorquer son pardon de Dieu mesme, & le tirer à misericorde.

Il vaut mieux employer la ieunesse à vaquer à des choses serieuses, qu'à apprendre tant de belles paroles, qui ne seruent que pour attirer le bon naturel des Princes à quelque mauuaise action.

LA POESIE & la Philosophie (car ie les mettray icy en comparaison) ont de merueilleux artifices pour flater. Mais quoy? les Poètes & les Philosophes parlent ils esgalement des Dieux de la Philosophie & des vertus? ouy certainemét: car les fables, dont les Poètes ont voilé & couuert la descriptiõ de ces trois choses, qui est la plus riche matiere de l'vniuersité de toute sorte de subiects, sont des couuertures qui enferment la verité, & seruent d'ornement: tout ainsi qu'il aduient aux statuës & images des Dieux, lesquels les Pontifes & Sacrificateurs souloient couvrir & parer de pierrerie, & de vestemens d'or & d'argent, afin que la reuerence des ornemens,

La Poésie.  
4 Les Poètes & les Philosophes ont de merueilleux artifices pour flater, & lequel des deux en a le plus.

esleuat & accreust l'esperance, & l'attéte de ceux qui les voyoient ainsi pompeux.

*Mat. Tyr.  
serm. 29.  
L'esprit de  
l'homme  
ne prise ce  
qui luy est  
present, &  
tient en  
prix ce qui  
est esloigné.*

Outre que l'esprit de l'hōme qui est hardy & courageux, prise beaucoup moins ce qu'il a present, ou qu'il voit de plus pres: & admire ce qu'il voit ou qu'il oit de plus loing. C'est pourquoy s'approchant mesme des choses inuisibles par diuination ou coniecture, & faisant plusieurs ratiocinations pour y atteindre & paruenir: plus quelque chose luy est malaisée, plus il la desire & tasche l'auoir. Que s'il la peut rencontrer par fortune, c'est là où il s'arreste comme à son prix fait.

*Les Poetes  
se sont ad-  
uisez de  
voiler leurs  
belles con-  
ceptions de  
fables pour  
mieux atti-  
rer la curio-  
sité des  
hommes.*

Tellement que les Poètes festans aduisez de cette cautele, de voiler ainsi & couvrir leurs secrets de fables, comme de beaux & riches ornemens, pour mieux attirer la curiosité de ceux, qui iettoient les yeux sur leurs ouurages (qui est vne espece de flaterie des plus artificielles) ont accōmodé ces fables à des raisons diuines, à la verité plus obscures que les raisons cōmunes des Philosophes, qui sont beaucoup plus intelligibles, mais aussi les ont-ils laissé plus claires, que si c'estoit tout à fait ænigmes. Et ont si bien-fait, que leurs raisons sont esgalemēt distantes de la science & de l'ignorance: si bien que non seulement la poésie se rend croyable, par la suauité & delectation qu'elle a en soy: mais elle se rend aussi incroyable par son estrangeté merueilleuse & rauissante, menant doucement les esprits, & les conduisant à l'espluchement des choses presentes, & à la recherche & inuestigation des esloignées.

Et comme le Medecin ayant recognu le degoust

de son malade, couure l'aigreur & mauuais gouft des potions qu'il luy donne, de quelque douce liqueur, deguisant par ce moyen leur salutaire amertume. Ainsi cette Philosophie Poetique, qui est la plus ancienne, surprint par ces sentences couuertes de riches ornemens, & de beaux voiles de fables, ensemble de la douceur des vers, & rait en telle façon ces esprits des anciens, que dissimulans & cachans l'aspreté & aigreur de la medecine, elle attira neantmoins tout le monde & le rendit desireux d'en vouloir goustier & de s'en vouloir instruire.

Donc puis que les Poëtes sont les premiers Philosophes, qu'ils ont la mesme raison qu'eux, quoy qu'un peu plus cachée, mais aussi plus flateuse, plus adoucie & parée de plus riches ornemens: *Dum veritas in sententijs maneat* (dict le mesme auteur) *quid refert utrum ea à Poetis, fabulis carminibusque ducatur?* Si donc le Poëte dict la verité ænigmatiquement, & en paroles couuertes, ie m'arresteray à esplucher ces ænigmes, i'approfondiray & rechercheray la verité des fables, & le chant dont ils vsent, ne m'esloignera de la raison. Tout de mesme si le Philosophe dict la verité, bien qu'elle soit conceuë & exprimée en paroles simples, ie receuray tres-volontiers la facilité de son exposition & la cheriray.

Et si on regarde bien le discours 29. de Maximus Tyrius Philosophe Platonicien, où il dispute qui a mieux parlé des Dieux, ou les Poëtes ou les Philosophes, il dône quelque sorte d'aduantage aux Poëtes.

*Quid est aliud poetice* (dict il) *quam philosophia tempore vetusta, consonantia meretrica, argumento fabulosa? Porro*

Les Poetes  
ont esté les  
premiers  
Philos.  
phes.

Qui a  
mieux par-  
lé des  
Dieux ou  
les Philoso-  
phes ou les  
Poetes.  
Max. Tyr.  
sr. 29.

*philosophia quid aliud quam poetice tempore iunior, armonia expeditior, argumento apertior?*

Pense tu (dict il) qu'Homere Hesiodé & Orphée, ne soient pas aussi grands Philosophes qu'Aristote Chrisippus & Clitomachus ? & qu'ils n'eussent pas inventé mesmes choses qu'eux, & paraventure encore plus rares & excellentes?

Mais venons au particulier, & recherchons si les caresses & flateries d'un Poete, ont plus de pouuoir que celles d'un Philosophe, ou de quelque Roy puissant. En quoy j'vsferay de l'exemple & du mesme discours d'un Philosophe.

6 Contention de flaterie entre le Tyran Policrates & le Poete Anacreon. Max. Tyr. ser. X.

Anciennement les Grecs donnerent vn tres-bel enfant au tyran Policrates, duquel aussi tost & luy & le Poete Anacreon furent amoureux : Policrates le flatoit & caressoit en Roy avec de l'or de l'argent, & avec force presens, & le Poete avec belles odes, & force autres beaux vers, contenant les loüanges de l'enfant. Or si on compare l'amour Royal avec le Poetique, lequel des deux croyez-vous qui soit preferable ie serois d'aduis (dict ce philosophe) de preferer celuy *qui cum musis ac gratijs versatur, illi qui necessitati subijcitur ac metui*. L'amour Royal tient quelque chose du Tyrannique, & celuy du Poete beaucoup plus du flateur: l'un sent à l'Empire, & l'autre au compagnon. L'un est plein de respect & de crainte, l'autre d'amour & de complaisance.

L'amour est le vray subiect des Poetes.

Outre que l'amour de soy, est le vray & seul subiect des Poetes, pour lequel ils ne cessent de chanter cōtinuellement, loüant ores la chose aymée, ores la baffoüant, selon qu'ils en reçoüent des faueurs ou des

des mescontentemens. Le Poëte Himeræus, ayant dict beaucoup de maux de la belle Helene & de ses amours, est contrainct de la louer & reblandir. Tout de mesme dict le Philosophe Tyrius, suis-ie contraint imitant le Poëte, ayant medité de l'amour, de rechanter ses loüanges par vn chant contraire. Car l'amour, di& il, est vn Dieu, & qui luy impute quelque chose de mauuais, & le charge de blasme, il offense grandement sa diuinité. Voila comment ce Philosophe parle de l'amour, & les aduantages que luy mesme qui est le Philosophe, donne aux Poëtes sur les Philosophes & sur les Roys.

Le poete  
Martial.

Neantmoins Petronius Arbitr, parlant des Poetes, di& que toute la pierrerie & leurs diamans voire de la plus part des plus anciens auteurs, consistoient tout à fait à parler de leurs sales amours: de façon qu'il a fallu parauenture pour les cacher aucunemēt, couvrir leur saleté de nuées & de fables. Tellement que c'est dans l'ordure & dans les excremens de ce sale Cupidon, qu'il faut cherir les beautez de cette antiquité fameuse des premieres fables, & principalement des Poetes, qui ont esté en ce poinct, plus licentieux que tous les autres.

C'est vn  
mal-heur  
que toute  
la pierrerie  
des Poetes  
consiste à  
parler de  
quelques  
sales a-  
mours.

*Vis illas veneranda antiquitatis gemmas legere (di& il) has necesse est quæras in putore, seu stercore rabidi & nefandi illius cupidinis, cuius tædissima faces immo faces, in huiusmodi questu tibi elucebunt.*

Petronius  
Arbitr.

Le Poëte Martial, voyant qu'Homere le coriffé des Poetes, bien que Scaliger à son preiudice tienne Virgile pour vn Dieu: f'estoit donné licence de mettre en vn de ses vers cette syllabe, Ares Ares: qu'il

Homere en  
l'Iliade  
Le Poete  
Martial se  
plaint, &  
trouue la  
langue Lati

D d

ne trop sterile pour louer suffisamment un ieune enfant, son fauory, nommé Earinus.

faict tantost longue tantost brieue, voulât flater un ieune enfant nommé Earinus, duquel il estoit amoureux. Si bien qu'il se plaint de la langue Latine, & de ce qu'elle ne prend les mesmes licences que la Grecque, qui faict les brieues longues & les longues brieues quand il luy plaist. De maniere que ne pouuant trouuer son compte, pour louer assez & cajoler cet enfant, il s'en est prins aux anciens, & les a blasmez de ce qu'ils ont faict les regles de la Poesie Latine deffectueuses, & ont laissé aux Romains des Muses plus seueres qu'aux Grecs.

*Nomen cum violis rosisque natum,  
Nomen nectare dulcius beato.  
Hibernam quod sapit, Atticosque flores,  
Versu dicare non rudi volebam.  
Sed tu litera contumax, repugnas,  
Dicunt Earinon tamen Poëta:  
Sed Græci, quibus est nihil negatum,  
Et quod Ares Ares licet sonare,  
Nobis non licet esse tam disertis,  
Qui Musas colimus seueriores.*

Il n'a pas trouué la langue Latine assez fertile, pour louer suffisamment & à son contentement, & charger cet enfant de fausses loüanges: si bien qu'il a fallu qu'il en soit venu aux plaintes, & qu'il ait mesdit de la langue & Poesie Latine, monstrât ses deffauts. Sa passion estoit hors de mesure, puis que pour le louer il a faict des vers hors de regle & de mesure. C'est à quoy nous pousse l'adulation: le Poete, l'amour, l'enfant, les vers tout est deregulé: les flateries & les fables des Poetes, laissent le plus souuent es-

chapper de petites sornettes, lesquelles nous prenant aux oreilles, frappent bien tost au cœur, dans lequel elles prennent vne si bonne place, qu'elles en deslogent en fin les bonnes mœurs.

Il ne faut donc s'émerueiller, si la flaterie des Poetes est si grande, & l'amorce & le plaisir de leurs fictions, si entournées d'attraits: veu qu'un ancié nous a laissé par escrit, que le plus sage homme du monde qui est Socrates, (au dire de l'oracle) s'y est prins aussi bien que les hommes communs.

Voire mesme Socrates (ante le Philosophe Platonicien) oyant conter les choses fabuleuses de Iupiter d'Apollon & de Thetis, coniectura que la raison d'Homere, qui en a le premier faict la feinte, est couchée de façon, que les paroles ont vn sens: & ce qui est caché & ne paroist pas, en a vn autre tout diuers. En telle façon que le chatouillement porté aux oreilles de Socrates, il se rend associé en l'ouurage du mesme Poete, relleue son imagination, & esuète des discours, aufquels bien qu'il n'y adiouste point de foy, il ne laisse pourtant de prédre vn singulier plaisir à ces fictions Poétiques.

C'est pourquoy il se trouue qu'anciennement, les Empereurs desiroient sçauoir faire des vers: croyans par ce moyen, plustost que par tout autre, gagner le cœur des peuples, & les plus tyrans & cruels, encore plus que les autres.

Neron tenoit en delices (dict Tacite) d'estre estimé bon poete, ramassant pres de soy tous ceux qui sçauoient faire des vers, les agencer & dresser. De maniere que ces poetes flateurs estans assis pres de

Les Poetes ont sceu si bien flatter le monde, que le Philosophe Socrates s'est prins aussi bien que les autres à la douceur de leurs ouurages. *Man. Tyr. liv. 3.*

Les Empereurs ta-choient à acquerir reputation de bons Poetes.

Tacite lib. 14. c. 5. *Annot.* Neron auoit ceste ambitio de vouloir

est estimé  
bon Poete.

luy, essayoient de lier les vers portez ou rencontrez sur le champ, aydans à ses paroles en quelque façon qu'il les eut proferées.

En fin c'est vne science adulateire qu'il faut fuir, accordant ingenuement que cet Espagnol n'est pas trop Adulateur, & peu versé és affaires du monde, qui a dict,

*Qui en no sabe hazer verso es necio,*

*Qui en sabe hazer dos es loco.*

7 Les Espagnols rien-  
nent que  
qui ne sçait  
faire vn  
vers est vn  
fol, mais  
qui en sçait  
faire deux  
est vn fol.  
Annibal  
Caro dict  
que les  
Poetes me-  
ritent plus  
grande re-  
compence  
que les au-  
tres sçauās  
hommes &  
pourquoy.

Il faut estre sage pour l'apprendre, & fol pour l'ex-  
ploieter & mettre en vſage.

Pourquoy  
il faut tenir  
les Poetes  
en medio-  
cre fortune  
*Traiano  
Boccalini no  
i. Ragguaz.*

Cet Italien ne les flatte non plus, qui a dict que plusieurs Poetes sont differends des autres hommes versez és autres sciences. *Per che tutti gli altri sciensfiati, exercitando la loro professione acquistan senno, col quale si proueggono. Ma i poeti logorando sempre il ceruello nelle chimere, & ne i sogni, quanto nel exercitio s'auanzano, tanto piu impoueriscono d'ogni cosa, & meritano molto premio, in recompensa del senno che perdono poetando.*

Mais d'autres au cōtraire ont soustenu qu'il estoit necessaire de tenir les poetes en mediocre fortune; voire en quelque incommodité, si on les veut tenir en haleine, & tirer d'eux quelque bon ouurage. Re-  
proche que les Academies d'Italie font à nostre Roy François I. lequel faisoit pendant son regne tant de bienfaits & de dons aux gens lettrez & mesme aux poetes, qu'il se voyoit clairement, qu'avec l'abondā-  
ce des biens du corps, ils venoient souffreteux de ceux de l'esprit: deuenans vitieux és richesses, oisifs és delices, & qu'en eux on recognoissoit le desordre qui se trouue és poules, esquelles la graisse engendre

Es poules

l'infœcondité des œufs.

Et apres tout, la poesie semble n'auoir esté inuentée, que pour charmer les esprits des hommes faciles vains & subiects aux passions : & principalement pour enchanter des femmeletes subiectes à l'amour: leur ramassans force mensonges, par ce qu'elles se delectent de fables de flateries & de petites fleurs. Si bien que les Lacedemoniens ne voulurent souffrir en leur pays les œuures du poete Archilochus, non plus que ce grand philosophe Platon, n'a voulu admettre la poesie en sa Republique, ny Ciceron en celle des Romains, & que mesmes S. Augustin l'a bannie de la Cité de Dieu. Ce que ie ne voudrois soutenir si cruement, qu'en ce ne seroit qu'en honneur de cette poesie diuine, de laquelle les Pseaumes du Poete Royal, & nos Hymnes pleins de deuotion sont composez. N'estant d'aduis de reietter nulle autre poesie, que celle qui est pleine de saleté: & de cet autre qui n'est faicte que pour louer par trop, & flater indignement les grands, & leurs passions. Se trouuâs de tres-honorables & excellens Poetes, lesquels ayans rendu la poesie (laquelle à la verité semble en ce siecle estre venue en enfantillage) grandement serieuse, l'ont releuée par le merite & dignité du subiect; festans occupez à faire des versions si excellentes en l'honneur de Dieu, que non seulement ils en ont merité honneur & loüange, ains le public leur en demeure eternellement obligé.

**P O V R LA PHILOSOPHIE**, il faut croire qu'en sa source, & traictee comme faisoient les anciens, el-

D d iij

la graisse engendre l'infœcondité ou sterilité, de mesmes es Poetes.

La Poesie est principalement faicte pour charmer des femmeletes qui se delectent de fables.

Quoy que S. Augustin ait bany la Poesie de la Cité de Dieu, ie ne serois pourtant d'aduis d'è reietter d'autre que celle qui est pleine de saleté.

La Philosophie & quela philosophie a esté sôphie

stique avec les  
louanges de celle qui  
ne l'est pas.

le semble estre exempt de adulation. Car sa fin n'est autre que la recherche de la verité de toutes choses. Ciceron l'appelle l'invention des Dieux. Platon dict que c'est vn si grand bien, que les Dieux n'en donnerent iamais vn semblable. Car la philosophie est la loy de la vie, le chemin des vertus, la fuite des vices, la lumiere des actions humaines, la maistresse de nos habitudes, l'ordre des pensees interieures, la regle de l'intellect, la contemplatrice des cieus les plus supremes. Si bié que par le moyen d'icelles l'homme s'approche & s'auoisine le plus de Dieu. Voire mesme soubz cette escorce mortelle, par son moyen l'homme se faiet par fois vn Dieu en terre. Elle ouure tous les secrets de la nature, & dissippe les erreurs & tenebres de l'entendement. Qui fut cause que Pompée estant en sa grâdeur arriué à Athenes, apres la guerre de Mithridates, entra en curiosité de visiter le philosophe Possidonius, qui estoit au lit, & malade: & pour tesmoigner l'honneur qu'il portoit à cette professiõ, estant à sa porte, il deposa ses licteurs, & toutes ses enseignes imperiales, croyant que tous les Empires du monde, debuioient faire ioug & soubzmission à la vraye philosophie.

Que la philosophie est maintenant si irresolue & battue de tant d'opinions contraires, qu'on ne sçait à quoy s'en tenir.

Mais à vray dire ces mesmes anciens nous l'ont laissée si irresolue, & battue de tant d'opinions contraires & diuerses, dans leurs Academies, qu'on ne sçait où courir: si bien que laissant les maistres, pour suiure les disciples, abandonnans Platon pour suiure Aristote, c'est luy seul de tous les anciens, qui est veu & suiuy es escholes. Et quand nous les prendrions tous pour bons & vrais philosophes, nous

auons assez affaire à les interpreter, n'ayans nulle inuention apres eux : mais fort peu sont approuuez de l'antiquité, laquelle a fort bien recognu, que le Sophiste sur tous les autres par ses subtilitez déguisees, a flatté & corrompu la pureté de l'ancienne philosophie. Si bien que parmy les flateurs, le Sophiste en est vn des plus dangereux: suiuant l'aduis du philosophe Grec, qui dict: *Sophista (denique) philosophia adulator existit, at hic adulatorum omnium multo est pessimus*. Les Sophistes sont ceux, qui sont chassés de la republique de Platon, comme gens vains & superbes. Et Sainct Augustin au liure de *Doctrina Christiana*, nous enseigne à les fuir: disant qu'il se faut eslongner tout qu'on peut de cette aueugle conuoitise de contention, qui regne parmy eux, & esuiter cette vaine & puerile ostétation, d'estre tousiours aux aguets des paroles. S. Hierosme en l'Epistre à Damasus dict, *Non ne in vanitate sensus, & obscuritate mentis ingredi Sophista videntur, qui diebus & noctibus in dialectica torquentur?* & le P. Urbain blasme grandement les Sophistes, comme gés qui subtilisent tellement les propositions sur lesquelles ils disputent, qu'en fin elles s'en vont en fumée.

Mais laissons les Sophistes pour soder vn peu les autres philosophes. Quelle est la fin & la recherche des philosophes: le mesme philosophe respõd, que chacun a quelque chose qu'il estime estre son souuerain bié, à laquelle il porte toute sô affectiõ. Et apres qu'il a cõpté les affectiõs de plusieurs persõnes, il adiouste *hoc autè animal, quod homines philosophũ vocat, solus ne ex omnibus nullius rei desiderio tangetur?* or il faut de neces-

Le Sophiste est plus adulateur que tout autre.

Max. Tyr. ser. 4.

le P. Urbain in cap. omne vim dist. 37.

Max. Tyr. Ser. 19. parle ainsi des mauuais

Philoso-  
phes.  
Les Philo-  
sophes va-  
rient tous  
au choix de  
leur souve-  
rain bien, &  
au côtraire,  
les Philoso-  
phes chre-  
stiens sont  
d'accord du  
leur.

sité (di& il vn peu apres) que celuy cy appete & desire  
quelque chose, laquelle il ne peut comprendre en  
vn seul mot, qui est la beatitude. Mais chacun pose  
cette beatitude & la constitue diuersement, la plus  
part des Philosophes estans de diuers goust, & de  
diuerse opinion à se la former. Et c'est la difference  
qu'il y a entre les escholes & academies des Philoso-  
phes anciens, qui n'estoient esclairez de la vraye lu-  
miere, & l'academie & eschole de la philosophie  
chrestienne, laquelle pose le souuerain bien & cette  
beatitude, côme but & fin vniuerselle de tous Philo-  
sophes, & autres gens bien sensez, en Dieu seul, sans  
varier & sans desirer autre chose. Au lieu que les au-  
tres desinez de la cognoissance du vray Dieu, alloi&nt  
tastonans & fleurans seulement les choses de ce mon-  
de, sur lesquelles ils iettoient leur goust diuersem&nt,  
qui d'une façon qui d'autre. Si bien que les sages  
parmy les Payens, n'oserent fier leur religion (toute  
impie qu'elle estoit) ny aux philosophes ny aux Po&tes:  
comme nous appr&de ce grand Orateur Romain,  
*sed cum de religione agitur* (di& il) *Coruncanum P. Sei-  
pionem P. Scauolam Pontifices maximos, non Zenonem  
non Cleantem aut Chrysippum sequor.*  
Leur Philosophie tenoit les plus suffisans en telle  
vanité & vaine gloire, que Senecque souloit dire, que  
la Grammaire la Rhetorique la Dialectique la Mu-  
sique ny toutes les autres sciences excepté la philo-  
sophie, ne faisoient profession de magnanimité. Et  
ailleurs c'est ce que promet la Philosophie (di& il).  
en ce point trop flatueuse, de me faire égal aux Dieux.  
Voyez à quel point est montée sa vaine gloire. • Et  
Cicéron

Cicer. de  
Nat. Deor.  
lib. 3. di&it  
qu'en ma-  
tiere de re-  
ligion il en  
d&meure-  
roit plus tost  
au dire de  
quelques  
Romains  
que des  
plus grands  
Philoso-  
phes du  
monde.  
Sen. Ep. 30.  
& Cicéron  
ont trop e-  
saggeré &

Cicéron ne l'a guiere logée plus bas, quand il a dict: rehaussé la Philosophie. Cicéron au 5<sup>e</sup> des Tuscul.  
 O Philosophie vraye guide de nostre vie, instrumēt propre pour chasser tous vices! qu'est-ce que non seulement nous, mais bien tout à fait la vie des hommes, eut peu estre sans toy? *est autem unus dies bene, & ex praeceptis tuis actus, pene toti immortalitati antepōnendus.*  
 C'est trop exaggeré & rehaussé la philosophie, d'en mettre vn seul iour (auquel parauenture on a tres-mal philosophé) au dessus de l'immortalité.

Qui me fait dire, qu'on a tres-bien obseruē, que l'adulation l'honneur & les louāges, dōt Seneque vsé bien souuent en plusieurs endroiets enuers Epicure, semble monstrier qu'il a meslé de la desbauche des Epicuriens, avec l'austerité Stoicienne, laquelle est contraire au vray culte de Dieu, parce qu'elle apprend à l'homme à se flater, & se glorifier en soy-mesme: & la Chrestienne à y renoncer tout à fait, & se glorifier en Dieu seul.

Ce sont les philosophes (mais i'entends les mau- Les Philosophes ont corrompu & aucunement altéré la Theologie.  
 uais, & ceux qui ne prennent la philosophie de bon biais) qui ont adulteré & corrompu pour la plus part la Theologie. Qui fait que S. Hierosme appelle les Philosophes, les Patriarches des heretiques. Ce sont eux, dit Gerſon, qui ont réduit la Theologie, en vne loquacitē sophistiquée, pleine de fables, & à vne Mathematique pleine de chimeres. Si bien que les Romains les ont autrefois chassez, comme corrupteurs de la ieunesse, qui fut cause qu'Epiſtete ce fameux & tant estimé philosophe se retira de la ville de Rome, & s'en alla faire sa retraicte à Nicopolis. Et soubz Domitian pour ce mesme respect ils furent

Ee

bannis de l'Italie : les Messeniens & les Lacedemoniens ne les admirent iamais parmy eux, voire il y a plusieurs liures faiçts contre eux, & entre autres le liure de Timeon qu'il intitula Sillos, & dans Aristophane la comedie. de Nubibus. Dion Perusicus en fit vne oraison tres-eloquente, Aristides en fit vne autre contre Platon fort elegante, en faueur de quatre nobles Atheniens. Et Hortensius corruial de Ciceron, pourfuiuit & persecuta la philosophie & les philosophes, avec plusieurs fortes raisons : comme ont faiçt vne infinité de modernes, & entre autres Hortensius Landus autheur Italien, en son liure intitulé *la Sferza di scrittori*.

*Agrippa de  
vans. scient.*

*Lipf. de  
Constant.*  
Les sciéces  
sont des-  
criees, par-  
ce qu'elles  
nous pouf-  
sent & en-  
seignent à  
mal faire,  
& que  
nous nous  
en seruons  
mal.

Et les philosophes de nostre siecle parlans des sciéces en general, & de ce qu'elles sont pour le iour d'huy si mal enseignées, & si mal cukiuees, qu'on ne les ramene iamais à leur vraye fin : nous ont diçt, qu'il ne falloit trouuer estrange, si communémét on en médifoit, *Vita factorumque adeo nulla cura est* (nous a laissé par escrit vn d'eux & des principaux) *vt me quoque iudice, non frustra littera in vulgus male audiant, tanquam ad nequitiam magistra*. Car elles sont propres pour la vertu, à qui en voudra bien & legitiment vser & s'en seruir. Mais il y faut adiouster la sagesse, à laquelle les lettres doibuent preparer & disposer les esprits, & non les detenir, & se les faire tous siens. Car comme certains arbres sont steriles, & ne portét point de fruiçt, s'ils ne sont mariez à d'autres, & accouplez comme à leurs males : non plus ces tiennes Vierges (diçt il escriuât à vn de ses amis) si elles ne sôt iointes avec la force & vertu d'une sapience virile.

Mais encore n'en parle il pas pertinemment, ny

assez chrestiennement: si cette sâpience n'est tout à fait entenduë de Dieu, & non de la vertu & sâpience humaine. Si bien que luy faisant mesme reproche qu'il fait aux autres, ie voudrois luy mettre au deuant les mesmes paroles que nous tenons de luy.

*Quidam philosophia dediti herent in verbis (dictil) & captiunculis, & atatem totam in aditu philosophia versantur. Adita eius nunquam vident, habent eam ut oblectamētum, non ut remedium: & instrumentum vite maxime serium, vertunt in ludum quendam nugarum.*

*Lip. de Constant.*  
Lors que Lipsius fit son liure de *Constantia*, il n'estoit encore dans l'Eglise Romaine.  
S. Pol aux Collof.

Ainsi il est bon que tout le monde croye, & principalement les grands, ce diuin philosophe S. Paul, lequel a dict tres-à propos, Prenez garde que nul ne vous surprenne par la philosophie & vaine deception, selon la tradition des hommes, & selon les elemens du monde.

Surquoy ie ne me veux estendre d'auantage, tant pour le respect que ie doibs aux bons & vrais philosophes, que de peur qu'on ne die, que mon ignorance en a plustost produit le blasme que la verité: en ayant aussi parlé en plusieurs autres lieux. Outre que faisant ce discours principalement pour l'instruction des Princes, il me suffit de leur donner cognoissance, quels philosophes ils doibuent entendre & pratiquer. Nô pas que ie veuille allier l'esprit d'un Prince de l'estude de la vraye philosophie, puis qu'ô dict que bien regner, c'est bië philosopher: & moins encore luy persuader d'en mespriser les vrais Professeurs. Mais les Royaumes se gouernent plus par l'art militaire, que par semblables estudes, ny amuzement d'autre sciences quelles que ce soit. La Reli-

*Quel est le vray estude de Philosophie des Princes.*

gion & le culte de Dieu, les bonnes mœurs, le bon entendement, & apres cela la magnanimité & la vaillance, c'est la vraye suffisance d'un Prince & son principal ornemēt : si hors de là la curiosité le pousse d'en vouloir entēdre & sçauoir dauantage, & que les grands & vrgens affaires du Royaume, & les honneſtes exercices propres & necessaires pour l'art militaire, luy en donnent le loisir: l'occupation n'en est point mauuaise, pouruēu que cela ne le detienne, & luy desrobe le temps qui est si cher à ses bōs subiects, & si vtile & necessaire à luy mesme, pour vaquer à choses plus importantes. & plus serieuses, pour le bien de son estat.

Que l'histoire a esté de tout temps blasmée de mensonge & d'adulatiō.

Je ne diray qu'un mot de l'histoire, car nous en auons parlé amplement ailleurs. Elle est grandemēt flateuse, principalement celle qui est accompagnée de mensonge, & de fortes & vaines eleuations, pour rehausser les actions & gestes d'un Prince, ou les deprimier. Car les Historiens font bien souuent des iugemens si temeraires, qu'ils vituperent les actions honorables, & louēt les vergogneuses. C'est pourquoy l'histoire se trouuant peu veritable, elle est si odieuse, qu'on n'y peut ietter les yeux sans quelque mal de cuer. Et veut on par fois tant de mal à l'historien recognu mensonger, qu'à peine luy peut on donner creance ny adiouster foy, quand mesme il raconte des choses veritables.

Louage de l'histoire qui n'est chargée d'adulatiō ny de mensonge.

Mais parlons de celle, qui n'a encouru aucun blasmē ny soupçon d'estre mensongere. A la verité on y voit comme dans vn theatre, les scenes & les actes de tout ce qui s'est passé dans l'vniuers, puis la crea-

tion d'iceluy. Nous sommes instruits par elle, de ce qu'il nous faut suiure ou fuir, de ce qui nous profite ou nous nuit, sans frais ny despence, sans trauail de chemin ny danger de voleurs. Auec sa guide nous marchons seurement par le monde. Nous y voyons les batailles & terrestres & nauales sans peur : des voyages sur mer, & naufrages sans horreur. On s'hazarda par fois, de trauerfer les Syllés & les Caribdes, & les passe on souuent sans peril : mais celuy est beaucoup plus sage, qui s'en saoule & contente dans l'histoire. Car (dict vn philosophe ancié) *Is Caribdim non tamen naufragus videt, Sirenas exaudit, non tamen uinctus, Ciclopi quidem mansueto tamen occurrit.* Nous voyons l'origine des Royaumes, le bel ordre & établissement des Republicques & Estats, leurs progresz & decadences, les causes de leurs accroissemens & decroissemens. Nous voyons commét & pourquoy ce prince gouerne son peuple tranquillement, & cestuy cy inquietement & tumultueusement: celuy cy florissant par la paix, & cet autre triomphant par les armes. On voit celuy cy sans profict, exposer profusement & mettre tout à l'abandon, & cet autre meilleur mesnager, viure en dignité avec parsimonie. Sa diuersité seule est si agreable, qu'elle rait & flatueusement attire à soy, & les yeux & les oreilles de tout le monde. Elle fait voir les vertus & belles actiōs des Roys Princes & Monarques. Elle décrit la beauté & le cours des riuieres, l'excellence des fontaines, la merueille des baings, & autres singularitez des pais estranges.

Et comme dict cet ancien Grec, l'histoire est tout L'histoire.

est grande-  
ment at-  
trayante.

à fait blandissante & flateuse, laquelle sans nulle peine, porte l'auditeur en tous lieux, luy met deuant les yeux toutes regions, & luy represente comme d'une haute & tres-seure eschauguete, toute sorte d'exploits militaires: abbregeat par ce moyé la longueur du temps, contre la prohibition de la nature: aduisant le monde en vn moment d'une infinité de choses qui sont ja. passées. Et apres tout, ce grand Orateur dict, que l'histoire est la vraye lumiere de verité, & la maistresse de nostre vie.

Or l'histoire & flateuse narratiō nous est si agreable, par ce que c'est vne audition ou lecture par laquelle le genre humain estant momentanée, caduc mortel & qui s'escoule aisément se perpetuē neantmoins par le moyen de la memoire, laquelle en ses registres conserue les vertus, & consacre à l'immortalité les gestes des mortels. C'est pour cette raison que Leonidas, ne print vne gloire ou reputation iournaliere, & bornée de son siecle. Ny Themistocles ne fut seulement loué des Atheniens de son temps. L'Empire de Pericles dure encore, & la iustice d'Aristides ne mourra iamais.

L'historien est plaisant, mais il nous ramene le plus souuent en memoire des accidens & facheux.

Il faut neantmoins confesser (adiouste ce mesme philosophe) que bien que son harmonie soit plaisante, & d'une tres-douce melodie: qu'une bonne ame, ou vn esprit bien rassis, cherche quelque autre mets que celui que l'historien nous met au deuant.

Car quel merite, ou quel bon effect reuiet-il aux hommes de la memoire des anciens, à celui qui ignore du tout, & ne sçait comment il en faut vser & s'en seruir?

C'est la coustume des Historiens, en la tissure de leur histoire, de sçauoir bien discerner les choses honnestes d'avec les sales, bien couvrir les sales, & bien celebrer & rehausser les honnestes : neâtmoins il faut auouër, que tout le mieux qui nous en sçauroit reuenir, ce seroit vn pareil plaisir au cœur, que celui qui reuiet à nos yeux, lors qu'ils voyent quelque belle peinture.

Mais comme l'histoire se lit & se décrit maintenant, *mixtim simul omnia historia confundit, maiorque eius pars in rebus deterioribus moratur. vincūt turpia, crebrius in historia occurrunt tyranni, bellatores iniusti, crebrius felicitates temere paratæ, scelerosa facinora, calamitates præter rationem acceptæ, tragici casus, quorum periculosa est imitatio, memoria nocens, infortunium perpetuum.*

Defauts de  
l'histoire  
tirez de  
Tyr. Max.  
anciē phi-  
losophe.

Et puis que l'esprit de l'homme conuoite, craint, se deult, enuie, se iette avec ardeur & se presse, sur vne infinité d'autres mauuaises affections: qu'auons nous affaire de nous ietter ainsi sur cette histoire, remplie d'adulations & de loüanges mensongeres, pour nous remplir de cupiditez & de vains desirs? Car si l'en pouuoit trouuer hors d'adulation & de mésonge, ie trouuerois très-bõ que par fois on s'y amusast.

POUR LA MEDECINE, il y en a qui en ont esté si fort adorateurs, qu'ils en ont faict le Dieu Apollon autheur: & puis faisans encore ce mesme honneur au Dieu Æsculape sõ fils, ils luy ont attribué des honneurs diuins; les Poëtes l'ayans feint si puissant, & si suffisant en cette faculté, qu'ils l'ont loüé d'auoir resuscité Hippolyte & Androgée fils de

La Medecine.  
10 Flateries de la medecine & de ceux qui en font profession.

Minos, qui auoient esté mis à mort par les Athéniens.

*Properce. Et Deus extinctum cretis Epidaurius herbis*

*Restituit patriis Androgeona focis.*

Mais les autres en attribuent seulement l'inuention à Apollon, l'amplification à Æsculape, & la perfection à Hypocrate.

Cela est cause que plusieurs fameux Medecins de ce siecle, ont logé la renommée de cette profeslió & la leur, en la plus haute & noble partie de l'honneur, & luy ont donné vn siege aussi eminent, que les anciens firent à la Minerue de Phidias: donnans entendre que c'estoit la medecine seule, qui arrestoit les pas de la mort, bastissans & fondans leur recommandation sur ce vers d'Homere.

*Homer. 4.  
Ili.*

Pourquoy les remedes de nos medecins nouveaux ne reussissent cõme faisoient ceux des anciens.

*Vnus homo medicus, multis equandus honore.*

Mais quand bien ie tiédrois tout cela pour fable, ie ne sçay pourtant si l'excuse de nos medecins nouveaux est bonne, lesquels pour trouuer quelque raison de ce que les remedes des anciens nè reussissent maintenant, comme ils souloient faire és siecles passez: font difference de cette medecine ancienne, & la feignent route autre que la nostre nouvelle. Bié que si on en demandoit la raison à Æsculape, il respondroit indubitablement, comme nous assure Maximus Tyrius. *Alias quidem artes, nullam à temporibus mutationem accipere, quarum enim vsus identidem est, idem harum etiam opera eadem sunt.*

*Max. Tyr.  
Irr. 29.*

Sçauoir si la nouuelle medecine qui se pratique main-

Ils veulent dire que cet art des anciens se pratiquant par eux sur des corps qui n'estoient ny si gras, ny si diuers qu'ils sont maintenant, ny si dissolus, par auenture

aventure les guerissoient-ils plus aisément: au lieu tenant est  
différente de  
l'ancienne. qu'en ce siecle, les hommes estans tombez en vne maniere de viure beaucoup plus diuersifiée & déreglée, les corps ayans par ce moyé affoibly leur temperament, il a fallu par ce mesme moyen, que la medecine se soit diuersifiée & déreglée. elle mesme, pour s'addonner inconstamment à cette diuersité: & se departant de cette simplicité ancienne, qu'elle ait prins vne forme toute nouvelle.

Mais sans approuver autrement cette raison, parlant de la Medecine en general, il faut confesser, que la recherche & veritable application des remedes, est fort obscure & tenebreuse, fort casuele & auenturriere. Qui a meü autrefois l'Empereur Tybere qui contrefaisoit le sain, lors qu'il estoit le plus malade, de se moquer des Medecins; disant que c'estoit vne vergongne, qu'apres trente ans, plusieurs se trouuoient remplis d'vne telle ignorance, qu'ils auoient besoing encore du conseil d'autruy, pour entendre ce qui estoit nuisible ou profitable à leur corps.

Que la  
Medecine  
est vne  
science cō-  
iecturale,  
& la plus  
part des re-  
medes ca-  
suels & qui  
se donnent  
& appli-  
quent à l'a-  
uenture.

Et puis que pour chaque maladie il n'y a qu'vn seul remede, qui est plus propre que tous les autres: il est malaisé à tous les Medecins de rencontrer ce remede. Car si tous le pouuoient esgalement trouuer, ils n'vseroient de tāt de diuers remedes comme ils font, tastonnans tous les simples, pour mettre simplement la main sur celuy, que seul la nature aourny à l'homme pour la guerison de chaque mal. C'est pourquoy, au lieu qu'vn seul simple est capable de guerir certaine sorte de maux, ce simple ou la vertu d'iceluy leur estant incogneü, ils en mettent

Ff

vn fagot, ou vne charretée en exploict, lesquels ayás rencontré le malade, à l'aventure lors que son mal est en sa declinaisó, ils en font aussi tost vne recepte, & prennent cette aduventure pour vne experiéce infaillible, que les François appellent recepte esprouée, pour vne seule fois qu'elle aura reüssi: mais l'Italié plus caut & plus accort, adiouste tres-à propos & la tient bien *per una ricetta probata, ma non pero sempre reussita*. Qui a fait dire à vn philosophe Platonicien, *Medicina etiam degener, ad adulationem se trãstulit, cum primum homines Æsculapij discipulorũque eius curatione relicta, studia illius artis, coquinaria similitudine infecerunt, prauorum scilicet corporum adulatores nocentissimi*. C'est ce qu'on reprochoit à l'Empereur Aurelian, d'autant que quoy que bon Medecin par les euénemens, neantmoins il guerissoit contre les formes & axiomes de la medecine.

Donc la verité est que chaque mal à son remede propre, & qui le pourroit rencontrer, destourneroit & arresteroit indubitablemēt le cours de la maladie.

Ainsi le Medecin qui impute à suffisance, de donner à vn malade plusieurs & diuers remedes, en cherche luy mesme le remede dans la multiplicité, & dans le hazard: si bien que l'Italien dict fort à propos, parlāt à vn pauvre mallade, *Io prego che i cieli ve la mandi no buona*.

Sur tout j'admire les cures que font les charlatans en Italie, qui se donnent des coups d'espée à trauers le corps, & se font mordre à des serpens, & à des crapaux venimeux, pour mōtrer l'excelléce de leurs baumes; de maniere que les plus suffisans Medecins

En France nous tenons vne recepte esprouée tres-bonne & tres-assurée. Mais l'Italien y adiouste, *ricetta probata & reussita*. Max. Tyr. Firm. 4.

Flavius vopise in Aurelian.

Souuent le medecin qui charge son malade d'un monde de remedes en cherche le vray remede.

Les cures des charlatans qui guerissent des coups d'espée avec leur baume

Apotiquaires & Chirurgiens, sont bien empeschez de respondre aux experiences & espreuues qu'ils font de leur Theriaque & autres drogues.

Plusieurs Empiriques & faux operateurs, ont falsifié les remedes : plusieurs ont bien souuent appliqué des simples tous contraires au mal qu'ils vouloient guerir, & par fois ils se font despitez contre les Aphorismes d'Hypocrates & de Galien, & sont venus à telle extremité, qu'ils guerissoiēt les malades, ou fortuitemēt contre les preceptes de la vraye medecine, ou biē diaboliquement comme les Sorciers : à chacun desquels on dict, que c'est vn medecin *malae ratione curans*, ne guerissans iamais nettement, mais tousiours par malencontre, ayant esté obserué, qu'ils ne donnerent onc vne parfaicte santé, ny vn plein & entier benefice.

Que si par fois les Paracelcistes, sont paruenus à quelque bon effect, cela est tout casuel, & comme desrobé aux autres Medecins methodiques, ayans meslé l'Alchimie ou Chymie, à la medecine ancienne, en faueur de certains delicats, mais non pas sans grand danger, veu que ces gens vsent & se seruent de mineraux tres-puissans & vigoureux temerairement, sans raison & sans iugement.

Or ils rencontrent bien souuent, *Incidunt in sanationes felices*, mais c'est à taltons, ne plus ne moins que celuy, lequel estant en lieu tenebreux, seroit porté par le hazard à mettre la main à ce qu'il chercheroit, rencontrant mesme fin que celuy, qui auroit cherché mesme chose en belle lumiere & en lieu clair : mais il ne la trouue avec pareille façon &

Ff ij

semble estre les plus certains, par ce qu'ils en font l'essay deuant tout le monde. empiriques & Paracelcistes.

*Nunquam confertur ab illis plena sanitas aut plenum integrumque beneficium.*

suffisance, ny avec pareille certitude. Ils trouuent souuent la santé où les Medecins croyent certainement que la mort reside. Qui a faict dire à plusieurs que leur premier priuilege, lequel semble estre tiré de Platon, estoit que l'homicide estoit impuny en la personne du Medecin: mauuaise flaterie, car il est certain qu'ils font par fois plus la guerre à la santé qu'à la maladie.

*Soli medico occidisse hominem impunita est. Platon Critone.*

*Sen. lib. de Conf. ad Martiam.*

*c. 21. prend pour infortune ou affliction digne de consolation d'estre tombé es mains des medecins.*

*Adiice Lacerationes*

*Medicorum ossa uiuis legentium, & tota in viscera manus demittentium, & non simpliciter dolore pudenda curantium.*

*Ce mot de remedes anodins ne veut dire autre chose que flateurs.*

*Platon disoit bien qu'il ne debuoit estre permis à autre sorte de gens de*

Tellement que Seneque pour consoler Martia de la mort de son fils, a mis au rang de ses consolations, les perils & les maux qu'il pouuoit encourir, tombant entre les mains des Medecins & Chirurgiens. Adioustez y (dict-il) les dilacerations des Medecins, qui tirent & arrachent les os aux hommes tous vifs, qui portent & mettent les mains iusques dans leurs entrailles, & qui guerissent leurs parties honteuses avec des extremes douleurs.

Et quât à leur adulatiō, outre leurs remedes Anodins, qui ne veut dire autre chose que flateurs: car ils ne sont appliquez pour guerir, ains simplement pour voir s'ils pourrōt falcifier le mal, & appaiser & amortir vn peu la douleur: on a tres bien remarqué, qu'il n'est permis ne loisible à gens de profession quelconque mieux qu'aux medecins, de flater.

Si bien que Platon souloit dire, en haine de leur adulation mensongere, qu'on debuoit seulement permettre à telle sorte de gens de mentir, par ce que iusques à la mort, vray ou non, ils promettent guerison & santé aux malades qu'ils traictent: bien qu'il semble aucunement, qu'il leur soit licite de leur promettre & asseurer tousiours la vie, parce qu'autre-

ment ils les mettroient au desespoir. Outre qu'il faut que le Medecin soit bon Orateur, & sçache bien flater, quand ce ne seroit que pour persuader aux malades, de prendre des potions que la nature abhorre, & les animaux mesmes ont en horreur.

Au reste *non voler andar cercando il male come i medici* (diçt l'Italien) ce sont des gens qui ne pratiquent guires volontiers avec les sains, quoy qu'ils semblent ne rechercher que la santé. Sur tout les medecins qui ne sont de mesme pays, ny de mesme religion, sont d'agereux, & sçavent mieux flater que les autres, pour s'insinuer & mettre en creance & en vogue. Qui a fait dire à plusieurs, qu'il seroit tres-à-propos d'enjoindre à tous Medecins estrangers, de se retirer en leurs pais: tout de mesme que les sainçts decrets, ont prohibé aux Chrestiens, de se servir de medecins Juifs. Par ce que le sage Caton disoit des Medecins grecs, qu'ils passoiēt en Italie pour tuër les Romains, & que desia pour les Medecins Juifs, nous les recevions par toute l'Europe, comme les plus entendus: tout de mesme comme nostre curiosité, porte & nos desirs & nostre affection aux choses qui nous viennent de plus loing: mettant tousiours en singuliere approbation, ce qui nous est le plus incognu.

Les plus grandes tromperies qui se font ou commettent pour le iourd'huy, c'est es choses *dove piu gioca il fidarsi* (diçt l'Italien) or il n'y a faculté quelconque où la confiance soit plus employée & mise en jeu qu'é la medecine, ny où on commette chose plus precieuse ny plus aisément: car on se fie à tous momens de la vie à son medecin pour ignorāt qu'il soit.

mentir qu'aux medecins: Il faut que le medecin sache bien flater, pour faire prendre des medecines, que les animaux ont horreur de sentir. Il y a force medecins Juifs qui roulent parmy le monde. Caton se plaignoit que les medecins Grecs passoiēt en Italie pour faire mourir les Romains.

Les plus grandes tromperies se font es choses esquelles nous avons accoustumé d'avoir ou mettre plus de confiance.

Pourquoy  
on pei-  
gnoit Æs-  
culape avec  
vn baston  
noueux.

Le mede-  
cin secourt  
mieux au-  
truy qu'il  
ne se se-  
court luy  
mesme.

Il ne faut  
prendre  
medecine  
quand on  
est en san-  
té, si on ne  
desire  
mourir  
pour estre  
mieux.

Qu'il faut  
seulement  
rechercher  
le medecin  
de l'ame,  
qui nous  
est plus  
profitable  
& plus af-

Les Grecs peignoient bien Æsculape avec vn ba-  
ton nouëux en main, & vn dragon veillant auprès,  
pour monstrier qu'il faut à la verité qu'un medecin  
soit penible & vigilant, mais non flateur & ignorât.

Le Medecin est infortuné (disoit quelqu'un) qui  
voit le plus souuent mourir son pere sa mere sa fem-  
me ses enfãs & amis, sans les pouuoir secourir : voire  
son propre secours luy est le plus souuët inutile, par  
ce que *ne i medici ne i aduocati, giudicano bene il negotio  
proprio*. Et est merueille, si apres que le Medecin a  
couru la moitié du monde, pour recognoistre la na-  
ture & diuersité des plantes, il ne deuient en fin *di  
medico mendico*.

Sur tout il ne faut tant deferer à la flaterie de son  
Medecin, qu'il nous face prendre des medecines pé-  
dant que nous sommes en santé. *Non pigliar medicine  
in sanita, per non morire per star meglio* (disent les Ita-  
liens) & en maladie n'en préds non plus, veu qu'elles  
font le mesme effect dans le corps que les lessiuës:  
car à la verité elles blanchissent & nettoient aucu-  
nement, mais aussi elles vsent & corrompent imper-  
ceptiblement. Et quiconque entrera en ce desir d'en  
prendre, qu'il se souuienne du cõseil qu'ils donnent  
à tout le monde, *Aduertite che quel chaute pigliato, non  
sia vna pastara di Medici, i quali per loro beneficio, sogliono  
sempre lasciar vn pegno negli ammalati*.

I'adiousteray le mot de cet ancien philosophe, qui  
a dict tres-à propos, sçachant que l'art de la Medeci-  
ne comme elle s'exerce maintenant, est chose nou-  
uelle & fort perilleuse : qu'il falloit seulemēt recher-  
cher le medecin de l'ame, qui est Dieu, & tascher à

rendre l'esprit bien fain, & l'ame en bon estat & non le corps.

seurt que  
celuy du  
corps.

*Sine Hipocratem corpora curare, profer obsecro animi medicum: mini me homines tibi veniant in mentem, accedas ad Deos: audi Apollo ac Iupiter, ac quisquis alius Deus inuenitur, animi medicus infirmi.*

Max Tyr.

C'est grand folie de vouloir rechercher la santé du corps, quand l'ame est mal disposée & malade. Les Poetes disent qu'il y auoit anciennement sur le mont Pelie, vn Medecin qu'on appelloit Chiron, d'où est venuë par auenture la Chirurgie: duquel l'art vifoit tant à guerir l'ame que le corps, & les deux ensemblement: car à ceux qui se mettoient entre les mains, voulant guerir le corps, il leur faisoit faire des exercices, que nous trouuerions maintenant que nous nous nourrissons si doüilliers, fort rudes. Car il les contraignoit d'aller à la chasse, & pour les accoustumer de passer par tout, il les faisoit grimper sur des montagnes, & les menans par des chemins & sentiers affreux, il les accoustumoit de ne s'effrayer d'aucune sorte de precipices. Il les égayoit par des courses, les faisoit coucher sur les lits de mousse ou d'herbes, les nourrissoit de venaison, & leur faisoit boire de l'eau des riuieres: si bien qu'il faisoit tant, qu'ils paruenoient en fin à vne forte & vigoureuse santé. Puis voulant guerir l'ame, il les rendoit souples & obeissans, à toute sorte d'exercices & cōmandemens raisonnables: & fortifioit si bien son malade, qu'il le rendoit capable, voire passionné de resister à toute sorte de passions. De maniere qu'il deuint non seulement Medecin tres-suffisant, mais tres-

Le Medecin  
Chiron  
guerissoit  
l'ame & le  
corps.

iuste, & donna subiect aux Poëtes, pour vn seul art de luy donner double loüange, & l'estimer & croire double Medecin.

Mais où trouuerons nous vn Chiron qui nous guerisse l'ame & le corps? l'ame se melle avec le corps, & participe à ses douleurs & à ses plaisirs: si bien que la maladie & la guerison est commune. Et soit que l'vn ou l'autre, ou tous deux ensemble soiët mal disposez, la personne se trouue atteinte & malade d'vne seule maladie. Donc pour y paruenir certainement, il nous faut choisir ce Medecin, qui nous donne au corps vne forte & robuste santé: ou bien celuy qui nous enseigne à mespriser toute sorte de maladies & incommoditez, qui pourroient attaquer nostre corps, & n'auoir soing que de celles de l'ame. C'est la vraye medecine qu'il nous faut apprendre pour s'exempter de l'adulation des medecins, & de la mauuaise odeur de tant de drogues, avec lesquelles plusieurs malades ont vne telle & si forte antipathie, que les maux leur sont par fois plus aisez à supporter que leurs remedes,

La Magic.  
Pli. lib. 30.  
ch. 1.

11 Que la  
Magic in-  
flue dans la  
Medecine,  
& a ses fla-  
teries en-  
core plus  
dangereu-  
ses.

P O V R L A M A G I E, voicy comment Pline la nous represëte. En premier lieu (diët il) tous tiennët pour resolu, que la Magic est procedée de la medecine, soubz le pretexte de laquelle, elle s'est grandement insinuée au cœur des hommes, comme estant neantmoins de plus forte estoffe, & ayant ses considerations plus hautes & plus saintes que la medecine. Et pour mieux se fortifier & donner couleur aux belles promesses qu'elle faiët, elle s'est armée des  
pretextes

pretextes de la Religion, qui est aussi vn point qui tient la plus part du monde aueugle. Non contente de ce, elle a encore meslé parmy la medecine, & parmy la Religion l'Astrologie & les sciéces Mathematiques, pour enjamber d'auantage sur l'esprit des hommes, qui sont naturellement curieux de sçauoir ce qui leur doit aduenir, & qui estiment toutes ces choses dependre des influences des astres. S'estant donc la Magie emparée par ces trois moyés de l'entendement de l'homme, ce n'est de merueille, si elle est venuë en credit, d'estre tenuë par vne infinité de monde, pour le parágon des sciéces, & si la plus-part des Monarques & Princes du Leuant, se gouuernét entierement par icelle.

*Elle influë aussi dans l'Astrologie & la Mathematique.*

Qui monstre clairement, que sa curiosité diabolique & charmeresse, a tellement flaté & enforcélé les esprits curieux de ce siecle, que plusieurs s'y sont perdus, & s'y perdent encore en plus grand nombre, & avec plus d'aspreté & d'ardeur que iamais. Si bien qu'il la faut fuir comme vne science pestifere, qui nous met en voye de trouuer & seruir vn autre maître, que celuy qui est le vray Dieu Tout-puissant, & le vray Medecin & Sauueur de tout le monde.

*Cela s'esté de la Magie autre que la naturelle.*

QVANT A LA PEINTVRE, Phidias ce rare Peintre a esté tant estimé, pour auoir fait si excellemment, non le pourtraiët d'vn homme simple ains d'vn Dieu, & encore le plus puissant de tous qui est Iupiter Olimprien, que l'ouurier & son ouurage ont surpassé & excellé tous les autres, qui sont venus apres luy. Mais il ne faut prendre à si grand merueil-

*La Peinture. 11 Que la peinture est le vray art de flaterie & qui la represente le mieux au naturel.*

Gg

Phidias  
confessoit  
auoir prins  
ses meil-  
leurs origi-  
naux & les  
auoir em-  
pruntez  
d'Homere.

le, de ce qu'il en a esté loué & si longuement & si hautement; veu qu'il auoit emprunté les plus beaux traicts, d'un autre peintre plus excellent que luy, qui est Homere: ce qu'il n'a ozé denier. Car interrogé d'où il auoit tiré l'original de ce beau & rare visage, il respōdit, *se Homeris versiculis tanquam magistro vsum fuisse.* Qui montre que les Poetes ont esté les premiers Peintres, & ont eu par deuers eux & en leur inuention les premiers originaux, d'où ces autres comme apprentis, ont tiré leurs meilleures pieces. Il ne faut donc trouuer estrange, si ces deux sortes d'excellens ouuriers, les Poetes & les Peintres, estans cōbinés ensemble: ie dy que la peinture est vne espee de flaterie, qui semble en superiorité aller par dessus toutes les autres. Car qui sçait mieux qu'un excellent Peintre, allonger racourcir faire paroistre grand ou petit, beau ou difforme, gracieux ou espouventable que luy? Qui pourroit mieux eluder & trōper le monde que Phidias, lequel peignit quelques poissons avec vne telle naïfueté, que ceux qui en voyoiēt les portraicts de son temps, croyoiēt que si on les eut mis dās l'eau qu'ils eussent nagé aussi tost. Surquoy on fit ces vers.

On disoit  
des poissons  
peints par  
Phidias,  
qu'ilz  
eussent  
nagé si on  
les eut mis  
dans l'eau.

Marzial. lib.  
3.

*Artis Phidiacæ Thoreuma clarum,  
Pisces adspicis, adde aquam natabunt.*

Comparai-  
son de Mi-  
chel l'Ange  
avec Ra-  
phaël.  
d'Urbino.

On fait la comparaison de Michel l'Ange avec Raphaël d'Urbino, qui sont deux Apelles & Zeuxis, ou deux autres Phidias. Et disoit on de Michel l'Ange, qu'il ne sçauoit faire que des figures espouuantables, des hommes racourcis, ou des nuds, point d'hommes communs, affables & de belle forme,

ains seulement des Geans. effroyables, & des hommes rudes & affreux.

Au contraire Raphaël d'Urbino, faisoit des hommes gracieux & gentils, en la peinture & représentation desquels, on remarquoit aisément les pays, les personnes, leur aage leurs mœurs leurs habits leurs qualitez leur ciuilité ou rusticité : iusques à peindre & représenter si naïuement les plis de leurs vestemens, qu'on eut aisément recogneu par là & discerné la diuersité des estoifes : le ply du camelot estant autre, que celui des estoifes de soye. Et dict on que luy & le Titian peignirent si naïuement vn homme atteint de la fiebure, que le medecin voyât son portraict, cognut qu'il auoit la fiebure quarte.

Quelles plus viues feintes, & plus fortes & violentes adulations pourroit on exprimer en autre profession quelconque? y a-il homme ny ouurier qui puisse mieux plastrer déguiser ny représenter vn subiect par fausses apparences, ny sous quelque delicate couuerture qu'un peintre?

Que si on prend le fard, appliqué par la main d'une personne ignorante, pour ornement d'une personne viue, qui pourra nier que les couleurs appliquées par la main d'un peintre suffisant, quoy que sur le tableau ou sur vne piece morte, ne soit plus vigoureux, & d'une plus forte représentation? veu que le fard & les couleurs ne s'appliquent que pour embellir, au lieu qu'il la met en tel estat, que toute morte qu'elle est, elle se presente avec des traits beaucoup plus beaux que si elle estoit en vie.

Que si quelqu'un a vn peintre pour ennemy, en

Gg. ij

Les tableaux de Raphaël d'Urbino on cognoit la diuersité des estoifes à la couleur & aux plis des vestemens. Et le Titian donnoit ses cognoissances aux medecins de quelle sorte de fiebure estoit atteint vn malade.

pourroit-il auoir de plus puissant, ny de plus dange-  
reux ? car fil vous ayme il vous flate, s'il vous hait il  
vous donne par contre-flaterie, vne si mauuaife po-  
sture en ses tableaux, qu'il vous deshonnore pour  
iamais. Michel l'Ange en son tableau du iugement  
en la chapelle du Pape à Rome, pour se venger d'un  
importun qui s'agreoit trop en son ouurage, l'a litré  
à Satan, & l'a representé comme si tous les diables  
d'enfer le tenoient à la queuë.

Michel  
l'Ange a  
litré vn cu-  
rieux qui  
l'importu-  
noit faisant  
son tableau  
du iuge-  
ment entre  
les mains  
de Satan.  
Il Mudo  
peintre ex-  
cellent en  
Espaigne  
vn autre es  
mains du  
bourreau  
de S. Ia-  
ques.  
Lopes de Ve-  
ga de Car-  
pio.

Et le muet peintre excellent en Espagne, duquel  
vn Poëte Espagnol a dict heureusement qu'il estoit  
muet, parce qu'il auoit presté à ses tableaux sa paro-  
le & sa langue.

*No quiso el cielo que hablasse,  
Porque con mi entendimiento,*

*Dieffe mayor sentimiento,*

*A las cosas que pintasse.*

*Y tanta vida les di,*

*Con el pinzel singular,*

*Que como no pude hablar,*

*Hize que hablassen por mi.*

Il a logé à S. Laurens de l'Escorial vn sien ennemy,  
au lieu & place du bourreau qui foïetta & martyrisa  
S. Iaques: & l'a fait avec telle excellence, que la me-  
moire de son ennemy sera tousiours bourrelée. Si  
bien que ie ne sçay bonnement s'il est meilleur d'a-  
uoir vn Peintre pour flateur, ou pour ennemy.

Le peintre sçait donner les ombrages, les lumieres  
les concaitez les reliefs les dimensions : le peintre  
sçait trôper la veuë & l'entendement des plus grãds,  
& de ceux qui pensent estre les plus iudicieux. Il sçait

si bien s'accommoder à la portée de celuy qui le met en besongne, qu'il le rend seul content s'il veut, conformant les tableaux à son seul iugement : trauaillât pour vn Pape ou pour vn Roy peu entendus en la peinture, à quoy faire des tableaux élaboréz deli-cats & subtils, puis qu'ils ne demandent que grosse besongne, sur laquelle les plus aueugles trouuent à repaistre leurs mauuais yeux. Les tableaux grossiers ont plus d'esclat parmy les gens qui y sont peu ver-sez, que ceux qui sont les mieux trauailléz.

C'est pourquoy ie trouue que ce peintre auoit raison, lequel employé pour le P. Xiste, sçachât qu'il estoit peu entendu en la peinture, tacha principale-ment à mescontenter tout le mōde, pour le conten-ter à luy seul. *Hauendo P. Xisto (dict vn Italien) fatto dipingere ad alcuni eccellenti maestri, certe historie, tra qua-li ueera uno che poco sapeua: essendo le historie fornite giudi-co egli piu bello il lauoro del depintor goffo, per cagione che esso conoscendo il puoco giudicio del Papa delle cose di pittu-ra, hauea astutamēte la sua opera arricchita di finissimi azur-ri, & per tuto sparso di molto oro, & usati colori che empiano la vista.*

Les pein-  
tres se sça-  
uent accō-  
moder aux  
grāds, lors  
qu'ils les  
reconois-  
sent peu  
entēduz en  
la peinture.  
Ludouico  
Dolce.

Mais parmy les gens qui y sont bien entendus, si le colorer ne conuient avec le dessein, le labeur se trouue inutile, & ressemble aux belles paroles mal attachees, & qui sont desnuees du poix & grauité des belles sentences.

En fin la peinture fait le beau beaucoup plus beau en toutes façons. La belle Helene auoit quel-que beauté & quelque attraiēt, mais quand Zeuxis la voulut peindre, ayant assemblé les cinq les plus bel-

les de son siecle , elle estoit beaucoup plus belle en tableau, qu'elle ne l'estoit en son naturel: parce qu'il donna la beauté de toutes cinq, & de plusieurs autres, à vne seule: y adioustât encore du sien, plusieurs autres rares pieces qui manquoient à Helene.

Voudriez vous voir vn plus grand effort , & vn plus beau traitt de flaterie, que celle qui se recognoit en la statué de Laocon & en celle de Cleopatra, qui sont dans Belueder à Rome ? y a il homme pour stupide qu'il soit, qui ne s'esmeue en la perfection & excellence de ces ouurages ? Et pour n'en oublier tout à fait plusieurs autres que j'y ay veu : seroit il possible que la nature peut faire trois petits enfans plus beaux que ceux du palais & jardin *di Mashei* à Rome ? Ce sont trois petits Cupidons gentimēt liez & entrelassez, dans vne grande couppe de marbre, qu'on tient couuerts tout exprés, afin que venant à tirer leur petite couuerture de dessus, qui est de tafetas vert gay, pour mieux aiguïser les yeux à voir chose si gaye, l'esclat & la ioye en donnent si vifue-ment aux yeux, que le cœur s'en trouue aussi tost frappé, & tous les sens tellement abrutis, qu'à ce premier iect d'œil, il est quasi impossible qu'on ne se precipite pour les baiser : si bien que de trois qu'ils sont, l'vn monstrant son visage, & l'autre l'opposite, selon l'endroit où se rencontre celuy qui les descouure, le baiser qu'on leur donne ainsi aduacé, & comme jetté en surprise, rencontre aussi tost la partie qu'on ne peut baiser honnestement, que celle qu'on a accoustumé de baiser: que si elles ne sont de pareille beauté, si ne sont elles de differente odeur.

Trois  
petits Cu-  
pidons au  
jardin *di*  
*Mashei* à  
Rome si  
excellens,  
qu'à peine  
le plus re-  
seruë hom-  
me du mon-  
de se peut  
contenir  
d'abord de  
les baiser,

Neantmoins la peinture semble estre vne flaterie sale & deshonneſte, & par trop licentieuſe : car elle employe le meilleur de ſon art à flater, ſur tout les gens ſubieçts à l'amour, leur deſcouurans & faiſans voir à plein ès portraictſ de leurs Dames, les parties que la nature couure le plus. Teſmoing la beauté de pluſieurs ſtatuës de Venus, de telle excelléce & perfection, qu'on a eſte par fois contrainct de les courir d'vne fueille pareille à celle de laquelle noſtre premiere mere courit ſa nudité, apres que Satan l'eult ſeduite. Et ſi ie l'oſe dire apres vn milliõ de perſonnes qui l'ont veu auſſi bien que moy, on en y met bien ſouuent de plus fortes & materieles, pour empêcher la brutalité de pluſieurs, qu'on a veu indecemment heurter ces corps de pierre, comme corps trop flateurs, rauiffans & pleins de vie.

Les péni-  
tres trom-  
pent auſſi  
bien & rauiffent les  
hommes  
que les oy-  
ſeaux & au-  
tres ani-  
maux.

Si bien qu'il ne ſe faut plus eſtonner, ſi les beſtes ſ'y laiſſent piper, puis que les hommes beaucoup plus ingenieux, & accõpagnez de la raiſon, ſ'y trouuent prins en mille façons. Qui faiçt que ie ne trouue plus eſtrange ce qu'on diçt, qu'il y a en Flandres dans la cour d'vn hoſtel celebre, vne iument peinte avec vne telle excelléce, que les cheuaux hanniffent après : & vn entre autres en ayant deſcouuert la figure, entra en vne telle fouge, qu'à toute force il la vouloit ſaillir, & ſe ioindre avec elle, & ſ'en eſtant aproché iuſqu'au toucher, apres luy auoir vn peu ſoufflé au nez, il luy rua deũx coups de pied avec vne merueilleuſe furie, comme forcené de deſpit, cognoiſſant par inſtinçt naturel, qu'il eſtoit trompé par la flaterie naiſueté & excellence d'vn peintre.

13 Regrets  
d'un pein-  
tre amou-  
reux & pas-  
sionné de  
son ouura-  
ge.

Je ne puis oublier l'amorce flateuse de la peinture, puis que j'ay veu par escrit les regrets d'un ouurier, lequel ayant peint vne fille nuë de beauté nonpareille, deuint furieusement espris de son portraict.

J'ay faict (disoit il se plaignant à vn sien amy) le portraict d'une belle fille, & tout aussi tost j'ay esté espris de mon tableau: mon art a faict naistre en moy cet amour, & non le dard de Venus, ma propre main m'en a donné l'atteinte: moy miserable! ie n'ay pas esté mauuais peintre, car vn portraict difforme ne m'eust ainsi atteint. Or maintenant me trouuant en cet estat, plus quelqu'un admirera mon art, d'autant plus aura il pitié de mon amour, & ne seray pas moins estimé infortuné amant, qu'excellét ouurier. Mais pourquoy me plains-ie plus longuement, & accuse ma propre main?

J'ay veu les tableaux de Phedra, de Narcisse, & de Pasiphæ: le fils de l'Amasone n'estoit pas tousiours auprès de Phedra, la fureur de Pasiphæ estoit du tout contre nature, mais le chasseur Narcisse mettant tousiours le doigt dans la fontaine, aussi tost cette face tant desirée s'eclipsoit, & se desroboit de dessoubz les doigts: la fontaine representoit Narcisse: & mon tableau, la fontaine & Narcisse, comme alteré de sa propre beauté: mais celle que j'ayme m'est auprès, & s'y arreste tout autant que ie veux: & tout ainsi belle & vierge qu'elle est, elle m'obeit. Et bien que j'en approche la main, elle ne s'enfuit esperduë, ains demeure ferme: & retenant mesme forme, faict comme vn doux souzris ouurant aucunement la bouche, si bien qu'on diroit, qu'elle a la parole

au

au bout des levres, comme si elle en debuoit sortir tout sur l'heure pour mon contentement. De façon que j'ay souuét presté l'oreille, pour escouter ce qu'il sembloit qu'elle m'y voutut souffler tout doucemét, & me trouuant frustré de sa parole, ie luy ay donné vn baïser, à la bouche, aux petites fossetes de ses iouës, & à ses sourcils mignards; & l'ay priée d'amour: mais comme si elle vouloit amouracher quelqu'un, de mesme qu'une femme rusée, elle fait la reserüée & ne dict mot. Ie l'ay accolée à pleins bras & l'ay serrée assez estroitement, pour voir si elle pourroit remedier à mon ardeur, mais cet accueil m'a rédü plus furieux, ayant senty aussi tost quelque estourdissement, voire j'ay apprehendé le danger que mon amour me fit mourir & perdre l'ame. Ses levres me donnent bien la commodité d'en prendre vn baïser, mais elles ne scauent rendre vn plaisir reciproque: sa cheuelure me donne du contentement, parce qu'elle est tres-belle à voir; mais ce n'est point cheuelure. O moy miserable! lors que plus ie fonds en larmes, le tableau cependant en reluit & paroist dauantage. Mais ô vous enfans de Venus, petits cupidons aux ailles dorées, viuifiez ma petite ame, pour voir parmi mes ouurages, quelque autre meilleur tableau de viue peinture excellente en beauté, afin que mariant gentiment mon art avec la nature, ie les puisse voir toutes deux bien accordantes ensemble.

Ne diroit-on pas que c'est comme cet autre, lequel estant aux abois de la mort, prioit celle qu'il aymoït de regarder son portraict, & luy apprennoit à reconnoistre l'ombre & la figure, pour la chose animée.

H h

Ronfard à  
Genicure.

*Tu luy diras peinture, ombre de ce visage,  
Qui mort & mis en cendre encore me soulage,  
Que tu m'es douce & chere, ayant perdu l'espoir  
Si ce n'est par la mort de iamais le renoir.  
O beau visage feint, feinte teste qui portes,  
Encor les aiguillons & les flammeches mortes  
De ma premiere ardeur, ton faux m'est gracieux  
Et seulement de toy se repaissent mes yeux.*

Aussi l'ombre du beau visage de cette dame, ce beau visage quoy que feint, cette teste & ce corps quoy que tous faux, luy estoient demeurez si fort grauez & empraincts dans l'ame, que le cœur en estoit, non faussement, mais veritablement blessé. Si bié que quoy qu'il semblaist comme peintre, qu'il n'aymast que feintement, & ne deut se plaindre que d'une fausse playe, il se trouua que sa feintise estoit deuenue vraye, & qu'il aimoit parfaitement.

Flaterie de  
Zeuxis.

Iene veux oublier vne sorte d'adulation & de vanité, qui se peut tirer du traict de cet ancien peintre Zeuxis, lequel estoit si grand adulateur de ses tableaux, qu'il se resolut de n'en vendre pas vn, de peur d'en rabaisser le prix: aimant mieux les donner honorablement, que les vendre vilement, au p̄iudice de sa reputation.

Mais qui pourroit iamais mieux, ny plus clairement représenter l'adulation de l'art de la peinture, ny celle de ses ouuriers, que l'exemple des trois portraits d'Antigonus?

Lequel de  
ces trois  
peintres  
Polignotus  
Scopa &

Polignotus, Scopa, & Diocles, trois peintres tirez de l'escole d'Apelles, les plus suffisans de leur siecle, ayans entrepris de peindre le Roy Antigonus, se

trouuerent merueilleusement empeschez à couvrir l'imperfection de son œil.

Polignotus hardy & bizarre, bien qu'il sceut que le Roy ne prenoit plaisir qu'on se iouast du deffaut de s<sup>on</sup> œil, ny en ouurage pour excellēt qu'il fut, ny en parole licencieuse, pour véritable qu'elle peut estre: se resolut neantmoins, de mespriser & mettre en arriere toute sorte de respect & de flaterie, dont la plus part des peintres sont blasonnez, trauaillans es portraicts des grands: & ne voulant trahir ny son art, ny déguiser les yeux de son maistre, marcha franchement, & s'en alla par le plus droict chemin de l'art de la peinture de representant tout nettement comme il estoit, & le faisant paroistre au naturel & comme en vie, deffectueux pourtant & priué de l'œil droict.

Scopa le second, ne fassura & n'osa prendre la hardiesse d'aller & suiure le vray, mais pour ne faire du tout vne manifeste iniure à l'excellence de son art, il fit le Roy couuert de quelques rides, non pas avec apparence d'estre si vieux, comme veritablement il estoit, ains le representa en l'aage & en la mesme posture qu'il estoit lors qu'il n'auoit encore receu ce coup: & le peignit flateusement avec les deux yeux, sur vn portraict fait de ce temps là: si biē qu'il pensoit par ce moyen auoir vaincu les compagnōs, croyant par cette double flaterie ou cautelle, se pouuoir conseruer la bonne grace du Roy, avec l'honneur de l'art de la peinture, & de sa reputation.

Mais Diocles ayant souuent remaché en sa fantaisie, la mesme difficulté, & le doute de Polignotus, & roulé dans sa teste les mesmes imaginations &

Diocles fut plus flateur voulant faire le portraict du Roy Antigonus. Polignotus.

Scopa.

Diocles l'emporta sur les deux premiers.

H h ij

respects du Scopa, il ne se voulut iouïr avec le Roy, s'y portant trop librement : & moins encore voulut il paroistre, ny estre estimé flateur, ny perfide à son art : mais il tint & se ietta d'as la voye du milieu, qu'on a communément accoustumé de tenir pour la plus asseurée, s'ostât par ce moyen hors de prise du costé du Roy, & donnant moins de subiect à tous peintres de le blasmer : si bien qu'il peignit industrieusement Antigonus en porfil, avec la iouë droicte, en laquelle estoit le deffaut & imperfection de son œil, vers le tableau. De maniere qu'encor que la ligne droicte du porfil de la face fut simple montrant peu d'artifice en la peinture, neantmoins il fit si excellentement la partie de dehors, & cacha si dextrement la defformité de l'œil dans les ombrages du tableau, qu'on n'y trouua rien à conteroller ny dire. Ils comparurent tous trois deuant le Roy & toute sa cour, tout le monde festoit assemblé pour faire iugement de ces trois ouurages : & aduint que tout aussi tost qu'Antigonus eut ietté les yeux sur celuy de Polignotus, il se troubla entierement se voyant si laid & difforme, & luy sceut tant de mal de se voir, si mal traité du peintre, qu'il se fit oster s' tableau de deuant, & irrité contre l'ouurier, le chassa de sa cour & de son Royaume, le blasmant de ce qu'avec vne liberté trop malicieuse, il'auoit mieux aymé s'attacher fixement à son mestier, & ne relacher rien de son art, que biaisant aucunement, seruir son maistre, & applaudir avec respect, à la dignité & maiesté Royale.

Quant au second tableau du Scopa, il pleut grâ-

dement à Antigonus, lequel print vn singulier plaisir, de se voir en ce renouueau & primevere de son aage, où il festoit trouué autrefois : neantmoins il fut surprins d'vne certaine pudeur, qui luy couurit ingenuément le visage, luy estant aduis qu'il estoit moqué par la trop impudente adulation du peintre, & luy dict (ce que le langage Italien exprime plus efficacement que tout autre) *l'adulazione e dolce, ma non deue costare a chi la gode.* L'adulation est à la verité douce, mais elle ne doit rien couster à celuy qui la souffre, ny l'interesser tant soit peu, & le bānit comme vn effronté Adulateur.

Qui donna & place & occasion à Diocles, d'estaler le sien, lequel contenta merueilleusement les Courtisans, & encore plus Antigonus : recognoissant tres-bien la modestie de Diocles, en ce qu'il auoit mieux aymé perdre & deffrauder aucunement la reputation de son art, & celle de bon peintre, que manquant de iugement, & fuyant toutes extremités, paroistre inciuil & discourtois enuers son Prince. Ce qui se trouua tellement à son aduantage, que mesme ce deffaut de visage, ainsi dextrement cōduit & fait en pourfil, lequel paroissoit tousiours plus estant contraint & serré, suiuant son intention, que s'il eut esté à plein estendu & descouuert: luy accrocut tellement sa louange, sa victoire & le prix de son tableau, qu'estāt tenu pour le meilleur & le plus discret peintre, & non iniurieux & flateur comme les deux premiers: le Roy Antigonus en fit donner quatre talens, le retenant outre ce en sa cour à fort honorables conditions: publiant par tout, & don-

La voye du  
milieu est  
toujours  
la plus seu-  
re.

nant desormais ce dire pour certain & veritable par-  
my tous les siens, qu'en tous les affaires du monde, la  
seule voye du milieu est la meilleure, & la plus salu-  
taire. Et que cette sorte d'adulation, à qui la rencon-  
tre, est parmy toutes adulations la plus complaisan-  
te, & la plus supportable.

Plin. lib. 7.  
ch. 40.  
C'estoit l'i-  
mage de  
Pallas.

A quoy j'adiousteray que parmy les Romains ces  
grandes & genereuses ames qui semblét ne s'estre ia-  
mais esmeus que pour choses de tres-grâde impor-  
tance, la peinture neantmoins se trouua si attrayan-  
te & flateuse, que L. Metellus ayant perdu les yeux  
au feu qui le surprint pour sauuer le Palladium qui  
estoit au temple de Vesta, le peuple Romain en re-  
commandation de cette action, comme l'estimant  
tres-generouse, & vniuersellement frappé de mesme  
desir, & comme passionné des mesmes attraits de la  
peinture, luy permit d'aller en coche au Senat, ce qui  
n'auoit iamais esté accordé auparauant à homme  
du monde.

Qui nous tesmoigne que la peinture est vne adu-  
lation laquelle attire & sert d'amusement aux grâds,  
aussi bien qu'aux petits: de laquelle il est bon à la ve-  
rité d'vser & s'en seruir, l'appliquant serieusement, à  
la representatiõ des choses hautes & celestes à bon-  
ne intention: mais qui est tres dangereuse, en cette  
autre representatiõ de ces Dieux fabuleux, & de tous  
ces vains & faux amours descrits par les Poetes: la  
seule veüe desquels, nous iette en des imaginations  
si fales, & si esloignées de la pureté d'vne ame ver-  
tueuse & chrestienne, qu'il est quasi impossible aux  
plus insensibles, d'y porter les yeux sans achoppe-  
ment.

Estant certain, que les Princes & autres grands en ce siecle, ne peuvent tenir dans leurs cabinets (comme ils ont accoustumé de faire) ces beaux portraicts des Dames qu'ils ont desbauchées, sans offencer Dieu grandement, lesquelles ils mettroient encore s'ils pouvoient, en autre lieu plus honorable, comme faisoient certains Empereurs anciens la Courtisane Lais & Flora dans leurs temples. C'est vne tres-mauuaise coustume, & vn bien sale ornement que j'ay veu bien souuent en Italie dans les palais & cabinets des grâds, de voir ainsi quelque excellent tableau ou statue de Venus en posture de quelque liaison impudique, en tel endroit, qu'elle peut estre veue au milieu de leurs embrassemens. Donnans par ce moyen plaisir au corps, par quelque mauuaise & sale action, & à l'ame par quelque vain réioüissance & insipide charoüillement, desirans la tenir esueillée, lors qu'elle s'en va mourant dans les delices & douceurs du corps.

Les Princes & les grands deburoient donc changer toutes ces Venus & fauces Dianes, en tableaux de deuotion, ostâs des chastes yeux de leurs femmes & filles, ces portraicts si bien faitts, qui sont autant de mauuais demons, qui leur dōnent la cognoissance du mal, & par fois la curiosité, de vouloir tirer la noix hors de son escorce. Faisans bien souuent perdre le courage & les bonnes resolutions, aux plus fortes & saintes ames, voire à celles qui pour auoir esté nourries dans les monasteres, puis leur enfance, semblent n'en auoir iamais ouy parler, & estre sourdes & auengles en cet entretien des plaisirs du mon-

Les grands & les curieux principalement en Italie, ont accoustumé de tenir en leurs salles & cabinets, les portraicts des femmes qu'ils ont desbauchées. Ils tiennent aussi par fois le sale portraict de quelque Venus en telle part qu'ils le peuuent voir pendant leurs embrassemens impudiques.

Que les grâds deburoient changer toutes les saletez en tableaux de deuotion.

de. Tefmoing ce fainct homme, lequel eftant dans vne maifon religieufe puis les fix ans, & venu grand fans auoir iamais veu femme: eftant vn iour allé accompagner fon Abbé, qui eftoit vn fainct perfonnage, voyant vne belle femme par rencontre, dict que c'eftoit vn demon qui fe representoit à luy, & l'infeftoit toutes les nuits dans fa couché. De maniere qu'il le mit en tres-grand peine pour y remedier & le fecourir.

La Muſi-  
que.  
14 Eſt vne  
flaterie pro  
pre pour  
desbaucher  
les hômes  
Max. Tyr.  
ſer. 12.

Q V A N T A L A M V S I Q V E, celle qui eſt baſſe & roturiere, (dict vn ancien) de laquelle nous nous ſeruons aujourd'huy, a commencé par flaterie, à desbaucher les hommes, lors que les Doriens abandonnans cette genereuſe Muſique qu'ils auoient eu de leurs predeceſſeurs, ſe rendirent amoureux des châtſ des flutes, & des dances, faiſant quant & la muſique degenerer en eux la vertu de leurs peres: ſi bié qu'on peut dire, que les notes de la muſique, nottent bien ſouuent les muſiciens, de pluſieurs deffauts & mauuiſes qualitez: qui donna occaſion aux Perſes & aux Medes, de tenir non ſeulement les Muſiciens pour Parasites & bouffons, voire tous ceux qui prenoient plaisir parmy eux à les entendre, & ſ'y amuſer. C'eſt pourquoy S. Hieroſme eſcriuant à vne honneſte femme de ſon temps, luy enſeignant le moyen de bien nourrir & eleuer vne ſienne fille, dict, *Surda ſit ad organa: Tybia, Lyra, Cythara ad quid facta ſunt neſciat.* Il l'eſtimoit flateuſe & dangereuſe, auſſi bien que les Medes & les Perſes, parce qu'elle incite à la volupté.

Auis de S.  
Hieroſme  
pour bien  
eleuer vne  
fille.

Je ſçay que parmy les anciens, il y auoit pluſieurs  
ſortes

fortes d'accords de Musique, propres & ordonnez pour remedier à diuerses affections, commé on peut recueillir, d'vne lettre de Cassiodore. La Dorienne estoit graue, & rendoit les personnes rassises & honnestes: la Phrigienne bruyante & guerriere, animoit les cœurs au cōbat: L'Æoliéne douce appaisoit l'alteration du cerueau & endormoit gracieusement, la Iasiéne haute aiguisoit les esprits, & les esleuoit à la cōtemplation des choses celestes: la Lidienne fut inuentée pour regaillardir les esprits, lesquels elle fortifioit & remettoit en forme.

*Cette lettre de Cassiodore est citee par Giraldus lib. 2. de Musica.*

Mais celle d'aujourd'huy qui donne quelque sorte de plaisir, & chatouille en quelque façō nos oreilles, ne sçauroit dōner vne volupté bien assaisonnée, veu que l'ancienne y auoit prou à faire. Car les choses ignobles, denuées de raison, & muettes comme la Musique, ne peuuent guiere conforter & résioüyr l'esprit.

Je l'appelle muette, eu esgard au discours & à la parole: que si on veut comparer la suauité qui naist du chant & de l'harmonie, avec les beaux discours: il se trouuera à mon aduis, que les discours ressemblēt les viandes, & la Musique les odeurs. Car la nature des bonnes viandes est, de bien nourrir, au lieu que l'odeur (entant simplement qu'odeur) est vn apprest fardé, & vne chose déguisée, qui confere fort peu à nostre nourriture & entretien.

*Comparaison de la Musique avec les beaux discours.*

*Musica ad dulcerinum est negotium.*

Il faut donc paistre les oreilles de viandes nourrissantes, & repudier l'odeur de la foible melodie des concerts, & prendre pour chose la plus approchante de bōs viures, l'alimēt ou nourriture des discours.

Car ce n'est pas assez, de remplir temerairement & voluptueusement les oreilles, de la douceur des flutes & autres semblables instrumens, ny du cry tumultueux de quelques chanteurs.

Nous sommes maintenant deceus, en la cognoissance de la vraye musique, en la mesme façon qu'une colombe est eludée & prend par fois l'artifice d'une fleur peinte, pour vne naïue & naturelle. Nous sommes abusez d'un mesme simulachre, & ne sentons pas le déguisement flatteur & fardé de cette vraye muse d'Helicon, amie d'Homere & maistresse d'He-  
siode, qui veut faussement représenter cette belle face de la mère d'Orphée, de laquelle nous n'avons ny la possession ny l'aspect. Et comme dict vn auteur Grec, depuis qu'on a commencé à s'exercer au son

*Max. Tyr.*  
Cette musique afin que ie n'en parle qu'avec modestie se laissa aller en vne fade legere-  
reté, & pour en dire la verité, elle se tourne & convertit en crime.  
*in somni Scipio lib. 2. & aux Thaul.*

des instrumens & de la musique, *Musica illa ut modestissime de illa loquamur, in leuitatem fatuam abiit: ut autem verissime dicamus, erupit in flagitium.*

On n'entend plus maintenant entonner la Musique, que Platon a tant reueuee en son Timoee, & qui l'a rauie autrefois iusques là, que de luy faire croire, qu'e chaque ciel y auoit vne Sirene. A Iamblique Porphyre Proculus & autres, qu'elle estoit la mere du monde, & que la nature en le produisant, n'auoit rien eu de plus ancien. A Ciceron & Macrobe, que tous les cieus ne se meuuent par autre ressort que celui de la Musique, & qu'elle estoit en tel prix parmi les anciens, que Themistocles Athenien estant en festin, n'ayant voulu ny chanter ny iouer de la Lyre, fut tenu pour ignorant: & au contraire ayant esté estimée & tenue en prix par Epaminondas, il fut

tenu pour ſçauant. A Pline, que l'inuention en eſtoit venuë du fils de Iupiter & d'Antiope. Et à Plutarque, que le Muſicien Thimotée eſtoit ſi excellent, qu'aucc ſon chant Phrygien, il allumoit tellement le courage d'Alexandre, que le faiſant deuenir furieux & forcené, il luy faiſoit prendre les armes auſſi toſt: & puis il le ſçauoit ſi bien radoucir quand il vouloit, que luy faiſant quitter toute cette ferocité, il le ramenoit doucement des armes, au plaifir & douceur de la table,

• Qui monſtre que la Muſique eſtoit deſſors, & du temps de ce philoſophe venue à tel point, qu'elle ne ſeruoit que pour flater les oreilles, agiter le corps, & le pouſſer d'vne agitation frenétique: tirant les perſonnes qui ſoyoient, & les excitans à des voluptez pernicieuſes. En fin elle les menoit peu à peu comme elle faiſt encore à des mouuemés ſales & licétieux, & à quelque legereté fade & indecente, laquelle les jectoit pluſtoſt en quelque crime, qu'en quelque plaifir licite. Qui a faiſt dire au philoſophe Stoïque, que ceux qui dancent (à quoy on eſt ordinairement excité par le ſon des inſtrumés,) font des enragez par cōpas.

Adiouſtans vanité ſur vanité. Auſſi n'eſtoit la Muſique tenuë anciennement au rang des arts liberaux, ſuiuant ce que dict Suetone en la vie de Caligula. A quoy Origene applique le prouerbe tiré des Grecs, qui fut employé du temps de l'Empereur Néron, *Occulta Muſica nullam eſſe reſpectum*. Voulant dire qu'on ne pouuoit vſer de la Muſique en public, pour eſtre en ce temps la choſe ignominieufe. Ouy bié en cachettes, parce que cela ne venoit iuſqu'aux

Suet. en la  
vie de Né-  
ron.

oreilles du Magistrat.

Les instrumens ne seruent que pour ramollir le cœur des grands.

Donc que les Princes qui aiment tant ces ioüeurs d'instrumens, qui ne font que ramollir le cœur des personnes, se souuiennent de ce dire d'Antheas Roy des Scithes, lequel ayant prins en guerre cet excellent ioüeur de fleustes Ismenias, voyant le plaisir & volupté que tous ceux qui estoient à l'entour de sa table y prenoient : jura hautement, qu'il auoit autrefois esté plus rauy de l'harmonie & hannissement de son cheual, que de la melodie de l'instrument d'Ismenias.

Et de cet autre Prince, au deuant duquel quelque Musicien ayant chanté assez long temps : comme il croyoit en rapporter vn grand salaire: quoy (dict il) vous auez chanté longuement. *Diu si horas, momento si aures interrogas cantatum est.* Côme s'il eut voulu dire qu'il n'auoit rien entendu d'excellent, pour longues heures qu'il y eut employé, & encore moins qui meritait recompence.

A le prendre par heures vous auez chanté longuement (dit soit vn Prince) mais à le prendre par mes oreilles, ce n'a esté qu'un moment. Cela se peut prendre à double sés.

Je ne veux pas nier, qu'il n'y ait quelque plaisir à ouïr la Musique & d'excellens instrumens, quand ils sont maniez par quelque bonne main: mais és cours des Rois & grands Princes, on ne fait nul compte des ioüeurs. Non pas que j'approuue le traict qu'on dict de ce grand philosophe Antisthenes, lequel oyant qu'on vançoit Ismenias, pour estre rare ioüeur d'instrumens, dict aussi tost & lascha ces mots, Il ne vaut donc rien, veu que fil estoit homme de bien, il auroit quelque plus solide amuzement. Car ce n'est pas vne occupation d'un homme magnanime & vertueux, ains d'un fainéant ou necessiteux, qui cher-

che ou à gagner sa vie en flustant, ou à passer son temps & le faire passer à autruy.

Ce n'est pas vn exercice assez honorable pour vn Prince. C'est pourquoy Auguste & Neron furent repris d'y estre trop tendus: si bié qu' Auguste pour estre plus réglé que Neron, s'en retira tout à fait. Et Philippe dict à Alexandre son fils, qui faisoit semblât de sy plaire par trop, que c'estoit vne vergongne à vn Prince de sa qualité, de s'occuper si fort à chose si vile: luy remonstrant que c'estoit assez, d'accómoder seulement ses oreilles, & les disposer à ouir les autres: lesquelles doibuent estre plus tendués au son des tambours & trompettes, qu'à entendre des voix effeminées, & des luths & harpes rauissantes. Et vne autre fois Antigonus luy rompit sa harpe, disant qu'il valoit mieux apprendre à bien regner ou commander, qu'à bien iouër ou chanter.

La musique ny le ieu des instrumens n'est pas pour le iourd'huy vn exercice assez honorable pour vn Prince.

Et puis que les Roys veulent estre estimez Dieux, les Grecs souloient dire, que jamais leurs Poètes n'auoient donné ny luth ny harpe à leur Iupiter. C'est pourquoy Alcion & Vlyse dans Homere, escoutét seulement vn iouëur de luth, & Ænæe & Didon vn Iopas dans Virgile.

Les Princes dans Homere, & Virgile escoutent seulement les ioueurs d'instrumens. En quelle façon on se doit seruir de la Musique.

C'est donc assez que les Princes escoutent, sans s'amuser & se detenir à l'apprentissage de chose, laquelle les plus excellens de ceux qui en font profession, n'apprennent que pour autruy, & nō pour eux mesme. Encore faut-il que ce soit vne Musique plus grãue que voluptueuse, & telle qu'on a accoustumé d'employer és Eglises, pour esleuer le cœur à Dieu. Et seroit à desirer, mesprisant toute cette Musique

flateuse, & tout ce chatoüillement, qui n'a accoustumé que de frapper les oreilles ; sans toucher nullement au cœur des gens relleuez de grandeur & de courage, qu'il pleuit au Tout-puissant nous loger au milieu de cette musique celeste , afin qu'estans non seulement marquez de toutes les notes de vertu , ains plainement imbus , nous peussions vn iour chanter & meller nos voix , avec ces voix Angeliques. Ou comme souloit dire vn bon Prelat, afin que les vices debellez, qui ont accoustumé de nous precipiter icy bas en vne mer d'inquietudes & de miseres , nous nous iettions en quelque tranquillité & repos , pendant lequel nous chantions incessamment des Hymnes & toute sorte de vers en l'honneur de Celuy, qui est au ciel grand Maistre de ce diuin concert. Afin que nostre misere longuement chantée en ce monde, & commencée dès nostre enfance, nous puissions apres nostre mort, ioints & meslez parmy ces excellentes voix des ames bien-heureuses, chanter à Dieu des Eloges & Panegyriques immortels.

Il y a plusieurs autres sciences qui ont vn nô particulier, qui pourroient plus iustement porter le nom d'adulation , que celuy qu'elles portent : lesquelles chacun conuersant parmy le mode , peut recognostre & esuiter ; qui m'empesche d'en parler plus longuement.

Que les  
harangues  
& prefaces  
qui se font  
es  
ouuertures

Voulant seulement faire ressouuenir ceux qui suivent les Escholes Academies & Lycées, des prefaces & harangues flateuses, que les Professeurs publics

de quelque science que ce soit, ont accoustumé de faire pour attirer les auditeurs : disans merueilles, & exaggersans la science dont ils font profession; & promettans assiduité & vne diligence merueilleuse pour l'enseigner; voulans conuier les enfans par semblables adulations, à les priser & estimer, & les peres & magistrats & autres superieurs des villes, à leur donner vogue & reputation & grands fallaires. En quoy par fois on laisse eschapper tant de vanité & vaine gloire, qu'on a iuste raison de dire, que la science onfle tout autant ou plus, qu'une mauuaise viande ou le trop, a accoustumé nous faouler & remplir.

& entrees  
sont ordi-  
nairement  
pleines de  
flaterie.

Il faut donc croire que les arts liberaux & les sciences, lesquelles ie confessé estre bones & vtils de foy, ne s'apprennent que pour en faire trafic: & leur principal commerce consiste, à trouuer moyen par icelles de gagner sa vie. Aussi ceux qui s'en messét, estudiant plus pour les donner entendre & enseigner à autrui, & en tirer quelque commodité, que pour les croire & mettre en leur entendement, ny les pratiquer pour eux-mesmes. Et apres tout, on n'apprend les sciences que pour gagner de l'argét; car les plus estimées, & celles qui ont plus de vogue ne sont pas la Philosophie, qui est vne sagesse du monde, ny la Theologie, qui est vne sagesse de Dieu, ains les plus lucratiues sont les plus recherchées, comme la Medecine & la Iurispudence.

16 Que la  
fin prin-  
cipale des  
sciences  
n'est autre  
que de  
trouuer  
le moyen  
de gaigner  
sa vie.

C'est pourquoy les Roys, les Princes & les gens riches ne s'y amusét guiere: ains ce sont ordinairement les pauures. Dequoy s'apperceuât Diogenes, Philo-

17 pourquoy  
les Roys &  
les Princes  
ne s'amu-

sent à estu-  
dier.

18 Quel-  
les sciéces  
sont pro-  
pres pour  
les Princes,  
& à quels  
estudes ils  
doibuent  
vaquer.

Le Philoso-  
phe Cratip-  
pus fut re-  
prins, d'a-  
voir mal in-  
struit le  
filz du Duc  
d'Ephese.

philosophe le moins flateur qui ait iamais esté : voyãt que les hommes opulens se fachoient de suer veiller & se pëner pour acquerir de la science, souloit dire, que le vray fondement des sciences estoit la pauureté.

Aussi les delices du lire & de l'escrire, ny l'adulation qu'on employe à enseigner, & parauenture encore moins l'apprentissage des sciences, rien de tout cela n'est propre pour l'ellevatiõ & instruction d'un Prince, pour qui principalement nous auons tracé ces Discours. Car le plus souuët il repudie la qualité de sçauant, & par fois quand on la luy veus donner en principal, & comme la meilleure piece, & le plus grand ornement qui soit en luy, il la reuoque à iniure. Ce sont amuzemés qui ne sont dignes d'un grand Monarque, pour le moins pour s'y approfondir & rompre la teste, comme les hommes communs & de mediocre fortune.

Qui fut cause que Cratippus fut reprins, d'auoir mal instruit le filz du Duc d'Ephese, bien qu'il l'eust rendu bõ Philosophe comme luy, parce qu'il l'auoit laissé inepte en sa profession principale, qui estoit l'art militaire, & tout à fait ignorant aux affaires d'estat. Mais il repartit fort accortement, qu'il ne le faloit trouuer estrange, & qu'il n'auoit point de tort, luy ayant aprins la science de laquelle il faisoit principalement profession, sçauoir la philosophie; que pour le resté ce n'estoit de son mestier. Il ne faut pas ensuiure l'humeur de Neron, qui se pennoit trop à iouer & apprendre des instrumens, ny de Thibaut Roy de Nauarre, & de Chilperic Roy de France, qui employoient trop de temps à poëtiser & faire des

vers.

vers. Il ne faut comme Alphonse X. estudier perpetuellement aux Mathematiques, ny comme Michel en philosophie. Ce ne sont point arts propres pour vn Prince, & si l'y amuse par trop, il est d'ager qu'on ne luy die, *Quod cum illis artibus plus tribuit, propriam intermittit.* On ne scauroit avec assiduité vaquer au mestier d'autrui, qu'on ne quitte ou defraude le sie.

Il ne dy pas qu'il ne soit tres-bien fait, voire tres-necessaire au Prince, de tenir par fois son liect de Iustice, il a cet aduantage qu'il ne scauroit estre accuse de concussion comme les autres Iuges. Le bon Conseiller d'estat Pline, dict qu'il n'y a piece plus loüable en toute la philosophie, ny laquelle le Prince doibue mieux entendre, que de trauailler pour le public, prendre cognoissance des affaires, & sur tout auancer & exceroer la iustice, & mettre en pratique ce que les philosophes & la philosophie enseignent. Il ne faut pas pourtant que le Prince soit tousiours assiegé de chiquaneurs, mais il doibt viure de façon qu'en sagesse il soit estimé vn Salomon, en prudence vn Auguste, & en moderation vn M. Aurele.

Les Roys Monarques & autres Potentats doibuent scauoir, que les escholes des ieunes Princes, sont les arsenaux, les magasins, les munitions de guerre, les conseils d'estat & autres choses semblables: & les lettres ou les sciences qu'ils deburoiét apprendre, sont cette philosophie, & cette poesie, qu'on a leu & enseigné autre fois es Republiques ou Monarchies qui ont eu le plus de durée, ou qui se lisent encore tous les iours en celles qui sont les mieux establies. Leurs vrais precepteurs, sont les capitaines & les bons con-

*Plin. lib. 2.  
Epist. Nulla  
certè inquit  
est laudabili-  
or philosophia  
pars, quam age-  
re cognosce-  
re iudicari  
promerè &  
exercerè  
sunt, quæ  
philosophi  
docent  
in usu habere.*

*Quelles  
sciences  
doibuent estu-  
dier les  
Princes.*

seillers d'estat. Les verges avec lesquelles on leur doit bailler le fouët, sont celles dont on leur doit souuët frapper la memoire, pour les esveiller par le souuenir des gestes memorables des Rois & Monarques & autres gens valeureux : & sur tout par les actions celebres de leurs majeurs. Si bien qu'il suffit qu'ils sachent, & ayent loisir de lire & relire, les registres de leurs Estats, Royaumes & Empires, les relations des Ambassadeurs, les loix fondamentales de leurs Empires, le cahier & resolution des Estats, & les ordonnances qui reglent leurs compagnies Souueraines, & tout le reste de leurs Monarchies. Laisant toutes ces autres sciences adulateires, qui ne s'apprennent pour le iourd'huy que pour sçauoir mieux piper le monde, & qui sont aussi inutiles aux grands, comme elles sont propres aux petits & à tous autres, pour mener par fois les Princes & les conduire à leur precipice, estant certain qu'on ne pourroit inuenter chose plus propre pour accabler vn Princee & ruiner son estat, qu'une malice équipée & armée de sciences excellentes.

Combien les *Auteurs* ont flaté les grands, en escriuant leur vie, leurs gestes & leurs humeurs: & combien par fois ils se sont entreloüez & exaltéz eux mesmes.

- |   |  |
|---|--|
| <p>1 L'Adulatio de la plume d'un escriuain, est beaucoup plus abiecte que celle de la langue d'un declamateur.</p> <p>2 Le Mensonge &amp; l'Adulatio sont bien plus manifestes &amp; plus à descouuert, estendues &amp; couchées par escrit, que declamées &amp; simplement proférées de bouche.</p> <p>3 Pourquoi il est dict dans l'Escripture Saincte, que le mensonge se fait, &amp; nō que le mensonge se dict.</p> <p>4 Plusieurs Princes ont accusé de voir tous les iours feuille à feuille, les escrits de ceux qui couchent leur vie par escrit.</p> <p>5 Acolui che dedica opere per necessita, si dice, costui yccella a la borsa.</p> <p>6 Il ne faut sur tout attribuer aux Princes de fausses vietoires.</p> <p>7 Le tesmoignage du Roy qui dict auoir veu quelqu'un en lieu perilleux; où le Roy mesme estoit en personne, est de tres-grande importance.</p> | <p>8 Qu'il est tres-dangereux de coucher &amp; exprimer par escrit les amours d'un Prince.</p> <p>9 Si le Petrarque doibt estre blasme, d'auoir parlé des amours enchantées de Charlemaigne.</p> <p>10 Les escriuains flatteurs, estoient anciennement deferez cōme criminels.</p> <p>11 Senèque flatteur enuers Nerō.</p> <p>12 Plusieurs Historiens François sōt blasmez, d'auoir plusieurs fait des commentaires sur l'histoire, que descript l'histoire nuēmēt cōme il falloit.</p> <p>13 Que les Auteurs se flatent, se louent &amp; s'exaltent eux mesmes.</p> <p>14 Pourquoi Henry le Grand souloit appeller l'Italie, le pays des belles paroles.</p> <p>15 Aduis de S. Hierosme touchant plusieurs Peres.</p> <p>16 Les Italiens disent que les auteurs ou escriuains François &amp; autres, ont la ceruelle aux reins &amp; eux seuls en la teste.</p> |
|---|--|

L'adulation de la plume d'un escriuain, est beaucoup plus abiecte, que celle de la langue d'un declamateur.



*Lucian in Apologia pro ijs qui merc. de conditijs seruiunt. Taci. lib. 1. en l'auant propos, il est plus facile de dedaigner & ne prendre garde à la flaterie d'un escriuain, qu'à la mesdisance.*

Adulation de la plume, est beaucoup plus vile & abiecte que celle de la langue. C'est parmy tous les offices & seruices qui sont au commerce des hommes, le plus seruite & le plus mercenaire, & paraenture ce luy qui est plus exposé à la veüe & conterolle de tout le monde. D'autant que ce qu'un flateur profere de la langue flatant vn Prince, se dict souuent à luy seul & à ses oreilles: mais ce qu'il escrit en le louant, se porte generalement aux yeux de toute sorte de gens, & se donne pour chose veritable. Que fera d'oc vn pauvre Poëte, ou vn historien qui est près d'un Prince, veu qu'il faut qu'il le loue, ou qu'il n'escrue point du tout? Car il n'est pas raisonnable qu'il le diffame, ce que souuent il seroit contrainct de faire, sil n'en vouloit escrire que la verité. Ainsi (dict Lucian) *eos nunc Adonidas, nunc Hyacinthos appelles necesse est, etiam si illis naris non nunquam cubitali hiet specu.* Il est aisé, dict Tacite, de dedaigner la flaterie d'un escriuain, mais la medisance ou l'enuie sont tousiours escoutées volontiers. Pour autant que la flaterie tient de cette vilaine tache de seruitude, & le medire se masque d'une fausse apparence de liberte. Mais en quelle façon que ce soit, ou pour flater simplement, ou pour medire, celuy qui escrit frappe tousiours de plus grands coups, que celuy qui ne fait simplement que parler.

L'escriuain

On dict que l'escriuain flateur, semble la Seche, la-

quelle espanche son ancre sur l'eau, pour se rendre inuisible & hors de prise: ainsi le flateur escriuant, obscurcit souuent les fauces loüanges qu'il donne à son Mœcenas, & les noircit de paroles captieuses, ænigmatiques & à double sens, pour y pouuoir donner quelque interpretation plausible, & approchant de la vérité, & pour en esuiter la peine en cas qu'il en fut recherché.

flateur semble la sèche.

Le mensonge & l'adulation sont mieux assaisonnées par escrit que de bouche: c'est pourquoy elles sont plus dangereuses, & font vn plus grand effort. Vne fauce loüange d'vn Prince, ou vn mensonge se met par escrit en mille fausses, car il s'appreste si couuert & si de couuert qu'on veut: par fois celuy qui le représente en parle cōme tout vergogneux, par fois en effronté, par fois il passe ses defauts à demy, sous silence & dissimulation, par fois il les couure d'amphibologie, selō que l'escriuain excelle en adulation, hypocrisie & en vanité.

2 Le mensonge & l'adulation sont plus à decouuert couchees par escrit que simplement proferees de bouche.

Surquoy est à remarquer la maniere de parler de l'Escriture sainte, *cuncti faciūt mēdaciūm*: cōme si les fauces louanges qu'on donne aux grands, & les mensonges qu'on dict d'eux, se faisoient plustost qu'elles ne se disoient. Et dans Osee, *operati sūt mendaciūm*. Comme si au lieu de dire le mensonge, on le mettoit en execution: voulant inferer que le mensonge non seulement se dict, ains le plus souuent il ne se dict que pour estre, ou pour auoir esté malicieusement executé.

3 Pourquoy il est dict dans l'Escriture sainte que le mensonge se fait & non que le mensonge se dict. Hier. 8. Osee 7.

Le flateur qui iouë seulement de la langue, tout aussi tost qu'il a ouuert la bouche pour parler, si l'oc-

caſion ou la choſe de laquelle il parle, eſt tât ſoit peu deſplaiſante à ſon maïſtre, vn ſeul petit ſigne ou clin d'œil d'iceluy, luy faiçt rengloutir ſa parole, & la retirer cent lieuës en arriere.

Horace.

*Vt iam nunc dicat, iam nunc debentia dici,*

*Plerumque differat, & præſens in tempus omittat.*

Au lieu que celuy qui a vne fois couché par eſcrit, les fauſſes louanges de ſon maïſtre, ne peut donner vn bandeau aux yeux de tout le monde, pour leur en oſter la veuë : ains tout à rebours de la Seche, qui ſe rend inuiſible par la noirceur de ſon ancre, plus l'ancre dõt il a faiçt cette fauſſe & adulateire deſcriptiõ, eſt noire & ſeche, plus elle ſe rend viſible, & expoſée à la veuë de tout le monde, & malaiſée à effacer.

Plusieurs  
auſſeurs  
vendent  
cherement  
leurs plu-  
mes.  
Dion. Caſ-  
ſus lib. 57.

Plusieurs auſſeurs vendent chèrement leurs plu-  
mes pour meſdire d'autruy, & au partir de là ils ne  
diſent qu'impoſtures : c'eſt pourquoy il ne faut  
trouuer eſtrange, ſi le Senat condamna à mort Clu-  
terius Priſcus, de ce que pendant la maladie de Ger-  
manicus, & auât qu'il ne mourut, il auoit faiçt quel-  
que Poeme ſur ſa mort, ayant prins pour ce faire vne  
groſſe ſomme d'argent, car on prenoit ces vers, pour  
mauuais preſages & vaticinations.

La verité  
eſt fort che-  
re chez les  
Hiſtoriens  
& chez les  
Poetes.

Plusieurs Hiſtoriens & pluſieurs Poetes, ſe trou-  
uent auoir eſcrit de façon, qu'il n'y a en leurs ouura-  
ges nulle cherté plus grande que celle de la verité: la-  
quelle quand ils ſont forcez de loger par eſcrit en  
quelque part (car il n'eſt poſſible de la bannir de tout  
en tout) ils la logent & diſent ſi mal & ſi lachement,  
qu'on diroit qu'ils ſont marris qu'elle paroïſſe. Il ne  
fait que l'hiſtorien die rien de vray molemēt, il faut

touſſours reſeñter la vertu des Princes virilemēt, & par vne verité animée & vigoureuſe : il ne faut auſſi qu'il leur impropere rien de faux effrontemēt, & ne doit donner ny eſcrire les choſes douteuſement & incertainement. Il y a de la trahiſon à blazōner les Princes de crimes ou deffauts, dont ils ne furent iamais tachez. Mais c'eſt auſſi vne trop grande foibleſſe, de les couvrir & cacher tout à faiēt, ou il faut quitter la plume, ou quitter le reſpect.

Mais neantmoins ie confeſſe; qu'il eſt beſoing d'y apporter de la moderation & temperament: car pluſieurs Hiſtorienſ ayans eſté mal payez, apres la mort des Princes dont ils auoient tracé l'hiſtoire, ont pluſtoſt eſcrit des inuectiues que des hiſtoires. Suetone n'a eu vergongne de depeindre Tibere ſi adōné à la ſodomie, qu'il n'eſpargnoit pas meſme les enfans qui eſtoient à la mammelle. Et Guicciardin ſemble auoir trop loué & recommandé la Republique de Veniſe, ce qu'un auſſeur Italien attribue à la haine de la domination Monarchique de la maiſon de Medicis, d'as le grand Duché de Thoſcane. D'autres ſe ſont oubliez de façon, que deſcriuant leur hiſtoire propre, ils ont obmis les principales actions, de peur de ternir leur renommée par icelle. C'eſt le deffaut qu'on trouue és Commentaires de Cæſar, qui a oublié de parler de Læriarium, & comment eſt ce qu'il emportoit les deniers publics, & pluſieurs autres choſes importantes. D'autres exagerent trop certains accidans fort communs, & les dōnent pour prodiges, comme Dion, lequel eſt touſſours après à publier, qu'il a plu en certain temps & en certaine

*Il faut apporter de la moderation à parler des Princes, & à deſcrire leur vie.*

*Suetone a parlé bien ſalemēt de l'empereur Tybere. Tross. Bocal. ne i Ragna, diēt que Guicciardin a trop loué la republique de Veniſe pour la haine qu'il portoit à la maiſon de Medicis. Deffauts és Commentaires de Cæſar.*

contrée, qu'il cote dans son histoire, des cailloux, du sang, & choses semblables.

La verité est que ces pauvres Historiographes qui sont à gages, sont bien en peine quand il faut descrire la vie des Roys pendant leur vie, & deuant leurs yeux. Car les Roys qui applaudissent volôtiers à leurs louanges, sont si curieux, qu'ils veulent mesme voir parfois ce qu'on escrit d'eux, feuille à feuille: controllable & censurés eux mesmes, leur-censeur domestique, qui leur porte tous les iours sa tasche: estant contrainct de leur demander si c'est trop ou peu: si la chose est trop lache, ou trop reueuée.

4 Les Princes ont accoustumé de voir tous les iours feuille à feuille les escrits de ceux qui couchent leur vie par escrit.

Quicōque descriit la vie d'un Prince durant sa vie, est bien souuēt contraint d'adoucir beaucoup de choses.

En fin ie confesse que si le Prince, ayant veu ces louages couchées par escrit, & qu'il ne veuille commander à l'escruiain qu'il les change, que vrayes ou fauces l'escruiain a pour garand, & peut dire que le Prince mesme, ou quelque officier de la Couronne affidé & choisi par luy, les a veuës & approuuées; il est certain que ceux qui descriuent la vie des Princes pendant leur regne, sont bié souuent cōtrainct d'adoucir beaucoup de choses; n'estant raisonnable de mettre au iour plusieurs qualitez qu'ils reconnoissent en eux, lesquelles les pourroient mettre en mauuaise odeur parmy les estrangers, qui les croient tout autres; & mesmes parmy leurs ennemis.

Outre que se croyans grands par tout, & se voyés par apres dans le miroir de leur vie descrite par leur domestique, beaucoup moindres: ou il faut qu'ils se changent se retractent & se reforment, ou bié il faut qu'ils souffrent la iuste censure de leur subiect, qui leur porte aux yeux & au nez, les mauuais parfums de

de tous leurs deffauts, & en leur presence les expose & estalle sur le theatre de l'vniuers, mettant à la lumiere & au iour, beaucoup de choses incognuës, qui se tirent en exemple par les autres Princes & Monarques, pour estre par eux mises en imitation, ou en fuite. Et ne faut doubter que l'historien qui est de mesme nation, ne soit plus contraint que l'estranger.

C'est vn malheur que quand on voit qu'un escriuain, soit estrangier ou autre, louë vn peu extraordinairement vn Prince, on croit qu'il y a du bié payé. Tellement que contre celuy *che dedica opere per necessita*, on a accoustumé de dire en Italie cette mauuaise parole *costui uccella alla borsa*. Comme on reproche à Paule Ioue de s'estre vn peu trop descouuert: s'estant vanté qu'il auoit vne plume d'or, pour dorer & honorer ses bien-facteurs, & vne de plomb, pour noircir & décolorer ceux, qui ne vouloient reconnoistre son labeur, & encore parauéture à son mot. De maniere qu'il montre auoir esté fort mal payé, quand il diët du P. Clement VII. que pour sortir de prison, il fit védre trois chapeaux de Cardinal. Comme aussi on a remarqué en son histoire, qu'il a fait retentir bien haut, le mescontentement qu'il auoit, de ce que Monsieur le Connestable luy auoit fait retrencher la pension, que le Roy luy auoit constitué.

Les mesmes mots (à ce qu'on diët) eschaperent vne fois deuant le Roy Henry le Grand, à l'historiographie du Haillan, lequel voulant presser par trop la liberalité de son Prince, laquelle luy sembloit & tardiuë & trop moderée, apres vne assez longue con-

*3 A colui che dedica opere per necessita, si dica costui uccella alla borsa*

Paule Ioue s'est vanté qu'il auoit vne plume d'or & vne de plomb.

Le Roy Henry le grand se scauoit bié deffaire de l'importunité des escriuains.

testation, le Roy luy dict qu'il luy auoit souuent donné plusieurs sommes notables, mais qu'il menageoit tres mal ce qu'il luy dōnoit. A quoy du Haillá reparrit, qu'il auoit aussi grádemēt trauaillé pour sa Majesté: en fin recognoissant qu'ō le tenoit plus pour importun, que pour escriuain necessaire, il dict au Roy, tesmoignant vn peu trop de mescontentement & d'aigreur : qu'il auoit deux plumes, vne d'or pour ceux qui le sçauoient recompenser dignement, & vne de plomb, pour ceux qui ne sçauoient que fermer la bource à ses labeurs. Le Roy luy respondit tout aussi tost, Ventre-sainct Gris ie n'en crois rien, car si vous en eussiez eu vne d'or, il y a long temps que vous seussiez fonduë, pour la vous faire passer par la bouche.

Le liure de Monsieur Budée intic. Tesmoignage de temps ou enseignemens ou exhortatiō pour l'institution d'un Prince, dedié au Roy François.

Je sçay qu'on a voulu blazonner ce grand personnage Budée, d'auoir lasché quelque traitt semblable : mais sa probité & suffisance me font croire, qu'il estoit bié esloigné de leur fausse impūtatīō, laquelle est fōdee sur vn petit liure qu'il dedia au Roy François : où à la verité il semble se plaindre & regretter l'ignorance des Annalistes de son temps. Car (dict-il) si des sçauans hommes eussent escrit l'histoire de France, ce seroit la plus belle apres celle des Romains. Mais les Annalles de nos Rois sont tellement escrites, qu'on n'en faiēt conte non plus que des Chroniques de France, qui se font comme on dict par les Moines de S. Denis.

Ce qu'il met à suite de deux exemples notables, l'vn de l'Orateur Isocrates, qui fut recompensé de la somme de vingt talens, qui reuiennent à douze mil-

le escus, pour vne seule oraison qu'il auoit faicte, en honneur d'un grand personnage de son temps.

L'autre de Virgile, lequel ayant loué dans le 6. de l'Æneide Marcellus fils d'Octauia, qui estoit decedé en l'aage de dixhui&t ans, fut enuoyé querir par Auguste, qui auoit destiné Marcellus son successeur à l'Empire. Si bien qu'ayant commandé à Virgile, de lire deuant luy, en presence d'Octauia sa sœur, ce qu'il en auoit faict; elle print vn singulier plaisir, de voir les mouuemens & la passion de Virgile: tant il donnoit de grace & d'artifice, à la prolotion de ce qu'il lisoit déplorant la mort precipitée de son fils, duquel elle ne sçauoit qu'il parlast, iusqu'à ce qu'estant sur la fin des vers qui en celebrioyent la nouvelle, elle entendit le nom de Marcellus, qui fut cause qu'elle sestonna aussi tost qu'elle luy entendit prononcer ces vers.

Virgile a tant loué Marcellus fils d'Octauia deuant l'Emperour Auguste son oncle, qui l'auoit destiné son successeur: que Octauia sa mere se pafma oyant la recommandation que Virgile en faisoit dans ses vers.

*Adspice ut insignis spoliis Marcellus opimis*

*. Ingressitur, victorq; viros supereminet omneis.*

& tomba pasmée aux pieds d'Auguste, priant Virgile de ne passer outre, ne le pouuant supporter lors qu'elle luy entendit declamer ces autres.

*Heu miserande puer, si qua fata aspera rumpas,*

*Tu Marcellus eris, manibus dato lilia plenis,*

*Purpureos spargam flores, animamque nepotis,*

*His saltem accumulem donis.*

Mais Budee n'oublie pas de raconter, & diroit on à leur dire qu'il le faict à dessein: qu'elle commanda qu'on luy donnast dix mille sesterces pour chaque vers, qui sont deux cens cinquante escus: si bien que s'y trouuant vingt deux vers, c'estoient plus de cinq

Il y en a trente trois qui parlent de Marcellus qui reuendroiet à sept mille cinq cens escus.

mille escus. Voulant inferer par ces deux prix si notables, qu'on donna à ces deux grands perfonnages, qu'il en estoit aux plaintes avec le Roy François. Et aussi de ce que les sçauans hommes comme luy, n'estoiet employez à descrire l'histoire de nos Rois, ou à quelque autre ouurage digne d'un homme de sa sorte.

*Tacitus. l. 1.*  
Il semble qu'il faisoit l'enumeration des Empereurs desquels il auoit receu du bien, pour conuier celuy qui viuoit de son tēps d'en faire le mesme.

Il ne faut sur tout attribuer aux Princes de fauces victoires.

Il est beaucoup plus mal fait de parer un Prince de fauces vertus, que de le charger & honorer de faux consulats.

Comme aussi on blasme Tacite, de ce qu'il ne s'est peu tenir, de faire mention honorable, & recommander dans son histoire, les Empereurs desquels il auoit receu plus de graces & de bienfaits. Je ne veux nier (dict il) que tenant le commencement de ma fortune de Vespasian, Titus ne l'ait augmentée: & que ie n'aye esté plus aduacé par Domitian. Mais laissons ce que les historiographes & autres hommes de sçauoir ont dict d'eux-mesmes, pour voir & considerer ce qu'ils on dict d'autruy.

Ce n'est pas tout, de n'attribuer aux Princes de fauces & supposees victoires, ou les rehausser & faire beaucoup plus grandes sanglantes & signalées qu'elles ne sont: comme on accuse des historiens anciens, d'auoir donné à plusieurs Romains de faux consulats, & de faux triumphes, voire en auoir haufse & accru le nombre.

l'estime beaucoup plus mauuais historien celuy, qui descriuant la vie d'un Monarque, le pare de fauces qualitez & vertus heroiques, que non celuy qui le charge de faux consulats. Les victoires sont pieces d'an & iour, & les vertus & perfectiones sont pieces stables & ornemens de durée, qui accompagnent & honnorent le Prince durant sa vie, & le rendent im-

mortel apres sa mort. Ses vertus le donnēt en exemple & recommandation à tous les Princes de l'uniuers, & en affection & bien veillance à tous les subiects.

En fin c'est vn grand malheur, quand vn pauvre historien est forcé d'inuenter & forger des vertus en hōneur de son Prince, qui en est du tout deffectueux; & au contraire couvrir les vices & les deffauts qui sont en luy : ou bien qu'il est contrainct de rehausser & exaggerer les qualitez qu'il a, aucunement approchātes de la vertu, mais qui n'en meritēt pas le nom: & cacher, ou pour le moins affoiblir & déguiser ses imperfections, & les faire si petites, qu'elles soient de nulle consideration. Il est en tres grande peine quād il est forcé de mettre d'vn costé de la balance, vn grand monceau de fauces vertus, & en l'autre, vne petite poignée de vices veritables: encores si legers, qu'ils n'ont la force de soubzleuer tant soit peu le bacin, appesanty & affaissé soubz le nombre infiny, du grand poix des vertus emprumtées. Chacun en pensera ce qu'il vouldra, il n'y a d'empesché que ce luy qui s'en mesle.

Inuenter des vertus pour parer les Princes, & couvrir leurs vices, met biē en peine vn pauvre escriuain.

C'est vne tres-dangereuse adulation, quand ce ne seroit que la peine en laquelle est l'escrivain, d'en rendre compte aux flateurs, lors que en quelque bataille ou rencontre, ayant par fois laschement combatu, voire abādonné le Roy, ils trouuent moyen de faire dire à sa Majesté, qu'ils estoient pres de sa personne, qu'il les y a veus, faisans merueilleusemēt leur debuoir: bien que tout le monde de ceux qui veritablement y estoient, sacht le contraire. Le Roy les

7<sup>e</sup> tefmoignage du Roy qui dict auoir veu quelqu'un en quelque dangerieux exploit où le Roy mesme estoit en personne, est de tres-grande importāce.

peut auoir tous veus au deslogement, & sur le point de choquer l'ennemy, s'estât parauenture contourné pour veoir sa troupe, & en recognoistre l'ordre & les rangs : mais aussi tost le courage manquant à plusieurs, il peut estre aduenü qu'ils ont tourné visage; & ces tant recommandez du Roy par auenture les premiers: sa Majesté apres le premier choc, n'ayät eu loisir de destourner ses yeux ny çà ny là, hors la veue de ses ennemis.

Comme il est aduenü en certains rencontres, que le feu Roy Henry le Grand bien accompagné au partir, s'est trouué fort seul à la meslée : de laquelle neantmoins estant sorty heureusement, on l'a veu charger d'iniures certaines gens qui faisoient fort les vaillans : & au contraire honorer de fort ieunes Gentilshommes, de notables & merueilleuses loüanges; estimant plus leur simple assistance sans effort, que les grands efforts que plusieurs faisans les braues, disoient faucement auoir fait sur les ennemis.

Que l'historien tasche à exprimer cette action, & en dire seulement la verité, combien offencera il d'honorables familles, combien dément il de personnes, qui volontiers luy trancheroient d'vn seul coup d'espée & la plume & la main?

Tout le remede en ce point est, qu'ordinairement l'historiographe du Roy, a ses memoires par escrit bien veus & reueus de sa Majesté & de son conseil secret, mesinement quand la chose est d'importace. Le tout est de le coucher de façon, que le sens en la maniere que le Roy & son conseil le veulēt, s'y trouue, & ne soit en rien diuersifié, & neantmoins que la

verité ne s'escarte.

Et laissant les batailles, les rencontres & autres traits de guerre; pour parler de l'amour: comment voulez vous qu'un pauvre historien descriue les amours d'un Prince, sans l'offencer s'il en veut dire le vray, & sans offencer encore plus celle, sur qui il a ietté son amour & toute sa famille? Qui fait que plusieurs ont excusé du Bellay, de ce que le seul nom de la Duchesse d'Estampes, ne se trouue dans son histoire: non plus que les amours du Roy Henry II. & d'elle.

8 Qu'il est tres-dage-reux d'exprimer & coucher par escrit les amours d'un Prince. Mathieu neâmoins le blasme li. 2. Narr. 4. f. 181.

Et plusieurs ont trouué tres-bon, que nos historiens François, n'ayent inseré en la vie de Charlemagne, les violentes amours qu'on dict qu'il porta à vne Dame, iusqu'à auoir aymé sa charogne apres sa mort. Sa bonne & sainte vie, ayant fait tenir pour faux & calomnieux, ce que le Petrarque en a dict dans vne lettre qu'il escriuit à Rome au Cardinal Columna: bien que luy mesme die, que c'estoient amours forcees & violentes, esquelles il donne entendre qu'il fut attiré, par le sortilege & le charme de quelque bague enchantée.

9 Si le Petrarque doit estre blasme d'auoir parlé des amours enchantees de Charlemaigne.

Mais il ne faut trouuer estrange, que le Petrarque (homme inconstant s'il en fut iamais) & lequel ayât quitté Arezzo d'où il estoit natif, pour seiourner en Auignon, à Valchiusa à Rome à Florence à Parme à Padoüe & à Veronne: où il a remué ses stances & son seiour par tant de fois, ait ainsi parlé d'un de nos Roys: veu qu'il a laissé trois sonnets, par lesquels il descrie tellement Rome ville capitale du saint siege, que s'il ne leur donne un sens particulier, inco-

Le Petrarque estoit grandemēt inconstant, comme il apert du Dialog de Nicolo Franco, & autres qui ont decrit sa vie. Ces trois sonnets ont esté depuis cōme trop

pernicieux  
& satyriques  
ostez de ses  
œuvres.

gneu à tout le monde, ie ne sçay comment ses commentateurs le pourront releuer, non seulement de censure, mais bien de l'inquisition.

C'est donc chose certaine qu'ordinairement l'historien est ou adulateur ou menteur, mais le menteur est plus reprochable, & le flateur moins dangereux. Qui a lasché la bride & donné occasion à plusieurs escriuains & anciens & modernes, gens fort reglez en apparence & iudicieux, escriuans à leurs Princes, ou traçans leur histoire, d'escrire ou d'en parler trop flateusement, ou trop craintiuement. Les faiçts de Tybere de Caius de Claude & de Neron, du temps qu'ils florissoient, ont esté par crainte fausement escrits, & non moins controuuez apres leur mort, pour la haine que tout freschement on leur auoit portée: qui donna subiect au Senat d'en prendre cognoissance.

Tacite.

ro Les es-  
criuains  
flateurs es-  
toient an-  
ciennemēt  
deferez cō-  
me crimi-  
nels.  
Tacite lib. 4.  
Annal. c. 4.

De maniere qu'on mettoit les escriuains flateurs en action, & estoient deferez comme criminels. Cremutius Cordus fut accusé d'un crime tout nouveau (diçt Tacite) & duquel iusqu'à lors on n'auoit iamais ouy parler. C'est qu'és Annales mises par luy en lumiere, il auoit loué Marcus Brutus, & diçt que Cassius auoit esté le dernier des vrais Romains.

T. liu. pour  
quoy appel-  
lé Pompe-  
ians.

T. Liue a tant diçt de loüanges de Pompée, que l'Empereur Auguste auoit tousiours accoustumé de l'appeller par moquerie, Pompeian. Ce qui alla en fin si auant, que plusieurs autheurs parloiet de leurs Princes, comme s'ils eussent parlé de Dieu mesme, ou pour le moins en termes qui se doibuent reseruer pour Dieu, & qui ne sont conuenables qu'à luy seul.

Les

Les Atheniens condamnerent donc fort à propos Demagoras, & sa flaterie trop relleuée, en dix taléts, pour auoir appellé Alexandre Dieu: & tuerent Eua-goras pour l'auoir adoré.

Symmachus escriuant à l'Empereur Theodoze, luy donnoit à chaque coup de l'eternité, & en ses ac-tions de la saincteté & de la diuinité, qualitez reser-uées à Dieu seul.

*Augustum est igitur (inquit) ut aternitati vestra, pro solo honore quem capi gratia agam.*

-Et escriuant au mesme Empereur Theodoze & Arcadius, il dict tousiours, *diuinis sanctionibus vestris.* Puis, *ut placita vestra cunctis immortalis lege solidetur, iussis paruinus, expectamus oraculum. Si vllus corruerit qua cō-filio celesti, pro ordinis dignitate sanxistis. Præcipua quidem beneficia numinis vestri, P. Romanus expectat, sed ea repe-tit, qua aternitas vestra iam promisit.*

Et comme si ces presens estoient des miracles, ou bien pour mieux dire pour monstrier que les presens & bien-faits des Princes, font chanter des miracles aux escriuains qui sont près d'eux: il dict en l'Ep. 22. *hoc munerum imputate miraculis.*

Que s'il falloit iuger & punir les flateurs, qui louët trop les grands, ou autres certaines gens à fausses en-seignes, j'ay peur que Pline & Aulegele se trouue-roient en peine: car ils louët & racontent plus de proüesses de L. Cicinius Dentatus, que de tous au-tres Romains, bien qu'il y en ait eu cent fois de plus grands personnages.

Et quand on esplucheroit bien toutes les actions de Senèque, enuers Neron son maistre: quoy qu'il ait

Les Athe-niens con-dempne-rent Dema-goras pour auoir tenu Alexandre pour Dieu. Symma-chus don-ne à chaque coup de l'e-ternité à Theodose. Symm. lib. x. ep. 16.

*Eternitati vestra. Symm. lib. 10. ep. 21. Diuinis san-ctionibus. Immortalis lege. Expectamus oraculum. Consilio ce-lesti. Et lib. 10. ep. 19. numinis vestri. aternitas ve-stra. Ep. 22. Hoc munerū imputate mi-raculis.*

S'il falloit punir les auteurs pour auoir trop flaté, Pline & Au-legele se trouue-roient en peine.

11 Senèque flateur en-uers Neron.

diët pour ne paroistre flateur ou pour en esuiter le blasme, que Neron auoit plus souuent esprouë sa liberté, que son obeïssance seruile. Je m'assure qu'il se trouueroit, tout grand philosophe qu'on festime, qu'il sçauoit aussi bien flater que les autres.

*Plut. flateur enuers Cæsar.*

Comme aussi semblët trop flateuses les paroles de Plutarque, lequel louë & relieue si fort la mort de Cæsar, qu'il en faiët porter le dueil au Soleil. Car il diët que l'année qu'il mourut, le Soleil se leua toute cette année passé & decoloré, & ne se fit iamais voir avec sa clarté estincellante: ains sa chaleur fut toujours foible, & l'air gros, pour la foiblesse ou peu de chaleur, qui ne le pouuoit resoudre ny subtiliser.

*Cassian. Quintilien flatoit grâdemët Domitian.*

Et pour Quintilien on diët, qu'il fit acroire à l'Empereur Domitian, qu'il estoit vn grand Poëte, n'espargnant nulle sorte d'adulation; pour le luy persuader: bien que la cause de cette flaterie fut tresvile, veu qu'on diët que c'est parce qu'il l'auoit faiët precepteur des enfans de sa sœur.

*Polidore flateur.*

Polidore d'Vrbain Historiographe d'Angleterre sous le Roy Héry VIII. est si altier & si flateur, qu'il ne veut donner aux Anglois autre origine & naissance, que d'eux mesme.

*Cieco d'Hadria trop voulu exalter sa patrie.*

Mais Cieco d'Hadria l'encherit encore d'auantage, car voulant parler de la fondation de la ville d'Hadria, qui est sa patrie, il diët qu'elle a donné le nom à la mer Adriatique, & qu'elle est de si ancienne fondation, que n'en pouuant trouuer l'origine, il la faut de toute necessité attribuer à Dieu seul, côme s'il n'estoit venu au môde, que pour fonder cette bicoque.

*Les Athlâ.*

Je trouue presque plus supportables les Atlantes,

peuples qui habitent en l'extremité de la Lybie & de la Mauritanie, lesquels au poindre du Soleil, le saluent avec iniures & maledictions. Et s'en est trouué parmi eux de si bizarres, qu'ils n'en ont peu souffrir la lumiere. Mais ce sont Payens, qui n'ont eu cognoissance du Sauueur, & n'ont vergongne de parler peu veritablement, & peu chrestienmēt des choses, parce qu'ils ne sont pas chrestiens, & qu'ils ne cognoissent l'vniue que verité: par laquelle seule, chacun est tenu de ne parler de toutes choses, que comme elles sont reellement, & sans exaggeration faulse & ennemie.

tes saluent le soleil avec des imprecations & iniures. Aucuns disent que c'est parce que le Soleil gaste leur territoire.

Je ne veux oublier qu'il y a plusieurs Historiographes en ce siecle, lesquels ont esté blasmez en leurs escrits, d'auoir plustost fait des commentaires sur l'histoire de France, que descrit l'histoire suiuant les regles & maximes qu'on a accoustumé. Car au lieu de simples narrations de ce qui s'est passé, & au lieu d'escrire purement & veritablement les choses, ils s'amusent à ramasser des exemples de l'histoire ancienne, approchant de ceux qu'ils descriuent, & les faisans entrer en comparaison, ils donnent par apres leur iugement là dessus. Iugement par fois si plein d'adulation, & remply de paroles ou si flateuses, ou si pleines d'enuie, qu'elles ressemblent beaucoup plus le Parasite, le flateur ou l'ennemy, que l'historien, ou l'homme d'honneur, qui doit représenter la chose indifferemment, sans faire l'interessé ny le partisan.

11 Plusieurs historiens François sont blasmez d'auoir plustost fait des commentaires sur l'histoire, que descrit l'histoire auement comme il falloit.

Qui voudroit descrire l'histoire de la ligue, & de toutes nos guerres ciuiles: & bailler son iugement sur la mort funeste de plusieurs Princes, & autres

Officiers de la Courõne, sur le deslogement de quelques Parlemens, & sur la demeure constante des autres: & sur mille & mille autres choses importantes, qui se sont passees pendant ces remuemens : il est impossible qu'il ne paroisse Guelphe ou Gibelin, & qu'on ne recognoisse aussi tost le party qu'il a tenu. Il faut donc narrer simplement le fait, & ce qui est aduenu: se contenter de faire l'Aduocat, & laisser la partie du iuge au lecteur, de peur qu'on ne die de luy, ce qu'on a dict de Sleidan, dás l'histoire duquel, Cardillus, avec l'histoire de Latomus, ont remarqué onze mille faucetez. De maniere que comme saint Cyprian, voulant lire Tertulian, disoit qu'on luy donnaist son maistre : aussi l'Empereur Charles le Quint voulant lire Sleidan, souloit tousiours dire qu'on luy donnaist son menteur.

Le Sieur de Raimond.

Les Poetes sont plus adulateurs que les historiens.

Les Poetes sur tous font profession d'estre adulateurs, ayans les paroles plus à commandement, & plus propres pour l'adulation, & beaucoup plus de commodité de flater que toute autre sorte d'escriuains. La vraye matiere & ornement de la vraye poesie n'estant que les fables, & par consequent les menfonges, lesquelles ils sçauent si bien orner, que bien souuent ils les font passer pour veritez. Tesmoing Virgile, qui a si fort relleué les amours d'Ænée enuers la Royne Didon, qu'il l'a entierement deshonorée, comme disent Aufone & Sabellicus, lesquels assurent que c'est vne très-fauce accusation, & qu'elle estoit aussi chaste, que Virgile l'a voulu feindre impudique.

Virgile de-  
quoy blas-  
mé.

Aufone:

*Dum fugerat furias, atque armis procacis larbæ  
Seruauit dira morte pudicitiam.*

Tout de mesme comme Macrobe, avec vne pareille foy faict acroire, qu'Ænée tua Turnus.

Ce qu'ils font (dict Iosephe) *alij propter inuidiam & maleuolentiam: alij vero propter verbosam nouitatem, memoria se dignos iudicantes.* Ainsi les vns & les autres se destruisent: mesme les historiens, blasme sur tout & conterolent les Poetes, mais par fois bien à propos.

Car Plaute l'ayant tiré d'Athenee, ayant dict que les Marseillois estoient si voluptueux, & adonnés à toute sorte de lasciueté, qu'ils n'auoiét peu esuiter la morsure de l'Adage, *Mores Massilienses*, a esté iustement repris par Cœlius Rhodiginus, qui a soustenu, que la foy Grecque de celuy qui l'auoit dict le premier, estoit suspecte, & que c'est vn pur mensonge. C'est ainsi que les vns se iouent par fois à déprimer, & les autres à louer. Qui montre avec combien d'adulation & de fauçeté, les auteurs ont descrié des peuples, & au contraire ont relleué la vie de plusieurs Empereurs, & principalement de leurs Mœcenas: combien ils leur ont attribué de fauces & non meritees loüâges, & combié ils les ont exaltez; car il sen trouue des liures entiers. Surquoy ce mot ancien qui est venu iusques à nous, a esté particulièrement élancé contre les Poetes: *Sint Mœcenas, non deerunt flacce Marones.*

Je ne veux conter non plus comment ils s'entreloüent eux mesmes, & taschent à s'approprier la loüange qu'ils ont faict semblant de donner à autrui. Aristote fit vn present de ses liures de Rhetorique à son disciple Theodecte, & luy permit de les publier soubz son nom: toutefois afin de se vendi-

Iosephe lib  
1. cōtra Ap-  
pionem.

Lieu de  
Plaute in  
Cassina ex-  
pliqué.

Pourquoy  
on disoit.  
*Mores Mas-  
siliensu.*

13 Que les  
auteurs se  
flacent. Se  
louent &  
s'exaltent  
entre eux  
mesmes.

*Valerol. lib. 8.  
cap. 15.*

quer cette petite gloire, ayant par aventure regret de la laisser eschapper, il se vante & di&cautement, *de ijs rebus in Theode&tijs plenius sese disputasse.* Et s'escriu&et & parlent les vns des autres avec tant d'honneur, & de paroles flateuses, qu'ils en sont odieux, & leurs escripts fastidieux & moins prisez.

*Pli liu. 3. de  
ses ep. auoit  
accoustu-  
m&e de cele-  
brer le iour  
de la nati-  
uit&e de Vir-  
gile.*

*Hiraldus  
Dialog. 4.  
Sillius Itali-  
cus Virgili&  
natale Nea-  
pols ad eum  
monument&  
religios&e cole-  
bal, item &  
Ciceronis  
Mauss.*

Pline en ses Epistres di&ca qu'il auoit accoustum&e de celebrer le iour de la natiuit&e de Virgile, plus religieusement que celuy mesme de la sienne propre. Et estant & Naples o&u estoit son monument, il y entroit (di&ca il) avec tout autant de ceremonie, que s'il fut entr&e d&as vn saint temple. Et Sillius Italicus, tous les ans en mesme iour alloit visiter le monument de Virgile, & les manes de Ciceron.

Et le curieux qui en voudra voir quelque trait&e, qu'il voye Symmache & Aufonne, l'vn Orateur, & l'autre Poete, qui s'en donn&e de si belles, qu'ils mettent en peine le lecteur de iuger, lequel des deux a est&e plus grand Adulateur.

Plutarque di&ca que l'ambition de Lyfander, laquelle estoit d'estre magnifi&e par des Poetes, fut de son t&e&ps odieuse & desplaisante aux grands personnages, & hommes de sa qualit&e. Et de fait il deuint & la fin si arrogant & cruel, par les flateries insignes de ceux qui le suiui&ent, & qui luy faisoient la cour, qu'il ne gardoit ny proportion ny mesure & recompenser ses amis, ny & punir ses ennemis.

*14 Pour-  
quoy le Roy  
Henry le  
grand sou-  
loit appel-  
ler l'Italie*

Le Roy Henry le Grand appelloit l'Italie, le pays des belles paroles. Je croy qu'il vouloit dire flateuses, & qui charment l'esprit & le corps, ne trouuant langue si efficace ne si riche, pour piper le monde,

ny mesme pour faire quelque belle description que celle là. Elle s'exprime à mon iugement beaucoup mieux que toute autre, & a quelque pointe, quelque ton, quelque douceur, & quelque grace en s'exprimant, qui manque & ne se trouue en aucune des autres pour riche qu'elle soit. De maniere que c'est la langue la plus propre pour l'amour, pour l'adulation, & comme ils disent, *per il Corteggiare*. Et quiconque a pratiqué les villes d'Italie, a fort bien recogneu, que les Charlatans qui ne sont en leur forte, qu'une espece d'adulateurs, font plus valoir leurs denrees, par l'artifice de leurs belles paroles, meslees par l'attraiët de quelque petit plaisir, que par le prix de ce qu'ils vendent: qui est par fois si vil, que la seule recommandation de leur beau discours, en faiët plustost le prix, que la chose mesme: si bien que la vente depend plus d'une bonne langue que d'une bonne marchandise.

le pays des  
belles pa-  
roles.

Je diray donc ce seul traiët d'un Poete de ce pays là, pour faire voir un remerciement flateur, si extraordinaire & si rélleué, qu'il n'est possible d'en trouuer un de plus gentille inuention.

Les Poetes  
Italiens ex-  
cellens en  
flaterie.

C'estoit un Poete Italien, lequel ayant baillé à corriger un poeme à un de ses amis, avec toute sorte de liberté d'y adiouster ou diminuer: Cet amy discret y ayant ietté les yeux, & par auenture point du tout la main ou fort peu: l'ayant rendu à son maistre il le remercia en cette maniere, & luy escriuit, *Io veggo (diët il) in luogo de lodar questo poema, che V. S. a uisato una tirannia troppo grãde, per che hauendo mezze tãte bellezze, & tante cose rare in questo solo poema, pare ch*

Un Poete  
Italien fai-  
sant sem-  
blant de re-  
mercier son  
amy, au-  
quel il a-  
uoit doné à  
corriger so-  
n ouvrage,  
ne faiët au-  
tre chose  
que louer  
extraordi-  
nairement  
son poeme.

*ella habbia hauuto per fine, che nõ si legga mai altro componimento: e certo si obiessione alcuna si puo dare a questa opera, e l'essere troppò bella, in quella guisa appunto, ch'altri potrebbe riprendere vn conuitto, doue non fossero altre viuande, che di Zuccharo & di melle pure: poi che non vi e altro vitio, che souerchia virtu, ne imperfettione, che non arguenti perfettione: contenti si adunque V. S. d'auer fatto d'un poema vn pasto.*

Tant y a qu'avec quelque petite correction; il vaitoit si fort son poeme, qu'il vouloit qu'on creut qu'il fut tout de succe & de miel: & qu'il n'y en auoit point au monde vn semblable. C'estoit vne finesse de l'authèur, d'en attribuer l'excellence à ce peu de correctiõ, & vouloir couvrir par cette nouvelle forme d'adulation, la louange qu'il donnoit luy mesme à son ouurage.

Xenophon  
parlant de  
soy & de sa  
valeur n'en  
osoit parler  
qu'en la  
troisieme  
personne.

Il se debuoit ressouuenir, que Xenophon discourant de sa propre velleur, n'en auoit osé parler qu'en la troisieme personne, à cause de l'indecence que chacun trouue, à entendre quelqu'un qui se loüe luy mesme. Et trouua on mauuais que Zenõ qu'on estimoit si sage Philosophe, portant quelque enuie à Theophraste, de ce que son eschole estoit plus fournie d'auditeurs que celle de Zenon, eut lasché ces mots de iactance, en se loüant luy-mesme: sçauoir qu'à la verité le chœur de Theophraste estoit plus grand, mais que le sien estoit plus harmonieux.

Platon lib.  
3. c. 1.

Et Hyppias dans Platon, ayant faict vne grande gloire & recommandation de sa memoire, de ce qu'il pouoit retenir cinquante noms, & les reciter à plaisir, a donné occasion à Seneque, d'exalter si fort

&

& louer la sienne, qu'il n'a hôte de dire l'auoir eue en sa ieunesse si merueilleuse, qu'elle n'estoit pas seulement suffisante pour son besoing, & pour ce qu'il en pouuoit auoir affaire: ains elle procedoit si auant, & luy faisoit faire de si grands efforts, que c'estoiét des miracles. Car il recitoit deux mille noms diuers, au mesme rang & ordre qu'ils auoient esté proferez deuant luy: & recitoit les vers qui auoient esté donnez à son maistre par ses cōdisciples, quoy que le moindre en eut donné plus de deux cens, commençant par ordre du premier iusqu'au dernier, estant aussi prompt & ferme à les retenir qu'à les comprendre.

*Seneca loue trop sa memoire. Sen. lib. 1. declamat.*

Et Plutarque pour monstrier qu'il n'estoit ny inconstant ny variable, cholere ny vindicatif, dépit ny chagrin, dict qu'il aimeroit mieux que les hommes dissent de luy qu'il ne fut iamais, & qu'il n'est du tout point, que s'ils disoient qu'il eut aucune de ces mauuaises qualitez.

*Plut. au 17. de la superstition se loue trop.*

Il y en a pourtant plusieurs, qui dōnent des traictz de louange si equiuoques, qu'on ne sçait bonnemēt leur dessein, ny s'ils ont vne bonne & sincere affection à l'auteur, qu'ils font semblant de louer & recommander. Comme quelqu'un a dict des Essais du Sieur de Montagne, que c'estoit le Breuiere des Gentilshommes, dans lequel il trouuoit tousiours des graces nouvelles: ie ne sçay s'il entéd le louer par là. Car s'il veut dire, qu'il est aussi ordinaire aux Gētils-hommes que leur breuiere, il sē trouue fort peu faisañs profession des armes, qui l'ayent en main, ny qui y daignent seulement ietter les yeux: neātmoins ie yeux croire qu'il ne l'a dict en mauuaise part.

N n

19 Aduiz  
de S. Hierosme  
tout  
chant plu-  
sieurs Peres  
S. Hier. ep.  
12. ad Pau-  
linum de  
Inst. Mona-  
chi.

Sainct Hierosme sur tous, a loué si modestement, & neantmoins parlé si veritablement de certains auteurs, qu'il me semble qu'on n'en deburoit iamais parler autrement. Car escriuât à nostre Paulin Bourdelois, & en donnant son iugement, il a dict de Tertullien : *Tertullianus creber est in sententijs, sed difficilis in loquendo. Beatus Cyprianus instar fontis purissimi, dulcis incedit & placidus : & cum totus sit in exercitatione virtutū, occupatus persecutionum angustijs, de scripturis diuinis nequaquam differuit. Inclyto Victorinus martyrio coronatus, quod intelligit eloqui non potest. Lactantius quasi quidam fluius eloquentia Tulliana, utinam tam nostra confirmare potuisset, quam facile aliena destruxit. Arnobius inaequalis & nimius est, & absque operis sui partitione confusus. Sanctus Hilarius, Gallicano Cothurno attollitur, & cum Graeciae floribus adornetur, longis interdum periodis inuoluitur, & à lectione simpliciorum fratrum procul est.* Puis parlant à Paulin, il proteste qu'il ne le veut pas flater, & diét, *Ad te ipsum veniam, symmistem sodalem meum & amicum, amicum inquam meum, antequam notum : sic precabor ne assentationem in necessitudine suspiceris, quin potius vel errare me existimato, vel amore labi, quam amicum adulatione decipere.* Puis il luy diét ses veritez, qui seroient longues à déduire.

Louer & relleuer trop le merite, sent à l'adulation, ne le loüer ny relleuer, & neantmoins en vouloir parler & dire son aduis, sent à l'enuie. Ainsy qui fait iugement de Pourage d'autruy, doibt soigneusement prendre garde à le donner si vniuersel, qu'il soit & veritable, & conforme à l'opinion commune.

Plut. en la

Demosthene mesprisoit grandement tous les au-

tres Orateurs: mais quãd Phociõ faisoit seulemēt sē-  
blãt de vouloir parler de quelque chose, Demosthe-  
ne souloit dire bas en l'oreille de ses amis, *Orationum  
mearum securis adest*: laissant neantmoins incertain &  
douteux, s'il auoit cette opinion des oraisons, & du  
parler de Phocion: ou bien de sa bonne vie probité  
& reputation: estimant plus vne seule parole, & vn  
seul geste d'vn homme vertueux, tel que Phociõ, que  
non vn monde de paroles des plus excellens Ora-  
teurs qui se puissent trouuer.

vie de De-  
mosth. & de  
Phocion.

Ciceron semble aussi auoir eu quelque retenue &  
quelque frain, à tesmoigner l'opinion de sa suffi-  
sance, qui est pourtant vne maladie ordinaire aux  
grands parleurs comme luy: car de son Consulat, &  
de ce qu'il a faict pendant iceluy contrẽ Catilina, il  
ne l'a que trop celebré: & quoy qu'il fut ardamment  
espris du desir de gloire, si est ce qu'il estoit exempt  
de porter enuie, à aucun autre pour grand person-  
nage qu'il ait esté. Car il a celebré & loué grandemēt  
ses deuanciers, ayant dict des Dialogues de Platon,  
que si mesme le grand Iupiter eut voulu parler, il eut  
parlé comme luy. Et d'Aristote, que c'estoit vn fleu-  
ue d'or tousiours coulant. Il souloit appeller les li-  
ures de Theophraste ses delices: & estant semonds  
de dire quelle estoit la plus belle oraison de Demo-  
sthene, (respondit) que c'estoit la plus longue.

Plut. en la  
vie de Ci-  
ceron.

Ciceron a  
grandemēt  
loué des  
auteurs  
qui l'ont  
precedé.

Vn seul mot trop hardy & paraenture peu veri-  
table luy est eschappé, que Iules Cæsar Scaliger n'a  
peu souffrir: car on luy a souuēt ouy dire en se jouãt,  
que Ciceron, en quelque siéne oraison s'estoit vâté,  
que si on le pressoit guiere, dans trois mois il seroit

Ioannes Pier-  
gius medicus  
in prafat. li-  
bri de substi-  
lisate ad  
Cardan.  
Ciceron  
s'estant vã-

est qu'il se  
redroit bon  
Jurisconsulte  
en trois  
mois. Scilicet  
l'en-  
cherissant a  
dict qu'il se  
rendroit  
Ciceronien  
dans trois  
heures.  
Ovide se  
voue en sa  
Metamor-  
phose.

excellent Jurisconsulte. Surquoy Scaliger encherissant cette vanterie, dict, *Et ego si mihi stomachum non faciam*. Qui montre, qu'il ne prisoit pas beaucoup l'affaire, ou ne l'estimoit mal-aisé, *trihorio (ut loquitur Ausonius) sicut Ciceronianus*, si grande estoit la confiance de ce diuin-esprit, & non parauenture sans quelque subiect.

Je ne diray qu'un mot de la louange que les auteurs se donnent de leur propre bouche. Ovide acheuant sa Metamorphose (car ils ont tousiours quelque ouurage particulier qu'ils cherissent plus que les autres) l'a finie & close par des vers, par lesquels on apprend, qu'il se promet luy mesme, qu'elle sera immortelle.

Horace ne  
s'est peu  
oublier.

Horace fait mesme vaticination de ses vers, & leur promet vne pareille immortalité, quand il dict, qu'il se metamorphosera vn iour en Cigne, & volera par tout le monde, repudiant toutes solempnitez & honneurs funebres.

*Absint inani funere nenia,  
Luctusque turpes & querimonia,  
Compesce clamorem, ac sepulcri  
Mitte superuacuos honores.*

Martial lib.  
5. epig. 13.

Martial ne s'est oublié ny ses œuures, quand il a publié par tout,

*Sum fateor, semperque fui Callistrate pauper,  
Sed non obscurus, nec male notus eques.  
Sed toto legor orbe frequens, & dicitur hic est;  
Quodque Cinis paucis, hoc mihi vita dedit.*

Propert. li. 3.

Et Propertice dict que l'honneur que les enuieux luy pourroient oster durant sa vie, luy sera rendu apres

sa mort avec double vsure.

*At mihi quod uiuo detraxerit inuida turba,  
Post obitum duplici fœnore reddet honos.  
Omnia post obitum fingit maiora vetustas,  
Maius ab exequiis nomen in ora venit.*

Il y a des gens qui louënt merueilleusement leur nation, au mespris des autres : c'est vn mespris trop general, que de s'en prendre & decrier toute la nation, en voulant descrier vn seul auteur. Je n'en donneray qu'vn seul exemple, & ne craindray de le loger icy, parce qu'il est tout recent. Trajanno Bocalini Romain, dict que les escrits de Lipsius sont laborieux, à cause d'vne grande & diuerse leçon dont il les a remplis, chose commune à tous les Tramontains, qui ont la ceruelle (dict il) à l'eschine, & non aux Italiens, qui l'ont en la teste : lesquels ont accoustumé de ne rappetasser ny rauaudeur l'ouurage d'autrui, comme font les autres nations : ains tousiours inuenter choses nouvelles, tirées avec l'effort de leur seul esprit, sãs médier rié du tout des estrangers. Mais afin que ie le face parler en son langage, plus vigoureux pour médire que le nostre, voicy ses mots, *Gli scripti del Lipsio, si vedono laboriosi, per una varia & multiplice lectione: cosa così cōmune agli scrittori Oltramontani, che sono estimati hauere il ceruello nella schiena, come a gli Italiani che l'hanno nel capo, il sèpre inuentar cose nuoue, la uorar con la materia cauata de la miniera del proprio ingegno, con sudori & stenti grandi, non con la robba dalli altri scrittori, tolta in prestito: essendo riputata cosa da sartorello mēdico, da crittico fallito, rappezzar le toghe stracciate de letterati: & da sarto pratico e famoso nell' arte, tagliare e cuc-*

16 Les Italiens disent que les Auteurs ou escriuains François & autres comme Lipsius, ont la ceruelle aux reins, & eulx seuls en la teste. Trajanno Bocalini Romano en son 1. tome de Centuries intit. de Ragnuali di Parnasso. Les Italiens appellent toutes les autres nations Tramontains. Il dict que les Vitramontains ne sont que petits rauaudeurs, & que les Italiens sont excellens tailleurs.

*cire vestimenti nuoui, confoggie & ricami non piu veduti.*  
 En fin il dict que Lipsius eut mieux fait, si eut employé son temps & son labeur, à descrire l'histoire de Flandres, que s'amuzer à toutes ces petites animaduersions des authéurs.

Ce mesme  
 autheur I-  
 talien trou-  
 ue mau-  
 uais, que  
 Lipsius e-  
 xaggere si  
 fort les ver-  
 tus & per-  
 fections de  
 Tacite.

Comme aussi en vn autre endroit, voulant représenter les louanges, que Lipsius souloit donner à Tacite, & exprimer combien il en parloit honorablement; il fait semblant de le reprendre, & trouver mauvais en luy, de ce que Lipsius n'aymoit pas seulement Tacite, comme amy, & ne l'honoroit comme son maistre & seigneur, ains qu'il l'adoroit come son Dieu. Qu'il estimoit Tacite, le Porte-Banniere parmy tous les Historiens bien sensez, le pere de la prudence humaine, l'oracle de la vraye raison d'estat, le maistre de tous les Politiques, le coriffée de tous les escriuains, qui estoient arriuez à la gloire, d'vser en leurs escrits de beaucoup plus de concepts que de paroles, la vraye regle, pour apprendre à escrire les actions des grands Princes, avec la docte & suffisante lumiere de la vraye occasiō d'icelles: l'idée de la verité de l'histoire, le vray docteur des Princes, le pedagogue des Courtisans, la pierre de touche la plus fine, sur laquelle on puisse faire essay du genie des Princes. Si bien que par vn eloge si affecté, & des louanges si exaggerees, il conclud hardiment, que Lipsius idolatroit tout à fait le Tacite tout de mesme comme idolatrant sa nation, il a dict que toutes les autres, sauf la sienne, n'auoient la ceruelle logée en la teste.

Je ne veux louer nostre nation, de peur d'estre esti-

mé adulateur moy mesme, ny blasmer la nation Italiéne, de peur d'estre estimé medisant. Mais ie diray hardimét, n'ayant veu autre ouurage de cet autheur, qu'il y a vn million de liures, tirez des autres natiós, lesquels estans mis en comparaisón de ses Centuries, emporteroient si auantageusemét le prix, qu'on prédroit les siens simplemét pour gentilleses, propres seulement pour delecter, au lieu qu'on tiédroit presque tous les autres, mesme ceux de Lipsius, pour ouurages serieux & tres-importans, propres pour instruire & grandement profiter au public.

Lipsius a écrit doctement & serieusement, & Boccalini gentiment, & plaisamment.

Il fest ainsi trouué en tous siecles des autheurs, qui ont accablé & opprimé les Princes de louanges iniustes pour gagner leur bonne grace, & en tirer des recompences & bien-faits, qui est le propre des escriuains mercenaires. Et y en a eu plusieurs qui n'ont manqué, ne trouuant le prix de leur adulatió, & la grace qu'ils attendoient au bout de leur histoire, d'enchasser leur plainte en quelque coing de leur ouurage, tournans leurs loüanges en accusatió d'ingratitude & d'irremuneration, & chantans la palinodie de leurs Panægriques.

Plusieurs historiens & autres n'ayás trouué le prix & la recompence qu'ils esperoient au bout de leur ouusage, y ont gentiment enchassé leur plainte.

Neantmoins il est encore plus dangereux (ie le confesse) de descourir tout ce qui se fait & se dict par le monde, és mouuemens qui sont de son siecle. Car où on court fortune de se perdre, ou il faut ne dire iamais chose, qui ne soit aduantageuse pour ceux qui manient l'Estat & qui sont en vogue, comme gens qui ont en toutes choses les victoires comme domestiques, & les Dieux tutelaires en leurs maisós.

Il est quasi pardonnable à vn historiographe de ne descourir tous les mouuémés & malheurs qui courent, quand tout le monde les voit.

Tellement qu'il semble que le mésonge, ou pour

Les choses  
passées se  
peuvent es-  
crire avec  
plus de li-  
berté que  
les presen-  
tes.

le moins le deguise-ment, soit plus pardonnable à vn historien, qui seroit obligé de raconter les choses, en la mesme façon qu'vn chacun les voit pendant qu'il escrit, tant elles sont estranges & dangereuses à exprimer : que sil parloit des choses passées, lesquelles le temps seul a tellement adoucies, qu'on les peut dire comme on veut, sans donner le ressentiment qu'appor- tent les accidans recens, & dont les obiects nous estans deuant les yeux, & les euenemens encore en suspens, nous tiennent en doubte de mal ou de bien, de guerre ou de paix.

Si bien que ie tiens l'adulation presque inseparable, de l'historien qui escrit l'histoire de son temps & la vie de son Prince: lequel est par fois en tel aage, qu'il n'est pas mesme à propos qu'il sache le fonds de tout ce qui se passe en son Royaume, laissant conduire son estat à quelque bon & prudent conseil, qui luy en dict & descouure tout autant qu'il est necessaire, & pour sa santé & pour le bien de son Estat. Ie trouue bien meilleure la censure que l'adulation, quand elle vient de personnes iudicieux & gens de bien : qui pour estre d'une vie exemplaire, sont du tout hors de soupçon d'enuie & de rancune.

S. Hiero-  
me faisoit  
vne si dou-  
ce censure  
des au-  
teurs de  
son temps,  
qu'ils leuf-  
sent volon-  
tiers tenue  
pour aurt  
de louan-  
ges.

Comme le iugement de tant de grands hommes que nous auons cotté, de cet excellent & iuste censeur S. Hierosme: lequel nous enseigne plustost, cōme il faut cognoistre les doctes & saints personages, qu'à marquer en eux ou en leurs ouurages, les deffauts qu'il y trouue, les assaisonnés de façon, que ceux mesme cōtre lesquels ils sont dictés, l'en remerci-eroient plus volontiers, qu'ils ne s'en tiendroient offencéz.

Donc

Donc que nos Eſcriuains louent par merite, & qu'ils cenſurent & blaſment par charité. Que ſils ne peuuent eſuiter diſant le vray, de deſcouvrir la malignité du ſiecle, ny le mauuais eſtat des affaires, que pour le moins ils ſ'en approchent le mieux que faire ſe pourra; afin que chacun voye, que ſils n'ont dict & deſcouuert entierement la verité, ç'a eſté qu'il n'eſtoit expedient d'en dire rien plus, ou qu'ils n'en ont oſé dire dauantage. Mais pour le moins que tout le monde voye que ce qu'ils ont eſcrit & mis au iour comme tres-veritable, quoy que par fois couuert de quelque petit nuage, n'eſt ny plaſtré d'adulation, ny tout à fait chargé groſſierement de menſonge.

Oo

*Que plusieurs pour n'auoir voulu vser de flaterie enuers les Grands, & d'autres pour en auoir vse auec trop d'excez, & parfois les Grands mesme enuers les petits, ont esté fort rudement traictez.*

- |   |   |
|---|---|
| <p>1 <i>Le Roy Manasses fit scier Esaye, pour ne l'auoir voulu flater &amp; louer comme les autres.</i></p> <p>2 <i>Il est tres-dangereux de faire vñ gageure ou souhait, sur la vie de son Prince.</i></p> <p>3 <i>Alexandre fit mourir Cleon pour n'auoir voulu deferer à l'adulation de Calisthenes, qui le vouloit faire tenir pour Dieu.</i></p> <p>4 <i>Il faut esuiter la colere des Princes.</i></p> <p>5 <i>Le mestier de regner est le plus disfficile &amp; malaisé qui soit point.</i></p> <p>6 <i>Qu'Alexandre estoit fort inegal, car par fois il punissoit aigrement les Adulateurs, parfois il les caressoit.</i></p> <p>7 <i>Historien puny pour auoir trop flateusement descrit le combat, qui fut entre Alexandre &amp; le Roy Porus.</i></p> <p>8 <i>L'Empereur Sigismond bailla vn soufflet à vn adulateur.</i></p> <p>9 <i>Notable peine desernée par</i></p> | <p><i>l'Empereur Caligula, pour vn soupçon tiré d'un traict de flaterie.</i></p> <p>10 <i>Il est tres-dangereux à vn Prince de se trauestir &amp; riabler la nuit.</i></p> <p>11 <i>Tertulien se moquant de la vile adulation des Gentils, monstre commēt il faut prier pour les Roys &amp; Empereurs, &amp; qu'est-ce qu'un homme de bien leur doit souhaiter.</i></p> <p>12 <i>L'Empereur Caligula se fit bastir vn temple à Rome, cōme si c'eut esté vn Dieu, pour plus commodément communiquer avec Iupiter.</i></p> <p>13 <i>Il seroit besoing qu'ès cours des Princes, il y eut quelque Diogenes, qui baillast des soufflets aux Adulateurs.</i></p> <p>14 <i>On quelque Phocion qui les print à la barbe.</i></p> <p>15 <i>Le grand Consalue ayant lasché vn seul petit traict de flaterie, pour contenter quelques soldats des siēs à Naples, fut cause que toute sa maison fut pillée.</i></p> |
|---|---|

## DISCOVRS VII.



Le Roy Manasses voulant faire souffrir le martyre à Esaie, le fit scier depuis la teste iusqu'aux pieds : mais auant cela, il luy fit nettoyer & raire tout ce qui est au haut de la teste, iusqu' au crane, pour descouurir tout

Le Roy Manasses fit scier Esaie pour ne l'auoir voulu flater & louer comme les autres.

à plain les caracteres & lettres Hebraïques, lesquelles nature a grauées & imprimées sur le chef de l'homme, ainsi qu'aucuns Anatomistes ont obserué. *Labatur (credo) lamina dum dentes infigit* (dict vn pere ancien) *& per messem capillamenti, crassumque tegminis uelamentum, uel callosa glutinum cutis, Hebreas capitis literas textum uerticis merfit.*

S. Zenon sermo 7. de Martyris. Esaia Propheta.

Si tu te fusses voulu seruir, dict Manasses à Esaye, des lettres Hebraïques, que la nature a mis en la teste de l'homme, comme plusieurs autres, qui sont près de moy: si tu eusses voulu employer ces caracteres à me louer, & en parler en bonne bouche, & non à en médire comme tu as fait, tu n'auois receu de moy vn traictement si rude.

Cræsus Roy des Lydiens, chassa Solon de son Royaume, parce qu'il ne l'auoit sceu flater, ne se voulat soubzmettre à cette vileté, & qu'il auoit osé preferer vn villageois à luy, qui estoit Roy si puissant. Car l'ayât interrogé quel homme il estimoit le plus heureux, il respondit, eludant l'opinion & la pensée du Roy Cræsus, que c'estoit Tellus vn pauvre & simple rustique Athenien, homme de bien, qui auoit force enfans, gaignant sa vie avec le labeur de ses mains,

Cræsus bannit Solon pour auoir eueilleure opinion d'un villageois que de luy. Herodian.

& qui auoit genereusement finy ses iours, combattant pour sa patrie.

Et Dionisius fit mourir le Poëte Philoxene, parce que recitant les vers ineptes qu'il auoit faitts, quoy que tout le monde les loüast, neantmoins il demoura seul immobile, & sans en faire nul estat: surquoy furent faitts ces vers,

*Alexisio  
Mentente.*

*Adulator est florens breui flos tempore,  
Cano parasito, nullus est qui gaudeat.*

Il est tres-  
dangereux  
de faire  
vœu ni ga-  
geure ou  
souhait sur  
la vie d'un  
Prince.

P. Afranius voyant la grande insolence & cruauté de Caligula, qui estoit lors detenu d'une griefue maladie, iura par serment solennel s'il venoit en conualecence, que tres-volontiers il souffriroit la mort: l'Empereur guerit, & estât aduertty du mauuais souhait d'Afranius, & du peu d'affection enuers luy, il le contraignit de mourir, de peur qu'il ne fut pariure. On luy fit endurer la peine de sa franchise, & de son pernicious desir. Mais à mon aduis ne croyoit-il pas qu'elle fut si proche, ny qu'on le print au mot si precisément. Il eut allongé ses iours s'il eut scëu flater & dissimuler cette enuie.

Il en fit tout de mesme à l'autre Afranius, qu'on appelloit Secundus: car ayant aussi dict & iuré, tant il desiroit la mort du mesme Empereur, que volontiers il combatroit & viendroit en duel, pour maintenir qu'il ne rechaperoit iamais de la maladie dont il estoit atteint: l'Empereur estant guery luy presenta vn champion & le fit entrer en champ de bataille. Qui nous apprend qu'il ne faut faire ny souhait ny gageure sur la mort de son Prince.

• Eudoxia

Eudoxia femme de l'Empereur Arcadius, enuoya

deux fois en exil S. Iean Chrysoftome Euesque de Constantinople, parce qu'il ne pouuoit se laisser aller à aucune sorte de conuiuence ny flaterie enuers elle, ny elle encore moins souffrir de luy aucune iuste correction.

en uoyas en exil S. Iean Chrysoftome à faute de pouuoir compatir avec eile.

Antigonus ayant perdu vn œil d'un coup qu'il auoit receu, il se fachoit à outrance, quand on se rioit de sa deformité: de maniere qu'il fit mourir Theorite de Scio, qui l'auoit gaussé sans respect, bien qu'il eust iuré qu'il luy pardoneroit, s'il se mettoit à mesme de luy en requerir pardon: mais cette promesse estoit equiuoque, car il auoit seulement iuré de luy pardonner volontiers, s'il se presentoit deuant ses yeux. Or ses amis le sollicitant d'aller faire l'espreuue & essay de la clemence du Roy, il s'alla ietter à ses pieds: mais voyant qu'il n'auoit qu'un œil, il tourna aussi tost la teste vers ses amis, pour se moquer d'eux, & d'Antigonus tout ensemble: fondant le subiect de sa risée & de son propre rebut, sur ce qu'il ne pouuoit comparoistre deuant ses yeux, veu qu'il n'en auoit qu'un. Et le dict si haut, qu'Antigonus peut entendre ces mots, que l'Italié exprime mieux que tout autre.

Les paroles equiuoques & à double sés redoublent bien souuent la colère aux Princes.

*Dunque non cie verso ch'io possa hauer speranza di salute.*

Le Roy s'apperceut de l'aigreur & equiuoque du mot, & la fumée luy montant au nez, il respondit, *Il resto te perdonato, ma non gia questo.* Et le fit mourir.

Perseus poussé de mesme vanité, tua deux de ces grands flateurs Euctus & Euleus, ayant sceu qu'ils festoient resiouis, & auoient fait feste de ce qu'il auoit esté vaincu par les Romains: qui montre la belle fin que font ordinairement les flateurs.

O o iij

Archelaus Roy de Capadoce, ne fessant voulu asubiectir à cette villeté de courtiser & flater Tybere, lors qu'il estoit retiré à Rhodes, Tybere mit & se lia tellement ce mespris au doigt, que depuis estat paruenue à l'Empire, il ne se contenta pas de luy en faire reproche, ains luy ayât brassé vne fauce accusation; elle se trouua si importante & si dangereuse, qu'il en mourut de regret: bien qu'il n'eut oublié ce compliment par outrecuidance, ains seulement pour se garantir de la ialousie d'Auguste, durant la vie duquel il estoit trouué tres-mauuais, de tesmoigner en facon quelconque qu'on estoit amy de Tibere.

3 Alexandre fit mourir Cleon pour n'auoir voulu deferrer à l'adulation de Calisthenes qui le vouloit faire tenir pour Dieu.

Aucuns des fauoris d'Alexandre, ayans recogneu mieux que les autres cette ambition & vain desir en luy, d'estre honoré & tenu pour Dieu, ne manquerent de le tenir pour tel, premierement parmy eux, afin que puis apres tout le monde eut vne pareille creance, comme il se voit par ce qu'on dict de Cleon Sicilien, lequel ayant proposé en plain festin, auquel estoit Alexandre, qu'il le falloit tenir pour Dieu, comme on auoit fait autre fois le pere Liber & Hercules, iusqu'à presser les conuiues, & leur dire qu'ils feroient pieusement & prudemment, si à son retour venant pour se mettre à table, ils se prosternoient par terre au deuant de luy: car Alexandre estoit sorty de table pour donner lieu à ce discours, & voir quel euenement auroit cette adulation de Cleon. Calisthenes ingenuement & avec vne singuliere eloquence se riant de Cleon, dict que la diuinité ou deification, souloit suiure les hommes apres leur more seulement, & non les accompagner durant leur vie.

Que Liber & Hercules n'auoient esté faictz Dieux par le decret d'un festin, ny parmy les gobelets, ains la posterité leur auoit attribué cet honneur apres leur mort. Pour moy (dict il) ie ne souhaite au Roy son immortalité qu'apres vne lógue suite d'années, afin que la vie soit prológée à sa Majesté le plus que faire se pourra. Ces paroles offencerent autant Alexandre (lequel estât caché là prés, attédoit avec quel aplaudissement seroit receuë l'adulation de Cleon) qu'elles auoient delecté les autres. Neantmoins ayât retenu sa colere pour ce coup, & estant reuenu au festin, sans faire semblant de sçauoir ce qui s'estoit dict & passé en son absence, bien tost après comme Polypercontes rioit & se moquoit des Perfes, lesquels voulans parler à Alexandre festoient prosternez par terre, il le jetta du lict où il estoit: & soubzriât de sa cheute, luy dict, Ne voy tu pas qu'il t'est adueni le mesme qu'aux Perfes, bien que tu te riois sottemēt & te moquois d'eux, ne cuidant pas qu'il te pouuoit aduenir le semblable?

Mais il voulut bien plus de mal à Calisthenes, qui n'auoit sceu le flater comme Cleon, ny approuuer sa diuinité. Et dict tout haut, qu'il haïssoit le sage, qui n'estoit sage pour soy-mesme: & ne cessa iamais iusqu'à ce que luy ayant improperé le crime d'une fauce conspiration, il le fit mourir avec plusieurs autres, au grand detrimēt de sa reputation. Voila la peine de la franchise de Calisthenes, voila le deffaut d'Alexandre, qui n'estimoit sages que des yurógnés & des adulateurs. Voila commēt il secon-  
doit l'adulation de Cleon, & se mettoit en debuoir

Alexandre  
disoit qu'il  
haïoit le  
sage qui  
n'estoit sa-  
ge pour soy  
mesme.

de la mettre en 'approbation parmy tous les siens, afin que par apres cela s'estendit & volat par tout le monde: iusqu'à faire mourir ses plus fauoris, lors qu'il les trouuoit contraires à son dessein.

*Principum  
sanctis bel-  
lum est.*

C'est la marque d'un grand courage de souffrir des iniures, quand on est reueu en dignité. La cruauté d'un Prince est vne espece de guerre. La multiplicité des supplices n'est pas moins honteuse à un grand Prince enuers ses subiects, que la multiplicité des funeraillles à un grand medecin enuers ses malades: la cruauté accroît le nombre de ses ennemis, voire mesme en les exterminant.

*4 Il faut es-  
uiter la co-  
lere des  
Princes.*

Il faut esuiter le courroux des Princes, & le leur faire moderer, soit versant des larmes sur le feu de leur colere, soit en se soubzmettant à eux, & non en dissimulant & les irritant. Il faut les disposer à douceur & humanité: & où ils en seroient tout à fait incapables, il faut implorer l'aide de Dieu, qui a accoustumé de tirer mesme raison des Princes, par la seule souffrance de ceux ausquels ils font souffrir martyre, lors qu'ils scauent patienter. Il faut donner quelque chose à leur cholere, à leur aage, & aux mauuaises impressions que leur donnent par fois les flateurs qui sont près d'eux; & considerer qu'il n'y a personne de si parfaicte prudence qui en tout téps face bien toutes choses de luy mesme. Nul ne peut, (principalement quand la cholere le presse, & le iette en raisons contraires) discerner & choisir le meilleur party.

Et c'est vne bonne fortune quand un Royaume est pourueu d'un Prince, duquel la promptitude est bien tost remise comme celle d'Alexandre, lequel se repentoit

repentoit aussi soudainement du mal, qu'il estoit prompt & soudain à le commettre.

Aussi dict on recognoissant son deffaut, & auoiait qu'il auoit esté mal instruit, que rencontrant Diogenes aux enfers, il luy dict qu'Aristote estoit vn flatteur. Tout à rebours de plusieurs de sa sorte, lesquels absolus & souuerains en leurs actiōs, aussi bié qu'en leurs Estats, quoy que conuaincus de plusieurs vices & forfaitcs, talchent neantmoins tousiours à se iustificier, & s'opiniaſtrent à les faire passer pour vertus, sans iamais de bonne foy recognoistre leurs fautes.

Le mestier de bien regner (dict on) est le plus difficile & malaisé, & tel que ce grand Philoſophe Xenophō l'a tenu pour chose diuine, outrepassant la portée de l'homme. Les seules suggestions des flatteurs, sont capablès de desuoyer & corrompre les Princes les plus aduisez. Mon Royaume abonde en toutes choses, disoit le Roy Louys XI. sauf en vne qui est la verité, les Princes ne l'oyent pas tous les iours. Or comment pouruoirra le Prince aux incommoditez & deffauts de ses subiects, si on luy taist les siés? neantmoins c'est en cela seul que gist principalement le bon gouuernement du Prince. Surquoy Cesar souloit dire, que l'Empire n'estoit autre chose, que le soing du salut d'autruy.

Neron faisant le ribleur depaué receut de grands coups, & en porta des marques au visage, Iulius Montanus, estant d'aenture la nuit aheurté cōtre luy. Et quoy que Neron eust fait dessein de poutrager, neantmoins il aduint tout autrement que Neron ne pensoit: car Montanus mauuais flatteur le repoussa.

*Bruxen lib. 5. exemplor. tit. de Parasitijs.*

*Le merice de bien regner est le plus difficile & malaisé qui soit point.*

*L'Empire n'est autre chose que le soing du salut d'autruy. Il est tresdangereux de se traueſtir & ribleur la nuit. Tacit. lib. 13. ch. 6.*

bien rudement, toutefois l'ayant recognu bien tost. après, & tres-humblement supplié de le pardonner, quelque adoucissement ou flaterie qu'il taschast d'apporter à vn accident si inopiné & nouveau (car il ne croyoit pas heurter son Prince) il n'en voulut rien faire, ains le contraignit de mourir, prenant ce mauvais rencontre, comme s'il luy eust fait reproche & vergongne de sa folie & pusillanimité.

Les flateurs souloient dire à Alexandre, & aux autres Monarques, que les choses corruptibles entrent par la bouche, mais que les diuines & immortelles comme estoient leurs loüanges & leurs merites, en sortent: mais s'ils eussent voulu ne rien dire que la verité, ils eussent mieux dict, leur donnans entendre qu'il en sort beaucoup plus de sales, & pleines de corruptiõ & fausseté, qu'il n'y en entre. Car tout autant de paroles des Adulateurs & Parasites, qui tenoient leurs maistres pour Dieux, estoient autant d'horribles blasphemes prononcez contre le vray Dieu, lesquels en ce siecle seroient punissables de mort, & au leur estoient par fois si desagreables & odieux à des Princes bien reglez, qu'ils en auoient eux mesme horreur & vergongne.

si Tertulien  
in Apolog. se  
moquât de  
la vile adu-  
lation des  
Gentils,  
monstre  
comment  
il faut prier  
pour les  
Rois &  
Empereurs  
& qu'est-  
ce qu'on

C'est pourquoy Tertulien detestant ceux qui appelloient Dieux les Empereurs, & leur montrant clairement leur erreur & brutalité, leur souloit dire, qu'ils debuoiert imiter les Chrestiens, lesquels priés pour les Empereurs & les Roys, ont accoustumé de faire des prieres iustes & chrestiennes, sans adulation sans fard & sans blaspheme. Pleut à Dieu qu'ainsi fut de toutes celles des flateurs qui s'õt près de nos Rois.

*Illuc sufficientes (dict-il) christianis manibus expansis, quia innocuis: capite nudo, quia non erubescimus: denique sine monitore, quia de pectore oramus, precantes sumus semper pro omnibus Imperatoribus, vitam illis prolixam, imperium securum, domum tutam, exercitus fortes, senatum fidelem, populum probum, orbem quietum, quaecumque hominis & Caesaris vota sunt. Non enim Deum imperatorem dicam, vel quia mentiri nescio, vel quia eum deridere non audeo: vel quia nec ipse si Deum volet dici, si homo sit, interest homini Deo credere, satis habeat appellari imperator. Græde & hoc nomen est quod à Deo traditur: negat illum imperatorem qui Deum dicit, nisi homo sit, non est imperator.*

homme de bien leur doit souhaiter.

Louage & priere que les subiects doivent faire pour les Empe-reurs & pour les Roys.

Il ne faut ny appeller ny tenir les Empe-reurs pour dieux C'est beaucoup de les honorer du titre d'Empe-reur

Notable inconstance de l'Empe-reur Alexandre.

C'est le vray modele des prieres & bons auspices qu'on deburoit faire pour tous les Princes Chrestiens, & chacun à sa cour n'en desirer ny recevoir d'autres: suiuant l'exemple d'Alexandre, lequel ne se peut tenir de dire à ceux qui luy vouloiēt faire croire voyans sortir du sang de sa playe, qu'il estoit fils du grand Iupiter, qu'ils estoient imposteurs, veu que c'estoit du sang purement humain & non de la trempe de celui qu'Homere faiēt escouler de la playe des Dieux.

Mais Alexandre qui auoit faiēt semblant de rabroüier ces flateurs, qui le tenoient pour fils de Iupiter: inconstant & inegal à soy-mesme, ne repudia ainsr tousiours cette qualité, ains il tesmoigna sur vn autre subiect, le desir qu'il auoit d'estre tenu pour tel, ou pour le moins pour son compagnó, se disant maistre vniuersel de toute la terre, si Iupiter l'estoit du ciel.

Surquoy on raconte qu'Apelles rare peintre, &

P p ij



Lysippus excellent Statuaire, tous deux faisans le mestier le plus flateur qui se puisse trouuer : l'vn ayāt peint Alexandre la foudre en la main, cōme on faict à Iupiter, & l'autre luy ayant tourné le deffaut du col en perfection, & posé la teste de façon qu'il visoit tousiours vers le ciel, le rendirent si ambitieux & æmulateur de Iupiter par cette adulation, qu'ils luy donnerent occasion de rechercher quelque autre bon adulateur, qui mit cette inscription au dessoubs de sa statuë.

*Ce bronze estoit d'Alexandre l'image,  
Lettant à-mont les yeux & le visage,  
A Iupiter semble dire, pour toy,  
Retiens le ciel, & la terre est à moy.*

Et quand Stasicrates insigne Architecte, mespriant ceux qui s'estoient meslez de faire son image deuant luy, disant que c'estoient pieces d'ouuriers lasches & peu genereux, luy dict qu'il la vouloit faire de la montagne entiere d'Athos, si haute qu'elle semblé presque heurter le ciel. Il donna occasion à Alexandre de loüer son dessein: mais comme encore sil eut trouué vne seule montagne pour grande & haute qu'elle fut, incapable de représenter vn si grand œuure, Alexandre le loüa: mais il luy dict, laisse là Athos demeurer en sa forme, il suffit qu'il soit le monument de l'outrageuse insolence d'vn seul Roy: Quant à moy, le Mont Caucaze, les montagnes Emodienes, la riuere de Tanais, & la mer Caspie, seront les images de mes faicts heroïques.

11 L'Empereur Caligula se fit

Et l'Empereur Caligula, comme quelque fois suivant sa folie accoustumée il eut dict, qu'il couchoit

& habitoit avec la Lune, & eut interrogé Vitellius, pere de Vitellius Cæsar, fil ne voyoit pas la Deesse quand ils estoient couchez ensemble: Vitellius esto- né & tremblant, ayant regardé vn peu derriere luy, & prononcé quelques paroles: c'est (respondit il) à vous autres seuls (ô Sire) qui estes Dieux, de vous entrevoir. Cette adulation esmeut tellement Caligula & luy fut si plaisante, qu'il se fit bastir vn temple à Rome côme vn Dieu, & vn hostel au Capitole, afin d'habiter avec Iupiter, & s'associer & communiquer avec luy.

bastir vn temple à Rome, comme si c'eust esté vn Dieu, pour plus commodement communiquer avec Iupiter.

Voila les peines qu'ont encouru plusieurs grands personnages, pour n'auoir voulu suiure cette vanité des Empereurs & autres Princes, n'estans par fois qu'hômes simples & de fort peu de merite, lesquels vouloient estre estimez Dieux: desquelles Platon mesme, que plusieurs ont appellé diuin, & qui l'estoit pour le moins plus qu'eux, ne s'est peu depestrer. Car n'ayant sceu flater Denis Prince de Siracuse, ny s'accommoder au genie de son humeur superbe, il fut par luy remis és mains d'vn maistre de Nauire, pour estre vendu en Candie comme vn pauvre esclau, d'où quelques philosophes le racheterent; luy donnant pour leçon, de ne pratiquer point és cours des Princes, ny conuerser avec eux, s'il ne vouloit parler tout à fait à leur gré.

Il y en a plusieurs autres tout au cōtraire, auxquels on a fait souffrir la peine de leur adulation, & de ce qu'ils auoient merité en flater. Alexandre ne peut souffrir la flaterie dont vsa Nicestias, louant les mouches qu'il auoit sur le nez, ne voulant qu'il les esti-

Exemples de ceux qui ont endure beaucoup de peine pour auoir trop flatté les grands.

mat plus précieuses que les autres, quoy qu'il s'essayast de faire croire qu'elles fussent abreuvéés de sang Royal.

Historien  
puni pour  
avoir trop  
flateuse-  
ment des-  
crit le com-  
bat qui fut  
entre Alex-  
andre &  
Porus.

Non plus qu'il ne peut souffrir l'adulatio de l'historien Aristobulus, ains apres avoir ouy de luy plusieurs flateries & fauces louanges, il luy print des mains le liure qu'il auoit fait en sa louange, & le jetta dans le fleuve Hidaspe: & s'estant fierement tourné vers luy comme vn homme offencé, Tu meriterois encore mieux (dict il) d'estre ietté dans la riuiere que ton liure, puis que tu n'as pas honte de me faire combatre seul, & à chaque coup de fleche tuer vn Elephant. Mais Lucian declare que ce fut pour auoir trop aduantageusement escrit le combat qui fut entre Alexandre & le Roy Porus.

8 L'Empe-  
reur Sigif-  
mond bail-  
la vn soufflet  
à vn adula-  
teur, &  
pourquoy.

L'Empereur Sigismond ayant baillé vn soufflet à vn Adulateur, Pourquoy me frappes tu (dict il) & pourquoy me mords tu, repartit aussi tost l'Empereur. La peine de ces deux Empereurs estoit bien legere, veu que celle d'Alexandre, n'estoit qu'vne simple menace, & celle cy, n'estoit qu'vne petite atteinte, ou legere marque de correction, qu'on donneroit à vn enfant. Car s'ils n'eussent reparty deuant le monde, on eut pensé qu'ils croyoient ces fauces louanges pour veritables, & eussent esté d'ailleurs blasmez de peu de iugemét, de se persuader des choses impossibles; en receuant ainsi indifferemment des titres glorieux & non meritez, & desquels ils estoient du tout indignes.

9 Notable  
peine de-  
cernée par

Caligula ayant reuouqué quelqu'un d'exil, & s'estât enquis de luy à quoy il s'occupoit pendant son ban-

nissement : & ayant respondu avec vne extreme & impudente flaterie, qu'il auoit tousiours prié les Dieux que Tybere mourut, & qu'il regnat : il print de là vne coniecture toute contraire, que tous ceux qu'il auoit bannis, desiroient sa mort, tellemēt qu'il leur enuoya quelques gens qui les tuerent tous.

*l'Empereur Caligula pour vn simple soupçon tiré d'un trait de flaterie.*

Diogenes voyant vn ieune enfant qui mangeoit indecemment, & avec vne merueilleuse voracité, donna vn soufflet à son gouuerneur : & eut quelque raison de ce faire, attribuant plustost la faute à celuy qui l'auoit mal enseigné, qu'à celuy qui ne l'auoit biē appris. O qu'il seroit bien faict, si à la cour des ieunes Princes il se trouuoit quelque Diogenes, qui baillast ainsi des soufflets à ces flateurs, lesquels au lieu de reprendre ces ieunes fleurōs de ce qu'ils auent & engorgent trop auidentement les flateries, au contraire ils les y fourrent, & prennent plaisir de les en voir gorger & remplir à monceaux ! Il les faudroit prendre à la barbe, & les y tenir iusqu'à ce qu'ils eussent souffert la peine qu'ils ont meritée, selon l'importance & les accidens, qu'auroit trainé après soy leur adulation.

*Il seroit besoing qu'es cours des Princes il y eut quelque Diogenes qui baillast des soufflets aux adulateurs.*

Suiuant ce que fit genereusement Phocion, lequel se trouuant en l'assemblée de sa ville rabroué par le peuple, appella aussi tost à tesmoing Archibades pour confirmer son dire : mais l'autre se leuāt, donna tout au contraire le conseil qu'il sentit estre agreable au peuple, & non celuy que Phocion desiroit : ce qu'entendant Phocion le print à la barbe, & luy dict, que ne faisoistu donc raire ta barbe, si tu te voulois meller de flater ce peuple deuant moy ?

*Ou quelque Phocion qui les print à la barbe. Plus. en la vie de Phocion.*

Les Atheniens furent encore plus rudes, qu'ad ils firent mourir leur Ambassadeur Timagoras, parce qu'au premier rencontre, saluant le Roy Darius à la mode des Perfes, il leur sembloit qu'ils l'auoient trop flaté,

Peine d'un  
Poete fla-  
teur.

Le Poete Hermodorus, souloit appeller le Roy Antigonus fils du Soleil, & luy repudiant cette fauce gloire, se moquât de l'impudéce du Poete, le renuoya à vne demonstration bien sale, mais digne de l'adulateur, qui est que sil vouloit voir le contraire, il ne falloit qu'aller vider sa chaire percée.

Ce grád Fabricius fit porter la peine de son adulation à Pirrus, & de la sotte louange qu'il se vouloit donner, au preiudice de ce grád Sénateur Romain: Pirrus au denombrement des grands capitaines, le vouloit faire le premier apres luy, pensant encore l'honorer d'une tres-noble place. Cela ne te seroit pas expedient (dict Fabricius) pour ce que les gens qui maintenant t'honnorent & t'estiment, s'ils m'auoient vne fois cogneu à l'espreuue, m'aimeroient mieux pour leur Roy que toy.

Quelle  
peine M.  
Anthoine  
fit souffrir  
aux Athe-  
niens, pour  
auoir vsé  
enuers luy  
d'une trop  
grande a-  
dulation.

Les Atheniens voulans flater Marc Antoine, lors qu'il estoit sur le point de faire son entrée dans leur ville: luy offrirent la Desse Minerue pour femme, la voulant marier avec luy, & pour cet effect le tindrent pour Dieu. M. Antoine fache d'une si grande adulation, le l'accepte (dict il) mais ie veux mille tallens de dot, qui est conuenable pour vn tel party, & ainsi l'adulation leur cousta bien cher.

Ne voulez vous pas deplorer l'inepte flaterie de ce miserable prés l'Empereur Neron? qui fut si mal-  
encontreuse

encontreuse pour luy, qu'elle le tira à la mort? Anicetus capitaine des galeres (à ce que raconte Tacite) qui auoit fait mourir Agrippina mere de Neron par son commandement, fut encor prié par luy de faire mourir Octauia sa femme. Et cherchant quelque petit pretexte pour mieux y paruenir, il pria Anicetus de confesser qu'il auoit couché avec elle. Ce qu'il fit, publiant cet adultere simulé deuant plusieurs amis de Neron: & ce fait il executa son dessein aussi malicieusement, comme legerement il s'y estoit engagé: si bien qu'il la fit mourir. Pour raison dequoy il fut banny, comme criminel & coupable de sa mort, & ne fut onc rappelé, ains mourut en exil.

Que la flaterie d'Anicetus envers Neron fut punie trop legerement.

La fortune se jouë par fois à flater les grands, mais aussi bien souuent elle les despoüille & leur fait vn plus rude traictement qu'aux petits. De maniere que quand elle les trouue flateurs, c'est à lors que de son costé elle les flate le moins: les affligeans de plus grandes peines, qu'elle ne fait aux hommes communs. Dequoy il se trouue vn exemple notable, en nos guerres de Naples.

Le grand Consalue ayant prins la ville de Naples, les François tenans encore Castelnouuo, comme vne mine eut ioué, Consalue y fut luy mesme: & les François s'estans rendus à luy, les soldats se jetterent dans le chateau au pillage, où la proye fut merueilleuse, à cause des choses precieuses que les plus grâds de Naples y auoient mises, comme en lieu assure. Et plusieurs soldats & capitaines se plaignans, de ce qu'ils n'y auoient eu part: Consalue flateusement les

Le grant Consalue ayant lasché vn seul petit traict de flaterie, pour contenter quelques soldats à Naples, fut cause que toute sa maison fut pillée. Alphonse

Vlloa en la  
vic de Char  
les le V.

voulât amadoüer & contenter, leur exposant sa propre maison en proye, leur dict, *Ch' andassero saccheggiare la sua casa, accioche con la sua liberalita, vinceffero la lor miserabile fortuna.* Ils le prindrent au mot: tellement qu'ils coururent aussi tost avec vne telle rapacité & fureur, en la maison de leur capitaine, qu'avec le meslange du peuple, ils n'y laisserent pas vn cloud.

Cette flatterie fut bien chere. Vn chef d'armée signalé, & marqué par sa bonne & prospere fortune de ce nom de grand, perd en vne heure, voire en vn moment, tous ses meubles, ses armes ses cheuaux & son equipage. Le soldat François n'eut iamais vñe d'vne telle violence enuers son general. Il eut mieux valu à Consalue, de les auoir rudoyez que flatez. En fin c'est chose bien estrange, que si le soldat ne se trouue par hazard au pillage, ou n'est riche des depouilles de son ennemy, qu'il faille que son chef expose le sien en proye, pour assouir son auidité. C'est là peine que souffrent par fois les flateurs. Les mauvais effects de l'adulation, se iettent & renuersent bien souuent sur ceux qui s'en veulent seruir : & sur les capitaines & chefs de guerre, aussi bien que sur les Orateurs, & autres gens qui ont la langue affilée, pour flater & persuader ce qu'ils veulent.

Que nostre  
Seigneur se  
trouant  
mesme en  
necessité n'a  
iamais voulu  
flater  
personne.

Qui me faict ressouuenir, d'vne tres-belle conception de S. Hierosme : par laquelle il nous monstre clairement, que IESVS-CHRIST seul n'a iamais laissé eschapper aucun traict de flaterie ; ayant mieux aimé porter la peine de l'inhospitalité, & autres miseres & incōmoditez qui ont accoustumé de la suiure,

que de s'accommoder à cette vile soubzmission. Si bien qu'estant pauvre & souffreteux en ce monde, & n'ayant voulu flater personne, estant mesme en vne tres-grande ville, il ne trouua iamais homme qui le voulut loger. *Hoc intelligendum est (inquit) quod tanta paupertatis fuerit Christus, & ita nulli aduatus sit, ut in urbe maxima, nullum hospitem, nullam inuenerit mansionē.*

S. Hieros.  
me sur S.  
Math. li. i.

Qui montre que l'adulation flateuse, qui n'habite qu'à la cour des grâds Princes de la terre, est entiere-ment odieuse à la cour celeste: en laquelle les Princes qui sont les Saints, ont mieux aymé endurer cent mille tourmens, que d'en lacher le moindre traict; n'ayans iamais laissé fortir de leur bouche, pendant leurs plus grands martyres, & sur la plus forte violence de leurs maux, nulle autre plus forte adulation, que la sainte priere qu'ils faisoient à Dieu, pour les tyrans & cruels bourreaux qui les leur faisoient souffrir, aussi bien que si c'eût esté pour leurs intimes amis. Qui est vne si bonne flaterie, & si auantageuse pour eux, que la priere de ces saints personnages, estant par fois exaucée du Sauueur: plusieurs au lieu des peines d'enfer qu'ils en auoient merité, ont iouï au contraire, & iouïront à iamais, d'vne gloire immortelle.

Que les  
Saints n'ont  
iamais voulu  
vser d'autre  
flaterie  
enuers ceux  
qui leur faisoient  
souffrir martyre  
que de prier  
Dieu pour  
eux.

Que les Grands prennent un singulier plaisir à estre loüez:  
 & voyans ne l'estre assez par la bouche des Courti-  
 sans, ils se loüent eux mesme, & baillent  
 par fois indignement le ton  
 à leurs loüanges.

- |  |  |
|--|--|
| <p>1 Sçauoir si la loüage ou louer<br/>         quelqu'un, est une espee<br/>         d'adulation.</p> <p>2 Sçauoir-mô s'il estoit bië seät<br/>         à Phocion de s'exalter luy-<br/>         mesme.</p> <p>3 Beau traitt d'un Religieux<br/>         Capuccin, à l'édroit de l'Ar-<br/>         chenesque de Lyon.</p> <p>4 Faire donner les estruieres à<br/>         un hōme libre ( qui n'est que<br/>         trop en usage parmy les<br/>         Princes &amp; les grands ) est<br/>         chose fort dangereuse.</p> <p>5 Plusieurs Princes donnent le<br/>         ton de leurs loüanges à des<br/>         Adulateurs, mais ne s'ë trou-<br/>         uans bien seruis, ils les en-<br/>         tonnent eux mesme.</p> <p>6 Pourquoi les grāds se descou-<br/>         urent mieux par la parole<br/>         que par leurs gestes.</p> <p>7 Presens ridicules &amp; bizarres<br/>         de la fole Lauinia, à l'endroit<br/>         d'une grande Princeesse.</p> <p>8 La gloire mortelle ne peut<br/>         meshuy p̄s assouuir les<br/>         mortels, ils songent mainte-<br/>         nant à l'immortalité.</p> <p>9 Les loüanges propres sont</p> | <p>toujours de mauuaise odeur,<br/>         en la bouche de celuy qui se<br/>         loüe: &amp; pourquoy.</p> <p>10 Laus &amp; laudatio sont dif-<br/>         ferens, &amp; la raison pour la-<br/>         quelle on a baillé &amp; appri-<br/>         prié ce nom de Laudatio,<br/>         aux oraisons funebres.</p> <p>11 Alexandre ne croyoit nulle<br/>         bonne nouvelle luy pouuoir<br/>         arriuer, que celle d'Homere<br/>         ressusçité.</p> <p>12 En quel cas &amp; en quelles oc-<br/>         casions, la louange de soy<br/>         mesme est permise.</p> <p>13 Vn Capitaine preuenu de<br/>         crime, peut alleguer sa louā-<br/>         ge, &amp; l'employer pour iusti-<br/>         fication.</p> <p>14 La louange propre est iniu-<br/>         ste &amp; mal seante en la bou-<br/>         che de tout homme, fauf en<br/>         celle de l'homme iuste.</p> <p>15 Que les grands apprennent<br/>         bië souuēt les petits à flater.</p> <p>16 Bāquets seruiles, où les mai-<br/>         stres flatoient &amp; rendoient<br/>         quelque sorte d'honneur à<br/>         leurs valets.</p> <p>17 Il faut esuiter la louāge qui</p> |
|--|--|

nous est donnée de la part de  
mauvais gens.

18 S'il est point loisible de louer  
son Prince, & si on peut esui-  
ser la qualité de flatteur, ne  
luy attribuât que des louan-  
ges veritables.

19 Louanges merueilleuses &

tres-anciennes, que les estran-  
gers ont données de memoire  
perdue aux Roys de France.

20 Jaques Mentin fait louer la  
maison illustre de Farnese si  
celebre en Italie, à un au-  
teur de façon que la louan-  
ge a double sens.

## DISCOVRS VIII.



ANT s'en faut, dict on, que loier  
les grands soit adulation, qu'au  
contraire Agamemnon exhorte  
Menelaus de s'humilier iusques là,  
que de vouloir s'accommoder à  
loier tout le monde.

1 Sçavoir si  
la louange  
ou louer  
quelqu'un,  
est vne es-  
pece d'adu-  
lation.

*Et laudare omnes, animum & frenare superbum.*

Et pense tu par là dict Maximus Tyrius, qu'Agamemnon inuite Menelaus à estre flatteur?

Et Vlisseschappé du naufrage entrant dans la terre des Phœniciés, comme il pensoit se promener & s'esgayer dans son hostel, rencontra par fortune des filles de chambre, parmi lesquelles ayant reconnu la Roïne leur maistresse, il la compare ores à Diane, ores à vne tres-belle plante, & neantmoins il n'y a personne, dict le mesme Philosophe, qui osast accuser Vlisse d'adulation, laquelle par la seule intention affection & application de l'ame, est distinguée de la vraye amitié.

On prend pour magnanimité ce que Phocion estant condamné à la mort, dict parlât à vn de ceux qui furent condamnez quant & luy, le voyât tour-

2 Sçavoir  
mon s'il est  
permis &  
licite à Pho-  
cion de s'e-

salter luy-  
mesme.

menter & apprehender son supplice prochain, Que dis tu pauvre homme, ne te tiens tu pas bien-heureux de mourir avec Phocion? mais ie tiens au contraire ce traict mal assis, & peu conuenable à vn personnage si rellué de reputation que Phocion, en esgard à l'estat auquel il estoit.

Car la mort de ce pauvre homme, pour miserable & chetif qu'il fut, n'auoit nulle dependance de celle de Phocion, ny son corps ny son ame n'en pouuoiet receuoir aucun soulagement. L'occasion de la mort d'vn condamné est plus considerée au supplice que la magnanimité. Car s'il a merité la mort pour auoir commis quelque crime execrable, son courage & sa constance sont mal employez. Et ne doit auoir cette ambition ny cette vanité, de vouloir souffrant la mort, tesmoigner vne constance plus que commune & extraordinaire: mourant pour vn forfait sale & infame, qui ne merite de faire considerer en luy autre chose que voir s'il endure assez.

Plus. aux  
dicts nos. de  
Lacedem.  
Quiconque  
soustient  
virilement  
des tour-  
mens pour  
vne action  
vitiueuse, ne  
merite d'e-  
stre tenu  
pour con-  
stant.

Tesmoin le dire d'Agésilas, lequel voyant vn prisonnier soustenir les tourmens de la gehenne, aussi doucement que s'il n'eut souffert aucune violence. O que voila vn homme (dict il) extremement meschant, veu qu'il applique & employe sa patience & sa constance à endurer les tourmens, pour de si malheureux & meschans actes que ceux dont il est preuenue!

Que si les corps mourans en mesme heure, pouuoient neantmoins laisser leurs ames si bien vnies, & liees ensemble, qu'elles iouissent de mesmes contentemens en l'autre monde: ou pour le moins que l'v-

ne participat de la ioye de l'autre, le dire de Phocion se trouueroit mieux appliqué & plus à propos.

Mais ces paroles ne peuuent guiere bien estre efficaces ny veritables, qu'en la bouche du seul Fils de Dieu, lequel ayant dict au bon Larron, qu'il n'apprehendat la mort, & luy ayât promis de le mener quât & luy à la gloire eternelle, il auoit raison & pouuoit de là dire, & l'autre de s'en assure, & mourir ioyeux & content : n'y ayant homme si lasche, lequel avec vne assurance si certaine, n'eust occasion de l'estre cent fois plus, que Phocion ny son compagnon, auquel il ne pouuoit donner esperance de le conduire en lieu où il estoit incertain d'aller luy mesme. Car de croire aussi que Phocion le dict seulement pour la chose presente, estimant son compagnō heureux, pour cette seule vanité, d'auoir l'honneur de mourir à vn gibet en mesme heure, en mesme temps, & à la veuë & presence des mesmes personnes que Phocion, cette pensee estoit trop vile pour vn si grand personnage, duquel les conceptions en ses heures si proches de son acheminemēt en l'autre monde voioient iusqu'au ciel.

Je tiens donc le traict de Phocion aussi vain, que ie trouue brutale & ridicule la responce de Tectamenes, lequel ayant esté condamné à mourir par les Ephores, s'en alloit riant : & quelqu'vn trouuant son rire importun & desfaisonné, luy ayant demandé s'il mesprisoit les loix & iugemens de Sparte : Non pas (dict il) mais ie me resiouïs de ce qu'ils m'ont condamné à payer vne amēde, que ie puis acquiter sans l'emprunter d'vn autre.

C'est au seul  
fils de Dieu  
à promettre  
vne vie  
heureuse en  
l'autre monde,  
& garantir  
& effectuer  
absolument  
sa promesse.

Plusieurs  
grands personnages  
ont lâché  
mouës des  
traicts ineptes  
& ridicules.

C'est vn  
cruel dæda-  
le que la  
mort, qui  
embrouille  
la ceruelle  
& egare la  
bouche la  
langue &  
les yeux des  
mourans.

Ils eussent eu besoing de quelque bon assesseur, qui les eut menez par le filet dans ce Dædale du passage de la mort. Lequel est si embrouillé, si espineux & si rude, qu'il faict chanceler & chopper les plus constans, & le plus souuent tire d'eux des mots ridicules, ressentans à vne ame égarée: ou des paroles si ineptes & si laches, qu'õ diroit que ce sont des hommes perdus sur vne mer orageulé, & abandonnez du tout, qui vont de tous costez, ores ça ores là, flottans à la mercy des ondes.

Les assi-  
stâces chre-  
stiennes  
nous rame-  
nent aise-  
ment, quãd  
mesmes nous  
serions sur  
le point de  
nous de-  
uoyer.

C'est aussi en ce point que nos assistances chrestiennes font leurs plus grands efforts, à encourager des ames foibles: car celles des plus grãds pourroient bien estre (à cause de leur qualité) les plus vaines, qu'elles ne seroient pas les plus fortes, ny les plus saines & solides en constance & fermeté. C'est à quoy principalement doibuent trauailler ces bons Peres de consolation, à faire voir aux grands & recognoistre cõme dans vn miroir, l'estat auquel ils sont: leur faire dépouiller volontairement, & le plus libremēt que faire se peut, leur grandeur, attachée & cloüée à vne infinité de circonstances, qui ne font que charger l'ame, & la rendre incapable de se conduire & arriuer au port de salut.

3 beau traict  
d'vn Reli-  
gieux Ca-  
puccin à  
l'endroit  
de l'Arche-  
uesque de  
Lyon.  
Mathieu.

Sur quoy ie trouue fort à propos, ce que nos Historiés François racontent, qu'vn bõ Capuccin visitant vn Archeuesque de Lyon à l'article de la mort, le nomma simplement parlant à luy: & luy voulant représenter qu'il estoit aux abbois, Pierre de Pinac. De maniere que quand il entendit cette nouvelle forme de compliment, & que ses qualitez se suppri-  
moient

moient aux approches de la mort, il haussa la teste & les yeux, pour dire, qui estes vous? on recogneut que cette parole l'auoit remply d'estonnement, & qu'il la receuoit comme le signal de son depart. Ce bon pere n'auoit pas apprins à flater, faisant cette visite de la part du Souuerain. Aussi en la mort il faut leuer & faire quitter le masque; il faut se descharger de ce poissant fardeau, qui nous empesche de voler à tire d'aïlle où on ne nous reçoit que purs & nets, sans bien, sans titre, & sans grandeur.

Les Grands croyent que le Soleil n'esclaire que pour eux: & en toutes leurs actions, ils visent plus à se contenter, qu'à la iustice & droicture de l'action qu'ils font. Qui est cause qu'on a trouué bõ le repart du page, lequel ayant souffert les estriuiers par le commandement & en presence de son maistre relléué de grandeur, immoderément & iusqu'au sang; comme il luy eut commandé de reprendre ses habits & se vestir, non feray respondre le page, prenez-les vous mesme, car de droict ils vous appartiennent comme au bourreau. C'estoit vn coup de foïet plus sensible & plus piquant à l'encontre de la grandeur & cruauté de son maistre, qu'aucun de ceux que le page auoit receu.

Les Grands se loïent, se flatent, & relléuent eux-mesmes leurs actions le plus qu'ils peuuent. Et puis qu'ils n'ont de superieur & de plus grand au dessus, qui leur puisse donner recompense de leurs faïets heroiques, ils tiennent les seules louanges pour iuste salaire, lesquelles ne se trouuâs es yeux ny en la bouche d'autruy, ils les font volontiers tomber & passer

4 Faire donner les estriuiers à vn hõme libre (qui n'est que trop en viage parmy les princes & les grands) est chose fort d'agereuse.

5 Plusieurs Princes donnent selon de leurs louanges à des adulateurs, mais ne s'en trouuant bien seruiz, ils les entõnent eux mesmes.

R r

Marius se  
louoit fau-  
cement.  
*Plut. in ma-  
ri.*

par la leur. On ne sceut bon gré à Marius venu de peu, lors qu'on l'entédit se louer trop insolemment, de ce que son Consulat estoit vne dépouille qu'il auoit gagnée (disoit-il) par sa vertu, sur la lascheté & sur les delices des riches & des nobles de sa patrie, parauenture plus vaillans & de meilleure maison que luy.

Tygranes  
se louoit in-  
solemment.

Non plus qu'à ce bauard Roy d'Armenie Tygranes, lequel disoit se louât hors de raison luy mesme: qu'il n'estoit marry sinon qu'il luy falloit combattre contre Lucullus seul, & non contre tous les Capitaines Romains ensemble: disant ces mots insolens & inouys: S'ils viennent comme ambassadeurs, ils sont beaucoup: mais s'ils viennent comme ennemis, ils sont bien peu.

*Cic. pro Ar-  
chia postea.*

Ciceron trouua tres-mauuais que ce grand Athenien Themistocles, estant vn iour enquis quel air ou quel chant il entendoit plus volontiers, respondit, Celuy par lequel sa vertu seroit la mieux & plus doucement chantée.

Chrysippus  
s'estimoit  
le premier  
de tous les  
Philoso-  
phes.  
*Latins.  
Eraf. in A-  
dag.*

Le Philosophe Chrysippus s'estimoit tant, qu'estant interrogé à qui il voudroit bailler son fils pour apprendre la philosophie, à moy seul (dict il) car si ie croyois qu'il y en eut vn meilleur que moy, ie le luy donnerois. Tellement qu'il vouloit qu'on dict de luy ce qui se disoit d'Homere, *quod solus superes*. Car il n'estimoit tout le reste que des ombres.

Dieu en-  
uoye sou-  
uent la  
mort, de  
façon qu'on  
d'iroit pref-

Asclepiades Prussien se vantoit estre si bon Medecin, qu'il disoit franchement ne vouloir viure en cette bonne reputeriõ, si iamais de sa vie il estoit malade. Et de fait il garda septante ans cette renommée,

à la fin desquels estant tombé du haut d'un degré, il mourut. Nostre Seigneur sçait faire mourir le monde en plusieurs façons, & en défaut de longues maladies il sçait enuoyer des accidens bien courts, mais tout à faict incurables.

que qu'elle  
arriue sans  
maladie  
precedete.

Iphicrates estoit si glorieux, qu'il disoit aux Atheniens qui luy auoient dressé vne colombe avec de belles inscriptions en son honneur: Vous croyez parauenture, messieurs, que vous m'avez fort honoré avec vostre colombe & son inscription, & fort obligé par ce moyen: mais on m'en a bien dressé vne autre, laquelle i'estime bien plus: car au Peloponese, il s'en voit vne qu'on a posée en tesmoignage de ma vertu, qui touche & va frapper iusqu'au ciel.

Iphicrates  
se donnoit  
vne gloire  
& louange  
insigne.  
Muret lib.  
3. v. v. v.  
lett. s. 22.

Denis le vieux auoit trois filles, dont il en appella l'vne, & la faisoit nommer Areten, c'est à dire vertu. La seconde Sophrosinem, qui veut dire Temperance. Et la troisieme Dicaosinem, qui veut dire la Justice, se louant raisiblement, & voulant dire, que luy seul auoit engendré, & estoit le vray pere des vertus.

Denis se  
disoit pere  
des princi-  
pales ver-  
tus.  
Plus. au tr.  
de la fort.  
d'Alexan.

Clytus pour auoir mis à fonds trois ou quatre galeres des Grecs, se fit appeller Neptune, & porta le Tridét. Ces gés se vouloiét faire deifier à bõ marché.

Clytus se  
disoit le  
Dieu Ne-  
ptune.  
Plus. ibid.

Clearchus tyran de la ville d'Heraclée, porta en sa deuise la foudre, & fit prendre à son fils le nom espouuantable de tonnerre. Le parler de soy sortant de cette forte garnison qui est l'amour de soy mesme, eschappe bien souuent à ceux qu'on tiét les plus modestes & esloignez de vaine gloire.

Clearchus  
& son fils  
prindrene  
les noms  
espouuen-  
tables du  
foudre &  
du tonnerre.

On cognoist mieux les grands par leurs paroles, 6 Raison

R r ij

pourquoy  
les grands  
se decou-  
urent mieux  
par la paro-  
le que par  
leurs ge-  
stes.

que par leurs faicts, esquels la fortune est souuent mesléé. Là où es paroles qu'ils ont dites sur l'heure de leurs gestes, on apperçoit comme dedás des miroirs, le cœur & la pensées d'un chacun d'eux. Au moyen dequoy Sirammes Persien, respondit accortement à ceux qui s'esmerueilloiét que ses entreprinse ne succedoient heureusement, veu que ses propos estoient si prudens & si sages. C'est (dict il) pour ce que ie suis seul maistre de mes propos, mais des effects c'est la fortune, & le Roy.

La parole  
du Medec-  
in Mene-  
crates fut  
cause, qu'a  
gesilaus le  
tant pour  
fol.

Le medecin Menecrates se fit fort bien recognoi-  
stre par ses paroles, quand escriuant à Agefilaus, il  
mit-en teste dans sa lettre, Menecrates Iupiter au  
Roy Agefilaus: mais Agefilaus par sa responce, fit  
encore mieux paroistre combien il estoit plus adui-  
sé, car il respondit, Le Roy Agefilaus à Menecrates  
santé, voulant dire qu'il estoit si malade du cerueau,  
qu'il eut fallu vn beaucoup plus suffisant medecin  
que luy mesme pour le guerir.

Sapor Roy de Perse n'enfloit guiere moins ses qua-  
litez, quand escriuant à l'Empereur Constantin, il  
commença sa lettre en cette façon: Sapor Roy des  
Roys, associé des Estoiles, frere du Soleil & de la Lu-  
ne, à roy Constantin salut.

C'est l'ambition qui faict tousiours battre le poulx  
de nostre ame, & qui faict souuent perdre nostre  
grádeur en cet ardeur qu'on a de la vouloir relleuer.

Plusieurs  
voulás exal-  
ter & relle-  
uer leur  
grádeur le  
fét de for-

Plusieurs se voulás flater eux mesmes, se chatouil-  
lent pour se faire rire, & se donnent carriere pour se  
donner du plaisir. Ceux *di sancto Marino* petite vil-  
lete en la Romanie, quoy que contadins & villageois

presque tous, viuent neantmoins en quelque forme de republique: si bien que voulans escrire à cette illustre & fameuse Republique de Venise, ils n'eurent honte de mettre cette inscription de grandeur flatteuse, mais inepte. *Alla nostra diletta, e carissima sorella, la Republica di Venetia.*

De mesme vne fole en Italie appellée Lauinia, escriuit à vne tres-grande Princesse, qu'elle la prioit de luy faire cette courtoisie, de la venir voir pour huit iours, avec toutes ses Dames & Damoiselles, luy promettant qu'elle luy mettroit en ordre, & luy prepareroit vn des palais de Cleopatra: & luy donnoit entre autres presens, vn testicule de Castor musqué, & à chacune de ses Damoiselles vn gril Indien, qui esucilloit les personnes sans reueille matin ny horologe, à telle heure qu'on vouloit.

Il trouue que cette Dame en nostre temps le prenant beaucoup plus haut, se flatoit encor mieux, qui disoit qu'elle estoit descendue de la Royne de Saba; & qu'une perle & vn diamant qu'elle disoit auoir de tres-grand prix, auoient esté donnez à ses ayeuls par le Roy Salomon, quand la Royne de Saba partit de sa cour: lesquels luy estoient demeurez de main en main par succession de ses ancestres. De maniere qu'elle auoit prins pour ses armes, vn dragon qui deuore sa queuë, qui signifie le temps, avec ces mots, *sola aternitate victa.*

Ciceron auoit donc quelque raison, puis qu'on ne pouuoit tollerer de son téps, l'excessiue & trop souuent repetée iactance de la decouuerte de la coniuuration de Catilina, faicte durant son Consulat, de ne

te que tout le monde s'ẽ moque.

7 Presens ridicules & bizarres de la fole Lauinia à l'en droit d'une grãde Princesse.

8 La gloire immortelle ne peut meshui plus assouuir les mortels, ils songent maintenant à l'eternité.

Ciceron ne pouuoit souffrir la iuste louange du retour de Regulus.

Cicero lib. 3  
offic.  
Plus. au tr.  
comment on  
se peut  
louer.

pouuoir souffrir ce que mesme il semble qu'on don-  
noit de son siecle de iuste louange, au retour de ce  
grand citoyen Artillius Regulus. *Quod rediit (dict il)  
nobis nunc mirabile videtur. Illis quidem temporibus facere  
aliter non potuit, itaque ista laus non est hominis, sed temporis.*

Cicero Rhetor.  
lib. 1.

Arist. lib. 1.  
Rhetor. Ad  
orationem re-  
cipere &  
adulari de-  
separabile est.

Il ne se pouuoit soubzmettre à louer cette action,  
qui semble neâtmoins en soy estre grandemēt loua-  
ble. Aussi dict il ailleurs qu'il ne vouloit louer per-  
sonne, de peur d'estre estimé plustost adulateur que  
iuste laudateur. Si bien qu' Aristote a raison de met-  
tre en parangon ces deux, & dict que c'est chose aussi  
mal seante & blasnable de receuoir aucune sorte  
d'adulation, que d'estre adulateur.

Et c'est parauenture pourquoy Symmachus se fa-  
che tant de louer les meilleurs Princes d'or il eut ouy  
parler, & dict attribuant leurs perfections au temps,  
*Bonus Nerua, Traianus strenuus, Pius innocens, Marcus  
philosophus, temporibus adiuti sunt, que tunc mores alios  
nesciebant.*

9 Les loüa-  
ges pro-  
pres sont  
touffours  
de mauuai-  
se odeur en  
la bouche  
de celuy  
qui se loue,  
& pour-  
quoy.

L'occasion pour laquelle on a tousiours trouué de  
mauuaise odeur, les louanges propres que chacun se  
dōne, c'est que ceux qui sont couronnez és combats  
& ieux publics, & tous ceux qui ont esté honno-  
rez par la fortune de quelque victoire, en ont rap-  
porté les lauriers & les palmes de la main d'autruy,  
& les louanges d'une voix estrangere, pour esuiter le  
blasme & desplaisir, que porte avec soy, l'ouyr parler  
à quelqu'un auantageusement de soy mesme.

Plus. au tr.  
comment on  
se peut  
louer. soy-  
mesme.

Qui a fait dire à Xenophō, que cōme ouir les loüa-  
ges par la bouche d'autruy, est la plus plaisante audi-  
tiō & adulatiō qui soit point, aussi la plus deplaisante

& ennuieufe aux autres, estoit les ouïr reciter à soy mesme. Car cōme ceux qui sōt pressez de la fain, sont contrains de se faouler de leur propre chair, & s'acharner sur eux mesme contre la nature : aussi ceux qui sont affamez d'honneur & de louange, voyans que personne ne leur en donne, par cē paratēture qu'ils ne l'ont en rien meritē, ne cessent à toutes occasions, de s'honorer & se louer eux mesmes.

Nous nous complaisons grandemēt (dict le Stoïque) quand nous trouuons quelqu'un qui nous appelle gens de bien, prudens ou sages : nous ne nous contentons pas d'une louange mediocre. Toutes les louanges dont l'adulation de quelqu'un nous pourroit auoir chargez sans vergongne, sont receues par nous comme un debte franc & loyal, & quiconque nous appelle tres-bons & tres-saincts, nous luy applaudissons, bien que le plus souuent nous soyons tres-assurez qu'il est menteur, & qu'il nous flate : & sommes si indulgens enuers nous mesme, & amoureux de nos louāges, que nous prenons plaisir à estre louez en chose de laquelle nous sçauons certainement que nous auons accoustumē de faire le contraire.

Narcisse voyant la belle image & representation de son corps qui paroissoit grand à merueilles dans le miroir naturel d'une claire fontaine, croyant que ce fut plustost vne forme veritable, & qui se pouuoit toucher, qu'une ombre fatastique & trompeuse, se dōna du tout à cet erreur : & son œil se complaisant si fort à la voir : & l'œil brulant & comme espris de son œil propre, voulut par son image &

*Seniq. ep. 60*

*Comparai-  
son de Nar-  
cisse avec  
ceux qui se  
presint &  
se louēt par  
trop eux  
mesmes.*

soubz iceluy, iouir de soy par soy-mesme. Il est ainsi de ceux qui prennent plaisir à se louer, ils se mirent dans vn miroir fantastique, & encore au lieu du bel esclat de l'eau de quelque claire & viue fontaine, ils ne se voient que dans vne fauce glace ternie, dans le fonds de quelques sales eaux, qui decolorent leur vray naturel, & les font voir tout autres qu'ils ne sont. Si bien que pensant iouir de ce qu'ils ont creu fausement estre veritable en eux, le vray ne s'y trouuant, la seule erreur leur demeure, dans laquelle ils se perdent & se noyent comme Narcice.

Iean Pape  
X XIII par  
loit digne-  
ment des  
excessiues  
louanges  
qu'on luy  
donnoit.  
Pius 11. ep.  
31. ad fra-  
srem Philo-  
phum.

Ian Pape X XIII. grand personnage, oyant vn iour qu'on le louoit extraordinairement, ne se peut tenir de dire, *Scio inquit me ludi, sed falsa quoque laus me delectat.* Et au premier liure des dits notables du Roy Alphonse, il dict encores, Les louanges que tu nous donnes ne sont pas à nous, nous sçauôs de quel pied nous clochons, & quelle dent nous faict mal, mais nous aymons mieux estre louéz fausement, qu'estre vituperez vrayement. Ainsi nous te remercions de ce que tu nous dis immortels.

10 *Laus* &  
*laudatio* s'et  
differens,  
& la raison  
pour la-  
quelle on a  
baillé & ap-  
proprié ca-  
uõ de *Lau-  
datio* aux  
oraisons  
funebres.

Et ne sçay comment il est aduenu, que *laudatio* en langue Latine, veut dire proprement vne oraison funebre, ou ces paroles flateuses dont on a accoustumé la composer: si ce n'est qu'ils ayent voulu dire que nulle louange ne nous est si propre, que celle qui finit nostre vie, & qui nous accompagne à l'heure de la mort, toutes les autres estans passageres & transitoires, & qui peuuent avec le temps s'effacer & noircir, voire manquer du tout.

Senec. ep.  
101.

*Laus* & *Laudatio* sont differens, suivant l'aduis de  
Senecque

Seneque: car parlant d'une oraison funebre, on n'vse point (dict il) de ce mot *laus*, mais bien de celuy de *laudatio*, d'autant que ce qui est exprimé par ce mot *laudatio*, cōsiste en parole & en discours: mais disant que quelqu'un est digne de loüange, qui veut dire *laus*, nous entendons par ce mot de *laus*, les equitables iugemens des hommes, plustost que leurs propos ou discours. Ainsi *laus* sera la droicte opinion de celuy, qui sans parler priserá en soy mesme quelque homme de bien qui l'aura bien merité. Et *laudatio* sera le discours & les paroles qui se disent & s'employent, lors qu'on veut exprimer ces equitables iugemens, & surquoy ils sont fondez, comme on a accoustumé de faire es oraisons funebres.

Loui.

Laudatio.

Ce n'est pas tout, car plusieurs ne se contentét pas en deffaut que personne ne les louë, ou qu'on ne les louë pas assez dignement à leur gré, de se loüier eux-mesmes le plus avantageusement qu'ils peuuét, mais encore y en a il de si artificiels, qu'ils donnent le ton à leurs loüanges comme fait vn maistre de cōcert, pour les faire chanter aux autres, d'où sort vne harmonie si rude & si discordante, qu'on diroit qu'elle est composée de voix enrouées.

Plusieurs ne se contentét pas de se louer, mais encoré ils y attirent les autres tant qu'ils peuuent.

Alexandre voyant vn messager, qui accouroit à luy avec vne face riante, & luy tendoit la main de fort loing, luy dict, quelle bonne nouvelle me scaurois tu apporter (mon bel amy) si tu ne me venois dire qu'Homere fut ressuscité? estimant qu'on ne pouvoit plus adiouster aucune autre grandeur à ses faitts heroïques, que de les consacrer à l'immortalité, par les escrits de quelque noble & grad esprit,

Alexandre ne croyoit nulle bone nouvelle lui pouvoit arriuer, que celle d'Homere ressuscité. Plus auer. comm. on se peut aperc. si on prof.

Sf

tel qu'estoit celuy d'Homere. Il entonnoit bien ses louanges luy mesme, ne donnant loisir à ce messager de le venir louer. Il desiroit le plus ancié, & presque le premier Poëte de marque, pour chanter ses louanges: & iugeant la chose impossible, il commença luy mesme à se louer, & flater si fort la grandeur de sa bonne fortune, qu'il croyoit qu'il n'y falut qu'un insigne flateur (& deubt il ressusciter) pour publier ses gestes.

*Plus. autr.  
de la fort.  
d'Alex.  
Alexandre  
estât blessé  
à la mort,  
tant s'estoit  
qu'il vou-  
lut crain-  
dre la  
mort, qu'il  
se pouuoit  
mesmesouf-  
fir qu'il  
craignit  
pour luy.*

Mais il ne le faut trouuer estrange: car il auoit si bonne opinion de luy, qu'il ne vouloit pas seulement quelque accidēt qui luy arriuaist, qu'on eut opinion qu'il fut si lasche, qu'il craignit la mort: mais biē lors qu'il estoit blessé à la mort, il ne vouloit pas mesme qu'on la craignit pour luy, croyant que la lascheté d'autrui, s'influant en sa personne, souillaist en quelque façon sa magnanimité. Et disoit, Je ne sçauois penser que l'on croye que ie ne crains point la mort, si on la craint pour moy. C'estoit vn traict de louange tout nouveau, & vne rodomontade ou exaltation ingenieuse digne d'Alexandre.

*11 En quels  
cas & en  
quelles oc-  
casions la  
louange de  
soy mesme  
est permise.  
Celuy qui a  
acquis de  
l'honneur au  
peril de sa  
vie, se peut  
louer luy  
mesme.*

Il y a neantmoins quelques cas & certaines occasions, esquelles la louange de soy mesme sortant à quelqu'un de sa propre bouche, est non seulement permise, mais bien seante à celuy qui la dict.

Les hommes qui ont acquis de l'honneur & de la gloire, non point gratuitement ny à bon marché, ains au peril de leur vie, tout ainsi que si c'estoit vn domaine ou heritage, en peuuent publier la louange: car ils l'ont achetée bien cherement & avec grand labour. La victoire d'une bataille fort sanglante,

donne licence au chef qui l'a obtenuë au prix de son sang, d'en reciter la louange, bien est vray que par modestie, il ne la doibt pas entierement vsurper ny faire toute sienne, car le chef rend sa louange beaucoup plus gracieuse & supportable, quand il ne se l'attribuë pas toute entiere: ains comme si l'honneur & la gloire luy estoit vne charge pesante & onereuse, il s'en décharge d'une partie, sur la fortune, & de l'autre sur la valeur & courage de ses compagnons.

Comme aussi quand vn capitaine ou chef de guerre est prevenu de quelque crime, duquel il se veut iustifier, si la brauerie & sa propre loüange est vne partie de sa iustification, il luy est permis & ne peut estre trouué mauuais d'en vser. Et qui seroit accusé de crime de leze-Majesté, & d'auoir voulu faire mourir son Prince en certain endroiçt, & avec certaines circonstances, il pourroit pour sa iustification iustement soustenir, & se donner cette louange, qu'en ce mesme endroiçt & par ces mesmes circonstances, luy seul luy auoit sauué la vie, pourueu que cela se trouuat veritable.

Je trouue pareillement bonnes ces flateries & louanges, que chacun peut tirer à bon exemple: & encore qu'elles soient domestiques, & qu'il semble que le pere louant sa femme sa fille & autres gens de sa maison & famille semble se louer luy mesme, neâtmoins cela est tollerable. Je trouue donc tres-bonne la louange que Plutarque donne à sa propre fille, au traicté de la consolation enuoyée à sa femme, sur la mort de sa fille, laquelle il dict auoir esté en son enfance de si bon naturel, qu'elle prioit sa nourrice,

Si ij

13 Vn Capitaine preuenu de crime, peut alleguer sa louange, & l'employer pour iustification.

La louange qui se peut tirer à bon exemple, n'est point mai scante en la bouche propre du pere de famille.

de donner sa mammelle à d'autres enfans, & à ses pouppées, comme faisant part de sa table & de sa nourriture par humanité, & communiquant par civilité & entregent naturel, ce qu'elle avoit de plus agreable à ceux & celles qui luy donnoient du plaisir: laquelle louange ie trouue tres-bonne, comme pleine de charité, puis que d'ailleurs elle peut servir d'exemple & de consolation.

24. La louange propre est iniuste & mal seate en la bouche de tout homme, sauf en celle du iuste. *David Psal. Domino, rectos decet collaudatio.*

La verité est, qu'à le prendre iustement au point qu'il faut; toute sorte de louange est mal seante, & iniuste en la bouche de toute autre personne, qu'en celle du iuste, si nous en voulons croire le Prophete Royal, qui nous a baillé pour leçon, *Exultate iusti in Domino, rectos decet collaudatio.*

32. 25. Que les grands apprennent bien souuent les petits à flater.

Mais que dirons nous si les grands deuiennent par fois eux mesme flateurs, seruans par ce moyen d'exemple aux petits, & les apprenans à flater? Car ils tiennent qu'il est plus sordide, & plus indecent de se louer soy mesme, que de flater quelqu'un, pour l'attirer à son point, & en tirer la cōmodité qu'on desire. Et ne fut iamais que le plaisir & contentement d'obtenir quelque chose, ne fut preferé à la sordidité qui pourroit estre de l'auoir obtenue par flaterie.

Sylla s'humilioit vilement à ceux dont il avoit affaire, & se faisoit adorer par ceux qui auoient besoing de luy. Il estoit extreme en tous les deux.

On a remarqué en luy ce trait nouveau de flaterie, que faisant festin au peuple Romain, il commanda qu'on leur donnat du vin de quarante ans, pensant par ce moyen le regagner, & se reuancher de tant de tourmens qu'il luy auoit fait souffrir.

La flaterie brouille souuent & l'entendement & la bonne reputation d'un Prince: ce qui se voit clairement en ce seul traict de l'Empereur Othon. Nerō auoit pour concubine Popæa, laquelle il espousa depuis, & apres la mort de Nerōn, l'Empereur Othon en fit restablir les statuës par decret du Senat: le peuple flateur, qui se compose du tout à la volonté du Prince creut par là, qu'Othon eut plaisir de renouveler la memoire de Neron, en quelque mauuaise odeur qu'il fut: & mesme le peuple & les soldats, cōme pour l'honorer & annoblir dauantage, l'appellerent pendant quelques iours par flaterie, en leurs cris ioyeux Neron Othon: mais quant à luy, cette adulation luy auoit tellemēt troublé l'entendement, & se trouua si incertain & douteux de ce qu'il auoit affaire, qu'il laissa cela en suspens, craignant de le deffendre, ou ayant honte de l'accepter.

Le mal est, que plusieurs grands Monarques pensent guerir bien souuent de tres-grandes cruauitez, par de petites flateries ineptes, qui n'ōt nulle raison: en voicy vn exemple fort singulier.

L'Empereur Claudius, apres auoir exercé vne infinité de cruauitez execrables enuers sa femme Messalina, & en fin l'ayant tuée entre la viande & le vin, festant leuë de table, il demanda bien tost apres, pourquoy elle ne se presentoit deuant luy, & dict le mesme de plusieurs autres, qu'il auoit faict tuer le iour au parauant, & pourquoy ils ne venoient iouër aux dez avec luy. Les flateurs qui estoiet près de luy, n'ozèrent luy représenter, ny sa brutalité ignorante & cruelle, ny sa flaterie inepte, mais malicieuse. Il

Sf iij

La flaterie  
brouille  
souuent l'en-  
tendement  
d'un Prince.  
Tacite lib.  
I. 6. 14.

Plusieurs  
Princes pen-  
sent guerir  
de grandes  
& insignes  
cruauitez  
par de pe-  
tites flate-  
ries.

pouuoit bien estre si cruel que de les faire mourir, voire iniustement, mais incontinét apres vne cruelle mort, estre si desnaturé de les demander comme amis, & gens fauoris, avec lesquels il desiroit se iouer & passer le temps: ie ne sçay si son ignorance en ce poinct surpassoit sa cruauté. La foy chrestienne empesche, que nos Princes ne se iouent ainsi à plaisir, & pour chose de neant, de la vie des hommes qui est si chere. Et la nature mesme n'a créé maintenant les subiects si endurans, qu'ils puissent ainsi souffrir vne mort fondee sur le simple plaisir & caprice d'un Prince.

ré Bâquets serviles où les maistres flatoient & rendoient quelque sorte d'honneur à leurs valets.

Cela se faisoit faire, mais il s'est laissé à cause des abus, encore ne faisoit on point de Roy, ains seulement vne Roync.

Tybere flatoit par le Senat.

Les Romains auoient anciennement accoustumé de faire des banquetts serviles, & de festiner leurs valets, voire les seruir à table certains iours dediez au Dieu Saturne. Et les Trezeniens celebroident plusieurs iours de feste en certain mois, dedié à la gaufferie, où les valets iouoient avec les plus notables citoyens aux osselets, & où les maistres festinoient leurs valets: qui respond aucunement en France, à la feste des trois Roys, où vn courtisan estat Roy de la febue, souloit occuper & remplir ce iour là la place de noz Roys, ce qui s'est depuis laissé, ou ne s'est pratiqué il y a long temps, pour certaines occasions. Tant y a, les maistres non seulement flatoient & honoroient leurs valets, mais ils les seruoient en ces festins serviles.

Et Tybere flatoit le Senat, l'ay (dict il) ce bonheur de vous auoir pour maistres fauorables, & tant que ie viuray ie vous recognoistray pour bons Seigneurs. Car il faut (disoit il) que le bon Prince soit es-

clau non seulement du Senat, ains de tous les citoyens en general. Qu'eut on peu refuser à vne si douce intercession, & à si douces & agreables paroles? Neantmoins auant mourir il se changea en cruel Tyran.

En fin vne fauce louage, tirée par brigues & prieres tout ainsi qu'une flaterie apostée & forcée, doivent estre punies ne plus ne moins, qu'une malice ou qu'une cruauté (dict Tacite) car tout cela ne tend qu'à paruenir à quelque mauuaise fin, & ramener quelque pernicious dessein à effect.

Il ne faut iamais souffrir d'estre loué de mauuaises gens, & (comme dict Seneque) les louanges qui viennent de la part des meschans, estans fardées & de nuées de sincerité, on les doit esuiter par tous moyés qu'il est possible. Et ne faut cōme les pourceaux qui s'accommodent pendant qu'on les gratte, que nous nous accommodions ainsi à quiconque s'en voudra mesler: nous disposans & prosternans, pour mieux & plus cōmodément en receuoir le chatouillement. Car les adulateurs ne sont en rien differents de ceux qui alōgent la iambe, & prestent le pied lors qu'ils veulent supplanter quelqu'un & le poser par terre. Et n'y a autre differēce, si nō que ceux qui cheent de la sorte sont plus honteusement renuersez, & font vne plus lourde cheute.

De mesme en est il de ceux qui pardonnent & remettent la peine aux meschans, afin qu'ils puissent paroistre misericordieux humains & affables: ou de ces autres qui entreprennent des simulez & accusations hors de temps & sans necessité, voire mesme

Tacite lib.  
11. cap. 5. de  
ses Annual.

17 Il faut  
esuiter la  
louage qui  
nous est  
donné de  
la part de  
mauuis  
gens.  
Seneq. lib. de  
vitijs orae.

avec peril, estàs persuadez & poussez à cela, par ceux qui les louent : comme s'ils estoient seuls veritablement hommes, seuls inuincibles & non subiects à l'adulation. C'est pourquoy Dion les comparoit à ces vases, qui s'õt aisez à estre portez par les oreilles, *persuasi ab his qui ipsos laudant, tanquam soli sint viri, soli aduersus adulationem inuicti.*

Bon aduis  
d'vn Poete,  
qui dict à  
celuy qui  
prend plaisir  
d'estre  
loué, *Curas  
esse quod au-  
dis.*

Sur tout j'approuue le vers du Poete, qui donne pour leçon à celuy qui préd plaisir d'estre loué & flaté, de tacher non d'ouïr & entendre ses louanges, mais bien d'estre ce qu'il oit quand on le loue. Car il est à craindre que nous croyons plus à ce qu'vn flatteur dict de nous, qu'à ce qui en est, & à ce que nous en croyons nous mesmes.

*Tu recte viuis, si curas esse quod audis.*

*lactamus iam pridem omnis te Roma beatum,*

*Sed vereor ne cui de te plus quam tibi credas.*

Encore faut il quand tu seras veritablement ce que tu ois, & ce dont on te louë ; que tu le croyes le dernier, afin que la vaine gloire n'occupe la place, & n'efface la vraye louange qu'on te donne.

Il est donc mal feant de se louer soy-mesme, comme il l'est aussi à tout le monde, & mesmement aux Princes, de receuoir les louanges des adulateurs, desquelles ils se sentent indignes : veu qu'on ne doit mesme souffrir les louanges meritées, qu'avec quelque certaine vergongne & pudeur.

Mais quoy, serions nous estimez adulateurs de nos Rois, quand nous ne dirions que les louâges que les estrangers nous en ont laissé dans leurs liures, il y a desia longues années ? ou bien au contraire auons

nous

nous point occasion de craindre, qu'on nous estime perfides, & qu'o nous accuse d'auoir trahi leur gloire, laissans à dire d'eux, & ne voulans découurir ce que les estrangers en ont dict publié & mis par escrit, il y a desia plusieurs siecles?

Quiconque nous en accusera, sera estimé plus enuieux que nous flateurs, veu que nous ne faisons simplement que reciter, ce que dès anciens qui ne sont de nostre nation en ont dict, sans aucune obligation de le dire, ny occasion de l'inuenter.

C'est vne loiiange de nos Roys, chantée par des estrangers, qui n'eurent onc intention de les flater, laquelle se trouue escrite il y a plus de mille ans dans de fort bons liures: qu'on dict qu'un Roy de France, apres auoir subjugué tous les Roys de la terre, clorra & fermera le monde, portant son sceptre sa couronne & ses clefs sur le mont Oliuet dás la ville de Hierusalem, aux pieds du Sepulchre de Iesus-Christ.

Voicy ce qu'en dict Rabanus Maurus. Aucuns de nos Docteurs (dict il) racontent, qu'un Roy de France tiendra tout entierement l'Empire des Romains, lors qu'on s'approchera du dernier siecle: & sera le plus grad & le dernier de tous les Roys, lequel apres auoir heureusement gouuerné son Royaume, viendra en fin en Hierusalem, & ayát déposé son sceptre. & sa couronne sur le mont Oliuet, alors sera la fin de la consommation de l'Empire Romain: & dict on qu'incontinent apres, sera l'aduenement de l'Ante-christ, & la fin des Royaumes, suiuant le dire de S. Paul.

Surquoy Turpin conformément à ce premier Turpin de

T t

19 Louanges merueilleuses & tres-anciennes que des estrangers ont de memoire perdue déné aux Rois de France. Vn Roy de France au iour du iugement comme Roy de l'vniuers clorra le monde. Rabanus Maur<sup>s</sup> tr. de Antichristo to. 9. D. Augustini.

Rheins, &  
Strofi n'el  
Palag. de gli  
Incanti lib.  
3, c. 18.

traict raconte, qu'aux Gades sur le bord de la mer, il y a vne pierre fort ancienne, & bien subtilemēt taillée, large au bas & quarrée, qui va en s'appointant en forme de piramide, & au dessus vne statue de metal de la grandeur d'un homme, la face tournée vers le Midy, avec vne tres-grande clef à la main droicte.

Or les Sarrazins disēt, que Mahomet mit plusieurs demons à la garde de cette idole, iusques à vne legiō, & que cette clef luy tombera de la main, l'année que naistra vn Roy de Frâce, lequel en diuers temps subjuguera toute l'Espagne; & que tout aussi tost que les Sarrazins verront cheoir cette clef des mains de cette idole, apres auoir enseuely toutes leurs richesses en terre, ils s'en fuiront. C'est pourquoy ils honorent tant cette idole, en laquelle les diables ont trouué moyen de se faire admirer.

Les louanges que les estrangers donnent aux Princes estrangers, semblent estre du tout hors de soupçon de flaterie.

C'est vne pure louange de nos Roys puisée des estrangers, qui ne peut se tirer à contrepoil, comme font beaucoup d'autres loüanges qu'on donne aux Monarques & aux grāds, si mal assaisonnées & biaiffantes, que le plus souuent elles ont deux ententes: celuy qui les donne, ressemblant ces perdrix de Paphlagōnie dont parle Pline, qui ont deux cœurs: aussi ont ils deux langues, pour donner à leurs discours, & aux loüanges qu'ils donnent aux grands, deux diuers sens, l'un bon & l'autre mauuais, faisans neantmoins en sorte que le mauuais preuaut tousiours au bon, chacun pliant & accommodant tres-volōtiers son esprit, à trouuer en tous discours ce qui est plus pointu plus caché, & à couuert, & qui donne vne plus viue attainte & vn plus mauuais sens pour ce-

luy, duquel le discours fait mention.

En voicy vn exemple memorable d'un autre He-  
brieu, lequel cuidant louer, & relleuer la maison de  
Farneze, l'a louée & exaltée en telle façon, que plu-  
sieurs ont pensé, que ceux de cette tres-illustre &  
honorabile famille, en laquelle puis longues années  
on y a veu des Ducs & Princes tres-generoux, & em-  
ployez aux plus grands exploicts de l'Europe, & des  
Papes & Cardinaux tres-vertueux & de bonne &  
saincte vie, auoiet prins leur origine de tellieu, qu'e-  
son adulation & louage captieuse, il semble qu'il les  
ait voulu plustost offencer que louer. De maniere  
qu'ayant eu l'honneur, d'auoir veu fort souuent à Ro-  
me, ce grand Cardinal Farneze Doyen des Cardi-  
naux, & dans sa belle maison de Caprarola, que  
les François vont voir par admiration, ie n'eusse  
voulu coucher icy cet exemple, si vn Allemand ne  
l'auoit mis premierement & estallé sur le theatre il  
y a desia plusieurs annees, & fait voir à toute l'Eu-  
rope.

20 Iacob  
Mentin  
fait louer  
la maison  
illustre de  
Farneze si  
celebre en  
Italie, à vn  
certain au-  
teur de  
façon, que  
la louange  
a double  
sens.

Iacob Mentin medecin Iuif (dict il) par le moyen  
duquel nous lisons certaines ceuures d'Auerroes: en  
son Epistre liminaire par laquelle il dedie la para-  
phrase d'Auerroes sur les liures de la Republique de  
Platón, au Pape Paul III. dict, que le nom de Pasteur  
estoit jadis estimé tres-ancien & tres-honorabile.  
De maniere qu'il monstre, que pour le iourd'huy il  
est tres-conuenablement donné & approprié au  
sainct Pere, & sur tous au Pape Paul III. duquel la  
future dignité du pontificat, auoit esté presagee plu-  
sieurs siecles auparauant, par le nom de l'illustre fa-

Iacob ME-  
tin pour-  
roit bien  
auoir men-  
ty, voulant  
detracter  
de l'illustre  
maison de  
Farneze, ou  
en donner  
le moyen &  
le subiect à  
quelqu'au-  
tre.

mille de Farneze. Car celuy qui le premier donna ce nom à vostre famille (dict il) à mon aduis inspiré de ie ne sçay quel diuin esprit, semble auoir predict, que ce nom enueloppé dans l'eternité du temps, seroit faiçt immortel par quelque haut degré de dignité insigne. Car Pharnes en langue Thoscane, laquelle à mon aduis est venue des Assyriens, patrie des Hebrieux, signifie pasteur ou gouuerneur, & ainsi Dieu est appellé parmy eux Pharnes d'Israël. Et mesme Salomon en son tres-graue poeme, introduiçt le peuple parlant ainsi, *Amicus meus mihi, & ego illi Pharnes inter lilia, id est pastor.* Si bien que tout manifestemét il semble auoir faiçt allusion à vostre nom tres-illustre, lequel estant deriué, de la tres-ancienne origine des Thoscans, en la famille de vostre Saincteté, ou bien vous ayant esté laissé par quelque diuin oracle, c'estoit par iceluy que vous estoit promis, le souuerain Empire & Pontificat des Chrestiens. Voila ce qu'il en dict.

Ludovicus  
Castelvi-  
trano Muti-  
no, &c.

Mais vn certain enuieux & parauéture moins amy du saint Siege que de la mesme famille, faisât semblât de vouloir reietter la morsure sur le Medecin, a adiousté au bout de ces belles paroles, que par cette inuentiõ, le ruzé Iuif excellét critique n'auoir pas tât voulu flater le souuerain Pontife, que dire en se moquât ce que parauéture il auoit creu, laquelle croyãce quoy que trop exprimée dás ce liure du theatre, ie veux taire & supprimer cõme n'estant de ce lieu: ayât faiçt comme plusieurs autres, lesquels sous pretexte de louer les Princes, couchét leurs louanges, & les exprimét avec des paroles si æquiuoques ambiguës

In theatro  
vita huma-  
na.

Plusieurs  
louent par  
fois les  
Princes a-  
uec des pa-

& à double sens, que ce sont plustost morsures venimeuses, que traiçts de saine & veritable recōmandatiō. Pour le moins donnēt ils occasion à ceux qui les lisent ou entendent, (le monde estant communēmēt enclin à prédre les choses plustost en mauuaise part qu'en bonne) d'y donner vn mauuais ton, detorquat & contournant les paroles, afin que le sens s'y puisse trouuer tel qu'ils desirent.

roles si ambiguës & equiuoques, qu'on diroit qu'ils prennent plaisir à mettre le monde en doute ou en erreur.

Voila cōment certains esprits destournent malicieusemēt en vitupere, la louāge qu'on veut donner aux grands, quoy que bien souuent ils l'ayent bien meritée: comme on voit clairemēt en ce sainct Pere, qui estoit vn des plus grands & vertueux personnages, & des plus accomplis qui ait occupé le sainct Siege il y a fort long temps. Ce que Dieu permet quelque fois pour monstrier aux plus grands, que les louanges des hommes ne sont que vanité, fumée & des parfums de mauuaise odeur, qui bien souuent nous nuisent en les receuant.

Il sera donc tres-à-propos de supplier les Princes, de tenir en soupçon ces Adulateurs, & receuoir leurs louanges pour adulations tres-pernicieuses, qui ne se disent que pour leur oster le soing de se bien cognoistre. Ils feront tres-biē de n'escouter pas mesme les iustes & veritables sans quelque hōneste erubescence & pudeur. Car le profit qui leur en reuiet quand elles se trouuent fauces, fait que les Princes estrangiers qui sont ordinairement en ialousie de la grandeur de leurs voisins, les voyans si rehauffees & hors de ton, les vont espluchant si exactement, que bien souuent ils en trouuent & font paroistre le def-

Il est bē de tenir les Princes en desfiāce de ceux qui les louent par trop.

faut; & en conçoient du mépriz, sur lequel par fois ils bastissent de tres-mauuais desseins. Et les subiects grands & petits qui sont auprès qui en sçauent la verité, en parlét & degoisent à la Frâçoise, c'est à dire si insolemment & si ouuertement, & de bouche & par escrit, voire si licentieusement, que le papier estant par leur aduis composé de matiere trop fresle pour le porter assurement aux yeux de tout le monde, ils grauent & impriment par fois de si mauuaises paroles dans les murailles des maisons Royales, que les estrangers qui les voyent & les lisent en ont compassion, & les gens de bien amateurs de leur Prince en souffrent la vergongne, receuant les attaintes cõme fleches qui leur frappent dans le cœur.

Que les Corrections qui se font hors de temps & de saison, blessent si fort les Princes, que bien souuent ils les relleuent comme si c'estoient des iniures. Et au contraire par fois ils recherchent ce qu'on dict d'eux & de leurs defauts, avec des curiositez si estranges, qu'ils en sont en mespris.

- 1 Les Adulateurs sont de la secte du Philosophe Potamon, qui n'estoit rien de soy pour soy, ains ce qui sembloit bon à autrui.
- 2 Le Prince tant soit peu offensé, est un Lyon qui donne souuent de la patte, à tel qui pense l'auoir bien appruiué.
- 3 La consolation se tourne par fois en desolation, si on essaye de l'appliquer sur nos maux, pendant qu'ils sont en leur plus grand effort & malignité.
- 4 Le Prince ne souffre pas volontiers la correction d'un homme qu'il n'estime guiere.
- 5 Opinion de S. Gregoire touchant la correction des Princes.
- 6 Les oreilles des Princes, sont des ballâces que nature leur a données, pour peser toutes choses au poids de la raison.
- 7 Inconueniens d'une correction dessaisonnée.
- 8 Pourquoy on tenoit anciennement parmy les gens militaires, la saignée pour ignominieuse.
- 9 Le Prince qui veut paroistre entendu en quelque chose, ne veut qu'on rualle sa suffisance, ny qu'on desestime son ouurage.
- 10 Le Roy Sainct Louys tenoit le confesseur, pour le premier & le plus necessaire correcteur des Princes.
- 11 Vn pauvre Italië eut l'estrapade, pour auoir dict à un Prince, Biasimare vn principe e periculo, e lodarlo e bugia.
- 12 Que plusieurs Roys & Princes, semblent auoir recherché le conterolle de leur vie, & les corrections, avec trop de curiosité.
- 13 François Galeaz Duc de Milã s'habilloit en mercier, pour mieux recueillir dãs les foires & marchez, les plaintes qu'on faisoit contre luy.

Les adulateurs sont de la secte du Philosophe Potamon, qui n'essisoit rien de soy pour soy, ains ce qui sembloit bon à autruy.



**S**VIDAS sur le mot *aispeis* dict qu'il y auoit anciennement vne secte de Philosophes, parmy vne infinité d'autres, qu'on appelloit Potamonia, d'un certain persónage d'Alexádríe nommé Potamon; laquelle n'essisoit rien de soy pour soy, ains seulement ce qui sembloit bon à autruy. Les adulateurs à la verité semblent faire le mesme, car quand ils sont auprès des Princes, ils n'essisent rien pour eux, ains ils s'en rapportent du tout au vouloir de celuy qu'ils veulent pippet & deceuoir.

Mais veritablement ceux qui sont prés des gráds, se trouuent bien en peine, lors qu'ils leur veulent donner aduis és affaires d'importance, ou qu'ils se veulent mesler de les admonester ou corriger, les rencontrans en des extremitez, sur le point de faire quelque chose avec chaleur & passion.

Les grands ne trouuent rien si iniuste que la resistance, ny si ennemique l'oposition.

Car ordinairement ils n'estiment iniuste, que ce à quoy ils trouuent de la resistance, & ne croyét auoir de plus grands ennemis, que ceux qui les veulent destourner de ce qu'ils ont en fantasie & souhait. La franchise de parler à eux, la correction & les admonitions, sont autant de tourbillons & mauuais véts, qui leur broüillent la fantasie & l'entendement.

Qui faict que lors qu'ils ont quelque chose en affection, tout leur est en soupçon, & les meilleurs conseils en leurs ardens & passionnez desirs, leur semblent des pieges & lassets pour les arrester. Si bien que

que par fois en semblables occasions ils entrent en telle collere, qu'ils ne pardonnent au meilleur amy & seruiteur du monde.

Et cõme vn Lyon qui tout à vn coup donne de la patte & de la dent, à celuy qui pensoit l'auoir bien appriuoisé: de mesme les Princes poufsez ou iettez sur le destourbier de leurs plaisirs, frappent & mordent ceux qui les veulent destourner: & le plus souuent ayment mieux se precipiter à toute sorte d'extremité, que souffrir de leurs amis & seruiteurs, le reproche & le blasme de leurs mauuais desseins: tellement que lors mesme qu'on pense les auoir le mieux appriuoisez, c'est lors qu'on les trouue les plus effarouchez.

Ils croyent que les remonstrances ou admonitiõs de ceux qui sont prés deux, sont composées de paroles, qui ne deburoient esmouuoir que des ignorans, & trainer par violence & artifice des oreilles mal faictes. Et comme dict le philosophe, le plus souuēt vn Prince, bien que la verité luy soit mise au deuant, ayme & soustient l'erreur, ne voulant estre reprins: si bien qu'és choses mal commencees, l'oppiniastrété & l'obstination luy semblent estre plus honnestes & mieux seantes que le repentir.

Plusieurs Princes sont comme les ventoufes qui ne se remplissent que de mauuais sang: aussi la plus part ne sont remplis que de contre-cœur & mauuaise volonté, lors que le sang leur bouillonne après quelque pernicieux dessein: si bien qu'il n'en peut naistre que des actions informes, & esloignes de tout bon naturel. En fin ils ayment si fort ceux qui

*a Le Prince est vn lyon qui donne bien souuent de la patte à cel qui pensoit l'auoir bien appriuoisé.*

*Sen. lib. 1. de ira. cap. 16. Etiam si ingeritur oculis veritas, amas & suetur errorem, contra quoniam vult, & in malo captis honestior illi persternacia videtur quam penitentia.*

louent volontiers & qui blasment, comme on dict à regret: qu'ils prennent le blasme pour accusations formées & fausses imputations, & ceux qui prennent la hardiesse de les leur mettre au deuant pour calomniateurs, & gens qu'il faut punir & chastier.

*L'admonition qu'on donne à vn Prince doit estre franche & libre, mais cordiale.*

Et n'y a amitié qui tienne. Les amitez des Princes sont soudaines. Ils sont à la verité biẽ tost espris d'un ardent amour enuers quelqu'un: mais il est aussi biẽ tost effacé. Et comme aux blesseures le sang paroist plustost que la playe, aussi auprès des Princes de cette humeur, la condamnation deuanche la preuue, & le supplice la prohibition & l'excez, qui n'est le

*Sapientius qui minus commissus plus patitur, quia recurrens in ira obicitur.*

plus souuent qu'en soupçon: voire par fois celuy qui a le moins failly, est le plus puny, parce que par malheur il se trouue en rencontre à sa dernière colere. Ainsi il faut bien prendre garde, que quoy que l'admonition doibue estre franche & libre, qu'on leur face recognoistre qu'elle part d'un bon cœur, qui ne veut donner qu'une atteinte foible, & un remede doux, pour donner vne guerison complaisante prompte assurée & entiere.

*L'admonition doit estre iudicieuse portée avec respect, & lachée en sa saison.*

L'admonition doit estre iudicieuse, mais veritable: courageuse & cordiale, mais discrete & pressante: libre, mais composée d'une liberté auctorisée de quelque certaine affection soigneuse du bien de celuy auquel elle est dirigée.

Vne correction faicte mal à propos, faict un contraire effect de celuy que le correcteur desire: elle montre le deffaut sans le guerir, tout de mesme que la flaterie mal assaisonnée, aigrit plustost qu'elle n'adoucit. La verité ne rencontre pas tousiours la place

honorable qui luy appartient. Elle a ses heures, son temps & ses circonstances, hors lesquelles, comme mal assise & mal appliquée, elle ne peut reüssir à bié.

Qui voudroit tirer vne Dame de quelque grande compagnie, mais peu honorable pour elle, dans laquelle elle se seroit trouuée & engagée par erreur, & sans aucun mauuais dessein: où neantmoins elle ne courroit nulle risque de son honneur, seroit en danger d'offencer toute la compagnie, & la mettre à elle mesme plustost en querelle qu'en lustre. Ce seroit luy manifester vn danger, & luy faire voir vn deshonneur, sans s'en vouloir ny pouuoir honnestement retirer, pour la mettre à couuert.

La cōsolation se tourne en desolation appliquée sur nos maux pendant qu'ils sont en leur plus grand effort & malignité.

Qui voudroit consoler vne personne desolée, sur le point de sa plus grande perte & desolation, ce seroit plustost l'accabler que la consoler. Les dōuleurs sont trop reuesches quand on les prend sur leur plus grand effort: Aussi les paroles sont trop foibles, pour charmer des coups fort sensibles. Les paroles sont à l'endroit de plusieurs personnes, des vents ou voix perduës, qui se trouuēt foibles pour chasser les dōuleurs lesquelles ne se peuuent arrester par discours. Il faut laisser escouler quelques heures, voire disent les bons consolateurs, qu'il faut au commencement exagerer l'affliction, pour allegier le mal qu'elle dōne à celuy qu'on veut consoler: & par fois ouurir la source de ses yeux, pour pleurer avec luy.

Il ne faut corriger l'amy pendant qu'il est en aduersité: c'est l'arrester & esperonner tout à vn coup, & surcharger son affliction d'vne correction violente & forcée. Et le tancer lors qu'il a besoing de sou-

Il ne faut corriger l'amy pendant qu'il est en aduersité.

stié, & qu'il est en foiblesse, c'est le perdre tout à fait. Et quoy que nous blasmons toute sorte de flaterie, il sera tousiours mieux à propos, qu'il y ait quelque blandice meslé dans la correction du Prince. Car il faut assaisonner les corrections qu'on fait aux Princes, & les leur porter avec respect & quelque certaine moderation. Et parmy eux il faut sçauoir distinguer les esprits capables de remede, d'avec ceux qui sont tout à fait deplorablez, & presque sur la pente du desespoir. C'est chose indigne, de faire tant valoir & rendre si euidente la faute d'un Prince ou d'un amy, que chacun la cognoisse pour grossier qu'il soit. Il vaut mieux la tenir à couuert tât qu'on peut, il suffit qu'il la sente seul & s'en aduise. C'est chose louable & vtile d'extirper le vice, mais nō de ruiner de fonds en comble celuy auquel il eschappe, tant qu'on est en esperance de le pouuoir remettre. C'est comme si la iustice qui veut faire trancher la teste à un homme, luy vouloit faire trécher tous les membres, & le tuant ainsi peu à peu, les faire mourir tous l'un apres l'autre.

C'est chose  
louable  
d'extirper  
le vice, mais  
non de rui-  
ner le vi-  
cieux tant  
qu'il est en  
quelque es-  
perance de  
le pouuoir  
remettre.

Il faut dōc que celuy qui veut corriger quelqu'un le face cordialement, & qu'en son visage il n'y ait aucune espece ny marque de courroux ny d'aigreur. Que la correction soit tant qu'elle vouldra forte & vigoureuse, si est-ce que l'ame du correcteur, doit tousiours estre amie douce paisible & courtoise. Les eaux rapides qui descendent avec violence, ne baignent guiere & ne peuuent penetrer au dedans: celles qui fluent & s'escoulent lentement & doucemēt, font le bon effect, car elles arrousent engraisent &

ameliorent le lieu où elles sont portées, & baignent simplement sans rien emmener ny gaster.

C'est pourquoy Daniel debuant faire la correction à vn Roy, demeura longuement la teste baissée tout pensif à se refoudre, pour ne laisser d'vn costé la verité en arriere, & que de l'autre la disant, le Roy ne s'offençat. Daniel. 2.  
& 4.

Les ames des Princes esleuez en grandeur, ne prennent plaisir d'estre reprimées des hommes communs, & moins relleuez qu'eux, ny de leurs domestiques. De maniere que plus on se veut efforcer de les raddresser quand elles se veulét tordre, elles les pressent & ennuyét ne plus ne moins, que font les bandes & ligatures des Medecins & Chirurgiens, quád mesme elles ne sôt appliquées que pour nostre sâté. Et apres tout, quand on se veut mesler de reprendre & corriger ceux qui faillent, c'est propremēt leur reprocher leurs mesaventures: & plus on leur parle franchement, c'est alors qu'il semble qu'on les calomnie davantage. Car tout ainsi que le miel bien qu'il soit doux, ne laisse d'engendrer certaine douleur quand on l'applique à quelque maligne vlcere, ou à quelque blessure enuenimée: aussi bien souuent les remonstrances, pour sages complaisantes & vrayes qu'elles soient, mordent & irritent ceux qui sont sur le point de faillir, ou qui ont desia commencé, si elles ne sont adoucies, & ne ployent & obeissent vn peu. 4 Le Prince ne souffre pas volontiers la correction d'un homme qu'il n'estime guiere.  
  
Plus in Phis.  
600.

C'est pourquoy Demetrius ennemy de correction, auoit accoustumé de donner des récompenses, & faire des presens si excessifs à ceux, qui au lieu

de le corriger couuroient dextrement & accortement les fautes, qu'il dōna cinq mille mines de bled à vn citoyé d'Athenes, pour auoir couuert vne certaine incōgruité ou solecisme, qui luy estoit eschappé, faisant vne harangue en quelque grande assemblée. C'estoit vne incongruité bien chere, & vn flatteur bien surpayé.

Opinion  
de S. Gre-  
goire tou-  
chāt la cor-  
rection des  
Princes sur  
Ezechiel.  
Homil. xi.  
S. Paul aux  
Colloſſ.

Il est donc tres-à propos, que les paroles de la correction soiēt bien pezées. Et suiuant l'aduis de saint Paul, il faut que nostre discours soit tousiours assaisonné du sel benin de courtoisie & gratieuseté. Sur tout il est besoin de prendre garde à qui nous parlōs: car souuent la personne qui reçoit volontiers, & sans offence la correction, cette mesme personne s'offence & prend en mauuaise part, cette mesme correction, lors qu'elle est appliquée à vn autre subiect. La correction est semblable, mais la personne à qui on la veut appliquer, varie le plus souuent quād le subiect est diuers. *Sape increpationis verbum* (dict S. Gregoire) *quod hac admittit persona, altera non admittit: & sape ipsa eadem persona, secundum factum fit altera.* Ce qu'il confirme par l'exēple du Prophete Nathan, lequel apres l'adultere de Dauid, le tança fort aigrement: & comme Nathan luy eut parlé d'vn qui raiſſoit la brebis d'autrui, & que Dauid luy eut respondu, *filius mortis est qui fecit hac*, le Prophete luy repliqua aussi tost, *tu es ille vir*. Et neantmoins lors que le mesme Prophete luy parla de donner le Royau-me à son fils Salomon, par ce que Dauid n'auoit en rien failly: Nathan se prosterna aussi tost à ses pieds en toute humilité, & se print à l'adorer.

D'oc biẽ que ce fut en vne mesme personne, parce que le subiect estoit dissemblable, aussi fut dissemblable le parler du Prophete. La premiere fois, Nathan ne voyãt pas Dauid capable de receuoir en bonne part, le reproche de l'adultere, qu'il luy faisoit en paroles couuertes: ny disposẽ à recognoistre sa faute, si on la luy disoit immediatemẽt & ouuertement: Nathan se sert de parabole, & conçoit sa correction comme s'il parloit non de Dauid, mais d'un tiers. Mais la seconde fois luy parlant de Salomon, le trouuant en bonne volonte, de luy bailler son Royaume apres sa mort, & le rendre son successeur, il parle avec luy & de luy mesme en propre personne. Dauantage la premiere fois il vĩa d'une forte & rude correction enuers Dauid, & à la seconde fois de soubzmission & adoration, s'estant prosternẽ à ses pieds. C'est pourquoy le subiect & les paroles du Prophete estans dissemblables, elles firẽt aussi vn diuers effect.

*Vne mesme  
personne  
corrigẽe  
sur deux di-  
uers sub-  
iects prend  
souuent la  
correction  
de l'un en  
bonne part  
& celle de  
l'autre en  
mauuaise.*

Il faut pareillement prendre bien son temps, car bien souuent vne correction differẽe, & par apres reprise beaucoup mieux à propos, est receuẽ plus benignement: & par fois estant reprise, elle languit & se trouue dessaisonnẽe, n'ayant estẽ ditte à son point, ayant laissẽ outrepasser le temps & saison de la dire. Tesmoin cette sage femme, laquelle voyant Nabal yure, ne voulut pendant son assoupissement & insensibilitẽ le blasmer inutilement: ce que par apres ayant digere son vin, elle fit tres-vtilement & à propos. A quoy le Prophete dict, qu'il ne faut differer le temps qu'on doibt blasmer les adulateurs,

*Vne corre-  
ction des-  
saisonnẽe ne  
peut faire  
le bon ef-  
fect qu'on  
desire.*

Psal. 40.

ayant dict ces paroles : *Confundantur statim erubescen-  
tes, qui dicunt mihi euge euge.*

S. Greg. au  
mesme lieu  
sur Eze-  
chiel, Ho-  
mil. 11.

*Adulatio et-  
anim si vel  
ad tempus pa-  
tenter susci-  
piatur ange-  
tur, & pan-  
isip: demul-  
cet a: à num,  
ut qui illam  
suscepit à ri-  
gore sue va-  
ritudinis,  
mollescat in  
delectatione  
sermonis: sed  
ne crescere de-  
beat, statim  
est sine  
mora ferien-  
da.*

L'adulation prinse en certain point en bõne part & sans offence, s'augmente, & peu à peu par la douceur & delectation des paroles, ramollit le cœur de celuy qu'on veut flater, afin qu'il se deuoye de la droicture de la constâce: mais pour interrompre son progresz, & afin qu'elle ne passe plus auant, il ne faut perdre l'occasion de la rebutter aussi tost, qu'elle est esclose & recogneuë.

On reçoit aussi plus volontiers la correction d'un homme duquel on a bonne oppinion, & qu'on estime iuste, que non celle d'un meschant. Qui a fait dire à plusieurs, qu'il ne faut arguer personne, & moins blasmer les Princes d'un vice, duquel on est plus taché qu'eux. Peut estre feras tu tomber le vice lequel tu blasmes tant de ton sein, si tu le secouës bien (dict le Stoïque) Iniuste, tu es en colere, & prens un crime pour public: & fol que tu es, c'est le tien particulier. Pardonnez luy si tu veuz estre absous, tu le feras beaucoup meilleur en le supportant, & pire en le decourant ou le blasmant. Il ne faut que tu contraignes celuy que tu blasmes d'estre efronté. Permetz sil a quelque vergongne de reste, qu'il se la garde & conserue. La voix trop claire de celuy qui accuse, a souuent enhardy & laché la bride à vne honte trop respectueuse. Donc tiens pour certain, qu'il faut que celuy qui veut blasmer un Prince, soit recogneu pour iuste, & que la correction soit douce: car si elle est aigre, on la tient pour hostilité, suiuant le Psal. qui dict,

Vne corre-  
ction pro-  
noncée a-

Que

*Que l'homme droit me tance & m'admoneſte,*

*D'un maillet mes fautes touchant.*

*L'ayme trop mieux ces coups deſſus la teſte,*

*Que tous les parfums du meſchant.*

Les adulations ſont les parfums des meſchans, leſquelles entrans & eſcoulans dans les cœurs par les oreilles des Princes, les corrompent aiſément, & en occupent ſi bien la place, qu'elles en denichent toute autre penſée.

Les oreilles ſe prennent pour trebuchet ou balâces: c'eſt pourquoy la Nature les a logées aux deux coſtez, pour balancer le iugement & la raiſon qu'elle a poſée comme au milieu, laquelle en forme de tenon ou languete, dône & marque le poids à tous affaires. La raiſon de toutes choſes entre premieremēt dans les oreilles, & ſe loge dās ce trebuchet, qui nous faiēt trebucher, lors qu'elle eſt mal priſe, & peu iuſtement ballancée. C'eſt pourquoy Dauid remercioit Dieu, de luy auoir tellement perfectionné ſes oreilles, qu'elles eſtoient lors qu'il faiſoit ſa priere toutes rengees à ſon deſir, & preſtes à l'eſcouter, *aures autem perfecisti mihi.*

*Et touteſois Seigneur, pour tant de benefices*

*Tu ne prens à plaiſir*

*Qu'on t'offre des gaſteaux ou de gras Sacrifices.*

*Mais que noſtre vouloir ſe range à ton deſir.*

*Meſme afin qu'à t'ouir pluſtoſt ie m'appareille*

*Tu parfaiz mon oreille.*

Les Princes qui ont les oreilles parfaites, reçoivent volontiers les iuſtes corrections, & ne ſ'offencent iamais quand on leur dict la verité, & qu'on leur re-

neceſſairement eſt cōmune-ment tenue pour vne hoſtilité.

*Pſal. 140.*

6 Les oreilles des Princes ſont des balâces que nature leur a données, pour peſer toutes choſes au poiz de la raiſon.

Quant eſt ce qu'on peut dire que les oreilles d'un pecheur ſont perfectionnees.

*Pſal. 39.*

presente avec franchise & fidelité leurs deffauts, pourueu que ce soit en temps & lieu, & avec toutes les circonstances que nous auons marqué cy dessus.

Qui ne  
sçait corri-  
ger les Prin-  
ces à pro-  
pos, les deu-  
uoyé du  
vray sentier  
plustost  
qu'il ne les  
y ramene.

7 Inconue-  
niens d'une  
correction  
deffaisson-  
née.

Sen. lib. de  
disc. adolat.  
ami.

La grace de  
l'amitié s'e-  
uanouit dās  
la trop  
grande li-  
berté de re-  
prendre, &  
bien sou-  
uēt le pro-  
fit & vtilité  
du reme-  
de qu'on  
cherche se  
perd.

Car autrement au lieu de les ramener au chemin de la vertu & au sentier qu'ils desirent, ils se déuoyent le plus souuent: par ce qu'ils ne font que les decouurer, & marquer leurs vices & imperfections. De maniere qu'ils se rendent incorrigibles & mal disciplinez, par ce qu'on n'a sceu bien prendre le temps & l'opportunité de les loüer, ou de les corriger: & qu'aussi la plus part de ses correcteurs se licentient par trop, & assaisonnent mal leurs corrections.

Ce qui a esté tres-bien obserué par Seneque, ayant prononcé ces belles & veritables paroles, & contre les Adulateurs, & contre les correcteurs trop libres.

*Inter multos pauci sunt, qui velint & ausint amicum libere reprehendere, magis quam ad gratiam loqui. Rursus inter hos, paucos haud facile reperias, qui id facere nolint. Sed ita se libere loqui putant, si conuiciantur ac vituperent. Atque habet hoc seu pharmacum non in tempore datum, in tempeſtina libertas, ut perturbet, atque molestiam afferat nulla utilitate: & idem quadammodo efficiat cum dolore, quod cum voluptate facit adulatio.* Non seulement ceux qui sont loüez quand il ne faut pas, s'offencent: mais biē ceux qui sont blasmez hors de temps. C'est chose sale pēdant que tu t'estudies à estre complaisant de tomber en adulation, & encore plus sale quand pour l'esuiter, la grace de l'amitié s'esuanouït dans la trop grande liberté de reprendre; & que tout ensemble le profit & vtilité du remede se perd.

Herod. l. 7.

Ce que craignant Demaratus, il fit fort biē quand

le Roy Xerxes luy eut commandé de luy dire son auis, touchant la guerre qu'il entreprenoit de faire aux Grecs, de luy demâder commét plaist il à vostre Majesté (SIRE) que ie parle, sera ce pour vous dire des choses veritables, ou simplement desioyeuses & auanturieres.

Il parloit prudemment ce semble, & parauenture suiuant l'humeur de son maistre, qui peut estre ne prenoit plaisir qu'on luy parlât franchement.

Je sçay bien qu'il faut que la liberté que prend l'amy, & que le bon Conseiller d'Estat se donne, soit bien réglée sans aigreur ny vehemence extraordinaire. Voulant dire aux Princes leurs veritez, il ne faut ny estre flateur, ny pour esuiter d'estre estimé flateur, leur dire avec vne telle liberté ce qu'ils font, & ce en quoy ils faillent, qu'on perde leur amitié, & eux le bon effect de l'admonition, & le secours qu'ils doiuent receuoir de nous: nous tenans non seulement pour ennemis, mais bien pour criminels, & le plus souuent comme tels, nous exposans à toutes sortes de peines. La souueraineté ne veut estre dédite heurtée ny conterollée.

On tenoit anciennement la saignée du bras pour ignominieuse, & comme dict Aule-gelle. *Sanguinis missio fuit olim inter ignominias militares, quod minus sani viderentur qui delinquerent, ob idque tali purgatione egerēt.*

Ainsi font les Princes quâd on les pique iusqu'au sang, pour les relleuer de leurs deffauts. Ils tiennent cette saignée quelque douce qu'elle soit, pour ignominieuse, & ne prennent plaisir qu'on face voir le besoing qu'ils ont d'vne telle purgation.

La correction doit estre sans aigreur.

Spourquoy on tenoit anciennement la saignée du bras pour ignominieuse. Gellib. 10. c. 7.

La raison de cette ignominie estoit, qu'il sembloit vergongneux d'employer ainsi vilement le sang, que chacun est obligé de respandre avec gloire, pour le salut de la patrie; & se laissant ouvrir la veine par la scheté, le voir perdre & verser sans combat honorable, & sans aucune vtilité publique. Il n'y a ny foy ny discipline qui le puisse arrester, comme il se voit en la vie de plusieurs grâds Capitaines. Hannibal apres la bataille perduë contre Scipion, estant rappellé dâs la ville de Carthage, il y eut vn nommé Gilgo, qui se mit en debuoir d'haranguer le peuple, pour le destourner de la paix: A quoy Hannibal print vn tel desplaisir, qu'il le ietta du haut en bas: & comme il vit que le peuple & le Senat trouuoit trop hardy le traict, pour vne ville libre, il se mit à contre-haranguer luy-mesme, commençant par là, qu'il ne falloit festonner, si vn homme comme luy ayant tousiours esté à la guerre, & demeuré hors la ville, ignoroit les loix. Il entendoit les loix de correction, & toutes celles qui estoient contraires à ses volôtez.

Hannibal  
ayant ietté  
Gilgo du  
haut en bas  
s'excula sur  
ce questant  
homme mi-  
litaire il n'e  
rendoit pas  
bië les loix.

Hypolite  
Cardinal de  
Ferrare  
ne pouoit  
lire vn cer-  
tain traict  
de Plaute  
sans se met-  
tre en co-  
lere.

Ce grand Cardinal de Ferrare Hyppolite, ne li-  
soit iamais ces vers de Plaute,

*Amicum castigare ob meritam noxiam*

*Immane est facinus.*

qu'il ne se mit en colere: & disoit qu'un homme de bien & bon & vray amy, doit arrester & retenir son amy, quand il le voit precipiter ou se ietter en quelque lourde faute: ou bien le reprendre & tacer quâd elle est faicte. Mais il faut que le reproche qu'il luy en faict, ne se face à autre intention, que pour luy en donner vne telle vergogne, qu'il n'y retombe iamais plus.

Mais de tant que plusieurs Princes tesmoignent de ne prendre plaisir à aucune sorte de correction, c'est ce qui est cause qu'il y a tant d'amis fardez, tant de faux & biaisans Conseillers d'Estat, & tant d'adulateurs près les Princes, ausquels peu de gés s'osent hazarder de dire la verité, parce qu'il est bié souuent aduenu, que la leur ayant dicte, ils l'ont prinse en si mauuaise part, & tesmoigné tât d'aigreur, qu'ils ont couru aussitost aux supplices, ou pour le moins à des vengeances si extraordinaires, qu'heureux a esté celuy qui les a peu esuiter.

Tel pense enuoyer vne bonne correction à vn Prince, que le Prince l'enuoye au supplice.

Surquoy ie me contenteray d'amener icy quelque exemple des anciens : car il s'en trouueroit és histoires de nostre siecle, vne infinité de modernes, qui seroit encore plus à propos.

Cambises Roy de Perse estant admonesté par Prexaspes son mignon, qu'il beuuoit trop excessiuement, il beut encore dauantage : & en haine de cet aduertissement tres-veritable, voulant couvrir ce deffaut, & tirer raison de son fauory, il fit aussitost vn essay le plus tyrannique & brutal qu'il est possible de voir. Car il commanda soudain pour se venger de luy, qu'il fit venir son fils, & luy ayant fait leuer la main gauche sur la teste ayant bandé son arc, il luy donna droict dans le cœur. Puis ayant fendu la poitrine à cet enfant, se tournant vers Prexaspes, il luy dict comme le blasmant, de l'auoir mal à propos accusé : bien ay-ie la main seure, & n'y voy-ie pas bien clairement ? Regarde comme l'œil & la main d'un Roy, que tu penses adorer pour le Dieu Bacchus sont assurez. Prexaspes craignât de receuoir vn pa-

Cruant de Cambises Roy de Perse. Herodotus lib. 3. de rebus. 14. le conte vn peu diuinement.

Vn pauvre

pere voyât  
la cruauté  
de laquelle  
vn Tyrā v-  
se enuers  
son fils est  
parfois cō-  
strains de le  
louer au  
lieu de s'en  
plaindre.

reil ou plus mauuais traitement, & que la colere ne  
vint iusques à luy, respondit flateusement, qu'Apol-  
lon mesme n'eut sceu tirer plus droict. Le Roy Cam-  
bises eut parauenture reparty sur cette responce fla-  
teuse, mais l'adulation qui corrompt & abbat la co-  
lere des Princes, fit qu'il s'arresta & ne passa outre.

Cruel il creua deux cœurs à la fois : celuy du pere  
le premier, voyant tirer à vne si chere & innocente  
butte : & celuy de son fils, lequel estant frappé de la  
fleche, il fit aussi tost ouvrir avec des rasoirs, pour  
auoir le plaisir de faire iuger, si le coup iniuste &  
cruel, n'estoit plus iuste & plus droict que le pere n'a-  
uoit pensé.

Sen. lib. 3.  
cap. 13.  
Le Prince  
monte par-  
fois si haut  
sa cruauté,  
qu'il ne se  
contente  
pas simple-  
ment de la  
faire & e-  
xercer, ains  
il tasche à la  
faire trou-  
uer bonne  
à ceux  
mesmes  
aufquels il  
la fait  
souffrir.  
Vne respō-  
se hardie &  
temeraire  
faicte à vn  
Prince sert  
parfois de  
garād à ce-  
luy qui l'a  
faicte.  
Sen. lib. 3.  
cap. 23.

Altiages Roy de Perse, ayant faict manger au  
pauure Harpagus, de la chair de ses propres enfans,  
luy demanda s'il auoit faict bonne chere : à quoy il  
respondit prudemment & sans esmotion quelcon-  
que, que tout repas estoit plaisant, & toute viande  
bonne en la table d'vn Roy. Les Princes ne se con-  
tentent pas de monter leur colere quoy qu'iniuste  
& tyrannique, iusqu'au plus haut degré de la cruau-  
té: ains ils veulent la mettre en approbation à ceux  
mesmes, enuers lesquels ils l'exercent.

Les responces flateuses bien souuent seruent d'e-  
chapatoire & garand de la vie aux vns, & les hardies  
& temeraires aux autres. Comme Demochares am-  
bassadeur des Atheniens vers le Roy Philippus, en-  
quis du Roy qu'est ce qu'il pouuoit faire pour les  
Atheniens, qui l'auoient enuoyé vers luy : il luy res-  
pondit qu'il l'allat pendre. Cette responce meritoit  
la mort, estant trop hardie & inciuille : neantmoins

Demochares n'en encourut nulle peine. Mais tous les Princes n'en vsent pas si doucement, il y en a qui feroient mourir cent hommes pour vne petite risée, à plus forte raison pour vne parole offencante & outrageuse.

Comme fit l'Empereur Maximin, lequel estant en la ville d'Alexandrie, ayant assemblé toute la jeunesse, les fit tous tuer par des soldats qui estoient aux aguets, sans autre occasion, sinon d'autât qu'il auoit ouy dire, que lors qu'ils estoient à Rome, ils s'estoiét moquez de son pere & de luy, par ce qu'estant de fort petite taille, il contrefaisoit Alexandre le Grád.

Dion Cassius raconte, que l'Empereur Adrian, Prince qui vouloit estre flaté en ses entreprises, ayant fait bastir vn temple en honneur de la deshonnorable Deesse Venus, pendant que ce grand architecte Apollodorus estoit en exil; il luy en enuoya la description & le modele, pour monstrier & faire voir à tout le monde, qu'il l'auoit sceu bastir sans en rien prendre aduis ny consulter Apollodorus. Et par sa lettre il luy demandoit, sil estoit bien basty suiuant les regles de l'architecture. Apollodorus luy manda que non, & luy en remarqua les defauts: dequoy Adrian indigné, il le fit mourir, pour ce qu'il eut vergongne d'y auoir fait des fautes irremediabes. Ou bien qu'encor que toutes mauuaises besongnes, font baisser les yeux aux ouuriers, & que neátmoins nul ne baisse les yeux, ny ne rougit de ses cruelles & mauuaises actions, c'est pourquoy il voulut authentifier & exalter son ouurage, par la mort de celuy qui en auoit decouuert le defaut. Et aymoit mieux rou-

9 Le Prince qui veut paroistre entendu en quelque chose ne veut qu'on rauale sa suffisance, ny qu'on deprime s6 ouurage.

Sen. ep. 99.

gir de l'auoir fait mourir iniustement, qu'estant de si grande qualité qu'il estoit, souffrir la vergongne d'vne besongne disproportionnée & mal entenduë.

Les Grands  
veulent sou-  
uent paroï-  
stre enten-  
dus & suffi-  
sans en  
toutes cho-  
ses.

Les Grands ont souuent de ces jalousies, de vouloir paroïstre entendus en toutes choses, mesmemēt en l'architecture & bastimens, ayans fait vn art royal & noble de ce mestier sur tous les autres, pour ce qu'il influe dans la guerre, à cause des fortificatiōs des places qu'on assaut & qu'on deffēd. Qui est cause que nostre noblesse Françoise, parmy les exercices qu'on luy enseigne en Italie, estude volontiers & apprend, *Il modo di fortificare*. En quoy les Italiēs sont plus ingenieux que nous. Or les places ou bastimens qu'on fait, ou ils ont de la forteresse, ou de la beauté, de la bien seance ou de la commodité. Voulant embellir ce temple, il voulu se monstrier plus excellent en l'architecture, que le meilleur maïstre de son temps. Mauuais architecte, d'auoir ainsi destruit cette belle architecture, de la vie d'vn si bon ouurier, & fait mourir ce bel esprit & ingenieux d'Appollodorus.

Senecque dict, qu'Alexandre estant repris trop aigrement ou mal à propos par Telesphorus Rhodien son amy, il le traicta fort mal, comme il fit aussi Calisthenes, lequel s'en allant vers Alexandre, Aristote qui le cognoissoit mieux que tout autre, l'aduertit qu'il parlast à luy fort raremēt ou fort ioyeu-  
sément. C'est pourquoy les Adulateurs estans pres des Princes se monstrent ordinairement ioyeux, parce que cette ioye affectée les tenant en complai-  
sance pres d'eux, les tire en parole, & cette parole

Pourquoy  
les Adula-  
teurs qui  
sont pres  
des Princes  
se monstrent

en

en loüanges, cõtre lesquelles les Princes n'ont guie-  
 re de precaution, tant elles leur sont agreables, quoy  
 que le plus souuent fausses. *Quippe letitia loquax res est*  
 (dict Symmachus) *atque ostentatrix sui, adeo magna par-*  
*ti hominum ab hoc morbo nulla cautio est, si quidem difficilis*  
*est patientia gaudiorum.*

ordinaire-  
 ment alle-  
 gres &  
 ioyeux  
 Symmac. ep.  
 31. & 32.

Aristote luy auoit donné là vn bon aduis, mais il  
 n'en voulut vser, ains au contraire ayant tanc   Ale-  
 xandre, de ce que desia deslors il prenoit plaisir d'e-  
 stre salu   & caressé    la Persienne, & taschant    le ra-  
 mener contre son gré, aux mœurs Macedoniens, le  
 pressant incessamment là dessus, il le fit mettre en  
 prison, dans laquelle aucuns disent qu'il mourut  
 mangé de poux.

Le Roy S. Louys, donna cet aduertissement    son  
 fils &    ses successeurs, Comporte toy tellement (luy  
 dict il) que ton Confesseur (il mettoit celuy-là pour  
 premier correcteur c  me le plus priuilegi  ) tes amis  
 & familiers, puissent te reprendre librement du mal  
 que tu auras fait, & te remonstrer tes mauuais de-  
 portemens.

10 Le Roy  
 S. Louys te-  
 noit le c  -  
 fesseur pour  
 le premier  
 & le plus  
 necessaire  
 correcteur.  
 Du Tillet  
 au 2. liure  
 des affaires  
 de France.

Il voyoit que la franchise de parler, commençoit  
 deslors    n'auoir plus de vogue    maisons royales:  
 & que la voix de la liberté, quelque modestie qu'   y  
 apporte, ne retentit plus    salles, ny    chambres &  
 cabiners des Princes.

Vn Prince estant aduertey, qu'un Po  te Itali   auoit  
 dict, *Biasimare un principe e pericolo, e lodarlo e bugia,*  
 luy fit donner l'estrapade aussi tost: & comme il s'en  
 plaignoit, quelqu'un de ses amis luy dict, resioüyffez  
 vous (dict il) de la liberté que vous auez voulu pren-

11 Vn pau-  
 ure Italien  
 eut l'estra-  
 pade pour  
 auoir dict     
 vn Prince,  
*Biasimare  
 un principe*

Y y

*pericolo e lo-  
darlo e bu-  
gia. Lazucco  
del Doni.*

dre, car puis que vous qui estes subiect, auez prins trop de liberté de parler de vostre Prince, il est bien raisonnable que le Prince qui est vostre souuerain, la prenne pour parler & pour effectuer.

*12 Que plu-  
sieurs Roys  
& Princes  
semblent  
auoir recher-  
ché les cor-  
rections  
auec trop  
de curiosi-  
té.*

Plusieurs Princes pourtant n'ont pas mesprisé les admonitions & corrections, ains il semble plustost qu'ils les ayent recherchées auec trop de curiosité, & par des inuentions nouvelles.

Le Roy d'Hongrie Mathias, qui estoit & vaillât, & sçauant homme, alloit souuent s'escartât à la chasse, pour apprendre ses deffauts. Ce Prince ennemy de flaterie, mais amy & desireux de correction, trouuant l'honneste liberté, & les veritables admonitiōs bannies de sa cour, les alloit cherchant au village.

*Luit grand.  
l. 1. cap. 3. &  
4.*

Leon Empereur d'Orient, se trouuoit souuent parmi les bergers en habit incognu, pour sçauoir ceux qui parloient de luy. De maniere que luy ayant vn iour esté demandé, comment vn si grand Prince que luy, prenoit ainsi plaisir de se trauestir en villageois: A quoy respōdant accortement, Il faut (dict-il) que i'apprene la verité de mes deffauts, de la bouche des pauures & simples bergers. Car mes courtisans & domestiques ne sont que flagorneurs, qui ne s'emploient à autre chose qu'à me rire au nez, & chatouïller mes oreilles.

*13 François  
Galez  
Duc de Mil-  
lan s'habil-  
loit en mer-  
cier pour  
mieux re-  
cueillir dās  
les foires &  
marchez*

Et Paule Ioue en sō liure des hōmes Illustres escrit, que François Galeaz Duc de Milan, s'habilloit en mercier, & alloit par tout son estat, recueillir & ramasser les plaintes qu'on faisoit contre luy mesme: & se trouuoit souuent sur le Po sur l'Adezi & sur le Tesin, en habit incognu, pour essayer si on le vou-

droit laisser passer sans bulete pour de l'argét, croyãt plaintes qu'on faisoit cõtre luy. par ce moyen plus certainemét decouvrir ce qu'on disoit de ses impositions, & de la rigueur de ses daces & subsides.

Ainsi ie ne sçay si on doit blasmer ou louer les grãds qui ont la curiosité ne trouuans chez soy nul correcteur veritable, de vouloir taster le poulx à tout le monde, & porter leurs oreilles aux marchez, aux comedians, & autres lieux publics: & estre leurs commissaires eux mesme pour faire l'enqueste de leur bõne vie mœurs & religiõ. Car ou on ne faiçt compte des admonitions, ny de la bonne renommée qui couste tant à acquerir & conseruer, & sur tout aux grands. Il s'ensuit necessairemét que les vertus y sont en mespris.

Et afin que le commencement de leur education les porte à toute douceur & benignité, & que par apres on ne soit en peine de les raduiser & redresser, ains de les continuer en la vertu à laquelle ils sont ordinairement mieux nez que le commun, il est bon de les pourvoir dès leur enfance de sages & prudens gouverneurs, lesquels les voyans tãt soit peu enclins à se tordre à quelque mauuaise inclination, les sãchent tourner autre part & deplacer de là.

Plusieurs bons arbres sentans griefuement vn mauuais voisinage, se trouuent bien souuent estouffez par l'ombre d'autres arbres inutiles: si bien que si on ne leur ouure le ciel, la terre ne leur profite pas beaucoup, ne pouuans ny croistre ny s'esleuer. Les Princes sont de mesme, c'est vn malheur quand ils croupissent soubz l'ombre de quelque gouverneur

*multi arboribus  
laborant a-  
liena umbra.  
Sen. lib. 2.  
de clam. et. vitis*

Y y ij

sommeillant, qui les laisse tousiours fichez dans la terre, sans leur ouurir le ciel. Il leur faut donner iour, si on veut qu'ils meurissent & profitent en la vertu, autrement ils ne porteront iamais des fruiçts de bon gouft, & n'attaindront à leur grandeur naturelle. Et quand mesme en leurs mœurs, ils auroient desia prins & contracté quelque nœud ou entorce, il faut que leurs gouverneurs aduisēt accortemēt, en quelle façon les choses mauuaises se redressent & tournent à bien: afin que de bonne heure ils prennent le ply de la vertu, duquel ils ne puissent iamais plus se desuoyer.

Et quand mesme par commandement du pere & de la mere d'un Prince, on seroit forcé d'y apporter quelque petite seuerité (laquelle selon leur aage est par fois perilleuse) il seroit tres-bon de le faire: mais à la verité il en faudroit vser discrettement, luy faisant cognoistre le peril du mauuais pas dans lequel il s'est glissé, & cōbien la correctiō en estoit necessaire. Il est bon si faire se peut, qu'un ieune Prince tienne la balance, pour pezer la faute qu'il a faicte, & seroit peut estre besoing de luy donner encore le moyen, de contrepeser la correction tout ensemble,

Sen. de cōsol.  
ad Polyb. cap.  
33.

*Scias licet, ea demum fulmina esse iustissima, quæ etiam percussi colunt.* Ces foudres sont estimez tres iustes, qui sont adorez par ceux mesme qui en sont frappez. Aussi les corrections des Princes, sont trouuées plus iustes & mieux assaisonnées, lors qu'ils les recognoissent eux mesme telles, & les leur donnant cōme il faut ils ont accoustumé non seulement de les souffrir vne autre fois, mais bien les tenir en appo-

bation & en respect pour tousiours.

Donc qu'il ne soit pas dict, lors que la mauuaise esleuation a rendu vn Prince vitieux & desagreable à tout le mode, qu'il soit du tout incorrigible. Il faut qu'il se souuienne, qu'il est hōme mortel, mais homme que Dieu a esleué au dessus vn mode d'hommes, lesquels il doit regir & gouuerner: & partant qu'il a besoing de se monstrier en quelque façon plus vertueux & parfait, afin qu'on puisse dire qu'il est leur souuerain en toutes choses, & autant plus recommandable en exemple & bonnes mœurs, comme il a de commandement & de souueraineté, sur vne infinité de grands personnages ses subiects.

Il n'est pas raisonnable qu'un Prince pour vitieux qu'il soit paroisse tout a fait incorrigible.

Neantmoins ie ne veux qu'il aille s'esgarer dans les forests, parmy des bestes fieres & muettes, pour s'informer de ses deffauts, ny en consulter avec des villageois rustiques, qui les ont appris à l'aduenture & par ouy dire. Ny qu'il aille s'escartant és deserts, où la solitude luy face entendre des voix & des terreurs, qui infesteront parauenture sa memoire à iamais, ou luy donneront des visions qui luy broüilleront l'entendement. Ie ne veux non plus, qu'il aille trauesti dans les foires & marchez, & sur les ponts & passages, pour entendre les mauuaises paroles & imprecations, que les voyageurs & passans laissent par fois eschapper, en detestation de ses dacs impositions & subsides. Cela est bon à quelque Prince duquel l'estat est si petit, qu'il n'a moyen de s'entretenir en grādeur, s'il n'a la Pancarte bien establie iufqu'aux portes de sa ville principale, voire de son palais. Il a assez d'honnestes gens près de luy, & assez de

Il est aduenu de grāds accidans à des Princes pour s'estre esgarez das des forests.

Y y iij

bon conseil, pourueu qu'il leur permette de parler librement : mais avec vne discretion & moderation digne d'un Prince, & conuenable à vn personnage de sa sorte, qualifié plein d'honneur & de merite.

Vn Prince  
qui a receu  
la premiere  
fois vne  
correction  
sans aigreur,  
quoy qu'il  
ne s'en soit  
voulu ser-  
uir, il suffit  
pourueu  
qu'à l'adue-  
nir il puisse  
reconnoi-  
stre le pre-  
iudice de  
l'auoir mes-  
prisee.

Il est d'oc raisonnable qu'il escoute, & qu'il ne fai-  
grisse contre celuy qui luy donne de bons & prudés  
aduis, pour le rédre admirable cõplaisant & en bõne  
odeur à tout le mōde: autrement il est en dāger, que le  
gouuerneur pour sage & prudent qu'il soit, ne se re-  
bute, ne voulant faire de son Prince, duquel il desire  
sur toutes choses la bõne grace, son ennemy. Ce qui  
ne fera du tout inutile & sans quelque bon effect:  
estant impossible qu'escoutant sans aigreur, quoy  
que d'abord son inclination ne soit portée à la cor-  
rection, ny à prendre & receuoir les bõs aduis qu'on  
luy donne: il ne luy en demeure pour le moins bien  
souuent vne telle impression, que si pour le premier  
coup il franchit la barriere, & fait ce qu'il desire  
nonobstant l'aduis du correcteur, neantmoins il ad-  
uiendra, qu'une autre fois il n'en fera rien: se ressou-  
uenant en pareil cas de la correction premiere, & du  
conseil & preiudice que luy aura porté, de ne l'auoir  
suiuy: lequel il sera tres-bon, se presentant quelque  
pareille occasion de faire valloir, & luy mettre sou-  
uent deuant les yeux: afin qu'il en soit tout à fait de-  
terrè, & qu'il en iuge l'importance & le preiudice  
luy mesme.

Que les Princes les Caualliers, la haute noblesse & la basse, les Magistrats populaires, les moindres soldats iusqu'à la lie du peuple, se flatent en Blazons, Armoiries Deuises Epitaphes & choses semblables.

- 1 La Nature & les Princes ont doné des Armoiries, pour distinguer les nobles du vulgaire. Et les peuples en ont aussi prins d'eux mesmes, pour se releuer par dessus les autres nations.
- 2 Qu'il se trouue plus d'armoiries faictes à plaisir & sans raison, que d'autres.
- 3 De quelle couleur de lys, doivent estre nos fleurs de lys Royales.
- 4 Abus qui s'est glissé es Armoiries.
- 5 Que les Armoiries & leurs blazons sont autant d'adulations & fausses loianges.
- 6 Du droit d'Images, que les anciens souloient tenir es portiques de leurs maisons.
- 7 Pourquoi on choisit es Armoiries & deuises, pour les rendre plus illustres & releuees, l'or le Soleil le Lyö le iour le mois la saison l'aage la pierre precieuse la fleur & le nombre les plus nobles & les plus heureux qu'on peut.
- 8 Comment & en quoy se flatte qui prend & choisit l'or en ses Armoiries.
- 9 Comment se flatte qui prend le Lyon.
- 10 Comment se flatte celuy qui prend gueules, & quelles vertus deuise gueules en blazö.
- 11 Des nombres 3. & 10.
- 12 Plusieurs pensans prendre en leurs Armoiries le croissant du Ciel, s'en trouuent bien souuent quelqu'autre de la terre planté sur leur chef.
- 13 Belle & louable coustume de la ville de Bayonne.
- 14 Qu'il seroit grandement besoing qu'il y eut des chercheurs & examineurs d'Armoiries.
- 15 Vanité des arbres de Genealogie.
- 16 Belles & plaisantes Armoiries que donna vn ingenieur Italien à vn Consadin.
- 17 Vanité flatense & pleine d'ostentation des Deuises Mausolées & Epitaphes.
- 18 Que les Penaches dont maintenant on couure les Tymbres, & ceux que la Noblesse portoit anciennement, estoient de queüe de cheval, au lieu qu'ils sont à present d'oiseau de Paradis.

La Nature & les Princes ont donné certaines marques ou Armoiries, pour distinguer les nobles du vulgaire, & les peuples en ont aussi prins d'eux mesmes pour se releuer par dessus les autres nations.



A Nature qui est la premiere Princesse des hommes, & la Dame du monde, après le Tout-puissant qui l'a créée à elle mesme, semble auoir graué sur le visage des hommes illustres, certaines marques de generosité, par lesquelles ils sont notoirement distinguez du vulgaire: & bien souuent leur a imprimé ailleurs, & en autre endroict de leur corps, certains traicts & caracteres, que les mesmes familles ont tousiours porté, tenât cela d'elle à titre & recognoissance tres-honorable. A quoy on applique l'Ancre des Selucides, le Serpét des Spartiates, & la Lance des Semes.

Et suiuant cet exemple de nature nostre mere vniuerselle, les Princes Roys & Monarques qui sont les peres des peuples, semblent auoir permis à suite, & concedé aux nobles, certain droict d'Armoiries & deuises: comme aussi les nations de tout temps, en ont prins d'elles mesmes, les exposans à la veüe de leurs ennemis és iours de bataille, pour les effrayer & leur donner de la terreur.

Qu'il se trouue plus d'armoiries faictes à plaisir, & sans raison, que d'autres.

Mais si on les veut bien rechercher, on trouuera qu'on en a vsé avec beaucoup plus d'imprudence & de vanité, que de raison. Comme les Iuifs prindrent en chacune des six premieres lignées, de douze qu'elles estoient, vn certain animal pour armoiries, plus pour se distinguer les vnes des autres, que pour bonne & droicte raison qu'ils eussent, de donner plustost le Lyon à celle de Iuda, & le Cerf à celle de Nephtalin,

Nephtalim, que l'Asneſſe à celle d'Iſaac, & le Loup à celle de Benjamin.

Et les Atheniens n'ont gardé & retenu ſi longuement leur Chahuan ou Cheueſche, que parce qu'il y en auoit abondance en leur ville d'Athenes. Ny les Lacedemoniens leur L. qu'ils portoient pour enſeigne, ny les Meſſeniens leur M. que par ce qu'ils croyoient par ce moyen, rendre formidables à leurs ennemis, les premieres lettres de leurs Noms: ce qui eſt autant hors de propos, que ce que portoient les Perſes allans debeller leurs ennemis, qui auoiét en leurs Armoiries vn Archer avec vn carquois de fleches, par ce que leur grande force cōſiſtoit en ces Armes.

Les Troyens portoient vne Truye pour la conformité du nom, ſans que les anciens nous en ayent donné nulle raiſon probable. Et neantmoins toutes les villes celebres, & les peuples les plus belliqueux, ont eue cette ambition, de vouloir tirer leur origine de cete Truye: outre que cette conformité, ne ſe trouue en autre langue qu'en la Françoisiſe. Car les Latins les Italiens & les Eſpagnols, & toutes les autres natiōs, n'vſent point de ce mot de Truye, qui monſtre que cela eſtoit par fois purement fortuit & caſuel, comme il eſt encore auiourd'htuy en la plus part des Nations, & Villes fameuſes de l'Europe, des Armoiries deſquelles, à peine ſçauroit on rendre quelque bonne & iuſte raiſon.

D'où vient que les Romains ont varié, & porté diuerſes Armoiries, ayans prins au commencement vne Loue, puis le Minotaure, puis l'Aigle qui fut le blazon de leur Empire. De meſme peut on dire que

Pourquoy  
les Troyens  
portoient en  
Armoiries  
vne Truye.

Pourquoy  
les Ro-  
mains por-  
toient en Ar-  
moiries vne  
Loue

Zz

nos Roys ont chagé, (mais non sans grande raison) car ils n'ont tousiours eu, ny porté de tout temps les Fleurs de Lys : telmoin vne des portes de la ville de Bayonne, au dessus de laquelle se trouuent trois formes de Crapaut, qui semblent fort anciens : Armoiries bien differentes de nos Fleurs de Lys.

De quelle  
couleur de  
Lysdoibue  
estre nos  
Fleurs de  
Lys roya-  
les.

Lys encore incertain en sa couleur, chose principalement considerée en Armoiries: d'autât que puis que l'Auriflamme fut enuoyée du ciel à nos Roys, aucuns ont creu que les Armoiries de France estoiet, non Trois Lys Blancs, ains Trois Lys Auriflammes ou Iaune dorez, pour auoir quelque rapport à l'Auriflamme. Et c'est veritablement la couleur qu'on leur donne és Parlemés & Sieges de Iustice & és paremens de leurs habits & maisons Royales, nulle autre nation ne pouuant iouïr d'vn pareil benefice ny ne possedant le vray Or ny l'Auriflamme, que la François: suiuant le traict de celuy qui a dict gentiment que l'Or dont iouissent les Anglois, est seulement vne petite rosée d'Or qui leur fut enuoyée des Dieux, dont les Espagnols n'en receurent que la fumée, c'est pourquoy ils sont si Bazannez, mais que les François auoient eu la vraye flamme, qui est l'Auriflamme qui fut enuoyée au Roy Clouis combatant contre les Sarrazins & les Goths.

Ainsi la verité est que la pluspart des Armoiries, ou sont æquiuoques aux noms des personnes & familles qui les portent, comme à Rome les Coruins portoient des Corbeaux, & en France Mailly Rhetel Chabot & vne infinité d'autres: en Italie les Colomnes, en Espagne Castille Leon Grenade, portent les mesmes corps signifiez par leurs noms, sans in-

vention quelconque digne de consideration. Ou bien elles sont prises & fondées sur le premier établissement des Monarchies, comme la Louue parmi les Romains, parce que leur premier Auteurs Romulus, auoit esté allaitté du lait sacré & mystérieux d'une si belle beste. Ou bien sur les plus signalées victoires, que les particuliers en chaque patrie auoient obtenu cōtre des ennemis publics: comme les familles de Torquatus & Cincinnatus, qui auoient des Colliers & des Perruques, pour auoir occis des gens qui portoient Chaines & Perruques.

Or toutes ces Armoiries, prinſes par les peuples & nations, ou données aux particuliers par les Princes, n'ont esté introduictes, que pour se faire remarquer, & se releuer par dessus les autres, & pour discerner plus aisément le Prince du Cheualier, le Cheualier de l'Escuyer, & l'Escuyer du Plebée & roturier. Ce qui sembleroit & iuste & honorable, s'il estoit gardé avec droicte mesure, & réglé par raison.

Mais on est tombé en cet abus, que chacun a diuersifié & remply ses Armoiries de tant de Soleils, de Lunes d'Astres & d'Estoiles: ou les a farcies de tant de fiers Animaux, & autres choses pleines de vanité & sans fondement: qu'on a esté, & est on encore en peine de sçauoir que c'est, & pourquoy. Outre qu'on y a mis & semé tant de mots nouueaux & estranges, comme Chef, Pal, Bande, Fesse, Cheuron, Giron, Orle, Croix, Sautoir, Tor-teaus, Befans, Cotices, Losanges, Fusées, Eschiquiers, Bestes, Oiseaux, Poissons, Fleurs, qu'on ne les sçauoit déchiffrer par autre raison, sinon qu'il a pleu ainsi aux premiers inuenteurs.

4. Abus qui s'est glissé es Armoiries.

Puis tout cela se souloit mettre & loger dans des Armoiries, avec certain nombre, lequel s'est estendu iusqu'au nombre de seize : & si on en y logeoit au delà, on les blazonnoit sans nombre. Comme aux Armes de Lual, on les blazonne d'or, à seize Aigles d'Azur. Et en celles de Peulle, on dict semé à Aigles d'Azur sans nombre : dequoy on ne scauroit non plus rendre aucune raison apparente.

Puis encore veenant aux ANIMAUX, apres la difficulté & varieté du choix, on est venu à subdiuiser & blazonner leur geste & leur façon, exceptant les Lyons & Leopards. Car en Armoiries, les Lyons de leur nature & communément sont Rampans, & les Leopards Passans. Le Lyon a vn œil seulement, & le Leopard tousiours deux. De maniere que se mettre en peine de rechercher le fondement, & la raison de tout cela, c'est vouloir enserrer les vents avec des rets. Qui sera cause que ie lairray ce labeur inutile à quelque autre, qui soit ou plus curieux que moy, ou plus de loisir, pour passer à d'autres choses plus serieuses, plus vtils, & de plus forte consideration.

Que les Armoiries & leurs Blazons, sont autant d'Adulations & fauces loüanges.

Je diray donc que les Armoiries & leurs Blazons, font autant d'Adulations, flateries & fauces loüanges. C'est vne ambitieuse & non meritée reputation qu'on recherche. C'est le sentier de vaine gloire qu'c tache d'enfiler, qui fait que chacun se veut rehauffer indignement & s'exalter : imposant & iettant au deuât les yeux de la posterité, des faits & gestes heroïques qui ne furent iamais : tesmoin ce trait de ce Cheualier nouveau, lequel n'ayant parauanture en toute sa vie porté à son costé qu'une espée vierge,

print pour les Armoiries, vn Escu ou Bouclier tout blanc, & sans figure & representation quelconque, avec ces mots *Multa describam*. Il promettoit d'y graver merueilles, prenant son espée pour pinceau, le champ estoit de gueule, laquelle faisoit dégoiser & passer par gueule force belles esperances.

Demosthene auoit mis & graué en lettre d'or ces mots sur son bouclier *ἀγαθὸν τὸν id est Bona fortuna*: neâtmoins au premier rencontre des ennemis, il fut accôpagné & suiuy d'une si mauuaise fortune, qu'il ietta son Bouclier, & print ignominieusement la fuite. Et comme on luy en fit reproche, il creut l'auoir eludé, & auoit mis son honneur bien à couuert par ce Vers, qu'il disoit à tous ceux qui luy en donnoient le blasme.

Demosthe-  
ne auoit  
mis sur son  
Bouclier  
*Bona fortuna*  
neâtmoins  
au premier  
rencontre il  
le ietta &  
print igno-  
minieuse-  
ment la  
fuite.

*Vir qui fugit, rursus redintegrabit praelium.*

Voulant dire, qu'il estoit plus vtile à la Republique, qu'un homme de sa sorte eut prins la fuite, que sil auoit esté tué au combat: parce qu'un homme mort ne sy peut plus retrouver, si fait bien vn fuyard. Mais tout cela n'estoit que vanité, car les Atheniens tres-sages & prudens, bannirent Archilocus de la ville d'Athenes pour auoir tenu mesme langage: ayant escrit qu'il valoit mieux ietter son Bouclier, que prodiguer sa vie & la mettre en danger. Qui a fait dire & remarquer à plusieurs, que toutes ces fastueuses Inscriptions, & la plus part de ces belles & relleuées Armoiries, sont Armoiries de vilain faites à plaisir.

C'est ce qui fut reproché à vn Cavalier peu excessif en noblesse & vaillance, auquel il fut demandé en

Pourquoy  
vn Caval-  
lier auoit

faict peindre vn iour de bataille, vne Mouche en son Escu.

bonne compagnie, pourquoy vn iour de bataille, il auoit faict peindre sur son Escu vne Mouche, disant qu'il auoit choisi vn si petit corps d'Armoiries ou de Deuise, afin qu'il ne fut apperceu : mais destournant ce blasme par vn repart ingenieux, on samusa plus à considerer les belles paroles, & l'occasion pour laquelle il disoit l'auoir faict, qu'à essayer sa vaillance, ny mettre son courage à l'espreuue. Le porte (dict il) depeint en cet Escu cet animal si petit, afin que ie fois forcé de m'approcher de si près de mes ennemis, que le plus aueugle & le moins voyant, le puisse voir à son aise.

6 du droit d'Images, que les anciens souloient tenir es portiques de leurs maisons. Pli. liu. 35.

Les Images que les anciens tenoient aux portiques de leurs maisons, estoient de meilleure & plus honorable institution, & vne plus assurée preuue de noblesse & d'ancienneté, bien que ce ne fut autre chose, que le portraict d'vn homme des espaules en sus, faict de Cire, comme nous assure Plin, *Expressi cera vultus, singulis disponebatur Armariis.* Et se mettoient communément *In atrio, in prima aditu par-*

Valer. lib. 5. cap. 6.

*te, cum suis Titulis,* dict Valere. Et portoit on ces Images aux funerailles, *Vt essent imagines, quæ comitarentur gentilitia funera.* N'ouurans ces Armoires pour faire voir ces Images, qu'és iours de quelque feste solemnelle, ou quelque iour de resiouyffance, comme on apprend de ces mots de Vopisque, *Tantum illud dico, senatores omnes ea letitia esse elatos, ut domibus suis Imagines frequentes aperirent.*

Vopisque in Floriano.

pid Cassus.

Et l'obseruance estoit telle, qu'on ne portoit iamais aux funerailles, les Images de ceux qui auoient esté refferez au nombre des Dieux, ny de ceux qui

estoyent accusez d'auoir commis quelque fait execrable, ains on rompoit les Images de ces derniers. Tellement que celuy qui n'auoit point d'Images estoit tenu pour Roturier, comme n'ayant fait nul exploit militaire qui luy eut donné ce droit. Et ceux qui n'auoiét que les leurs, ayàs acquis ce droit d'Images par Magistrature, ou par autre moyen, estoiet appellez *Homines noui*: & n'estoit ainsi de tout temps, car on tient qu'Appius Claudius fut le premier, qui mit des Images avec Titres & Escriteaux. Estant remarquable, que quand la maison où il y auoit plusieurs Images, changeoit de maistre, il n'estoit permis de changer ces Images, de peur d'alterer la memoire & le merite de ceux, à qui la maison auoit premierement appartenu.

*Homines noui*.  
Pli. liu.  
35. chap. 5.

Mais il y a long temps que les Statuaires & les Peintres Flateurs ont fait perdre le droit d'Images: car il y a eu si bon marché de ces gés là iusqu'icy, qu'à fort peu de frais, chacun a peu aisément auoir le portraict de son pere & de son ayeul, fait à l'auanture, & sans que le Peintre les eut iamais veus: lequel s'accommodant à l'humeur de celuy qui le paye, au lieu de quelques vieux rustiques d'ancestres, est bien aise pour le gratifier de leur donner la grauité d'un Marius ou d'un Caton.

Or à ces Images ont aucunement succédé nos Armoiries: pour lesquelles faire mieux parler d'elles mesmes, & les releuer le plus flateusement & auantageusement qu'on peut, on a accoustumé de prendre le plus noble metal qui est l'or. Si bien qu'encores qu'il ne se doibue appliquer qu'aux Armoiries des

pourquoi  
on choisit  
és armoi-  
ries, pour  
les rendre  
plus illu-  
stres & rel-  
leues l'Or  
le Soleil le  
Lyô le tour

le Mois la  
fait l'aage  
la pierre  
precieuse,  
la fleur & le  
nombre les  
plus no-  
bles, & les  
plus heu-  
reux qu'on  
peut.

Princes, des Roys & des Monarques, s'est ce que chacun indifferemmēt se l'approprie: parce que l'Or en blazō d'Armoiries, en ce qui est des Vertus, signifie les principales, & celles qui cōuiennent le mieux aux Caualliers les plus braues & belliqueux, qui sont Foy Force & Constance. C'est vn metal le plus parfait de tous, tenāt le premier rāg des choses creēes.

On choisit  
des sept  
planetes le  
Soleil.

Des sept Planettes on a accoustumē de prendre le Soleil, auquel sont comparées les ames pures, & celles qui sont le plus en la grace de Dieu, & les plus proches de la gloire eternelle.

Des douze  
signes le  
Lyon.

Des douze signes le Lyon: lequel les Ægyptiens tiennent estre le domicile ou la maison du Soleil. Et quelques anciens ont creu, que les ames descendoiet du ciel en terre par le Zodiaque: si bien que celles qui passioient ou sortoient du signe du Lyon, on les croyoit flateusement debuoir estre plus magnanimmes que les autres: parce que le Lyon estant vn animal chaud & solaire, le Soleil lors qu'il est au Lyon pendant la Canicule estant aussi extrememēt chaud; ceux qui naissent au signe du Lyon, sont de grand courage, aspirans à choses grandes & reueuées; conuoiteux d'Empires & Dominations, & destinez à ce point.

Des douze  
mois Iul-  
iet.

Des douze mois Iuliet; & des iours le Dimanche: Par ce qu'ils les estiment plus grands, & plus heureux, que tous les autres. Car il n'y a point de doubte que les anciens dont ils l'ont emprunté, n'ayent eu opinion qu'il y a du chois, es Mois & es Iours. C'est pourquoy on trouue si souuent chez les Poētes, *Magnos Menses, Magnosque Dies.*

*Teque*

*Teque adeo decus hoc aui, tē consule inibit*

*Pollio & incipient magni procedere menses.*

Et particulièrement le mois de Iuillet qui fut appelé *Quintilis*, estoit sous la tutelle de Iupiter, & fut dict *Iulius* de ce grand Iule Cæsar, & croit-on que ceux qui sont nez en ce mois, sont genereux.

Des iours (car tout est choix) le Dimanche, lequel ils choisissent le plus souuent, comme l'estimant le plus fortuné de tous. Surquoy il faut sçauoir, qu'il est certain que de tout temps les anciens ont creu, qu'il y auoit des iours faustes & infaustes, lesquels estoient si religieusement obseruez par les Perses, que leurs moys & leurs Roys portoiēt mesme nom. Et parmy les Ægyptiens, certains iours portoient le nom des Dieux. Les Romains tiroient des estoiles, le nom de chaque iour de la sepmaine. Le Dimanche est appellé dans l'Escriture Saincte vn, premier, *vnus & primus*. Si bien qu'il est dict que Iesus-Christ resuscita *una sabbathi & prima sabbathi*. Lequel par apres debuoit estre nommé le Dimanche (dict S. Basile en son Examerō.) C'est en iceluy que se doit faire la resurrection des morts, & que chacun doibt entrer en possession de la gloire eternelle: lequel iour se continuera pour iamais, sans souffrir ny estre attaché à aucune vicissitude de la nuit: duquel iour les saincts Peres ont descrit de si belles prerogatiues & priuileges, que nos blazonneurs ont eu tres-iuste raison de le choisir, pour honorer leurs armoiries.

Des pierres precieuses le Chrysolite, ou Topase, dont le premier signifie chasteté, & le second la ferueur du zele ardent qu'on a, lors qu'on est apres à

Des iours  
le Diman-  
che.

Genes. 1:  
Reg. 1:

Ioannis 20:  
S. Basile in  
Examerō  
sub finem.

Apostol. 21:

S. Leon Ep:  
81. ad Dios-  
corum cap 1.

S. Aug. ser.  
154. de Tem-  
pore.

Des pier-  
res precieu-  
ses, le Chry-  
solite.

A A a

faire quelque bonne action. Surquoy est remarquable l'application des Cabalistes, qui disent que c'est vne pierre si precieuse, que le grand Adonai a des vaisseaux de Topase, dans lesquels il recueille les larmes des penitens, lesquelles il garde expres, lors que sa misericordē & sa iustice contestēt ensemble, pour appaiser son ire, & les faire admettre ou rejeter.

Des Aages,  
l'Adolescence.

Des Aages l'Adolescence, qui est la fleur de nostre vie, & qui fait goustier à l'hōme toute sorte de plaisirs & delices, avec goust & plaisir entier.

Des Fleurs,  
l'Heliotrope.

Des fleurs l'Heliotrope, les Italiēs l'appellent *Sole Indiano*, prenant sa longue tige pour vne trompette d'amour, avec laquelle elle reclame le Soleil son amant. Rose de Gierico, la plus grande de toutes les fleurs, & la plus haute de toutes les plantes, se guindant si haut, qu'on diroit qu'elle veut porter sa couronne, & la poser sur le chef du Soleil qu'elle adore, lequel elle suit si euidentement, que trouuant les autres plantes indignes de son aspect, il semble que se couchant, il luy commande de faire le mesme: car elle se clost, à mesure qu'il se couche. Courōne Royale, coupe de Iupiter que la nature a fait à l'imitatiō de la grande coupe des Dieux. Bref de toutes les fleurs, que les Naturalistes appellent le paué de la nature, celle-cy tient cōme on dict le haut du paué.

Fleurs, nature  
surpassement.

Des nombres  
1. 3. 7.  
S. Aug. liu.  
2. de la Cité  
de Dieu.  
Numeri in-  
quit ratio  
contemnda  
nequaquam  
est, que in

Des nombres 1. 3. 7. Les nombres dict Saint Augustin & leur raison, n'est à mespriser: ains il paroist en plusieurs lieux & passages de l'Escriture sainte, à qui les espluche diligemment, combien il les faut estimer. De maniere que parmy les loüanges de Dieu, on n'a pas dict en vain qu'il auoit disposé tou-

tes choses par poids par nombre & par mesure. Ains le mesme autheur nous appréd, que l'ignorance des nombres estoit cause, qu'és translations, ensemble és choses qui parlent mystiquemét en l'Eseriture Sainte, il y auoit plusieurs traicts qui estoient mal entendus: n'estant possible que l'esprit de l'homme ne s'émeue, quand il entend que Moyse, Elie & nostre Sauueur, ieulnerent quarante iours: laquelle action estant figurée & voilée de certains mysteres, il est malaisé d'en decouurir le secret, si on n'a la cognoissance de ce nombre.

Et venant à ces trois nombres 1. 3. 7. on peut asseuer, que ce sont les nombres les plus parfaicts & les plus accomplis qui soient point. Et quoy qu'en plusieurs choses ils semblent estre dissemblables, si est-ce que le ternaire qui exprime la Trinité, laquelle designant trois personnes, ne fait neantmoins & ne deriue que d'une seule essence, compose l'un qui represéte l'vnité. Qui a fait auouer aux Pythagoriciens & Académiciens, que l'un estoit Dieu, essentiellement & simplement vn. Si bien que Dieu n'estant qu'un, n'a aussi voulu creer qu'un seul monde vniuersel, & vn seul petit monde particulier à son image & semblance, qui est l'homme. Et la vertu qui est chose si excelléte, quoy qu'elle soit exprimée par plusieurs noms, n'est pourtant qu'une vertu: en telle sorte que les vertus estans toutes vnies & enchainées ensemble, quoy que quelqu'un semble n'en posséder qu'une, neantmoins par apres il se trouue en posséder plusieurs. C'est le sens de ces paroles de Cicéron. *Si unam virtutem confessus es te non habere, nul-*

*multis sacrarum scripturarum locis, quæ magnè sic estimanda eluces diligenter intuentibus.*

*S. August. de doctr. Christi. lib. 2.*

*De l'vnité.*

*Cicer. au 2.  
des Thulor*

*lam necesse est te habiturum.* Qui n'en a vne n'en a pas vne, & qui en a vne en a plusieurs.

Or combien l'vnité est considérable & importāte à la conseruation & accroissement des Citez, Platon l'a tres-bien déterminé au cinquiesme de sa Re-publique. Car il n'y a nul mal plus grand en vne cité que celuy qui la diuise, & qui en faiçt d'vne qu'elle est & doit estre, plusieurs : ny rien de plus salulaire, que ce qui la lie en vnité & la rend vnique & non diuifée. Ce qui est merueilleusement bien exprimé par ces mots de Speusippus. *Tandiu aliquid esse quidquid est, quandiu vnum est: cum autem desinit esse vnum, desinit esse quid est.*

Donc cette vnité est si excellente qu'on peut soutenir, que tous les nombres ne sont que redoublemens de cette vnité, qui est la mesure commune, la source & la fontaine de tous les nombres, immuable & ne produifant rien que soy-mesmes : laquelle n'ayant en soy ne principe ne fin, ne laisse pas d'estre le principe & la fin de toutes choses: si bien que toutes choses vôt iusqu'à l'vn, au delà duquel, il n'y a rié plus à desirer, qui faiçt que tant de choses qu'il y a au monde desirent toutes cette vnité. De maniere qu'il a esté tres bien dict, que pour le regard de Dieu, toutes choses sont vn, mais pour le nostre plusieurs.

*Arist. libr. 1.  
de Celo.*

A quoy semble auoir visé Aristote, en son premier liure du Ciel. *Magnitudinis (inquit) ea quidem que ad vnum est diuisibilis, Linea est, que vero ad duo, superficies, & ea que ad tria, est corpus atque præter has, nulla est prorsus magnitudo: propterea quod ipsa tria omnia sunt, & ipsum ter in omnem partem se fundit.*

Et les Pythagoriciens (dict Plutarque) appelloient le Ternaire Iustice: c'est ce Ternaire avec lequel la Vestale Claudia arresta la nauire, dans laquelle estoit Cibeles, l'ayant ceinte simplement de sa foible ceinture: & avec le Ternaire la mena par tout où elle voulut, & ce pour se tirer hors de tout soupçon d'impudicité.

*Plut. de Pythagor. discipl. Herodian lib. 1.*

Au troisieme mois le peuple d'Israel sortant de captiuité, paruint au mont Sinai, sacrifia à Dieu, & trois iours apres print & receut la loy. Elie souffla par trois fois le fils de la vefue & luy donna la vie, & versa par trois fois de l'eau au Tabernacle.

*Lib. 3. Reg. cap. 17.*

Merueilleuse vnion, qui vnit & incorpore Dieu en nous. Excellente Trinité exprimée ou représentée par le Ternaire, qui vnit trois personnes distinctes, en vne mesme essence.

Et pour le sept, il est composé de deux ternaires, & de l'un, qui ibint chacun d'eux en vnité: qui fait qu'on se trompe de croire, que Virgile par ces mots, *O terque quaterque beati*, ait voulu parler du sept. Car il a seulement voulu exalter le Ternaire, composé de trois & vn, qui ne font pas quatre en ce sens là, ains qui veulent dire, que l'un adiousté au ternaire, fait & demonstre que le Ternaire ou la Trinité n'est qu'un, comme il est clairement verifié en mon discours de la Trinité: ce qui ne peut si proprement conuenir ny s'accommoder au Septenaire

*Du Septenaire.*

*Voyez mon discours du Ternaire au liu. du Tableau de l'inconstance & instabilité de toutes choses.*

Que si on le veut prendre pour le Septenaire, on peut dire en honneur d'iceluy, que les Theologiens secrets qui s'ont les Cabalistes, disent, que Moysé passa sept fois par les sept Saphirost, sans iamais pou-

uoir passer la Bina. Et disent que c'est la borne, iufqu'à laquelle l'entendement humain se peut esleuer. Et bien que Moyse arriué à la Bina, fut vis à vis de la face de la couronne superieure, & celle de la Chochma, suiuant ce qui ce dict, *loquebatur facie ad faciem*, si est ce qu'il ne parla iamais à Dieu que par l'Ange: la raison est parce que, *Nemo nouit filium nisi pater, neque patre quis nouit, nisi filius, & cui uoluerit filius reuelare*. Moyse estant donc paruenue à la Bina, qui est vn lieu regy par vn Ange appellé Mitrathon, c'est à dire *Princeps facierum*: il eut communicatiõ avec celuy là, & parla à luy, & y monta sept fois sept fois, qui font quarante neuf fois, nombre de la remission auquel nombre Dieu voulut aussi que nous montissions faisant nostre priere à Dieu le Pere: par ce que l'oraison que nous appellons Dominicale, selon le texte Hebrieu escrit par S. Mathieu, est composé de quarante neuf mots ou paroles, qui font sept fois sept.

D'autres philosophans sur les nombres, ont dict que la Sapience s'estoit ediffié & basty vne maison, fondée sur sept colonnes, qu'aucuns ont pensé estre l'Eternité: les autres que c'estoient les sept mesures de la fabrique du monde celeste, & du monde inferieur, esquelles sont comprises les idees de toutes les choses, qui appartiennent à ces deux mondes: de quoy nous ne pouuons auoir cognoissance, non pas mesme l'imaginer que par ce nombre de sept. Qui a fait dire aux Poetes, que le nombre de sept estoit parfait, parce qu'il contient l'vn & l'autre sexe, pour estre composé du pair & de l'impair.

Mais reprenons nos flateries, & montrons com-

ment ceux qui en leurs armoiries & Blazons, font tous ces choix que nous venons de dire: le font pour se flater, & releuer leurs familles & maisons, & les rehausser de noblesse d'antiquité & de merite. •

Nous dirons donc pour ce qui est des Metaux, que quoy que l'Or semble en représenter plusieurs, qui s'approchent de sa couleur, si est ce que l'Or ne représente que soy-mesme.

• Commēt  
& en quoy  
se flate qui  
prend &  
choisit l'or  
en ses Ar-  
moiries.

Ainsi qui choisit l'Or pour metal en ses armoiries, se flate si fort, qu'il ne peut rien choisir au dessus. Car l'Or est le plus pur, le plus egal & accompli, de tous les corps elementaires, que ny l'actiō du feu, la rouille de l'air ou de l'eau, ny toutes les falsatures comprises au ventre de la mer & de la terre, ne peuuent aucunement endommager ny corrompre. C'est le premier des enfans des Philosophes, c'est à dire des sept metaux, qui tient pareil rang entre eux, que le Soleil entre les Estoiles, & estant en son naturel & en sa pureté, on le tient & porte ce beau nom de Vierge. Si bien que quand on veut faire estat & exalter quelque chose, on dict qu'elle est d'or. Comme *Venus Aurea*, c'est à dire Belle; & les paroles agreables, dorees, temoin le rameau d'or, les pommes d'or des Hesperides, les pluyes & rozees d'or enuoyees de la part du grand Dieu Iupiter. L'Or signifie pureté, parce qu'il n'admet aucune ordure: c'est pourquoy en l'Arche d'Alliance, tout le dedans estoit couuert de lames d'or, pour signifier que l'interieur de l'homme, qui est la vraye arche & temple du saint Esprit, doit estre pur & net. De là est venu le proverbe aussi pur que l'or. Aussi est l'Or tenu pour le symbole de

*Venus au-  
rea Enuid.*  
10.

la plus precieuse chose, qui soit parmy le commerce des hommes : qui est la vraye & parfaicte amitié. De là les victoires acquises par l'or : car il a plus de pouuoir és sieges, & autres exploicts militaires, que les armes meisme, ny les Canons.

9 Commēt  
se flate ce-  
luy qui  
prend le  
Lyon de  
gueules en  
les armoi-  
sics.

Puis prenons le cas qu'ils portent, ou vn Lyon, ou vn Dragō, ou chose semblable, de Gueules. La verité est que parmy les anciens, nul ne portoit de Gueules en ses armes, s'il n'estoit Roy ou Prince: par ce que les couleurs qui se trouuent és armoiries de Gueules signifiet le rouge, couleur de bataille. C'est pourquoy les ieunes Carthaginois se vestoient de rouge à la guerre, pour ne s'effrayer, & auoir plus de courage, voyant verser leur sang.

Le Rouge est appellé *ἔρυθρός* parce qu'il semble presque brusler. Et dās Plutarque chez les Romains, és vies de Marcellus Pompée & Brutus, c'estoit yne marque de cholere & de guerre. Et dans S. Hierosme il signifie haine. Et dans Hesichius affliction & tentation, tout pieces de terreur: pour monstrer que celuy qui les porte, brusle, fait la guerre, hait, tente, & afflige ses ennemis. Aussi est ce la couleur des vestemens des officiers de la justice, laquelle plusieurs redoutent presque autant que les Elephans, ausquels on ne donne iamais des gouverneurs vestus de rouge, duquel ils ont accoustumé de s'effrayer: tesmoin l'histoire des Machabées, où il est dict que le Roy Antiochus, pour effaroucher trente deux Elephans qu'il auoit menés au cōbat, leur fit desployer des linges rouges. Mais soit il ainsi ou non, si ne voudroye point estre de la race des Elephans, des Taureaux,

&

& des Buffles , qui hayent tant les robes rouges : car ceux qui ne sont scelerats ou brutaux , n'ont pas raison de s'effrayer & s'effaroucher de cette couleur , ny de ceux qui en portent des robbes.

Si mieux on n'aime prendre Gueules, ou le Rouge, pour douceur & tranquillité : car entre les autres symboles des Pythagoriciens, on lisoit anciennemēt celuy-cy, Tu ne prendras point le Rouge : Pythagoras voulant par cette prohibition persuader la paix, parce que selon les Cabalistes Hebreux , le Blanc attribué à la dextre de Dieu , qui est par eux appellé Chesed c'est à dire clemēce, signifie benignité ou debonnaireté de l'ame , complaisance & douceur. Et la couleur Rouge vermeille & sanguine, est attribuée à la fenestre, laquelle ils appellēt Gebarah, qui signifie colere & despit. De maniere que quand ils disent qu'on ne prédra point le Rouge, on ne veut enseigner autre chose , sinon qu'il faut tenir nostre ame & nostre esprit en douceur & repos , sans nulle inquietude trouble ny esmotion.

Tellement que Gueules en Blazon d'armes, en ce qui est des vertus signifie la charité, la magnanimité, la vaillance & la hardiesse : vertu diuine que la charité, & les autres sont vertus Royales, qui mettēt tous Roys & Monarques en leur iour.

Des sept Planetes, Gueule represente Mars, le plus guerrier des Dieux: Plin l'appelle Planete ardent & ignée. Par fois il est appellé Hercule , à cause de sa force. Il preside aux guerres batailles & armées: c'est pourquoy on diēt qu'il preside plus volontiers à la naissance ou natiuité des masses, que des femelles.

10 Cōment se faret qui préd Gueules en ses armoiries, & quelle vertu denote gueules en blazon.

Quelle planete Gueule represente en blazō.

Prolo mee  
liu 2. ch. 3.

Prolo mee dict que Mars est l'astre dominant sur la France, & que c'est son influence qui arme les François, les anime, & les rend signalez en valeur. On luy dressoit anciennement des temples par tout, & dict vn ancien autheur François, qu'on luy dedioit les enfans le neufiesme iour apres leur naissance.

S. Greg. de  
Tours liu.  
5. ch. 28.

Des douze  
signes oueu  
le represen-  
te le Belier.

Des douze signes le Belier & le Scorpion, pour le Belier l'astre de Mars domine sur la France au signe du Belier: c'est pourquoy les François, qui se battent sur toutes nations si volontairemēt en duel, prennent volontiers cet astre en leurs Blasons. Le monde a prins sa naissance sous cet astre. C'est le premier des douze signes du Zodiaque. Theon autheur ancien a escrit, que les Ægyptiens commençoient l'an par Aries, & crōyoient que tout ce qui naissoit sous cet astre, estoit pour estre grand.

Le Scor-  
pion.

Le Scorpion est dedié à Mars & à Venus, & encores que ceux qui naissent sous luy, ayent accoustumé d'estre & trompeurs & coleres, si est-ce que le Soleil passant par le Scorpion, ceux qui pendant ce temps naissent sous luy, sont communément beaux & amiables.

Mars.

Des douze mois Mars & Octobre. Or la verité est, que parmy les Romains, les mois esquels naissoient les Empereurs, portoiet le nom de l'Empereur, pour marquer le bō heur de sa naissance. Septembre porta le nom de Tybere, de Germanicus, & de Hercules: & le mois d'Aoust, celuy de Commodus. Et pour venir au particulier de ces deux, l'vn qui est Mars, Romulus qui auoit mis les premiers fondemens de Rome avec l'espée, auoit commencé l'année par ce

mois, & sur icelluy mis le modele de la guerre, C'estoit le commencement du Printemps: estant commis à la tutelle de Minerue il estoit heureux. En iceluy les Vestales allumoient leur feu nouveau & prenoient la robe de ioye qu'on appelloit Synthesis. Et l'autre qui est Octobre, dans lequel se recueille ce Octobre. Nectar tant celebré des hommes & des Dieux, lequel est communément employé presque en tous sacrifices, & mesmes aux plus augustes & mysterieux qui soient parmy les Chrestiens, on le logeoit sous la tutelle de Mars: & les Courtisans de Domitian s'appelloient Domitian, & le Senat voulant reblandir Faustinus l'appelloient Faustin: laquelle adulation fut refusée & repudiée par l'Empereur Anthonius Pius. Tellement que ceux qui estoient nez en ce mois, estoient tenus pour si heureux, qu'on les croyoit quasi immortels.

Des iours le Mardy: en ce iour les eaux furent toutes remises & rassemblées en vn seul lieu, & le reste fut sec. Sainct Basile l'appelle iour heureux; & iour de printemps, parce qu'il a esté dict ce iour *Germinet terra herbam virentem.* Gueule red presente le Mardy. S. Basile Homil. 5. Enno. moro.

Et Ouide au 1. de la Metamorphose,

*Ipsa quoque immunis rastroque intacta, nec ullis  
Sancia vulneribus, per se dabat omnia tellus.*

Plusieurs Peres croyent que ce iour là, la Roze naquit sans espines, & n'en eut qu'après le peché: ce que les autres nient, demeurans neantmoins tous d'accord, que ce iour là fut le commencement d'une douce primevere, car ce fut au printemps que le monde fut créé. S. Basile & S. Aug. au 1. de la Genese cōtre les Manicheés ch. 18.

Gueules en  
blazon si-  
gnifie l'Es-  
carboucle  
le Ruby &  
le Coral.  
Epiphanius  
au liu. des  
douze pier-  
res.

Des pierres precieuses l'Escarboucle le Ruby & le Coral. Dont les deux premieres sont apres le Diamant estimees tres nobles & de plus haut prix. Mesme le Ruby duquel Epifane dict qu'és douze pierres qui estoient dans le pectoral du grand Prestre Aaró, elle tenoit le second rang. Le Grec l'appelle *αντραχιον* c'est à dire charbon allumé, si bien qu'il est parmy les autres pierres côme l'or entre les autres metaux.

Aristote  
dans s6 La-  
pidaire.  
Pli. liu. 37.  
ch. 7.

Aristote dict qu'il chasse l'air contagieux & pestifere, reprime la luxure, donne santé au corps & la conserue, oste les mauuaises pensees, concilie les differends qui naissent entre amis, & accroist la prosperité de celuy qui le porte.

Proprietex  
du Coral.

Et pour le Coral, pédu au col des enfans, il les preserue de sortilege, ce qu'ó a voulu rapporter à la vertu de la croix, laquelle paroist ordinairement en ces rameaux fourchus. D'ailleurs il represéte l'ingratitude de plusieurs, lesquels apres auoir esté battus de la mauuaise fortune, s'estans seruis de quelqu'un pour fortir du borbier, ingrats & mesconnoissans, mesprisent ceux desquels ils se sont seruis. Si bien que pour les représenter, on peignoit vne branche de Corail, avec ce vers.

Quid. 15.  
de la Meta-  
mo.

*Durescit nunc, & mollis fuit herba sub undis.*

Gueules en  
blazon si-  
gnifie &  
represente  
le Feu.

Des quatre Elemens le Feu. Parce que le Feu se prend pour le Symbole & marque de la vie, & l'Eau au contraire pour celuy de la mort. Car la chaleur est cause & indice de la vie, & la mort naturelle prouient ordinairement de la superabondance de la pituite froide & humide qui vient à estouffer & estaindre la chaleur vitale qui est en

nous. Au moyen dequoy Achille n'a pas improprement appellé l'Eau le châstimét du Feu. Si bien que le Feu tient lieu de masse en la generation de toutes choses.

Des quatre saisons l'Automne, parce que c'est la plus belle de routes & la plus temperée, n'estant ny froide ny chaude, *Pulchrorum etiam Autumnus pulcher est.* Prouerbe tiré des Apophtegmes d'Archelaus. Et quoy que toutes choses soient au Printemps plus vertes plus ieunes & plus agreables à l'œil, quand tout est en fleur: toutefois en Automne, lors que les plantes ont fait leur croist, bien qu'elles apparoissent vn peu plus auancees & plus meures, tendans aucunement vers leur declin, neâtmoins cela s'accōmodoit anciennement aux choses, lesquelles estans de soy excellentes, ne doibuent estre censees fastidieuses, quand mesme elles sont paruenues à leur maturité, comme les choses sont en Automne. Aussi n'y a il rien si ieune, ny si florissant, qui ne vienne en fin & ne tombe dans son Automne. Ce qu'on a accoustumé de dire à ceux qui portét bié leur aage.

Genes en blazon, signifie l'Automne.

Des Aages la Virilité, qui est celle qui represente l'homme en sa force, voire en sa perfection, comme estant le point de sa maturité.

Des Aages la Virilité.

Des fleurs le Girofle ou l'Ocillet, la plus belle en couleur, & la plus souefue en odeur, qui soit parmy toutes les fleurs.

Des Fleurs le Girofle ou l'Ocillet.

Des nombres 3. & 10. on prend volôtiers ce nombre Ternaire (comme nous auons dict cy deuant) par ce qu'il est si mysterieux, qu'Aristote l'appelle la loy de Nature.

Il Dunombre 3. ou Ternaire.

Du 10.

S. Augu-  
stin sermo.  
de Decimis.  
Homini est  
decimam sol-  
uere ut rui-  
nam Ange-  
lorum valeat  
supplere &  
decimum or-  
dine adim-  
plere.

Pour le Dix, le mesme Aristote le tient pour si excellent, qu'il dict qu'homme n'a encore iamais trouué nombre au delà d'iceluy. Aussi est ce le repositoier de tous les nombres, & vn passage des plus simples aux composez. Et selon les Cabalistes les dixaines, representent les Dixmes en la loy de Dieu, lesquelles les ministres de son Eglise, exigent comme vn tribut & redevance, propre & affectée à Dieu seul. Le 10. a donné le nom à la dixme dict S. Augustin : & d'autant que la dixiesme creature entre les creatures intellectuelles, est l'homme; & que les Anges consistent en neuf ordres, & le dixiesme est composé de celuy des hommes. Ainsi c'est à l'homme qui fait le dixiesme ordre, à payer la dixieme, afin qu'il puisse suppleer la breche & la ruine des Anges, & remplir le dixiesme ordre : d'où est venue l'institution & payement des dixmes, qui est le vray Patrimoine des seruiteurs de Iesus Christ. Et entre les commandemens de Dieu; celuy qui est marqué pour Dix, qui dict, tu ne conuiteras point la femme de ton prochain, ny sa maison, son Serf, son bœuf ny autre chose de sa substance: cela se reffere à la Lune, la plus basse de tous les corps celestes, pour signifier aussi, que la conuoitise est la plus infime & abiecte passion de nostre ame.

Des Me-  
taux par  
fois l'Or  
par fois le  
Fer.

Des Metaux par fois l'Or par fois le Fer, duquel les Romains souloient faire des bagues, qu'ils bailloient par honneur aux plus vaillans soldats. Et encore du fer se fait le *Crocum ferri*, qui est ce beau rouge : de luy se font tant de belles armes, & se tirent les tranchantes espees, avec lesquelles se font les superbes conquestes des Royaumes Empires & Estats.

Qui pourra donc nier, que celuy qui prendra l'Or pour metal , & Gueules pour couleur ; faisant armoiries tymbrees bordees ou cordonnées de péna-ches, pour mieux emplumer sa vanité, ne soit vn flateur qui se chatoüille pour se relleuer & paroistre grâd? qui pense se faire noble par Blazons & par Armoiries qui prend & emprunte des Armoiries des Roys, tout ce qui est de plus haut & relleué, pour signaler sa vie sa maison & sa race.

Ce n'est pas tout, il n'y a plus de corps en terre qui puisse exprimer la grandeur de leurs Armoiries, ils la cherchent vers le ciel, ils veulent imiter ces grands Heroes anciens & prendre comme eux des Armoiries composees des animaux les plus redoutables ou peu cognus, comme Amphiarus en la guerre des Thebains portoit pour Armoiries vn Dragon peint en son bouclier, Statius Capaneus vn Hyde, Polinice vn Sphinx, Pompee vn Lyon portant vne espée, Perseus vne Phalange, Aristomenes vn Aigle, Cæsar vne Venus armee & par fois vn Elephant.

Et si tout le monde se moquoit d'eux, comme fit gentiment le Roy d'Angleterre de deux Gentils-hommes Anglois qui estoient en differand, lequel des deux porteroit en ses armoiries vne teste de bœuf, ayant ordonné que l'vn porteroit vne teste de Taureau, & l'autre vne teste de Vache : on banniroit bien tost cette vanité d'armoiries relleuees & fastueuses, & ne leur faudroit plus autre chose que leur bailler vn pareil Epitaphe, que celuy que fit Philelphus, importuné par vn ieune homme de dix sept ans nommé Iean Vitelli.

ra plusieurs pensans prendre en leurs Armoiries le croissant du Ciel s'é trouvent bié souuét quelque autre venant de la terre planté sur leur chef.

deux contendas des Armoiries de Cornes, ne voulurēt autre arbitre que le Roy d'Angleterre, qui eluda leur vanité, & leur donna contentement par vne gentille inuention.

Epitaphie  
de Ican Vi-  
celli.

Liurées  
que les Ca-  
ualiers por-  
tent és ar-  
mées és  
iours des  
batailles.

*Iupiter omnipotens vituli miserere Ioannis,  
Quem mors praeueniens non finit esse bouem.*

Tout le monde est communément si aueuglé, qu'on fait comme ces pauvres Payens abusez faisoient anciennement, lesquels és iours de bataille portoient la Chamarre ou Casaque de la couleur de ce Dieu, auquel ils auoiét le plus d'esperance: croyás que portans la liurée, il fut obligé à les fauoriser & prendre en singuliere protection: ils croyoient aussi que les belles couleurs & liurées, leur donnoient quelque aduantage sur leurs ennemis.

Et plusieurs peignoient vne Escreuice ou vn Chancre, qui regardoit la lumiere de la Lune, pour signifier qu'elle estoit ores pleine ores vuide, avec le mot, *nunc in pleno nunc in vacuo*; mais veritablement la plus propre signification est, que l'homme le plus plein parmy ces chercheurs d'armoiries, est vn Châcre, qui est moins souuent plein que vuide. Ils veulent faire descendre le Soleil & parfois la Lune du Ciel, pour en remplir leur teste, ou la mettre en leur manche comme fit Mahomet.

Mais ô flateurs, vuides de sens & de ceruelle, n'entrez en vaine gloire, quittez ces vanitez! Châpignós vous pouuez bien pour sortir au iour, esuenter & fendre la terre, mais non heurter le Ciel côme vous desirez. Laissez donc le Croissant au Ciel, & vous gardez celuy de la terre, de peur que voulans faire comme ce grand capitaine Pirrus, qui portoit des cornes de Bouc pour cimier sur son armet, elles ne sautent de l'armet en la teste.

Les fouz.

Magistrats populaires qui souliez parauanture  
n'aguieres

n'aguières becher la terre, ou fourbir les heaumes  
 espèces ou autres armes, dont vous timbrez mainte-  
 nant vos Armoiries, qui n'aguières vous seruoient  
 d'enseignes en vos maisons: pourquoy dressez vous  
 des Armoiries faictes à plaisir sans ancienneté sans  
 noblesse & sans vertu? n'avez vous point de peur  
 qu'en ayans mesme prins ou achepté l'inuention de  
 quelque peintre, comme elles commencēt par vous,  
 elles finissent par vous mesme? apres vos eslections  
 briguées, vous faictes crayonner vos portraicts, dās  
 les murailles des maisons de ville qui sont Royales,  
 comme si vous estiez Roys Empereurs ou Monar-  
 ques? ne vous apperceuans de la vicissitude incon-  
 stante de vos eslections, qui faict que les derniers  
 portraicts donnent & apportent quant & eux l'es-  
 pōge pour effacer les premiers, quoy que peut estre  
 plus nobles, plus anciens & plus qualifiez.

bisseurs de  
 heaumes  
 ont prins  
 en fin le  
 heaume.  
 Les magi-  
 strats po-  
 pulaires se  
 font pour  
 le iour-  
 d'huy pein-  
 dre des mai-  
 sons de vil-  
 le en po-  
 sture de  
 Roys avec  
 les plus  
 belles & ri-  
 ches ar-  
 moiries  
 qu'ils peu-  
 uent.

Que ne vous contenez vous dans les bornes de  
 vostre naissance, sous les marques de vostre pro-  
 fession: il ne vous faut point d'autre eslevation, ny  
 d'autres armoiries, si vous ne voulez faire parler le  
 monde.

O combien est louable cette coustume en certai-  
 nes villes de France, où on voit le iour de la Feste-  
 Dieu vne procession generale de tout le peuple, ayāt  
 à la verité vn Gentilhomme en teste comme chef,  
 mais tous mestiers, & toutes autres personnes mar-  
 quans si bien ce qu'ils sont, qu'on ne peut ignorer  
 leur origine. Le Tailleur, ou mesme celuy qui l'a esté,  
 se iettant sous l'enseigne du Ciseau, le Maçon de la  
 Truelle, le Forgerō de l'enclume, & ainsi de tous au-

13 Belle &  
 louable  
 coustume  
 de la ville  
 de Baiōne.

tres: & l'enseigne generale du Ciseau de la Tuelle ou autre estant portée en teste, par ceux qui sont aux premiers rangs: & ce d'une telle grandeur, que personne ne la peut ignorer: il est certain que par ce moyen, non seulement tous les ordres, mais bié tous mestiers sont veus & recognus, portans ces belles & iustes armoiries qui marquent leur profession: tenans à honneur qu'on voye leur origine, & qu'on sçache les degrez de leur eslevation, ou leur vertu & merite les a portez.

14 Qu'il seroit grâdemet besoing qu'il y eult des chercheurs & examinateurs d'armoiries.

C'est ainsi qu'il faudroit viure és villes & estats bié policez. Et sur tout seroit-il besoing, qu'il y eut certaines personnes és-armées, & és bonnes villes qui eussent soing particulier de faire pour le moins laisser l'or l'argent l'azur & le pourpre, pour les Princes Roys & Empereurs, le Heaume le Tymbre & les Pénaiches pour la noblesse & gens de guerre, & les marques des mestiers pour les roturiers & les artisans: afin que la confusion de cette indifference, & trop hardie vsurpation ostée, chacun fut recognu & se recognust principalement luy mesme. Et si cela estoit pareillement bien réglé, on ne verroit tant de Gueules, ny tant d'Armoiries iustement passées par gueule, & indignement coiffées de Tymbres emplumez, tesmoignant l'inconstance & la vanité de celui qui les porte, & qui en est l'auteur.

Belles & plaisantes armoiries, que donna vn ingenieur Italien à vn Contadin.

Je ne veux oublier ce traict du Doni auteur assez fameux en Italie, lequel estant prié par vn Contadin qui estoit venu riche tout à coup, de luy vouloir bastir & dresser de belles Armoiries; desirant estre estimé non seulement riche, mais noble: le Doni

voulant reprimer l'ambition du vilain, luy fit peindre dans vn escuffon, vn beau champ de bled, & au milieu vn cep de vigne qui embrassoit vn poirier: le vilain trouuant belle l'inuention, plus par le sens & goust d'autruy que par le sien, fit peindre ces Armoiries par tous les coings de sa maison. Mais voyât que quoy que tout le mōde les louast, nul ne sçauoit les déchiffrer & en rendre la raison: il abandonna aussi tost le village, & montant à cheual, s'en alla à Venise trouuer le Doni directeur de sa noblesse; & l'ayant trouué chez le Sieur Domenico Veniero Gentilhomme singulier, avec plusieurs autres personnes d'honneur: le villageois n'eut vergongne de le prier deuant tout le monde, qu'il luy découurit les beautez & le secret de ses Armoiries. Et cōme toute la compagnie eut pensé d'abbord, que le Doni le deuit flater & relleuer sa noblesse, ayant premieremēt composé son visage de quelque grauité, & d'un maintien honorable: il luy dict, *I soggetti di queste arme, sono il Grã, la Vite, il Pero, ch' vniti insieme vogliono dire gran vitupero.* Adioustât apres cela ces paroles qu'il prononça avec aigreur. *Gran vitupero, ch' vn par tuo villan traditore, si voglia nobilitar col mezzo del la robba.* C'est vn grand malheur quand vn vilain, est mis & logé à la cime de l'arbre de la bōne fortune, & qu'un galand homme est seulement posé tout au bas, & rabaislé iusqu'aux racines.

A quoy on pourroit adiouster la vanité encore plus flateuse, de ces grands arbres de Genealogie, lesquels chacun recherche pour y percher sa noblesse, & se faire declarer Gentilhomme de quatre races:

*Il Gran le Vite il Pero* vouloit dire que les armoiries du vilain faictes à plaisir n'estoient que vitupere.

*15 Vanité des arbres de Genealogie.*

Du Haillā  
au li. 1. de  
l'estat &  
sucez des  
affaires de  
France.

croyant par ce moyen pouuoir atteindre, à la preuue qui est necessaire, pour paruenir à estre Cheuallier du S. Esprit, Cheuallier de Malthe, ou de quelque autre ordre semblable. Qui donna occasion au Roy Iean, fils de Philippe de Valois, ayant institué l'ordre des Cheualiers de l'Estoile: voyāt que tous les iours il estoit tellement importuné de le donner, qu'on ne voyoit à la Cour autres gens que Cheualiers de cette marque: se trouuant auoir exposé à l'ambition, ce qu'il auoit destiné au merite: de faire vne ordonnance, que doresnauant les Sergens de Paris porteroient sur l'espaule vne estoile, pour estre leur qualité recognuë par cette belle enseigne. Qui fut cause que tous les Cheualiers l'eurent en telle horreur, qu'il ne s'en est veu pas vn depuis qui l'ait voulu porter.

L'abus des  
preuues de  
la noblesse  
de ceux  
qui veulēt  
estre Che-  
ualiers.

Et encore pour le iourd'huy l'abus en est notoire. Car plusieurs hommes nouveaux pour trouuer cette preuue, & faire paroistre la noblesse où elle n'est pas: font de grands presens aux historiés, pour chercher dans les Annalles, quelque conformité de nom de quelque famille releuée & genereuse, d'où ils veulent faire accroire qu'ils sont yssus. l'en ay veu d'autrefois de bien empeschez.

Mais tant de gens si ingenieux & si bien entendus, se sont messéz de ce mestier, qu'ils ont trouué à des Gentilshommes fort peu qualifiez & de nouvelle race, des origines si releuées & si recommandées d'Antiquité, qu'ils se sont trouuez plus illustres par telle sorte de preuue artificielle, qu'ils n'estoient par la voix du commun en l'oppinion de leur patrie, & en la pure verité. Si bien que tel qui à peine estoit

tenu pour simple Gentilhomme, passoit gentiment pour Cheuallier és ordres plus signalez: mēdit son origine achetée à purs deniers contans d'vne fauce source: deuenant ou estant estimé plus noble par sa preuue supposée, que tel Seigneur duquel par auenture il auoit esté simple valet.

Par fois il aduient le contraire. Car tel pense recherchant sa genealogie, trouuer au bout & en la source de son origine, quelque Prince, qu'il y rencontre souuent vn miserable qui l'arreste ignominieusement tout court, & le fait demeurer muet, faisant comme les ialoux, qui s'empresstent de trouuer ce qu'ayant trouué, ils sont marris d'auoir recherché.

Comme il aduient à vn Marquis Italien, lequel pria Scipion Ammirati, de luy dresser vn arbre de la genealogie de sa maison. A quoy il vaqua si exactement, qu'il trouua que par l'espace de cent ans luy & ses ancestres auoient esté Marquis. Estant aduenu, qu'vn de ses ayeulx ayât bié seruy l'Empereur en titre de Capitaine, il luy dōna en fief vn Chasteau, appellé le Chasteau du Marquis. Le pere de ce Capitaine estoit Medecin, ce Medecin estoit fils d'vn Notaire, ce Notaire estoit fils d'vn Potier, ce Potier fils d'vn Sergēt, lequel pour ses meschancetez auoit esté pendu. Ce Sergent se trouua fils d'vn faiseur de Matelas, lequel à la verité estoit né d'vn Gentilhomme Sauoyard, mais ayant conspiré contre son Prince, on l'auoit fait mourir en prison. Ce Gentilhomme Sauoyard fut fils d'vn Comte de grand maison, laquelle festoit maintenüe en quelque grandeur l'es-

Plusieurs  
cherchans  
l'origine  
leur genea-  
logie, la  
trouuent  
par fois si  
honteuse  
& infame,  
qu'ils sont  
tres-mar-  
ris de l'a-  
uoir re-  
cherchee.  
*Trai. Bocca-  
lini ne i  
Ragguati.*

page de trois cens ans. En fin cette maison fut acquise par vn Courtisan fort chery de son Prince. Puis ce Courtisan se trouua fils d'vn certain Iuif, qu'on appelloit Salomone Hebreu, lequel s'estât fait Chretien, s'appella Arnaut: & par ce que ce Iuif estoit venu de Rhodes, sa genealogie s'arresta là, sans qu'on peut aller plus auant, ny en sçauoir iamais autre chose. Il luy mit en main sa genealogie, en recompense de laquelle auant l'eplucher, il luy fit vn present de mille escus. Finalement ayant veu en icelle tant d'ordure, il luy reprocha qu'au lieu de luy auoir fait vn bel arbre de Genealogie, il luy auoit dressé vn beau libel diffamatoire. Tellement qu'il le contraignit de luy rendre ses deniers, disant qu'il auoit accoustumé de recompenser ceux qui tachoient à couvrir ses vergongnes, & non à les descouuir.

Mais en fin il s'appaisa, quand l'Ammirati luy dict que c'estoit folie de vouloir rechercher si auant l'antiquité de sa maison; par ce que la rouë de ce monde tournant tousiours, & en peu de temps, conduisant en bas ceux qui n'aguières elle auoit fait voir tout haut, il se trouuoit infailliblement, que ceux qui estoient trop ambitieusement entrez en cette curiosité, de vouloir sçauoir de quelle qualité auoient esté leurs ancestres puis Adam, ou puis le deluge, auoient ainsi trouué vne infinité de miseres & de saletez.

La recherche de la noblesse & des francs fiefs, est grandement contraire aux gen-

Dequoy ie pourrois alleguer plusieurs autres exemples, s'ils n'estoient aucunement iniurieux, & si ie ne sçauois, que la verité est autant ou plus odieuse à ces Gentilshommes de nouvelle impression, que nulle autre sorte de gens, qui tiennent en opprobre d'estre

conuaincus en ce point : estant certain que nostre noblesse Françoisé, est plus charoüilleuse à qui la veur rechercher & fouïller en son honneur, qu'en toute autre chose dont on la voudroit broüiller.

ils-hommes de nouvelle impressiõ.

A quoy il faut ioindre les Deuises Anagrammes Epitaphes, & autres beaux mots qu'un chacun se forge comme il luy plaist, prenant le Ciel le Soleil la Lune les Astres, & tout ce qui est le plus relleué dans le Ciel, pour relleüer sa race & sa maison.

Il est de mesme de Deuises, Anagrammes & Epitaphes que des Armoiries.

La Galere d'Alcibiades entra dans le port d'Athenes, avec vne voile de pourpre, reuenant de son banissement, trainant deux cens galeres parees d'armoiries, & chargees de pauois d'armes d'enseignes & autres despoüilles. Si nos gens qui se donnent ou prennent de si belles armoiries, auoient faißt de si hauts faißt d'armes, ie ne trouuerois mauuais qu'ils en fissent le mesme. Mais à peine ont ils moyen de remplir vne petite gondole de haillons, & neantmoins n'ont vergõgne avec cela, d'aller querir leurs Armoiries & Deuises dans le ciel, & mettre au vent des voiles d'or.

Si bien que quand ie me represente le voyage du Roy en Guyenne, & que sur le port & havre de la Lune en la ville de Bordeaux, en l'an 1615. on a veu vne Galere ou bateau Royal, portant magnifiquement le Roy & la Royne, accõpagnez & suiuis presque de toute la grandeur de la France, Princes Cardinaux Ducs Pairs Mareschaux Officiers de la Couronne, Ambassadeurs d'Italie d'Espagne d'Angleterre de Moscouie, & vn môde de noblesse, avec vne ioye qui s'estendoit deçà & delà les monts, pour faire

Entree du Roy Louis XIII. en la ville de Bordeaux.

l'heureux eschange d'une Royne de France, avec une Princesse d'Espagne.

Les Espagnols aians mis une Couronne, & puis un globe au haut du bateau qui devoit porter la fille de France en Espagne, on les leur fit abatre pour garder l'egalité entre ces deux Princesses.

Et que près cet autre bateau Royal, logé sur la riuere de Bidasso ou Margari, où les deux Princesses se trouuerent, pour passer l'une en France, & l'autre en Espagne, sur deux bateaux differends : i'ay sceu qu'en celuy qui devoit passer en Espagne, ceux qui en auoient la charge auoient mis au dessus une couronne, puis un globe de l'Vniuers pour enseigne, voulás dire que ceux de leur nation sont presque possesseurs de tout le monde : & que les François qui n'auoient rien mis au leur, ne pouans supporter cette inegalité, firent abatre ce Globe, & renuerfer le monde.

Et qu'encor depuis, i'ay veu ce premier bateau Royal deuant la ville de Bourdeaux, longuement à l'ancre, languir mourir & faire son testament tout creuassé, & se vendre par necessité à vil prix. Je n'ay peu faire en sorte que ie ne me sois grandement attristé, de voir que nous ayons si peu de cognoissance & ressentiment de nostre misere, veu qu'on n'a pas seulement echoüé & deprimé nostre Galere Royale ains la ville mesme de Bourdeaux, la Garonne & la Guyenne, ont souffert autre fois leurs iniures : que si ce n'est en cette occasion, il y a si peu de temps, qu'on les peut bien à propos ioindre ensemble. Car Ioseph de l'Escale, en autre subiect, escriuát à vn de ses amis, luy mande que quelques vns ont si peu estimé ce pays, que nonobstant toutes nos grandeurs & magnificences, ils ont dict que Bourdeaux estoit une biquoque, Garonne un petit ruisseau, la Guyenne une petite manche & reçoing de terre, & le Parlement

Scaliger quoy que né en Guié ne escriuát à Vinct luy mit Bourdeaux & le Parlement si bas qu'on ne les scauroit auilir d'auantage.

ment *vna decuria fenatuli municipalis*. Voila où se terminent nos pompes, voila comment s'escoulent & finissent nos grandeurs.

Et comme dict celuy qui a recueilly toute cette pompe Royale, Antisthenes Prince des Sybarites, fut repris par les historiens Grecs, de ce qu'il auoit avec trop de frais & d'ambition, fait brocher tout le monde sur sa robe de triomphe: l'Asie sur la main droite, l'Affrique sur la gauche, l'Europe sur les bords, & les cieus sur le corps: comme font maintenant nos faiseurs d'Armoiries & Deuises, mais la despoüille de cette vanité, leur réussit mieux, que n'a fait en Guyenne toutes les despoüilles d'une si grande pompe: car cette Robe d'Antisthenes, nommée Susion, qui faisoit suer tous ceux aux despens desquels elle estoit faite, fut vendue aux Carthaginois cinq millions d'or: & tout le debris & reserues de la nostre, se sont presque réduites à neant. Outre vne infinité d'autres miseres qui se sont escoulees là dessus, lesquelles ie veux tenir en silence, pour n'estre de ce lieu.

Vne robe de parade d'Antisthenes Prince des Sybarites fut vendue cinq millions d'or.

Le Soleil fait gloire de n'auoir point de maison, ains de demeurer dans vn chariot, & tournèr tout à l'entour du ciel, ores en vne contrée, & ores en vne autre. De mesme nos chercheurs d'Armoiries, & faiseurs de Deuises veulent voler si haut, qu'estans sans maison, ils tachent comme firent jadis les Geas qui s'en prindrent aux Dieux, rauager le Soleil au ciel, pensans le ramener en leur maison, luy qui n'en a, & qui n'en veut du tout point. C'est la coustume, ceux qui n'ont point de maison tachent à se recom-

Le soleil fait gloire de n'auoir point de maison, & chacun format ses armoiries le veut traîner en sa maison.

mander par faiçts heroïques non encore aduenus : grauans leurs Armoiries sur du papier, ou sur des murailles ruineuses, sur des Escus ou armets, ou sur des Escussions qui n'ont iamais paru, & n'ont esté veus qu'en des funerailles funestes. De maniere que festans bruslees ou enseuelies, avec ceux à qui faucent on les attribuoit : il est en danger qu'elles ne se verront iamais plus, toute la grandeur de leurs successeurs mourant quant & eux.

16 Vanité  
flatteuse &  
pleine d'o-  
stantation  
des Deuises  
Mausolees  
& Epita-  
phes.

Je diray vn mot des Deuises, que les Italiens appellent *Imprese*. Les Deuises des Princes qui ont leur visée à Dieu seul, sont de meilleur alloy, que celles qui ne visent qu'à tesmoigner le dessein d'acquérir Royaumes & Empires, & estre espris de l'amour des Dames, ou autres vanitez du mode. Surquoy ie trouue vn certain point de la science des Deuises aucunement remarquable, & digne de quelque consideration.

C'est qu'il est deffendu par exprez par la loy des Turcs, de ne peindre desseigner ou grauer en aucune façon, figure d'homme ny d'aucun animal, herbe ny arbre, fleur ny fruiçt, ny aucune chose qui soit faiçte simplement de la nature. Mais bien leur est-il permis, de desseigner ou grauer toutes autres choses faiçtes par artifice, ou par les mains de l'homme: Parce que ce maudit Sergius, lequel composa la loy de Mahomet, alla cauteleusement prendre & choisir de la loy Mosaique, de la Chrestienne, & de celle des Gentils ou Idolatres, certaines choses, lesquelles il luy sembloit pouuoir estre non seulement agreables, mais bien en admiration à ces peuples

gouvernez par Mahomet : ausquels il persuada qu'il estoit de la race d'Agar, se nommant encore pour le iourd'huy entre eux Agareneés & de toutes ces choses meslees ensemble, tirees par luy deçà & delà, il fabriqua & bastit les fondemens de sa loy, avec laquelle neantmoins, ce meschant Mahomet comme leur principal Prophete se faiët adorer. Et entre plusieurs traiëts qu'il print ainsi à discretion, & selon son humeur, pour composer & donner le sens qu'il desiroit à la loy Mosaique, celuy cy en fut vn tiré du ch. 5. du Deuter. *Non facies tibi sculptile, nec similitudinē omnium quæ in cælo sunt desuper, & quæ in terra deorsum, & quæ versantur in aquis.* Mais il fit semblât de n'auoit veu ce qui suit, *non adorabis ea neque coles.* Si bien que ce fin Moine, parauanture pour faire sa loy plus capable d'admiration, prohiba qu'on n'en fit en aucune façon ny pour adorer ny autrement. Ce qui est si exactement obserué parmy eux, qu'on ne voit en aucun Tapis de Turquie, ou labeur des Turcs ou des Mores, autres desseins, que des compartimens, lesquels ne forment ny ne representent aucune figure d'animal d'herbe plante ou fruiët, ny autre chose qui soit simplement faiëte de la nature.

Comme il se voit en la Deuisé de Sultan Soliman, qui est composée de quatre chandeliers, avec quatre chandelles, dont l'vne seule est allumée, & les trois estaintes, qui sont toutes choses faiëtes par artifice & main d'homme, & non de la nature: avec le mot en langue Turquesque, *Hallá veré*, qui veut dire, *Dieu la donnera* : voulant entendre la lumiere de la Trinité.

*Ieronimo  
Rufcelli, lib.  
2. delle im-  
prese, in quel  
la di Sultan  
Soliman.*

L'interpretation desquels mots, est ingenieusement rapportée, par l'auteur des Deuises *Ieronimo Rufcelli*, à la foy Chrestienne: cōme si par iceux; Sultan Solimã ayant quelque instinct, & quelque bon sentiment de nostre Foy, se fut voulu moquer de la vanité des Chrestiens: lesquels en leurs Armoiries Deuises & Epitaphes ne visent qu'aux choses de la terre, comme Empires Royaumes Estats batailles, amour des Dames & choses semblables: comme s'il vouloit dire qu'ils feroient beaucoup mieux, de ramener leurs pensées & leurs attētes & recherches vers le Ciel. Dequoy il nous mōstre en sa Deuise vn si bel exemple, qu'on diroit à la prendre en bon sens, qu'il auoit en son cœur & en sō ame, quelque teinture du Christianisme.

Luy ayant esté parauanture insinuée & gravée, par le moyen d'vne certaine esclauue Chrestienne, qu'il auoit espousée & prins pour fēme legitime: laquelle estant née sous la foy de Iesus-Christ, auoit tousiours fait demonstration de la mesme foy, ayant disposé le grand Seigneur, non seulement à l'espouser, ains à luy concéder vn hospital pour heberger les Chrestiens, & laissē dextrement eschapper plusieurs autres traictz pleins de pieté, qui tesmoignoiēt qu'ē sō cœur elle persistoit tousiours en sa premiere creance. Et en eut bien fait reüssir d'autres, au profit de la chrestienté, si elle eut suruescu à Sultan son mary, & que Bajaleth son fils, n'eut esté contrainct apres la mort de sa mere, de s'en fuir en Perse, sans pouuoir succéder à son pere: comme il eut fait indubitablement, si elle fut decedée apres luy.

C'est ainsi que les grands deburoient former leurs Deuises, pour en donner l'exemple aux petits. Et particulièrement chaque Roy & Monarque à ses Princes & subiects : afin que suiuant leur modele, ils fussent comme obligez à reietter toutes ces folies, laisser toutes ses fictions & representations fabuleuses, ensemble tous ces mots fastueux, qui tesmoignent qu'ils sont tousiours ou veulent estre en l'air, lors mesme qu'à peine comme serpens, peuuent ils ramper en terre: donnans subiect à tout le monde, de rechercher les inepties, & mauuais intellects & rencontres de leurs Deuises, lesquelles estant bien espluchées, se trouuent le plus souuent si mal conceuës, & composées de si mauuais mots, qu'elles leur sont plus vergongneuses qu'honorables.

En quoy certainement tout le blasme n'est pas aux Princes, & autres grands qui les portent. Ains c'est à certains Courtisans qui sont près leurs personnes, qui les ont faictes & dressées par fois avec de bonnes & grosses recompences. Car tout bien considéré il se trouuera, ou qu'elles sont sans inuention, ou qu'il y a des fautes notables. Dequoy ie ne donneray qu'un seul exemple, de celle de Charles le V. *Plus ultra*, que tous les Compileurs de Deuises, mesme ce prudent Ieronimo Ruscelli en son liure *delle Imprese*, a maintenu ne se pouuoit dire en langue Latine: tellement qu'il fa fallu habiller à la Françoisse, & dire plus outre, au lieu de *plus ultra*. Lequel discours si ie voulois estendre plus auant, & le faire passer plus outre, & en esplucher d'autres qui ont encore parauanture de plus grands deffauts, me jet-

*Ieronimo Ruscelli en la Deuise de Charles le V. plus ultra.*

teroit en telle confusion, que ie n'en trouuerois iamais l'issuë.

Vanité des  
mausolées.

Le mesme faste & la mesme vanité s'est escoulée és Mausolées: tesmoin le Mausolée de Giges Roy des Lydiens, lequel il esleua si haut vers le Ciel, qu'il se voyoit par toute la Lydie, avec vn tel artifice, qu'o pouuoit voir ses cendres de tous costez. Mais que les grands & les petits se ressouuiennent, que bien tost après, le Mausolée & toute la Lydie furent mis en cendre, & ruynez de fonds en comble: si bien que ny cendre ny Mausolée, ny mesme les ruines ne se voyent, ny ne se verront iamais plus.

La bassesse  
& humilité  
de l'Epita-  
phe de ce  
grand Em-  
pereur  
Charles le  
V. montre  
exemple à  
vn chacun,  
de n'en re-  
chercher  
d'autres  
que ceux  
qui conuiēt  
le monde à  
prier Dieu  
pour eux.

Et pour les Epitaphes, & ces belles Lytres & ceintures des Eglises, que chacun prenne garde, & ait compassion de la simplicité & bassesse de celuy de ce mesme grand Empereur Charles le V. afin que qui-conque se mesle d'en dresser pour autruy, & principalement ceux qui auant mourir se les dressent & composent eux mesme, ne s'essayent mal à propos d'esleuer les personnes pour qui elles sont faittes vers le Ciel, lors qu'il est question de les courir de terre.

*Hic iacet intus*

*Carolus Quintus.*

*Vos qui transitis per ibi,*

*Orate pro sibi.*

*Et si estis mille,*

*Orate pro ille.*

*Et dicite bis aut ter,*

*Aue Maria & Pater noster.*

Le sens en est bon & pie, mais la tissure & les paro-

les sont si grossieres, qu'il seroit plus digne de ce vilageois du Doni, que d'un si grand Prince.

En fin il n'y a Armoiries ny Deuises si anciennes, de si belle inuention, ne si iustes propres & conuenables, qui ne soient subiettes à conterolle, & qu'au lieu de Blazons on n'y donne des blasmes. Et de fait ayant trouué dans Pline, que Tirrhenus fut le premier qui trouua la façon des Ancres à vn crochet, & Eupalamus celuy qui les fit à deux, & depuis encore ayant aprins par ce vers:

*Non tenet vna saxis serrata ancora puppès.*

qu'une seule ancre ne peut tenir le moindre vaisseau en seureté : d'une Ancre que ie portois en mes Armoiries, fondée en l'histoire de Coriolanus, sur les beaux exploicts duquel cette illustre Republique de Rome print ces beaux mots, *Sacra Ancora*, jettant l'Ancre Sacrée sur luy, pour retrouver son assurance & repos. Considerant mes trois Ancres que ie porte, avec le mot *Triplici presidio*, j'ay trouué qu'anciennement vn Empereur bailloit pour fardeau & pour peine, de porter quelque temps vne Ancre sur les espaulés. Ainsi me trouuant surchargé de trois au lieu d'une, j'ay esté sur le point quittant toutes ces vanitez, d'en ietter les deux, & reuenir à mon Ancre sacrée qui est Dieu, lequel nous debuons seul tenir pour Armoiries, pour Deuise, & constamment pour seul ornement & seureté.

Me ressouuenant d'ailleurs qu'autrefois on a blasonné Cæsar, de ce qu'il auoit prins pour Armoiries la plus grande beste qui se puisse guiere trouuer, & la plus lourde qui est vn Elefant. Mais en fin on a

Cæsar portoit en ses Armoiries vn Elefant & pour quoy.

tant foüillé dans cette antiquité, qu'ayant trouué qu'un des plus nobles de la famille des Cæsars, auoit autrefois occis vn Elephant, toute sa posterité le porta en Armoiries. Et outre ce il print ce nom de Cæsar, qui veut dire & exprimer en langue Phénicienne vn Elephant.

Deuise de  
Xister.

A quoy ie ioindray, que les Armoiries du premier homme du monde en son temps & le plus honoré dans la maison Royale du grand Roy des Roys, estât vn Lyô rugissant, ayât prins pour Deuise, *quis me non rugiente timebit*, on luy mit *Gallus*. Et à celles d'un autre Monarque, le plus grand Terrien de l'vniuers, qui portoit aussi des Lyôs, on luy marqua ces mots, *Leones gallis terrentur*, pour monstrier que les grands & les petits ont beau choisir Lyons, Dragons & autres animaux espouuentables, voire voller au Ciel pour y prendre le Soleil la Lune & les Estoiles, ce n'est tout que vanité. Car il faut en fin qu'ils passent par la terre, & qu'ils cedent & succombent au temps qui efface tout, & qu'ils adorent & recognoissent cet ancien & vieux Saturne, qui mange & deuore ses propres enfans, dès aussi tost qu'ils sont nez.

18 Que les  
Pennaches  
qu'on met  
és timbres  
& ceux que  
la noblesse  
portoit an-  
ciennemēt  
estoiēt de  
queue de  
cheual au  
lieu d'oi-  
seau de Pa-  
radis.

Et puis qu'Homere nous enseigne qu'anciennement pendant cette fameuse guerre de Troye, les Pennaches que portoit Paris & Agamemnō & tous ces autres braues guerriers, au lieu que maintenant ils sont de plume d'oiseaux de Paradis n'estoiēt faicts que de poil de queue de cheual.

*Et puis courir sa teste,  
D'un riche armet, ayant vne grand creste  
Faicte de poil, qu'on voit pendre à la queue*

*D'un*

*D'un grand cheual, tant horrible à la veüe,  
Qu'aussi souuent que sa teste il haussoit,  
On eut pensé que cela menaçoit.*

*Hom. 3. lib.  
& au l. xi.  
lors qu'il  
di& que Ju-  
piter aduer-  
tit Agamé-  
non des s'ar-  
mer.*

Il seroit raisonnable, que nostre petite noblesse tant rymbree & emplumée, laissant ces beaux pennaches pour les Roys Princes Seigneurs & Gentils-hommes de bonne maison, n'en portat d'autres que de ceux qui seroient faicts de la queuë de ces beaux oiseaux semblables à ceux de Rieti d'Ottranto ou d'Arcadie, communs en leur village. Mais il n'est possible d'arrester le faste & la vanité du monde, & moins celle de la petite noblesse, que de la plus illustre & relleuée qu'on sçauroit trouuer.

*Ottranto  
ville en Ita-  
lie où les  
Asnes sont  
merueilleu-  
sément  
grands.*

Il seroit donc raisonnable, que les Herauts d'armes prissent cognoissance de cet affaire, ou les Seneschaux ou leurs Lieutenans, lors qu'ils assemblent le Ban & l'Arriereban : ou qu'on adioutat cela à la commission des Francs-fiefs. Et que ces Commissaires ou autres estans de leur part d'extraction noble, & Gentils-hommes bië qualifiez, eussent le pouuoir d'espelucher & examiner les Armoiries. Et faudroit qu'à suite, ils en eussent l'intendence & reformation, par ce qu'elles se prennent bien souuët, & sont vsurpees par mauuais artifice, par des Manans Artisans ou Villageois, qui ont faculté en France de tenir en franc alleu, possedans par ce moyen plusieurs maisons & fiefs nobles, & empierans par fois de grandes maisons anciennes & oppulentes, par conformité de nom ou mauuais artifice. Car à la verité il s'est meubien souuent és compagnies Souueraines, des procez de tres-grande importance, entre des Sei-

*Il seroit  
grand be-  
soin qu'il  
y eut des  
commisai-  
res pour  
examiner  
les armoi-  
ries.*

*Plusieurs  
personnes  
de basse  
qualité  
prennent  
les Armoi-  
ries des bô-  
nès mai-  
sons, avec  
lesquelles  
ils tachent  
par fois en  
emporter  
& enle-  
uer les Ter-  
res & Sei-  
gneuries.  
Vn Bour-  
geois pre-*

E E c

nant le nô  
d'une bon-  
ne & gros-  
se famille,  
& pour y  
paruenir  
adioustant  
vne seule  
lettre au  
fin, acuidé  
enleuer au-  
tre fois vne  
grosse suc-  
cession.

On est bien  
souuent en  
peine de  
placer la  
noblesse  
aux estats,  
& plus aux  
Estats pro-  
uinciaux  
qu'aux ge-  
neraux.  
Qui veut  
exclurre  
quelqu'un  
de la famil-  
le d'vn vo-  
lontiers  
d'autres  
noms aux  
corps dont  
les Armoi-  
ries de l'y-  
surpateur  
sont com-  
posées.  
Tout le  
monde n'a  
pas des ar-  
moiries qui  
soient en-  
noies du  
Ciel.  
L'aigle qui  
tient les  
armoiries  
de Charles  
de V. est fai-  
te d'une

gneurs & Gentilshommes de bonne maison, contre plusieurs personnes de neant, & autre gés supposez: lesquels adioutans vne seule lettre à leurs noms, cōme ceux qui veulent faire & paruenir à quelque beau Anagramme, de laquelle ils disoient que leur rusticité les auoit faict mesconter par le passé: s'adiouans & se disans estre descendus de certaines grandes familles, qui par fortune venoient à deffillir par faute de masses: renuersoient ces mesmes familles, & enleuoient de grosses successions. Que si cela estoit ainsi estably, on ne se trouueroit aux estats generaux & particuliers, en si grad peine comme on est, à placer & dōner rāg à la noblesse. Outre que cela osteroit tout à faict ces mauuaises interpretations, que plusieurs donnent aux corps ou pieces dont leurs Armoiries sont composees, comme font ceux lesquels voulans chasser ou exclurre certaines personnes de leur race tachent à faire paroistre la diuersité de ces corps en leurs Armoiries: donnans aux Bezans pour mieux former leur exclusion, non le nom de Bezans ains de Basses Zeros ou choses semblables.

Il n'est pas dōné à tout le mode, d'auoir des lys du Ciel pour grauer ses Armoiries cōme à nos Roys: ny des pierres de Touche esclacées par le Tonnerre, pour y grauer leurs Aigles, comme à Charles le V. Ce qui se voit en l'Eglise S. Denis, & à S. Laurens de l'Escorial, où on trouue dans la Chappelle Imperiale, toutes les Armoiries de tant de Royaumes Seigneuries & Estats qu'il possedoit, composees de pierres precieuses, & l'Aigle qui tient à ailles estendues & à double teste, les mesmes Armoiries graues dās vne

• pierre de Touche de six pieds de hauteur, & de grandeur à proportion : pierre merueilleuse & pleine d'admiration, eslançee en terre par le foudre du Ciel, apportée de la coste de Guynce.

• pierre de Touche foudroyee du Ciel.

• C'est ainsi qu'il faudroit que les Armoiries passassent par quelque pierre de Touche, qui peut assurer ceux qui les porteroient, & donner assurance qu'ils ont la vraye marque de noblesse: laquelle à vray dire a quelque dependance du Ciel, & quelque petite estincelle de feu celeste, quand elle est veritable & non appostée. Chacun par ce moyen tacheroit à se rehausser vers le Ciel, plus par merite que par emprunt & par supposition. Les familles & leurs belles maisons & Seigneuries demeureroient en leur splendeur, sans estre dissipées. Chacun prendroit le iuste rang qui luy est deués assemblées publiques, & n'y auroit ny confusion ny supposition ny desordre. Mais tout le monde veut faire comme ce grand & puissant Roy d'Espagne, qui est si réply de Royaumes, qu'il ne s'y trouue presque moyen de mettre & loger en vn seul escusson, tant d'Armoiries qu'il faudroit pour en marquer la diuersité. Si bien qu'il n'a peu encore y placer les Armoiries de l'Amérique & la terre Australe, qui contiennent vne infinité de pays, beaucoup plus grands que toute l'Espagne.

• Il faudroit que toutes les Armoiries fussent subiectes à la pierre de touche de quelque noble & prudent examineur.

• Si est ce qu'avec toute cette immense & incomparable grandeur, qui se voit dans l'Eglise de S. Laurens dans cette chappelle Imperiale dans les pierres precieuses, desquelles sont composées les Armoiries de tous les Royaumes, & dās cette pierre de Touche foudroyée du ciel, dans laquelle elles sont toutes en-

• L'escusson des Armoiries du Roy d'Espagne est si rempli d'Armoiries de diuers royaumes, qu'on n'y a encore trouué place pour y mettre celles de l'Amérique & de la terre Australe.

• Le Prestre qui dict la Messe à S. Laurens de l'Escorial a tousiours la disant les pieds sur la teste de Charles le V.

choses: cela n'empesche pas, qu'il n'ait choisy sa sepulture au dessoubz du grand Autel de la mesme Eglise, dans laquelle le Prestre ne dict iamais la Messe pour luy, qu'il n'ait les pieds sur sa teste en signe de tres-humble soubzmission, & pour monstret la vanité de toutes ces grandeurs.

L'homme bien sensé prédrat tous iours la pluspart de ces Armoiries, Deuises Mausolees Lytres & Epitaphes, pour autat de vanitez.

Qui fait que l'homme bien sensé, & qui sçait vivre dans le monde comme il faut, & desirer mesme ce dont il a le plus de besoing hors d'iceluy: prendra la plus part de ces Armoiries Deuises Mausolees Lytres & Epitaphes, pour autant de mauuais parfums, qui ne sont guiere plus complaisans au plus grand amy qui les sent, que ceux qui sortent de l'air contagieux d'un corps pourry, ou d'une charongne relante qui a esté longuement renfermée dans vn cachot. Dont le premier air qui la voit, nous en porte la puanteur au nez, & les cendres ou la poussiere en l'air: & les desrobe & enleue malgré nous, comme criminelles de vanité de faste & d'ambition. Ce qui se pourroit aisément esuiter, pourueu que reglemēt chacun n'eut autre pensée, que de laisser son corps simplement en terre, & pousser son ame vers le Ciel, où tout homme de bien doit principalement, & sur toutes choses auoir soing de la loger.

*Fin du premier Livre.*



LE LIVRE  
**DES PRINCES.**  
 CONTENANT PLUSIEURS  
 NOTABLES DISCOUVERS POVR  
 L'INSTRUCTION DES ROYS,  
 Empereurs & Monarques.  
 LIVRE SECOND.

*C'est une bien dangereuse Adulation, de persuader à un Prince de se donner licence de toutes choses, sous pre-  
 texte qu'il est souuerain & au dessus des loix.*

- |   |   |
|---|---|
| <p>1 <i>S'il est vray que les Princes souuerains soient affranchis des loix.</i></p> <p>2 <i>Que le Prince n'est pas sur les loix, mais bien les loix par dessus le Prince.</i></p> <p>3 <i>Comment se doit entendre ce commun dire en la l. princeps legibus solutus est D. de legib.</i></p> <p>4 <i>Seleucus fit une loy, la rigueur de laquelle se renuersa</i></p> | <p><i>sur luy mesme.</i></p> <p>5 <i>L'observatiõ d'une loy cruelle couste bien souuent la vie à son auteur.</i></p> <p>6 <i>Sçavoir si un Prince souuerain est tenu de garder la loy qu'il a faicte, quand mesme elle luy cousteroit la vie.</i></p> <p>7 <i>Sçavoir si un Roy ou Monarque est obligé à garder les loix de son predecesseur, ores qu'elles fussent iniustes.</i></p> |
|---|---|

E E c iij

- 8 *Que ce qu'on diét que le Prince est affranchy des loix, se doit entendre des loix pénales.*
- 9 *Deux Arrests notables de la Cour de Parlement de Paris donnez contre le Roy, pour monstrier qu'il n'est tout à fait au dessus des loix.*
- 10 *Que les Princes souverains ne sont tenus pour le iour d'huy de garder leurs loix, & comment cela se doit entendre.*
- 11 *Les loix des Romains qui disent qu'un Prince souverain est au dessus des loix semblent estre flatteuses.*
- 12 *Les Empereurs anciens acceptoient & prenoient souuēt des hereditéz, au preiudice de plusieurs pauvres enfans.*
- 13 *C'est une pure moquerie de soutenir que tous Princes pour souverains qu'ils soient, sont subiects aux loix des Romains.*
- 14 *Les Princes souverains en leurs Estats s'affranchissent des loix, & s'y soubsmettent quand bon leur semble.*
- 15 *Celuy qui s'essaye de persuader à un Prince qu'il est souverain & partant au dessus des loix, le plus souuent sache à l'induire à faire quelque mauvais coup.*
- 16 *Que les Princes sont affranchis des loix positives, & non de celles de la Nature ny du droit des gens.*
- 17 *Arrest du Parlemēt de Paris par lequel appert que les François ne sont tenus de garder les loix des Romains, & qu'elles n'ont lieu en France que pour les examens.*
- 18 *Qu'il est tres-dangereux sur la colere d'un Prince, ou sur le point qu'il est agité de quelque autre passion, de luy persuader qu'il est souverain & absolu en toutes choses.*
- 19 *Advis notable du Roy Henry le Grand touchāt ce point, si un Prince de sa sorte devoit prendre conseil & advis de ses subiects, estant vieux souverain & victorieux.*
- 20 *Un Prince doit garder les loix s'il veut avoir sa conscience en repos, laquelle ne respecte ny souveraineté ny tyrannie.*

## DISCOVRS I.



Es Legislatours qui ont fait les loix des Romains, lesquelles nous gardons pour raisons seulement & entrât que raisons, ont dict que le Prince estoit affranchy des loix, suiuant l'aduis d'Vlpian, en la l. *Princeps D. de legib.* ce qui semble estre contraire à ce qui s'obseruoit parmy les Romains mesmes, qui estoient souuerains par dessus toute sorte de Princes. Car Plutarque dict que Pompée ne fut dispensé des loix que pour cinq ans, par ordonnance expresse du peuple, publiée à la requeste du Tribun Gabinius. Et bien que le Senat gratifiast par fois quelqu'un sans l'aduis du peuple, si est ce que cela ne dura que iusques à la loy Cornelia, par laquelle il fut ordonné, que nul ne seroit dispensé des loix par le Senat: qui monstre que nul pour grand & souuerain qu'il fut, ne le pouuoit estre de soy, & si en obtenoit l'auctorité, ce ne pouuoit estre qu'il n'y eût pour le moins deux cens Senateurs. Aussi n'estoit le grand Caton de cet aduis, ains il croyoit iuste, qu'un Prince pour souuerain qu'il fut, se tint au dedans des loix, voire qu'il souffrit la peine de la loy qu'il auoit faite: qui respond à ce qui est des saincts decretz, qui trouuent toutes ces dispenses iniustes.

Si il est  
vray que  
les Princes  
Souuerains  
soient af-  
franchis  
des loix.

S. vl. inf.  
Quibus  
mod. rest.  
infra.

Can Iustam  
dist. 9. cap.  
com omnes  
de constituti.

Platon a donné ce mesme enseignement aux Princes en son quatriesme liure des loix, où il dict nettement, que le Prince ou le Magistrat, qui veut soubzmettre ses loix à sa grandeur, & non luy se

soubzmettre à ses loix, se met en termes de voir bien tost la ruine de son estat.

*Guillelmus  
Budanus in  
Audiatio.  
ad Pando-  
ctm.*

Ce qui se trouue auoir esté confirmé par quelques grands personages, & mesme par l'aduis d'Aristote au liure 3. de ses Politiques, lequel dict quen vne re- publique bien ordonnée, les Citoiens grands & pe- tits sont obligez par quelque certaine equalité, de gouverner autruy, & par apres se laisser à leur tour gouverner eux mesme. A la charge toutéfois, que si parmy eux il s'en trouue de si parfaicts & excellens en vertu & merite, qu'ils soient en respect comme des Dieux parmy leurs Citoiens, qu'ils meritent de iouir de cetté exemption.

*Demost. or. or. 2.  
2. contra Xphi-  
lippum.*

C'est vn Tyran & non vn Roy, qui est ennemy des loix, & de la liberté de son peuple, disoit Demo- sthene. Et Pline en son Panegirique loüant Traian, luy dict *In vestris simili te regione, ipse te legibus subiecisti Caesar, quas nemo principi scripsit, sed tu amplius non vis tibi licere quam nobis.*

*Philos. li. 8.  
Hec mihi di-  
cta sunt de  
legibus quas  
si tibi impe-  
rare non pu-  
taueris ipse  
non impera-  
bis plus.  
1. Que le  
prince n'est  
pas sur les  
loix mais  
bié les loix  
sur le Prin-  
ce.*

Apollonius Thiancus disoit à l'Empereur Domi- tiá, Que ces paroles me soiét dictes des loix, lesquel- les si tu penses ne te debuoir commâder, tu ne com- manderas non plus toy mesmes.

Ainsi Agapet disoit à l'Empereur Iustiniá, le Prin- ce n'est pas sur les loix, mais bien les loix sur le Prin- ce: la meilleure marque d'un bon Prince est, de vou- loir viure par la regle des bonnes loix.

Il faut que les Princes contiennent les hommes par leurs loix, espouuantent la terre par leurs armes, & gagnent le Ciel par leurs vertus: les loix sont des liens & des barrieres si fortes, que les Roys mesmes qui

qui ne les ont faittes, quoy que souuerains & ab-  
 solus, & en certaine sorte au dessus des loix, doibuent  
 auoir quelque vergongne de les violer. Il faut que le  
 Prince soit le dernier à faillir, & le premier à se repê-  
 tir. Ainsi le vray obiect du Tyran, est *Id quod placet*, &  
 celuy d'un bon Roy, *Id quod iustum est*: qui n'est autre  
 chose, que ce que veulent les loix.

Le Prince  
doit estre  
le dernier  
à faillir &  
le premier  
à se repen-  
tir.

C'est parauanture ce que vouloit dire le Gram-  
 mairien Marcellus, quand il reprint l'Empereur Ty-  
 bere, & luy reprocha, que quoy qu'il pretendit estre  
 affranchy des loix politiques, il ne l'estoit pas seule-  
 ment de celles de la Grammaire. Si mieux on n'ayme  
 dire qu'il vouloit monstrier, que les esprits des hom-  
 mes lettrez veulent tenir de cette humeur comme  
 les Princes, de ne ceder en leur art, au pouuoir ny aux  
 loix d'un Empereur.

Suet. in Ty-  
berio.

Les Docteurs qui manient la Iurisprudence, & se  
 meslét du droit Romain, nous ont à la verité aprins:  
 que les Monarques & Princes Souuerains sont af-  
 franchis des loix: bien que Papinian semble auoir  
 témoigné le contraire à l'Empereur Caligula: lequel  
 ayant tué son frere, vouloit que Papinian palliant  
 & couurant ce meurtre, fut de l'aduis de Memmius  
 dans Saluste, qui dict que faire toutes choses absolu-  
 ment; & commettre tous crimes impunément, c'e-  
 stoit veritablement estre Roy.

3 Commē  
s'entend  
ce commū  
dire en la  
loy princeps  
legibus soler-  
tus est de le-  
gibus D.

Antigonus Roy de Macedoine ouit dire à un  
 adulateur, que toutes choses estoient licites honne-  
 stes & iustes aux Roys, Ouy aux barbares (dict il) nous  
 enseignant par là, que les Roys n'estoient pas la regle  
 de la iustice, ains seulement les ministres: & temoi-

Belle leçon  
d'Antigo-  
nus pour  
les Princes,  
qui escriuit  
à son peu-  
ple qu'on  
sint pour

commâde- gnant aux citez, que c'estoit veritablement son aduis  
ment obre il leur escriuit, que si parauanture il leur commâdoit  
pice, quâd quelque chose, qui se trouuat contraire aux loix par  
il seroit luy promulguees, qu'on ne le receut en façon quel-  
contre les cônque, ains qu'on le tint pour commandemêt non  
loix. fait, ou pour chose echappee sans son sceu de ses of-  
ficiers & magistrats.

4 Seleucus  
fit vne loy,  
la rigueur  
de laquelle  
se renuersa  
sur luy  
mesme.

Seleucus ayant fait vne loy à Locres, qui portoit, que tout homme qui seroit trouué en adultere souffriroit la peine qu'on luy creuat les yeux, parce qu'à la verité ce sont eux qui nous poussent & nous guident en nos crimes amoureux: son fils ayant esté surprins en adultere, les Locriens luy voulans pardonner en contemplation du Roy son pere, Seleucus ne voulant contreenir à sa loy, dict tout haut constamment, puis que sa loy estoit saincte, qu'il falloit que la peine en fut retorquee contre luy: & pensant auoir trouué vn remede, par lequel sa loy souffrant quelque douce interpretation & adoucissement, demeureroit neâtmoins entiere, Mon fils & moy (dict il) ne sommes qu'une mesme personne, partant j'ordonne pour n'enfraindre la loy que j'ay faicte, qu'il perde vn œil & moy vn autre, ce qui fut executé.

Il sèble que cette derniere ordonnâce fut plus iniuste que la loy, car par là il s'exposoit à la peine d'un crime qu'il n'auoit commis, prenant la place d'un adultere, luy qui ne s'estoit trouué en aucun adultere: il renuersa la rigueur de sa loy non seulement sur son fils, lequel estoit à la verité coupable, mais aussi sur luy mesme qui estoit du tout innocent: & parauanture fut il si defaistré, qu'elle ne fut iamais plus ob-

seruee ny ramenee à effect que ce coup là. Si bié qu'il fut plustost puny cōme autheur, que comme infra-cteur de saloy. Neantmoins il voulut monstrier par là, & donner cette regle à tout son peuple, que puis qu'il gardoit luy mesme ses loix avec vn si notable preiudice, qu'il failloit qu'ils les gardassent exactement & à la lettre, & les fissent à l'aduenir obseruer à ses successeurs.

L'Empereur Seuerus fut plus aduisé & y trouua Dion: vn meilleur remede, car il amoindrit la peine des Adulteres, qui estoit de mort, y ayant esté surprins luy mesme: mais encore s'en aduisa il trop tard, car ce fut apres auoir veu qu'il en auoit esté executé trois mille.

Charondas Legislatteur des Thuriés' en la Grece, s L'obser-  
uation d'v-  
ne loy  
cétuelle cou-  
ste bié sou-  
uent la vie  
à son au-  
cteur. ayant faict vne loy contre les factions & occisions ciuiles, que nul n'eut à porter poignard aux assemblees publiques à peine de la vie, il aduint par malheur que reuenant des champs, il fut si soudainemét pressé d'assembler le peuple, qu'il n'eut loisir d'aller poser les armes en son hostel. Tellemét qu'ayât cōparü ainsi armé dās l'assemblee, ses ennemis ne māquerent de s'escrier, qu'il falloir qu'il payat la peine de la loy qu'il auoit faicte, & luy surprins ayant recognu sa faute, vous dictes vray mes amis (dict il) il est raisonnable que i'encoure la peine: & toutaufsi tost mettant la main au poignard, il se donna vn si grand coup, qu'il tomba tout roide mort en la place.

Surquoy quelque docte personnage cognoissant 6 S'auoir si  
vn Prince  
souuerain  
est tenu de l'humeur corrompuë de ce siecle libertin, a dict ces mots, quelqu'vn parauanture le louera par l'inten-

garder la  
loy qu'il a  
faicte, quād  
mesme el-  
le luy cou-  
steroit la  
vie.

Mais ce  
courageuy  
cette con-  
stance ne  
sōt dignes  
d'une ame  
chrestienne.

tion, mais par l'imitation nul ne l'ensuiura ie m'en  
asseure. Il est bon de faire garder ses loix, & les faire  
observer à autruy, mais l'observance en est trop che-  
re, quād on y porte sa propre main & son poignard.  
Si est ce pourtant qu'il a monstré en ce poinct, & son  
courage & sa constance, & a voulu servir d'exemple  
à tous les siecles, leur enseignant qu'il faut à la verité  
bien digerer les loix qu'on veut establir, avant les  
donner au peuple : mais estans receuës & promul-  
guees, il faut que le Prince quelques rudes & cruelles  
qu'elles soient, s'y oblige à la rigueur, afin qu'on ne  
puisse dire qu'en ce qui le concerne elles soient plu-  
stost faictes par ostentation simple, que pour l'vtili-  
té de ses subiects, qui semblent tenir semblables loix  
plus à terreur, qu'à honneur & commodité.

Aussi s'obligent ils à leur aduenement, à les gar-  
der precisémēt & en font vn serment solemnel, non-  
obstant lequel, ils sont tous communément atteints  
de cette maladie, qu'ils veulent aller au delà, pouuoir  
plus qu'elles, & n'en interrōpre le moindre de leurs  
delices, qui met par fois tout leur estat en combu-  
stion. Dequoy Platon leur a donné aduis il y a bien  
long temps, par ces mots inferez dans son Dialogue  
3. de ses loix. *Probabile inquit est regum maxime hūc mor-  
bum esse, qui superbe propter delicias viuunt, quod plus posse  
voluerunt, quam leges contenderent, nes in eo concorditer  
permanferunt, quod verbis & iureiurando laudauerant,  
unde seditiones orta sunt.*

De façon que quiconque veut alterer les loix ge-  
neralles d'election ou de succession, qui sont obser-  
uees en plusieurs Empires & Royaumes, il en rom-

pra & alterera tellement l'harmonie, que la iustice & l'vñion du peuple avec le Prince, en serót du tout bannies.

Ouy mais dira quelqu'un, vn Monarque esleu de nouveau, n'est obligé à garder les loix (parauanture iniustes) de son predecesseur. A quoy on respond que *mutatio personæ non censetur mutasse principatum*, non plus que *mutatio iudicis, iudicium siue Tribunal*. Changer de Roy n'induit pas vn chāgemēt des loix du Royaume, non plus que le changemēt de Iuge ne chāge les iugemens: autrement il faudroit qu'à chaque nouveau Parlement, on fit nouvelles loix & nouveau stile. La raison & l'ordre de la Iustice requierent, que le Prince, qui veut qu'on garde ses ordonnances & ses loix garde celles de ses predecesseurs, plustost nées que les siennes: que si elles luy sont onereuses & à contrecœur, la maxime est que qui succede aux dignitez & honneurs succede & participe aux char-

7 Sçavoir si vn Roy ou Monarque est obligé à garder les loix de son predecesseur, quād mesmes elles seroient iniustes.  
L. proponatur de iud. de. D.

C' Adversus de immunit. Eccl.

Ainsi il ne faut disputer de ce que les Princes peuuent faire *re ipsa* (comme on dict) & par main souueraine, mais seulement de ce qu'ils peuuent faire par droit & raison, estans legitimes & bons Princes, & non tyrans qui n'ont accoustumé d'vser que de force violance & oppression. Car le Prince ne peut estre dict pouuoir, sinon ce qu'il peut honnestemēt pouuoir: & ne faut pas mesmes penser qu'il puisse rien qui soit contre les bonnes mœurs.

C. fin. de refcriptis. Cam. faciat 22. q. 2. L. filius de Cōd. in D. D.

Que si les Princes nouveaux pouuoient alterer ou changer quelque chose, ce ne seroit iamais les loix fondamentales du Royaume ou de l'Empire, adhe-

rantes à la dignité Imperiale ou Royale, attachees & cloüees aux diademes & aux couronnes : ains ce seroit quelque petit reglement de peu de preiudice, & encore avec grande cognoissance de cause, & par le conseil des sages Pairs de France, ou Cours de Parlement, lesquels ils prennent comme pour garands, & pour mieux valider & appuyer leurs excuses, & les defendre du changement.

Mais les Interpretes du droit ont vſé d'une distinction en ce poinct, & ont dict que le Prince *erat tantum solutus legibus, quo ad solemnia iuris*: estans seulement affranchis des solemnitez des contractz, testamens & choses semblables introduites par le droit ciuil, mais non des loix qui regardent le bien public, & que *proficiscuntur ex iure naturali vel gentium*, comme garder la foy, & maintenir les conuentions & contractz sous obligation reciproque. Ils le prennent de la loy *Ex imperfecto. C. de testam.* où l'Empereur dict clairement, *licet enim lex imperij solemnibus iuris imperatorem soluerit*. Car le peuple lequel seul a conferé toute sorte de puissance à son Empereur, n'a peu le feurer & absoudre tout à fait des loix de la nature, & de celles qui reglent le droit des gens.

8 Que ce qu'on dict que le Prince est affranchy des loix se doit entendre des loix pœnales, dict Cuias.

Qui a fait venir Cuias (plus subtil que tout autre interprete du droit, & qui a tiré la quintessence des loix) à vne autre distinction: sçauoir que ce qu'on dict *Principem legibus solutum esse*, s'entend des Loix Pœnales, auxquelles le Prince n'est subiect, nō plus qu'aux loix Caduciaires, tirees des loix *Iulia & Papia*, suiuant l'interpretation de cette loy *Princeps*, de laquelle *Vlpian* fait mention *lib. 14. ad l. Iuliam & Papiam*. Mais

pourtant que le Prince n'est affranchy de la loy *Falcidie*, suiuant la *l. 4. ad l. falcidiam C.* ny de l'inofficiofité, suiuant l'aduis du mesme Vlpian, en la *l. Papinianus §. si Imperator D. de Inoffic. Test.* où il est dict, que la dignité d'un Empereur qu'on a institué heritier, ne peut empescher la querelle du testamēt inofficieux.

Surquoy sont fort notables deux arrests de la Cour de Parlement de Paris, l'un de l'an 1266. par lequel le Roy fut condamné payer à son Curé la dixme des fruiçts de son iardin. Et l'autre de l'an 1419. par laquelle le Roy fut debouté des lettres de Restitution qu'il auoit impetré, pour couvrir certains deffaits qu'on auoit obtenus contre luy. De maniere qu'il semble par là, qu'il n'est tout à fait exempt des loix pœnales.

Les Docteurs Espagnols, entre lesquels Couarruias tient les premiers rangs, ont apporté vne autre distinction qui n'est guiere differente, sçauoir que le Prince est du tout affranchy, & n'est aucunement subiect aux loix de contrainte. Aussi ne se trouueroit il personne assez puissant, pour le forcer & cōtraindre à garder les loix pœnales : mais bien est il tenu, disent ils, de garder celles qui ont vne certaine force, qu'ils appellent directiue: voulans dire, que veritablement il est exempt de la force & punition des loix, mais non de la direction du chastiment & punition ordonnée par les loix.

Or pour en dire mon aduis, apres de si grands personages, & autres qui en ont parlé ; il me semble que c'est vne pure moquerie, de dire que les Princes souuerains, soiēt pour le iourd'huy soubsmis à leurs

*L. C. in legat.  
tis principi  
datis legem  
falcidiam locū  
habere ma-  
rito diuō Ha-  
driano pla-  
cuit C. ad l.  
falc.*

*L. Papinia-  
nus §. si im-  
perator de  
inoff. Test.*

*D. si impera-  
tor sic heres  
institutus  
posse in offi-  
ciosum dici  
testamētum  
sepius eo f  
scriptum est.*

9 Deux ar-  
rests nota-  
bles de la  
Cour de  
Parlement  
de Paris dō  
nez contre  
le Roy,  
pour mon-  
strer qu'il  
n'est au  
dessus des  
loix.

*Bolin lib. 1.  
c. 8.*

*Couar. in  
c. p. Alma  
mater de  
sent. exco.*

*pr. parte re-  
lectionis § 1.  
nō 4.*

*Et dict. prin-  
cipem solutū  
esse legibus  
quo ad vim  
coactiua sed  
non quoad  
vim directi-  
uam.*

*Facchi lib. 1.  
c. 4. contro-*

vers. Iuris  
embrasse  
cette opi-  
nion  
10 Que les  
Princes  
Souverains  
nesôit pour  
le iour-  
d'huytenus  
de garder  
leurs loix,  
& sommēt  
cela se doit  
entendre.  
Tacite liu.  
4. de ses  
Annal.  
Chaque  
Prince a  
ses loix par-  
ticulieres  
biē souuēt  
contraires  
au droit  
des Ro-  
mains.

loix. Car de soustenir qu'ils soiēt adstraints à garder les loix des Romains, il y a vne infinité de Princes qui ne les cognoissent pas, ny ne les voudroient cognoistre. Et s'est on plain de tout temps parmy les Romains mesme, qu'il n'y en auoit que trop: tesmoin Tacite qui diēt, *Nos ut antea flagitijs sic nunc legibus laboramus*. Et les Princes les plus chresties comme le Sainct Pere, gardent tout à faiēt les Canons & saincts Decrets, lesquels en plusieurs rencontres n'ont de plus fortes oppositions, ny de plus puissantes contrarietez que celles des loix des Romains.

Chaque Prince a donc des loix particulieres en son Royaume, bien souuent toutes contraires au droit ciuil. Si bien que quand les Docteurs & Interpretes du droit traictent cette question, ils entendent la former ainsi, & non autrement: sçauoir-moi si les Princes sont tenus d'observer les loix des Romains, inferées dans nos Pandectes: mais non sçauoir si vn Prince est tenu de garder les loix de son Royaume qu'il a faiēt luy mesme, ou que ses predecesseurs luy ont laissé. En quoy à la verité il y a quelques loix qui sont dans le droit ciuil des Romains, qui s'y peuuent appliquer.

11 Les loix  
des Ro-  
mains qui  
disēt qu'un  
Prince sou-  
uerain est  
au dessus  
des loix,  
semblent  
estre sa-  
crales.

Mais ie les trouue toutes pour ce subiect flateuses & qui ne parlēt ny rondement, ny generalemēt: tesmoignās que ceux qui les ont faiētes, n'osoient parler franchement, car si ce sont des Empereurs, ils ne se sont voulu degrader eux mesme de cette souueraineté, ny se soubzmettre à la peine des loix comme le commun. Que si ce sont des Iurifconsultes, comme Vlpian & autres, il semble que parlans de

ce

ce subiect, ils ayēt voulu flater les Princes soubz lesquels ils viuoient, & les exhorter seulement à les suivre, sans ozer les y obliger, ny soustenir qu'ils y fussent obligez.

Les Empereurs Theodoze & Valentinian ont bien célébré, que c'estoit vne digne voix en la bouche d'un Prince, de luy ouir auoüer tout haut, qu'il entendoit se lier aux loix, puis que de l'observation d'icelles dependoit son autorité: publiant que c'estoit vn plus grand Empire de s'y soubsmettre, que n'estoit leur Empire mesme. Et ont soustenu par vanité & ont donné cet Edict comme vn Oracle au peuple Romain, par lequel ils prohiboient aux autres, ce qu'ils ne trouuoient iuste d'estre licite à eux mesme. *Oraculo presentis Edicti, quod nobis licere non patimur.* Ce qui signifie qu'ils pouuoient ne s'y soubsmettre, & ne les souffrir s'ils eussent voulu. Surquoy on allegue S. Ambroise, qui dict que ce grand Roy David, se sentant affranchy de toute sorte de loix humaines, & ne voulant rendre conte de ses actions qu'à Dieu seul: souloit dire & prononcer hautement ces mots, qui semblent orgueilleux enuers les hommes, mais pleins de pieuse & deuote soubsmiſſiõ enuers Dieu; *Tibi soli peccaui*: ausquels S. Ambroise adiouſte, que David parloit en souuerain, qui ne veut recognoistre que Dieu seul, & qui se sent au dessus des loix. *Regali enim subnixus fastigio, quasi legum dominus, legibus reus non erat. Soli Deo obnoxius tenebatur, qui dominus est potestatum.* Tous les Princes & Monarques souuerains, parlent maintenant de la façon. Qui a tiré cette proposition flateuse de Balde sur cette loy, que le

*In L. digne vox de legib. C.*

*S. Ambroise lib. 2. cap. 1. ad.*

*Balde dict que le Prince n'est*

GGg

subiect aux  
loix que  
par honne-  
steté.  
Les paroles  
de la l. *Ex  
imperfecto  
de Testam.  
C. & deleg.  
3. D.* sem-  
blent estre  
flateuses.

Prince n'estoit subiect aux loix, que par honnesteté. Qui conuient fort bien aux paroles de la loy *Ex imperfecto de Testam. C.* où il est dict comme par maniere d'exhortation, qu'un Empereur estant institué heritier par quelqu'un, si le testament est imparfait l'Empereur a beau estre dispensé des loix, si ne sera il point heritier: & voicy l'honesteté & la flaterie des paroles qui suivent, pource que *nihil tam propriū est imperij* (dict cette loy) *quam legibus viuere.* Comme voulant dire, & donner cet aduertissement aux Princes souuerains, que quoy que le Prince nonobstant l'imperfection d'un testament, dans lequel il seroit institué heritier, puisse prendre & iouir de l'heredité s'il vouloit, si est ce qu'il ne le doit faire, non plus qu'un homme commun, parce qu'il n'y a rien si conuenable à un Empereur, quoy qu'affranchy des loix, que de viure selon les loix.

Et ailleurs le Iurifconsulte en voulant dire son aduis, vse de ces mots adulateurs, *Ex imperfecto testamento legata vel fideicommissa imperatorem inuerecundum est; decet enim tantæ maiestati, eas seruare leges, quibus solutus esse videtur.*

Les Empereurs n'ont iamais tant defferé ny porté de respect aux loix, que pour l'imperfection d'un testament, ils eussent laissé d'en prendre la commodité. Mais *inuerecundum est* (dict le Iurifconsulte à un Empereur) de prendre vne heredité, non pas à cause de l'imperfection ou deffaut qui est en ce testament, dans lequel il est institué, il en gueriroit bien tost le deffaut: mais c'est que plusieurs Empereurs flatez par quelque vn de leurs subiects, acceptoiēt & prenoient

11 Les Em-  
pereurs an-  
siens ac-

souuent des hereditez, au preiudice & à la ruyne en-  
 tiere de plusieurs pauvres enfans delaissez par le te-  
 stateur, cuidant mettre les enfans en plus grâde gra-  
 ce & fortune. Recommandation indirecte, & mal  
 forgée dans la resuerie de quelque testateur mourât,  
 laquelle ne sortit iamais à bon effect.

Qui occasionna d'autrefois ce bon Empereur An-  
 tonius Pius, de repudier l'heredité d'un homme qui  
 auoit des enfans, lequel au preiudice d'iceux fauoit  
 institué heritier. Et l'Empereur Pertinax protesta de  
 ne prendre ny accepter iamais heredité, *que aut adu-*  
*latione alicuius delata esset, aut lite perplexa.* Ne voulant  
 que les heritiers legitimes & ceux que le droit ciuil  
 appelle necessaires en fussent priuez, adioustant ces  
 mots au decret, *Sanctius est P. C. inopẽ rempublicam ob-*  
*tinere, quam ad diuitiarum cumulum, per discriminum at-*  
*que dedecorum vestigia peruenire.* Ce qui se rappor-  
 te tres-bien à ces mots du Jurisconsulte, *inuerecun-*  
*dum est.*

Les Romains trouuoient bien qu'il estoit vergon-  
 gneux aux Empereurs, de prendre & accepter des  
 hereditez, au preiudice des enfans, que laissoit le  
 pauvre pere de famille qui les auoit instituez. Mais  
 ces mesmes Romains, ces genereuses ames, qui te-  
 noient souuent de grâds Empereurs cõme valets, &  
 les menotent en triomphe cõme esclaves, n'estoient  
 pas tant dégoustez, qu'ils n'acceptassent bien les he-  
 reditez & monarchies de plusieurs Roys: & n'eurent  
 vergongne de recueillir les Royaumes de Ptolomée  
 Roy de Cirene, d'Attalus Roy d'Asie, de Polemon  
 Roy de Pont, de Coctius Roy des Alpes, de Nico-

ceptoier &  
 prenoient  
 souuēt des  
 hereditez  
 au preiudi-  
 ce de plu-  
 sieurs pau-  
 ures enfãs.

L'Empe-  
 reur Perti-  
 nax protes-  
 ta de n'ac-  
 cepter ia-  
 mais here-  
 dité par a-  
 dulation, ny  
 qui fut liti-  
 gieuse, dit  
 Capitolin  
 en sa vie.

Les Ro-  
 mains ne  
 trouuoient  
 pas bon,  
 d'accepter  
 des heredi-  
 tez de quel  
 que pauvre  
 pere de fa-  
 mille, mais  
 ouy biẽ des  
 royaumes.

Plusieurs  
 Roys ont  
 institué les  
 Romains  
 leurs heri-  
 tiers.

medes Roy de Bithinie, & d'Eumenes Roy de Pergame. Et croy que ce sont les seuls, qui pour estre heritiers, n'ont vſé de flaterie ny de suggestion: mais il est aisé à voir que la grandeur & seule crainte des Romains, leur fit faire.

13 C'est vne pure moquerie de soustenir que tous Princes pour souuerains qu'ils soient sont subiects aux loix des Romains.

C'est vne moquerie, de vouloir astraindre tous Princes souuerains aux loix des Romains: ny former l'exemple de tant d'autres Monarques & Potétats à leur modele. Le monde a maintenant d'autres loix, & vit d'une autre forme. La souueraineté ne peut bonnement souffrir la regle ny la mesure des loix estrangeres. Outre que c'est bien l'assoiilir & reduire au petit pied quand on la veut faire passer par l'estamine, de l'interpretation Cerebrine d'un Jurisconsulte bizarre.

Et pour ne nous escarter du mesme exemple des testamens: tant s'en faut que les Empereurs mesme qui viuoient sous les loix des Romains, se soient voulus abstenir, des hereditez de ceux qui les auoient instituez ayans des enfans: ou parce qu'ils estoient instituez par vn testament deffectueux: qu'au contraire il se trouua vn Empereur, lequel voyant que celuy qui l'auoit fait heritier, estoit reuenu en conualescence, le fit mourir, pour iouyr du fruit de son institution: disant que c'estoit vne moquerie, de vouloir suruiure apres l'auoir institué, faisant par ce moyen porter au testateur, la peine de son adulation & de sa vanité. Contre l'aduis de l'Empereur Iustinian, qui dict que celuy qui a institué heritier l'Empereur, peut changer de volonté par les loix, & mettre vn gueux en sa place.

L. si quis C. qui Test. fac. poss.

Aussi semble il que ce soit vn traict d'enuieux, d'instituer son Prince, donnant à sa partie vn trop puissant ennemy, pour affoiblir son bon droit.

Donc les Princes souuerains s'affranchissent des loix, & s'y soubzmettent quand il leur plaist. Et bien que ce soit vne grande faute que de franchir les loix, si est ce que pour grandes que soient les fautes, elles demeurent aisément estouffées, dans la grandeur des Roys, & des grands qui les commettent. Il n'est possible de donner loy à leurs passions, ny regler leurs volontez qu'ad elles sont deregées, que par leur volonté mesme. Ils font les loix & les deffont comme bon leur semble. Ainsi ceux qui voulant couvrir ou excuser leurs iniustices & violences, leur vont preschant qu'ils sont affranchis des loix: font vne plus grâde iniustice, que les Princes mesmes qui les commettent.

Comme il se voit en l'exemple de Iulia marastre de l'Empereur Caracalla, laquelle ayant recognu l'amour de son Priuigine, qui s'estoit engendré, par ce que salement elle s'estoit laissée voir toute nuë, ayât ouy de luy, qu'il seroit en bonne volonté d'accomplir son desir avec elle, si en estoit en liberté, elle respondit, & quoy (Sire) n'estes vous pas Cæsar, & par consequent Souuerain en toutes choses? pouuant donner loy à tout le monde, sans estre obligé de la prendre de personne. Ces paroles tiffuës de mauuais conseil, & pleines de liberté, s'imprimerent si fort dans son ame, que publiquement il l'espousa aussi tost.

Il tesmoignoit luy mesme de cognoistre, que c'e-

GGg iij

*Imperatorē  
lisia causa ha  
redē instisim  
inuidiosum  
est l'impera-  
torem D. de-  
har Inst.*

14 Les Prin-  
ces souue-  
rains s'af-  
franchisēt  
des loix, &  
s'y soub-  
mettent  
quand bon  
leur sēble.

15 Celuy  
qui s'effaye  
de persua-  
der à vn  
Prince qu'il  
est souue-  
rain, & par-  
tant au des-  
sus des  
loix, tafche  
à l'induire  
à faire quel  
que mau-  
uais coup.

estoit contre les loix; & qu'il ne le pouuoit faire : mais deslors qu'elle luy eut mis deuât les yeux, qu'il estoit absolument souuerain, elle luy donna absolution du crime d'inceste qu'il commettoit, souillât la couche de son pere, plus souuerain, plus iuste, & plus chaste que luy. Car suiuant l'aduis d'Hesiodé, la iustice est vne Virge immaculée, compagne de l'honneur de la vergongne & de la chasteté : qui fait que parmy les Poetes, les Roys sont tousiours appelez *ajdus*, c'est à dire chastes & venerables. Or comment pouuoit Caracalla estre estimé chaste, violant ainsi la iustice & le droit des gens ? Il pouuoit bien (mais tout à rebours) dire comme Lucrece fit à Tarquin, *tu mihi vim & vitium obtulisti*. Car elle luy proposoit sa beauté pour le forcer, & sa lubricité pour le perdre.

La iustice  
est vne  
Virge cha-  
ste & im-  
maculée.

Tacite liu.  
14 chap. 1.

De mesme fit Sabina Poppea maistresse de Neron, laquelle voulât le conuier de se deffaire d'Agrippina sa mere, pour estre en pleine liberté avec luy, souloit luy reprocher, pour luy oster toute crainte & apprehension des loix, qu'il estoit encore pupille, & qu'il n'estoit maistre absolu de l'Empire.

Cambises Roy de Perse s'estant resolu en luy mesme d'espouser sa sœur, demanda neantmoins à son conseil, s'il y auoit point quelque loy en Perse qui prohibat telle sorte de mariages. Mais le conseil cognoissant à quoy tendoit cette demande, laquelle il ne faisoit pour estre irresolu ny en doute de ce qu'il auoit à faire, ains simplement pour decouurer qui est ce qui insisteroit à sa volonté : luy respondit caudemēt, qu'à la verité il n'y auoit point de loy qui

le permit, mais bien qu'il y en auoit vne qui donnoit licence au R<sup>oy</sup>, puis qu'il estoit souuerain, de faire entierement tout ce que bon luy sembleroit.

La presumption & l'arrogance, dont la puissance & souueraineté des Princes est ordinairement suiuite, est leur vice & deffaut plus commun. C'est ce qui les destourne de tout bon conseil, se mettans en la fantaisie qu'ils sont autât par dessus leur conseil en suffisance & bons aduis, comme ils le sont en grandeur & souueraineté. D'où vient qu'ils ne peuuent s'assubiectionner aux loix & à la raison, s'as se persuader que leur autorité est grandement diminuée: prenant toute sorte d'impuissance & de prohibition, pour retranchement de leur souueraineté: & croyans estre raualez iusqu'à la lie & bassesse du commun, quand on les veut reduire au simple pouuoir, & aux petites regles du commun, auquel ils croyent seulement qu'on doibue appliquer les bonnes & iustes loix de la pieté, de l'honneur & de la iustice, & non à eux & pour eux.

Les Princes croient exceller autât par dessus le commun en aduis & bon cōseil, comme ils excellent en grandeur & souueraineté.

La Royne Tanaquil voulant persuader Seruius Tullius, de s'emparer du Royaume & Empire des Romains, luy souloit dire: considerez seulement qui vous estes, & non pas d'où vous estes yssu. Comme aussi la flateuse Tulia, voulant mettre en teste à Tarquin, de despoüiller son pere du Royaume, faisoit semblant de l'admirer: & le voulant inciter par flateries & loüanges, l'appelloit homme vrayement yssu de sang Royal.

Paroles dōt vsoient autrefois les Roynes, pour persuader leurs enfans à s'emparer des Royaumes & Empires.

L'Imperatrice Iulia femme de l'Empereur Tybere, dedia vne effigie à Tybere son mary auprès du

La femme de Tybere Iulia fai-

soit grauer  
son nō es  
lieux pu-  
blics deuat  
celuy de  
son mary.

theatre de Marcellus, mais elle fit escrire le nom de Tybere après le sien, pour monstrier que mesme es honneurs publics, d'où les femmes sont ordinairement plus recullées que les hommes, elles se veulent bien souuent aduantager sur leurs maris pour grands Princes qu'ils soient. Surquoy est notable le traitt de l'Empereur Claudius, qui dict vn iour estat yure, que son destin portoit d'endurer premieremēt les meschancetez de ses femmes, & puis d'en faire la punition: de quoy sa fēme Agrippina qui l'oyoit, fut bien estonnée. Plusieurs Princesses font chopper les maris en les loüant & flatant, & d'autres en les persuadant & commandant.

D'où vien-  
nent les  
mauuais  
conseils  
qu'on don-  
ne si sou-  
uent aux  
Princes?

La trop  
grande li-  
cence, l'a-  
bondance,  
les adula-  
teurs ou  
mauuais a-  
mis, les  
mauuais  
officiers, l'a-  
uarice des  
seruiteurs  
domesti-  
ques, les  
Courtisāns

Mais laissant les femmes pour venir aux domesti-ques, & autres gens qui ont des charges honnora-bles près des Princes, combien de ministres & Offi-ciers pour gagner credit, mettēt en obiect aux Roys & Princes Souuerains leur puiffāce absoluē? A quoy ils attachent leur profit, suiuant l'aduis de Vopisque, en la vie de l'Empereur Aurelian, les prenans pour officiers ignorans le debuoir de leur charge, quand on les voit ainsi donner de ces pernicieuses instru-ctions aux Princes. *Et queritur quidem (dict il) que res malos principes faciat. Iam primum nimia licentia, deinde rerum copia, amici præterea improbi, satellites detestandi, eunuichi auarissimi, aulici vel stulti vel detestabiles: & quod negari non potest, rerum publicarum ignorantia.* Mais qui ne voit que les auteurs de si pernicieuses leçons, le font pour les engager au mespris, & les precipiter en la haine de leurs subiects? Pourroit on trouuer vne plus certaine & assuree façō de trahir son Prin-

ce,

ce, que d'approuver & louer le vice qu'on voit qu'il desire d'embrasser ? Mais le pourroïent ils bien trahir d'aucune autre meilleure façon pour n'encourir nul peril ? veu que le Prince ne peut condâner le traistre, sans que premierement il se condamne luy mesme.

C'estoit ce qu'Anaxarque souloit dire à Alexandre, le voulant flater & consoler, lors qu'il le voyoit s'affligeant, & regrettant la mort de son fauory Clytus: tu as tort de t'affliger & tourmenter ainsi (disoit il) car il faut que tu saches (ô Alexandre) que les sages anciens, n'ont logé la iustice près du grand Iupiter, que pour monstrier à tout le monde, que tout ce qui est ordonné par luy, ne peut estre que tres-iuste, puis qu'il a la iustice à son costé. De maniere que toutes les actions d'un grand Monarque comme toy, doibuent premierement luy estre agreables à luy mesme & à luy seul, puis estre approuvées partout le reste du monde dont il est souuerain.

O que tu te trompes Anaxarque, ô combien ton adulation est pernicieuse, & dommageable à Alexandre: car il commença deslors ambitieusement à desirer mesmes honneurs que Iupiter, lequel n'a pas la iustice auprès comme tu dy, car c'est ou seroit luy mesme, s'il estoit vrayement, ce que fausement les anciens croyoient de luy, qui seroit la iustice: sans laquelle ny luy ny nul autre souuerain, ne pourroit iustement commander, & moins encore estre Dieu veritablement.

Plusieurs Princes & Roys peu accorts, plus amis du faste & de la grandeur que des loix, imitent ces ignorans statuaires, qui croyent faire de grandes

HHh

fols & detestables, & l'ignorance des affaires du public, font les mauvais Princes.

On ne scauroit trahir un Prince d'une façon plus certaine que de louer & approuver le vice dans lequel on voit qu'il est sur le point de se precipiter.

Anaxarque souloit dire à Alexandre que les actions des Princes

leur doibuent estre premierement agreables à eux mesme, puis à tout le reste du monde dont ils sont souuerains.

statuës & merueilleux Colloſſes, ſils leur font des iambes en forme de compas, ſils les font eſtendus fendus & entrouuerts de tous coſtez. Tout de meſme les Princes penſent qu'il y ait certaine bien ſeance, à eſtre muets comme des ſtatuës, ou ne parler iamais qu'avec quelque eſpece de crainte, avec vne voix baſſe, avec vn viſage renfrongné, vne contenance rude, & vne mine hagarde fuyant toute conuerſation des ſiens, ſe tenans touſiours en maieſté & en ſouueraineté, croyans que ce ſoit le haut point de commandement, de ſ'expoſer ſeulement comme vn Coloſſe en la plus haute veüë & poſture que faire ſe peut.

Les Princes ſe veulent guinder ſi haut, qu'en ſin ils ſe caſſent cōme ces grands Coloſſes qui s'écraſent de leur cheute.

Et tout ainſi que les Coloſſes quoy qu'ils ayent par le dehors & en la monſtre quelque belle apparence, ſi eſt ce neantmoins qu'au dedans, ils ſont pleins de bouë de pierre de plomb, & de crampōs ou crochets de fer, pour acrocher leurs pieces & les tenir clos liés ſerrés & ammoncelés, ce qui ne leur ſert la plus part que de poids, pour leur donner le plan, & les faire tenir ſur pieds. Ainſi les Princes peu accorts ſaſtueux & mal nez, eſtans au dedans mal reglez, mal mis & dressez ne viſans qu'à la ſeule oſtentation de leur grandeur, ſouuent ſ'eſbranlent & ſe caſſent: & ne ſe gouuernans par les loix leur puissance aſſize ſur vne mauuaife baze, tōbe, ſe ruine & ſ'escraze d'elle meſme & de ſa ſeule cheute.

Pour faire vne ligne droite, il faut que la regle le ſoit.

Et comme il faut pour faire vne ligne bien droite, que la regle pour la faire le ſoit auſſi. De meſme le Prince qui veut bien aligner & niteler ſon Royaume, il faut qu'il ſ'aligne & ſe regle premierement

luy mesme, puis qu'il pose sa regle bien droicte sur ses subiects : car le Prince qui est sur le poinct de sa cheute, ne scauroit redresser vn autre ; l'ignorant ne peut rien enseigner, l'incomposé se composer, le déreglé se regler : bref celuy ne peut gouverner l'Empire qui ne veut obeïr aux loix de l'Empire. Qui commandera donc au Prince? cette loy qui est au dessus de tous Roys, non celle qui se voit au dehors escrite dans des liures & grauee dans des Tables d'airain?

Mais bien cette loy viue qu'il a grauee au dedans, qui est la Raison, qui vit quât & luy, comme domestique, & laquelle ne luy dénie iamais sa conduite ny son gouvernement.

Si bien que le Prince ostant & renuersant les Loix, creue les yeux à la Raison, & la bannit du Royaume ou de l'Estat.

Ainsi quand on dict que les Princes sont affran-  
chis des Loix, cela s'entend des Loix Positiues, & nō des Loix de la Nature, & du Droict des gēs. Car pour ces Loix Positiues, qu'un Prince tient de luy mesme ou de ses predecesseurs, elles se peuuent changer & corriger selon le temps les occasions & la necessité, qui n'est subiecte à Roy ny Loy quelconque, & ce par plusieurs raisons.

La 1. parce que c'est le profit de la Republique & de l'Estat, qui requierent que les mœurs estans changees suiuant l'opportunité du lieu, du temps & de la necessité, on change aussi les Loix, ou on en face de nouvelles. Tout ainsi qu'un Medecin voyant le changement de la maladie de celuy qu'il traicte, accroissement ou decroissement & variation de ses sympto-

16 Que les princes sōt affranchis des loix positives, & nō des loix de la nature, ny du droict des gens, avec les raisons par lesquelles il est permis aux Princes de les chāger. Les mœurs estā changees on peut aussi chāger les loix.

mes, vſe de diuers medicamens.

La Neceſſité qui a fait les Roys, leur a donné & donne puissance de faire & corriger les Loix.

La 2. la Neceſſité qui a fait les Roys, cette meſme neceſſité leur a donné puissance de faire des Loix, & de les pouuoir corriger, plus commodément que ne feroit le Peuple: lequel ſeul en la Republique des Romains, & en celle de pluſieurs autres nations, ſouloit donner & créer les Rois & les Empereurs. Car plus aiſément peut on auoir accez au Prince pour ſçauoir ſa volonté, & tirer de luy quelque loy ou ordonnance, que non aſſembler le Peuple ou les Eſtats à tous moments, pour en faire le ſemblable, eſtant choſes tres-difficile, & en laquelle il faut employer beaucoup de temps.

La Loy ne peut eſtre ſi vniuerſelle qu'elle puiſſe regler tous affaires.

La 3. la Loy ne peut eſtre ſi bien faiçte qu'elle puiſſe regler tous affaires: ny mettre vn ſeuil affaire en ſon bon eſtat, qu'il ſoit aſſeuré de toutes parts, cõtre tous accidans. Ainſi il faut donner à quelqu'vn puissance ſur la Loy, & ne la tenir pour ſi inuiolable & inflexible, que quelque nouveau & eſtrange accidant, ne puiſſe donner licence au Prince de la reformer. Et viuant ſoubz la Tyrannie, d'vne Loy mal faiçte, incommode & improuidente, on pourroit iuſtement ſouſtenir, ſi elle ne pouuoit eſtre changée, qu'elle ſeroit pire, que la Tyrannie meſme du Prince: lequel doué d'vn naturel debonnaire ſouple & obeiſſant, peut touſiours flechir adoucir & contourner la rudesse du gouvernement & des Loix, & le remettre en meilleur eſtat. De maniere qu'on pourroit par bonne raiſon ſ'aigrir tout autant contre ceux qui voudroient eſtablir vne Loy incorrigible, que contre ces autres qui voudroient voir regner quelque

Vne Loy mal faiçte ne pouuât eſtre changée ſeroit pire que la Tyrannie.

animal. Et voir garder vne Loy si absoluëment, qu'elle ne peut pour inconueniët quelconque estre alterée, ny changée en mieux, n'est ce pas induire & establir au manieiment de la Republique, vne Bête plus farouche, que quelque rude Prince que ce fut. Veu qu'elle ne pourroit iamais se flechir ny s'adoucir, pour raison ou occasion iuste & importante qui peut suruenir, quoy qu'elle fut capable d'esbranler l'Estat:

La 4. On doit regarder l'intentiõ de celuy qui faict la Loy, qui n'est pas de la faire onereusemët, & la surcharger sur luy mesme. Veu que nulle actiõ ne doit operer, contre l'intention de celuy qui la faict. La volonté & l'intention l'imitent, donnent Loy, & distinguent les Actions de la part de celuy qui les établit. Celuy qui parle est tousiours censé le premier en l'Exception ou l'Exemption. Comme aussi il faut qu'il y ait difference, entre celuy qui donne & celuy qui prend, celuy qui commande, & celuy qui obeit, tout ainsi qu'entre l'agent & le patient, le souuerain & le subiect.

*L. non omnis de reb. cred. D.*

*Les Loix ne se peuvent faire à condition que ceux qui les fõt, ne les pourrõt iamais refaire ny corriger.*

*L. qui inuoria § l. verõ D. de fact.*

La 5. Le Prince est l'image & l'œuvre de Dieu, destiné à cette fin de faire rendre la Iustice, laquelle est la fin de la Loy: par ainsi on se trompe, de dire que le Prince soit subiect à la Loy qu'il a faicte, car c'est tout autant que si on disoit, que l'ouurier dependit de son ouvrage, & non l'ouvrage de l'ouurier.

*Le Prince ne depend de sa Loy non plus que l'ouurier de son ouvrage.*

Il faut que le Prince Souuerain ait les Loix en sa puissance, pour les changer & corriger selon l'occurrence des cas; disoit Sextus Cæcilius faiseur de Loix: tout de mesme que le Pilote doit tenir en sa main

*Il faut que le Prince soit Seigneur des Loix, tout ainsi qu'il*

est Sei-  
gneur du  
Royaume.

le gouuernail, pour le tourner & contourner à plaisir, & seroit mal fait d'attendre pendant l'orage ou le preuoyât, à rechercher l'aduis de ceux qui seroient au dedás, parce que la nauire seroit plustost perduë, que la consultation n'en seroit faicte. Il est raisonnable que les nouvelles Loix bõnes & iustes, soiët prefeeres aux vieilles, recognees pour iniustes.

*Cic. ad Attic. lib. 3. Ep. 73.*

Ciceron escriuant à Atticus dict, que le Tribun Claudius par la Loy qu'il fit publier, mit à la fin, que la Loy ne pourroit estre enfreinte, ny par le Senat ny par le Peuple: mais on n'eut iamais égard à Rome à cette clause, suiuant la raison de Fabius, qui dict que la Loy des XII. Tables portoít, que le dernier mandement du Peuple, estoit tousiours le plus fort.

Le Prince  
ne se peut  
lier les  
mains luy  
mesme par  
aucuneloy.

La 6. Le Prince Souuerain ne se peut lier les mains par aucune Loy. C'est pourquoy on a accoustumé de mettre sur la fin de chaque Edict & ordonnance, ces mots, Car tel est nostre plaisir: pour faire entédre que les Loix du Souuerain, ores qu'elles fussent fondées en bonnes & viues raisons, ne dependét neantmoins que de sa pure & franche volonté. Ainsi le Prince Souuerain n'est point absolument & indeterminément subiect à ses Loix, ny aux Loix de ses predecesseurs, ouy bien à ses conuentions iustes & raisonnables.

nodin au l.  
i. chap. 8.  
de la Sou-  
ueraineté.  
Arrest de la  
Cour de  
Parlement  
de Paris,  
par lequel  
appert que

La 7. Le Peuple aux Estats n'a que voix supplicatiue, le Conseil priué, voix deliberatiue, ceux qui ont entrée au Conseil sans seance, voix consultatiue, & le Roy seul a la voix diffinitiuë.

Il se trouue vn Arrest donné au Parlement de Paris, le 11. Iuillet 1351. par lequel il fut dict, que le Roy

pouuoit deroguer aux loix ciuiles, pourceu que ce fut sans preiudice du droict des particuliers. Et par autre Arrest precedent de l'an mil deux cens quatre vingts deux, il fut iugé, que le Roy n'estoit pas tenu aux coustumes, ny au droict du retraict lignager, quand on voulut racheter de luy le Comté de Guy-nes: bien que les Docteurs Italiens tiennent le contraire.

Et mesmes Philippes le Bel, quand il erigea la Cour de Parlemét de Paris fit vne declaration formele que ses officiers ne seroient obligez aux loix des Romains.

Et aux erections des Vniuersitez, les Roys ont tousiours déclaré, qu'ils entédoiét receuoir le droict Ciuil & Canon, pour en vser seulement à leur discretion, sans y estre aucunement obligez: si bien qu'en France les loix des Romains ne sont gardées, & n'ont leur vraye place, qu'aux examens des officiers de la Iustice.

On dict bien mieux, que si le droict des gens se trouuoit inique en quelque rencontre, que le Roy y peut déroger: comme il s'est fait du droit des esclaves en ce Royaume, iacoit qu'il fut commun à tous peuples: car en Frâce tout esclave quitte sa chaine, & se peut dire franc & libre: comme i'ay veu en la ville de Bourdeaux, où plusieurs esclaves s'estas sauuez, & eschappiez des Galeres des Turcs, furent charitablement receus: & apres s'estre vn peu repatriez, furent renuoyez libres tout à fait.

Je sçay bié que la necessité fait, que par fois il faut tellement contourner & biaiser les loix, qu'à dire le

les François ne sont tenus de garder les loix des Romains.

Bodin *ibid.* liu. 1. chap. 8. de saxep. Balde *in Auth. omnes de Censib. C.*

Quand le Parlement de Paris fut erigé, ce fut à condition que les officiers du roy ne seroient obligez aux loix des Romains.

Les loix des Romains n'ont proprement lieu en Frâce qui oblige les officiers du Roy à les sçauoir que pour les examens.

Le droict des gens en ce que concerne les esclaves n'a lieu en France, laquelle en ce point est vn Royaume de liberté.

La suite est parfois nécessaire

La suite est parfois nécessaire

aux vaillans  
hommes,  
qu'elle me-  
rite d'estre  
excusée,  
voire par  
fois du  
tout affran-  
chie de la  
peine des  
loix mili-  
taires.

vray, en ce faisant on passe nettement par dessus, cõ-  
me quand on differe la peine des loix par priuilege,  
ou par iuste & tres-importante octasion. Par priui-  
lege, comme quand le grand Iubilé faiçt cesser en-  
tierement la iurisdiction de l'inquisition, & faiçt  
différer la peine des crimes dont elle a cognoissance.  
Par iuste & tres-importante occasion, quãd pour  
le salut & plus grand bien de la Republique, on tord  
le nez aux loix, & est on bien souuent contrainct de  
ce faire pour ne la destruire entierement: comme  
furent les Ephores, lesquels voyans qu'en la bataille  
de Leuctres, les Lacedemoniens bié que belliqueux  
& vaillans auoient ignominieusement prins la fuite,  
laquelle par leurs loix, outre l'infamie estoit punissa-  
ble de mort: considerans que par ce moyen, leur vil-  
le sen alloit deserte, & depeulée des meilleurs &  
plus illustres Citoiens: & aux temps mesme qu'elle  
en auoit plus de besoing, ils trouuerent moyen de  
les absoudre, & neantmoins conseruer l'auctorité de  
leurs loix. Si bien qu'ils esleurent Agesilaus pour iu-  
ge, lequel gauchissant aux loix & flatant les fuyards,  
fut d'aduis pour cette fois là seulement, de les relle-  
uer d'infamie, & leur pardonner la fuite: violant les  
loix de la patrie & de la constance, en les changeant  
ou mal appliquant: & celles de l'honneur & de la  
vaillance, en fuyant & biaisant: neantmoins il estoit  
impossible d'en vser autrement, sinon qu'on eut  
voulu perdre leur Republique tout à fait.

Il faut a-  
uoir & faire  
paix avec  
les loix.

Ils n'apprehenderent point ce que craignoit tant  
Alcamenes, lequel interrogé pourquoy il n'auoit  
voulu receuoir des dons des Messeniens, respondit  
honno-

honorablement, Pource ( dict il ) que si'en eusse prins, ie n'eusse iamais eu paix avec les loix.

Ces interpretations captieuses & biaisantes, qu'on s'essaye ainsi d'appliquer aux loix, faisât par ce moyé trauffer aux Magistrats ou aux Princes, comme sur vn pont, le courant des claires riuieres de la Iustice, sont eschapatoires frauduleux, par lesquels pensant par fois eluder le remede ou benefice des loix, on le rend bien souuent pire, & plus dangereux que le mal mesme qu'on a pensé guerir. Bien qu'en ce point il semble qu'ils auoiét quelque raison, car les loix sont faittes pour la Republique, & nó la Republique pour les loix, lesquelles doibuent tousiours estre trouuées meilleures, quand par icelles, & en quelque façon qu'elles soient entéduës, la Republique se soustient, plustost que non pas quand par la rigoureuse obseruation d'icelles, elle se destruit. C'est de la prudence des loix, de n'estre tellemét armées de rigueur, qu'elles ne puissent gratifier ceux, qu'elles iugét pouuoir plus profiter à la patrie, en bien-faisant à l'aduenir, qu'ils ne luy auroient fait de dommage en les égratignant par le passé.

La finesse & cautelle des loix, & ce que les Legiflateurs & Iuriconsultes tiennent pour estre, de *Apicibus iuris*, est aucunement reproué par les loix mesmes: car en tous les contractz qu'ils appellent *Bona fidei*, de *bona fide tantum agitur, cui non congruit de apicibus iuris disputare*, dict Vlpian. Et se trouue qu'elles permettent souuent de faire quelque chose, bien qu'elles soient contraintes de loüer ceux qui font le contraire: comme dict le Iuriconsulte, en la l. 1. §. li-

C'est à quoy on applique le tit. de sententiam passis et Resist. En iugemés ou decision des loix, on se sert plus de la bonne foy que des Pontilles.

Vlpian in L. si fideiusso. § ult. Mandat. L:s loix p cimetier

bien de  
faire cer-  
taines cho-  
ses, mais  
neâtmoin  
elles ne lais-  
sēt de louer  
& approu-  
uer quand  
on fait le  
contraire.  
L'utilité  
publique  
fait que  
les loix ap-  
prouent  
beaucoup  
de choses  
contre la  
raison com-  
mune.

*L. ira §. vlti  
ad l. falc.  
D.*

*cet de Peric. & commod. rei vend. D. & en la l. Quasitum de Cond. & Dem. D.* Ce qui est cōmunément appellé *Astutia* est tenu pour sagesse, & préd le nom de *Sapientia*, qui sont choses bien differentes.

Les loix essayent bien souuent plusieurs choses, & feignent ce qui leur plaist, contre la raison commune: & comme dict le Jurisconsulte Iulianus, *Multa iure civili contra rationem disputandi, pro utilitate communi recepta esse, innumerabilibus rebus probari potest.* De sorte qu'elles feignēt parfois des choses impossibles. Comme la loy feint qu'un homme attaqué par plusieurs, & blessé par vn seul, s'il decede, a esté tué par tous, quand on ne peut sçauoir qui a donné le coup. *L. Item mela §. sed si plures ad L. Aquil. D.* Au lieu qu'un Philosophe simple, croiroit estre plus raisonnable, de pardonner en pareil doute à tous à cause de l'innocence de plusieurs, que punir le malefice en la personne d'un seul.

Ainsi il se trouue parmy le nombre infiny des actions des hommes, plusieurs traiçts qui semblēt se terminer en quelque sorte de flaterie, mais à vray dire ils ne le sont pas, ains plustost adoucissements simples, deffences ou excuses amies & gratieuses, cauteles ou precautiōs, qui sont par fois tres-vtiles. Comme fut ce iugement d'Agésilais, donné sur cette ignominieuse fuite des Lacedemoniens.

Et en ce mesme rang on peut mettre les homicides qui se font fortuitement & sans coulpe. Comme ce qu'on dict de celuy, lequel estant par cas fortuit tombé sur vn autre, du haut d'une maison, & Payant tué & écrazé, le fils du mort Payant mis en action, ce-

luy qui estoit tōbé dict par forme de iuste defféce, & non de flaterie, monte où j'estois, & tōbe hardiment sur moy, ie te le permets : il voulut l'adoucir & temperer l'aigreur d'vn si rude accidant, & luy donner entendre que la seule intention & mauuaise volonté, nous oblige à la rigueur des loix, & le cas fortuit nous en exempte: estant chose vaine de se douloir d'autruy, en des accidans qui nous aduiennent, contre le gré de celuy, par le moyen duquel ils sont aduenus, & quand ils sont du tout exempts de coulpe. Les loix doibuent estre sourdes inexorables & sans pardon enuers les delinquans, mais pourtant elles ne doibuent estre ny cruelles ny tyranniques.

*F. Liuel. 2.  
dec. 1.*

Il ne les faut exasperer par passio ny par cholere, ains ces paroles de souueraineté & de pouuoir absolu, en consequence duquelles Princes croyent qu'ils sont affranchis des loix, voire le plus souuēt des loix mesmes qu'ils ont faictes, sont tres-dangereuses, principalement quand la cholere les presse & les domine.

*18 Qu'il est tres dangereux sur la cholere d'vn Prince, ou sur le point qu'il est agité de quelque autre passion, de luy persuader qu'il est souuerain & absolu en toutes choses.*

Et lors que le flateur, voyant que le Prince n'a entierement laché la bride à sa passion, & n'est encor échappé tout à fait, le trouuant sur le point d'entrer en quelque pente, luy dict pour plus aisément l'approfondir au precipice; qu'il n'y a rien de plus puissant que celuy, qui n'a personne qui puisse resister, n'y opposer chose quelconque à sa cholere, ne sçait combien il offence le Prince, & le preiudice qu'il apporte à sa conscience & à son Estat.

*Cholere des Princes dangereuse.*

C'est vn grand cas lors que personne ne peut dire au Prince, pourquoy faictes vous cela: On n'ose mes-

me sur les grands efforts de la cholere, s'essayer d'implorer grace & mercy de luy : si bien que recognoissant ce trop grand & pernicieux respect, c'est lors qu'il dict en luy mesme, que tout le monde peut bié entreprédre d'occire & faire mourir, mais persóne ne peut guarátir de la mort, cótre les loix, que luy seul.

Les Adulateurs ont accoustumé de nourrir la colere des Princes, voire par fois l'exasperer.

Ces adulateurs ont grand tort, de nourrir ainsi la cholere & autres passions des grands, & attifer le feu de leurs emotions avec l'espée, ioignans la volonté au pouuoir. Il n'est ja besoing d'esleuer en haut des forteresses inexpugnables, qui ne sont dés meshuy que trop esleues. Il ne faut ainsi appointer ny rendre plus droictes, les pentes & precipices des montagnes, ny leur decharner les flancs, pour les rendre plus aspres plus affreuses & plus rudes à monter, ou plus malaisées à descendre.

Celuy peut tout autant qu'il veut qui ne pése pouuoir que ce qu'il doibt ; *Officium alias fuit imperare non regnum.* C'estoit autrefois simplement vn titre d'office que de commander, & non vne dignité, ou qualité Royale pour regner.

Sen. Ep. 31. *Officium alias fuit imperare non regnum.*

Qui veut bié regner sur autruy, il faut estre Roy de soy mesme.

On a beau estre souuerain & grand dominateur des Indes, il faut moderer ses passions & estre Roy de soy-mesme, sans tollerer au dedans, ou porter dans son cœur des loix iniques.

*Tu licet extremos late dominare per Indos,  
Te Medus, te mollis Acabs, te Sores adorent,  
Si metuis, si praua cupis, si ducers ira,  
Seruitij patiere iugum, tollerabis iniquas  
Interius leges: tunc omnia iure tenebis,  
Cum poteris rex esse tui.*

Toutes choses se ruynent & perissent, és lieux où la fortune permet tout ce que la cholere suggere : si bien que le pouuoir absolu des grâds, qui ne s'exerce qu'au preiudice de plusieurs, ne peut guiere durer.

Il faut que le pouuoir des Princes soit estimé, nō par la grandeur ou demesuree licence, mais par la desmesurée & infinie salubrité ou profit qu'il porte à ses subiects. Les vertus reuiennent à honneur & gloire aux grands, si le pouuoir dont ils vsent, leur est vtile à eux mesme. Car autrement, s'il ne leur sert que pour nuire & faire du mal, il est contagieux, & grandement nuisible. Et comme dict le philosophe, *pestifera vis est si tantum valeat ad nocendum.*

Surquoy sont notables les paroles du feu Roy Henry le Grand, lequel ayant conuoqué ses Estats à Rouen en l'an 1596. cōposez des plus grâds persōnages de l'Europe, apres plusieurs belles & Royales paroles, leur parla en cette sorte fort gracieusement, & fort Royalemēt. Je ne vous ay point appellez cōme faisoient mes predecesseurs, pour vous faire approuuer mes volontez, ie vous ay conuoquez pour recevoir vos conseils, pour les croire pour les suiure; bref pour me mettre en tutele entre vos mains : enuie qui ne prend guiere aux Roys, aux barbes grises, & aux victorieux. Mais la violante amour que ie porte à mes subiects, & l'extreme desir que i'ay d'adiouster ces deux beaux titres à celuy de Roy, me faiēt trouver tout honorable.

Il ne trenchoit pas du Roy, du souuerain, ny du victorieux, puis qu'il parloit de se mettre en tutele. C'estoit plustost flater, ceux qu'il pouuoit & frapper

*Sen lib. 3. de  
Clemens.  
cap. 3.*

19 Aduis notable du Roy Henry le Grand touchāt ce point si vn Prince de sa sorte deuoit prendre conseil & aduis de ses subiects estant vieux souuerain & victorieux.

Ce n'estoient pas Estats generaux, ains seulement vne assemblée de quelques officiers de la Couronne & des Parlemens.

& contraindre : mais la flaterie estoit vertueuse & Royale, ne tendant qu'au bien de ses subiects. Peu de Princes se trouuēt comme luy à faire de semblables essais , ny parler en public en presence des plus suffisans hōmes de leurs Royaumes, comme faisoïēt les Romains ces grands personnages, qui en faisoient tous profession. C'est bien vn autre effort que n'estoit anciennement haranguer simplement dans vne armee, parmy des soldars ignorans.

C'est vn singulier contentement voire particulier à la noblesse de France, de voir le Roy en quelque belle actiō.

C'est vn souuerain contentement, & qui pousse le plus la noblesse à la vertu, que de voir son Prince parler & se mesler mesme és exercices honorables, pourueu qu'on fut en quelque liberté de le contrôler avec respect, & qu'il depouillat sa souueraineté pour quelques heures, & laissat son pouuoir absolu à l'entree du cirque ou champ de bataille, pour le reuestir & reprēdre avec plus de gloire & de triomphe, apres qu'il auroit bien fait. Le Roy scauoit biē que les Princes & gens de sa sorte, ont laissé le style d'eloquence, par ce que les flatteurs les ont reduits à cela, qu'ils ont pensé, qu'ils ne debuoiēt gagner par bien dire, ce à quoy ils pouuoient ranger leurs subiects par commandemēt absolu, mais il n'en voulut vzer.

Harāgue & supplicatiō de Symmachus Conseiller d'Estat à l'Empereur Theodorice. *Symmachus ad Theodoricum Magum apud vos lu-*

Nous conclurrōs donc ce Discours, avec vne priere & supplication tres humble, que nous faisons à tous Princes & Monarques, semblable à celle que fit jadis ce sage Cōseiller d'Estat, escriuant à l'Empereur Theodorice : que la iustice (luy dict il) ait plus de lieu en vos faitts heroïques, que la licence en vostre grād pouuoir. Celui vit en erreur, qui croit que le Roy soit

seuremēt en tous lieux, quand de sa part il tient tout mal assuré & en trouble. Il faut que les seuretez soient mutuelles & reciproques, & qu'un Prince qui veut & desire prendre & tirer assurance de son peuple, la luy redonne tout aussi tost, luy donnant cette perpetuelle confiance, que tout ira sans cholere, sans passion, & selon les loix.

*Sic ut valeat  
quālicentia.*

Athalaric souloit dire, parlant du debuoir d'un bon Prince, *Et nostra vere pietas custoditur, dum feriato gladio nascitur metus, Et prouenit sine cruore correctio: commouemur enim placati, minamur otiosi, Et clementer irascimur, quando sola vitia damnamus. Cura Et anxietas magna, videre subditos vitijs scatentes: felicitas principis habere morigeros, Et amatores eorum quæ expediunt. Sic labor cogitatione aufertur regnanti, dum subditi sibi profutura disponunt.* Un Prince peut abuser de la puissance absolue que Dieu luy a donnée sur ses subiects, tout ainsi que celuy qui a vne espée en main, s'en peut deffendre, & neantmoins il en peut aussi tuer & offencer les autres.

*Cassiod. lib.  
9. variarum  
c. 18.*

Que si le Prince se laisse posseder & entrainer si fort à ses passions, qu'il foule les loix aux pieds: s'il mesprise les loix positives, car celles de la Nature, & du droit des gens, il luy est du tout impossible: s'il ne tient en quelque respect les loix generales & vniuerselles, qui se gardent presque parmy tous les autres Monarques, comme la loy qui porte regle de seureté pour les Ambassadeurs & autres gés semblables: il est dangereux qu'il ne porte plustost le titre de Tyran, que de souuerain.

*Cassiod. lib.  
3. variar.  
cap. 49. à  
l'empereur  
Theodo-  
ric  
Les Princes  
font tenus  
d'observer  
les loix de  
la Nature  
& du droit  
des gens.*

Et quand toutes ces raisons & considerations ces-

20 Vn prin

ce doit  
garder les  
loix s'il  
veut auoir  
sa consciē-  
ce en re-  
pos, laquel-  
le ne respec-  
te ny sou-  
ueraineté  
ny tyrânie.

seroient : puis que le libre arbitre nous met presque en vne fourchure de sentiers, nous mettant bié souuent à deuiner, & que la cheute d'Adam nous cha-  
toüille encore à tous momens: il est du tout necessai-  
re qu'il y ait des loix, qui sont les ames des Iuges, &  
des Iuges, qui sont les voix, & le ton des loix: afin que  
le commerce & societé des hommes, se puisse conte-  
nir & regler par la recompense ou par la peine.

Qui a faict dire tres-veritablement aux anciens, que la loy estoit l'ame de la cité, & que l'estat de la cité estoit tout tel, que sont les iugemens fondez sur les loix, dans la mesme cité. Il faut donc que les Roys & les Princes, qui veulent bien policer leur estat, donnent des loix nouvelles, ou gardent les anciennes, lesquelles chacun d'eux est obligé de garder, s'il veut que son Estat soit bien réglé. Et notamment il les doit obseruer le premier, tant pour en donner l'exemple, que pour auoir & tenir son ame en repos. Car il n'y a Roy si puissant, qui n'ait tousiours pour tesmoin, & pour iuge particulier, sa Conscience, laquelle ne respecte ny sa souueraineté, ny sa tyrannie, ny tant de mauuaises licences qu'il a accoustumé de prendre, & se donner : ains d'une constance franche, & exempte de toute adulation & corruption, luy suggere & expose comme dans vn miroir, le tesmoignage ou le reproche, de ses bonnes ou sinistres actions, & les iuge le premier à part soy & deuant luy & en luy mesme.

La Consciē-  
ce est vne  
terrible  
loy.

La Conscience est vne terrible loy, (dict ce grand Orateur Romain) & d'une grande force, en l'une ou l'autre part qu'elle vise. En telle façon que ceux qui  
n'ont

n'ont commis nul crime, n'ont apprehension quelconque de la peine: au contraire ceux qui en ont commis, ont tousiours la peine presente, qui les preuient & les bourrelle incessamment.

C'est vn terrible bourreau qu'une conscience excitée, & qui est en esmoy. C'est ce couteau pendant à vn petit filet sur la teste des grands, que Denys le Tyran fit mettre sur la teste d'un adulateur. C'est comme ces criminels, lesquels prests d'aller au supplice, ne laissent de bien boire manger & se delecter en ce qu'ils peuuent: aussi les grands leur mauuaise fortune, les tenant enchainez & prests à les mener au supplice, pour les violances dont ils vsent enuers leurs subiects, rompans à tous coups, & violans les loix les plus saintes, *Hi aliquando fune super caput pendente,* (dict le Philosophe) *ludunt cantillant & otiantur.*

Et quoy que le bon compagnon Italien die, que la *Conscienza e una forba*, elle a esté donnée à l'homme comme compagne, & par fois comme tefmoin & comme iuge de ses plus secretes actions. La loy naturelle nous dicte le bien qu'il faut faire, & le mal qu'il faut fuir: le iugement suit & se conforme à la raison, & de là se forme la Cōscience, laquelle faisat iugement de la chose qui se presente, engendre la Synderese, qui n'est autre chose qu'un remords & certain murmure de la Consciēce du malfaiçteur ou criminel, vne scintille ou bluette de feu, qui pousse la volonté, & l'induit au bien faire. Si bien que la Conscience est proprement la regle qui se trouue en la raison, & la synderese en la volonté.

KKK

*Cicero, pro Milio.*  
*Ve neque si-*  
*meant qui*  
*nihil admira-*  
*serunt &*  
*pœnam sapa-*  
*mentis oculos*  
*versariputab-*  
*ant.*  
 C'est vn  
 terrible  
 bourreau  
 qu'une cō-  
 science ex-  
 citée.

Qu'est-ce  
 que Syn-  
 dereze.

Stobee *ser.*  
22 La vraye  
liberté &  
affranchif-  
sement des  
loix, c'est  
d'auoir bô-  
ne cōscien-  
ce.

Stobée.  
*ibid.*

Periander interrogé qu'est ce que c'estoit que li-  
berté & affranchissement des loix, c'est auoir bonne  
Consciēce (dict il) parce qu'un homme qui a la con-  
science mauuaise, n'est iamais libre. Il n'y a homme  
si puissant ne guindé en si haut degré de souueraine-  
té, que la mauuaise Conscience ne rende timide, di-  
soit Pythagoras dans Stobée. Les ames malades &  
cauterisées, sont beaucoup en plus mauuais estat,  
que les corps les plus malades & mal disposez.

O que tu iuges bien de moy (dict Lucilius à Sene-  
que) si tu iuges mes iours estre si purs, qu'il ne s'y pas-  
se rien que ie doibue cacher ! Il faut viure de façon  
comme si nous viuions publiquement à l'aspect de  
tout le monde, & faut auoir la pensée moulée en  
telle sorte, comme si quelque Iuge seuer la pouuoit  
tousiours voir iusqu'au fonds.

Bonne Cō-  
science.

La bonne Conscience veut tousiours se produire  
& estre en veüë. La meschante redoute les mesmes  
tenebres dans lesquelles elle se veut cacher.

Le vice des  
Grands ne  
se peut cou-  
uir ny  
estouffer  
dans leur  
grandeur.

La premiere & la plus grande peine des meschās,  
c'est d'auoir fait quelque meschanceté, & n'y a nul  
crime quoy qu'il soit commis par vn homme gran-  
dement riche des dons de la fortune (laquelle par  
fois à force de moyens le pare & le met à couuert)  
qui soit & demeure tout à fait impuny.

Sen. Ep. 43.  
Plusieurs  
redoutent  
la Reputa-  
tion & fort  
peu la Con-  
science.

Plusieurs pourtant redoutent la reputation, (dict  
il) & fort peu la Conscience: que si tout ce que tu fais  
est honneste, on ne peut dire qu'il soit mauuais que  
tout le monde le sçache, si il est deshonneste, qu'im-  
porte que nul ne le sçache, veu que tu le sçais? ô toy  
miserable si tu mesprises ce tesmoing.

Il faut donc que le Prince pour souuerain & absolu qu'il soit, garde les loix si elles sont iustes, & abroge les tyranniques & iniustes, s'il veut auoir la Conscience en bon estat: suiuant ce que souloit tousiours dire le grád Roy François I. Que le Roy & les Magistrats debuoiert commander à tout le mōde, mais les loix à eux & à luy.

*Monseig.  
Maiōen l'o  
raison fu-  
nebre du  
Roy Fran-  
çois I.*

Les Monarques doibuent ressembler la mer & les riuieres, car encore qu'ayant la bride sur le col, & sortans hors de leur riue elles eschappent quelque fois: si est ce qu'en fin se remettans à lieu, elles reprennent bien tost leur premier cours. De sorte que la mer allant tousiours auāt sur le sable pour gagner pays, neantmoins trouuant la loy & prohibition de Dieu escrite sur l'arene, apres mille tours & retours, elle sen retourne en arriere. Le Prince souuerain doibt faire le mesme, il a la bride sur le col pour aller si auant qu'il voudra, car en vn estat obeissant, on ne demande iamais à vn Prince la raison de ses volonte: il peut estendre ses commandemens à plaisir, n'y ayant rien pour luy resister & l'empescher de violenter les loix, que de l'arene simple, pouuant faire pendre lier & garrotter ses subiects comme il luy plaira. Mais apres s'estre desbordé comme font parfois la mer & les grands fleues, s'y trouue il en fin la loy de Dieu & la raison, qui l'arrestent & le font rebrousser en arriere.

*Les grands  
doibuent  
ressembler  
la mer.*

*En vn estat  
obeyssant,  
on ne de-  
mande ia-  
mais à vn  
Prince la  
raison de  
ses volon-  
tez.*

Dieu a fait la Mer comme vn grand Animal, & quoy qu'il luy ait donné pour chaleur naturelle & comme pour ame l'humeur salée, & le vent, afin qu'avec cette qualité, tout ainsi qu'avec cette cha-

*Dieu a fait  
la Mer cō-  
me vn grād  
animal.*

leur naturelle, elle condensat & consolidat les eaux, de tant de lacs fleuves & torrens de la terre & de l'air, que la mer boit & engouffre dans son ventre, sans iamais courir aucun danger d'indigestion d'enfleure & d'hydropise: & afin qu'avec le vent cōme avec l'ame, elle peut s'auier & s'agiter se purifier & se perpetuer.

Ainsi en est il de l'homme, lequel Dieu a pareillement fait & crée comme vn petit animal, & quoy qu'il luy ait donné pour chaleur naturelle & comme pour ame, l'empire pour commander, ou l'humeur salée ou eschauffée pour ce faire, & le vent pour aller çà & là; si est ce qu'il faut pour grād Prince qu'il soit, qu'il affermisse en telle façon, & condense les eaux de tant de fleuves & torrens, qui descendent par les oreilles dans son cœur (qui sont les agitations des grands affaires qu'il boit tous les iours, & qui se deschargēt à tous momens dans son entendemēt) qu'il n'encoure iamais aucun danger d'indigestion d'enfleure ou d'hydropisie, ains qu'il ait tousiours sa chaleur naturelle si bonne & temperée, qu'il puisse digerer tous affaires pour importants qu'ils soient, sans contracter ny vanité ny enfleure, alteration ny hydropisie. Il faut que le vêt qui n'est qu'un esprit auue son ame, l'esmeue la purifie, & la rende immortelle, mais non qu'il la tourmente la passionne & la transporte au delà de la raison & des loix, au preiudice du voisin du prochain, ou du subiect.

Le Prince  
doit auoir  
sa chaleur  
naturelle si  
bonne, qu'il  
puisse dige-  
rer toute  
sorte d'aff-  
aires.

Dieu a don-  
né la Mer  
aux hom-  
mes pour

Et comme Dieu se sert parfois de la Mer, au lieu de nourriture, pour allaiter les hommes & les animaux. Il faut aussi parfois que le Prince souuerain

fache alaiçter & deffeurer les ſubieçts, & les conſer-  
uer ſoubz des loix iuſtes & chreſtiennes: leur donnât  
fauorablement & à téps l'eau claire, tirée de la vraye  
ſource de la iuſtice, & parſois la deniant aux rebelles  
meſcognoiſſans & ingrats.

nourriſſe,  
& le Roy à  
ſes ſubieçts.

En fin les loix qui viennent de la part de Dieu, &  
les diuins preceptes qui doibuent ſeruir de regle &  
de guide à tous Princes & Monarques, doibuent  
former & regler leurs Conſciences. C'eſt pourquoy  
on tient que la Cõſcience du ſouuerain eſt la trom-  
pete de Dieu qui publie ſes commandemens, qui  
ſont les bonnes loix: c'eſt ſon inſtrument ſon agent  
ſon miniſtre. Et ne peut en conſcièce lier & aſtrain-  
dre ſes ſubieçts à garder ſes loix, ſans leur en mõſtrer  
l'exemple, & ſ'y obliger à les garder & obſeruer pre-  
mierement luy meſme.

Les loix de  
Dieu doib-  
uent regler  
la Conſcièce  
des Prin-  
ces.

Il faut que  
le Prince  
qui veut  
lier & a-  
ſtraindre  
ſes ſubieçts  
à garder  
ſes loix,  
leur en mõ-  
ſtre l'ex-  
ple.

Et pour les eſtrangers, la pieté chreſtiène abhorre  
les loix iniuſtes d'vſurpation, & l'hypoteque ſpecia-  
le que la grandeur & Empire de certains Princes ſ'eſt  
vſurpée ſur les Eſtats & Royaumes d'autruy. Si bien  
que ie tiens, que releuer ſi fort les raiſons d'Eſtat  
comme font ordinairement les Adulateurs deuant  
les Princes, qu'elles foulét aux pieds les Loix diuines  
& humaines eſt vne plus deteſtable flaterie, ou pour  
mieux dire vne plus execrable idolatrie, qu'adorer le  
Veau d'or ou la ſtatué de Nabuchodonofor.

Il y a des  
princes les-  
quels au  
preiudice  
des loix di-  
uines, pre-  
tendent a-  
uoir vne hy-  
potheque  
ſpeciale  
ſur les E-  
ſtats &  
Royaumes  
d'autruy.

## De la Cour, &amp; du faux Courtisan.

- |  |   |
|--|---|
| <p>1 Qu'est ce que la Cour, &amp; la description d'icelle.</p> <p>2 Qu'on n'entend parler en ce discours des Princes, Pairs Ducs, Officiers de la Couronne, &amp; autres gens honorables qui suivent la Cour: moins encore des vrais &amp; parfaits Courtisans.</p> <p>3 Description de la Cour par un Poete Italien.</p> <p>4 Inconueniens ou incommoditez qui se rencontrent à suivre la Cour.</p> <p>5 Qu'il est malaisé de former un parfait Courtisan.</p> <p>6 Description des auantures d'un Courtisan, qui s'estoit ietté en cette grande Cour de Rome.</p> <p>7 La chair soit cuite ou soit crüe, donne de grandes tentations.</p> <p>8 Des Courtisannes.</p> <p>9 Que les Empereurs se seruoient des Philosophes &amp; de leur conseil, sans que pour cela on les doibue tenir au rang de Courtisans.</p> <p>10 Qu'il n'y a rien si ennemy d'un Courtisan, qu'un Philosophe.</p> | <p>11 Princes qui ont mal traité leurs Mignons &amp; fauoris.</p> <p>12 Pourquoi le Philosophe est si contraire au Courtisan.</p> <p>13 Que le Courtisan di Monfig<sup>r</sup> di la Casa, a esté censuré de plusieurs nations.</p> <p>14 Les Alemands disent &amp; soustiennent, que la prohibition de boire &amp; s'enyurer, est un point d'Estat tres-importât.</p> <p>15 Les Alemands uous reprochent, que les François yssus des Germains, laissant l'usage de boire, ont laissé l'usage de bien &amp; loyalement seruir leurs Roys.</p> <p>16 Description du faux Courtisan.</p> <p>17 Le Courtisã Veronius Taurinus, a donné lieu le premier à ce dire commun, que les Courtisans sont vendeurs de fumée.</p> <p>18 Les Italiens disent que les Courtisans sont vendeurs de grosse fumée, &amp; les Princes de la fine. C'est pourquoy ils payent en paroles, &amp; en promesses, &amp; non au contentant.</p> |
|--|---|

## DISCOVRS II.



A Cour est vne tres-grande assemblée de Princes Seigneurs Gentilshommes, & autre sorte de gens, qui sont prés la personne d'un Roy ou d'un Monarque ou autre Prince. Si bien que la Cour prinse generalement en son entier, est vn Ciel qui couure bons & mauuais. C'est vn Soleil qui esclaire & iette ses rayôs sur des bourbiers, & sur toute sorte de voirie, aussi bien que sur les plus grands thresors, & sur les plus belles fleurs du monde.

Qu'est-ce que la Cour, & la description d'icelle.

Ie diuiferay donc la Cour des Roys Monarques & autres Princes en deux, pour estre composée de deux sortes de gens, sçauoir de Princes de Seigneurs Officiers Magistrats, ou autres persónages de qualité & d'honneur, que ie mets estans à la Cour au rang des Courtisans, puis qu'ils suiuent la Cour : mais au rang des bons, puis qu'ils n'y sont que pour estre auprès de leur Prince, pour l'honorer le seruir fidelement & l'assister.

La Cour est eõposée de deux sortes de gens.

L'autre est composée de certaines gens que i'appelle Courtisans, mais Courtisans madrez, que les Italiens appellent *Forbisissimi Corteggiani*, qui sont à la Cour comme oiseaux de proye pour y rechercher leur auanture, & tout le bien commodité grandeur & auantage qu'ils pourront.

Les Italiens appellent les Courtisans les plus madrez *Forbisissimi Corteggiani*.

Or en ce Discours ie n'entens parler des premiers, que ie tiens pour tres-honorables; ains de ces derniers qui ne marchent qu'en embuches, ne visent

L'Authour n'entend parler en ce discours des Prin-

ces Pairs  
Ducs Of-  
ficiers de  
la Couron-  
ne, & au-  
tres gens  
honnora-  
bles qui sui-  
uent la Cour:  
moins en-  
core des  
vrais &  
parfaits  
Courtisâs.  
*Senkus.*

*Antiquitat.*  
*cōminalium*  
*lib. 2. cap. 4.*  
*Adulatio*  
vient du  
mot *Adau-*  
*latio.*  
*Quide.*

qu'à leur profit, & qui ont vn dessein tout autre que les premiers. Et pour parler clairement, ie laisse le discours des vrais & parfaicts Courtisans, à ceux qui le voudront traicter, ou qui l'ont desia traicté, pour parler des imparfaicts & corrompus, qui sont nos plus excellés Adulateurs, suiuant l'aduis des plus ingenieux autheurs qui en ont parlé, lesquels ont tiré le mot d'*Adulatio* de celuy d'*Adaulatio*, pource que,

*Agmen Adulantum media procedit ab Aula.*

dict vn poete Courtisan. Et que c'est en ce champ de la Cour où naissent les Adulateurs, & où toute sorte de flatteurs s'exercent.

Ie sçay bien qu'on me dira, que les plus fins & les plus corrompus, sont les meilleurs & les plus parfaicts Courtisans. Mais ie ne les tiens pour parfaicts de la perfection vertueuse, de laquelle ie veux que soit composé le vray & parfait Courtisan: lequel ie n'estime tel, qu'il ne soit paré de toute sorte de vertus morales & chrestiennes, entant qu'un homme le peut estre,

3 Descrip-  
tion de la  
Cour par  
vn Poete  
Italien.  
On lapeint  
en forme  
de matrone.

Ie diray donc qu'on peint la Cour en forme de Matrone, avec vn visage maigre sec & réffrōgné, & vne perruque parfumée, avec vne mine entiere: parée d'un drap noir, bien que comme Hercule elle ait à l'entour, & soit reuestuë au lieu de robe mufquée, d'une meschante peau d'Anesse dont elle est emmantellée. Elle porte au col des chaines fort rudes, par certaine nonchalance naturelle & fatale, lesquelles elle pourroit bien deslier si elle vouloit, & en quitter & delaisser la peine & le fardeau.

La Cour est

On luy voit sur le chef vne couronne Royale, semée

mée de miroirs & d'aigrettes: & assise sur de la paille, tiét vn pied dans l'hortache, & l'autre dans l'Hostel-Dieu, portant en la main dextre vne medaille, avec vne Esperance grauée au milieu, qui nourrit & tiét en expectatiue & souffrance, la pluspart des miserables Courtisans.

*vne Matrone qui a sur son chef vne couronne Royale semée de miroirs & d'aigrettes.*

Auec elle loge & habite le temps mal employé & perdu, qui voit blanchir & vieillir la promesse, qu'à l'aduenir (car le present ne luy promet ny ne luy donne iamais rien) on luy fera du bien si on en regorge, & qu'õ en ait de surcroist. Et au reuers de cette medaille est l'Adulation, qui faict enfler les ambitieux comme vn balon, avec le vent de ses bonetades.

*Auec cette Matrone de la Cour, loge le temps mal employé.*

Les pauvres Muses y sont encore toutes harassées, de la peine qu'elles ont prins, à sousteuer la misere de la vertu mendiante & opprimée de pauureté. Mais toute leur peine comme inutile s'en va & perd en l'air, ayant sur les espaules vn fardeau trop grief & insupportable, accompagné d'vne fortune, laquelle luy donne des trauerfes à tous momens.

Elle tient par apres en sa main gauche, vn hameçon d'or, avec vne viande precieuse & amorçante attachée au bout: laquelle neantmoins pour tout, en fin se conuertit en pain, auquel cette troupe affamée & gloutonne court mesme si auident, qu'estant toute moite de sueur, pour la peine qu'elle a prins à l'auoir, elle l'auale & engloutit avec vn monde d'autres incommoditez, que les Courtisans ont accoustumé de rencontrer à la Cour.

D'autres pour mieux la faire voir en l'air, où la vanité esleue aisément ceux qui la frequentent, ont

*La Cour ressemble ces arbres*

de Genealogie, où on voit toute sorte de gens, pour mieux releuer & affortir vne alliance.

voulu dire, Qu'elle ressemble ces grands arbres de Genealogie, esleuez à mont comme Cedres, & estendus en large: au corps & branches desquels, on voit des Roys & Monarques, mais on y voit aussi plusieurs hommes de neant & de basse qualité. La Cour est ce grand Arbre, dans les branches duquel & tout au sômet, se trouuent des Princes, grands Seigneurs Officiers de la Couronne, & vne infinité d'autres gens esleuez en grandeur: mais au dessoubs on y voit aussi de pauures abandonnez de la fortune, qui sont nos Courtisans, lesquels pour estre logez au plus bas estage, on diroit n'estre là, que pour souffrir toutes les iniures, voire toutes les ordures, que ceux qui sont plus relleuez qu'eux, & au sommet des charges & dignitez leur versent & font tomber sur la teste: si bien qu'ils taschét à se percher plus haut, & gagner de branche en branche, comme gens lesquels à l'orée de quelque riuere qui se desborde, veulent esuiter l'inondation qui leur est au dessoubs.

La Cobrest  
vn exain  
de mou-  
cher à miel.

Mais afin que ie les loge plus bas, & les ramene sur la terre qui est leur propre element, puis qu'il faut qu'ils demeurent & s'arrestét en fin à la Cour, voyōs s'il seroit possible de les y renfermer, & les contenir en debuoir, sans s'essorer & se percher ainsi sur les arbres: chose pourtant mal aisée, voire qui semble presque impossible. Car la Cour est vn Exain de mouches à miel, lequel loge dās les ruches cōme dās vn palais Royal, le Roy y tient sa Cour entourné de ses mouches, comme vn Roy renfermé & à demy captif dans la foule de ses Officiers: puis sortant de là, elles vont volletant sur les plus belles & delicates

fleurs des jardins, & en font le plus doux miel qu'il est possible. Mais il s'y trouue parmy certains frelons, & autres mouches importunes, lesquelles ne pouués compatir avec le Roy, qui n'a point d'aiguillon pour les piquer & les y contraindre; & repudians toutes ses douceurs, s'escartent vers les lieux les plus steriles, sans s'occuper à autre chose, qu'à lancer des piqueures mortelles. De mesme peut on dire, que la Cour est vn grand exain de gens qui sont prés du Roy, dont les vertueux & bien nais, vont volletant par les plus belles & odoriferantes fleurs du Royaume, d'où ils vont recueillant le doux miel des plus belles & grandes charges, accumulés des montceaux de richesses & thresors: mais il se trouue parmy certains frelons pernicioeux, lesquels ne pouuans souffrir le doux air de leur Prince, ny la douce conuersation des gens d'honneur qui sont prés de luy, sont contrains de s'escarter, & demeurer aux recoings comme gens impropres, & mal nais aux charges: & ne pouuans s'addonner à nulle sorte de douceur, ils vont furetant par tout, pour voir s'il y a rien à ronger: & où ils s'arrestent, l'aiguillon & la morsure y paroissent si viuement empreinte, que chacun les fuit & les redoute.

Mais entrons dans ces belles salles & galeries du Louure, où se trouuent tant de belles peintures, tant de Mappemondes & tableaux. La Cour est vn Map-

La Cour  
est vn Map-  
pe monde.

pemonde, dans lequel on voit des Empires, des Royaumes des Republicques des Estats, de grandes villes & de grosses citez. Mais aussi y voit on des Bicoques, des chetifs villages, des Cassines des Burôs, & autres

petites cahuhetes sauuages & champestres. Les grâ-  
deurs se voyent à la Cour, les grands hōmes y abor-  
dent de tous costez, qui habitent ces grands palais,  
mais on y voit aussi de petits pigmees ou demy hō-  
mes, qui habitent dans ces petites loges au dessoubz  
des galleries, & qui roulent dans le monde couuerts  
de leur propre maison comme Limaçons, portant le  
plus souuent leur meilleure fortune sur la teste, sans  
vertu sans force & sans merite.

La Cour  
est la ta-  
blette aux  
couleurs  
que les  
Peintres  
ont accou-  
stumé d'a-  
voir en  
main, lors  
qu'ils tra-  
uillent à  
leurs ou-  
rages.

Ou bien la Cour est vne Palette, que les Pein-  
tres ont accoustumé de tenir en main, lors qu'ils tra-  
uillent, chargée de toute sorte de couleurs, avec les-  
quelles tous les plus beaux tableaux & les plus rares  
pourtraicts se peuuent faire: mais l'importance est  
de rencontrer l'ouurier, qui les sache mettre en œu-  
re. La Cour est vne Tablette garnie de toutes cou-  
leurs, qui donne moyen au Courtisan nouveau, de  
tirer vne infinité de beaux desseins, & les mettre en  
idée pour les représenter au naturel: mais la seule  
idée ou imagination ne pouuant satisfaire, non plus  
que la Tablette, les couleurs & les pinceaux: l'import-  
tance est, que le Courtisan qui est encore apprentis,  
(que ie prens pour l'ouurier) soit bien entendu à  
broyer appliquer & explorer les couleurs. Car  
rien de tout cela ne peut auoir d'action, sans la suffi-  
sance de l'ouurier. Il faut donc que le Courtisan en-  
tende bien le mestier, de louer flater & courtiser les  
Princes & grands Seigneurs: qu'il ait de beaux des-  
seins, & sur tout voulant peindre les Dames, qu'il sa-  
che bien *colorire & incarnare i disegni* disent mali-  
cieusement les peintres Italiens.

Qu'est-ce  
que les  
peintres

Que fil est si heureux que d'y pouuoir paruenir, & que son dessein & son tableau ayent quelque vo-  
gue à la Cour, & soient agreables & en prix : quels  
vents, quelles vapeurs luy entrent dans la teste? quels  
gestes quels mouuemens de pieds & de mains, quel-  
le posture donnera-il à son corps, lors qu'il se vou-  
dra mettre sur sa bonne mine?

*Italiés ap-  
pellent in-  
carnare à  
dissigni.*

La Cour (i'entens tousiours celle qui se forme par  
le commerce des faux Courtisans & autres gens dé-  
reglez qui vivent en desordre) n'est autre chose qu'une  
eschole où le Courtisan comme inuenteur de ruses,  
donne plus de leçons de supercherie & de souplesse,  
que de preud'homme & de droicture.

*La Cour est  
vne escho-  
le de su-  
percheries  
& souples-  
ses.*

Les Courtisans qui s'instruisent & s'esleuent en  
icelle, ne donnent des conseils que pour faire quel-  
que passedroit. De maniere qu'ils ne produisent ia-  
mais que des effects sinistres & à contrepoil, fac-  
commodans aux aueuglées affections des grands, &  
ne visans qu'à leur propre interest & commodité,  
pour assortir quelque cherifue fortune.

La Cour c'est la forge de toute sorte de plaisirs il-  
licites, c'est le lieu où les vices sont en foule. C'est  
l'Ocean dans lequel on ne peut rien esperer qu'un  
naufrage certain de toutes vertus. C'est là où l'Inim-  
stice l'Irreligion la Perfidie le Pariure & autres vices  
semblables, exercent & manient leur rage. Les meil-  
leurs & plus doux & commodes sieges de la Cour,  
sont les bancs de la gehenne, où on fait seoir les gés  
subiects aux peines & rigueurs de la iustice, & au-  
tres qui pour la pluspart doibuent faire mauuaise fin.

*La Cour est  
vne forge  
de plaisirs  
illicites.*

Les Cours des grands, sont les prisons ou les cages

*La Cour est*

vne prison,  
& la vraye  
cage d'un  
esprit libre.

La Cour est  
vne Aca-  
demie de  
gens de-  
prauz.

des esprits libres : & les cabinets des Roys, sont des temples fermez, dans lesquels on ne peut entrer, si quelque bon Adulateur n'en fait l'ouuerture. A la verité il faut parfois de l'adoucissement, pour se glisser dans le cœur d'un Prince seuer & malaisé: mais le Courtisan flateur, porte quant & soy le pas-se-par-tout, il a la clef des portes & des oreilles.

La Cour est vne Academie de gens deprauz, en laquelle on vit non sous des loix iustes, ains sous des corruptes fauces & trauerfieres, avec lesquelles on contracte vne infinité de mauuaises habitudes. Tellement que ce nom de Cour ou de Corte, non sans cause fut donné aux maisons des Princes, es-quelles en effect toutes choses sont courtes & de peu de durée, si ce n'est les meschancetez & forfaitures, & parauanture à suite, les miseres qui y sont longues & perpetuelles.

Ainsi quiconque est de cette Academie & se resout à suiure la vie & le train de la Cour, consent & s'oblige à toute sorte de mal & de bien qu'il y trouue. Et se peut assurer, pour peu qu'il y face seiour, qu'il y commettra plus de pechez, qu'il n'en est prohibé par les dix commandemens de la Loy. Car la vertu luy est vn phantome, l'honnesteté vne simplicité naïse, la penitence vne melancholie superstitieuse, la sincerité fatuité, la prud'homie vne imagination innocente d'une humeur foible, & l'honneur vne grotesque d'un esprit mal tymbre, mal posé, & qui n'est en sa place.

Il faut estre  
fort vaillant  
pour com-

En telle façon que quand quelqu'un de ces bonnes ames entre en la Cour, on peut dire que c'est

alors, que le Philistin s'appreste contre Dauid, le Minotaure contre Thesee, Circé contre Vlisse, Medée contre Meleagre, & Meduse contre Perles: d'autant que celui qui se delibere de viure à la Cour, il faut qu'il face estat d'assembler & accumuler tant de sorte de soupplesses & de ruzes, qu'il puisse assortir ses meschancetez, & combattre & debeller tout ce qui luy peut porter empeschement en ses desseins. Il faut estre si fin & ingenieux, qu'il puisse contreruser les feintes, & les fraudes de quelque vieux Courtisan que ce soit, qui le voudroit leurrer en son entrée: & pour ce faire, parauanture faut il estre plus fort plus ingenieux & prudent que Dauid, que Thesee qu'Vlisse que Meleagre & que Perles.

battre for-  
ce mōstres  
qui sont à  
la Cour.

Car l'enuie la mal-veillance la detraction les passions de l'ame, les desdains les iniures les outrages les vengeanceles impudences les effronteries & les vergognes, sont toutes leur retraicte à la Cour. Là tous les vices ont logement & bouche en Cour. Là seulement vont prosperant, & font quelque petite fortune les Adulateurs, les Courtisans corrompus & autres gens semblables, qui comme les amoureux passionnez, ne sont constans qu'en leurs plaintes: les Espions les Raporteurs les Calōniateurs les langues serpentineles chercheurs de rognés les inuenteurs de nouveaux subsides les semeurs de zizanie & de riotes, desquels la vie entiere est couuerte de vitupere de vergogné & de confusion.

Quelle sorte de gens font fortune à la Cour.

C'est à la Cour où se trouue toute la brutalité de toute sorte de bestes ensemble, & de tout autant d'estranges & espouuantables monstres, que la Nature

a jamais crée contre son cours ordinaire, & contre sa propre volonté. Là toute sorte de bõ naturel souffre ses Bourreaux, ses Tyrans, & ses fouïeteurs particuliers.

4 Inconueniẽs ou incommoditez qui se rencontrent à suiure la Cour.

Les lõgs & notables seruices, sont ordinairement mal recognus à la Cour.

A quoy il faut adiouter la liberté qui se perd à la Cour, l'inquietude des desirs ambitieux, les vaines esperances des Courtisans portees çà & là par l'orage d'vn mauuais vent, les souffrances & les peines continuelles, pour reüssir & se releuer de la misere, les embusches que les Courtisans se tendent les vns aux autres. D'ailleurs les Irremunerations, voire les ingratitude ou seruices mal recognus de certains Princes, qui par mauuaise instruction ou autrement esleuent par fois vn ignorant, vn ruffien vn Ganimede vn Parasite & homme de neant, & tiennent bas & enclouë vn tres-vaillant & gentil caualier, remply de toute sorte de vertu & de merite, & vn homme lettré sage docte & vertueux; outre qu'il faut faire mille seruices pour estre aymé de son Prince: & vn seul desseruice pour estre hay perdu & cassé à iamais.

5 Qu'il est malaisé de former vn parfait Courtisan.

Pour le Courtisan, quoy que Balthasar Castiglioni Italien en ait formé vn à plaisir, l'ayant paré de tãt de beaux ornemens, & obligé à tãt de vertus pour le rendre parfait & agreable à toute sorte de natiõs, que comme on dict de la Republique de Platon, qu'il nous a donné seulement en idée: & de l'Orateur de Ciceron, qui ne s'est encore iamais peu voir comme il la depeint: ie tiens qu'il est impossible d'en trouuer vn pareil: outre qu'avec tout cela il ne pourroit estre vniuersel, ains fort particulier: l'exemple & le

Le modele ayant esté prins & tiré, de la plus petite Cour qui soit en toute l'Italie. Et quant au Galatée, il a baillé certaines regles, qui sont pour la plus-part reprouvées par ceux de sa patrie. Pour le liure du Courtisan Espagnol, de ce grand homme de bien de Gueuare, que les Italiens ont intitulé *Auiso de Favoriti & dottrina de Corteggiani*, c'est le meilleur de tous : mais pour bien se conformer à ses regles, il se faudroit plus approcher de la vie des Saints que de celle des Courtisans. Car ce sont toutes instructions Theologiques & Sainctes, plus propres pour le cloistre que pour la Cour.

De la Cour du Duc d'Urbain. C'est *Giovanni della Casa*, qui a fait *la bella creanza*, que les Courtisans pour estre estimés doivent tenir à table & ailleurs.

Toutefois d'autant que les Italiens sont presque en ce siecle, les maistres des ceremonies & de la civile conuersation, & qu'ils en tiennent tous les iours Academie, ie diray vn mot du Courtisan, que j'ay tiré d'autres Italiens nourris en autres Cours, & de leurs liures. Estant raisonnable de commencer par vn qui ait fait son apprentissage en cour de Rome, puis que c'est la premiere & plus ancienne Cour de toutes les Cours, & le plus grand theatre de l'Europe : où les Roys & les plus grands Monarques, ne parlent qu'à genoux & en acte de soubzmission : & neantmoins où la fortune fait les plus grands rehaussemens & esleuations, qu'en nul autre lieu qui se puisse trouuer soubz le ciel, faisant paruenir plusieurs personnes par souffrance & fatigues intolérables, au plus eminent degré qui soit en tout l'uniuers.

C'est ce que les Italiens forment leur parfait Courtisan.

Si bien qu'on peut dire, qu'en nulle autre Cour qu'en celle de Rome, il ne se trouue Courtisan quel-

MMm

conque, auquel il soit loisible d'esperer iamais, de pouuoir ioindre & arriuer vne fois à ce haut point, que sans obeir il commande. Et ne s'en peut trouuer d'autre, en laquelle il se ramasse & se donne recompence à plus de gens, ny à plus de sortes & diuerfes qualitez. Et bien que le chemin de la vertu y soit plus ouuert qu'en toute autre : si est-ce que les bons succez, sont ordinairement attribuez au sort & à la fortune. De maniere qu'on dict là en Prouerbe,  
*O gran ricchezza, o somma pouerta.*

6 Descrip-  
 tion des a-  
 uantures  
 d'un Cour-  
 tisan en cét  
 te grande  
 Cour de  
 Rome.  
*Giulio Ca-  
 parali de la  
 Corte.*

Voicy donc vn Courtisan Italien, lequel donnât commencement à ses regrets, dict qu'il commença à faire sa cour en cette grande Cour de Rome : & en décrit si naïfvement ses aduantures, qu'il y a plaisir de les ouyr raconter.

Pendant que ie viuois à la Cour (dict il)

*Se viuer si puo dir doue la vita,  
 E registrata al libro de la morte.*

*Quasi per voto a Roma me n'andai.*

*Roma miracolosa, Roma bella,*

*Felice stanza, a chi ha dinari assai.*

*Per buscarmi vn padron.*

Mais l'Estoile de ma bonne fortune me conduisoit au seruice d'un grād Prelat, de ceux qui vont pontificalement seruir & assister le Pape, lors qu'il va *in Capella*. Estant donc arriué en cette Cour en resolution de m'y arrester : ie bannis tout à fait & donnay l'exil à ma liberté. I'en dōne le blasme à deux de mes amis, qui me persuaderent.

*Chin breue corteggiando, Haurei potuto,  
 Sul cocchio, o su la Mula, jr in Parnasso.*

L'accosté le Seigneur que ie voulois seruir, & me presente à luy. Apres ma tres-humble salutation, au lieu de ce qu'on a accoustumé de dire, *Sij ben venuto*, m'ayant fait l'honneur de m'oüyr, & me considerer fort particulièrement, voicy la première responce qu'il me fit.

Vous qui auez quatre chetifues lettres (me dict il, car i'auois vn peu estudié) attachées sous vostre habit avec de la poix ou Cole forte, seruât en cour, paruanture vous dédaignerez vous d'aller à la cuisine, & faisant l'Escuyer trenchant, ne voudrez seruir à porter les plats sur ma table: ce qui ne seroit à propos estant à mon seruire. Monseigneur Illustrissime (dis ie alors) ie n'ay vertu ny qualité quelconque, à laquelle on doibue porter respect. Et ne me chaut d'aller à l'escuyerie ou à la cuisine, pourueu que mon seruire vous soit agreable.

Il ne profera iamais pourtant parole, par laquelle ie peusse recognoistre s'il me vouloit accepter ou non: ains il me tint en croix & suspés plusieurs iours.

*E fece ben, perche tal volta nuoce*

*Quel risoluer si a vn tratto, e si suol dire,*

*Chi non finta il boccon, talhor si cuoce.*

De là quelques iours passant *in Botgo*, ie vis venir vn mien amy vers moy.

*Huom' che viuea, per non saper morire.*

*Costui con modi affectuosi e caldi,*

*Fratel (mi disse) homai sei Cortigiano,*

*Ch' è la seconda specie de Ribaldi.*

Neantmoins ie me resolus d'aller encore vers luy. Et de fait m'y estant présenté pour la seconde fois,

MM m ij

apres luy auoir declaré le desir que i'auois de le ser-  
uir, il me respondit.

*Ch'egli non si pascea di fumo o vento,  
Ch'attendessi a seruire: e che in disparte  
Lasciassi andar le ceremonie vane,  
Ch' eran de Corteggiani imbratta l'arte.*

En fin apres auoir fait long temps le Dieu Terminus, & demeuré debout parmy ses autres valets, pour noter les actions des vns & des autres.

*Compare in tanto un viso di somaro.*  
Lequel apres auoir receu de moy vne tres-humble & profonde reuerence, prenant vn trouffseau de clefs en main.

*Menonmi, oue Simon correndo in posta,  
Per certe scale altissime il Demonio  
Cader lasciollo, e gli ruppe vna costa.  
Hor qua su (disse) haurete in testimonio  
De le vostre virtu, la piu gradita  
Stanza di corte, e del piu antico conio  
Era questa vna camera fuggita  
Da Sbirri, che scapar volea pel tetto,  
E pareo quasi vna Galea sdruscita,*

Elle estoit tapissée.

*Con vna tonnicaccia tolta a nolo,  
Dal padre cuoco de Carmelitani.*

Dés l'entrée tât de poussiere me tomba sur les yeux, à force que le plancher estoit entr'ouuert: que ie n'osay les rehausser, pour remercier la compagnie qui me l'auoit faite tomber dessus. Et estant là, i'y enduray cent mille incommoditez. Car tous les vieux Rats de Rome, selon leur bonne & loüable coustu-

me, y venoient tenir conseil toutes les nuits. Et entre autres vne vieille Souris borgne & sans oreilles, laquelle portoit la banniere des Rats au sac de la ville de Rome, menoit vn bruit merueilleux. Et de la penser attrapper c'estoit folie, encore que ie luy rendisse mille pieges, tant elle estoit rusée : de maniere qu'elle.

*Mi rose vn feltre, mi gasto vna pelle  
Di vacchetta, oue fe mille Trapunti,  
E Pentacoli, e groppi e freggi è stelle.*

Ie commençay à chamailler par la chambre à grands coups, mais elle ne s'en alloit iamais, que lors qu'on a accoustumé de porter les medecines aux malades. O grand vertu de l'Aurore de faire fuir les Rats avec sa seule lumiere!

*Gratie non tocche da poeti ancora.*

En fin ayant passé la tempeste de la nuit, & l'heure du dîner venue, on me logea à table parmy de gros valets qui deuoroient, & eussiez dict qu'ils auoient plus de mains & de bras que Briarée, tant ils les promenoient dextrement sur table. Pour moy il falloit que j'obtinsse d'eux dispense de manger de la chair, car en vn instant ie ne voyois que des os deuant moy. Et m'estonnay que dés aussi tost que j'auois ietté les yeux sur quelque morceau pour chetif qu'il fut, tour aussi tost quelqu'un d'eux me luy donnoit Echech & Mat: si bien que deslors ie m'apperceus.

*Che nella cotta, & ne la cruda, il vitio  
De la carne, ci da gran tentatione.*

Mais laissons là les questions douteuses & obscures, car en cette eschole de la table, ne sont bonnes

7 La chair  
soit cuitte  
soit crüe  
donne de  
grandes té-  
tations.

MMm iij

ny de mise les Raïsons ny Grecques ny Thoscanes: ains quand on se detient à dire la moindre parole, & quand ie m'amusoy à dire vn seul mot, tout incontinent ma portion estoit mise à sac. C'est grand cas de voir la cholere d'un Courtisan qui n'est saoul qu'à demy.

Nous deuïsmes si maïgres, que si nostre maïstre nous eut enuifagez, il eut aisément veu & peu lire, tout ce que nous auions dans le cœur. Quant à la Colation ie confesse.

*Ch'a far con noi Colation lasera,  
Santa Nulla venia semper a banchetto.  
Pero che là portion di ciascun era,  
Recipe cinque Oliue, e vn Fico secco,  
E del Finocchio a peso di Statera.*

C'estoit ce bon fruiçt qui nous seruoit à la Cour, *di Companatico & di Stecco.*

Les Dimanches venoient en fin pour nous repa-  
rer, lesquels nous appellions iours de secours. Mais  
en ce mesme iour, le maïstre d'hostel precipitoit tel-  
lement nos repas, qu'à peine leuoit on la nappe du  
dîner, qu'on sonnoit la cloche pour soupper. En  
quoy comme en tout le reste de nostre vie, il se pas-  
soit tant de choses estranges, que ie ne pourrois estre  
que tres ennuyeux à les descrire.

Les Estoï-  
les pour ne  
courtiser  
point s'en-  
fuyent dès  
qu'elles  
voyent l'Au-  
rore.

Tellemét que quand ie voy que les Estoïles pour  
ne courtiser point, fuyent tout aussi tost qu'elles  
voyent l'Aurore montée en son charriot, & qu'elle  
arriue & vient à nous, ie dy en moy mesme, si tant est  
que nous debuions prendre l'exemple icy bas, des  
choses celestes & des eternelles.

A quoy faire tant de cours & tant de bagatelles: car en verité il n'y a rien de plus amer ny plus grief, que manger & dormir à la volonté d'autruy, & trotter incessamment par le Soleil & par la neige.

On lit en certains liures que celuy qui nomma premier la Cour, vouloit dire *Morte* non *Corte*: cōme voulāt inferer, que c'estoit vne chose horrible. Mais par ce qu'il estoit begue la langue luy fourcha, si biē que voulant prononcer le mot, il changea cette M. en C. Dieu luy pardonne vn si grand peché. Car par auanture par vn tel changement, le monde s'est hazardé d'aller & seiourner à la Cour.

Celuy qui le premier proféra ce nom de *Corte*, vouloit dire *Morte*.

O que le siecle d'Or debuoit estre beau, où chacun se courtoisoit soy-mesme, & chacun demeueroit en son estre & splendeur, sans auoir autres Courtisans ny prés ny à l'entour que ses deux mains & ses deux pieds, pour executer aussi tost ce que sa volonté propre luy commanderoit. Il n'y auoit ny Maistre d'hostel ny demy, on dormoit sur l'herbette gaye, & soubz les arbres: & les pages ne se mettoient en peine de voir si le liēt estoit mollet ou mal fait. Les mains propres seruoient à chacun de Maistre d'hostel, & de Valet de chambre, & les pieds d'Estaffiers. L'usage estoit de porter habits sans façon.

Au siecle d'or chaqū se courtoisoit soy-mesme.

*Non erano anco Adulatori o Spie,  
Anzi al'uscir di meza gola in suso,  
Tornauan giu strozzate le Bugie.  
Ma Natura impregnata da l'abuso,  
Partori poscia certi affetti muti,  
Che fra lor negotianano in confuso.  
Poi pian pian diuentar Motti, e Saluti,  
E Cerimonie e Riuerenze e Inchini,*

Au premier siecle n'y a voit point d'Adulateurs ny d'Espions. Mais la nature grosse de plusieurs abus, enfaicta certaines affectations muettes, lesquel-

les ne se produi-  
soient iamais qu'a-  
uec confu-  
sion.  
Puis peu à  
peu furent  
inuentées  
les Belles  
paroles, les  
Salutatioſ  
les Ceremo-  
nies & les  
Soubſmiſ-  
ſions.  
Puis naſ-  
quirent ces  
beaux mots  
de voſtre  
excellence,  
& ces titres  
magnifi-  
ques, qu'on  
a accouſtu-  
mé de don-  
ner iuf-  
qu'aux Fa-  
quins.  
Et d'un  
meſme  
part naſ-  
quiſt la  
Courtiſan-  
nerie qui ſe  
joſſa la li-  
berté, &  
cōrrompit  
le parler.  
Car parlāt  
à qui que  
ce fut on  
luy diſoit  
tu, parce  
qu'on ne ſça-  
uoit enco-  
re vſer de  
ce mot de  
V. *ſignoria*.  
Qu' eſt ce  
que la  
Cour.

*Non mai piu per l'adietro conoſciuti.*

*Nacquer poi l'EccellenZe, e quei diuini*

*E magnifici Titoli, che dare*

*Er ſogliono hoggi li ſin a Facchini.*

*E con lor nacque a vn parto il Corteggiare,*

*Che ſi gioco la liberta natia,*

*E corrupe lo ſtil del fauellare.*

*Che gia ſe vi parlaua chi che ſia,*

*Vi dicea Tu, che ancor non ſi ſapea,*

*Che vi foſſe la Voſtra Signoria.*

*Veramente corotta uſanza e rea,*

*Chio v'habbi a ragionar per mezi d'una*

*Terſa perſona, e imaginata idea.*

*Qui non ha colpa il Caſo, ola Fortuna,*

*Mal'huom ſi ben, ch'à procacciar i guai,*

*Imparo d'Adular ſin de la cuna.*

Je ne ſçay Trifon ſi vous auez iamais ouy le Symbole de la Cour. La Cour eſt vne Quinteſſence d'vne amitié feinte & frauduleuſe, congelée dans le fourneau, qui ſemble de beau & bon argēt, neantmoins par apres mis ſur l'enclume en parangon & à l'eſpreuue, il ne peut ſouffrir le marteau. Mais vous amy, qui auez touché tāt de Cours à chair nuë: qu'ay ie affaire de vous conter tāt de miſeres qu'on y ſouffre: combié de menaces & de villanies à qui ſert vne ceruelle extrauagante.

A la verité on ne ſe facherait du tout point, ſi le maĩſtre vouloit au moins parſois regarder tant ſoit peu de bon œil, ceux qui ſont à ſon ſeruiſe.

Penſez par apres combien vous reſioiit & vous plaĩſt, cette main ſur l'eſpaule, & comme vne viuë & publique

publique faueur, enlasse nostre esprit & fengage. Mais voulant faire trop le grand & le sage, la pluspart des Seigneurs à la Cour, ne parlent presque iamais avec leurs seruiteurs. Ha miserable Courtisan, que ne change tu plustost de pensée que de poil!

Je vous conteray encore ce traict: mon maistre auoit affermé vne vigne pres du Vatican, il se trouua vingt deux Moutons qui estoient pupilles, & auoient besoing de tuteur: on me les bailla en charge, & me furent confignez, *con gli oneri & gli honori*. Je les tins comme *tanti poeti laureati*, & m'appriuoisay tellemēt avec eux, qu'en quelque façon ie les baptisay tous, m'assurant qu'ils viendroiet mieux à moy, & m'entendroient plustost par leurs noms, que par signes. Tellement qu'appellāt Alcée Poëte Grec, tout aussi tost vn Belier blanc chery des Muses, me respondoit belant du profond d'vne grotte. Pindare auoit des cornes plus larges. Et Anacreon auoit vn grand pēdant tout semé de picquās. Ouide estoit vn Castron, avec vne grand balaffre sur le nez. Et Horace Venusin portoit vne clochete à ses cornes trouées. Mais mon destin ne me fut onc si heureux, qu'vn que i'appellois Maron, me voulut iamais respondre ny venir à moy, que par le mot de Martin.

Et pour Homere.

*Gentil capriccio; e strana finzione,*

*Veder gir ruminando l'Odissea*

*Il padre Homero, in forma di Castrone.*

Pendant que ie tenois les champs, ie fus employé à payer la iournée à certains pauvres gens de labour. Je leur donnay quelques pieces qu'on m'auoit mis

NNn

On fit ce Courtisan Romain, tuteur de quelques pauvres brebiettes pupilles, auxquelles pour mieux les appriuoiser il bailla à chacune vn nō d'vn Poete Grec.

en main, qui auoient eu plusieurs fois la Tonsure. Tellement qu'un iour ils me dirent tant d'iniures, que i'estois vne fois resolu d'en auoir raison. Car ie veux que ces vilains sçachent, *che Marte ancora era Poeta*. Neantmoins voyant leur misere, ie mis mes mains à la ceinture, ne voulant qu'ils creussent que ie feusse de la *casa di Guasta villani*: toutefois ie prins en fin resolution, de n'estre plus ainsi sur les pōtilles. Tellement que i'employay tous mes cinq sens de nature à appaiser ces pauvres Serpens, qui estoient iustement indignez contre moy.

*Hor cosi vanno a rischio, le meschine.*

*Genti di corte a cui souuente il frutto  
Del lor seruir diuien triboli e spine.*

Iamais Courtisan n'eut occasion de se douloir si fort que moy. Car i'eus en fin du pain & du vin, mais tel que Dieu voulut. Et enduray de si grandes incommoditez & si frequentes, que ie croyois.

*D'essere schiauo, e Roma fusse il mare*

*E la corte vna specie di Galea.*

Cette description est beaucoup plus longue chez son auteur Italien, mais ie l'ay accourcie, le plus qu'il m'est possible, & n'ay prins, que ce que i'ay pensé estre agreable aux lecteurs d'autre nation.

Voila la description de la Cour, & ce qu'endure communément à Rome vn Courtisan, lequel n'est pas à plaindre, puis qu'il est si fol de s'aller fourrer parmy des gens qui sont tous pleins de ceremonie, qui viuent en horologes, & ne font rien qu'avec nombre poids & mesure, employans la plus part de leur iournee à la politezze & fourbisseure, s'estudians à paroistre moins hommes que femmes. Qui fut cause que le Petrarque du temps de Benoist XII. ennuyé de cette mesme Cour, s'estant retiré à Valchiusa, laissa eschapper plusieurs lettres furieuses à l'encon-

tre: *Oper morder la vita de Cortigiani* dict *Nicolo Franco*, dans quelqu'une d'icelles, escriuant à un sien amy: comme admirant leurs gestes & leur forme de vie, a lasché ces paroles triées, mais tres-veritables. *Ma oy-me tutta quasi la virtu di questi huomini, e ombra, parolete, cerimonie foggie di veste, mouimenti di piedi, atti di corpo, inchini d'occhi, Fronte chioma ciglio barba, tutte queste cose s'adornano e si fan polite.* Surquoy ie ne me veux estendre plus auant.

*Nicolo Franco nel Dialogo del Peritorchista.*

Non plus que sur le discours des Courtisannes, si celebres par toute l'Italie, d'autant qu'il requerroit un volume entier: m'en remettant à ce vieux Sorcier Lucian, lequel les prenant pour Demons ou fausses Deesses, qui sçauent enforceler & grands & petits, dict que les Courtisannes ressemblent ces vieux temples d'Egypte, lesquels par le dehors sont si somptueux & superbes que rien plus: mais si on est curieux de voir le dedans, la plus grande deité, & le plus grand ornement qu'on y trouue, c'est un Singe un Chat une Cicogne ou un Bouc & choses semblables, qui y sont pompeusement parez & adorez.

*Des Courtisannes.*

De mesme les Dames de Cour, j'entens seulement celles qui sont à prix, & font professiõ d'estre Courtisannes (car ie sçay qu'il y en a d'autres qui sont tres femmes d'honneur, & dont il ne faut parler qu'avec respect) quoy que vous les voyez & parées & adorées, on ne voit pourtant en elles qu'une humeur brutale, approchante de celle de ces animaux: ne couuant en leur esprit que fraude & artifice, amour dereglé haine rage & enuie, & le tout pour assouuir une lubricité effrenée.

*On n'entend icy cõprendre ny offencer une infinité de femmes d'honneur qui sont à la Cour, leur vertu les distingue assez des autres.*

Voicy com-  
ment vne  
Courtisan-  
ne d'Italie  
depeint sa  
vie elle  
mesme.

Et si lès en faut croire elles mesmes : il y en a vne qui souloit dire sur ses vieux ans, voulant représenter l'humeur des plus suffisantes de son mestier, par la description de la sienne & de sa vie passée, qu'elle auoit sceu en son temps si bien plumer la Pie, qu'on l'oyoit bien chanter, mais non iamais crier: se louant de ce qu'elle auoit mille fois reduit ses amans à tel point, qu'ils paymoient à lors plus ardâment, qu'elle les auoit mieux pelez & escorchez iusqu'au vif : & qu'en cet estat, tous nuds & tous cruds, elle les auoit gentiment releguez à l'hostel Dieu, d'où encore ils n'auoient manqué de luy escrire des lettres pleines d'amour & de passion.

Qu'avec vn soubzris feint & simulé, qu'elle auoit ordinairement en la bouche, elle sçauoit couvrir cette rapacité: maniant si dextrement ce Rasoir trenchât, avec lequel elle souloit raire sans discretion la ieu- nesse qui luy tomboit en main, & l'escorcher sans pitié, qu'homme du monde pour accort qu'il fut, ne s'en pouuoit apperceuoir, & moins encore s'en defendre.

Que les  
Courtisan-  
nes ont ac-  
coustumé  
de se tenir  
en neutra-  
lité, & ne se  
declarer ia-  
mais, ny fa-  
uoriser les  
amans l'un  
au preiudi-  
ce de l'au-  
tre.

Qu'elle sçauoit tellement se tenir en neutralité, qui est vne tres-importante vertu à vne Courtisan- ne de sa sorte, que les Amans corriuaux, quoy qu'en- ragez de ialousie l'un contre l'autre, n'en venoient pourtant iamais aux armes: estant aussi suffisante à les leur oster des mains, comme elle estoit à leur couper la source: les tenant par certain artifice si bien & estroitement liez, que n'en perdant iamais pas vn, elle leur ostoit tout moyen de retraicte.

Vne habil-

Et comme le propre deffaut des hommes est, de

se faouler bien tost d'une chose seule, & d'aimer tousiours choses nouvelles: de mesme est ce vn grand malheur à vne habile Courtisane, de se prendre & arrester à vn seul subiect, si elle veut entretenir la fuite & la vogue de plusieurs amans. Et de tant que les plus rusées rencontrent les grands gains en leur ieunesse, pédât que l'amour est plus boüillât és cœurs de leurs amans, ils ont accoustumé de mettre leur argēt en bāque, pour fuir la vergongne d'estre reduites en leur vieillesse au vil office de faire la ruffiane, qui est vn des principaux secrets de leur mestier, & vne sagesse & dextérité merueilleuse, parce que la fatieté qui faisit en fin tout le monde, & l'amour leur venāt à māquer à faute d'amis, il est besoing qu'elles cherchent commodité de bonne heure de se pouuoir soustenir, sans courir fortune d'estre forcées en aage decrepite & avec les cheueux blancs, d'aller mendier le pain de douleur: toutes ne pouuant dire ce que disoit la Courtisane Phryné, & se vanter qu'elle vendoit autant son marc en sa vieillesse, qu'elle auoit faict en ses ieunes ans sa perceure.

Que si l'argent qu'elle auoit gagné en ces doux esbats, eut esté accompagné d'autant de benedictiō, comme elle y auoit trouué & senty de malediction: elle seroit egale en richesses aux plus riches Princesses d'Italie. Au lieu disoit elle (mais trop tard) qu'elle n'auoit pour lors qu'elle contoit sa mesauāture, que deux ou trois petits haillōs qu'on luy voyoit dessus. Ce sont communément leurs plaintes, c'est leur fin defaistrée, c'est l'yssue infame & vergōgneuse de leur mauuaise vie. Tellement qu'il faut croire, qu'Al-

le Courtisane ne se lie iamais à la fortune d'un seul amant, pour grandriche & galand qu'il soit.

La Courtisane Phryné se vatoit qu'elle vendoit autant son marc que sa perceure.

Pline.

Alexandre le Grand fut vn tres-mauuais remunerateur, bailla la Courisane n'ayant donné pour tout salaire à ce grand Peintre Capaspe en Apelles, que la Courtisane Campaspe, bien qu'il recompence à Apelles, creut ce faisant, luy auoir donné vne tres-belle & notable recompense.

*Que la vie des Dames de la Cour qui passent leur temps, est toute autre que celle des Courtisanes d'Italie ou d'Espagne.* Ce qui conuient proprement aux Courtisanes d'Italie & d'Espagne, veu qu'en France nos Dames à la Cour qui menent cette vie, traictent l'amour beaucoup plus honnorablement: car au lieu de prendre & receuoir de leurs amis or pierreries & autres presens, elles donnent parfois si largement, que plusieurs ieunes Gentils-hommes de fort pauvre maison, en sont tellement remontez, qu'ils sont vestus nourris & deffrayez comme des Princes. Si bien que plusieurs femmes de bonne maison, sont diuorcee avec leurs maris, pour se donner à ses amis & Courtisans, au preiudice de leurs enfans & de la splendeur de leurs familles: donnans ce mauuais exemple à leurs filles, desia grandes & capables d'amour, qu'elles voyent tous les soirs l'amant, occuper iniustement la place du mary, & en receuoir cent fois plus de contentemens que ne souloit faire leur pere. Si bien que c'est chose ordinaire, qu'une femme qui a enuie de passer son temps, trouue moyen aussi tost alleguant le moindre mauuais traictement, de faire separation de corps & de biens, pour se choisir vn amant, avec lequel elle passe ioyeusement ses iours, le plus souuēt en presence & à la veue mesme d'un pauvre mary: lequel il ne suffit d'auoir malheureusement trompé, si elles ne fessayoient encore de se moquer de Dieu: la plus deuote & religieuse d'entre elles, viuant en cette

*Le diuorce ou separation du mary & de la femme s'ont trop frequens, & trop aisés en France, & sur tout à Paris.*

*Plusieurs femmes croyent n'estre obli,*

abominable creance, qu'elle n'est obligée de se confesser du crime d'Adultere, puis que les Iuges mesme le plus souuent en France ne le punissent de mort, l'imputant à gentillesse plustost digne de risée, que de punition & supplice.

gees de se  
confesser du  
crime d'A-  
dultere.

Surquoy ie ne me porteray pas plus auant n'estant de mon subiect, ains en laissant le discours à quelque autre.

Je diray, que les bons & parfaicts Courtisans, ciuilez accorts & gens de bien, sont iustement la parure & l'ornement des Cours des Princes Roys & Monarques. Qui fait qu'on trouue dans l'histoire que le Roy Antiochus print vn singulier plaisir de monstrier à ce grand Hânibal, la maniere en laquelle il auoit accoustumé de receuoir, & traicter en sa Cour les hômes de vallery, & sur tout les ingenieux & sçauans: luy ayant fait ouyr ce grand philosophe Phormion bien versé en toutes sciences, & duiet à toute sorte de negociations & d'affaires de ce tēps là.

9 Que les  
Empereurs  
se seruoient  
anciennement  
des  
Philosophes  
& de  
leur cōseil,  
sans que  
pour cela  
on les doib  
ue tenir au  
rang de  
Courtisâs.

C'est pourquoy Cyrus vouloit tousiours Xenophon près de luy, Antiochus eut pour familier & amy tres-aggreable Demetrius Phalereus disciple de Theophraste: aussi estoit il si grand personnage, que les Atheniens luy erigerent trois cens soixante statuës. Le Roy Mithridates ayuoit si fort Menodorus, que ses caresses le faisoient croire & passer pour son fils: & fit dresser vne statuë à Platon avec cette inscription, Mithridates consacre l'image de Platon aux Muses. Alexandre tenoit Aristote en tel respect, qu'il fit bastir en son honneur la ville de Stagira qui estoit sa patrie: & desira toute sa vie Home-

re avec vne telle passion, qu'il croyoit tout le reste des hommes incapables de bien exalter sa grandeur. Marc Anthoine outre le Philosophe Fronton qu'il cherissoit, reconnut tant de vertu en la personne d'Anassenorus, qu'il luy donna en vne seule fois le reuenu de quatre citez.

Marc Anthoine ne vouloit en sa compagnie ny en sa table, Bouffons Adulateurs ny parleurs, ains tousiours hommes sages vertueux & sçauans: ayant apprins de ceux qui descriuent la vie des Princes de son temps, que ce cruel Tyran Phalaris eut pour le moins cela de bon, que de trente six ans qu'il regna, personne ne luy raza iamais la barbe, ne mangea à sa table, ne parla à luy seul à seul, ne dormit iamais en sa chabre: & luy mesme ne parut onques ioyeux & le visage riant, sinon à quelque sçauant philosophe, en la vertu & perfection duquel, il prenoit toute sorte de confiance.

Le ieune  
Gordia es-  
pousa la fil-  
le d'un Phi-  
losophe.

Le ieune Gordian passa encore plus auant, car il espousa la fille de ce docte Misitheus, & le iugea non seulement digne de son alliace, mais bié de sa Lieutenance: car il le fit son Lieutenant general en tout l'Empire, ne faisant rien sans son aduis & conseil: coustume qui s'est laissée escouler iusqu'à ces derniers siecles, où on a veu plusieurs Roys & Princes rendre leur Cour celebre, par la presence de quelque grand personnage, lequel estoit communément suiuy de tous les gens curieux des sciences.

C'est pourquoy on dict que Mathias Roy d'Hongrie, faisoit plus du cas de ce grad personnage Ieá de Monteregio, que de tout le reste de sa Cour. Comme

me

me le Roy de Sicile faisoit auffi du Petrarque, Pontanus paroissoit vn Soleil à la Cour du Pape Nicolas V. & Poge Florentin en celle d'Alphonse Roy de Naples, Laurens de Medicis ne caressoit nul homme de sa Cour, à l'esgal de ce qu'il faisoit ce noble Venitié Hermolaus Barbarus. Et sur tous l'Empereur Sigismond, honnoroit les gens doctes & vertueux, sans auoir esgard à leur bassesse: disant qu'il ne pourroit tirer plus noblement sa noblesse que de leur suffisance & vertu. Et en ce siecle là les gens doctes estoient communément tenus, non pas propremēt pour Courtisans, mais pour gens fauoris & caresez des Princes. Si bien que de notables Ambassadeurs d'Alemagne estans venus en France, sçachans que le grand Roy François I. estoit le pere des lettres, prendrent la hardiesse de luy demander, où estoit la place de ce grand personnage Budée, voyant lors qu'on leur donna audience, qu'on donnoit seâce à vne infinité de Courtisans, & autre sorte de gens qu'ils estimoient beaucoup moins que luy.

*l'appelle  
Montene-  
gro.*

*On demā-  
da au Roy  
François I.  
où est-ce  
qu'estoit la  
place de  
Mr Budée.*

Mais autre chose sont les Philosophes, appelez *10* Qu'il n'y a rien si ennemy d'un Courtisan qu'un Philosophe. es Cours des grands, autre chose les Courtisans. Et si bien les grands Poètes Orateurs & Philosophes, ont esté de tout temps fauoris des Empereurs ou Monarques, ou aucuns d'eux: si est ce qu'ils frequentoiet plus souuēt les escholes & Academies que les Cours des Roys. Tellement que ie trouue que les Italiens, faisans recherche de ceux qui ont esté autrefois les plus fauoris des grands, ont tort de mettre en ce rāg les Poètes & les Philosophes & autres gens doctes, les prenans pour Courtisans, parce qu'ils ont esté

〇〇〇

veus parfois & appelez és Cours des Princes.

Et pour monstrier que les Philosophes sont du tout differends de leur Courtisan parfaict, & en leur vie & en leurs humeurs, & combien leur conuersation est differente ; voicy particulièrement la forme de vie à laquelle ils veulent obliger leur Courtisan, qui est du tout contraire à celle des Philosophes.

Quelles  
doibuent  
estre les hu-  
meurs, & la  
conuersa-  
tion du vray  
Courtisan.

La conuersation & les visites d'un gentil Courtisan (disent-ils) doibuent estre genereuses, & pleines de ciuilité enuers tous ceux de la Cour. Au festin il doibt estre modeste sage sobre & discret, il doibt estre propre en ses habits, honorable en sa despée, accort avec les Dames, courtois & gracieux principalement à ceux de la Cour, respectueux enuers les Officiers & domestiques du Roy, diligent és affaires, humble & traictable enuers tous : exempt de dispute & contestation sur tout avec son Prince, de peur qu'il ne luy aduienne ce qui aduint à Panonius fauory d'Alcmenides Roy de Grece, lequel iouant à la bale, entra en telle altercation avec son Prince pour vne chasse, que le Roy fut contrainct de luy faire trancher la teste au mesme lieu où elle auoit esté marquée.

11 Princes  
qui ont mal  
traicté  
leurs Mi-  
gnons &  
faucoris.

Surquoy le sage Courtisan doibt considerer & se ressouenir, que la pluspart des Courtisans faucoris, ont couru mesme fortune, & sont tombez en pareils accidens, qui pour vne occasion qui pour vne autre. Alexandre fit mourir son fauory Craterus, pour vne petite legere occasion, ou pour quelque contention de fort peu d'importance. Pirrus son Secretaire Faustus, l'Empereur Brittiglie Cincinnatus, Domitian

son valet de chambre Ruffus, Adrian Amproniacus, Diocletian Patricius, Henry Roy d'Angleterre Thomas Morus, le Roy Louys vnziesme son Connestable, qui est le premier & plus priuilegé Officier de la Couronne.

A quoy ils adioustent, qu'à la verité la Contenance la Fidelité la Foy la Cōstance & la Patience sur toutes choses, sont necessaires à vn Courtisan. C'est pourquoy tres-à propos Cælius Calcagnihus, ne voulut intituler son traicté (*de Vita Aulica*) autrement que traicté de patience.

Ils donnent aussi aduis aux bōs & parfaicts Courtisans, de ne descourir iamais à leur maistre tout ce qu'ils pensent, ne leur monstrent tout ce qu'ils ont & possèdent, ne prendre tout ce qu'ils desirent, ou de quoy ils pourroient auoir enuie, ne leur dire tout ce qu'ils sçauent, ne faire tout ce qu'ils peuuent, & n'entreprendre de negotier chose quelconque pour autruy ny pour eux mesme hors de saison.

Qu'est ce que le Courtisan doit cacher ou decourir à son maistre?

On les aduertit de ne se monstrent partiaux, ne donnans iamais conseil, ny prestans faueur qu'à gés de merite & vertueux: de ne contracter amitié qu'avec gens de bien, & que sur tout ils doibuent auoir plus d'esgard à leur Conscience, qu'à l'honneur au faste & applaudissement du mondē.

Quand ils logeront chez autruy, il faut qu'ils soient modestes & respectueux; enuers ceux qui les reçoivent en leurs maisons, s'accommodans discrettement à la foiblesse de leurs commoditez, sans abuser du droit d'hospitalité. Il faut qu'ils cōmandent à leurs seruiteurs, de n'estre si hardis de faire insolance ny

Le bon Courtisan logeant chez autruy, doit estre respectueux, & tenir ses valets en deuoir & modestie.]

degast, à rien qui soit dependant de la maison & famille: comme ietter à terre les theatres des chambres & sales, rompre les portes, enleuer les carreaux ou planchers, chaffourer les murailles, tempester dans la maisõ, se iouër avec les soudames & filles de chambre ou avec leur maistresse, se ressouuenans de l'Empereur Aurelian, lequel estant logé chez autruy, ayant veu & descouuert de sa fenestre, que son valet de chambre auoit tiré la maistresse du logis par la manche de sa robbe, luy fit couper la main, bien que l'vn & l'autre eussent iuré que ce n'estoit que pour rire & sans aucun dessein.

Il ne faut  
iamais parler  
de son  
Prince en  
mauuaise  
part, & seroit  
quasi  
micux fait,  
d'en parler  
deuant luy  
mesme que  
deuant autruy.

Ils veulent aussi que le sage & vertueux Courtisan, ait en horreur les Courtisans passionnez & mescontans, parce qu'il y a danger qu'estant en leur compagnie, il ne parle temerairement de la nonchalance & simplicité du Prince, de l'iniustice de ses faueurs, des passions de son conseil, des partialitez de son palais ou maison Royale, du peu de prouisions de guerre qui est en ses Citadelles & Chasteaux, & moins encore du mauuais estat de la Republique: qu'il ne parle point mal à propos des humeurs du Prince, mais au contraire qu'il tache à imiter ses vertus, & suiure ses iustes affections tant que faire se pourra.

Il est bõ de  
suiure les  
iustes &  
saines affections  
de son Prince  
tant qu'on  
peut.

Comme s'il se delecte à la Musique, à la Chasse, à la Pesche, aux Ioustes, aux Tournois, qu'il suiue tousiours la bonne inclination & les honnestes appetits de son Seigneur, parce que les Princes affectionnēt bien souuēt des seruiteurs, pour auoir mesme gouft & mesme desirs, & courir ardammet à mesmes exercices: ce qui a parfois lieu es petites choses aussi bien

qu'és grandes : car on diét que l'Empereur Aurelian print en amitié le Romain Torquatus, d'autant que pour l'amour de luy il auoit quitté le vin blanc, ayât cognu que l'Empereur l'auoit à contrecœur. Et puis sachant que pour mesme consideratiō, il auoit fait complâter vne vigne de plant noir, il le fit Censeur, & luy donna la garde de la porte Salarie.

Mais tout ce qu'ils attribuent ainsi à leur bon & parfait Courtisan, sont choses parriculieres qui ne se peuuent rapporter à tous Princes ny à tous Courtisans; nō plus que ces autres Bagatelles, qu'on trouue par escrit dans leurs liures. Comme ce qu'ils donnent pour excellent precepte, que quand vn Courtisan voudra parler au Roy, qu'il doit prendre garde à mettre tousiours le Roy du costé droiét, pour tesmoigner à tout le monde l'honneur que le Roy luy faiét de le mettre à gauche qui est le costé du cœur. Ce ne sont point regles ny maximes generales, qui puissent conuenir à toutes sortes de nations, & ne peuuent trouuer place és grandes Cours.

Voire à dire le vray, ces exemples de ces grands Philosophes & grands poètes, qui ont esté ainsi fauoris des Princes & attirez en leur Cour, ne se peuuent nullement accommoder aux vrais Courtisans de ce siecle, ny parauanture encore moins à ceux qui estoient anciennement estimez tels. Estant tres veritable qu'autre chose est d'estre Philosophe, autre chose Courtisan.

Le Philosophe ne croit qu'il y ait qualité si odieuse que celle du Courtisan, ne faisant profession plus ouuerte de chose quelconque, que de se maintenir

Que les maximes ou regles dont les Italiens veulent composer leur parfait Courtisan, ne sont generales.

11 Pourquoy le philosophe est si contraire au Courtisan.

en tout & par tout en plaine liberté :. chose rare és Cours des Princes & parmy les Courtisans. Le Philosophe n'a pas accoustumé de mentir, flater louer & desguiser toutes choses & à tous momens, ny faire le priué avec les grands, comme fait le Courtisan pour acquerir credit à la Cour, & s'insinuer en la bonne grace & cœur de son Prince. Il est communément tout à foy tant qu'il peut, il est tout retiré reserué & entier, & ne sçauroit accorder au Prince pour grand & rellué qu'il soit, qu'il voye les Estoiles en plain midy, & le Soleil à minuit, comme fait le Courtisan, duquel le Poete Italien mesme dict en se moquant.

L'Arioste  
en sa Satyre

*Pazzo chi al suo Signor contradir vuole,  
Se ben dicesse che da mezzo giorno,  
Visto ha le stelle, & a mezza notte il sole.*

Le Philosophe n'a pas accoustumé les alleures ny le port du Courtisan, lequel paroist la plus part du temps alindat & parfumé, comme l'Arioste peint Roger en la Cour d'Alcine: lascif en ses vestemens, affeté en son marcher, mol & effeminé en sa personne, nonchalant dissimulé vain iouieur menteur blasphemateur voluptueux.

Les Italiens  
forment  
leur Cour-  
tisan par-  
fait avec  
tant de ra-  
res quali-  
tez qu'il est  
impossible  
d'en trouuer  
quelqu'un  
qui les ait  
acquises.

Que si on veut dire que ce ne sont pas aussi qualitez de bõ & parfait Courtisá, ie dy qu'il est si malaisé d'en trouuer quelqu'un de ces autres parfaits, que si oncques on en a veu ç'a esté vn Phœnix, lequel s'estant brulé & mis en cendre pour en faire & engendrer vn autre, quelque certain vét de Cour a tellement soufflé, que les cendres se sont mesmes perduës, ou pour le moins si fort escartées, qu'il ne s'en

peut meshuy voir nulle marque.

Et quant au Courtisan du Galatée, toutes les nations luy ont couru sus, & les Italiens mesmes plus que tous autres. Car Traian Boccalini Romain a obserué, que les François sont du tout incapables de se soubmettre à l'obseruance de ses regles, sinó tout autant que l'humeur François le peut comporter: laquelle ayme mieux s'attendre à ce qui est de son goust à table, & par tout ailleurs, qu'à toute cette bõne grace & bien seance, que le Galatée appelle *Bella Creanza*. Que si on luy veut contraindre & forcer, ce ne fera seulement qu'en apparence, & par ce qui est de l'exterieur & au dehors.

13 que le Courtisan du Galatée. ou de M. di la Casa, a esté censuré de plusieurs nations. Traiano Boccalini mes Regg. Centur. 2 Regg. 23. Les François n'approuent la *Bella Creanza* du Galatée.

Quát aux Espagnols rié ne leur est malaisé que ce seul point, que i'exprimeray par les mots du mesme autheur, qui sont. *Che trouandosi la monarchia di Spagna a tauola con altri principi, non voleua che mala creanza fosse riputata, se hauesse posto mano ad un buon boccone, chauesse veduto nel piatto del compagno: e che non voleua esser notata per souerchiamente golosa, se anco si hauesse mangiata la parte tutta del suo vicino.* Voulant marquer doucement & blasmer cette conuoitise de laquelle on blazonne cette nation de vouloir tousiours courir sus à leurs voisins.

Enquoy les Espagnols reprouent le Galatée.

Et les Venitiens ont trouué tres-mauuais, qu'il ait estimé *mala creanza*, de rechercher entendre & scauoir les affaires d'autruy, avec toute la plus exacte diligence qu'il est possible, veu (dict il) que c'est *un necessario termine politico*.

Enquoy les Venitiens ne l'approuent nõ plus.

Et venant aux Princes d'Italie, il suppose qu'ils approuent toutes les maximes du Galatée leur im-

Les Princes d'Italie s'õt con-

terollez  
par le Ga-  
latee & en  
quoy.

putant neantmoins ce defaut que *senza effere tenuto mal creati, voleuano poter mangiare da amendue le Gannasse.*

14 Les Allemands disent & soustiennēt que la prohibition de boire & s'enyurer est vn poinct d'Estat tres-important.

Pour les Allemands ils l'improuent en ce, qu'ils ne se veulent obliger quant au boire, ny se regler à la sobrieté Italienne : ains ils desirent que le Galatée declaire, que boire excessiuement, & continuellement s'enyurer, est vne des principales vertus qui se puisse trouuer és hommes de leur natiō, & vne qualité que les Princes & les Republiques doibuent le plus desirer en leurs peuples, pour la seureté de leurs Estats. De maniere qu'à leur dire, Seneque Philosophe si réglé auoit tres-bien parlé, quand il lacha ces paroles, *habebitur aliquando ebrietati honor, & plurimum meri cepisse virtus erit*, si ne leur eut baillé vn ton de moquerie lors qu'il les prononça. A quoy ils adioustent ces beaux mots du Psalme 35. pésans puiser de là vne preuue plus authentique, *Inebriabuntur ab ubertate domus tue, & torrente voluptatis tue potabis eos*. Soustenans hardiment qu'avec le vin & la liberté de boire, ils se sont affranchis de la seruitude & bizarre humeur des Princes : & qu'ils ne sy sont iamais plongez si extraordinairement, qu'ils ne se soient bien maintenus en cette prerogatiue. Si bien qu'à leur dire, l'Yurongnerie est le fondement de tāt de fameuses Republiques qu'on voit en leur país. Et puisque l'assurance & stabilité d'vn Estat, ne vient que de la sincerité du cœur des supposts qui sont en iceluy, & principalement des Magistrats: le boire engendrant cette sincerité & franchise, il s'ensuit qu'il leur est grandement vtile. Or que l'abondance du

du vin produise cette sincerité, il en appert clairement: parce que les Alemâds vomissent par le moyé du vin, les plus intimes secrets, & les plus occultes pensées, qu'ils pourroient couuer dans leur ame. De maniere qu'on a recogneu par experiéce, que ceux-là donnoient bon conseil à leur patrie, lesquels ayâs beu largement, auoient avec l'abondance du vin estouffé l'interest priué, & toute sorte de dissimulation, que la sobrieté a accoustumé d'engendrer és cœurs des hommes. Tellement qu'on peut dire que les Alemâds, à l'imitation des Perses, qui aymoient mieux consulter & deliberer des affaires publics, <sup>Strabō lib. 15.</sup> trébans d'yurongnerie que sobres, parlent du cœur, & les Italiens & toutes les autres nations avec la seule bouche tousiours menteuse. Qu'affectans le nom de belliqueux & vaillans, sur tous autres peuples, ils ne pouuoient escouter avec patience, les conseils & aduis des hommes sobres, ordinairement remplis de timidité, & d'une vitieuse Circonspection voilée du manteau de prudence.

Mais d'autant qu'ils veulent, que leurs deliberations soient genereuses & hardies: ils ne permettoient pas volontiers, & n'estoit leur coutume, qu'aucun d'eux donnât conseil à sa patrie à jeun. Tellemét que beuuâns amplement, leurs cœurs se tenoient enflâmés & remplis de generosité: cette liqueur ayât cela de propre, de chasser plustost du cœur la timidité pour y placer le courage, qu'en oster & desloger l'entendement. C'est pourquoy és conuiues, les Alemâds consultent & traictent du moyen qu'il y a de se reconcilier avec leurs ennemis, de bien & estroi-

Les Alemâds ne veulent que leurs plus importâtes resolutions se fassent à jeun.

tement nouïer leurs alliances & confœderations avec leurs voisins, & de paix & de guerre. *Tanquam nullo magis tempore, ad simplices cogitationes p̄ateat animus, aut ad magnas incalēscat.*

La Sobriété  
Italienne  
suspecte  
aux Ale-  
mands.

Et si la sobriété Italienne, s'estoit introduite parmi cette tres-fidèle & sincère nation: on y auroit veu aussi tost ces cœurs faux, ces ames doubles, ces pensers cōuoiteux, & ces hommes versipelles pleins de perfidie de coniurations & de surprinses. On n'y verroit qu'esprits capricieux, pleins d'amitez simulées & de haines occultes: desquelles les nations qui sont recommandées de sobriété ont tousiours esté fertiles & abondantes.

Marion  
Playd. 12.

Tesmoin les François, & n'en déplaise (disent-ils) à leur Aduocat, lequel a chanté au descry de leur nation, que le François nourry dès son enfance à la sobriété, & à vne vie ciuile & humaine, prend à supplice la cōuersation, (& fut elle libre) avec vn peuple si rude & sauage si brutal & gloutō: lequel nō cōtēt, de ce que le sommeil partage nostre vie quasi par la moitié: en faiēt encore vne subdiuision avec l'Ebriété: & met le plus haut point de sa courtoisie à noyer, soit de gré soit de force, ceux qu'il veut plus cherir, en la letargie de cette vinolāce indigne du nō d'hō-

13 Les Ale-  
mands nous  
reprochent  
que les Frā-  
çois yllus  
des Ger-  
mains, lais-  
sant l'vsage  
de boire,  
ont laissé  
l'vsage de

me. Car les François, quoy que glorieux dans le mōde, ont troublé leur esprit, depuis qu'ils ont laissé l'vsage loüable de boire alegrement à la Tudesque: & l'ont contourné à ces horribles assassins & felōnies dont il fera memoire à iamais. En fin l'vsage de boire & s'enyrer parmi les Alemands, estant plus tost vn artifice du public qu'vn vice particulier, ils

n'ont voulu laisser cette bonne & louïable coustume de boire, & se tenir dans le poïlle le plus longuement qu'ils peuuent: Tacite n'ayant manqué pour cela, de les celebrer & recommander, ayant dict d'eux, *Germani deliberant, dum fingere nesciunt, constituunt dum errare non possunt.*

bié & loyalement seruir leurs Roys.

Tacite de morib. Ger.

Mais pour sçauoir si l'affection & l'amitié enuers sa patrie ou son Prince, non plus que tout autre enuers les amis communs, consiste à bien boire, ie m'en rapporte à ce qu'en dict le Poëte Martial.

*Hunc quem uina tibi, quem mensa parauit amicum,*

Mart. lib. 6  
Epigr.

*Esse putas fide pectus amicitia:*

*Vinum amat & Cyathos, & summa & ostrea, non te*

*Sublato uino nullus amicus exit.*

Laisant donc les Italiens & tous autres qui en pourroient auoir parlé, en pleine liberté de former leur Courtisan parfait comme il leur plaira. Ie diray que le Courtisan, que les Latins appellent *Aulicus*, se prend communément en mauuaise part. Et de fait les Italiens par ruseé, l'appellent *Cortinaggio*, Camus, qui ne peut atteindre aux affaires: d'où viét qu'é France celuy qui a entrepris quelque affaire, & n'en peut venir à bout, on dict de luy, qu'il a esté bien Camus.

16 Description du faux Courtisan.

De maniere que par ce mot de Courtisan, ie n'entens parler des bons & parfaits Courtisans, ny des Princes Seigneurs Gentilshommes & autres qui suivent la Cour, pour assister vn Empereur vn Monarque ou vn Roy, ou qui y sont pour des affaires publics ou particuliers, comme Ambassadeurs deleguez ou autres, qui plaident au priué Conseil du Roy, Pairries dignitez offices benefices maisons ter-

De quelle sorte de Courtisans l'auteur entéd parler en ce discours.

res seigneuries & choses semblables.

Je n'entends aussi soubz ce mot comprendre plusieurs Gentils-hommes pauvres ou riches, lesquels le mauvais estat de leurs affaires a reduict à la Cour pour seruir les Dames, & les accompagner comme Cheualliers d'honneur & gens ciuilez, dont la meilleuré de leurs fortunes se repose & consiste en leur bel esprit, & en l'assiduité de leur seruice, lequel apres vn long & penible trauail, les fait quelque fois paruenir à quelque grosse aduature, & leur fait trouuer en fin vn doux repos.

Le Courtisan ressemble ces instrumens lesquels sans vent sont sans melodie.

Mais ie pretens seulement représenter comme sur vn theatre ce faux & esuanté Courtisan, duquel on peut dire que comme ces instrumens à vent, qui ne peuuent rendre aucune harmonie sans en estre bien pleins & qui ont encore apres cela besoing du mouuement des mains, & des doigts de quelqu'vn qui les sçait manier par art & par mesure. De mesme peut on asseurer que nostre Courtisan n'a ny vogue ny voix, & ne se peut faire bien entendre qu'il ne soit plein de vent, & encore apres cela pour mieux faire iouer sa vanité & esuenter ses caprices, il faut qu'il jouë continuellement des mains, & ne demeure iamais oisif & en repos : d'où vient qu'on luy voit si souuent remuer les doigts, & les porter à sa moustache & à ses cheueux, pour les tendre dresser & redresser, les aneler friser & tenir en contrainte: y portant le fer rechauffé sur le brasier d'amour: puis y poser & remettre le chapeau & l'enfoncer iusqu'à certain point, & puis le rehausser, pour pouuoir ingenieusement faire iouer la prunelle, &

• enuifager le mode sans pouuoir estre veu qu'à point & par mesure.

Et comme ce fabuleux Phaeton, croyant manier dextrement le chariot de Phœbus son pere, & se promener à son aise dans cette haute & longue carriere du ciel, a esté en fin precipité dans cette fameuse riuere du Po, que les poëtes ont celebré, pour estre le Roy des fleues.

Comparai-  
s6 du Cour-  
tisan avec  
Phaeton.

De mesme le mauuais & imparfaict Courtisan, croyant bien gouverner & manier accortement le chariot de la Cour: & se promener dans cette longue & facheuse carriere d'affaires qu'on y voit tous les iours: ne pouuant suiure la droicte route ny le bon conseil de ses progeniteurs, est en fin contraint se perdre dans l'infinité de ses desseins, & noyer sa fortune comme fit Phaeton dans le Po, au courant duquel il se laisse entrainer iusqu'à ce qu'ils se perdent tous deux dans certains marais, où il se va descharger.

• Et comme Phaeton decheu de ses voutes celestes dans l'eau, son chariot changé en vaisseau de mer, de fils de Phœbus deuiant fils de Neptune, pouuant encore moins conduire & manier le charriot de ses desseins par ces eaux que par le ciel: si bien que tout à vn coup decheu du ciel, porté dans le deluge des eaux de sa mauuaise fortune, esloigné de la terre ferme, il ne trouue nul element disposé & capable de le soutenir: & ne luy reste pour tout, que l'eau du desespoir pour y noyer sa vanité.

De mesme le Courtisan orgueilleux & superbe, qui se mire en ses plumes avec lesquelles il pense

PP p iij

aisément voler par tout, voulant regir & gouverner le chariot Royal, que chacun tache à faire rouler à la Cour selon sa fantaisie: pensant se charger d'honneur & de gloire, tombe & se precipite dans la riuere du Po, avec laquelle comme Phaeton s'escoulant peu à peu & sortant de sa riue, il est en fin entrainé hors les bords & l'enceinte de sa closture, faisant naufrage & se perdant dans le largue de ces eaux de la Cour, qui estaignent aussi tost le feu de son chariot, & le flambeau qui luy seruoit de conduite: le laissant en deroute, & le donnant comme vne personne qui s'abyssme en proye au desespoir.

Plin. liu. 2.  
ch. 1.  
Le fleue  
Guadiana  
que les La-  
tins appel-  
lent Anas:  
par fois s'es-  
largit par  
fois se res-  
serre, & par  
fois se perd  
dans la ter-  
re.

Et comme ce fleue d'Andalousie nommé Guadiana, se iette au large en certains endroiets en forme d'estang, par fois se resserre, & d'autres se réglou-  
tit & se perd dans la terre: tellemét qu'on diroit qu'il  
prend plaisir de naistre & renaistre plusieurs fois, &  
en fin tombe & se precipite en la haute mer Oceane.  
Ainsi font les Courtisans & flateurs de Cour, car ils  
se iertent dans les Cours des Princes, & prennent le  
largue & s'estandent dans les affaires côme Estangs,  
parfois ils se resserrent comme Limaçons ou Tortuës,  
& allans en arriere comme Escreuices, ils se mussent  
& tiennent quoyz sans estre employez en nul affai-  
re, portans quant & eux la clef de leurs maisons: par-  
fois ils s'enseuelissent dans la terre comme Taupes,  
& solitaires ne paroissent rien du tout: de maniere  
qu'apres quelque temps, venans à prendre iour &  
s'y faire voir, pensans y paroistre, on diroit qu'ils ne  
font que naistre & esclorre tout freschement: mais  
en fin apres toutes ces inconstantes diuersitez & cir-

conflexions, ils ne laissent pas d'aller droict, fondre & s'abyfmer dans cette haute mer de ce grad Ocean de la Cour, où par mauuais rencontre & defaistrée conduite, ils roulent & vont s'engouffrant comme dans vn precipice.

C'est de ces esprits déliez qui sont à la Cour, dont Courtifans  
Madrez. j'entens parler, qui sont tousiours aux aguets, guetteurs de pas, gens de main & de surprinle qui ont vn bel entregent, effrontez & hardis ingenieux artificiels & rusez, qui ont la parole belle prompte & à commandement : de belle deffaitte pour pipper le monde, qui sont par fois de tres-bonne part, & ont mesme des alliances fort relluées, desquelles ils se seruent en certains rencontres à propos, n'oubliaus à les faire valoir lors qu'ils pensent mieux asfortir & authoriser ce qu'ils entreprennent.

Gens desguisez masquez & dissimulez, lesquels rencontrans vn Prince ou vn maistre, qui soit vn Lyon, qui leur donne par fois de l'apprehension, scauent marcher en Renards ou en Herissons, armez de poinctes d'aiguillons & deffences de tous costez, pour le moins de la langue, qu'ils ont merueilleusement affilée & diserte, pour eschapper d'vn boumbier & meschant passage : scachans bien ce que dict Salomon, que le courroux du Roy & des grads sont les messagers de la mort.

Des souffre-douleurs, pour aller & venir & pour patir à la Cour. Qui scauent en leurs voyages d'hyuer, rompre la glace en tous affaires pourueu qu'ils leur soient vtiles : & l'Esté marcher de nuict en embusches, pour esuiter le chaud & la lumiere du iour.

Le parle aussi de ceux, qui sçavent rougir pallir & esuiter l'abord & le rencontre secret du Prince, mais neantmoins qui s'estudient à n'estre iamais surprins en deffaut si on les demande, ains qui ne manquent de se trouuer aux occasions esquelles ils peuuét estre employez: & quoy qu'ils ayét esté absés, quád ils sont rappelez sçauent donner des bricolles, pour rendre leur absence iuste & sans blasme.

Diligens sur tous autres pour porter la bône nouvelle au Prince, de quelque courrier ou personne fort agreable, afin qu'avec plusieurs semblables rencontres, ils soient recognus par le maistre pour diligens plaisans & porteurs de bonnes nouvelles.

Le les prends aussi pour adulateurs, & pour ceux qui sçauent mieux employer à propos, les loüanges & flateries dont ils couurent les grands que tous autres.

Les Princes & les grands doibuent donc prendre garde à ces gens là, & tenir ces Courtisans en perpetuel soupçon, qui ont tousiours la bouche ouuerte pour estaller leurs louanges, ou couvrir leurs blasmes & deffauts, selon le temps les occasions & les personnes, veu que ce n'est que pour leur bié & profit particulier, & pour s'insinuer en leur amitié & bonne grace.

Et comme les bons Princes doibuent desirer, de posseder peu de moyens & beaucoup de vertus, aussi doibuent-ils procurer d'auoir prés leurs personnes peu de flateurs, & beaucoup de bons & fidelles amis & seruiteurs, qui donnent de la terreur à ces mauvais Courtisans: les chassant comme ennemis, &

pertur-

perturbateurs du repos public, sans se laisser charmer à la douceur des belles paroles.

Vous voyez à la Cour l'insolence de ces gens là, qui raffolent de luxe & de superbe, de pompe & de vanité, qui sont effilez & enervés de luxure, qui ne sçavent parler que de leurs faueurs, de leurs bonnes fortunes, conter fables, & se fantasier des auantures fantastiques & frenetiques, où on ne sçauroit trouver que des paroles sans raison ny fondement.

Et pensans mieuX estaller leur credit, ils ne prennent volontiers plaisir à autre entretien, qu'à parler des actions effeminées de leur Prince, & des heures de ses voluptez & delices.

Le Courtisan parle plus volontiers des actions effeminées & voluptueuses de son maistre, que de toutes les autres.

Les Courtisans flatteurs, qui se foutrent par tout, estans à la table des grands, escoutent attentiuement les propos qui s'y tiennent, pour auoir dequoy entretenir en autre iour quelque autre cōpagnie. Ils sont bien aises de s'enquerir & apprendre les inimitiez, la source & les occasions d'icelles, & sur tout quelque chose de particulier: & puis ils le vont racontant aux deux parties pour les tirer en obligation, & leur persuader & mettre en goust d'en sçauoir & descouurir dauantage. Que si il aduient par là, qu'on les tire en soupçon de trahison ou perfidie d'une part ou d'autre, au moindre vent qu'ils en ont, ils prennent le large, & se trouue qu'ils se sont desia retirez & fait leur retraits bagues sauues.

Le Courtisan recueille les nouvelles & propos plus secrets & les plus secrets d'une table pour les porter à une autre.

Ils sont hardis entrepreneurs, sans craindre ny peine legere ne prison: apres laquelle pourtant ils ne s'exposent en aucun danger sans bource desliée, sans à croire, qu'à faire & entreprendre ce dont on

Le Courtisan entreprend hardiment.

QQq

les requiert ils courent vne grande fortune. Et si en faisant tels mauuais marchez, ils parlent fort peu & ne s'y engagent & obligent qu'en paroles douteuses æquiuoques & à double entente, laissant tousiours vne porte de derriere ouuerte, pour eschapper & s'excuser.

Le Courtisan ne fait rien pour rien.

Ils iettent les yeux sur toute sorte de gens inutiles quels que ce soient. Et bien qu'ils les tiennent comme des arbres sans fruit, si en sçauent-ils vser de façon qu'ils en tirent bien souuent de bons seruices. Toutes les courtoisies & bons offices qu'on peut tirer d'eux sont à vendre, & ne font rien pour rien: neantmoins ils sont si malheureux, qu'il aduient rarement, qu'ils laissent à leurs enfans autre meilleur heritage, que l'infamie & la charge onereuse de leur foible vieillesse.

Le faux Courtisan ne veut ouyr parler de Dieu, ny en mal ny en bien.

Au reste il est si malaisé de leur ouyr parler de Dieu, & recognoistre iamais en eux aucune bonne pensée & digne d'un Chrestien, qu'encore qu'il faille tousiours lors qu'on veut s'informer de quelque chose, supposer le subiect: si est-ce que parlant de Dieu, il ne faudroit rechercher ny leur demander (*An sit*) de peur qu'il n'arriuat à celuy qui s'en mettroit à mesme, comme à S. Pol en Ephese, lequel demandant à aucuns s'ils auoient receu le S. Esprit, ils respondirent nettement, *Neque si Spiritus sanctus est audiuimus.*

Il ne faut croire vn Courtisan deuot, parce qu'on le voit par

Ainsi il ne faut s'amuser à ce qu'on voit par fois vn Courtisan aller souuent à l'Eglise, & là deuant les Dames se battre aussi rudement la poitrine, que sçauoit faire vn bon penitent. Car il me souuient

d'auoir leu que le Courtisan Euryale, ayant offensé Cilyndre, ne pouuant trouuer moyen de l'accoster & parler à elle, la trouuant à l'Eglise, apres luy auoir ietté vne œillade, il se frappa trois fois la poitrine comme luy demandant pardon, & elle de loing fit le signe de la Croix comme pour dire ie vous pardonne.

fois battâ  
la poitrine.

On leur pourroit fort bien dire, ce qu'on dict à plusieurs Medecins ou Apoticairez ignorans, qu'encore que leurs Theophrastes Dioscorides & Matheoles soient chargez de simples, & leurs campagnes & boutiques en soient pleines, si est-ce qu'ils ne scauent que c'est que Simplicité Chrestienne.

Le Courti-  
san double  
nescait que  
c'est de sim-  
plicité chre-  
stienne.

L'Ecriture Saincte qui baille à chacun ses vrayes Epithetes, a voulu marquer le Courtisan par ce mot bien exprez & bien significatif: l'ayant appellé *Vir desideriorum* vn homme double, enflé de plusieurs mauuaises eaux qui n'ot fait que luy grossir & doubler le ventre, & luy augmenter son alteration. Neantmoins il est bien souuent loué en ses mauuais desirs, & tout meschant qu'il est, il est par fois beny, & tient le haut bout par dessus les autres.

L'Ecriture  
saincte re-  
presente  
fort bien le  
Courtisan  
par ces  
mots *Vir  
desideriorum*.  
Daniel 9.

*Il se loie en son ame, & fier se gloriffie,*

*D'auoir tout à souhait.*

La Iustice porte la balance, la Prudence le miroir, la Temperance les vases, la Force les colonnes: mais la Simplicité porte le Cercle, figure spatieuse & simple pour estre tirée d'vne ligne seule: au lieu que la duplicité ou dissimulation Courtisane est Courbe Oblique Circulaire & à Gauche.

La simpli-  
cité a pour  
Hierogly-  
phe le Cer-  
cle.

Duplicité  
ou Dissimu-  
lation.

Elle est Courbe, par ce qu'elle se courbe & se replie

QQq ij

aux choses temporelles, ayant les yeux tousiours fichez en la terre. Elle est Oblique par ce qu'elle ne va iamais droictement. Elle est Circulaire, par ce qu' allant en tournoyant, toutes ses actions & pratiques tendent vers elle mesme comme en vn centre: & ne faisant reflexion ny ne visant iamais qu'à son profit ne peut estre estimée que hors de ligne & le centre des vertus. Qui fait que le Courtisan, tousiours tēdu à ce qui est de son interest particulier, ne peut estre estimé homme d'honneur, suiuant ces paroles veritables de ce grand Orateur, qui dict que quiconque rapporte principalement tout ce qu'il fait à son profit & commodité, ne doit estre tenu pour homme de bien. De maniere que lors qu'on diroit qu'il veut dōner, il oste, de pourchasser le bien d'autruy, il luy ourdit & appreste des ruines & dommages.

Cic. &  
LaC. liu 6.  
Insti. c. 12.

Cicor.  
Vt quisque  
Maximo ad  
suum como-  
modum re-  
fert quacum-  
que agit, ita  
minimo esse  
virū bonum.

Elle est aussi Gauche & tortuë, rampant & serpentant sinueusement vers les vanitez de la terre: d'autant que autres sont ces apparences, & autres les actions qu'elle laisse échapper: car faisant semblant d'aimer le Createur elle le hait, de le prier elle l'offen- ce, & tout de mesme voulant louer les creatures elle les blasme, les honorer elle les infame.

Le Courti-  
san semble  
le Herisson  
qui est es-  
pineux, &  
en deffence  
de tous co-  
stez.

17 Le Cour-  
tisan Ve-  
ronius Tau-  
rinus a dō-  
né lieu le  
premier à

Le Courtisan semble le Herisson, lequel S. Gre- goire dict estre le symbole & Hieroglyphe d'Astu- ce, à cause qu'il est espineux & piquant de toutes parts.

Voulez vous voir la ruse & duplicité du Cour- tisan Veronius Taurinus du temps de l'Empereur Alexandre Seuer, & sçauoir cōme il fut traicté pour auoir vėdu la faueur qu'il auoit auprès de sō maistre?

L'histoire en est cōmune, mais pourtāt fort ancienne: ce dire cō-  
 c'est pourquoy ie ne la logeray en ce lieu. Tant y a mun, que  
 que c'est luy qui a donné lieu au blasme des Courti- les Courti-  
 sans, qu'on tient pour vendeurs de fumée. Ils ven- sans sont  
 dent leurs pas leurs paroles & les bons euenemens vendeurs  
 tout autant qu'ils peuuent. Ils acceptent indigne- de fumée.  
 ment presens & recompences pour auoir dict trois  
 mots, ou présenté vne requeste de trois lignes à vn  
 Prince, & parfois ils n'en ont pas seulement daigné  
 ouvrir la bouche. Et sil a bien reüssy, ils prennent  
 payement pour auoir seulement promis d'en parler  
 quoy qu'ils n'ayent rien dict. Son payement fut  
 ayant fait tous ces traicts, qu'on l'attacha à vn po-  
 teau en la place publique à la veuë de tout le mode,  
 & luy ayant mis à l'entour de grands faisceaux de  
 Foirre humides & mouillez, la fumée l'estouffa, le  
 heraut criant que celuy meure de fumée qui n'a rien  
 vendu que fumée.

Les Italiens subtils ont voulu colorer cela, & ont 18 Les Ita-  
 creu que c'estoit de la grosse fumée, quis qu'elle liens disent  
 estoit composée de Foirre: parce (disent ils) que la fu- que les  
 mee fine est si excellente à la Cour, que les Princes Courtisans  
 pretendent que nul ne la peut vendre qu'eux, & la sont ven-  
 tiennēt ainsi rare & en prix, parce que si la monnoye deurs de  
 courante de cette fumée fine deuenoit vile, & com- grosse fu-  
 mune, estant venduë par tout le monde indifferam- mée, & les  
 ment: les Princes seroient contraints de payer tous Princes de  
 leurs debtes au cōtant, & non en parole & en la fine, c'est  
 promesses, pourquoy  
 & non au ils payēt de  
 content. parole & en  
 promesses,  
 & non au  
 content.

Mais ces vendeurs de grosse fumée sont plus dan-

QQq iij

gereux que les Princes mesmes, quand ils se voudroient meller de vendre la fine, ce que ie ne croy poinct. T'esmoin ce que l'Empereur Seueres escriuit à Constantin, Que la Monarchie est beaucoup meilleure & plus assurée, & peut on viure plus doucement, en laquelle le Prince qui la manie est mauuais, que celle en laquelle les amis les officiers & les plus notables seruiteurs du Prince sont mauuais : par ce qu'un seul mauuais peut estre corrigé & amendé par plusieurs bons, & plusieurs mauuais ne peuuet estre ameliorez par vn seul pour bon qu'il soit. De maniere qu'il dict que les Courtisans qui sont près des Princes, deburoiét estre comme saincts, venerables accostables religieux affectionnez à leur Prince, & non dissimulez & menteurs, prostituans leur credit & faueur & les mettans à prix.

Il ne se  
faut pas  
iouer de la  
reputation  
de son Prin  
ce.

Il ne se faut pas iouer de la reputation de son Prince, soubz esperance d'en retirer quelque commodité. La conuersation des Princes est semblable au feu, qui esclaire seulement les choses esloignées, mais elle brusle celles qui en sont trop proches. Ils font bié souuent tirer le monde hors de la fumée pour les jeter dans le feu.

Plusieurs  
embrassent  
volontiers  
le train &  
les qualitez  
du Courti  
san, les pre  
nant pour  
autant de  
felicitéz.

Plusieurs neantmoins ne laissent d'embrasser & courir apres les vanitez des Courtisans, croyans que ce soient felicitéz formées, & au delà desquelles il n'y a rien à desirer. Que leur vie soit pleine de contentement, & que la seule recherche de leur fortune est si gaye, que toutes les couruées & mauuais rencontres qui leur pourroiet suruenir, tous les sinistres accidás ne sont que galanteries, plus propres à égui-

ser leur esprit, que capables de les perdre ou degouter. Il y a plaisir singulier (disent ils) à cheoir & dechoir, tomber & se releuer: & pourceu qu'à l'entrée on ne se rompe le col tout à fait, c'est assez.

Et attendu que les plus grands Monarques ne iouissent eux mesmes d'une felicité assuree, comment est ce que les Courtisans pourroient iouir d'une fortune plus fauorable, & mieux clouée que la leur? Et puis qu'ils ne se reseruent nul moyen libre, se mettans au seruice d'autruy, priez de toute liberte pour acquerir les choses qui les pourroient rendre fortunez: quel moyen ont ils d'attrapper la fortune ou felicité qu'ils desirent, & se rendre bien heureux? Il n'y en a point du tout.

Mais c'est vne felicité feinte & fardée, & laquelle bien que marchandée tres-finement par les Courtisans, ne leur peut reüssir quelques subtilz axiomes & maximes qu'ils ayent pour la fonder. Lesquelles pour estre & longues & tres-importantes nous mettrons à part, & les logerons au discours suiuant.

La felicité d'un Courtisan est fort chetive, & ne peut donner nul contentement.

*La vie du Faux Courtisan, son Discours, & ses Maximes,  
& combien d'Avantures estranges & funestes Accidens  
rencontrent ceux qui suivent la Cour, pour gens  
de bien grands & vellez qu'ils soient.*

- |   |   |
|---|---|
| <p>1 Chacun depeint le Courtisan en sa façon.</p> <p>2 Maximes du faux Courtisan.</p> <p>3 A la Cour les gabands sont plus estimez, quo les sçavans ny les habiles.</p> <p>4 La verité n'est pas à la Cour en son lustre.</p> <p>5 Les Italiens obligent souvêt leur parfait Courtisan à des bagatelles qui ne sôt en usage en France ny ailleurs.</p> <p>6 Il est bon par fois de suivre le party des Fols, pourveu qu'on soit assurez de la garantie.</p> <p>7 Il ne faut que le Courtisan mette jamais cousteau sur table.</p> <p>8 Il faut faire sa retraicte de la Cour tout aussi tost qu'on y a acquis des moyens.</p> <p>9 Quand un Courtisan est tuteur de quelque belle &amp; bonne heritiere, dès qu'elle est nubile, son affection se convertit en Amour.</p> <p>10 S'il est bon qu'un Courtisan recherche quelque Ambassade.</p> <p>11 Il ne faut bastir maison en</p> | <p>belle place si on ne veut estre controlle.</p> <p>12 Le Courtisan voulant faire l'Amour emprant le moyen l'art &amp; l'artifice d'une infinité de gens.</p> <p>13 Un Courtisan ne se doit jamais marier.</p> <p>14 Il faut que si le Courtisan reconnoit quelque chose de rare, qu'il la promette à tout le monde, &amp; ne la donne à personne.</p> <p>15 Il ne faut avoir nul ressentiment des iniures des grands.</p> <p>16 Garde toy sur tes vieux ans, d'estre vieux serviteur &amp; Secretaire nouveau.</p> <p>17 A la Cour on est contraint de lecher presque toute sa vie le miel sur les Espines.</p> <p>18 Comparaison des Argonautes de la Cour, avec ceux qui voyagent sur mer.</p> <p>19 Description des Fortunes &amp; Avantures estranges qui adviennent à ceux qui suivent la Cour pour gens de bien qu'ils soient, par l'exemple de quelques on en peut prenoir, &amp; reconnoistre plusieurs autres.</p> |
|---|---|

20 La plus-part des habitans de la Mer, soit les Poissons, soit les Pilotes ou Mariniers ont communément muets.

21 La Deuise des Mariniers est Pain & Patience.

22 Vn vieux Courtisan est vn vieux vaisseau creuassé qui

faiët eau de tous costez.

23 Marques de l'Hypocrisie du Courtisan.

24 Pourquoy les anciës ont feint qu'il y auoit quatre Labyrinthes és quatre coings du monde.

## DISCOVRS III.



LVSIEURS suffisans personnages & de diuerfes professions, se sont essayez de dresser quelques maximes du Courtisan, & estaller sa vie ses discours & ses aduantes funestes comme sur vn theatre. Mais à les bië peser, il se trouue que chacun les a principalement posées selon sa patrie, aucuns les habillant à l'Italienne, autres à l'Espagnole, & d'autres à l'Alemande.

Chacun depeint le Courtisan en sa façon: Erasme, Maiolus, Balthasar, Galatée, machiauel, L'antimachianel, & autres.

Le mesconte se trouue en vn point signalé, c'est que la pluspart ayans pensé coucher par escrit les Maximes d'vn homme particulier, d'vn Courtisan qui songe plus à remuer les déts que l'Estat, qui veut seulement rouler dans vne Cour, & faire quelque espece de fortune pour eschapper & se garantir de la necessité, & vn peu au delà s'il trouue la fortune fauorable: ont faiët tout au contraire voir des Maximes fastueuses des grands, lesquels ont des prentions hautes & relleuées & qui concernent le public, non comme simples Courtisans, ains comme personnes qui veulent enuahir les charges les plus honorables, occuper les premieres places, & s'en rédre

Les grands Courtisans relleuez de Fortune ont de petits Courtisans au dessous.

R R r

maistres fils peuuent pour se faire courtiser eux-mesmes.

Les grands courtisent par fois les petits pour establir leur grandeur : mais ie parle des petits qui courtisent les grands pour se pouuoir soustenir, & appuyer vne mediocre fortune, voire par fois la releuer si l'occasion s'y adonne.

a Maximes  
du faux  
Courtisan.

Tert. de  
Spectacul.

Ie poseray donc ces Maximes à la Françoisise, mais en telle façon qu'elles ne sembleront eslongnées de l'Italienne, les François ayans plus de commerce avec les Italiens, qu'avec toute autre nation de l'Europe. Que si elles sont & paroissent si nouuelles & si cauteleuses, qu'il semble que ie les donne plus pour instruction que pour aduertissement: & qu'on me die que *ista dum fingimus docemus*, ou comme ces autres auxquels on reproche que *simulatis erudiunt vera*, cela est bon pour quelque ieune Gentil-homme, qui n'a encore passé la basse-cour du Louure, & qui ne fait bonnement que payer les droicts de la frairie. Car le tout bien examiné, il y a plus de dâger que les accorts ne me tiennent pour ignorant, que les moins fins & entendus ne m'estiment ou trop ou assez suffisant.

Les bons & desliez Courtisans disent donc, voulans instruire accortement & raffiner vn nouice, qu'il faut qu'un Courtisan se guinde & monte sur les plus hautes marches de la Cour, & qu'il aille à mont le plus soudainement qu'il pourra sans considerer la descente, que le desir de s'esleuer luy fille les yeux de façon, qu'il n'ait nulle apprehension de son precipice.

Le bon Courtifan de daigne de passer iamais par la bouche autre sorte de gens, que Princes Roys Empereurs & Monarques: & si l'on nomme Ducs Comtes & Marquis, c'est avec quelque trait de familiarité ou dédain, pour monstrer qu'il va au pair avec eux.

*Que le Courtifan ne daigne iamais parler que de Princes Roys & Empereurs.*

Quand les parens ou amis ou gens de sa patrie le rencontreront à la Cour, il faut qu'il les mene au Louvre, qu'il trouue moyen de les passer & repasser par les gardes, prenant leur mesgarde pour credit, & face tant qu'il leur donne entrée dans la chambre & anti-chambre du Roy, heurtant & coudoyant tout le monde pour s'accoster de la chaire, qu'il die vn mot à l'oreille d'vn grad & en recoiue vn autre, & affecte qu'ils le regardent & parlent à luy pour ne sembler incognu ou peu respecté. Et si c'est au dîner du Roy qu'il place ses estrangers, & leur donne commodité de bien voir les ceremonies du seruire, & autres choses, avec aduis de ne quitter la place qu'aux Princes.

Que si l'on est à quelque autre Prince particulier, en la grace duquel il soit si aduancé & fauory qu'il ait credit de l'entretenir, & qu'il trouue son heure, il faut qu'il luy proteste qu'on ne vise que sur luy, qu'il est de tres-bonne odeur à tout le monde, que celuy est trop heureux à qui il daigne prester vn seul trait de ses yeux, ou donner vn tour de teste fauorable. Qu'il ne recognoit son merite, & que nostre Seigneur rabbat encore cela de sa valeur pour ne le faire entrer en vaine gloire. Et racontant ce qu'il veut qu'on croye qu'il en a ouy dire en plusieurs grades compagnies, qu'il face semblant de se vouloir interrompre luy mesme par modestie, & se tenant en silence cõ-

*Le Courtifan qui est à quelque Prince, tache sur toutes choses à luy persuader qu'il est en bonne odeur à tout le monde, & qu'il ne recognoit pas les belles qualitez qui sont en luy.*

me par dessein, ne se laissant entendre qu'à demy, & parlât quasi (comme on diët) à huis clos, il dōne plus à penser qu'à croire.

Le Courtis-  
fan en ab-  
sence de  
son prince  
le louant  
qu'il peut,  
pourueu  
qu'il soit as-  
seuré que  
ce qu'il en  
diët d'im-  
portât luy  
fera rap-  
porté.

Si son mai-  
stre laisse  
eschapper  
quelque  
mauuaise  
action, il  
tâchet tous-  
iours à l'ex-  
cuser & la  
courrir  
sous le mā-  
teau de sa  
grādeur ou  
de sa ieu-  
nesse.

Le Courri-  
fan cultiue  
tousiours  
mieux vne  
mauuaise  
nouuelle  
qu'vne bō-  
ne.  
Fouillant  
sa poche il  
tire souuēt  
vn monde  
de lettres  
apostees.

Que s'il parle en absence de son maistre, qu'il de-  
goyse hardiment ses loüanges à bouche ouuerte &  
ne craigne de l'exalter outre mesure, pourueu qu'il  
soit assuré d'vn seur conuoy de ce qu'il en aura diët,  
iusqu'à ses oreilles.

Que si son maistre tombe en quelque inconue-  
niant pour s'estre voulu porter à quelque mauuaise  
actiō, qu'il luy persuade que sa grandeur sa ieunesse  
ou autre qualité relleuée, luy donnent toute sorte de  
priuilege & licence.

Quand quelque fauce nouuelle arriue, le bon  
Courtisan a accoustumé de la cultiuer, la faire plus  
grande & plus importante qu'elle n'est, & donner  
vogue à cette rumeur (quoy que peu veritable) par  
ce qu'elle est la plus mauuaise. En fin il nourrit &  
prouigne seulement les mauuais bruiëts, & laisse es-  
chapper les bons comme inutiles & fugitifs.

Faisant semblant de fouiller sa poche pour y trou-  
uer quelque billet important de fresches nouuelles,  
il laisse sortir & echapper sa main chargée de lettres,  
avec des suscriptions honorables, escrites par luy  
mesme & apostées: & lisant à demy le dessus de cha-  
que lettre, il court le reste & le coule entre les dents,  
disant seulement qu'vn tel Prince luy a escrit celle  
cy, cette Princeffe celle là, accommodant & mariant  
l'importance de l'affaire, avec la grandeur de la per-  
sonne qu'il feint luy auoir escrit ces lettres.

Il appelle & rappelle son valet de chambre &

faict l'empresse, luy disant tout haut qu'il ne faut point toucher au grand coffre. Puis luy dict bas à l'oreille, mais de si bonne façon que toute la compagnie le peut entendre, que pourueu que son bel habit soit prest pour ce iour que le surplus n'est point pressé.

Et son Prince montant à cheual, il faut qu'il se fourre en la presse, & recherche d'estre veu à la teste d'un grand train.

L'Art du Courtisan n'est qu'une artificieuse tromperie & deception, dont les fondemens sont l'aplaudissement la complaisance le mensonge le pariure. Il faut que la langue du Courtisan remue tousiours des loüanges iniustes ou deffaisonnées, qu'il sçache blasmer à toutes occurrances, & ne dire iamais vray, ny louer à propos aux iustes occasions: & parlant de quelqu'un, duquel il puisse tirer profit, qu'il sçache mieux dire au gré, que dire au vray.

En fin il doit tousiours estre estranger chez soy, s'ingé par tout chez autrui: le perce-oreille du Prince, qui a accoustumé de trauailler sans remerciement, parler sans creance, cōuerser sans amitié, rouler avec effronterie, parler sans verité, s'escouler en passe par tout, viure sans honneur, & mourir sans regret d'ame quelconque.

A quoy on adiouste qu'il est du tout necessaire qu'un bon Courtisan soit entreprenant, ou pour grand loisir qu'il ait qu'il face l'occuppé & l'employé & viue en homme chargé de bons affaires, qu'il soit tousiours botté, & qu'on le trouue perpetuellement allant & venant, & en action. Et si se presente par

Le Courtisan veut tousiours paroistre à la teste d'un grand train pour dire qu'il en a la conduite. L'Art du Courtisan.

Le Courtisan est le perce-oreille du Prince.

Il faut que le Courtisan face tousiours l'empresse.

hazard quelque bonne auanture, il faut pour courir apres qu'il ait des aisles aux pieds, & à tout rencontre les coudes ferrez pour coudoyer & rebutter tout le monde. Il faut qu'il roule incessammét quelque dessein importât mais qui ne le touche guiere, ou pour le moins face semblant de le rouler cōme vne pierre de Sisyphé.

Nullé forte de disgrâce le doibt esloigner de la Cour, sinon celle qui luy importe de la vie.

Qu'il ne s'esbranle & ne se rebutte pour quelque petite ondée de disgrâce, qu'il ne quitte pour si petites hautes pretensions. Qu'il tienne la Cour pour prison, mais qu'il se la face ou se la peigne si douce & agreable qu'il pourra. Les Courtisans doibuent imiter ces Vers, qui se font vne prison de soye & s'enferment eux mesmes dedans, & estans sortis de la cage, il faut qu'ils facét comme ces oiseaux captifs, qui ne seruent à autre chose qu'à appeller leurrer & faire prendre les autres.

À la Cour les vaillās sont plus estimez que les sçauans ny les habilles.

En France on tient pour ignorans ceux qui n'ont estudié en l'eschole de la Cour, qui est pourtant l'eschole des aueugles: neantmoins les vaillās sont plus estimez que les sçauans, c'est pourquoy ne te donne peine d'estudier: c'est presque honte à vn Courtisan d'estre mediocrement sçauant. La Noblesse de tout tēps dedaigne les bons liures. Le Courtisan n'a pour tout discours, que certains traictz d'un discours imparfait, & se dict communément à la Cour, il sçait trop de Latin pour estre vaillant. De façon que si quelqu'un en sçait, il le cache estant en compagnie comme il feroit quelque grosse tache ou imperfection: & est forcé de le tenir comme en confession sans l'oser reueller. Comme aussi parmy les Courti-

fans, les Braues se moquent des Iolis & Dammerets.

A la Cour il faut se tenir sur ses gardes, & estre en perpetuelle sentinelle. Pour estre estimé bõ Courtisan, il faut estre ennemy des nouveaux venus, & par galâterie faire profession de les quereller : il faut leur taster le poux, pour voir qu'est-ce qu'ils ont de gene-reux dans l'ame, & sçauoir s'ils branlent dans le manche.

Par galan-  
terie il faut  
quereller  
les nou-  
ueaux ve-  
nus.

Au reste c'est merueille d'estre sain parmy les ma-lades, & à la Cour estre conscientieux est tenu pour chose de neant : partant quelque beau semblant que te face vn amy, ne sois si fol de le croire, la poictrine ne s'ouure & ne se délasse pas comme la robe. Il ne faut tenir aucun pour confidant, ny l'estre à personne. Ceux qu'on voit à la Cour qui se disent si prompts à seruir, sont ceux auxquels on reconnoist plus d'enuie d'estre maistres. C'est la prudence de la Cour, promettre seruices iurer amitez & protester affections.

Le consci-  
entieux à la  
Cour est  
pis que le  
criminel.

Tiens ton Cœur en neutralité comme vne place de ialousie, & pourtant sois gracieux & fay bon vi-sage à tout le monde.

Fay bon marché de ce qui ne te couste rié; & pouf-se tousiours auant ta fortune. Car si tu ne veux que te maintenir en ton premier estat, tu es au nid de la Pie, on ne te verra jamais plus haut.

Il faut faire  
bõ marché  
de ce qui  
ne nous  
couste rié.

Sois prodigue de reuerences & bonadies, baise & caresse le monde à l'Italienne, quitte le haut bout ai-sément, forme tes actions avec grace & les pro-duitcs avec ciuilité. Il faut semondre & presenter, voire par fois quitter la presseée, soubz espoir qu'e

Il faut estre  
prodigue  
de Saluta-  
tions.

quelque bonne occasion on te la refuſera par modeſtie.

Monſtre toy honorable en apparence, mais en eſſect ſache bien partir le poil par le milieu.

Les yeux du Courtiſan ne doibuent auoir mouuement qui ne ſoit artificiel, ny la bouche ouuerte que pour en exprimer ou laiſſer eſchapper quelque parole trauerſiere.

4 La verité  
n'eſt pas à  
la Cour en  
ſon luſtre.

Magnitudo  
Mendacij  
ſidem queris.

Que ta bouche ait touſiours du miel au dedans, pour aſſaiſonner quelque menſonge au dehors: & qu'en eſſect les paroles ſe trouuent touſiours eſloignées de la verité. Il faut que ton cœur renonce, à ce que ta langue prononce. Le bon Courtiſan begaye librement, pour rabiller vn méſonge, avec des gloſſes obſcures & à double ſens & equiuoque. Il ne doit auoir foy que pour la violer: & ne faut qu'il ſoit loyal que pour l'eſtre à ſon infidelité. Il n'a accouſtumé de chercher la foy & la croyance du monde que par quelque inſigne menſonge, eſtât touſiours de foy ſuſpecte: que ſ'il faut meſme appuyer ſes fautes de quelque gros ſerment, iamais ſes ſerments ne doibuent outre-paſſer le bord de ſes leures.

Au ſortir de la maiſon il faut compoſer ſon viſage & ſa contenance, afin qu'on recognoiſſe qu'on eſt réglé par art & par leçon, de laquelle nul ne peut eſtre capable, qu'en ſouffrant & atalant doucement les groſſes hontes, & toute ſorte de vergongne. Les bons mouuemens qui ſont dans le cœur d'un grand Courtiſan, ſ'en vont auſſi toſt qu'ils ſont arriuez ſans prendre congé ny licence: que ſi parſois ils reuiennent, ils ſont entretenus comme paſſans ou eſtrangers,

gers, non comme domestiques.

Le Courtisan doit estre si diuersité, qu'il doit  
faict perdre tout à faict leingement de la façon. Fais  
qu'on te voye tousiours diuers visages, afin que tu  
puisses à tous momens représenter diuerses person-  
nes. La Cour est la chambre my-partie, on y souffle  
le froid & le chaud d'une mesme bouche. Il faut que  
les gestes & actions d'un Courtisan changent d'aist  
à tous momens. Les plus belles ames & les mieux  
nées, sont les plus vniuerselles & les plus commu-  
nes, parce qu'elles sont communicatiues & ouuer-  
tes à toutes sortes de gens. C'est incommodité im-  
portune de choquer tout ce qui n'est de nostre  
goust.

Il faut au-  
ubir le vi-  
sage en gi-  
rouette,  
pour mar-  
quer & sui-  
ure le bon  
vent qui  
souffle.

Si on tasche de te mettre en collere où on t'en dô-  
ne occasion, tourne la chose en risée pour serieuse  
qu'elle soit, afin qu'on ne te prenne sans verd.

Il faut que  
le Courti-  
san ouure  
le front, &  
couure la  
pensée.

Il faut tousiours auoir le visage & la monstre ou-  
uerte, & l'esprit & la pensée conuerte & cachée à tous.  
La langue sobre & discrete: il faut tousiours ouurer  
le front pour tenir bonne mine, & couurer la pensée  
pour en retirer quelque bon effect.

C'est pourquoy, bien que le courage te manque,  
ne va iamais hors de la maison sans espée, de peur  
que tu ne paroisse plustost (dict l'Italien) *vn Phisico-  
che ua veder vn inferno*, que non vn Courtisan ou vn  
Cauallier qui porte vne bonne espée à son costé.

Il faut que  
le Courtisā  
porte touf-  
ours son  
espée.

Car pour les autres petites choses que les Italiens  
desirent en leur Courtisan, elles sont de si peu d'im-  
portance qu'elles sont ridicules seulement à les ouyr  
raconter. Comme il ne faut (disent-ils) qu'un Cour-

Les Ita-  
liens obli-  
gēt souuēt  
leur par-  
faict Cour-  
tisan à des  
Bagatelles

qui ne sont  
en vſage  
en France ny  
ailleurs.

tifan porte des habits ſi gras que la ſueur y ait gra-  
ué des Caracteres incognus. Ny qu'il ſ'attache avec  
des Eguillettes ſâs bout, ny qu'il cheuauche avec des  
reſnes rompuës. Et lors qu'il ſera en ſon particulier  
qu'il ne ſe chauffe avec vn feu qui fume, & ne tran-  
che ſa viande avec vn couſteau plein de roüille. Et  
quand il ſera au diſner de quelque Prince qu'il pren-  
ſe place de bonne heure, de peur qu'il ne luy aduië-  
ne comme à trois Courtifans, qui ſe trouuerent vn  
iour ſi preſſez en la table d'vn grand, qu'ils eſtoient  
trois ſur vn petit eſcabeau ou ſiege quarré: de manie-  
re que le maïſtre d'hoſtel leur ayant demandé com-  
me ils feſtoient ainſi ſi fort preſſez, ils luy dirent  
qu'ils le faiſoient *per proua*, pour eſſayer en cas de ne-  
ceſſité comme ils pourroient eſtre honnorablement  
à table.

Les feſtins  
& colatiõs  
de ſucere  
ſont inſipi-  
des, & plus  
pour les  
yeux que  
pour la  
bouche.

Ne te iette à ces conuiues & colations des  
grands, où les viandes eſtans de ſucrè propres pour  
l'œil & non pour la bouche, ſont ſeruiés plus pour  
eſtre admirées que gouſtées. Ny à ces autres où il y  
va tant de monde qu'on diroit que c'eſt vne foire, &  
où pour le ſeul appreſt il y faut vne petite armée.  
C'eſt vne folie qu'il faille maintenant autant de fa-  
çon à ordonner vn feſtin, qu'à mettre vne bataille  
en ordonnance. Et n'en deſplaiſe à P. Æmilius, qui  
ſouloit dire que c'eſtoit afin que l'vne fut plus ef-  
pouuantable aux ennemis, & l'autre plus agreable  
aux amis: le peu de nombre faiët le conuiue, & le  
grand nombre le conuice.

Ne manque à dire du bien & exalter quelqu'vn  
que tu ſçais n'eſtre de tes amis, ſi tu vois qu'il ſoit en

peine ou qu'il te soit vtile, & le louë en presence de ceux que tu crois le luy pouuoir rapporter: car où il en deuiendra ou il s'adoucira. C'est vne ruse à la Cour de tendre la iambe pour faire cheoir & tresbucher quelqu'un, afin d'auoir occasion de le releuer & obliger par ce moyen.

L'esprit du Courtisan aussi faoul de l'antiquité comme il est curieux de la nouveauté, a accoustumé d'estre malade des folies modernes. C'est pourquoy il doit tousiours tendre l'oreille, pour sçauoir ce qui se dict & ce qui se passe. Si tu peux sçauoir qu'il se tramé quelque chose, esuente hardiment toutes les factions & cabales de la Cour, mais dis-les de façon qu'on ne te soupçonne iamais pour en estre l'auteur: & fais en sorte que tu te trouues tousiours à l'édroit plus assuré de la meslée. Vn bon Courtisan doit estre plus dangereux de la langue, que de l'espée.

Tiens hardiment le party des fols & n'en aye vergongne, pourueu que tu recognoisses qu'ils sont appuyez des principaux & supportez des plus forts. Parmy deux partis contraires si vn des chefs a esté vaincu, & que l'autre face trop retentir sa victoire, s'uy tousiours la bonne fortune des victorieux: mais ne tranche de tous costez si ce n'est pour ton grand auantage: car les faueurs de la fortune enuers les grands, & leurs prosperitez, ont comme l'Ocean flux & reflux. Les grandes fautes ne demeurēt tousiours estouffées dans la grandeur de ceux qui les commettent, & le plus souuent ne s'esloignent de ceux qui les ont commises, sans leur bailler quelque mortelle atteinte: il est bon de s'uyre les folies d'autruy pour-

Il est bñ  
parfois de  
suiure le  
party des  
fols, pour-  
uen qu'on  
sçait assés  
de la gua-  
rantie.

ueu qu'on soit bien assuré de la guarantie.

Mais sur tout ne te mesle d'escrire la ligue les factions ny les passions secretes des Princes: car outre que *littera scripta manet*, laquelle le plus souuent ne se peut desaduouier, il est à craindre que *postquam pama sequatur*.

Aussi tost que tu seras deuant vn Prince tu feindras d'estre entierement resioüy: & apres auoir reconnu ce qui l'offence, ou à quoy il tend & ce qu'il en pense, il te sera bien aisé d'acquiescer son amitié & sa bonne grace.

Il te le faut seruir à ta commodité & te rire de ses paroles. Et si il ne parle point luy applaudir avec admiration. Mais estant avec d'autres tu te loüeras à gorge deployée, afin qu'ils luy en fassent le recit & te mettēt en bonne bouche près de luy. Il faut qu'un Courtisan soit chargé de plusieurs bonnes piéces, comme d'effronterie de criailerie de perfidie de temerité, qu'il ait les fauces loüanges toutes prestes d'un costé, les mespris & les mesdisances de l'autre.

Il faut chercher vn maistre nouueau au premier son de cloche, qu'on va en sceuoir l'ancien.

Si ton maistre vient à mourir, cherches en tout chaudement vn autre & ne t'amuse à le regretter: car la memoire de l'homme le plus reueillé qui soit point, se perd avec le son de la cloche qui publie sa mort.

Le bon vent ne souffle pas tousiours à la Cour, mais lors qu'on le trouue il faut voguer & l'employer. Il ne faut estre si credule à la foy & serment d'autrui que tu laisse eschapper la proye en faueur de quelqu'un, ne fais comme le Loup Ceruier qui laisse sa proye aussi tost qu'on l'amuse.

Nac faut

En quelque lieu que tu sois rends ton seruice & ta

commodité venale, & n'oblige le deuoir de tō amitié qu'aux bons euenemens: il vaut mieux prendre vn mauuais conseil fuiuy d'vn bon effect, qu'vn bon conseil fuiuy d'vn mauuais Euenement.

attachez  
son amitié  
qu'aux bōs  
& certains  
euenemens.

Ne fais souffrir iniure à personne ouuertement, mais cherche de tirer raison de ton ennemy assurement: *Petche* (diēt le Courtisan Italien) *niuna cosa puo essere di vituperio, mentre si offende il nemico*. Si bien qu'il te faut faire ce que le Roy Philippus reprochoit aux Grecs, leur disant que leur ennemy Flaminius leur auoit deslié les pieds, pour les attacher par le col. Il ne faut aussi que tu destaches les pieds de tes ennemis, sinon quand tu te verras en commodité de les attacher par le col.

Le Courtisan fait  
estat se voyant  
l'at de prendre  
roufours  
is ennemy  
en auatage.  
Plut. in Flamin.

Ne mets iamais couteau sur table, il vaut mieux engorger les viures d'autruy. que prodiguer les siens: qui se veut estendre plus que le linceul n'est long se trouue descouuert. Et comme diēt l'Italien; *hoggidi e arte da principe, mangiar di quel de gli altri*. Quelques moyens que tu ayes ne fais le Prince & le Heliogabale, qui estoit si friand qu'il ne mangeoit que des crestes de Coq, des langues de Paon ou de Rossignol, des palais de Bœuf, & des talons de Chameau.

7 Il ne faut  
que le  
Courtisan  
mette ia  
mais couteau  
sur  
table.

Le Courtisan n'a iamais accoustumé d'estre bien chez soy: pour estre Courtisan parfait il faut auoir paty à toute reste, estre passé par l'eau & le feu (cōme on diēt) & auoir mágé son pain à morceaux iettez au plus loing par l'effort de quelque Arbaleste biētendue. *Voici date il pane con la Balestra* (disent les Italiēs): Car les Courtisans bons Parasites vont prendre leur repas là où ils le trouuent: & parfois si loing de leur

Le Courtisan  
fait manger  
son pain  
auec l'Arbaleste.

commodité, qu'on peut dire qu'ils ne mangēt morceau de pain, qui ne leur soit posé pour butte, & enuoyé si loing qu'on diroit qu'on leur iette les morceaux piquez sur le bouc d'une fleche.

Il ne fait iamais bon repas qu'à la table d'autrui, où il fait en vn iour vne si ample reparation à son estomac, qu'il en demeure gras & comble tout le reste de la semaine. Aussi est il d'agereux pour la gorge de saigner sa bource tous les iours.

Courtise quelque Seigneur & fay que sa table te soit ouuerte : mais n'y sois si ordinaire qu'on ne te voye ailleurs bien souuent. Si tu as de bon vin par hazard ne soy si fol de le louer. Et si quelque amy intime que tu ne peus refuser, continue d'y enuoyer trop souuent, dy luy, ce que dict en pareil cas, le Courtisan Italien que, *Quantitas continua, non est discretia.*

Il faut sçauoir bien moucher la Lampe, sans estre estraint d'y mettre rien dedans.

Le boire fait parler, & le manger fait taire.

Le bon Courtisan demande tousiours quelque chose.

Il faut sçauoir bien moucher la lampe, mais il faut esuiter d'estre pressé d'y mettre iamais aucune liqueur : & quand il te faudra faire carroux, qu'il te souuienne que le boire fait parler, & le manger fait taire,

Courtise & demande incessamment à hommes & femmes Dames & Seigneurs: car mouche n'entra iamais en bouche close, faute tousiours à la bource comme vne Courtisane affamée. Et quand tu n'auras point d'argent, fay comme les Soldats de Lucullus, qui iettoient en l'armee leurs bources vuides deuant luy sans vouloir combattre. Ne t'amuse à faire l'amour à des statues inutiles comme faisoient Pigmalion & Alchidas, & ne t'adresse à des personnes

insensibles qui ne s'esmeuent iamais, & ne sçauent ny prendre ny donner.

Esuite seulement le jeu des Osselets, car le hazard y est si grand qu'il faict aussi tost porter la chemise nouée. C'est vn vray Amortissement de rentes qui nous despoüille & met tout nuds sur le carreau.

C'est le ieu des dez.

Deslors que la fortune t'aura donné des moyens à suffisance, (chose qui n'est ordinaire à la Cour) fay ta retraicte hardiment, & ne vis plus pour autruy ains pour toy mesme. Il faut se retirer au port en prosperité. Il faut qu'un bon Courtisan comme vn vieux Capitaine se retire sur le point de sa bonne fortune, pour autant (disent ils) qu'il y a vne certaine reuolution, & prefixion de temps, au delà duquel l'homme ne se doit meller d'affaires: non plus que la fleur de son aage & la vigueur de son corps passée, il n'est plus capable de iouste de luiete, ny autres semblables exercices violens.

Il faut faire la retraicte de la Cour tout aussi tost, quand on y a acquis des moyens. Plut. in Luc. cml.

Le Courtisan sans moyens, est comme l'Aigle sans ailles qui ne se peut hausser vers le Ciel, bien que de nature il ait cette inclination: il est bon de demeurer en son mieux.

Le Courtisan sans moyens, est come vne Aigle sans ailles.

Ainsi ayant amassé quelque moyen ne sois prodigue ny n'en fais profusion: car le bon Courtisan Italien nous apprend, que *Tanto e pouero chi buta quel che ha, quanto chi non ha*, tiens pour certain que l'hospital est le vray Purgatoire des Courtisans prodigues. Qui a meü le Poëte d'appeller la pauureté sale peu honorable, & la loger à la porte d'enfer comme vne mauuaise beste. Mais pourtant ne te charge du bié d'Eglise tant que tu seras Courtisan, on n'en

L'hospital est le vray Purgatoire des Courtisans prodigues.

Virgile.

faiçt iamais son profit si on n'est bõ Ecclesiastique. Si bien que les Italiens ont accoustumé de dire par execration, *Pietra Santa caschi nella tua casa*. Il faut faire cõme les oiseaux de passage, si tost que l'Automne approche tourner l'œil au logement ancien & à la retraicte. Si tost que le Printemps & l'Esté de la bonne fortune commencent à nous deffaillir, il faut tourner l'œil vers nostre patrie & quitter la Cour.

Il faut emprunter sans nécessité, afin qu'on ne nous demande rien à prester.

Au reste emprunte tousiours sans nécessité de peur qu'on ne te demande à prester.

Vn Courtisan doibt estre pour autruy bon Aumosnier & mauuais OEconome, & pour soy tout au rebours: car les aumosnes & bien faiçts ne doibuent iamais sortir sans tesmoin. Il faut qu'un Courtisan ait les mains longues, & la Conscience courte.

Es biens qu'il reçoit il doibt tousiours auoir la memoire labile, & en ceux qu'il faiçt il la doit auoir eternelle.

Quand vn Courtisan est tuteur de quelque belle & bõne heritiere, dès qu'elle est nubite, son affection se couuertit en amour.

Si par hazard on te faiçt tuteur de quelque riche heritiere, & qu'on te l'ait donnée en garde, fais en vn amy hardiment: mais assure toy premierement d'une bonne quittance generale, & d'une recompance fort grande & singuliere. Et prends garde que l'affection extraordinaire que les tuteurs & gardiens portent à leur pupille, tout aussi tost qu'elles sont nubles, pour l'ordinaire se couuertit en amour: tellement que les galants hommes pour auoir donné vne femme riche à vn amy, doibuent se payer & tirer leur recompance de l'espouse mesme, sans craindre ce qu'on dict communément, que les femmes tout ainsi que les Principautez ne se peuent donner

ner à vn amy & intention de s'en reseruer l'vsufruiet, sans courir fortune de diuiser & separer l'amitié avec l'espée & en venir aux mains, ce qui n'appartient qu'aux vaillans qui sont rares en ce siecle.

Si tu veux parler à ton Prince, n'y parle point du tout, ou l'entretiens de propos ioyeux: car ou tu seras plus assureé en te taisant, ou plus desiré en l'entretenant de la sorte:

Ne sois ny ordinaire pres du Prince, ny trop longuement absent: l'ordinaire est tenu pour importun, & l'absent qu'on prend pour mescontant, est mis en oubly.

On dict que quand on se veut deffaire de quel-  
qu'un à la Cour, qu'on l'enuoye en ambassade: il en faut par fois rechercher quelqu'une qui soit de peu d'importance, & point du tout de cōtraincte: on re-  
vient quand on veut, & si au retour on est prins pour  
Courtisan nouueau auquel on donne quelque rāg.

*S'il est bon  
qu'un Cong  
uisā recher-  
che quel-  
que am-  
bassade.*

Mais pourtant sous pretexte d'acquérir ce rang, ne falcisie les preuues de ta noblesse cōme font plusieurs. Veux que si tu desires estre fait Cheuallier, il faut estre d'extraction noble sans cōtredit: car s'il ad-  
uient iamais que les choses soient bien policees à la Cour, & qu'il se trouue que tu ayes obtenu l'ordre de Cheuallerie par surprise, tu es en danger d'estre degradé avec ignominie. Si bien qu'outre que tu cours  
fortune de cent duels sur ta qualité, on t'abbatra les esperōs sur vn fumier, on te fera porter ton escusson renuersé, & aux tournois ils te promeneront ainsi à reculons sur la contrelisse. Il vaudroit mieux faire comme ce braue soldat, lequel refusa d'estre fait

*Il ya vn  
grand dan-  
ger de fal-  
cisier les  
preuues de  
la noblesse  
pour attein-  
dre à quel-  
que grande  
dignité.*

Cheuallier par l'Empereur Barberouffe, auoit qu'il n'estoit pas gentilhomme, & apres cela on te baille-  
ra encore vn baudrier ou ceinture d'un cheuestre,  
fuiuant la coustume des Lacedemoniens, qui en fai-  
soient porter vn au lieu de ceinture à celuy lequel  
faisant la profession des armes, n'auoit encore tué  
pas vn ennemy.

Quel aage  
doit auoir  
vn habit à  
la Cour.

S'il y a quelque feste solemnelle à la Cour, il faut  
auoir vn habit nouueau: & ne le fais d'estoffe ou de  
façon si nouuelle, que tu puisse auoir honte de ce  
qu'on te l'a veu trop souuent: le vray aage d'un habit  
de Cour à peine va il au delà de la mesme feste.

Il faut que  
l'estoffe de  
l'habit d'un  
masque  
soit la  
moins co-  
gnoissable  
que faire  
pourra.

De mesme si tu es prié pour quelque balet & que  
tu sois de la partie, donne conseil à toute la troupe  
de s'habiller de façon que les habits puissent seruir  
pour le commun. Mais garde que l'habit & l'estoffe  
ne soient recognus, de peur qu'on ne te die comme  
à celuy lequel ayant porté vne mascarade vestu d'un  
Damas à flammes, comme il monstroit de là quel-  
ques iours son habit qu'il pensoit auoir bien degui-  
sé & couuert de plusieurs passemens pour le faire  
mescognoistre: vn de ceux qui l'auoient veu en mas-  
que le surprint, luy disant, à la verité c'est vn bel ha-  
bit, mais *Agnosco veteris vestigia flammae.*

Il ne faut  
qu'un Cour-  
tisan s'a-  
muse à plai-  
der, & ne  
doibt auoir  
procez  
pour chose  
quelcon-  
que.

Et voulant entrer en quelque party, s'il y naist  
quelque procez entre les partisans, ie te donne ad-  
uis de faire tout ce que tu pourras pour te tirer de là  
mellée. Car ce n'est autre chose à vn Courtisan de  
vouloir plaider, que donner occasion à la langue de  
se douloir, donner subiect aux yeux de pleurer, au  
cœur de soupirer, aux pieds de marcher, aux mains

de despendre : outre que le plaider faiçt deuenir le riche necessiteux, le ioyeux melancholique, le paisible chiquaneur, & rioteux.

S'il se parle de quelque trafic ou negotiation qui se traiçte aupres du Prince, il en faut blasmer & faire prohiber le commerce au preiudice de qui que ce soit, afin que tu en ayes seul le profiçt. Il faut qu'un bon Cōurtisan bastisse les degrez de sa grandeur & de sa bonne fortune de la cheute d'autruy.

Ne bastis iamais maison en aucune belle place qui puisse auoir d'esclat : car outre qu'elle te seruira de coruée parce qu'on y logera tousiours les estrangers, elle sera subieçte au conterolle d'un chacun, suiuant le dire de l'Italien : *Chi fa la casa in piazza, un dice ch' ella e alta, & l'altro ch' ella e bassa.*

11 Il ne faut bastir maison en belle place, si on ne veut estre conterollé.

Si tu en veux achepter vne, prends garde qu'elle n'ait un trop grand & relléué voisinage, ny un trop vil & sordide. Les grands ressemblent cette Plante qu'on appelle Cardamum, laquelle attire à soy & succe entierement l'humeur des plantes voisines & les faiçt secher *fuge procul à viro maiore* (diçt un Poëte Grec) & les petits nous font bié souuent participer à leur honte, car chacun doibt protection à son voisin pour petit & sordide qu'il soit.

Aristophane in *Menulio*.

Pour ce qui est de l'Amour, (moyen le plus plaufible pour se pousser à la Cour; car les fleches de Cupidon sont reuerées sur tout dans ces deuotes assemblees) il faut qu'un Courtisan recoure parfois pour mieux paruenir à son point, aux lettres Hieroglyphiques des Ægyptiens, aux demonstrations comme les Astronomes, aux mesures comme les Musi-

12 Le Courtisan voulat faire l'amour, emprunte le moyen & l'artifice d'une infinité de gēs.

C'est vn  
malheur  
quand vn  
pauvre  
Courtisan  
s'ébarque  
en l'amour  
de quelque  
Dame de  
trop haute  
leuée.

ciens, aux mouuemens des doigts comme les Organistes, au trepignement & pressement des pieds comme les Tisserans. Les Amans ont accoustumé de presser doucement le pied de leurs Dames pour tesmoigner la passion qui leur presse le cœur. Qu'il te souuienne d'un point tres-important, c'est que le Courtisan qui est tousiours parmy la galanterie & l'excellence des beautez, se rencontre bien souuent près des Dames de si haute leuée, que s'y recognoissant valet simple, ou la grandeur ou la vertu desesperent aussi tost les desseins: si bié que sil arriue qu'il soit heureux en la semence de ses amours, il est presque tousiours defastré en la moisson. En telle sorte que quelques flammes qui luy montent au cerueau capables de luy brusler l'entendement, il n'a souuent autre recours qu'à ses yeux, qui luy fournissent assez d'eau & de larmes pour estouffer ce feu, ou pour le moins l'aticdir, pour le rendre perpetuel & luy miserable à iamais, esclaué & subiect au poignard ou au baston. En fin,

*Posez vn desir haudemens  
La cheute en est mortelle  
Et si vous aimez bassement  
Couard on vous appelle.*

13 Vn Courtisan ne se doit maria-  
mais marier.

Il ne faut non plus que tu te charges iamais de femme. Car dès que vient la fin du premier iour des nopces, arriue le commencement de la nuit des soucis & necessitez, qui charge les pauvres maris d'une forte apprehension des maladies du corps & de l'esprit, & sur tout de mal de teste, d'enfantemens perilleux, du nombre d'enfans, de leurs mauuaises inclinacions

& deportemens, de la pensée & consideration de la mort de l'un ou de l'autre, laquelle preuient & desrobe mesme tout le contentement d'un iuste Hymenée & le tourne en larmes & regrets, disposant les pauues mariez à vne viduité & solitude mortelle.

*Mariage onereux, amorce naturelle,  
Soucy perpetuel, plainte continuelle,  
Des enfans allaittez importun brayement.  
Femme fiere à l'honneur, à l'offence mutine  
Domestique danger, delectable ruine,  
Te quitter c'est peché, te tenir c'est torment.*

Outre qu'il est à craindre si tu es grand Seigneur, & que tu deuiènes vieux ou maladif, que tu ne saches pas bien & de bonne heure tirer l'amour de ta femme hors de page. Aussi disent les Dames, que parfois les maris sont si saouls, que les meilleurs morceaux demeurent au plat & les valets s'en gorgent. Que si tu en es vne fois venu là, ou bien que pour quelque autre occasion que ce soit elle te mesprise: elle a beau estre femme de bien, qu'il te souuiene que la derniere fortune & la plus sensible que Dieu enuoya à Iob, fut quand il le rendit mesprisé de sa femme.

Plusieurs Dames se scauent seuir de leurs Pages, au lieu de filles de chambre. Quand les maris sont saouls les meilleurs morceaux demeurent au plat, & les valets s'en seruent.

D'ailleurs il seroit à craindre si elle estoit belle, que tu n'eusses chez toy mesme vne fort pauvre habitation, car celuy qui est ialoux de sa femme n'habite guiere qu'à ses genoux: ou si tu ne l'estois point, qu'il ne t'aduint quelque chose de pis, veu que le plus souvent en mariage, plus on se descharge de soupçon plus la femme se charge d'amis.

TTt iij

Et n'en déplaist à Messieurs qui ne sont Courtis-  
fians, *uxor aduentitium bonum est.* L'amour ne peut  
guiere bien tenir allumé le flambeau d'Hymenée  
destrampé dans les froides eaux de la contrainte.  
De façon qu'on voit ordinairement, que toute sorte  
de femmes mescontentes pour quelque legere oc-  
casion que ce soit, se font releuer & produisent sou-  
uent des enfans qui sont de l'outrage d'autruy. Elles  
disent volontiers à leurs maris & leur donnent ce  
mauuais conseil.

La femme  
ne trouue  
mauuais le  
châge que  
faict sô ma-  
ry, pourueu  
qu'elle en  
puisse gou-  
ster, & faire  
le sembla-  
ble.

*Aimez & suiuez le change,  
Puis que le fruit en est si doux:  
Mais ne trouuez point estrange,  
Si n'en gouste comme vous.*

Surquoy est bon le mot de la femme d'un Courti-  
fan, à laquelle ayant esté demandé pourquoy elle  
n'enferroit si bien son honneur que personne ne le  
peut entamer: & commét seroit il possible (dict elle)  
puis qu'il n'y a homme si chetif qui n'en porte la  
clef près de la ceinture pour ouurir quand il vouldra.

Explicatiô  
de la fable  
du iuge-  
ment de  
Paris.

La femme d'un Courtifan, semble ces Arbres plâ-  
tez sur des grâds chemins, dont les fruits sont pour  
les passans. Pourquoy diriez vous qu'on a peint la  
fable du iugement de Paris, si ce n'est pour dire que  
la plus belle, & parfois celle qui faict plus la reserüée,  
communément se laisse voir pour vne Pomme: puis  
que les trois plus belles Deesses du monde ont de-  
batu de primauté pour vn fruit si chetif.

Le Bonas-  
sus est vn  
animal qui  
a les Cor-  
nes renuer-  
sees.

Et comme le Bonasus dans Pline qui naist en Po-  
loigne, est vn animal qui a les cornes renuersees sur  
soy mesme, de façon qu'elles ne luy peuuent seruir

au combat que d'escorne, qui fait qu'estât atfaqué il n'a remede que de fuir. Mais aussi il dict qu'en fuyant il laisse échapper des ordures si chaudes que tous les champs qui en sont parsemez en brulent. Aussi y a il des animaux parmy les hommes qui ne naissent pas seulement en Pologne comme le Bonafus, mais par tout & principalement à la Cour: animaux si timides que leurs cornes leur seruent plus de honte & de subiect de fuite, que de parade ny de deffence. Mais en récompence ils iettent des excréments, qui brulent tous les champs, qui sont des reprochès qui gastent l'honneur de leurs femmes, (si apres cela elles en ont de reste) Ils vomissent tât d'iniures contre elles & mettent tant de bruit en leur fuitte, qu'ils manifestent & publient beaucoup plus leur malheur & leur infamie en fuyant, qu'en souffrant le choc & se tenant quoy & la bouche close.

Ainsi si l'aduient par malheur que tu t'en fois vne fois chargé, ne t'ë plains iamais. Car celuy qui tient en sa maison vne piece de chair puante, ne merite d'estre escouté quád il se plaint de ce qu'elle est toute pleine de mouches. Et si tu t'en es vne fois deliuré, fay hardiment le commandement de S. Paul, n'en cherche point d'autre de peur de faire vne seconde fois naufrage. Celuy qui a esté marié vne seule fois merite vne couronne de patience, mais celuy qui l'a esté deux en merite vne de folie.

S. Pol aux  
Corin-  
thiens.

Que si quelque Dame à la Cour te presse pour quelque autre occasion, dy luy franchement que tu n'es pas de la race des Perdrix, qui s'engraisét à couvrir des femelles. Et te souuienne que le Courtisan

est fort ignorât, qui n'a ouï chanter ce traict du vulgaire si cogneu à la Cour, que la femme est le Paradis des yeux, l'Enfer des ames, le Purgatoire des bources, & le Limbe des mauuaises pensées.

Le Castor se voyant trop pressé par les Chasseurs, se coupe les genitoires & les leur iette pour les arrester.

Et où elles te poursuiuroient auec vne telle violence ou artifice, qu'il seroit presque impossible d'eschapper & t'en deffendre; il vaudroit mieux faire comme le Castor, lequel à ce qu'on dict estant trop visuellement poursuiuy par les chasseurs, ne voyant presque nul moyen de salut, a accoustumé de s'arracher les genitoires fort precieux en odeur, pour les leur ietter & les arrester par ce moyen, sauuañt auec cette ruse tout le corps. Qui a donné occasion aux Hieroglyphiques voulans depeindre la chasteté de représenter vn Castor. De mesme qui se trouueroit trop ardamment poursuiuy de ces Dianes chasseresses, desirant arrester toute sorte de mauuais desirs, il feroit faintement voulant viure en solitude & se priuer de tesmoings, de détrapper ces Oliues de Poissy, & les leur ietter au nez pour les arrester, & les contenter de la seule odeur: car par ce moyen il sauueroit comme le Castor non seulement tout le reste du corps, mais bien qui plus est son ame pure & entiere.

Quand les Princes recourent argent frais les Courtisans courrez.

Quand ton maistre aura receu quelque grosse & notable somme, qu'il te souuienne de t'approcher & courir aussi tost près de luy: & lors qu'il la distribue, souuienne toy de t'y trouuer des premiers: car on dict à la Cour, que quand les Princes ont de l'argent frais, les Courtisans abbayent apres. Et ne faut point entrer en cette consideration, que si le Prince n'vse

n'vse de moderation au donner, que bien tost la fontaine des bien faiçts se desseche & tarit. Qu'im-  
porte pourueu que tu en ayes la meilleure part que  
le Prince coure de la profusion à l'extorsion, *Ærarium*  
*si exhausero per scelera replendum erit*, souloit dire quel-  
qu'un des Empereurs anciens à son fauory.

Au reste les Princes redoutent communement  
ceux qui veulent taster le poux, & porter la main à  
leur gibbessiere, quelque obligation qu'ils luy ayent.  
Ils font souuent de leur charge leur decharge, car  
parfois quelque bon seruiteur les a si fort opprimez  
de seruices, que pour s'en decharger vne bonne fois  
tout à faiçt, ils quittent le fardeau pour la coustume:  
ils prennent resolution de ne luy rien donner: ainsi  
il leur faut demander offices ou benefices sans tou-  
cher à leurs finances.

Qu'il te souuienne d'estre seul quand tu voudras  
demander quelque chose. Le Roy Archelaus prefe-  
ra vn Philosophe à vn Courtisan, lequel fut si indis-  
cret de luy demander vne couppe d'or en laquelle il  
beuuoit ordinairement: il vit là auprez le Poëte Eu-  
ripide, auquel il enuoya la couppe, disant que le  
Courtisan estoit plus importun à demander, que ce  
pauvre hôteux qui en auoit plus de besoing que luy.  
Ou bien il t'aduiendra peut estre pis: car tu rencon-  
treras quelque Prince de l'humeur de Dionisus, au-  
quel le Philosophe Aristippe souloit reprocher qu'il  
faisoit ses liberalitez fort seurement, car il donnoit  
peu à ceux qui demandoient beaucoup, & donnoit  
beaucoup au Philosophe Platon qui ne prenoit rié.

Il faut estre  
seul quand  
on veut de-  
mander quel-  
que chose  
à vn Prince.

Plut. en la  
vie de Diō.

Et afin que ie te monstre que nos Roys en ont Beau trait

V Vu

d'un Chancelier de France enuers le Roy Louys XI.

presque vsé de mesme. Le Roy Louys XI. ayant vn iour assemblé plusieurs Officiers de la Couronne, & plusieurs de ses domestiques, s'estant fait porter de grosses & notables sommes de deniers, faisant semblant de les vouloir recompenser sur le champ, leur ayant dict qu'ils contassent hardiment tous leurs plus signalez seruices, chacun se mit aussi tost à conter, voire à s'aider l'un l'autre à les remettre en memoire, chacun portant tesmoignage pour son cōpagnō: mais quand ce fut à Monsieur le Chancelier, qui vray-sēblablement auoit à faire vn plus grād denōbrement que les autres, tāt s'en faut qu'il s'ēpeschast à donner son compte au Roy, qu'au contraire il dit qu'il en auoit receu tāt de biē-faiçts & tāt de graces, que mille ans de seruire n'en pourroient meriter la moindre partie: le Roy faisant semblant de vouloir que les compteurs tirassent la courtoisie de Mōsieur le Chancelier à leur profit & auantage, leur dict, tant mieux vostre part en sera plus grande s'il ne pretend rien au butin. Mais aprez les auoir tenus deux ou trois heures en bonne bouche, il commanda à Monsieur le Chancelier de prendre seul toutes les sommes, & faisant l'honneste & le renchery, il commanda qu'on les fit porter en son hostel, se moquant de tous les autres qui sembloient comme reprocher leurs seruices à leur Prince, les leur voyant ainsi conter si exactement. Il faut donc que le Courtisan accort quand il voudra demander quelque chose à son Prince, ou bien que le Roy ou le maistre particulier qu'il sert, voudra faire quelque departement de deniers, gratification ou remunera-

tion, trouue-moyen qu'il ne s'y rencontre personne qu'on puisse gratifier, ny à qui on la puisse donner plus volontiers qu'à luy.

Et si quelqu'un d'eux te promet quelque chose, & qu'il te la mette en longueur & dilayement, ne t'y fie & ne t'y amuse pas: car la lentitude des Princes est vne negatiue: & en matiere de donner, c'est vn refus manifeste.

Comme aussi vn Courtisan, quand il sera forcé de donner quelque chose pour acquerir & se rendre sien ores celuy-cy, ores celuy-là, il faut qu'il face quelque petit present plus gentil que de haut prix, afin qu'on ne luy die qu'il pesche avec vn hameçon d'or: il doibt accompagner son present de belles parures, afin qu'elles suppleent au peu de valeur d'iceluy: qu'il die hardiment qu'il n'ose encore mettre la grand' voile, promettant des montagnes d'or lors qu'il aura le vent en poupe. Que le visage de chaque piece qu'il aura en sa bourse luy soit vn saint tout nouveau, lequel il adorera de la plus haute & releuée adoration. Il faut à la Cour pratiquer cette exorbitante vsure de donner peu, pour receuoir beaucoup.

Que si l'on tient la chose chere & qui soit enuieée de plusieurs, il faut qu'il la promette à tout le monde & ne la donne à personne. Vn Antigone fut appelé Dison, qui donnera, pour ce qu'il promettoit tousiours & iamais ne donnoit. Voire par fois sçachant que tout le monde desire quelque chose de rare, il doit faire semblant de l'auoir encore qu'il ne l'ait pas, cōme fit le Courtisan Anglois, lequel vou-

14 Il faut que si le Courtisan recouure quelque chose de rare, qu'il la promette à tout le monde, & ne la donne à pas vn.

Plut. in Curiola.

Beau trait

d'un Courtisan Anglois.

lant obtenir quelque don de M<sup>rs</sup> les Cardinaux à Rome, leur disoit à tous pour leur donner bonne bouche, & les mettre en esperance, Je vous auois mené vne tres-belle haquenée d'Angleterre, mais ie l'ay laissée encore à Boulogne enclouée, *Come sara guarita, la fia di. V.S. Illustrissima.* Vn Cardinal ayant tres-bien recognu l'adulation vaine & effrontée, luy respondit accortement *Egli e stato bene che sia stata inchiodata, perche s'ella non percuotera in questo accidente, l'hauerebbe hauuta un solo Cardinale, & a questo modo tu la puoi dar a tutti.*

Vn bon Courtisan ne donne pas mesme l'Aumosne, & tient toute sorte de charité pour ennemie, appuyant sa maxime sur le texte du Deuteronomie mal entendu par luy, *Et omnino indigens & mendicus non erit inter vos.* Et moins vse il de charité enuers ses propres seruiteurs, ausquels il ne donne iamais ny recompence ny salaire, tenant la maxime des Italiés tres-veritable, que pour auoir de bons seruiteurs, il les faut tenir pauures & en continuelle esperance. Si bien que le bon Courtisan tient le plus souuent la plus forte recompence & le salaire de ses seruiteurs au bout du baston.

15 Il ne faut auoir nul ressentiment des iniures des grands.

Il ne faut rechercher vengeance des outrages qu'on reçoit des Grands, non plus qu'il ne faut rechercher le triomphe en toute legere occasion. Il vaut mieux souffrir quelque incómodité, que de viure tousiours en desffiance; il y a des iniures qu'il ne faut voir ny sentir, ains disent les fins Courtisás, il faut tousiours flater les grands pour se les rendre propices.

De maniere que ie trouue fort mauuais le traict de

ce Seigneur de la Cour de Rollo Duc de Normandie, lequel saluant le Roy Charles le Simple, comme il luy eut donné son pied à baiser, il luy print le pied, & le tira si rudement qu'il le cuida renuoyer à la renuerse. Je trouue bien plus fin & meilleur le trait d'vn autre Courtisan, lequel s'estant presenté pour faire la reuerence au Roy de Portugal, comme il luy eut donné la main à baiser sans auoir daigné tirer le grand, luy print la main hardimét, & luy ayant tiré le grand la luy baïsa: le Roy à demy en cholere, luy dict, ie l'eusse bien tiré moy mesme si i'eusse voulu, mais c'estoit qu'il ne le iugeoit digne de cette faueur. Il n'y eut pas de cela plus grand bruiet.

Vn Courtisan de Castille tira les gands au Roy pour luy baiser les mains.

Il faut conuiuer aux iniures des Grands & faire ioug à leur violance, il faut prendre à faueur leurs iniures, parce qu'ils nous en peuuent faire souffrir de nouvelles, plus rudes que les premieres. Il suffit de trouuer assurance si on peut qu'on n'en receura à l'aduenir de plus grandes. Il se faut reffouuenir que les Princes (& sur tout en Italie) tiennent pour maxime & disét, *Che l'inimico scoperto, e il Corteggiano disgiustato, son differenti di nome no di substantia.* Ainsi ne te charge le cœur de la souenance des iniures, & ne te desloge de l'amitié des grands pour quelque veillaquerie qu'ils te facent endurer, ny ne te degouste de leur seruice: car il n'est possible aux petits, de viure hors la mesure & l'attainte des grands. En toutes façons c'est sagesse de borner sa volóté à son pouuoir: mais cest encore vne plus grande finesse & vn meilleur artifice, de monstrier vouloir, & prendre aucunement à gré le malheur qui nous est arriué, quand

Vn ennemy decouuert & vn Courtisan degoulté, ou melcontét c'est mesme chose.

on ne l'a peu empescher.

Il faut remettre & pardonner les iniures que nous auons receues des petits & inferieurs à nous, par magnanimité, mais non celles que nous auons receues des grands, de peur qu'on ne die que nous les auons remises par nécessité.

Et ne trouue bonne la plainte d'un Courtisan, lequel se plaignant des iniures qu'il auoit receues à la Cour de quelque grand, & en estant tout troublé: comme on luy eut donné à boire de l'eau de l'Ethé pour les oublier, il se trouua que cette eau auoit seulement vertu de canceller, & oster de son esprit, la memoire des iniures qu'il auoit receues de gens inferieurs à luy, mais non celles qui venoient de la main de plus grands Seigneurs que luy, lesquelles avec vne extreme patience & longueur il auoit plustost adoucies qu'oubliees, d'autant (disoit il) que les personnes bié nobles & de cœur genereux comme luy, souloient escrire dans l'arene les iniures venans de gens de basse condition : mais celles qu'ils auoient receues des grands hommes & puissans, ils auoient accoustumé de les grauer sur le marbre, avec des caracteres qui ne se pouuoient ruiner par le temps: estant le propre du noble, selon l'aduis de l'Italien *Scordare l'offesa per magnanimita, non perdonarle per necessita.*

Allant à la Chasse avec son Prince, il luy faut reseruer le coup de respect.

Quand tu vas à la chasse pour accôpagner le Roy, ou le Prince avec lequel tu y vas, donne luy l'honneur de bailler le premier coup à la beste : car tout le monde louëra ta discretion, Et ne suis en cela le conseil ou licence d'Artaxerxes, qui fut le premier qui osta tels respects, & permit aux Courtisans de frapper la beste les premiers quand ils en seroient en commodité. Ce sont des petits honneurs qui ne coustët guiere, & peuuët profiter beaucoup. Ne fais dessein, & ne t'amuse à acquerir tant de

thresors , comme font ces richards qui ont des cachots soubz terre, ausquels ils cōmettent de malings esprits pour gardiens comme si c'estoiēt des Suisses: celuy qui cache son thresor en terre, faiēt le diable son heritier.

Ne fais iamais ton maistre ton heritier , de peur qu'il n'en vse en ton endroit comme fit Caligula, lequel ayant esté institué par quelqu'un des siens fort malade, qui reuint neantmoins en conualescence, il le fit mourir, disant que c'estoit vn moqueur de vouloir suruiure apres l'auoir faiēt son heritier. C'est vne dangereuse adulation d'instituer vn Prince, qui peut faire couper les jambes au testament de celuy qui l'a institué, & empescher que sa volonté ne soit ambulatoire. Il se faiēt executeur luy mesme du testament d'autruy: la mort faisit le vif quand il luy plaist, & le vif qui est luy mesme, se faisit de l'heredité du mort quand il veut.

Es choses qui sont d'importance ne te mesle de donner conseil aux grands, d'autant que suiuaēt l'aduis du sage Italiē, *Il dar consiglio e cosa troppo pericolosa: per che se il consiglio riesce, la lode e sola del consigliere: se non riesce, la colpa e sempre del consigliere.*

Que fil se presente iamais occasion importante sur laquelle tu sois forcé de donner conseil à ton maistre: qu'il te souuienne de taire l'aduis que tu luy donnes, & le luy donner en secret: aussi diēt on que ce mot *Consilium*, vient non de *Consulo*, ains de *Confilio*: (diēt Tacite) pour bien faire, il ne faut pas que les Conseillers seulement demeurent en silence, apres auoir donné vn aduis important à vn Prince:

Ne fais iamais ton maistre ton heritier.

Si le conseil que tu donnes aux grands reüssit, l'honneur t'en est aussi tost desrobé.

Festus.

Tacite li. 4. Annal.

ains le Prince mesme doibt supprimer son aduis, & ne le declarer du tout point, veu qu'il est certain, tout aussi tost qu'il l'aura declaré, que tous les siens voire toute la Cour, ne manqueront d'aller à cet aduis pour impertinât & pernicieux qu'il soit (tant l'adulatio la crainte & l'amour du Prince sont puisés.)

16 Garde  
toy sur tes  
vieux ans  
d'estre  
vieux ser-  
uiteur &  
Secretaire  
nouveau.

Garde toy sur tes vieux ans de vouloir estre seruiteur d'un Prince, & sur tout n'enuie cette qualité de Secretaire: qu'il te souuienne de ce bon conseil de l'Italien, *(che non ce condicione o seruitu piu incommoda, ch'essere seruidor vecchio, & segretario nuouo.*

A quoy on adiouste que le mestier d'escrire à qui est employé à escrire pour autruy, semble d'abord estre aduantageux, mais pourtant il ne l'est point: car il faut qu'un Secretaire desampare & renie sa propre volonté, ses propres oreilles, son propre iugement, & renonce à tout ce qu'il pourroit iamais pretendre pour bien escrire, estant obligé d'escrire à la volonté d'autruy. Ainsi de vieux & inutile Courtifan, il deuiendra Secretaire, lequel consideré comme seruiteur, il sera trop libre estant participât des secrets de son maistre, & neantmoins consideré comme libre, sera trop esclau.

Per seruidor  
sera tropo li-  
bero & per  
libero tropo  
schiauo.

L'excellence & merite d'un Secretaire, ne consiste comme plusieurs croyent en elegance de parler & d'escrire, mais à retenir & taire avec fidelité, & enseuelir dans le silence le secret qu'on luy a commis. D'autant qu'en ce temps miserable, auquel les secrets des Princes se vendent au plus offrant, à l'encant de la perfidie, ce Secretaire qui se trouue fidele en des secrets importans, tant s'en faut qu'il puisse estre

estre assez guerdonné de son Prince, qu'au contraire il ne sçauroit iamais tant receuoir de recompense & bien faicts comme il en a merité.

En fin c'est chose honteuse de lécher si longuement le miel sur les espines. Car à la verité les dou-  
17 *Ala Cour on est contrainct de lécher presque toute la vie le miel sur les espines.*

Le Courtifan est vn de ces petits Vers luisans qui se voit la nuit dás les Espines, il se nourrit d'Obelon & d'Asperges d'où on ne gouste que les bouts: de Cardes, ou d'Artichauts, dont l'vn consiste en tel espluchement, qu'on peut dire que c'est viande de gés saouls, qu'il faudroioit bailler (rât il y a de temps & de peine à les esplucher) à des ennemis, & non à des gens qu'on veut bien traicter & nourrir. Il faut bailler l'Artichaut à des gens depouillez, tout ainsi qu'il le faut feuiller luy mesme, & depouiller feuille à feuille pour porter la dent à ce peu qui se trouue de bon en la racine; car tout le reste n'est qu'aigreur & s'en va au neant.

Le Courtifan se nourrit d'Obelon & d'Asperges de quels on ne mange que les bouts.

Ainsi se trouuent les bonnes fortunes des Courtifans, elles gisent seulemēt & consistent en quelque petit chetif eschâtillon de fortune, qui ne nous peut ny nourrir suffisamment, ny remplir: ce n'est qu'une petite bouffée de vent fauorable qui se trouue en quelque petit recoing de la Cour, qui ne nous rassasie ny ne nous desaltere, mais tout le reste est moins que rien.

Et afin que ie descouure vn peu ces espines, & les  
18 *Comparaisō des Argonautes*  
 mesauantures qui arriuēt ordinairement à ceux qui

tes de la  
Cour, avec  
ceux qui  
voyagent  
sur mer.

suivent la Cour: ie n'en veux pas mesme excepter en ce point les meilleurs & plus parfaicts Courtisans: car les mauuais accidens suivent parfois & persecutent plus tyranniquement les bons que les mauuais: & bien souuent les gens de bien y sont plus subiects que les autres. C'est pourquoy ie feray comparaison des Argonautes de la Cour, qui courēt apres la Toison d'or, les thresors dignitez & autres faueurs des Princes: avec ces autres Pilotes & voyageurs qui frequentent & nauigent sur mer. Aussi dict on qu'entre tous les Royaumes du monde, celuy de France est si bon & si fertile, que c'est vne mer qui se seme, & vne terre qui se nauige à tous vents.

Surquoy ie diray parlant neantmoins generale-ment de la Cour de toute sorte de Princes Roys Empereurs & Monarques, qu'il est malaisé de trouuer la hauteur du Pole de la Cour, & ne s'y est iamais veu vn si bon Pilote, qu'il ait peu rencontrer vn Astrolabe propre à adiufter le cours du Soleil de la ceruelle d'vn Prince bizarre & capricieux, avec le vaisseau fragile d'vn Courtisan affamé & conuoiteux, le seul genie des Princes estant la vraye & assuree Tramontane ou Estoile du Nort, que les nauigeans ou voyageurs Courtisans doibuent obseruer en la nauigation terrestre: de façon que c'est merueille qu'vne estoile si seure en la nauigation de la mer, soit neantmoins en celle de la terre si peu stable & assuree. Car la nacelle des Courtisans, estant perpetuellement agitée de deux choses contraires, sçauoir de la passion & du propre interest, il y naist des orages si dangereux, qu'on y voit arriuer à tous momens de grands & furieux naufrages.

Il se trouue encore d'autres difficultez, qui naissent des mouuemens incertains des Estoiles errantes des officiers qui sont au seruice des Princes: d'autant qu'elles ne sont rauies & ne prennent leur cours, du premier mobile du bon debuoir qu'on doibt à son Prince, comme il seroit besoing: car bien souuent elles se trouuent retrogrades au bien de son seruice: voire parfois les cieux inferieurs des officiers avec le cours de leurs passions priuees, & ce qui concerne leur interest, rauissent & entraînent le premier mobile qui est le Prince, de maniere que par le moyé de semblables accidens, les affaires à la Cour se mettent en telle confusion, que ces Pilotes ou Courtisâs ne peuent iamais paruenir à vne parfaicte cognoissance du mouuement de tant de Spheres, qui sont necessaires pour bien gouverner les grands. Et ces difficultez croissent quand on veut marquer les vêts dans la boussole: par ce qu'en la mer des Cours des Princes, on ne les trouue en nombre certain, comme on fait en cette autre mer commune. Car outre les quatre vents principaux de la volonté du souuerain, de la grandeur de ses enfans (quand il en a) de l'autorité des Princes du sang, & des aduis de son conseil priué, on descouure vne infinité de demy vents des ministres de Cour, des fauoris des Princes, des Adulateurs, & autre sorte de gens, tous si déreglez, & en certaines occasions si mouuans, que n'estant marquez en la Boussole nouvelle qu'on en a fait, la nauigatiō y est tres-malaisée, & s'y trouue des difficultez qui font perdre le iugement aux plus siffisans.

Tellement que mesme les Pilotes de l'Ocean le

XXx ij

plus orageux, estiment miserable la condition de ces autres Pilotes terrestres qui sont nos Courtisans, d'autant qu'en leur navigation ils sont cōtraints de mettre les voiles de leur esprit, & les tendre à vne infinie multiplicité de vêts contraires qui se trouuēt en cet autre Ocean de la Cour, lequel d'ailleurs est plein de Rades arides, de Bancs de Syrtes de Scylles de Caribdes & Abismes profonds, remplis de mille mescontentemens de concurrans d'enuieux de persecuteurs & d'esprits extrauagans & heteroclités. Mille Tantales qui baissent l'eau des faueurs sans la boire, vne infinité qui sont au centre des Thresors, & toutefois ils furnagēt, & sont portez au dessus des eaux, sans pouuoir penetrer plus auant que de la superficie: qui faict que qui veut voguer en cette Mer de la Cour, y doit bien tenir l'œil.

19 Description des Fortunes & Auantures estranges qui aduenēt à ceux qui s'iuēt la Cour, pour gens de bien qu'ils soient, desquelles on en peut receuoir & recognoistre plusieurs autres.

Premiere sorte d'Auanteure ou fortune estrange, en laquelle plu-

Et pour en faciliter les moyens, ie mettray icy quelques Auantures & fortunes estranges qui aduenent ordinairement à ceux qui suiuent la Cour pour gens de bien, accorts parfaicts & relleuez qu'ils soient. Desraisonnable (diroit on) ou pour le moins inegale distribution des auantures humaines, qui donne estonnement à tous ceux qui les voyent ou qui en oyent parler, car de les dire toutes, il seroit impossible tant elles sont en nombre, & à force qu'elles sont diuertiffiées selon la diuersité des nations, & diuerse humeur & bizarrie des Princes.

La premiere est qu'un mode de Courtisans voyas vne Tramontane fauorable, ayans tous mis la voile à la fois: vn seul neantmoins se trouue & se voit accueillir tout le vent, & l'auoir en pouppe, pendant

que les autres ne se meuuent de place. Et la merueille gist en ce, qu'encore que les vents gracieux & fauorables de la bõne grace des Princes semblēt souffler esgalement par tout, & pouffer vniuersellement toutes les voiles des Courtisans, qui sont de pareil merite; neantmoins elles ne se meuuent esgalemēt.

Plusieurs Courtisans se sont renchez.

La seconde est quand le mesme vent fauorable estant tourné resouffler, & certains Courtisans ayans mis la voile au vent, il s'en trouue parfois quelqu'un lequel estant sans arbre, & sans le mast d'aucun merite, demeurant sur le port oisif pour apprendre & sonder le gué, plustost que s'exposer au peril: neantmoins on le voit tout d'un coup estre tiré du port, & du lieu de son oisueté & repos: & estant conduit en la haute mer du maniemēt des affaires, au dessus de toute sa suffisance & capacité, finir son voyage avec vne tres-heureuse nauigation, l'assortir de l'acquest de tres-grands moiens, & estre honoré des plus grandes & belles charges.

Seconde sorte d'auanture ou fortune estrange en laquelle plusieurs Courtisans se sont aussi trouuez.

La troisieme, qu'un vertueux Courtisan ayant deploié les voiles de son fidele seruite à un fauorable port de la bonne grace de son Prince: luy estat aduis, à voir la gracieuse demonstration des paroles qu'il receuoit de luy, qu'il auoit auacé & fait beaucoup de chemin. Car les vents qui soufflēt à la Cour des Princes en amusent & detiennent les vns sur l'eau & les ennuyent en la tardiuete d'un calme, & au contraire portent viftement les autres d'un souffle impetueux & violent: neantmoins apres vne longue peregrination, ayant calculé & mesuré le progres d'icelle, se trouuer au mesme lieu d'où il estoit

Troisieme sorte d'auanture.

party: ayant tousiours esté repeu pendát le mauuais estat de ses affaires & le long voyage de son assidue-  
le seruitude de diuerses & vaines esperances, & de  
longues & trompeuses expectatiues, sans auoir rien  
pris que du vent.

Quatries-  
me sorte  
d'Auature.

La quatriésme, qu'il se voit parfois que de la cer-  
uele d'un Prince extrauagant soufflent en mesme  
temps deux vents contraires, desquels les infortu-  
nez Courtisans sont si rudement poussez & agitez,  
qu'ils ne sçauent se resoudre auquel des deux il leur  
est plus vtile de desployer leurs voiles. De maniere  
que pendant cette incertitude, apres auoir souffert  
des bourrasques incroyables, plusieurs personnes  
viennent à se noyer & se perdre miserablement.

Cinquies-  
me sorte  
d'Auature.

La cinquiésme, qu'on voit plusieurs Courtisans,  
personnes de qualité & de merite, lesquels estans  
mesme dans le port avec l'air du visage du Prince  
tout à fait serain & tranquille, & en apparence ne  
respirant autre chose que douceur: neantmoins le  
vent de la cholere & disgrace d'iceluy venant peu à  
peu à s'esleuer, la mer de la Cour deuenir si orageuse,  
que les plus grosses cordes de la plus recherchée pa-  
tience courrisane rompues, les nauires qui sont mes-  
me dans le port viennent à s'entrechoquer si furieu-  
sement, que le plus fort casse le foible, & tous ceux  
qui sont dedans se perdent & tombent au fonds.

Sixiesme  
sorte d'A-  
uature.

La sixiésme est celle d'un certain Courtisan, lequel  
pendát un orage furieux, & vne tempeste qui le met-  
roit presqu'en desespoir, ayát eu neantmoins le cou-  
rage de sortir du port pour se ietter en mer, ne se  
perdit comme tout le monde croyoit, ains cette hor-

rible & espouvétable tēpeste, qui eut faict perdre & noyer les meilleurs vaisseaux du monde, luy seruit de vêt si fauorable, que passant par le Cap de bonne Esperance, il rencontra en fin la bonnace paisible & assurée des plus grandes faueurs de la Cour.

La septiesme, qui semble encore estre plus nouvelle, quand à ciel serain sans tonnerre ny esclair, on voit tomber certaines fleches qui bruslent parfois des miserables Courtisans: si bien que tout le monde festonne de ce qu'estans tirées par vn Prince despité, quoy qu'il se tienne à couuert, elles ne soient preuenues de quelque esclair ou tonnerre, qui admoneste & faict signe aux pauvres Courtisans de les esuiter: tout ainsi que font celles qui sont décochées du ciel, lesquelles venant de Dieu lors qu'il est irrité, ne sont guiere tirées contre les hommes, sans l'esclair de quelque aduertissement prealable.

Septiesme  
sorte d'A-  
uature.

La huitiesme est, qu'on a veu bien souuent vn Courtisan assailly d'vne môstrueuse fortune, & d'vn nombre infiny de persecutions malignes, apres auoir contesté, & s'estre joué quelque temps contre la furie de la mer, son vaisseau plain outre mesure de vêt furieux des cruelles calomnies, faire ject de ses marchandises dans l'eau, & en fin donner de la poitrine dans l'escueil de l'ingratitude d'vn Prince mecoignoissant. Neantmoins apres vn si dur rencontre, le nauire de la seruitude du Courtisan se remettant, la fortune des persecutions courtisannes cesser, la mer du dedain & rancune du Prince s'accoiser, & le rocher qui auoit causé son naufrage se conuertissant en vn port tres-assuré, le vaisseau à demy noyé

Huities-  
me sorte  
d'Auature.

& submergé, ressortir des ondes plus beau plus fort & mieux accommodé que iamais; & la marchandise des merites dont on auoit fait ject pour descharge, se tourner charger elle mesme, & par aprez se conuertir bien tost en tres-grandes dignitez & grands moyens: faisant dire à tout le monde, qu'és nauigations terrestres, les naufrages les plus estranges & defastrez se conuertissoient par fois en tres-grandes felicitez.

Neufiesme  
sorte d'ay-  
uanture.

La neufiesme est, d'un Courtisan accort, lequel mettant la voile au vent en temps qui sembloit luy estre aussi fauorable qu'il eut peu desirer: les Alcyôs vrais signes de beau temps paroissant par tout: apres vne longue nauigation, voulât sçauoir en quel pays & contrée il estoit, ayant mesuré avec son Astrolabe la hauteur du Pole de s<sup>on</sup> merite: s'apperceut qu'ayât perpetuellement dressé la poupe de ses bons seruices droit à la Tramôtane de l'interest de son Prince, il se trouua neantmoins auoir tenu vne autre route que celle qu'il desiroit, & suiuy vn vent contraire.

Mais quand avec la Carte & la Bouffole en main, il vit qu'il n'auoit rien manqué à suiure le bon vent, & la droicte route du seruice de son Prince: il s'aduisa que le mesme vent de la faueur d'iceluy festoit tourné en vent contraire, par la malice des Adulateurs & enuieux qu'il auoit à l'entour. Si bien qu'apres auoir veu, qu'en cette nauigation terrestre de la Cour, les personnes malicieuses pouuoient ainsi tourner l'esprit des Princes d'un vent à l'autre, & du fauorable à son opposite: il cogneut que nauiger d'as cette mer orageuse, estoit vne resolution, non de  
voyageurs

voyageurs prudens, ains de personnes pleines de desespoir.

La dixiesme est d'un tres-deslié Courtisan, lequel ayât suiuy plusieurs années la Cour de diuers Princes, où il auoit nauigé si heureusement, que non seulement il estoit venu au dessus de plusieurs defastres, & abbatu tous les sinistres vents des persecutions cruelles: ains il auoit mesme rompu & brisé les rochers esquels il auoit frappé. Et comme ce rocher d'Arpasa en Asie, lequel heurté de toute la force d'un corps ou d'une forte machine, ne pouuoit estre esbranlé, mais poussé du petit doigt on le faisoit mouuoir à plaisir; aussi estoit il demeuré immobile, & auoit resisté iusqu'à lors, à tous les plus violans efforts qui auoiét fait perdre les autres Pilotes. Mais comme le grand Nauire ou vaisseau qui porta l'image de Cibele, ne peut estre déplacé par tous les Mariniers de Rome, avec tous les Cordages Rames & Engins dont ils se peurent aduiser: & pourtant il fut en fin arresté par là seule ceinture de la Vestale Claudia. De mesme lors qu'on le croyoit si ferme que rocher du monde ne le pouuoit perdre ny briser, on auoit beau le pousser & le choquer, ny vents ny rames ny cordages ne pouuoient luy faire changer de place, croyant estre en sa plus grande felicité: neantmoins pour auoir seulement passé par dessus vn petit filet d'herbe d'une impertinence, d'un des moindres Officiers de la Iustice, son vaisseau fut non seulement déplacé, ains il se brisa & se perdit tout à fait.

Dixiesme  
sorte d'Avanture.

L'onzieme est d'un pauvre infortuné Courtisan, lequel ayant encore la voile, & luy estant comman-

L'onzieme  
sorte d'Avanture.

Y.Y.

dé de la mettre, pendant qu'il voyageoit en lieu que tout le monde tenoit pour tres-assuré : sa Nauire donna vn si grand coup par mesgarde contre vn escueil, qu'elle se fracassa entierement, qui fut cause que tous ceux qui furent spectateurs de son desastre, le plaignoient & auoient comme compassion de son ignorance grossiere, & de ce qu'il n'auoit eu l'esprit d'esuiter ce mauuais coup.

Mais il monstra bien que cet escueil n'estoit marqué dans carte quelconque: & de fait iamais homme qui eut voyagé par là, ne l'y auoit recognu; ains la verité estoit, qu'il estoit né à l'instant que le pauvre Courtisan auoit donné contre. D'où toute la Cour s'aperceut qu'en la nauigatiõ terrestre, les rochers naissoient mesme dans la planure, & au milieu des prez les plus verdoyans, & és autres lieux qui estoient communément tenus pour assurez, & aisez à nauiger.

Douzieme  
me sorte  
d'Auature.

La douzieme est, qu'on a veu autrefois à la Cour vn certain Courtisan, voguer à tous vents & sur toute sorte de mers avec tant de bonne fortune & applaudissement, que par sa seule valeur & son propre merite, il faisoit caler voile à tout le monde, festant rendu si formidable en toute sorte d'exploits militaires, qu'és commandemens & conseils de la guerre il estoit tenu absolu, personne n'ozant le plus souuent, ou ne voulant contester ses aduis ny les contredire, les voyans accompagnez de si heureux euuenemens. Il estoit d'ailleurs si fortuné, que quoy qu'il fut tousiours des premiers & des plus aspres au combat, il ne receuoit iamais que des coups de faueur, des playes flatueuses & blandissantes & non ia-

mais mortelles.

Neantmoins le vent de la Cour changeant, luy ayant esté mis sus vne offence à demy estouffée, & que le temps sembloit ja auoir effacé, il se trouua si surprins, & en fut pressé avec vne telle violence, que quoy qu'il eut cent fois résisté à toute sorte d'orages, si est ce qu'à ce nouveau accidét son vaisseau rōpit tout à fait, au grand estonnement de tout le monde: voire de plusieurs grands & relleuez Argonautes, qui eussent volontiers desiré de rencontrer vn personnage si entédu & de pareil merite, auquel ils eussent peu mettre en main le gouuernail de leurs naceles, croyans qu'avec vn Pilote si suffisant, chacun d'eux eut peu aisément voguer & trauerfer toutes mers, sans craindre ny orages ny escueil. Qui mōstre que le vaisseau pour bien equippé qu'il soit, a beau ramer ou aller à pleines voiles: si est ce que la moindre petite Remore le peut en vn moment arrester tout court, & faire eschoüer de façon, que les cent bras de Briarée ne le sçauroient faire mouuoir, ny tous les vents d'Aeole l'esbrâler tât soit peu, pour aller à vau le vent de sa premiere prosperité.

L'enuie qui se trouue à la Cour parmy les Courtisans, ne peut souffrir vne trop grande prosperité resider trop longuement sur le bon poinct, & demeurer stable sur le haut de la rouë de la Fortune qui tourne incessammét. Et ne peut le malheur dés qu'il nous est vne fois arriué s'escarter: car le naturel de ceux qui gouernent le monde, est beaucoup plus enclin & disposé à nuire aux personnes qu'on voit bien vouluës de la Fortune, qu'à secourir ces autres

YY y ij

qui en sont battus, & les releuer lors qu'ils sont prosternez par terre.

La fortune lasse de despartir ses faueurs, se retire bien souuent inesperément & trenche tout d'un coup le fil de nos esperances. Mais tous les accidans humains pour rudes qu'ils soient, se trouuans soubz les pieds de la Vertu, se trouuent aussi parfois au dessoubr de la constance de plusieurs bons Pilotes: car sortans de cet Ocean de la Cour, c'est l'honneur sur le front, la resolution au cœur, l'integrité en la conscience.

A la verité la Cour est vn flux & reflux (mais fort inegal) des folies du monde, d'où naissent tant d'accidans funestes. Ce sont ces abysses profonds où le malheur de la Cour nous attire. C'est le Miroir ardent d'Archimede, qui fait brusler les nauires de ceux qui nauigent dans la mer. C'est pourquoy tous ceux qui suiuent la Cour, pour gens de bien grands & releuez qu'ils soient, se trouués subiects à pareils accidans, peuuent bien dire.

*Sur des flots si boüillans ie ne m'assure plus,  
Tous les nochers du monde y demeurent confus.*

Il laisse mille autres funestes & tragiques Aduantures de ceux, à qui le desespoir & le repentir ont presté le fer & le licol, pour trouuer plus de grace dans les impetueux tourmens d'une mort hastée & volontaire, que dans les rigueurs & cruautez d'un Prince irrité, & dans les penibles & infideles abus d'une fortune blandissante.

Et diray seulement que celuy qui a traitté cette question comme fort douteuse, sçauoir quel nom-

bre estoit plus grand ou des morts ou des viuans: qui a demandé par apres (adioustant doute sur doute) en quel rang il falloit mettre ceux qui nauigent sur la mer, comme n'estans ny morts ny vifs, ains (comme on dict) tousiours à deux doigts de la mort, auoit meilleure raison de douter en quel rang il faut mettre ceux qui nauigent sur l'Ocean de la Cour, cōme estans plus subiects à naufrage, & plus pres de la mort que les autres, & en danger d'en encourir vne pire. La mort que les anciens auoient le plus en horreur estoit celle des noyez, d'autant que la plus noble partie de l'ame qui est de feu, qu'on tient pour celeste, s'estaignoit par vn moindre element qui est l'eau.

Synecius  
dans ses E-  
pistres

Tellement que par l'exemple de tant de funestes Accidens, & vne infinité d'autres qui ne font que naistre beaucoup plus estranges, heurtans toute sorte de grandeurs: lesquels sont de si haute recherche, qu'il vaut mieux les tenir en silence chacun les voyant, qu'essayant d'en dire quelque chose, en parler mal à propos, & parauanture avec peril.

Il est donné aduis à tout le mode, de ne faire iamais nauigatiō terrestre pour aller en Cour si ce n'est par necessité: ou si l'on y va, que ce soit en plein midy, & encore avec la lāterne de Diogenes, la chādelle de la Prudence allumée sur le haut de la Pouppe: ayant matin & soir les genoux en terre, pour supplier la diuine Majesté, de vouloir enuoyer à ceux qui entreprenēt vn si perilleux voyage, quelque bon Ange ou S. Helme pour guide. Tenāt pour certain & indubitable, que ceux qui veulent cōduire en l'Ocean de la

YYY iij

Les Nau-  
res n'e-  
stoient cō-  
pris en l'e-  
stimation  
des biens  
d'un Citoyē  
Romain.

Cour des Princes, le nauire de leurs esperāces en port & havre assure, dependent plus immediatement de l'aide de Dieu que de quelque prudence & sagesse humaine que ce soit. Outre que Tacite ce bon Politique nous apprend, qu'il fut ordonné à Rome parmi ces grands & prudens hommes, que les Nauires ne seroient point contez pour vaillant, en l'estimation generale des biens d'un Citoyen, & que d'iceluy il ne payeroit aucun tribut, par ce qu'il est si subiect à naufrage, qu'il se perd à vn petit soufflé de vét, & n'est plus en la puissance du maistre.

20 La plus-  
part des ha-  
bitans de  
la mer, soit  
les Poissōs  
soit les Pi-  
lotes ou  
Mariniers  
sont com-  
munément  
muets.

Et comme la plus grand part des habitans de la Mer, soit les poissons soient les Pilotes, sont muets: d'où vient qu'on n'y commande qu'en siffât ou par signes, & qu'on n'y marche qu'en soufflant, & avec le vent: aussi la majeure part de ceux qui ont le vent en poupe à la Cour, & desquels on pourroit apprendre les eleuations du Pole & autres artifices pour surgir à bon port, semblent encore estre plus muets: car les Courtisans bien accorts, tiennent en perpetuel silence, les moyens de l'establissement de leur bonne fortune. Si bien qu'il faut que les nouveaux venus apprennent d'eux mesmes à aller & venir, se tourner & cōtourner au soufflé d'un petit sifflet, voire courir & se prendre à tout, au moindre signe ou traict d'œil qu'on leur donne.

21 La deuise  
des Ma-  
riniers c'est  
Pain & Pa-  
sience.

Et cōme la Deuise des Mariniers est Pain & Patience, avec le mot, Qui veut auoir bon temps l'attende: qui contraint les Pilotes de ne voguer iamais, que la Sōde preste à la main. Aussi le Courtisan doit sur tout faire prouision de patience, ne pouuant ré-

cōtrer vne Deuise plus cōuenable. Car quād mesme le Pain ou Biscuit luy abonde, à peine luy donne on loisir de le mascher à son aise, & moins de le digerer, ne pouuant iamais prédre autres repas que dereglez, hors d'heure & de saison, au vent & à la tempeste de la Cour, qui le contraint de ne marcher le plus souuent qu'à tastons comme les Ciclopes, sondant le gué des mers, des riuieres ruisseaux torrens boubiers qui naissent sur son chemin. Et s'il fai& autrement, en ce mesme instant qu'il ne fai& que demarrer pour entrer dans la route de l'Orient, il se trouue tout aussi tost dans celle de l'Occident de sa bonne fortune.

Vne goutte d'eau est capable de borner la course du Daufin, le plus viste animal (di& on) qui soit guiere & sur mer & sur terre. Vne petite ligne tirée ou faicte par le Dieu Terminus, sert de barriere aux plus grands Princes, pour n'empieter l'Empire d'austruy, & sert de borne à leur ambition. Vn petit grain de sablon bride ce grand Ocean, & repousse les ondes courroucées qui veulent enjâber sur la terre & la fouler aux pieds. De mesme fai& la fortune, laquelle arreste le Courtisan tout court quand il veut aller trop viste : tellemēt que s'il s'essaye de mettre le pied deuât ceux qui sōt partis plustost que luy, il est parfois arresté bien rudement : & s'il veut prendre dans l'Ocean qui a flux & reflux, la Marée trop viste & la deuancer, ou monter plus haut ou plustost que le montant mesme : quelque effort qu'il face c'est en vain : car le Descendât arriue aussi tost, qui fai& tourner la pouppe à prouë, & luy fai& recommencer vne

Les mouuemens & progres de plusieurs grandes choses sont arrestez par l'interpositiō d'autres qui sont fort petites.

autre navigation nouvelle. C'est ainsi que la Cour fluë & s'écoule comme dans vn Ocean, *Aula fluens fit in Oceano*, dict vn Poëte Courtisan.

*Fulgentius  
Palaephatus  
de fabularū  
narration.  
lib. 1.*

L'Eau est le seul element qui forme les images de ceux qui s'y mirēt & regardēt. C'est pourquoy Neptune represēte l'Eau, les Grecs l'ayāt appellé pour cette raison *ποσειδάων* *quasi ποσειδάων* qui veut dire *Imagines facientē*. C'est l'Eau de cet Océā de la Cour, laquelle estant trouble & corrompuë, fait perdre tāt de nouveaux Narcisses, lesquels ne se mirās presque ailleurs qu'en cette eau orde & sale, il ne se faut estonner s'ils choppent & trespuchent si aisément: veu que Narcisse mesme se mirant dans l'Eau d'vne tres-claire fontaine ne laissa de se noyer & se perdre.

*Les grands  
vaisseaux  
paroissent  
petits dans  
l'Océan.*

Je sçay pourtant qu'il y a des Courtisans, lesquels en cette navigation terrestre sont parfois regardez de bon œil, mais ils ont fort peu d'esclat dans les grandes Cours: parce que quoy qu'un vaisseau semble & paroisse grand en vn fleuve, c'est pourtant peu de chose en ce grand Ocean. Que si on voit quelquefois relleuer vn Courtisan à demy noyé, & sa bōne fortune le tirer si soudainemēt de l'eau qu'il semble encore estre tout moüillé du naufrage: cela aduient és petites Riuieres, desquelles le cours est si petit qu'à peine est il nauigable. Mais en la pleine Mer des grādes Cours, où on ne voit quec iel & eau, on n'eschappe guiere iamais que par miracle.

Puis donc que tous les seruices d'un pauvre Courtisan qui a bien seruy son maistre, ne se peuvent escrire ny grauer sur l'Eau, & qu'en toute cette grande Mer de la Cour, ne se pourroit trouver aucune vague

gue pitoyable, pour porter la iuste plainte aux oreilles du Prince resolu de s'affranchir de son importunité, & luy découvrir la fauceté de ceux qui l'ont calomnié enuers luy, & mis en disgrâce.

Puis qu'en la grand mer de la Cour on n'y trouue autre bord plus fauorable que le tombeau, & encore parfois au milieu d'un abyfme: ny autres phares que le traistre flambeau des yeux d'un calóniateur, qui nous iette dans cet autre flambeau brulant de la cholere d'un Prince ou Seigneur irrité, duquel la disgrâce est le vray Echeneis de la nef Courtifanne, qui rend tous les Zephires de la bonne fortune, & toutes les voiles inutiles; il est raisonnable de se retirer de bonne heure, & gagner le port ou n'y entrer iamais.

Et c'est dequoy nous aduisent les Poëtes, qui n'ont depeint Venus, (qui est la mere de toute sorte d'affections) nageant dans les eaux salées du turbulent Ocean, que pour nous monstrier par le degoust & faueur amere dont il est composé, par son flux & reflux & esmotion inconstante, qui faict qu'une onde pousse & repousse l'autre: que ceux qui s'embarquent en cette nauigation terrestre, tombent ordinairement en l'incertaine & turbulente condition des Courtisans, qui ne sont nourris & repeus d'autres viandes, que de vanitez d'esperances de legeretez d'amertumes de naufrages & desespoirs.

Qui faict que c'est vn malheur apres auoir passé tant de nuicts sans sommeil & tant de iours sans Soleil, de blanchir à la Cour; & vieillir dans le tracas de cent & cét mille desseings nouveaux qui nous tour-

Pourquoy  
on peint  
Venus na-  
geant dans  
la Mer.

Il n'est pas  
bõ de vieillir & blanchir à la Cour.

Z Z z

mentent incessamment, & à peine nous abandonnent au tombeau, veu que nous ne pouuons mesme trouuer la mort qu'en tumulte, n'ayant loisir de bien viure ny de bien mourir.

21 Vieux  
Courtisan  
est vn vieux  
vaisseau  
creuassé  
qui fait  
eau de tous  
costez.

1 Et apres tout il se faut ressouuenir de ce mot *Vetus aulicus vetus nauis*. Vn vieux Courtisá est vn vieux vaisseau qui se creue & fait eau de tous costez: qui est si usé, qu'il est du tout incapable de renouvellemét & de rafraichissement. Si bié que quand on pense luy ratcher les flács, & y poser quelque clou, il est si pourry, qu'il s'ouure, & puis les entrailles luy sortét.

Vn vieux  
Courtisan  
est vn vieux  
Encensoir.

2 Vn vieux Courtisá est vn vieux Encensoir, réply de mauuaises odeurs, duquel ne sortét autres parfums, que ceux des puantes maladies qu'il a contracté par longues années, soubz la rigueur des couruees & mauuaises nuicts qu'il a passé à la Cour. Et a l'ame si nette & sincere, que les Italiens mettans sa sincerité en prouerbe, disent *Sincero come vn Corteggiano vecchio*, duquel la vie regorge de licences, & sa conuersion d'outrages: n'ayant guiere accoustumé d'auoir Dieu en bouche pour autre meilleure raison, que pour le blasphemer.

23 Mar-  
ques de  
l'Hypocri-  
se du Cour-  
tisan.

3 Et afin que ie ne passe son Hypocrisie soubz silence, & que les moins rusez ne puissent manquer à la bié recognoistre: les signes ou marques d'un Courtisan Hypocrite sont, se scandaliser de chose legere & de peu de moment, parler de charité sans iamais faire aumosne, parler de chasteté & estre tousiours dans l'hortache, porter le manteau & les habits pelez, & neátmoin estre fort riche & plein de moyés, comparoistre par ville en gueux, & viure delicieuse-

ment dans la maisõ, estre interieurement atteint d'une avarice diabolique, & exterieurement faire ostentation & semblant d'une liberalité & deuotion Angelique, parler posément deuant le monde & avec vne voix tremblante effrayée & qui craint toutes choses: & neantmoins en sa famille parler gros comme vn Taureau & estre tousiours en cholere & en fiebure comme vn Lyon. Porter le col tors & plein d'humilité, & auoir l'ame fiere & superbe. Et soubz pretexte & couleur de blasmer les vices publics, mesdire atrocement, & se plaindre des Princes & des grands, & en fin prescher tousiours à autruy, ce que notoirement on ne luy voit iamais faire à luy mesme.

Donc bien heureux sont ceux qui esloignez de toute sorte d'ambition, s'esloignent du monde dans le monde, mesprisent les grâdeurs les foires les theatres les Cours des Roys & Monarques, où le commerce de la foule du peuple leur faict bien souuent fouler aux pieds les vertus qui nous approchent de la diuinité. *At enim nobis* (diët Tertulian) *ab omni gloria & dignitatis ardore frigentibus, nulla est necessitas carnis, nec ulla magis res aliena quam publica, unam omnium rem publicam agnoscimus, mundum. Nihil est nobis dictu visū auditu cum insania Circi, cum impudicitia Theatri, cum atrocitate Arena, cū Xisti vanitate.* Combien de fols courent par les Cirques & Amphitheatres, combien de mauuais marchez se fõt das les festes publiques, & les ieux des places Royales: & soubz la couuerture des peaux de Lyons d'Elephans & de Tigres, qui tirent le char triomphant des plus grands, com-

Il faut esuiter la foire le Theatre & la Cour.

Tertuliã in Apolog.

bien fécoulet de cruauté & brutalité, combien de fauces louanges & acclamations se donnent aux grâds, pour toutes ces vanitez? Neantmoins ce cours ou concours de tant de monde, qui ne sert que d'abus & amusemēt, & qui nous attire és cours des Princes, semble encore trop court aux Courtisans:

Et quoy que le plus souuent à la Cour ils soient tres-mal à leur aise: ils ne decouurent neantmoins que fort tard & ne s'aduisent, que la fin de ces honneurs qu'ils y recherchent avec tant d'ardeur c'est la vanité, des esperances la deception, des allegresses l'oubly, des plaisirs la repentance, des festins les maladies, du boire l'intemperance, du peché le desespoir, & de là vie la mort.

Les Roys  
ont souuēt  
quitté la  
Cour pour  
se ietter en  
quelque de  
note & ag-  
greable so-  
litude.  
Histop. l. 9.

Il vaut donc mieux faire sa retraitsse de bonne heure, & suiure l'exemple de plusieurs Roys & Empereurs, lesquels ont apprins aux Courtisans qui estoient en leurs cours, & à tous autres, qu'il estoit bien souuent tres-à propos de la faire: ayans quitté la Cour & leur diademe, pour se ietter en quelque agreable & vtile solitude. Comme fit l'Empereur Diocletian, qui se deffit de la Cour & de l'Empire tout à la fois, pour mener vne vie solitaire & priuée, nous apprenant, que sortant de la nuit tenebreuse de ce monde, les bonnes ames n'y voyēt que mieux, & est bō parfois d'abaisser son ambitio[n] pour esleuer ses desirs à vne vie spirituelle. C'est vn bien inestimable, pour le moins sur ses vieux ans, de pouuoir estre entierement à foy. Mal-heureux celuy qui se met à mesme de seruir autruy & ne craint de courir le hazard d'en prendre la fatigue, veu qu'elle est atta-

chée à mille desplaisirs & incommoditez.

L'Empereur Adrian se retira de la Cour & vesquit sept ans en priué, avec vn tel contentemēt, que mourant il commanda qu'on mit ces mots sur son tombeau : Cy gist celuy duquel l'aage s'est estendu à grand nombre d'années, mais neantmoins qui n'a peu viure ny outrepasser le nombre de sept: voulant enseigner à tout le mode, qu'il n'auoit vescu en tout le cours de sa vie, que les sept années seules, qu'il estoit retiré de la Cour pour se donner tout à fait à luy mesme.

L'Empereur Adrian ayant demeuré sept ans en solitude, disoit qu'il n'auoit vescu que ces sept années.

Mais aussi ne serois-je pas d'aduis, qu'on se iettast en quelque solitude ignorante : car c'est vne vraye mort, & comme le tombeau d'un homme viuant, & moins vn Prince que tout autre: me ressouuenant de la solitude de plusieurs Princes mal conceüe & entre autres celle de Tybere, lequel persuadé par Sejā son fauory, qui se vouloit frayer le chemin à l'Empire, apres la prison d'Aggripina & de ses enfans, qu'il auoit procurée : voyant que son maistre ennuyé du sejour de la ville de Rome, auoit quelque enuie de se ietter hors de la Cour, & passer le reste de ses iours en quelque maison de plaifance, le poussa à prédre cette résolution, afin que pendant que l'Empereur seroit en ce sejour, il print toute autorité sur les affaires, & que le gouvernement de l'Estat dépendit de luy seul, Tybere ressembloit vn Prince d'un petit village, pendant que Seian faisoit l'Empereur à Rome.

Retraite & solitude de Tybere.

A Captés.

Il est bon de se ietter en solitude, mesme quand on est assuré d'y profiter, & faire comme l'Once, laquelle se iette à l'escart pour vriner à couuert, & faire

L'Once se iettâ à l'escart pour vriner, fait vne Pierre

precieuse  
appellée  
Lynguriõ.

vne pierre precieuse qu'on appelle Linguriõ. Il faut mettre le corps à couuert & l'esprit en repos, pour former cette pierre precieuse de Lyngurion, afin qu'elle nous pese si fort sur la langue, & la serre de façon, qu'elle se tienne tousiours en vn honneste silence, & ne iette nullé pierre de scandalle au preiudice d'autruy: (chose peu ordinaire aux Courtifans) & moins au preiudice des grands, & autres ausquels nous debuons honneur & respect: contraignant les Roys bien souuent de faire vn pareil iugement, que fit le Roy S. Louys contre ce mauuais Courtifan fils de la Comtesse de Flandres, lequel il condamna à la face de toute la Cour luy & sa posterité, pour auoir iniurié sa mere deuant luy, de ne porter iamais en ses armoiries le Lyon langué & onglé qu'il souloit porter. Voila que nous peut profiter l'esloignement de la Cour, qui nous guarantit & nous fait esuiter vn monde de funestes accidens, esquels nous iette son debordement.

Jean d'Au-  
nes fils du  
premier  
siect de Mar-  
guerite de  
Melan Cõ-  
tesse de  
Flandres.

Il ne faut  
que la solit-  
tude d'vn  
Courtifan  
soit prinse  
pour vn  
nouveau  
caprice.

Je sçay que la solitude, & sur tout celle qui est fondée sur quelque despit, est vn tres-dangereux Asyle ou desembarquement d'affaires. C'est pourquoy ie ne veux que cette solitude soit prinse pour vn nouveau caprice & n'est besoing qu'on croye que le Courtifan faisant sa retraicte, la face par vileté & bassesse d'esprit, amy de l'oisiueté, & ennemy de la peine: par foiblesse ou deffaut de talent propre pour attaindre aux supremes dignitez, ou par impatience de ne pouuoir souffrir les rebuts & degousts amers de la Cour, ou par le desespoir & mauuais estat de ses affaires.

On louë la resolution de celuy, lequel en sa grande reputatiõ & fortune, se iette à la pauureté & l'embrasse. La vie solitaire qui laisse & se defaiët des grands & lucratifs affaires est à priser: & quand avec beaucoup de gloire & sans aucune sorte de necessité, on donne du pied à la pompe & aux vanitez du monde: lors qu'avec ses hõnoraables sueurs, on a sceuës Cours des Princes obtenir les grandes charges & dignitez plus relleuées: c'est alors que la solitude paroist beaucoup plus triomphante, & plus au gré de tout le monde, que quand elle est tenebreuse & cachée.

Ce que pourtât ie croy estre plus difficile & malaisé aux gens de mediocre fortune, qu'aux Princes & Monarques. Car il est moins grief à vn grand, qui a passé par tous les delices de la grandeur, & s'en est gorgé & assouuy plainement, de se ietter en solitude, qu'à ceux qui sont prez d'eux, qui n'en ont fait simplement que goulster.

Mais en fin celuy est tres-loüable, de quelque qualité qu'il soit, lequel ayant bien recognu que le monde n'est que vanité, qu'il ne dõne que fumée d'estats, son de richesses, plaisirs en songe, & fauces voix en renommée, dict de bon cœur ces trois mots, lachez par quelque saincte ame sur le poinët de sa retraicte *Vidi Agnoui Damnaui*. Car apres auoir bien veu & bien gousté le monde & recognu la Cour, le principal est en fin, de les condamner & s'en distraire tout à fait.

Ainsi retirez vous Courtisans, & mettez vous au plustost à couuert soubz vostre petit toit, vostre

Sauueur vous rappelle. Raccueillez vos pensées errantes en vne seule pensee, Depouillez vous & quittez cette multiplicité de subiects, & cette foule de folies de la Cour: buttez toutes vos visées à vn blanc. Pliez tous vos desseins à vn ply, & n'en faictes qu'un seul & dernier dessein: mettez-les tout à vn monceau & à vn point, mettez vous tout dedans vous & dedans vostre cœur, & dōnez vous à vous mesme: faictes de vostre ame vn saint Oratoire tousiours plein de deuotion & de vœux, & iamais depourueu de Lampes de Cierges & de Parfums, en honneur de celuy qui vous à tiré hors d'un si grand embarrasement.

24 Pour-  
quoy les  
anciens ont  
feint qu'il  
y auoit qua-  
tre Laby-  
rinthes és  
quatre  
coings du  
monde.

Representez vous les Labyrinthes ou Dedales des anciens, lesquels ne signifient autre chose, que les Cours & les faueurs des Princes. Si bien que l'antiquité nous ayant laissé par escrit, qu'il y auoit quatre Labyrinthes és quatre coings du monde, ce n'a esté que pour publier en toutes les parties d'iceluy comme à son de trompe, combié on deuoit craindre & redouter les Dedales de la Cour: afin que celuy qui y seroit vne fois entré en redoutat l'issuë, & à qui en seroit vne fois fortý, en craignit encore plus vne seconde fois l'entrée: tenant pour maxime certaine, qu'il vaut mieux mourir de froid, que demeurer comme on faict à la Cour prez d'un feu, lequel replissant la maisō de fumée, au lieu d'eschauffer, & donner vne bonne chaleur, faict seulement pleurer les yeux de ceux qui s'en veulent approcher, & s'heurtenant à se tenir auprez. Qui me faict dire apres tout qu'il n'y a point de plus seure retraits ny de meilleure Cour que la Cour celeste de ce grand  
Roy

DES PRINCES. 553

Roy du Ciel, ny feu si sain & salutaire qui nous es-  
chauffe à le bien seruir, où le Courtisan qui essuye  
ses larmes avec vne main y est receu carellé & ser-  
uy de deux, & y reçoit les felicitez & graces diuines  
à pleines mains.

A A a a

*Des Fols, Diseurs de sornetes, & autres plaisans qui font  
estât de faire rire tout le monde, pour donner du plaisir  
aux Princes, & les tenir en vne perpetuelle  
Complaisance.*

- |   |  |
|---|--|
| <p>1 <i>La compagnie des Fols est fort generale.</i></p> <p>2 <i>Il n'y a action humaine si accomplie &amp; parfaite qu'on n'y puisse bailler quelque sorte de contredit.</i></p> <p>3 <i>Que les grands ont certains Parasites lesquels oyant les Princes exalter leurs proüesses, viennent aussi tost aux encheres.</i></p> <p>4 <i>Les menteries &amp; fauces nouvelles de ces plaisans sont par fois bien rudement chastiees.</i></p> <p>5 <i>Le Prince permet souuent au</i></p> | <p><i>Folce qu'il prohibe au sage.</i></p> <p>6 <i>La vertu &amp; merite d'un grand Capitaine, couure aisemēt quelque mauuaise parole, laquelle luy est par fois eschappée trop legerement.</i></p> <p>7 <i>Bouffons qui se trouuent es hosteleries en Italie.</i></p> <p>8 <i>Les Fols &amp; Plaisāns à la Cour deffrayent tout le monde de rire.</i></p> <p>9 <i>Les Bouffons semblent les Iuifs, &amp; pourquoy.</i></p> <p>10 <i>A quelle fin a esté introduict le Roy des Sots.</i></p> |
|---|--|

## DISCOVRS IIII.

1 La compagnie des Fols est generale.



Momus le Fol de la Cour des Dieux.

A compagnie des Fols, des Bouffons & autres Plaisans, a esté de tout tēps si grande & si vniuerselle es Cours & Palais des Grands, que les Poētes ont feint que la Cour mesme des Dieux n'en a esté exempte: car il sy trouue parmy eux vn Momus, lequel sous ses plaisanteries frappe si au vif, & dōne de si fortes attaintes à tous les Dieux plus relleuez & mesme à ce grād Iupiter, qu'il n'y a nul qui en puisse eschapper la

morsure. Ce qui ne peut estre sans mystere: car d'auoir ainsi logé la franchise & liberté des paroles en la bouche de la plus vile & abiecte personne, pour redresser les plus grands, semble estre vn traitt de moquerie, de soubzmission & de rabaissement incomparable contre leur grandeur.

C'est pourquoy ils l'ont feint le plus diligent & exacte rechercher de toutes les actions du monde: bien qu'il semble que pour ce point ils l'ayent mal assorty de progeniteurs, luy ayant donné le Sommeil pour pere, & la Nuiet pour mere.

*Hesode in Theogonia.*

Si ce n'est qu'on voulut dire, qu'on bastissoit anciennement les temples des Muses, qu'on appelloit Musees, pour l'instruction & culture des plus beaux esprits, le plus loing qu'on pouuoit hors des villes, & y vaquoit on ordinairement la Nuiet, laquelle pour cette occasion fut appelée Euphroné, comme qui diroit la Sage: estimant que la solitude escartée, le repos, & n'estre point destourbé, seruent beaucoup à trouuer les choses hautes qu'on cherche avec l'entendement. C'est pourquoy Momus fils de la Nuiet, fut choisi par Neptune Vulcan & Minerue, pour iuger de leurs ouurages, & neantmoins il les scindica tous, & ne trouua bõ le Taureau de Neptune, l'Homme de Vulcan, ny la maison de Minerue par des raisons qui seroient longues à deduire, & que les curieux trouueront chez les Poetes.

*Plut. au tr. de la Curiosité.*

Or on a dict qu'il estoit fils du Sommeil & de la Nuiet, pour signifier que celuy est bien imprudent & enseuely dans vn profond sommeil, qui ne iuge que c'est le propre de l'homme de chopper & faillir

*Pourquoy les Poetes ont feint que momus estoit fils du Sommeil & de la Nuiet.*

A A a a ij

par fois, veu que Dieu seul ne choppe poinct estant le seul parfait en ses œuures accomplies de tous poincts, au lieu que celles des hōmes sont tousiours deffectueuses en quelque chose. De maniere qu'il faut estimer vertueux & gens de bien, non pas ceux qui sont parfaicts & accōplis, veu qu'il ne s'en trouue point: mais bien ceux qui sont les plus approchās de l'integrité & de la perfection.

2 Il n'y a action humaine si accomplie & parfaite qu'on n'y puisse bailer quelque sorte de contredict.

Les Anciens ayans voulu inferer par là, qu'il n'y a nulle action humaine pour si nette & polie qu'elle soit, qui puisse estre exempte de correction & de contredict, & qui ne soit subiecte à la morsure de quelque Momus medisant ou enuieux: veu que Dieu mesme qui est le fondement de la Nature, tres-bon & tres-sage & tres-parfait, voire la bonté la sagesse & la perfection mesme & au dessus, n'a esté exempt (mais neantmoins iniustement) de reprehension d'enuie & de risée. Si bien qu'ils nous vouloient enseigner, qu'il ne falloit que l'homme d'honneur entreprint rien d'honorable & digne de gloire, ou qu'il n'eut apprehension de ces langues malicieuses de gens oisifs & faineans, qui ne s'appliquoient qu'à médire.

Ils n'ont pas feint Momus seulement enuieux & medisant, mais bien plaisant & moqueur.

Mais ils ne l'ont pas seulement feint enuieux medisant & correcteur general des hōmes & des dieux, ains ils l'ont aussi feint plaisant moqueur, & comme vn autre Democrite, homme qui rit & se moque des choses qu'on croit communément les plus serieuses, & qui aneantit principalement & censure toutes les plus belles actions des grands, tachant à les deprimer & les faire trouuer ridicules & ineptes:

& outre-ce flatteur à toute reste.

Et ne sçay si pour ceste occasion plusieurs Princes qui ont mené vne mauuaise vie, ont choisi de tout temps les plus meschans hommes pour Conseillers, afin que leur mechanceré donnat quelque eclipse & couuerture à la leur. Tellemét qu'ils nourrissoient souuant des Fols, afin qu'en comparaison de leur folie ils semblaissent estre bien sages: ou pour la complaisance qu'ils auoient d'eux, ou bien pour leur faire dire ce qu'ils n'osoient dire à plusieurs qui fesseuoient trop en grandeur auprès d'eux.

Pourquoy  
les Princes  
nourrissent  
des Fols.

Tout de mesme a il tousiours esté parmy les grâds, lesquels en leurs festins auoient certains Parasites & Plaisans, qui ne manquoient iamais lors qu'ils exaltoient leurs proüesses de bailler certains contredits & les conteroller en leurs discours, deprimans leurs actions avec tant de vileté & rabaissement, qu'il n'y auoit chose qui fut racontée par eux pour veritable qu'elle fut, ny Prince si assouré qui n'en rougit. De maniere qu'outre la vergongne & l'impudence du flagorneur, l'impression demeueroit par fois telle dás les oreilles & l'esprit-des escoutans, que la table des grands estant le plus souuét entournee de plusieurs sorte de gens, vne mesme action quoy que fort releuee & genereuse, estoit neantmoins parfois contee aux Princes estrangers, si peu auantageusement pour le Prince qui se glorifioit l'auoir faicte, qu'il y atoit pour luy plus d'occasion de la supprimer, que de la publier & exalter à table ouuerte.

Que les  
grands ont  
certains Pa  
rasites, les  
quels oyãs  
les Princes  
exalter  
leurs  
proüesses,  
viennent  
aussi tost  
aux enche  
res.

Durant vn certain banquet d'Octavius (dict vn

En vn cer  
tain ban  
quet d'O-

Auteur ancien) plusieurs propos se tindrent, de la

A A a a iij

Octavius, il  
s'y trouua  
vn plaisant  
qui s'essa-  
yoit tous-  
iours de de-  
primer la  
vertu.

viçtoire qu'il auoit obtenuë contre le Roy Perſes, mais cependant il y auoit tousiours vn plaisant près de luy, lequel ne pouuant souffrir le conte veritable de ses prouïesses en toute cette guerre, le brocarda & piqua si souuent & si aigrement, que toute la compagnie en demeura offence. Mais la sagesse d'Octavius porta le front si relluë pendant tous ces brocards, qu'il ne s'en esmeut non plus que contre vn muet: luy redant quelquefois son change en peu de paroles, parſois neantmoins le meprisant & dedaignât de luy faire responce: luy faisant seulement part de ses oreilles, & au contraire prestant la parole, & la continuation de son discours aux plus honorables de la compagnie: sçachant d'ailleurs que c'estoit vn essay ordinaire ordonné de tout tēps, pour esprouuer & faire cognoistre la grace la constance & autres vertus qui doibuent accompagner les grands, ausquels la fortune a donné le moyen & le bon heur de triompher. Ou biē pour représenter à celuy qui a acquis ce beau degré d'honneur, vn certain miroir de la cognoissance de soy mesmes: afin de n'entrer en vaine gloire, ains recognoistre qu'il pouuoit tomber en pareil accidant, que celuy duquel il triomphoit: & estre blasme & blasonné par vne personne encore plus vile & abjecte, que celle qu'il auoit près de luy, qui conterolloit son triomphe, auant mesmes qu'il fut acheuë.

Le Bouffon  
Callipedes,  
trouuoit  
mauuais de  
ce que le  
Roy Ageſi-

Le Bouffon Callipedes ayant vn iour saluë arrōgamment le Roy Ageſilaus, lequel par fortune estoit lors occupé en affaire important, & faisant semblant de ne le voir, il luy dict avec vne grande pre-

somption: il se cognoit bien, Sire que ta veüe se va lausné le  
 affoiblissant: surquoy Agefilaus souzriant, festant vouloit sa-  
 tourné vers luy, repliqua aussi tost, Pense tu que ie luer.  
 ne voye pas que tu es le Bouffon Callipedes? rabais-  
 fant par cette responce dedaigneuse, l'orgueil du  
 Bouffon, qui vouloit destourner Agefilaus d'un af-  
 faire serieux, pour bouffonner avec luy.

Par fois les Mommeries reüssissent à l'advantage Les mēte  
 de ces Plaisans, parfois les Princes vsent d'impositiō rics & fau-  
 de mains, & faut alors que les Plaisans vsent de quel- ces nouvel  
 que nouvelle inuention & de nouveaux mots & les de ces  
 rencontres, pour sortir du boubier. Comme fit le Plaisans  
 Parasite Stratocles, qui faisoit le Plaisant en la Cour sēt parfois  
 du Roy Antigonus, lequel se moquant des Athe- bien rude-  
 niens qui auoient esté vaincus par leurs ennemis, & ment cha-  
 leur ayant neantmoins persuadé & porté la nouvel- stices  
 le, qu'ils auoient eu tres-bonne yssuē de leurs affai- Plut. in Poli-  
 res, & partant qu'il en falloit rédre grāces aux Dieux: ticiu & in Deo-  
 par apres la chose festant trouuée tout autrement, metrio.  
 & qu'ils auoient esté fort mal traictez: comme la ve-  
 rité leur fut cogneuë, & qu'il les vit grandement sto-  
 maquez contre luy, il leur dict les amadoüant & fla-  
 tant, que cette nouvelle bien prise ne les pouuoit  
 auoir offencez, veu que par son inuentiō il les auoit  
 tenus alaigrement en feste l'espace de deux ou trois  
 iours, & qu'ils en auoient eu pour le moins cela  
 de bon.

Parfois ils se moquent des Princes, & si à propos Les Fols  
 qu'ils en meriteroient recompence. Et s'en trouue font par-  
 qui font des traicts ingenieux pour retirer les Prin- fois des  
 ces de certains excez. Cōme celuy lequel en la Cour traicts in-  
 genieux,  
 pour recu-

ser les Prin  
ces de cer-  
taines a-  
ctions que  
tout le mō.  
de leur im-  
putē à fo-  
lie.

d'Alphonse Roy de Naples, mettoit en escrit dans vn liure, tout ce qui sembloit à son sens se terminer en folie. Si bien qu'il tenoit le Calendrier des folies des Courtisans, voire de tous les plus grands de la Cour. Or il aduint que le Roy Alphonse enuoya vn More qu'il auoit en sa maison en Leuant, avec dix mille ducats, pour les employer en cheuaux: ce traict fut mis & couché dans le liure du Fol comme excellent, & le Roy qui prenoit plaisir d'y voir coucher les actions d'vne infinité de gens, n'y ayant ietté les yeux de long temps, eut enuie de le voir: & y ayant trouué le traict des dix mille escus donnez au More, pour aller acheter des cheuaux, irrité que le fol l'eut mis dans son liure pour le faire passer pour folie, luy demanda pourquoy il luy auoit mis, pour ce (dict le Bouffon) Sire, que tu as fait vne grande & notable folie, d'auoir baillé & fié tes deniers à vn estranger que tu ne verras iamais plus: & si il reuient (dict le Roy) & amene les cheuaux, quelle folie est ce à moy. Alors qu'il sera reuenu (repliqua le fol) ie rayeray ton nom de mon liure, & y mettray le sien, car si cela arriue il sera plus fol que toy.

Le plus  
souuētes  
Plaisantins  
se voulans  
moquer  
des autres  
la moque-  
rie leur tō-  
be dessus.

Parfois on se moque d'eux, & se voulans rire des autres la risée & moquerie leur tōbe dessus, & quoy qu'on leur permette de faire des choses qui semblēt en soy estre pleines d'honneur, elles ne reüssissent iamais qu'à leur confusion, & pour honnestes & honorables qu'elles soient, retombent tousiours en derision, sans qu'ils en puissent tirer ny profit ny aduantage.

La Belette

Et comme la Belette fait ses petits fort doulou-  
reusement,

reusement, par ce qu'elle les fait par la bouche, fait les petits par la bouche; vraie figure & representation de la parole qui se forme & procede de la bouche. Il seroit aussi besoin, que les flatteurs & ces plaisans, qui conçoient tant de mauuaises paroles & de pernicious & sales discours pour complaire à tout le monde, se souussent qu'ils les enfantent d'une bouche infecte, & dommageable aux Princes, & par fois avec plus de peine, & plus brutalement, que les animaux qui enfantent par la bouche. Et bien qu'une parole mal assaisonnée contenant quelque demande ridicule, leur apporte par fois quelque present, cela est accompagné de tant d'infamie & de vergongne, qu'un homme bien sensé n'en desireroit iamais à ce prix.

Comme on dict de Tiribazus, lequel ayant vne meschante robe pria le Roy Artaxerxes de luy donner la sienne, ce qu'il fit, mais (dict il) ie te deffends de la porter. Neantmoins contreuenant à ce commandement, il la porta sordidement avec certains affiquets de Dames, lesquels il mesla avec d'autres ioyaux que les Roys seuls ont accoustumé de porter, qui est chose prohibée: le Roy n'en fit que rire & luy dict deuant tout le monde pour marquer sa folie, ie te permets de porter ces affiquets d'or comme à vne femme, & cette robe Royale comme à vn fol. L'indecence des habits tesmoigne par fois la legereté du cerueau.

Les Princes se scauent deffaire des importuns & des Fols quand ils veulent. Et si bien ils leur accordent par fois leur demande, ils le font d'un tel air, qu'ils tesmoignent au plaisant, que la chose donnée

BBbb

ne luy sera iamais que hôteuse. Que s'ils reprochent aux Princes que leur liberalité veut estre pressée, & les veulent faire remarquer pour chiches: les Princes sçauent fort bien aussi faire recognoistre l'importune sordidité des demandeurs, comme fit tres-bien le Roy de Macedoine Archelaus, lequel estant brocardé par vn plaisant de sa Cour nommé Timotheus, lequel chantoit sur sa Lyre.

*Ce fils de terre l'argent, trop tu le recommandes,*  
respondit tres-bien:

*Mais toy (ô importun) par trop tu le demandes.*

Les Fols ne se contiennent pas tousiours dans les bornes de la Complaisance.

Le mal est qu'ils eschappent le plus souuent, & peu se contiennent dans les bornes de la complaisance. Si bien que quand les paroles leur manquent, par lesquelles ils puissent delecter & resioüyr les Princes, ils courent aussi tost à des saletez & ordures si grandes, que c'est merueille comment ils peuuent trouuer place en la cour des grands.

Commodus fut tellement possédé de Bouffons & de Flateurs, qu'il ne vouloit nul espiõ ou correcteur, qui fut doué d'aucune bonne discipline: ains il auoit tousiours à sa suite vne infinité de plaisans qui ne luy representoient que des vilenies & saletez.

Les Fols en France s'õt en plus de liberté, qu'en nul autre Royaume.

Et s'en est veu en France (où la liberté en ce qui est de toute sorte de ioyeusetez excède tous autres Royaumes) se porter à si horribles excez d'ordure, que surpassant folie on en vint iusques là, qu'on fut contraint, en voulant reprimer vn certain plus débordé que les autres, de le mener droict à vne potence comme criminel, & sans autre figure de procez comme surprins en crime flagrant, on le fit monter iusqu'aux plus hauts degrez: si bien qu'en-

Son nom se trouue dans Lucian Nigrino.

core qu'il n'eut point de mal, si est ce que la cicatrice demeurant tousiours, il souffroit pour le moins la vergongne d'y auoir esté veu & de l'auoir merité. Et la chose alla si auant, que quittant toute effronterie, l'ame triste, les yeux humides, & le visage bas, luy ayant fait perdre le rire, on le vit requérir pardon à genoux la hard au col.

Et celuy là mesme qui a esté en son temps celebré par la multiplicité de ses debordemens, ayant rencontré des Comediens en vne des bonnes villes de ce Royaume, fut si effronté de leur demander le Prologue à faire: & croyant que la principale partie de la Comedie fut la risée: apres auoir dict quelques paroles mal couchees, ayant mis ses chausses bas, il monstra impudemment en plein theatre, ce que les plus effrôtez ont accoustumé de cacher: qui fut cause que les Magistrats les chasserent tous, & les mirent à l'instant hors la ville. •

Si c'eust esté quelque vaillant Capitaine, qui eust bien merité de la Republique, on luy eut parauanture pardonné. Comme on fit à Marcus Seruilius personnage Consulaire, lequel oyant quelques gens peu guerriers se mesler de discourir de la guerre & des armées en public, ne peut se tenir de dire tout haut, qu'il y auoit des gens gras & refaiçts, qui n'auoyent iamais esté à la guerre: lesquels neantmoins ne cessoient de vouloir parler du debuoir des bons Capitaines: & quant & quant il ouurit sa robbe, & fit voir ses playes, puis monstra son derriere: & se tournant vers Galba, tu te moques (dict il) de ce que ie montre, mais ie m'en glorifie.

6 La vertu d'un vaillant Capitaine, couure aisément quel que traict qu'il auoit lasché trop hardiment. Plut. in P. Emil. M. Seruilius monstra ses playes, & son derriere oyant certaines gens peu guerriers qui se vouloient mesler de dis-

BBbb ij

cerner &  
disputer de  
la gloire.

A la verité la chose en ce point estoit aucunemēt plus tolerable. Mais si faut il confesser qu'il y a de l'excez, nulle action si recommandable de Seruilius ne pouuāt couvrir sa passion desmesuree en cette sale representation indigne de luy, & plus indigne encore de tant de grands personages deuant lesquels elle se faisoit.

7 Bouffons  
qui se trou-  
uent es ho-  
steleries en  
Italie.

I'en ay veu en Italie d'une autre sorte, lesquels se trouuans aux hosteleries, & pendant le disner des estrangers, avec vne harpe ou quelque autre mauvais instrument, entonnoient certaines mauuaises Stāces sur la louange d'André Doria, ou Dom Giovan d'Austria, ou autres Princes, descriuant la bataille de Lepante ou chose semblable: & parfois s'estās enquis des valets de quelque Seigneur qui estoit arriué dans le mesme logis, quel estoit son nom & sa patrie, ils faisoient des vers & des Anagrammes de leur nom, avec des Equiuoques par fois de si bon rencontre, qu'ils tiroient le Seigneur & la compagnie en telle admiratiō, qu'on eut dict qu'ils y auoiēt pensé plusieurs iournées, la promptitude de quelque bel esprit que ce soit, ne pouuant fournir de telles & si heureuses inuentions en si peu d'heure: puis mettans l'assiette sur la saliere, ils se trouuoient recompēsez pour tout salaire, d'une piece de cinq sols, & bien souuent encore moins. C'est vn fort pauvre mestier bien lache & bien sordide, & duquel iamais

Les beaux  
Rencontres  
ou Anagrā-  
mes de Ca-  
baret, ne  
donnent

homme du monde ne se sçauroit enrichir. D'ailleurs ces Rencontres & Anagrammes de cabaret qui sentēt plus à la cuisine & au poille qu'à l'estude des Muses, ne donnent guiere de satisfaction aux Princes

& gens d'honneur pour qui ils sont faictz ou ren-  
contrez.

guere de sa-  
tisfaction à  
des gens  
d'honneur.

Surquoy fort à propos on conte, que le Roy Hé-  
ry le Grád ayant vn iour demandé à vn homme qui  
cherchoit quelque grande recompence, pour luy  
auoir présenté son Anagramme, d'vne merueilleuse  
invention (comme il croyoit) quelle profession il  
auoit choisi, il luy dict qu'il estoit faiseur d'Anagrá-  
mes, mais neantmoins fort pauvre: ie ne m'en eston-  
ne pas (dict le Roy) car vous auez prins là vn pauvre  
mestier.

Ce sont des gēs miserables, ils ont beau rire, ils font  
cōme les Comediés, qui ne rient ny ne pleurēt quād  
ils veulēt, ains quād la Comedie le porte ainsi. Ils de-  
frayent tout le monde de rire: en quoy ils se mon-  
strent vrayement Adulateurs, si on en veut croire  
Cicéron, lequel definiz l'Adulation, & dict que ce  
n'est autre chose qu'un excez de delecter le monde  
d'effect & de parole. Ils sont la fable du peuple & des  
Grāds, chez lesquels les coups de pieds les coups de  
poing & souuent & en toutes façons les coups de  
Lezina, leur seruent de bons repas & de salaire. On  
les faict tant boire qu'on leur faict venir des corps  
tout neufs, rien ne leur demeuret dans les premiers,  
avec lesquels on leur faict faire des efforts de man-  
ger & boire iusqu'à creuer. Et ne faut point qu'ils fa-  
cent les delicats, car parmy les Grands, il ne leur est  
permis d'vser d'aucune discretion de viandes, toutes  
les ordures de la table leur passant par le gosier. Et  
eux mesmes pour plaire aux Grands font mille ordu-  
res soit en leur boire soit en leur manger pour faire

Les Fols  
& les Plai-  
sans à la  
Cour def-  
frayēt tout  
le monde  
de rire.

Cicc. lib. 2.  
Thuse Adu-  
latio est ex-  
cessus dela-  
tandi alios,  
verbi C/ fa-  
lis.

Parfois on  
faict tant  
boire les  
fols, qu'on  
leur faict  
venir des  
corps tous  
neufs.

Plus. au tr.  
Si ce mot ca  
che ta vie,  
&c.

venir à propos ce mot qu'ils ont accoustumé de dire, Qui a fait la folie qui la boiue. Surquoy on raconte que Philoxenus fils de Zixis, & Gnaton le Sicilien hommes gloutons & fort subiects à leur bouche, quand ils estoient en vn banquet se mouchoiét dedans les plats, afin que par ce moyen diuertissans ceux qui estoient à table, & leur mettans les viandes en horreur, ils s'en peussent gorger & remplir eux seuls à souhait: aussi font ils communément si necessiteux & affamez, qu'à peine peuuent ils trouuer moyen de perdre la fain, & s'en escarter vne fois l'année.

Les Bouffons sem-  
blent les  
Iuifs, &  
pourquoy.  
Il y a des  
gens qu'on  
ne peut nom-  
mer qu'a-  
uec iniure  
ny fréque-  
ter qu'avec  
peché.

En fin on peut dire des Bouffons ce qu'on dict des Iuifs (aussi n'ont ils presque point de Dieu ny de religion) qu'on ne les peut nommer qu'avec iniure, ny frequenter qu'avec peché.

Les Mahometans s'ont  
tenir vn  
Bouffon ou  
vn Fol au  
temple de

C'est pourquoy les Turcs en leurs ceremonies, & és lieux que les Chrestiens ont tenu autres fois pour plus celebrez, se seruent des Fols & des Bouffons, ausquels ils font tenir la place de certains Rois & Princes, que nous auons tenu en l'Eglise Primitiue pour les plus sages hommes de l'vniuers. Car au mont de Sion, où se trouuét encor les sepulchres de plusieurs Roys d'Israël, comme celuy de Dauid Salomon & autres, & principalement où estoit ce temple admirable de ce grand Roy Salomon, qui a merité ce nom de Sage parmy nos anciens Peres: les Mahometans y font tenir vn Santon, qui est vn Bouffon ou vn fol, & le tiennent en ce lieu là comme gardien de leurs ceremonies. Neantmoins Salomon n'est pas tenu pour Sage par la bouche d'vn

peuple barbare, comme pourroit estre vn des sept Sages de Grece, mais bien és registres sacrez de l'Église. Ils auilissent ainsi & profanent les choses les plus sacrees, & celles que les Chrestiens ont en tres-grande reuerance. Mais il ne s'en faut prendre à ces gardiens qui gardét ces Thresors avec vne Marote, ains à ces Princes mécreans, qui les y commettent au grand preiudice de la Religion Chrestienne, nulle action ne leur est imputable ny reprochable.

Salomō, & le tiennent là comme gardien de leurs ceremonies.

Et sil les en faut croire eux mesmes, vn Bouffon disoit tres-bien qu'on ne debuoit prendre en mauuaise part ce qu'il faisoit, ny ce qu'il disoit mal à propos de l'vn & de l'autre: car ne pouuant faire hōneur à personne, il ne pouuoit aussi par aucune sorte de medifance ny autre traitt de folie, deshonnorer ny dechirer l'honneur de personne.

Vn Fol qui est sans hōneur ne peut deshōnorer ny dechirer l'honneur de personne.

Ils sont coustumiers de boire & aualer les grosses hōtes, de maniere que toute sorte d'honneur leur est incognu: tesmoin ce debiteur plaissant mais effrōté, qui se fit porter dans vn cercueil comme mort, avec deux chādeles allumées au deuat la porte de Menandre son creancier, lequel voyant ce spectacle, demanda que c'estoit: on luy fit dire que c'estoit l'ame de Phocus son debiteur, qui s'estoit desesperée: Menandre moitié de vergongne moitié de peur, luy remit la debte: il faisoit le mort pour faire mourir & canceller son obligation.

Plusieurs se font canceller leurs obligations par ruse.

Mais quoy, les Princes ne se sçauroient ils passer de Fols en leurs exercices ny en leurs festins? ils peuuēt respondre que les Romains quoy que grands & seueres personnages semblēt leur en auoir laissé quel-

Les Romains apres leurs

festins  
iouiēt sou-  
uent aux  
Oſſelets.

que exemple. Car après leurs festins, ils iouoient aux Oſſelets, & ayans le corps tourné en rond, ils les iettoient dans vne fosse comme font icy nos enfans qui iouent au pair & nō-pair avec des Noix: & celuy qui máquoit, estoit frappé sur son derriere avec vne ferule par vn Bouffon, & ce ieu à cause du tour circulaire s'appelloit Tropicque, & les Bouffons qui y estoient employez Tropiques.

*Mais le T.  
2. lib. 6. tit.  
des hōmes.  
En Alema-  
gne vn fol  
frappe avec  
vne ferule  
sur le dos,  
celuy qui  
n'a bié ietté  
le dard cō-  
tre vne but-  
te, les au-  
tres disent  
que c'est  
quand on a  
fait quel-  
que insolē-  
ce aux  
Baings.  
Les autres  
l'appellent  
Briitech.  
Festin ridi-  
cule de  
l'empereur  
Helioga-  
bale.  
Le Faquin  
& la Quin-  
taine, ne  
frappent  
que ceux  
qui font de  
mauuaises  
courses.*

Les Grands ont parfois des ieux aussi pueriles que le commun. Il y a vn certain ieu qui se fait en Allemagne apres le repas parmy les Princes, qui est de ietter vn dard contre vne butte, & la peine de celuy qui s'en eslongne trop, est aussi d'estre frappé d'une ferule sur le dos, par vn Fol habillé de plusieurs couleurs, avec des sonnettes & vn chapperon, & ce ieu s'appelle Phritchén.

Il faut que la folie & les Fols ayent tousiours quelque part en ces festins. Heliogabale n'y sçait plus rien de nouveau, lequel inuita par bizarric ou curiosité ridicule huit chauxes, huit bicles, huit goutteux, huit sourds, huit Mores, huit grands, huit gras, pour faire en sorte que les ayans bien plongez dans la liqueur de Bacchus, ils se moquassent plus vergongneusement les vns des autres, & parauanture de luy mesme.

Les exercices de nos Caualliers en Italie & en France, semblent estre vn peu plus reglez. Car quoy que le Faquin & la Quintaine frappēt & assent de bōs coups, sur ceux qui font de mauuaises courses: c'est la peine des mauuais coureurs, celuy qui la donne, est vne statuē d'un Fol sans vie, qui frappe sans respect:  
le

mais reglement à ceux qui ne vont bien : au lieu que le Fol viuât, laisse tousiours echapper quelque traitt d'vn homme insolent & esgaré : si bien que le plus souuent le Prince mesmes n'est pas hors des attain-tes qu'il donne à tout le monde, voire ny en bien fai-sant.

Le Duc Sforze auoit vn gendre nommé Sigis-<sup>Contarin.</sup>mond Malateste, & vn Bouffon nommé Marchesin, qui se sembloient tellement tous deux, qu'il estoit mal aisé de les discerner l'vn de l'autre : ce qui estoit si odieux à Malateste, que quand il vouloit aller vers le Duc Sforze son beau-pere, il le prioit très-instam-ment de vouloir chasser ce Marchesin hors de sa Cour: prenant à iniure ou disgrace, qu'il eut aucun rapport ou conuenance avec vn Fol ou bouffon. Il seroit besoing que les Princes les eussét ainsi en hai-ne, & témoignassent de ne desirer conuenance de mœurs ny plaisir quelconque tiré de gens de leur sorte, lesquels neantmoins ont accoustumé d'estre si près des Princes, que plusieurs gens d'honneur en sont reculez tout à fait, & ne s'en osent approcher.

En fin, les Roys de France entre autres, sôt obligez de prendre en ce point le bon conseil qui leur a esté laissé par les Roys leurs predecesseurs. Car dans l'in-struction que S. Louys sur le point de sa mort, laissa par escrit à son fils aîné Philippe surnommé le Har-di: il se trouue ces mots. Entens deuotement le ser-vice diuin en l'Eglise, ne iette les yeux çà & là. Puis il adiouste. Ne preste l'oreille à aucuns Bouffôs & ba-billards. Il festoit saintement apperceu, que les Grands ont accoustumé de mener à l'Eglise & par

Il n'est pas bon de mener vn Fol auxglises. Instruction du roy S. Louys, à Philippe le Hardi son fils.

tout des Fols, qui les diuertissent de toute bonne pensée. C'est pourquoy il luy donnoit sagement aduis de ne se seruir de Fols & de Bouffons, & sur tout les fuyr & reietter dans ces saincts lieux, où il auoit preueu que les plus moderez d'entre eux, peuuent faire quelque insolence, ou pour le moings quelque irreuerence ou indecence, soit au Sainct Sacremēt, soit à la compagnie de tant de gens de bien qui assistent au seruice diuin.

Parfois il se trouue des Fols tellemēt cheris, que les plus Sages ont occasion de leur porter enuie.

Vn Bouffon nommé Paris, gaigna la bonne grace de la femme de l'empereur Domitian. Plut.

Il sçauoit fort biē que plusieurs Bouffons & Plaisans auoient esté autrefois si estimez par leurs facettes, qu'ils auoient donné occasiō aux plus vertueux de leur porter quelque enuie : leur estant aduis que la Bouffonnerie & les Comediés, montoient & reüssissoient trop haut, cependant que la vertu gisoit miserablement par terre: ayant ouy dire d'un Bouffon & Comedien nommé Paris, qu'il festoit rendu si agreable à la femme de Domitian, qu'elle ne deuida de languir pour son amour, si biē qu'au lieu de valet & homme de vile condition, elle le tint en fin pour amant & corriual de l'Empereur.

Et vn Satyrus contrefaisoit si gentiment la mauuaise langue de Demosthene, & Clitophon si dextrement les mauuaises alleures du Roy Philippus, tournant la bouche & les yeux & faisant le boiteux comme luy, que tout le monde y prenoit vn singulier plaisir.

On dict communément que trois sortes de gens ont volé le bon tēps, les Comediens les Bouffons & les Charlatans, lesquels entre toutes nations ont eue & ont encore principalement vogue en Italic: où les

Les Charlatans ont princi-

esprits estans plus moderez que ceux des autres nations, ont vn grand loisir pour leur prester l'oreille: & de faict ils y demeurent les iours entiers, trouuans qu'ils ne peuuent plus commodément en nulle autre part décharger leur melancolie & leurs passions.

parement  
vogue, &  
font tres-  
bien escou-  
tez en Ita-  
lie.

Et de faict en Italie telle sorte de gens sont relleuez & placez en si bons lieux, que la plus part des tables des grands, sont plus remplies & occuppees de Bouffons, que d'aucune sorte de vertueux. De maniere, que cette Cour semble diminuer & aller en decadence, où on ne voit vn Bouffon celebre, donner quelque entretien à la compagnie. Et afin que ie n'en fois creu, voicy ce qu'ils en disent eux-mesmes.

*Quiui il Buffone recita i Testamenti Villaneschi di Barba Magone di Padrasso, Adorna l'instromento di sier Secco, & canta parole piu grosse que quelle del Cocai. Narrale fuse torte, che fece la moglie del medico la notte di Carnuale. Raconta il dialogo di Mastro Agreste con la Fogna di S. Germano. Discorre di legge come vn Gratian di Bologna. Parla di Medicina com vn Mastro Grillo. Fauella di pedante come vn Fidentio Gotocrisio. Fa del Bergamasco à spada tratta come se fusse il primo della vallata: e Magnifico nel spargere, Spagnuolo nel gestire, e Todesco nel caminare, Fiorentino nel gorgheggiare, Napolitano nel fiorire, e Modenese in fare il Gonzo, e Piemontese nel languire, e la Simia de tutto il mondo, nel parlare & nel vestire.*

Voicy comment les Italiés parlent de leurs Bouffons.

Ce sont les excellences & les grandeurs des Bouffons d'Italie, qui viuent aligrement à l'entour des grands, & triomphent aux repas des Princes en telle façon, que cependant que l'eloquent Orateur, & le

Le Philosophe est à la cuisine des Grands, & le Bouffon au Cabinet & à la sale.

subtil Philosophe font leur plus noble residance à la cuisine, le Bouffon n'a point de honte de monter & se faire voir és plus hautes cheres, ne scachant que c'est de vergongne: qui faiçt que le Bouffon s'esmerueille quel monstre parfois engendre la fortune, & quel sot animal elle esleue au bout d'vn bastõ, se riât de luy mesme & se moquant de sa propre esleuatiõ.

Du temps  
de Claudius  
Neron, les  
Bouffons  
furent chas-  
sez de Ro-  
me.

Ils ne se souuiennent plus du temps de Claudius Neron, que Suetone dict qu'ils furent tous honteusement chassez d'Italie, & sur tout de la ville de Rome, à cause qu'ils auoient suscitè plusieurs corrupteles, & esleué vn monde de seditions. Et estans reueuenus soubz Nerua ils furent encore rechassez de nouveau par Trajan. Mais depuis ce temps là, contrefaisans & flatans les vns & les autres, ils ont tousiours cõtinué à gagner leur vie, mais avec vne telle infamie, que nul honneste homme ne les doit tenir pour amis ny pour ennemis, d'autant que ce sont gens de neant & comme la balieure du monde.

Mais parlons vn peu de nos Bouffons & autres Fols, qui se promenèt és Cours de France. Car nous en auons de toutes sortes & de tous sexes. Il y en a que quoy qu'ils n'ayent que des grotesques & des chimeres dans la teste, neantmoins cognoissent aussi tost leurs supposts, & ceux lesquels ont comme vn grain de folie, aucuns desquels pensent estre Roys, & en consequẽce de ce qu'ils sont admis és cours des Grands, ils pretèdnt plusieurs grands droicts sur les Estats & Empires d'autruy: & parauanture non sans quelque fondement, veu que toute la vie des mortels n'est que Tragedie ou Comedie, dont la Tra-

gedie se jouë sur le theatre des Grands, & la Comedie sur celuy des petits. Et cōme dict Seneque, *Ostendam nobilissimos iuuenes mancipia Pantomimorum, viri inter se uxoresque contendunt, uter det illis latus.* Hommes & femmes courent à la Comedie, c'est en ce siecle que les Fols & les Foles attirent & marient tout le monde; chacun prend plaisir à les auoir à son costé, & leur prester l'espaule.

Il s'en voit en France d'Hermaphrodites, & se trouue des femmes qui font les Foles qui laissent échapper vne infinité d'actions d'hommes: elles vōt tout le iour à cheual, font le Cavalier, portent la lance l'espee & le pistolet, se trouuent en plusieurs lieux à table parmy les Princes & Seigneurs, ne laissant échapper de quelques heures nulle action qui demente la sagesse. Mais la Nuiēt à la Lune, leur ceruele se tourne de façon, qu'elles se trouuent femmes foles & libertines.

Il y a des Fols qui fōt & semblent des Hermaphrodites.

D'ailleurs nous auons nos Pasquins en France aussi bien qu'à Rome, qui n'espargnent ny grands ny petits: qui decouurent les maladies & les deffauts qu'ils scauent & mettent parfois au iour, & esuentēt des desseins qu'on pensoit bien cachez, faisans le plus souuent paroistre ceux qui se les estoient fantasiez, non seulement ineptes, mais Fols tout à fait: manifestāt à vn chacun qu'ō pourroit iustemēt dire d'eux, ce que le Philosophe Stoïque disoit de son temps de Crassus, *Crassum tam fatuum fuisse ut regnare posset.* Ou bien pour tourner encore mieux la face de ces mots, & les accommoder à tous siecles, *ut se regnare posse putaret.* Il se trouue souuent de ces Crassus

Seneque. On disoit de Crassus, qu'il estoit si fat qu'il croyoit estre capable de regner.

qui font des desseins, qui s'euaporent & s'en vont en fumée.

Et ne faut trouuer estrange que le commun s'amusé à lire & dechifrer les rencontres de ces Fols Bouffons & autres gens semblables, qui mettét leurs caprices par escrit, & les laissent eschapper par cy par là tout à escient. Veu que plusieurs suffisans Aduocats n'ont dedaigné de plaider & rediger par escrit la cause du Prince des Sots, afin de la faire voir à tout le monde.

Peicus en son der. Tome d'Arrests Playdoyé 4.

Et s'il est loisible de donner son iugement sur l'humeur d'autruy sans descouurer la sienne, la deffence du Prince des Sots & sa cause est traictée si ingenieusement & si gentimét, que ie ne sçay iuge quelcōque pour seure qu'il soit, qui n'y print vn goust merueilleux & n'en tirast profit & plaisir singulier.

10 A quelle fin a esté introduit le Roy des Sots en France.

Le Prince des Sots s'estoit obligé de payer certaine somme de deniers, pour le payement de laquelle on le voulut emprisonner, sans considerer sa qualité. Il recourt à la Iustice, & là il fait représenter l'occasion qui le meut d'aller au Palais, où il ne se plaist guere, d'autant que la sagesse la science & le Palais (di& il) sont toutes choses refrongnées & nullement de son humeur. Que par bōne & louiāble coustume en l'eslection ou promotion des plus grands Princes, és Pōtificats & Empires, on fait tousiours quelque action pour leur faire ressouuenir qu'ils sont hommes: qu'ō ne sçauroit esleuer les Princes & Monarques si haut vers le Ciel, qu'ils ne touchent des pieds à terre. Et partant que tous les hommes mortels pour grands qu'ils soient, ont grandement be-

soing de la suffisance & franchise de quelque libertin, qui leur die le nom des folies qui leur eschappēt tous les iours, qui est l'occasion principale de l'institution du Prince des Sots. Voila pourquoy on le voit continuellement chez les Grands, és places publiques és Palais & par tout.

Et pour sa cause son Aduocat dict, que par vne Metempsycofe tirée de la doctrine de cet autre Fol de Pythagoras, ce Prince des Sots est vn des vieux Gaulois dont parle vn anciē, qui empruntoit de l'argent à payer & rendre en enfer: que c'est vn cerueau demonté, qui n'a ny ressort ny rouē entiere dans la teste, le ioüet de la fortune, qui n'estudia iamais qu'e la faculté des bas souhails, & neantmoins qui ne laisse pour son ignorance, de presider en tous lieux publics, où il pense que la ioye abonde: & que par priuilege special incorporé dans le droict, il a ses repeues fraîches & cheuachées par tout. Ce sont Cornailles de clocher qui ne s'espouuantent, & n'ont peur du son des cloches. Ce sont formis de Cormier qui ne sortent iamais de leur trou quelque bruiēt qu'on leur face à l'entour.

*Valerius Maximus qui mortuus pecunias accipiebant quae apud inferos red. larentur.*

Pleust à Dieu que ie fusse en si grande auctorité, que ie puisse faire cōme celuy qui ioüāt aux Echez, arriue à ce point qu'il peut avec vn Pieton prendre vn Roc, & le jeter comme inutile dans la bouëtte. Peusse-ie estre comme inuisible, quand le Fol ou Bouffon entretenant vne pleine table de Seigneurs, recule tous les gens d'honneur en arriere: avec licence & pouuoir de le transporter hors de là, & mettre en sa place quelque homme de vertu & de merite.

Ou bié il seroit à desirer que quelque Genie, quelque ombre espouuâtable, ou quelque esprit mal-faisant mit les mains à tels ou semblables Adulateurs & Parasites, nais pour le ventre pour le sômeil & pour la greule, & les iettrâ au fonds d'vn puis, afin qu'on peut voir quelque gentil & honorable personnage en cette place, indignement occupée par vn serpent miserable.

*Senec. Ep.*  
si se plaint  
de ce qu'on  
luy auoit  
laissé vne  
Folie en sa  
maison, cō-  
me par fi-  
deicommiss.

En fin que les Grands se souuiennent du bon enseignement que leur a laissé ce sage Philosophe Senecque, parlant sur ce subiect. *Harpastem uxoris meae fatuam, scis hereditarium onus in domo mea remansisse; ipse enim alienissimus ab istis prodigiis sum: si quando fatuo delerari volo, non est mihi longe querendus, me video.*

Qui prend  
plaisir à  
voir vn  
Fol, qu'il  
n'oublie de  
se regarder  
& ietter les  
yeux sur  
luy-mesme.  
me.

C'est vne charge bien grande que le *fideicommiss* d'vn Fol que nos progeniteurs nous laissent en nos maisons & familles: & quiconque est si Fol de prendre plaisir en la conuersation de ces gens là, qu'il n'oublie de se regarder & ietter premierement les yeux sur luy-mesme, & il trouuera bien souuét qu'en ayant de domestiques, il n'a que faire d'en tenir ou pourchasser des estrangers.

Que

*Que les Bons Mots & Rencontres, donnent aux Grands aussi bien qu'aux Petits de bonnes & notables atteintes qui les relleuent par fois de grandes cheutes.*

- 1 *La vertu n'a point de plus propre instrument pour s'insinuer és cœurs des Princes, que la parole, qui leur fournit de Bons Mots pour les attirer au bien, & les destourner du mal.*
- 2 *Plusieurs font servir les Bons Mots d'Antiflatteries, aymās mieux piquer que flater.*
- 3 *Les Mots hardis mais veritables, laschez à propos, font bien souvent de grands & notables effects.*
- 4 *On faiēt parler Pasquin à Rome comme on veut, mais son humeur est toute autre qu'on ne pense, & ne tend qu'à bien,*
- 5 *Dieu faiēt souvent parler des pierres, & ouvre la bouche aux statues à quelque bonne fin.*
- 6 *S'il est meilleur à un Prince de mespriser le mal qu'ō diēt de luy, que de l'apprehender.*
- 7 *Les Mots de rencontre suivis de quelque bon euement, semblent parfois estre enuoyez du Ciel.*
- 8 *L'oyseau Egitus est merueilleusement trauaillé du cry de l'Asne.*
- 9 *Les Grands ont par fois de meilleurs mots, que les Plaisans qui sont près d'eux*
- 10 *S'il faut mesurer un present ou bien-faiēt par la qualisē de celuy qui le donne, ou de celuy qui le reçoit.*
- 11 *Plusieurs font maistrē le subiect de se moquer d'eux mesmes, voyans qu'ils ne se peuent moquer d'autruy.*
- 12 *Qu'il est bon de mespriser ces Gausseries.*
- 13 *Que les Dames ont aussi par fois de fort bons Repars.*

## DISCOVRS V.



A vertu se voulāt insinuer és Cours des Princes, où elle est beaucoup plus necessaire & en son lustre, qu'ē ceux des hommes communs, n'a point de plus propre & gracieux instrument, ne si familier que la pa-

1 La vertu n'a point de plus propre instrument pour s'insinuer és cœurs des Princes que la parole qui

DD dd

leur four-  
nit de bons  
mots, pour  
les attirer  
aubié & les  
destourner  
du mal.

role, ne si vigoureux que ces bons mots, lesquels cō-  
me acerez & pointus, penetrent beaucoup plus vif-  
vement que les propos communs, qui sont trop  
foibles & indulgens, & lesquels au lieu de faire mou-  
rir les vices dans le cœur des grands, & estouffer les  
inconueniens ou accidens aufquels il est besoing de  
remedier, s'estouffent eux mesmes en naissant : &  
estans proferez & representez mollement, ramol-  
lissent plustost ceux à qui il touche d'en faire leur  
profit, qu'ils ne les poussent & aiguillonnent au bien  
faire.

Plut. autr.  
qu'il est re-  
quis qu'un  
prince soit  
sçauant.

Souuēt les  
Grands ne  
veulent ad-  
mettre la  
Raison,  
croyant  
qu'elle é-  
gratigne  
leur pou-  
voir.

Mais le malheur est que les Grands reiectent tout,  
de peur que ces bonnes paroles ne facent quelque  
bon effect, & que ce qui leur est donné en conseil &  
bō aduis par des statuës mortes, que parfois on faiēt  
parler en la mesme façon que deburoient faire de  
bons Conseillers viuans, ne leur entre au cœur. Ils ne  
veulent admettre & receuoir la raison, comme vn  
maistre qui leur commande, & les assubiectit à leur  
debuoir, de peur qu'elle ne leur oste & leur retran-  
che, le pouuoir libre & absolu de faire toutes choses  
à plaisir qu'ils presupposent leur appartenir, & qu'ils  
estiment estre le seul bien & les delices de leur gran-  
deur: si bien qu'ils la prennent pour entier bannisse-  
ment de leurs plaisirs déreglez. La Raison leur est  
proposée pour les assister & conseruer, & ils se per-  
suadent, que ce n'est que pour égratigner leur sou-  
ueraineté, eneruer & affoiblir leur puissance, croyās  
que cet embon-point, & ce qu'ils ont de trop licen-  
tieux leur estant osté, ce qui leur reste soit plustost  
foiblesse & maladie que santé.

Et cōme la Cholere desloge du tout la Raison & l'enferme dehors, tout ainsi que font ceux qui se bruslent eux mesmes dans leur maison: remplissant tout le dedans de trouble de fumee & de bruiet, qui fait qu'elle ne voit, ny n'oit rien de ce qui luy peut profiter. De mesme en est il de l'Adulation, ennemie des beaux traiets qui se disent aux Grands, pour les retirer de quelque mauuais escueil: car deslors qu'elle est portée, & paruiet aux oreilles d'un Prince, elle ferme au dehors la raison, & le faisant brusler au dedans d'outrecuidance & vaine gloire, elle le remplit tout de fumee & de presumption. Tellement qu'il ne peut rien voir ny entēdre qui luy puisse profiter, ains il s'ahurte & s'acroche tout à fait, à ce que le flateur luy a proposé: & preste toute sorte d'applaudissement & d'appuy, à l'affection qu'il luy semble que l'adulateur inconstant luy porte, & au bon cōseil qu'il croit qu'il luy donne.

La Cholere desloge du tout la Raison ne plus ne moins que le seul maître d'une maison.

Clearchus tyran de Pont a donc beau s'enfermer estroictement dedans vn coffre, pensant y estre aussi seurement qu'un Serpent dedans son creux: car il faut en fin qu'il sorte. Que s'il s'enfermoit dedans pour mettre au dehors la raison, & exclurre les bons & salutaires aduis de ses Conseillers fideles: il auoit grand tort, veu que c'estoit durant sa vie minuter sa mort, & faire de son coffre un cercueil: & cuidant mettre son corps en seureté, enuelopper son esprit en tenebres, & loger son ame en vne prison fort estroicte.

Plut. au Tr. qu'il est requis qu'un Prince soit sçauant.

On a beau faire de bonnes actions, si la personne qui les fait n'est en bōne odeur, il est subiect à souffrir des traiets pareils à celuy du Roy Louys XI. le-

B6 mot du  
Roy Louys  
XI. contre  
le Chance-  
lier du Duc  
de Bourg6-  
gne.

Il y a plu-  
sieurs Bons  
Mots qui se  
disent à  
pointe d'es-  
prit, sans  
dessein de  
celuy qui  
les diét, &  
sans offéce  
de celuy  
qui les re-  
çoit.

Quand on  
veut depri-  
mer vne  
certaine  
marchan-  
dise, on en  
baille bien  
souuent  
quelque at-  
taine au  
marchand.

Il me sem-  
ble que ce  
vin a fait  
vne grande  
Course, car  
il a bié fut  
& rendu  
force eau.

quel ayant sceu que Nicolas Raulin auoit fondé l'hospital de Beaune, diét qu'il estoit raisonnable, que le Chancelier de Bourgogne, qui auoit fait en son temps vne infinité de pauures, fondat à la fin de ses iours vn hospital pour les loger.

Je sçay qu'il y a de Bons Mots, qui ne touchent ny celuy qui les diét, ny celuy qui les reçoit, estans diéts sans dessein, & pour tesmoigner simplement le bel esprit de celuy qui les donne & les profere: ce sont des Rencôntres ou sur les choses, ou sur les per-  
sonnes desquelles on parle.

Mais aussi parfois il y a des Mots facetieux accôpânez de certains Récôtres & Brocards', qui se disent à dessein, lesquels descrient & auilissent la chose dont on parle, ou offencent la personne avec laquelle on traicte. Neantmoins parfois tout va pelle & messe, si bien que la chose & la personne reçoient le coup: comme il se recognoit par ce traict ingenieux d'vn certain homme lequel voulant achepter du vin, demanda comme on fait ordinairement, en quel país ou contrée il s'estoit recueilly: or il luy fut diét en Italié, *Questo vino e Corso*. Celuy qui le vouloit achepter, apres l'auoir gousté, recognoissant qu'on y auoit mis de l'eau, respondit, *Da douero mi pare che a corso, perche e molto ben sudato*. Il entendoit que ce vin auoit fait vne grand course, & auoit si longuement couru, qu'il suoit & estoit tout en eau. Ou bien parauature il vouloit dire, que le vin n'estoit bon, comme état plein d'eau, & partât que le marchand estoit vn Corfaire. C'estoit descrier la chose, & aucunemét offencer la personne, c'est pourquoy il est bon

d'y prendre garde.

Plutarque, & apres luy Macrobe, ont donné certains preceptes, pour sçauoir commét, & avec quelle precaution il faut vser és conuiues & festins des Facoties & Bons Mots, si bien qu'ils donnent aduis à ceux qui n'en sçauent vser à propos, & ne daignent obseruer le temps & le lieu, de s'en abstenir tout à fait: estant certain que les Brocards se terminent souuent en offence, parce qu'ils ont accoustumé d'estre douteux, & que communément ils se peuuent prendre à double sens.

Plutarque  
Macrobe  
& autres,  
apprenent  
commét  
il faut vser  
& se seruir  
de Bons  
Mots.

Qui a fait dire à Macrobe, que parfois vn Brocard qu'il appelle *Stomma*, n'est pas moins aigre & piquant, qu'une forte accusation, mesme quand il se dict publiquement & hautement: au lieu que le sage & prudent le porte si accortement & à point, & le donne si gracieusement, qu'il semble estre accompagné de gentillesse & de douceur.

Vn Brocard  
est par fois  
aussi aigre  
& poigné  
qu'une forte  
accusa-  
tion.

Il ne faut donc les mespriser, puis qu'Aristote Plutarque Macrobe & plusieurs autres grands Philosophes en ont daigné parler, & nous ont donné certaines instructions pour en vser, & les preparer comme il faut.

Il ne faut  
mespriser  
les Bro-  
cards, puis  
que tant de  
grands Phi-  
losofes  
en ont dai-  
gné parler.

Les Bons Mots ou Rencontres, ont vne certaine attainte ou morsure secrette, voilée de fraude, & neantmoins parfois de quelque certaine vrbantité: d'autant qu'ils s'expriment par des paroles si artificielles, & si bien tournées, qu'elles sortent de la bouche de celuy qui les dict en tout autre sens, qu'elles ne tombent és oreilles & en l'intelligence de celuy qui les entend: *Stomma* (disent ils) *ita exprimitur, ut*

*aliud sonet, aliud intelligas.*

Les Bons  
Mors sont  
parfois  
doux &  
gracieux,  
& ne se peu-  
vent pren-  
dre en mau-  
uaise part.

Taci. liu. 6.  
chap. 1.

Plus. in-Sym-  
pos.

A la vérité ils ne sont pas tousiours piquans, ny tendus à l'offence, ains ils sont mesme bien souuent doux & plaisans à ceux auxquels on les adresse. Tellement que le sage & le plus ciuilité, ne craint d'en laisser échapper quelque vn, mesmement à table, où de toute ancienneté ils ont esté plus communément receus: personne n'estant vray semblablement admis és conuiues priuez, que les amis: qui donna occasion à Cotta Messalinus condamné par le Senat, pour auoir vn peu trop librement degoisé à table à vn festin, de reclamer à l'Empereur Tybere, auquel il escriuit, qu'il le supplioit tres-humblement que les paroles pirement prinſes, qu'il ne les auoit dictes, ou la simplicité des propos ioyeux qui se tiennét és banquetz, ne luy fussent imputez à crime: dequoy Tybere fut tellement esmeu, qu'il print entierement sa deffence, si bien que son accusateur en fut puny & luy mis en liberté, les anciens estimas la table vne chose amie & sacrée. D'ot fort à propos vn homme commun ayant prins son repas avec vn grand, disoit qu'il auoit mangé avec luy, mais non souppé, veu que le soupper a besoing d'amitié & de communauté.

Mais il y faut aller bien accortement, veu que la table *Inter pocula*, c'est vn lieu où on se courrouce facilement. Car comme vn coup fort leger, precipite fort aisement vn homme qui est sur vne pente, ou prés d'vn precipice: de mesme vn homme qui est enseuely dans les bons morceaux, & dans la liqueur de Bacchus, la moindre petite mouche qui luy passe

par le nez, l'incite à fureur, parce qu'és festins la cholere est en embusche contre la ioye.

C'est pourquoy les Philosophes ont donné des regles, pour s'y contenir vn peu plus modestement qu'en toute autre part: rât à cause du lieu qui est souuent accompagné de plusieurs tesmoings, que pour ce que les traictz qui s'y dardent comme fleches, ont ie ne sçay quelle iniure cachée & non apparente. De maniere qu'on dict que les Bons Mots semblent ces fleches lesquelles au lieu de pointe, ont vn bout large & piquant, en telle façon qu'elles font la playe, & plus grande, & plus malaisée à guerir. Ainsi font les Brocards qui entrent profondement & largement dans le cœur, & frappent plus au vif que des fleches pointuës, d'autant que ce sont iniures secretes, qui prouoquet à rire, tous ceux qui sont presens, qui est vne espede d'approbation & de consentement, *Quo velut assensus genere* (disent les anciens qui en parlent) *iniuria confirmatur*, dont la seule risée semble confirmer & renouueller l'iniure qu'on faict à celuy, aux despens duquel le rire est excité.

Les Philo-  
sophes ont  
donné des  
Regles,  
pour se co-  
tenir à ta-  
ble sans se  
piquer &  
brocarder  
trop ourta-  
geusement.

Il y a plusieurs Bons Mots, qu'on peut iustement nommer Antiflateurs, puis que celuy qui les dict, pretend plustost piquer que flater: mais neantmoins ils font ce bon effect, que le plus souuent au lieu de mettre hors & bannir la raison, ils la rappellent, & se ioignans avec elle, & la prenant pour Guide, operent le plus souuent, & font en sorte qu'on se remet au bon sentier.

2 Plusieurs  
font seruir  
les bons  
mots d'An-  
tiflatteries,  
aymans  
mieux pi-  
quer que  
flater.

C'est pourquoy plusieurs Princes Roys & Monarques, les souffrent sans iniure: & aucuns parauan-

Plusieurs  
Princes re-  
çoient les

Bons Mots  
sans iniure,  
& en font  
parfois se-  
cretement  
leur profit.  
Auguste en  
duroit for-  
ce. Bons

Mots, mais  
il en las-  
choit aussi  
contre tout  
le monde.  
Il vaut  
mieux par-  
fois mespri-  
ser les Bro-  
cards, que  
s'en stoma-  
cher.

ture en font leur profit, quoy qu'ils les reçoivent se-  
cretement. C'est de quoy on a doubté en la vie d'Au-  
guste, sçauoir qui estoit le plus admirable en luy, ou  
les bons mots qu'il enduroit, ou ceux qu'il lachoit  
contre tout le monde.

Et l'Empereur Tybere disoit vn iour au Senat  
fort à propos, voyant qu'on affichoit des Brocards  
& traiçts piquans à cachetes, contre les plus grands  
de son tēps: faisons place aux bruiçts (disoit il) & leur  
donnons loisir de vieillir, car si nous nous en sto-  
machons, on les croyra veritables, & si nous les mes-  
prisons, on les estimera mensongers, ou la croyance  
en demeurera douteuse & incertaine.

Il seroit pourtant à desirer que ceux qui veulent  
donner aux Princes de ces attaintes, fussent aussi  
veritables, comme ils veulent faire les Plaisans. Il se-  
roit besoing qu'ils dissent tous, parlât à leur Prince,  
comme ce Courtisan, lequel voulant louer le sien,  
luy diçt, ce n'est point par Adulation que ie vous  
louë, car ie ne suis point Plaisantin, ains ie suis Verō-  
nois: ie ne fay le plaisant, ains le veritable quand ie  
suis avec les Alexandres cōme vous. Il seroit tres-bō  
& vtile que ceux qui se messent de faire ainsi les  
Plaisans, fussent tous Veronnois ou veridiques, &  
non Flagorneurs ou Diseurs de Sornetes, comme ils  
sont ordinairement.

Vn certain  
Courtisan  
suloit di-  
re, Ie ne  
suis point  
Plaisantin,  
ains ie suis  
Verōnois.

Les exem-  
ples sont  
icy cou-  
chez pelle-  
messe & en  
diuerses la-  
gues, afin  
quediuerles

Mais il seroit mal-aisé d'en trier les exemples, &  
separer les bons traiçts qui se disent avec dessein, ou  
sans dessein: & encore plus de discerner les piquans,  
de ceux qui ne le sont pas: puis que les Bons Mots,  
ont ordinairement plusieurs ententes, & frappent

&

& ont leur visée ores sur les choses, ores sur les personnes. Je les logeray donc pesse- & melle & en foule, & les coucheray en diuerfes langues pour contenter plusieurs nations, afin que chacun y donne le sens qu'il luy plaira, & en tire le profit & commodité qu'il aduifera.

nations en tirent leur profit & commodité.

Les Poëtes font parler Menelaus en mots courts, mais pleins d'esprit & de pointes: faisons donc parler Muets, les Pasquins, & les Ecchos de la façon.

On trouua vne lettre cachetée sur la table du Roy Philippe, sous cette adresse: Au Roy Philippe III. Roy d'Espagne, estant à present au seruice du Duc de Lerme. On fait dire parfois la verité près les Roys, à ceux qui sont si hardis de porter la Marotte, pour faire rougir de honte les Sages qui ne l'osent dire. Non pas que parauanture en cette occasion, ce ne fut le mot de quelque enuieux, qui portoit trop impatiemment le credit d'un bon fidelle & respectable seruiteur.

Je sçay bien que ces mots hardis, & laschez furti- uement mais à propos, à l'encontre des plus fauoris, outre qu'ils esueillent les Princes, font parfois de grands coups, soit en leur endroit soit enuers ceux qui les possèdent. Cela desille les yeux & aux vns & aux autres, & fait qu'un chacun sçachant que ce bon aduertissement a esté publié par tout, demeure plus satisfait, qu'il n'est mal édifié de la chose en soy, & de la faueur mesme.

Les mots hardis mais veritables laschez à propos, font biensouuét de grands & notables effets.

Mais quiconque prend cette hardiesse, & se donne licence de les dire le premier, comme il doit seulement esuiuer l'aigreur & le venin d'une piqueure

Qui se donne licence de lascher les bons mots, doit

E E e e

sur tout es-  
tuer le ve-  
nin d'une  
piqueure  
ennemie.

ennemie, de peur que comme celuy qui se mouchât trop fort, tire du sang apres luy, il n'en face de mesme. Aussi n'est il expedient qu'il soit trop lasche, de peur que pensant exprimer l'aduertissement à demy mot, à celuy qu'il croit estre monté au supreme degré de la faueur, il luy laisse la bride encore trop longue, & ne soit cause qu'il la mette nonchallément sous les pieds.

Les Fauoris doibuent estre à la Cour, comme en pays ennemy pour considerer les bons traicts qu'ils leur darde. On fait parler Pasquin à Rome comme on veut, mais son humeur est toute autre qu'on ne pense, & ne tend qu'à bien,

Si bien que les plus Fauoris doibuent estre en la Cour des Princes, comme en pays ennemy, poissant & balançant les paroles, & faisant profit des Bons Mots, qu'on tire & darde comme fleches & jaelots, à l'encontre de leur bonne fortune.

C'est en quoy particulièrement on a recognu la prudence, & moderation de ces grands personages qui habitent dans Rome: le plus haut & relleué theatre de l'vniuers, & comme la Republique de la Chrestienté, lors qu'on les voit souffrir les coups mortels de Pasquin, lequel bien que muet, parle parfois plus veritablement & avec moins d'Adulation, que le plus seuer Caton qui ait iamais esté Et peut on dire que les Romains sans tirer la pure verité de leur bouche, l'expriment le plus souuent, & la font dire hardiment à Pasquin: estans bien aises de tenir leur liberté à couuert, & pour uoir à leur seureté: reiettans toutes les peines qu'ils pourroient & meriter & encourir, sur vne statue morte, qui s'en moque & qui en est du tout exempt.

Et affin qu'on voye comment il accommode ceux dont il veut publier les faueurs, ne disant pourtant que la verité, voicy ce qu'il a dict contre quelqu'un

pour la deffence d'un autre qui estoit en fortune & reputation il y a quelque temps, chose qui peut estre grandement utile & de consideration, pour decouvrir son humeur & regler toute sorte de medifans.

Annibal Caro homme de qualite & de merite prés les Ducs de Parme, & prés ce grand Cardinal Farnèze, qui a esté longuement Doyen du College des Cardinaux, auoit faict vne chanson celebre, *In lode de la casa di Francia*. M. Ludouico Casteluetro, lequel parauanture estoit mal affectonné à la nation Françoisè, voulât mal d'ailleurs au Caro, fit quelques petites legeres animaduersions sur cette chanson, lesquelles tendoient plus à monstrier le peu d'intelligence qu'il auoit de la langue Thoscane, qu'à autre defaut qu'il y trouuat, disant presque tousiours en tous les mots & articles de sa censure, que le Petrarque n'en eut pas vñe ainsi.

Plusieurs personnes prindrent la deffensiuè pour Annibal Caro, & y eut vne infinité de gens doctes, qui dirent à Casteluetro que ses Animaduersions estoient de neant & la plus part fauces, dont il eut vn tel ressentiment contre vn M. Alberico Longo, qu'il le fit assassiner. En fin il y eut tant de direz & de contredits d'une part & d'autre, qu'il en a esté composé vn liure soubz le nom de Pasquin, dans lequel on a compilé la chanson, les contredits de Casteluetro, & tous les petits discours qu'on a faict cõtre luy, nayât oublié les bons aduis que Pasquin comme son amy luy donne là dessus, partie desquels i'ay mis icy, n'estant possible de mieux decouurer Pasquin que par luy mesme, lequel n'est pas de l'humeur que l'on

Querelle  
d'Annibal  
Caro, & de  
Casteluc:  
110.

Le liure est  
intitulé  
*Spaccio di*  
*M. Pasqui-*  
*no.*

penſe, car on croit communément & vit on en cet erreur, qu'il ne prend plaisir qu'à medire fauvement & calomnieuſement de qui que ce ſoit. Mais il te-moigne luy meſme le contraire, qui faiçt que ſes aduertiffemens ſemblent eſtre grandement vtiles, puis qu'ils ſont tres-veritables, & ne viſent qu'à la reformation & amandement de celuy, duquel il raconte ſimplement les defauts notoires à vn chacun. Il eſcrit donc à Caſteluetto comme amy, & luy mande. Ce que j'ay voulu exprimer en ſa langue, pour eſtre beaucoup plus efficace pour ſatyriſer & ſindiquer que toute autre.

*La voſtra Cenſura ſopra la Canzone del Caro, con molte altre coſe che mi ſono ſtate riſerite de fatti voſtri, m'hanno fatto conoſcere che voi ſete d'un genio conforme al mio, percioche dite volentieri male e d'ogniuno, e ſopra ogni coſa, o vero o falſo che diciate, o lode o biaſimo che ve ne torni. Et oltre a eſſer d'una medeſima profeſſione, intendo che ſaremmo ancora d'una medeſima fattezza, ſe non che mi trouo hauer il capo di marmo, e voi l'hauete di vetro, (Chio non habbia poi gambe ne braccia, e voi ſi. Che io ſia piu ſuiſato e manco naſuto di voi, e voi di piu fronte, e piu cigliuto di me. Queſto non importa, perche ſono accidenti, che ſeguendo il voſtro meſtiero, poſſono ancora auenire à voi: ¶ ſe vene contentate, vi prometto che l'uno per l'altro faremmo bene y fatti noſtri, perche voi farete di coſta Paſquino per me: ¶ io ſaro di qua Caſteluetto per voi, ¶ ambedue inſieme correremo per noſtro queſto regno de la maledicenza.*

Il y a force autres beaux traicçts dás cette lettre & liure de Paſquin, apres leſquels il adiouſte. Et ſil eſt

vray ce qu'õ dict de la mort *di M. Alberico Longo Salentino*, lequel vous auez faißt tuer, parce que c'estoit vn des soustenãs *del Caro* cõtre vous, puis qu'il m'est entré en commiseration, à moy qui suis vn marbre & vne pierre, vostre amy & confœderé, & qui ne l'ay iamais cognu: pensez qu'est-ce qu'il doibt estre à l'endroit de ses amis, & de ceux qui auoient sa cognoissance.

Je voy bien vous estes homme qui venez de la langue aux mains, de la plume au fer, & de l'ancre au sang, vous ne me ressemblez pas dict Pasquin, car ie veux dire mal, mais non pas en faire, & vous en voulez dire & faire: ie reprends les vices, & vous deprimez les vertus. Mon but est de decouvrir la verité, & le vostre d'introduire le faux. Moy disant avec raison mal d'autruy, ie ne me soucie pas qu'on en die avec fauceté de moy: vous en dictes à tort de tout le monde, & ne voulez pas qu'avec raison on en die de vous. Pour dire la verité ie suis stropiat & tout mutilé, & vous pour soustenir le mensonge faiçtes mutiler voire tuer le monde.

Humeur de Pasquin & commet la liberté de parler est grandemēt vtile.

Voila l'humeur noble de Pasquin qui proteste qu'il ne faißt profession de dire autre chose que des médifances veritables, des veritez lesquelles sans mentir sont odieuses, mais qu'il ne dict iamais qu'à fin que les defauts & inconueniens en soient reparez: ne descourant ceux qui en sont atteints, que pour faire en sorte que les autres s'en puissent garder, & s'ils y retournent plus, qu'on les puisse bien chastier, les faisant tenir enuers tout le monde, en vn perpetuel soupçon, puis qu'ils ont esté preuenuz

& deferez en public. Mais en voicy d'autres traictés qui ne sont pas si aigres ny si dangereux.

L'an 1600. lors que le Viceroy de Naples vint saluer le P. Clement VIII. de la part du Roy d'Espagne, vne infinité de gens de Gallere de la ville de Naples échapperez de la corde, s'escoulerét dans cette belle troupe de Princes & Seigneurs Napolitains, lesquels faisoient tant de subtils larrecins, qu'il n'y auoit Bource Mōstre *Agnus Dei*, Chappellet ny Enseigne si bien attachez, qu'ils ne deussent quelque hommage ou tribut à ces gens là. Les Iuifs rusez qui estallent leur mercerie à *Piazza Nauona*, quoy que tres-oculez & deffians, se ressentirent de leurs subtils inuentions, desquelles les Romains ne voulans ou n'osans se plaindre ouuertement, ils attacherent vn meschant manteau à Pasquin, garrotté de plusieurs cordes à l'entour de son corps, cōme vn homme qui est en perpetuelle apprehension de le perdre, & luy mirent cet escriteau, *Guarda il ferraruolo i Napolitani son' venuti.*

Taci. lib. 2.  
Ann.  
Tac. en la  
vie d'Agri-  
cola.

Vn grand personnage & de grande reputation venant à Rome, n'ayant respondu à cette bonne & excellente opinion qu'on auoit de luy, parce que c'est la coustume (dict T aute) *Majora credi de absentibus, quoniam omne ignotum pro magnifico est*, il se trouua que Pasquin dict dans quelques iours, *Nos autem sperabamus quod ipse esset redempturus Israël.*

Dans les  
liures de la  
Ligue.

Pasquin se moquant ou vn nombre infiny pour luy, de Dō Bernardin Médozza Ambassadeur d'Espagne pour la Ligue, lequel on croyoit auoir escrit au P. Xixte V. que le Roy Henry le Grand estoit

mott à Dieppe, di& se moquant de sa nouvelle & de son adulation.

*Henrico Re di Francia & di Nauarra,  
 • Terror di Spagna, in questo plico giace  
 L'Ambasciator Dom Bernardino Mendozza,  
 Fu Lancia, Feritor, Sepulchro, & Marra.*

Il s'en prend mesme par fois aux Sain&ts Peres, car s'estant trouué quelque impositi&on, qui sembloit vn peu rude, & onereuse : ou bien faisant vendre des choses, pour en tirer quelque Dace, qu'on n'auoit accoustumé de voir exposées en vente, on fit dire à Pasquin, *Mi accingo inanzi ch'il sole si venda.*

La liberté du peuple donnant ainsi souuent des touches franches aux Sain&ts Peres, & à M<sup>rs</sup> les Cardinaux, sous le nom feint & simulé de Pasquin, fit prendre enuie au Pape Adrian VI. de le faire ietter dans le Tybre. Mais le Duc de Hessen, lors Ambassadeur pour Charles le V. luy di&t, que s'il le faisoit, Pasquin se conuertiroit aussi tost en Grenouille, & qu'au lieu qu'en terre ferme, il ne chantoit que de iour, estât dans le Tybre, il ne cesseroit iour & nuict de rompre la teste à tout le monde.

Enquoy ie trouue tres-prudent, le dire du Roy Philippe pere d'Alexandre, qui ne vouloit iamais chastier celuy qui disoit mal de luy : ains il trouuoit beaucoup plus à propos, de luy oster l'occasion qu'il auoit de le dire. C'est pourquoy Pasquin en lieu de Marbre ou de pierre, meriteroit d'estre moulé d'or, parce que les Italiens ne le font parler pour autre occasion, que parce qu'ils croyent, que c'est quasi vn esperon aux actions vertueuses.

Dieu fait  
 souuent par-  
 ler des Pier-  
 res, & ou-  
 ure la bou-  
 che aux Sta-  
 tués à  
 quelque  
 bonne fin.

Philippe  
 ayuoit  
 mieux oster  
 l'occasion  
 de médi-  
 re de luy,  
 que s'amus-  
 ter à cha-  
 stier ny re-  
 chercher  
 les médi-  
 sans,

Dieu faiçt  
souuēt par-  
ler les Pier-  
res & les  
Statuës à  
quelque  
bonne fin.

Dieu faiçt souuent parler les Pierres à quelque bonne fin: & ouure la bouche aux Statuës. Il enuoie le Soleil de la verité, pour animer & faire dire merueilles à la statuë de Memnon. Il faiçt chäter les Oiseaux, & leur faiçt descourir des parricides bien secrets. Et quoy qu'on aye faiçt faire son testament à Pasquin, & que puis ce temps là, on le tienne pour mort; si est ce qu'il parle maintenant en homme beaucoup mieux sensé qu'il ne faisoit durant qu'on le tenoit en vie, luy faisant descourir des choses si hautes, & si profondement enseuelies qu'on diroit qu'il les a apprises en l'autre monde, & qu'il n'a esté enuoyé en celuy-cy pour autre chose que pour les manifester & publier par tout: faisant courir ces bõs mots és quatre coings de l'Europe, par le moyen de ses Gazetes, & par courriers expres, & par fois si bien à propos, que comme vn cheual farouche, qui ne cesse de ruer, iusqu'à ce qu'il ayt mis son hõme bas, aussi il ne cesse de crier iusqu'à ce qu'il ait veu que ce qu'il a annoncé a operé & porté coup.

6 S'il est  
meilleur à  
vn Prince  
de mespri-  
ser le mal  
qu'on dict  
de luy  
que de l'ap-  
prehender.

Et si bien quelqu'un a esté de l'aduis de l'Empereur Auguste, lequel meprisant tout ce qu'on pouoit presumer de sinistre à l'encontre de luy, souloit dire: encore que quelqu'un parle mal de moy, c'est assez (dict il) si nous gagnons ce point, que personne ne nous puisse faire mal.

Si est ce que plusieurs en vsent autrement, & entrans en eux mesmes croyent que ce sont des coups du Ciel. Aduertissemens à la verité sans adueu, mais dont la vengeance ou chastiment ne peut estre reiecté sur homme mortel, incapables de blasme & exempts

exempts du courroux des Princes, bien que ce soient choses hardies qui touchent au vif, qui font des effets merueilleux.

La Grandeur du pouuoir des Princes, leur estant plus souuent prechée par les flatteurs, que l'obligation de leur debuoir: on ne peut nier qu'ils ne fassent tres-mal, & que Dieu n'ait souuent suscité ces statuës, & fait parler & retentir des choses insensibles pour les redresser, & remettre sur la bonne voye. Trouuant tres-pernicieux de leur mettre en teste, que leur volonté absoluë se doibue prendre pour bonne raison iustice & droicte: comme fit jadis le Flatteur Anaxarque à l'Empereur Alexandre, pensant luy oster le regret de la mort de Clitus, & adoucir l'inhumanité de l'homicide par luy commis en la personne de son plus fauory.

La Grandeur du pouuoir absolu des Princes, leur est preché plus souuent, que l'obligation de leur debuoir.

Mais laissons les Statuës mortes, pour venir aux hommes viuans. Vn Religieux preschant deuant le S. Pere, voyant qu'il faisoit vne infinité de Cardinaux, luy dict que s'il continuoit, il pourroit dire ce que nostre Seigneur dict à ses Apôtres, *Ego quidem elegi vos, sed vos non elegistis me*: voulant dire que le Pape feroit tant de Cardinaux qu'ils seroient tous nouveaux, & tous ses creatures, & ne s'en trouueroit point de vieux qui eussent esté au temps de sa creation. C'estoit aussi pour dire qu'il en feroit vn si grand nombre, qu'estans tous à sa deuotion comme faicts de sa main, il pourroit aisément faire Pape qui bon luy sembleroit.

Après les bons traictés des statuës & pieces mortes, viennent ceux des hommes viuans.

Les Grands s'esmeuent donc par fois, de ces mots de rencontre qui leur sont enuoyez de Dieu, com-

7 Les mots de rencontre suivis

FFFf

de quel-  
que bon  
euuement  
semblent  
estre en-  
uoyez du  
Ciel.

Dieu fait  
souuēt par-  
ler les Ora-  
cles les  
faux dieux,  
les Idoles,  
les Statuës  
de Menon,  
de Marforio de Pasquin,  
les Ecchos, les  
Voix du  
Sieur de la  
Forest, les  
Bouffons  
& les Fols.

me propheties & voix du Ciel, pour les aduancer ou destourner de ce qu'ils font de mal ou de bien. Et à ces fins il fait parler ou permet que les Oracles parlent, les Faux Dieux, les Idoles, les Statuës de Memnon, de Marforio de Pasquin, les Eccho, les Voix du Sieur de la Forest: les Bouffons & les Fols dont ils se seruent y ont part, qui laschent sous des fornettes, des paroles tres-importantes & tres-veritables. Tesmoins ce fol sous Charles VIII. lequel voyant que le Roy estoit en consultation avec les Princes & Officiers de la Couronne, pour sçauoir le moyen par où il pourroit entrer dans l'Italie, les voyant seulement tourmenter pour l'entrée: il dict au Roy, ils t'apprenent bien (SIRE) par où il faut entrer, mais non par où il en faut sortir. Car aussi selon l'histoire chacun sçait, combien la sortie luy fut malaisée.

Beau traict  
du Fol du  
Marquis  
del Guast  
à la batail-  
le de Scri-  
soies.

Voicy le traict d'un autre Fol, qui peut grandement seruir pour des chefs de guerre, qui commandent es armées. Vn peu auant la bataille de Scrisoies, qui fut donnée entre le Sieur d'Anguien commandant pour le Roy, & le Marquis del Guast, chef de l'armée de l'Empereur (bataille celebre parmy les François Espagnols & Italiens) le Marquis del Guast estoit tellement persuadé qu'il emporteroit la victoire, qu'il donna à vn Fol qui suiuoit tousiours l'armée, de belles armes & vn beau cheual d'Espagne, avec promesse de cinq cens ducats, à condition qu'il iroit le premier porter la nouvelle de la victoire à Madame la Marquise sa femme. Dieu qui estoit ce iour là tout du costé des François, fit cette grace au Sieur d'Anguien, qu'il emporta la victoire: si bien

que l'armée de l'Empereur fut défaiète. Or il aduint que parmy vn grand nombre de prisonniers, on trouua ce Fol, lequel comparoissant en si bel equipage, on prenoit pour quelque grand Cavalier: qui fut cause qu'on le mena au plustost deuant Mōsieur d'Anguien, auquel apres quelques interrogatoires, il fit le conte, & luy dict que son maistre le Marquis del Guast, luy auoit dōné ces belles armes & ce beau cheual, & promis cinq cens ducats pour aller le premier porter nouvelles de la victoire à la Dame Marquise sa femme. Mais ie croy, dict il, que le Marquis a voulu gagner son argent luy mesme, & qu'il y est allé en personne.

Le Marquis ce iour là n'auoit pas bien consulté son bon Ange: il recognoissoit tres-mal la valeur de ses ennemis, & auoit choisi vn pauvre messager, pour publier honorablement, & donner creance à vne si importante nouvelle: lequel sembloit auoir esté seulement payé, pour en faire la risée, en l'arme victorieuse du Seigneur d'Anguien: qui fut si grande, qu'elle fut prinse & tenuë presque pour vne seconde victoire.

Les victoires sont en la main de Dieu seul, & ne fut iamais grand Capitaine ny Chef de guerre, qui sen tint si absolument asseuré que le Marquis. Car l'histoire porte, qu'il fut trouué dans son bagage, quatre mille Cadenats de Forçats qu'il auoit faict acheter, pour enuoyer autant de François aux Galeres. C'est ainsi que Dieu rabat la gloire des orgueilleux, laissant presque tousiours en relais quelque fol ou monstre de nature, pour en publier la moquerie,

& en faire la risée plus grande.

Les Bons  
Mors don-  
nent aux  
Grands de  
bonnes &  
notables  
atteintes.

Les Bouffons & les Fols disent donc vray fort sou-  
uent, & baillent de bonnes & fortes atteintes dans  
l'ame des plus grands, lesquelles ils portent comme  
boccons & morceaux charmez, qui se sentent d'au-  
tant plus douloureusement, qu'ils ont accoustumé  
d'estre du tout incurables. Les Princes & la plus part  
de ceux qui vont aux festins, porter leurs corps com-  
me vn vaisseau pour le remplir, peuuent bien laisser  
la viande si elle leur deplaist: mais d'un Bouffou ou  
flateur petulant, il est malaisé qu'ils s'en puissent def-  
faire: ains la flaterie entre en leur ame, comme vne  
vieille crudité dans le corps: ou comme vn morceau  
empoisonné, qui ne se peut guere iamais digerer.

Torquema-  
da en ses  
Dialog.  
Vn Mares-  
chal fit  
semblant  
d'embras-  
ser vn amy  
avec le-  
quel il s'e-  
stoit recõ-  
cilié & il le  
creua.

Ce sont des flateries si mal assaisonnées & si rudes,  
qu'elles ressemblent celles dont parle Torquemada,  
qui dict qu'en Galice vn Mareschal, nommé *Pardo  
di Riba di Neiza*, ayant eu quelque different avec vn  
homme de qualité, on les accorda: mais au premier  
rencontre, le Mareschal qui n'auoit accoustumé que  
de flater des cheuaux & manier du fer, faisant sem-  
blant de caresser son amy reconcilié de nouveau,  
l'embrassa si rudement, qu'il le creua & mourut en-  
tre ses bras, ayât les costes froissees, & le boyau rom-  
pu. Ces caresses & flateries sont trop aigres & mal  
plaisantes, quand elles piquét iusqu'au sang, & qu'el-  
les emportent la piece.

Un Oiseau  
Ægitus est  
merueilleu-  
sement tra-  
uailé du  
cry de l'As-  
ne.

Vn ignorant voulant disputer contre vn sçauant  
homme, le sçauant luy dict qu'il y auoit vn oiseau  
qu'on appelloit Ægitus, le plus petit de tous, lequel  
est merueilleusement traueillé du cry de l'Asne. De

manière que l'Asne se frotant contre les hayes, dans lesquelles ce petit oiseau faict son nid, venant à braire, ce grand cry l'espouente. Je suis de ces petits oiseaux (disoit il) car ie crains plus les Asnes que les scauans. Je croy qu'il n'auoit pas entrepris de le flater. Il y a des ignorans qui veulent tousiours offencer, & harceler les gens d'entendement, à mon aduis chassa il l'Asne de la haye à ce coup là, & le fit aller braire ailleurs.

Et à ce mesme propos rencontra gentiment vn Italien, lequel se voyant importuné par vn ieune ignorant, luy dict, *Voi con vn tale faresti vn bel prasepio, perche egli farebbe il Bue, e voi faresti l'Asino.*

Vn menteur se vançoit de n'auoir iamais dict verité, vn autre luy respondit accortement, qu'il auoit tort, car pour le moins il l'auoit dicte lors qu'il disoit cela.

Et vn Italien subtil à vn qui l'arguoit de ce qu'il ne disoit iamais le vray, respondit encore plus finemēt, car il luy dict, *Hauete torto accusarmi di bugia poi che la maggior parte del tempo la consumo in dir bene di voi.*

Et vne autre fois le voyant suer à persuader vne chose fauce, il dict fort à propos: *Chi dice il vero non s'affatica.*

Et Diogenes à vn Eunuque qui auoit mis sur son portal, que mal aucun n'ètre par icy, par où entrera donc le maistre de la maison, dict Diogenes.

Les bons mots ont souuent faict trouuer des thresors cachez, & à demy perdus. Lyfander enuoya en Sparte tout l'or & l'argent qu'il auoit prins aux Atheniens & le donna à porter à Philippus, lequel

Des Bons  
Mots ont  
souuent  
faict dé-  
couvrir des  
Thresors,  
cachez.

dedousut les sacs par dessoubs, & en tira de chacun vne bonne somme : & comme il fut arriué en Sparre, il cacha ce qu'il auoit prins soubs les tuiles : mais les Ephores ayans compté, trouuans que la somme ne s'accordoit avec les bordereaux : ayans apprins du seruiteur de Philippus que soubs les tuiles de la maison de son maistre, il y couchoit force Hibous : ces paroles leur firent decouurir le larcin, car ils s'apperceurent que l'or & l'argēt monnoyé de ce temps là, auoit pour marque vn Hibou, si bien que cet argent estant trouué Philippus fut banny de Lacedemone.

C'est sur ce subiect de l'or & de l'argent, que les Philosophes & autres gens vertueux ont dict & appliqué plusieurs bons mots & graues sentéces, pour destourner le monde de la recherche trop curieuse & dommageable des Thresors, blasmans leur auarice ou leur vaine curiosité : entre lesquels ie trouue fort à propos, celuy du Poëte Comique, lequel disoit parlant à quelqu'un de ceux qui dorment & argentent leurs lits, pourquoy te réds tu cher le dormir, veu que c'est le seul bien que les Dieux nous donnent gratuitement?

Le langage  
Italien est  
plus pro-  
pre que  
tout autre  
pour les  
Bons Moss  
& Rencon-  
tres.

Les Italiens ont vn merueilleux langage pour les Bons Récontres, en voicy deux ou trois exemples. On menoit le Gouverneur d'Espolere à Rome lié & garotté, quelqu'un dict le voyant, faisant semblant de le louer comme s'il l'eut rencontré en bonne fortune. *Qu'est huomo ha hauuta la maggior ventura del mondo, perche vna volta è uscito di Roma Governatore, e adesso vi torna legato,*

Vn Gentilhomme Italien ayant receu *una botta* dans l'œil qui le luy fit sauter dehors, enuoya querir chaudement vn Chirurgien voisin auquel il demanda, *Credete voi ch'io habbia da perdere l'occhio per questa botta*, il respondit, *non ti dubitare che non lo puoi perdere, per che io lo in mano.*

Vn grand Seigneur en Italie, pressé de faire vn voyage en Alemagne, cherchoit vn Secretaire: lequel vn de ses amis luy en donna vn, auçc de si grands eloges d'honneur, qu'il luy dict que pour vne telle profession, *Era non solamente eccellente, ma ancora diuino.* Il aduint qu'estât decedé à Ausbourg ce Seigneur estant de retour, celuy qui le luy auoit donné le tenant pour son amy bien cher, luy demanda où il l'auoit laissé: à quoy il respondit rencontrant gentiment sur la natiõ, & sur le mot *diuino* duquel il auoit ysé lors qu'il le luy donna, *Voi me lo desti diuino, e qu'elli Tedeschi me l'hanno beuuto.*

Les grâds ont parfois de meilleurs mots que les Plaisans qui sont près d'eux.

A quoy s'approche le mot d'Henry le Grand, lequel estant à Paris en l'Eglise des Feuillans, voyant dans vne Chappelle du Seigneur de Bassompierre ces mots escrits, *Quid retribuam domino pro omnibus que retribuit mihi*, dict que Bassompierre comme Alemand debuoir adiouster *Calicem accipiam.*

Bon mot du Roy Hé. ry le Grâd.

Les Iuifs en Italie deuiennent parfois si riches que facilement ils se rachepent du Bõnet Jaune, ou autre marque de juifuerie qu'ils sont obligez de porter. Vn d'eux estant donc venu en grandeur, ayant nombre de seruiteurs, estant vn iour à table, demanda & dict à vn sien valet, *Vino: si* (respondit le valet) *Vino ma voi non lo conoscesti.* Prenant ce mot de *Vino*

Les Iuifs se rachepent parfois biçcherement du bonnet ianne & de la marque de la Juifuerie.



comme si son maistre qui estoit Iuif luy eut demandé, si le Messie que les Iuifs attendent estoit venu: à quoy il respondit tres-bien, ouy il est venu, mais vous ne l'avez sçeu cognoistre, voulant marquer que son maistre estoit Hébreu.

Avec de  
Bons Mots  
les Empe-  
reurs ont  
parfois ar-  
resté tout  
court les  
mescontés  
qui estoient  
en leurs ar-  
mees.  
Ælius Spar-  
tian.

Avec des bōs mots, & des pointes de vergōgne, les Empereurs ont autrefois arresté tout court des armées entieres. L'Empereur Pescenius Niger estant dās son armée, voyant que les Soldats le pressoiēt de leur dōner du vin, fasché de leur demande qui sembloit tendre à l'yurongnerie, *Nilum habetis* (leur dict il) *Quinum queritis*, il leur vouloit aussi dire parauanture, que l'eau du Nil estoit si plaisante à boire & si douce, que ceux qui habitent près d'iceluy, n'entrēt iamais en conuoitise de rechercher du vin.

Et vne autrefois les siens estant vaincus par les Sarrazins, leur oyant encore dire *Vinum nō accepimus, pugnare non possumus. Erubescite* (inquit) *illi qui nos vincūt, aquam bibunt.*

Le Prince  
qui ayme  
par trop le  
vin, estoit  
estimé an-  
ciennemēt  
auoir vn  
esprit ty-  
rannique.

Vn verre de vin apres cela eut esté autant de poison: & croy que deslors le Dieu Bacchus & l'yurongnerie furēt bannis tout à fait de l'armée. C'estoient de pauvres gens, car si leur Prince eut esté porté au vin autant qu'eux, il se mettoit en danger d'estre tenu pour Tyran, suiuant ce que dict Platon, que le Prince yurongne & qui ayme trop le vin, porte quāt & soy vn esprit Tyrannique.

Vne belle Dame à Genes, qui auoit vn peschier qu'ils appellent *Vna planta di Persa*, logé dās vn beau vase, l'ayant mise près d'vn ruisseau pour la maintenir tousiours fraichement, & en plus de verneur,  
y mit

y mit ces vers ingenieux.

*Messa son qui doue quest' aqua versa,  
Sol perche non mi perda, e pur son Persa.* \*

Vn Gentilhomme Italien discourant du rauage qu'auoit fait le Tybre à Rome l'an mil cinq cens quatre vingts dix neuf, dit que les Romains auoient grande occasion de prier Dieu, que le Tybre fut tousiours malade. *Perche quando egli esce dil letto fa un gran danno.* Il ne scauroit si tost sortir du liect, qu'il ne face de si furieuses inondations, que la moitié de la ville en est rauagée.

Le Tybre sortant de s<sup>o</sup> liect fait vn grand dommage.

Le mal est que tout ce qu'on pense debuoir estre mis au rang des Bons Mots, & estre estimez mots de bon Rencontre, ne le sont pas. Et tel cuide auoir dict quelque bon mot, & fait quelque beau repart, qui a lasché quelque ineptie. Il faut que le mot delecte, mais aussi qu'il ait de la pointe & viuacité, qu'il donne à songer à ceux qui l'escoutent, & qu'il frappe les oreilles, & touche au cœur de celui à qui il s'adresse.

Tout ce qu'on pense debuoir estre mis au rang des Bons Mots & Rencontres, n'y doit estre mis.

Comme fut celui de Cosmo de Medicis, a *Palla Strozzi*, lequel ayant esté trouué hors la ville de Florence, par quelqu'un qui estoit amy de Cosmo: Strozzi luy dict, *Dite a messer Cosmo, che la galina coua.* Ce qu'ayant esté rapporté à ce grand Cosmo, il repartit vigoureusement, *Ditte a Messer Palla, che male puo couar la galina fuora del nido.* Voulant dire qu'ayant esté banny de l'Estat de Florence, il ne pouuoit pas faire de grandes entreprinſes.

Bon repart de Cosmo de Medicis.

Tacite dict que la Pauureté est *sūma malorū*: ie trouue encore meilleur le mot de celui, auquel ayāt esté donné des Iuges pour luy faire le procez, pource qu'il

Tacite liij 14. de ses Annal.

GGgg

Ordinairement les Iuges prennent la pauvreté pour vn indice du crime dõt le pauvre est accusé, & disent qu'il est croyable que la nécessité le luy a fait faire.

Les Plaisâs se iettent toujours sur les contes estranges & nouveaux, sçachans que l'estrangement & la nouveauté plait communément aux grâds. Les Grands ont parfois de meilleurs mots que les Petits.

L'Empereur Charles le V. arresta gentiment la presse d'vn importun.

n'auoit voulu louer la Pauvreté, repartit accortement, qu'il n'y pouuoit estre cõtaint, veu que mesmes les Iuges qui le deuoient condamner, auoient mis la Pauvreté au rang d'vn des indices de la Torture.

Il y a des discoureurs Flateurs, qui veulent parfois amuser les Princes à table, leur racontans des choses estranges, leur desrobans par ce moyé, la moitié de leur repas: si bien qu'vn Prince s'estant amusé & detenu quelque heure à ouyr vn Plaisant qui l'entretenoit de la mort estrange de son Pere, & qui le prioit pour le detenir encore plus longuement, de discourir de la mort du sien: non dict le Prince, le mien mourut de mort soudaine. Les Princes ont le plus souuēt vn si riche naturel, que ceux qui parfois abusans de leur ieunesse, pensent comme on dict les decevoir paroissent en fin niais & peu leurrez eux mesme, & la risée leur tombe dessus.

Les Princes ont aussi de bons mots, & tout ainsi que les Petits leur donnent des brocards, lesquels les relleuent bien souuent lors qu'ils sont sur le point de chopper. De mesme en donent ils parfois à leurs amis qui sont aussi relleuez qu'eux, & à leurs officiers domestiques & autres, quand ils leur sont trop importuns.

L'Empereur Charles le V. estant importuné pendant qu'il disoit ses Heures par vn Soldat François, qui le pressoit de l'escouter, luy disant qu'il auoit haste de luy dire quelque chose de la part de son maître: & moy (dict l'Empereur) ay aussi quelque chose à dire au mien qui est encore plus pressé: il ne par-

loit pas en flateur. O qu'il renuoya gentiment cet importun.

Alexandre donnoit vne ville à quelqu'un, assez inconsiderément ce sembloit, & comme vn homme qui ne conçoit rien en l'ame, qui ne soit fort reueué: or comme celuy qui receuoit le don, se mesurant luy seul en foy mesme, voulant par auanture esuiter l'enueie d'un si grand present, luy eut dict qu'il estoit excessif, & peu conuenable à vn homme de sa condition: il ne me chaut pas dict Alexandre, qu'est ce qu'il faut que tu prennes conuenablement, mais bien qu'est ce qu'il faut, qu'un homme de ma sorte te donne. Je ne voudrois pas iuger cette parole, mais voicy ce qu'en dict Senèque. *Animosa vox videtur, amen cum regia sit, est stultissima.* Car il n'y a rien qui soit conuenable à quelqu'un pour luy seul, & pour sa seule consideration: veu qu'il importe quand on veut donner quelque chose qu'on sache quoy, à qui, quād, pour quoy, & où. Outre plusieurs autres considerations & respects qui s'y mellent. *Tumidissimum animal* (dict il) *si illi accipere hoc non decet, nec te dare.* S'il n'estoit pas decet que cet homme print ce present, il l'estoit encore moins qu'Alexandre le donnat.

Vn Prince auare, disoit vn iour à vn Prodigue, quand est ce que tu cesseras de ietter & prodiguer tes moyens? le Prodigue respondit, quand tu lairras de desrober ceux d'autrui: tel pense attaquer ioyeusement quelqu'un, & l'atterrer par quelque viue attainte, que la deffence ou responce est encore plus forte & vigoureuse. Si bien que l'agresseur se trouue foible, & griefuement atteint.

10 S'il faut mesurer vn present ou bien fait par la qualité de celuy qui le donne ou de celuy qui le prend.

Senèque a donné son iugement bien rude sur vne responce d'Alexandre. Sen. lib. 2. de benef. c. 16.

Responce d'un prodigue à vn Prince auare.

GGgg ij

Les Bons  
Mots n'e-  
stoient an-  
ciennemēt  
estimez  
Bons s'ils  
n'estoient  
tirez de  
l'Academie  
des soixan-  
te hommes  
qui estoient  
destinez  
pour les  
iuger.

C'est pourquoy ie trouue que les Atheniens auoiēt raison, d'assembler soixante hommes les plus habiles & iudicieux de leur ville, lesquels conuenoient en vn certain lieu pour les iuger : d'où est venu le prouerbe de celuy, lequel ayāt laissé échappet quelque bō mot, souloit dire *A sexaginta viris venio*, c'estoit l'approbatiō du mot qu'il auoit dict: car il sembloit estre confirmé & iugé de bon aloy, quand il estoit tiré de l'Academie des soixante hommes, & qu'il auoit esté cuit digeré & battu en leur forge.

*Math. lib. 7.*  
*verrat.*  
Beau trait  
du Nonce  
du Pape sur  
la mort de  
Madame  
de Bar, sœur  
du Roy  
Henry le  
Grand.

Madame de Bar sœur vniue du Roy Henry le Grand estant decedée, plusieurs Princes enuoyerēt des Ambassadeurs pour consoler sa Majesté. Le Nonce du Pape seul n'osoit aborder le Roy, ne sachant quel dueil il luy estoit conuenable de porter, d'vn accidant qui debuoit estre plustost en ioye à Rome, qu'en desolation. Les larmes & le dueil de l'Eglise, ne se profane pour ceux qui font profession d'vne religion contraire, à la Religion Catholique Apostolique & Romaine. Aussi le Roy prudemment & Royalement, ne le voulut obliger à cela contre son gré & son deuoir. Il se resolut pourtāt en fin de faire comme les autres, & s'accommoder au temps; & ne le pouuant bonnement faire sans blasme & sans reproche, attendu la personne qu'il representoit: il dict au Roy, que ceux qui sçauoient quel il estoit, & au nom de qui il parloit, auoient occasion de s'estōner de l'office qu'il faisoit en ce point: mais qu'il en auoit plus de subiect que tout autre, parce que tous ceux qui plaignoient cette Princesse, regrettoient seulement la perte du corps, & son maistre qui estoit

le S. Pere, la perte de l'ame. Il courut gentiment par ce moyen, ce peu de temps qu'il auoit employé à consulter ce compliment, & reuestit son dueil d'un plus grand dueil, & plus noir que tous les autres deputez pour mesme effect : & le tout si honorablement & auantageusement pour son maistre, que s'il y eut esté luy mesme, il n'eut bonnement peu sortir & se degager de ce mauuais passage plus accortement, ny selon sa iuste pensee.

Le Roy Henry III. & le Grand Henry IIII. estans à Tours durant la Ligue, debatans s'ils combatroient leurs ennemis qui auoient pour chef Charles de Lorraine Duc de Mayenne, apres auoir assez disputé, il fut prins resolution de laisser échapper leurs ennemis pour ce coup, attédans quelque meilleure occasion : rompans la deliberation avec ce bon mot qui sortit de la bouche du Grand Henry, *Ventre S. Gris il n'est pas raisonnable (dict il) de perdre ou hazarder deux Henrys, pour vn seul Carolus.*

Il ne faut perdre ny hazarder deux Henrys pour vn seul Carolus.

Dom Pietro Martyr Historiographe du Roy d'Espagne, l'ayant seruy longues annees sans auoir eu récompence digne de son labeur, il aduint que le Roy ayant donné à trois hommes qui auoient esté ses Confesseurs, vn Euesché à chacun, voulant faire ressouuenir le Roy son maistre de luy en procurer autant, luy dict ce bon mot, *Tra tanti confessori, saria ancora stato bene vn maxire.* Surquoy on peut dire que ces mots de Confesseur & de Martyr estoit æquiuiques, ce qui se peut parfois prendre en bonne & en mauuaise part.

Comme cet autre trait de quelqu'un, lequel se- Les bons

GGgg iij

compagnons  
ne veulent  
ouyr parler  
que  
Dieu ayme  
ceux qu'il  
afflige.

stant mis en debuoir de persuader à certains libertins, que nostre Seigneur nous enuoyoit des aduersitez, par lesquelles il nous témoignoit son amour: & que c'estoit le meilleur traictement, & le plus au gré de Dieu, dont il vsoit enuers nous le plus communément, pour nous témoigner son affection: si bien que nous ne pouuions receuoir vn plus grand tesmoignage, que nous estions en sa grace. Il ne se faut donc esmerueiller (dict vn des meilleurs compagnons de la troupe) si Dieu a si peu d'Amys, veu qu'il les traicte de la façon.

Les mains  
nettes sont  
ennemies  
de la Rapacité.

Laurens de Medicis fils de Cosmo, comme vn iour Carlo de Medicis luy eut dict, qu'il auoit en vne siene maison vne infinité de fontaines, d'où sortoit tant de belles eaux. *In vero* (luy dict Laurens de Medicis) *se tanta copia d'acque hauete, si chiare comme affermate: voi doureste hauer le mani molto piu nette: notando con molta argutia, la Rapacita di qu'ello.* C'estoit iustement luy donner à lauer ses mains, si luy eut voulu entendre l'aduertissement, par l'energie de ces paroles.

Il ya quelque chose  
qui va plus viste  
que la  
penste.

Vn Bouffon disoit, que les Philosophes auoient dict mal à propos, qu'il n'y auoit rien qui allast si viste que la Pensée: veu que le paquer, qui apporte la nouvelle des cornes, au preiudice de l'honneur de quelque pauvre mary va encore plus viste. car (disoit il) qu'vn homme qui est en Ponant, ait laissé sa femme en Leuant, qui leue sa corte & s'esbat aux despens de son mary, le paquet ou le Cimier luy arriuera en telle diligence, qu'il n'y a Pensée de mary sur mesme subiect, qui puisse aller si viste.

Ceux d'Otranto sont pourueus en leur país de fort grands Asnes, beaucoup plus grands que le cõmun : & au cõtraire ceux de Sardaigne leurs voisins, ont des Asnes qui sont fort petits: si bien que se moquant de ceux d'Otrató, ils leur disoiét qu'ils estoiet plus grands Asnes qu'eux, ceux d'Otranto respondi-  
 rent qu'il estoit vray, & la raison estoit, parce que toute l'Asnerie de leur país s'estoit infuse dans leurs Asnes, c'est pourquoy ils estoient si grands : mais en Sardaigne ils estoient si petits & racourcis, parce que des hommes du país qui estoient des Asnes, leur auoient desrobé la moitié de l'Asnimisme. Il semble que les aggresseurs auoient occasion d'estre mécontans, demeurant grandement interessé d'vn si vigoureux repart, fondé sur mesme subiect, & basty sur mesme æquiuoque.

*Les Asnes d'Otranto sont grãds à merueille, & ceux de Sardaigne fort petits.*

Plusieurs se moquent d'eux mesme, leur manquant le subiect de se moquer d'autruy. Mais bien souuent il y a en ce point de la ruzé & de l'artifice, ou du naturel. Parfois vn homme a vne telle inclination ou accoustumance à gaussier & se moquer de tout le monde, que luy manquant vn subiect estranger, il se ruë sur luy mesme. Ce qu'ils font, soit qu'ils cognoissent que quelque estranger est sur le point de leur bailler l'attainte, qu'ils ont peur de receuoir beaucoup plus rudement: ou bien pour rebuter tout à fait les estrangers, & leur enleuer l'occasion de dire ce qu'ils ont parauanture desia dict ailleurs, & prononcé sur leur deffaut.

*Plusieurs font naistre le subiect de se moquer d'eux mesme, voyant qu'ils ne se peuuent moquer d'autruy.*

Ce fut l'artifice de Vatinius, lequel ayant le col & les pieds contrefaits à outrance, commença en bõ-

*Plusieurs se moquent eux mesme*

les premiers de leurs de-faits pour clorre la bouche à autruy.

ne compagnie de s'en gauffer luy mesme, si bien que pas vn de ses ennemis n'en oza iamais parler, c'estoit vn trait de sa suffisance, de clorre par ce moyen la bouche à tous rieurs, & principalement à les enuieux.

Il fit beaucoup plus industrieusement & plus seurement, que cet autre Fidius Cornelius, qui n'eut l'esprit d'éuiter la moquerie & les Brocards de Corduba Strutio, lequel l'ayant appellé en plein Senat Chameau pelé, il fut tellement offensé de cette petite iniure, qu'on l'en vit pleurer de despit.

Tous les Brocards du monde ne sceurent iamais esmouoir Socrates ny Lælius.

Il debuoit auoir aprins de Socrates & du Romain Lelius, à tenir bonne mine: car on dict d'eux, que toutes les Gaufferies du monde qu'on ait peu eslan- cer sur leurs personnes, voire en leur presence, ne les sceurent onc esmouoir, ny en leur bonne mine & bien seance, & moins encore en leur repos: tout cela ne frappe le sage ny l'homme bien sensé qui est content en soy mesme. Et le moins d'estat qu'il faiet de ces choses, est le mieux: car par ce moyé les Brocards retombent & rejaillissent le plus souuent sur ceux qui les disent.

Alcibiades fit ietter Eupolis dans la riuiere, parce qu'il s'estoit moqué de luy.

Neantmoins les plus sages sont parfois si sensib- les, qu'ils ne peuuent souffrir ny Gaufferie ny Brocard, & les reuoquent tellement à iniure, qu'ils pour- suiuent à mort ceux qui les ont offencez & piquez: & sur tout quand c'est publiquement & deuant le mode. Comme fit Alcibiades, lequel piqué par Eupolis en la fable de Baptis, commanda qu'on iettat Eupolis dás la mer, & pendát qu'on le faisoit noyer, Alcibiades disoit avec aigreur & d'une ame vindicatifue.

Tu

*Tu me in scena sepe uersisti Eupoli, ego te in mari.*

Il faut mespriser ces Gausseurs, ou leur reicter leurs mesmes mots, plus acerez qu'ils ne les ont essayez contre nous. Alcibiades portoit le col tords & auoit la langue grasse, quelque Gausseur pensant se moquer de luy, l'hazarda de luy dire, tu mords comme vne femme, non fay (dict il) mais bien comme vn Lyon.

Il se passe  
parfois par  
my des dis-  
putes fort  
serieuses  
des contes  
pen se-  
rieux.

Surquoy est à propos ce qu'on dict de Cardan & d'Albuce, deux des plus grands personages de leur siecle, lesquels estans aux estudes en cōcours en l'Vniuersité de Pauie: Albuce s'apperceut que Cardan auoit par disgrace sa brayette débraillée, de maniere qu'ayant desia senty la pointe & subtilité de ses argumens, le pensant troubler ou estōner, il luy dict serieusement, ie ne sçauois respondre à vos obiections, que premierement vous n'ayez clos & attaché la cage du Dieu Priape. A quoy Cardan voulant monstrier que ce n'estoit vne atteinte digne de ce lieu, sans festonner respondit prestement: ie l'ay ainsi laissée ouuerte tout exprés pour y mettre vos raisons, qui ne sont dignes d'estre logées en lieu plus honorable: & à cette responce tous les assistans commencerent à battre si fort des mains, & mener vn tel bruiet, qu'Albuce qui pensoit par vne telle surprinse prendre quelque aduantage sur Cardan, fut contraint avec sa grande vergongne, de luy quitter & abandonner le champ de bataille.

Antipho Ramnusius enquis deuant Dionisius, que chacun tenoit desia pour Tyran, lequel de tous les metaux estoit le meilleur & le plus precieux: ce-

Philos. id  
Sophist.  
Le Metal  
le plus pre-  
cieux est

HHhh

celuy du-  
quel on  
fait les  
Statuës de  
ceux qui  
ont chassé  
les Tyrans.

luy (dict il) duquel les Atheniens ont fait les Statuës d'Armodius & d'Aristogiton : signifiant tout crüement que c'estoit, parce qu'ils auoient chassé les Tyrans de la ville d'Athenes, pour raison dequoy on leur auoit moulé ces Statuës d'airain. Si bien que l'excellence de l'action, en rendoit l'estoffe ou la matiere si recõmandable, que l'or ny l'argent n'estoient rien au prix. C'estoit vn bon Aduertissement à Dionysius, & bien sensible, pour se deffaire de la Tyrannie, & à tous autres qui l'oyoient, vn bon aiguillon, pour tascher d'en meriter tout autant.

Liberté &  
franchise  
d'vn Gen-  
tilhomme  
Gascon  
parlant à  
son Prince.

La Hire Gentilhomme Gascon, que l'histoire de France celebre pour tres-vaillant, estant venu de l'armée avec vne tres-grand peine & hazard, pour trouuer le Roy Charles VII. L'ayant trouué sur le point qu'il vouloit mener la belle Agnes à la Dance, comme il luy voulut commencer à dire nouvelles de l'armée, le Roy rompant ce propos qui luy estoit ennuyeux, demâda à la Hire qu'est ce qu'il luy sembloit de cette belle compagnie: il luy respondit sans Adulation, d'vne parole brusque & à la Gasconne, que iamais il ne s'estoit trouué Roy, qui perdit si ioyeusement son Royaume que luy.

Les Bons  
Mots se-  
sent bien  
aux enfans.

Deux ieunes enfans envoyez en ambassade par les Venitiens à l'Empereur, firent vne responce si hardie, en recognoissance du mauuais accueil qu'ils receurent de luy, qu'il y auoit dequoy s'offencer, si celuy à qui elle s'adressoit, eut esté tant soit peu charitableux! Car l'Empereur les voyât si ieunes & sans barbe, les mesprisa si fort, qu'il ne leur voulut donner audiâce. Ce qui les aigrit de façõ, voyás que leur

FIN

belle ieunesse, aggreée & choisie par vne si sage Re-  
publique, leur portoit plus de preiudice que le de-  
faut de vertu & de suffisance, qu'ils luy dirent, *Sacra*  
*maesta, si la Signoria di Vinegia hauesse creduto, che la sa-*  
*pientia stesse nelle barbe, hauerebbe mandati qua per amba-*  
*sciatori, due Becchi.*

Les sages & les Philosophes, trouuent place hon-  
norable par tout, & ne prennent plaisir à estre ny  
mesprizez ny brocardez: & quand ils le sont, ils ont  
leurs responcez tout aussi tost au bout de la lan-  
gue, impatiens d'iniure, & sur tout de pointes d'es-  
prit: ils les rendent & redonnent si vigoureulement,  
que le plus souuent ils emportent la piece.

Les Philo-  
sophes re-  
poussent  
parfois bié  
rudement  
les artain-  
tes qu'on  
leur donne.

Vn Medecin de Padouë, rencontrant vn Philo-  
sophe, se voulant moquer de luy, & de ce que la plus  
part des Philosophes mesprisant les richesses, sont  
ordinairement meschins & mendians, luy dict ce  
vers.

Vn Mede-  
cin se vou-  
lant mo-  
quer d'un  
Philosophe  
vsant d'un  
vers du Pe-  
trarque, re-  
partit si vi-  
goureu-  
ment par le  
vers qui  
suit tiré de  
mesme au-  
theur, que  
l'auantage  
luy demou-  
ra.

*Pouera & nuda vai Philosophia.*

Le Philosophe respondit aussi tost subtilement, &  
print sa raison, & le paya de la mesme piece, prenant  
le vers qui suit dans le mesme Petrarque.

*Dice la turba, al vil guadagno intesa.*

voulant dire que le seul vulgaire, qui est tendu au  
vil & fardide lucre, comme sont les Medecins, qui le  
vont peschant à grosses halenes, dans les excremens  
auec la bouche & le nez, improperoient la Pauureté  
aux Philosophes, gés les plus riches, les plus heureux,  
& les plus contans qui soient au monde.

Et c'est ce qui a tiré, & produit ce commun dire,  
qu'on faict plustost l'Aumosne aux boiteux & stro-

On faict  
plustost  
l'Aumosne

aux boiteux  
& stropiat  
qu'à des  
Philoso-  
phes.  
Traiano  
Boccalini de  
i Ragnoli.

piats, qu'aux Philosophes & aux sages: par ce qu'on a plus de crainte & de danger, de venir boiteux & stropiat, que sage Philosophe.

Le monstre de nature és bonnes lettres Jaques Criton Escossois, fit afficher à Floréce en grand papier & avec des lettres cubitales. *Nos Iacobus Crioninus Scotus, cuicumque rei proposita, ex improviso respondebimus.* Toute l'Academie de Florence estant en peine de s'aprestez, vn bon compagnon poète Satyrique, se voulant moquer de luy, & les relleuer de peine, adiousta & mit au dessoubz du Cartel. *E chi lo vuol vedere, vada all'hosteria del Falcone, che li fara mostrato.* Il s'en alla croyant qu'on l'eut traicté comme vn Gabelleur, ou comme vn Saltin banque. Car ce petit mot appella tât de gens pour l'aller voir à l'hostellerie, que tout hôteux il fut contraint de sortir, & s'en aller viste comme vn fugitif.

23 Que les  
Dames ont  
aussy par-  
fois de bés  
reparts.

Les Dames ont aussi parfois de Bons Mots, & y a des Princesses qui ont de merueilleux reparts, contre ceux qui veulent attaquer leur chasteté & leur beauté par flaterie. Vne belle Dame entendant les reproches de sa cruauté, di& que c'estoiét autant de louïanges de sa pudicité.

Vn Seigneur Espagnol estant en France deuint amoureux d'une tres belle fille, & de bonne maison, festât par amour rabaisé iusques là, que de jouëraux Martres avec elle: la Martre eslançee en lair, tōba entre les lunettes de l'Espagnol & ses yeux, d'où elle la voulât rauoir; il ne le voulut iamais permettre, & ayma mieux perdre la partie, croyant que ce fut vne merueille d'amour, de n'auoir peu rōpre avec le coup

& la durté d'une Martre, le cristal si facile de ses yeux artificiels : bié qu'avec vn clin d'œil qui semble estre vn effort, & vn poids beaucoup moindré, elle auoit fracassé & troublé du tout ses yeux naturels, l'ayant auéuglé naturellement sans l'auoir peu auéugler artificiellement.

Qui me faiçt trouuer bon le mot de ce Philosophe, lequel enquis du Roy de Babylone comment il pourroit punir assez cruellemét vn sié fauory Courtisan, qui auoit esté si insolent & hardy, de monter sur les estriers de son maistre, & s'estoit joié avec vne sienne Favorite, Donne luy la vie, diçt le Philosophe, ses amours le martyriseront assez.

L'amour martyrise assez vn amant sans luy procurer autre mal.

Vne ieune Aldeane menoit par la main vne iument avec le Caueillon rallongé, qui alloit plus fort qu'elle ne vouloit: vn Courtisan Espagnol la voyant si belle, & voulant rire de ce que la beste l'aloit ainsi entraînant, luy demanda d'où elle estoit: elle respondit qu'elle estoit d'une certaine ville là auprès: diçtes moy (adiousta il) cognoissez vous en ce lieu la fille de Lopes Hernandez, ouy (diçt elle) ie vous prie faiçtes moy ce plaisir & cette courtoisie, de luy donner vn baiser pour l'amour de moy: l'Aldeane repartit prestement, ie vous prie donnez ce baiser à porter à ma beste, car elle y sera plustost que moy.

Mais voicy vn Villageois, qui eut bien raison de cette Aldeane. Car portant vn cheureau à vendre vn iour de marché, *Ma gèril dōna* le voyāt; ne se peut tenir de dire, *O che bel Capreto, ma donde nasce, che non ha corne.* Le vilageois respondit malicieusement, *non ha corne signora, perche non ha ancora preso moglie.*

Les villageois ont parfois des reparts aussi sautés que les gens les plus ingénieux & sçis.

HHhh iij

utilisez qu'on  
sçauroit  
trouuer.  
Il n'y a rien  
si rude  
qu'un vilain  
traue-  
sti.

Et vn *Villan trauestito*, enquis par vne Courtisane qui le reconnut tres-bien, si la Messe des vilains ou villageois estoit finie, s'en estant enquisse par ces mots iniurieux, *La Messa de villani e fornita*, il repartit, *Madonna si, a punto commincia quella de la Puttane*. C'estoient des mots iniurieux mais lachez plus par rencontre que par dessein, qui fut cause que chacun d'eux passa son chemin, sans tesmoigner nulle sorte d'aigreur.

Traict malicieux & hardy d'une ieune fille mariee avec vn vieux Cavalier.

En voicy neantmoins vn traict, qui ressent plus à la malice, & à vn mauuais naturel, qu'à l'innocence & pudeur virginale. Vn Gentilhomme Espagnol vieux & suranné, ayant espousé vne ieune Dame, bien souuant comme il faisoit semblant de desirer son accointance, l'ayant assez tourmētée par de vains efforts, estant sur le point de faire sa retraite, il pensoit la laisser bien contente & satisfaiete, & luy bien excusé, faignant vn voyage & luy faisant acroire, *Che hauea recebido carta di Toledo: e che gli era menester che aiglasse ay, per algunos dias*. De maniere qu'estans vn iour tous deux à la fenestre, voyant qu'un vieux haraz auoit faict plusieurs grands efforts, pour faillir vne iument fort ieune, apres l'auoir longuement foulée, & vainement sans en estre peu venir à bout: cette ieune femme le prenant pour maladie cōmune & aux hommes & aux bestes, s'estât tournée vers son mary, luy dict *Hah Sig' aquel tam bien tiene carta di Toledo*.

Responce d'une Courtisane à un ieune

Vn Gentilhomme tres beau & auenant, qui n'auoit encore iamais ouuert la bource pour l'amour, ne croyant que ce fut chose qui se deubt mettre à

prix, se recognoissant d'ailleurs tres-aggreable & hors de refus, fut si indigné contre vne Courtisane, qui luy demandoit son salaire, & le prix de sa couche, qu'il luy escriuit tout dédaigneux & en choler, qu'au pis ne la debuoit il payer qu'à moitié, puis qu'elle auoit prins la moitié du plaisir: elle luy rescriuit qu'il se trompoit grandement, & que tout le plaisir auoit esté sien, sans qu'elle y eut en rien participé.

Gentilhomme qui vouloit passer pour beau sans luy payer la Courtoisie à mesme prix que les autres.

*Perche di rado a sette, chi ha sempre il Bicchiero in bocca.*

Celuy-cy est modeste, & peut passer par la bouche d'une femme d'honneur. Vne Dame nommée Gonnor, ayant esté possédée en sa ieunesse par Richard Duc de Normandie, gouerna si bien ses Amours, qu'après le decez de sa premiere femme il l'espousa. Il aduint que la premiere nuit des Noces, elle luy ayant par fortune tourné le dos, le Duc esmerueillé luy dict, vous auez tant de fois couché avec moy, & neátmoins iamais vous ne m'auiez fait vn traitt semblable: elle respondit accortement, certes mon amy lors que ie couchois en vostre liét auant estre mariée, ie faisois entieremēt & me conformois tout à fait à vostre volonté, mais maintenant que ie couche dans nostre liét, ie me puis reposer sur quel costé il me plaira. La femme est vn nom de dignité, & a quelque part en la couche nuptiale, c'estoit plustost vne amorce qu'un refus.

La femme legitime peut parler plus auantageusemēt & prendre d'autres licences que ne feroit vne Concubine.

Vn bon Compagnon de ceux qui tournent les meilleurs traitts de l'Escriture Sainte en risée, oyant vn iour asseurer à vn bon Religieux, que les bonnes œuures que nous faisons purement pour l'honneur de Dieu, nous sont renduës avec vsure ou l'interest

S. Hieros. en S. Math. 19. Les graces de Dieu estant renduës au Cētuple, qui-

éonqué  
faisoit si  
sême pour  
l'honneur  
de Dieu, se-  
roit trop li-  
beralement  
surchargé  
d'en auoir  
cent à l'ad-  
uenir.

de cent pour cent, & que c'estoit chose certaine & infallible, respondit que la regle seroit trop rude & presque iniuste (sil est loisible de le dire) en matiere de femmes. Car (dict il) celuy qui lairroit sa femme pour l'honneur de Dieu, la laissant aller en religion ou autrement, seroit trop liberalement recompencé, voire surchargé à outrance, d'en auoir cent à l'aduenir.

Vne Dame estant prés son mary dans vn bateau, sur le passage de quelque riuere en vn endroit fort dangereux, se voulant tenir à son mary, toute pleine de frayeur, ne trouuant en cet instant autre prise ou tenue plus commode, porta sa main sur l'endroit de ses chausses qui tient le Dieu d'amour enfermé. Le mary se prenant à rire, luy dict qu'elle n'auoit garde de se noyer se tenant à vne piece qui n'alloit iamais à fonds.

Rodomonte  
Espa-  
gnole d'v-  
ne nouvel-  
le inuention.

La Brauerie & les Rodomontades, ont esté de tout temps censees plus naturelles, & conuenir mieux à la nation Espagnole qu'à tout autre, leur langue y est plus propre que pas vne, & leur humeur ne desment en rien leur langage. C'est pourquoy quand quelque autre de quelque nation que ce soit, se rencontre avec vn Espagnol, & qu'il faut releuer louer ou admirer quelque chose, l'Espagnol rencontre si heureusement, qu'il semble que l'aduantage luy en demeure presque tousiours. Côme il se voit en ce traict fort naïf d'vn Florentin, lequel se promenant avec vn Espagnol dans cette belle ville de Florence, voyant arriuer de loing le Grand Duc, avec son frere le Cardinal, bien suivis & bien accompagnez, lesquels tin-  
drent

drent l'Espagnol quelque temps en silence, le Florentin croyant que l'Espagnol fut rauy de leur bonne mine; & neantmoins qu'il n'en disoit rien, perdant patience, luy dict s'il n'admiroit pas la grauité & la majesté de ces deux Princes, & s'il y auoit rien en Espagne de pareil: surquoy l'Espagnol soubstriât, & comme tenant cela pour peu de chose, luy dict tout dédaigneusement. *En España tenemos quarenta como el Cardenal. Dies como el gran Duque. Dos como el Papa, y vno como Dios. Los quarenta, son los quarenta Canonigos de Toledo. Los Dies, son los Dies grandes de España. Los dos como el Papa, son los dos Arcobispos de Toledo, y de Seuilla, el vno como Dios, es nuestro Rey.*

Le P. Iule II appelloit les Espagnols *Volucres Cali*, les croyant tousiours en l'air à force qu'ils se veuler relleuer: mais i'estime bié plus cet autre traitt qu'on dict de luy. C'est qu'il nourrissoit la guerre entre plusieurs Princes, mesme contre le Roy de France, & comme quelqu'un de ses amis luy dict, qu'on trouuoit estragé qu'il entretint ainsi la guerre, eu esgard à l'estat de paix, que Dieu luy auoit mis en main, & qu'il auoit les Clefs, pour fermer la porte à la discorde, & l'ouuir à la reconciliation. Il respondit que S. Pierre & S. Paul estoient compagnons, & n'auoient qu'une Eglise. Si bien que mes predecesseurs (dict il) ayant iusqu'icy vsé de la Clef de S. Pierre, ie me veux maintenant ayder de l'espee de S. Paul, on luy repliqua que nostre Seigneur auoit dict à saint Pierre: mets ton glaiue en sa gaine, il est vray dict il, mais ce fut apres qu'il eut frappé.

• Mais tous les Bons Mots, tous ces bons traitts Les Bro:

cards ne  
sont guere  
approuvez  
en l'Eglise  
Chrestien-  
ne, parce  
qu'ordina-  
irement ils  
sont sales  
vains ou  
contume-  
lieux.

S. Pol aux  
Ephes. 4.

Brocards Faceties & Rencôtres, quoy qu'approuvez par les anciens Philosophes, sont maintenant reprobuez tout à fait par la Philosophie Chrestienne, laquelle nous apprend, que soit es festins & conuiues, soit en tous autres lieux, les actions & paroles d'un homme sage discret & bien sensé, doibuent estre plus serieuses qu'eniouees, plus Chrestiennes que mondaines, ny ressentans vne oisifueté & bouffonnerie licentieuse: les Gaufferies ne doibuent tomber en reproche d'aucune verité honteuse, estat certain que tous les bõs traicts & Brocards sont le plus souvent composez de paroles ou sales, ou contumelieuses enuers Dieu ou enuers le prochain, prouoquans ou à luxure ou à colere: qui a tiré ces beaux mots pleins de saincteté de la bouche de S. Paul, desquels tout le monde, aussi bien que les Ephesiens, ausquels il les adresse, peut faire son profit. Nul discours corrompu, sale inutile contumelieux ou plein de vanité, ne vous sorte de la bouche, mais bien celuy qui est vtile & commode à l'edification du prochain, & qui soit plaisant à ceux qui l'oyent, c'est à dire profitable & gracieux: conformément à ce qu'en a dit vn ancien Philosophe quoy que Payé, que la Garrulité la Dicacité la Scurrilité la Duplicité de paroles, & la Cauillation, qu'il exprime par ce mot general de *Stuliloquium*, sont toutes pieces qu'il faut fuir & éviter tant qu'on peut pour estre souillées d'obscenité, & impureté, reseruant toutefois les Bons Mots & Rencontres qui se disent en bonne intention & sans venin pour relleuer les grands & les petits ieunes & vieux, & les tirer de quelque mauuais passage.

*Que les Animaux sont capables d'Adulation, & en sçavent prendre & donner aussi bien que les Hommes.*

- |   |   |
|---|---|
| <p>1 <i>Pourquoy les Flateurs sont comparez aux Bestes.</i></p> <p>2 <i>L'Elephant du Roy de Portugal ne voulut iamais faire le voyage de Rome qu'il ne fut flaté &amp; caressé.</i></p> <p>3 <i>Fidelité ou flatenses caresses ou blandices des Chiens.</i></p> <p>4 <i>Que les Oiseaux sôt flateurs, voire plus que les Animaux à quatre pieds.</i></p> <p>5 <i>Vn Pape-gay parlant inuauqua S. Thomas si à propos, que l'Espreuier qui le suiuoit mourut soudainement.</i></p> <p>6 <i>Les Oiseaux souuent presagent la bonne ou sinistre for-</i></p> | <p><i>tune, voire parfoia la mort de leurs maistres.</i></p> <p>7 <i>Vn Oiseau appellé le Duc vint comme annoncer la mort au Duc de Biron.</i></p> <p>8 <i>De la flaterie des Poissons.</i></p> <p>9 <i>Playdoyer fait deuant Monsieur le Prince de Condé au Parlement de Bourdeaux contre certains petits Poissons flateurs qu'on fait seruir d'appast pour surprendre les grands.</i></p> <p>10 <i>Du Poisson appellé Matum, &amp; combien il excelle en flaterie par dessus tous les autres.</i></p> |
|---|---|

## DISCOVRS VI.



LINE parlant des Animaux, dict qu'Aristote en parle diuersement, duquel pourtant il publie & veut que son sçache qu'il ne sçauoit parler qu'avec titre d'honneur, veu qu'il tient de luy la plus part de ce qu'il nous a laissé par escrit touchant cette matiere. Puis le deprimant aucunement, & comme voulant dire qu'il ne faut s'estonner fil en a sceu tât de curiositez, il adiouste, qu'Alexandre le Grand desireux de cognoistre la nature de tous Animaux, donna char-

1 Pourquoy les flateurs sôt comparez aux Bestes. Pli. liu. 8. chap. 16.

Alexandre facilita grandemēt

le moyen à  
Aristote  
d'escrire  
l'histoire  
des Ani-  
maux.

ge à Aristote Souuerain en toutes sciences, de sçauoir ce qui en estoit, & le mettre par escrit: & pour cet effect ordonna que tous Veneurs Fauconniers Oiseleurs Pescheurs, & mesme ceux qui tenoient Garennes Pans Ruches Viuiers Estangs Volieres, eussent à obeyr à Aristote, & luy en descouuir ce qu'ils en sçauoient, lequel ne fit que coucher leur rapport en cinquante liures qu'il en a faict. Or i'aurois besoing d'en sçauoir autant que tous deux, pour bien exprimer la flaterie de toute sorte d'Animaux. Neantmoins & sous la foy de ces deux principaux garands, & sous ce que plusieurs autres bons auteurs nous en ont laissé par escrit, nous dirons qu'on a tousiours mis les flateurs en comparaison des Bestes, lesquelles sôt subietes à flaterie aussi bien que les hommes, & les plus grandes Bestes, aussi bien que les plus grands hommes. De maniere que Thales en vn banquet des sept Sages, s'estant meu propos, quelle estoit la pire beste entre toutes les plus fieres bestes terrestres, respondit tres-bien, qu'entre les sauuages c'estoit le Tyrann, & entre les priuées le flateur.

Fable de  
Diomedes  
expliquée.

Et pour les Volatiles, les Poètes fabuleux ont dict, que le Roy Diomedes apres la guerre de Troye, estat descendu en Italie vers la Sicile & la Pouille, fut faict Roy. Et puis l'ayant logé entre les Dieux, ils bastirent vn temple à son honneur, & luy erigerét vne infinité de statuës. Mais en fin il fut si hay des Dieux, principalement de Mars & de Venus, qu'ils luy firent mille outrages, & entre autres choses ils contraignirent ceux de ce pays là, de ietter ses statuës dás l'eau. Dequoy ses compagnons firent tant de plaintes, &

verferent tant de larmes, que par pitié les Dieux les conuertirent en Cignes, & autres oiseaux de pareille grandeur lesquels diët S. Augustin (le tenant neantmoins pour fable) estoient si flateurs, qu'ils purifioient tous les iours le temple basty en honneur de Diomedes leur Prince, remplissans leur bec d'eau à tous momens pour le rafraichir : & voulans faire honneur aux seuls Grecs leurs compatriotes, ils alloient au deuant lors qu'ils les voyoient arriuer en celieu, & leur voletoient au dessus leur seruans de guide. Et au contraire becquetans & outrageans les barbares & estrangiers, ils leur donnoient si fort du bec & de l'aisle, que le plus souuent ils en mouroiet.

S. August.  
liu. 8. ch. 16.  
de la Cité  
de Dieu.

Ce qu'ils n'ont feint pour autre chose que pour monstrer, combien les Oiseaux sont flateurs, qui ont cet aduantage par dessus les autres animaux terrestres & grossiers, qu'ils leur ont faiët quitter l'air & les hautes approches du ciel, où ils semblent auoir apprins à chanter melodieusement, & degoiser iusqu'à la mort comme les Cygnes: lesquels ont accoustumé d'entonner comme gardiens le sepulchre de Diomedes, estant l'ordinaire des oiseaux, de nicher & habiter sur les sommets des temples, & és vieilles masures des maisons Royales, volletans à l'entour comme font les Corneilles & Corbeaux. Ils se rendent flateurs de ceux de leur patrie, & infestent les estrangiers, parce qu'il se voit communément, que chaque Prince a assez de Flateurs dans son pays, si artificiels & si cauts, qu'ils ne souffrent guiere que l'Adulation des estrangiers vienne iusqu'aux oreilles de leur Prince : tellement que les tenans pour barba-

ces, s'ils s'en veulent approcher, ils les picquent & tourmentent si fort de tous costez, que bien souuent ils les font mourir : ou pour le moins les harassent & les infestent de façon, qu'ils deslogent aussitost de la Cour, & n'ont le courage de s'y arrester.

La nature  
côme dou-  
ce mere a  
adoucy la  
fierté des  
animaux  
qui se lais-  
sent mener  
par flaterie  
comme les  
hommes.  
Lucian in  
Dialog. Phi-  
losof. 101.

Mais laissant les Allusions, pour venir au vray naturel des animaux, la verité est que la nature en a rendu la plus part si capables de flaterie en leur façon, qu'il n'y a personne qui n'en demeure estonné & rauy d'admiration. Qui a fait dire à Lucian, qu'un certain Panacrates, conuersant avec les Animaux, les gouuernoit avec vne telle dexterité, qu'il manioit mesme les Crocodiles, si bien qu'il les rendoit non seulement flateurs, mais bien respectueux. *Illas vero feras reuerentes eum caudisque adulantes reddebat* (dit il.)

Parmy les  
Animaux  
ceux qui  
nourrissent  
leurs Petits  
sont plus  
capables  
d'Adulation.  
Les insectes  
les  
Souris & les  
Huistres  
ne nourris-  
sent point  
leurs Pe-  
tits.  
L'Elephant  
semble le  
plus accort  
& le plus  
flateur.

Or parmi les Animaux, ceux qui nourrissent leurs petits, sont les plus capables d'adulation. Et ceux qui ne nourrissent point, en semblent estre du tout incapables, puis que la plus naturele leur defaut, comme les Abeilles & toute sorte d'insectes, les Souris & les Huistres.

L'Elephant sur tous semble estre le plus accort & le plus flateur, & s'il faut ainsi dire le plus sage, le plus docile, & le plus religieux, à cause du sang froid de la melancholie spumeuse, de laquelle il est composé, qui fait que le Dragon combattant avec luy, sçachât que le sang de l'Elephant est tres-froid, il a cette sagacité naturelle, de luy succer tât de sang qu'il peut, pour estaindre par ce moyen ses grandes ardeurs d'Affrique desquelles il est violenté.

L'Elephant C'est pourquoy estant irrité pour auoir veu quel-

qu'un habillé de Rouge, espouuanté de quelque animal avec lequel il a de l'anthipatie, comme capable de flaterie & de douceur, il s'appaife voyât vn Mouton, comme le Lyon faict aussi quand on luy iette vn Singe, qui sont deux animaux dociles plaisans & capables de flaterie & adoucissement, & encore est il si accort flateur, qu'il ayme comme les hommes, mieux adorer l'Orient quel'Occident.

*irrité s'ap-  
paife voyât  
vn Mouton  
comme le  
Lyon vn  
Singe.*

L'Elephant (diët Pline) est le plus approchant du sens de l'homme. Il entend la langue de sa patrie, & peu souuent les Elephans contreuennét à ce qu'on leur commande. Mutianus diët qu'un Elephant ap- print à escrire en Grec, & qu'il auoit accoustumé d'escrire en ladiète langue, l'ay escrit cecy, & ay faict l'offrande des despoüilles de la Gaule Celtique.

*Pl. l. 8. ch. 1.  
L'Elephant  
est le plus  
approchat  
du sens de  
l'homme.  
Pl. l. 8. ch. 3.*

Ils sont desireux de gloire: tesmoing le traict du Roy Antiochus, lequel voulant s'esclaircir & faire sonder le gué d'une riuere pour donner plus seurement passage à ses gens, il y voulut faire passer le Capitaine de ses Elephans lequel s'appelloit Ajax, mais il n'en voulut courir le hazard, se doutant qu'il y faisoit mauuais: si bien que le Roy fit proclamer, que celuy des autres qui y voudroit entrer, seroit par luy releué en dignité, & donné pour superieur à tout le reste: sur laquelle promesse vn autre à qui on auoit donné le nom de Patroclus, s'y mit aussi tost & passa gayement. Si bien qu'Antiochus luy tenant parole, le fit Capitaine de toute la troupe, & le courrit de couuertes d'or & d'argent, dont les Elephans se resioüyrent merueilleusemēt. Et ce premier qui n'y estoit voulu entrer, se voyant ainsi deshonoré ne

*L'Elephant  
est sur tous  
Animaux  
desireux de  
gloire.*

voulant plus manger se laissa mourir.

Ils apprehendent grandement la vergongne, car combatant l'un contre l'autre, celui qui se trouue vaincu, fuit la voix du vainqueur, & luy presente en signe de soubmission, de la Terre & de la Vervaine.

Liu. 8. ch.  
16.  
Pompée  
ayant expo-  
sé quelques  
Elephans,  
ils flaterent  
si fort le  
peuple  
qu'ils le-  
uerent à  
compassiō.

Pompée ayant exposé quelques Elephans pour resiouir le peuple, ces pauvres animaux voyant qu'il n'y auoit moyen d'eschapper, se mirent à flater les spectateurs, & avec pleurs & lamentations leur gagnerent tellement le cœur, que tout le monde s'en alloit pleurant de compassion, maudissant Pompée, & luy souhaitant des malheurs qui luy aduindrent bien tost apres.

L'Elephant  
du Roy po-  
rus secou-  
rut merueil-  
leusement  
sō maistre.

L'Elephant du Roy Porus cognoissant vn iour de bataille, que son maistre qui estoit sur luy s'en alloit mourir des coups de fleche qu'il auoit receu au combat, au lieu de s'effaroucher comme font les autres animaux, qui prennent l'espouuante du seul bruit des Tambours & Trompetes, & portent souuent leurs maistres vers leurs ennemis & les font perdre à ce seul bruit: au contraire il s'abaissa doucement, afin qu'il ne tombast, & luy tira luy mesme avec sa trompe les fleches du corps. Que s'il ne s'effaroucha pas comme les autres animaux, pour n'vser de violence enuers son maistre, ce ne fut pas pour n'entendre le bruit & à faute d'oreilles comme dict Pline, nous asseurant qu'en Affrique en la contrée des Sambriens, tous les animaux à quatre pieds, mesme les Elephās, naissent sans oreilles. Ains c'est parce que toute sorte de bestes scauent flater leurs bien-faicteurs, & recognoissent aisément & secourent leurs maistres au besoing,

Pline liu. 6.  
ch. 30.  
En Affrique  
en la con-  
tree des Sa-  
briens les  
Animaux  
à quatre  
pieds, mes-  
me les Ele-

besoing, comme fit le Lyon de Titus, & celuy de Dom Giouan d'Austria, que i'ay veu coucher souz son liët & luy seruir de gardien. Et celuy du Sieur de Giury, qui couchoit ordinairement sur son liët, & d'une infinité d'autres qui se trouuent dans les histoires, lesquels on a veu caresser leurs bié-fa-cteurs, lors mesme que comme mal facteurs & cri-minels, on les leur exposoit pour les deuorer.

Aussi ont ils vne manifeste cognoissance de la Iustice. Dequoy particulierement on escrit que le Roy Boccus, ayant fait lier trente hommes à cer-tains arbres, qu'il vouloit exposer & faire tuer à trente Elephans, il enuoya plusieurs hommes pour les exciter piquer & pousser à l'encontre, mais il ne peut iamais faire en sorte, que ces animaux gene-reux voulussent estre bourreaux & ministres de sa cruauté, tant la iustice la commiseration & douceur leur est naturelle: bien qu'en autre occasion, & prin-cipalement en la guerre, ils fussent pleins de feroci-té contre les ennemis de leur maistre.

Si bien qu'Ælian dict, que les Elephans de Mau-ritanie ont deux cœurs, l'un par lequel ils sont es-meus à cholere, l'autre par lequel ils s'appaisent & se tiennent en douceur.

Ils craignent neantmoins grandement les Co-chons les Souris & les Sansues, parce que beuans de l'eau où elles sont, elles ont accoustumé de se fi-cher dans le canal de la gorge, où estās, n'y pouuans porter leur Trompe, elles les tourmentent d'une ter-rible façon.

Et pour monstrier qu'ils sont aucunement ciuili-

KKKK

phane naif-  
sent sans  
oreilles.

Jeronimo  
Roscelli nel  
2. del Impre-  
so.  
Le Roy  
Boccus ex-  
posa trente  
hommes à  
la mercy  
de trente  
Elephans,  
mais ils  
n'en voulu-  
rent iamais  
estre les  
Bourreaux.

Les Ele-  
phans de  
Mauritanie  
ont deux  
cœurs.

L'Empe-

reur Tyber  
re fit vn fe-  
stin à cer-  
tains Ele-  
phans.

sez, & capables de discipline au dessus presque de tous animaux. Quand Germanicus nepveu de l'Empereur Tybere fit à Rome quelques festes & ieu publics, on fit sortir douze Elephans, six masles vestus en masles, & six femelles vestus en femelles, ornéz gentiment de guirlandes & de fleurs, lesquels alloient par le theatre avec vn pas graue & composé, sautans en cercle, & se tournans parfois en rond à la voix & signe de leur gouverneur. Puis estans conduicts à certaines tables pompeusement appareillées, & garnies de vases d'or, avec des viandes exquisés, ils se mirent à manger avec tant de grauité & modestie, qu'ils tirerent le monde en admiration. Puis on leur mit au deuant d'vn chacun vne coupe d'eau, dans laquelle ils beuuoient si dextrement, que rien de sale ne tomboit sur la nappe: iettans si doucement & de si bonne grace de cette eau, à trauers ceux qui estoient à l'entour, lesquels y prenoient vn singulier plaisir, qu'ils meritoient d'estre plustost censez creatures à demy raisonnables, que tout à fait bestes brutes desnuées de sens & d'entendement.

Pl. liu. 7. ch.

5.  
Amours  
d'vn Ele-  
phant avec  
vne Bou-  
quetiere.

Aussi a on veu en Ægypte, qu'vne Bouquetiere auoit si bien flatté & amadoüé vn Elephant, qu'il deuint furieusement passionné de son amour: si bié qu'il luy mettoit la main au tetin, & luy redonnoit les bouquets, & tout l'argent que le peuple luy auoit donné, comme le prix de ses amours, & le luy iettoit dans le sein. Et mena son amour si auant, que Plinc dict qu'il auoit pour corriual cet excellent Gram-  
mairien Aristophanes.

Ils sont neantmoins si honnestes en leurs plusi-  
 stes & licites amours, qu'on ne les voit iamais acou-  
 pler qu'à l'escart, & le plus secretement qu'ils peuuēt:  
 le male commençant à cinq ans, & la femelle à dix,  
 & ces amours ne durent que deux ans, si bien que le  
 male ne se jouē avec la femelle que iusqu'à sept ans,  
 & la femelle iusqu'à douze, & environ cinq fois l'an,  
 qui sont dix fois en deux ans. Et le sixiesme iour ils se  
 lauent dans la riuierē. Amilo aux rais de la nouvelle  
 Lune, & apres l'auoir saluée & adorée ils s'en retour-  
 nent en leurs forests: de façon qu'ils ne cognoissent  
 ny adultere ny ialousie comme font plusieurs autres  
 animaux, & ne se battent iamais pour l'amour.

L'Elephant  
 est si hon-  
 neste & ver-  
 gongneux  
 qu'on ne le  
 voit iamais  
 accoupler  
 comme on  
 fait les au-  
 tres ani-  
 maux.

Ils s'amourachent pourtant des hommes & des  
 belles femmes, lesquelles ils caressent & tiennent en  
 admiration, donnant cognoissance de leur amitié,  
 par l'esloignement de l'homme & de la femme qu'ils  
 aiment, pendant lequel on les voit grandement tri-  
 stes & melancoliques, ne voulans manger ny boire  
 Et les voyans de retour, ils reprennent vne merueil-  
 leuse alegresse, leur faisant mille blandices & flateu-  
 ses caresses, les chargeans de fruiçts, & de tout ce qu'o  
 leur auoit fait present pour les resiouir pendant leur  
 absence.

Ils s'amou-  
 rachēt des  
 beaux hom-  
 mes & des  
 belles fem-  
 mes.

Je ne veux m'arrester icy à compter plusieurs au-  
 tres beaux traicçts, qui tesmoignent le bon naturel de  
 l'Elephant. Il s'en trouue assez dans les liures anciens  
 & modernes.

Lipius en  
 a fait vn  
 beau dis-  
 cours.  
 2. L'Ele-  
 phant du  
 Roy de Por-  
 tugal ne.

Je diray seulement, pour monstrier qu'ils veulent  
 estre flatez, & qu'ils sçauent mieulx obeir estans ca-  
 ressez que rudoyez, & ameneray icy l'exemple sin-

KKkk ij

voulet iamais faire le voyage de Rome qu'il ne fut flaté & caressé.

gulier tiré de Philippus Camerarius, qui dict que l'Elephant que le Roy Emanuel de Portugal vouloit enuoyer au P. Leon X. ne voulut iamais monter dás la nauire, quelque rudesse. & quelques coups de baston qu'on luy donnat: de quoy toute la Cour esmerueillée, & le Roy festant exactement informé que c'estoit, on trouua que son gouuerneur amoureux d'une garce l'en auoit destourné: luy ayant remonstré côme s'il eut esté capable de raison, que le voyage estoit fort long & penible, que l'Italie estoit vn meschant pais, où il changeroit de maistre & de gouuerneur, où il seroit mal nourry & peu caressé, qu'on ne feroit conte de luy, & plusieurs autres choses qu'on a accoustumé de dire à des personnes bien sensees, lors qu'on les veut destourner de quelque voyage perilleux & loingtain.

Le Roy qui en auoit desia fait la promesse & le dessein, enuoya querir le gouuerneur, & luy commanda de flater l'Elephant, & le disposer de façon, qu'il peut s'acheminer au plustost, autrement qu'il le feroit pendre: le gouuerneur obeissant au commandement du Roy, ne manqua de chanter à l'Elephant, tout le contraire de ce qu'il luy auoit dict auparauant: & après luy auoir remonstré qu'on luy auoit donné faux entendre, & que Rome estoit la plus belle ville du monde, qu'il y seroit bien venu & beaucoup mieux traicté qu'en Portugal, & luy ayant mesme particularisé le bon traictemét qu'il en pouuoit esperer, l'Elephant se laissa tellement aller à cete Adulation la croyant veritable, que le lendemain il monta de luy mesme dans la nauire & fit

le voyage allegrement.

Qui faiçt qu'il ne faut trouuer estrange ce que Pline diçt, que Mutianus a laiffé par efcrit que le maiftre de quelques Elephans, les voulant faire defcendre à Pouzzol de dedans vn nauire, eux voyans qu'il y auoit vne tres-grande diftance du bord iufqu'à la terre, & que cela les pourroit fi fort troubler, qu'ils fe mettroient en danger de tomber, ils furent fi aduifez de paffer fur le pont à reculon, les yeux tournez vers la nauire, faifans par ce moyen leur peril & leur apprehenſion beaucoup moindre.

Aſtuce de l'Elephant de ſortir à reculon de deſſus vne longue plâche de nauire pour eſcuyer que ſa veuë ne ſe trouble.

Voyez comment ce gros animal ſi craintif & peureux, que les petites Souris & les Fourmis les plus ſimples le font ſi fort trembler & trepigner qu'il effraye ceux qui le voyent en cet eſtat: ſ'expoſe neantmoins au hazard de la mer, que les animaux terreſtres hayent communément, & toutefois avec vne petite Adulation de ſon gouuerneur, il faiçt ce qu'on deſire de luy, ſe rend ſouple à toute ſorte de commandemens, & ya & vient & part & ſ'arreſte quand on veut. Surquoy Pline diçt que les Elephans craignent d'aller en pays d'autre religiõ que la leur, & que pour cette cauſe ils n'entrent iamais en vn Nauire, pour paffer en autre region, que leur gouuerneur ne leur promette par ferment, de les ramener en leur pays. A quoy ſe rapporte ce qu'on diçt de Mahomet, qu'un Elephant prophetiſa ſa venue, & non les Angès ny les hommes, auſſi eſtoit il de la religion des beſtes.

Pl. l. 8. ch. ij.

Les beſtes & non les Angès ny les hommes ne prophetiferent la venue de Mahomet. Le Lyon ſ'a douçit par.

Polybe diçt qu'en Affrique les Lyons ont accouſtumé de flater & careſſer les gés vieux, pource qu'ils

KKkk ij

fois ex-  
traordina-  
rement.  
Pli liij. 8.  
chap. 16.

n'ont la force de chasser aux bestes sauvages. Et Pline dict qu'il auoit ouy dire à vne esclauue Getulienne fugitiue, & despuis amenee à Rome à son maistre, qu'estant par les forests des deserts de la Guinée, elle estoit souuent eschappée par flaterie & douces paroles de la fureur de plusieurs Lyons, auxquels elle auoit eu la hardiesse de remonstrer, comme si c'eust esté personnes capables d'adoucisement, qu'elle estoit pauvre femme fugitiue, bannie malade & sans deffence.

Pli. *ibid.*

Mentor de Saragosse de Sicile estant en Surie, rencontra vn Lyon qui le flata si fort, qu'apres luy auoir osté par ses flateuses caresses toute sorte d'aprehension, il ne craignit de luy oster vne espine ou trôçon de bois qu'il auoit au pied. Cômme fit Andronicus auquel vn Lyon sauua la vie du tēps de l'Empereur Tirus pour vne pareille courtoisie. De mesme Elpis Samien ayant desossé vn Lyon à force de caresses que le Lyon luy fit, pour tirer de luy cette guérison: en recompence le Lyon luy fournit de venaison tout le temps que son Nauire demeura là.

La Luberne  
ou Leopard.  
Pli. 8. ch. 18

Vne Luberne ou Leopard voyant ses petits tombez dans vne trappe, d'où elle ne les pouuoit tirer, flata si fort vn passant, que quitant toute sorte de peur & d'aprehension de sa cruauté, il les luy tira dehors, & en recompence elle & ses petits luy sautelans à l'entour avec vn monde de caresses, l'accompagnerent hors de la forest, pour le guarentir de l'incursiō des autres animaux.

Les Mantichores.  
Pl. l. 8. ch. 19.

Les Mantichores qu'on trouue en Ethiopie sont si flateurs, qu'ils contrefont le langage & le parler

des hommes, pour plus aisément attraper leur proye.

Le-Cameleon & le Tarande ne changent de couleur pour autre chose, & n'ont accoustumé de s'accommoder & prendre le teint de toutes choses desquelles on les approche, que seulement pour les perdre: se rendans premierement les plus semblables qu'il est possible, pour se faire méconnoistre comme font les flatteurs.

Voudriez vous voir des animaux plus flatteurs que les Ours, qu'on mene par le nez de porte en porte? Ils se laissent appriuoiser estans rudes & sauvages de leur naturel, iusqu'à porter les petits enfans, & faire les Medecins, permettant qu'on les employe & applique à guerir certains maux, pour acquerir quelque petite commodité à leurs maistres.

Les Cheuaux d'Achille regrettant sa perte, se mirent apres sa mort à le pleurer amerement (dict Homere.) Et le Cheual de Palante qu'on nommoit Ethō, pleura chaudement pendāt qu'on portoit enfeuelir sō maistre. Et celuy de Nicomedes Roy de Bithinie apres la mort du sien, se laissa mourir de faim. Mais en voicy vn autre qui fit vn traict d'amour & de flaterie plus grand que tous les autres: c'estoit le Cheual d'Antiochus, lequel ayant esté occis par Cētaretas, il le laissa paisiblement monter sur son dos, mais en mesme instāt il l'alla precipiter du haut d'vn Rocher, & moururent tous deux, ne voulant ny suruiure apres Antiochus, ny laisser suruiure son ennemy. Plusieurs ont prins avec la bouche les armes tombees des mains de leurs maistres, & les leur ont rapportées si à propos, qu'ils en ont esgorgé leurs

*Arist l. 2.  
cap. 1. hist.  
animal.*

*Pl. liu 8.  
ch. 36.*

*Le Cameleon & le Tarande.*

*L'Ours est si flatteur qu'il s'appriuoise avec les enfans.*

*Les Cheuaux sont flatteurs, & aymētmerueilleusement leur maistre. Plin.*

*D'autres l'appellent Galatia.*

Le Pastrane deuint entagé quand son maistre le Duc de Biron mourut.

Le cheual d'Alexandre estoit autât flateur que superbe.

Vn Loup qui gastoit tout le territoire de ceux d'Eugubino en Italie, fit paître avec S. François, que moyennant certaine pension il ne feroit aucun

ennemis. Le Pastrane ce bon cheual que l'Archiduc auoit donné à ce valeureux Duc de Biron, vñ autre Achille, fit encore vne plus forte demonstration d'amitié : car il deuint entagé tant il plaingnoit son maistre & se tua. Le Cheual qu'il auoit eu du grand Duc de Toscane en fit de mesme. Et vn autre dont le Duc de Lorraine luy auoit aussi fait present, deuint ethique. On en dict autant du bon Cheual que le Prince de Transsiluanie auoit donné à Battori Roy de Pologne son frere: car le Prince de Transsiluanie mourant, il se laissa aller si fort au desplaisir & regret, qu'ils moururent tous deux en mesme téps. Et apres tout, qui peut nier qu'il n'y eut autant de flaterie que d'orgueil en Bucephale, qui ne pouuoit souffrir qu'autre luy montast dessus qu'Alexandre son maistre, parce qu'il estoit le Monarque du monde : si bien que quelque maladie qu'il eut, il n'estoit iamais malade pour luy, ne l'estant que pour les estrangers: car estant paré de son harnois Royal, il ne voulut iamais voir personne sur son dos qu'Alexandre. Et estant blessé à la prinse de Thebes, il ne voulut souffrir qu'Alexandre montât sur autre cheual.

Et dans les Chroniques de S. François, il se trouue vn Loup si capable de flaterie, qu'estant coniuéré & amadoüé par luy près la ville d'Eugubino en Italie, les enuirs de laquelle il rauageoit entierement: apres auoir exigé de luy qu'il ne gasteroit desormais leur territoire, à la charge toutefois que la ville luy donneroit vne pension conuenable, pour assurance de laquelle comme touchant de main deuât tout le peuple, ayant mis la pate entre les mains du bon

sainct;

fainct: dès cette heure là le Loup se rendit si souple, si domestique & si Adulateur, qu'il venoit tous les iours dans la mesme ville, querir la pension qu'on luy auoit promise, & alloit aux maisons de porte en porte, conduit par les petits enfans, qui ne faisoient difficulté de le manier comme vn petit chié. Et puis que cet animal si rude & si ennemy de l'homme se rend parfois si Adulateur, que sera-ce des autres animaux qui conuersent tous les iours & habitent avec nous & en nos maisons?

mal, & de fait il s'adoucit tellement qu'alloit querir cette pension par la ville les petits enfans se iouoient avec luy.

Les Atheniens se trouuerent si redevables à vn Mulet, & fut trouué si flateur qu'ils ne luy dresserent pas vne Statuë comme ont fait les Florentins, laquelle se voit encore au dessoubs des Portiques du Palais de Pirithi: ains faisans chose plus fauorable pour luy, ils firent vne ordonnance en sa faueur, *Ne ab incerniculis Tritici arceretur senex.*

Les Atheniens honorerent particulièrement vn Mulet.

Il y a des Animaux si flateurs qu'estans proches de la mort, ils iettent certaines larmes pour adoucir les chasseurs, & les ramener à quelque commiseration. Les Cerfs pleurent aux abois, mais ils ne veulent ietter leurs larmes que lors qu'ils ont la mort aupres, parce qu'il leur fasche de donner recompence, & comme fallarier ceux qui les font mourir: versans alors des larmes si precieuses, qu'elles sont vtils à beaucoup de notables maladies auxquelles l'homme est subiect.

Les larmes du Cerf sont precieuses,

Je lairray les Chiés des Aueugles & des Basteleurs, qui font par flaterie cent mille sauts & gambades, lors qu'ils y sont conuiez par certaines paroles conueües sous le nom Auguste & Chrestien de quel-

Fidelité & flateuses caresses ou blandices des Chiens,

que Roy:& au contraire fous le nom b rbarre du Turc, se retenir & garder de faire les mesmes galanteries : souffrans plustost cent coups de foiet, auant qu'il soit possible de les d regler. C'est merueille de leur flaterie & de leur fidelité. Les histoires anciennes qui parlent du Chien ne sont rien au respect du Chien Melcorico du Comte Dom Alph se, lequel entre autres traictz merueilleux, ne maquoit iamais de trouuer tel Courtisan qu'on luy donnoit charge d'aller appeller : & le flatoit & tirailloit si fort, qu'il l'emmenoit parler   son maistre : en consequence dequoy & d'une infinité d'autres gentilleesses qu'il faisoit tous les iours, son maistre mourant, luy laissa vne honneste pension pour viure commodément. Mais le trouuant   dire ne voulant suruiure apres luy, il mena tant de dueil, qu'on fut contraint de faire déguiser vn valet de la maison, & prendre les habits du Duc en quelque chambre obscure, auquel il fit t t de flateuses caresses, que lors par cette tromperie on eut dict qu'il auoit changé de resolution, & qu'il se deliberoit desormais de manger comme auparauant. Ce ieu pourt t ny ce masque ne pouu t tousiours durer, deslors qu'il recogneut la fauceté il fit de si horribles cris, & deuint si outrageux enuers tout le monde, & principalement enuers ce faux contre-maistre, qu'il le cuida estrangler, & en fin se laissa mourir de rage & de desespoir. Et tant d'autres qui flotent mesme leurs maistres apres leur mort, en descouurant les assassins, & ne s'esloignans iamais du lieu de leur sepulture iusqu'  ce que la Iustice en ait cognoissance. Comme fit le Chi  fidelle de Sce-

Le Chien Melcorico alloit querir les Courtisans   la basse Cour d'un Prince, lors qu'il auoit affaire d'eux.

Les Animaux ne veul nt estre tr pez non plus que les hommes.

dassus, lequel voulant decouvrir qui auoit tué ses deux filles, alloit tantost courant à luy, tantost à vn puis, où il se trouua qu'on les auoit iettées.

On ne peut iamais tirer de la prison ny faire esloigner du corps de Sabinus só Chié emprisonné avec tous les seruiteurs à cause de Neron fils de Germanicus: & quand il fut ietté par les degrez, il ietta des hurlemens espouuantables, si bien qu'on auoit beau luy donner du pain, il le portoit aussi tost à la bouche de son maistre. Et en fin quand on precipita ce corps mort dás le Tybre, se mettant au dessoubs du corps à nage, il taschoit à le soubfleuer de peur qu'il ne s'enfonçat.

Grand amour du Chien de Sabinus.

Plusieurs meurent incontinent apres leurs maistres: tesmoing le Chien de Lyfimachus, lequel se ietta dans le feu lors qu'on brusloit le corps du sien. Et celuy d'Agrippa qui s'alla noyer aussi tost que son maistre fut decédé. Et si bien on diét que c'estoit quelque mauuais Demon (parce qu'il estoit Sorcier) les Diables & les Demôs sont les plus grands flateurs plus dangereux que tous les autres, mais cela merite vn discours particulier.

Le Singe sur tous animaux apres le Chien, est capable d'obeissance en ses exercices. Tesmoing celuy qui iouoit si excellamment aux Echets avec son maistre, qu'il donnoit Echec & Mat aux plus suffisans. De maniere qu'ayât vn iour vaincu vn Gentilhomme qui y pensoit sçauoir merueilles, il ne se peut tenir de luy donner vn soufflet: de quoy le Singe se stât plaint à son maistre, pour en auoir raison, il se delibera de son costé de iamais plus ne jouer avec celuy

Les Singes flateurs sur tous animaux. Ingenieux à iouer aux Echets.

qui l'auoit frappé, de peur qu'il ne fut contraint de se laisser vaincre, ou se laisser frapper vne autrefois: mais estant prié & importuné par ce Gentilhomme de reioüer vne secõde fois, ne se croyant vaincu par vne beste: & commandé par son maistre, ayant baille dans quelques coups Eschec & Mat au Gentilhomme, il bondit aussi tost hors de là & fit vn grand faut, l'esloignant de luy de peur de receuoir Echec & Mat sur sa jouë encore vn coup: rapportât sa victoire entiere avec triomphe: croyant auoir tiré la raison, puis qu'il auoit fait declairer son ennemy en ce duel foible & ignorant. Vous pouuez penser de quelles flateuses caresses vsa son maistre enuers luy, voyât qu'il ne pouuoit tirer raison de l'outrage fait au Singe du Gentilhomme son amy, sans venir aux mains & courir fortune de sa vie.

Singe qui se tenoit tousiours au Sermon sur le haut d'un siege où il estoit assis, & voulant sortir de là il trauersoit toute la longueur de la nef de l'Eglise par dessus la teste des femmes sans les décoiffer.

I'en ay veu vn autre si adonné aux flateries & caresses de son maistre qu'il dormoit ordinairement sur son liët: & l'hyuer il se sçauoit si bien plier dans sa robbe fourrée qu'il s'en alloit tousiours plaindre à luy quand vne petite Chienne tenue aussi mignardement que luy l'en vouloit desloger. Il n'estoit point attaché cõme les autres, ains il estoit en pleine liberté, si bien qu'il l'accompagnoit par tout.

Et quand il alloit à l'Eglise il se mettoit sur le haut du banc au dessus de sa teste gardant tout le silence & respect que le lieu où il alloit pouuoit desirer. Mais parfois perdant patience, oyant le bruit que les laquais font ordinairement aux portes des Eglises, il trauersoit toute la nef de l'Eglise passant par dessus la teste des Dames & Damoiselles si dex-

trement, & avec vne telle agilité, qu'il n'en descoiffoit ny offençoit pas vne: & puis quittant la compagnie des valets, il s'en reuenoit en la mesme façon reprendre sa premiere place. On luy a veu quelquefois vn petit enfant entre les bras qu'il auoit tiré du berceau, lequel il remettoit fort bien si on ne s'en empeschoit.

Et estoit si subtil qu'il s'enfermoit la nuit dans des Monasteres de Religieux, & leur donnoit souvent des frayeurs admirables, se coiffant de tout ce qu'il trouuoit le plus commode pour se guarâtir du froid. Et faisoit d'autres traicts si merueilleux, qu'on eut dict que c'estoit vn Demon plustost qu'un Singe. En fin ayât suiuy son maistre en quelque armée, voulât combatre comme vn de ses soldats, par malheur il fut blessé: & quoy qu'il ne fut oublié ny soing, ny moyen quelconque de le bien traicter & medicamenter, si est ce que perdant son maistre de veue, l'armée se retirant hors de là, il en eut tant de regret qu'il se laissa mourir.

*Il s'enfermoit par fois la nuit dans les Monasteres où se coiffant des linges qu'il trouuoit il donnoit l'espouuante à tous les Religieux qui croyoient que ce fut quelque mauuais Demon.*

En fin Strabon pour monstrier que les Animaux quoy que grossiers, sont capables de flaterie en leur sorte: escrit que les Elephans sont attirez par le son du Tambour & des Tymbales, que les Cerfs sont detenus & se laissent prendre par la douceur de certains vers, que les Cignes d'Hyperborée s'ont liez par la Cythre, & qu'avec vn sifflet ou chalumeau d'Auoine, les pasteurs commandent au Bestail de prendre leur repos, les faisant leuer & coucher quand ils veulent. Et sur tout les Chiens les Singes & les Ours, dancent & se manient au son des instrumens, com-

*Plusieurs animaux ayment la douceur des instrumens.*

me des creatures, qui monstre que les Animaux sont capables de flaterie, & en sçauent dōner & receuoir.

4 Que les Oiseaux sçōflateurs, voire plus que les Animaux à quatre pieds.

Les Oiseaux sont aussi flateurs que les autres animaux à quatre pieds, qui semblent plus grossiers & tenir plus du terrestre. Que si ceux là sont pour faire seruice à l'homme, en les nourrissant, ceux cy sont pour leur donner du plaisir bien souuent sans nourriture ny salaire quelconque. Car au printemps les Rossignols & autres petits Oiselets se perchans sur les arbres, semblent guetter les promenades du maistre en quelque maison des champs, & le voulant resioiir le voyant dans les allees de quelque bois, ils se mettent à chanter & gazoüiller en si bon rencontre, que le premier en appellant plusieurs autres, il se fait vn concert merueilleux: car ils se respondent si à propos, qu'on diroit qu'il y a partie faite & comme quelque dessein entre eux. De maniere que ie puis dire auoir veu vn Rossignol près vn Eccho des plus clairs & parfaicts en quelque maisonnette aux champs, s'estre mis si à propos pour se faire respondre, qu'on eut dict qu'il auoit double voix, & qu'au lieu d'vn Rossignol il y en auoit deux: car l'Eccho chatoit souuent quant & luy, & parfois sembloit vn peu attendre qu'il eut finy pour refaire les Tyrades que le Rossignol venoit de faire. De façon qu'ils chatoient ores ensemblement, & ores l'vn apres l'autre, avec vne si soudaine & naifue reprinse & imitation, qu'il n'y auoit rien à redire. Ceux qui ne sçauoient le sejour & l'endroit de l'Eccho, demeurans seulement trompez, & les autres qui le sçauoient prenans vn singulier plaisir à si douce tromperie.

C'est vn singulier plaisir d'entendre vn Rossignol près d'vn bon Eccho.

Mais qui doute que les Oiseaux se trouuans en peril de leur vie, ne sçachent flater pour se garantir. Vn Espreuier volant apres vne Colombelle dans la ville de Rome se sauua sur le portal de l'Eglise S. Louys, & se fourra si auant derriere l'Escussion qui tient les Armoiries de Frâce, qu'il ne fut iamais possible à l'Espreuier de la denicher de là. La Colombelle flateuse print pour garant les armes de ce grand saint & grand Roy S. Louys, dont Monsieur le Cardinal d'Osat, à qui on en diët soudain apres la nouvelle, print aussi tost bon augure & comme esperance certaine du bõ euenement de la guerre de Sauoye pour la France. Car c'estoit enuiron le temps que le Roy Henry le Grand estoit à Bresse: ce qui se trouua si veritable, que sans adulation tout le monde sçait qu'il eut aisément pour lors emporté la Sauoye & le Piedmont, voire il fut allé plus auant, s'il n'eut borné luy mesme ses conquestes.

Liua femme de l'Empereur Auguste receut en son sein vne Poule blanche échappée des ongles d'un Aigle. Et comme vn Milan pourfuiuoit vn oiseau du temps de Charles V. Roy de France, il f'alla cacher au sein de la Roynne Ianne de Bourbon sa femme. La flaterie est permise quand elle est exploitée sans offence ny trahison (enquoy les animaux excellent par dessus les hommes) & quand c'est pour garantir sa vie.

En voulez vous voir vne exemple encore plus notable: on auoit enseigné plusieurs paroles à vn Papegay, friuoles auaturieres & sans ordre, mais il se trouua par fortune qu'il estoit instruiët à dire (S. Thomas

Les Oiseaux se veulent garantir du peril comme des personnes. Vne Colombelle se sauua derriere l'Escussion des Armoiries de France qui s'ët sur le Portal de l'Eglise S. Louys à Rome.

Vne Poule blanche échappée & se garantit d'un Aigle, dans le sein de Liua. Vn Milan n'osa attaquer vn Oiseau qui s'ëttoit sauué dans le sein de la Roynne Ianne de Bourbon. Vn Papegay parlant inuouqua S. Thomas si à propos que l'Espre

uier qui le  
suiuait en  
mourut sou-  
dainement.  
*Aquilus*  
*lib. 2. ch. 3.*

6 Les Oi-  
seaux sou-  
uent presag-  
ent la bõ-  
ne ou fini-  
stre fortu-  
ne, voire  
parfois la  
mort de  
leurs mai-  
stres.  
L'Aigle  
estoit esti-  
mé l'Oiseau  
Romain.  
*Plut. in Ma-  
rio.*

priez pour moy.) De maniere qu'estant vn iour es-  
traint & ferré entre les griffes d'vn Esperuier, au  
grand peril de sa vie, il fescria & prononça distin-  
ctement ces paroles en forme de priere, si bien que  
l'Esperuier tomba mort, & luy sauf & libre. Ce bon  
sainct defera parauanture plus à la priere du maistre  
qui l'auoit instruit de dire ces bõnes paroles, au lieu  
de quelque sornete qu'on a accoustumé de leur ap-  
prendre, qu'à celle de l'Oiseau qui estoit auanturic-  
re. Mais si y a-il quelque chose de bon meslé de la  
part de l'Oiseau, car parmy vne infinité de paroles  
de neant qu'il sçauoit, qui est ce qui luy apprint &  
donna conseil de faire choix de celles là, & les dire si  
à point?

Souuent les Oiseaux semblent auoir presagé la  
bonne ou sinistre fortune de leurs maistres.

Deux Aigles demeurèrent sur le toit tout le iour  
qu'Alexandre nasquit, & dans les deserts de Lybie sa  
bonne fortune luy enuoya des Corbeaux, qui gui-  
derent son armée par tout. Et tous les sept Aiglerons  
trouuez au nid le iour de la naissance de Marius, ont  
esté interpretez les sept Consulats dõt il fut honno-  
ré: si bien que tout le monde de ce temps là croyoit,  
que l'Aigle estoit vn oiseau Romain.

Il y auoit dict Plutarque en la vie de Marius, des  
Autours si flateurs, qui le suiuiot à la guerre quãd  
il debuoit vaincre, & auoient des colliers de Leton  
que les soldats leur auoient attachez, & puis les  
auoient laschez: & sembloit qu'ils saluassent les Sol-  
dats qui estoient bié aises de les voir volleter au des-  
sus de leur armée, estans quasi les voyant en cet estat,  
certains

certain & assurez de la victoire.

Après que l'Empire fut deféré à Othon, & que Vitellius avec ses armées alloit pour enuahir le mesme Empire: vne de ses armées conduite par Fabius Valens, le iour du partement rencontra vne Aigle flateuse qui se mit à la teste volant doucement à mesure que l'armée marchoit, comme si elle eut voulu seruir de guide: tellement que fort long temps les cris des soldats ioyeux furent tels, & le vol posé de l'Oiseau si assuré & sans crainte, que chacun print cela pour presage de bõne aduanture. Et le Roy Dejotarus voyageant estât vn iour par fortune retourné en arriere, suiuit si à propos le vol d'vn Aigle, qu'il eschappa la ruine d'vn logis où il falloit qu'il logeast de toute necessité, si l'eut cõtinué sõ voyage.

Vn Corbeau plus flateur que les autres (d'vne infinité qui vindrent dans la chambre de Ciceron cõme presages de sa mort) fit tant du bec & de l'aisle qu'il entra, & s'approcha du liçt où il estoit couché: & trouuant qu'il auoit la teste couuerte, il tira peu à peu avec le bec le drap qu'il auoit sur le visage, pour luy donner l'aduertissement qu'on le vouloit tuer. Les Oiseaux & les bestes semblent auoir soing, ou pour mieux dire quelque commiseratiõ du salut des hommes & de leur vie: car luy estant venu comme insinuer cet aduis, bien tost apres ses ennemis le tuerent.

En pourroit on trouuer de plus flateur ny de plus charitable, que le Corbeau qui portoit tous les iours à Elie ce qu'il luy falloit pour boire & pour manger? & le Cigne qui nourrissoit son pere & sa mere, n'a il

M M m m

Vn Corbeau flateur alla esveiller Ciceron lors qu'il le vouloit tuer.

Il y auoit  
certains Oi-  
seaux à Ro-  
me qui fla-  
toient tel-  
lement vn  
b<sup>o</sup>hermite  
qu'on eut  
dit qu'ils le  
vouloient  
ramener en  
son hermi-  
tage.

pas tousiours seruy depuis de Hieroglyphe de cha-  
rité? A quoy i'adiousteray l'exemple d'vn Hermi-  
te que i'ay veu à Rome *Lanno sancto*, lequel estoit  
si fort appriuoisé avec certains petits Oiseaux,  
qui le venoient visiter en son hermitage, que le P.  
Clement VIII. pour faire esprouue de sa bonne &  
saincte vie & de sa constance, l'ayant mis entre les  
mains des Peres Minimes au Monastere de la Tri-  
nité, ils venoient lors qu'il mangeoit le matin son  
pain, bequetter & manger ses miettes sur sa longue  
barbe avec tant de flateuses caresses & de mignardi-  
ses importunes, qu'on eut dit qu'ils le vouloient en-  
core rappeler & ramener dans son hermitage, au  
grand estonnement de ceux qui le voyoient.

7 Vn Oiseau  
appellé le  
Duc, vint  
comme an-  
noncer la  
mort au  
Duc de Bi-  
ron.

On en voit tous les iours des traiçts semblables.  
Telsmoin ce grand Oiseau nommé le Duc, lequel  
s'estant ietté vn peu auant la mort du Duc de Biron  
dans son cabinet, sans qu'on vit lieu quelcōque par  
où il peut estre entré, sembloit luy estre venu annō-  
cer & donner aduis de sa mort: & luy dire que ne  
laissant qu'vn Duc, c'est à dire cet oiseau en sa mai-  
son & en sa place, ils mourroiet tous deux bien tost.  
De maniere que s'en allât faire son dernier voyage,  
en mesme temps presque qu'il fut party, l'Oiseau  
mourut le premier, & luy bien tost apres.

8 De la fla-  
terie des  
Poissons.

Pour les Poissons les Romains auoient accoustu-  
mé parfois de les semer & les prenans ou empruntés  
des mers estrangeres, ils les iettoient en la mer d'Ita-  
lie, comme on faiçt les semences en terre, desirās que  
leur mer fut peuplée de Poissons rares, & neātmoins  
qu'ils fussent incognus. Et les portoiét de loing pais

dans leurs Nauires. Ils les ont pourtant semez si clairs, pour le moins en la mer Mediterrance, & en la coste de Genes, qu'on l'appelle *Mare senza pesce*. Et encore s'en trouue il vn si fin & si caut au dire de Plin- ne, nommé Glanus, qu'il se moque de la flaterie & artifice des Pescheurs, estant si ruzé, qu'au lieu que les autres se prennent à l'hameçon par le deuant, il va (perfidie qu'il est) le prenant en trahison & par le derriere, manger & degarnir tout l'hameçon d'appast, puis l'ayant bien nettoyé & allegé, donnant la baye aux Pescheurs, non seulement il se retire bagues sauues, ains il donne seureté & sauf- conduit à tous ses compagnons.

Le Poisson  
Glanus ou  
Glanis va  
mâger l'ap-  
past qui est  
dans l'ha-  
meçon, sans  
crainte des  
Pescheurs.

Si est ce qu'il s'en trouue de si amoureux de l'homme & si flateurs, qu'on est en peine de sçauoir à qui il faut donner le prix de l'Adulatio. Et si bien les Animaux terrestres conuersent plus avec l'homme, que les Aquatiques, comme sont les Poissons : si est ce qu'il s'en trouue qui ont quasi plus de cognoissance de l'homme, que les Bestes à quatre pieds, ny les Oiseaux. Car encore que les Chiens de chasse, & vne infinité d'Oiseaux de proye, contribuent presque la moitié à l'entretien & nourriture de l'homme, soit pour viure, soit pour se vestir ; si y a il aussi des Animaux de mer qui ne sont guiere bons à manger lesquels neâtmoins seruent à vne infinité d'autres choses : & ne peut on nier qu'il n'y ait certains Poissons qui aident aux pescheurs à prédre du Poisson, lequel estant salé & accommodé nourrit des pais & des côtrées entieres. Pline dict que le Dauphin poisson

poisson qui  
ayde les  
pescheurs à

M M m m ij

prendre le  
Poisson.  
Pl. liu. 9. ch.  
8.

doc en la contrée de Nismes, à prendre vne sorte de Poisson qu'il appelle Meges, qui viennent en cette coste de la mer Mediterranee en telle foiso, qu'il leur sert de prouision tout l'an: & les Dauphins voyât les Pescheurs sur le point de les pescher, les chassent si à propos, qu'on diroit qu'ils les leur mettent presque & les enucloppent eux mesmes dans les filets. Mais ils ne sont pourtant si courtois ny flateurs, qu'ils facent cela tout à faiêt gratuitement & pour neant. Car au lendemain, ou quelques iours apres ils viennent à partager avec les Pescheurs, lesquels ne manquent de leur en faire vne certaine part, comme pour salaire de leur peine. Et au goulfe de Iassos les Dauphins viennent d'eux mesmes sans estre appelez, & prennent leur part du Poisson par la main des Pescheurs.

De mesme en dict Torquemada d'un Poisson de proye qui est aux Indes Orientales, lequel estant attaché à vne corde, & flaté comme vne personne, s'en va prendre les autres Poissons, & ayant attaché la corde dans le vêtre des grâds Poissons, les Pescheurs les tirent à bort à leur aise.

Et icy en la mer Oceane près la Teste de Buch, en la terre de Certes qui appartient à Monsieur le Duc de Mayenne, il y a vn petit poisson qu'on appelle du Guelde, qui ne sert que pour prendre & amorcer le grand poisson: or on desiroit en Guyenne, qu'il fut deffendu en toute cette coste d'en pescher ny védre, pource qu'il sembloit qu'il contribuoit assez à la commodité des Pescheurs, puis qu'il leur seruoit d'apast & d'amorce pour prendre le gros poisson. De ma-

niere que Monsieur le Prince de Condé estant vn iour entré au Parlement de Bordeaux, il en fut fait vn plaidé celebre deuant luy, si bien que le Procureur General plaidant, afin qu'en recognoissance du bien que ce petit poisson fait aux pescheurs, & de la cōmodité qu'il porte & en la terre de Certes, voire en toute cette coste de mer: il fut fait inhibitions & deffences à tous Pescheurs, de n'en prendre ny vendre en façon quelcōque. Il y eut vn Aduocat lequel soustint au contraire, qu'estans Adulateurs & comme desloyaux à leur espee, ne seruans que d'amorce pour engluer les meilleurs Poissons de la mer, il deuoit estre permis d'en pescher vendre & debiter. Si bien que par Arrest de l'an 1611. ils furent condamnés comme perfides, & fut permis d'en prendre & exposer en vente tant qu'on voudroit.

*Le Roy de France  
fait deuant  
Monsieur le  
Prince de  
Condé au  
Parlement  
de Bour-  
deaux con-  
tre certains  
poissons fla-  
teurs qu'on  
fait seruir  
d'appast  
pour sur-  
prendre les  
autres.*

*Arrest du  
Parlement  
de Bor-  
deaux de  
l'an 1611.  
contre cer-  
tains Pois-  
sons.*

Et pour nous approcher plus pres de nostre subiect, & parlant de la flaterie des Poissons, ne demeurer muet comme vn Poisson, en voicy vn merueilleux exemple d'un auquel il ne manquoit que la parole: & bien qu'il fut muet comme le reste de son espee, si auoit il de si notables & singulieres imaginations, & s'exprimoit ou témoignoit son inclination & instinct avec de si fortes demonstrations, qu'il rauissoit tout le monde.

Pierre Martyr & Philippe Camerarius disent qu'en l'Inde Occidentale au pays du Cacique Caramété, il y auoit vn poisson dans vn lac appellé Gaurabo ou Manati, d'une sorte de grands Cetacees, que les Indulaires appellent Manati, lequel est Amphibie comme le Loutre & le Crocodile, viuant es eaux & sur

*10 Dupois  
son appellé  
Matum, &  
combien il  
excelle en  
flaterie par  
dessus tous  
les autres.  
Pierre Mar-  
tyr en la 3.*

M M m m iij

Decade de  
ses nauiga-  
tions liu. 8.  
Philippus Ca-  
merarius liu.  
5 ch. 3. de  
ses Medita-  
tions Histo-  
riques.

terre, doux & plaisant comme l'Elephant, s'accostât volontiers des hommes ainsi que le Daulphin; le sieur du lieu qu'ils appellent Cacique, ayant attrapé ce poisson, print plaisir à le nourrir, puis il le jetta dans vn lac, dans lequel il demeura 25. ans, où il deuint fort grand, & fut appellé Matum en leur langage, c'est à dire genereux & noble: car toutes les fois que quelque seruiteur du Cacique s'approchoit du riuage, criant Marum Matum, ce Poisson se rendoit à bord, prendre du pain en la main de ceux qui l'appelloient. Que si quelqu'un vouloit trauerfer le lac, pourueu qu'il luy fit signe il se courboit & prestoit le dos volôtiers, de maniere qu'il porta vne fois dix Indiens à la veuë de tout le monde.

Le Poiss. a  
appellé Ma-  
tum scauoit  
tres bien  
cognoistre  
vn Espa-  
gnol qui l'a-  
uoit offen-  
cé.

L'excellence particuliere que ces auteurs y remarquent, c'est qu'il scauoit discerner vn certain Espagnol parmy des hommes de toute autre nation, ayant tellement à contrecœur qu'il ne le pouuoit flater ny se soubmettre à aller prendre du pain en sa main, comme en celle des autres. Il auoit beau l'appeller Matú Matú, il faisoit signe qu'il estoit Matto Matto luy mesme d'é attédre seruice ny office quelcōque. Tellement que sil decouuroit quelque Espagnol au riuage, il se replongeoit aussi tost dans l'eau sans se vouloir approcher: pource que vn ieune Espagnol insolent & audacieux, luy auoit autrefois lancé vn coup de traiët, sans toutefois l'entamer, neantmoins il s'en ressentoit: & quoy qu'il fut appellé par les Indies qu'il ayroit: auant sortir du lac il regardoit tousiours exactement depuis ce coup que nul homme vestu à l'Espagnole ne fut en la troupe.

En fin il deuint si priué & flateur, que pour donner plaisir au maistre du lieu & à sa cōpagnie, il lui estoit avec ses valets sur le riuage, puis se iettoit dans l'eau. C'estoit donc peu de cas des Murenes de Crassus au respect de ce poisson, esquelles on n'a obserué nulle ciuilité ny qualité quelconque, approchante de celles qu'on voyoit tous les iours en celuy cy. Et pour les Balenes, quoy que Torquemada die, que quand il faiçt grand tempeste, les grandes vont à fleur d'eau, & iettent tât de sables sur elles, que force nauigeas y sôt attrapez, parce que croyas que de leur dos ce soit vne Isle, ils y prennent terre au dessus, comme s'ils estoient sur terre ferme, & y font du feu: & quand elle sent s'eschauffer, ce que les Poissons hayent naturellement, elle se renforce, & se plongeant tout à coup dans la mer, les faiçt perdre & noyer. Neantmoins on lit dans la vie de S. Magloire Euesque de S. Malo, qu'il y en eut vne si flateuse, qu'elle luy permit de dire Messe sur son dos, & luy en donna tant de commodité, que le tout se fit aussi assurement & deuotement, que si c'eut esté dans vne chappelle en terre ferme, puis elle se retira avec cette benedictiō, au grand estonnement de tout le monde: conuiant ce saint personnage par toutes les flateuses assurences qu'elle peut, d'en hazarder la ceremonie, ce qu'il n'eut faiçt autrement: car iamais on ne dit Messe sur mer, ny sur les Galeres & vaisseaux qui sont mesme à bord & pres de terre és armées nauales, que la Galere ne soit attachée avec quatre Ancres, les saints Decrets n'ayant voulu hazarder, ny commettre ce saint sacrifice à l'inconstance des ondes, ny à la

*Murenes de Crassus.*

*Balenes sur le dos desquelles on faisoit du feu. Torquem. tract. 6.*

*S. Magloire Euesque de S. Malo dit la Messe sur le dos d'une Balene.*

violence orageuse de la mer.

Du Poisson  
appelle Raze.  
Torque. au  
11. 6.

Il y a vn Poisson fort grand qu'on appelle Raze, lequel ayme si fort les hommes, que si quelqu'un tombe dans l'eau, il le porte au dessus & le fait surnager, le deffendant de tous autres Poissons. Tout au contraire d'un autre grand Poisson comme vn Elephant nommé Rosmare, lequel voyant vn homme sur le bord luy court apres, & le tuë sil le peut attrapper.

Poisson qui  
ayde à trou-  
uer l'or.

Et dans le fleuve noir de la Filandie, qui appartient au Roy de Noruegue, il y a vn Poisson nommé Treuio, lequel est noir en Hyuer, & l'Esté blanc: & estant salé si on attache sa graisse à vne corde, & qu'on la puisse ietter ou faire aller iusqu'au fonds: sil y a de l'or il est tout assure qu'il s'attache à cette graisse comme à du glu, & elle l'emporte aussi tost & le fait surnager au dessus.

Plus. in Cleo-  
mene.  
De la flate-  
rie des Ser-  
pens quoy  
que parti-  
culieremēt  
ils soiēt en-  
nemis de  
l'homme.  
Vn Serpent  
gardoit  
Cleomenes  
pendu en  
Croix, afin  
que d'au-  
tres Ani-  
maux ne  
luy fissent  
outrage.

Je ne veux oublier les Serpens, lesquels s'addonnēt & obeissent volontiers à certaines sortes de gēs. Témoing les Psylles & autres familles dans Pline. Et quoy que communément ils soient tenus pour ennemis de l'homme, si s'en rendent ils parfois protecteurs. Car on dict que lors que Cleomenes fut pendu en croix, on apperceut vn fort grand Serpent entortillé à l'entour de sa teste, qui prenoit tant de soing de luy couvrir le visage, afin qu'il ne fut outragé par les Oiseaux, que nul oiseau de proye n'en osa iamais approcher. De maniere que par apres quand le Serpent fut tué, ceux du lieu creurent qu'ils auoient grandement offensé les Dieux. Pourroit on voir ny ressentir vn trait de flaterie de soing & de secours d'un

d'un amy, plus grand que de cet ennemy commun de tout le genre humain?

On dict aussi que deux Serpens se glisserent dans l'armet Imperial de Tybere, & firent des œufs dedás, & les esclouerent, ils y pensoient estre plus asseurez.

Il y a vne infinité d'autres exemples qu'on rencon- Dans le li-  
ure de l'In-  
constance &  
instabilité  
de toutes  
choses, il y  
a plusieurs  
exemples  
des caresses  
& flateries  
des Chiens.  
tre dás les Liures, & qu'on voit par le móde en voya-  
geant, lesquels ie lairray pour en auoir parlé en au-  
tre part: qui nous apprennent que la flaterie & toute  
sorte de flateuses caresses, sont maintenant en telle  
vogue, que les animaux par leurs blandices, conuer-  
sent priuémét & sont presque aussi frequés es Cours  
des Princes & des Roys, que des personnes & crea-  
tures honorables & bien nées: ne se voyant Prince  
ny Princesse, ny guiere autre Grád qui n'ait son Sin-  
ge flateur, son Chien son Perroquet & autres ani-  
maux auprès d'eux, & en leur chambres & cabinets  
plus secrets. Et particulièrement ceux qui ayment la  
Chasse font tant d'estat des caresses de leurs Chiens,  
qui ont quelque beauté ou dexterité en cet exercice,  
qu'ils les laissent tres-volontiers monter sur les plus  
riches Tapis de Turquie, & fouler aux pieds les Car-  
reaux de velours, & apres leur repas mettre leurs  
pieds sales, sur des Nappes bien blâches. Côme aussi  
les Dames ne font difficulté de les admettre & re-  
cevoir dans leurs beaux lits dorez & parfumez, &  
les mettre en leurs Carrosses pour leur tenir perpe-  
tuelle compagnie.

Qui fait que ie ne trouue estrange la plainte que Il Guazzo  
fait tort a  
sa femme  
luy donnât  
trop de pas  
faisoit *il Guazzo*, escriuant al S<sup>r</sup> Hercole Galeaz-  
zo la desolation qui estoit en sa maison, pour auoir

NNnn

sion & trop  
 de defet  
 pour pour  
 vne Chien  
 ne  
 Ces mots  
 pariscagnof-  
 che di Fran-  
 cia, mon-  
 strent qu'il  
 n'estoit pas  
 trop amy  
 des Fran-  
 çois.

perdu. la petite Chienne de sa femme, apres auoir  
 décrit les belles parties qui estoient en elle, laquelle  
 il cōceut sous ces mots qui semblent auoir quel-  
 que sens caché. *A voi tocca hora, (dict il) il consolar la*  
*mia disperata donna, col farmi hauere da cōteste parti ca-*  
*gnescche di Francia, vn'altra non men' bella, che fedel guar-*  
*dia: Altrimente al vostro ritorno, mi trouarete senza cani,*  
*& senza moglie.*

Elle plaingnoit tant cette petite Chienne, qu'elle  
 donnoit occasion d'accommoder ces vers merueil-  
 leusement significatifs à sa plainte, que fit vn Gen-  
 tilhomme de Genes, pour la consolation d'une pa-  
 reille Dame, à qui la mort auoit rauy son petit Chien  
 qu'elle tenoit en delices.

*L'atrai a ladri, & agli Amanti tacqui,*

*Tal cha Messere, & a Madonna piacque.*

Ceux qui aymont ainsi passionnément les petits  
 Chiens les Singes & les Oiseaux, sont en perpetuel-  
 le flaterie avec eux, laquelle pourtant ne consiste la  
 plus part qu'en l'education la veüe & l'attouchemēt:  
*Neque fruuntur alia voluptate, quam ex visu tactuque &*  
*blanda Adulatione mutorum* (dict le Philosophe.) C'est  
 vne adulation de leur costé & brutale & muete, nul-  
 lement correspondante au soing extraordinaire  
 qu'on prend à les nourrir: car ils ne nous sçauent pas  
 seulement dire grand-mercy, ains toute leur reco-  
 gnoissance, n'est qu'une petite gesticulation le plus  
 souuent indecente & importune. Leur industrie ne  
 nous confere chose quelconque, leur prudence ne  
 nous peut rien acquerir: ainsi toute l'vtilité qui nous  
 en reuient consiste seulement au plaisir inutile, que

Seneca de  
 Consolatio.  
 ad Martianum  
 cap. 12.

nous auons prins à les voir nourrir, les toucher les flâter & caresser. Il est donc bien aisé d'en quitter le dueil:& à le bien prendre la douleur est petite & legere, si l'opinion ne luy adiouste rien.

En fin il faut auoüer que les Bestes ont flaté si fort les grands & de si bonne façon, que la plus part ont plus de confiance en la garde d'un Chien fidele, mais puissant & courageux, qu'en vne compagnie de soldats des gardes. En quoy parauanture ils ont quelque raison, voyant la perfidie des hommes en general, & en particulier l'infidelité si frequente de leurs Officiers & domestiques.

Plusieurs personnes s'associent par trop avec certains Animaux.

Mais apres tout, si ne faut il tant defferer à la flaterie & blandices des Animaux, que paroissans plus brutaux qu'eux, nous leur donnons l'honneur & la place, qu'un chacun de nous donneroit (les choses estant bien reglees) à son semblable, qui nous seroit seruiteur fidele: ny que nous nous affligions venans à les perdre, comme si nous auions perdu un enfant legitime ou quelque grosse succession, de peur que le Tout-puissant se sentant offensé, ne fut contraint par nostre imprudence & amour brutal, nous tenir en mesme rang qu'eux: trouuant impie, que nous mesprisions par fois le secours de l'homme, & abandonnions ainsi nostre prochain, pour nous asseruir & attacher à des Bestes brutes, qui ne nous seruent le plus souuent qu'à nous affliger en les perdant, ou à offencer Dieu en les flatant baisant & caressant.

Qu'il n'y a rien si ennemy de l'Adulation que la Verité:  
neant moins que cette mesme Verité ne se dict ny ne se  
represente pour le iour d'huy sans flaterie &  
sans quelque deguïsement.

- 1 Pourquoi on dict que quatre  
bonnes meres n'ont pas laissé  
d'engendrer quatre mau-  
vais enfans.
- 2 La Verité n'est iamais plus  
odieuse qu'és esprouues inge-  
mens & essais de l'esprit.
- 3 Que la voix du peuple & son  
approbation, n'est ny la plus  
inste ny la plus seure.
- 4 Pourquoi anciennement on  
sacrifioit au Dieu Neptune  
la teste descouuerte.
- 5 L'höme semble estre tousiours  
en desir de sçauoir la Verité,  
neantmoins quand elle se ré-  
contre au deuant de luy, il ne  
la peut bonnement souffrir.
- 6 Que la Verité est à demy bā-  
nie des chaires des Predica-  
teurs.
- 7 Le vray Hieroglyphe de la  
Verité c'est la Peche.
- 8 Pourquoi la Verité est attri-  
buée à Dieu.
- 9 Sçauoir si le Mensonge est  
directement contre Dieu, &  
s'il est loüable de biaiser par  
fois & ne dire ouuertement  
la Verité.
- 10 Sçauoir si un homme qui est  
au supplice, peut en saine cō-  
science dénier le crime, pour  
lequel il est cōdamné à mort,  
pour mourir en bonne bouche  
du peuple, & constituer les  
Iuges en tort, & s'il suffit de  
le decouurir à son Cōfesseur.
- 11 Qu'on doit bannir toute sorte  
de Mensonge indifferāment,  
sans s'amuser à rechercher si  
l'occasion en est böne ou mau-  
uaise, & s'il en aduiendra du  
bien ou du mal.
- 12 La Verité doit estre expri-  
mée avec des paroles simples  
& pures, qui monstrent aussy  
tost le iour.
- 13 On parle pour le iour d'huy de  
façon qu'on ne veut estre en-  
tendu.
- 14 Nous auons accoustumé de  
tordre le nez aux Vertus  
pour mienx le tordre à la  
Verité.

## DISCOVRS VII.



N Sage souloit dire, que quatre  
 bonnes meres n'auoient pas laissé  
 d'engendrer quatre mauuais en-  
 fans, la Verité ayant produict &  
 enfanté la Haine, la Prosperité la  
 Superbe, la Confiance le Peril, &  
 la Familiarité le Mespris. Je lairray les trois dernie-  
 res pour n'estre de mon subiect, & reuiendray à la  
 premiere, qui est la Verité, pour en parler sincere-  
 ment & en toute verité, sans respect ny crainte de la  
 Haine sa fille.

r Pour-  
 quoy on  
 dict que  
 quatre bē-  
 nes meres,  
 n'ont pas  
 laissé d'en-  
 gendrer  
 quatre mau-  
 uais enfans.

Ceux qui font le rapport du sens de la veuë cor-  
 porelle, à la puissance intellectuelle de l'ame, sont  
 fondez sur beaucoup de conuenances qu'il y a entre  
 l'vne & l'autre, estimans que la Verité est autant ne-  
 cessaire à l'entendement pour la cognoissance des  
 choses, & pour leur difference comme la lumiere à  
 l'œil pour voir les couleurs & la difference d'icelles.  
 Et comme l'œil se recrée à voir la lumiere & les ob-  
 iects qu'elle descouure & desuoile du nuage des te-  
 nebres: aussi l'entendement se repaist & se resioüyst  
 de la Verité, & des choses qui sont desuoilees de l'i-  
 gnorance, du mensonge, de la flaterie, & de toute  
 sorte d'artifice.

Rapport de  
 la veuë cor-  
 porelle à la  
 puissance  
 intellectu-  
 le de l'ame.

La Nature ay voulu, que si l'œil veut auoir du plai-  
 sir & du contentement, il faut que la lumiere n'en  
 soit ny trop esloignée, ny trop proche, de peur ou  
 qu'elle soit inutile estant trop loing, ou nuisible  
 estant trop prés. A quoy est requise la proportion

.N N n n iij

de la puissance à l'object, & vne suffisante approche. Le mesme semble estre necessaire à l'entendement, qui doibt gouster le fruit de la Verité, laquelle ne doibt estre dicte en termes, ny trop generaux & vniuersels, comme estans de peu d'effect, ny en termes trop particuliers, estans iugez sur le champ parfois trop aigres à gouster, & sensibles à supporter: ayans besoing de quelque discretion & prudence en la disant à son temps & à propos, pour faire que ce qui est de bon & profitable soit bien receu, & ce qui pourroit estre facheux soit patiemment accepté. Les hommes ayment bien la Verité esclairante, mais nō la reprenante disoit S. Augustin.

*Homines amant veritatem lucidam, sed odierunt eam rearguentem.*  
S. Aug. lib. 10. *Cōfessio.*

La Verité estant la seconde piece, qui va immediatē apres la Iustice, a son rapport à autruy, entant qu'elle est dite par l'vn & receuë par l'autre: ce n'est pas moindre vertu en la disant avec les conditions requises, pour ne la priuer de son lustre, que de la receuoir avec patiēce, pour iouyr du fruit qu'elle apporte. C'est chose fort difficile de marcher si asseurement par le milieu du grand chemin, qu'on ne decline ou à dextre ou à senestre: qu'on n'excede en la disant avec trop de franchise, telle qu'elle est & toute entiere, ou qu'on ne manque en taisant & supprimant vne partie, & disant seulement l'autre, voire mesme en palliant l'intention avec laquelle on la dit. *Diminuta sunt veritates à filiis hominum, vana locuti sunt unus quisque ad proximum suum: labra dolosa in corde & corde locuti sunt.* Voila les inconueniens que nous en decourent les belles paroles de ce grand Prophete: si est question d'entendre la verité, il est

Il est malaisé d'aller si iustemēt par le milieu d'un chemin qu'on ne decline à dextre ou à senestre. De mesme en est il quād on veut tenir le milieu du grand chemin de la Verité.  
*Psal. 11.*

malaisé de se contenir dans les bornes de la Modestie & Patience, parce qu'on est saisi aussi tost & préoccupé, ou de despit, de cholere, haine & malalent, ou semblables passions, contre celuy qui entreprend de la nous descouvrir.

Or si on recherche les causes qui détournent les hommes, à n'aggreer qu'on leur die la Verité toute nette sans flaterie: on trouuera que c'est en partie la mauuaise instruction & nourriture qu'ils prennent de leur bas aage, s'accoustumés aux Jeux Passetemps Mensonges Fables & semblables artifices, desquels ils s'entretiennent, ne pouuans aggreer ce qui ne leur rapporte plaisir & recreation.

Dauantage on a experimété, que lors que le goust est depraué, il ne peut sauouer les choses quoy qu'elles soient de leur nature tres-douces: de mesme nostre affection vitiée, reiette la Verité, quoy que de soy elle merite d'estre recherchée & caressée. Car nostre volonté, maistresse de nos affections, a tant de pouuoir sur l'entendement, qu'elle le destourne de la consideration de la Verité qu'il recognoist.

Et comme le premier mobile, rait les autres Cieux Leuant au Couchant, jaçoit que leur mouuement naturel les porte du Couchant vers le Leuat, de mesme la volété determinée fait suivre les autres puissances, où elle les veut acheminer, sans qu'elles puissent empescher sa resolutiō. De plus, la Verité de soy est contraire au Mensonge, à la Flaterie & à la Vanité. Or d'autant que les hommes pour l'ordinaire ne sont exempts de quelque notable defaut, ce leur est chose fascheuse, de se voir descouverts en leurs vi-

Pourquoy est ce que personne n'aggreer qu'on luy die franchement la verité.

Nostre goust depraué ne peut sauouer les choses non plus que nostre affection & nostre volonté vitices nepeuvent aggreer la Verité.

La Verité est contraire au Mensonge à la Flaterie & à la Vanité.

Les Precep-  
tes de la  
Iustice s'ont  
amers aux  
voluptueux  
& mal vi-  
uans.

ces & imperfections, *Amara Præcepta Iustitiæ & voluptuosus, & malè uiuentibus*, disoit Lactance. Ainsi à vray dire la Verité s'emble estre aucunemēt defastree. Car bien qu'elle ait esté de tout temps, si est ce qu'ècore pour le iourd'huy à peine est elle bié cogneüe. Quoy qu'elle soit bien sage, si est ce qu'elle est communément tenuë pour indiscrete & odieuse, se presentant trop librement pour offencer le monde. Quoy qu'elle soit puissante, si est elle bien souuent foulée aux pieds: & bien qu'elle soit gracieuse à se taire, & pleine d'efficace à parler, si est ce qu'elle est fort peu volontiers escoutée.

S. Augustin  
de Mendac.  
lib. 7.

Mais comment est il possible de traicter & discourir sincerement de la Verité, veu qu'il est si mal-aisé de la discerner du Mensonge? Le traicté du Mensonge est si specieux & caché, suiuant l'aduis de S. Augustin, qu'il elude bien souuent l'intention de celuy qui le recherche, & pësant l'esclaircir, si ce qui a esté ramené sur quelque subiect est Mensonge ou non, comme on pense en donner son iugement, il semble que *Modo uelut elabatur e manibus quod inuentum erat, modo rursus apareat, & rursus absorbeat*, (dict il.) Ce qu'on pense auoir tiré de net du Mensonge, & en auoir comme espuré de Verité, nous eschappe aussi tost, il renaist & paroist cōme vn esclair, mais il dispaeroit bien aussi soudainement, & se renfourne & r'engloutit dans l'obscurité.

La Verité  
n'est iamais  
plus odieuse  
qu'ès es-  
preuues iu-  
gemens &

On se fâsche bien souuent de cognoistre la Verité tant elle est odieuse: mais pourtant ie diray qu'en nulle sorte d'actions elle ne l'est iamais tant qu'ès Espreuues Iugemēs ou Essais de l'esprit, où il y escheoit & prix

& prix d'honneur, & iuste & legitime æmulation.

Denys le Tyran ne porta onc vne pareille haine à homme quelconque qui luy di& la Verité, qu'à Antippus: lequel estant appellé pour iuger vn Poëme qu'il auoit composé, apres que tous ceux de l'assemblée l'eurent merueilleusemēt & desmesuré mēt loüé & exalté, luy seul n'eut crainte de dire franchement, qu'en ce Poëme n'y auoit rien digne de loüange, & qu'encore qu'il fut loüé du vulgaire & commun de toute l'assemblée, il ne pouuoit avec nulle iuste raison estre approuué des gens doctes. Dequoy Denys le Tyran fut en si grande cholere, qu'il le fit aussi tost mettre és Latomies, qui estoient vne forte & horrible prison, d'où peu de gens sortoient la vie sauue, où il demeura plusieurs mois, & iusqu'à ce qu'à la priere de quelques Citoyens qui en auoient vne singuliere compassion, voyás que leurs enfans perdoient cependant beaucoup de temps, n'ayans personne qui eut soing de leurs estudes, il l'en fit sortir: mais de là peu de iours Denys ayant composé vne Tragedie, & fait conuoquer à l'accoustumé vne grande troupe de gens doctes, pour en donner leur aduis & en faire iugement: & entre autres le mesme Antippus, tous d'vne commune voix la celebrerent & exalterent avec tant d'acclamatiõs adulatories, qu'ils n'eurent vergongne de l'esleuer & mettre au pair de celles d'Euripide: dequoy Antippus stomaqué, ne pouuât supporter vne Adulation si effrontée, se leua aussi tost & s'en alla vers la porte, faisant semblant de sortir; tenant chacun en admiration de son hardiesse. Et comme quelqu'vn de l'as-

essais de  
l'esprit.  
Denys le  
Tyran ne  
hait iamais  
tant hom-  
me qu'An-  
tippus.

Latomies  
cruelles  
prisons.

〇〇〇〇

semblée luy eut dict, où allez vous Antippus, il respondit genereusement, sans crainte de la haine qu'égredre la Verité: où ie vay M<sup>rs</sup>, aux Latomies (dict il) pour ne me laisser trainer par les Liçteurs, comme ils firent l'autrefois en semblable occasion.

Si Denys eut esté bien sensé, & qu'il eut voulu porter son iugement où il falloit, se souuenant de ce traitt commun qu'on a accoustumé de dire és iugemens, que chacun est parfois contraint de subir en ses ouurages & actions, *Satis mihi omnes*, *satis mihi multi*, *satis mihi vnus*, il eut preferé le iugement de ce sçauant homme, à celui de tous les ignorans de l'vniuers.

Sçauoir si  
la Voix du  
peuple est  
la Voix de  
Dieu.

Mais quoy, la Voix la plus generale & la plus commune, la Voix la plus vniuerselle du peuple, n'est elle pas censée la Voix de Dieu? voire parmy nous qui sommes indubitablement en la voye de la Verité?

Thales Milesius excellent Philosophe estant interrogé là dessus, & pressé de dire combien la Verité est differente du Mensonge, respondit tres-bié qu'il y en auoit tout autant qu'il y a de difference de nos yeux à nos oreilles. L'aduis de ce sage homme estoit, que tout ce qui se propose à l'ouye du Vulgaire, ne doit pas estre aussi tost mis en approbation. Outre qu'une assemblée du peuple, oyant quelque chose, non pour l'entendre seulement, ains pour la iuger & en donner son aduis: il ne se peut donner avec autre suffisance, que celle de la portee de l'esprit d'un chacun, & selon les facultez de son entendement. Ainsi le peuple iugeoit en cet affaire, par l'aduis d'autruy: aussi est il plus propre pour l'acclamation

& pour la loüange simplement de ce qui foyt, se lit se faiçt & se represente en general, & le iuger par les seules oreilles, que non par les yeux, & par suffisance d'entendement. De maniere que le seul Antippus, l'ouurage estant d'ailleurs de son mestier, estoit Iuge plus capable, que toute cette troupe ignare d'acclamateurs & de flateurs.

La plus frequente voye & la plus celebre, trompe le plus souuent & nous escarre ou fouruoye du vray. De maniere qu'il n'y a rien à quoy nous debuions plustost prédre garde qu'à la façon des Brebis, nous ne suiuiions celles qui vont deuant allant tousiours *Non quo eundum est, sed quo itur.* Ou bien à la façon de ceux lesquels nageâs dans le courant de quelque riuere ne vont point ains se laissent porter.

Or il n'y a rien qui nous embarrasse en plus grands maux, que ces iugemens qui se font ainsi indignement & peu veritablement, suiuant le seul bruit commun & rumeur du peuple: croyant que les meilleures choses, soient celles qui sont receuës avec le plus de voix soit du vulgaire soit d'autre: ou celles dont il se trouue plus d'exemples, c'est ce qu'on diçt *Non ad rationem sed ad similitudinem viuere.*

C'est d'où vient cette foule & ammoncellement des vns qui cheent sur les autres, comme il aduient communément aux grandes presses, où pas vn ne tombe, qui n'en face tomber vng autre, ne l'attire & ne le charge sur soy, les premiers seruans d'achoppement, & de ruine à ceux qui les suiuent.

Ce qui se voit & se rencõtre en toute sorte de vie, qu'on veut composer & former sur l'exemple & mo-

OOoo ij

Que la Voix du peuple & son approbation n'est ny la plus in- ste ny la plus seure!

Sen. en Publ. Mi.

Qui Flaminii bus innatus non eunt sed feruntur.

Sen. lib. de vi ra beas c. 1. & 2.

Primi exitio sequentibus sunt.

Sousq.

delle d'autrui, *Nemo sibi tantum errat sed alieni erroris causa & author est.* Il nuit d'estre appliqué aux choses precedantes, & cependant que quelqu'un ayme mieux croire & suiure comme vne Brebis ignorante, & se patroner sur autrui, que de iuger, il arriue qu'on ne iuge de sa vie propre, ains on en croit & suit tousiours celle d'autrui, sans qu'on puisse iamais deuenir Chef.

Et cet erreur qui nous est ainsi donné par Tradition, & comme de main en main, nous broüille, nous bouleuerse, & parfois nous precipite en telle sorte: que nous ne passons que par les exemples d'autrui, ne voulans suiure nos inclinations, quoy que bien souuent cent fois meilleures.

Le moyen  
de se re-  
mettre en  
bb estat est  
de se sepa-  
rer de la  
Tourbe.

Or nous nous remettrons en santé, si nous sommes separez de la Tourbe (dict le Stoïque) au lieu que maintenant le Peuple est contre raison deffenseur de ton mal. Et en aduient tout ainsi qu'aux assemblees des Elections, esquelles ceux mesme qui ont esléu & donné leur voix à quelqu'un s'estonnent de leur propre Election, deslors qu'ils se trouuent y auoir esté poussez par quelque respect inconsideré, ou autre mauuaise consideration. Nous approuuons & improuuons mesmes choses tout à la fois. C'est l'issüe de toute sorte de iugemens, esquels la cause est debatüe par plusieurs. Tant qu'on dispute d'une vie heureuse, il ne faut que tu respondes, ce qu'on a accoustumé és assemblees où tout le monde est de mesme aduis: ou comme és choses, esquelles tous en general se trouuent en mesme pente. Et quoy que cette partie semble la plus grande & la plus forte,

néanmoins elle est presque toujours la pire. Parmi le mode on n'est pas assuré que les meilleures choses soyent agréées par la Pluralité.

*Argumentum pessimi turba est.*

Cherchons donc qu'est ce qu'il faut faire pour le mieux sans nous amuser seulement à ce qui a accoustumé d'estre fait. Cherchons ce qui nous peut conduire en la cognoissance d'une éternelle & permanente Verité, & nous mettre en voye de parvenir à la vraye Beatitude, & Souverain bien tât recherché, non pas ce qui communément plaist au Vulgaire, tres-mauvais interprete de cette Verité : & qui n'est en possession de suivre la bonne routé, pour atteindre à cette Beatitude ; *Vulgus autem, tam Clamydatos quam Coronatos voco* (dict Seneque) car ie n'ay pas esgard à la couleur de la robbe, dont les corps des hommes sont couverts : ie ne iuge pas de l'homme par mes yeux, i'ay vne meilleure & plus certaine lumiere, par laquelle ie discerne les choses vrayes des fauces.

Il est bon de rechercher ce qui nous peut infailiblement conduire à cette éternelle & permanente Verité, qui est nostre Beatitude & Souverain bien.

Il faut que ce soit l'Ame, qui recherche & trouue le bien de l'Ame. Que si iamais il aduient à l'homme sage de pouuoir respirer, & se retirer ou faire reflexion vers soy mesme, ô qu'il confessera bien tost la Verité, apres s'estre donné luy mesme la Torture, & dira qu'il ne voudroit auoir rien fait, de ce qu'il a fait : & qu'il n'a desiré chose, que iustement ce que ses ennemis pour son plus grand malheur pouuoient desirer qu'il fit. Bon Dieu (dira il) tout ce que i'auois en horreur, combien estoit il meilleur que tout ce que i'ay conuoité avec tant d'ardeur ? Et tât s'en faut

Il faut que ce soit l'Ame qui recherche le bien de l'Ame.

○○○○ iij

que tu te doibues conformer en la multitude, qu'au contraire, *Nondum felix es si nondum te Turba deridet.*

Sen. de be-  
nef. c. 33 &  
34.  
La recher-  
che de la  
Verité ne  
se doibt fai-  
re parmy la  
tourbe, car  
elle ne gist  
point en la  
bouche du  
Vulgaire  
que fort ra-  
remment.

Il a esté donc tres bien dict, que la Recherche de la Verité que les anciens appelloient *Veri exploratio* estoit tres-difficile, & ne gisoit ny en la Tourbe ny en la bouche du Vulgaire, qu'elle se trouuoit plustost en la bouche d'un seul qui estoit escarté & hors du monde, que dans la Pluralité, voire dans l'infinité du monde. Qu'il estoit ainsi mal-aisé de la trouuer, parce que la recherchant, tout aussi tost que la Verifimilitude & l'Apparence se présentent deuant nos yeux, nous nous y arrestons, & nous y accrochons, sans daigner passer outre, ny rechercher plus auant. Tellement qu'en toute sorte d'affaires où il est besoing de voir plus clairement, nous y procedons de la façon: c'est ainsi que nous combatons, nous nauigeons, nous aimons: c'est ainsi que nous nous manions.

Les Appa-  
rences nous  
arrestent  
parfois plus  
volontiers  
que la Ver-  
rité.

Et semble presque estre impossible de faire autrement, veu qu'en toutes choses, & en tous affaires, l'euement est si incertain. Nous nous approchons, & nous arrestons volontiers aux choses, desquelles il y a apparence que nous debuons bien esperer. Car qui est celuy qui se peut asseurer la victoire en combatant, le bon port en voyageant, la iouissance en ayant, la femme chaste en se mariant? nous suiuiôs le chemin par lequel nostre sens & les Apparances nous attirent, non celuy de la Verité: nous allôs par où nostre raison vitice nous entraîne, & non par où la verité nous deburoit conduire par la main: outre que les especes des choses auxquelles nous adioustôs

foy, sont le plus souuent fallacieuses & deceuantes.

Mais quel remede puis que ie ne trouue nulle autre chose par laquelle ie puisse mieux regir ma pensée, que par cette verissimilitude & par des Apparences? que ce sont elles qui me donnent le plus en veüe, & que pour trouuer & suiure la verité, ie n'ay point de voye plus certaine? Il faut donc prendre garde à cela, & estimer & iuger les choses avec le plus de certitude que faire se pourra, sans les approuuer ainsi legerement.

Mais quoy? si nous espluchons exactement toute sorte d'argumés, le silence nous sera bié tost imposé, car peu de choses sont sans Aduersaire, & celles qui semblent n'en auoir point, ou en auoir de foibles, quoy qu'en fin elles vainquent, si ne laissent elles de plaider, & longuement: *Cetera etiam si vincunt litigant.* Or on ne plaide, sinon par ce qu'encor que la Verité supprimée ou obscurcie, ne soit pas pour cela tout à fait estouffée & estainte, si est ce que souuent en s'opiniastrant & debatant par trop, si elle ne s'esgare tout à fait, pour le moins elle s'affoiblit, & demeure par fois opprimée.

*Sen. lib. 4.  
nat. quest.  
c. 3.  
La Verité a  
des Aduer-  
saires com-  
me les au-  
tres choses:  
avec les-  
quels elle a  
de si grands  
cōbats que  
parfois elle  
demeure  
opprimée.*

Et quoy qu'anciennement on sacrifiait au Dieu Neptune la teste descouuerte, encore qu'à tous les autres Dieux le chef des Sacrificateurs fut couuert, & qu'on le fit pour dire que la Verité ne peut ny se couvrir ny s'obscurcir qui est la teste de toutes choses, laquelle doit estre descouuerte; & que les Romains tinssent Saturne pour parent proche de la Verité comme le pere du temps avec lequel la Verité de toutes choses se descouure.

*4 Pourquoy  
anciennement on sa-  
crifioit au  
Dieu Nep-  
tune la te-  
ste decou-  
uerte.  
Plut aux  
Probl.*

Si est ce que pour deguifer cela , ils sçauent fort bien & ont accoustumé d'alleguer l'exemple d'Antonius Pius, lequel allant voir la maison d'un Omulus, & y ayant veu de belles Colomnes de Porphire, & f'estant enquis d'où il les auoit eues, il sceut fort bien respondre, quand tu iras en la maison d'autrui, sois sourd & muet : ce qui ne se disoit pas tant pour dire qu'il ne falloit pas estre Curieux, que pour donner entendre qu'il n'est pas tousiours besoing de dire & descouurir la Verité à toute sorte de gés. Et fut tout aux estrangers.

*Int. Capitol.  
Surdus &  
mutus esto.*

*Veritas res  
diuina om-  
nium bono-  
rum Deus est  
hominibus  
Principium.*

C'est pourquoy Platon nous a donné cet enseignement que la Verité estât vne chose diuine, estoit aux Dieux & aux hommes le principe de tous biens.

Mais le mal est, qu'à peine les hommes la veulent ils entendre, ny la rencontrer en sa naïfueté : Tellement qu'en ce siecle elle à la voix si foible, pour publier les vrayes & iustes corrections, que l'Amitié estant parleuse en Adulation, & muette en Castigation, il est force d'aller mendier la Verité de nos defauts chez nos ennemis.

*Plus. aux  
Simpof. lib.  
3. qu. 9.*

Apollon auoit deux nourrices la Verité, & celle qu'ils appelloient Corithalesan : comme les anciens ont tenu Mercure pour Dieu d'Eloquence & de la Verité, de laquelle les statuës estoient en Cube, par ce que la Verité est tousiours quarree & semblable à foy-mesme.

*Mentis &  
virtutis sta-  
tua erecta.  
Ioann. 18.*

On erigea aussi en l'honneur d'Anaxagoras homme d'une singuliere integrité deux statues, vne de Bon Entendement, l'autre de Verité. Iesus-Christ mesme qui a voulu porter le nō & le titre de Verité, atteste

atteste n'estre venu en ce monde, que pour porter & rendre tesmoignage de Verité.

• Toutefois elle ne laisse d'estre grandement mesprisée parmy les hommes: car principalement & sur tout les Grands n'en veulent ouyr parler.

C'est pourquoy Pilate cherche bien *Quid est Veritas*, mais ne la voulant entendre, il sortit aussi tost vers les Iuifs. Le Prophete Natan l'a aussi bien cognéu. Car estant enuoyé vers Dauid, pour luy monstrier la Verité, il vfa de la parabole de son delict pour la luy persuader.

C'est chose estrange, l'homme desire naturellement sçauoir la Verité, toutefois il ne la peut souffrir quand elle se presente, son esclair l'estonne, son esclat l'atterre: & ce n'est point pour deffaut que la Verité ait en soy, car elle est tres-belle & amiable: mais c'est la foiblesse de l'homme, qui ne peut receuoir ny supporter sa splendeur, voire elle l'offence tellement que celuy qui la luy presente, est souuent tenu pour ennemy: si bien qu'elle est de soy communément si aigre, que desia meshuy tout le monde se rend impatient dur & difficile à la vouloir entendre. C'est vn acte d'hostilité de monstrier à quelqu'un ce qu'il doibt cherir & aymer. Ce qui est tres-bien exprimé par ces belles paroles de S. Augustin que ie ne puis dire en nostre langue sans leur oster la grace.

*Sic amatur veritas, ut quicumque aliud amant, hoc quod amant velint esse Veritatem: & quia falli nollent, nolunt conuinci quod falsi sunt. Itaque propter hanc rem oderunt Veritatem, quam pro Veritate amant. Amant eam lucentem, oderunt eam redarguentem. Quia enim falli nolunt, &*

L'homme s'emble estre toujours en desir de sçauoir la Verité, neât moins qu'ad elle se rencontre au deuant de luy il ne la peut bonnement souffrir.  
*Veritas odium parit.*

S. August.  
Conf. lib. 10.  
c. 23.

PPP

*fallere volunt, amant eam cum seipsam indicat, & oderunt eam cum eos ipsos indicat.* C'est la vraye raison, les Princes & les grands fuyent les discours veritables touchant leurs deffauts, comme les personnes laides fuyent le Miroir, qui est tesmoin fidelle de leur imperfection.

Plaisant  
voyage de  
la Verité.

La Verité voyageant vn iour, se trouua en peine s'approchant de la nuict de trouuer quelque bon logemēt: vne pauvre, vieille la logea en fin par compassion, & le lendemain la Verité la voyant si laide, luy dict, Iesus que vous estes horriblement laide (mō hostesse) la vieille luy respōdit qu'il estoit vray, mais qu'elle auoit tort de luy en faire si franchement le reproche, la recompensant si mal du droict d'Hospitalité dont elle auoit vsé enuers elle, ne luy donnant que des iniures, pour toute recompense de l'auoir hebergée. Il ne faut pas que la Verité descouure nos deffauts, car si elle le faiēt aussi tost on la menace qu'ō la deslogera du giste: il ne faut qu'elle face semblāt d'auoir yeux ny oreilles, il faut plastrer déguiser & laisser de façō courir l'eau par le ruisseau, qu'on ne s'aduisē qu'elle a passé par cette voye.

Les Phari-  
sifens  
croyoient  
qu'il n'y a-  
uoit nul  
meilleur  
moyen de  
surprendre  
nostre Sci-  
gneur, que  
par la voye  
d'Adulatiō.

L'adulatiō ennemie iuree de la Verité, est si plausible, que Dieu qui ne peut estre prins ni surprins tiré ny enlacé, par filet ny piege quelcōque, on ne craint pourtant de l'ataquer par belles & douces paroles. C'est pourquoy les Pharisifens desirāns & fessayans de le surprendre & deceuoir, (quoy qu'il ne soit subiect à surprinse ny deception) ne s'aduiserēt pas trop mal, de l'ataquer par des paroles pleines d'Adulatiō & de loüange, luy mettans en auant les plus nobles

qualitez, & la plus belle & douce parure dont on a accoustumé de le louer & exalter: & luy dirent, *Magister scimus quia Verax es, & viam Dei in Veritate doces.*

Le Laboureur voulant chasser les Oiseaux qui defraudét le grain qu'il a semé, jette des pierres, les huë & les crie avec vne telle violence, qu'on diroit qu'il les doibt tous assommer: neantmoins il ne leur faiçt autre mal que leur donner l'espouuante & les mettre en fuite. Mais l'Oiseleur qui les veut prendre, & non s'en deffaire seulement, leur tënd & dresse ses filetz avec ruze, se tapit soubz quelque ramee, ou se perche soubz le branchage de quelque faux arbre, où il faiçt vne loge de ruzes, il a des Apeaux, & autres Oiseaux qui chantent & les appellent, puis leur jettant la machoüere d'Asne, comme on faiçt aux Palommieres ou Roquets, il les espouuante en telle sorte, qu'ils se iettent d'eux mesmes dás les Rets, où estans il leur faiçt payer la musique & ses voix apostees au prix de leur vie: les Amis de ce siecle ne sont pas les Laboureurs, ce sont les vrais Oiseleurs: & les Courtisans, qui frequétét la Cour des Princes & des Gráds, sont les Pipeurs qui s'aident de toutes sortes de chát, qui sifflent à l'entour de leurs oreilles, non pas pour les effaroucher, ains pour les appriuoiser de façon, que d'eux mesmes ils s'enueloppent dás les Rets: tellement que les plus prudens & accorts, à peine s'en peuuent ils deffendre.

Et le prenant d'un autre biais, il se peut dire, que quand on jette rudement des pierres, n'vsant que d'une simple menace, comme le Laboureur, qui parle à bouche ouuerte, & ne faiçt qu'espouuanter, afin

Autrechose est vouloir prédre les Oiseaux, autre les vouloir chasser de son cháp.

Le Laboureur ne faiçt qu'espouuanter les Oiseaux, &

*D'Orateur  
les prend &  
les fait  
captifs.*

qu'on n'entre dans le champ prohibé du Tout puissant : celuy là n'est si dangereux, ny tant à craindre que le flateur, qui ne parle que par embuches, & non ouuertement : qui a tendu ses rets pour nous y faire finir nos iours. C'est le Flateur qui repaist les Princes de bourdes, & entonne certaine fauce musique de loüanges, qui les iette en vaine gloire: & estans plus accablez de vices & entourez de voluptez que Sardanapale, leur met en teste & leur persuade, qu'ils sont les plus parfaicts; les plus vertueux & accöplis, qu'autres qui soient en tout l'vniuers. De maniere que le dire de Pythagoras däs Stobée, se trouue tres veritable qu'il vaut plus estre assisté de Correcteurs que d'assentateurs. Et celuy de S. Augustin, que la langue de l'Adulateur, est plus nuisible que celle du Persecuteur.

*S August.  
sur le Psal.  
96.*

*La langue  
de l'Adula-  
teur est  
plus nuisi-  
ble que cel-  
le du Perse-  
cuteur.*

*6 Que la  
Verité est à  
demy ban-  
nie des  
chaires des  
Predica-  
teurs.*

Mais quoy? ceux qui sont enuoyez pour annoncer la Verité, & qui en font profession ouuerte, sont ce ces Labourez qui trauiillét en la vigne de Dieu, pour menacer & espouuanter simplement : ou bien sont ce les Pescheurs qui tendét les filets & leurs rets, pour enuelopper ceux qui sont accablez de peché?

La Verité est, que l'Adulation commäce à s'introduire és chaires de Verité, & les a desia assiegees de façon, que le Predicateur avec son Eloquence ne tache qu'à la cultiuer. Et le Confesseur porte si doucement & si flateusement la main à la playe de son Penitent, qu'on diroit qu'il la veut plustost gratter simplement ou l'enuenimer que la guérir ou en arrester le venin & le cours. Les Predicateurs n'ozent parler ny toucher les playes ou maladies des Gräds: la Ve-

rité qu'ils en veulent ou deburoient dire, est opprimée par leur seule presance: & tant s'en faut que le Prince vueille estre reprins, qu'il ne veut pas mesme permettre qu'on le pinse tât soit peu deuant ses subiects. Les Grands veulent qu'ils appellent leur menterie-prudence & discretion, leur ignorance science & capacité, leur foiblesse suffisance & bon Entendement.

Le Prince ne veut que le Predicateur le pinse tant soit peu.

Ou bien adoucissant encore plus les affaires colorât leurs fautes d'une bõne teinture ils appellét leur nonchallance preuoyance, la gofferie inaduertance, la paillardise gallanterie, l'extreme superfluité & dissolution liberalité ou magnificence, l'inconstance liberté, la folie plaifanterie ou belle humeur.

Malediction (diët Ezechiel, sur ceux qui s'amusét à coudre les oreillers de foye, pour les mettre au dessous les coudes des grâds, pour coucher plus mollement leurs vices. Et comme disoit tres-veritablement vn bon Predicateur parlant à son Prince, vous pensez bien estre dans le Soleil de l'honneur du monde, neantmoins ie vous voy colloqué, *In obscuris sicut mortuos seculi.*

Ezechiel donne la Malediction aux Flateurs.

Le Predicateur doibt auoir vne Trompette en la bouche pour mieux entonner la verité, *In Gutturibus tuis Tubæ* (diët Osee) laquelle doibt estre plustost forte viue & animée, s'escoulant si besoing est dans la rudesse, que flateuse benigne & applaudissante, penchant tousiours vers l'absolution & le pardon.

Pourquoy on diët que le Predicateur doibt auoir vne Trompette en la bouche. *Osee. 8.*

Elle doibt estre Trõpette, c'est à dire plustost instrument guerrier, animant l'homme aux exercices de Mars, que non Fluste ramollissant & eneruant

toute sorte d'auditeurs; par la douceur de laquelle le grand Iupiter filla les yeux d'Argus, & le jetta dans vn sommeil si profond, qu'il eut le temps & le loisir de luy voler sa Vache: que les Anciens nous ont representé pour nous apprendre, que l'Adulatio est le vray instrument de sommeil qui nous surprend & nous fait sommeiller aux plus perilleuses occasions & aduantes.

Elle doit estre Trompette, & non Luth Cithre Harpe ou Viole, instrumens qui rauissent l'homme, & le tirent hors de son propre naturel, suiuant l'excellence que les anciens attribuent à Orphée & à Amphion, ou à ces Sirenes qui chantent chez les Poëtes les proüesses d'Ulyse, esleuant sa gloire & ses Triomphes, & supprimant ses vices & deffauts. La Trompette esueille l'endormy, excite & anime le sommeillant plongé dans l'ordure de ses vices, & le fait leuer du liét & du boubier où il est gisant.

La doctrine  
du Predica-  
teur sans Ve-  
rité, est vne  
Pierre sans  
feuille.

La doctrine du Predicateur sans la Verité, est vne Pierre sans feuille, qui n'a rien au deffoubz qui relleue son esclat, qui fait qu'elle demeure foible decolorée & ternie. Entre les plus precieux ornemens dōt Dieu commanda à Aaron de se parer, fut cette lame d'or esmaillee de pierrerie, sur laquelle estoit cette belle pierrerie de paroles, *Doctrina & Veritas*. Le Predicateur doit auoir vne doctrine solide, claire mais veritable, car il doit dire franchement & constamment la Verité: les Persecutions & Calomnies sont & doibuent estre ses meilleures auantures. La Verité quoy qu'odieuse & mal receuë, ne doit pas laisser d'estre preschee. La Lague du Murmurateur ne doit

en rié arrester celle du bon Predicateur, tenant pour maxime, que cette doctrine qu'il presche doit estre Veritable, en sa vie en ses paroles & en ses œuures; resmoignant en effect ce qu'il enseigne aux autres. Il faut que Prescheur pour n'estre estimé Seducteur soit non seulement Docteur, mais bien par bon exemple guide & cõducteur du peuple. Et si en faut croire S. Gregoire, *Cuius vita despicitur, restat ut eius prædicationis condempnetur.*

Le Predicateur doit faire ce qu'il enseigne aux autres.

Car ces Prescheurs qui disent bien & font mal, & preschent par fois si certainement la Verité, qu'on ne la leur pourroit reuoquer en doute, semblent ces Flateurs qui donnent parfois de bons aduis & neantmoins protestent de n'estre nullemét Flateurs, & ne dire que la pure Verité: ce qu'ils disēt afin qu'une autre fois on les croye veritables, & qu'à l'aduenir leur Adulation soit incogneuë.

Les flateurs semblent ces mauvais Predicateurs qui ne font rié de ce qu'ils disent aux autres qu'il faut faire.

Or comme en vn Prescheur, enseignant le bien & faisāt le mal, la lumiere de la doctrine qu'il tasche de donner à autruy, faiçt en luy vne reuerberation nuisible, & vne reflexion dommageable. Ainsi est il des Flateurs, qui ne sõt que de mauvais & faux prescheurs, lors qu'ils proposent & persuadent quelque chose de bon & de veritable à ceux qu'ils veulent deceuoir, ce qu'ils font afin qu'à l'aduenir on les tienne pour veritables. Tellement que taschant à persuader le bien, pour rencontrer quelque iour le mal avec plus d'aduantage, cela faiçt vne reflexion nuisible sur les mesmes Flateurs.

En fin il ne sy trouue aucune si forte & efficace Eloquence, qui soit suffisante à persuader à autruy

quelque sorte de vice, que les auditeurs çognoissent estre abhorree de celuy qui la presche. Ainsi qui voudra eslire vn bõ Predicateur sil n'ẽ veut croire les Saints Peres, qu'il ait pour le moins vergongne de ce qu'un Payen luy apprend par ces belles paroles

Beau traict  
d'un Payen  
contre les  
Predica-  
teurs qui  
ne font pas  
ce qu'ils  
preschent  
aux autres.

*Eligamus nõ eos qui verba magna celeritate precipitant, & communes locos volunt, & in privato circulantur : sed eos qui vitam docent, qui cum dixerint quid faciendum sit, probant faciendum quod faciendum sit, nec unquam in eo quod dixerint fugiendum, deprehenduntur.*

Plusieurs sont attaints de l'une & de l'autre maladie, de mauuaise doctrine, & encore de plus mauuaises meurs: aufquels on pourroit dire iustemẽt, pourquoy blasmez vous les actiõs d'autruy, sans vouloir premierement regler les vostres ? lauez plustost les taches que vous auez bien auant enchassees dans la poiçtrine, puis vous crierez hardiment contre ceux qui sont tachez de quelque ordure. Vn Medecin gloutõ & subiect à la crapule, ne peut persuader vtilement la diete à son malade. La Courtisane qui est dans l'hortache, n'est digne d'estre creuẽ voulant prescher la chasteté. En fin les parolles pour belles & bien agencées qu'elles soient, ne peuuent reüssir à si bon point, qu'on les prenne pour si bons maistres ny si propres pour nous dresser que les bons exemples.

Ces deux petits mots ouy & non, chantez en l'Epigramme de Virgile, par *est & non*, dechifrent toutes les veritez dû monde. Elles decouurent mesme les Heresies, qui sont les plus importantes ennemies de la Verité, & les plus preiudiciables qui se puissent trouuer.

trouuer. Ainsi l'importance est d'appliquer se heu-  
reusement, & si certainement ces deux mots, que  
l'vn n'occupe iamais la place de l'autre: que la ne-  
gatiue ne prenne la place de l'affirmatiue: car autre-  
ment le Mensonge qui ne peut estre que d'as vn lieu  
ou siege vergongneux, occuperait la place honno-  
rable de la Verité.

Le sçay que parfois on l'embroüille, pensant la  
parer, comme vne personne qu'on enlaidit à force  
qu'on la veut faire belle: mais cela se fait à dessein,  
parce que toute sorte de meschanceté veut vne cou-  
uerture de bôté, & toute pillule amere vne enuelp-  
pure d'or de sucre ou autre douceur.

La Verité est chose si excellente, que souuent ceux  
qui l'ont voulu embrasser trop ardamment, se sont  
aueuglez de sa trop grande lumiere. Il ne se faut d'oc-  
esmerueiller, si des hommes communs n'ont la fa-  
culté de la représenter en sa naïfueté & sans embar-  
rassement. Elle se debite & se change en tant de di-  
uerfes monnoyes, parce que les inclinations de l'hō-  
me, ses pensées & les volonteZ sont de soy tres-va-  
riables & incertaines. Et ne faut trouuer estrāge que  
nous drestions ainsi iournellement nos yeux, qui sōt  
les miroirs & les guides de l'ame, à vne fauce & simu-  
lée representation, parce que nous esperons par là,  
faire le ieu que nous voulons: ny que nostre langue  
(l'interprete de nos volonteZ, & qui deburoit estre le  
seul & vray truchement de la Verité) se dispose ainsi  
à toute sorte de Mésonge, puis que c'est pour mieux  
courir nos mauuais desseings.

Et puis que nous forçons nos actions ( qui sont les

QQ99

La Verité  
veut estre  
represen-  
tee pure-  
mēt & naïf-  
uemet, car  
si on la  
veut trop  
parer on  
l'enlaidit  
& desfigu-  
re.

tesmoins fidelles pour représenter ce que nous auôs dans l'ame) de biaiser & cõtourner leurs effects, pour trahir la verité. Ne ferions nous pas mieux d'accorder tous les ressorts ensemble, nos yeux, nostre langue nos pensées nostre volonté nostre cœur, pour les faire tous passer par l'Alambic de la Verité, & leur faire distiller au lieu de Mensonges & fauce-tes, des Veritez agréables à Dieu, & viles au public & à nous mesme?

Comme les plus experts Lapidaires sont parfois trompez en la cognoissance de la Pierrerie, de mesme les Princes les plus accorts en la cognoissance des Adulateurs.

Les plus experts Lapidaires se mescontent par fois bien lourdement à iuger la Pierrerie, tenans des Pierres falsifiées pour tres-bonnes & Orientales. La science est abusée de l'artifice, la belle couleur la belle eau & le brillant les trompe. L'or faux a plus d'esclat que le bõ. De mesme en est il des Princes: les plus accorts sont parfois les plus aueuglez de l'apparece des choses fauces, que les Adulateurs faux Lapidaires leur donnent pour veritables & tres-certaines: leur suffisance est abusée par la ruse & cautele de ces flageorneurs, leurs paroles emmiellées (pour fauces qu'elles soient) font plus d'effect en l'ame des Grands, que les plus veritables sortant de la bouche du plus homme de bien, qui s'essayeroit de leur persuader le contraire.

7 Le vray Hieroglyphe de la Verité, c'est la Peche.

Les Egyptiens nous ont apprins que le vray Hieroglyphe de la Verité estoit la Peche, parce qu'elle porte le fruiet en forme de cœur, & la feuille en forme de langue, pour nous représenter que la Verité que chacun tient dans le cœur, doibt estre veritablement exprimée par la langue: la Verité qui doibt estre dans nostre cœur, c'est Dieu, lequel nous

debuons tousiours promener par la langue, & le prier seruir & adorer de cœur & d'Ame. La correspondance du cœur & de la langue, tiree de l'arbre qui porte la Peche nous donnera moyen de laisser les feuilles pour choisir le fruit de vie, qui est cette Verité, qui ne nous laira iamais tomber en tenebres du peché, qui est le fils du mensonge.

Les Philosophes anciens se sont mescontez, établissans la Verité, & la fondans sur le rapport que les choses ont en l'entendement de l'homme: & la raison de leur mesconte estoit, à cause qu'ils n'entendoient pas la Creation: ains ils croyoiēt, que les choses estoient produites & tirees du neant par hazard & à l'aduanture, sans nulle espece de raison ny de cognoissance: mais s'il estoit ainsi qu'ils s'imaginoient, la Verité ne seroit pas vne, ny ne seroit pas tousiours la mesme.

*Aristo. lib. 2.  
de Metaphy.  
Veritas est  
adaquatio  
rei ad intellectum.*

Les Theologiés qui l'ont mieux recognuë en ont mieux parlé, ayant dict que la Verité est en l'ordre qu'ont les choses en l'Entendement diuin, comme la vraye image est celle, dont la Forme & l'Idée est en l'esprit du Peintre. La Verité supreme est la regle de toutes autres Veritez, comme l'Art est la regle de tous ourages artificiels.

*Les Theologiés ont mieux recognuë la Verité que les Philosophes.*

La Verité est attribuee à Dieu pour trois raisons, à cause de son Essence, de son Entendement, & de sa Volonté. De maniere que Dieu est Veritable selon l'Estre, selon l'Intelligence, & selon la Parole. Selon l'Estre, à cause qu'il est de toute Eternité, seul & unique sans dependance d'autrui. Selon l'Intelligence, à cause qu'il ne se trompe iamais en sa cognoissan-

*Pourquoy la Verité est attribuee à Dieu. Pourquoy Dieu est Veritable selon l'Estre, selon l'Intelligence, & selon la Parole.*

QQqq ij

ce, veu que toutes choses se rapportent entierement à luy, comme estant ses creatures, lesquelles se définissant de luy, soudain elles laisseroiét d'estre. Selon ses Paroles, par ce qu'il est impossible qu'il mente, attendant sa perfection & son inclination essentielle & diuine, qui se rapporte à ce qu'Homere a dict de Jupiter, qu'il ne peut mentir.

Qu'est ce  
que Verité.

La Verité est le rapport des choses à leur principe, la correspondance de l'image à l'Idée, de la parole à la conception, de la langue au cœur, de tous les ouvrages artificiels, à leur regle & à leur mesure.

Il y a vne Verité accomplie & parfaite, à laquelle il ne sy peut rien adiouster; qui ne se peut trouuer que par le moyen & ministere du Fils de Dieu.

Suidas sur  
le mot du  
temps.  
La Verité  
est fille du  
temps &  
pourquoy.

C'est ce que les Poètes nous ont voulu monstrier, disant qu'avec le Temps la Verité se trouue. C'est pourquoy ils faignoient que la Verité estoit fille du Temps; & que c'estoit luy seul qui la produisoit & mettoit en euidence: en quoy il semble qu'ils ne s'exprimoient pas assez: aussi n'estans que Poètes fabuleux, ne sont ils capables d'exprimer cette Verité, qu'éeu loppée de nuages. Car quoy que le Temps consume & ruine toutes choses, & les aneantisse tout à fait, la seule Verité luy resiste tellement, qu'au lieu de la perdre & aneantir comme il fait le reste des choses de l'Vniuers; au contraire il est forcé de l'entretenir par quelque obscurité & tenebres, qu'elle passe iusqu'à ce que le Temps la produit & fait esclorre plus ieune plus forte & plus pure que iamais: qui a fait dire à ce grand Orateur, que *Veritas multorum improbitate depressa, tandem emergit, & interclusa respirat.*

Cicero. pro  
Cluentio.

Dieu seul est l'Oracle de Verité, c'est le Iupiter Dieu seul est l'Oracle de Verité.  
 d'Homere, qui ne peut métrir; Toutes opacitez obscuritez nuages tenebres & mensonges demeurent esclaircies & dissipées par la grande lumiere de ce Soleil de Verité, qui monstre & indique comme au doigt d'une mostre, le Mensonge, & l'heure & le moment qu'il a esté conceu. esclous & mis en auant. Il decouure la fauceté des poids, des nōbres, & des mesures. Et quoy que l'Horologe soit parmy les mortels la plus iuste & exacte regle & mesure de leurs actiōs, il le faiēt trouuer quand il luy plaist, non Horologe, mais Errologe: & comme dict le Stoïque, *Veritas in omnem sui partem, semper eadem est: quæ decipiunt nihil habent solidi, tenue & Mendacium per lucet si diligenter inspexeris.* Dieu peut faire venir l'horologe un Errologe. Sen. Ep. 79.

Il tient & gouerne tellement les Roues de l'Horologe de ce monde, les poids & le bandage, qu'il faiēt frapper l'heure qu'il veut: il sçait haster allentir & retarder l'Horologe, pour faire esclorre l'heure de la Verité comme il luy plaist, & cette mesme heure il la sçait multiplier en plusieurs, en faisant frapper & entendre tout autant qu'il veut. Il sçait changer & faire trouuer le point du iour & de l'Aurore à Midy, & le Midy à Minuiēt. Il sçait ramener les tenebres de la minuiēt & les faire voir claires comme en plain midy. Il sçait faire mourir & faire renaistre les saisons l'une dās l'autre. Il sçait faire voir & conter iusqu'au dernier grain de la Sabliere ou Clepsidre, & si luy veut chaque grain demeurera vne heure en chemin, arrestant sa couloire & son passage: & l'Indice és Monstres qui va si lentement, il le fera aller si luy

QQqq iij

plaist aussi viste que le vent, ou le mouuement le plus rapide qui se puisse trouuer és Cieux.

Seauoir si le Mensonge est directement cõtre Dieu, & s'il est loisible de biaiser par fois & ne dire ouuertement la Verité.

S'il faut biaiser qui nuquer & reculer ou auancer la Verité selõ le temps & la necessité.

Neantmoins tout soudain que la Verité s'est vouluë establir, ayant publié par tout cette maxime tirée de la Bouche diuine, de laquelle il ne peut iamais sortir que Veritez, & encore les plus pures (qu'il ne soit licite de mentir) pource que le Mensonge contrecuiuent manifestement & contrarie directement au Tout-puissant: si est-ce que le Mensonge qui est mauuais par sa propre essence, n'a pas laissé aussi tost de se glisser par tout, quoy que par voye indirecte: persuadant aux hommes qu'il falloit par fois biaiser æquiuoquer & remettre les Veritez, selon le temps, le lieu, & le dommage & preiudice qu'on pouiroit souffrir, les disant purement & nettement. Si bien qu'ils n'en ont voulu excepter que le Confessional & le Tribunal de la Iustice: esquels ils auoient qu'il n'est loisible d'vser d'Ambages Æquiuocations, Retentions Mentales, ny decliner s'exprimât ou respondât artificiellement par des paroles qui se puissent prendre eu diuers sens, & dont le Confesseur & le Iuge puissent se fouruoyer du vray.

La raison est, que le soubs-entendre qui se faiçt à dessein, & les paroles qu'on ne veut exprimer clairement, ains ambiguement, laissans plus à penser qu'à croire, partët d'une ame impure qui veut faire fouruoyer le Cõfesseur, & deceuoir le Iuge: & témoigné que le Penitant ou le Criminel, ont telle vergongne & horreur de leur peché ou forfait, qu'ils choisissent des paroles pour le taire ou le pallier, & faire mecoignoistre, ce qu'ils voudroient quasi faire sans parler,

& s'ils-en parlent ils se gardent bien de se mesprendre, disant & retenant à dire.

Encore s'est il trouué quelque nouvelle Theologie, qui a fait soustenir à aucuns que le Criminel tiré des mains du Iuge, pour mourir entre les mains du Confesseur, n'estoit tenu de confesser publiquement la verité de son crime, pour mourir en bonne bouche du peuple, celebrer vne fauce innocence, constituer les Iuges en tort, & les rendre coupables de sa mort deuant le peuple, pourueu qu'il la confessat en particulier. Ce que les Parlemés ont iugé si mauuais, qu'ils n'ont trouué raisonnable d'admettre tels Confesseurs à l'exhortatiõ des Criminels qu'on enuoyoit au supplice, mesmement en certains crimes tres-importans, la descouuerte desquels est grandement vtile au public.

ro sçauoir si vn hõme qui est au supplice, peut en conscience dñier le crime pour lequel il est condamné à mort, pour mourir en bõne bouche du peuple, & constituer les Iuges en tort, & s'il suffit de le descouurer à son Cõfesseur.

Voire pour fortifier cette proposition ils ont encore mis en auant cette autre, qu'il estoit parfois loisible, mesmes hors ces deux cas de la Confession & de l'Audition deuant le Iuge, d'vser d'Æquiuoques, Responces à double sens & à double entente, par des passages de l'Escriture Sainte, & exemples tirez des paroles du Sauueur: suiuant l'aduis de celuy qui a dict, *Simplicem Veritatem, non semper ut est proferendam, quod*

S'il est loisible d'vser d'Æquiuoques & Responces à double sens.

*damnosa sit: sed sapiens esse, nonnunquam celare suam sententiam, in tempore prolaturus, cum fructus spes ostendatur.* Qu'il y a du Mensonge lequel se disant à bonne intention, & pour faire quelque bien, est loüable. Tellement que parfois on dict des Mensonges, que les hommes les plus amateurs de la Verité, n'oseroiẽt ny blasmer, ny reprẽdre. Car si quelqu'un (disent ils)

Pindare.

Si le Mensonge se disant à bõne intẽtion & officieusement est loüable;

a recours à toy, qui par ton Mensonge puisse estre deliuré de la mort, ne doibs tu pas mentir? Si vn malade t'interroge, de chose qu'il est besoing qu'il ne sache pas: & neantmoins si tu ne luy rends quelque responce, il est pour estre plus malade; ozeras tu luy dire le vray à son preiudice, & à sa ruine? Ou bié, puis que si tu te tais tout à fait, cela luy estant grandement nuisible, ne vaut il pas mieux le secourir, par vn honneste officieux & misericordieux mensonge, & fortifier & augmenter sa santé, que non demeurer en vn pernicieux silence, qui le fera entrer en des soupçons & resueries mortelles?

Il faut de necessité mentir parfois (adioustant ils) pour eiter quelque grand inconueniant, & empescher qu'on ne tombe en certains grands & funestes accidans. Il faut en ce cas laisser couler les Mensonges, puis que leur cheute se termine à bien. L'Entendement embrasse la Verité, & conuerse perpetuellement avec elle. Mais combien que de soy & en ses affaires elle soit aliene & ennemie du Mensonge, neantmoins parfois meslant du bié avec iceluy, elle l'employe pour l'vtilité de ceux qui en ont besoing. Car seulement alors & non iamais en autre occasiõ, que quand elle le cognoit opportun & à propos: ayât cependant tous autres Mensonges en horreur.

*Tale quoddam Mendaciũ introducit, in diuersam & vtilissimam speciem immutatum, arte sapientiaque mentis, rem malam commode usurpans.*

Luciã Dial.  
Philopseu-  
des traicte  
cette que-

Mais oyons ce qu'en dict Lucian en son Dialogue Philopseudes, par la bouche duquel ils semblent parler. Il y a plusieurs choses (dict il) qui pouffent & incitent

incitent les hommes à mentir, principalement lorsque celuy qui ment, pense par le moyen du Mensonge, asseurer la chose dont il parle & de laquelle il traite. Mais il introduict Tychiades qui respond fort à propos, & proteste qu'il ne parle de ceux là, *Qui cum usus postulat mentiuntur.* Car ceux qui mérent pour tromper leurs ennemis, ou qui ont usé de ces emplastres & déguisemens du Mensonge en quelque nécessité: cōme fit Vlisse pour rachepter sa vie, & faciliter le retour de ses compagnōs: ceux-là méritent non seulement pardon, ains vne tres-grande louange. Mais ie parle de ces autres qui sans besoing & nécessité quelconque, aymēt mieux mētir que dire la Verité: se complaisant tellement au mensonge sās subiect ny occasiō, qu'estās nourris & biē verlez en iceluy, ils le font tousiours marcher deuant la verité. *De illis dico, qui nulla necessitate Mendacium ipsum Veritati longe anteponunt: ipsa re videlicet delectati, atque in ea sine ulla occasione versati.* Je voudrois dōc sçauoir, pour quelle commodité ils le font (adiouste il.)

Car Herodote Ctesias Cnidius, & ceux qui estoient encores plus anciens qu'eux: voire Homere, & plusieurs hommes celebres, *Mendaciis etiam scriptis utebantur.* Ils ne se contentoient pas de dire des Mensonges, ains ils les couchoient par escript. De maniere que fort souuent cette vergongne m'a prins, de voir par des Vers méteurs la Diuision des Cieux, la Rebellion des Geans, & toute cette Tragedie des Enfers, & l'impression & l'horreur des Larues & des Lamies.

Quant à la Menterie des Poëtes, elle seroit au-

R R r r

stian pour-  
quoy plu-  
sieurs pren-  
nent plaisir  
à mentir  
sans occa-  
sion neces-  
sité ny pro-  
fit.

Plusieurs se  
delectent  
tellemēt du  
Mensonge  
que sans  
aucune ne-  
cessité ils la  
font tousi-  
ours passer  
deuant la  
Verité.

Plusieurs  
prennent  
tant de plai-  
sir aux Mé-  
songes  
qu'ils les es-  
tallent mes-  
me par es-  
cript.

Les poëtes

semblent  
bien excu-  
sables quâd  
ils disent  
des menson-  
ges, mais  
non les Vil-  
les & les  
Nations en-  
tieres.

nement tollerable. Mais de voir des villes & des nations entieres, mentir publiquement, hautement & tous d'une voix, n'est-ce pas chose estrange & ridicule? comme quand les Cretenes n'ont vergongne de monstrier le Sepulchre de Iupiter. Que les Atheniens assurent, qu'Erictonius est yssu de la terre, & que ces premiers hommes d'Attique, comme si c'estoient des Plantes, en sont nez & sortis. Que si quelqu'un estoit les fables de la Grece, ils seroient en danger, puis qu'ils en sont les conteurs, de mourir de fain. *Quando iam nemo futurus sit hospitum, qui verum vel gratis audire velit.*

Gilbert  
Cognat sur  
ce mesme  
Dialogue.

Lucian ne passe pas outre, ny ne s'esclaircit autrement: s'arrestât plus à prouuer que cela est, que non à rendre & dōner quelque bōne raison pourquoy il est. Surquoy aucuns iettans les yeux sur ce mesme discours ont creu, que ces gēs dont il parle s'accoustumoient ainsi à mentir, & semer & escrire des fables, qu'ils inferoient mesme parfois dans la vie des Saincts: & le faisoit tout à escient, parce que s'ils en eussent vŕe autremēt, *Periculum erat* (diēt quelqu'un) *ne Veritas non posset sibi ipsa sufficere, nisi fulciretur Mendacijs.* De maniere qu'inferans des Mensonges es narrations ou histoires, qui sont & doibuent estre tenuës pour des plus veritables; il semble qu'ils ayēt voulu dire, que la Verité mesme ne se pouuoit soutenir, sans estre farcie & appuyée de Mensonges.

Pourquoy  
on a meslé  
des Fables  
parmy les  
histoires  
les plus  
sainctes.

En telle sorte qu'ils ont fait entrer les moins defians en opinion & soupçon, que la plus grand part de ces Fables, auoient esté feintes & inuētées par des hommes meschans & rusez: soit ou pour prendre

plaisir, & se iouer de l'incaute credulité des gēs simples & imprudens: ou parauanture, pour oster entierement la foy aux vrayes histoires de Chrestiens, par le commerce ou meslange de ces Fables. Car bien souuent ils ont inuenté & feint des choses si approchantes, & si semblables à celles qui sont contenuës dans l'Escriture Saincte, ou dans la vie des Saincts personnages: qu'on diroit, ou qu'ils ont voulu se iouer faisant allusion à icelles: ou bien qu'ils ont rencontré mesme subiect, & narré les mesmes choses.

Comme la fable que S. Augustin ennemy iuré du mensonge, raconte de deux bastards, desquels l'vn viuoit quand l'autre mouroit, & quand le viuant mouroit, l'autre reuiuoit: (que quelque esprit mensonger a voulu faire acroire, qu'il auoit donné pour vraye histoire aduenüe de son temps) il semble que Lucian, sous des noms empruntez, l'eut dicté & præmeditee en ce Dialogue Philopseudes: en telle façon qu'on diroit, qu'il s'en est voulu moquer plusieurs années auant que Sainct Augustin ne fut au monde.

*Alto in vi-  
tam rediit  
alio de-  
cente.*

Surquoy on compare fort à propos les Méteurs, à ceux, lesquels s'estant gorgez de viande & de vin nouveau: le ventre enflé outre mesure, ont besoing de vomir. Les Vomissemens des Méteurs, sont cruditez, choses mal cuites & mal digerees, comme sont les Fables, qui tendent presque tousiours à l'impossible. Si est ce pourtāt que plusieurs ne peuuent s'en abstenir que mal-aisément.

Neantmoins tout cela semble entierement con-

11 Qu'on

R R r r ij

doibt bannir indifferemment toute sorte de Mensonge sans s'amufer à rechercher si l'occasion en est bõne ou mauuaise, & s'il en aduendra du bien ou du mal.

traire à ces trois passages de l'Escriture Saincte, par lesquels il semble que toute sorte de Mensonge & de licence de mentir, soient bannis indifferemment, pour quelque occasiõ que ce soit, sans entrer en cette dispute, si l'occasion en est bonne ou mauuaise, & si en naistra du bien ou du mal. Car sous ces mots

*Falsum testimonium ne dicas*, est compris & bany toute sorte de Mẽsonge, sans qu'il soit possible d'en dire sans offenser Dieu, veu qu'il a dict de sa propre bouche. *Sit in ore vestro Est Est, Non Non, quod autem amplius est, à malo est.* Tout ce qui est au delà de ces deux mots, quelque biais qu'on y donne, quelque bonne intention à quoy on l'applique, se tourne en mal : & se trouuera plus d'inconueniãt pour l'ame de celuy qui ment, que de bien pour celuy qui en pense recevoir quelque aduantage. Car *os quod mentitur, occidit animam*, publie la Sapience, & le Prophete Royal ayant dict, pour monstrier combien Dieu auoit en abomination les menteurs, *Perdes omnes qui loquũtur Mendacium.* Ce qui a esté suiuy de l'Apostre, qui cõclud ainsi asseurément, *Quapropter deponentes Mendacium loquimini Veritatem.*

Sapient. 1.

Ephes. 4.

Que ta langue n'apprenne iamais à mentir ny à iurer, dit S Hierosme.

Ainsi prends le conseil de S. Hierosme, que ta langue n'apprenne iamais à mentir ny à iurer : & que le desir & amour de la Verité soit si grãd en toy, que tu tiennes tout ce que tu diras comme si tu l'auois iuré. Il n'est point besoing de tant d'Æquiuoques, il faut tousiours dire la Verité sans tergiuerfer captieusement, ny rien broüiller, pour chercher licence de la quitter, ou la laisser estouffer.

Act. 16

Epaminondas en estoit si Religieux obseruateur,

qu'il faisoit profession de ne laisser iamais eschapper vn Mensonge; non pas mesme en se iouant. Et vn Abbé nommé Hor, est celebré pour n'auoir iamais dict Mensonge, n'auoir onc medict de personne, ny parlé sans necessité, comme dict Heraclides en son histoire.

Et l'Abbé Thomas estant en vn desert de Scythie, fut si amateur de la Verité que quoy qu'il commandat à trois mille Religieux il ne mentit iamais. Donc *Quisquis, esse aliquod genus mendacij quod peccatum non sit putauerit, (dict le mesme S. Augustin) decipiet se ipsum turpiter, cum honestum se deceptorem arbitratur aliorum.* Mais nous sommes si aueuglez (adiouste il encore) *Tanta cacitas hominum animos occupauit, ut eis parum sit, si dicamus quadam Mendacia non esse peccata, nisi etiam in quibusdam peccatum dicant esse, si Mendacium recusemus.*

Mais ie lairray cette dispute aux Theologiens, & aux Iurifconsultes cette autre, sçauoir si vne simple & modeste Reticence offence ou égratigne la pure Verité, & son autheur qui est Dieu.

Tenant pour veritable, iusqu'à ce qu'il m'apparoisse du contraire, qu'en nulle façon il n'est loisible de mentir, voire quand il ne cousteroit rien, & qu'il ne porteroit nul preiudice: que toute Responce Iuridique ou autre, ne se peut ny ne se doit conceuoir en paroles manques douteuses Amphibologiques incertaines & à double sens, afin qu'on les puisse ou desaduouer tout à fait, ou pour le moins interpreter: ains que tous ces deguifemens ne se peuuent faire sans mauuaise foy, sans esprit de fraude, & sans tordre le nez à la Verité, sans absurdité, voire sans

*Marouli lib. 4. c. 9. S. Aug. au tr. de Mendacio.*

Quicque croira qu'il ya quelque espece de mensonge qui n'est pas peché, il se trage- ra villainement luy mesme lors qu'honnestement il pensera tromper les autres.

Mais vn si grand auenglement a saisi l'esprit des homes, que ce leur est peu si nous confessons qu'il ya certains Mensonges qui ne sont pechez, si nous ne disons aussi par mesme moyen qu'en plusieurs Rencontres, c'est peché si nous re-

iettons le  
menfonge:  
Œavoir ſi  
yne ſimple  
& modeste  
Reticence  
offence la  
Verité.

Qu'il n'est  
loüible en  
façon quel-  
conque de  
métrir quâd  
meſme il  
n'enaduient  
dra ny mal  
ny preiudi-  
ce.

*Eurip. in  
Phaniffu.*  
La Verité  
doibt  
estre expri-  
mée avec  
des paroles  
ſimples &  
pures, qui  
monſtrent  
auſſi toſt le  
iour.

tromperie & malice : que cela ſent plus ſa duplicité,  
& monſtre que le parleur ou 'e reſpondant eſt dou-  
ble, que ſa ſimplicité & ſon innocence. D'où ſont  
venus ces vers d'Euripide.

*Nam veritatis ſucuit eſſe oratio*

*Simplex, vafris nec eſt egens ambagibus*

*Interpreſum, ſi quidem ipſa per ſe congruit.*

*At ſermo iniquus, quia per ſe ſit morbidus,*

*Medicamenta exquiſita depoſcit ſibi.*

La Verité doit eſtre exprimée avec des paroles ſim-  
ples & pures, il ne faut faire comme ces pleureuſes  
des funerailles qui eſtonnent le monde & eſtour-  
diſſent par des fauces larmes, ne portâs dans le cœur  
ny douleur ny plainte véritable.

*Vt qui conducti plorant in funere, dicunt*

*Ac faciunt prope plura dolentibus ex animo.*

Plusieurs pleurent & eſleuent leurs plaintes plus  
haut que les intereſſez, qui gemiſſent & pleignent  
le deſſinct de cœur & d'ame. Les pleurs ſe peuvent  
bien tenir à loüage, mais non la Verité.

Il ne faut auſſi faire comme ces faux Prophetes &  
Deuins, qui ſ'eſtudient à concevoir leurs Reſponces  
en paroles Ambiguës Æquiuoques & Enigmati-  
ques, afin de n'eſtre ſurpris, & que quelque ſens  
qu'on leur donne ( pour monſtrer qu'ils ont dict la  
Verité & deuiné en quelque façon ) il y ayt quelque  
ouuerture ou porte de derriere par où ils puiſſent eſ-  
chapper.

23 On par-  
le pour le  
iour d'huy  
de façon

La plus part du monde pour le iour d'huy, parle &  
conçoit ſes paroles & reſponces les plus importan-  
tes, avec telle perplexité, diſſimulant le vray & luy

donnant le tour & l'entorce avec vne telle vray semblance, ne voulans s'exprimer ny estre entédus que iusqu'à certain poinct, que le Comique bien sensé auoit iuste raison de s'escrier

qu'on ne  
veut estre  
entendu.  
Terence in  
Eunuchis.

*Pergin' scelestam mecum perplexe loqui?*

*Scio scio, abiit, audiui, ego non adfui,*

*Non tu isthuc mihi dictura aperte es, quidquid est.*

Celuy ne merite d'entendre la verité, qui interroge frauduleusement (souloit dire ce grand Protecteur de la Verité S. Hierome) La Verité est sur toutes choses agreable à Dieu & tenuë pour tres-precieuse, quand elle est pure & nete, nullement captieuse imparfaicte ny deceuante. Et pour en dire le bõ mot par la bouche d'yn S. Pere, *Non amat Veritas angulos, non ei diuersoria placent.* C'est pourquoy Homere faiet parler le grand Dieu Iupiter de la façon.

S. Bern. in  
Ser. nõ amat.

*Non equidem nostrum est, aut detrectabile verbum,*

*Decipiensue aut imperfectum quod probo nutu.*

ce qu'on explique en cette sorte, pour pouuoir seruir d'instruction aux hommes mortels.

Et dict on qu'il y a trois causes ou raisons, pour lesquelles nous ne tenons parole, lors que nous auõs promis quelque chose: car ou nous l'auons donnée en intention de tromper, ou nous nous repentons apres l'auoir donnee, ou bien le moyen de l'accomplir nous defaut.

Il y a trois  
causes ou  
raisons par  
lesquelles  
nous ne te-  
nõs parole.

La premiere est de mauuaise volonté, la seconde de foiblesse de iugement, la troisieme de faute de moyen. Or aucune de ces choses ne conuiet à Dieu, qui ne deçoit personne à cause de sa bonté, ne se retracte à cause de sa fermeté, & ne laisse rien d'impar-

faict à cause de sa toute puissance.

La Verité n'ayme ny les recoings ny les ambages: elle ne se plaist à faire diuers logis. Il faut auouer franchement, que disant le Mensonge sciemment, & donnant des paroles perplexes, on est contraint de tenir si bonne mine, qu'à dire la verité elle s'approche de l'effronterie, laquelle les gens de bié & les ingenieux, qui n'ot accoustumé de l'exprimer qu'en paroles naïfues, & qui ne remarquent le Mensonge que pour l'esuiter, remarquent aussi tost. Qui a faict dire à ce grand Orateur, qui sçauoit si bien farder ses paroles. *Totam hominis effigiē malitiā quandam clamitate.* Tout homme qui en veut conter, & donner des vezardes, semer quelque faux bruits & les faire passer pour veritables: il faut qu'il porte ou pour le moins face semblant de porter la Verité sur le frôt. Mais parfois il est aisé à leuer le masque & reconnoistre la malice de celuy qui veut & entreprend d'estaller quelque Mensonge: car il est tout cōtraint & contrefaict en soy, son visage & sa contenance le desmentent le plus souuent.

14 Nous  
tordons le  
nez aux  
Vertus,  
pour mieux  
le tordre à  
la Verité.

Nous tordons mesme le nez aux Vertus pour donner couleur & creance à nos paroles. Et pour bon & entier que soit le Vaze, nous le plastrons & & enduifons pour mieux assortir nostre faict.

*At nos Virtutes ipsas inuertimus, atque  
Sincerum cupimus Vas incrustare.*

Ce qui se disoit anciennement contre ceux lesquels lors que les choses estoient tres-bonnes de foy, ne laissoient de les alterer & deprauer, les couurant & parant de noms estrangers. Ou bien pour en exprimer

mer & nous aduertir qu'il y en a de tres-veritables polies & bien seantes, auxquelles neantmoins pour leur faire changer d'air & de ton, nous baillons souuent vne fauce couuerture ou incrustation qui couure obscurcit ou ternit de façon leur bien Seance naturele, au lieu de l'augmenter, qu'en fin pour claire Verité que ce soit, elle se trouue si perplexe Enigmatique Æquiuoque & douteuse, qu'on ne sçait qu'en croire & iuger.

La Nature la plus grâde de toutes les Deesses feintes par les Poètes, semble en ces occasions monstrier la Verité au doigt pour cachée & enseuelie qu'elle soit. Les Poissons que les Latins appellent *Paguros* Oppidanus & Olani Magnus. *Astacos* & *Cancros*, se prennent avec les torches & chandelles allumees, parce que la lumiere les faiçt sortir des plus profonds cachots de la mer: les Anciens qui les prenoiët pour Hieroglyphe nous voulans dire, qu'il n'y a rien si caché que la lumiere de la Verité ne mette en presence, & ne face voir clairement. Que dans la mer des Mensonges Dieu qui est la mesme Verité, la faiçt surnager de façon (& la fit on cacher soubz des Antres & Rochers, ou marcher de trauers comme des Escreuices ou des Chancres) qu'elle se faiçt voir pure & nette au dessus, tirât tousiours son droict chemin, & visant droictement à bord.

Et bien que la Verité soit attaquée de tout le monde; & que les Mensonges soient autant de fleches, qui souuent luy transpercent le cœur: si est ce qu'elle est plus puissante que tout artifice, tout ce qui luy contraire est foible. On la peut embrouiller embar-

On a beau courir & embrouiller la Verité elle se descouure d'elle mesme, vous

lors qu'on  
y pense le  
moins.

rasser & empestre, & la mener par des routes égarées, par des Labyrinthes redoublez & brisez : si se trouue il tousiours vn Thesee qui la guide par le fillet, & luy donne vne si bonne & fauorable yssue, que chacun la peut voir. Voire parfois quoy qu'elle ait demeuré longuement cachée & enseuelie, elle est neâtmoins capable de sortir par apres d'elle mesme pure nette & entiere, & abbatre le Mensonge, voire non esperée ny attendue. Qui a fait dire au Poëte Menandre.

*Venit veritas in lucem interdum non quaesita.*

Ioannes  
Chrysoſt. de  
laudib. Pauli  
Homil. 3.  
Arist. lib. 1.  
Et 2. Priorū.  
S. Pauli ad  
Corinth.  
vers. 15. &  
16.  
Il n'y a  
moyen de  
trouuer vne  
vertu solide  
& parfaite,  
que dans  
le sein de  
l'Eternelle  
Verité.

La condition de l'Erreur & de la fauceté est telle, que sans assistance ny ministration de personne, elle vieillit s'escoule & disparoit. Et au contraire la Verité, plusieurs mesmes insistās, paroist se rellouer & s'accroist. Qui a fait dire à ce grand Philosophe Aristote, que la Verité & le Faux, ne se contournent pas en mesme façon : car du faux, on tire bien le vray, mais du vray, on ne tire iamais le faux; si bien que du faux, on tire le vray & le faux, mais du vray on ne tire iamais que le vray.

Que si nous voulons chercher & trouuer toute forte de vertus qu'on nous presente, quoy que si fort deprauees & auec tant de déguisement : il faut fuiure le bon & prudent aduis de ce grand professeur de Verité S. Paul, qui nous enseigne qu'il n'y a moyen de trouuer vne vertu solide & parfaite, que dans le sein de l'Eternelle Verité. *Nec enim vera virtus (inquit) extra salutis aeternae Veritatem, nobis quaerenda est.* Il ne faut fouiller autre part, ny s'amuser ailleurs. C'est là où il nous faut viser pour les chercher & trouuer assurement & infailliblement.

Que si en ce Discours i'ay cōmis quelque Erreur, recherchant qu'est-ce que Mensonge, & qu'est-ce que Verité: ie suis pardonnable. Car il n'y a Erreur plus digne de pardon, que celuy qui se fait en la recherche de la Verité, ou de la Fauceté. *In qua* (public S. Augustin' parlant de luy mesme) *Si ullus Error est, cū ab omni errore Veritas liberet, atq; in omni Errore, Veritas implicet nūquam errari tutius existimo, quam cum in amore nimio Veritatis, & rejectione nimia falsitatis, erratur.*

*S. Aug. au liure de Mō. dacio.*  
Il n'y a Erreur plus digne de pardon que celuy qui se commet en la recherche de la Verité.

Et ne faut s'esmerveiller si on commet tant d'erreurs à la chercher : veu que mesme les plus ingenieux esprits, & ceux qui sont le plus en la grace de Dieu, ont esté contraints de confesser taisiblement, qu'il estoit tres-dangereux en cette recherche, de se fouruoyer : excusant neantmoiens l'erreur qu'on y pourroit commettre, par l'excellence de la chose qu'on cherche.

Si mieux on n'aime confesser ingenuement, qu'il est si mal-aisé de la trouuer, par la raison du Roy Louys XI. lequel souloit dire, que son tres-cher pere Charles VII. se plaignoit desia de son temps, que la Verité estoit malade: & qu'il ne le trouuoit estrange, veu qu'il croyoit, ne la voyant non plus celebrer ny paroistre de son regne, qu'elle fut morte tout à fait: sans mesme qu'elle eut peu trouuer de Confesseur, ayāt esté bannye de la Cour plusieurs siecles au parauant. Suiuant l'aduis du Philosophe, qui a rendu ce témoignage par tout, que les grands Princes qui possèdent toutes choses, sont en tres-grand disette de la Verité. Qui est cause qu'il y a tant d'Adulateurs, qui n'ont autre contention ensemble, que pour sça-

Charles VII. souloit dire que la Verité estoit de façon morte à la Cour, qu'il le n'auoit pas mesme trouué de Confesseur auant mourir.  
*Sen. de Beneficis.*

uoir lequel d'entre eux trompera le plus doucement.

*Monstrabo tibi cuius rei inopia laborent magna fastigia:  
& quid possidentibus omnia, desit : scilicet qui dicat verum  
unde una contentio est, quis blandissime fallat.*

C'est dequoy l'Eglise, la Cour & les Palais ou la Justice se réd, qui sont les trois grands ressorts de la police du monde, ont principalement besoing, qui réd la Verité si odieuse à tous, & particulièrement si ennemie & si trauffersee des Flateurs.

*Que la Renommée est un faux tesmoing qui par son Adulation rellue bien souuent & donne credit aux plus indignes.*

- |  |  |
|--|--|
| <p>1 <i>Homere a baillé le nom ou qualité à la Renommée de Messagere de Iupiter.</i></p> <p>2 <i>La Renommée s'entend de plus loing que le Tonnerre.</i></p> <p>3 <i>La Renommée n'a peu tant relluer Hercule qu'elle ne luy ait laissé plusieurs ouvertures &amp; deffauts pour le rabaisser.</i></p> <p>4 <i>Pourquoy Thepsius Roy de Boetie donna ses cinquante filles à depuceller à Hercules.</i></p> <p>5 <i>Qu'est ce qu'on a dict pour ternir la reputation d'Hercule.</i></p> <p>6 <i>Sçavoir si les Loix qui representent la douceur &amp; l'humanité, doibuent estre preferees aux Armes qui representent la force &amp; la cruauté.</i></p> <p>7 <i>Hercule ne se peut deffendre de l'amour d'Omphale.</i></p> <p>8 <i>Varron dict qu'il y a eu 44. Hercules.</i></p> <p>9 <i>La Reputatiō d'Homere qui a moulé &amp; basty la Reputatiō des premiers hommes les plus illustres qui se puissent trouver dans les Livres,</i></p> | <p><i>est aussi incertaine que celle d'Hercule.</i></p> <p>10 <i>Que tout le monde cherche la Reputation &amp; prend plaisir de la trouver.</i></p> <p>11 <i>Il est bon de ne s'endormir, &amp; ne faire estat de la Reputation que le peuple a accoustumé de donner aux Grands personnages.</i></p> <p>12 <i>Qui ne peut rencontrer la bonne Reputation s'accompagne bien souvents de la mauuaise.</i></p> <p>13 <i>S'il est bon de rechercher la Renommée durant sa vie ou attendre apres sa mort.</i></p> <p>14 <i>La Renommée est une Dariolete.</i></p> <p>15 <i>S'il faut faire de bonnes actions seulement pour acquérir bonne Renommée.</i></p> <p>16 <i>S'il vaut mieux satisfaire à la Conscience qu'à la bonne Renommée.</i></p> <p>17 <i>Tel rencontre sa bonne Renommée en la fuyant qui la perdrait en la recherchant.</i></p> <p>18 <i>Sçavoir s'il suffit enuers Dieu d'avoir la Conscience nette.</i></p> |
|--|--|

## DISCOVRS VIII.

1 HOMERE  
a baillé le  
nom à la  
Renoméée  
de Messa-  
gere de Ju-  
piter.



OMERE Parrain General, & qui a donné le nom à tous les faux Dieux & Deesses, n'a voulu donner autre nom à la Renommée, que de Διὸς ἄγγελος messagere de Jupiter. Nous voulant représenter sa velocity & vifesse, parce que les volontez & commandemens des Dieux, comme rauines & orages, se doibuent exposer avec des vifesses souffles & essancemens, & s'executer & exploiter avec des tráfports & rapiditez si soudaines, que les momens se troueroient de grandes longueurs & morositez, pour les annoncer & accomplir comme il faut.

Philó Iude  
de legatione  
ad Caium.

C'est pourquoy tous les Poètes Anciens l'ont depeinte legere, qui a faict dire à Philó le Iuif, ce traict cōmun mais fort veritable & fort ancien, *Fama nihil velocius*. Ce que Virgile semble auoir tiré de luy dans ce Vers de l'Æncide.

Il n'y a rien  
si leger ny  
si vifste que  
la Renom-  
mée.  
Virg. Æncid.

*Fama malum quo non aliud velocius ullum.*

Virg. 6.  
Æncid.

A quoy ils ont adiousté, qu'elle se trouue si incertaine si volage & si flarsuse en ses nouvelles & en ses bruiçts, que les Poètes & plusieurs autres l'ont couuerte d'opprobres. Virgile l'appelle *Monstrum horrendum*, qui a esté engendree de la terre irritée, à la ruine des Dieux. Et le Poète Ouide feint que la maison où elle demeure,

Ouide 12.  
de la Me-  
sham.

*Tota est ex ære sonantis.  
Illic credulitas, illic temerarius error,  
Vanaque letitia est, consternatique timores,  
Seditioque ruens, dubioque autore susurri.*

Elle se plaist à semer des faux bruiçts, mettre dans la creance des hommes des chimeres fabuleuses, des impossibilitèz, des nouveautez. Elle s'esbat à mettre en credit des Erreurs notables, & des faucetez importantes, à produire des vaines ioyes, & parfois à donner des erreurs Paniques. Elle faiçt bruire & courir des bruiçts sourds, elle sçait amplifier les petites choses, les aggrandir augmenter & esleuer: & se plaist à conter auantageusement, donnât tousiours le ton & la pente en la part qu'elle veut rendre recõmandable: si bien qu'elle a accoustumè de représenter les choses beaucoup plus fortes, & plus effroyables qu'elles n'ont esté, & ne sont.

La Renom-  
mée se  
plaist à se-  
mer des  
faux bruits,

*Quam pater omnipotens, digna atque indigna canentem,  
Spargentemque metus, placidis regionibus arcet  
Aetheris.*

Valerius  
Flaccus.

Qui fut la cause que le grand des Dieux Iupiter, qui s'en seruit pour messagere, la chassa du Ciel pour ses impostures. Bien qu'on die que la Terre, voyant que les Geans nez d'elle & de Titan estoient vaincus par les Dieux, en cette guerre qui estoit entre eux, pour sçauoir qui gouuernoit le monde, grandement irritée, & desirant se venger d'eux, engendra cette fille, à qui elle donna ce beau nom de Renommée, afin qu'elle publiat par tout l'vniuers les fourbes & melchancetez des Dieux. Mais elle n'a pas seulement offensé les Dieux des Gentils: car Tertulien s'est plaint autrefois du grand preiudice qu'elle portoit aux Chrestiens, leur imposant ces deux notables calomnies entre autres de ce qu'ils tuoient les petits enfans en leurs Sacrifices, & qu'ils ado-

Tertul. Quod  
infantes  
occiderent

in sacrificiis  
 & Onichites  
 Deum seu ca  
 pite Afini  
 adorarent.  
 Pour bien  
 établir la  
 Renommée  
 il la faut  
 faire passer  
 par les pi-  
 ques.  
 Sen. Ep.  
 101.

Philolude in  
 libr. quem  
 fecit in illa  
 verba Eui-  
 gilant. Noc.

roier le Dieu Onichites, c'est à dire la teste de l'Asne.  
 Surquoy le Stoïque a dict fort à propos, que les  
 choses qu'on veut establir, & faire passer par les  
 traits d'une iuste Renommée comme on fait pas-  
 ser l'or par l'espreuve: le doibuent estre, non par l'ad-  
 uis de celuy seulement qui a commencé à faire cou-  
 rir la nouvelle, & qui en a donné la premiere im-  
 pression, *Quasi ad Gloriam & Famam, non sit satis unius  
 opinio*, ains par l'opinion ferme & arrestée de plu-  
 sieurs personnes bien senees, qui ont posé & affer-  
 my cette bonne opinion, & l'ont premierement  
 plantee dans le chef de quelque homme d'honneur:  
 non par vne loüange affectée & corrópue par flate-  
 rie & blandices, ains establie par la pure Verité: d'au-  
 tant que *Sapiens non gloriosus sed magni nominis, fruitur  
 laude nõ per blanditiis adulterata, sed stabilitia per Verita-*  
*tem* (dict le Philosophe Philon) Nous voulant don-  
 ner entendre que la Reputation est le Nepenthé des  
 ames genereuses, la Deesse des grands courages &  
 des grands ourages, le bras droict des Potentats, &  
 l'unique instrument avec lequel les Princes gouver-  
 nent & manient le monde: mais pourtant si delicate  
 que le moindre accez l'altere, la desloge, & luy fait  
 changer de place: ne pouuant estre constante si pre-  
 mieremēt elle n'est posée & establie sur vn bon fon-  
 dement

Tellement que la Renommée ayant sa puissance  
 son autorité & grandeur fondees non es forces de  
 ses armées, non en la feureté du nombre de Cita-  
 deles inexpugnables, ains en la seule opinion des  
 hommes tant incertaine & variable, il estoit besoing  
 recognoissant

reconnoissant en elle tous ces deffauts qu'elle procedat avec vne grande circonspection. Car au premier rencontre de cette opinion elle se trouue parfois si puissante, qu'avec la fierté de son seul regard, bien souuent elle renuerse ses ennemis.

L'inuention de celuy n'est pas mauuaise qui dict, que l'Eau le Feu & l'Air (qu'il prend pour la Reputation) entreprenant vn iour de voyager ensemble, craignans de s'esgarer, & que quelque mauuais accident les separât, se donnerent de si pressantes enseignes pour se trouuer où rencontrer, qu'il sembloit presqu'impossible, pour bié qu'on les voulut cacher & couvrir l'vne de la veüe de l'autre, qu'elles ne se retrouuassent. L'Eau dict où l'on verroit des Canes ou des Roseaux qu'on la trouueroit aussi tost là dessous: le Feu qu'il ne seroit pas loing du lieu où on verroit de la fumée: la Reputation (qui est l'Air) dict qu'on ne la perdit pas, car si vne fois elle s'escartoit par l'Air, les vents la feroient aller si viste, qu'il n'y auroit plus moyen de la reioindre & remettre avec l'Eau & le Feu.

La Renommée va plus viste & plus auât que l'Eau ny que le Feu: elle va iusques dâs l'immortalité voire iusques dans le Ciel: elle outre passe les Centenaires d'annees: mais elle eschappe aussi volontiers, ne consistant le plus souuent qu'en la seule voix qui tarist aussi tost que la bouche qui la laisse eschapper est close: qui est cause que son plus grand danger est, d'encourir le degoust general de tout le monde.

La Renommée soit & s'entend de plus loing, <sup>La Renommée s'entend de plus</sup> que le Tonnerre, car elle se fait entendre par tout.

T T r r

loing que  
le Tonnerre.

l'vniuers, & le Tonnerre à peine s'oit-il en vne seule contree. Mais quand la Renommée est fauce, comme quand elle est semée par des flateurs, elle s'esuanouit aussi tost que le Tonnerre, voire aussi tost que les Esclairs. Si bien qu'on peut dire veritablement, que la Renommée de plusieurs, n'a paru dans le monde que comme vn Esclair, qui s'esuanouit presque plustost qu'il ne se voit.

Plut. en la  
vie d'Alexandre.

Considerons le plus admirable peintre qui ait iamaï esté, qui est Apelles: on dict qu'il estoit si rare & excellent ouurier, & qu'il representoit si naïfvement tous ses ouurages, qu'à l'instant qu'ils estoient mis au deuant les yeux des personnes, on eut dict que les veritez naturelles n'estoient que les portraicts de ce qu'il auoit elaboré. Si bien que ses Tableaux estoient tenus pour originaux, & le pur & naturel original simplement pour coppie. Neantmoins Plutarque le reprend, de ce qu'il n'auoit sceu donner la vraye couleur à Alexandre, qui est la moindre perfection de la peinture, l'ayant fait plus brun & plus obscur qu'il n'estoit.

La Renommée n'a  
peu tantre  
leuer Hercule, qu'elle  
ne luy ait laissé  
plusieurs  
ouuertures  
& deffauts  
pour les  
baïsser.

Mais considerons le plus braue homme, & le plus fauory de la Renommée qui ait iamaï esté parmy les Dieux des anciens, qui est cet Hercule tant célébré: la flaterie a si bonne part en la Reputacion que les peuples luy ont donné, que la plus part des gestes heroïques qu'on luy attribue, ou sont fabuleux comme estans inuêtez par des Poëtes mensongers, ou bien tout à fait rehausséz avec tant de fauceté, que qui les voudroit mettre & pezer dans vne iuste balance, ne trouueroit nul corps solide pour mettre

dans le Bacin en telle façon qu'il demeureroit à vuide, & s'en iroit aussi tost en l'air.

Tellement que ce n'est pas sans raison, que les anciens voulans rechercher son origine, & esplucher sa naissance, pour par apres mettre au iour des gestes memorables, ont varié, les trouuans si disproportionnez & peu conuenables à ses progeniteurs & ancestres, voire si esloignez des temps auxquels on a voulu dire, qu'il auoit mis à fin tant de belles auantures qu'on luy attribue, qu'en fin le tout bien examiné il ne se trouuera que sa Massue pour rōpre la teste, & casser cette Reputation iniuste qui l'a rendu signalé iusqu'à nos siecles, seruant de comparaison à tout ce que la force a iamais peu produire de grāds & beaux effects, & à tout ce que la fortune a peu enrichir vn homme mortel de belles actions.

Je ne doubte point qu'il ne fut si grand si fort & si genereux, que sa prouesse n'ait donné occasion à la Fortune & à la Renommée, de l'esleuer comme vn Dieu par dessus tous les hommes mortels. Mais si est ce que recherchant son origine, il se trouuera que la Reputation mesme l'a tant flaté, qu'elle luy a attribué les loüanges de six qui portoient mesme nom que luy. Car on di& qu'en diuers temps il y eut six Hercules, les labours extrauagans desquels, la Reputation a faucemēt & iniustement attribué à vn seul, priuant par ce moyé les autres d'vne gloire, qui leur peut auoir esté iustement acquise.

*Hercule a paruanture esté tant loüé, parce qu'il se trouue qu'on l'a chargé de la louange & belles actions de six autres diuins Hercules.*

Le 1. & le plus ancien fut fils du plus ancien Iupiter, car les Poètes en ont forgé plusieurs aussi bien que d'Hercules, & cettuy-cy combatit & eut disse-

rend du Trepied avec le Dieu Apollon.

Temple  
merueilleux basty  
en l'honneur d'Hercules.

Le 2. nasquit d'Osiris fils du Nil, & fut appellé Lybique. Il trouua les lettres Phrigiennes, il dompta certains monstres, vainquit Antée: & ayant couru presque tout l'Vniuers, posa vne Colonne en Lybie, & en fin sur ses derniers iours, il vint à subiuguer l'Espagne, puis il fut enseuely à Calis, où il luy fut basty vn temple merueilleux, lequel fut le troisieme le plus beau qui auoit esté basty iusqu'à lors apres ce luy de Babylone: parmy les richesses duquel temple, il se trouua vn Oliuier d'or, qui fut au Roy Pigmaleon frere de la Royne Didon. Et deux Colomnes carrees toutes d'or & d'argent meslé ensemble, dans lesquelles estoient richemét grauez tous ses labours, & dans ce Temple fit son vœu ce grand Hannibal, d'estre toute sa vie ennemy des Romains. Et Lucullus Capitaine Romain, y voua la dixme de toutes les despoüilles qu'il auoit gagné aux guerres de l'Asie. Mais il y auoit aussi des autels dediez à la Pauureté à la Fortune à la Vieillesse & à la Mort, pour marquer que les forces d'Hercule sont foibles, & ne peuvent resister à ces quatre incommoditez de la vie humaine.

Dans le  
grâde temple  
signifique  
Temple basty en honneur d'Hercule, il y auoit aussi des Autels dediez à la Pauureté, la Fortune la Vieillesse & la mort, & pour quoy.

Le 3. fut fils du Soleil & de Minerue, & à celuy cy souloit on faire des sacrifices.

Le 4. nasquit aux Indes & fut appellé Belc.

Le 5. fut fils d'Asterie sœur de Latone, lequel fut tenu des Tyriens en grand veneration, & eut vne fille appellee Carthage.

Le 6. fut Grec, & fut appellé Alcee & Heraclius, né d'Alcmena & d'Amphitriou: ou comme disent

d'autres du troisieme Jupiter, lequel eut accointance avec Alcmena en forme de son Mary : cettuy-cy nauigea avec les Argonautes. Il fut Corsaire, & déroba le Voile d'or à ceux de Colchos par le moyen de Medee, & s'enfuit. Il rua de nuit & avec supercherie Laomedon Roy de Troye. Il lia vn Pasteur nommé Dragon, en la coste d'Afrique & luy osta sa Bergerie.

Pour former vn Hercule, & l'eleuer en reputatiõ au dessus tous les hommes mortels, voire en fin le faire Dieu & luy dresser des Autels, assemblás toutes les bonnes qualitez de tous ensemble, ils le firét naistre de Jupiter & d'Alcmena: & parce que la Nature en peu de téps ne peut faire naistre les grandes choses : vne seule nuit n'estant suffisante pour faire esclorre vne Plante ou creature si excelléte & si genereuse: ils ont dict par ceremonie, & cõme par titre de grádeur (car ils l'ont formé en tout & par tout grád) qu'il estoit né en cétte ville celebre de Thebes (bien que d'autres villes l'ayét voulu védiquer) qu'il auoit Trois nuits de naissance, Trois rangees ou ordres de Dents, & Trois coudees & vn pied de Taille, avec des yeux ignees & flamboyans.

Il fut allaieté par la Deesse Iunon, laquelle estant en cholere, & portant impatiemment les embrassemens d'Alcmena avec son mary Jupiter, de peur que son enfant n'en souffrit la vengeance: elle fut appaiée par la Deesse Pallas, & rendit par ce moyen Hercule immortel.

Il fut instruiét en ses ieunes ans par le Centaure Chiron, & outre ce eut pour maistres les plus suffi-

On a donné à Hercule les Trois nuits de naissance, Trois ordres de Dents, & Trois Coudees & vn pied de Taille. Homere in Hymno in Herculem.

Pourquoy les Poëtes ont feint

qu'Hercu-  
les auoit  
esté in-  
struict par  
le Centau-  
ge Chiron.

sans qu'il feussent en toute sorte d'exercices: esquels il reüssit si heureusement, qu'il debella vne infinité de Monstres de Centaures de Lyons & de Sangliers. Il vint à bout des Cheuaux de Diomedé, & de l'Hydre Animal renaissant, qui redoubloit ses testes, à mesure qu'on les couppoit. Il vainquit Antée, quoy que si puissant que touchant la Terre sa Mere, il se rellouoit tousiours plus fort, mettant Hercules en peine de le terrasser sàs toucher la Terre: & se trouue auoir obligé plusieurs puissans Roys & Monarques qui estoient foiblets sans luy, leur ayans fait ce plaisir de tuër certains furieux animaux qui infestoient & gastoient leurs Royaumes & Estats.

¶ Pourquoi  
Thespius  
Roy de  
Boëtie don-  
na ses cin-  
quante fil-  
les à depu-  
seler à Her-  
cule.

Thespius Roy de Boëtie luy donna par ie ne sçay quelle ambition & vanité ses cinquante filles à remplir pour en auoir de la race, si bien que l'ayant conuié en festin, en vne seule nuit il en engrossa quarante neuf, & celle seule qui resta non affolée se fit religieuse & se voïa au seruice des Dieux, & toutes engendrerent chacune vn enfant masle, sauf la premiere & la derniere qui firent des Iumeaux. Ce qui n'a esté fait de la sorte que pour bailler reputation à Hercules. Bien que ceux qui ont dict qu'il en auoit engrossé en vne mesme nuit quarante neuf, ne luy ont pas attribué chose fort rare, plusieurs hommes communs ayant aisément atteint à ce point: veu que Theophraste dict qu'vn seul homme est parueni en vne seule nuit iusqu'à septante fois, à chacune desquelles trauaillât diuers subiects il pouuoit faire autant d'enfans, allant au delà des forces d'Hercule de vingt vne: voila à plus près ses hauts

Theophras-  
te in Hist.  
Plantarum.

faicts d'armes & les plus genereuses actions.

Neantmoins ceux qui l'ont voulu deprimer & ternir sa reputation ont faict d'autres descriptions. Car ils ont dict que ces Monstres domptez & toutes ces Auatures estoient fabuleuses & comptes faicts à plaisir. Ce sont des Monstres de reputation acquis par des Chimeres plustost que par de vrais Monstres domptez : & quand bien ils seroient maintenant à dompter, ne nous pouuans nuire ny endommager, pourquoy luy en a on donné non seulement la gloire entiere, mais bien vne si grande Reputation, que iamais homme mortel ne fut mis en parangon ny à si haut prix. Surquoy i'employe les vers du Poëte, lequel ayant ramassé toutes les Auatures dont la Reputation d'Hercule est composée: dict.

Qu'est-ce qu'on a dict pour ternir la reputation d'Hercule.

Quand les monstres qu'on dict qu'Hercule a déptez seroient à dompter quel profit nous en arieroit il ou quel dommage.

*Quid Nemeus enim nobis nunc magnus hiatus,  
Ille leonis obesset, &c.*

Lucrèce l. 5. a mis & deprimé particulièrement dans ces Vers toutes ses plus belles auatures.

De maniere qu'espluchant particulièrement ses Auatures, on peut dire qu'ils ne l'ont faict naistre de Iupiter que par desbauche, & pour auilir & rendre sa naissance adulterine, luy ayant faict prendre la forme d'Amphitryon mary d'Alcmena, pour mieux assortir & manifester sa lubricité.

A quoy on adjouste que sa nourrice Iunon, laquelle l'allaitant ne luy faisoit succer que sa jalousie, le rendit si fol & desnature, qu'il tua les enfans qu'il auoit eu de Megare, & les massacra comme ennemis : laquelle fureur a donné lieu à la Tragedie d'Euripide, si bien qu'en fin ils le logent aux Enfers tres-digne sejour de celuy qui auroit commis vn acte si tragique & inhumain.

*Nat. Comit  
in Herc.  
6 Les loix  
qui repre-  
sentent la  
douceur &  
l'humanité  
doibuent  
estre pre-  
ferées aux  
armes qui  
representent  
la force &  
la cruauté.  
La force est  
vne piece  
plus appro-  
chant de  
la brutalité  
que de la  
vraye per-  
fection de  
l'homme.*

Puis on diét qu'il fut instruiét en sa ieunesse par le Centaure Chirō, demy homme & demy beste, pour dire qu'un Prince doibt estre aussi bien instruiét és Loix (qui signifiét la douceur) que és Armes (qui signifient la force & la violence) (l'instruction des Loix se reffere à la premiere & principale partie du Centaure) pour dire que les Loix & l'humanité ou douceur, doibuent marcher deuant la Force. Et la seconde instruction se reffere à la partie du derriere du Centaure, pour monstrier que l'exercice violant des Armes se reffere à la partie brutale de ce Monstre, d'autant que les armes & la Force corporelle qui est la principale recommandation d'Hercules, ne sont qu'une espece de force & impetuosité, dōt les bestes plus cruelles sont mieux fournies, & vsent plus volontiers que l'homme; qui doit ramener toutes choses, les manier & conduire par la raison, non par la force: voulant monstrier par là, que la seule force dōt il est principalement recommandé, est vne recommandation brutale, plus conuenable aux bestes qu'aux hommes raisonnables.

*7 Hercules  
ne se peut  
deffendre  
de l'amour  
d'Omphale,  
le,*

*Il est plus  
honnora-  
ble & plus*

Outre qu'apres auoir combatu si souuent, & acquis tant de gloire, on diét qu'il deuint esperdu de l'amour d'Omphale, avec laquelle il cōmit plusieurs fautez, & laissa eschapper plusieurs traiéts indignes de cette Reputacion premiere: ce qui n'est veu en cognoissance de la posterité, & n'a esté transmis iusqu'à nous, que pour nous aduertir que ce n'est rien de vaincre tant de Monstres, à qui par apres se laisse vaincre à vne simple femmelle. Estât plus honorable & à estimer de se vaincre soy-mesme, & d'ōptre ses

ses propres passions: ou bien pour nous donner cet enseignement, qu'un homme de bien pour vaillant qu'il soit, & de bonne Reputation iustement acquise, doit prendre garde à la bien conseruer, & ne la perdre indignement.

utile à l'hō  
me de se  
vaincre soy  
mesme, &  
dompter  
ses propres  
passions que  
tous les  
Monstres  
de l'vai-  
uers.

Car si l'on destourne tant soit peu les yeux de la vertu, pour les tourner vers ce fol amour, il est certain que le torrent d'une extreme conuoitise l'entraîne à celui de la volupté, & le iette à des plaisirs illicites, dans lesquels il tombe & retombe si souuent, que sa bonne reputation y demeure enseuelie pour iamais.

Neantmoins bien que toutes les Aduantures soient fabuleuses, ainsi comme elles sont descrites par les Poëtes: si est-ce qu'on ne les a pas tant attribuées à Hercule pour le rendre recommandable (car chacun y baille son reuers) que pour tirer de là certains enseignemens lesquels à la verité pouuoient reüssir aux hommes à quelque sorte de bien. Tellement que la nouveauté & l'estrangeté du seul compte, & la description de ces Monstres, qu'on luy fait quasi abbatre en soufflant & au seul rencontre, est non seulement plaifante: mais y appliquant un certain sens moral, comme certains esprits ingenieux ont voulu faire: il semble qu'on en puisse tirer quelque utilité.

Quoy que  
les Auantu-  
res que les  
Poëtes ont  
attribué à  
Hercule  
soient fabu-  
leuses, si est  
ce qu'on en  
peut tirer  
plusieurs  
bons ensei-  
gnemens,  
& qui nous  
peuvent  
reüssir à  
bien.

Car pour monstrer que les prix d'honneur viennent de l'émulation de bien faire; avec laquelle on aiguillonne les esprits des enfans: on a feint que la premiere auanture accompagnée de peril, qui fut proposée à Hercule, furent ces deux grands Serpens qu'il tua. A quoy adioustant ce Lyon Nemœe, &

Pourquoy  
on donne  
pour pre-  
miere auā-  
ture à Her-  
cule qu'e-  
stant enco-  
re enfant il  
tua deux  
Serpens,

V V u u

autres animaux semblables qui se paissent dans la forest & champ de nostre ignorance, dont il vint aussi à bout. C'est pour nous enseigner que pour acquerir la Reputacion, & estre estimé braue & genereux, il faut premierement tuer ou adoucir ces Monstres de Ferocité, l'Arrogance la Cholere la Vaillance & la Fureur, designées par le Lyon & autres bestes farouches.

Et d'autant que nous ne iouyssons pas d'une tranquillité vniuerselle, quoy que les passions de nostre ame soient appaïees: veu que plusieurs embusches d'amour & de volupté s'esleuent encore cõtre nous. C'est pourquoy ce Lyon tué, ensemble les Centaures Sangliers & Cheuaux de Diomedé, & plusieurs autres Monstres de bellez: qui ne sont autre chose que des cruautéz & des violences Tyranniques refrenées, on offre encore à Hercule les filles de Thepïus, qui sont des moyens d'adoucissement, pour nous destourner de toute sorte d'inhumanité de Tyrannie & de violence.

Chaque vice des nostres est vne Hydre de laquelle il sort plusieurs saletéz.

Et de tant que de chaque vice pour petit qu'il soit, plusieurs ordures & saletez en deriuent, & que pour vne teste qu'on leur coupe, il en renaist bien souvent plusieurs. C'est pour cela qu'il est dict qu'il couppa la teste à l'Hydre.

Les colonnes d'Hercules signifient que la Renommée a ses bornes aussi bien que plusieurs autres choses.

Et ayant arresté sa peregrination, finy ses conquestes & ses auantures, il posa ses bornes en Iberie, aux extremitéz & frontieres des Gades, & posa là ses colonnes. Les Colonnes sont le Hieroglyphe de la Force, laquelle ne peut estre celebre que par Reputacion: si bié qu'il faut que cette Force & cette mes-

me Reputation, finissent par quelque bout: qui veut dire qu'Hercule n'a peu si bien planter ou establir ses Colomnes ne si loing, quoy que la reputation d'un homme vertueux & vaillant soit sans bornes, & que la Renommée semble n'en auoir d'autres qu'elle mesme: qu'il n'ait fallu en fin qu'il se soit arresté: se trouuant parfois plus de pays au delà, qu'au deçà du lieu où Hercule, & quelque conquerant que ce soit, pense auoir posé ses Colomnes, sans qu'il soit memoire quelconque de luy, ny de sa Reputation.

A quoy on peut adiouster que Varron passant encore plus auant, compte & fait mention de quarante quatre Hercules: disant qu'en ce siecle là, & autres vn peu apres tous ceux qui se portoient vaillamment és exploits militaires, portoient tous le nom de Hercules, comme tous les vaillans furent appelez parmy les Hebreux Sansons, & parmy les Romains Cæsars. Et ne se faut estonner, si maintenât on baille de si forts & puiffans blasmes à sa vie, & à ses gestes plus memorables, ayant esté ainsi de tout temps (dit Tacite) que la Renommée auance tousiours & tient quelque chose de mauuais en relais, à la fin ou yssue des personnes constituees en domination.

Ce n'est donc cette Reputation flatueuse & fardée, qui consiste en faintes & fabuleuses louanges: ains la vraye Reputation & bonne & iuste Renommée bien acquise & bien fondee sur les Colomnes de la Verité, qui donne des recompences à la Vertu, & des peines & supplices au vice: les vnes attirans les hommes & les pouffans au bien, & les autres les retirans du vice, & les releuans du mal.

§ Varron  
dit qu'il y  
a eu 44.  
Hercules.

racite liu.  
4. ch. 2.

La Recom-  
pence de la  
vertu soti-  
re d'vne in-  
ste & non  
d'vne fabu-  
leuse Re-  
nommée.

V V u u ij

C'est par le  
moyen de  
cette bñe  
Renómee  
que les Ef-  
prits des  
Mortels se  
desouillent.

C'est par le moyen de cette bonne Reputation & iuste Renommée, que les esprits des mortels se desouillent, & ne croupissent oiseux dans la poussiere & le borbier de l'oisiueté. C'est ce qui les conuie & les anime si fort à l'acquérir, qu'il n'y a Aduanture qu'avec labeur & patience ils ne mettent à chef. Les Tyrans sont reprimez par son moyen, les Monstres domptez. C'est elle qui rend facile l'aspreté des plus hautes montagnes. C'est elle qui ne craint les Abysses & precipices, non pas mesme la descente des Enfers.

En fin il n'y a Royaume Republique ne Cité, qui n'ait suiuy ce chemin, & qui n'ait recognu, que puis qu'il faut necessairement s'employer à quelque chose, la porte doit estre ouuerte à la vertu, par le ministère de laquelle s'acquiert la bonne & vraye Reputation. Ou bien il faut de toute necessité qu'elle soit ouuerte au vice, par le moyen duquel la Reputation ja' acquise se peut facilement esuanouir, tous les hommes se tournans perpetuellement sur ces deux puiots.

Le grand  
pouuoir, &  
les grands  
efforts qu'e  
gendre &  
faict faire  
de desir  
d'acquérir  
Reputatiõ.

C'est cette bonne & iuste Reputation qui fit dire à Themistocles, que la gloire de Miltiades ne luy laissoit prendre son sommeil la nuict. C'est ce qui faisoit soupirer Alexandre, craignant que son pere Philippus ne luy laissat à acquérir chose digne de luy. C'estoient les soupirs & les pensees de Cæsar, quand il oyoit qu'Alexandre à l'age de trente deux ans, auoit rauagé tout le monde. C'est ce qui faict que les ouuriers & simples Artisans sont si desireux d'acquérir Reputation: car autrement pourquoy est-ce

LE LIVRE

que Phidias eut empraint son pourtraict sur le bouclier de Minerue, où il ne luy estoit loisible de le graver? & Raphael d'Urbino le sien, en ce beau & rare Tableau de la Trinité à Rome, où les Iuifs montent nostre Seigneur en l'Arbre de la Croix. Et pourquoy nos Philosophes inscriproient ils leurs noms en ces mesmes liures, qu'ils intitulent malicieusement

*De Contemnenda gloria.*

Il en est de mesme d'Homere, qui est vn autre Hercules, & celuy qui l'a le premier deiffié, ensemble les autres Dieux, non seulement hommes mortels, mais encores bien vicieux & du tout sans merite. Neantmoins il a esté si flateusement loüé par aucuns, (au moins si nous en voulons croire cet Orateur Romain) que la reputation particuliere d'vn seul, a esté diuisée en plusieurs parties & rameaux: ayant suiuy l'opinion commune, qu'il y auoit plusieurs hommes chacun desquels a eu parauanture quelque bone partie, parmy plusieurs deffauts. Si bié que plusieurs villes se le voulans approprier, chacune d'icelles a celebré sa naissance ou sa mort, & a maintenu qu'estant enseuely chez elle son corps y estoit tenu en deposit.

Aussi celuy de tous six qui a eu le plus de faueur en la Renommée, n'a iamais voulu dire sa Patrie ses parens ny son nom propre, comme a obserué Dion Chrysostome, desirant conseruer sa gloire entiere, & ne leur faire nulle part de sa Reputation.

Neantmoins plusieurs luy voulant rongner les ailles, & l'empescher de courir si auantageusement par le monde, ont dict qu'Appion contraignit vn

V Vu u iij

C'est vn Tableau qu'ad les Iuifs monterent nostre Seigneur en l'arbre de la Croix qui est en l'Eglise de la Trinité à Rome, où Raphael d'Urbino s'est mis derriere la Croix.

La reputation d'Homere qui moult & basty la renommée des premiers hommes les plus illustres qui se puissent trouver dans les Liures, est aussi incertaine que celle d'Hercule.

Cicer. pro Archia Poeta.  
D'autres comme Lil. Giraldus en mettent huit.

**Pl. lib. 13. c. 2.** Demon par vertu de l'herbe appellee Cinocephalie, qui a force contre les Charmes & Enchantemens, de luy dire la patrie d'Homere, à la charge qu'il la tien-droit soubz silence & ne la descouvroiroit iamais.

**Et l'Empereur Adrian parauanture ialoux de la grande Reputation qu'Alexandre auoit donné aux œuures d'Homere, les couchant chaque nuit par honneur soubz son cheuet, tascha de son temps à les supprimer: se fondant peut estre sur les raisons d'Ælian Phlegon ancien Orateur & Historien, qui a faiçt vn discours, auquel il a baillé ce titre, sçauoir mon si Platon a eu iuste raison de chasser Homere de sa Re- publique. A quoy se rapporte l'auctorité de cet au- tre Platon Chrestien S. Hierosme, lequel destruisant cette grande reputation, & ne pouuant flater ny hō- norer ce Poète flateur, a diçt, *Homerus ille dulcissime vanus, tamquam egregius nugator valere iussus est.***

**En quelle opinion S. Hierosme tenoit Ho- mere.**

La bonne & haute Renommée est chose si pre- cieuse, qu'on diçt qu'on ne sçauroit payer ce que merite vn simple traitç de bonne plume, ny autant de fin Ancre qu'elle peut prédre pour estaller la Re- putation de quelqu'vn à vne seule fois, avec des mō- tagnes de Diamans & de Rubis: mais cela s'entend d'vne Renommee iuste veritable & non fabuleuse.

**Ce que la Renōmee aosté à Ho- mere est descrit am- plemēt dās le liu. de l'Inconstā- ce & insta- bilité de routes cho- ses au Disc.**

Car Homere s'est recommandé par la description de la destruction de Troye, & neantmoins Dion de Prusse a faiçt vn liure de Troye non destruite. Et d'autres passans encore plus auant, ont maintenu qu'elle n'auoit iamais esté, ains que c'estoit vne fein- te de l'inuention d'Homere: & de faiçt les ruines en ont esté descrites par luy si grandes, qu'on n'en a de-

puis peu trouuer la pouffiere.

Et encore que Plutarque face mention d'un certain Grammairien, auquel Alcibiades donna vn soufflet, soit parce qu'il creut qu'il n'eut pas d'Homere, soit parce qu'il luy dict qu'il en auoit vn tout corrigé de sa main : trouuant inepte que le Grammairien s'amusat à instruire des petits enfans, puis qu'il se vantoit d'estre capable de corriger Homere : si est ce que le soufflet ne se donna pas tant pour la correction, que pource qu'Alcibiades croyoit, que ce Grammairiẽ n'eut du tout point d'Homere: ne trouuant parauanture mauuais, de ce qu'il sembloit luy repliquer, qu'il n'auoit point d'Homere que pour le corriger.

Et quoy que la vertu cõtente de soy mesme, semble mespriser les aplaudissemẽs & acclamations du peuple : si est ce que l'honneur la gloire & les triumphes la suiuent & l'esleuent en bonne Renommee. Et comme disoit vn ancien, *Et si virtus sese contenta plausum vulgi negligat, tamen honor vel inuitam tacito gradu sequitur.*

Le vray Homere ne pouuant estre veu tout à iamais par le peuple d'une veue fraîche en mesme façõ que quand il viuoit, on a tiré soit de luy soit des autres Poètes anciens diuers Spectacles ou representations, pour attirer les cœurs des peuples, les exciter aux exercices honorables de la vertu, & leur mettre en desir les Auantures laborieuses & penibles. Ce sont ces representations qui ont porté le desir & l'amorce de cette Reputatiõ apres soy, qui ont appris au Dieu Bacchus apres auoir subjugué l'Inde & de-

dingemẽt  
des Au-  
theurs,  
c'est pour  
quoy on  
s'en passe  
icy legere-  
ment.  
Plus. in  
Alcib.  
Alcibiades  
donna vn  
soufflet à  
vn Gram-  
mairien,  
mais on ne  
sçait si ce  
fut parce  
qu'il auoit  
dict qu'il  
n'auoit  
point d'Ho-  
mere, si ce  
n'estoit  
pour le cor-  
riger.

Pourquoy  
les Come-  
dies ou  
representa-  
tions ou  
Spectacles  
ont esté in-  
uentez.

bellé tout l'Orient, d'amadoüer des Tygres cruels, & leur faire souffrir le ioug d'vng Chariot triomphât, doré & diapré de cent mille beaux ornemens. Et c'est ce mesme desir de reputation qui fut cause que Romulus semence du Dieu Mars, ayant vaincu les nations voisines, entra dans Rome encores fort petite, sur vn chariot triomphât chargé des despoüilles de ses ennemis, & paya vainqueur les vœux qu'il auoit fait au Dieu Iupiter, recommandant à la posterité de l'observer ainsi à l'aduenir, & donner des recompences de leurs labeurs aux Capitaines & Soldats, les parfumans du plus odoriferât parfum d'vne celebre reputation: sçachant bien qu'elle donne de la terreur aux ennemis, & de la ioye aux amis & concitoyens: & tesmoigne qu'on garde precieusement dans sa memoire, le souuenir des grâces & bié-faiçts qu'on a receu des Dieux.

10 Que tout le mō de cherche reputatiō, & prend plaisir à la trouuer.

Et ne se faut estonner si les hommes apres leurs labeurs, sont prins & faisiz du desir extreme d'vne iuste louange & de quelque bōne reputatiō, veu que Iupiter mesme, *Post Phlegoea pralia, lato vultu laudes suas audiuit, ac getici plectri modis delectatus est. Et Virtus ipsa Musas sibi comites adesse gaudet. Laus etiam sua mutas tangit pecudes, & Eleo carcere curtus effusi, plausu iuuantur.*

Vn Cheual genereux prend plaisir de se voir paré d'vn bel Har-nois.

Ne vois tu pas, que tout aussi tost que le Cheual genereux entend le son de l'or ou de l'argent qu'il porte & voit sur son harnois, qu'il frappe la terre du pied comme par mespris, dresse les oreilles trepigne & se tremousse fier & glorieux, iettant le feu par les narines?

Voire

Voire le Nauiue vainqueur, estant sur le point, à force de voiles & de Rames de gagner le port, neât-moins dès aussi tost que la trouppes fauorable des Spectateurs commence à crier & faire des exclamations en son honneur, nage ou semble nager plus lentement, tant l'amour d'une iuste gloire & bonne Renómée semble toucher mesme les choses muettes & insensibles: elle s'arreste pour receuoir ses iustes acclamations, & voulant donner le deuant à la louüange & à la recommandation, ne veut preuenir l'apprest d'un bon accueil. C'est le prix que les Dieux mesmes desirent pour tant de bien-faiçts dont ils gratifient les mortels. C'est celuy que les hommes vertueux appetent, & tous ceux qui sont les plus proches des Dieux: & quiconque n'est touché de ce desir, ne lairra iamais escouler geste ny action memorable digne de la posterité.

Le Nauiue donne du retardement à son arriüée pour ne preuenir l'apprest d'un bon accueil.

L'Entendement de l'homme leger & transcendât se voyant entourné de toutes parts de la closture de son corps lent & tardif, ne pouuant tesmoigner sa valeur ny ses forces, à ce que mesme disoit Iupiter, ny estre excité à l'honneur par les seuls aiguillons de la vertu: on s'aduifa de luy dóner la Gloire, & la Renommée pour compagne: c'est elle qui rend la Vertu honorable, & la faiçt paroistre en aussi grande & naïfue splendeur, que si son image en estoit veritablement representée dás vn clair miroir. Car l'excellence de la Vertu, ne pouuant estre veüe ny bien discernée par des yeux humains, vn nombre infiny de gens & de peuples qui sont és Cours & és Theatres pour la considerer, luy sont à l'entour, & ores

La vertu est excitée par la gloire & par la bonne Renommée.

XXX

l'honorant, ores l'adorant, la tiennent pour Deesse, & avec vn frequent battement de mains en signe de ioye, l'esleuent au Ciel. *Ipsa humum indignata alto vertice ingrediens, sidera tangit & in totum orbem despicit.*

La Renommée s'esleue si haut qu'elle voit tout le monde de sous ses pieds.

Si bien que dedaignant la terre, & s'esleuant iusqu'aux Astres, elle auisage & porte les yeux sur tout le Monde; & deslors trouuât quelque ame genereuse, elle s'insinuë au dedans, & se laissant glisser iusqu'au plus profond du cœur, elle esueille & excite tous les esprits qu'elle y trouue, pour lents & tardifs qu'ils soient: les pousse à l'Honneur, & pour les y conduire plus seurement leur faict supporter des labours intollerables.

Rien n'effraye la Renommée.

Que si vne fois quelqu'un l'a bien conceuë en son entendement, & a veu & reconnu comme dans la glace d'un miroir, sa vraye face & representation: l'incommodité d'un long & penible voyage, ny les Monts affreux, ny les hauts sommets des Rochers chargez de neiges, ny les precipices des Torrens, ny les chemins chargez de voleurs, ny la malignité des Astres ne l'en peuuent deterrer. L'Ocean a beau estre orageux, Acole a beau relleuer ses ondes, le Ciel a beau tonner tempester & bruire, les nuées noires & espaisées ont beau rauager & obscurcir vn aspre & rude Hyuer, si est ce qu'un ieune homme genereux, excité à la gloire par des aiguillons honorables, ne manquera d'aller & courir par tout: la Renommée luy faisant tenir le Monde pour vne seule carrière, qu'il ne craint de fournir pour arriuer au bout.

Vn ieune homme qui cherche Reputation ne tiét point l'vainement que pour vne simple carriere.

*Scilicet hanc in Scytica rupe stantem, ac luuenes vocantem, la son vidit cum rate palladia, an sus adhuc ignotis ven-*

*is pandere vela, perque Symplegades, Syreneos scopulos; & concursuras in se terras, primus iter fecit.*

Persee la veit & la rencontra dans les sablons les plus arides de la Lybie, & ne craignit, & sur terre, & sur mer, de courir tousiours apres: & lors mesme que comme Deesse elle sembloit fuir vers le Ciel, il ne fit difficulté de la suiure par les chauds brasiers du Cancre, ny par l'ardante & alteree Æthiopie, ny par les châps si steriles, que la Nature sembloit auoir reserué pour les seuls animaux.

Labours de Persee pour acquerir Reputation.

Et pendant que le vagabond Hercule la suiuit par tout le môde, il n'aprehenda iamais ny les Sangliers avec leurs cruelles dents, ny les Lyons armez de tréchantes ongles: & n'eut mesme en horreur les rameaux renaiissans de l'Hydre. Et vne infinité d'autres grands personnages suiuant ce mesme train, montez sur le chariot de Mars, accompagnez des Muses qui leur chantent leurs louanges à l'entour, esleuez iusqu'au ciel, voyans le monde au dessous boiuent le doux Nectar de la Renommee, en la compagnie des Dieux.

La Renommee est la vraye nourrice de la vertu, & si nuls Theatres n'applaudissoiét aux vertueux & magnanimes, & que le peuple ne recherchat ny les belles paroles pour louer ceux qui le meritent, ny les jeux pour les resioüir & honorer au Cirque, la forest Castaliene seroit muette, la Muse Calliope quitteroit les fontaines Aganippes, & Apollo ietteroit sa Lyre ou sa Cythre: le Dieu Pan mesme chantant ses vers grossiers & rustiques, s'esioüit de voir, que les velus Satyres se prennent en quelque façon & s'es-

La Renommee est la nourrice de la Vertu.

faient à le louer.

Demosthe  
ne eueu  
horreur de  
se noircir à  
la fumee de  
sa lampe  
sans la re-  
putation.

Si la Tourbe qui passe ne montre au doigt en passant, & ne dict *Hic est*, Ce grand Orateur Demosthe- ne, n'eut voulu prendre la couruee de passer ses meilleures années, chargé de la fumee de la lampe de ses penibles études, f'estant dechargé pour ce faire du boire & du manger. Les grands Capitaines & chefs de guerre ayans finy leurs trauaux sur les Alpes, soubz ce grand Cæsar, ont esté bien aises faisans leur retraicte, d'entrer dans leurs villes, & visitans leurs concitoyens monter sur vn Char triomphant, couronnez des feuilles d'vn sterile Laurier. C'est à quoy songét les peres en l'esleuation de leurs enfans, & demandent ces mesmes recompences de les voir en fin couronnez du Laurier de bonne Reputation, qui distingue les Puissans des Pauures, & les Roys du Vulgaire.

Tous au-  
tres prix  
font mor-  
tels, sauf  
celuy de la  
Renômée  
qui est im-  
mortel.  
Tacit. lib. 4.  
c. 9.

*Denique* (disoit quelqu'vn fort à propos) *cætera premia mortalia sunt, fama autē immortalis eui suis comitibus præbet. Sed ne fallare, neque in saxis, neque in ligneis simulachris, nec tropheis nec pyramidum mole, verus honor habitat: sed in animo memori beneficiorum, et victuris ad postera secula chartis.* C'est pourquoy Tacite dict fort bien que les Princes auoient incontinent routes autres choses en abondance, mais qu'il y en auoit vne seule de laquelle ils ne se debuoyent rassasier : c'est de laisser de soy vne bonne Renommée. Car où l'on la tient en peu de conte, il est necessaire aussi que les vertus y soient en mespris.

Or de tant que le bruit commun est, que ce montre Lernæ auoit plusieurs testes, & fœcond en dô-

mage, pour vne teste qu'on luy coupoit, en produisoit deux. De mesme en est-il de la Renommee que nous acquerons simplement par la voix du peuple: car qui se donne & iette à luy, & tasche à gagner & capter sa faueur, il faut qu'il combatte avec vn plus estrange monstre, & qu'il surmonte & vainque vn animal plus fœcond que n'estoit l'Hydre.

Car la Mer n'est pas agitée de tât de vents & d'orages, que le Peuple qui s'esleue tousiours plus fort quand tu le penſes auoir vaincu: & si tu te resous de le croire, il te mesprise, si tu le penſes gouverner, il secouë & reiette les resnes. Bien souuent il est agité de vents incertains & mal assurez. Il donne les faifseaux & enseignes des plus hautes Magistratures à des indignes, & chasse les plus nobles de la patrie, & des murs de la cité qu'ils ont deffendu au peril de leur vie.

Et en aduint ainsi à Rome à plusieurs apres qu'ils eurent debellé les Veyes, dont la guerre dura plus de dix annees. De mesme apres que les Falisques furent vaincus, le grand & fameux Camille par l'enuie du Peuple fut par deux fois contraint, apres auoir virilement deffendu ses Concitoyens, de prendre la fuite: & tout grand personnage qu'il estoit, banny de sa Patrie, fut forcé de s'enfuyr & se retirer dans vn petit champ de Laurens Daphnis.

Et Scipion tant celebre de Reputation, qui auoit tiré le puissant & caut Hannibal d'Italie, l'ayant mesme chassé de son Royaume: qui auoit prins le faux Siphax, & dompté le faste & la superbe de Carthage, ne rencontra le peuple guiere plus docile &

Il est bẽdene s'en-dormir & ne faire estat de la Reputatiõ que le Peuple a accoustumẽ de donner aux plus grãds personnages.

Souuent ce-luy que la gloire & la reputation ont esseuẽ iusqu'au Ciel, est chassé par le peuple de la mesme patrie qu'il luy auoit acquis ou conseruẽ.

faorable: tellement que celuy que la gloire & l'honneur auoient esleué iusqu'au ciel, fut chassé par la fureur du peuple, de la Patrie qu'il auoit conseruee.

*Sic populus* (dict' quelqu'un) *faces dignis, & indignis vendit, exigua rumoris aura concitus, quod dedit repetit, repetitaque rursus restituit, & eum munera querat, auctorem muneris damnat. Sape homines ad premia & honores prouocat, & supplicio bonorum bonos deterret, nec iugi patiens, nec a quo animo libertatem ferens.* Ainsi quicōque voudra estre estimé bien sage & accort, qu'il s'amuse à acquerir quelque bonne Reputatiō, pourueu qu'elle luy soit & bien deuë & bien assurée: & regardant du port le naufrage d'autrui, qu'il ne commette sa Reputatiō à ce monstre implacable. Car il vaut mieux passer par vn siecle incognu, & y mener tranquillement sa vie avec vn silence bien assuré: qu'estant esleué en quelque grand honneur ou dignité, se rendre cognu à tout le monde par sa seule ruine.

*Præstat enim ignotum quò pertranquil la vitæ silentia tuta transmittere quam ad honoris cultum elatum, sua ruina omnibus notum fieri.*  
Il vaut mieux se proposer l'exemple d'un homme vertueux que d'un homme puissant, & fut ce vn Hercule.

Il vaut donc eslire quelquel homme de bien & de bonne Reputatiō, prisé & estimé pour sa vertu & bonnes qualitez des gens d'honneur & de merite, lequel nous puissions tousiours tenir au deuant de nous comme vn miroir, que non eslire des gens doüiez d'une force corporelle, cōme plusieurs veulent feindre auoir esté Hercule: afin que nous viuions le regardans comme Patron, & luy à nous. Car il est certain que la plus grand partie de nos fautes s'effacera, si elles se commettent deuant luy, quand bien il n'en demeureroit seulement que tesmoing.

*Magna pars peccatorum solitur si sapiens peccato se scilicet abstinet.*

Donc que nostre esprit ayt tousiours quelquel vn

en idée, qui le tienne en ceruelle & en crainte, par l'autorité duquel il face mesme son secret plus sainct & plus recommandable. O heureux celuy qui se met en debuoir de corriger non seulement les actions, mais encore les pensées! Represente toy Caton, ou sil te semble trop seure, prens le doux Lælius. Sage est celuy (dict le Philosophe) qui ayme micux former sa Reputation sur le modele d'un homme vertueux, que sur celuy d'un homme fort & robuste simplement, fut-ce vn autre Milon ou vn Hercule.

*Senec.*  
Il est bon de corriger les pensées aussi bien que les actions.

Ainsi ie n'entends parler par ce mot de Renomé, simplement de cette Rumeur & bruiet populaire qui va de bouche en bouche, se promenant parmy vn peuple malicieux qui vise plustost à mal qu'à bien: qui a fait dire à vn Empereur Romain, *Rumores sine teste sine iudice*. C'est vne mauuaise nourrice qui allaiete & esleue micux vn mauuais bruiet, vn mauuais enfant & mal né, qu'un bon & ingenue qui l'a bien merité. Car il est certain que comme vne pelote de nege qui commence à rouler du sommet d'une môtagne, croit tousiours iusqu'à ce que tombant dans vn precipice, elle s'écrase tout à fait: de mesme la Reputation qui nous tombe sur la teste, & descend & deriue sur nous par le moyen d'un faux bruiet, se brise & se ruyne d'elle mesme.

*Qu'est-ce que Rumeur populaire,*

*Quintil de declam. 18.*

Aussi compte il les choses en desordre, chaque compteur faisant valoir le compte, & selon la vehemence de sa parole & selon l'affection qu'il porte à celuy duquel il fait le compte; & selon l'intérest qu'il a en la chose. En fin chaque narration qui se

*Le Bruis commun ou Rumeur populaire conte tousiours les choses incertaines.*

mont, & pat  
fois mali-  
cieusemēt.

faict & échappe du bruit commun, depend de ces trois choses, de l'exaggeration & parole de celuy qui donne le premier branle à la cloche, qui est la bonne ou mauuaise langue affilée de celuy, qui donne le premier ton à la nouvelle: de l'affection qu'il porte à celuy sur la teste & honneur duquel, comme sur vn enclume, le compte est basti: & sur l'interest que chacun prend à le forger & esclorre.

Tacit. lib. 2.  
Annal.  
Relinquen-  
dum Rumori  
bus, tempus  
quo senes-  
cant.

Si bien qu'il faut (dict Tacite & prudemment) donner le Temps & le moyen à toutes nouvelles de vieillir & se mourir, de peur que les prenant pour veritez, n'estans que pures menfonges, elles ne portent à leur arriuée quelque grief & malheur irreparable. Il ne faut estre de facile creance en chose importante, ains il faut laisser croupir la nouvelle & la detremper dans la lentitude & prudence de la vieillesse ou cours du Temps. C'est ce qu'on dict communémēt qu'il faut laisser venir le courrier boiteux, car le hasté ou precipité est comme fugitif & ne porte rien d'asseuré.

La Renom-  
mee esueil-  
le. les plus  
endormis.

Mais pour la bonne & sinistre Reputation, il n'y a homme si grossier, qui la puisse ou doibue tenir en tel mespris que son ame n'en soit aucunement piquée. Il n'y a homme si sommeillant ny si endormy, qui ne se doibue esveiller à ce bruit. *Nemo tā Fame cōtemptor est, cuius non debilitari anima possit*, dict cet Historien qui a chanté & publié la Renommee de tous ces vaillans hommes Romains.

T. Liue lib.  
34.

Et quoy qu'il semble que ce ne soit que du vent & vn souffle incertain, qui sort tantost chaud tātost froid de la bouche du peuple, qui donne quelque  
bonne

bonne ou mauuaise odeur de vous, selõ qu'elle s'accroche ou arreste dans la creance de chacun : si est-ce que la persuasion y peut beaucoup, pour grauer en l'opinion du peuple cette Renommée.

Car és grâdes charges, voire és plus notables ambassades, vn seul traict de preud'homie, vne seule parole de loüange bien assaisonnée, & dicte à propos à vn Prince, & és Republicques & Estats: ou portée à l'oreille du general d'vn assemblée, ou d'vn peuple, gaigne creance & faict paruenir les hommes à des dignitez, qu'ils n'ont iamais esperé: en quoy preuaut la premiere nomination : se rencontrant tous les iours, qu'és compagnies Souueraines ou és Assemblées publiques quand on procede à quelque delegation, le premier nommé par le Doyé, s'il n'y a point de brigade, emporte le plus souuent le paquet, personne n'estant prié ny interessé, ne voulant contreuenir à cette premiere nomination, & ne voulant s'opposer ny destruire le iugemét de celuy qui comme le plus vieux & le plus ancien de la compagnie, en a donné son iugement & son approbation le premier.

Je ne veux oublier, que la Reputation est vne si attrayante amorce, que qui ne la peut mouler de bon aloy, & la mettre en fonte dans vn vase ferme & bien enduit, ne laisse de la former comme il peut, tout de mesme comme celuy qui n'a pouuoir de faire de la bonne monnoye, ne laisse au peril de sa vie, d'en fabriquer souuent de la fauce.

11. Qui ne peut rencõtrer la bonne Reputation s'accompagne bien souuent de la mauuaise.

Pamphylus & Melanthus estoient si excellents Plut. in Arato. Peintres en la ville de Sycione, qu'a pelles s'y en alla,

Y Y y y

& paya à ces deux grands ouuriers vn Talent afin de demeurer quelque temps avec eux pour y acquérir non tant la perfection de l'artifice que la Reputation. C'est vn malheur de se rendre recommandable par vn faux bruiçt, & sous vne fauce cause, & si parfois cela reüssit à bien, ce n'est chose de durée. Il ne faut brusler le Temple d'Ephese, pour acquerir reputation, & faire parler de soy à quelque mauuais prix que ce soit.

Il est bon de conseruer la bonne Reputation qu'on l'a vne fois acquise  
*Plut. es A-poph. des Roys.*

Comme aussi ayant acquis de la Reputation dignement & par bonne voye, il faut estre soigneux de la conseruer & ne la laisser perdre facilement & pour peu de chose. Et trouue que cet Indien obtint iustement pardon d'Alexandre, de ce qu'il ne voulut essayer deuant luy de passer vne fleche dans vne bague, quoy qu'il en fit des essais tres-assurez cent fois le iour, tant il auoit de crainte, manquant par malheur de perdre le bon-heur de la Renommée qu'il auoit ja acquise en cet exercice.

Plusieurs es exercices de l'esprit es escholes ont perdu le prix pour auoir trop bien fait.

J'en ay veu d'autres, lesquels es exercices de vertu la Reputation gastoit tout à fait: car composant au prix, n'estans en bonne odeur, ayans neantmoins excellé & mieux fait que tous les autres, on leur ostoit le prix sur la mesme Reputation, pour auoir trop bien fait, & par creance & Reputation commune au dessus de leurs forces.

J'ay veu des criminels confesser en priué les crimes dont ils estoient præuenus, & plusieurs autres: & neantmoins au supplice, desirans conseruer la bonne Reputation à leurs familles, s'en dedire tout à fait. Et apres tout, dans Plutarque les Milesiennes

quitterent les potences, & ne se pendirent plus pour conseruer leur reputation, & esuiter l'infamie de leur nudité.

I'en ay ouy parler d'autres qui se donnoient à Sathan pour acquerir Reputation & exceller en quelque chose, & en faire conuention expresse avec luy. En quoy la bizarrie du choix se trouue telle, que le principal & plus notable aueuglement, paroist pres- que autant en leur eslection, qu'à s'estre donné à luy (s'il est loisible de le dire ainsi.) I'é ay ouy parler d'un en mon enfance, lequel desirant d'estre Poëte pour fort peu de temps, pendant lequel il peust gagner le prix, que l'enfance a accoustumé de desirer avec ar- deur, se ietta à ces mal-heureuses conuentions. Et vn autre qui choisit de chanter à vn chœur d'Eglise & non en priué. Et n'aguières vn de guerir la fiebure, & la sçauoir prendre & donner.

C'est vn furieux & enragé desir de vouloir vaincre & acquerir Reputation.

Il est bon de pouuoir clorre la bouche à la Renommée (disoit ce grand personnage Budæe) nous apprenant, que ceux là sont censez fermer la bouche à la Renommée, qui viuent si vertueusement, que langue du monde n'a le courage de parler ny siffler à l'encontre. Et c'est à ce point qu'il faut referer ce qui est rapporté par Aurelius Victor, en la vie del'Empereur Caligula, duquel (dict il) ie ne sçay s'il faudroit rien escrire, ains plustost en estouffer du tout la memoire: sinon parauanture qu'il est vtile de cognoistre & sçauoir entierement la vie & les def- fauts des Princes, aux fins que les meschans en soient au moins deterréz, pour la crainte d'une mauuaise Reputation.

Fama es claudere. Budæe de Ass. lib. 4.

Sanctus Aurelius Victor de Caligula.

YY yy ij

13 S'il est bon de rechercher la Renommée durant sa vie ou attendre apres sa mort. Martial. La louange & Reputation qu'il se verse sur nos Cendres sçble n'auoir vn fondement solide. Celuy qui n'oit priser sçs ouurage apres sa mort, a aussi le contentement quand il est malfaict de n'en souffrir le reproche.

Mais il aduient rarement, que pendant qu'on est en vie on en acquiere de solide, ne qui soit de duree, mesme en l'exercice des Muses, suiuant le vers du Poëte.

*Esse quid hoc dicam quod uinis Fama negatur?*

Et quoy qu'on die que la Gloire & la Renommee ariuent trop tard, quand elles ne viennent qu'en la recommandation de nos cendres: qui a faiçt dire au mesme Poëte, *Cineri gloria fera uenit.*

Si est ce qu'on peut dire, que si apres la mort on n'a le contentement d'ouïr louer & priser son ouurage, ny le moyé d'en recognoistre & purger les deffauts: on n'a aussi, & n'en peut on sentir ny le reproche ny la vergongne.

Outre qu'il se voit que les viuans ne sont en meilleure condition, estans communément defraudez de l'honneur & louange qu'ils ont merité. Et semble qu'il soit meilleur, d'attendre le iour fatal qui est celuy de la mort, pource qu'il est le vray iuge & deffiniteur de nostre bonne & sinistre Renommee. L'enuie ou mesme parfois le peu de sejour qu'on faiçt és lieux celebres, où seulement nostre Reputation peut gagner vne place honorable & solide, empeschent qu'elle se puisse establir. Les iugemens se font avec plus de sincerité & de liberté, & mieux sans passion, apres la mort.

*Quid Eleg. 15. vlt. lib. 1.*  
L'enuies'ueille con-  
tre nous pè-  
dant nostre  
vie, & se

*Pascitur in uinis liuor post fata quiescit.*

La vertu & le merite conferuent à chacun son honneur apres la mort, voire plus auantageusement que pendant la vie.

*Omnia post obitum fingit maiora uetustas.*

Et soit és Lettres soit en Armes, *Minuus presentia famam*. Souuent tel absent est en terreur, que present il est en mespris. Nous dedaignons plusieurs choses presentes, que si elles estoient hors de deuant nos yeux, & esloignees nous les admirerions.

Agefilaus auoit remply tout l'Orient de sa bonne Reputacion. Mais le Roy *Egyptius* l'ayant veu couché à terre avec vn manteau à la Grecque bien sale, de petite taille & boiteux, le mesprisa, & n'en tint compte: estant veritable, que la presence destruit ordinairement la bonne opinion qu'on a conceuë de quelqu'un.

Outre qu'il est certain, que de soy le plus souuent la Renommee est iniuste. Elle donne tousiours l'honneur des victoires aux grands, & pour ce faire le derobe aux petits. Ciceron dict que Scipion l'Africain auoit tousiours le Socrates de Xenophon en main, duquel il loüoit merueilleusement ce traict, qui disoit que les exploits militaires ne coustoient pas si cher aux Empereurs, qu'aux simples Soldats.

*Quod ipse honos leuiorem laborem faceret imperatorum.*

Si bien que les Anciens n'estimoient pas tout à faict vn homme, & ne le iugeoient sage docte ou vaillant par la seule renommee: on vouloit luy pouuoir dire, mais apres cent mille preuues & essays.

*Et fama fuit, & eras.*

tiré par Suidas de quelque Poëte Ancien.

Il faut que la renommee soit, mais il faut aussi qu'on en voye vne certaine & solide Baze & fondement, sur lequel elle soit bastie. Car les Grands Roys d'*Egypte*, qui bastissoient leur plus grande renom-

repose a-  
pres nostre  
mort.

Properce  
lib. 3.

L'Antiquité feint & presuppõe toutes choses plus auantageuse mēt apres la mort de celuy qui les a faictes.

Ciceron au 2.  
des *Thul.*  
cul.

Les exploits militaires coustent beaucoup plus cher aux Soldats qu'à leurs Capitaines.

*Hemistichis proverbiale cuius meminit Suidas est Poeta quopiam.*

Les Roys d'*Egypte* vouloient

bastir leur  
plus grãde  
Reputatiõ  
sur des ou-  
urages de  
Pierre.

mec sur les autheurs de leurs bastimens, & sur des amoncellemens de pierres, à la verité si lourds & pesans, que la terre sembloit foible pour leur pesanteur, le Ciel trop bas pour leur hauteur, & le monde plustost en eux, que non pas eux dans le monde. Neantmoins auourd'huy ce sont les moindres œures de Nature. Tellement que ceux qui ont prins vne merueilleuse peine à les rechercher, à peine les ont ils peu trouuer dans la poussiere, les Orties & les Chardons courét de leurs foibles racines l'orgueil de ces grãds chefs-d'œuvres. Et ces Roys qui les ont bastis, se sont grandement abusez, & semblent n'auoir voulu ny desiré autres tesmoings de leur vertu, ny en rapporter vne Renommée plus honorable plus forte ne plus seure, que des Collosses de pierre, balaffrez & deffiguez par le temps, subiects au Feu à l'Eau au Tonnerre, & à tous les autres accidans de la terre & du ciel.

La Renom-  
mee nous  
auance en  
l'opinion  
des hõmes,  
mais par-  
fois elle  
nous recule  
bien d'au-  
rãt en l'opi-  
nion & bon-  
ne grace de  
Dieu.

14 La Renõ-  
mee est vne  
pariolette.

Donc la Renommee ainsi accueillie de mauuais biais, faict vne telle entorce en nostre ame, que si elle nous aduance dans l'opinion des hõmes, elle nous reculle dans l'affection de Dieu, qui tient & bonnes & mauuaises Reputations, & tout cet honneur du monde mal mesuré, & enchassé par vanité dans le cœur des mortels.

Qui a faict que plusieurs ont tenu la Renommee pour vne Dariolette, qui presse parfois les plus braues & excellentes femmes à rechercher les Roys & Princes qui sont en grande Reputacion, & les contrainct de s'adonner à eux à toute sorte de mauuaises conditions, Comme fit la Royne Thalestris ou Mi-

Minoshea

nothea, laquelle se mit en campagne contre Alexandre le Grand, avec trois cens mille Amazones, plus desireuse neâtmoins & bruslante d'amour, que de guerre: tellemét qu'ayant marché vingt cinq iournees fort aspres, à cause des mauuais chemins pour le rencontrer, en fin y estant paruenüe, ayant demeuré treze iours en oisueté & delices avec luy, s'en retourna infame & le ventre plein.

Royne des Amazones, s'engrossa de la grâde Reputatiõ d'Alexandre.

De mesme en fit Sabina Poppea par vn autre biais. Car estant fille de Titus Ollius, homme sans nom, elle print le nom de son ayeul maternel, & quitta ce luy de son pere: parce que la Renommee de Sabinus Popeus estoit fort grande & illustre, ayant eu l'honneur du Consulat & du triomphe. Mais ce desir de Renommee la trompa, car estant mariee avec Rufus Crispinus Cheualier Romain, Othon la voyant en grande reputation gagna son amitié & en ioüir, puis ils ioingnirét le Mariage avec l'Adultere. Mais soit qu'Othon fut aueuglé d'amour, il ne se pouuoit garder d'admirer la beauté gentillesse & bonne grace de sa femme deuant Neron, possible pour l'enflammer, esperant que s'ils ioüysoient d'une mesme femme, ce lien deut encore seruir pour augmenter son autorité: & de fait Othon fit tant qu'il en fit deuenir Neron amoureux. A quoy elle ayda merueilleusement, puis elle deuint plus fiere; de sorte que s'il la retenoit plus d'une nuit ou deux, elle disoit qu'elle estoit mariée, & ne vouloit ainsi deffaire & perdre son mariage. Le desir de Renommée luy causa mauuaise Renommée, elle eut cette ambition de prendre le nom de Sabina Poppea, pour la grâde

Tacit lib. 13. cap. 11. Le desir de Reputatiõ fit laisser le nom de son pere à Sabina Poppea pour prendre ce luy de son ayeul.

Reputation de Sabinus Poppeus, & cette Reputatiõ & changement de nom & de famille luy fit perdre le bon nom & l'honneur tout ensemble.

15 S'il faut faire de bonnes actions seu-  
lemēt pour  
acquérir  
bonne Re-  
nommee.

Si bien qu'il ne faut bien faire, ne viure vertueusement & chrestienement, pour en rapporter seulement ny principalement des loüanges (& fussent elles immortelles) puis qu'elles se semēt & se recueillent aisément, mais parfois indignement & peu auantageusement parmy le monde : ains il faut faire de bonnes & vertueuses actions, pour acquérir la Beatitude eternelle, & paruenir à nostre souuerain bien.

La Renommee est vn faux tesmoin qui donne parfois mauuais bruit aux plus vaillans, & aux Dames les plus chastes.

En quoy la vanité & la recherche de la Renommee nous y peut beaucoup plus nuire que profiter. Car parfois elle se trouue si effrontee, quelle donne mauuais bruit aux plus vaillans Capitaines, (voire aux Dames les plus chastes) qui ne laissent pourtant de bien & sensiblement apprehender la fauce Renommee & le mauuais bruit qu'õ seme d'eux. Leur Consciēce seule, quoy que pure & nette, ne leur pouuant donner repos ny satisfactiõ entiere. C'est pourquoy on a tres-bien dict, *Plerique famam pauci conscientiam Verentur*. Car plusieurs faisans du mal, & menans mauuaise vie, apprehendent & craignent plus la mauuaise Reputation, que le trouble & l'inquietude de la mauuaise Conscience.

Gen. lib. 3. de  
ira cap. 42.  
16 S'il vaut  
mieux sa-  
tisfaire à sa  
Conscience  
qu'à la  
bonne Re-  
nommee.

Mais il faut faire (comme dict tres-chrestienement le Stoïque) *Conscientiæ satisfaciamus, nihil in Famam laboremus, sequatur vel mala, dum bene merearis*. Je sçay qu'il faut acheter la longue Reputation, en échange de la courte vie. Mais sur tout il se faut contenter & se resiouyr, de ce que chacun est tesmoin  
en sa

en la Conscience & en soy mesme, de la probité & preud'homie: & suffit que la raison & le tesmoigna-ge en demeure au dedans, & qu'il y prenne racines: nous ressouenant tousiours, que *Aliter Deorum nu-  
mini subiecta vnus cuiusque Conscientia est, aliter nostra  
aestimationi.* Nostre conscience est bien autrement attachée & subiecte à Dieu qu'elle n'est pas à nostre Reputation: elle luy est bien autrement liée que non à l'opinion simple, & à la bonne ou mauuaise odeur que les hommes conçoient les vns des autres.

Je finiray donc auec ce mot, que tel rencontre la bonne Renommée en la fuyant qui parauanture la perdrait en la recherchant: ie trouue bon de la rechercher par des voyes licites, & l'ayant trouuée de ne la mespriser: n'estant de l'aduis de plusieurs quoy que gens saincts & de bonne vie, lesquels estat surprins en quelque leger defaut obmission ou nonchalance, par le moyen desquelles ils peuvent tomber en quelque mauuais soupçon, sçachans qu'ils sont purs & nets, ont accoustumé de mespriser ces mauuais bruiets, disant que leur Conscience seule estant nette, cela leur suffit enuers Dieu: *Aestimationem ho-  
minum non solum impudenter, verum etiam creduliter con-  
temnentes.* Car ils scandalisent leur prochain, & tuent les ames de ceux qui les soupçonnent, si tôt est qu'ils n'ayent iuste occasion de les soupçonner.

Il faut donc croire, que comme nostre propre vie nous est necessaire, nostre bonne Renommée l'est à autruy. Gardez vous de tout soupçon, crie S. Augu-  
stin, & tout ce qui se peut ou dire, ou feindre de vous, allez au deuant, preuenez-le, & esuitez, qu'on

17 Tel ren-  
contre la  
bonne Re-  
nomée en  
la fuyant,  
qui la per-  
drait en la  
recher-  
chant.

18 Sçauoit  
s'il suffit en  
uers Dieu,  
d'auoir la  
Conscience  
nette.  
*Can. nonis  
Audiendi  
11. 93.*

S. Augustin  
en ses con-  
fessions.  
*Opera Salu-  
tis sine fama*

Z Z z z

*Boni odoris  
non satis re-  
lucens.*

*Cassiod. libr.  
1. Ep. 3.*

*Cicero. lib. 1.  
de Officiis, ut  
gligero quod  
desi quisque  
sentias non  
solum arro-  
gantis est  
sed hominis  
dissoluti.*

*Petrarque  
Ep. 2. lib. 2.  
de Rebus fa-  
miliarib. Vir  
tute cole dū in  
vivi famam  
inuenies in  
sepulchro.*

ne le die ou le feigne : sur tout les œuures ou actions qui tendent à nostre salut, ne peuuent auoir bonne odeur, sans l'odeur de la bonne Renommee. C'est la marque & le signe d'vne bonne ame, d'aimer & bien cultiuier sa Renommee, nous apprend Cassiodore. Il vaut mieux la conseruer que non acquerir & conseruer des biens. Car apres la mort nos bonnes & vertueuses actions qui nous l'ont acquise sont nostres, & nos biens sont à des estrangiers. Et sil en faut croire les anciens, qui n'auoient la cognoissance du vray Dieu, Ciceron a dict tres-chrestienement que mespriser & ne faire nul estat de l'opinion que chacun a de nous, estoit le traict non seulement d'vn arrogant, mais bien d'vn homme dissolu tout à faiet. Ainsi souuienne toy que la bonne Renommee est contrainte de suiure la Vertu, comme l'ombre le corps. Embrasse donc la vertu pendant que tu vis, car apres ta mort si tu l'as bien embrassee, tu ne manqueras de trouuer la bonne Renommee qui t'attend dans ton sepulchre.

*Que les Blandices d'Amour font de plus grands efforts, que  
• toutes les autres Flateries qui se coulent parmy  
les actions des hommes.*

- |  |   |
|--|---|
| <p>1 L'Amour ne se peut traicter sans Adulation &amp; sans Flaterie.</p> <p>2 Definitions d'Amour.</p> <p>3 Les Philosophes quoy qu'en-nemis iurez de l'Amour &amp; de son Adulation, ne s'en font iamais peu garantir.</p> <p>4 Parmy quelles gens a lieu ce dire commun, Amor con Amor se paga.</p> <p>5 La puissance d'Amour &amp; s<sup>on</sup> Adulation s'estend sur les Dieux, aussi bien que sur les Hommes mortels.</p> <p>6 Quels maux ont causé les flateries d'Amour.</p> <p>7 L'Amour ne faict distinc<sup>ti</sup>o de personnes.</p> <p>8 L'Amour &amp; l'adulatio<sup>n</sup> sont reciproques és deux sexes, qui faict que les hommes sçauent aussi bien flater &amp; seduire les femmes, que les femmes les hommes.</p> <p>9 C'est vne flateuse besongne que l'Amour.</p> | <p>10 Les femmes ne trouuēt heu-re plus propre pour flater ef-ficacement leurs maris que celle de la mort, ou de leurs dernieres dispos<sup>iti</sup>ons.</p> <p>11 Pourquoi les femmes font de plus grands adifces pour leurs maris mourans que vi-uans.</p> <p>12 Pourquoi plusieurs pers<sup>on</sup>nes ne veulent se marier, ny ef-ponser des fēmes, quoy qu'el-les soient tres belles riches &amp; vertueuses.</p> <p>13 L'Amour ne faict discre<sup>ti</sup>on de voluptez, non plus que de personnes.</p> <p>14 Que le Baiser est la premiere Adulation d'Amour, &amp; des plus importantes que goustēt les Amans.</p> <p>15 Que les Baisers de la Vierge sortent d'une bouche nulle-ment embouchée d'Amour.</p> <p>16 Qu'est-ce qu'on veut enten-dre par le Baiser de la mort.</p> |
|--|---|

Z Zzz ij

## DISCOVRS IX.

L'Amour  
ne se peut  
traicter sans  
Adulatiō &  
Flaterie.



Max. Tyr.

Ser. 10.

L'Amour  
est vn mal  
qui prend  
les hōmes  
par persua-  
sion, & gist  
entieremēt  
en Adula-  
tion.

Amoris ar-  
dor quod in  
Pima atque  
honestate ca-  
reat ad conti-  
melia, magis  
quam ad  
Amorem ac-  
cedit.

Donnāt vn  
mesme nō  
à vn Dieu  
& à vne  
maladie,  
& est d'oū  
vient que  
les Amans  
impurs à  
cause de la  
conuenāce  
& rapport  
qu'il y a en

L'AMOUR est vne negotiation ou  
commerce, qui se manie & se traicte  
par vne continuelle flaterie, & n'y a  
sorte d'Adulatiō plus commune &  
frequente, ny qui soit plus en vsage  
parmy toute sorte de nations que  
celle qui vient de l'Amour. Aussi est il certain qu'il  
vise presque tousiours, & se renuerse sur la volupté.

Or la volupté (dict le Philosophe) *Est malum persua-  
sione homines capiens, & Adulatione penitus innitēs.* Tout  
ce traicte d'Amour n'est qu'une Adulation & per-  
petuelle Flaterie, pour corrompre & piper toute  
sorte de personnes (car tous les deux sexes s'en mes-  
lent) qu'on se met à mesme de flater. Cette ardeur  
d'Amour denuée de Justice & d'hōnesteté s'appro-  
che plus de la cōtumelie, que du vray amour. Pour-  
quoy donc (dit ce mesme Philosophe) est ce qu'Epa-  
minōdas & Armodius, ont parlé d'un Amour iniu-  
ste, si ce n'est pour donner entendre qu'il y a vn cer-  
tain Amour qui tend à la vertu, & l'autre au vice: &  
neantmoins tous deux portent esgalement ce beau

nom d'Amour; *Eodem modo & Deum & Morbum  
nuncupantes, ideoque fieri vt Amatores impuri, ob simili-  
tudinem Dei ac Morbi, impuritatis suae fucum inducant.*

L'Amour a tant de diuers visages, & se manie &  
conduit par tant de sentiers & voyes contraires,  
qu'encore que les plus sçauans hommes du monde  
sayent voulu deffinir, ils n'en ont sceu trouuer la  
vraye deffinition, comme estant chose trop vniuer-

selle, & trop mal-aisée à cognoistre. Aussi les ont ils baillées toutes differâtes, & croy que chaque Amât, pour grossier & peu suffisant qu'il soit, bailleroit par-avanture quelque définition de son Amour beaucoup plus propre, que les plus sçauans Philosophes, qui n'en ont parlé le plus souuent que par ouïr dire, & par la bouche d'autrui.

tre va Dieu  
& cette ma-  
ladie cou-  
urent leur  
impureté  
de ce beau  
nom.

Salomon disoit, que l'Amour est vn Ré ou lasset, avec lequel se lient les ames les plus libres : si doux & si flateur, que les sens se transforment, le iugement & la discretion s'esgarent, si bien qu'en fin les personnes se perdent.

2 Défini-  
tions d'A-  
mour.

Diogenes le Cinique, le fouloit appeller le nego- ce ou l'amusement des oisifs : parce que deslors que les hommes se retirent de l'exercice de la vertu, ils tombent en cette penible & laborieuse oisifueté.

Platon di& que c'est vne flateuse amorce, avec laquelle les hommes se prennent, comme les poissons avec l'appast.

Aristote, Plutarque, & apres eux S. Hierosme, l'appellent desuolement de raison, & vn vice si sale qu'il est prochain de la folie.

Ciceron le dépeint pour l'ennemy de la raison, contraire & opposé à tout bon conseil : qui aveugle les yeux de l'intellect, & en fin tire la personne à precipice.

Le Comique Terence l'honnore du titre de Roy des vices, des iniures des soupçons des jalousies & inimitiez : tresue paix guerre sans ordre ny conseil.

Senecque le Tragique le baptise du nom d'vne douce pestilence, vn vigoureux effort de la volonté

humaine, & vne subtile chaleur de l'esprit.

Caton le Censeur dict, que cet Amour est vn esprit plein de feu, qui se nourrit d'as le corps d'autruy.

Valere le Grand l'appelle douceur commune à tous animaux, & le principe & la racine de tous malheurs.

S. Aug. lib.  
de Amicitia.

Sainct Augustin dict, que l'Amour est l'affection d'une ame raisonnable, par le moyen de laquelle, nostre ame cherche quelque chose avec ardeur, d'or elle desire iouir; & y parvient en fin avec quelque plaisir interieur. De sorte que l'ayant acquise, elle la chert l'embrasse & la conferue. Et ailleurs il dict que l'Ame de l'Amant recherche avec tant de passion ce qu'elle aime, qu'elle habite dans le corps de la chose aimée, & non dans celuy duquel il prend & reçoit la vie.

Max. Tyr.  
Scr. 8.

Et Maximus Tyrius décrit l'Amour, *Aspectu de formem, pauperem, quasi fortuna sua per similem, discalceatum, humicabum, insidiatorem, venatorem, veneficum, sophistam, prestigiatorem.* Et neantmoins Socrates, tout grand Philosophe qu'il est (dict le mesme Autheur) n'a point de vergongne de confesser, *Famulum se esse Amoris.*

Le Petrarque le represente par des qualitez contraires, l'appellant ores Mort viue, ores Mal plaisant, ores Adulation forcée: vn enfant doux, & fier vieillard, flamme cachée; *Grata ferita, veneno che dilecta, amaritudine dolce, suplicio giocondo, blanda morte.*

Et le Courtisan Espagnol n'a pas trop mal rencontré, quand il a dict deffinissant l'amour,

*Amor es vn no so que,  
I nasce no so donde,*

*Y mata no so por donde,  
Y hiere no so con que.*

Donc quand nous nous sentons transportez sans aucune consideration ny respect, dans l'aveugle desir & deregle appetit de jouir de la chose aimee, à guise de bestes brutes (chose commune à tous les autres animaux) c'est veritablemēt à cette sorte d'Amour, que conuiennent toutes ces deffinitions, & encore plusieurs autres qui sont cent fois pires, & beaucoup plus estranges: lesquelles ie ne veux icy rassembler, de peur de n'attirer sur moy, la haine de tous ces Amans passionnez, qui sont en aussi grand nombre, que sçauroient estre les passionnez Adulateurs.

A quelle sorte, d'Amour conuiennent tant de diuerses deffinitions.

Ie diray seulement, qu'ès Grands se recognoissent les grands & plus violans efforts des flateries d'Amour. *Soluta videlicet licentia* (diēt le mesme Philoſophe) *in summa amandi facultate lasciuiante: quoties enim animo abrogaueris scientiam, ac potentiam dederis, nimirum flagitiis paraueris luxum, licentiam atque excursum: licentiosa nimirum inde oritur tyrannis, unde abierit ratio. Lasciuiunt oculi, quibus si licentiam adimas, neque Critobulus blandietur Euthydemo, neque Antonio Callias, neque Agathonem Pausanias ardebit.*

Max. Tyr. Str. 10.

De maniere que de toutes les Flateries des hommes, il n'y en a point de plus commune, ny de laquelle moins de personnes daignent prendre la peine de s'excuser, que de l'Amour. Et quoy qu'il semble que toutes ces sortes d'Amour, & tant de variations descrites dans toutes ces deffinitions, soient autant d'inconstances. Si est-ce qu'on pourroit iu-

L'Amour est la flaterie la plus commune, & dōittonie sorte de gens de quelque age qu'ils soient se daignent

moins ex-  
cuses.

stemment maintenir, que chaque particulier en son Amour, & en sa recherche amoureuse, ne variant ainsi, que pour mieux & plus aisément faciliter son chemin, & se faire plâche à la jouissance: ne peut estre appellé proprement inconstant & volage. Car toutes les glaces & refroidissemens, dont parfois ils sont atteints: ces respects suivis de mespris, ces desdains ces ruses ces petites castilles, ces accords qu'ils font si souuent naistre & denaistre, viure & mourir, ne sont qu'autant d'allumettes de l'Amour, & de nouvelles & flateuses amorces, qui ne seruent qu'à rallumer & croistre le brasier: & s'éblét estre du tout exemptes du vice de legereté, puis qu'elles ne sortent hors les bornes & limites d'un mesme Amour. Il y en a qui se plaisent à nourrir des affections errâtes, mais c'est pour mieux assortir leurs flateuses caresses, & paruenir à vne pernicieuse & defaistrée iouissance: de façon qu'ils laissent échapper des fauces larmes, des chauds souspirs, & des sanglots interrompus, voulâs tesmoigner par là, que leurs iournees sont laborieuses, & leurs nuitts inquietes: mais tout cela n'est que pour tirer la chose aymee à quelque compassion.

Les Philosophes quoy qu'ennemis iurez de l'Amour & de son Adulation, ne s'ont iamais peu garantir.

Donc l'Amour est vne passion si flateuse, que les plus grands ennemis de la flaterie qui sont les Philosophes, ne s'en sont mesme peu defendre: tesmoing la Courtisane Lais, qui souloit dire, qu'il y auoit plus de Philosophes qui battoient iournellement à sa porte, que de debauchez & dissolus Courtisans: L'Amour fait souuent pencher les plus sages à des extremitez vicieuses.

*Amor occhio ben san fa veder torto.*

dict

di& le Petrarque. Le Poëte Homere ne sceut se garantir des flateuses carettes de sa Penelope. Et Sophocles se laissa si fort aller à celles de sa Theoride, qu'il pria la Deesse Venus avec des souspirs aspres & ardans, de luy faire la grace qu'il peut iouir de ses amours.

*O nutrix iuuenum exaudi, mihi da Theoridem.*

Virgile Martial & Lucrece & autres Poëtes Latins, n'en ont peu esuiter l'amorce, car la Poësie & les Muses ne rient si fort en aucun autre subiect, qu'en celuy d'Amour.

Socrates se laissa vaincre aux flateries d'Aspasia. Carneades à celles de Melissa sa concubine, qui le flatoit pour le faire manger, & ne pouuoit prendre nul repas qu'appresté de sa main. Pythagoras de Pyrandre & Calidene. Isocrates de Metanire. Platon d'Archenassa. T'esmoin ces Vers pleins d'Adulation & d'Amour, qu'il a faiçts pour elle, ou quelqu'un pour luy.

Platon  
estoit amo-  
reux & sou-  
loit caref-  
ser Archen-  
assa.

*Archenassam ego teneo Colophonis amicam,  
Cuius & in rugis mollia ludit amor,  
Ah miseri quibus hæc luuenis fuit obuia primum,  
Per quantas flammæ sæuus adegit amor.*

D'autres luy donnét Lastemie la Grecque pour disciple & pour Dame & maistresse, laquelle par son esprit excellent, tenoit tellement bandé l'esprit de Platon, qu'il ne pouuoit bonnement lire en son absence: s'excusant que son genie & l'entendement pour bien entédre n'y estoit point. Aristote souffrit les Amours & la flaterie de deux Courtisannes, Erpillide & Lampride. Et Origene dit qu'il sacrifioit à

AAAaa

Hermie, aussi bien qu'à la Deesse Cerés. Epicure fenyura des douceurs de Leontria. Themistocles preparant l'exemple à Heliogabale, à ce que dict Idomeneus, ne pouuoit se separer de Satira Nannio Scione & Lamia, quatre celebres Courtisannes, auxquelles estant toutes nuës il faisoit tirer sa Carosse.

Le Philo-  
sophe Pha-  
uorin quoy  
qu'Eunu-  
que fut sur  
pris en  
Adultere.

S. Basile dict que le Philosophe Phauorin, quoy qu'Eunuque, fut trouué en adultere. Mais la plus flateuse & sçauante que l'antiquité nous ait laissé, & qui a sceu mieux faire courir des Philosophes apres elle & en plus grand nombre, fut Aretha, fille du Philosophe Aristippe, laquelle lisant publiquement l'espace de 25. ans en cette celebre eschole d'Athenes, eut cent dix Philosophes pour Disciples & pour Amas, leur donnât quarante liures qu'elle auoit composé, pour leur laisser à iamais tesmoignage de son Amitié & de sa doctrine.

Dèsqu'Eue  
a commen-  
cé à flater  
& seduire  
le premier  
hôme, tout  
le sexe a  
toujours  
continué.

L'homme l'abbregé & le miracle du monde, le mignon & bien aymé de son Createur, diuin ouurage, les racines duquel Dieu tout puissant a poussées iusqu'au Ciel, & les a liées & arrestées au firmament: quoy qu'il ait esté seul créé capable de sa vision, neantmoins degenerant par son peché, fut priué de son plus bel ornement, par la flaterie d'Eue sa compagne. Defastrée & serpentine Adulation, qui fest escoulée comme par mesme canal, en la teste serpentine de tout le sexe: lequel depuis, a eu vn tel pouuoir de charmer flateusement les hommes, qu'il n'y a femme qui ne vienne aisément à bout, & ne persuade à vieux & ieune, & à quelque grand Philosophe que ce soit, tout ce qu'il luy plaira.

Et ne faut croire que les douces loix de Venus soient faiçtes seulement pour la ieunesse. Car en cela il faut distinguer ce que l'Italien diçt, *Amor con Amor se paga*. A la verité cela s'entend parmy la ieunesse, qui ne veut mettre l'Amour à prix. Mais la Vieillesse est contrainte de payer ses Amours en autre monnoye, & d'en retirer d'autres plaisirs que les ieunes gens. Car en Italie & sur tout à Venise, les plus vieux sont presque tous Amoureux, & leur foiblesse leur desniant le plaisir entier de Venus, ils a-cheptent bien cherement les simples caresses, pour lesquelles ils tiennent à point de santé, de iouyr de la douce haleine des plus ieunes Courtisânes. Neât-moins il est certain, que la Vieillesse est odieuse à l'Amour, que les femmes & sur tout les filles l'ont en horreur. Et deslors que les cheueux blancs & la neige commencent à couronner la montagne & le sommet de la teste, cela emporte quant & soy licence & cõgé formel de son seruice. Et ne peut estre autrement, comme tres-bien tesmoigna Denis l'ancien à sa mere, laquelle ne laissant pour estre vieille & surannée, de vouloir conuoler à secõdes nopces, il luy remonstra fort serieusement & à propos, qu'elle pouuoit bien violer les loix de Syracuse, mais non celles de la Nature, qui ne nous donnent cette faculté d'estre deux fois.

La puissance d'Amour & son Adulation charmresse, ne s'estend pas seulement sur les hommes mortels grands ou petits, mais bien encore sur les Dieux, lesquels sans considerer que les voluptez sont corruptibles, & les blasmes & les deshonneurs immor-

4 Parmy  
quelles gés  
a lieu ce di-  
re cõmun,  
Amor con  
Amor se pa-  
ga.

Les douces  
loix de la  
Deesse Ve-  
nus ne sõt  
seulement  
faiçtes pour  
la ieunesse.

La vieil-  
lesse est  
odieuse à  
l'Amour.

5 La puis-  
sance d'Amour  
& son Adu-  
lation s'es-  
tend sur les  
Dieux, aussi  
biẽ que sur  
les hõmes  
mortels.

tels, n'ont pas laissé de tesmoigner qu'ils estoient subiects à l'Amour. Iupiter le plus grand des Dieux, a parfois abandonné le ciel, & l'Amour l'a tellement pressé, qu'il s'est abruty, & a prins plusieurs formes brutales pour iouir de ses Amours. Et le plus vaillant qui est Mars, a quitté ses armes, & Apollon sa Lyre, pour servir Venus & Daphné. L'Enfer n'a esté exépt d'Amour, puis que Pluton y a recherché & s'est laissé vaincre à sa Proserpine. Mais ie laisse tout cela aux Poëtes, qui n'ont fait tous ces contes sans grand mystere: & qui n'ont peu taire les plaisirs illicites de l'Amour des Dieux, ny les courir de silence par apprehension quelconque d'infamie vergongne ny deshonneur.

Ce petit Dieu Cupidon a toujours mis en desroute, & les Dieux & les plus grands hommes.

Max. Tyr.

La peine de mort a toujours esté decernée contre les Amours iniustes. & Quels maux ont causé les flateries d'Amours.

Hom. au

Ce meschant petit Cupidon, a toujours mis & les Dieux & les mortels en desroute: & les a portez à des Amours si iniustes, que s'ils n'eussent esté ou Dieux, Empereurs Roys ou Monarques, qui sont au dessus des loix, les traicts execrables qu'ils commettoient pour assortir leurs Amours, meritoient cent mille supplices, & autant de morts. Car dict vn Philosophe Grec, parmy le commun de toutes les nations bien policees, *Pœna mortis proposita semper fuit Amoribus iniustis.*

O cōbien est longue l'histoire de la Flaterie Blaudices & Adulation des Amans, & principalement celle des Princes Roys & Monarques! L'Amour & sa flaterie, ses delices ses voluptez & ses appats deceueurs, ont esté jadis cause que Dauid tua l'innocent Vrie. Il fit manquer Salomon de sagesse, & Samson de force. Et Achille trop colere, laissa ruiner tous les

Grecs pour auoir perdu les douceurs de Briseis, qui luy auoit esté enleuee par Agamemnon, auant les vouloir secourir: & en fin il fut cause, que l'ancienne Troye fut bruslee. Il excita la guerre entre les Lacedemoiens & les Messeniens, les Romains & les Sabins. Les femmes Olympias & Cleopatra mirent vne telle ialousie entre ces deux grands Monarques, le Roy Philippus & Alexandre pere & fils, qu'ils se cuiderent tuer.

Et pour l'Amour de luy, vne infinité de femmes ont fait mourir leurs maris, leurs peres, leurs enfans, & d'autres leurs freres, qui sont les plus chers & hauts degrez d'amitié qui puissent lier le monde, & qui se trouuent parmy les mortels. Clitemnestra fit mourir Agamemnon, & Laodice Antiochus leurs maris. Et Fabia tua le sien, pour paruenir plus aisément à ses meschans desirs avec le ieune Petronius. Tarpeia estoit si esprise de la gentillesse du Roy des Gaulois, que pour l'amour de luy, elle trahit Tatius son pere, & puis elle luy donna moyen de prendre le Capitole, foulant aux pieds pour vn amour iniuste, l'Amour de la Patrie & celuy de Pere, les deux plus puissans amours que la Nature ait peu engendrer és cœurs des hommes. Cettuy cy mesme induisit Medee à dechirer la chair de ses propres enfans, & de son frere germain. Chose qui dure encore & durera à iamais, l'estât escoulée iusqu'à nos siecles, avec vne non moindre ardeur & violence, quoy que nous viuions sous les loix chrestiennes. Pour preuue de quoy ie me contenteray de ramener icy vn seul exemple d'Hippolyte d'Est, lequel fit inhumainement

AAA a a iij

*dit il cō-  
sarius nel suo  
Giardino di  
Fiori.*

arracher les yeux à Dom Iulio son frere naturel, par ce qu'une Dame qu'il caressoit luy auoit dict, qu'elle n'aymoit pas moins Dom Iulio son frere que luy, estant attirée à son amour, par la beauté douceur & attraiçt de ses yeux.

C'est cet amour infidele & Tyran, qui pressa Ajax, de contaminer la Prophetesse Cassandre fille de Priam. C'est çeluy qui contraignit Mithridates de faire mourir sa femme, & Laodice, sa mere ses freres ses sœurs pour espouser Ipsicræta.

*7 L'Amour  
ne fait di-  
stinction de  
personnes.*

Et ce qui est encore plus à admirer, cet amour est si forcené & furieux, que le pere n'a en horreur d'admadoüer & flater sa propre fille, pour la faire cōdescendre à vne execrable & defaistrée jouïssance. L'Amour ne fait distinction de personnes, il porte son bandeau iour & nuict. Les peres de Rodopé Harpalice Nicobé & Mirrha, faisoient effrontément l'Amour avec leurs filles. Et parmy les Romains plus ciuils & cultiuez pour les bonnes mœurs, Sextus Marius fut accusé d'auoir eu compagnie incestueuse avec sa fille (dict Tacite.) Le Philosophe Secundus jouit de sa mere, pour raison dequoy il en perdit la parole pour toute sa vie.

*Plus aux  
Opusc. f.  
499.  
Rhodope  
avec Tie-  
non.  
Harpalice  
avec Clime-  
nus.  
Nicobe  
avec Asaō,  
P. ut. aux  
prop. de  
tab. e parle  
de Mirrha.  
Marius eut  
accointâce  
avec sa fil-  
le.  
Tacit liu.  
6. chap. 5.*

L'inceste d'Ædippe & Iocaste qui causa la ruine aux Thebains. L'histoire de Manefan & Periander, & celle de Sissimbrita Roy de Perse, qui eut deux filles de sa propre mere, qui furent ses sœurs & ses filles, nous sont donnez pour exemple, des impudiques & dereglees Amours des enfans enuers leurs meres. Aimon fils de Dauid flata si fort sa sœur Tamar, qu'elle se laissa aller à ses impures volonte. De mes-

me Clodius Cimon & Machareus : Caunus eut accointance avec sa sœur Biblis, & Cleopatra avec son frere. Domitian avec sa niepce, Caracalla avec sa marastre, & vne infinité d'autres semblables : qui montre clairement, que les considerations iustes à l'honneur, & tous autres respects humains, sont iniustes à l'Amour. Octavius Sagitta Tribun, forcené de l'Amour de Pontia femme mariee, acheta la iouissance de son corps, & par mesme moyen qu'elle abandonneroit son mary, & l'espouferoit. Mais se voyant en liberté, elle chercha plusieurs fuites & excuses si bien qu'elle se dédit, qui causa qu'Octavius ores se plaignant ores la menaçant, luy demanda le plaisir d'une nuit. Pontia fit veiller sa fille de chambre, & Octavius son affranchy : en fin ayans manqué de se trouver à l'heure assignée, ils se courroucerent plusieurs fois, & s'appaierent & passerent leur temps, mais apres toutes ces caresses Octavius eschauffé de courroux passa l'espee au trauers du corps de Pontia, qui ne se doutoit de rié, & ayant d'un autre coup estourdy la fille de chambre il eschappa. Mais l'affranchy surprins, diét qu'il auoit fait le coup, pour venger l'iniure de son maistre: l'exemple de cette loyauté esmeut au commencement aucuns des Iuges, mais la fille de chambre guerrie ayant decouvert la verité, Octavius à l'yssuë de sa charge de Magistrat estant accusé par le pere de Pontia, fut condamné à la mort.

A quoy on applique encore l'exemple de Paphæ, qui s'adonna brutalement à des Cheuaux, ayant vn Roy pour mary. Et celuy de Semiramis, laquelle

Tacit. liii.  
13. ch. 10.  
L'Amour  
donne par  
fois le  
coup de la  
mort aux  
Amans, lors  
mesme  
qu'ils sont  
au milieu  
de leurs  
delices.

Muret. 247.

*est. Semira  
mis de sim-  
ple garce  
deuint  
Royns.*

fut garce d'un simple valet, & des moindres officiers du Roy Ninus. Mais elle ne laissa pas d'estre bien tost apres grande & puissante Royns, ayant si bien flaté & amouraché le Roy Ninus, qu'un iour l'ayant prié de luy permettre d'estre en son Throsne, & tenir sa place en son liét de Iustice: le Roy surprins, l'ayant ainsi ordonné: au commencement elle ne leur dict que choses legeres & de peu d'importace, mais apres auoir bastellé quelque temps, elle commanda ferieusement qu'on le tuat, faisant par ce moyen son Empire diurne diurne. Mais apres auoir acquis pleine & entiere liberté, ses appetits extrauagants continuant, elle eut accointance avec vn Cheual, & desirant se ioindre incestueusement avec son fils, il fut contraint de la tuer, & d'en deliurer le monde.

*L'Amour  
est vne affe-  
ction qui  
engendre  
l'appetit de  
s'vair à  
quelque  
subiet que  
ce soit,  
pourueu  
qu'il soit  
beau.*

Et ne faut trouuer estrange ces desirs dénaturés en la femme: car l'Amour est vne Affectiō, qui engédre l'appetit de nous vnir à toute chose pour chetifue qu'elle soit, qui a semblé belle à nos sens, soit animal statuë ou autre corps semblable, laquelle Affectiō chérie avec ardeur & passion, estant vne fois habituée deuiet fureur. On vient des petites estincelles, aux viues flammes d'Amour, qui sont capables de brusler des personnes de tous sexes, quoy qu'elles se iettēt en des subiects déreglez & cōtre nature. L'Amour est vne maladie de l'ame, qui nous fait par fois perdre l'entendemēt. Et quoy que la Beauté soit vn Rayon de la diuinité, si est ce qu'il y a des personnes si extrauagantes, qu'elles se plaisent plus aux Eclipse, qu'aux beaux rayons du Soleil, c'est vn Arrousoir qui verse aussi tost ses eaux sur les meschates que

que sur les bonnes herbes. Et tout ainsi qu'un aveugle entre indifferemment, & tout en mesme façon & sans choix és Palais des Princes, qu'és Cahuetes des Bergers, de mesme l'Amour aveugle se glisse par tout. Il mesle les Sceptres avec les Houletes, les Robes de pourpre avec les Haillons. D'où viét que plusieurs Dames pour aymer des Aveugles, ont mesprisé vn monde de clair-voyans.

De maniere que les hommes aussi bien que les femmes, se sont iettez en ses Amours desordonnez: Les hommes se sont iettez en des Amours de reglez, aussi bien que les femmes. Plot. aux Parallell.   
 tesmoin Ciparisse qui se laissa mourir de l'Amour brutal d'une Biche, & Ariston se laissa aller aux caresses d'une Asnesse, si bien qu'il en sortit vn monstre my-fille & my-asne.

Comme aussi l'homme ne manque pas à son tour, de courir apres les filles & les femmes avec toute forte de persuasions: & a ses flateries pour en venir à bout, & pour les vaincre & seduire. Les hommes eschauffez d'Amour, voudroient que Cauades Roy de Perse, fut Roy de l'univers, pour establir par tout la loy qu'il fit, par laquelle il estoit permis à chaque homme de quelque qualité & condition qu'il fut, d'auoir accointance, & prendre son plaisir & contentement, avec celle qui luy viendroit plus à gré. 8 L'Amour & l'Adulation sont reciproques és deux sexes, qui fait que les hommes scauēt aussi bien flater & seduire les femmes, que les femmes les hommes.

L'Amour naissant d'une mere infidelle qui est Venus, ne nous scait instruire qu'à l'Adulation, aux ruses & à la perfidie, pour en vsér contre vn sexe fragile: qui semble augmenter le crime, en ce qu'il est facile à deceuoir. Et les filles & femmelletes foibles, cognoissans en combien de pieds d'eau se souleue leur vaisseau, ont iuste raison de redouter les flate-

BBB b

ries d'Amour & craindre que les douces paroles des hommes, filles enchanteresses de la flateuse persuasion, ne se glissent au plus fort de leurs ames avec tant de tromperie, qu'elles en demeurent opprimees, & leur honneur foulé aux pieds. Et n'est à propos de repartir à l'encontre, ce que communément on leur dict & oppose: qu'il semble vergongneux qu'elles ne puissent resister à vn ennemy qu'on ne tient que pour vn Enfant. Car c'est vn Enfant si puissant, qu'il a autrefois desarmé Iupiter, le Dieu Mars & Hercule, les plus puissans & vaillans Dieux, que les Poëtes ont iamais sceu donner aux peuples, voire mesme par feinte.

Il semble  
vergon-  
gneux qu'  
ne puisse  
resister à vn  
si foible en  
nemy que  
l'Amour,  
lequel on  
ne tiét que  
pour vn en-  
fant aucu-  
gle.

C'est vne  
flateuse be-  
songne que  
l'Amour.

C'est vne flateuse besongne que l'Amour, les ou-  
riers qui s'y employent, sont des Peintres & Para-  
sites qui ne manient que des pieces adoucies, & ne  
trauillent qu'avec des instrumens flateurs, lesquels  
se remuent & s'esmeuent sans nostre consente-  
ment, voire parfois contre nostre volonté. Le me-  
stier auquel ces operateurs s'exercent, est pur natu-  
rel & à droicte ligne, sans art & sans besoing d'ap-  
prentissage ny chef d'œuure.

Les femmes  
font sem-  
blant allés  
en deu-  
tio de cher-  
cher Dieu,  
& il se trou-  
ue qu'elles  
cherchent  
leurs Amas.

Les Ames Chrestiennes sont vn peu plus reseruees,  
mais neantmoins elles échappent parfois aussi bien  
que les autres. Vne femme mariee rompit son vœu,  
& la foy qu'elle auoit dōnee à son Createur, & à son  
mary, vaincuë par le seul attraiçt de só Amât qu'elle  
rencontra en chemin à la Station. A quoy vn Predi-  
cateur qui le sceut & en fut à mesme instant aduertty  
par occasion, blasmant sa legereté, & de ce qu'elle  
s'estoit ainsi laissé surprendre à vne si foible Adula-

tion, qui n'estoit que d'un simple rencontre, accom-  
moda tres-à propos ce traict des Prouerbes, en dete-  
stination de son crime, *Victimas pro salute voti, hodie red-*  
*didi, idcirco egressa sum in occursum tuum, desiderans te vi-*  
*dere, & reperi.* Voyla son but & ce qu'elle alloit cher-  
chant aux Eglises: & apres sa creance & sa confession  
plus deuote estoit, de passer & repasser continuelle-  
ment ces Vers infames par la bouche, que quelque  
Poëte son AMANT auoit faict pour l'Amour d'elle.

*Ce mot d'Honneur me plait, & m'est fort agreable,*  
*Si l'effect de ce mot, n'en estoit miserable,*  
*Cause de mille ennuis, qui nous vont deceuant.*  
*C'est un mot seulement, qui se trouue en la bouche,*  
*Mais le Plaisir se void, & se sent & se touche:*  
*Le Plaisir n'est qu'un corps, & l'Honneur n'est que vent.*

Comment  
les Dames  
interpretée  
ce mot  
d'honneur.

L'Amour est si flateur, qu'il faict qu'une ieune  
Vierge ne sent font AMANT punais, & conuertit tou-  
te mauuaise odeur en Musc & Ambre. Si bien que  
la femme de Hieron Tyran de Siracuse qui ne sen-  
toit la punaisie de son mary, pour estre ou trop char-  
gee d'Amour, ou parauanture vn peu trop flateuse,  
n'ayant iamais halené d'autres hommes, nous a lais-  
sez en doubte si elle auoit raison de penser qu'ils fus-  
sent ainsi tous de mauuaise haleine: que si toutes les  
femmes de ce siecle, & sur tout les mariees, viuoient  
en pareille innocence & simplicité, les Adulteres ne  
seroient si frequens, & ne trouueroit on estrange ce  
que dict le mesme auteur, que l'honesteté des fil-  
les de Cio fut telle, & l'Amour estrange en elles si  
peu cognu & si rare, que nulle femme mariée, ne  
commit Adultere l'espace de sept cens ans, & aucune

L'Amour  
sert de Caf  
solette aux  
Amans qui  
leur chasse  
toute mau  
uaise odeur  
& punaisie  
d'alegtour.

Plat. au trj  
des Cifnes.

filles ne fut depucellée hors son mariage. Maintenant tout est renuersé, car il se trouue vne infinité de femmes qui pourroient dire beaucoup plus assuremēt & veritablement, *lunonem iratam velim, si memini me unquam virginē fuisse*, que ne faisoit cette fille de ioye dans Petronius. Leur pucelage vendu & reuendu plusieurs fois, & à plusieurs & diuers prix, s'est en son commencement escarté de si bonne heure, qu'elles ne sçauent que c'est, & n'en ont ny marque ny memoire.

io Les Femmes ne trouuent heure plus propre pour flater efficacemēt leurs maris que celle de la mort, ou de leurs dernieres dispositiōs.

La plus grande flaterie des Femmes enuers leurs maris, est quand ils veulent faire leur derniere disposition, & lors qu'ils sont sur le point d'abandonner le monde: ne donnant loisir à leurs femmes d'estaller diuerses sortes de flaterie, l'heure & le réps les contraignant de s'arrester à la meilleure, & à celle qui doit donner le coup mortel, & au pauvre mary & à toute sa famille. Qui fait qu'on loüe grandement cette Dame Romaine Marcella, laquelle voyant qu'un homme qui la vouloit espouser nommé Cerealis, luy vouloit donner tous les moyens par contract de mariage, luy dict fort prudamment, qu'elle aymoît mieux vn Mary pour l'amour de luy mesme, que pour l'amour de son bien.

Les femmes pour mieux flater leurs maris, les attendent sur le passage de la mort.

Et les loix, recognoissant que ces flateries qui attendent les moribundes sur le pas auantageux de la mort, ces flateuses suggestiōs des secondes femmes, & sur tout des Marastres, qui ne cherchent leur repos que dans le trouble des familles d'autruy, estoient les plus dangereuses, comme se faisant ordinaremēt au preiudice des enfans d'un premier liēt: les ont

prohibees, & reſtraintes le plus eſtroitement qu'elles ont peu. Mais elles ſçauent conduire ſi accortement leurs Adulations, & leurs deſſeins, qu'Argus meſme y perdrait la veue.

C'eſt d'où ſont venuës ces Pompes funebres, & ces derniers honneurs que les femmes font à leurs maris. C'eſt d'où ſont venus ces grands *Ædifices*, car elles ne batiffent que des logetes & des Burons pour leurs maris viuans, & pour les morts elles eſleuent des Mauſolees qui donnent iuſques dans le ciel. A quoy elles appliquent encore cette flateuſe reſponſe, pour leur ſeruir d'excuse, qu'elles en vſent ainſi, parce que le deſlogement des viuans, n'eſt qu'un logis paſſager, & le ſepulchre des morts, eſt vn ſeiour eternal.

11 Pour quoy les femmes ſõt de plus grãds *Ædifices* pour leurs maris mourans que viuãsi

Puis les enuoyans au tombeau ſans larmes, & ſans loüanges: le voulant faire paſſer pour vn traict de Conſtance, elles ont accouſtumé de dire conſtamment ces Vers.

Les fẽmes enuoyent volontiers leurs maris au tõebeau ſãs larmes.

*De le pleurer touſiours, ce n'eſt rien que de l'eau;*

*Trop debile teſmoin, d'une douleur ſi forte:*

*Il faut qu'un iuſte los, luy ſerue de tombeau,*

*Mais pour loüer ce mort, toute loüange eſt morte.*

C'eſt ce qui a deſtourné pluſieurs grands perſonnages de ſe marier, & d'eſpouſer meſme des femmes tres-parfaictes, & ornées de toute ſorte de vertu. Suiuant l'aduiſ de Metellus, lequel receuãt la plainte de Marius, qui luy diẽt qu'il ſ'eſmerueilloit, de ce qu'il ne ſe vouloit marier avec ſa fille, puis qu'elle eſtoit belle, noble eloquente riche, & grandement vertueuſe: reſpondit qu'il eſtoit vray, mais neant-

11 Pour quoy pluſieurs perſonnes ne veulent marier ny eſpouſer des femmes quoy que tres belles, riches & vertueuſes.

moins qu'il aymoit mieux estre à luy que non pas à elle : monstrant clairement qu'avec leur Adulation, les femmes possèdent si fort leurs maris, qu'ils sont plus à elles qu'à eux mesmes : & encores plus avantageusement celles qui sont accompagnées de plus de dons & graces de la Nature, comme estoit la fille de Marius.

Le Meſlange de l'homme avec la femme, ſemble entre tous les Meſlanges auoir eſté fait le moins parfaitement.

Jean Roy de Portugal ſe paſſoit au ſimple rencontre des femmes.

Le mariage reſſemble cette Pierre nommée Tiro, laquelle nage ſur l'eau.

Pourquoy le Comique dit qu'une fille

Qui a fait dire à plusieurs Naturaliſtes, que tous les meſlanges du monde ſemblent ſe faire plus parfaitement, que celui de l'homme & de la femme.

Car quoy que Dieu ſoit le ſeul ouurier, qui a formé & vny le premier homme avec la premiere femme : Si eſt-ce qu'ils ſe trouuerent ſi peu intelligens tout dès le commencement, qu'Eue ioignant ſon Adulation avec celle du Serpent, elle fut auſſi toſt en mauuais meſnage avec Adam. Tellement qu'on ne trouue eſtrange l'humeur de Ian Roy de Portugal, lequel ſe paſſoit au ſimple rencontre des Femmes, tant il redoutoit leurs pippéries & blandices.

O que les bons Mariages, & qui ſ'eſcoulent ſans la rencontre de tous ces malheureux accidens, ſont bien-heureux ! Le Mariage reſſemble cette pierre qu'on nomme Tiro, laquelle nage ſur l'eau tant qu'elle eſt vnée & entiere, mais diuiſée & miſe en pieces, elle va à fonds : les mariez bien vnies ſurnagent ſur les eaux, & ſont du tout hors d'orage, mais diuiſez & deſvnies, ils vont à fonds ſ'ils ſont tant ſoit peu au large, & ſe perdent meſme parſois au port.

De maniere que ie ne ſçay ſi l'Amour auquel les belles filles ſe iettent communément, & les malheurs qui arriuent dans les familles par leur moyen, auroit

donné lieu à ce dire commun tiré du Comique : qui dict que quand il naist vne fille en quelque maison, cette maison est accreue en dommage, & comme si quelque certaine perte ou ruine luy estoit fortuitement arriuee, il publie par tout, *Damno auctum fuisse herum, cum filia nata nuntiabatur.* Vne fille estant nee en quelque maison, deuenant avec le temps grande & capable d'Amour, il est mal-aisé si elle est belle & recherchee, qu'elle ne tombe la premiere, & ne face tomber en dommage tout le reste de la famille, ne pouuant se guarentir des funestes & deshonnorable accidans, esquels ce petit (mais puissant Dieu Cupidon) a accoustumé de precipiter les ieunes filles dés aussi tost qu'elles sont capables de flaterie & d'Amour.

estant nee  
en quelque  
famille, cet  
te famille a  
creu en dō  
mage.

Terent.

Le pis est que l'un & l'autre sexe, se trouue parfois si acharné en ses sales exercices, & si aueuglé & abandonné de Dieu, qu'ils s'en prennent indifferamment à toutes choses, & ne font discretion de voluptez, non plus que de personnes, avec lesquelles violant la nature; ils abusent des membres de la generation.

13 L'Amour  
ne fait  
discretion  
de voluptez  
non  
plus que de  
personnes,

*Ægritudinem contrahit* (dict vn ancien) *qui corpus corpori miscet, cōgrediensque, nec legitimo nec vere amatorio utitur complexu: in sanientem hunc rapit pulchritudinis fama, neque ex innato cum iustitia appetitu congregitur.*

Max. Tyr.  
Ser. 10.

Or quiconque estant amoureux, *Fæmineum genus explodit* (dict il) il fait comme ce Roy de Perse, le quel quoy que maistre & souuerain d'une grande partie du monde, estant aduertty qu'il y auoit grande quantité d'or & de richesses cachees dans vn sepulchre, l'ayant fait ouuir, n'y trouua rien que ces paroles,

*O virorum avidissime cunctorum, mortuum violare non dubitas, Auri amore.* Aussi quand quelqu'un est rayé de l'Amour de quelque belle: ou qu'il s'est épris de quelque belle qualité, que la nature a emprunté d'as quelque autre subiect extraordinaire, *Si quando hominem rapiat, fama pulchritudinis in corpore defossa*, on luy peut dire tout de mesme, *O stultissime virorum cadaver effodis.* Et quand avec eux, *Iniqua fit permixtio*, sterilsique congressus. On leur peut dire.

*Quid saxi semina mandas?*

*Cur arenas aras: oblectationes istiusmodi ad ipsam transfer naturam, verte oculos ad Agricolationem, fructuosus letare voluptatibus.*

*Ne pereant ventura carentia semine secla.*

L'Amour rompt & mesprise toute sorte de Barrières qui luy portent empêchement,

Les barrières que Nature a interposé pour empêcher les conionctions illicites, les droicts du sang, qui ne se peuvent enfreindre violer ny changer par aucun droict, ce nœud Gordien qui serre le bouton aux plus débordés & débordées: l'Amour les outre-passe, les rompt & les dissout sans respect ny consideration quelconque. Car il a cela, qu'il s'attache & se lie indifferamment à tout ce qui luy est agreable comme le Lierre: rié ne luy est mal-aisé: nulle prohibiō pour si formelle quelle soit ne l'arreste, *Nusquam non confidit, cuncta contemnit, omnia vincit.* Rien n'est messeant à ses yeux, & croit venir à bout de l'impossibilité mesme. Voire il s'attache parfois tres-volontiers à ce qui le hait, l'Amour ayant cela de propre, qu'il n'attéd secours ny remede que du costé de son tourment.

Vicellius

Tellement qu'on ne trouue estrange, que l'Empereur

reur Vitellius fut si amoureux de la fille d'un de ses esclaves, lequel il auoit affranchy, qu'il en perdit le sens, & tomba en telle phrenesie, qu'ayant mal de gorge, il prenoit tous les iours du miel, & le mestant avec la saliué de cette fille, en presence de tout le monde, il en faisoit vn emplastre, & s'oignoit avec iceluy, appuyant son entiere guérison, & la logeant en la seule vertu de cette saliué remplie d'ordure & de saleté. Voila la force & la violence des flateries des hommes & des femmes. Voila ce que peuuent les Blandices tirees du chaud Alambic d'Amour, & les malheurs esquels ils nous iettent.

*guérissoit son mal de gorge avec la saliué d'une fille de ses esclaves.*

Si bien que Panætius respondit fort à propos, à vn ieune homme qui luy demandoit, si le Sage deuoit faire l'Amour. Quant au Sage (dict il) nous y penseros: mais quant à toy & à moy encore fort esloignez de la perfection du Sage, gardons nous soigneusement de deuenir esclaves d'une chose turbulente, impetueuse, sous puissance d'autruy, cōtemptible à soy mesme: laquelle iettant seulement ses yeux sur nous, sa gratieuseté nous pique, son bon visage nous rait, son regard fascheux nous trauerse.

*Sen. Ep. iij. Sçauoir si vn homme sage doibe faire l'Amour.*

Adioustons y le baiser, qui est si precieux & de telle importance, que plusieurs nations le content & mettent au rang de la premiere & plus notable faueur qui soit point, & comme celle qui conclud parmy plusieurs nations le marché, & la promesse d'une iouissance certaine. Aussi est-ce la premiere & principale douceur qui soit goustée par les Amas, parce qu'elle est engendrée par les plus nobles parties du corps: la Bouche estant l'instrument de la

*14 Que le baiser est la premiere Adulation d'Amour, & des plus importâtes que goustent les Amans. Le Baiser en Italie & en Espagne est de beau coup plus grande es-*

CCCcc

fideration  
qu'en Fran-  
ce.

voix, laquelle exprime nos desirs, parlant flatant & soupirat. Et la voix (di&t l'Italié) *E l'Ombra, e la Tromba de l'anima*: C'est l'ombre & la trompette de nos passions, qui trompe & enjolle l'ame & le corps de la pauvre Vierge, ou autre qui l'escoute.

Le Baifer  
trahit l'hô-  
neur aussi  
bien qu'on  
l'a fait ser-  
uir autre-  
fois pour  
trahir le  
Sauueur.

Ils ne se souuiennent pas que le baifer a seruy pour trahir le Sauueur du monde. Et bien qu'il y ait trois sortes de Baifers, qu'on distingue par ces mots, d'Office, d'Affectiõ pudique, & de Volupté: à chacun desquels les Autheurs de la langue Latine ont donné vn nom propre, ayant di&t, que *Oscula sunt officiorum, Basia pudicorum affectuum, Suauia libidinum*. Si est-ce que ceux de la volupté, quoy que plus communs, sont les plus dangereux: les autres estant permis, cõme ioincts & attachez à des actions honnestes & li-

Tybere pro-  
hiba autre-  
fois le Bai-  
fer.

cites. Qui occasionna Tybere, quoy qu'Empereur Payen, de prohiber tres-estroitement le baifer, par ce que c'est vn trai&t pippeur de la flaterie des Amás, par lequel ils paruiennent à corrompre la pudicité des Vierges, & violer le Poin&t d'Honneur des mariées.

Ancienne-  
ment quãd  
on vouloit  
baifer les  
enfans, on  
leur tiroit  
premiere-  
ment l'o-  
reille, &  
pourquoy.  
Nempe vs  
pueri desues-  
cerant dolore  
auris Oscu-  
la frequen-  
tara.

Qui monstre que la forme ancienne de baifer les enfans, n'estoit pas sans mystere. Car les anciens ayant recognu le venin de la flaterie des Baifers, auoient accoustumé lors qu'ils s'en approchoient, de les prendre & tirer par les oreilles, laquelle forme de baifer, les Grecs appellent *χρηά*, afin que les enfans ayans eu l'oreille tiree, lors qu'on les vouloit baifer, se rebutassent par telle douleur quoy que fort legere, du plaisir & adulatiõ du Baifer, le tenant par ce moyen pour vne amorce tres-dangereuse.

A quoy les mesmes anciens adioustent, que le

Baiser de soy estoit vn flateur immonde : tesmoing Petronius Arbiter, qui dict, *Immundissimo me basio conspuir*. Tellement que celuy ou celle qui l'auoit receu, souloit dire comme en plainte, *Lauo os meum, & Osculum de spuo*.

Le Baiser est vn flateur immonde.

Et bien que Socrates, ayant composé vne Cité de grands & magnanimes citoyens, ait voulu que dès lors qu'ils auoient fait quelque excellent & généreux exploit de guerre, on leur decernat non des couronnes ou des statuës, ou autres telles bagatelles des Grecs : ains pour plus grande & celebre recompence, il leur donne & permet vn Baiser, avec licence au plus vaillant, de le prédre sur la plus belle creature de toute l'assemblée. Si est ce que iugeant cette action luy mesme, il dict par apres, ô admirable recompence, les Baisers sont les premiers tormens de l'Amour! Surquoy les Italiens encherissans, ont dict que c'estoient non les premiers tourmens, mais les premiers fructs & douceurs de l'Amour. Car les Baisers sont les promesses muettes des Amans, les ostages flateurs, portant le premier gage du futur contentement, & quelque lien qui nous ioinct, & nous serre si fort avec la chose aymee, que les ames enuerees de douceur, s'enuolent avec vn seul soupir,

Man. Tyr. Ser. 8. Le Baiser estoit iadis vne des principales recompences, & premier prix d'honneur des victorieux.

*Baci, sospiri, e voci,  
 Alternauan due bocche insieme vnite,  
 E per vn fiato, hauean vita due vite.  
 Quando estremo diletto,  
 Srinse pesto con pesto.  
 E fe che quasi vsciro,  
 L'alme ebre di dolcezza in vn sospiro.*

CCCcc ij

15 Que les  
Baifers de  
la Vierge  
sortent d'v  
ne bouche  
nullement  
embou-  
chée d'A-  
mour.

C'est donc vne tres-importane & veneneuse flatterie que le Baifer. Car la verité est, qu'encore que le Baifer de la ieune Vierge sorte d'vne bouche nullement embouchée d'Amour : & soit comme vne eau pure de quelque belle fontaine, qui n'a nulle liqueur pour enyurer. Si est-ce que les Dames qui entendent le faict, voulans flater & attirer quelqu'un à leur cordele, sçauent destourner les Baifers d'vne si douce façon, qu'elles semblent offrir ce qu'elles refusent, craignans que le reffus, qui rebute le monde quand il est tout cru & formel, ne bannisse tout à faict l'Amour, & n'esteigne cette ardeur qui faict qu'on les recherche.

Les Baifers  
guerissent  
les piqueu-  
res des A-  
beilles.

C'est pourquoy il est dict, que Leucippé sçauoit enchanter les piqueures des Abeilles, mais c'estoit en baifant. Et les Amans de leur costé, pour môstrer que ce n'est rien, & que leurs Dames les leur donnans n'y trouuent rien à dire : ont accoustumé les voulans prendre, de leur souffler ces Vers flateurs.

*Au moins si i'ay du mal n'empeschez point mon bien,  
Quand ie prens vn Baifer aux despens de ma vie,  
Las ie gagne beaucoup, & vous ne perdez rien.*

16 Qu'est-  
ce qu'on  
peut enten-  
dre par le  
Baifer de la  
mort.

Aussi dict on qu'il y a vne sorte de Baifer, qu'on appelle le Baifer de la mort, d'où vient peut estre la coustume du Baifer qu'on donne à ceux qu'on mène au supplice & qu'on execute à mort.

Tacite liu.  
2. ch. 14.

Si mieux nous n'aimons dire, que l'Amour est plus puissant que la Mort. Et qu'à vn Amant auquel on annôce qu'il faut mourir, la Mort mesme ne peut luy desrober ce dernier Baifer de la Mort, suiuant ce que dict Tacite, que Tigellinus mignon de Neron,

ayant receu aux bains de Sinuesse la nouvelle qu'il estoit condamné à mort, à laquelle il falloit qu'il se disposat au plustost, quoy que le dernier moment fatal de sa vie luy tonnat presque desia dans le cœur: la plus grande & hastee preparation fut d'aller donner les derniers Baifers qui sōt les Baifers de la Mort à ses concubines, apres lesquels ils se couppa la gorge d'vn rasoir, souillant encore & dilayanr villainement sa vie infame (dit-il) par vne fin tardifue & deshonnesté.

A quoy on applique la fable, par laquelle on feint qu'Endimion f'estant endormi sur vne montagne, Diane luy donna vn Baifer: ce que les Cabalistes interpretent, & disent que sans la mort du Baifer, nous ne nous pouuons vnir aux choses celestes ny avec Dieu, de la vraye vnion, & de celle qui nous est necessaire.

Surquoy il conuient sçauoir, que parmy le nombre infiny de tāt de sortes de morts, on cōte la mort du Baifer, de laquelle Salomon dict au commencement du Cantique, *Osculetur me osculo oris sui*. Ce qui est exprimé plus ouuertemēt par ces mots de S. Pol, *Cupio dissolui & esse cum Christo*, qui est vn desir qui n'est exprimé par Salomon.

Donc cette poisante masse du corps, estant celle qui nous tient separez de la vraye vnion, & du Baifer que les choses celestes pourroient donner à nos ames, les accueillans à elles par le Baifer, apres cette grāde dissolutiō: il s'ensuit que par la dissolution ou extinction du corps, on viendroit à ce Baifer. C'est pourquoy quelques Poētes ont feint que Diane

amoureuse d'Endimion l'endort d'un somne perpetuel sur vne montagne, & luy donne vn Baïser pendant ce sommeil. Voulans dire que nostre ame desireuse d'atteindre à son souverain bien n'y peut paruenir, sans premierement endormir Endimion d'un somne perpetuel qui signifie la Mort: ne pouuant assouuir ses desirs, ny le baïser sur la montagne qui est le lieu de son repos, que premierement elle ne luy ait donné le baïser de la mort, & dict les derniers Adieux à tous les embarrasemens de cette vie mortelle. A quoy se rapporte ce qu'on dict, que les Hebreux sur le discours des propheties tiennent, que les Anges sont veus de ceux qui ont les yeux purifiez, & qui sont dignes du rauissement du baïser, qu'ils appellent mort des saincts.

*Loyelib. 2.  
esp. 5. de  
Spectr.  
dict que les  
Hebreux  
l'appellent  
Hamaïeth  
L'achaf-  
dim.*

L'Amour produict & se sert de mille autres choses semblables, attrayantes & flateuses, lesquelles pour n'estre si mysterieuses que le baïser, ie lairray aux Amans, & à ceux qui sont encore dans les feux de la ieunesse, qui m'ont abandonné il y a ja long temps, Et n'en diray dauantage, parce qu'il y en a en mon premier Tome, plusieurs autres discours, auxquels les curieux peuuent auoir recours: & que mesuy c'est vertu & merite à moy de les ignorer, & n'en sçauoir du tout rien.

*L'Amour la  
Flaterie &  
les Blandi-  
ces ont gai-  
gné le prix  
parmy les  
mortels  
pour gai-  
guer la bñ.  
ne grace  
les vns des  
autres.*

Et diray seulement, que l'Amour, la Flaterie & les Blandices, dont les hommes & les femmes se seruēt, pour acquerir la bonne grace les vns des autres, ont desia gagné le prix, & emporté la palme sur toutes les actions des mortels. L'Amour est vne vraye source & fontaine de plaisirs, le seul peuple-mode, lequel

ioinct avec l'Adulation, qui ne peuuent estre l'un sans l'autre, gouuernent les Roys & les Princes: estât au pouuoir d'une simple femmelette de les tenir esclaves, voire parfois, les desloger de la grace de Dieu: leur faisans bien souuent quitter tout à fait le Createur pour la creature. Estant certain que parmy les Roys, & en la Cour de tous les plus grands Princes de l'univers, faire l'Amour, se rechercher flater & caresser reciproquement, est vne action, qui est communément tenue pour la plus honorable, & dont les blasmes sont le moins recherchez, & les crimes qui en deriuēt moins punis & plus excusez: imputant cela plustost à vne inclination de la nature, qu'à aucun deffaut tendant à vice, & prouenant de nulle mauuaise intention.

*S'il faut bannir de la Cour tous ces Flateurs Adorateurs & Idolatres, qui chargent les Princes de louange au delà de leur merite : ensemble tous ces faux Courtisans, lesquels par applaudissement suggestion complaisance & autre mauuais artifice, taschent à corrompre les bonnes mœurs des Princes, & visent d'un autre œil à leur propre interest, qu'au bien de l'Estat.*

- |  |   |
|--|---|
| <p>2 Il vaut mieux estre appellé grand par son propre merite, que par le seul benefice de la Fortune, ou par la voix du peuple.</p> <p>2 Sçauoir si les Docteurs en Italic merisēt qu'on leur baille de l'excellence aussi bien que les Princes.</p> <p>3 Qu'il n'y a grand personnage qui soit si peu loué, qui ne le soit au delà de son merite.</p> <p>4 La fauce Adoration que les Adulateurs &amp; Courtisans donnent aux Roys Princes &amp; autres Grands, frappe la Religion &amp; offence Dieu tout à fait.</p> <p>5 Qu'il faut laisser l'Adoration pour Dieu seul comme Createur, &amp; n'en faire nulle part aux creatures pour reueues qu'elles soient.</p> <p>6 Moyens dont les grāds ont accoustumé d'user pour attirer l'Adoration des petits, &amp;</p> | <p>toute autre sorte de vile soubsmission.</p> <p>7 Alexandre estoit si vain, qu'il estimoit les victoires de son Lieutenant Antipater, obtenue contre des Sauris &amp; non contre des Hommes.</p> <p>8 Qu'est-ce que traicter un homme en Roy.</p> <p>9 S'il faut tenir des promesses importantes, quand elles sont iniustes.</p> <p>10 Pourquoi plusieurs Princes entretiennent des gens doctes en leurs Cours, &amp; pourtant ils ne se veulent seruir de leur conseil, &amp; ne les y appellent guiere iamais.</p> <p>11 Qui n'est grand que par la faueur &amp; acclamation du peuple, a sa grandeur mal estable.</p> <p>12 De quelle sorte de gens se doibuent tirer le vray honneur &amp; la vraye gloire.</p> <p>13 Pourquoi les Empereurs anciennement</p> |
|--|---|

*ciñemēt faisoiet poser les Tableaux de leurs loix en lieu si haut, qu'on ne les pouuoit bonnement lire.*

14 *Pourquoy les Mouches Gueffes ne piquent iamais ceux qui sont mordus & frappez des Scorpions.*

15 *Que les Jeunes Princes sont plus exposez aux touches de la fortune, que ceux qui sont en leur maturité.*

16 *Les Adulatioes sont les Philtres dont vsent les Adulateurs enuers les Princes, pour*

*les forcer & tirer en quelque affection dereglee.*

17 *Il ne faut que les Roys soient indulgēs à punir les rebelles.*

18 *Qu'il faut faire comme les Theffaliens, qui raserent leur Cité, parce qu'elle portoit ce nom infauſte d'Adulation.*

19 *La France en matiere d'estprits chauds & remuans, est la Zone Toride de l'Europe.*

20 *Les Victoires acquises sur les Concitoyens, sont pluſtoſt des calamitez publiques, que des Victoires dignes de triophe.*

## DISCOVRS X.



EST vne bonne fortune pour les Grands, quand la grandeur s'accouple & se ioinct avec la vertu & leur merite: & encore meilleure, quand ils outrepassent & vont au delà des Titres hōnorables qu'on leur donne. Ainsi la grandeur ne gist & consiste à auoir & porter des Titres de grand, mais à les auoir dignement, & en iouyr à iuste Titre. Tellemēt que Crassus oyant quelqu'vn qui voyoit venir de loing Pompée, s'escrier tout haut deuant luy, voicy Pompée le Grand: repartit tres-bien avec vn ton encore plus esleué, & combien a-il de haut?

Et bien qu'on ait dict en honneur de la ville de Rome, seule insigne en grandeur & puissance,

*Quod regnas minus est, quam quod regnare crederis.*

DDD dd

Il vaut mieulx estre appellé Grand par son propre merite que par le seul benefice de la Fortune, ou par la voix du peuple.

Plut. en la vie de Crassus.

Si est-ce qu'on n'en a iamais dict autât, en honneur d'aucun particulier Romain que ie sçache. En quoy se monstre l'aduantage que le sainct Siege a contre ses ennemis, lesquels sont forcez d'accorder, que les Romains qui estoient anciennemét si orgueilleux, qu'ils prenoient volontiers ce nom fastueux, de Maistres des plus grands Maistres, prennent pour le iourd'huy encore plus volontiers celuy qui est le plus humble de tous les plus humbles: Seruiteur des Seruiteurs. Ce qu'ayans voulu dire par iniure, il en est venu cette verité en honneur des Saincts Peres, laquelle ils ont esté contrains de publier par tout, ayans fait courir ces Vers.

*Roma tibi suberant quondam Domini Dominorum,  
Serui Seruorum nunc tibi sunt Domini.*

Alexandre fut estimé non seulement digne de ce nom de grand, mais encore d'un autre plus grand & plus releué que celuy-là.

Neantmoins on a voulu approcher Alexandre le Grand d'un pareil titre, & l'honorer presque de semblable honneur. Car on a dict de luy non seulement *Quod dignus fortuna fuit*, mais encore qu'il a outrepassé les barrières de toute sorte de merite, & est allé *Supra dignationem*. Belle chose quand un Prince n'a nul titre honorable par usurpation & à fauces ensei-

*Nihil Citra Saldorem.*

gnes. Rien sans sueur (disoient les anciens Capitaines parmi les Romains) rien sans labour ny sans poussiere, & pourtant rien par le seul benefice de la fortune, ains par merite & iustement.

à sçavoir si les Docteurs en Italie meritent qu'on leur baille de l'excel-

Qui nous tient en doute, si les Italiens ont tort de donner de l'excellence à leurs Docteurs, aussi bien qu'à leurs Princes: veu qu'il y a tant de petits Princes à Naples & par toute l'Italie, qu'il s'en trouueroit presque autât que de bons Docteurs. Leur raison est,

qu'encore bien que ces Princes acquierent leurs titres par l'art Militaire & exercice des armes, qui a accoustumé de les fournir plus fastueusement, que celui des lettres: si est ce que ce sont titres & qualitez qui s'attribuent aux seules actions du corps, & ces autres qu'on attribue aux gens doctes, se donnent en consideration de l'esprit beaucoup plus excellent que le corps.

Le premier homme de marque auquel on a donné ce glorieux nom de Grand, a esté Alexandre: dans la vie duquel on lit, qu'il ammonceloit tant de corps morts de ses ennemis, qu'ils luy seruoient de pôt pour luy faciliter son passage, & passer de cōtrée en cōtrée. Tout de mesme on peut dire, qu'il ammonceloit tant de vertus militaires (car cela ne se peut faire autrement) qu'elles luy seruoient de rameaux, pour luy former tant de Couronnes, qu'en fin il s'en est trouvé, vne sur son chef, qui luy a imposé iustement le nom de Grand & de Monarque de l'Vniuers, outrepassant & le merire commun des hommes, & laissant les acclamations de la Renommée, & toute sorte d'Eloges d'honneur en arriere.

Il y en a encore eu quelqu'un qui a porté ce nom, mais si rarement, qu'à mon aduis à peine toute l'histoire & ancienne & moderne, nous en fournit elle vne douzaine. Car outre Alexádre & Pompee, nous n'auons ouy parler que du Grand S. Basile, du grand S. Leon, & de S. Gregoire le Grand, auxquels la pieté & les lettres ont iustement fait meriter ce nom, & les Armes & autres bonnes & vertueuses qualitez à Constantin le Grand, Charles le Grand, le Grand

DDD dd ij

lence aussi  
bié que les  
Princes. ●

Le premier  
homme de  
marque  
qui a porté  
le nom de  
Grand est  
Alexandre.

Peu de gens  
ont porté  
ce nom de  
Grand.

Le Pape  
Pie donna  
au Duc de  
Florence  
le titre de  
grand Duc.

Confalue, & depuis peu d'annees à Henry le Grand. Car les Monarques & Potentats qui ont ce titre de Grand attaché à leurs Empires & Estats, comme le Grand Seigneur, le Grand Roy de Mogor, le Grand Duc de Moscouie, le Grand Duc de Thoscane, & plusieurs autres de cette sorte: la verité est, que ce sont qualitez qui dependent des Royaumes Monarchies Duchez & Estats, & non des personnes & du merite. La qualité de Grand estant tellement vnüe & jointe à ces grandes & relleues dignitez, que nul deffaut vice ou imperfection ne les en peut deffrauder.

Tacite liu.  
12. ch. 5.

De mesme en est il de ceux, qui ont ce nom de Grand, ou tres-Grand, ou trois fois Grand, en nom propre & en surnom. Ce qui n'est pourtant tout à fait, sans quelque marque de vertu & quelque espece de merite. Comme le Grand Cyrus, le Grand Achemenes de la race duquel se louoit estre descédu ce vaillant Mithridates dans Tacite, le Grand Theodoze, le Grand Tamberlan, le Grand Roy François. Mais ce nom ne leur a pas esté donné generalement de tout le monde. Et quant à ces autres Albertus Magnus, & Olaus Magnus: Fabius Maximus, Valerius Maximus, Trebellius Maximus, Maximus Tyrius & autres semblables, c'estoient leurs noms propres & surnoms. Et quoy qu'il semble que le merite particulier de Fabius Maximus luy acquit ce nom de tres-Grand. Si est ce que Plutarque témoigne le contraire: car il dict qu'il y eut en cette famille vn nommé Fabius Rullus, qui pour la grandeur de ses faits, fut par les Romains surnommé Maxi-

Tacit. lib.  
14. cap. 13.  
dict que  
Trebellius  
Maximus  
fut vn de  
ceux qui  
furent de-  
putez pour  
faire la des-  
cription du  
cens en  
Gaulle avec  
Q. Volusius

mus, c'est à dire tres-Grand, apres lequel cet autre Fabius Maximus, celuy dont il a escrit la vie, qui faisoit la guerre contre Hânibal, fut seulement le quatriesme en droiçte ligne. Tellement qu'il semble que le premier a merité & obtenu ce nō de Maximus, & nō le dernier, veu qu'il ne faisoit que cōtinuer à porter ce nō qui auoit esté dōné à son premier autheur Fabius Rullus. Tout à rebours du Grād Cosmo, qui fut le premier de sa famille qui porta ce nō de Grād.

*Et Sentus  
Africanus.  
Plur. en la  
vie de Fab.  
Maxim.*

Et pour celuy de Pontifex Maximus qu'on donne au SainctPere, c'est vn titre attaché à sa qualité, pour estre le premier homme posé & constitué au sainct Siege, qui n'a dependance que de Dieu seul, comme estant son Lieutenant en Terre.

Quât au grād Maistre de Malthe, il a quelque merite en soy, qui le faiçt paruenir à cette belle dignité, & porter ce nō Auguste vn peu plus auarageusemēt ce semble, que le grand Maistre des Cheualiers de S. Estienne & autres semblables, laquelle ne consiste en eslection comme celle de Malthe: car le grād Duc de Thoscane Cosmo qui a institué cet ordre l'ã 1561. s'est reserué cette qualité & à luy & aux siens, si bien qu'elle va par successiō & nō par merite, ou par eslection comme celle de Malthe: & est impossible que les Cheualiers la puissent iamais conteroller ou cōtester, quelque deffaut ou ieunesse qui soit ou se puisse trouuer en leur Grand Maistre, puis que tout leur reuenu se prend chez luy & en ses États, & que l'Institut le porte ainsi.

*Les Cheua  
liers de S.  
Estienne  
instituez  
par Cosmo  
l'an 1561.*

Les Iurisconsultes semblent aussi en quelque façon auoir voulu gouster de ce mot de Grand, en

DDD d d iij

ayant trouué le titre ſpecieux. Car quoy qu'ils ayent accouſtumé de former leurs eſpeces ſoubs ces noms communs de *Titius* & *Menius*, & autres ſemblables fort rabaiſſez, & hors du ton & titre de la grandeur. Si eſt-ce qu'il ſe trouue que le Iuriſconſulte Paulus eſt entré en ce gouſt en la loy *f. de Hered. Inſt. D.* ayant propoſé que *Tactumeius Androſthenes, Tactumeiam Magnam, filiam Tactumeij Magni, ex Aſſe heredem inſtituerat.* L'eſpece ou l'exemple luy ſembloit parauanture plus releué, vſant de ces mots de *Tactumeia Magna*, que de ces autres noms familiers & vulgaires de *Titius* & *Menius*. Car de dire que c'eſtoit parce qu'Androſthenes en a vſé ainſi, il arriue tous les iours ou peut arriuer choſe ſemblable, & que d'autres en vſeront de meſmes. Tellemēt que Paulus pouuoit auſſi bien former ſon eſpece ſoubs le nom de *Titius* que de *Tactumeius*.

De maniere qu'il ſe peut dire que tous ces gens là qui ſont en ce rang, portent le nom de grand en autre façon, & en autre qualité, que ces premiers Alexandre & Pompée: ce nom eſtant pluſtoſt attaché à leur naiſſance, à leurs familles & maiſons, & à leurs charges & dignitez, qu'à leur vertu particuliere & à leur merite. Encore diēt on contre Pompée, que Cæſar (duquel on ſe moquoit, parce qu'il ſe ceinſtroit laſchement) ne laiſſa de le vaincre. Si bien que Sylla aduertiffant les Romains de ſ'en prendre garde, ſe monſtra plus accort que Ciceron, qui fut contraint d'auoüer (mais trop tard) qu'il n'eüſt iamais creu, qu'un homme ſi mal ceint, eut vaincu ce grand Pompée. Auſſi trouuons nous par eſcrit, que Selim

Ciceron  
ſouloit di-  
re parlant  
de Cæſar.  
*Præcinctura  
me ſefello.*

filz de ce grand Bajafeth, n'estimoit grand pas vn des Capitaines anciens qu'Alexandre & Cæsar, & non Pompée, qui fut cause qu'il se fit traduire leur vie en langue Turquesque.

Mais pour bien demesler cette proposition, & sçauoir si ceux auxquels on a donné ce fastueux titre de grand, l'ont merité simplemēt, ou s'ils en ont outrepassé le merite: si on le leur a donné iustement ou par Adulation, il faudroit suivre leur vie, & toutes leurs actions. Car s'il est vray ce qu'on dict mesme du premier, & plus relleué qui ait iamais porté ce nom de grand: qu'il y auoit plus de fortune en ses exploicts militaires, que de vertu, où se trouuera cette grandeur, cette gloire & ce merite ?

Plut. dict . .  
qu'on sou-  
loit dire  
d'Alexan-  
dre qu'il y  
auoit plus  
de fortune  
en ses ex-  
ploicts mi-  
litaires que  
de vertu.

*Quei principi Titolati* (dict l'Italié) comme celuy qui pour ce qu'il s'appelloit Phœbus, souloit tousiours mettre dans ses titres: Nous Phœbus, par la grace de Dieu, l'Oeil droit du ciel, Lampe Eternelle de l'Vniuers, Empereur des Estoiles fixes, Roy des Planettes, Prince du Zodiaque, Duc de la Lumiere, Marquis de la generation, & Comte des choses visibles. Ces Princes & Seigneurs qui portent ainsi tant de Titres, donnēt occasion à tout le monde de tourner les yeux vers eux pour les cōteroller & s'indiquer. Ils se deburoient ressouuenir du traict du Roy Louys XI. lequel voulant enuoyer vn Ambassadeur à Genes, luy ayant esté nommé vn Euesque de tel lieu, Abbé de tel monastere, Comte de cet autre lieu, Seigneur de telle terre, dict tout haut, Où il y a tant de Titres, il est aisé à voir qu'il y a peu de lettres. La grandeur ne rend pas vn grand Cercle plus rond qu'vn.

petit, qui est l'excellence de la piece : tout ce grand nōbre de Titres ne faiçt pas vn Homme pour grand qu'il soit, plus homme de bien.

Traiano  
Boccalini  
nella terza  
parte de  
Ragnogli.

Les Italiens apres auoir ressenteny en Italie la seuerité de la domination des Espagnols, ont diçt que cette nation estoit sur toutes autres auare & parsimonieuse, à donner à autruy satisfaction de Titres: voulans que leurs Princes seuls se tiennēt tousiours sur tous autres en cette posture & possession de Grādeur, de Majesté & de seuerité: autrement (disent-ils) ceux qui n'en vsent ainsi, semblent des Paons deplumez & sans queuë. Si bié qu'ils ont trouué estrāge cette Inscription, que quelques Espagnols mirēt en leurs Arcs Triomphaux, *Philippo II. Hispaniarum, utriusque Siciliae, & Indiarum regi Catholico, Italiae pacis auctori felicissimo.* Et sur tout les Venitiés, n'ont voulu en aucune façon recognoistre cette paix d'Italie venir des Espagnols, ny la tenir à foy & hommage d'eux, veu que les Espagnols mesme achètent si cherement à deniers contens, celle des Hollandois & Zelandois.

Traiano Boc  
cal. ibid.

Si bien que pour les Grands d'Espagne qu'on recognoist & remarque seulement par ce seul point, que leur Roy les faiçt seoir & courir estant près de luy: Vn Italien en diçt ces paroles (ie ne sçay pourtāt si elles sont veritables) *Se alli Spagnuoli la molta passione non gli accortasse la vista, benissimo conoscerebbono, che li loro Grandi, li quali la stessa Spagna non puo capire, e che in Italia vogliono fare il gigante, parangonati poi con gli Baroni Romani anco di mediocre statura, riuscircerebbono Nani.* Chacun parle ainsi aduantageusement de sa nation.

Traian. Boc  
calini ibid.

Il faut que tous Princes estrangers apprennent de nos Roys, à bannir & mespriser tous ces Titres de grandeur. Car le Roy S. Louys faisant le voyage de la Terre Saincte, ayât faiçt de grâdes conquestes, estât interrogé des Seigneurs de la Cour, de quels beaux Titres il vouloit estre *Titolato* (comme diçt l'Italien) à l'imitation des Empereurs Romains, ou des Roys ses deuâciers: il respondit en Prince tres- Chrestien, que la plus grande victoirc qu'il eut onc obtenuë estoit contre Satan, lors qu'il fut baptisé dans l'Eglise de Poissy, & partant qu'il ne vouloit autre Titre plus honorable, que de Louys de Poissy.

A la verité les Espagnols sur tous, prennent tant de Titres, & tant de marques de Grandeur, qu'ils donnent subiect aux Autheurs modernes, & principalement aux Italiens, de rechercher si ces Titres sont bien appliquez, & s'il en faut retrencher. Car il s'en trouue en ce pais là dõt les liures sõt desia traduiçts en nostre lague, qui ont mis en cõtrouerse, si le gråd Consalue aux guerres de Naples auoit bien & legitiment prins ce nom de Grand, & s'il le luy falloit oster ou non.

Surquoy particulièrement vn d'eux, examinant ses gestes, pour le rendre indigne du nom de Grand, diçt des choses si notables pour le luy arracher, que tous Princes & Seigneurs qui ont vn Prince souuerain duquel ils dependent, ou quelque maistre & superieur, y doibuent bien exactemēt prendre garde.

On luy reproche & met en auant l'yssuë tres-obscure & embrouillée qu'il donna à ses affaires, les ayant faiçt reüssir à mauuaise fin, chose peu conue-

*Les Italiens ont mis en cõtrouerse & dispute en point d'Estat, sça uoir si Consalue auoit bien & legitiment prins le nō de Grand. Trauano Boccalini ne s' Raggugli examine les fautes que fit Consalue acquerant le Royaume de Naples pour le Roy d'Espagne.*

EE E e

nable à vn hōme de sa qualité: & de ce que (i'vseray de ses paroles qui ont plus d'efficace & expriment mieux l'affaire que les nostres) *Chiedendo il Titolo di Magno, voleua essere predicato il Protosauio del mōdo.* Car apres auoir cōquis vn si grād Royaume que Naples, sās neātmoins auoir peu asseurer sa reputation: imprudemment & avec beaucoup d'ignorāce il se laissa desarmer, afin que plus aisēmēt on luy peut oster le gouuernement, & souffrit d'estre relegué en Espagne pour finir ses iours & y mourir comme forcené.

A quoy le mesme Autheur faiēt respondre Conſalue, qu'il ne luy falloit reprocher la fin, ny la finistre yſſuē de ses affaires, veu que Pompée en auoit encor faiēt vne beaucoup plus mauuaise, & neantmoins n'auoit laiffé d'obtenir ce titre de grand.

Ouy mais (luy est il repliqué) tous ceux qui voullans conquerir vn Royaume y perdēt la vie, ou font quelque autre fin defaſtrée, ne ternissent pour cela leur reputation, comme ne fit en aucune façon le grand Pompée, lequel eut tousiours la mesme genereuse pensée (quoy qu'occulte & cachée) que sceut fort bien executer Cæsar.

La premiere faute qu'on met sus à Conſalue, est qu'il fut trop liberal enuers les Princes & Seigneurs Neapolitains.

Mais Conſalue maniant la guerre & les affaires d'autruy à Naples, fit deux fautes notables: la premiere, qu'il outrepassa les termes de la liberalité, & l'authorité d'un Capitaine: car cuidant acquerir ce Royaume, il fit tant de liberalitez & biē-faiēts à des Seigneurs & Capitaines Neapolitains, & autres hōmes illustres, qu'il les acquist presque tous, & se les fit siens tout à faiēt, tant il les auoit obligez: & n'eut

cette prudence necessaire, de laisser à son Roy commodité de leur faire du bien, & se monstrent liberal en leur endroit, veu que toutes les gratificatiōs qu'il leur eut peu faire dans leur patrie, estoient passées par les mains de Consalue.

La seconde, qu'avec affabilité & gentillesse, fort esloignée de la nature austere de sa nation, ouvertement il fit demonstration qu'il affectoit cette suite, & cette affection des Princes & Seigneurs de Naples. *Cosa che con sommo studio doueva esser fuggita da un suo pari, ministro d'un re per natura sospetosissimo.* Avec laquelle indiscrete maniere de proceder, il le mit en des ialousies, desquelles il ne le sceut deliurer sans perdre sa reputation.

D'ailleurs *Che le Gelosie di affettar la Signoria de regni altrui, da gli huomini saggi, o non si dauano, o si compiuano: Merce que l'effere in questi casi tiepido, ad altrui sempre riuiscina consiglio mortale.* L'Artifice de trahir sō Prince, ou s'esleuer contre luy soit à cachetes soit ouvertement, doibt estre incognu à vn bon subiect: & vaut mieux receuoir tort de son Prince, que de luy faire ny brasser nulle sorte d'outrage felonie ou trahison. De maniere que Consalue eut mieux fait d'aspirer au titre d'Homme de Bien, que non à celuy de grand.

Les Raisons d'Estat, enseignent bien aux hommes qui sont courageux & hardis entrepreneurs, de mesurer parfois leurs actiōs avec le seul compas de leur interest, mais non iamais avec celuy de leur Reputation: & encore cela s'entend des Rois ou voisins ou estrangers, qui ne dependent de personne, lesquels

La seconde  
quo contre  
l'austerité  
ou fierté  
de sa nation,  
se mōstrat  
trop affa-  
ble & cour-  
tois enuers  
les Sei-  
gneurs de  
Naples, il  
mit son  
Prince en  
ialousie, &  
le tira en iu-  
ste soupçon  
qu'il se  
vouloit fai-  
re Roy.  
Ceux qui  
entrent en  
ce mauuais  
dessein de  
vouloir en-  
richir vn  
Royaume  
ou Princi-  
pauté sur  
sō maistre,  
ou ils ne le  
doibuent  
entreprendre  
ou ils le  
doibuent  
mener à  
chef.  
Les moyēs  
dont vie le  
vassal pour  
empieter le  
Royaume  
sur son Sou-  
uerain, sōt  
estimez

plus mau-  
vais que  
ceux dont  
vse l'estranger.

peuvent impunément esclorre tels desseins ; & entrer en telles & semblables considerations : non les simples Capitaines ou Lieutenans de Roy, qui dependent d'autruy, en la personne desquels, les felonies sont tousiours estimees pleines d'infamie : estât certain, *Che i guadagni di regni, fatti da i supremi potentati, ancorche i mezz i fossero brutissimi molte volte sono chiamati gloriosi acquisti.*

Tellement que bien qu'on die communément, que se mettre en debuoir de regner en toute sorte de personnes, & au preiudice de qui que ce soit, est le seul point qui merite absolution & dispense: si faut il aduouer que c'est vne action, laquelle quoy qu'au seul iugement des hommes, & non à celuy de Dieu, fait parfois l'estranger qui l'entreprend louïable triomphant & redoutable. Si est ce que tout à rebours, elle rend le vassal ou subiect, qui se met en debuoir d'acquerir pour luy seul vn Royaume qu'il a fait semblant d'estre obligé, & de vouloir acquerir pour son maistre, non seulement detestable deuant Dieu, mais criminel de leze-Majesté deuant les hommes.

Et de fait ils disent que sachant bien ces raisons, Consalue portoit seulement le titre de Capitano Major, qui veut dire Lieutenant general, mais non de Consalue le Grand: aussi fut il contraint de le charger, la prudence de la nation Italienne luy ayant si bien espluché & mesuré ses actions, & mesme celles qui sont de plus grand merite & de plus haute leuée, qu'ils luy ont soustenu, que si chaque Capitaine prenoit ainsi à si bon marché, cette glorieuse pre-

rogatiue du Titre de Grand comme il auoit fait, *Maggiore nel mondo sarebbe stato il numero de Magni, che de Piccoli.* A quoy i'adjousteray ce seul traitt d'un autre Italien, qui semble luy debuoir oster ce titre de grand plus que tous autres : qui dict que certains François festans retirez pendant nos guerres de Naples au mont Cassin, Confaluo se monstra auoir si mal discipliné ses soldats, qu'ayant emporté la place sur les François. *I soldati con grande ingordigia, e poco rispetto, spogliarono la sacristia della Chiesa, togliendo in fino ai Calici, e le sacre vesti dedicate a l'officio diuino.*

*Alphonse Villa en la vie de Charles le V. Ce nom de Grã a esté si agreable de tout temps qu'on l'a fait passer des personnes aux choses.*

Mais laissant les personnes qui ont prins & vsurpé faucemēt ce Titre, ou ausquels on l'a trop flateusement & peu dignemēt concedé. On peut dire fort à propos, que ce nom de grand a esté de tout temps si agreable à tout le mōde, qu'on l'a fait passer des Personnes aux Choses. D'où viēt qu'on trouue qu'il est si souuent fait mention des grands Iours, & des grands Mois parmy les Autheurs profanes. *Et incipient Magni procedere Menses,* dict le Poëte. Et Tacite, *Transgite inquit cum expeditionibus, & imponite quinquaginta Annis Magnum Diem.* Voulant dire, acheuez vos cinquante annees, avec vn bon & Grãd Iour qui vous deliure de calamité & seruitude, voire de la peur & apprehension d'icelle.

*Magni Menses.*

*Magni Dies.*

Et dans Osee, *Magnus dies Israël*, appellant ainsi les Mois & les Iours grands, comme qui diroit Faustes heureux & de bon augure. Tellement qu'Osee semble vouloir parler de ce Grãd Iour du fils de Dieu qui est le Iour de sa Natiuité & heureux Aduenemēt, depuis lequel on peut dire, que Iesus-Christ a le pre-

*Osee 1. Grands Iours.*

*Le Iour de la Natiuité de Iesus-Christ semble auoir esté le Grãd*

de vie & de  
liberté  
pour nous.

mier ouuert les grands Iours, & les grands Mois, & a rangé les Annees & leurs saisons, qui tournent & retournent incessamment. Et se peuuent dire Faustes & bien heureux, de tant qu'en ce premier Grád Iour, il ne nous a pas seulement mis de seruitude en liberté, mais encore il nous a reuomez de la mort à la vie.

*L. cum vtd.  
eres de cōsr.  
Emp. D.  
Optimus  
Maximus*  
signific en  
droit & libre  
& affranchi  
de seruitu-  
de.

*Lnc. i.*

Et les Iuriconsultes semblét l'auoir prins de la fa- çõ, car parmy eux, le mot de *Maximus* signifie libre & immune de seruitude, comme qui vend vn fons, *Uti Optimus Maximusque est.*

Si bien qu'on peut dire que le grand Empire de Iesus-Christ & son Regne, *Cuius Regni non erit finis*, a prins vn commencement, depuis ce grand Iour de son aduenement, & puis ce grand Mois où s'est rencontré ce grand Iour.

Dieu seul  
doibt estre  
appellé  
Grand.

*Psal. 94.*

Mais pour bien & proprement appliquer ce nom de Grand, nom qui est peu cõuenable aux hommes mortels, puis qu'ils sont faiçts de rien & ne sont rié: il le faut laisser à Dieu seul, *Quoniã Deus Magnus Dominus, & Rex Magnus*, non seulement par dessus les hommes, mais bien *Super omnes Deos*, diçt ce Grand Roy & Prophete.

Le Iour du  
Iugement  
sẽble aussi  
debuoir  
estre appel-  
lé Grand.

Aussi *Magnus Dies*, le prenant non pour le premier de la naissance de Iesus-Christ, ains pour celuy que nous tenons pour le dernier des siecles, qui est ce Grand Iour du Iugemét: eu esgard à Dieu, est le Iour du triomphe & de la gloire de Iesus-Christ, auquel il sierra en son throsne pour iuger le monde. Et en ce sens il ne peut estre prins qu'en bonne part, comme estant heureux & fortuné. Mais eu esgard aux hommes, & n'ayant autre visee, il se peut prendre en cer-

taine façon en mauuaife part: car c'est le Grand Iour de Lamentation ou Condamnation. C'est le Grand Iour de seruitude pour ceux qui l'auront merité, qui les rendra à iamais esclaves & attachez aux peines eternelles.

Nous dirons donc que le Prince qui veut estre estimé Grand, & en porter iustement le Titre, doit estre grandement vertueux, égal par tout & en tout sens. Il faut que non seulement il soit tousiours acompagné de courage, & d'une cognoissance generale & adresse en l'exercice des Armes, & conduite des armées, mais encore en toute sorte de vertus. Il faut qu'il face paroistre la Liberalité dans l'oppulence, la Moderation en la magnificence, l'Assurance dans le peril & incertitude des batailles & combats, la Clemence és victoires & generales & particulieres, bref qu'on voye en luy vne singuliere Prudence Dexterité & Sagesse en toutes ses actions.

Fais si tu peux (dict le Stoïque) & compose vn autre Grand Capitaine sans ces vertus, il est impossible, si quelqu'vn t'oste le Diademe, si quelqu'vn t'eleue ta Courone & te rait le Sceptre, où est ta Grâdeur, où est ta gloire, où est ton merite? *Iam vero quis Magnus in Potentatu, cū stultitia, & flagitiis?* Oste la vertu d'un homme heureux, qui est enuironné de toutes parts de la bõne fortune, il sera petit de tous costez, & se trouuera sordide à conferer graces & bienfaits, à cause de la vileté de sa parsimonie, petit à essuyer ses labeurs par sa mollesse, enuieux enuers les bons, ou peu affectionné par sa pusillanimité & bassesse de courage, & seulement vaillant entre les fem-

Quelles  
qualitez  
doibranoir  
vn Prince  
qui veut  
estre esti-  
mé Grand.

mes pour assouvir sa volupté.

Le Statuaire doit bien prendre garde à la base qu'il donne à ses statues.

Et tout ainsi que les Ouvriers ignorans, mettant de grâdes bazes à de petites statues, rendent encore leur petitesse plus visible. Ainsi vne grande & ample fortune, quand elle tombe en vn courage bas & abbatu, paroist encore plus chetifue & defectueuse. On a beau la charger de Titres de Grandeur, sa Petitesse plie soubz le faix, & sa foiblesse se manifeste tousiours d'auantage.

Et puis que la Grandeur voire la mieux acquise & la mieux meritée a cette incōmodité, qu'il y a mesme plusieurs choses licites & permises aux pauvres gés, logez aux recoings, qui ne sōt loisisbles aux plus grands Monarques, & que ce dire est tres-veritable, *Magna seruitus est Magna fortuna*, que les Roys comme des Atlas, sont les plus chargez du fardeau de ce monde, à quoy faire tant de Grandeur & tous ces Titres de Grand, que pour les rendre odieux & enuiez d'vn chacun?

Il faut donc que le Grand Prince recognoisse la base sur laquelle on le veut loger, afin qu'il ne soit là indignemēt comme vne statuë enrichie de Vers excellens, & de faux Eloges d'honneur, où le plus souuent l'excellēce de l'ouurier qui l'a faiçte, ou du Poëte qui la louë, est plus mise en consideration, que la representation du Prince, & son statuë n'est mise & logee en belle aspect. C'est vne image difforme bien enchassée, c'est vne tres-belle histoire mal peinte, vne figure mal figurée: & comme disent les excellēs peintres Italiens, *Bella Historia Bruta Figura*.

Bella historia bruta figura.

Mais tant s'en faut que nous ayons les yeux bandez,

dez, pour mesurer ces vanitez, & que nous croyons en auoir assez, quand mesme nous n'en auons que trop : qu'au contraire, nous ne sommes pas contens d'une mediocre & lache louange: ains nous empoignons comme chose deuë, tout ce que la flaterie a impudammēt couché en escriteau à nos pieds, pour releuer nos testes chargees de plumes & de vent, & faire voir nos defauts de tous costez. Et de faict nous recherchōs encore les Adoratiōs, qui sont beaucoup au dessus les plus grandes louanges qu'on peut attribuer aux hommes mortels, comme si nous estions dans le monde ou pouuions estre Dieux immortels.

Si bien qu'il se trouuera la chose & les actions d'un chacun estant bien examinees & sans Adulation, que nul Prince ny guiere autre homme pour excellent & grand personnage qu'il soit, n'est pour le iourd'huy traicté illegitamment ou indignemēt, & au deça de son merite. Au contraire ses louāges & sa reputation vont tousiours par supererogation & en rehaussant: en telle façon que tel se faict voir paré d'une Couronne de fleurs, qui en auroit quasi trop d'une de Chardons ou d'Orties, pour piquer sa vanité iusqu'au sang. Et si on y prend biē garde, plusieurs se trouueroient dignes de l'honneur que les autres possèdent indignement, d'autāt qu'il est tres-certain qu'une infinité de rares esprits se morfondēt à l'ombre du beau Soleil qui s'esclipse & ne paroist guiere iamais que pour donner lustre à des gens de neant, & à des ignorans.

Sylla escriuant aux Grecs, voulant paroistre Grād enuers eux, & croyant qu'ils ne l'en estimassent pas

FFFFf

Qu'il n'y a guiere grand personnage qui soit si peu loué, qu'il ne le soit beaucoup au delà de son merite.

Quelles qualitez se donnoit Sylla.

assez, selon l'eslevation de sa vanité, souloit se signer au bas par ces mots enflez, L. Cornelius Epophroditus, le bien aymé des Graces & de Venus.

Les Flateurs donnans pareils titres à leurs Mœcenas sont le plus souuent menteurs, & par ainsi tousiours ennemis de la verité. Ce sont de faux Adorateurs, & qui veulent gagner & surprendre les Roys & les Grands par vne fauce & indigne Adoration, laquelle frappe le vray culte de Dieu & la Religion, en telle sorte, que le Roy des Roys, qui seul merite d'estre Adoré, en demeure grandement offensé.

4 La fauce Adoration que les Adulateurs & Courtisans donnent aux Roys Princes & autres Grands frappe la religion, & offense Dieu tout à fait.

L'Adoration & l'hommage que doibuent les hommes mortels au grand Dieu immortel comme à leur Souuerain, qui est la source de toute excellence, & la seule derniere fin, à laquelle ils doibuent viser pour estre beatifiez, est vn vray acte de Religion, communément incognu aux Adulateurs, appellé par les Theologiens Latrie, qu'on paye à cette grande Majesté diuine, soit par les actes interieurs des puissances de l'ame, soit parfois par des actes extérieurs, que l'homme contribuë & eslargit aussi bié aux Princes qu'à Dieu mesme : comme sont Salutations, Reuerences Flechissemens de genoux, Soubmissions & autres ceremonies exterieures.

Adoration enuers Dieu, & qu'est-ce qu'elle requiert.

Pour la vraye & licite Adoration enuers Dieu, elle requiert trois choses. La premiere est l'Acte de l'entendement, par lequel nous apprehendons & nous figurons l'excelléce de l'obiet qui doibt estre adoré. La seconde est l'Acte de la Volonté, par lequel interieurement nous l'inclinons à vouloir faire quelque chose, laquelle en toutes façons, témoi-

gne & manifeste l'excellence de l'obiet, & nostre bonne volonté & subiection en son endroict. La troisieme comprend les signes exterieurs, par lesquels nous faisons paroistre & mettons en euidence nostre subiection & redevance. Desquels trois Actes, le second qui est l'Acte de la volonté, declare l'essence & la propriété de l'Adoration: car le premier peut estre sans Adoration, & le troisieme peut estre avec vne ignominieuse Adulation, voire avec irrision: comme il se trouue en l'histoire de la Passiõ, que les Soldats flechissans les Genoux deuant nostre Seigneur, faisans semblât de le saluer, se moquoient de luy.

Vn des principaux motifs qui peut cõuier l'homme à faire cette Adoration, est l'excellence du subiect, auquel on la fait: & comme il n'y a rien si excellent que Dieu, lequel & en son essence & en ses perfections est infiny, aussi rien ne peut estre ny honoré ny adoré, de l'Adoration qui luy est propre, sans commettre idolatrie & peché detestable. De là viét que comme il y a vne excellence infinie en Dieu, & neantmoins quelque sorte d'excellence és creatures qui deriuent de luy, quand il faut recognoistre la difference, qui est és excellences du Createur & des creatures, il est necessaire distinguer les Actes de l'adoration, suiuant les enseignemens de la doctrine Chrestienne.

Qui sont, qu'à la seule excellence infinie de Dieu est deuë l'Adoration de Latrie, à l'excellence purement humaine, est deu vn respect ciuil, suiuant les qualitez grades ou dignitez des personnes, comme

FFFff ij

Qu'est-ce  
qui conuie  
l'homme à  
adorer  
Dieu.

aux Roys & Princes, aux Peres & Meres & aux Magistrats. Et à l'excellence moyenne entre la diuine & l'humaine, telle qu'est celle des Saints, est deuë l'Adoration de Dulie, laquelle est moindre que la diuine, & est plus grande que la ciuile.

La difference des Adorations ne se peut cognoistre par les seuls signes extérieurs, excepté en ceux qu'on fait au saint sacrifice qu'on a accoustumé de faire à Dieu seul.

Et d'autant que les Actes extérieurs d'Adoration sont communément pratiqués en toutes sortes d'excellence, la difference des Adorations ne se peut cognoistre euidamment, par les seuls signes extérieurs, excepté au seul Sacrifice qui est deuë, & qu'on a accoustumé de faire à Dieu seul. C'est pourquoy il se faut seruir des preceptes de la vraye foy, par lesquels chacun peut estre éclairé de façon, qu'il n'est en aucun danger de tomber en Idolatrie, ny croupir en l'Atheisme. Et peut apprendre, que suiuant la reuerence deuë à vne creature excellente, Nathan adora Dauid, & Mardochee refusa d'adorer Amá, de peur de n'attribuer à vn pur & simple hōme, ce qu'il deuoit à Dieu son Souuerain. Et par cette mesme consideration, suiuant l'excellence des Anges comme creatures tres-nobles, Abraham les adora: là où l'ange ne voulut estre adoré par S. Iean, parce qu'il reconnut que S. Iean l'estimoit estre quelque chose par dessus l'excellence de l'Ange.

Qu'il faut laisser l'Adoration pour Dieu seul cōme Createur, & n'en faire nulle part aux Creatures pour reueues qu'elles soient.

Laissons donc toutes ces Adorations pour Dieu, à qui seul elles sont deuës, & pour ses fidelles messagers & Ambassadeurs les Anges, & pour ses bons seruiteurs domestiques les Saints, dont la Cour Celeste est composée: qui n'ont affecté autre gloire en ce monde, que toute sorte d'humilité & de soumission enuers Dieu & enuers les hommes. Les ser-

uices desquels, ont esté taints du sang le plus vermeil qu'ils eussent, qui leur a acquis la couronne du Martyre, & les ayans logez au ciel, les a ioincts près de Dieu. Tellement qu'il est raisonnable que les trouuans propres & à commodité pour estre nos intercesseurs, nous leur donnions nos prieres à porter, pour nous rendre ce bon Dieu Tout-puissant aussi propice & fauorable, comme ils ont bien merité de luy.

Combien de Roys morts voudroient estre à leur place, & cent mille distances au dessoubz: tel pauvre miserable s'est autrefois prosterné vilement par terre dans le monde, pour se laisser passer son maistre sur le ventre, que maintenāt iouissant du triomphe de la gloire des Bien-heureux, le voit dans vn abisme esclau de Satan, souffrant des peines eternelles: auquel il pourroit iustement dire, voila la recompence des Adoratiōs detestables, esquelles tu soubsmettois ton peuple. Voyla le prix des fauces loüanges, & du fardeau de tant de Titres, & vains Eloges d'honneur que tu recherches, voire exigeois de tes subiects: c'est maintenant ô miserable! que tu recognois le tort que t'ont faiēt ces faux Adorateurs & Idolâtres, qui t'auoient erigé pour leur Veau d'or.

Ces Princes sont malheureux, & ordinairement subiects aux plus grandes rigueurs de la fortune, qui se laissent conduire en vn estat si vergongneux, que celuy qui leur eschoit par le malheur & frauduleux artifice des Adulateurs, Faux Courtisans, & autres personnes semblables: lesquels afin que le Prince ne s'esueille iamais d'vn sommeil infaute: &

Combien de Roys voudroient estre à la place d'vne infinité de pauvres gens, qui les ont adorez, & auxquels ils ont passé autrefois sur le ventre.

ouurant mesme à la fin les yeux, ne puisse auoir connoissance de leur ambition, luy remplissent premierement toute la Cour de certaines gens, lesquels avec leurs infames persuasions luy font accroire, que sa Nonchallance & pusillanimité est vne grande vaillâce, la Haine vniuerselle du peuple vn amour cordial, les Blasmes publics des louiâges exaggerées, la Confusion vn tres-bon gouvernement, les extorsions vne sainte Iustice, la prodigalité vne liberalité vertueuse, la Stupidité & fetardise d'auoir tout à fait abandonné le gouvernement de l'Estat, des fatigues honorables, & vne diligence exacte & bien réglée. Il faut regretter leur infortune & auoir compassion d'eux lors qu'on les voit si fort aucuglez, qu'ayans leurs propres vices & deffauts en horreur, ils demandent instamment qu'avec vne rigueur extraordinaire on les punisse en autruy : ne s'apperceuant qu'ils sont plongez & submergez en iceux, iusqu'aux yeux & aux Oeilles.

Le Prince ne peut souhaiter qu'on punisse des vices & deffauts en autruy lesquels il se recognoist subiect luy mesme.

Caligula dès qu'il voulut estre adoré comme vne Idole fut vn Maître.

Cap. clericus dist. 46. ut clericus qui Adulationibus et Proditionibus va-

Suetone dict que Caligula au commencement de son Empire, fut fort bon Prince : mais par apres les Adulateurs ayans commencé à l'adorer & idolatrer, en firent vn monstre. Car il voulut estre adoré comme vn Dieu, & que son image fut affichée par les temples comme celle de Iupiter, excepté en celuy de Hierusalem, où les Iuifs ne voulurent iamais permettre que son Image ou statuë fut logée. Tellemēt que depuis, afin que cette contagion n'enuahit & ne se glissat en l'Eglise de Dieu, le Concile de Carthage a ordonné tres-sagement, que l'Ecclesiastique qui vsera d'Adulation, qu'il appelle en ce lieu Pro-

dition ou Trahison, soit dégradé.

Il est donc tres-à propos d'aduertir les bons Princes & toute sorte de Grands, qui doibuent vn iour rendre compte au Tout-puissant, de ne s'amuser à ces fauces Adorations & vaines loüanges, qui sont autant de trahisons que les Grands Monarques qui n'auoient la cognoissance de Dieu ont vsurpé autrefois, & que depuis encore aucuns mauuais Chrestiens à leur imitation ont voulu vsurper.

Comme aussi est il grandement besoin de veiller & ietter les yeux sur la flaterie des Grands, lesquels bien souuent de leur costé ne manquent à flater les petits, ores par belles promesses, ores par presans, pour les attirer à leur cordele. Les Chaines d'or qu'ils portent, pour les captiuier & entrainer, sont des lassets pour les lier à leur seruice, leurs Pierreries sont de faux Soleils pour les esblouir, & leurs Bien faitcs & thresors sont des amorces pour rauir leur liberté, & les rendre esclaués.

*Non mirate la scorza incaute genti,*

*Che son lacci le gemme, e gli orie gli ostri,*

*E serui coronati i Re potenti.*

On dore maintenant és festins, les extremitez des Oiseaux & autres Animaux qu'on y sert: & si pourtât rien de cela n'est bon pour l'estomac, ains seulement vn peu complaisant aux yeux. On ne dore les Pillules & tablettes, que pour tromper des enfans & des malades, & non les hommes sains. Les Richesses des Princes & leurs thresors, trompent ainsi les ignorans qui sont à leur seruice. Pour bien se rassasier, il ne faut se ietter ny courir à ces extremitez, ains au

*être deprehē  
ditur degra-  
detur ab of-  
ficio.*

*6 Moyens  
dont les  
Grands ont  
accoustu-  
mé d'vsér  
pour atti-  
rer l'adora-  
tion des pe-  
tits, & toute  
autre sorte  
de vile  
soubsmis-  
sion.*

*La dorure  
qu'on met  
sur les ani-  
maux és  
festins, est  
plus cōplai-  
sant aux  
yeux que  
bon à re-  
stomac.*

corps solide non sophistiqué: le meilleur de la piece est, ce qui se sent moins de cette dorure.

Les Princes donnent souuent des Lunettes d'or à leurs fauoris, qui leur font venir la jaunisse.

Les Princes donnent parfois certaines lunettes d'or à leurs fauoris, & à ceux qui les idolâtrēt, faictes avec vn tel artifice, que lors qu'ils iettent les yeux pour voir au trauers, quelque certaine fascination les prend, qui cause qu'ils ne peuuent parfois reconnoistre en ceux qui les leur ont donnés, les vices & deffauts que tout le monde y voit, & c'est d'où vient que la plus part des maisons riches, sont le plus souuent vuides de gens vertueux, & se trouuent communément pleines de vitieux esclâues, frappez de quelque contagieuse jaunisse, laquelle ne leur permettant de porter leurs yeux espurez, & les passer autre part, que par cette glace dorée, ils deuiennent aussi tost gastez & corrompus, & tous leurs sens tellement altérez, qu'ils ne peuuent donner vn bon aduis à leur Prince, ny faire nul bon & sain iugement de ses actions.

Le Cœur graue souuent sur le front nos mauuaises pensees.

Mais il aduient souuent, que la plainte du cœur & le mal que le Flateur endure, trahissant les yeux, escrit & luy graue sur le front, la mauuaise pensée, mesme contre l'intention de celuy, qui veut & s'esfaye de loger quelque erreur & mauuais conseil dās la teste de son Prince. Si bien que tout le mōde voit en ce point, & découure clairement, que c'est comme celuy, lequel n'ayant que fort peu de veuë, prend des Lunettes de Mescōte ou trop vieilles ou trop ieunes, pensant se conduire mieux: ou bien comme cet autre, lequel ayant la veuë trop foible se faict mener à vn Aueugle, duquel estant mal guidé ils s'enfonceēt

tous

tous deux en quelque dangereux precipice. Ainsi en aduiét il à ce Prince, lequel ayât donné ses Lunettes d'or, à celuy qu'il veut prendre pour guide, en reçoit aussi tost luy mesme de fauces & prestigieuses, en telle sorte qu'ils se trouuent tous deux atteints de cette déplaisante Iaunisse, mais pourtât differéte & chacun en sa façõ: qui faiçt qu'estãs tous deux malades, auégles & mal guidez, ils s'enfoncent au premier récontre, & comme gens qui vont à tastons, & se tiennent par la main, se precipitent & se perdent ensemblement.

Les Amitiez naturelles sont bonnes, & ces Conuenances & liaisons par lesquelles la Nature lie certaines choses ensemble sans nulle adulation artificielle, ne peuuent estre blasmees, sans blasmer la nature mesme. Comme les Elemens & plusieurs autres choses s'appuyent se flatent & se maintiennent les vnes les autres: l'Aimât flateur attire le fer, l'Ambré la paille, le Souffre le feu, le Soleil plusieurs sortes de fleurs, la Lune les Eaux, Mars les vents: plusieurs Arbres flatent & attirent sur eux leurs femelles, & encore plusieurs herbes les animaux. Mais les Amitiez fardees, & ces Cõuenances & liaisons artificielles, dont les flateurs se lient avec les grands, ces Adorations & ces iniustes loüanges, avec lesquelles ils leur font tant d'offres de protestations & de vœux, sont autant de deceptions, par lesquelles ils corrompent leur bon naturel, les attirans vers eux en les deceuant: & parauanture les Grands pour paroistre Grands, & acquerir ce titre de Grandeur attirans les Petits.

*Les Conuenances & liaisons naturelles, quoy que souvent fautes ne laissent d'estre tres-bonnes.*

GGGgg

Le Prince  
qui se loué  
trop ou  
souffre  
qu'on le  
loué trop  
excessifue-  
ment n'est  
enuers luy  
mesme iu-  
ge equita-  
ble.

Seneque.

Le Prince qui s'ayme, & qui s'estime trop, engendre ce mal en luy, qu'il ne peut estre son iuge equitable. Nous regardons les choses domestiques familiarierement : & la faueur ou la grace flateuse nuit ou preuaut à nostre bon iugement. Je croy que plusieurs eussent peu monter & paruenir à la Sagesse (dict le Stoïque.) *Nisi quadam in se dissimulassent, quadam apertis oculis transiliissent : non est enim quod magis aliena iudices Adulatione perire quam nostra : quis sibi dicere verum ausus est ? quis non inter Adulantium blandientiumque positus greges, plurimum tamen sibi ipse assentatus est ?* Qu'on soit hardimét en la troupe des Flateurs, souffrant leurs flateries & les embrassant, on ne lairra pas de leur applaudir, & suiure le mesme chemin, se louant & se flatant soy mesme à toute reste.

Plot, in Agri  
filas.

7 Alexandre  
estoit si  
vain qu'il  
estimoit les  
victoires  
de son Lieu  
tenant An-  
tipater ob-  
tenués con-  
tre des Sou-  
ris & non  
contre des  
Hommes.

Alexandre n'estimoit rien les batailles esquelles il n'auoit assisté, cōme si tous exploits militaires, pour le moins les plus honorables, deussent passer par ses mains, & ne peussent se terminer & finir sans luy. De façon qu'estant rappellé par les Macedoniens, entendant la grosse bataille qui auoit esté entre son Lieutenant Antipater, & le Roy Agis. Il me semble (dict il) oyant ces nouuelles, pendant que nous defaisons par deça le Roy Darius, qu'il y ait eu par delà en Arcadie vne bataille de Rats. Voyez combien il festimoit, & combien il rabaissoit les exploits des autres.

C'est ce qui donne vn si beau champ & vne si large carriere aux flateurs, lesquels estans & tesmoings & approbateurs des actions & des louanges que le Prince se donne parfois luy mesme, taschent pour

mieux gaigner sa bõne grace à luy en bailler de tous costez. O qu'il y a des personnes bien versees en cet art de bien loüer, & de bien flater! plus ils loüent les Roys plus ils versét sur eux de fauces loüâges, mieux les pensent ils traicter en Roys, *Peritus nimirum laudator es*, disoit vne fois vn Prince à vn flagorneur, qui luy entonnoit vn monde de fauces loüanges.

Alexandre ayant prins le Roy Porus en bataille, n'ayant nulle enuie de le flater, mais pourtant ne voulant manquer à le traicter suiuiât sa qualité: pour s'accommoder encore mieux à ses volontez, <sup>Qu'est-ce que traicter vn homme en Roy?</sup> Enquit de luy, en quelle sorte il vouloit qu'il le traictat, en Roy (dict Porus) & Alexandre tenant ce mot pour æquiuoque, luy demanda derechef, s'il vouloit rien dire dauantage, & y adiouster quelque chose. Non dict Porus, car tout est comprins soubs ce mot en Roy. Traicter vn Roy prisonnier en Roy, est chose fort difficile: car estant desia detenu en la prison des langues des Flateurs, esclau de leurs passions, quel traictement peut il espérer de ces gens là, qui voudroient estre Roys, & luy auoir enleué le sceptre des mains, & la couronne de dessus la teste? qui ne l'ont prins prisonnier & ne le tiennent captif, que pour en rapporter toute sorte de victoires, & le mener en triomphe. Le voyla le Roy Porus ou le Roy Paoureux, que ie tiens esclau (dict l'Adulateur en son ame) ie n'ay garde de le traicter ny en Maistre ny en Roy, car ie n'y ferois pas mes affaires: c'est moy qui suis Roy, puis que i'ay toute sorte d'Empire & de commandement sur luy.

Il est vergongneux qu'un Flateur, qui est près d'un

G G G g g ij

Roy, soit plus que Roy: ce qu'on ne peut nier parfois qu'il ne soit, quand par le moyen de son Adulation, ou de quelque autre mauuais artifice, il gouuerne & manie le Roy comme il veut. Et comme on dict, il y a peu de differéce és Cours des Princes où telle sorte de gens regnét, d'un Pieton à un Roy, lors que cōme à ce Ieu Royal, il se laisse opprimer en foule par qui que ce soit, & enfermer dans vne boette pelle & mesle, avec Cheualiers Rocs & Pietons.

Il faut tenir des Promesses importantes quand elles sont iniustes.

*Eneas Silvius. lib. 2. Comment. de Rebus Alphonsi.*

Le flatteur sçait tirer des Promesses iniustes de son maistr, & ne manque de paroles efficaces pour les luy faire tenir parfois malgré luy. Comme on dict de l'Empereur Sigismond, duquel un vieux Courtisan bon Adulateur, ayant trouué moyen d'extorquer quelque promesse importante, mais iniuste: luy ayant demandé ce qu'il luy auoit promis, & le trouuant un peu froid & degousté à le luy tenir: l'Empereur luy ayant dict que sa demande estoit immoderée & excessiue, il le mit incontinent sur les paroles d'honneur, & repartit aussi tost laissant l'excessifueté de la chose à part, vous me le pouuiez dénier quand ie le vous demanday, mais maintenant vous ne sçauriez reuoker vostre promesse sans vergongue: l'Empereur croyant qu'il y allast de son honneur, dit aussi tost, qu'il ayroit mieux perdre la chose demandée que sa reputation. Le Prince ne se doit laisser battre par son subiect d'une promesse iniuste, & contraindre un Prince de tenir sa parole, cela s'entend quand elle vise à bien, & non quand la tenir, luy porte ou vne ruyne entiere, ou quelque singulier notable & eminent preiudice.

Comme il aduint à l'Empereur Leon, lequel estât Zonare lib: 3. Annal. paruenue tout fraichement à l'Empire, vn certain flateur nommé Aspar, le pressant d'vne promesse qu'il disoit luy auoir esté faicte par luy, de nommer vn de ses enfans pour successeur, luy mettant au deuant que desia luy mesme l'auoit plusieurs fois appellé Cæsar: & comme il faisoit le long à rendre responce, Aspar l'ayant prins par vn coing de sa robe de pourpre, lacha flateusement ces mots, il est deffendu de mentir à des gens qui portent cette robe. Mais aussi dict l'Empereur, est-ce le faict d'vn esclau, d'estre ainsi contraint & violenté. Ce n'estoit pas vne promesse qu'il fallut ny faire ny tenir à la volée, car il s'agissoit d'vn Empire parauanture promis legerement, & à vn homme qui peut estre en estoit du tout indigne: cela touchoit non seulement l'interest de Leon, qui en auoit faict la promesse, ains le bien de l'Estat, & de tout le peuple entierement.

O le grand bien à vn Prince souuerain, de ne faire ny promesse ny autre chose à la legere & sans conseil! O le Prince bien-heureux, pres duquel se trouue ce bon & fidele conseil, composé nō d'Adulateurs, mais de grands & vaillans Capitaines, & autres gens sages prudens, duits & rompus aux affaires, experimentez, doctes, mais fideles, gens de bonne vie & de bonnes mœurs, & sur tout ignorans de leur propre interest.

Denys le Ieune Tyran de Syracuse, souloit dire communément, qu'il nourrissoit plusieurs doctes & sçauans personages, *Non quod illos admiraretur, sed quia per illos ipse alius admirationi esse vellet.* De mesme

Plus aux  
dicts no-  
tab. des  
Rois.  
10 Pour-  
quoy plu-  
sieurs Prin-

ces entre-  
tiens des  
gés doctes  
en leurs  
Cours, &  
pourtâc ils  
ne se ven-  
lent seruir  
de leur cō-  
seil, & ne  
les y appel-  
lent guiere  
jamais.

parauanture, & par vne semblable ruse & artifice, les Princes nourrissent & entretiennent souuent en leurs Cours des gens qui sont en reputation d'estre suffisans & grandement entendus aux affaires, & qui sont mesme venerables, & en l'opinion du monde à demy Saints : lesquels ils tiennent comme le reste de leurs Courtisâs, afin de persuader au peuple qu'il ne s'y fait rien à la Cour, que par leur bon conseil & aduis. C'est se flater & abuser le monde, pour donner de bonnes, mais pourtant fauces impressions au peuple, & tousiours à son preiudice. C'est vne fauce monstre de gens de conseil, inutiles du tout & sans conseil, ils sont veus, mais non employez. Plusieurs Princes ayans d'ailleurs ce grand deffaut, qu'ils demandent volontiers aduis & conseil à tout le monde, & n'en reçoient pourtant de personne, & n'en exploitent le plus souuent que le leur.

Princes & vous Grands Seigneurs, qui possédez le haut de la rouë de fortune : vous desirez rechercher vostre grandeur, & la conseruer par artifice, vous insinuer dans l'oppinion du Vulgaire, par simulation & fauces apparences. Il vaut mieux rechercher la realité, & la vraye essence, tenans tousiours le vray sentier. Car les gens bien sēsez, & ceux qui ont le plus la cognoissance des affaires du monde, sachans cōme cette Faveur Populaire vous est acquise, vous en estimeront beaucoup moins, car elle s'acquiert presque tousiours par mauuaise voye.

*Feris semper  
malis arti-  
bus Popula-  
ris fau. r. quo  
visur.*

*Qui n'est  
Grand que  
par la fa-*

Si bien que quand ayans prins cette fauce route (dit Minutius dās Seneque) ie vous verray celebrer par la voix de tout le peuple. Si quand vous entre-

rez en quelque part, ie ne voy qu'Acclamations Applaudissemens & Caresses. Si toutes les femmes & les petits enfans vous loüent. *Quidni ego vestri miserar, cum sciam que via ad istum fauorem ferat? Heu quam difficilis est gloria custodia!*

Il faut que les Princes maintiennent leur splendeur & celle de leurs familles illustres avec gloire & hõneur. Mais il ne faut que cette gloire (dict le Stoïque) soit autre chose qu'une approbation des gestes & faits memorables, dignes de recommandation & de loüange, jointe & attachée au iugement des mieux senez. Il faut que toute la Philosophie respõde là, & que toutes les ruses aboutissēt à ce point. L'hõneur & la gloire mal acquises & par feinte, fondees sur des vertus imaginaires & qui ne sont point: tous ces titres de Grand que les Grands recherchèt, ne peuent autrement acquerir vne grandeur & reputation stable & solide.

Les Ombres soient longues ou courtes, n'allongent ny n'amoindrissent les vrais corps qu'elles produisent, non plus les loüanges & les blasmes, que les flateurs ou le peuple chantent aux Princes, ne peuent augmēter ou rabaisser leur merite ou demerite.

Je n'ay point besoing d'amy, disoit vn Princee biē aduisé & ennemy des Flateurs, qui chāge seulement de place, quand il m'en voit changer, qui face à tous momens signe d'incliner & cõsentir à mes volontez. L'Ombre qui n'a rien d'essentiel, a plus de suite & en fait plus de demonstration que luy: mais bien ay-ie besoing d'un homme qui parle à moy avec verité, & qui donne avec sincerité son iugement sur

ueur & acclamation du peuple la grãdeur fort mal estable.

*Publium Minucium* dans

Senecue.

1. De quel

le sorte de

gens se

doibuent

tirer le

vray hon-

neur & la

vraye Gloi-

re.

*Nihil aliud*

*est quã lau-*

*dabilium fa-*

*ctorum à pro-*

*batio coniu-*

*cta cum iu-*

*dicio recte*

*sensientium.*

Les Om-

bres lon-

gues ou

courtes

n'allongēt

ny n'amoin-

drissent les

vrais corps

nõ plus les

louanges

nos meri-

tes.

mes affaires, & sur ce qu'il voit qu'on me propose.

Priere des.  
Augustin.

Tous les Princes deburoiét dire cette courte mais excellente priere, que ce Grand S. Augustin auoit tousiours en la bouche & au cœur: Mon Dieu que ie vous tienne en mon ame & en ma bouche, sans que ie vous escarte iamais de deuant mes yeux: en sorte que ie ne trouue chez moy aucun Faux Amour & trompeur. Ce seroit vne bonne & singuliere precaution contre la conuoitise, & contre tous ces mauuais desirs de la gloire du monde, qui ne leur est procuree que par de faux amis & des Adulateurs.

Heureux regne, auquel il se trouue vn Prince si amateur de vertu, qu'il preste volontiers l'oreille aux bons & prudens aduis des gens de bien qui sont près de luy, l'esprit aux saintes inspirations de Dieu: & tenant son cœur en neutralité, quoy que par fois engagé dans le centre de toutes les voluptez d'Epicure, il y relleue ses pensées comme ses rameaux, il y porte ses paroles comme ses feuilles, il y pousse ses actions comme ses fleurs, & y ramène toutes ses bonnes œuvres comme ses fruiçts: afin que tousiours tendu vers le ciel, il se puisse rendre digne de meriter la grandeur & felicité d'iceluy.

Les Adulateurs sont des Limaçons, lesquels rongent les ieunes plantes qui sôt les ieunes Princes, lors qu'ils sôt encore en la fleur de leur age.

Et vous ô Limaçons, qui rongez ainsi finement les premieres fleurs de ces ieunes plâtes, qui sçauiez si bien fortifier & appuyer quand il vous plaist, mais encore mieux quitter & abandonner au besoing, les ieunes Princes; reglez vn peu vostre cœur. Et vous fleurs Royales, n'ayez crainte de perdre ny vostre odeur soüiefue ny vostre candeur, si vous vous desuinissez de ces ames cauterisees, qui vont suiuant vos pas,

VOS

vos humeurs & vos desirs, se rendans complaisans en toutes choses pour mieux vous surprendre. Qu'il vous souuienne de ce Romain Cælius, lequel soup-  
 pant vn iour avec vn homme de ce mestier fort bon Sen de Ira c. 8.  
 Adulateur, qui luy accordoit entierement tout ce qu'il luy disoit: fennuyant en fin luy dict en chole-  
 re, dy au moins quelque chose contre, afin que nous soyons deux.

On dict qu'anciennement quelques Empereurs ayant fait des loix, en faisoient poser les Tableaux à telle hauteur, qu'il estoit parfois impossible d'en sçauoir & entendre la teneur. Et entre autres l'Empereur Caligula, les faisoit malicieusement afficher si haut, que les plus clair-voyans ne les pouuoient lire, & neantmoins il ne laissoit de punir si cruellement ceux qui ne les obseruoient de point en point, que chacun redoutoit plus ses loix, que ses propres ennemis. Il seroit besoing que les Roys & les Monarques, qui ne manquent d'auoir cent mille iustes occasions, pour punir & chastier les Flateurs sceussent monter les loix de leurs peines si haut, qu'elles demeurassent toutes cachees couuertes & incongneues à ceux mesme qui seroient les plus clair-voyans parmy eux, iusqu'à ce qu'elles ou leur peine leur tombat sur le dos, & que par ce moyen ils ne les peussent esuiter. Il leur faut tenir la bride haute, comme à des Cheuaux lasches, qui ont accoustumé de chopper & trebucher à chaque coup, & qui veulent attirer leur Prince à mesme achoppement.

Mais les malheureux rencontrent bien souuent Il est malaisé de surprendre vn  
 à tastons, & sont si accoustumez à s'accommoder à

HHHhh

Adulateur  
tant il a de  
moyens &  
d'artifices  
pour fortir  
du bour-  
bier.

toute sorte d'humeurs , & porter leur veuë si haut, qu'ils ne manquent iamais à lire clairement dans le cœur des Princes (vray Tableau de leurs loix) tout ce qu'ils pensent, & tout ce qu'ils desirent. Et n'est possible en ce point de les surprendre , ny qu'ils soient punis pour y auoir manqué. Et quand cela leur arriueroit par malheur , ils ont tant d'excuses pour échapper , qu'ils font bien souuent vergongne aux Princes, & à tous autres qui les ont seulement voulu tirer en soupçon.

Les princes  
n'estiment  
autres meil-  
leurs Con-  
seillers  
que ceux  
qui sont en  
leur bonne  
grace.  
Platon in  
Theage.

Et puis que les Princes n'estiment nuls autres meilleurs Conseillers, que ceux qui sont en leur bonne grace. Et que Platon fait dire à Socrates, que le conseil est chose sacrée, principalement celuy qui se donne aux Roys, qui sont personnes sacrées : que les Princes soient iuges eux mesmes de cet affaire, & qu'ils voyent s'il estoit iadis vtile & honorable à Antiochus de faire sō Medecin Apollophanes chef de tout son conseil, & à vn de nos Roys le sien Chancelier de France, & son Chirurgien Ambassadeur à Heliogabale de faire des artisans ses Cōseillers d'Etat, & à Caligula des hommes scelerats & meschās, afin qu'on iettat moins les yeux sur luy, & qu'il peut mieux tenir ses vices & propres deffauts à couuert. Qu'ils aduisent encore eux mesme, s'il leur prédenuie de se seruir du conseil de ieunes gens, s'il sera meilleur de les employer en leurs exercices & esbats, laisser les affaires plus importants (qui sont parfois tres-mauuais à digerer) aux vieux & plus experimentez: suiuant l'aduis du Sage Stoïque, qui dict que es conseils que la ieunesse se mesle de donner à autrui,

Louys XI.  
Herodian  
en sa vie.

Tacite lib.  
1. hist.

il est malaisé que la marque non seulement de l'enfance, mais bien de la puerilité bien souuent n'y paroisse.

*In quibusdam non pueritia sed puerilitas remans.*

Outre que les ieunes Princes, ont plus besoing d'assistance que les autres. Car l'experience nous a fait voir en plusieurs siecles, que les ieunes ans des Roys & Monarques, quoy que tres-puissans, font des Ponts & passages, sur lesquels les Grands les plus accorts & relleuez, & qui ont plus de pouuoir & d'auctorité, ont accoustumé de leuer quelque droit de Peage & imposer quelque subside nouveau. Ainsi il ne faut faire estat des ieunes ny des vieux Conseillers, s'ils ont de mauuais desseins, & s'ils sont Adulateurs, ains il est requis sur toutes choses, qu'ils ayent la capacité l'intention & l'ame bonne.

Les mauuais Conseillers qui sont près des Princes, ruinent les Royaumes & Estats. C'est ce que Saluste bon Conseiller d'Estat, dict en l'Oraison qu'il escriuit à Cæsar *De Republica ordinanda*. Apres auoir déclaré, qu'ennuyé de suiure la guerre & porter les armes, il appliqua son esprit aux lettres, suiuant laquelle profession, lisant & oyant vne infinité de choses, il trouua (dict il) que tous les Royaumes Citrez & nations auoient vescu en prosperité, tout autant qu'elles auoient eu de bon conseil : mais deslors qu'elles festoient laissees corrompre à l'Adulation à la Crainte & à la Volupté, bié tost apres leurs moyés festoient diminuez, puis on leur auoit osté leur Empire, & en fin posé le ioug comme on auoit voulu. Ce qui doibt seruir d'enseignement à tous Princes Roys & Monarques, mesmement en ce siecle.

*Les mauuais Conseillers ruinent les Estats.*

HHHhh ij

Les Prin-  
ces ne sont  
plus seruis  
auec affe-  
ction.

Car la verité est, que les Roys & les Princes ne sont plus seruis ny deffendus auec affection: ains il se voit tous les iours qu'aduenant l'occasion, ceux qui leur sont mal affectionnez prenans leur aduantage, leur tesmoignent des aigreurs si fortes pour des despits mal conceus, ou quelque haine fondée sur autruy, que leurs Royaumes Empires & Estats, sont par ce moyen par fois à demy esbranlez. Ce qui ne se peut cacher, car la seule fumée de vouloir troubler l'Estat d'vn Prince, est plus claire, que les feux de tous les plus signalez seruices du monde.

14 Pour-  
quoy les  
Mouches  
Guespes  
ne piquent  
iamais  
ceux qui  
sont mor-  
dus & frap-  
pez des  
Scorpions.

C'est grand pitié de courir apres vn Prince accablé d'affaires, & enuironné de puissans subiects. Les Mouches Guespes comme par commiseratiō qu'elles ont succé de la Nature, ne piquent iamais ceux qui sont mordus & frappez des Scorpions: ainsi faudroit il empescher que les Adulateurs & autres mauuaises gens qui sont prés des Roys, ne prinssent leur temps, lors que ou la ieunesse, ou les affaires importants, les rendent presque hors de deffence. C'est vn malheur que pendant les ieunes ans des Princes, on diroit que tous estats presque sont soubsmis au iugement de l'espee, & au Tribunal de la violence.

15 Que les  
Ieunes Prin-  
ces sont  
plus expo-  
sez aux tou-  
ches de la  
fortune  
que les  
vieux.

La ieunesse des Princes semble estre plus exposée aux touches de la fortune que leur vieillesse. Les ieunes antes qui sont de plus belle esperance, communes font celles qui sont le mieux entournees d'espinés. Les ieunes arbres les mieux fleuris & les plus haut esleuez, sont plus subiects à l'orage & au vent que les vieux chargez d'annees. La ieunesse n'a ordinairement autre soing, que la recherche de son plai-

fir & de sa santé, laquelle ne peut prendre accroissement qu'en effleurant les affaires seulement, & non en s'y rompant la teste passionnément, & s'y accrochant ardamment.

Et les grands Princes & Monarques qui possèdent les grands Royaumes & Estats, soient ieunes ou vieux, sont communémēt plus dangereux à tomber en ces accidans que les petits. Car comme les grandes riuieres sont plus violentes & forcees que les petites non nauigables, veu que par le moyen & artifice des Ponts, elles sont entrouuertes & entrecoupees, & cōme contraintes de porter des marbres & grandes pierres, & vn monde de terre & autres fardeaux sur le dos, que l'eau a accoustumé de fouler à ses pieds, & tenir au dessoubs, sans que leur cours pour effroyable & rapide qu'il soit, puisse empescher qu'on ne leur passe dessus en toute seureté.

*Que les Grands sont plus exposez aux Adulateurs, & à l'adulation que les Petits.*

De mesme ces Grands roys & Monarques sont plus subiects aux incursiōs & cautelles, & à la presse des Adulateurs, que les Petits Princes: ce sont eux & les grands Estats & Empires, qui souffrent les grandes oppressiōs & rauages: car la grande foule de Flatteurs, qui cōme des Exains de Mouches à Miel s'escoulent de toutes parts, pour trouuer fortune en la Cour des Monarques, font qu'on leur met & iette la poussiere aux yeux si espesse, que le torrent de leur grandeur ne peut empescher le mauuais effect de leur Adulation: au lieu que les petits Princes, pour estre moins suiuis & accompagnez, ont moyen & loisir de mieux, & plus facilement recognoistre telle sorte de gens, n'estans si fort plongez dās la mul-

*Les grands Roys sont plus subiects aux incursiōs des Adulateurs que les Petits.*

HHHhh iij

ritude & infinité d'allans & venans, comme sont les Grands.

La Fertilité  
des pays  
est parfois  
cause de  
leur ruine  
& leur steri-  
lité de leur  
conserua-  
tion.

Et comme on dict que la Fertilité d'Italie, fut autrefois cause que les Goths y descendirent à foules pour la rauager: & au contraire comme l'infertilité du pays des Suiffes, & autres semblables, est leur plus forte deffence: aussi la richesse & la grandeur des Roys, & la bonté & haute puissance de leurs Royumes, est bien souvent cause de la descente des Adulateurs & autres mauuaises gens, qui comme sont les ennemis au bon terroir, y courét à grosses troupes: au lieu qu'aux autres qui sont Petits & moins releuez de la fortune, leur repos se soustient par leur Petiteffe ou mediocre eslevation, qui n'appelle que des hommes communs.

C'est pourquoy il faut bien assister son Prince, & veiller sur toutes choses chacun à la conseruation de sa personne & de son estat: ayant tousiours deuant les yeux cette belle inscription faite en faueur de ce grand Roy I E S V S - C H R I S T; laquelle marque sa ieunesse, sa puissance & souuerain Empire tout ensemble. *Iesu Christo puero regi cuius imperium super humerum eius.* Qui vouloit dire que le Sauueur & Roy du monde, n'auoit pas laissé estant descendu du Ciel en terre ieune & en bas aage, de porter sur ses espauls l'Empire du Ciel, & de la Terre: ayât voulu acquerir cette obligation sur nous, qui sommes ses enfans, & se rabaïsser si fort, que laissant la Principauté des voutes celestes, pour venir regner en la petite verruë de ce monde, il a fait *De Stabulo Palatium, de Falisca Regiam, de Foeno Purpuram, de Brutis Aulicos.* Il faut

Cette inscription estoit aux PP. Iesuites à Bourdeaux, où il y eut vne infinité de beaux traicts & ingenieuses representations en si grand nombre, qu'on en a fait vn tres-beau liure. Iesus-Christ enfant & Roy

mesnager le printemps des ieunes Roys & autres Princes, pour les voir heureusemēt paruenir en leur Adolescence, où on les verra esclorre tant d'excellās fruiçts, que tout l'vniuers s'en ressentira.

Il faut laisser faire Dieu, qui a soing particulier des Rois. Samuēl estant encore enfant, a esté appellé de Dieu par quatre fois, & par quatre fois il luy a esté commandé par son maistre, de dormir & prédre son repos. Il faut donner loisir au temps qui assaisonne toute sorte de fruiçts, de porter & conduire leur basage à maturité; & leur faire souuenir, que quelque presse d'affaires qu'on leur iette deuant les yeux, de ce qu'on souloit reprocher à l'Empereur Othon, qu'il auoit peu soigneusemēt gardé la fleur de sa ieunesse.

Cependant fuyez genereux Princes ces petits bruits, ces petites gloires pleines de vanité, qui s'escolēt de la bouche des Adulateurs, pour vous mettre en reputation & bonne odeur parmy des gens Sages & prudens, qui vous voyent de toutes parts & plus clairemēt qu'eux. Et si vous voulez croire sainct Hierolme, escriuāt à nostre Bourdelois Paulin, vous les fuyez non pas seulement cōme Adulateurs, mais comme ennemis. *Rumusclos & gloriolas & palpantes Adulatores quasi hostes fuge* (dict il.)

Aussi ces gens là n'ont ny courage ny amitié : ils ont le cœur fardé, vne douceur charmeresse & rauissante, des raisons & pretextes plausibles & specieux, mais pourtant qui ne visent iamais qu'à leur propre interest. Tant de belles circonspectiōs, tāt de beaux discours qu'on voudra : ils sçauent bien que la nouveauté, & les paroles qui tendent à cela, sont com-

qui porte son Empi-  
re sur ses  
espaules.

*Quod relicto  
cali principa-  
tu in veru-  
ra mundi  
regnare ma-  
luit.*

Que Dieu  
a soing par-  
ticulier des  
ieunes  
Princes.

Il faut fuyr  
les louāges  
des Adula-  
teurs, par  
ce quelles  
réplissent  
la teste &  
les oreilles  
des Princes  
d'outrerci-  
dance &  
vaine gloi-  
re.

munément de bon gouſt & agreables aux peuples. Mais mauuais Narciffes qu'ils font, ils aymēt micux ſe mirer dans l'eau trouble, que dans la viue ſource d'vne claire fontaine.

Plainte de  
l'Empereur  
Tybere.)

La plainte que faisoit l'Empereur Tybere à Marcron, que ſes Courtiſans l'abandonnoient vieil & mourant, pour ſuiuie Caligula, leur eſt indifferante, & ne leur touche guiere au cœur.

Les Adul-  
tations ſont  
les Philtres  
dont vſent  
les Flateurs  
enuers les  
Princes,  
pour les  
forcer &  
tirer en  
quelque af-  
fection de-  
reglée.

Les Adulations ſont les Philtres, deſquels les Flateurs ont accouſtumé d'vſer pour contraindre les Princes à les aymer, tout de meſme que les femmes ſoles d'amour, pour attirer leurs Amans. Les Philtres ſe donnent, pour exciter & acclerer cette paſſion amoureuse, que l'honneur & la modeſtie ne peuuent admettre ny receuoir en certains ſubieçts: ſi bien que Luculle & Caligula moururent par des Philtres, que leur donnerent leurs femmes pour ſe faire aymer: & le Poète Lucrece en deuint inſenſé.

Sçauoir ſi  
les Philtres  
par quel-  
que violan-  
ce ſecrete  
nous peu-  
uent attirer  
à vn amour  
forcé.

Mais tout ainſi que les Philtres ne nous peuuent par leur violence ſecrete ioindre à vn amour forcé, d'autant que l'amour eſt vne affection volontaire, qui requiert vn libre conſentemēt de l'ame, qui fait qu'ils peuuent ſeulement agiter & eſchauffer les humeurs, corrompant les facultez les plus nobles d'icelle. Tout de meſme les Adulations, par leur douce violence & artifice, ne peuuent ioindre l'amour des Princes, à vne affection purement volontaire, que fort malaiſément.

Et comme la volonté qui eſt vn principe libre & indefny, ne peut eſtre forcé par des Philtres ſ'il ne nous plaiſt, attendu qu'ils peuuent ſeulement aiguillonner

lonner la concupiscence, mais non autre chose, inciter mais non arrester ou captiuer l'amour en vn certain subiect. De mesme la volonté des Princes estant ordinairement plus libre que celle du commun : puis que mesme la liberté de tout le monde, dépend pour la plus-part des Princes souuerains: la pipperie des persuasions Adulatoires, ne peut emporter leur volonté par viue force, ains simplement par ruse.

Et comme les Philtres qui sont contre Nature, ont accoustumé de la corrompre & violanter, receillant dedans nous des desirs alienez de raison, lesquels s'accomodans à nostre inclination, font diuerses actions en nostre corps, selon la qualité des instrumens: & diuers effects, selon les temperamens & dispositions de l'ame. De mesme les Adulations corrompent & violentent le bon naturel des Princes, lesquels accommodans leur inclination à ce que les Adulateurs desirant d'eux, quoy que ce soient desirs du tout esloignez de la raison, font bien souuent tels effects qu'ils veulent, selon l'excellence des artifices qu'ils y employent.

Encore ce Philtre se trouue il plus maling, qu'ad l'Adulateur l'a donné à vn Prince en telle façon, qu'il se ioinct à la fougue & ardeur de la ieunesse: & en telle saison, qu'il rencontre la presse & le nombre infiny de ses affaires.

Ainsi il faut empescher ces Philtres avec tout le soing que faire se pourra. Et pour mieux y paruenir & plus assurement, il faut recourir au Tout-puissant, qui a accoustumé d'assister les Roys de mille

Le Philtre est plus dangereux quand il rencõtre & se ioinct à la fougue de la ieunesse. Les pretextes des Adulateurs qui veulent gouverner les Princes

font si de-  
couverts  
qu'à peine  
les peut-on  
descou-  
vrir.

graces singulieres, les faisant conduire par leur bon Ange comme par la main, dissipant tous mauuais desseings qu'on pourroit auoir contre eux. Aussi font ils veus de Dieu d'un autre œil que les hommes communs: comme le Soleil regarde d'un autre œil & meilleur aspect Iupiter que Saturne.

Et y cooperant de nostre part, il faut toute Adulation bannie, tout pretexte & toute sorte d'interest cessant, les aymer respecter honorer & seruir, les esleuer les soulager, & les mener peu à peu à leur perfection: où estans paruenus, ils puissent recognoistre leurs vrais & parfaicts seruiteurs & amis. Il faut quelque vent qui coure maintenir son Prince & ses affaires, afin qu'on ne die de nous, ce qu'on reprochoit aux amis & Officiers du ieune Gordian, que nous sommes de tres-mauuais subiects, qui parlons plustost à la fortune du Prince qu'à luy mesme.

Capitolin  
in vita Gor-  
dia Iunior.  
quicum for-  
tuna potius  
principis lo-  
quuntur quã  
suum ipso.  
17 Il ne  
saut que  
les Roys  
soient pu-  
sillanimes  
& indulgẽs  
à vèger les  
iniures  
qu'ils re-  
çoient de  
leurs sub-  
iects, & pu-  
nir les re-  
belles.

Et où il se trouueroit des gens si temeraires, & mal affectionnez que mesprisans tout cela, leur mauuaise volonté les pouffat encore plus auant, il n'est pas raisonnable de les tollerer ny souffrir. Et n'est pas iuste, que les Souuerains soient ainsi mal menez par leurs subiects, de peur que le Tout-puissant, qui a accoustumé de se sentir plus particulieremēt offensé en la personne des Roys, qui sont ses enfans plus priuilegez, ne s'en prenne à eux mesme. Car la licence qui se donne sans chastiment, de pouuoir offencer la Majesté de Dieu, en la personne Sacrée des Roys, se tire encore fort aisément & tres-iustement, contre les Princes & les Roys mesme qui la concedent & tollerent. Si bien que ceux qui ne veulent es

iustes occasions, & quand il faut estre seueres contre autruy se trouuent en fin cruels contre leurs propres personnes : chacun estant obligé à sa conseruation, & les Princes & les Roys plus que les particuliers.

Que les Princes se souuiennent de l'Empereur Domitian, qui fit bastir de longues & spacieuses galeries de pierre luisante : mais il les fit edifier (dit l'Auther qui a descrit sa vie) de semblable matiere, partie de crainte, partie pour voir quelle mine tenoient ceux qui se promenoïët derriere ses espaules, ne les osant parauanture enuifager. De mesme seroit il à propos, que les Princes fissent ainsi bastir leurs Palais : mais non pour crainte, ains pour s'esclaircir & descouurir ceux qui pourroient auoir quelque mauuais dessein : & pour cognoistre les Flateurs, qui viennent ordinairement par derriere, & se tiennent impudammēt. comme vn des Gardes du corps, derriere la chaire des Grands, pour capter leurs oreilles & les remplir de sornettes ou de faux & mauuais discours semez au preiudice des vns & des autres.

Il faut donc de bonne heure prendre garde à ces esprits malings, qui mettent plus de soing & sçauent mieux desconcerter & deregler les affaires d'autruy, que bien agencer & accommoder les leurs propres. Il faut arrester l'Adulation & l'estouffer en sa naissance, l'expeller & la mettre hors, & en prendre le temps & l'occasion aux cheueux, de peur qu'elle iette de si fortes racines qu'elle se rende en fin inexpugnable: suiuant l'aduis de Pindare qui appelle le mal de l'Adulation, *κακὸν ἀμαχὸν Malum inexpugnabile,*

Suetone en la vie de Domitian.

Plusieurs sçauent mieux desconcerter les affaires d'autruy, qu'accommoder & agencer les leurs.

*lavorio ma-  
lum inexpu-  
gnabile.*

*La feuerité  
és iustes oc-  
casiõs est  
l'ame de la  
Republi-  
que & de  
l'Estat.*

vn mal lequel s'estant insensiblement glissé & saisi du cœur des Princes, qui est nostre citadelle, se rend en fin inexpugnable.

Aussi a on recognu, que bien souuét la feuerité est l'ame de la Republique & de l'Estat : laquelle ostée, l'obeïssance se perd, d'où naist le mepris, & du mepris la rebellion. Ce qui fut bien tost aduenü à la Republique Romaine, pour la trop grande clemence & douceur de l'Empereur Pertinax, & pour l'enragée volupté d'Heliogabale, si s'õ successeur l'Empereur Seuerus, n'y eut remedié par sa feuerité. Ainsi il faut bien estre Clement, mais il ne faut abandonner les resnes d'vne rigueur moderée lors qu'il en est besoing, pour ne venir au mespris & à la ruine de sa grandeur.

Et ne faut s'endormir aux regles de ceux qui veulent accommoder & rapporter tous leurs mauuais desseings, au soing qu'ils font semblât d'auoir pour bien policer l'Estat. C'est vn pauvre soing quand on voit que quelqu'vn, voulât raccommo-der & remettre en bon estat vn corps atteint de plusieurs playes mortelles, s'en va prendre seulement aux Durillons des pieds, & luy fait baigner les Talõs sales de quelque eau precieuse & odorifferante. Ils se moquent du monde, s'ils ne s'y prennent de meilleure sorte.

Il est donc besoing que le Prince mette la main à l'œuure luy mesme tant que faire se pourra, estant neantmoins obligé de suiure le bon conseil de ceux, dont il a ja long temps experimenté les bons & prudents aduis, avec toute sorte d'affection & de fidelité.

*18* Qu'il

Que si les Theffaliens prindrent jadis resolution

de razer leur cité, qui estoit habitée par les Melitenses, seulement parce qu'elle portoit ce nom infauste d'Adulation: que deburoient faire les Roys, desquels les meilleures citez de leurs Royaumes pourroient à meilleur titre porter ce nom, estant remplies d'Adulateurs, mauuais Cōseillers & faux Courtisans, & autre sorte de gens qui visent d'vn autre œil à leur propre interest, qu'au bien de l'Estat?

faut faire  
comme les  
Thesaliens  
qui raserēt  
leur Cité,  
parce qu'il  
le portoit  
le nom in-  
fauste d'A-  
dulation.

Mais de tant que les Jeunes Princes peu souffrans, qui n'ont accoustumé de laisser vieillir les iniures, ne sçauent que trop se lier aux doigts, aussi bien que les autres, les indignitez qu'on leur faict en leur iu- nesse: & se ressouuenans des choses passées lors qu'ils sont venus à maturité, ils n'oubliēt parfois que trop tard, de transporter l'attache du doigt au cœur. Il faut plustost en esteindre & estouffer la memoire tout à faict, que les leur remettre deuant les yeux, ny les pousser à nulle sorte d'aigreur, suiuant l'exemple de Charles le V. qui faisoit peindre vne Clemence avec le mot: *Delicta pietate deleo* d'vn costé & de l'autre *lo vo cancellado ogni offesa*.

Et quoy que la France semble estre pour le iour d'huy la Zone Torride de l'Europe, pour les esprits chaleureux & remuās qui s'y trouuent: qui faict que personne ne se veut remettre, ny contenir en son debuoir par la douceur. Si est ce que ie serois de l'aduis de ce grand politique, lequel souloit dire de testāt les guerres ciuiles, comme fatales & mortelles maladies des grands Royaumes & Empires, ou comme Demons cōiurez à l'euerfion des Republicques & Estats: & qu'au contraire la grandeur d'vne Monar-

19 La Fran-  
ce en ma-  
tiere d'es-  
prits  
chauds &  
remuās est  
la Zone  
Torride  
de l'Euro-  
pe.  
Tacite.  
Les guer-  
res ciuiles  
sont les fa-  
tales mala-  
dies des  
grands Es-  
tats.

chie tient les guerres estrangeres comme vne Moisson & vn Pilotis, pour y affermir sa puissance.

Qu'il n'y a rien de meilleur pour empescher leur renouvellement, que de ne defferer ny gloire ny honneur à ceux qui les ont allumees, ny qui les allumeront desormais. Suiuant l'exemple de ces grands hommes les Romains, lesquels pendant leurs guerres ciuiles, n'accorderent iamais triomphe, *Pro recuperato, sed pro aucto imperio*, & limiterent les loix des triomphes, *Ut de externis hostibus non de Ciuibus triumphus ageretur*. C'est pourquoy Sylla ne triompha iamais de ses ennemis, ny le Consul Q. Catullus de M. Lepidus, ny Antonius de L. Catilina: encore que ceux-cy fussent armez contre la Republique. Parce que les victoires acquises sur les Concitoyens, sont plustost des calamitez publiques, que des victoires, par lesquelles on puisse ou doibue iustement acquerir ny meriter aucun droict de Triomphe.

Qui fut cause que l'Empereur Vitellius ayât vaincu Othon, voulant entrer en la ville de Rome avec son Paludament ou cotte d'armes, qui estoit le vestemēt guerrier des Empereurs: fut prié par ses amis de n'entrer point dans la ville, quoy que l'ayant prise elle fut à sa deuotion, avec vn habit si defagreable. Ains ils luy conseillerēt de prendre la Pretexte, qui estoit la robe de paix, pour ne sembler qu'il voulut se resiouir, & tirer gloire d'une guerre ciuile, & effaroucher ses compatriotes, desia tous esperdus de la mort recente de trois Empereurs, par l'aspect de cet habit tout Martial & effroyable, & encore presque tout sanglant.

Les Romains n'accorderent jamais le triomphe pour auoir recouuré, ou bien pour auoir augmenté l'Empire.

10 Les victoires acquises sur les Concitoyens sont plustost calamitez publiques que victoires dignes de triomphe. L'Empereur Vitellius fut prié ayant vaincu l'empereur Othon de n'entrer en Rome avec son habit Martial, ains avec la Pretexte qui estoit l'habit de paix.

Ainsie donneray tousiours ce bon conseil aux Princes & Roys, qu'abhorrans les guerres ciuiles, & les esloignans de leurs Royaumes & Estats, s'ils en veulent esteindre la semence tout à fait, & maintenir leurs bons subiects longuement en paix: ils suivent l'aduis de ce prudent Roy Eunones Roy des Adorces, lequel suiuant le mesme Autheur souloit dire, que les issues des guerres ciuiles estoient excellentes, quand la paix & les accords se faisoient en oubliant & pardonnant: tant par ce que c'est la vraye marque d'un Prince Chrestien, d'estre doux & debonnaire enuers ses subiects, & effaçant & cancelant leurs fautes, passer tout à fait l'espõge par dessus: que d'autant que c'est encore la plus haute marque de la Diuinité de Dieu, Roy Souuerain du Ciel & de la terre, de remettre la coulpe & la peine à toute sorte de delinquans, voire aux plus meschans & Scelerats: dõnant exemple à tous Princes Roys Empereurs & Monarques, de pardonner comme il fait, voire de remettre plus facilement les plus grandes & grosses fautes, & celles dont sa Diuine Majesté est plus griefuement offensée, que les moins importantes & legeres, & celles qui semblēt estre de moindre poix & consideration, voire plus volontiers à ceux mesme qui ne le meritent pas.

Bon conseil du Roy des Adorces de donner yssu aux guerres ciuiles en oubliant & pardonnant.  
Facite lib. 12. ch. 7. de ses Annal.

Les Princes doibuent imiter le Sauueur, le quel pardonne volontiers, & parfois plus aisement les grandes que les petites fautes.



FIN.





# TABLE DES MATIERES

## PLVS NOTABLES CONTENVES

### EN CE LIVRE.



A



Bus des preuues de la noblesse de ceux qui veulent estre Cheualiers.	382.	Adoration enuers Dieu quelle, & qu'est-ce qu'elle requiert.	778
l'Admonition qu'on fait à vn Prince doit estre franche & libre, mais cordiale.	338.	l'Adoration doit estre laissée pour Dieu seul comme Createur, & n'est faire nulle part aux creatures, pour releuées qu'elles soient.	780
l'Admonitiō doit estre iudicieuse, portée avec respect, & laschée en la saison.	338.	moyens dont les grands ont accoustumé d'vser, pour attirer l'Adoration des petits, & toute autre sorte de vile soubmission.	783
l'Adoption est vne adulation, qui donne des enfans à tel qui n'en a, & qui n'en peut faire.	143.	Aduis de S. Hierosme touchâr plusieurs Peres anciens.	282.
par l'Adoption vn pere se rend plus ennemy, qu'imitateur de la nature.	145.	les Adulateurs scauent adoucir les accidens qui suruiennent aux Grands, pour facheux & rudes qu'ils soient.	18.
l'Adoption semble estre ennemie de la chasteté.	145.	la bouche des Adulateurs n'est pas la trompette honorable pour publier & proclamer la louange d'un Prince.	5
l'Adoption est vn artifice, pour obtenir des Magistratures.	146.	les Adulateurs croyans ne pouuoir assez releuer les Princes par les choses du monde, les estimeront Dieux.	22.
la difference des Adorateurs ne se peut cognoistre par les seuls signes exterieurs.	780	Adulateurs semblent les rats, qui sortent à foule des maisons rui-neuses.	35.
l'Adoration fauce que les Adulateurs & Courtisâns donnent aux Roys, Princes, & autres Grands, gaste la Religion, & offence Dieu tout à fait.	778	les Adulateurs doiuent estre bannis	

KKKkk

T A B L E

de la Cour, quand l'occasion s'en presente. 37.	Alcibiades donna vn soufflet à vn Grammairien, mais on ne sçait si ce fut parce qu'il auoit dict qu'il n'auoit point d'Homere, ou bien qu'il ne l'auoit que pour le corri- ger. 711
Adulation, & sa definition. 8.	Alexandre ne croyoit nulle bonne nouuelle luy pouuoir arriuer, que celle d'Homere ressuscité. 231
l'Adulation est vn lien qui serre & estrait par trop les Princes. 12.	Alexandre estant blessé à mort tant s'en faut qu'il voulut craindre la mort, qu'il ne pouuoit mesme souffrir qu'o la craignist pour luy. 322.
l'Adulation montant en son plus haut degré a mis les Roys deuant les Dieux, & les leur a fait mes- prises. 27.	Alexandre fut estimé non seulement digne de ce nom de Grand, mais encore d'vn autre plus grand & plus releué que celuy-là. 762
à l'Adulation doiuent les Princes boucher leurs oreilles. 31.	Alexandre estoit si vain, qu'il esti- moit les victoires de son Lieute- nant Antipater obtenuës con- tre des sottis, & non contre des hommes. 786
especé d'Adulation pratiquée par les anciens de ietter és chemins les robes & manteaux sous les pieds des Princes. 20.	Alexandre fit mourir Cleon, pour n'auoir voulu deferer à l'Adulatio de Calisthene, qui le vouloit faire tenir pour Dieu. 294
l'Adulatio cachée est beaucoup plus dangereuse que la descouuerte. 122.	Alexandre disoit qu'il hayoit le sa- ge, qui n'estoit sage pour soy mes- me. 299
opinion & traict notable de S. Gre- goire rouchant l'Adulation. 126	les Alemands disent & soustiennēt, que la prohibition de boire & s'é- yurer est vn point d'Estat tres- important. 480
l'Adulation se monstre par fois si couuerte, qu'on est en peine de la reconoistre. 137	les Alemands ne veulent que leurs plus importantes resolutions se facent à jeun 481
douze Aduentures & funestes acci- dents, qui aduiennent à ceux qui suiuent la Cour; pour gens de bien & parfaits Courtisans qu'ils soiēt. 532	les Alemands nous reprochent, que les François yssus des Germains laissans l'vsage de boire, ont laissé l'vsage de bien & loyaument ser- uir leurs Roys. 482
Adultere. 470. est vn crime, dont plusieurs femmes croyent n'estre obligees de se confesser. <i>ibid.</i>	l'Amy vray ne peut estre bien reco- gnu, qu'en reconnoissant le fla- teur. 214
Égyptiens pourquoy mettoient vn Cerf en leurs Hieroglyphes. 1. & leurs Sacrifices mysterieux. 2. & 3	
Équivoques & paroles à double sens redoublent bien souuent la colere aux Princes. 293	
s'il est loisible d'vser d'Équivoques & responcees à double sens. 679. & 686.	
Agamemnon exhortant Menelaus à louer tout le monde, a laissé en doute, s'il le conuoit à estre fla- teur. 214	

D. E. S. M A T I E R E S.

teur.	42	le vray Amy du flatteur.	115
L'Amy vray est ennemy de Rhetorique.	44	bel exemple d'un fidel Amy enuers son Prince, pendant qu'il estoit en aduersité.	131
L'Amy est le vray tesmoing du cœur,		les vrais Amis doiuent estre de mesme Religion.	42
L'Amy ne doit ietter les yeux sur l'vtilité, & moins encor sur la prosperité.	45	les Amis s'escartēt volontiers pour n'estre mis à l'esprouue.	46
L'Amy vray le doit estre par tout, & en toutes iustes occasions.	46	plusieurs vsent de leurs Amys comme de leurs vestemens, ils les reiettent dès qu'ils commencent à vieillir.	47
le sage doit auoir vn Amy, bien qu'il soit content de luy seul.	45	les vrais Amis en quelle maniere se doiuent chercher, & en quelle part.	57
il y a plus de plaisir de se faire & choisir vn Amy, que de l'auoir desia tout fait & choisi.	47	les vrais Amys ont esté de tout tēps si rares, que les Histoires es armées Grecques n'en ont quasi point trouué d'exemples.	57
il faut deliberer toutes choses avec l'Amy, mais deliberer de luy premierement.	48	les exemples des Amis anciens, tirez des liures des Payens, sont defectueux, parce qu'ils ne sont reglez suiuant les loix Chrestiennes.	59.
pour l'Amy ne se faut ietter es mains de Sathan, ny en desespoir.	50	les Amis se doiuent iuger par la loy de Dieu, & non par certaines loix des hommes, qui les establissent par la communauté & société de toutes choses.	61
bon Amy comment se doit entendre, & iusques où estendre.	55	deux Amys en certaine chose, & en certain point ne peuent bonnement conuerser ensemble, sans heurter les loix chrestiennes.	68
L'Amy ne doit pas seulement estre officieux, ains suffisant & capable de nous tirer de danger.	55	les exemples des Amys communs, qui se trouuent dans les Histoires, ne peuent conuenir aux Roys, Empereurs, & Monarques.	71
L'Amy quand doit estre flaté.	57	Amitié, & sa definition.	42. & 43
L'Amy ne doit estre corrigé, pendant qu'il est en aduersité.	59	l'Amitié representée par le Soleil, comme par son vray symbole.	40
si l'Amy doit estre aymé avec ses imperfections.	60	le mot Amitié, est vne parole d'honneur & de respect.	44
L'Amy, qui souffrirait communauté de sa femme, n'aymeroit bien comme il faut son amy, ny sa femme.	69		
n'auoir qu'un Amy, est chose dangereuse à vn Prince.	73		
qu'il semble estrange que les Princes ne puissent auoir vn Amy vray & parfait.	76		
si l'Amy vray & parfait se peut cognoistre & discerner du flatteur, par la ioye ou la tristesse qu'un chacun d'eux a coustume nous donner.	112		
marques & moyens pour discerner			

KKKkk ij

T A B L E.

<p><b>L'</b>Amitié est merueilleusement des- nouée par l'eslongnemét &amp; l'ab- sence. 47</p> <p><b>L'</b>Amitié est maintenant iettée non sur des hommes, pour en former de vrais amis, ains sur des choses de neant. 54.</p> <p><b>L'</b>Amitié doit estre distinguée de l'A- mour. 56</p> <p><b>L'</b>Amitié coniugale est plus parfaite, que celle des anciens: &amp; enco- re plus celle qui est contractée par vne amitié spirituelle. 61. 62</p> <p><b>L'</b>Amitié cōiugale seule semble estre iugée la vraye &amp; parfaite Ami- tié, par Dieu mesmes, &amp; par l'Es- criture Saincte. 61</p> <p><b>La</b> grace de l'Amitié s'esuanouit dans la trop grande liberté de repren- dre. 346</p> <p>tous les titres d'Amitié &amp; d'Amour conuiennent à ce bel amour que Iesus-Christ porte à son épouse. 62.</p> <p><b>sa</b>isonz par lesquelles on pretend que l'Amitié coniugale n'est ny la plus forte ny la plus parfaite. 63</p> <p><b>ſ</b>çauoir si l'Amitié, qui est entre le mary &amp; la femme, peut estre aussi egale &amp; aussi fidelle qu'entre deux hommes. 65</p> <p><b>que</b> l'Amitié coniugale a bien d'au- tres douceurs, que les amitez communes. 67</p> <p><b>La</b> perfection d'Amitié és amis cō- muns est maintenant en ce siecle vne chose imaginaire. 72</p> <p><b>A</b>mitié ne peut estre iuste ny bien proportionnée, si elle n'est egale. 77</p> <p><b>les</b> marques de l'Amitié vraye &amp; parfaite n'ont point esté si fort cachées &amp; obscurcies par la natu- re, qu'on ne la puisse discerner de</p>	<p><b>l'</b>Adulation. 77</p> <p><b>A</b>mitiez spirituelles sont les plus parfaites. 64</p> <p><b>les</b> Amitiez, dōt les anciens faisoient demonstration en leurs funeraïl- les, estoient plaines d'vne adula- tion funeste. 158</p> <p><b>L'</b>Amour ne se peut traicter sās adu- lation &amp; flaterie. 732</p> <p><b>L'</b>Amour est vn mal, qui prend les hommes par persuasion. 732</p> <p><b>definition</b> de l'Amour. 733</p> <p><b>à</b> quelle sorte d'Amour conuiennēt tant de diuerses definitions. 735</p> <p><b>L'</b>Amour est la flaterie la plus com- mune, &amp; vn defaut duquel toutes sortes de gens, de quelque aage qu'ils soient, se daignent moins excuser. 735</p> <p><b>les</b> Philosophes, quoy qu'ennemis iurez de l'Amour, &amp; de son adu- lation, ne s'en sont iamais peu ga- rentir. 736</p> <p><i>Amor con amor se paga:</i> &amp; parmy quel- les gens a lieu ce dire commun. 739</p> <p><b>la</b> puissance d'Amour, &amp; son adula- riog, s'estend sur les Dieux aussi bien que sur les hommes mortels. 739</p> <p><b>flateries</b> d'Amour quels maux ont causé. 740</p> <p><b>L'</b>Amour ne fait distinction de per- sonnes. 742</p> <p><b>L'</b>Amour martyrise assez vn amant, sans luy procurer autre mal. 613</p> <p><b>L'</b>Amour donne par fois le coup de la mort aux amans, lors mesme qu'ils sont au milieu de leurs deli- ces. 743</p> <p><b>L'</b>Amour est vne affection, qui en- gendre l'appetit de s'vnir à quel- que subiect que ce soit, pourueu qu'il soit beau. 744</p> <p><b>les</b> hommes se sont iettez en des A-</p>
--	--

DES MATIERES.

- mœurs déreglées, aussi bien que  
 les femmes. 745  
 l'Amour & l'Adulation sont. reci-  
 proques és deux sexes : qui fait  
 que les hommes sçavent aussi bié  
 flater & seduire les femmes, que  
 les femmes les hommes. 745  
 il semble vergongneux, que l'on ne  
 puisse resister à vn si foible enne-  
 my que l'Amour, lequel on ne  
 tient que pour vn enfant aveugle.  
 746  
 l'Amour est vne flateuse besongne.  
 746  
 l'Amour sert de Cassolette aux amás,  
 qui leur chasse toute mauuaise  
 odeur & punaisie d'alentour. 747  
 l'Amour est le vray subject des Poë-  
 tes. 208  
 l'Amour ne fait discretion de vo-  
 luptez, non plus que de performes.  
 751  
 l'Amour rompt & mesprise toutes  
 sortes de barrières, qui luy donnét  
 empeschement. 752  
 sçauoir si vn homme sage doit faire  
 l'Amour. 753  
 l'Amour, la flaterie, & les blandices,  
 ont gagné le prix parmy les mor-  
 tels, pour gagner la bonne grace  
 les vns des autres. 758  
 Anagrammes. 391  
 Animaux. 619  
 parmy les Animaux, ceux qui nour-  
 rissent leurs petits sont plus capa-  
 bles de flaterie & de blandice. 622  
 les Animaux ne veulent estre trom-  
 pez nó plus que les hommes. 634  
 plusieurs Animaux ayment la dou-  
 ceur des instruments. 637  
 plusieurs personnes s'associent par  
 trop avec certains Animaux. 651  
 Apprentissage est vne espece de fla-  
 terie. 179  
 Arbres de genealogies, & leur vani-  
 té. 387  
 Armoiries. 360  
 la nature & les Princes ont donné  
 certaines marques & Armoiries,  
 pour distinguer les nobles du vul-  
 gaire. 360  
 qu'il se trouue plus d'Armoiries fai-  
 ctes à plaisir, & sans raison, que  
 d'autres. 360  
 pourquoy les Troyens portoient en  
 leurs Armoiries vne Truye. 361  
 les Romains pourquoy en leurs Ar-  
 moiries portoient vne Louue. 361  
 abus, qui s'est glissé és Armoiries. 363  
 que les Armoiries & leurs blazons  
 sont autant de fausses louanges.  
 364.  
 Pourquoy on choisit és Armoiries,  
 le Soleil, le Lyon, le iour, le moys,  
 la saison, l'aage, la pierre precieu-  
 se, la fleur, & le nombre les plus  
 nobles, & les plus heureux qu'on  
 peut. 367  
 Armoiries de cornes gentiment o-  
 ludées par le Roy d'Angleterre.  
 383:  
 qu'il seroit grandemét besoing, qu'il  
 y eust des Rechercheurs, & exa-  
 minateurs d'Armoiries. 386  
 Armoiries belles & plaisantes, que  
 donna vn ingenieux Italien à vn  
 Contadin. 386  
 Plusieurs personnes de basse quali-  
 té prennent les Armoiries des  
 bonnes maisons: avec lesquelles  
 ils taschent parfois d'empieter &  
 enleuer de belles terres & sei-  
 gneuries. 401  
 tout le monde n'a pas des Armoi-  
 ries, qui soient enuoyées du Ciel.  
 402  
 l'Aigle, qui tient les Armoiries de  
 Charles le Quint, est faite d'vne  
 K K K k k iij



DES MATIERES.

- l'endroit de l'Archeuesque de Lyõ. 312
- les Bons mots donnent aux Grands de bonnes & notables attaintes 596
- Beau trait du Nonce du Pape sur la mort de Madame de Bar leur du Roy Henry le Grand. 604
- les Bons mots ont souuent fait decouurer les tresors cachez. 597
- Beau parler anciennement fort vsté à Rome. 198
- le langage Italien est plus propre pour les Bons mots & rencontres, que tout autre. 598
- Bel enseignement pour bien & fidelement seruir le Roy. 133
- avec de Bons mots les Empereurs ont par fois arresté tout court les mescontans, qui estoient en leurs armees. 600
- Belle coustume de la ville de Bayonne. 385
- les Bons mots sient bien aux enfans. 610
- Belle leçon d'Antigonus pour les Princes, qui escriuit à son peuple, qu'on tint pour commandement obreptice celuy qui seroit contre les loix. 409
- les Bons mots n'estoient anciennement estimez bons, s'ils n'estoient tirez de l'Academie des soixante hommes, qui estoient destinez pour les iuger. 604
- Belles paroles ne seruent que pour attirer les Princes à quelque mauuaise action. 205
- la Belette fait ses petits par la bouche. 560
- Bouffons, qui se trouuent és hostelleries d'Italie. 564
- Blandices. 11
- les Bouffons semblent les Ruifs, & pourquoy. 566
- le Boire fait parler, & le manger fait taire. 510
- vn Bouffon nommé Paris gaigna la bonne grace de la femme de l'Empereur Domitian. 570
- le Bonafus est vn animal, qui a les cornes renuersees. 518
- comment les Italiens parlent des Bouffons. 571
- on se sert plus de la Bonne foy és iugemens ou decisions des Loix, que des pontilles. 433
- Bouffons chassez d'Italie du temps de Claudius Neron. 572
- les Bons mots sont par fois doux & gracieux, & ne se peuuent prendre en mauuaise part. 581
- maison de Bourbon illustre d'alliances. 83
- il y a plusieurs Bons mots, qui se disent à pointe d'esprit, sans dessein de celuy qui les dit, & sans offense de celuy qui les reçoit. 580
- vn Brocard est par fois aussi aigre & picquant qu'une forte adulation. 581
- plusieurs font seruir les Bons mots d'antiflateries, aimans mieux picquer que flater. 583
- il ne faut mespriser les Brocards, puis que tant de grands Philosophes en ont daigné parler. 581
- plusieurs Princes reçoient les Bons mots sans iniure, & en font par fois secrettement leur profit. 583
- les Philosophes ont donné des regles pour se contenir à table sans se picquer de Brocards outrageux. 583
- qui se donne licence de lascher les Bons mots, doit sur tout euitter le venin d'une piqueure ennemie. 585
- il vaut mieux par fois mespriser les Brocards, que s'en stomacher. 584
- tous les Brocards du monde ne seu-

T A B L E

rent iamais esmouuoit Socrates, ny Lelius. 608	belle cōtention d'vn Capitaine avec vn Orateur. 201
les Brocards ne sont guere approu- uez en l'Eglise Chrestienne, par- ce qu'ordinairement ils sont sa- les, ou contumelieux. 617	le Castor se voyant trop pressé par les chasseurs, se coupe les geni- toires, & les leur icte pour les ar- rester. 520
C	
<b>C</b> æsar disoit, qu'il auoit besoing d'estre pensé cōme vn Ours, & pourquoy. 31	Caton se plaignoit, que les Medeci- cins Grecs passoient en Italie, pour faire mourir les Romains. 229
Cæsar se mocquoit de l'eloquence de Ciceron en telle façon qu'il ne croyoit pas qu'il le peust con- traindre de par donner à Ligarius. 197.	la Censure que S. Hierosme faisoit des Auteurs de son temps, estoit si douce, qu'ils l'eussent volontiers tenuë pour autant de louange. 228
Cæsar flaté par Plutarque. 274	la Chair, soit cuite, soit cruë, donne de grandes tentations. 461
Cæsar portoit en ses armoiries vn Elephant, & pourquoy. 399	beau traiçt d'vn Chancelier de Frã- ce enuers le Roy Louys XI. 521
deffauts és Commétaires de Cæsar. 263.	bon mot du Roy Louys XI. contre le Chancelier du Duc de Bour- gogne. 580
Caligula se persuada de luy-mesme qu'il estoit Dieu, sans qu'il eust besoing d'adulateur estranger. 23	les Charlatans ont principalement vogue, & sont tres-bien escoutez en Italie. 570
Caligula fist abbatre plusieurs sta- tuës de Iupiter, pour y placer & mettre les siennes. 27	les cures des Charlatans, qui gue- rissent des coups d'espée avec leur baume, semblent estre plus certaines, parce qu'ils en font l'essay deuant tout le monde. 226
Caligula se fist bastir vn temple à Rome, cōme si e'ust esté vn Dieu, pour plus commodément com- muniquer avec Iupiter. 300	Charles le Quint Empereur arretha gentiment la presse d'vn impor- tun. 602
notable peine decernée par l'Emp. Caligula, pour vn simple soupçon tiré d'vn traiçt de flaterie. 302	la bassesse & humilité de l'Epitaphe de Charles le Quint montre exē- ple à vn chacun de n'en recher- cher d'autres que ceux qui con- uient le monde à prier Dieu pour eux. 394
Caligula dès qu'il voulut estre ado- ré comme vne idole, fut vn mon- stre. 782	le Prestre qui dit la Messe à S. Lau- rens del'Escorial, a tousiours la dísant, les pieds sur la reste de Charles le quint. 403
Callipedes bouffon trouuoit mau- uais, de ce que le Roy Agefilaus ne le vouloit saluer. 558	vn Cheual genereux prend plaisir de se voir paré d'vn bel harnois, 712
le bon Capitaine n'est pas tousiours assuré d'emporter la victoire. 193.	

le

DES MATIERES.

- le Cheual d'Alexandre estoit autant  
 flateur que superbe. 713
- les Cheuaux sont flateurs, & aymēt  
 extremement leurs maistres.
- le Chien Melcorico alloit querir les  
 Courtisans à la basse-court d'un  
 Prince, lors qu'il auoit affaire  
 d'eux. 634
- grand amour du Chien de Sabi-  
 nus. 635
- fidelité, & flateuses blandices & ca-  
 resses des Chiens. 633
- Chiron Medecin guerissoit l'ame &  
 le corps 231. & pourquoy les Poē-  
 tes ont feint qu'hercule auoit esté  
 instruit par luy. 704
- Cholere des Princes d'agereuse. 435
- il faut euitier la Cholere des Princes.  
 296
- les Adulateurs ont accoustumē de  
 nourrir la Cholere des Princes,  
 voire par fois l'exasperer. 436
- la Cholere desloge la raison. ne plus  
 ne moins que le feu desloge vn  
 homme de sa maison. 579
- Ciceron a grandement loué les Au-  
 theurs, qui l'ont precedé. 283
- Ciceron s'estant vanté, qu'il se ren-  
 droit bon Iuriconsulte en trois  
 mois, Scaliger l'encherissant a  
 dict, qu'il se rendroit Ciceronien  
 dans trois heures. 283
- Ciceron ne pouuoit souffrir la iuste  
 louange du retour de Regulus.  
 317
- Ciceron parlant de Cæsar souloit  
 dire, *Præcinctura me fecellit.* 766
- Cieco d'Adria, & la flaterie mer-  
 ueilleuse de son eslection. 149
- Claudius Empereur ayant espuisé  
 son Estat & ses thresors à force  
 de donner à trois de ses affrâchis,  
 on luy cōseilla de se faire adopter  
 à Pallas, qui estoit le plus riche.  
 74
- Climacides. 125
- Clitys se disoit le Dieu Neptune.  
 315
- une Colombelle se sauua derriere  
 l'escusson des Armoiries de Fran-  
 ce, qui sōt sur le Portail de l'Eglise  
 de S. Louys à Rome. 639
- le Cœur graue souuent sur le front  
 nos mauuaises pensées. f. 784
- Cōparaison de Michel l'Ange avec  
 Raphael d'Urbino. 234
- Comparaison des Argonautes de la  
 Cout avec ceux qui voyagent sur  
 mer. 529
- Compositions de guerre se tournēt  
 & composent par fois en adula-  
 tion captieuse. 180
- le grand Consalue ayant lasché vn  
 seul petit traitt de flaterie pour  
 contenter quelques soldats à Na-  
 ples, fut cause que toute sa mai-  
 son fut pillée. 305
- les Italiens ont mis en controuerse  
 & dispute, sçauoir si Consalue  
 auoit bien & legitimement prins  
 le nom de Grand. 769
- Traiano Boccalini examine les fau-  
 tes que Consalue fist, acquerant le  
 Royaume de Naples pour le Roy  
 d'Espagne. 769
- la Conscience est vne terrible loy.  
 440
- auoir bonne Conscience est la vraye  
 liberté & raffranchissement des  
 loix. 442
- sçauoir s'il suffit enuers Dieu d'auoir  
 la Conscience nette. 729
- si le Cōseil que les Petits donnēt aux  
 grands reussit, l'honneur leur en  
 est incontinent dérobé. 527
- Conseillers mauuais ruynent les  
 Estats. 795
- Consolation flateuse d'un Prince,  
 qui a perdu vn enfant. 18
- Consolation à vn Prince descheu de

T A B L E

fortune.	19	ctions avec trop de curiosité.	354
la Consolation se tourne en desolation appliquée sur nos maux, pendant qu'ils sont en leur plus grand effort & malignité.	339	le Correcteur le plus necessaire est le Confesseur, au dire du Roy Si Louys.	353
il faut que les Consolations qu'on veut donner à l'amy, & celles qu'on doit prendre pour soy-mesmes, soient Chrestiennes.	53	il est bon de Corriger ses pensées, aussi bien que ses actions.	719
les Consolations sont flateries fondées sur la fausse louange & merite de celuy qu'on fait semblant de regretter.	170	bon-repart de Cosmo de Medicis.	601
finesse dont vsa vn Philosophe, pour Consoler vne Royne de la perte de son fils.	153	la Cour que c'est, & la description d'icelle	447
il faut que l'adulation soit bien artificielle, pour Cōsoler vn homme qui est affligé, ayant fait quelque perte irreparable.	172	la Cour est composée de deux sortes de gens.	447
Corail, & ses proprietéz.	380	description de la Cour par vn Poëte Italien.	448
vn Corbeau flateur alla esueille Cicerō lors qu'on le vouloit tuer.	641.	la Cour peinte en forme de Matrone. 448. avec vne courōne Royale semée de miroirs & d'aigrettes, sur le chef.	448
Correction des Princes, & l'opinion de S. Gregoire touchant icelle.	342.	la Cour ressemble les arbres de genealogie, où on voit toutes sortes de gens.	449
vne personne corrigée sur deux diuers subiects prend souuent la Correction de l'vn en bonne part, & celle de l'autre en mauuaise.	343	la Cour est vn exain de mouches à miel.	450
vne Correctiō deffaisonnée ne peut faire le bō effort qu'on desire.	343	la Cour est vne mapemōnde.	451
vne Correction prononcée avec aigreur est communément tenuë pour hostilité.	344	la Cour est la tablete aux couleurs, que les peintres ont accoustumé d'auoir en main, lors qu'ils travaillent à leurs ourages.	452
inconueniës d'vne Correction deffaisonnée.	346	la Cour est vne Eschole de supercheries & souplesses.	453
la Correctiō doit estre sans aigreur.	347	la Cour est vne forge de plaisirs illicités.	453
rel pense donner vne Correction à vn Prince, que le Prince l'enuoye au supplice.	349	la Cour est vne prison, & la vraye cage d'vn esprit libre.	453
que plusieurs Roys & Princes semblent auoir recherché les Corre-		la Cour est vne academie de gens deprauez.	454
		il faut estre vaillant, pour combattre force monstres, qui sont à la Cour.	454
		quelle sorte de gens sont fortune à la Cour.	455
		inconueniës, ou incommoditez qui se rencontrent à suiure la Cour.	456
		les longs & notables seruices sont	

DES MATIERES.

- Ordinairement mal recognus à la Cour. 456
- à la Cour, les vaillans sont plus estimez que les sçauans. 502
- il faut faire la retraite de la Cour, tout aussi tost qu'on y a acquis des moyens. 511
- à la Cour quel aage doit auoir vn habit. 514
- à la Cour on est contraint de lecher presque toute sa vie le miel sur les espines. 529
- il n'est pas bon de blanchir & vieillir à la Cour. 545
- les Courtisans les plus madrez, sont appellez *forbitissimi Corteggiani* par les Italiens. 447
- qu'il est malaisé de former vn parfait Courtisan 456. & comment les Italiens forment le leur. 457
- description des auâtures d'un Courtisan en cette grand Cour de Rome. 458
- quelles doiuent estre les humeurs & la conuersation du vray Courtisan. 474
- qu'est-ce que le Courtisan doit cacher, & courir à son Maistre. 475
- le bon Courtisan logeant chez autrui doit estre respectueux, & tenir ses valets en debuoir & modestie. 475
- les maximes ou regles, dont les Italiens veulent composer leur parfait Courtisan, ne sont generales. 477
- les Italiens forment leur Courtisan parfait avec tant de rares qualitez, qu'il est impossible d'en trouuer quelqu'un, qui les ait acquises. 478
- que le Courtisan du Galatée, ou de M. de la Casa, a esté censuré de plusieurs nations. 479
- description du faux Courtisan. 483
- le Courtisan ressemble les instrumens, lesquels sans vent sont sans melodie. 484
- le Courtisan comparé avecques Phaeton. 485
- le Courtisan parle plus volontiers des actions effeminées, & voluptueuses, de son Maistre, que de toutes les autres. 489
- le Courtisan recueille les nouvelles & propos plus serieux d'une table, pour les porter à vne autre. 489
- le Courtisan ne fait rien pour rien. 490
- le faux Courtisan ne veut ouyr parler de Dieu ny en mal ny en bien. 490
- il ne faut croire vn Courtisan deuot, parce qu'on le voit par fois se battant la poitrine. 490
- le Courtisan double ne sçait que c'est de simplicité Chrestienne. 491.
- le Courtisan representé en l'Escriture Saincte par ces mots, *Vir defidriorum*. 491
- le Courtisan Veronius Taurinus a donné lieu le premier à ce dire commun, que les Courtisans sont vendeurs de grosse fumée. 492
- chacun depeint le Courtisan en sa façon. 497
- les grands Courtisans releuez de fortune ont de petits Courtisans au dessoubz. 497
- maximes du faux Courtisan. 498
- le Courtisan ne daigne iamais parler que de Priâces, Roys, & Empe-reurs. 499
- le Courtisan en l'absence de son Prince le loue tât qu'il peut: pourueu qu'il soit assuré, que ce qu'il dit d'important luy sera rapporté 500
- le Courtisan cultiue tousiours mieux

LLLL ij

T A B L E

vne mauuaife nouuelle , qu'vne bonne.	500	vn Courtifan ne fe doibt iamais ma- rier.	516
le Courtifan veut tousiours paroi- ftre à la reſte d'vn grãd train, pour dire qu'il en a la conduite.	501	il faut que ſi le Courtifan recouure quelque choſe de rare, qu'il la pro- mette à tout le monde, & ne la dô- ne à perſonne.	123
l'art du Courtifan.	501	beau trait d'vn Courtifan Anglois.	523
le Courtifan eſt le perce-oreille du Prince.	501	vn Courtifan de Caſtille tira les gãds au Roy pour luy baiſer les mains.	525
il faut que le Courtifan faſſe tou- ſiours l'empreſſé.	501	vn ennemy deſcouuert, & vn Cour- tifan deſgouſté & meſcontent, c'eſt meſme choſe.	525
nulle diſgrace ne doibt eſloigner le Courtifan de la Cour, ſinon celle qui luy importe de la vie.	502	le Courtifan allant à la chafſe avec ſon Prince doibt reſeruer le coup de reſpect.	526
il faut que le Courtifan ouure le front, & couure la penſée.	505	le Courtifan ſe nourrit d'obelon & d'aſperges, deſquels on ne mange que les bouts.	529
les Italiens obligent ſouuent leur parfait Courtifan à des bagatelles, qui ne ſont en vſage en France, ny ailleurs.	505	vn vieux Courtifan eſt vn vieux vaiſ- ſeau creuaſſé qui faiſt eau de tous coſtez.	546
le Courtifan faiſt eſtat, ſe voulant venger, de prendre tousiours ſon ennemy à l'aduantage.	509	546. c'eſt vn vieux encen- ſoir.	546
il ne faut que le Courtifan mette ia- mais couſteau ſur table.	509	marques de l'hypocriſie du Courti- ſan.	546
le Courtifan mange ſon pain avec l'arbaſte.	509	des Courtiſannes.	467
le bon Courtifan demande tousiours quelque choſe.	510	comment vne Courtiſanne d'Italie depeint ſa vie elle meſme.	468
le Courtifan ſans moyen eſt comme vne Aigle ſans aiſles.	511	que les Courtiſannes ont accouſtu- mé de ſe tenir en neutralité, & ne ſe declarer iamais, ny fauoriſer les amãs l'vn au preiudice de l'autre.	468.
quand vn Courtifan eſt tuteur de quelque belle & riche heritiere, dès qu'elle eſt nubile ſon affection ſe conuertit en amour.	512	vne habille Courtiſanne ne ſe lie ia- mais à la fortune d'vn ſeul amã, pour grand, riche, & galand qu'il ſoit.	468
ſil eſt bon qu'vn Courtifan recher- che quelque Ambaſſade.	513	la Courtiſanne Phriné ſe vantoit, qu'elle vendoit autant ſon marc que ſa perceure.	469
il ne faut qu'vn Courtifan ſ'amuſe à plaider, & ne doibt auoir procès pour choſe quelconque.	514	la Courtiſanne Cãpaſpe baillée par Alexandre à Apellés, pour recom- penſe.	470
le Courtifan voulant faire l'amour, emprunte le moyé & l'artifice d'v- ne infinité de gens.	515	Craſſus tenu pour ſi fat, qu'il	
c'eſt vn malheur, quand vn pauvre Courtifan ſ'embarque en l'amour de quelque Dame trop releuée.	516		

DES MATIERES.

- croyoit estre capable de regner. 573.  
 Cratippus Philosophe reprins d'a-  
 uoir mal instruit le fils du Duc  
 d'Ephefe. 256  
 Crisippus s'estimoit le premier de  
 tous les Philosophes. 314  
 plusieurs pensans prendre en leurs  
 armoiries le Croisât du Ciel, il s'é  
 trouue bien souuent quelque au-  
 tre venant de la terre, planté sur  
 leur chef. 383  
 Cruauté de Cambises Roy de Perse.  
 349.  
 le Prince monte parfois si haut la  
 Cruauté, qu'il ne se contente pas  
 seulement de la faire & exercer:  
 ains il tasche à la faire trouuer  
 bonne à ceux mesme auxquels il  
 la fait souffrir. 350  
 Cuirasse peint anciennement avec  
 vn Rat auprez, & pourquoy. 147  
 Cupidon, qui n'est qu'un enfant, a  
 tousiours mis en déroute & les  
 Dieux, & les plus grands hommes.  
 740
- D**
- la vie des Dames de la Cour, qui pas-  
 sent leur temps, est toute autre que  
 celle des Courtisannes d'Italie &  
 d'Espagne. 470  
 les Dames sçauent par fois se seruir  
 de leurs pages, au lieu de leurs fil-  
 les de chambre. 517  
 la Dâce est vne espece de flaterie des  
 plus attrayantes. 184  
 Dandamus & Amisoca furent si amis,  
 qu'ils se creuerent les yeux l'un  
 pour l'amour de l'autre. 51  
 Demosthene auoit mis sur son bou-  
 chier, *bona fortuna*, neantmoins au  
 premier rencontre il print igno-  
 minieusement la fuite. 365
- Denys se disoit pere des principalles  
 vertus. 335  
 Description des fortunes & auentu-  
 res estranges, qui aduiennent à  
 ceux qui suiuent la Cour. 532  
 Description d'un Parasite, lequel  
 estant conuie en vn festin, par mal  
 heur n'eut moyen de s'y trouuer.  
 94  
 Description d'un autre Parasite, qui  
 se plaint de ce que son maistre est  
 tellement adonné à la Philoso-  
 phie, qu'il ne fait plus bonne  
 chere. 97  
 Deuises, & leur vanité. 391  
 Dieu seul doit estre appelé grand  
 és choses spiriuelles, il ne suffit  
 de cognoistre Dieu, ains il le faut  
 aymer & seruir. 191  
 Dieux des nations estrangeres vain-  
 cûes menez parfois captifs par les  
 Romains. 27  
 les Roys & les grands ont voulu de-  
 nicher les Dieux du Ciel, qui est  
 vne feinte & adulation des Poëtes.  
 28  
 Dissimulations. 179  
 les sciences de Diuination & super-  
 stition se sont glissées par flaterie  
 és Cours des Princes. 26  
 Diuorce, & separation du mary &  
 de la femme, trop frequets & trop  
 aisez en France, & sur tout à Pa-  
 ris. 740  
*Domini ad seruum non est amicitia*, dict  
 Aristote. 77  
 les Dons, liberalitez, & bien faits  
 contiennent en leurs excez quel-  
 que espece d'adulation. 176  
 Dons tyranniques. 176  
 la Dorure qu'on met és festins sur  
 les animaux, est plus complaisante  
 aux yeux qu'à l'estomac. 783  
 Droiët d'images. 366  
 Droiët des gens en ce que concerne

T A B L E

les esclaves, n'a lieu en France. 431  
 Duplicité. 491

E

**E**galité ne se pouât trouver és  
 personnes des Roys, cōme de  
 Roy à Roy; elle se trouueroit en-  
 core moins en leurs moyés, pou-  
 uoir, & Empire. 71  
 l'Elephant semble le plus accort &  
 le plus flatteur de tous les ani-  
 maux. 622  
 l'Elephant irrité s'appaife voyant  
 vn mouton, cōme le Lyon vn  
 finge. 623  
 l'Elephant est le plus approchant du  
 sens de l'homme. 623  
 l'Elephant est sur tous animaux de-  
 sireux de gloire. 623  
 Elephans naissent sans oreilles en la  
 contrée des Sambriens en Affri-  
 que. 624  
 les Elephás de Mauritanie ont deux  
 cœurs. 625  
 le Roy Boccus exposa trēte hommes  
 à la mercy de trente Elephás, mais  
 ils n'en voulurent iamais estre les  
 bourreaux. 625  
 l'Elephant est si honneste & vergen-  
 gneux, qu'on ne le void iamais ac-  
 coupler comme on fait les autres  
 animaux. 627  
 les Elephans s'amourachent des  
 beaux hommes & des belles fem-  
 mes. 627  
 l'Elephant du Roy de Portugal ne  
 voulut iamais faire le voyage de  
 Rome, qu'il ne fust flaté & caressé.  
 627  
 avec l'Eloquence & bien dire les an-  
 ciens ramenerent les peuples, &  
 les enfermerent dans les villes.  
 194  
 avec l'Eloquence vn vil seruiteur se

fait bien souuēt suivre à plusieurs  
 grands Maistres. 194  
 avec l'Eloquence Xegias faisoit  
 croistre és cœurs des hommes qui  
 l'escoutoient vn desir forcené de  
 mourir. 196  
 qu'est-ce que peut l'Eloquence bien  
 appliquee, & à qui le bien dire  
 ne rend qu'à presser le monde, &  
 l'inciter à bien faire. 197  
 l'Eloquence vint à Rome à si haut  
 prix, que les Empereurs futēt con-  
 traints de taxer le bien dire. 198  
 le Prince, qui rencontre vn flatteur  
 Eloquent, & armé de plusieurs  
 sciences, semble le pilote, lequel  
 pendant qu'il attend le vent tom-  
 be en bonace, qui le detient en  
 quelque mauuaise rade. 200  
 Empereurs ne doiuent estre appelez  
 ny tenus pour Dieux. 209  
 il faut Emprunter sans necessité, afin  
 qu'on ne nous demande à prester.  
 512  
 les Enfants se mettent au nombre des  
 meilleures fortunes du mariage. 67  
 nourrir son Enfant est vne adulation  
 qu'on impute à la mere, en consi-  
 deration du pere. 163  
 Ennemis ne semblent deuoir estre  
 aimez d'vne si parfaite amitié que  
 les amis. 60  
 Epitaphe de Iean Vitelli. 384  
 l'Erubescence & rougeur, qui mon-  
 tēt au visage des enfans & des vier-  
 ges, comment est ce qu'on les peut  
 appeller adulation. 179  
 les Elections ne se font pas sans bri-  
 gue, sans flaterie, & sans fauce loü-  
 ange. 147  
 sçauoir si les plus forts & robustes  
 doiuent estre Esleuz pour commā-  
 der. 152  
 les Espagnols tiennent que qui ne  
 sçait faite vn vers est vn sor, mais

DES MATIERES.

que celuy qui en sçait faire deux  
est vn fol. 210  
en quoy les Espagnols reprouent la  
Galathée. 479  
l'Esprit de l'homme mesprise ce qui  
luy est present, & tient en prix ce  
qui luy est eslongné. 206  
en vn Estat obeissant on ne demande  
iamais à vn Prince l'estat de ses vo-  
lontez. 443  
Estrapade baillee à vn pauvre Italië,  
pour auoir dit à vn Prince, *Biasma-  
re vn Principe e periculo e lodardo, e  
bugia.* 353  
faire donner les Estriuieres à vn hô-  
me libre, qui n'est que trop en vsa-  
ge parmy les Princes, est chose  
fort dangereuse. 313  
Eudoxia enuoya en exil S. Ieã Chry-  
sostome, à faute de pouuoir com-  
patir avec elle. 292  
dés que Eue eut commencé à flater  
& seduire le premier homme, tout  
le sexe a tousiours continué. 738

F

les Fables des Poëtes n'ont attribué  
aucune qualité aux Dieux, qu'ils  
ne l'ayent appliquée aux hommes  
mortels. 15  
Fables d'Acteon & Diomedé expli-  
quées. 87  
Fables pourquoy meslées parmy les  
Histoires plus sainctes. 682  
le Fard est vne adulation prohibée  
comme l'adultere: 168  
le Fard estimé gallanterie par les  
Dames. 168  
les Femmes ne trouuent heure plus  
propre pour flater leurs maris,  
que celle de la mort, ou de leurs  
dernieres dispositions. 748  
pourquoy les Femmes font de plus  
grands edifices pour leurs maris

viuans que mourans. 749  
les Festins & Collations de sucre s'ot  
plus pour les yeux que pour la  
bouche. 506  
Festin ridicule de l'Empereur Helio-  
gabale. 568  
pourquoy le Comique dit qu'une  
Fille estant née en vne famille,  
ceste famille est acreeue en dom-  
mage. 450  
le Flateur est vn miroir, qui est tous-  
iours au deuant des Princes. 12  
de tous les Flateurs les plus dange-  
reux sont ceux qui se messent de  
charger les Princes de louange. ior  
quel moyen il y a de recognoistre le  
Flateur, & le discerner du vray &  
parfait amy. 104. 105. 106  
le Flateur est pis que le faux mon-  
noyeur. 107  
les Philosophes mesme ont creu,  
qu'il estoit difficile de discerner le  
Flateur du vray amy: tant ils sont  
quelquesfois semblables. 108  
le Flateur ne se peut discerner du  
vray amy, par le seruice que nous  
en pouuons tirer, ny par la ioye, ny  
par le dommage. 113  
deux sortes de Flateurs sont mainte-  
nant & principalement en ce sie-  
cle. 118  
plusieurs Flateurs artificiels s'ot sem-  
blant de parler franchement, pour  
acquérir la reputation d'estre vrais  
& parfaits amis. 120  
le Flateur qui vise à la table, n'est si  
dangereux que celuy qui vise au  
cabinet. 121  
le Flateur a beau imiter son maistre  
pour s'vnir & lier avec luy, si se  
trouue-il tousiours dissemblable. 128  
les Escriuains Flateurs ancienne-  
ment estoient deferez comme cri-  
minels. 272



DES MATIERES.

ser des personnes aux choses. 773  
 qui n'est Grand que par la faueur &  
 acclamation du peuple, à sa gran-  
 deur fort mal establie. 790  
 vn Prince qui veut estre estimé grand,  
 quelles qualitez il doit auoir. 775  
 plusieurs Grands personnages ont  
 lasché mourans des traictés ineptes  
 & ridicules. 311  
 raisons pourquoy les Grands se des-  
 couuēt mieux par la parole, que  
 par leurs gestes. 315  
 les Grands apprennent bien souuēt  
 les petits à flater. 324  
 les Grands ne trouuent rien si iniu-  
 ste ny si ennemy, que l'opposition.  
 336.  
 le vice des Grands ne se peut cou-  
 urir ny estouffer dans leur gran-  
 deur. 442  
 les Grands doiuent ressembler la  
 mer. 443  
 les Grands ne veulent souuent ad-  
 mettre de raison, croyans qu'elle  
 égratigne leur pouuoir. 578  
 les Grands ont parfois de meilleurs  
 mots, que les plaisâs, ou les petits,  
 qui sont près d'eux. 599.602  
 la Grenade seule entre les fruiçts.  
 pourquoy couronnée. 82  
 le fleue Guadiana, que les Latins  
 appellent *Ancs*, par fois s'eslargit,  
 par fois se resserre, & parfois se  
 perd dans la terre. 486  
 il *Guazzo* fait tort à sa femme, luy  
 baillant trop de desespoir pour  
 vne chienne. 649  
 Gueules, quelle vertu denote en bla-  
 zon; & comment se flate celuy qui  
 préd Gueules en ses armoiries. 377

H

les **H**Abits sont en quel que sorte  
 flateurs, & seruēt d'amorce

pour attirer & gagner recipro-  
 quemēt la bonne grace, ores des  
 Dames, ores des Amans. 187  
 sous le luxe & gentillesse des Ha-  
 bits on fait la guerre aux bonnes  
 mœurs. 188  
 Hannibal ayant ietté Gisgo du haut  
 en bas s'excusa sur ce qu'estant  
 homme militaire, il n'entendoit  
 pas bien les loix. 348  
 que les Harangues & prefaces, qui  
 se font es ouuertes & entrées  
 des Academies sont ordinairement  
 pleines de flaterie. 254  
 les Empp. anciennement se mes-  
 loient de Haranguer. 199  
 l'Harmonie est meilleure & plus  
 douce tirée d'vne fluste de l'os  
 d'vn asne, que d'vn cerf, ny de tout  
 autre animal. 7  
 l'Heliotrope. 370  
 le Roy Henry le Grand souloit ap-  
 peller l'Italie le pays des belles pa-  
 roles, & pourquoy. 278  
 le Roy Henry le Grand se scauoit  
 fort bien deffaire de l'importuni-  
 té des Escriuains. 265  
 aduis du Roy Henry le Grand tou-  
 chant ce point, si vn Prince de sa  
 sorte deuoit prendre aduis de ses  
 subiects, estant vieux, souverain,  
 & victorieux. 437  
 Herbes puantes deiffies par les fl-  
 teurs, pour celebrer le haut gouff  
 des Princes. 26  
 Hercule, & temple merueilleux ba-  
 sty en son honneur. 700  
 qu'est-ce qu'on a dit pour ternir la  
 reputation d'Hercule. 703  
 Lucrece a particulièrement deprimé  
 toutes les belles aduantes  
 d'Hercule. 703  
 Hercule ne se peut deffendre de  
 l'amour d'Omphale. 704  
 quoy que les aduantes, que les

MMMmm

T A B L E

- Poëtes ont attribué à Hercule, soient fabuleuses; si est-ce qu'on en peut tirer quelques enseignemens, qui nous peuuent reussir à bien. 705
- pourquoy on a donné pour premiere aventure à Hercule, qu'estant encore enfant il tua deux serpens. 705
- les colomnes d'Hercule signifient que la renommée d'Hercule a ses bornes. aussi bien que plusieurs autres choses. 706
- Varron dit, qu'il y a eu quarante quatre Hercules. 707
- Heredité acceptées & prises souuent par les Empereurs anciens, au preiudice de plusieurs pauvres enfans. 418
- le Herisson est espineux & en desfes de tous costez: ainsi doit estre le Courtisan. 492
- S. Hierosme quel aduis donne pour bien esleuer vne fille. 248
- que l'Histoire a esté de tout temps blasmée de mensonge, & d'adulation. 220
- louange de l'Histoire, qui n'est chargée de mensonge, ny d'adulation. 220
- l'Histoire est grandement attrayante. 221
- deffauts de l'Histoire tirez de Maximus Tirius ancien Philosophe. 223
- Alexandre. facilita grandement le moyen à Aristote d'escrire l'Histoire des animaux. 619
- l'Historien est plaissant, mais il nous ramene le plus souuent en memoire des accidés funestes & facheux. 222
- vn pauvre Historien est bien en peine d'inuenter des vertus pour parler les Princes, & couvrir leurs vices. 269
- plusieurs Historiens François sont blasmez d'auoir plustost fait des Commentaires sur l'histoire, que l'auoir descrite nuëment comme il falloit. 273
- plusieurs Historiens & autres n'ayés trouué le prix & la recompense qu'ils esperoient au bout de leur ouurage, y ont gentiment enchasé leur plainte. 287
- Historien puny, pour auoir trop flateusement descrir le combat, qui fut entre Alexandre & Porus. 302
- il est quasi pardonnable à vn Historiographe, de ne desceourir tous les mouuemens & malheurs qui courent quand tout le monde les voit. 287
- la reputation d'Homere, qui a moulé & basti la renommée des premiers hommes illustres, qui se puissent trouuer dās les Liures, est aussi incertaine que celle d'Hercule. 709
- Homere mal voulu de l'Empereur Adrian. 710
- Homere en quelle opinion tenu par S. Hierosme. 710
- il est plus honorable & plus vtile à l'Homme de se vaincre soy mesme & dompter ses propres passions, que tous les mōstres de l'Vniuers. 704
- le vray Honneur & la vraye gloire de quelle sorte de gens se doiuent tirer. 791
- ce mot Honneur, comment interpreté par les Dames qui veulent passer leur temps. 747
- chaque vice des nostres est vn Hydre, duquel il sort plusieurs salletez. 706
- Hyppolyte Cardinal de Ferrare ne pouoit lire vn certain traitt de Plaute sans se mettre en cho;

DES MATIERES:

lere. 348  
 il y a des Princes, lesquels au prei-  
 dice des loix diuines pretendent  
 auoir vne Hypotheque sur les  
 Estats & Royaumes d'autruy. 445

tre son nom és lieux publics deuant  
 celuy de son mary. 423  
 Iustice est vne vierge chaste & im-  
 maculée. 422

I

**I**acob Mentin fait, louer la mai-  
 son illustre de Farnese si cele-  
 bre en Italie à vn certain Au-  
 theur, de façon que la louange a  
 double sens. 331  
 Iacob Mentin pourroit bien auoir  
 menty, voulant detracter de l'illu-  
 stre maison de Farneze, ou en dô-  
 ner le moyen & le subiect à quel-  
 que autre. 331  
 Iean de Portugal se passoit au sim-  
 ple rencontre des femmes. 450  
 Il ne faut auoir nul ressentiment des  
 iniures des grands. 524  
 les Institutions capratoires ne sont  
 exemptes de suggestions flateu-  
 ses. 185  
 Instruction du Roy S. Louys à Phi-  
 lippe le Hardy son fils. 569  
 les Instruments ne seruēt que pour  
 ramollir le cœur des grands. 252  
 Iphicrates se donnoit vne gloire &  
 louange insigne. 315  
 Isocrates dans Platon dit que l'elo-  
 quence n'est ny art ny science. 203  
 Poëtes Italiens excellens en flaterie.  
 279.  
 vn Poëte Italien faisant semblant de  
 remercier sō amy, auquel il auoit  
 donné son ouurage à corriger, ne  
 fait autre chose que louer ex-  
 traordinairement son Poëme.  
 279  
 • les Iuifs se racheptent par fois bien  
 cherement du bonnet iaune & de  
 la marque de la Iuifuerie. 599  
 Iulia femme de Tybere faisoit met-

L

**L**abyrinthes, & pourquoy les  
 anciens ont feint qu'il y en  
 auoit quatre és quatre coings du  
 monde. 551  
 la Langue est la maistresse de nostre  
 vie. 198  
 Lettre d'amour, & s'il faut entr'amis,  
 que les lettres soient longues, ou  
 courtes. 173  
 Lettre d'vne ieune fille, laquelle fut  
 renduë toute ouuerte à son amy.  
 175.  
 vne Lettre donnant aduis à vn amy  
 de quelque accident, est vne fla-  
 teuse semonce d'y pouruoir. 175  
 Lipsius a escrit doctement & serieu-  
 sement, & Boccalini gentiment  
 & plaisamment. 287  
 Louange excessiue. 16  
 parfois il se trouue quelque honne-  
 ste homme près des grands, qui  
 leur fait cognoistre l'ineptie des  
 louanges qu'on leur donne. 16  
 les Louanges pour fausses qu'elles  
 soient, sont des fleches, qui frap-  
 pent aussi tost le cœur des grands.  
 36.  
 il ne faut que le Magistrat ne autre  
 superieur se ramollisse par la Louã-  
 ge & adulation du criminel, au-  
 quel il fait le procez. 160  
 sçauoir si la Louange, ou louer quel-  
 qu'vn est vne espece d'adula-  
 tion. 309  
 plusieurs Princes donnent le ton de  
 leurs Louanges à des adulateurs,  
 mais ne s'en trouuans bien seruis,  
 ils les entonnent eux-mesmes. 313

M M M m m ij

T A B L E

les Louanges propres sont tousiours  
de mauuaife odeur en la bouche  
de celuy qui se loue, & pourquoy. 318

en quels cas, & en quelles occasions  
la Louange de soy mesme est per-  
mise. 322

la Louange est mal seante en la bou-  
che de tous hommes, sauf en celle  
du iuste. 324

il faut esuiter la Louange, qui nous  
est donnée de la part de mauuaifes  
gens. 327

Louanges merueilleuses & tres-an-  
ciennes que des estrangers ont de  
memoire perduë donné aux Roys  
de France. 329

*Laus & Laudatio* sont differents, &  
pourquoy on a baillé & approprié  
ce nom de *laudatio* aux Oraisons  
funebres. 320

pluseurs ne se contentent pas de se  
Louer, mais encore y attirent les  
autres tant qu'ils peuuent. 321

celuy qui a acquis de l'honneur au  
peril de sa vie se peut Louer luy-  
mesme. 322

vn Capitaine preuenu de crime peut  
alleguer sa Louange, & l'employer  
pour sa iustification. 323

il est bon de tenir les Princes en des-  
fiance de ceux qui les Louent par  
trop. 333

vn pauvre pere voyant la cruauté de  
laquelle vn Tyran vse enuers son  
fils, est par fois contraint de la  
Louer, au lieu de s'en plaindre. 350

l'observation d'vne Loy cruelle cou-  
ste bien souuent la vie à son au-  
teur. 411

que ce qu'on dit, que le Prince est af-  
franchy des Loix, se doit entendre  
des Loix penales. 414

les Loix des Romains qui disent que  
les Princes sont au dessus des Loix,

semblent estre flateuses. 416

que les Princes sont affranchis des  
Loix positives, & non des loix de  
la nature & du droit des gens. 417

vn Loy mal faicte ne pouuant estre  
changée seroit pire que la tyran-  
nie. 428

les Loix permettent bien de faire  
certaines choses, & ne laissent de  
louer & approuuer quād on faict  
le contraire. 433

vn Prince doit garder les Loix, s'il  
veut auoir sa conscience en repos.  
439

la necessité qui a faict les Roys, leur  
a donné la puissance de faire &  
corriger les loix. 428

les Loix qui representent la douceur  
& l'humanité, doiuent estre prese-  
rées aux armes, qui representent la  
force & la cruauté. 704

Ludouic Cortusius Docteur à Pa-  
done fit son Testament, & ordon-  
na ses funerailles d'vne nouvelle  
& estrange façon. 157

Lunettes d'or engendrent la iaunif-  
se. 784

le Lys est le hieroglyphe d'amitié. 79

*Lysimachia*, plante amie de concor-  
de. 80

M

le **M**agistrat ne doit louer ne  
excuser le criminel. 161

les Magistrats populaires se font  
peindre pour le iourd'huy es mai-  
sons de ville en posture de Roys,  
avec les plus belles & riches ar-  
moiries qu'ils peuuent. 385

la Magie influe dans la Medecine, &  
a ses flateries encore plus dange-  
reuses. 233. influe aussi dans l'A-  
strologie & Mathematique. 233

Mahomet, & de sa venue qui fut

## DES MATIERES.

- prophetifée par vn Elephant. 629  
 les Mains nettes font ennemies de  
 la rapacité. 606  
 vn Maiftre qui eft forcé d'vfer d'a-  
 dulation enuers fon valet, ou il  
 deuiet criminel, ou il deuiet  
 efclaué. 163  
 il ne faut baftr Maifon en belle  
 place, fi on ne veut eftre control-  
 lé. 515  
 vn Marefchal fit feffemblant d'em-  
 braffer vn amy, avec lequel il s'e-  
 ftoit reconcilié, & le creua. 596  
 qu'il fe trouue plusieurs Mariages  
 parfaits. 65  
 qu'il n'eft poffible de bien traiter &  
 affortir vn Mariage fans adula-  
 tion. 161  
 la neceffité publique faiét & dispen-  
 fe bien fouuent les Mariages des  
 grands, & en guerit les defauts. 162  
 le Mary allant au change, la femme  
 ne le trouue mauuais, pourueu  
 qu'elle en puiſſe goufter, & faire le  
 femblable. 518  
 Marcus Seruilius môſtra ſes playes  
 & ſon derriere, oyant certaines  
 gens peu guerriers, qui ſe vou-  
 loient meſſer de diſcourir de la  
 guerre. 163  
 Martial le Poete ſe plaint, & trouue  
 la langue Latine trop ſterile pour  
 louer ſuffiſamment vn ieune en-  
 fant ſon fauory, nommé Earinus.  
 209.  
 Maximilian Empereur, & ſes ſou-  
 haitz. 30  
 flateries de la Medecine, & de ceux  
 qui en font profeſſion. 223  
 la Medecine nouuelle, qui ſe prati-  
 que maintenant, eſt differente de  
 l'ancienne. 224  
 la Medecine eſt vne ſcience conie-  
 cturale, & la pluspart des remedes  
 caſuels, qui ſe donnent & appli-  
 quent à l'atenture. 225  
 il ne faut prendre Medecine quand  
 on eſt en ſaré, ſi on ne deſire mou-  
 rir pour eſtre mieux. 230  
 fouuent le Medecin qui charge ſon  
 malade d'vn monde de medeci-  
 nes, en cherche le vray remede. 226  
 il faut que le Medecin ſçache bien  
 flater pour faire prendre les me-  
 decines que les animaux ont hor-  
 reur de ſentir. 229  
 le Medecin ſecourt mieux autruy,  
 qu'il ne ſe ſecourt ſoy-meſme. 230  
 la parole du Medecin Menecrates  
 fut cauſe qu'Alexandre le tint pour  
 fol. 316  
 il ya force Medecins Iuiſ, qui cou-  
 lent parmy le monde. 229  
 pourquoy les remedes de nos Me-  
 decins nouueaux ne reuſſiſſent,  
 comme faiſoient ceux des anciens.  
 224.  
 le Menſonge & l'adulation ſont plus  
 à deſcouuert couchez, que ſim-  
 plement profetez de bouche. 261  
 pourquoy il eſt dit dans l'Eſcriture  
 Saincte, que le Menſonge ſe faiét,  
 & non que le Menſonge ſe dit.  
 261  
 ſi le Menſonge eſt directement con-  
 tre Dieu, & ſ'il eſt loifible de bia-  
 ſer par fois, & ne dire ouuertemét  
 la verité. 678  
 qu'il n'eft loifible en façon quelcon-  
 que de Mentir, quand meſme il  
 n'en aduiendroit ny mal ny pre-  
 iudice. 686  
 Mercure perſuade autât par la ver-  
 tu de ſon baſton d'or, que de ſon  
 beau parler & bien dire. 203  
 le Metal le plus riche eſt celuy du-  
 quel on faiét les ſtatues de ceux  
 qui ont chaffé les Tyrans. 609  
 les Mignons & fauoris des Roys ne

MMMmm iij

deuroient donner la peine à leurs amis de les consoler, veu qu'estés en faueur, ils semblét estre exépts de toute douleur. 155

Minothea Royne des Amazones s'égrossa de la grande reputation d'Alexandre. f.726

le Miroir est le vray instrument de flaterie. 168

Momus est le fol de la Cour des Dieux. 554

pourquoy les Poetes ont feint que Momus estoit fils du Sommeil & de la Nuit. 555

plusieurs font naistre le subiect de se moquer d'eux-mesmes, voyans qu'ils ne se peuuent moquer d'autruy. 607

Dieu enuoye souuent la mort, de façon qu'on diroit presque qu'elle arriue sans maladie precedente. 314

Mores *Mexilienses*. 277

Mors hardis, mais veritables, lachez à propos, font bien souuent de grands & notables effects. 585

Mors de rencontre suiuis de quelque bon euenemét semblent estre enuoyez du Ciel. 593

Mousche peinte sur l'eseu d'un Cavalier, vn iour de bataille, & pourquoy. 365

Mousches Guespes ne piquent iamais ceux qui s'ont mordus & frappez des Scorpions. 796

Mudo peintre excellent en Espagne liure vn homme entre les mains du bourreau de S. Jacques. 236

le Mulet iadis honoré par les Atheniens. 633

la Musique est vne flaterie propre pour desbaucher les hommes. 248

comparaison de la Musique avec les beaux discours. 249

en quelle façon on se doibt seruir

de la Musique. 255

## N

**N**ature grosse de plusieurs abus a enfaté ce dernier siecle, qui est plain d'adulateurs, certaines affections mortes, lesquelles ne se produisent iamais qu'avec confusion. 463

Nauires n'estoient comprins en l'estimation des biens d'un citoyen Romain. 542

le Nauires donne du retardement à son arriuee, pour ne preuenir l'apprest d'un bon accueil. 713

on sacrifioit anciennement au Dieu Neptune la teste descouuerte, & pourquoy.

Neron fut le premier de ceux qui auoient commandé à Rome, ayant besoin du beau parler d'autruy. 200

Neron auoit ceste ambitio de vouloir estre estimé bon Poete. 211

la recherche de la Noblesse & des francs siefs est grandement contraire aux Gêtilshommes de nouvelle impression. 390

Noms qu'on donnoit anciennement aux flateurs qui suiuoient les tables d'autruy. 93

es choses du monde on s'attache plustost au Nom qu'à la chose. 136

les choses sales ne deuroient iamais s'exprimer par de beaux Noms. 136

les Princes ne prennent plaisir d'estre appelez de Noms qui marquent leurs defauts. 139

les Noms saints & sacrez, ou de chose sainte & sacrée, ne se deuroient donner aux choses sales & indecentes. 164

des Nombres 1.3.7. 371

du Nombre ternaire. 381

DES MATIERES.

**O** Crauia niece de l'Empereur Auguste se pasma, oyant certains vers de Virgile, qui parloient de son fils Marcellus. 167

l'Oiseau *Ægirus* est merueilleusement trauaillé du cry de l'Asne. 596

les Oiseaux sont flatteurs, voire plus que les animaux à quatre pieds. 638

Oiseaux presagent souuent la bonne ou sinistre fortune, voire la mort de leurs maistres. 640

Oiseaux si flatteurs, qu'ils semblent vouloir ramener vn bon hermite à son hermitage. 642

vn Oiseau appelé le Duc vint comme annoncer la mort au Duc de Biron. 642

le laboureur ne fait qu'espouuanter les Oiseaux, & l'Oiseleur les prend & les fait captifs. 667

les Ombres soient longues ou courtes n'alongent ny n'amointrissent les vrais corps: non plus les louanges non meritees. 791

l'Once se jettant à l'escart pour vriner, fait vne pierre precieuse appelée *Lingurion*. 549

l'art Oratoire fait profession ouuerte de bien parler, & de bien flater, pour mieux persuader ce qu'on vent. 193

les Orateurs sont les tyrans des esprits. 195

qu'est ce que cherchent les Orateurs par tát de belles paroles. 201

scavoir si vn Orateur qui a chassé l'ennemy en parlant, merite vne pareille recompense que le Capitaine ou Chef de guerre, qui l'a chassé en combatant. 201

le discours du parfait Orateur de Ciceron ne fut approuué de Bru-

tus. 204

Oreilles du pecheur quãd sont perfectionnées. 345

Jeiu des Oselets pratiqué parmy les Romains. 567

Ouide se loué en sa *Metamorphose*. 284

l'Ours est si flatteur, qu'il s'appriouise avec les enfans. 631

P

**P** Aix ne doit estre faicte avec les loix. 431

combien on a escrit de Panegyres faux en l'honneur des Princes. 7

vn Papegay qu'o auoit aprins à parler, inuoca S. Thomas si à propos, que l'Esprenier qui le suiuoit, en mourut soudainement. 639

le nom de Parasite estoit anciennement honorifique, graué & sacré. 88

trois sortes de Parasites. 100

les grands ont certains Parasites, lesquels oyans les Princes exalter leurs prouesses, viennét aussi tost aux encheres. 557

que la Parasitique doit estre mise au rang des arts liberaux mieux que tous les autres. 90

la Parasitique est vne science de conuersation, qui engendre en fin la vraye amitié. 90

comparaison de la Parasitique avec la Philosophie. 92

quand le Parlement de Paris fut erigé, ce fust à condition que les Officiers du Roy ne seroient obligez aux loix des Romains. 431

le Parler des gens de bien doit proceder du cœur, & non d'aucun mauuais artifice. 204

on Parle pour le iourd'huy de façon, qu'on ne veut estre entendu. 686

T A B L E

la Parole est le truchement de l'ame, le miroir & le messager du cœur. 104.	on disoit des poissons que Phidias auoit peints, qu'ils eussent nagé, si on les eust mis dans l'eau. 234
Paroles de faueur dites au Prince pour l'amy. 178	Philippes aimoit mieux oster l'occa- sion de mesdire de lui, que s'amuser à rechercher & chastier les mé- disans. 592
Paquin parle à Rome comme on veut. 586	la Philosophie a esté sophistiquee a- uec la louange de celle qui ne l'est 213
humeur de Paquin, & comment sa liberté de parler est grandement vtile. 589	la Philosophie est maintenant si ir- retolue, & batue de tât d'opinions contraires, qu'on ne sçait à quoy s'en'tenir. 214
Paul Ioue s'est vanté, qu'il auoit vne plume d'or, & vne plume de plôb. 265	quel est l'estude de Philosophie des Princes. 219
la Peinture est le vray art de flaterie, & qui la represente le mieux au naturel. 233	les Philosophes payens varient tous au choix de leur souuerain bien: & au cōtraire les Philosophes Chre- stiens sont tous d'accord du leur. .216
les Peintres se sçauent accommoder aux grands, lors qu'ils les reco- gnoissent peu entédus en la pein- ture. 237	les Philosophes ont corrompu & au- cunement altéré la Theologie. 217
les Peintres trompent aussi bien & rauissent les hommes, que les oi- seaux & autres animaux. 239	il n'y a rien si ennemy du Courtisan, qu'un Philosophe. 743. & pour- quoy. 477
regrets d'un Peintre amoureux & passionné de son ouurage. 240	le Philosophe est à la cuisine des grâs, & le boufon au cabinet & à la sale. 571
qu'on fait bon marché de ces mots aux Princes, Pere de la patrie, Au- guste, Serenissime, & autres sem- blables. 13	les adulations sont des Philtres, dont vsent les flateurs enuers les Prin- ces, pour les forcer & tirer en a- mour. 800
Pertinax Empereur protesta de n'ac- cepter iamais heredité par adula- tion, ny autre qui fut litigieuse. 419	sçauoir si les Philtres par quelque violence secreete nous peuuent at- tirer à vn amour forcé. 800
si le Petrarque doibt estre blasmé d'a- uoir parlé des amours enchantées de Charlemagne. 271	les Philtres sont plus d'ageux, qu'ad ils se rencontrent, & se ioignent à la fougue de la ieunesse. 801
le Petrarque estoit grandement in- constant. 271	qu'il seroit besoin qu'és Cours des Princes il y eust quelque Phocion, qui print les adulateurs à la barbe. 303.
Phaeron comparé avec le Courtisan. 485	sçauoir-mon s'il estoit hōnorable à Phocion, de s'exalter luy-mesme. 309
les Pharisiens croyoient, qu'il n'y a- uoit nul meilleur moyen de sur- prendre nostre Seigneur, que par la voye d'adulation. 666	les
Phauorin Philosophe, quoy qu'Eu- nuque, surprins en adultere. 738	

## DES MATIERES.

- les mençeries & fausses nouvelles des Plaisans sont parfois bien rudement châtiées. 559
- le plus souuent les Plaisans se vou-lans mocquer des autres, la moquerie leur tombe dessus. 560
- les Plaisans se iettent tousiours sur les contes estranges & nouveaux, sçachans que l'estrangeté & la nouveauté plaist communément aux grands. 602
- vn certain Courtisan souloit dire, ie ne suis point Plaisantin, ie suis Veronois. 584
- Platon disoit, qu'il ne deuoit estre permis à autres sortes de gens de mentir, qu'aux Medecins. 228
- lieu de Plaute *in Casina* expliqué. 277
- Pline & Aulegele se trouueroient en peine, s'il falloit punir les Auteurs pour auoir trop flaté. 273
- l'adulation de la Plume d'vn Escriuain est beaucoup plus abiecte, que celle de la langue d'vn declamateur. 260
- plusieurs Auteurs vendent chèrement leurs Plumes. 262
- Pluralité des Dieux pourquoy introduite par les adulateurs. 24
- Plutarque au traité de la Superstition se louë trop. 281
- Pluton Dieu des obseques, & pourquoy. 159
- la Poésie a esté principalemēt faicte pour charmer des femmelettes, qui se delectent aux fables. 213
- les Poetes & les Philosophes ont de meūueilleux artifices pour flater, & lequel des deux en a le plus. 205
- les Poetes se sont aduisez de voiler leurs belles cōceptions de fables, pour mieux attirer la curiosité des hommes. 206
- qui a mieux parlé des Dieux, ou les Poetes, ou les Philosophes. 207
- toute la pierrerie des Poetes cōsiste à parler de quelques sales amours. 209
- les Poetes ont sceu si bien flater le monde, que le Philosophes Socrates s'est prins aussi bien que les autres à la douceur de leurs ourages. 211
- les Empereurs taschoient à acquerir reputation de Poetes. 211
- les Poëtes selon Annibal Caro, merirent plus grande recompense, que les autres sçauans hōmes, & pourquoy. 212
- les Poetes ressemblent les poules, desquelles la graisse engēdre l'infœcundité. 212
- les Poetes sont plus adulateurs que les Historiens. 276
- peine d'vn Poete flateur. 304
- de la flatèrie des Poissons. 642
- du Poisson Glanis, ou Glanus, qui va manger l'appast qui est dans l'hamçõ, sans crainte des peſcheurs. 643
- Poisson qui ayde les pecheurs à prendre les autres poissons. 643
- Plaidoyer faict deuant Mr le Prince de Condé au Parlement de Bordeaux contre certains Poissons flateurs, qu'on faict seruir d'appast pour surprendre les autres 645. Arrest du Parlement de Bordeaux de l'an 1611. là dessus. 645
- du Poisson appellé Matum, & combien il excelle en flaterie par dessus les autres. 646
- du Poisson appellé Razé. 648
- du Poisson, qui ayde à trouuer l'or. 648
- la plus-part des mariniers de la mer, soient les Poissons, soient les Pilotes, ou mariniers, sont communément muets. 542

NNNnn

T A B L E

Polydore flatteur.	274	stimez Dieux, mais encore leurs vices, & les instrumens d'iceux.	25
la Pompe excessiue des funerailles est vne espece d'adulation pleine de vanité & d'ostentation, pour estaller la grandeur & les moyens du defunt, & de sa famille.	156	pourquoy les Princes ordinairement prennent tant de plaisir à estre flattez.	30
vne Poule blanche se sauua & se garantit d'vne Aigle dans le sein de Liuia.	639	qu'il ne faut si fort retraindre les amitez des Princes, qu'ils ne puissent releuer & agrandir des hommes fort communs.	75
pourquoy on dit que le Predicateur doit auoir vne trompette en la bouche.	669	il faut apporter de la moderation à parler des Princes, & à descrire leur vie.	263
la doctrine du Predicateur sans verité est vne pierre sans fueille.	670	qu'il est tres-dangereux d'exprimer, & coucher par escrit les amours d'vn Prince.	271
le Predicateur doit faire ce qu'il enseigne aux autres.	671	il est tres-dangereux de faire aucune gageure, vœu ny souhait sur la vie d'vn Prince.	292
les flatteurs semblent ces mauuais Predicateurs, qui ne font rien de ce qu'ils disent aux autres qu'il faut faire.	671	plusieurs Princes pensent guerir de grandes & insignes cruauitez par de petites flateries.	325
beau trait d'vn payen contre les Predicateurs, qui ne font pas ce qu'ils enseignent aux autres.	672	le Prince est vn Lyon, qui donne souuent de la patte à tel, qui pensoit l'auoir bien appriouisé.	337
Presens ridicules & bizarres de la folle Lauinia à l'endroit d'vne grande Princesse.	317	le Prince ne souffre pas volontiers la correction d'vn homme, qu'il n'estime guere.	341
s'il faut mesurer vn Present ou bien fait par la qualité de celuy qui le done, ou de celuy qui le préd.	603	les oreilles des Princes sont des balances que nature leur a donnees, pour peler toutes choses au poids de la raison.	345
les Prieres, intercessions, sollicitations, recommandations, sont especes d'adulation.	172	qui ne sçait corriger les Princes à propos, les desuoye du vray sentier plustost qu'il ne les y ramene.	346
Tertulian se moquant de la vile adulation des Gentils, mostre comme il faut Prier pour les Roys & Empereurs, & qu'est-ce qu'vn homme de bien leur doit souhaiter.	298	le Prince, qui veut paroistre entendu en quelque chose, ne veut qu'on rauale sa suffisance, ny qu'on desprise son ouurage.	351
Princes combien chargez de beaux noms, tiltres, & eloges d'honneur.	13	il est adueni de grands accidens aux Princes, pour s'estre esgarez dans les forests.	357
les Princes n'ont communément nulle part es essais d'honneur & exercices de vertu.	17	vn Prince qui a receu la premiere fois vne correction sans aigreur, quoy qu'il ne s'en soit voulu seruir, il suffit pourueu qu'à l'aduenir	
<u>non seulement les Princes furent e-</u>			

## DES MATIÈRES.

- il puisse recognoistre le preiudice de l'auoir mesprisee. 358
- s'il est vray que les Princes souuerains soient affrâchis des loix. 407
- que le Prince n'est pas sur les loix, mais bié les loix sur le Prince. 408
- le Prince doit estre le dernier à fail-  
lir, & le premier à se repentir. 409
- ſçauoir si vn prince souuerain est tenu de garder la loy qu'il a faite, quand bien mesme elle luy cousteroit la vie. 411
- que les princes souuerains ne sont pour le iourd'huy tenus de garder les loix, & comment cela se doit entendre. 416
- chaque prince a ses loix particulieres bien souuét contraires à celles des Romains. 416
- les princes souuerains s'affranchissent des loix, & s'y soubzmettent quand bon leur semble. 421
- c'est vne pure moquerie de soustenir que tous princes pour souuerains qu'ils soient, soient subiects aux loix des Romains. 420
- celuy qui essaye de persuader au Prince, qu'il est souuerain, & parlant au dessus des loix, tasche à l'induire à faire quelque mauuais coup. 421
- les Princes se veulét guinder si haut, qu'en fin ils se brisent comme ces grands colosses, qui s'escrasent de leur cheute. 426
- le Prince ne despens de sa loy, non plus que l'ouurier de son ouurage. 429
- il faut que le Prince soit seigneur des loix, tout ainsi qu'il est Seigneur du Royaume. 429
- le Prince ne se peut lier les mains luy-mesme par aucune loy. 430
- qu'il est tres dangereux sur la cholere d'un Prince, ou sur le point qu'il est agité de quelque autre passion, de luy persuader qu'il est souuerain & absolu en toutes choses. 435
- le Prince doit auoir sa chaleur naturelle si bonne, qu'il puisse digerer toute sorte d'affaires. 444
- il faut que le Prince qui veut lier & astringre ses subiects à garder les loix, leur en môstre l'exemple. 445
- Princes qui ont mal traité leurs mignons & fauoris. 474
- il est bon de suiure les iustes & saines opinions du Prince, tant qu'on peut. 476
- les Princes d'Italie sont conterollez par le Galatée, & en quoy. 479
- il faut estre seul quand on veut demander quelque chose à vn Prince. 521
- s'il est meilleur à vn Prince de mespriser le mal qu'on dit de luy, que de l'apprehender. 592
- le Prince qui ayme par trop le vin, estoit estimé anciennement auoir vn esprit tyrannique, 600
- responce d'un prodige à vn Prince auare. 603
- le Prince ne veut que le predicateur le pinſe tant soit peu. 669
- quelles qualitez doit auoir vn Prince qui veut estre estimé grand. 775
- le Prince ne peut souhaiter qu'on punisse des vices & defauts en aultuy, esquels il se recognoist subiect & luy mesme.
- les Princes n'estiment autres meilleurs Coseillers que ceux qui sont en leur bopne grace. 794
- que les ieunes Princes sont plus exposez aux touches de la fortune que les vieux. 796
- que Dieu a soin particulier des ieunes Princes. 799
- les Princes doiuent imiter le Sau-

NNNnn ij

T A B L E

- neur, lequel pardonne volontiers,  
& parfois plus aisément les grandes, que les petites fautes. 807  
qu'il faut de la moderatiō à vn Prince pour faire grand vn de ses subiects pour excessiue amitié qu'il leur porte. 72  
les Prix d'honneur se distribuent par flaterie. 188  
s'il faut tenir des Promesses importantes quand elles sont iniustes. 39  
si Publicola fit mal d'abbatre sa belle maison. 176
- Q** Vatre bonnes meres n'ont pas laissé d'engendrer quatre mauuais enfans. 653  
Quintilien flatoit grandement Domitian, 274
- R** Aphael d'Vrbino faisoit reconnoistre & discerner à ceux qui voyoient ses tableaux la diuersité des estoffes. 235  
le mestier de bien Regner est le plus difficile & malaisé qui soit point.  
Renômée messagere de Iupiter. 694  
il n'y a rien si viste ny si leger que la Renommée. 694  
la Renommée se plaist à semer des faux bruits. 695  
la Renommée n'a peu tant releuer Hercule, qu'elle ne luy ait laissé plusieurs deffauts pour l'abaisser. 698  
la recompense de la vertu se tire d'vne iuste & non fabuleuse Renommée. 707  
la vertu est excitée par la gloire & par la bonne Renommée. 718  
la Renommée s'esleue si haut, quelle void tout le mode sous ses pieds. 714  
rien n'effraye la Renommée. 714  
tous autres prix sont mortels, sauf celuy de la Renommée, qui est immortel. 716  
la Renommée esueille les plus endormis. 720  
il est bon de pouuoir clorre la bouche à la Renommée. 723  
s'il est bon de rechercher la Renommée pendant sa vie, ou attendre apres la mort. 724  
la Renommée nous aduance en l'opinion des hommes, & parfois elle nous recule bien d'autant en l'opinion & bonne grace de Dieu. 726.  
la Renômée est vne Dariolete. 726  
s'il faut faire de bonnes actions seulement pour acquerir bonne Renommée. 728  
la Renommée est vn faux tesmoing, qui donne parfois mauuais bruit aux plus vaillans, & aux Dames les plus chastes. 728  
s'il vaut mieux satisfaire à la conscience qu'à la bonne Renommée. 728  
tel rencontre sa bonne Renommée en la fuyant, qui la perdrait en la cherchant. 729  
la Republique de Venise tiēt la mer Adriatique pour son espouse. 83  
le desir d'acquerir Reputation engendre vn grand pouuoir, & faict faire de grands efforts. 708  
qui ne peut récontrer la bonne Reputation, s'accompagne bien souuent de la mauuaise. 721  
il est bon de conseruer la bonne Reputation, quand on l'a vne fois acquise. 722  
c'est vn furieux & enragé desir de vouloir vaincre & acquerir Reputation. 723  
la loliange & Reputation qui se verse sur nos cendres, semble n'auoir vn fondement solide. 724  
les Roys d'Egypte vouloient bastir

DES MATIERES.

leur plus grande Reputation sur  
des ouvrages de pierre. 725  
vn ieune homme qui cherche Repu-  
tation, ne tient tout l'vniuers que  
pour vne simple carriere. 714  
Demosthene eust eu en horreur de  
se noircir à la fumée de sa lampe  
sans la Reputation. 716  
il est bon de ne s'endormir, & ne fai-  
re estat de la Reputation, que le  
peuple a accoustumé de donner  
aux plus grands personages. 717  
vne Responce temeraire & hardie  
faite à vn Prince, sert par fois de  
garand à celuy qui la faite. 351  
Hypóse d'vne Courtisanne à vn ieun-  
e Gentilhomme, qui vouloit pas-  
ser pour beau, sans la payer. 614  
Rhetorique. 193  
Rhetoriciens. 204  
Rhodomontade Espagnolle de nou-  
uelle inuention. 616  
Ribler & se trauestir pour aller la  
nuit est fort dangereux. 297  
Robe d'Antisthenes védue cinq mil-  
lions. 350  
les Romains ne trouuerent pas bon  
d'accepter l'heredité de quelque  
pauvre pere de famille, mais ouy  
bien des Royaumes. 419  
les Romains n'accorderent iamais le  
trionphe pour auoir recouré,  
ouy bien pour auoir augmenté  
l'Empire. 806  
vn Rossignol prés d'vn Echo donne  
vn merueilleux plaisir. 638  
plusieurs Roys ont institué les Ro-  
mains leurs heritiers. 419  
Pourquoy les Roys & les Princes ne  
s'amusent à estudier. 255  
combien de Roys voudroient estre  
en la place d'vne infinité de pau-  
ures gens, ausquels ils ont passé  
sur le ventre, & qui les ont autre-  
fois adorez. 781.

Rumeur populaire que c'est. 719  
S  
Sabiha Poppæa à force de vouloir  
Sacquérir reputation laissa le nom  
de son pere, pour prendre celuy de  
son ayeul. 727  
la Saignee du bras pourquoy tenuë  
anciennemët pour ignominieuse.  
347  
les Sainëts n'ont iamais voulu vser  
d'autre flaterie enuers ceux qui  
leur faisoïët souffrir martyre, que  
de prier Dieu pour eux. 307  
Scaliger quoy que né en Guyenne,  
escruiât à Viner, luy mit Bordeaux  
& le Parlement si bas, qu'on ne les  
sçauroit auilir d'auantage. 392  
l'vsage & l'exercice des Sciences est  
venu à tel point, qu'on ne s'en sert  
presque pour autre chose, que  
pour mieux trouuer l'art & le  
moyen de flater. 191  
les Sciences comme elles sont pour  
le iourd'huy enseignees & appri-  
ses, ne seruent que pour s'armer  
de suffisance pour mieux persua-  
der ce qu'on veut. 191  
la cognoissance des lettres, & l'intel-  
ligence des Sciences ne sont rien  
sans la bonne application. 191  
la cognoissance des Sciëces n'est que  
l'apprentissage: mais l'exploit &  
l'applicatiõ en est le chef d'œuvre.  
192  
la Science sert grandemët aux fla-  
teurs pour donner le goust ou de-  
goust des affaires qu'ils traitët. 192  
que la fin principale des Sciëces n'est  
autre, que de trouuer le moyen de  
gagner sa vie. 255  
quelles Sciences sont propres pour  
les Princes, & à quels estudes ils  
doient vacquer. 256  
garde toy sur tes vieux ans d'estre  
vieux seruiteur & Secretaire nou-

T A B L E

ueau.	528	de se marier contre les loix	16
nostre Seigneur se trouuant mesme en necessité, n'a iamais voulu flatter personne.	306	Statuës de Memnon & de Marfortio de Pasquin.	594
Seleucus fit vne loy, la rigueur de laquelle se renuerfa sur luy-mesme.	410	Suetone parle bien salemét de l'Empereur Tybere.	263
Semêce qui oste aux hommes la memoire des choses fascheuses.	19	Sylla se vantoit de deux seules prosperitez.	55
Seneque a donné son iugement bien rude sur vne responce d'Alexandre.	203	T	
il flatoit l'Empereur nero.	273	<b>T</b> ableaux sales des grands doroient estre changez en tableaux de deuotion.	247
il loue trop sa memoire.	287	les Tentations sont en certaine façon des flateries fort dâgereuses.	181
la Seuerité és iustes occasions est l'ame de la Republique & de l'Etat.	804	il y a de bonnes & mauuaises Tentations.	181
la Simplicité a pour hieroglyphe le cercle.	491	les Tentations qui nous viennent de la part de Dieu, sont tres-bonnes.	182
les Similitudes ne sont pas tant vn, comme les differences & dissimilitudes font autre.	129	Tentations de Sathan.	182
la Sobrieté Italienne suspecte aux Allemands.	482	Tentations occultes.	183
vn Soldat volontaire & vn mercenaire vsent bié tous deux de mesmes armes; mais ils ne les exploitent pas avec pareille affectio.	114	dés qu'on a donné la premiere heure à la Tentation, elle se maintient facilement en possession toute la iournée.	183
les Roys ont souuent quitté la Cour pour se ietter en quelque deuote & agreable Solitude.	548	il est plus aisé d'exclurre & n'admettre la Tentation, que la reietter l'ayant vne fois admise.	183
l'Empereur Adrian ayant demeuré sept ans en Solitude, disoit qu'il n'auoit vescu que ces sept années.	549	le moyé de se remettre en bon estat, est de se separer de la Tourbe.	
Solitude & retraire de Tibere.	549	le Titian donnoit en ses tableaux ou portraits cognoissance aux Medecins, de quelle sorte de siebure estoit atteint vn malade.	235
il ne faut que la Solitude d'vn Courtisan soit prinse pour vn nouveau caprice.	550	Thessaliens raserent leur cité, parce qu'elle portoit ce mot infame d'adulation.	804
Solon fut banny par Cræsus, pour auoir eu meilleure opinion d'vn villageois que de luy.	291	Tybere flatoit par fois le Senat.	316
les Sophistes, faux Philosophes, ou Deuins, pour s'introduire és Cours des Princes, ont fait des Liures de la pluralité des Dieux.	25	V	
c'est vn mauuais coup de Souuerain,		<b>V</b> Assal de quels moyés vse pour empieter le Royaume sur son souuerain, & pourquoy ils sont estimez plus mauuais que ceux dôt vse l'estranger.	771
		Venus pour quoy peinte nageant dâs la mer.	545

## DES MATIERES.

- la Verité est bien chere chez les Historiens & chez les Poetes. 622
- pourquoy est-ce que personne n'agrée qu'on luy die franchement la Verité. 651
- la Verité est contraire au Mensonge, à la flaterie, & à la vanité. 651
- la Verité. n'est iamais plus odieuse, qu'és espreuues, iugemens, & es-fais del'esprit. 656
- la recherche de la Verité ne se doit faire parmy la tourbe: car elle no gist point en la bouche du vulgaire, que fort rarement. 662
- les apparences nous arrestét parfois plus volontiers que la Verité. 662.
- la Verité a des aduersaires comme les autres choses, avec lesquels elle a de si grands combats, que parfois elle demeure opprimée. 663
- l'homme semble estre tousiours en desir de sçauoir la Verité, neantmoins quand elle se reneontre au deuant de luy, il ne la peut bonnement souffrir. 665
- plaisant voyage de la Verité. 666
- que la Verité est à demy bannie de la chaire des Predicateurs. 668
- la Verité veut estre representée purement & nauement, car si on la veut parer on l'enlaidit & deffigure. 673
- le vray hierogliphe de la verité c'est la pesche. 674
- les Theologiens ont mieux recogneu la Verité que les Philosophes. 675
- pourquoy la Verité est attribuee à Dieu. 675
- s'il faut biaiser equiuoquer, & decliner de la Verité selon le temps & la necessité. 618
- sçauoir si vn homme qui est au sup-plice peut en saine conscience denier la Verité de son crime. 679
- la Verité doit estre exprimée avec des parolles simples & pures. 680
- nous torsions les nez aux Vertus pour mieux le tordre à la Verité. 688
- il n'y a rien si caché que la lumiere de la Verité ne mette en euidence.
- il n'y a moyen de trouuer vne vertu solide & parfaite que dans le sein de l'eternelle Verité.
- il n'y a erreur plus digne de pardon, que celdy qui se commet en la recherche de la Verité.
- Charles VIII. fouloit dire, que la Verité estoit tellement morte à la Cour, qu'elle n'auoit point trouué de Confesseur auant mourir.
- la Vertu d'un vaillât Capitaine couure aisément quelque traict, qu'il auoit lasché trop hardiment. 563
- c'est chose louable d'extirper le Vice, mais non de ruiner le vicieux.
- les Victoires acquises sur les cōpatriotes sont plustost calamitez publiques, que victoires dignes de triomphe.
- Virgile recommanda si fort Marcellus deuant sa mere Octauius qu'elle se pasma. 267
- Virgile de quoy blasmé. 276
- Vitellius guerissoit son mal de gorge avec la saliu de la fille d'un de ses esclaves. 752
- Vlisses donna vn tres-bon enseignement à son fils Telemachus. 28
- s'il est vray que la Voix du peuple soit la voix de Dieu. 658
- que la Voix du peuple ny son approbation n'est ny la plus iuste ny la plus seure. 659
- Z
- Z Euxis, & sa flaterie. 24.

FIN.



## ERRATA

F. 29. lig. 13. pierreries, lisez pierres. F. 40 lig. 2. pour tout, lisez pourtant.  
 F. 49. vous, lisez uous. F. 49. l. 22. contraint, lif. forcé. F. 51. l. 27. confiance. lif.  
 confiance. F. 53. l. 26. le Philosophe, lif. vn Philosophie. F. 55. l. 18. le supporter,  
 lif. te supporter. F. 99. en l'apostille *domino*, lif. *domnio*. *Ibidem* l. 20. pensée, lif.  
 pensée. F. 101. l. dern. *Adde*. Mais il se trouue: F. 161. en l'apostille, défaut,  
 lif. défauts. F. 187. l. dern. Acté, lif. Acté. F. 209. l. 17. chetir, lif. choisir. F. 267.  
 au vers de Virg, *dato*, lif. *date*. F. 327. l. 23. poser, lif. porter. F. 384. l. 24. es-  
 uenter, lif. esuentrer. F. 590. l. dern. que nulle, lif. qu'à nulle. F. 444. l. dern.  
 nourriture, lif. nourrice. F. 469. l. 8 ils, lif. elles. F. 476. l. 20. Et moins enco-  
 re du mauuais, lif. & du mauuais. Fol. 521. l. 9. qu'ils luy ayent, lif. qu'ils leur  
 ayent. F. 541. l. 11. estoit, lif. estant. F. 544. l. 26. queciel, lif. que ciel. F. 148.  
 l. 26. & est bon, lif. & qu'il est bon. F. 585. l. 9. parler muets, lif. parler les  
 muets. F. 595. l. 19. Parme, lif. l'armée. F. 596. l. 9. Bouffou, lif. Bouffon. F. 603  
 l. 23. le donnat, lif. le luy donnat. F. 624. l. 9. Elepbans, lif. Elephans. F. 627.  
 l. 22. & de tout ce qu'on leur, lif. & de tout ce dont on leur. F. 651. l. 15. don-  
 nons, lif. donnions. F. 642. l. 3. *anno*, lif. *l'anno*. F. 647. l. 10. sables, lif. sable.  
 F. 671. l. 5. precheur, lif. le precheur. F. 695. l. 9. à conter, lif. à les compter.  
 F. 718. l. 6. & cum, lif. & cum.





















